RELATIONS
DE DIVERS
VOYAGES
CVRIEVX,

QVI N'ONT POINT ESTE' PVBLIE'ES, ou qui ont esté traduites d'Hacluyt, de Purchas, & d'autres Voyageurs Anglois, Hollandois, Portugais, Alemands, Italiens, Espagnols; & de quelques Persans, Arabes, & autres Autheurs Orientaux.

Enrichies de Figures de Plantes non décrites, d'Animaux inconnus à l'Europe, & de Cartes Geographiques de Pays dont on n'a point encore donné de Cartes.

DEDIE'ES AV ROY.

III. PARTIE.

A PARIS,
Chez ANDRE' CRAMOISY, ruë de la vieille Bouclerie, au Sacrifice d'Abraham.

MDCLXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AMBASSADE
DES HOLLANDOIS
A LA CHINE,
OV
VOYAGE DES AMBASSADEVRS de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales vers le Grand Chan de Tartarie, maintenant Empereur de la Chine.

Traduite ſur deux Manuſcrits Hollandois.

DEDIE'E AV ROY.

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY Imprimeur du Roy, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

MDCLXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AVIS

SVR LE VOYAGE DES AMBASSADEVRS de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales vers le Grand Chan de Tartarie, à Peking.

LEs *gens de lettres de l'Europe ont preſque tous eu la meſme opinion des Relations qui ont paru juſqu'icy de l'Empire de la Chine: & bien loin de recevoir la pluſpart de celles que nos Voyageurs en ont donné au Public, il y en a eu plusieurs qui ont ſouſtenu qu'ils n'y avoient jamais mis le pied. Celle de Marco Polo a paſſé pour ſuſpecte meſme de ſon temps, on l'en avoit tourné en ridicule, & on l'appelloit* Meſſer Marco Millioni, *à cauſe qu'il ne comptoit que par millions lors qu'il parloit des richeſſes de cet Empire. Les plus retenus avoient dans ces derniers temps ſuſpendu leur jugement, & attendoient avecune impatience curieuſe ce qu'ils en devoient croire, & principalement quelque Relation de ces Marchands qu'on a trouvées ſi ſouvent veritables, qui les écrivent ſans déguiſement; & ne ſçachant rien de ce qu'ont dit les autres, ne rapportent ſimplement que ce qu'ils ont veu. En voicy une qui les doit ſatisfaire : car on peut dire que ce ſont pluſieurs Marchands Hollandois qui l'ont faite, puiſque Nieuhoff, qui en eſt le principal auteur, nous avertit qu'elle eſt toute ſelon le ſentiment des Marchands des Indes Orientales, que la Compagnie Hollandoiſe avoit envoyez à Pekin en qualité d'Ambaſſadeurs. Le principal merite de cette Relation eſt la verité. I'ay crû*

que sur tout la traduction en devoit estre fidele, que c'étoit là le seul ornement qu'elle pût souffrir. Ceux qui la liront se peuvent asseurer qu'elle est en tout conforme à deux copies Hollandoises que j'en ay manuscrites, dont l'une est signée Nivvhoff. Ie me suis bien gardé par cette raison d'y rien changer, & encore plus d'y inserer des passages de ces autres auteurs qui ont écrit de la Chine, de peur de mesler ce qu'ils rapportent souvent sur des oüy-dire, avec ce que ces gens-cy ont veu. Il n'y a qu'un seul endroit où il a voulu parler de l'histoire de Temurleng, où je croy qu'il se trompe; car il n'a jamais entré dans la Chine, si l'histoire de la Chine est veritable. Cette Relation est courte à la verité, mais il faut faire justice à son Auteur, & faire reflexion sur ce que les Hollandois ayant esté toujours enfermez en leur logis à Canton & à la Cour de Pekin, comme il dit, aprés cette confession il auroit eu mauvaise grace de s'étendre à faire une description des Provinces de la Chine, d'en marquer l'étendüe & les bornes, de faire le denombrement & l'estime du nombre d'hommes qui les habitent, de marquer leurs revenus, & enfin d'entrer dans un détail que nous ne devons attendre que de ceux qui l'ont traduit des Chinois mesmes, que je donneray avec quantité d'autres particularitez, dans la suite de ce Recueil. Outre la Relation du Voyage des Ambassadeurs, Nievvhoff nous en a donné aussi une autre manuscrite qui a pour titre, Route du Voyage des Ambassadeurs; *je l'ay jointe à la Relation comme une piece tres-curieuse: il y a une description de Canton & de Pekin tres-exacte; la maniere de faire la Porcelaine y est expliquée, avec des avis importans qu'il donne aux Directeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, des lieux où elle doit établir son Commerce & ses principaux magazins, l'interest qu'elle a d'en exclure les autres Nations, & beaucoup d'autres particularitez de cette nature, qui*

pourront servir un jour aux marchands François, qui seront employez aux Indes. Il leur marque aussi les Marchandises les plus propres pour la Chine, qui est un secret important pour le Commerce : mais entre ces marchandises je n'en trouve point une qu'on y porte maintenant : les Hollandois pour rendre à ceux de la Chine leur The, se sont avisez de secher des feüilles de sauge, de les rouler, & de les preparer à la maniere dont on prepare le The, & de les porter aux Chinois, comme une chose tout à fait rare ; & ce commerce leur a si bien reüssi, que pour une livre de feüilles de sauge, on leur donne maintenant dans le pays quatre fois autant de The, qu'ils vendent icy fort cherement. Ie n'ay point inseré dans la Relation les figures des villes, car je trouvay qu'elles n'avoient point de rapport à la description qu'il en donne; & j'eus quelque soupçon que c'estoit plustost des veües de paysages faites à plaisir, outre que toutes les villes de la Chine estant semblables, comme nous l'asseurent leurs Cosmographes mesmes, qui en a veu une, les a veuës toutes : j'ay crû par cette raison qu'il suffisoit de mettre les veuës de Pekin & de Nankin, les deux principales villes de la Chine. La figure de l'animal qui porte le Musc, est déja dans la premiere partie de ce Recueil : celles des plantes & de quelques animaux de ce pays se peuvent voir dans la seconde Partie avec la description qu'en a donnée le Pere Boym. I'ay negligé comme inutiles les autres figures qui ne nous donnent nulle nouvelle connoissance, & qui ne servent point à la description : celles que j'ay crû necessaires, sont gravées de la grandeur de celles de l'original ; principalement la carte du voyage des Ambassadeurs, que j'ay fait copier fort soigneusement d'un dessein que j'en ay de la main mesme de l'Auteur. I'ay fait aussi graver ce chemin ou navigation dans une Carte Marine, comme estant une des plus curieuses pieces

de cette Relation ; car il y a bien de l'apparence que des gens qui auoient autant navigé que ces Hollandois, ont marqué fort exactement leur chemin & leur route: & ainsi elle servira de regle pour examiner les cartes qu'on nous donnera desormais de la Chine. Quant à ce qu'il dit que Pekin est la ville de Cambalu, & le Cathay la partie septentrionale de la Chine, il n'y a plus lieu d'en douter, tant les raisons du P. Martinius sont pressantes, & sans replique la conviction que Monsieur Golius en a publiée: car ayant commencé à nommer au P. Martinius le nom des heures, ou pour mieux dire des parties par lesquelles les Chinois divisent le jour & les divisions de leur année, il trouva que les noms Cathayens estoient les mesmes que ceux qui sont usitez dans la Chine. La chose est maintenant trop claire pour en rapporter icy quelques autres preuves que j'en ay. Il y a des termes dans cette Relation que les Hollandois mesmes ne m'ont pû expliquer, ils ne connoissent les estoffes de la Chine, que sous les noms Chinois, de Pelings, Hokum, Focas &c. *& pour ce qui est des poids & des Monnoyes, selon leur recit,*

Le Theyl vaut un écu cinq sols de nostre monnoye.

La Mas, huit sols.

Le Catti est un poids de vingt onces

Le Picol pese cent vingt-cinq de nos livres.

Pour la Grammaire des Tartares, elle n'est point de Nieuhoff, mais traduite d'un Manuscrit Arabe de Monsieur Gaumin qui a pour titre Dictionaire des Monguls. Le mot de Monguls, Mogols, Mongals ou Mugals, c'est un mesme nom appliqué en general à tous ces peuples qui sont depuis la Moscovie jusqu'aux Terres d'Iesso. Les Tartares qui sont maistres de la Chine, se nomment eux-mesmes Moncheu, selon que le rapporte le P. Martinius Martinii. Ie croy que ces peuples nommez Minchin dans la Relation des Samoiedes de la premiere partie de ce

Recueil sont aussi Tartares, & peut-estre que le mot de Moncheu est l'origine de celuy de Mogol. Car le mesme mot sera tousiours rapporté diversement par un Italien, par un Samoiede, & par un Portugais.

I'ay esté obligé de joindre icy une Relation traduite d'un Autheur Chinois par le P. Martinius. Ceux qui ont quelque goust pour les Livres demeureront d'accord que c'est une des plus curieuses pieces qui ait paru il y a long-temps; combien de choses elle nous apprend pour l'Histoire naturelle dont nous n'avions point entendu parler: que ces gens de l'extremité du monde à nostre égard sont polis: qu'ils ont de soin du commerce, de la navigation, de l'agriculture, & des autres arts: & que leur felicité & leurs richesses marquent bien que les soins que l'on en prend maintenant icy sont dignes du regne d'un grand Prince.

Depuis trente ou quarante siecles dont ils font voir les Histoires, au lieu de s'appliquer aux disputes de l'école, qui ont occupé miserablement presque tout ce qu'il y a eu des meilleurs esprits dans nostre monde; ils ont rapporté toute leur estude à perfectionner les arts à la forme de leur gouvernement, à prescrire les devoirs des hommes les uns envers les autres: & vous voyez chez eux autant de monumens dressez à la memoire de ceux qui leur ont appris quelque practique utile, que de Trophées & de marques de leurs conquestes. En effet Yvoquen qui a rendu la Chine presque par tout navigable, & celuy qui luy apprit l'usage de la Boussole, n'ont pas moins merité de ces peuples que leurs conquerans & ceux qui ont étendu les bornes de leur Empire. L'impatience que nos voyageurs ont de retourner à la Chine, marque mieux la bonté de ce pays que tout ce que j'en pourrois dire; car c'est à ceux qui y ont esté que l'on se doit rapporter dans ces jugemens, & il faut qu'il leur

plaiſe bien fort pour forcer l'amour naturelle que les hommes ont pour leur patrie, & pour obliger des perſonnes qui ſe peuvent à peine promettre dix ou douze années de vie, à en paſſer trois ou quatre dans une navigation tres-ennuyeuſe pour y retourner. Les Chinois veulent toûjours dire les choſes avec eſprit; cela augmente en quelques endroits la difficulté que nous avons naturellement à croire ce qui nous eſt nouveau. La deſcription par exemple des puits de feu fait de la peine d'abord; je me ſuis ſouvenu depuis que j'en avois veu de ſemblables dans des montagnes de ſoufre, où la flamme ſe fait des ouvertures, & demeure long-temps attachée aux bords du trou qu'elle a fait: cette terre qui bruſle ſe peut tranſporter aiſément, & conſerve long-temps apres ſa chaleur. Nous avons eu en France la fleur qui change trois fois en un jour de couleur: Martinius dit qu'il n'en ſçait pas le nom, cependant elle eſt décrite dans nos Livres de Plantes, ſous le nom de Roſa Sinenſis; mais ce changement luy eſt commun avec beaucoup d'autres plantes qui paroiſſent tout autres quand elles s'eſcloſent aprés que le Soleil a donné deſſus, ou lors qu'elles ſe paſſent. Ie croy avoir auſſi trouvé l'arbre dont ils font des chandelles, & que c'eſt le Laurus Regia de Tobias Aldinus, ou pluſtoſt de Pietro de Caſtelli, qui eſt le veritable autheur de l'Hortus Farneſianus, car ſes fueilles deviennent rouges comme du corail, & ſes bayes ſemblent eſtre d'une nature à pouvoir entretenir quelque temps le feu. Il y a quelque choſe à dire au rapport des meſures Chinoiſes aux noſtres. Martinius met mal le nom de M. Polo, qu'il entend Paulus: on a corrigé beaucoup d'endroits de la Traduction, comme le pourront voir ceux qui voudront prendre la peine de s'en éclaircir en les comparant; il y reſte encore des marques que l'on n'a pas pris grand ſoin de la politeſſe du ſtile; mais cette negligence

Rhodes. Martinius. Grueber.

eſt d'autant plus excuſable, que l'on cherche toute autre choſe dans cette ſorte de Livres que des preceptes pour bien parler, ou pour écrire correctement une langue.

La Relation de l'eſtat des affaires de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, qui eſt à la fin de ce Volume, eſt une piece authentique, & que je puis aſſeurer avoir eſté leuë dans l'Aſſemblée de Meſſieurs les Eſtats.

I'ay laiſſé une eſpace vuide dans la Carte Chinoiſe, entre la Chine & les pays qui nous ſont connus du Mogol, du Perſan & des Tartares, à cauſe que j'eſpere plus que jamais de les pouvoir remplir avec fondement, ſur la deſcription d'Abulfeda, que le Signor Abraham Echellenſe avoit commencé à me tranſcrire d'un Manuſcrit du Vatican, & que Meſſieurs Voſſius & Golius m'ont fait copier depuis ſur trois Manuſcrits Arabes de la Bibliotheque de Leyde.

La Flora Sinenſis *devroit eſtre jointe à cette Relation, car ces deux pieces nous donnent un ſupplément de l'Hiſtoire naturelle de la Chine : les figures de la* Flora *ſont exactement imitées de celles de l'original, je n'ay pas meſme voulu que l'on changeaſt rien à la figure du* Bananas, *quoy qu'elle ne reſſemble pas tout à fait à une de ces plantes que j'ay eüe tout un eſté ; j'ajouſteray ſeulement à ſa deſcription, que celle qu'on m'envoya des Indes, & qui eſt peut-eſtre la ſeule qui ait eſté veüe en France, avoit un tronc de cinq pouces de diametre, on l'avoit coupé pour l'envoyer plus aiſément ; elle jetta d'abord de ſa racine des jets ſemblables à ceux des canes ou roſeaux quand ils commencent à pouſſer, les feüilles ſe deplierent enſuite d'environ deux pieds de long & de quatre ou cinq pouces de large : pour le fruit ; car on m'en avoit envoyé une grappe, je le trouvay bien plus petit que la figure ne le repreſente, je n'y remarquay point cette*

figure de la croix que beaucoup de gens croyent y avoir veue, ny ce bouton au bout du fruit de la figure du Pere Boyon, ce qui m'a fait croire que cette espece pouvoit estre differente de celle qui est décrite dans nos livres de Plantes, d'autant plus qu'on m'asseure qu'il y en a à S. Thomé, dont le fruit a plus d'un pied & demy de long. Cet endroit ne me permet pas de m'étendre autant que ie voudrois sur l'histoire naturelle de ce pays.

ERRATA.

Voyage des Ambassadeurs.

PAGE 31. ligne 30. haitomou, *lisez* aitou. Page 33. lig. 10. qu'ils creu, *lisez*, qu'ils avoient creu. Page 35. lig. 26. Pierre Boyer, Iacques Keysel, *lisez*, de Goyer & de Keisel. Pag. 38. Manicordions, *il y a dans l'Hollandois* Claapcordions, c'est à dire Clavessins. Pag. 38. lig. 17. & avoient aussi, *lisez*. elle avoit. Page 39. ligne. 50. la Marée, *lisez*. le courant de l'eau. Page 41. ligne 42 *ostez*, chascune. Page 41. lig. 53. qui valent chacune, *lisez*. ensemble. Page 43. l. 50. ville ancienne, *lisez*. bastie à l'antique. Page 44. ligne 29. espervieres, *lisez*. mats de sapin. Page 46. ligne 13 chemin royal, *lisez*. canal. Page 47. ligne 40. estoit assis sur un coussin, *lisez*. elle fit asseoir sur un carreau le M. d'hostel Nieuvvhoff, & l'on écrivit. Page 49. ligne 11. pleine, *lisez*. court. Page 53 que la Hollande avoit toujours esté de mesme nature, *lisez*. que le gouvernement de Hollande avoit toûjours esté le mesme. Page 53. ligne 17. ils marquerent, *lisez*. ils y marquerent. Page 56. lig. 6. lieu où l'on plaide, *lisez*, à un lieu où l'on plaide, ou à un College. Page 56. lig. 45. elephans en relief, *lisez*. en garde. Page 67, *lisez*. iardin de plaisance aux quatre coins du Palais de l'Empereur. Page 68. claulterre, *lis* clouterie. Pag. 68. pistolets, *lisez*. pistolles.

Route des Hollandois à Pekin.

Page 3. ligne 12. *effacez*. les oblige. Page 4. ligne 4. à ly 200. *lisez*, à 100. ly: ligne 17. de peage, *lisez*. ou peage: lig. 25. un beau temple, *adjoustez*. servy de plusieurs Prestres, il est sur le bord d'une crevasse: on a basty un pont, &c. lig. 28. anaa *lisez*. ana. Page 5. terre glaise, *lisez*. cuite. Page 6. ligne 27. trois fois, *lisez*. trois autres fois. Page 7. tort d'une galerie, *lisez*. porte dans une galerie. Page 8. l'offrande de celuy, *lisez*, à celuy. Page 8. bocarts, *lisez* beaux arcs de triomphe. Page 10. ligne 1. la haut, *lisez*. le haut. Page 14. lig. 8. capable de diviser, *lisez*, elle divise. Page 15 lig 35. tout vis à vis, *effacez*, tout. Page 16. riviere de Kian, *lisez*, Guei. Page 17. ligne 8. au millet, *lisez*, au salsifix. Page 22. apartemens, *lisez*, apointemens. Page 37. lig. 11. qu'ils n'ont jamais, *lisez*. que de là ils ont, lig. 12. qu'aprés le, *lisez*. presque au temps du.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

LE Roy par ses Lettres Patentes données à Paris le 8. iour de Iuin 1662. signées, Par le Roy en son Conseil, IVSTEL, & seellées du grand seau de cire jaune; a permis à Girard Garnier de faire imprimer, vendre & debiter, en tous les lieux de l'obeïssance de sa Majesté, un *Recueil de diverses Relations de Voyages, contenant entre autres l'Ambassade des Hollandois à la Chine*, & ce conjointement ou separément, en un, ou plusieurs volumes, en telles marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de dix ans, à compter du jour que chaque volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Faisant sa Majesté tres-expresses defenses à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, d'en rien imprimer, vendre, ny distribuer, ny aucune carte ny figure, sous aucun pretexte que ce soit, sans le consentement dudit Garnier, ou de ceux qui auront son droit, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, des caracteres, presses, & instrumens qui auront servy ausdites impressions contrefaites, de tous dépens, dommages & interests, & de trois mille livres d'amande; comme le contient plus amplement ledit Privilege.

Registré dans le Livre de la Communauté des Libraires, le 17. Novembre 1664.
MARTIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 25. Octobre 1664.

VOYAGE DES AMBASSADEVRS

DE LA COMPAGNIE HOLLANDOISE des Indes Orientales, enuoyés l'an 1656. en la Chine, vers l'Empereur des Tartares, qui en est maintenant le Maistre, traduit d'vn Manuscrit Holandois.

LES Hollandois ont tousiours tasché d'entrer en la Chine depuis qu'ils ont commancé de nauiger aux Indes Orientales, esperant que les marchandises qu'ils en tireroient, leur pourroient seruir pour le commerce du Iapon, qui leur promet beaucoup de profit.

La difficulté qu'ils ont trouué du costé de la Chine vient, à ce que l'on dit, d'vne prophetie qui court parmy les Chinois, qu'vne nation estrangere d'hommes blancs de visage, qui couurent d'habits tout le corps, mesme les mains, viendroit vn iour des extremitez de la terre pour se rendre Maistre de leur pays, enfin le Iesuite Martinius Martini * estãt arriué à Batauia sur vne fregate Portugaise de l'Isle de Macassar, apprit aux Hollandois que l'Empereur des Tartares estoit le Maistre de la Chine, & qu'il auoit accordé la liberté du trafic dans le port de Canton à tous les estrangers: sur cette relation, qui venoit d'vne personne bien informée, pour auoir demeuré prés de dix ans dans la Chine, le haut Conseil de Batauia ordonna que l'on enuoyeroit de l'Isle Formosa à Canton, pour s'éclaircir de la verité de cette nouuelle.

* Allemã venu des Philipines à Macassar.

Le Marchand Frederick Schedel en partit le 20. Ianuier 1653. sur vne fregate chargée de la valeur de 46727. écus en marchandise, & aprés auoir nauigé 9. iours, il arriua à l'embouchure de la riuiere de Canton, sous vne place nommée Huntaimon ; le Mandorin Haitomw, qui auoit le commandement de ces Mers, & le departement des estrangers vint à son bord auec deux vaisseaux pour le receuoir de la part des Gouuerneurs de Canton; mais estant venu auec luy iusques au deuãt de la ville, il le quitta, sans luy dire vn seul mot, & prit le chemin de la terre, auec vne contenance fiere; on fit passer Shedel auec ceux de sa suitte, & ses presens, dans vn autre meschant vaisseau, & on le transporta à l'autre costé de la ville, où il receut visite d'vn Portugais, nommé Emanuel de Lestierro, & aussi de quelques Officiers qui se disoient enuoyés de la part du Roy, pour luy monstrer vn logement, qu'on luy auoit destiné hors de la ville; son Interprete Tienqua le vint trouuer sur le soir auec quelques Officiers Tartares, qui le menerent dans vn Temple hors des murailles de la ville; les Prestres de ce Temple passerent la nuict à chercher par le moyen de leurs clochettes & de leurs coquilles, quel seroit le succés de son voyage.

Cependant quelques Mandorins vinrent dans ce Temple par ordre du Roy, ils ouurirent les coffres où estoient les presents, en tirerent auec mespris ce qu'ils y trouuerent, principalement la lettre de creance de Schedel qu'ils ietterent à terre : enfin ils traitterent les Hollandois, comme s'ils fussent venus pour épier leurs pays, & y traiter quelque trahison, faisant principalement reflexion sur ce que Schedel leur dit, que la lettre dont il estoit chargé n'estoit addressée qu'à vn Roy, quoy que dans l'inscription elle fut addressée à deux.

Il y a deux Gouuerneurs dans la ville de Canton, d'esgale puissance, qui portent tous deux le tiltre de Roys, celuy qui auoit escrit la lettre, & l'interprete Tienqua en

estoient informez, mais ils n'en auoient pas aduerty Schedel; on luy presenta aprés vn papier écrit en lettres Chinoises auec le seim, & le cachet du Gouuerneur & du Conseil de Macao, & on luy dit que l'on sçauoit assez ce que c'estoit que les Hollandois & le suiet de leur voyage en ces quartiers-là, auec d'autres reproches qui leur auoiẽt esté suggerés par les Portugais, & par ceux de leur faction; ils faisoit en vain des protestations du contraire, qui ne luy seruoient de guere, car son interprete Tienqua l'auoit quitté, & il ne se pouuoit pas seruir de ceux des Portugais, enfin vn Mandorin, auquel il fit present de cinq ou six pieces de vin, le tira de cette peine, entreprit sa protection, menaça ceux qui parloient contre luy, & en deffendant sa cause, il monstroit de temps en temps le Ciel du doigt; cela les rendit vn peu plus retenus.

Le iour suiuant Schedel eut ordre de venir à l'audience du plus vieil des Roys de Canton nommé Pinguamong; le peuple le suiuit en foule iusqu'à la porte de son Palais, luy fit diuers affronts par le chemin, vn entr'autres luy monstra de loing des chaisnes, qu'il mettoit à ses pieds pour luy faire entendre que l'on le meneroit en prison; d'autres presentoient des poux à ceux de sa suitte, enfin deux Mandarins l'introduisirent à l'audience: le Roy les receut dans la sale d'audience, qui est au milieu de son Palais, assis sur vne estrade carrée couuerte de tapis, accompagné d'enuiron deux cens des principaux du pays, entre lesquels estoit le Mandarin Haytomw, dont nous auons parlé cy-deuant, tous les Seigneurs de sa Cour superbement habillés à la mode des Tartares; il agrea les presens que luy presenta Schedel, receut bien ce qu'il dit pour sa iustification contre ce que ses ennemis luy imputoient, & prit tant de plaisir à l'entretenir qu'il le fit approcher de son trosne, & prendre rang entre les principaux, luy fit diuerses questions sur la Hollande, & sur la maniere de son gouuernemẽt: aprés que Schedel eut pris congé de ce Prince, le Mandarin Haytomwe nous conduisit auec la mesme lettre & semblables presents à l'audiance de l'autre Roy de Canton, nommé Sigua monghi; cette audience se passa comme la premiere, mais il remarqua qu'il estoit vn peu plus affectionné aux Portugais; La mere de ce Prince, qui estoit arriuée l'année precedente de Tartarie, eut la curiosité de voir les Hollandois, & enuoya querir Schedel pendant son audience; le receut dans vne salle decouuerte au milieu de ses Demoiselles, & luy fit toutes sortes de caresses & d'honnestetez, Schedel fit sonner sa trompette & toutes les Dames de cette Cour tesmoignerent en estre fort satisfaictes: aprés en auoir pris congé, il retourna à l'audience du Prince que la curiosité de sa mere auoit interrompuë: au sortir de cette audience le mesme Haytomwe le conduisit chez le Grand Mandarin Toutang qui est la troisiesme personne de cette Prouince: ce Mandarin se contenta de le voir d'vne fenestre, & le renuoya sans luy donner audience; de là on le conduisit dans vn logement hors de la ville, sur le bord de la riuiere; où on transporta son bagage, qui estoit dans ce Temple, dont nous auons parlé cy-deuant.

Vn autre manuscrit porte que on luy donna vne superbe collation, que non seulement Schedel, mais tous ceux de sa suite, iusques à son Negre auoient chacun deuant eux vne petite table couuerte de 32 écuelles d'argent semblable à celle que l'on auoit seruie deuãt le Roy & les autres Seigneurs de sa Cour.

Le Gouuerneur de Macao, pour empescher ce commencement de commerce, auoit gaigné par presens & par l'entremise des Iesuites le Mandarin Haytomw, auoit deputé au Roy de Canton, & escrit vne longue lettre, dont le contenu estoit que les Portugais de Canton auoient apris que certains estrangers nommez communement Hollandois, auoient enuoyé vn vaisseau à Canton pour y obtenir la liberté du commerce; que sur cet aduis, ils auoient cru estre obligez d'auertir ces Princes, que ces estrangers estoient gens intraitables, méchans, perfides, autant dans l'interieur que dans leurs actions; qu'ils n'auoient point de pays, ny de demeure arrestée, & qu'ils ne subsistoient que par les brigandages & pilleries qu'ils faisoient par mer & par terre; que s'estant fortifiés par ces mesmes voyes, & rendus puissants par vn grand nombre de vaisseaux, & d'artillerie, ils ne demandoient la liberté d'entrer & de trafiquer en la Chine que pour le dessein de les piller vn iour, que pour le mesme dessein ils s'estoient rendus maistres de l'Isle de Taiouan, & qu'ils auoient attaqué presque en mesme temps Macao, les Manilles, & bloqué auec leurs vaisseaux la ville d'Aymuy; qu'ils se pouuoient souuenir qu'il n'y auoit que vingt-trois ans, qu'ils estoient venus auec deux vaisseaux, à l'embouchure de

de la riuiere de Canton, que le sage Magistrat qui y commandoit alors leur en auoit deffendu l'entrée, bien informé de leurs mauuais desseins, qu'ils auoient sur ce refus desolé la ville de Hantamiou, que par ces raisons on ne leur auoit iamais voulu permettre l'entrée du Royaume; qu'au contraire on les auoit considerez comme les pestes de l'Estat : que depuis ils auoient fait alliance auec le Pirate Coxsinga, qui estoit vn nouueau suiet de les considerer comme ennemis des Tartares; & enfin il les prioit de receuoir cet aduertissement, pour vn effect de l'interest qu'il prenoit à tout ce qui regarde le repos & le bien de l Estat de la Chine.

Les Pori ou Philosophes de Canton gagnés par les Portugais, asseuroient que les Hollãdois auoient tousiours passé pour des tres-mauuaises gens dans la Chine; & qu'ils crû estre de leur deuoir de remontrer les consequences de leur entrée dans le pays & dans la Prouince de Canton à ceux qui en auoient le gouuernement; dans ces entrefaites Schedel auoit mis de son costé le Mandarin Haytowe, qui sceut si bien faire par ses persuasions auprés des deux Roys, qu'ils respondirent aux Portugais, qu'ils prenoient l'affaire tout autremẽt qu'ils ne se l'estoient imaginée, qu'ils consideroient le commerce de ces estrangers, comme vn moyen de fournir la Chine de commoditez dont elle manquoit, & de la descharger de celles dont elle ne trouuoit point le debit; que ce commerce augmenteroit les droits du Royaume, & qu'enfin les Hollandois ne leur paroissoient point tels, qu'on les auoit depeints; qu'ils les consideroient comme Marchands de bonne foy, & que s'ils auoient eu iusques alors vne mauuaise reputation dans la Chine, il leur seroit aisé de leur en donner vne meilleure; qu'ils estoient resolus de les enuoyer iusques à Pequin, & de faire au moins vn essay de ce commerce; que neantmoins on les remercioit de leur aduis & de leurs remonstrances.

Les Roys accorderent en suitte à Schedel la liberté du commerce; on la publia par six fois, & on luy permit de tenir vn contoir ou factorerie à Canton; ils prirent de ses marchandises, & en donnerent la somme de 77817. l. quoy qu'elles en valussent à peine la moitié. Grand profit à la verité, mais qui eust esté encore plus grand d'vn quart, s'il luy eut esté libre de vendre partie de ses marchandises aux Marchands du pays; de cette somme il en depensa 28612-9-12. en impots, faux frais, & en quantité de presents, qu'ils fut obligé de faire.

Il luy restoit encores des marchandises pour la valeur de 9382-3-12. il resolut de laisser dans le pays son second Marchand nommé Piete bolle auec trois ou quatre autres Hollandois pour en trafiquer; mais il trouua les choses fort changées, lors qu'il alla prendre congé du plus ieune des Roys de Canton; car vn Commissaire nouuellement venu de la Cour de Pequin, fit entendre à ce Prince, que cette permission de demeurer dans le pays estoit de grande importance & qu'elle meritoit bien qu'il sceut le sentiment de la Cour de Pequin auparauant que de l'accorder, ce Prince dit d'abord la chose à Schedel comme par forme de conseil, adioustant en suite qu'il seroit mieux qu'il ramenast auec luy tout son monde, parce qu'autrement, ce disoit-il, le Roy de Batauia (il entendoit parler du General des Hollandois) croiroit que i'eusse arresté icy son monde en prison, en adioustant qu'il auoit encore d'autres raisons particulieres pour en vser de la sorte, & que tout ce qu'il faisoit en cela estoit à l'auantage de ceux de sa nation; si bien que Schedel fut obligé de partir & de s'embarquer sur sa fregatte : Ceux du haut conseil de Batauia, voyant l'heureux commencement de cette affaire, & les lettres des deux Roys de Canton, qui leur offroient leur amitié, & leur conseilloient d'enuoyer des Ambassadeurs à l'Empereur de la Chine auec des presents considerables, pour obtenir la permission qu'ils demandoient, resolurent d'en escrire à leurs Superieurs en Hollande, & cependant de tenir la negotiation sur pied, en enuoyant vne seconde fois à Canton; ils choisirent pour cet effet Zacharias Wagenaer, & luy donnerent deux fregattes & la valeur de 10080. 3-1. en marchandises; il arriua aprés vn mois de nauigation sous l'Isle de Hautomiou à l'emboucheure de la riuiere de Canton; il fut aussi-tost conduit iusques à Waughe,

village à trois lieuës au dessus de Canton; l'impatience le prit d'attendre si long-temps les ordres des Gouuerneurs, il enuoya à terre Schedel qu'on luy auoit donné pour adjoint, contre l'aduis des Interpretes, qui vouloient qu'auparauant l'on en demanda la permission à ceux de Canton; Schedel fut trouuer d'abord l'Haitomou, qui le renuoya vers le Tontang. Il ne le trouua point chez luy, ny son Secretaire; ce qui l'obligea de retourner vers le bord de la riuiere, sans sçauoir où il deuoit passer cette nuit là; il vit venir en grand haste les Interpretes, qui luy dirent qu'il gagna promptement son vaisseau, & qu'ils s'estoient trouuez en grand danger de perdre la vie pour l'amour de luy; mais comme il leur fit connoistre qu'il estoit resolu de passer là la nuict, l'Interprete Tienqua luy offrit sa maison & s'embarqua auec luy pour y aller, en remontant la riuiere: Schedel eut quelque soupçon de luy, & ayma mieux retourner sous les murailles de la ville, où estant auec beaucoup d'autres vaisseaux, il seroit plus en seureté: le iour suiuant de bonne heure, il entra dans la ville ou l'on luy donna vn logement par la permission du Roy; mais ayant esté voir le Secretaire du Toutang, il trouua que les affaires alloient mal pour luy; les Portugais & ceux de leur faction auoient tant fait à la Cour de Pequin, que l'on auoit escrit aux Roys de Canton que la Cour de Pequin auoit esté informée que les Hollandois estoiẽt vn peuple sans foy, auec lequel on ne pouuoit prendre aucune asseurance; qu'ils n'auoient osé paroistre à Pequin de peur d'y estre connus, & que par cette raison il les falloit obseruer de bien prés à Canton; principalement s'ils y retournoient sans auoir enuoyé vn Ambassadeur à l'Empereur à Pequin: il se rencontra aussi qu'il estoit arriué là vn Capitaine de Macao qui faisoit instance, que l'on luy permit d'arrester par prouision les vaisseaux & les marchandises de la Compagnie Hollandoise, disant qu'elles auoient esté prises sur ceux de sa Nation; & pour les rendre plus disposés à luy accorder sa demande, il auoit apporté trois années de tribut, que ceux de Macao payent à la Prouince de Canton.

Enfin l'affaire estoit en tres-mauuais estat, quoy que l'on entretint Schedel, & qu'on luy donnât à entendre que ce retardement venoit de l'adresse d'vn certain General d'armée, qui estoit arriué depuis peu de Pequin auec plusieurs milliers d'hommes, pour se saisir de la personne du plus ieune des Roys de Canton au retour de l'armée qu'il commandoit contre quelques rebelles, qui estoient du costé du Sud. Wagenar attendoit cependant des nouuelles dans son vaisseau, & se voyoit obserué de fort prés par deux vaisseaux Chinois, qui auoiẽt ordre du Roy d'empescher que personne n'en approchast; enfin Schedel le vint trouuer, & peu de temps aprés luy le Secretaire du Toutang auec les Mandarins, qui l'auertirent de faire retirer ses vaisseaux à vn mille hors de la veuë de la ville, iusques à ce que le General d'armée qui y estoit venu de la Cour de Pequin en fut party, & firent chacun en particulier leur present à Wagenar.

Les presents estoient des fleurs artificielles & deux pieces d'estoffe de soye, qui deuoient seruir de marque, que l'on receuoit les Hollandois comme amys; Wagenar leur donna à chacun vne curasse, quatre casques, & quatre bouteilles d'eau rose.

Les vaisseaux Hollandois remonterent le iour suiuant vn peu plus auant dans la riuiere, la fregate nommée l'Esturgeon toucha, les Mandarins menerent Schedel à Terre, aprés auoir laissé deux Tartares pour enseigner aux Mariniers Hollandois, le lieu où ils deuoient ietter l'ancre; nonobstant ce témoignage d'amitié qu'ils venoient de receuoir, ils se trouuerent encore en cet endroit obseruées par des barques, qui ne permettoient point que l'on leur apportast aucun rafraichissement.

Le Mandarin Haitomou vint aprés auec vn grand cortege prendre Wagenar, pour le mener à terre, il trouua deux autres Mandarins qui le receurent dans la maison que Schedel auoit choisie; Taikoetsi dont nous auons parlé cy-deuant, l'y vint voir aussi, & on fit entendre à Wagenar qu'il eust à se tenir prest pour aller à l'audiance; on leur auoit amené pour cet effect deux cheuaux, mais fort maigres & en tres-mauuais estat: comme il estoient sur le point de

monter à cheual, le Mandarin Haihomou reuint auec deux Officiers, & leur fit vn message auquel ils ne s'attendoient pas, & des questions de mesmes, quel estoit le suiet de l'enuie qu'ils auoient de voir le Roy, & si ils n'auoient point apporté de presents pour le grand Seigneur de Pequin, & pour le Toutang, le grãd Mandarin de Canton; leur conclusion fut que les Portugais leurs auoient suscité beaucoup de trauerses, & qu'ils ne pouuoient auoir audiance qu'il ne leur en coustat vne somme considerable d'argent: Wagenar leur dit qu'il ne feroit point de violence pour presenter les lettres & les presents de ses Superieurs, qu'il estoit encore moins disposé de donner de l'argent pour cet effet; que neantmoins il ne plaindroit pas quelque argent pour obtenir la permission de trafiquer à Canton cette année là, & pour auoir audience du Roy: Haitomou aprés auoir porté cette responce reuint auec le Secretaire du Toutang, & luy dirent pour conclusion qu'il ne deuoit point esperer d'auoir audience du Roy, mais que s'il remettoit sa lettre entre leurs mains, ils la presenteroient à sa Maiesté; il la leur donna, peu de temps aprés l'Interprete ordinaire du Roy la rapporta encore toute cachetée, auec cette responce, que puis qu'il n'auoit ny lettres ny presents, pour le grand Seigneur de Pequin, ils ne deuoient point esperer de voir le Roy de Canton ny l'entendre parler.

Le Commissaire voyant qu'il perdoit le temps, partit auec ses deux fregattes pour retourner à Batauia, car les Chinois eurent bien l'effronterie de luy demander 10000. teyls d'argent, sans vouloir entendre parler de la permission du commerce; & sans luy promettre autre chose que la faueur de presenter sa lettre, & celle de luy faire auoir audience.

9. Dec. 1653.

Cependant les Bewinthebers ou Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, auoient resolu dans l'assemblée des 17. à Amsterdam, que l'on enuoyeroit de Batauia vn Ambassadeur au grand Can, l'on destina pour cet employ auec vne mesme authorité les Marchands Pierre Boyer & Iacques Keisel, auec vne suite de 14. personnes, entre lesquels estoient les sous Marchands Leonard de Leonardi & Henry Baron, pour leur seruir de conseil, six gardes, vn Maistre d'hostel, vn Chirurgien, deux Interpretes, vn trompette, vn tambour, & deux autres sous Marchands, pour auoir soing du commerce à Canton, cependant que les autres iroient à Pequin: la cargaison que l'on deuoit mettre sur les deux fregattes pour ce voyage, estoit de 175650. l. & pour present au grand Can des Tartares des draps, des Kersies & autres manufactures de laine, toutes sortes d'ouurages de fil, comme mourus, betilles, solempouriis, socnew, percallen toutes sortes d'espiceries, comme muscade, canelle, cloud de girofle, auec du corail rouge, de l'ambre iaune, bois de sandal, petits coffres vernissez, lunettes de longue veuë, miroirs de toutes grandeurs, plumes, des armes complettes & diuerses autres sortes de curiositez, qui pouuoient valoir enuiron 39433-8-4. y compris le present que l'on deuoit faire aux deux Roys de Canton, de la valeur de 10000 l. Le principal point de leur instruction estoit d'établir vne ferme alliance entre l'Empereur de Tartarie & la Compagnie des Indes Orientales, auec la liberté de trafiquer dans ses Estats, aux mesmes conditions que ceux du pays, & d'en tirer des asseurances par escrit.

14. Iuil. 1655.

Indiens nõs de diuerses sortes de toiles.

Il y a apparence que c'est des liures, mais l'original ne marquo point si c'est des liures ou des florins.

Le dixhuictiesme d'Aoust les Ambassadeurs arriuerent sur vne de leurs fregattes au havre de Haitomou, l'autre auoit esté separée par vne tempeste qui les auoit battuës le long des costes de la Cochinchine, & ne les reioignit que 48. iours aprés à Canton; aussi-tost qu'ils furent arriuez dans ce havre, deux barques les approcherent pour les garder; le sous Marchand Baron mit pied à terre à l'instance des Tartares, qui le souhaitterent, on le mena iusques dans la chambre de lit du Gouuerneur d'Hantomou, qui vint au deuant de luy, luy demanda le suiet de son voyage, & s'il n'estoit pas de la troupe de ces Hollandois, à qui on auoit refuzé le seiour de Canton il y auoit deux ans; six iours aprés vn Mandarin enuoyé exprés de Canton, pour voir les lettres de creance des Ambassadeurs, & celles qui estoient addressées au grand Can, les fit venir à la maison du Gouuerneur, & les receut assis deuant vne table

18. Aoust.

fort haute enuironé de soldats ; les Ambassadeurs luy montrerent de loing leur lettres, dont il se contenta : on les fit seoir sur des chaires, & aprés vn entretien de peu de paroles, ils prirent congé & s'en retournerent à leurs vaisseaux.

28. Aoust. Le vingt-huictiéme d'Aoust le Vice-Admiral d'vne armée, qui estoit sur cette costes, & celuy qui estoit nouuellement entré dans la charge de Haitomou, arriuerent de Canton expressement pour accompagner les Ambassadeurs ; ils les receurent dans vn Pagode, auec beaucoup de demonstration d'amitié ; les firent asseoir sur des chaires, & aprés qu'ils eurent mis leurs lettres de creance sur la table, le Haitomou prit la parole & leur fit diuerses demandes, qui les surprirent. S'ils n'estoient pas ces Hollandois à qui deux ans auparauant l'on auoit refusé la demeure de Canton ? quelles marchandises ils portoient ? de quoy estoit chargé leur seconde fregatte ? commment elle s'estoit separée d'eux ? combien de monde & combien il y auoit d'artillerie sur chaque vaisseau ? pourquoy ils n'estoient pas venus l'année precedente ? de quelle datte estoient leurs lettres ? auec quel dessein elles auoient esté escrites ? de quel part elles venoient ? à qui elles estoient addressées ? mais sur tout quels presents ils auoient apportez pour l'Empereur ? s'estonnant qu'ils n'eussent point de lettres pour le Toutang de Canton ? & que celles qui estoient destinées pour l'Empereur eussent si peu d'apparence ; que des lettres addressées à vn si grand Prince deuoient estre au moins presentées dans vne boite d'or ; enfin ils leurs dirent qu'ils passeroient le lendemain dans leurs vaisseaux pour prendre leurs presents, les Ambassadeurs y retournerent auec leur suite.

Le iour suiuant les Chinois vinrent comme ils l'auoient promis, accompagnez d'vne grande suitte de gens de la Cour, & de vingt vaisseaux fort ornez de quantité d'etendars & de banderolles ; on leur mit entre les mains les presents, aussi-bien ceux qui estoient destinez pour l'Empereur, que pour les Roys de Canton & pour le Toutang : les Ambassadeurs auoient renforcé ceux qui estoient destinez pour les Roys de Canton, tellement qu'ils pouuoient monter ensemble à la somme de 38588-2-2. ils prirent dans vn de leurs vaisseaux, les Ambassadeurs auec Baron leur Secretaire & quatre autres de leur suite : mais comme ils furent arriuez à la veuë de Canton, les Chinois mirent pied à terre & les Ambassadeurs demeurerent deux heures dans ce vaisseau, attendant l'ordre que l'on leur porta de la part du plus vieux des Roys de Canton, qui estoit de mettre pied à terre, & d'aller prendre logement hors de la vill, ou Schedel auoit logé l'autre voyage ; le Bailly de Canton les garda dans ce logement & leurs fit fournir les choses necessaires.

31. Aoust. Le Mandarin Poetsiensil Tresorier de l'Empereur, & qui tient la quatriéme place dans le gouuernement de la ville de Canton vint trouuer les Ambassadeurs auec les deputez Chinois, qui leur firent encore les mesmes questions sur leurs noms & leurs qualitez ; leurs demanderent s'ils n'auoient point de copie de la lettre qu'ils auoient apporté pour l'Empereur ? si elle n'estoit pas escrite sur d'autre papier, que celle qui estoit addressée aux Roys de Canton ? comment s'appelloit le Prince qui les auoit enuoyés ? murmurant tousiours du peu d'apparence qu'auoient leurs lettres de creance.

Les Ambassadeurs faisoient cependant instance pour auoir audience des Roys & pour la permission d'aller à Pequin : les Chinois prirent les lettres de creance sans faire de responce sur ce point, & estants reuenus l'apresdinée, ils leurs demanderent si le Prince ou le Gouuerneur de Hollande n'auoit pas vn sceau ou cachet pour ses lettres ? comment ils comptoient leurs années ? & sur le fait de l'audience ils respondirent que les Roys de Canton & le Toutang ne leur pouuoient donner audience, qu'aprés auoir receu responce à la lettre qui auoit esté escrite à Pequin sur leur arriuée ; ils firent neantmoins remonter dans la riuiere vne de leurs fregattes, & leurs firent esperer que les Roys les viendroient voir en personnes.

4. Septemb. On fit rentrer les Ambassadeurs malgré eux dans leur fregatte, sous pretexte

qu'on ne pouuoit pas receuoir des Ambassadeurs dans la ville de Canton sans la permission du Grand Can : le Mandarin Poetsiensie,& l'Haitomou, leurs rapporterent aprés les lettres de creance ouuertes & leurs dirent que les Roys de Canton, à qui elles estoient addressées , ne leurs pouuoient point faire de responce qu'aprés auoir receu les ordres de Pequin; ils prirent encore vne autrefois les presents, qui estoient destinez pour le Grand Can.

Enfin aprés que les Ambassadeurs eurent attendu trois semaines dans leurs fregattes,ils eurent ordre de mettre pied à terre auec leurs suite, furent receus auec beaucoup de courtoisie,neantmoins tousiours gardez par deux Officiers & vn bon nombre de soldats, qui ne leurs laissoient pas mesme la liberté de mettre la teste à la fenestre de la ruë; deux iours aprés vn Mandarin les vint trouuer de la part des Roys de Canton, & leurs dit que pour paruenir à leurs fins & aux desseins qu'ils auoient pour le commerce de la Chine, ils deuoient faire estat de trois cents mille teils en argent,dont ils seroient obligez de regaler les Conseillers de Pequin & les Gouuerneurs de Canton,& se resoudre encores à faire beaucoup d'autres presents à diuers Mandarins : Les Ambassadeurs luy respondirent qu'ils n'estoient point venus pour payer en deniers contans la permission du commerce de la Chine, & que s'il n'y auoit point d'autre moyen de l'obtenir, ils aymoient mieux s'en retourner sans attendre dauantage: le Mandarin s'en retourna fort mal satisfait,dit qu'il n'auoit point eu ordre de leurs faire cette proposition,& qu'en tout cas, il falloit attendre la responce de Pequin. 26. Sept.

Enfin les Ambassadeurs pour trancher toutes ces difficultez , trouuerent à propos d'offrir aux Roys de Canton 35. milles teils, quand ils seroient venus à bout de leurs affaires; mais comme on les pressoit tous les iours de donner cet argent par auance, ils firent semblant d'estre resolus de sortir du pays : on appareille les voiles & on commence à rembarquer le bagage, les Roys leurs enuoyerent vn ordre de demeurer iusqu'à ce que l'on eut nouuelle de Pequin, les Ambassadeurs donnerent enfin vne promesse de la somme qu'ils auoient promise, les Roys en furent si contens, qu'ils voulurent regaler les Ambassadeurs d'vn superbe festin.

Proche de leurs logemens hors la ville; on auoit dressé dix tentes magnifiques dans vne pleine:les deux Roys y estoient assis auec le Toutang sur vn mesme tapis, la tente la plus proche du costé gauche estoit destinée pour les Ambassadeurs, entre les deux aisles, sur lesquelles ces tentes estoient arengées, estoit vne tente pour les musiciens, & aux deux pointes de ces aisles, les ioüeurs d'instruments,deux Mandarins vinrent prendre les Ambassadeurs,& aprés les auoir presentez aux Roys,les conduisirent dans la tente qui leur auoit esté preparée; on vit paroistre le Maistre d'Hostel qui fendant la presse s'auançoit pour faire seruir;il auoit vne veste de soye bleue,auec des dragons & autres figures d'animaux releuez en broderie;deux Officiers mirent vne table deuant chacun des Roys & le Toutang,elles estoient couuertes de tafetas rouge cramoisy, on en seruit vne autre deuant les Ambassadeurs, couuerte de toutes sortes de viandes, de pieces de four & de succre apprestées d'vne maniere particuliere; chaque table estoit couuerte de plus de quarante petits plats d'argent, aprés que l'on eut beu le coup de la bien venuë, on decouurit les viandes, & on pressa les Ambassadeurs d'en manger; les Roys parurent de fort belle humeur durant ce repas,& firent faire par leur Maistre d'Hostel plusieurs questions aux Ambassadeurs sur leurs pays; ils les pressoient aussi souuent de boire, on le leur presentoit dans des couppes d'or,que l'on rinsoit à mesure qu'il auoient bû;Les Ambassadeurs firent presenter vn verre de vin d'Espagne aux deux Roys , & au Toutang , ils le trouuerent si bon qu'ils ne voulurent plus boire aprés de leurs sansor : nous estions surpris de voir tant de magnificence parmy ces infidelles, mais le grand ordre auec lequel ils estoient seruis, nous estonnoit encore dauantage; chacun de leurs Officiers faisoit sa charge auec vne ponctualité admirable,au trauers de la foule & de tout le peuple : les fils des deux Roys paroissoient encore plus

ciuils & plus courtois que les autres, on leur presenta à chacun vn verre de vin, ils se presenterent à genoux deuant la tente des Roys, baisserent trois fois la teste iusques à terre, & puis se retirerent sous vn pauillon que l'on auoit dressé pour eux. Les Roys prirent grand plaisir à entendre vne epinette des Hollandois : leur musique est differente de la nostre, mais quoy qu'ils se seruent d'instruments fort differents des nostres, ils ne laissent pas d'estre fort sçauants en musique, ont l'oreille fort bonne, & sçauent accorder diuers instruments : ils éleuent leur voix d'vne maniere fort touchante, & la conduisent auec beaucoup de science.

L'instrument le plus ordinaire dont ils se seruent est monté auec des cordes de soye, & ressemble assez à nos manicordions, mais il est encore plus rond; ils ont la guiterre, & vn autre instrument que l'on touche auec vn baston, ils accordent leurs voix auec ces instrumens & auec vn autre nommé singa, qu'ils touchent auec vn petit baston, & dont ils tirent des accords admirables; à la fin du repas ils prirent congé des Princes, accompagnez de plusieurs Courtisans & d'vne troupe de Caualiers Tartares. Ce bon traitement estoit vn des effets de la promesse que les Ambassadeurs auoient donnée, & auoient aussi porté le Toutang, qui est le Chef du Gouuernement politique de la ville de Canton, d'escrire à la Cour de Pequin, que les Hollandois estoient venus dans le pays pour offrir à l'Empereur leur alliance & luy rendre leurs hommages, accompagnez de presens; Les Roys pour les obliger escriuirent vne autre lettre en leur faueur, où ils informoient cette Cour que les Ambassadeurs n'estoient pas seulement venus pour saluer sa Maiesté Imperiale, mais aussi pour demander la permission de venir trafiquer auec leurs vaisseaux, & d'y resider comme sujets.

Aprés cinq ou six mois de temps, deux ordres de l'Empereur arriuerent à Canton pour responsе à ces lettres; le premier portant que les Ambassadeurs pouuoient venir à Pequin auec vingt personnes de leur suitte & quatre Interpretes, pour y traiter du nombre des vaisseaux & du temps auquel ils y seroient; que cependant le reste de leur trouppe & de leurs gens demeureroient dans leurs vaisseaux sans faire aucun traffic, iusqu'à ce que les Ambassadeurs fussent reuenus. Le second mandement estoit plus doux & portoit, que sa Maiesté auoit desia accordé la liberté du commerce aux Hollandois, mais que deuant toutes choses, ils en deuoient venir faire des remerciements; en suite de ce mandement on permit aux Ambassadeurs de prendre vne maison plus grande, d'y mettre à couuert leurs marchandises & d'en trafiquer.

1656. 22. Feu.

Comme ils estoient sur le point de partir de Canton pour leur voyage, ils demanderent audience au plus vieux des Roys de Canton; il les receut quoy qu'il eust mal aux yeux. Ce iour là toute leur suite marcha armée à la teste du Cortege, & les Ambassadeurs à cheual auec le Mandarin Pretsensia qu'on auoit fait Haitomou, & celuy qui sortoit de cette charge; ils presenterent à ce Roy, la lettre qui luy estoit adressée, auec vn memoire du present que l'on luy faisoit; aprés l'auoir parcouruë, il la remit entre les mains de l'Haitomou pour estre enregistrée, & s'excusa auprés des Ambassadeurs de ce qu'il ne leur pouuoit faire responce, qu'ils n'eussent eu audience de l'Empereur de Pequin; de là ils passerent au Palais du ieune Roy, pour faire la reuerence deuant son Trosne, dressé fort superbement dans vne auant-salle de son Palais, & couuerte d'vne peau de Tigre; car le Roy en estoit party le 30. Decembre auec ses troupes, pour faire la guerre dans la Prouince de Quam-sy; il auoit passé fort proche de la loge des Hollandois monté sur vn cheual gris pommelé, armé de son arc & de ses fleches, on auoit dressé par son ordre sur le bord de la riuiere plusieurs tentes & pauillons, sous ces tentes il fit vn regale au vieux Roy de Canton & aux principaux de la ville; les Ambassadeurs y furent conuiez & traitez magnifiquement, sous vne tente qu'on leur auoit dressée exprés; cependant tous les amis du Prince prenoient congé de luy, & luy souhaittoient vn

bon succez dans ces entreprises & vn heureux retour : aprés qu'il eust receu les compliments de tout le monde, il monta sur vn superbe vaisseau, qui l'attendoit au bord de la riuiere qui coupe cette pleine ; il se mit sur le tillac à couuert d'vn daiz de soye cramoisy, & passa vne seconde fois deuant la loge des Hollandois ; son Lieutenant receut en son absence la lettre que les Ambassadeurs luy deuoient presenter, auec vn memoire des presents qui luy estoient destinez ; mais il les renuoya le iour suiuant : les Ambassadeurs furent en suite voir la Mere du plus ieune des Roys ; cette bonne Dame ne parut point cette fois là, pour euiter la contrainte à laquelle l'eut obligée la presence des Mandarins Chinois qui estoient en leur compagnie : ils passerent en suitte chez le Toutang, mais comme il estoit ennemy mortel des Hollandois, il ne les voulut point voir, & se contenta de leur faire dire qu'il les remercioit de la peine qu'ils auoient prise : ils furent enfin chez le Commissaire de l'Empereur qui estoit arriué peu de temps auparauant de Pequin ; on fit entrer les Ambassadeurs par la principale porte de son Palais, il parut auec vn bonnet de fourrure & habillé plustot à la Persane qu'à la Chinoise, les fit seoir à sa droite, leur Interprete se mit à genoüil & luy exposa le suiet de leur visite ; il dit deux ou trois mots pour responce, & prit apres vne contenance si arrestée & si immobile qu'vne statuë ne l'est pas dauantage : tous ses gens durãt l'audiance estoient rangez à sa gauche, & si bien dressez à cõprendre ses volõtez par le moindre mouuement de ses yeux, qu'il se faisoit seruir sans parler : de là les Ambassadeurs allerent dans vne maison qui tenoit aux murs de la ville, où ils receurent visite de diuers Mandarins & Officiers : Le vieux Roy traita aprés dans son Palais les Ambassadeurs, les galleries estoient magnifiquement ornées de toutes sortes d'armes, on plaça à sa droite les Ambassadeurs ; tous les Mandarins & Officiers de Canton estoient rangez sans siege à sa gauche auec le Magistrat de la ville à la teste ; le Roy estoit assis sur vn grand banc carré, mais peu esleué, & se ioüoit auec quelques-vns de ses enfans, qui auec vne gayeté de personnes de leur âge, luy montoient sur ses espaules ; ils estoient fort beaux de visage, habillés fort superbement : les Interpretes nous dirent qu'il en auoit 56. quoy qu'alors il n'en eut que neuf auprés de luy, dont le plus ieune n'auoit pas cinq ans. On fit aprés vn mesme regale aux Ambassadeurs chez le plus ieune des Roys, & comme il estoit à l'armée, son Secretaire les traita en son absence ; on leur fit vn fort grand repas, pendant lequel on leur donna la Comedie ; le bruit des instruments qui ioüoient en mesme temps empéchoit que l'on ne peût rien entendre : la Reine Mere venoit de temps en temps à la fenestre pour voir ses conuiez & paroissoit de fort belle humeur, elle nous parut fort petite de taille delicate, le tein brun & d'vne humeur fort viue & fort enioüée ; les Ambassadeurs en entrant firent vne reuerence à sa Chaire, & firent le mesme en sortant.

Ils partirent enfin de Canton pour aller à Pequin, voyage qui se fait tout par eau iusques à quatre lieuës de Pequin, si l'on en excepte la montagne de Namhering : Ils auoient loüé vn superbe vaisseau pour leurs personnes, auec cinq autres qui leur auoient esté destinés aux despens de l'Empereur, sur lesquels ils mirent ceux de leur suite auec les presens ; Le Toutang de Canton, qui est Chef du gouuernement politique de la ville, & de tous les Docteurs, dont il est composé, leur donna pour conducteur le Mandarin Pingsentomou auec le tiltre de Haitomou, accompagné de deux Officiers d'armée, qui deuoient commander vne trouppe de soldats Tartares, & deux autres Officiers subalternes ; si bien que toute leur flotte estoit composée de vingt vaisseaux.

17. Mars 1656.

Comme ils furent entrez dans leurs vaisseaux, ils arborerent le Pauillon du Prince d'Orange ; les vaisseaux ramerent le long du bord de la ville, qui les salua de quelques coups de canon, & leur souhaitta bon voyage : il falut aprés faire tirer à la corde pour surmonter la marée, qui les gagnoit : De ville en ville l'on faisoit partir des couriers pour aduertir les Gouuerneurs de l'arriuée des Hollandois, & leur porter l'ordre de les receuoir auec honneur : la mesme chose se pratiqua dans toute la suitte du voyage.

Xantsui. Le Magistrat de la ville de Xantsui, fit border la riuiere de deux compagnies de gens de pied, il leur enuoya aussi quelques rafraischissemens; mais comme il le faisoit par l'ordre de l'Empereur, les Ambassadeurs ayant esté aduertis que le present ne valoit pas la dixiéme partie de ce que portoit l'ordre de ce Prince, ils creurent qu'ils ne le deuoient pas receuoir, & les remercierent le plus ciuilement qu'il leur fut possible, ce qu'ils pratiquerent aussi dans les autres villes; ils firent dresser leur tentes hors les portes de la ville, & les Tartares de leur escorte firent tirer au but pour les diuertir: vn de leurs Capitaines gagna le prix, car de 56. pas il donna trois fois de suite dans le but, qui estoit grand comme la main: le Secretaire du vieux Roy de Canton, qui deuoit s'en retourner deuers son Maistre, les traitta aussi sous sa tente auant que de partir.

Dans le temps qu'ils estoient à Xantsui, il passa par la ville vn Officier de la Cour de Pequin, qui deuoit informer à Canton sur les maluersations du Commissaire ordinaire qui y auoit esté enuoyé.

Sinjum. Le Magistrat de la petite ville Sinjum, vint dans vn vaisseau au deuant d'eux & les receut auec beaucoup de cordialité; on ne receut point neantmoins les rafraichissements, qu'il presenta aux Ambassadeurs, par la mesme raison que nous auons dit cy-deuant. En continuant leur nauigation ils passerent sous la merueilleuse montagne de Sangrounthap, de là ils entrerent dans la riuiere de Ynte, qui passe au dessous d'vne autre montagne de difficile accez nommée Sanjaugem, de là au village de Quantonhou proche d'vne petite ville ruinée nommée Iangtah: puis à Conjamsiam fameux Pagode ou Temple d'Idoles, où la flotte s'arresta iusques à ce qu'ils eussent tous fait leurs prieres & leurs offrandes.

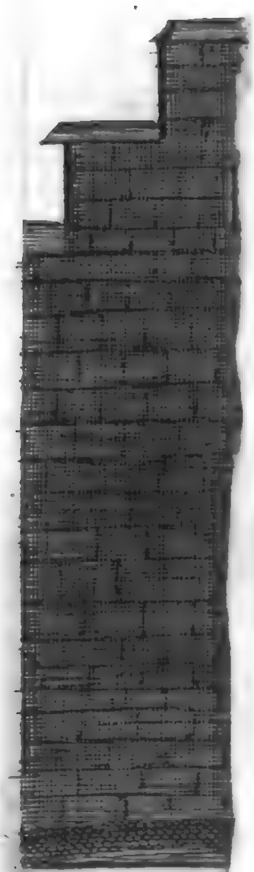
Les Ambassadeurs entrerent dans ce Pagode, ils y virent plusieurs Idoles sur vn autel, & le nom de ceux qui y estoient venu faire leurs offrandes & leurs sacrifices graués sur les murailles de ce Pagode.

Ils passerent aprés diuers villages, & virent d'vn costé & d'autres plusieurs campagnes semées de grains, auec de petits forts carrés d'espace en espace, pour seruir de retraitte aux paysans contre les voleurs & les boutefeus; la marée estoit si forte au deuant de ces villages, que quelques-vns de leurs batteaux estoient demeurez derriere, la force ayant manqué à ceux qui les tiroient; mais ils se trouuerent bien-tost secourus par ceux du pays, qui leur presterent la main. Au commencement de la nuit le vaisseau des Ambassadeurs fut porté sur vne roche taillante, sur laquelle il toucha de son fond; tout le fond de calle s'en emplit d'eau, & ils auroient coulé à fond, si Dieu ne les eut tiré de ce danger: ils arriuerent le iour suiuant deuant vn lieu fort agreable. Le Mandarin Pingsantamum fit dresser sa tente sur le bord de l'eau & donna à disner aux Ambassadeurs, ils eurent vne grande tempeste sur le soir, suiuie d'éclairs & de tonnerre; vn des Ionques, sur lequel estoit chargé le present de l'Empereur, perdit son mast, fut ietté sur le bord de la riuiere, & ne se sauua que par la diligence extraordinaire de ceux de son equipage: gand nombre de vaisseaux qui n'estoient point de la flotte des Ambassadeurs, échoüerent & se perdirent par ce mauuais temps.

De là ils firent dresser leurs tentes sous les murailles de la ville de Sucheu, le Magistrat Gouuerneur de cette ville les receut assis dans vne chaire magnifique accompagné de plusieurs Gentils-hommes à cheual, leur fit presenter quelques rafraichissements qu'ils receurent, à cause que ce regale venoit de la part du Gouuerneur, & qu'on ne le leur faisoit point comme les autres, par l'ordre de l'Empereur: les Ambassadeurs pour respondre à cette honnesteté, firent vn present de choses curieuses au Gouuerneur.

Namhung. De là ils passerent la montagne appellée par les Tartares les cinq testes de cheuaux, & virent vne estenduë de pays admirable aux enuirons de Sutquien: ils rencontrerent aprés vne montagne deuant laquelle ils passerent auec mille dangers, tant le fond de la riuiere en cet endroit est sale & plain de rochers, de dix vaisseaux il n'en passe pas vn sans y souffrir quelque domage, ceux du pays nomment la montagne par cette raison les cinq diables d'enfer.

Enfin



re de deux compagnies de

Enfin ayant passé la petite ville de Suchen, ils arriuerent dans la ville de Nanhung, la plus Septentrionale & la derniere des villes de la Prouince de Canton, & où commence la riuiere de Canton.

Les Ambassadeurs firent dresser leurs tentes sur la pente d'vne coline en vn lieu fort agreable, le Magistrat & le Gouuerneur de la ville qui leurs auoient escrit vne lettre pleine de complimens sur leur arriuée les vindrent voir incontinent aprés, demeurerent auec eux iusques au soir, & leur firent mille ciuilitez; le Gouuerneur principalement qui les pria à disner dans sa maison, & les traitta magnifiquement; on les pria par deux fois de ce disner, les gens de leur escorte leurs firent cortege iusques à la porte du Gouuerneur qui les receut au son de ses trompettes, & de ses haubois; on les mena dans vne grande salle, où le Magistrat de la ville & les principaux Officiers de guerre, vindrent aussi-tost; car ils estoient priés de ce festin: le President de la ville s'en excusa. Il est à croire que c'estoit vn Chinois, leur maniere dans ces festins merite qu'on les descriue particulierement: Les conuiés estoient assis sur des chaires tous d'vn mesme costé de la table, l'autre costé demeurant libre pour seruir plus commodement les plats & pour verser à boire: l'on seruit d'abord deux plats deuant chacun des conuiez, le Maistre d'Hostel estoit debout à costé du Gouuerneur: tout le monde commença à mesme temps à toucher aux viandes, aprés qu'il en eust donné le signal par vne parole: ce Maistre d'Hostel voyant que l'on ne touchoit plus au premier seruice fit deux signes, l'vn quasi immediatement aprés l'autre: au premier on versa à boire, & au second, l'on seruit le second seruice auec le mesme ordre que le premier, & ainsi iusques au seizieśme; car on les regala dautant de seruices: durant le disner, on leur donna la Comedie, ils furent aprés faire vn peu d'exercice dans le iardin en attendant la collation, qui fut seruie comme le disner: sur la fin les Ambassadeurs remarquerent que tous les conuiez mettoient la main à la bource pour donner quelque chose aux Comediens, & aux domestiques du Gouuerneur. La mesme coustume du pays veut aussi que l'on mette cet argent aux pieds du Gouuerneur; il receut celuy des conuiez, mais lors que les Ambassadeurs luy porterent vn present de six theils cacheté dans vn petit sac de papier, auec quelques autres curiosités des Indes & de l'Europe, il le refusa plusieurs fois.

Les Ambassadeurs partirent pour passer la montagne & arriuer à la ville de Nanniam, ils laisserent derriere le sous-marchand Baron, & quelques autres de leur suite, auec ordre de ne partir que le iour suiuant, & de faire charger le reste de leur bagage par d'autres crocheteurs, car ils n'en auoient pas assez troué ce iour là: ils leur commanderent aussi, que chacun d'eux porta vne banderolle iaune, où estoit escrit le nom de l'Empereur, & des Ambassadeurs, afin qu'il ne se meslast point parmy eux des gens qui ne fussent pas de leur troupe: les Ambassadeurs se firent porter dans des Palanquins pour passer plus aisément la montagne, leur train estoit composé de 450. porteurs, de 100. soldats qui leurs auoient esté donnez pour garde, & d'enuiron 50. ou 60. Capitaines, soldats, ou valets, qui s'estoient ioints à leur trouppe au sortir de Canton: ces porteurs que ie viens de dire s'estoient loüés à raison de huict mas d'argent, qui valent chacune vn escu quatre sols. Le Mandarin Pingsentauw qui fait autant de dépence qu'vn Prince en nos quartiers, auoit pris plus de mil hommes pour passer la montagne, à chacun desquels la Compagnie deuoit payer le mesme salaire. L'on s'arresta la nuit sur cette montagne à vn village nommé Susan, où ils ne trouuerent qu'vn Officier de guerre qui en auoit le gouuernement; il fit chercher vn peu de ris, & de ces boissons fortes, qui sont en vsage dâs le pays, auec vn porc pour les Ambassadeurs, tous les païsans s'estoient enfuis de ce village, & auoient abandóné leurs maisons à ces nouueaux hostes. Le iour suiuant l'on monta à cheual de bon matin, & sur le midy l'on passa la montagne qui separe les Prouinces de Canton & de Kiausi. L'on gagna la ville de Nanian sans auoir rien veu sur ce chemin, qu'vne petite ville deserte, & quelques Officiers du vieil Roy de Canton, qui venoient de Pekin, où ils auoient acheté vne

centaine de cheuaux pour ce Prince. Ils trouuerent au port de cette ville vn de ces Officiers qui leur presenta vne lettre pleine de complimens sur leur arriuée, on les conduisit dans vne maison qu'on leur auoit preparé, où le Gouuerneur vint immediatement aprés, accompagné des principaux de la ville; les complimens acheuez de part & d'autre, l'on leur fit vn grand soupper aux dépens de la ville: ils furent aprés visitez par deux Seigneurs Tartares, qui auoient esté despechez de Pekin de la part de l'Empereur, pour feliciter les Roys de Canton sur la victoire qu'ils auoient remportée l'année precedente sur les Chinois de la Prouince de Quam-si, & sur le triomphe de treize Elephans qu'ils auoient enuoyés à Pekin. Ces Tartares leurs portoient aussi pour recompence des nouueaux tiltres d'honneur, vne superbe veste tissuë d'or & de soye; ils tesmoignerent aux Ambassadeurs que leur Nation estoit fort aise de voir d'aussi braues gens qu'ils paroissoient estre, venus du bout du Monde pour saluer leur Empereur: ils les asseurerent aussi que l'Empereur les attendoit auec grande impatience.

Ils trouuerent là beaucoup de difficulté à auoir des vaisseaux pour aller à Nanquin. Le Commissaire qui les deuoit fournir n'en pût trouuer aussi-tost qu'il l'auroit souhaitté, & comme vn iour le Mandarin Pingsentaw luy en fit vne rude reprimende, il prit la chose tellement à cœur, qu'il se fut tué de son cousteau, si vn des gens de ce Mandarin ne l'en eust empesché. Le sous Marchand Baron estant arriué à Nanjan auec tout son bagage & le reste de la suitte de Pingsentaw, toute la trouppe s'embarqua sur treize vaisseaux, iusques-là on auoit nauigé contre le cours de l'eau, tousiours auec beaucoup de danger & de peur. De là en auant l'on n'en courut pas moins, quoy que l'on descendit tousiours. Vn iour la petite barque, où estoit l'Ambassadeur Iacques Keyser eschoüa, l'on eut bien de la peine à la mettre à flot, & elle fut ouuerte en deux endroits: on la deschargea pour trouuer les voyes d'eau, qui furent aussi-tost bouchées; les Mandarins firent donner le foüet au Marinier de cette barque auec des courroyes d'vn cuir fort espais, & l'on auroit fait le mesme traictement au Pilotte, si les Ambassadeurs n'eussent demandé sa grace; de là ils passerent plusieurs villes & villages, dont les habitans auoient deserté. Ils vinrent deuant la grande ville de Kancheu, & passerent la nuict à la porte Simon, c'est à dire porte qui regarde le Couchant: les principaux Officiers de cette ville les vinrent aussi-tost trouuer dans leurs vaisseaux. La pluye & le mauuais temps qu'il faisoit alors, ne les empescha point de leur rendre cette ciuilité.

Les Ambassadeurs furent voir le Grand Toutang de cette ville, il les receut dans le principal de ses appartemens, les fit seoir à son costé gauche, & leur fit diuerses questions touchant la Hollande, leur demanda combien elle estoit esloignée de l'Europe & du Portugal; quelle estoit la forme de leur gouuernement? En quel temps leur estat auoit commencé? Si leur Religion estoit la mesme que celle des Portugais? S'ils disoient leur *Pater noster* comme eux? d'où l'on pouuoit assez connoistre l'intelligence qu'il auoit auec les Iesuistes. Nous sçeumes aprés qu'ils auoient baptizé la principale de ses femmes; il fit sonner les trompettes des Hollandois dans sa sale, & considera auec plaisir leurs armes. L'autorité de ce Toutang s'estend iusques à Kiansy, Fochien, Hucquam, & Quansi, i'entens sur tout la partie de ces Prouinces dont les Tartares sont les Maistres; aussi le tiltre qu'on luy donne en Chinois, porte quelque chose de plus que la qualité de Toutang. Les Ambassadeurs resolurent de luy faire vn beau present, considerant que leurs vaisseaux qui vont à l'Isle Formosa, & au Iapon, sont souuent obligez de prendre de l'eau sur les costes de la Prouince de Fokien, qui est de son Gouuernement; il les refusa fort ciuilement, leur disant qu'il ne le faisoit point par vn esprit de mespris, qui estoit assez naturel au Chinois; mais pour se conformer

aux Loix de cet Estat, qui ne permettent pas aux Officiers de rien receuoir d'vn estranger auparauant qu'il ait eu audiance de l'Empereur; qu'au retour du voyage qu'ils alloient faire à Pekin, ils seroient traités comme les Naturels du pays, & que les Chinois viuroient auec eux, comme auec leurs freres: l'on enuoya vne seconde fois l'Interprete pour l'obliger de receuoir les presens, mais il les refusa.

Ils se démelerent aprés de dixhuict rochers fort dangereux, & arriuerent deuant la ville de Vannuagan, dont le Magistrat vint voir les Ambassadeurs, & demeura auec eux enuiron vne heure: La flotte continuant sa route, s'arresta deuant le village de Pekitstoian, où les mariniers se fournirent de nouuelles voiles, & de diuerses choses qui leurs manquoient. Ils arriuerent le mesme soir deuant la ville de Tejofden, & furent visitez par vn Mandarin, qui estoit arriué là auec deux mille cheuaux qu'il auoit achetez pour le plus ieune des Roys de Canton. Ce Mandarin les asseura aussi que l'on les attendoit auec grande impatience à Pekin.

Ils passerent aprés deuant les petites villes de Kingnanfoe, Kickienzeen, virent plusieurs beaux villages, & maisons de plaisir, qui estoient sur le bord de la riuiere, & deux tours qui se respondoient l'vne à l'autre de chaque costé, auec quatre autres petites villes; arriuerent enfin deuant vn Temple qui est vis à vis la petite ville de Singuangeen; le Superieur du Temple, nonobstant le mauuais temps, s'hazarda dans vne petite barque pour venir au deuant d'eux & leur faire compliment.

Ils arriuerent aprés deuant la grande ville de Kiansky, deuant laquelle il y auoit tant de vaisseaux, qu'ils auroient eu bien de la peine à s'en débarasser & passer outre, si les autres ne leurs eussent fait place, les considerant comme des gens qui alloient trouuer l'Empereur. Ils ietterent l'ancre deuant vne porte nommée *Quanullmon*, c'est à dire, la belle porte; le Magistrat leur enuoya aussi-tost quatre grands vaisseaux, afin qu'ils pussent continuer leur voyage auec plus de commodité; car dans le chemin qu'ils auoient fait depuis la montagne iusques là, il y a tant de rochers à passer, & la riuiere a si peu de fonds, que l'on est obligé de se seruir de petites barques. Le Mandarin Pingsentamw prit pour luy les deux plus beaux de ces vaisseaux; mais les Ambassadeurs, en ayant tesmoigné quelque mécontentement, il leur en rendit vn qu'il auoit desia occupé.

Le iour suiuant vn des Ambassadeurs nommé Pierre de Boyer, fut auec le Secretaire Baron rendre visite au Toutang de cette ville. Iacques Keyser son Collegue n'y fut pas ce iour là, à cause qu'il se trouua malade. Le Toutang les receut d'vne maniere fort ciuile, & se fascha fort contre leurs Interpretes, lors qu'il apprit qu'ils estoient venus à pied: il en fit mesmes des reprimandes aux Mandarins des Roys de Canton, les traittant d'asnes & de lourdauts, d'auoir souffert que des gens venus de si loing pour feliciter leur Empereur sur ses victoires, parussent en public à pied, auec si peu de decore & de bien-seance.

Au sortir du Palais on leur presenta des cheuaux de la part du Gouuerneur, sur lesquels ils monterent pour gaigner leurs vaisseaux.

Le Toutang refusa vn present que les Ambassadeurs luy voulurent faire, par cette raison, qu'ils n'auoient point encores eu audiance de l'Empereur.

En continuant leur voyage ils passerent deuant vne ville nommée Voetsing, où se tient l'estape de la Porcelaine; les Ambassadeurs y entrerent auec dessein d'en acheter quelques pieces les plus rares; mais ils trouuerent vne si grande foule dans les ruës, qu'ils ne purent seulement approcher des boutiques, leurs qualitez d'Ambassadeurs ne les exemptant point de la presse, outre que les Marchands n'auoient point dans leurs boutiques de monstre de la pourcelaine qui se vendoit: ils entrerent aprés en la Mer ou Lac de Poyan; ils remarquerent sur le bord de cette Mer qui regarde le Midy, tant de villes anciennes & de raretez, que l'on ne les sçauroit assez admirer.

Ils ietterent aprés l'ancre deuant la ville de Ongsiou, autrement Hucouw, pour y faire leurs prouisions, & y attendre les autres vaisseaux qui estoient demeurez derriere. Tous les habitans sortirent hors de la ville pour voir les Hollandois; mais

leurs trompettes ayans sonné la charge, ce peuple peu accoustumé à ce bruit, en prit vne telle espouuante, qu'il se sauua aussi-tost dans sa ville.

Au sortir de cette Mer ils se remirent sur la riuiere de Kiam, comme ils estoiēt arrestés proche d'vne source qui est sur ses bords, & qu'ils y attendoient le beau temps & vn hōme de leur troupe, ils leur prit enuie de mettre pied à terre dans vne Isle qui en est proche, semée de ris, & bordée d'arbres sauuages: en se promenant ils descouurirent vn Tigre qui leur fit gaigner leurs vaisseaux plustot qu'ils n'auroient voulu: les mariniers voyant que le cuisinier des Hollandois alloit allumer le feu pour faire leur cuisine, ils vinrent trouuer les Ambassadeurs, se ietterent à genouil deuant eux, & les prierent les mains iointes, d'empescher que l'on n'alluma du feu, à cause, disoient-ils, qu'il y auoit dans cette Mer vn vieil diable marin, qui prenoit tantost la forme d'vn gros poisson, tantost celle d'vn dragon, mais qui estoit tousiours de cette mauuaise humeur de ne pouuoir souffrir la fumée des viandes roties: que si l'odeur de quelque cochon, ou de quelque poule rotie luy prenoit au nez, il tourneroient contre eux les eaux & les poissons, & qu'ils couroient risque d'y perdre la vie auec leurs vaisseaux; les Ambassadeurs leur accorderent aprés s'en estre fait prier long-temps pour se diuertir, & ce iour là on ne leur seruit rien de cuit à disner; à peine les mariniers estoient-ils sortis de la chambre que l'on découurit deux ou trois grands tons qui sautoient dessus l'eau, comme ils ont accoustumé de faire: les Chinois en penserent mourir de peur, criant que ces poissons estoient des emissaires de ce diable qu'ils apprehendent tant: le iour suiuant ils passerent deuant la ville de Pinseyhun, & virent vne colonne dressée au milieu de la riuiere, qui separe les Prouinces de Kiancy, & de Nanquin; mais le vent s'estant renforcé, il falut se ranger le long du riuage, car les Tartares de leurs escorte ne pouuoient souffrir le branlement du vaisseau, ny se guerrir de la crainte de leur diable marin. Le Gouuerneur de la ville de Tongmemu, qui est la premiere ville de ce costé là, de la Prouince de Nanquin, escriuit vn billet de compliment aux Ambassadeurs, vne autre personne de sa part leur presenta en suite vn regal de rafraichissemens qui ne crurent pas deuoir accepter: l'on ne trouue rien à acheter dans cette ville que des espreuiers, si bien que l'on la prendroit plustot pour vne ville de Noruege, que pour vne ville de la Chine.

Ils passerent aprés la petite ville de Tonling, celle de Nangjen, & les tours de la ville de Sytioefae située plus auant dans les terres, ils virent encore vn petit Temple basti sur vne roche, au milieu de la riuiere, puis la petite ville de Tiktiang, celle de Oesoe. Ils approcherent enfin de Nanquin, & estant entré dans vn canal long d'vne demy lieuë, ils ietterent l'ancre deuant le Havre, vis à-vis la porte appellée SinSimon, à cause qu'elle est du costé de l'eau.

Le iour suiuant les Ambassadeurs allerent rendre visite aux trois Gouuerneurs de la ville, ils se firent porter dans des Palanquins, ceux de leur suite monterent à cheual, ils furent conduits à cette audiance par l'Agent du ieune Roy de Canton, qui reside en cette ville, & par deux Mandarins de Canton qui estoient venus auec eux; car le Mandarin Pingsentauw n'estoit pas encore arriué. Le premier Gouuerneur leur donna audiance dans son plus bel appartement, il estoit Chinois né dans la ville de Leaotong, mais du reste extremement ciuil. Les Ambassadeurs luy presenterent le memoire du present qu'ils luy vouloient faire, mais il le refusa, à cause qu'ils n'auoient pas encore veu l'Empereur; aprés auoir pris congé de luy, ils furent trouuer le second Gouuerneur, il estoit aussi de la mesme Prouince de Leaotong, & ne leur parut pas moins ciuil que le premier; il donna à lire à vn de ses Officiers le memoire des presents que l'on luy auoit destinés; & il ne le prit point par la mesme raison qu'auoit allegué son Collegue; ils furent chez le troisiéme Gouuerneur, qui demeuroit dans la premiere enceinte de la maison Royale, qui est hors de la ville; il receut les Ambassadeurs sans les faire attendre dans vne grande chambre carrée, sa femme assise auprés de luy: il y auoit tout au tour de la chambre des lits de repos fort larges, & des chaires, auec vn fougon au milieu pour la tenir plus chaude. C'estoit vn Tartare de

Naissance, mais d'vne humeur fort douce; il n'entendoit point la langue Chinoise, & ses fils luy seruoient de truchemens, sa femme auoit l'air fort resolu, & d'vne humeur guerriere leur fit diuerses questions; elle prit principalement plaisir à considerer les armes des Hollandois, tira elle-mesme vne de leurs espées hors ou fourreau: la sale parut en vn moment aprés toute pleine de Dames Tartares; l'on apporta en mesme temps au milieu de la salle vn grand vaisseau plain d'vne boisson composée, qu'elles prenoient auec des cuilliers, & qu'elles presentoient à leurs hostes. Au sortir de là, l'Agent du ieune Roy de Canton les mena chez vn Gentil-homme Tartare, qui venoit d'arriuer de Pekin, c'estoit vn ieune Tartare d'vne action libre & resoluë; il estoit logé dans vn Palais presque tout ruiné, qui auoit autresfois fait partie de ce Palais Royal dont nous auons parlé: il n'y auoit pour meubles que 2. ou 3. vieils bancs, & quelques vaisseaux pour preparer le Tée; ses mulets, ses cheuaux, ses asnes, & ses dromadaires couroient çà & là dans la plaine; il presenta aux Ambassadeurs du Tée meslé auec du lait. De là l'Agent les mena chez luy, où ils furent traitez, & sur le soir ils retournerent dans leurs barques: vn moment aprés l'Ambassadeur Iacques Keiser se fit porter dans vn Palanquin, pour voir la ville auec ceux de sa suite; des Dames Tartares l'appellerent & le firent entrer dans leur principal appartement, c'estoit vne large gallerie qui croisoit tout leur Palais, & dont le plancher estoit de belles pierres grises; elles leurs firent seruir vne petite collation, s'excusant sur l'absence de leurs maris de ce qu'elles ne leurs faisoient pas meilleure chere: ces Dames leur parurent fort resoluës & fort libres: elles admiroient principalement les epées des Hollandois, & ne pouuoient comprendre comment elles se laissoient ployer si ayzément, & retournoient si-tost en leur premier estat: en sortant les Hollandois prirent quelques morceaux des thuilles, pour monstrer la dureté & l'incorruptibilité des materiaux de ce Palais. Keyser aprés auoir pris congé de ces Dames Tartares s'alla promener hors de l'enceinte des murailles de la ville, & fut voir le Pagode de Paolimpi, les Prestres luy en ouurirent toutes les portes, & luy en firent voir les dedans, où il y auoit bien milles Idoles, mais il admira principalement la tour de porcelaine qui est au milieu de la place de ce Temple. Voyez la figure.

Vn Iesuiste qui estoit à Nanquin nommé Emanuel de Lisbonne, vint faire compliment aux Ambassadeurs sur leur arriuée, & les pria de luy faire l'honneur de prendre vn mauuais repas chez luy: les Ambassadeurs permirent au Secretaire Baron & au Maistre d'Hostel d'y aller, il les receut fort bien; il auoit inuité aussi plusieurs Chinois qui tesmoignerent vne grande ioye de l'arriuée des Hollandois; ils se battoient la poictrine en leur presence, & faisoient le signe de la croix pour monstrer qu'ils estoiẽt Chrestiens; les Ambassadeurs s'informerent là du Iapon, & auroient esté fort aises d'y pouuoir écrire, mais on leur dit que le commerce en estoit deffendu, que les Chinois de Chincheo, & de Anhan, qui reconnoissent Cogsinga, les y auoit mal traités, & que ceux de Nankin s'en estant plaints à la Cour il y a plus de trois ans, l'Empereur répondit sur cette plainte qu'ils eussent à s'abstenir de ce commerce. Il seroit à souhaitter pour le proffit de la Compagnie des Indes Orientales, que les autres Nations en fussent aussi exclus.

Les Ambassadeurs apres auoir demeuré quatorze iours dans cette ville, s'embarquerent vn matin sur des vaisseaux que l'on leur fournit au nom de l'Empereur. Ces vaisseaux sont fort grands, & fort bien bastis; ils passerent vn pont de quarante batteaux, & virent à l'extremité des murailles de la ville à deux lieuës ou enuiron de la porte deuers l'eau où ils auoient mouïllé l'ancre, vn beau Pagode, où le Mandarin Pingsentauw s'arresta auec toute la flotte pour offrir au diable des pourceaux masles, des boucs, & du sang de coq, afin qu'il leur fit auoir vn heureux voyage.

Diuers gueux se presenterent à eux deuant la ville de Iuriensen, entre autres deux qui se frappoient comme des belliers si rudement la teste l'vn contre l'autre, qu'ils en faisoient horreur à ceux qui les voyoient; ils continuent ce spectacle iusqu'à ce qu'on leur donne l'aumosne, ou que l'vn des deux demeure mort sur

la place, ce qui arriue fort souuent. Ils en virent vn autre qui estoit à genoüil, & murmuroit en luy-mesme quelques parolles, se frappoit auec vne si grande force que la terre en retentissoit ; d'autres se faisoient bruller je ne sçay quelle drogue sur la teste, & l'y laissoient brusler en sorte que l'on sentoit l'odeur de leur peau rostie; ceux-là crient continuellement iusques à ce qu'on leur donne quelque chose, D'vn autre costé on voyoit des aueugles qui vont par trouppes, & se battent si cruellement la poictrine & le dos auec des pierres, à la cadence de certaines paroles, qu'ils en sont tout couuerts de sang. Les Tartares paroissoiét fort touchez de ces spectacles, & faisoient des presents à certains de ces gueux qui vendent le vent, esperant par leur moyen auoir vn temps fauorable, les Hollandois au contraire s'en mocquoient, & ne leurs donnoient rien, disant qu'ils ne craignoient que Dieu seul, & point du tout le diable; l'on commence là à entrer dans vn chemin Royal, qui a esté fait auec plaisir, & est bordé des deux costez de beaux villages & de belles pleines semées de rys; mais toutes les terres si bien cultiuées, que l'on croit estre au milieu d'vn paradis terrestre. Au costé gauche du chemin est le fameux Pagode de Kingang plein d'Idoles, & plus auant vn autre au dessus, auec vne tour de belle architecture, autour de laquelle il y a six galleries.

Voyez la figure.

Estant arriué deuant la ville de Ienkeuw, le Mandarin Pingsentauw alla visiter le grand Commissaire qui y estoit arriué depuis peu, pour se faire payer des droits qui sont deubs à l'Empereur. Il leur presenta de la part des Ambassadeurs quatre aulnes de drap rouge, pour se rendre fauorable dans la visite qu'il deuoit faire: Les Ambassadeurs furent obligés de s'arrester en cette ville, & d'attendre leurs Mandarins qui s'estoient allé diuertir auec les Dames du pays, fameuses dans toute la Chine pour leur beauté, & pour l'adresse qu'elles ont de plaire aux hommes: sur la droicte de ce chemin ils virent plusieurs coupoles de pierres, & le fameux tombeau de Sultan Hey; ils arriuerent à Midy au village de Scompetsin, autrement Saopro à trois milles de Ionkeu, au trauers duquel passe le chemin Royal. Il fallut faire là vne station pour complaire à la femme de Pingsentauw; ceux de ce village estoient occupez aux preparatifs de la feste de la cinquiesme lune: ils auoient entre autres spectacles extraordinaires preparé deux petites chaloupes qu'ils appellent icy Longscheu, c'est à dire chaloupe anguille qui passoient continuellement d'vn vaisseau à vn autre pour diuertir le peuple: le corps de ces petits bastimens representoit vne anguille, & l'on voyoit au derriere diuerses representations de serpens faites de soyes de diuerses couleurs, qui representoient ces bestes fort naturellement: Ils firent entrer les Ambassadeurs dans leus vaisseaux, & crierent tous qu'ils fussent venus à la bonne heure, d'vn pays si esloigné: l'on leur fit vn present, dont ils parurent fort contents, & souhaitterent aux Ambassadeurs toutes sortes de prosperitez dans leur voyage; ils auoient desia fait venir des cheuaux & des palanquins proche leurs vaisseaux pour aller saluer le Gouuerneur de la ville de Hoianingam, il pleuuoit, & il leur fit dire qu'ils ne prissent pas la peine de faire cette visite; le Mandarin Pingsentauw leur donna à disner dans la ville, & sur le soir vn Iesuiste Gascon, qui y demeuroit les vint voir dans leurs vaisseaux, leur fit beaucoup de ciuilitez, mais il ne pouuoit comprendre comment ils auoient peû penetrer si auant dans la Chine, ny le suiet d'vn si grand voyage; ils continuerent à monter la riuiere, fort surpris de voir tousiours de beaux iardins des deux costez, & vn nombre infiny de jonques & d'autres vaisseaux: ils passerent deuant le village de Penseiquam où le chemin de la riuiere estoit baré auec des cables & de petites barques: il fallut s'arrester dans le fameux village de Sinsiampa, à l'entrée duquel est vne écluse qui se ferme auec de fortes portes. Ce village a le priuilege d'vne ville, auec vne doüane, dont trois Officiers ont la direction: vn de ces trois doüaniers, qui estoit de la ville de Chincheo, & par cette raison peu amy des Hollandois, voulut visiter tous les vaisseaux de la flotte, horsmis les deux des Ambassadeurs, n'y ayant point, ce disoit-il, d'apparence que huict vaisseaux aussi grands que ceux-là, ne fussent chargez que de presents pour

l'Empereur : iusques là toute leur flotte auoit passé sans rien payer, comme estant aux Ambassadeurs; il ne receuoit point cette raison, nō plus que ce qu'on luy disoit que deux de ces vaisseaux appartenoient au vieil Roy de Canton : il en vint iusques à dire aux Ambassadeurs, vous allez à la Cour, vous y pourrez faire vos plaintes, si ie vous ay traité autrement que ie ne deuois, pour moy i'ayme mieux perdre ma charge, que de manquer aux ordres que i'ay receus; ils virent proche du fameux village de Kihaia, des Chinois qui auoient des oyseaux nommé Lonpa, qui sont dressés à prendre du poisson : ils acheterent quelques carpes qu'ils auoient pris, entre lesquelles y en auoit d'vn pied de long, & qui pesoient trois quartrons; ils demanderent au Maistre de ces oyseaux pescheurs, s'il leur en vouloit vendre vne couple, il leur respondit qu'il ne s'en pouuoit pas deffaire, & que sa maison n'auoit point d'autre subsistance que celle-là, & sur la question qu'on luy fit, de quel pays venoient ces oyseaux, il respondit qu'il n'en sçauoit autre chose, sinon qu'il les auoit eu de son pere qui les tenoit de ses predecesseurs; il adiousta qu'ils multiplioient, mais qu'il falloit beaucoup de temps pour en tirer race : ils eurent aussi en ce quartier le plaisir de la chasse du lievre, ils le manquoient souuent, n'osant pas s'engager trop auant dans vn pays qu'ils ne connoissoient pas. Les Tartares battoient beaucoup de pays, & faisoient leur possible pour diuertir les Ambassadeurs, & ne pouuoient assez admirer l'addresse de ceux de leur suite, qui tiroient quelquefois en volant vn faisant ou quelqu'autre oyseau.

Les Ambassadeurs furent traités magnifiquement par les Agens du ieune Roy de Canton en la ville de Tsinneng, dans l'absence du Gouuerneur, qui estoit sorti auec tout son Conseil, pour faire tracer vne digue, contre les inondations de la riuiere iaune.

Le Gouuerneur de la ville de Lincing ou Minsing, les receut sur le quay, où aborderent leurs vaisseaux; Pingsentauw, & les autres Mandarins se ioignirent à sa troupe, l'on apporta des chaires sur lesquelles ils s'assirent, les Ambassadeurs furent aussitost appellez, & le Gouuerneur leur fit des excuses de ce qu'il ne les receuoit pas dans son Palais à cause qu'ils n'auoient pas encore eu audiance de l'Empereur, il refusa par cette mesme raison le present que les Ambassadeurs luy voulurent faire. Il mourut en cette ville vn trompette Hollandois, que l'on enterra par la permission du Magistrat dans vn Pagode de Lincing: ils passerent deuant la ville de Tunchan de la Prouince de Pekin, où il y a tant de ionques & d'autres vaisseaux, qu'ils eurent bien de la peine à s'en demesler, & à passer outre : les Ambassadeurs enuoyerent vn de leur suite auec douze soldats Tartares pour voir le Lion de fer fondu, qui est dans la place du marché de cette ville; mais les Chinois leurs fermerent la porte au nez, & ils furent obligez de retourner sans auoir pû satisfaire à leur curiosité. De là l'on arriue en la ville de Sanglo ou Sangsiomou, la femme du Gouuerneur enuoya querir les Ambassadeurs par vn soldat, elle les receut dans vne grande sale, assise sur vn espece de trosne au bas duquel estoient trois Dames Tartares; à son costé gauche estoit assis sur vn coussin son Maistre d'oHstel, & escriuoit par son ordre toutes les particularitez de Olanca; car c'est ainsi qu'ils nomment la Hollande; ils prirent congé le plus ciuilement qu'ils purent en sortant, elle leur fit des excuses, & elle leur dit que son mary estoit allé à la Cour, que sans cela, elle les eust prié de demeurer vn iour ou deux chez elle, pour se remettre vn peu de la fatigue du voyage; les Interprettes dirent aux Ambassadeurs que le mary de cette Dame estoit en grande consideration auprés de l'Empereur : on luy enuoya par cette raison vn petit present qu'elle receut auec plaisir; les Ambassadeurs passerent la nuict deuant vn village nommé Tomau, qui est au dessous d'vn petit Chasteau, où il y a garnison de Tartares: cette mesme nuict le feu se prit au ionque du Mandarin des Roys de Canton. Tout le peuple du pays courut aux armes, croyant que les voleurs eussent attaqué les Ambassadeurs; les Tartares couperent les cordes de ce ionque pour le laisser aller au gré de l'eau, mais les Hollandois le secoururent si à propos, qu'ils en esteignerent le feu.

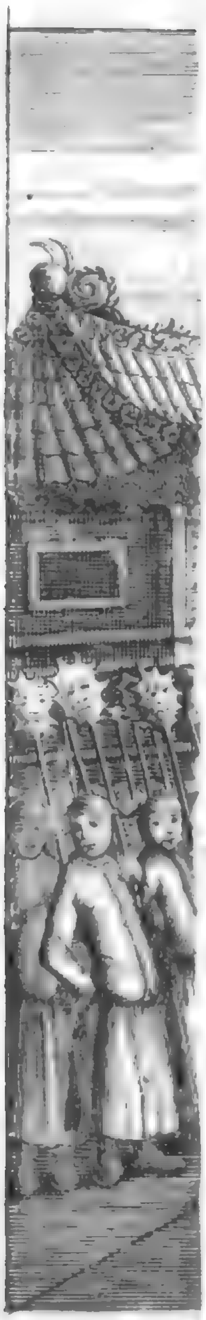
Le iour d'aprés ils passerent deuant les petites villes de Sinctujeu, Sincoheen & de Seingleiheen ; Au costé du Couchant ils virent vn grand parc fermé d'vne muraille, & vn beau bois de haute-futaye ; les Ambassadeurs auoient grande enuie d'y entrer, mais les Interpretes leur dirent que c'estoit vn Cloistre de Religieuses, où il n'estoit pas permis aux hõmes de mettre le pied: ce soir là tout le pays parut en alarme, les paysans diuisez en plusieurs trouppes, chacune ayant les enseignes deployées marchoient en bon ordre pour se deffendre contre les sauterelles, qui ont accoustumé de les venir attaquer tous les ans auec vn vent d'Est, & mangent toute la campagne, comme si le feu y auoit passé: les paysans s'arment de drapeaux qu'ils font voler en l'air, & font vn si grand bruit, qu'il semble que la terre en doiue abismer.

Le iour suiuant ils ietterent l'ancre deuant la fameuse ville de Tiencieu, pour y passer la nuict, & prendre leurs mesures pour le reste de leur voyage; le Gouuerneur de la ville & le chef des Bourgeois vinrent aux vaisseaux faire compliment aux Ambassadeurs; mais Pingsentauw negotia en sorte que ces Officiers le visiterent deuant les Ambassadeurs: l'on trouua à propos de faire partir le Mandarin des Roys de Canton, pour porter la nouuelle à la Cour de l'arriuée des Ambassadeurs, l'on fit preparer vn festin dans vn agreable Pagode, à cause que la trouppe estoit sur le point de se separer.

Le Mandarin Pingsentauw en fut prié & les principaux du voyage, pour arrester ensemble de quelle maniere ils se gouuerneroient à la Cour, & y instruire leur Interprette, comme ils auoient faict durant le voyage de ce qu'il deuoit dire, & de ce qu'il deuoit faire, & sur tout de ne respondre iamais sur aucune affaire, sans auoir auparauant consulté auec eux; la responce : si l'on leur demandoit s'ils estoient venus tout droict de Hollande, quel tiltre l'on donne au Gouuerneur General des Indes Hollandoises? quel pays il a sous son gouuernement? comment les Hollandois s'y estoient establis? ce que signifie vne Republique? & semblables questions: sur tout de n'en dire pas plus qu'on leur en demanderoit, de peur d'embarasser l'esprit des Tartares, qui n'ont pas l'apprehensiue fort prompte. L'on traitta aussi dans cette conference, des moyens de nous rendre fauorable les principaux de cette Cour, & d'obtenir de l'Empereur la liberté du commerce dans tout cet Estat. Le Mandarin bien instruit par cette conference, partit la nuict à cheual pour aller à Pekin, les Ambassadeurs continuerent leur voyage par eau, de Tiensu passerent à Goesime, ou Hoogsuxoc, où le principal Officier de la ville les traitta magnifiquement dans sa maison, & pour ne luy point ceder en courtoisie, on luy enuoya vn present qu'il ne voulut point receuoir, mais bien quelques bouteilles d'eau de rose qu'il fit demander & qu'on luy enuoya aussi-tost.

Ils passerent deuant la petite ville de Focheen, & enfin arriuerent à la rade Royale de Sianfianwoü à quatre miles de Pekin, où finit le chemin par eau : le Mandarin que les Ambassadeurs auoient enuoyé, les y vint trouuer, & le iour d'aprés, on leur amena vingt-quatre cheuaux, quelques chariots & charettes: & cela par ordre du Conseil de Pekin. Quand tout fut prest, les Ambassadeurs prirent le chemin par terre pour aller à Pekin dans cet ordre. Deux trompettes marchoient à la teste de la trouppe, aprés eux vn estendart auec les armes du Prince d'Orange, & les Ambassadeurs en suitte auec quelques Seigneurs Tartares, les Officiers & les Soldats, qui les auoient accompagnés depuis Canton, & marchoient aprés: ils estoient suiuis du bagage, & des valets des Ambassadeurs, & des Mandarins, tous fort lestes & fort braues: vn autre estendart fermoit cette trouppe, le chemin estoit tellement plein de chariots, de charettes, de cheuaux, de mulets, d'asnes, de vaches, de bœufs, d'hommes, que nous croyons marcher dans vne armée; mais tout cela auec vn grand desordre, car ce chemin estoit tellement rompu, & si sale, qu'il sembloit lors que nous arriuasmes que l'on eust traisné les hommes & les cheuaux dans la boüe. Aprés auoir passé la ville de Tongsiu, & plusieurs villages fort agreables, ils disnerent dans vn Pagode, & sans perdre de temps, se remirent en chemin, trauerserent

rent vne belle campagne, qui fourmilloit de monde, & se trouuerent dans le faux-bourg de Pekin : aprés auoir passé deux portes fort hautes, ils mirent pied à terre deuant vn Pagode, où l'on les conduisit pour les faire reposer & attendre leur baga-



Le iour d'aprés ils passerent deuant les petites villes de Sinctujeu, Sincoheen & de Seingleiheen ; Au coste du Couchant ils virent vn grand parc fermé d'vne muraille, & v[illegible] beau bois de haute-fustaye, les Amba[illegible]

rent vne belle campagne, qui fourmilloit de monde, & se trouuerent dans le faux-bourg de Pekin : aprés auoir passé deux portes fort hautes, ils mirent pied à terre deuant vn Pagode, où l'on les conduisit pour les faire reposer & attendre leur bagage. Vn Eunuque du Roy qui auoit vn faucon sur le poing, leur vint faire compliment sur leur arriuée, comme aussi les Residens des Roys de Canton, & quelques autres Courtisans; On leur seruit quelques viandes auec des fruits à la glace, & de l'eau rafraichie à la glace, leur bagage ayant esté visité par l'Eunuque que nous venons de dire, & les chariots ayant esté comptés, on les conduisit dans le logement qui leur auoit esté destiné par l'ordre de l'Empereur; c'estoit vne grande place fermée d'vne muraille assez haute, auec trois portes sur l'auenuë; entre chacune de ces trois portes, il y auoit vne pleine, ce logement estoit assez proche du Palais du Roy, & dans la seconde enceinte de la ville.

Les Ambassadeurs y firent venir leurs presents, ils trouuerent que tout ce qu'ils auoient apporté, estoit en bon estat, remercierent Dieu d'vn si heureux voyage, & le prierét pour le bon succez de leur negotiation, & pour la reussite d'vne entreprise pour laquelle la Compagnie auoit fait de fort grandes despences; l'on compta aprés tous ceux de l'Ambassade à la maniere du Iapon, & sur le soir deux Officiers Tartares auec douze soldats, vinrent mettre vn corps de garde à la porte de leur logement, sous pretexte de tenir la main à ce que les ordres que l'Empereur donneroit pour les bien receuoir fussent ponctuellement executez, tout le monde leur paroissoit fort content de leur arriuée: Le iour suiuant le Mandarin Pingsentauw, auec les Residens que les deux Roys de Canton tiennent à Pekin, les vinrent voir, & vn moment aprés vn des Conseillers d'Estat auec le premier Secretaire de ce Conseil, nommé Tonglouwia, Chinois de Nation, mais neantmoins fort traittable; ce Secretaire auoit auec luy deux autres Mandarins Tartares, nommés Qualonga & Holonga, le dernier estoit Secretaire de ce Conseiller que ie viens de dire, quoy qu'il n'entendit point la langue Chinoise; ils dirent aux Ambassadeurs qu'ils venoient pour les feliciter sur leur arriuée de la part de l'Empereur, & des Conseillers d'Estat, & aussi pour sçauoir des nouuelles de leur santé, combien ils estoient d'Ambassadeurs? quel estoit le nombre de ceux de leur suite? leurs presents qu'ils portoient, pour s'informer aussi particulierement de leurs personnes, sçauoir le lieu de leur naissance, & de quelle part ils venoient? aprés que les Ambassadeurs eurent respondu par ordre à toutes ces questions, les Mandarins leurent la liste de tout le train des Ambassadeurs, selon qu'elle leur auoit esté enuoyée de Canton; ils appellerent par nom les vingt-quatre personnes qui y estoient marquées, & firent sortir les autres valets qui n'y estoient point compris; ils compterent aprés les presents sur vne autre liste, qui estoit aussi venuë de Canton, s'informant curieusement d'où chaque piece venoit, comment on l'auoit faite? à quoy elle estoit propre? combien il y auoit de mois de voyage depuis Pekin iusques à ce pays-là, & estant satisfaits des responces que leurs firent les Ambassadeurs, ils loüerent la beauté des presents, & dirent que ceux que l'on auoit apporté l'année precedente de Liqueo s'estant troué gastés, sa Maiesté les auoit renuoyés sans les vouloir voir: ils se remirent à leur demander s'il estoit vray que les Hollandois demeuroient tousjours sur Mer? s'ils occupoient quelque terre dans le monde? comment s'appelloit leur pays? où il estoit situé? quel estoit le sujet de leur ambassade? le nom de leur Roy? quel âge il auoit? Aprés que les Ambassadeurs les eurent satisfaits sur ces questions, ils dirent qu'ils s'étonoient fort de ce que l'on leur demanda? s'ils demeuroient sur Mer, comme s'il estoit possible d'y estre continuellement, sans auoir de demeure en terre, & adioustoient qu'ils feroient bien voir vn iour, que ceux qui leurs auoient faits ces faux rapports estoient des menteurs; qu'ils auoient vn pays nommé la Hollande, qu'ils en ioüissoient depuis plusieurs centaines d'années: les Mandarins leurs demanderent en quel endroit du Monde il estoit, si l'on y pourroit aller de Pekin par terre, & en combien de temps, par quel pays il faudroit passer: les Mandarins ne laisserent pas de demeurer dans leur premiere doute, que les Hollandois n'auoient point

d'habitation en terre ferme, que s'ils en auoient, qu'elles n'estoient que dans des Isles, & leur en demanderent vne Carte ou description; les Ambassadeurs leur firent voir vne Carte Generale du Monde, où ils leurs firent voir la situation de la Hollande, & des Pays-bas, leur monstrant aussi les autres endroits du monde, où ceux de leur Natiõ trafiquent. Les Mandarins pour rapporter plus particulierement toutes ces choses à l'Empereur, escriuirent les noms de tous ces pays sur des petits billets de papier, attacherent chacun de ces noms sur l'endroit de la Carte, que l'on leur auoit marqué, & la porterent à l'Empereur sur le sujet du gouuernement de la Hollande, & du Prince qui les auoit enuoyé; ils dirent que leurs pays n'auoit iamais esté vne Monarchie, qu'ils auoient tousiours esté gouuerné aristocratiquement, & tascherent de leur expliquer l'assemblée des Estats Generaux & des autres Colleges, qui ont part au gouuernement; qu'outre ceux là, il y en auoit vn autre estably par l'autorité de tout le pays, dont la iurisdiction s'estendoit sur les affaires des Indes, que c'estoit par l'ordre de ce Conseil addressé au Gouuerneur General, qu'ils auoient esté enuoyez à l'Empereur de Tartare, pour le feliciter sur les victoires & sur la conqueste de la Chine, & luy souhaitter vne longue vie, auec toute sorte de prosperités, mais ils ne purent faire comprendre à ces Mandarins cette forme de gouuernement, ny aussi la figure que fait le Prince d'Orange dans cet Estat: la ieunesse du Prince leurs rendit la chose plus facile, & leur donna lieu de croire que le Prince & l'Estat de la Hollande auoient enuoyé cette Ambassade, & que les Estats Generaux, & sa mere gouuernoient iusques à ce qu'il eut attaint l'âge de maiorité.

Ils demandoient si le pere de ce Prince auoit transferé en la personne d'vn autre le gouuernement du pays, où s'il auoit choisi quelqu'vn pour en auoir soin pendant la minorité de son fils; les Ambassadeurs respondirent, comment pourroit-on donner à vn autre ce qui appartient à vn Prince, n'a il pas sa mere, & quand elle seroit morte, n'auroit-on pas choisi les principaux du pays; les Mandarins leurs demanderent en suitte, estes-vous parens de vostre Prince? car iamais Ambassadeur estranger n'a baissé sa teste deuant le throne de nostre Empereur, qu'il n'ait esté du sang du Prince qui l'enuoyoit, & ainsi adiousterent-ils, les Ambassadeurs de la Corée, & ceux des Isles de Liqueo, qui vinrent l'année passée, estoient l'vn le frere, & l'autre le Genre des Princes de ce pays: s'ils n'eussent point esté de cette qualité, iamais l'Empereur ne leur eut donné audiance.

Les Ambassadeurs leurs dirent qu'ils estoient fort esloignés d'estre parents de leur Prince, que ceux qui les auoient enuoyez ne sçauoient rien de cette coustume, que ceux de cette condition chez eux, ne sortoient pas aysément de leur pays, & que dãs les Ambassades, l'on employoit les personnes qui auoient esté employées dans les charges les plus considerables de l'Estat: les Mandarins s'arresterent fort là dessus, croyant qu'il y alloit de la grandeur de l'Empereur de donner audiance à des personnes de cette qualité; ils demanderent en suitte quel tiltre auez-vous dans la Cour de vostre Prince? quel est ce tiltre? en langue Hollandoise; à quel nombre d'hommes commandez-vous? & en quoy consiste le commandement que vous auez sur eux? Les Ambassadeurs leurs respondirent conformement à ce qu'ils auoient respondu aux deux Roys de Canton, lors qu'ils auoient fait la mesme demande: ces Mandarins auoient de la peine à comprendre comment les 2. Roys de Canton leur auoient donné le tiltre de Tschomping, & exprimé par là leur qualité; ils passerent aprés à demander si tous les presents auoient esté empaquetez en la Hollande, les Ambassadeurs respondirent, que les vns venoient de Hollande, nommément les draps, l'ambre iaune, les corail rouge, les miroirs, les lunettes de longue-veuë, les harnois, & la selle, auec toutes les differentes sortes d'armes, que tout le reste auoit esté amassé à Batauia par le Gouuerneur General, suiuant les ordres qu'il en auoit receu de Hollande: ils prirent de là occasion de demander quelle place que c'estoit Battauia, & quelle sorte d'hõme ce Gouuerneur General; ils respondirent qu'ils ne le leur pouuoient pas mieux faire entẽdre qu'en compa-

rant son authorité auec celle des Roys de Canton, mais que les Hollandois n'auoient point de Roy, que leur pays n'estoit point vn Royaume, aussi ne luy donnoient-ils point le tiltre de Vice-Roy; mais celuy de Gouuerneur General que la ville de Battauia, à cause de la commodité de sa situation, estoit la ville Capitale de toutes celles que les Hollandois ont aux Indes, que c'estoit leur lieu d'assemblée pour leur vaisseaux & leur place d'armes pour faire la guerre aux Portugais, qui estoient les seuls ennemis qu'ils eussent au monde, principalement ceux de Macao: les Mandarins auoient fait escrire par leurs Secretaires tout ce qui s'estoit passé dans cette conference; au sortir les Ambassadeurs presenterent à chacun des Mandarins cinquante teils d'argent; vn moment aprés, l'vn d'eux reuint, pour leur demander par ordre de l'Empereur & de son conseil leur lettres de creance, on le luy presenta sur vne couppe d'argent, couuerte de trois aulnes d'escarlate: vn second vint pour voir les armes, & sçauoir si les ornements qui estoient sur le fusil, sur le harnois, & sur le casque estoient d'or ou d'argent fin, & comment on les faisoit. Le troisiéme vint demander de quelles armes les Hollandois se seruoient à la guerre, s'ils estoient en paix ou en guerre auec ceux de Macao, & les autres Portugais, lequel des deux estoit le plus proche de la Chine le Portugal ou la Holande? Vn quatriesme reuint demander quelle estoit la qualité des Ambassadeurs? & fit entrer dans sa demande le mot de Commandeur qu'il prononçoit mal peut-estre pour l'auoir mal retenu, comme aussi sa veritable significatiõ que les Iesuistes peut-estre leurs auoient donné mal à entendre: celuy-cy parut persuadé que la qualité de Tschomping, qu'on leur auoit donné à Canton, ne les autorisoit pas assez pour paroistre deuant la personne de l'Empereur; ils reuinrent vne sixiéme & vne septiéme fois, pour demander des nouuelles particularitez, nommément sur la qualité des Ambassadeurs, & s'il n'y auoit point dans la Hollande de tiltre d'honneur plus releué que le leur? combien il faudroit monter de degrés pour arriuer iusques à celuy de leur qualité? ils respondirent qu'il en faudroit monter dix, & qu'il n'y en auoit que quatre au dessus d'eux: ils partirent enfin, s'excusant de ce qu'ils les auoient importunez par ces visites & ces interrogations si frequentes, que l'Empereur leur auoit commandé de s'informer de toutes ces choses fort particulierement, & de luy en apporter ce iour là vne relation par escrit.

Le principal Ministre aprés auoir esté informé par les Mandarins, en renuoya deux nommez Qualanja & Holonja, auec ordre de les amener aussi-tost dans l'assemblée du Conseil auec leurs presens; mais comme il faisoit vne pluye extraordinairement grande, les Ambassadeurs presserent tant les Mandarins, qu'il se chargerent de luy representer le danger que courroient les presents d'estre moüillez, & la priere qu'ils leurs faisoient de vouloir remettre cette audiance à vn autre iour; ils obtinrent enfin qu'ils y viendroient sans les presens: ils se presenterent, mais ils ne furent point admis qu'aprés que les presens furent venus, car l'Empereur comme on leur auoit dit, s'estoit mis en fantaisie de les voir ce iour là & dans cette assemblée. Le premier Ministre estoit assis sur vn banc large & releué, accroupy sur ses jambes, deux Seigneurs Tartares estoient à sa droicte, & à sa gauche vn Iesuiste, auec vne longue barbe blanche, la teste rase & habillé aussi à la Tartare, il est de Cologne sur le Rhin, se nomme Adam Schale, & il a esté 46. ans à Pekin, en grande consideration auprés des derniers Roys de la Chine: le decore estoit peu gardé dans cette sceance, les bancs estoient couuerts d'vn vieux drap blanc; ce premier Ministre auec vn manteau d'vne grosse toile, & les jambes nuës: aprés qu'il eut fait quelques complimens aux Ambassadeurs sur leur arriuée, le Iesuiste fit la mesme chose en bas Allemand, & leur demanda des nouuelles de diuerses familles Catholiques, qui estoient à Amsterdam, leur faisant voir par là qu'il y pouuoit auoir esté autrefois, cependant les Mandarins du Roy de Canton, & ce Pingsentauw, mesme qui le portoit si haut dans le voyage, estoit occupé à porter deuant ce conseil les caisses, & les coffres où estoient les presens, & faisoit tout ce qu'auroit pû

faire vn crocheteur; ils en suoient tous à grosses gouttes, son Altesse se faisoit apporter quelquefois les presens, & demandoit de quelques-vns, d'où ils venoient, comment l'on les faisoit, à quoy ils estoient propres? le lieu où on les auoit achetez? combien ce lieu estoit éloigné de Pekin & de Hollande? le Iesuiste seruoit d'Interprete, & confirmoit par son témoignage la responce des Ambassadeurs; mais il sembloit qu'il fut fasché toutes les fois que l'on tiroit quelque present qui plaisoit à son Altesse. On leur demanda ce que pouuoient valoir les grands tapis? deux cens escus répondirent-ils: ils demanderent la mesme chose des armes, de la selle, de l'ambre iaune & du corail rouge: & l'on iugea de là que ces choses seroient fort bien venduës dans les pays: toutes les responces des Ambassadeurs estoient escrits par ces Secretaires qui estoient venus le iour precedent chez eux: en mesme temps, l'on apporta vn ordre à ce Conseil, que le Pere Adam eust à mettre par escrit tout ce qui s'estoit passé à cette conference, & particulierement, si les Hollandois auoient vne demeure en terre ou non? combien elle estoit éloignée de son pays? le nom du Prince des Hollandois? quelle estoit la forme de leur gouuernement? donc le Iesuiste demanda aux Ambassadeurs par ordre du Chancelier du Royaume, si le Prince d'Orange n'auoit pas la mesme authorité dans leurs pays, qu'il auoit eu par le passé, & si les Estats Generaux n'auoient pas tousiours entre les mains le gouuernement du pays? les Ambassadeurs respondirent par ordre à ces questions, le Chancelier en parut satisfait, & le Pere Adam ayant fait vn grand discours, le presenta pour estre leu à son Altesse; il contenoit entre autres choses que le pays des Hollandois auoit esté autresfois aux Roys d'Espagne, qu'il luy appartenoit encor de droit, & semblables discours: son Altesse fit escrire deux fois au Pere Adam la responce des Hollandois, & luy dit, enfin il me suffit que vous demeurez d'accord que ces gens-là ont vn pays, que ce pays n'est pas loing du vostre, & que vous ne disconuenez pas de ce qu'ils disent de leur gouuernement, enfin vous entendez leur langage: on voulut l'obliger d'escrire la mesme chose pour vne troisiéme fois, il s'en excusa sur son âge auancé, & sur le deffaut de sa veuë, le fit escrire par vn de ses gens, & le signa auec l'approbation du Chancelier; l'on enuoya en mesme temps cet escrit auec quelques raretez à l'Empereur: dans le temps que l'on escriuoit les responces des Hollandois, son Altesse qui commençoit à s'ennuyer, demanda du lard, on luy en apporta, qui n'estoit guiere cuit, & on luy voyoit couler la graisse & le sang de cette viande le long des ioües & des mains: les Tartares firent la mesme chose, & on les auroit plustot pris pour des paysans affamez, que pour des Conseillers d'Estat de l'Empereur de la Chine: à peine ce repas estoit acheué, que son Altesse enuoya dire au fils du vieil Roy de Canton nommé Cockong ou Congsia, qu'il eut à faire tuer & apprester aussi-tost vn mouton & vn cochon, pour en regaler les Ambassadeurs, ce qui fut executé: son Altesse & les autres Tartares firent ce repas auec le mesme appetit que le premier; mais voyant que le Iesuiste & les Ambassadeurs ne se pouuoient accommoder à ces viandes toutes cruës, il les fit oster & seruir des fruits en leur place, & voulut que l'on porta le reste de la collation chez les Ambassadeurs.

Ils eurent encores quelques autres discours auec le Pere Adam, sur le sujet d'vn Ambassadeur de Moscouie, qui estoit venu à Pekin depuis quatre mois auec vne suite d'vne centaine de personnes, entre lesquels il y auoit quelques Mahometans; il leur dit que son dessein estoit d'establir quelque commerce entre les sujets de son Maistre & les Chinois, qu'il auoit esté ces quatre mois sans auoir audiance, à cause que l'on batissoit le Palais de l'Empereur, & qu'il demeuroit quelquefois dans la ville, & quelquefois dehors: ils sortirent de l'assemblée sur le soir, le Iesuiste les accompagna iusques à la porte du Palais; quatre hommes les portoient dans vn Palanquin, & quantité de personnes, qui paroissoient gens de condition le suiuoient à cheual: les Ambassadeurs luy parlerent de beaucoup de choses par le chemin, il leur respondit auec esprit, comme les Iesuistes n'en man-

que point. Le iour suiuant le premier Secretaire Thongloni, auec les deux Tartares Qualongia & Hoolongia les vint trouuer, pour prendre de la part du premier Ministre vne liste des presens, que les Ambassadeurs vouloient faire à leur nom en particulier à l'Empereur, à sa mere, & à la premiere de ses femmes: ils retournerent vn moment aprés, disant qu'ils auoient receu ordre d'amener le Secretaire des Ambassadeurs dans vn autre Conseil où estoit son Altesse, & d'y faire porter ses presens, pour éclaircir mieux ce qu'ils auoient dit sur leur suiet. Le Secretaire Baron y fut auec eux, & à peine en estoit-il reuenu que ces Mandarins les reuinrent trouuer auec Pingsentauw, les deux Mandarins des Roys de Canton, & leur residens. Ils leurs dirent que leurs presents auoient estez donnez à l'Empereur, à sa mere & à sa femme, qu'ils auoient esté fort bien receus, & que sa Maiesté les auoit chargez de sçauoir s'ils auoient encore vne cinquantaine de pieces de toile, semblables à celles qu'ils luy auoient presentées, & qui luy auoient semblé fort belles, pour en faire present, ce disoient-ils, aux femmes des fils des Roys de Canton; les Ambassadeurs en donnerent trente-six autres pieces, dont ils parurent fort contens: ils reuinrent plusieurs autresfois chez les Ambassadeurs, & leurs faisoient tousiours des nouuelles questions, sur de nouuelles particularitez de la Hollande: pour se faire mieux entendre, ils se firent apporter vne feüille de papier, & ayant diuisé vn cercle en quatre, y marquerent les quatre vents principaux, & leurs monstrerent auec le craion comment gisoit la Hollande; ils parurent cette fois là assez instruits, & bien persuadez que les Hollandois auoient vne demeure en terre, & qu'il n'estoit pas vray qu'ils n'eussent point d'autres maisons que leurs vaisseaux.

Ils les vinrent trouuer vne autrefois auec vn Seigneur Tartare, qui les auoit visités deux fois à Canton, c'estoit vn Commissaire General d'armée, qui auoit esté enuoyé là durant le sejour que les Ambassadeurs y auoient fait, Pingsentauw estoit auec luy, comme aussi les Agens des residens des Roys de Canton, & d'autres qui les auoient accompagnez iusques à Pekin; ils presenterent aux Ambassadeurs les lettres de creance, qu'ils auoient donnez au Roy de Canton, & celles qu'ils auoient apportez à Pekin pour l'Empereur, & leurs demanderent ce que vouloit dire le mot de Iulij, qui estoit dans leur lettre; ils dirent que c'estoit le nom du mois auquel elle auoit esté escrite, & celuy que les Tartares comptoient pour le sixiéme de l'année. Ils leur demanderent en suitte, si le gouuernement de Hollande auoit duré 1655. ans, où s'il auoit commencé depuis ce temps-là: ils respondirent que la Hollande auoit tousiours esté de mesme nature, & que ce nombre d'années qui estoit dans leur lettre ne signifioit autre chose, sinon qu'il y auoit autant de temps que Iesus-Christ estoit venu au monde, & que c'estoit la coustume chez les Hollandois de datter les escrits du temps de sa naissance: ils ne repliquerent rien sur cette réponce & s'en retournerent auec leur lettres.

L'Empereur ayant esté ainsi informé de l'Estat de la Hollande, enuoya à son Conseil vne declaration, qu'il receuoit en qualité d'Ambassadeurs les Hollandois, auec ordre de les mener à l'audiance, quand il seroit assis dans son trosne dressé dans son nouueau Palais. L'on dit aux Ambassadeurs que l'Empereur auoit pris grand plaisir à entendre lire leur lettres de creance, que le Pere Adam auoit traduittes; en effect il enuoya ordre au Chancelier d'accorder aux Hollandois ce qu'ils demandoient, & de luy rendre compte de ce qu'ils auroient conclu, comme on le peut voir dans le contenu de ce mesme ordre, que ie rapporteray icy mot pour mot. *Conseillers que i'estime beaucoup, les Ambassadeurs d'Hollande sont arriuez icy pour saluer l'Empereur, luy rendre obeïssance en luy faisant des presents, ce qu'on ne trouuera point qu'ils ayent iamais faits à cette couronne en plusieurs milliers d'années. Celuy-cy est le premier voyage qu'ils ont fait, & par cette raison ie leur accorde la permission de se presenter deuant moy, & de me venir faire la reuerence, quand ie seray assis dans le Trosne de mon nouueau Palais, afin qu'en suitte on les satisfasse sur ce qu'ils souhaittent, & qu'on les despesche promptement,*

13. Iuillet.

qu'ils puissent retourner chez eux, & aprés que le bon-heur de m'auoir veu leur aura fait oublier à Pekim les incommoditez d'vn si long voyage par mer & par terre, & qu'ils auront peu voir, sans fermer les yeux la clarté du Soleil dans le Ciel, comment pourroit-on n'estre point fauorable à des gens qui viennent de si loing, & leur refuser ce qu'ils demandent?

Le seiziéme iour du sixiéme mois m'estant fait lire pour vne seconde fois la lettre des Hollandois, & en ayant bien compris le sens, i'ay trouué que l'Ambassade qu'ils m'ont enuoyée auoit vn bon fondement; car c'est sans contrainte, & de leur propre mouuement qu'ils l'ont enuoyée, & que les Ambassadeurs ont passé des terres & des mers si vastes, comme vn oyseau qui estant en liberté & sans contrainte, prend dans l'air son vol du costé qu'il veut, cela me les fait estimer extremement, & m'est vne raison de les aymer comme moy-mesme, & rien ne m'est plus agreable qu'eux: c'est pourquoy i'ay donné ordre au Chancelier du Royaume, & aux autres Conseillers, de prendre vne resolution fauorable, sur l'instance qu'ils me font de pouuoir traicter librement dans mes Estats, de laquelle resolution vous me rendrez compte.

Le Chancelier du Royaume les auoit fait sonder plusieurs fois par les Mandarins, s'ils ne retourneroient pas tous les trois ans à Pekin pour faire la reuerence à l'Empereur; ils respondirent qu'ils leur promettoient bien d'y venir tous les cinq ans, pourueu que l'on leur permit de traffiquer tous les ans à Canton auec quatre vaisseaux. Le Conseil General estoit d'aduis qu'on leurs accorda cette liberté de venir tous les ans à Canton, & tous les cinq ans à Pekin; mais les Chinois qui estoient de ce Conseil, faisant semblant d'estre plus affectionnés aux Hollandois, dirent, que le chemin estant si long, & si plein de dangers, que c'estoit assez de les y faire venir tous les neuf ans. Les Tartares n'eurent pas l'esprit de voir où alloit cette charité, car l'intention des Chinois estoit que pendant ces neuf ans, ils ne vinssent pas à Canton; ils firent considerer au Conseil, qu'il se pouuoit faire que ce fussent des Anglois, qu'ils se deuoient souuenir qu'il y auoit trente ans que les Anglois estoiẽt entrez auec quatre vaisseaux dans la baye d'Haitomou: qu'ils y auoient pris des jones chargés de sel, & que depuis ce temps-là, ils auoient esté declarez ennemis de l'Estat, & exclus de pouuoir iamais entrer dans la Chine; que la prudence vouloit que l'on s'éclaircit auparauant de la sincerité de ces nouueaux venus, qui vouloient passer pour Hollandois; car outre que c'estoit aller contre les coustumes de la Chine, de permettre à des estrangers la liberté du commerce; ils deuoient encore prendre garde que la lettre de creance des Ambassadeurs ne le demandoit point expressément, & qu'il se pouuoit faire qu'en cela les Ambassadeurs eussent outrepassé leur pouuoir; cette resolution surprit extremement les Hollandois, qui croyoient desia auoir obtenu la liberté du commerce à Canton, & n'auoir plus autre chose à faire qu'à remercier l'Empereur.

Ils connurent bien par là que le Pere Adam, & les deux autres Iesuistes qui demeurẽt dans cette Cour, leurs auoient fait la piece, ils sceurent qu'ils y auoient employez trois milles teils d'argent, & qu'ils en auoient promis encore dauantage; qu'ils auoient fait apprehender aux Tartares, que sous pretexte du trafic, ils n'eussent dessein de s'establir dans le pays, & de voler aprés le long des costes de la Chine: ils mettoient en consideration la ruine de Macao, qu'ils deuoient auoir égard au rapport du Commissaire, qui auoit esté trois ans auparauant à Canton, & à ce qu'en auoit escrit le Toutang qui y est maintenant: ce dernier principalement, dont les Portugais de Macao auoient acheté la faueur à bel argent contant, auoit escrit que les Hollandois passoient pour vne nation qui n'auoit point de demeure arrestée, qui ne subsistoit que par des moyens illicites, & principalement par les pilleries qu'elle faisoit sur mer: les Ambassadeurs auoient assez fait voir la vanité de cette imputation; mais le Chancelier du Royaume & les autres Conseillers qui leurs estoient contraires s'arrestoient aux lettres de creance, c'estoit vne difficulté qui ne se pouuoit surmonter qu'auec de l'argent; ils connurent trop tard que c'estoit là le meilleur employ qu'ils eussent pû faire des trente-cinq mille teils d'argent, qu'ils auoient promis au Vices-Roys de Canton pour leur estre fauorables, & voyant qu'ils les auoient abuzés de fausses esperances, ils songerent à d'autres moyens pour arriuer à leur dessein; ils representerent vne autre-

fois à l'assemblée du second Chancelier du Royaume, le poinct du commerce à Canton, & enuoyerent le Mandarin du vieil Roy de Canton vers le premier Chancelier du Royaume, auec offre de demeurer à Pekin, iusques à ce que sa Maiesté fut éclaircie, qu'ils n'estoient point Anglois comme l'on luy vouloit faire croire; ils demandoient dauantage, que l'on leur donnast vn seau, dont ils pussent seeler les commissions qu'ils donneroient à leur vaisseaux destinez pour le commerce de la Chine, afin qu'on les peut distinguer par là des vaisseaux des autres Nations; ils demandoient encores quelques pauillons ou banderolles, qu'ils puissent arborer pour le méme effet; & pour vn dernier effort ils firent presenter par vn des Secretaires du Chancelier du Royaume, la priere qu'ils faisoient d'estre admis dans la Chine aux mesmes conditions qu'on y auoit receu de tout temps ceux de Annam, & de Lieugrouw Siam, c'est à dire comme sujets de l'Empereur, & à condition de payer les mesmes droits, & les mesmes charges ausquels les Chinois sont obligez d'enuoyer tous les trois ans vne Ambassade auec des presents à sa Maiesté, & que les vaisseaux qui auoient porté les Ambassadeurs, se mettroient à la voile sans attendre leur retour, à cause que estant ordinairement sur Mer, ils ne pouuoient pas demeurer si long-temps dans l'eau douce sans se pourrir; mais toutes ces diligences furent inutiles, quatorze ou quinze milles teils d'argent estoient le seul moyen de negotier vtilement; les Ambassadeurs auoient depensé tout ce qu'ils auoient d'argent en les presents qu'ils auoient fait, & ils n'en pouuoient trouuer à emprunter, qu'à raison de neuf ou dix pour cent tous les mois, ce qu'ils ne crurent pas deuoir faire, ny hazarder vne si grande dépence dans l'incertitude de reussir dans leur dessein. Enfin l'Empereur ayant veu cette negotiation, & que les Hollandois vouloient bien s'engager à venir tous les cinq ans à Pekin, il considera qu'il falloit ce temps-là pour aller & venir de Hollande à la Chine; il faisoit son compte qu'ils ne pouuoiẽt voyager que de iour, & par consequent ne contoit point les nuits, & ainsi par inclination qu'il auoit desia pris pour les Hollandois au lieu de cinq ans, il en mit huict, disant quelle apparence d'obliger à vne fatigue si grande des gens qui de leur propre mouuement & par pure inclination sont venus icy me faire la reuerence, & m'ont apporté tant de diuers presents, sans qu'ils eussent rien à craindre ny à esperer de moy, en verité il les faut traiter plus doucement, & leur laisser au moins deux ou trois ans de temps, pour se reposer chez eux des fatigues d'vn si long voyage.

Les Ambassadeurs considererent qu'il ne restoit rien à faire dans cette negotiation, qu'il la falloit remettre à vn autre temps; le premeir Secretaire d'Estat, estoit mesme d'aduis qu'ils la reculeroient, s'ils en faisoient de nouuelles instances; il disoit aux Mandarins des Roys de Canton, qui estoient d'vn sentiment contraire, n'est-ce pas assez, & n'ont ils pas beaucoup auancé leur affaires d'auoir pû trauerser tout le Royaume de la Chine en qualité d'Ambassadeurs, & d'y auoir esté receus comme Amis: il ne faut pas qu'ils croyent que l'on eust icy grande impatience de les voir, ils se trompent, s'ils pensent que cette Cour soit obligée de leur accorder tout de ce premier voyage; ils feront mieux de reuenir dans vn an, ou plustot s'ils peuuent, sous pretexte de venir auec des presens remercier l'Empereur, de la fauorable reception qu'il leur a faite.

Cependant le temps approchoit, auquel l'Empereur deuoit faire sa premiere entrée dans son nouueau Palais, auquel temps il auoit remis leur audiance; mais la coustume du pays les obligeoit à aller faire auparauant leurs soumissions dans le Palais, où l'on garde le seau du Royaume; car ce lieu ayant esté choisi par le Ciel, & sanctifié par là de tout temps, les Ambassadeurs estrangers, ce disent-ils, luy doiuent les premiers honneurs, & l'on ne les reçoit iamais à l'audiance qu'aprés y auoir esté; cette voye est generale pour tous ceux qui doiuent auoir audiance de l'Empereur, ou entrer dans quelque charge: l'Empereur mesme n'en est pas exempt, & auparauant que de se porter pour Empereur, il faut qu'il vienne baisser la teste & faire les soumissions en ce lieu: les Ambassadeurs satisfirent à cette coustume, trois iours auparauant celuy qui

estoit destiné pour leur audiance; car le 22. d'Aoust les residens des Roys de Canton auec Pingsentauw & les autres Mandarins de Canton se rendirent aux logement des Hollandois, trois Docteurs Chinois y vinrent vn moment aprés auec leurs habits de Magistrats, qui portent les marques de leurs charges; ils menerent les Ambassadeurs dans la sale de ce vieil Palais que nous venons de dire, fort semblable à vne maison de ville, lieu où l'on plaide ou y à, vn College; car on n'y voyoit que des gens de longue robe, auec des liures sous leurs bras; on les fit entrer dans vn petite Chapelle pour n'estre point incommodé de la presse: vn quart d'heure aprés on les conduisit dans vne court, on les place. Vis-à-vis d'vn ancien trosne fermé tout au tour d'vne enceinte, vn Heros leur cria d'enhaut, auec vne voix forte, *Kuschan*, c'est à dire Dieu a enuoyé l'Empereur; il leur cria aprés *Quée*, c'est à dire, mettez-vous à genoux; *Kanto*, qui signifie, baissez la teste trois fois; *Kée*, leuez-vous, ce qu'il repeta trois fois; & enfin il cria *Koee*, c'est à dire rangez-vous d'vn costé: cela se passa en presence de quantité de Docteurs Chinois: ils retournerent aprés dans leur logement en attendant le 25. d'Aoust, iour destiné pour l'audiance de l'Empereur, mais la mort du plus ieune des freres de l'Empereur qui arriua le 23. du mesme mois, changea le iour de cette audiance; Le bruit couroit dans le pays, comme les Ambassadeurs l'apprirent des Interpretes, qu'vn peu auant leur arriuée; ce Prince estant venu à des parolles fascheuses auec l'Empereur, & mesme iusques aux mains, le Conseil auoit trouué cette action de si dangereuse consequence, qu'il l'auoit iugé indigne de viure; d'autres rapportoient autrement la cause de sa mort, & disoient qu'ayant atteint en ce temps-là l'âge de 16. ans, & l'Empereur luy ayant fait sa maison, & osté ses gouuerneurs, il auoit abusé de cette liberté, & fait vne trop longue desbauche auec quelques demoiselles; dauantage qu'ayant beu en suite vn verre d'eau à la glace, on ne luy auoit pû sauuer la vie: quoy qu'il en soit l'Empereur en témoigna vne grande douleur; il fut quelques temps sans vouloir voir les personnes qui luy estoient les plus familieres, & deffendit par des placarts publics, que personne ne luy presentast des requestes durant trois iours. Il ne fut enterré que le 28. Septembre, ce qui fit remettre l'audiance au 2. d'Octobre. La veille de l'enterrement de ce Prince, l'Empereur enuoya vn ordre par escrit au Chancelier de ce Royaume, d'introduire ce iour-là à l'audiance les Hollandois, les enuoyez du Grand Mogol, & certains Tartares venus du costé de l'Occident; & par d'autres placarts, l'on fit sçauoir à tous les Seigneurs de Pekin, que l'Empereur deuoit paroistre ce iour là dessus son trosne.

Ce iour-là le Mandarin Pingsentauw auec les Residens des Roys de Canton, & leur Mandarins, qui auoient fait le voyage, & quelques autres Courtisans, vinrent à deux heures aprés minuict auec des lanternes chez les Ambassadeurs, en habit de Magistrats; on choisit six personnes de leur train pour les accompagner à l'audiance, le reste demeura au logis, ces Mandarins les conduisirent dans la seconde court du Palais, où ils leurs firent prendre place sur la gauche; il fallut demeurer là assis sur des pierres bleües, & à descouuert pour attendre le iour, & que sa Maiesté vint à paroistre. Les Ambassadeurs du grand Mogol vinrent aprés, & se placerent au dessous des Hollandois, accompagnez de cinq Magistrats Chinois, & d'vne suite de vingt Mahometans; les deputez de Lammas & des Sudarses parurent en suitte, & aprés eux plusieurs des principaux Seigneurs du pays.

A chaque costé d'vne grande porte qu'ils auoient en face l'on voyoit trois grands Elephans en relief, chargez de tours dorées, & vne si grande foule de monde au delà, que l'on ne pouuoit voir ce qui s'y passoit: le iour estãt venu, les principaux de la Cour vinrent autour des Hollandois, & les consideroient comme ils auroient pû faire quelque monstre nouuellement venu d'Affrique, sans que pas vn d'eux leur fit aucune ciuilité ou reuerence; vne heure aprés, il se fit vn signal, auquel chacun se leua brusquement, comme ils auroient pû faire en temps d'alarme. Deux Seigneurs Tartares, qui auoient iusques alors esté auprés des Ambassadeurs, les conduisirent, aprés auoir passé deux portes, dans la partie du Palais de l'Empereur où est son trosne, & où il fait sa

demeure

demeure. C'estoit vne plaine de quatre cent pas en carré, bordée de tous costez par des gens de guerre vestus de longues robbes d'vne estoffe rouge figurée. Dans le rang de deuant il y auoit depuis le pied du trosne iusques au bas de la place cent quatorze personnes, qui portoient chacun vn drappeau different des autres; leurs habits de la couleur de leur drapeaux, si ce n'est qu'ils auoient tous des bonnets noirs auec des plumes, & des houppes iaunes. Tout proche du trosne estoient vingt-deux hommes auec des parasols iaunes fort riches, & aprés ceux cy dix autres qui portoient des cercles en forme de Soleils, & six autres la figure de la Lune, les autres portoient des perches auec des houpes d'or & de soye de diuerses couleurs; aprés ceux-cy trente-six estendarts, où estoient peints des dragons, releuez en or & autres bestes, puis dix autres plus petits auec des pommes dorées, quatre halebardes; d'autres qui portoient des testes de serpens dorées, c'estoit la mesme chose de l'autre costé; mais on y voyoit encore vne multitude infinie de courtisans. Au bas des degrés du trône estoient six cheuaux, blancs comme neige, qui se iouoient de leur brides enrichies de rubis, & de perles. Comme ils estoient attentifs à considerer cette magnificence, ils entendirent sonner vne petite cloche, ils virent aprés paroistre vn soldat, qui faisoit claquer vne courroïe de cuir, en sorte que d'vn coup qu'il donnoit, on entendoit trois coups de pistolet: aprés cela tout le monde se leua, le Sous-Taitong s'auança aprés auec trente personnes, qui paroissoient gens de condition, tous habillez fort superbement d'habits de toiles d'or; ils se presenterent deuant le trosne, & au cry d'vn heraut qui estoit proche, se mirent à genoux, & inclinerent neuf fois leurs testes contre terre; l'on entendoit cependant vne agreable musique de diuers instrumens auec de fort belles voix; & comme ceux-cy s'approchoient du trosne, on voyoit partir vne autre troupe auec le Chancelier du Royaume & deux Conseillers à la teste, qui firent leur reuerence comme les premiers, & laisserent la place aux Ambassadeurs de Sudasen, & de Lammaas, qui furent conduits iusques au trosne par le premier, & par le second Chancelier du Royaume. Le Chancelier vint en suite vers les Ambassadeurs de Hollande, & leur demanda quelles qualitez ils auoient? ils respondirent qu'ils auoient celle de Tchiomping, conformément au iugement qu'en auoit fait le Roy de Canton, qui leur auoit donné ce tiltre: il demanda aprés la mesme chose à l'Ambassadeur du Mogol, qui respondit qu'il estoit de la mesme qualité que les Hollandois, on les plaça par cette raison dans vn mesme rang. Au milieu de cette place il y a vingt pierres auec des plaques de cuiure où sont marquées les qualitez de ceux qui se doiuent mettre à genoux, le Sous-Taitong vint vers la main gauche, & dit aux Ambassadeurs qu'ils demeurassent sur la dixiéme pierre, iusques à ce qu'vn Heraut cria, *Auancez-vous vers le trosne*. A ces mots, ils se leuerent tous ensemble pour s'auancer, le Heraut cria aprés. *Retournez à vostre place*, ils le firent. *Remettez-vous à genoux*, ils s'y mirent aussi-tost. *Baissez trois fois vostre teste iusqu'à terre*, & enfin, *leuez-vous*; on leur fit recommencer par trois fois tout cet exercice, le Heraut cria, *Retournez à vostre place*, ils marcherent aussi-tost vers vn des costez & reprirent leur place. Ils furent aprés menés sur vn theatre éleué auec l'Ambassadeur du Mogol, où l'appartement du trosne estoit, ayant deux ou trois hommes de hauteur, & estoit embelly de diuerses allées & galleries d'albastre, ou d'vne autre sorte de pierre blanche fort curieusement trauaillée; on les fit mettre vne autrefois à genoux & baisser la teste en terre, & vn momēt aprés on leur seruit du Thée, meslé auec du lait qu'on leur versoit à boire, dans des couppes de bois; cependant on entendit le bruit des cloches, & celuy de cette courroye de cuir, dont nous auons parlé; tout le peuple se mit à genoux, l'Empereur parut enuiron à trente pas des Ambassadeurs sur vn trosne d'or, dont les appuis des deux costez auoient la forme de deux grands dragons, qui le couuroient, en sorte qu'ils ne purent remarquer qu'vne partie de son visage; deux Vice-Roys du sang Royal estoient assis au dessous de luy, & aprés eux trois grands Seigneurs de la Cour; ils beuuoient tous du Thée dans des petits vaisseaux de bois, tous habillés de même façon,

Sudasen sōt les Tartares Yupi dont toutes nos cartes auoient noyé le pays par le détroit d'Anian, car il est constant que c'est terre ferme où ils ont supposé ce destroit.

d'estoffe de soye bleuë, auec des serpens & des dragons representez dessus; les bonnets auec vne petite pomme d'or, enrichie de pierreries, d'où l'on connoit la difference de leurs qualitez: quarante-huict hommes, qui composent la garde du Prince, estoient diuisez aux deux costez du trosne armés d'arcs & de flesches, mais sans habits de liuree. Apres vn demy quart d'heure de temps, l'Empereur se leua auec tout le peuple, les Ambassadeurs firēt le mesme, l'vn d'eux remarqua que l'Empereur en partant auoit tourné la teste & l'auoit regardé attentiuemēt, l'Ambassadeur nous le dépeignit comme vn ieune hōme, blanc de visage, d'vne taille mediocre; mais assez plain, habillé d'vne veste qui luy parut toute tissuë d'or; ils s'étonnerent fort que l'Empereur les laissât partir sans leur dire vne seule parole: la Cour s'en estant allée, les soldats reprirent leurs estendarts, & coururent en confusion pour voir les Hollandois, qui de leur costé n'estoient pas peu empeschez par la foule, nonobstant les efforts du Capitaine qu'on leur auoit donné, & de ses six Soldats, qui taschoient en vain de leur faire faire place. A peine eurent-ils gaigné leur logis, que deux des principaux du Conseil leur vinrent demāder par ordre de l'Empereur vne paire d habits à l'Hollandoise; ils leur donnerent vn habit de panne noire auec le manteau doublé de mesme, vne paire de bottes de maroquin, des esperons, vne paire de bas de soye, vne espée, vn baudrier, vn chapeau de castor, que l'Empereur crut estre vne chose fort precieuse, & dit; si les Ambassadeurs de ces pays-là portent de tels chapeaux, comment peuuent estre couuerts les Roys qui les enuoient: vn des Conseillers reuint sur le soir auec son Secretaire, & rapporta cet habit, & leur fit mille questions sur la matiere du chapeau, & sur la façon de leurs donner cette forme.

On pria sur les deux heures aprés midy les Ambassadeurs, auec tous ceux qui auoient fait en leur compagnie le voyage de Pekin; ceux du Mogol, de Sudasen, & de Lammas, furent priés du mesme repas qui se deuoit faire au nom de l'Empereur chez le premier Ministre. Il y auoit vne table pour chacun des Ambassadeurs, mais on ioignit deux à deux à chaque table ceux de leur suitte: ces tables estoient couuertes de fruits, & de confitures, seruies en trente petits plats d'argent; le Maistre d'Hostel de sa Maiesté estoit au milieu assis sur vn banc fort large, & peu releué; il seruit premierement la place de l'Empereur, il auoit auprés de luy deux autres Seigneurs qui donnoient ordre à tout; on fit seoir les Ambassadeurs Hollandois à la main droite en entrāt auprés de l'Ambassadeur du Mogol. Les deux autres Ambassadeurs estoient assis vis-à-vis d'eux, & aprés toute leur suitte: les viandes furent seruies par des Gentils-hommes de la Cour tous habillez superbement d'habits de drap d'or. Auparauant que de se mettre à table, ils se tournerent tous ensemble vers le Nord, à cause qu'alors l'Empereur estoit vers ce costé-là, ils firent trois reuerences comme ils auoient fait deuant le trosne: ce premier seruice estant leué, on porta pour second trois plats, dans lesquels il y auoit du Chameau rosty & boüilly, & du Mouton de mesme, mais preparé d'vne maniere qui leur estoit tout à fait inconnuë: le Maistre d'Hostel appella les Officiers qui sont dessous sa charge, & leur donna tous les plats, hormis vn dans lequel il y auoit des costes de Chameau boüilly, qu'il mangea auec l'appetit d'vn homme qui auroit ieûné trois iours auparauant. A la fin de ce grand repas, on obligea les Ambassadeurs d'en mettre le reste dans des sacs pour le faire porter à leur logis. C'estoit vn plaisir de voir ces Tartares affammés, qui en remplissoient leurs sacs de cuir, ou de peaux encores couuertes de leur poil.

Ce qu'estant fait on apporta à boire, l'on vid paroistre des gens auec des cruches pleines de Sampsoe, & d'autres auec des pots d'or & d'argent: on versoit le Sampsoe dans des bassins, on le puisoit aprés auec de grandes cuillieres de bois, & on le versoit dans ces pots d'or & d'agent, que l'on presentoit aux Ambassadeurs, leur disant que ce Sampsoe estoit vne boisson distilée de lait doux, & qu'elle venoit des caues mesme de l'Empereur; qu'au reste, on leur faisoit ce regale, en consideration de ce qu'ils estoient venus de si loing; cette boisson est forte comme l'eau de vie, dont les Ambassadeurs furent obligez de boire plusieurs fois pour faire raison au President;

il fallut mesme remporter ce qui estoit resté, en quoy les Soldats qui estoient de garde les secoururent beaucoup. A la fin du repas on les auertit de faire vne nouuelle reuerence vers le Palais de l'Empereur, pour le remercier de ce traittement, enfin ils retournerent chez eux sans faire autre compliment, ny ceremonie, fort fatigués au reste des differentes reuerences qu'ils auoient faites ce iour-là.

C'est la coustume de la Cour de Pekin, qu'aprés que l'Empereur a donné audiance aux Ambassadeurs des Princes estrangers, on leur fait de dix iours en dix iours trois repas, ce qui les oblige de demeurer vn mois dauantage à la Cour. Les Ambassadeurs firent tant auprés du premier Ministre, en luy remonstrant combien il leur importoit d'auoir vne prompte expedition, qu'ils obtinrent de l'Empereur, qu'on leur feroit ces trois repas en trois iours consecutifs: au second de ces repas, ils remarquerẽt que le second Ministre faisoit plus de demonstration d'amitié aux Mahometans & aux autres conuiés qu'à eux; ils interrogent là dessus leurs Interpretes, qui leur dirent, que ce Seigneur n'estoit pas contẽt de leurs presens, ils y donnerent ordre tout aussi-tost, & furent fort surpris de cet aduis; car dés la ville de Nankin ils auoient mis tous les presens qu'ils deuoient faire à la Cour entre les mains de Pingsentauw, & des autres Mandarins de Canton, qui en deuoient faire la distribution; mais ils reconnurent alors qu'ils auoient esté trompez aussi-bien par les Maistres que par les valets; ils les voulurent obliger de leur en rendre compte, ce qu'ils refuserent, disant qu'ils n'osoient pas nommer ceux à qui ils les auoient donnez. Le iour du dernier festin fut remis au quatorziéme d'Octobre, ce iour là ils trouuerent à leur porte des cheuaux pour aller au Palais dans l'appartement du premier Ministre, qui leur fit vn assez grand repas, ils firent semblant vne heure durant de manger & de boire; à la fin du repas on leur mit entre les mains le present pour le General, qu'il fallut receuoir à genoux, on appella aprés chacun d'eux par son nom; ils receurent en mesme posture le present qu'on leur faisoit, & enfin comme s'ils eussent esté sur le point de partir, ils se mirent trois fois à genoux, & baisserent trois fois la teste pour faire la reuerence à l'Empereur qui estoit bien loin de-là.

LISTE DES PRESENS.

Au General des Hollandois à Battauia.

Trois cens Theils d'argent. 4. pieces de damas noir commun 4. pieces de satin noir, 4. p. de bleu, 4. p. de damas bleu, 4. p. de toile d'or, entre lesquelles il y en auoit deux historiées de dragons, 4. p. d'vne estoffe qu'ils appellent Thuijs 12. p. d'vne autre nommée P elings. 10. p. d'Hokiens 4. p. de damas à fleurs 4. p. de gase 4. p. d'vne autre estoffe nommée foras, & 2. pieces velours noir.

A chacun des Ambassadeurs.

Cent Theils d'argent, 4. pieces pelings, 4. p. de pelings noir, 4. p. de gasen hokiens, 3. p. de satin bleu commun, 3. p. de satin noir, 3. p. de damas bleu commun, 2. p. de toille d'or tissuë auec dragons, 1. p. de velours noir.

Au Secretaire Baron.

Cinquante Theils d'argent, 2. pieces de pelings, 2. p. de gasen hokies, 1. p. de satin commun, 1. p. de damas, 1. p. de toile d'or, 1. p. de velours.

Pour le reste de la suitte qui estoit de cent, tant soldats que valets à chacun également.

Quinze Theils d'argent, 2. pieces de hokiens noir, 2. p. de Kimtouwas simple.

Au Tolc, ou Interprete Antoine Charpentier.

Trente Theils d'argent.

Pour les autres interpretes Paul Durette, & les deux Caruailles.

A chacun vne veste de damas, dont le colet & les parements de deuant estoient bordées de toile d'or.

Pour le Mandarin Pingsentauvv.

Vne veste complete de Mandarin, auec des dragons d'or, laquelle il falloit mettre sur le champ incontinent.

Pour les deux autres Mandarins Gentils-hommes ou Caualiers.

A chacun vn cheual sans selle.

Pour les deux Capitaines.

A chacun vne veste de damas bleu, garnye de toile d'or au collet, de mesme qu'aux Interpretes.

Pour les vingt Soldats, vingt.

A chacun vne veste de simple damas noir & bleu.

Le deuxiéme iour aprés ce regale, qui estoit celuy de leur depart, les Officiers Tartares, qui auoient esté tousiours auprés d'eux, vinrent auec quinze chariots pour charger leur bagage; on les enuoya querir sur les dix heures pour venir receuoir des mains du premier Ministre la lettre que l'Empereur escriuoit au General à Batauia, comme ils furent arriuez dans la sale, vn de ceux du Conseil prit la lettre qui estoit dessus vne table couuerte d'vn tapis iaune, la leur montra ouuerte, & l'ayant aprés roulée, la mit dans vn bambou ou gros roseau, & puis l'enueloppa d'vne piece de soye iaune, il la donna fermée de cette maniere aux Ambassadeurs, qui la receurent à genoux, & auec toutes les soumissions du pays. Ce Conseiller reprit aprés la lettre des mains des Ambassadeurs, & l'attacha sur le dos d'vn de leurs Interpretes: cet Interprete sortit le premier par la grande porte du Palais, elle est au milieu des deux autres, & elle fut ouuerte expressément pour faire sortir cette lettre; on ne leur dit pas vne seule parole de leur negotiation, & le repas que nous venons de dire s'estoit passé de mesme, sans dire vn seul mot des affaires des Hollandois; le premier Ministre estoit occupé à la Cour pendant que les Ambassadeurs demeurerét à Pekin, tellement qu'ils ne luy purent parler, ce qu'ils auroient fort souhaitté; car il leur auoit paru bien intentionné pour eux, & il peut tout dans cette Cour; il leur auoit rendu visite le lendemain du iour de l'audiance, & leur auoit demandé entre autres discours, en riant, s'ils auoient veu l'Empereur? & s'il estoit vray que les Hollandois pouuoient viure trois iours sous l'eau? supposition que le P. Adã schall. leur auoient fait à croire, commé aussi que les Hollandois n'auoient point de terre, & point d'autre demeure que la Mer, où ils faisoient mille pirateries. Aprés que les Hollandois luy eurent fait voir la fausseté de ces rappors; ils se plaignirent du peu de progrés qu'ils auoient fait iusques à lors dans leurs affaires, il leur dit qu'ils ne deuoient point attendre que l'on changea rien dans la resolution qui auoit esté prise; mais qu'il les pouuoit bien asseurer, que s'ils reuenoient vne autrefois pour saluer l'Empereur & le remercier de ce qu'il les auoit receu comme ses amis, & ses sujets, on leur accorderoit la liberté du trafic par toute la Chine.

Aprés que les Ambassadeurs furent reuenus à leur logis auec cette lettre, on les pressa viuement de partir, disant que l'on ne deuoit point demeurer à Pekin plus de deux heures aprés auoir receu la lettre de l'Empereur, qu'il en falloit partir, & cela sur peine de sa disgrace; tellement qu'ils sortirent de Pekin sur le midy, sans auoir pû auoir la liberté de se promener autour des murailles; car on les tint tousiours enfermez, sans leur permettre de sortir vne seule fois hors de leur maison; ils furent d'ailleurs fort bien traitez de l'Empereur, & defrayez à ses despens, durant leur seiour, on fournissoit tous les iours par son ordre.

Aux Ambasseurs six catti de viande, vne oye, deux poules, quatre pots de sampsoe, deux teils de sel, deux teils de The de Tartarie, vn teil deux maes d'huile.

Pour le Secretaire Baron, deux catti de chair fraische, cinq maes de The, vn catti de miel, vn catti de tanta, cinq coudria de poivre, 4. mas d'huile, 4. teils de Missou & misson, vn catti d'heres, vn pot d'arack.

Pour chacun des autres de la suitte au nombre de 17. vn catti de viande fraische, vn pot d'Arack, vn catti de ris, & sur tout vn picol de bois à brusler, toutes sortes de pommes, de pesches, de poires, de prunes, de figues, de raisins & de melons, comme aussi des plats de porcelenes, & outre cela on leurs enuoyoit tous les iours quatre Officiers, pour acheter toutes les autres choses dont ils pouroient auoir besoin.

Les Ambaſſadeurs ne laiſſoient pas de faire acheter d'autres choſes pour leur table & ſe faiſoient ſeruir magnifiquement, pour faire voir aux Chinois la maniere dont on vit en Holande. Aprés qu'ils eurent eu audiance, on leur ſeruit touſiours double portion, ce qui ne s'eſtoit peut-eſtre pas encore fait en pareille rencontre.

Ils logerent le ſoir dans le village de Pekinſiu, le lendemain, ils paſſerent par la ville de Tongſiu, & aprés midy, ils arriuerent à Sianſiamwey, où ils trouuerent les vaiſſeaux de l'Empereur, qui les auoient portés depuis Nankin, & qui eſtoient demeurés là pour attendre leur retour: les Mariniers eſtoient venus par terre au deuant d'eux pour ſe reſioüir de leur retour, & chargeoient deſia leurs bagages dans leurs vaiſſeaux, lors que les Mandarins qu'on leurs auoit donnez pour les conduire iuſques à Canton, s'y oppoſerent, & dirent qu'il falloit qu'ils ſe ſeruiſſent des ionceques que l'Empereur leur auoit fait preparer, auſſi grands que des Chaſteaux; enfin aprés plusieurs conteſtations, la choſe ayant eſté remiſe à leur choix, ils ne ſe ſeruirent ny des vaiſſeaux, ny des ionceques, & loüerent de petites barques pour faire vne plus grande diligence; car ils apprehendoient beaucoup d'eſtre obligés de demeurer à Canton, & de n'y arriuer pas au temps du Mouſſon: ils s'embarquerent donc auec les Tartares, que l'Empereur leur auoit donnez pour les faire mieux receuoir par tout, auec Pingſentauw & les Mandarins de Canton; ils arriuerent de nuict à vn petit village où ils s'arreſterent pour attendre le iour.

Lors qu'ils arriuerent au bourg de Sacheu, ils trouuerent que le Mandarin qui y reſide s'en eſtoit enfuy, à cauſe qu'il n'auoit pû trouuer de gens, pour faire tirer leur barque, tellement qu'il falut demeurer là en attendant le vent.

Le Mandarin Pingſentauw les traicta magnifiquement à Lincinq, il auoit là laiſſé ſes enfans & ſa femme, cependant qu'il auoit eſté à Pekin, & au retour auoit pris le deuant, & y eſtoit arriué par terre pour y receuoir les Ambaſſadeurs: ils y demeurerent deux ou trois iours à la priere de Pingſentauw & de ſa femme, qui les en pria les larmes aux yeux, car leurs affaires les obligeoient d'y demeurer ce temps-là; ils firent aprés grande diligence, car le vent leur fut fauorable; mais le froid eſtoit ſi grand que l'eau geloit dans leur barque, les Nattes eſtoient chargez de glaçons, & l'on en voyoit d'auſſi gros que le bras, adiouſtez cette incommodité qu'il falloit touſiours demeurer aſſis, car leur barque eſtoit ſi petite, qu'on auoit de la peine à ſe tourner dedans; ils rencontroient tous les iours flottes de petits vaiſſeaux plains de gens, habillez d'vne maniere fort propre, qui témoignoient vne grande ioye par leurs chanſons & par les accords de leurs inſtrumens montez de cordes, on dit aux Ambaſſadeurs que c'eſtoient des gens qui auoient commiſſion d'aller par tout le pays pour faire rebaſtir les Pagodes ruinez, & qu'ils auoient auec eux beaucoup d'argent amaſſé par leurs queſtes, pour rebaſtir de nouueaux Pagodes, & faire d'autres ouurages vtiles au public.

Les Gouuerneurs des Xaniu ne purent pas trouuer de tireurs, les Ambaſſadeurs pour ne point perdre de temps, en faiſoient prendre entre les gens qui ſe trouuoient ſur le chemin. Vn Preſtre Chinois voyant que l'on auoit pris pour cet exercice vn de ſes valets, en fit grand bruit, & ſe mettant à genoüil au milieu du chemin, crioit à haute voix, ſouffrira-on que l'on oblige à vne ſemblable coruée, ceux qui ſont deſtinez au ſeruice des Saints? vn de nos Hollandois luy reſpondit, que le ſeruice de l'Empereur deuoit marcher deuant le ſeruice du diable, outre que ſon valet ſeroit bien payé de la peine qu'on luy donnoit.

De là ils arriuerent à la riuiere iaune, & à la ville de Iankeu, où le baſtard frere adoptif des plus ieunes des Roys de Canton, leurs fit toute la bonne chere dont il ſe put auiſer; ils entrerent aprés dans la grande riuiere de Kiam, & vinrẽt deuant la fameuſe ville de Nanquin; ils trouuerent que le Gouuerneur de cette ville eſtoit ſur le point de partir, & que par cette raiſon, il ne pourroient pas auoir ſi-toſt des batteaux pour continuer leur voyage; ce leur fut vne occaſion de ſe repoſer vn peu de la fatigue de leur voyage; ils enuoyerent le Maiſtre d'Hoſtel Nihof, au Preſtre du Pagode de Poolimpi, pour l'aduertir de leur arriuée, & voir en quel eſtat eſtoit le monument qu'il auoit

promis de dresser à la memoire des Ambassadeurs. Le Maistre d'Hostel fut surpris & ne pouuoit assez admirer deux statuës de plastre, que ce Payen auoit fait dresser à la ressemblance des deux Ambassadeurs, & qu'ils auoient mis dans leur plus beau Pagode; ils demanderent au Maistre d'Hostel si cela estoit bien : *O loya han o poghan* ? il respondit que les Hollandois auroient eu plus grand plaisir de voir ces images par tout ailleurs que dans leur Temple. L'Hiuer commençoit à se faire sentir si rudement, qu'ils n'osoient mettre la teste hors de leurs batteaux, le vent y faisoit entrer la neige de tous costez, qui demeuroit deux iours entiers sur la couuerture sans se fondre. On les inuita de diuers endroits, mais il ne furent que chez les maistres de la gabelle, qui demeuroient dedans le fauxbourg, l'vn estoit Chinois, l'autre Tartare, tous deux hommes d'esprit, qui leurs rendirent la visite, & les entretinrent de discours agreables iusques bien auant dans la nuit; ils eurent assez de peine à trouuer les viures, les gens & les batteaux qui leur estoient necessaires: ils passerent le rocher qu'ils auoient nommé en venant Bekemburg, en memoire du sieur Guillaume Van der beke; la riuiere à cet endroit a plus d'vn mille de largeur, & les vagues y sont aussi grandes que dans les Mers les plus agitées. Au costé droit, il y a plusieurs rochers fort dangereux, la barque où estoient les Interpretes y toucha, il s'y fit vne voye d'eau au fond de cale, le vent estoit si fort, que personne n'en pût approcher pour les secourir; mais enfin ils se tirerent de là, & arriuerent bien auant dans la nuict à Anhing. Le dix-neufiéme de Decembre, ils arriuerent comme le Soleil se couchoit à Kamhum, le vent estoit si rude, qu'ils eurent bien de la peine à s'en deffendre, il dura iusques au vingt-vniéme, auquel iour il se mirent en chemin pour passer la Mer de Poyan; il falut s'arrester au village de Veienjen, pour y prendre des tireurs, qu'on leur fournit sur le champ. Ils remarquerent auec estonnement qu'ils auoient veu durant leur voyage plus de cent grandes maisons reduites en cendre par le feu, tant les incendies y sont frequents.

Le vingt troisiéme Decembre ils ietterent l'ancre deuant le fauxbourg de Siahiansi, où ils trouuerent les vaisseaux de leur flotte que le vent auoit dispersez.

Et aprés qu'ils se furent pourueus d'autres petites barques, ils voulurent continuer leur voyage, mais ils furent contraints de relascher sous les murs de la ville, à cause du mauuais temps, la gelée auoit esté si forte, que l'on pouuoit courir sur la glace le long du bord de l'eau, auec cela il tomba de la neige & de la gresle le soir, les montagnes qu'ils voyoient des deux costez de la riuiere leurs parurent toutes blanches & couuertes de neiges, le vent estoit NNO. auec neige poussée par le vent.

1657. 1. Ian. De là ils arriuerent deuant la ville de Himmungam, le lendemain ils eurent des tireurs, mais auec beaucoup de peine; ils en partirent à deux heures aprés midy, & arriuerent deuant les ruines de la ville de Vannungam : Le Gouuerneur leur fit vn petit present, & entre autre choses leurs donna des chandelles, faites de la resine d'vn arbre, qui ne laissoient pas de rendre vne lumiere fort claire; ils en partirent le lendemain, aprés s'estre fournys de tireurs & de mariniers. Ils passerent plusieurs endroits fort dangereux, dont ils n'auoient pas connu le danger dans le premier voyage, car en ce temps-là l'eau estoit bien trois brasses plus haute : comme ils ne laissoient pas de porter la voile, là le courrant les ietta sur la pointe d'vn rocher, qui fit entrer tant d'eau dans leur vaisseau, qu'il fallut gagner la coste, ils le coucherent sur le costé, & trouuerent l'ouuerture, mais ils n'auoient ny estoupes, ny rien de tout ce qui pouuoit seruir à la boucher; ils firent tant neantmoins, qu'ils en vinrent à bout & passerent ces dangereuses roches, qui commencent depuis la ville de Vannungam, finissent deuant vn petit Pagode & ont bien trois milles d'estenduë.

10. Ianuier. Ils arriuerent deuant la ville de Kancheu, le Gouuerneur leur vint faire compliment de la part du Toutang, l'Ambassadeur Iacques Keyser l'alla voir tout seul, car son collegue estoit malade; ils en partirent le lendemain, il faisoit vn tẽps clair & froid, le bord de l'eau estoit couuert de neige, l'eau fait là plusieurs sauts entre les roches,

tellement qu'il falloit souuent que les tireurs se missent dans l'eau iusques à la ceinture, qui estoit vn rude trauail dans ce temps-là, pour ces pauures gens. La corde auec laquelle ils tiroient, se couppa sur le tranchant de ces roches, la voile y estoit attachée, & ils ne la purent pas oster assez tost; si bien qu'elle tomba dans l'eau auec le mast. Les Tartares auoient mis le feu aux roseaux le long du bord de la riuiere, & le vent iettoit la barque dans cette flamme; mais Dieu les assista dans ce danger, & permit que le gouuernail ayant touché la fit tourner: ce qui leur ayda à gaigner l'autre costé de la riuiere, où ils remirent le mast & reioignirent sur le soir le reste de la flotte.

A Nangan ils logerent dans vne grande maison, qui est au costé du midy du fauxbourg, les Tartares auoient passé par là depuis que les Hollandois y auoient logé la premiere fois, & auoient rudement traité les Chinois: les maisons où les Ambassadeurs auoient logé la premiere fois auoient esté ruinées auec beaucoup d'autres. Le Magistrat enuoyé par le Roy de Canton y arriua au mesme temps; il rendit visite aux Ambassadeurs, pour apprendre d'eux comment leurs negotiations s'estoient passées, & partit aprés leurs auoir souhaitté bon voyage, pour aller dans vne ville dont on luy deuoit donner le gouuernement. Les Ambassadeurs partirent aussi le dix-neufiéme de Ianuier, auec vn conuoy de trente soldats pour passer la montagne; la nuit estoit desia fort auancée lors qu'ils arriuerent dans la ville de Namhun, où ils logerent dans vne grande hostelerie, qui est au Roy de Canton, & pour laquelle on luy paye tous les mois vingt-cinq teils d'argent; on rembarqua le bagage, & le vingt-vniéme on passa plusieurs cascades que l'eau fait: ils virent les cinq testes de cheual, & les pointes des rochers Suitiennes. Le vingt-quatriéme ils arriuerent à Sucheu, où on remet ordinairement les masts, car les rochers & les destours de la riuiere finissent là, & on se peut seruir de la voile.

Ils passerent deuant le Pagode de Comansian, basty dans la cauerne d'vn grand rocher; ils virent la montagne Sangionschap, arriuerent à la petite ville de Samion, où ils passerent la nuict: ils en partirent le vingt-sixiéme au matin, & virent toute la campagne autour de Sampsoc couuerte de tentes, & de cheuaux sellés auec beaucoup de soldats Tartares prests à marcher, & enfin le vingt-huictiéme Ianuier ils arriuerent à Canton. Le Marchand François Lansman, à qui l'on auoit laissé la direction des affaires de la Compagnie, leur vint au deuant sur la riuiere auec les esquifs & les chalouppes des vaisseaux, toute l'artillerie tira, les Tartares, que l'Empereur auoit donné pour les conduire, leur parurent fort estonnez de la grandeur, & du bon ordre de leurs vaisseaux: Lansman les conduisit à terre à leur ancien logement, on tira des batteaux la lettre de l'Empereur, le sous-Marchand Baron la portoit des deux mains qu'il tenoit hautes, vn autre la couuroit d'vn parasol auec deux banderoles aux costés, les Ambassadeurs suiuoient aprés, l'on tira trois coups de canon des vaisseaux lors qu'elle passa, quoy qu'il fut tard les bouleuarts de la ville estoient tout plains de monde, qui estoit accouru pour voir les Hollandois, ce qui témoignoit assez que tout le peuple en general auroit fort souhaitté de voir le commerce des Hollandois estably dans leurs pays; le lendemain ils furent voir auec toute leur suitte les deux Roys de Canton, la mere du plus ieune de ces Roys, & le Toutang. Le plus vieil Roy de Canton les regala d'vne tasse de Tée; ces deux Roys ne leurs parlerent que des incommoditez du voyage & du froid qu'ils auoient souffert. La mere du plus ieune des Roys ne leur donna pas d'audiance, & les remercia de leur ciuilité, dont elle leur enuoya faire vn compliment: pour le Toutang, aprés les auoir fait attendre deux heures dans la maison de son Secretaire, il leur fit dire qu'il leur donneroit audiance.

Le iour suiuant le ieune Roy leur fit vn superbe banquet, il imputa aux Prestres Portugais qui sont à Peking le mauuais succez de leur negotiation, témoignant d'estre fort en colere contre eux, de ce qu'ils l'auoient trauersée, il leur dit aussi, qu'ils publioient par tout qu'il n'y auoit que trois grands Roys en Europe, que Dom Iean quatriéme en estoit vn, que les Hollandois n'estoient qu'vn petit peuple, & qu'ils luy

payoient tribut: ils furent le méme iour chez le Mandarin Poetsiensio, mais ne le trouuerent point chez luy, ny les autres, sinon le Mandarin Tosu, qui les receut auec beaucoup de demonstration d'amitié, & leur dit que les autres Mandarins n'auoiét pas ozé receuoir leur visite, à cause que le Toutang, pour qui ils ont vn grand respect, ne leur auoit pas voulu donner audiance. Ils furent aprés auec le Secretaire Baron, le Marchād Lantsman, & le reste de leur suitte au nombre de vingt personnes, chez le vieux Roy de Canton; il les receut magnifiquement: on leur seruit d'abord du Thé de Tartarie, il les pria d'oublier toutes les incommoditez qu'ils auoient souffertes dans leur voyage, & toutes les autres pensées qui pourroient troubler la ioye & le diuertissement de ce iour-là: les trompettes ayant donné le signal, on seruit deuant chacun d'eux vne petite table couuerte de plats; mais auparauant que d'y toucher, le Roy se feit apporter vne couppe d'or plaine de vin, & en feit seruir deux autres petites aux deux Ambassadeurs, les inuitant de le boire pour vn second welcom; tout le reste de la suitte fit la mesme chose, & aprés on commença le repas, durant lequel le Roy fit venir deux Mariniers Hollandois, qui auoient esté pris quelque temps auparauant, l'vn à Kitseaoij & l'autre à Aman; il les auoit mis tous deux dans ses gardes, & leur donnoit pension: ils parurent habillez à la Tartare, & se mirent a genoux deuant luy, selon la maniere du pays; il leur demanda pourquoy on ne les auoit point veus depuis deux ou trois iours, ils respondirent qu'ils auoient esté malades; il les fit seoir aprés le dernier de la suitte des Ambassadeurs, & leur enuoya quelques plats de sa table: les violons vinrent aprés, auec vne trouppe de Comediens: on beut les santez de l'Empereur, du Roy, du Gouuerneur General de la Compagnie des Indes Orientales, & celle des Ambassadeurs. Le lendemain ils allerent chez le ieune Roy, où ils estoient inuitez, on les conduisit à l'audiance au son des hautbois & des timbales; il estoit assis sous vn dais au milieu des principaux de Canton, qui auoient aussi esté priez de ce regale; il se passa comme celuy du iour precedent, auec cette difference seulement, qu'il ne leur parla d'autre chose que d'estre de belle humeur, n'entrant point en discours sur leurs affaires, ce qui fit croire aux Ambassadeurs qu'il s'en déchargeoit entierement sur la personne de son premier Ministre.

Les Roys de Canton auoient voulu que les Ambassadeurs portassent à Pekin le plus de presens qu'ils pourroient amasser, mémes ceux qu'ils auoient destinez pour les Roys: Les Ambassadeurs qui auoient suiuy ce conseil ne se trouuerent point au retour en estat de faire aux Roys de Canton vn present qui fut digne d'eux; ces Princes en estoient de mauuaise humeur, & leur demanderent non seulement l'interest de quatorze mille teils d'argent qu'ils auoient donné à deduire sur les marchandises qu'ils auoient prises des facteurs Hollandois, sur le point de leur depart & autres occasions; mais ils pretendirent encores que les Hollandois leurs payassent sur le champ les trente-six mille teils qu'on leur auoit promis, au cas qu'ils pussent obtenir la liberté du commerce: ils ne vouloient point entendre la raison des Ambassadeurs qui leurs remonstroient, que n'ayant point obtenu cette liberté, ils ne deuoient point cette somme, qu'ils n'auoient promise qu'à cette condition: ils arresterent par force vne pareille somme de quatre mille teils qui estoit deuë par d'autres particuliers de la Compagnie. Les Ambassadeurs les vouloient aller trouuer & leur en faire leurs plaintes, lors qu'on afficha dans la ville vn placart par ordre du Magistrat, qui deffendoit aux Bourgeois de porter les Hollandois par la ville dās leurs palanquins: voyans par là le chemin fermé de faire leurs plaintes, ils enuoyerent François Lansman & Henry Baron, chez le premier Ministre ou Lieutenant du ieune Roy; ils furent rencontrez dans les ruës par vn Mandarin, qui fit charger à coups de bastons par ceux de sa suitte ceux qui portoient ces deux Hollandois, si bien qu'ils quitterent là le palanquin, & s'en retournerent chez eux à pied. On dit qu'il leur fit cet affront, à cause que les Ambassadeurs ne luy auoient pas fait de present, & quelque temps aprés vn de leur Interpretes nommé Paul Durete, qui les auoit seruy à la Cour auec beaucoup de fidelité & d'affection, fut trouué mort dans sa maison;
ces

ces accidens firent resoudre les Ambassadeurs à haster leur depart; ils furent chez les Roys le vingt & vn Fevrier pour prendre congé d'eux, le plus vieil s'excusa sur vn mal de dents qui l'incommodoit si fort, qu'il n'estoit point en estat de les receuoir; l'autre leur refusa aussi audiance sous pretexte que le jour precedent il auoit fait la desbauche, qu'il s'en ressentoit, & estoit hors d'estat de les voir, & leur recommanda sur tout qu'ils ne souffrissent point que l'on emporta des armes du pays: lors que les Ambassadeurs estoient dans l'antichambre on leur seruit du Thé meslé auec du laict; ils virent les tables, les bancs & les chaires renuersées, & tout dans vn desordre qui marquoit bien la desbauche, que le Prince auoit pretextée; mais rien ne la rendoit plus croyable que l'estat de la plus part de ses Courtisans à demy yvres; ils entrerent dans leurs vaisseaux ce soir là-mesme, resolus de se mettre à la voile le lendemain au matin; le calme qui les prit les obligea de ietter l'ancre vis à vis de la premiere tour: là le Maistre d'Hostel des deux Roys les vint trouuer de leur part auec les officiers qui auoient gardé leur maison à Canton, & les Mandarins qui les auoient accompagné dans leur voyage: Ils regalerent les Ambassadeurs dans leurs vaisseaux, leurs souhaitterent bon voyage & vn prompt retour; & aprés auoir beu la santé des Roys & quelques-autres santez, ils s'en retournerent à Canton, & laisserent partir les Ambassadeurs qui arriuerent à la rade de Battauia le 31. jour de Mars; ainsi ils mirent dix-neuf mois & demy en leur voyage.

Les presents qu'ils firent à l'occasion de cette ambassade monterent à la somme de 55552. florins 16. 9. à sçauoir,

A leur arriuée à Canton	4019. 10. 1.
Sur le chemin, depuis Canton iusques à Pekin à diuers Gouuerneurs & Lieutenans,	678. 0. 12.
A Pekin, à l'Empereur mesme, à sa Mere, à sa Femme, à ceux de son Conseil & autres Courtisans,	42326. 17. 8.
Au retour de Pekin à Canton,	2592. 10. 10.
A Canton, aux deux Roys, au Toutang & à tous ceux du Conseil,	5933. 17. 10.
	55552. 16. 10.

Outre cette somme ils auoient encores despencé durant le voyage 43278. florins 8. sols 15. deniers, à sçauoir,

A Canton, depuis Septembre 1655. iusques au 16. Mars 1656.	14312. 13. 6.
Au voyage de Pekin. depuis le 17. Mars iusques au 17. Iuillet,	8541. 18. 12.
A Pekin, depuis le 17. Iuillet iusques au 17. Septembre,	8483. 16. 6.
Au retour depuis le 17. Septembre iusques au 28. l'an 1657.	11940. 8. 5.
Somme totale,	98831 5. 8.

Cependant auec vne despence si considerable ils n'ont auancé autre chose que d'estre receus comme amis dans la Chine, & d'auoir obtenu d'y retourner dans huict ans pour voir l'Empereur, comme il est porté dans la lettre que l'Empereur escrit au Gouuerneur General à Battauia, dont voicy la traduction mot pour mot.

LE Roy enuoye cette lettre au Gouuerneur General Iehan Maet-Suicker à Battauia des Hollandois. *Nos pays sont aussi esloignés l'vn de l'autre que l'Orient l'est du Couchant; c'est pourquoy difficilement nous nous pourrons ioindre, & depuis tant de siecles qui sont passés, il n'y a point de memoire que l'on aye veu des Hollandois chez nous; cependant il faut que vous soyez vne personne fort prudente & de bon naturel de m'auoir enuoyé Pieter de Goyer auec Iacob de Keyser qui se sont presentés deuant moy, & m'ont apporté des presens de vostre part; nos païs sont esloignés de dix milles lieuës l'vn de l'autre: il faut que vous soiez vn homme d'un excellent naturel de songer à moy; mon cœur*

en a esté fort touché, & ie sens vne forte inclination pour vous ; aussi ie vous enuoie deux pieces de satin ornée de dragons, deux autres pieces de satin, 4. pieces de satin bleu à fleurs, quatre autres pieces de satin bleu sans fleurs, quatre piece de Kine, quatre piece de Tabis, dix pieces de Pelling, dix pieces de Phansy, dix autres pieces de fort belles estoffes, & trois cent theils d'argent : vous m'auez fait demander la permission de trafiquer dans mon pays, d'y apporter des marchandises & d'en tirer d'autres au profit & à l'auantage de l'vn & l'autre peuple ; mais i'ay consideré que nos pays sont fort esloignez l'vn de l'autre, & qu'il fait icy des vents qui mettroient en danger vos vaisseaux, auec cela le dedans du pays est fort froid, il y gele & il y tombe de la gresle, il me fascheroit fort par cette raison que vos gens s'exposassent dans vn tel païs ; c'est pourquoy si vous auez enuie qu'ils y viennent, ne les enuoiez que tous les huict ans, & n'enuoiez que cent hommes à la fois, 20. desquels pourront venir au lieu de ma residence, & cependant vous mettrez à couuert vos marchandises dans vn logement que l'on vous donnera à Canton sans les exposer sur vos vaisseaux, & sans les faire demeurer deuant la Ville : voila ce que i'ai troué à propos pour vostre bien, & pour l'inclination que i'ai pour vous ; ce que ie me persuade aussi vous deuoir estre fort agreable ; c'est ce que ie vous voulois faire sçauoir : La treiziesme année du Regne de Cyngteide le huictiéme mois, le vingt-nefiuéme jour. Plus bas estoit escrit. HONGTHEE THEOPOE.

Il n'y a que les Mandarins qui puissent porter en la Chine des estoffes sur lesquelles il y a des dragons representez, car leurs dragons sont nes fleurs de lis.

LE Haut Conseil de Battauia ayant consideré le peu de fruit d'vne Ambassade de si grande dépence, resolut de n'enuoyer point d'autres Ambassadeurs à la Chine, qu'ils n'en eussent eu ordre de leur Maistres ; mais pour voir si en attendant le terme des huict années portées par la lettre, ils ne pourroient point establir quelque commencement de Commerce à Canton ; ils y enuoyerent le Marchand Baron qui auoit esté Secretaire de l'Ambassade auec vne cargaisõ qui pouuoit valoir 17714.12.2. florins auec ordre de passer à Tayoan, quand il auroit fait ses affaires à Canton : Il arriua auec la fregatte Zeeryder dans la Baye de Hautaunou, il tira trois coups de Canon ; le Gouuerneur de la place enuoya à son vaisseau pour sçauoir le sujet de son arriuée, & quoy qu'il ne voulut point permettre que son vaisseau entrât plus auant, qu'il n'eust receu les ordres de Canton, deux Officiers des Roys le vindrent trouuer, dont l'vn estoit le Mandarin Simlonja, & l'autre vn Capitaine du plus vieil des Roys, auec ordre de receuoir les presents qu'il auoit apporté, auec copie de ses lettres, adjoustant que leurs Altesses, dont l'authorité auoit esté depuis peu fort bornée, & fort soumise au Magistrat de Pekin, auoiẽt resolu d'enuoyer ces deux Officiers sur la fregatte à Macao pour la faire descharger là, en presẽce du Mandarin Fintaja, comme ils auoient fait peu de temps auparauant d'vn de leurs joncqs venu de Cambogia, qu'ils auoient ainsi enuoyé à Macao : le jour d'apres ces mesmes deputez retournerent & dirent à Baron que les Roys auoient changé de sentiment, qu'ils trouueroient bon que la fregatte retourna à Battauia auec la respõce à la lettre du General, puisque il ne vouloit pas entendre parler d'aller à Macao ; tesmoignant au reste vn grand desplaisir de ce que Baron n'auoit point apporté vn present de quelques raretés auec vne lettre de compliment au Grand Cam ; que s'il l'eut fait, qu'il eut obtenu la liberté du Commerce, auec la responce à sa lettre, qui seroit venuë en six mois ; que pour eux, il ne se sentoient pas assez de credit & d'authorité pour luy permettre d'entrer dans le pays & d'aller à Pekin, qu'il falloit attendre que les huict années portées par les lettres de l'Empereur fussent passées, & que les Holandois enuoyassent dans ce temps-là l'Ambassade portée par la mesme lettre ; ç'a esté là la quatriesme fois que les Hollandois ont tasché d'entrer dans la Chine, dessein qui leur a cousté 30000. theils d'argent, ou escus de nostre monnoye, sans rien aduancer.

EXPLICATION DES FIGVRES
contenuës dans la Relation du voyage des Hollandois à Pekin.

1. CArte du voyage des Ambassadeurs d'vn bout de la Chine à l'autre.

2. Le plus jeune des Roys de Canton.

3. Vn Caualier Tartare, comme ils sont armés maintenant; car lors qu'ils entrerent en la Chine ils estoient couuerts de peaux de bestes auec le poil en dehors, les bras nuds & vn bonnet doublé d'vne fourrure; ils sont ordinairement habillez de noir, & tirent leurs sabres de la main droite sans mettre la main sur le fourreau.

4. Vne femme Tartare q ui a le bout de ses cheueux ramassez dans vn estuy.

5. Vn jardin de plaisance.

6. Vn Mandarin.

7. Vne Dame Chinoise. Celles de condition ont des manches qui leur traînent jusqu'à terre.

8. Deux Religieux vestus de jaune, depuis les pieds jusques à la teste, auec de grands Chapelets, qui vont tousiours deux à deux, & tâchent d'attirer tout le monde dans leur Ordre.

9 Vn ordre de Religieux vestu de noir auec vn chapelet semblable à celuy des Catholiques, cét ordre est vn des quatre principaux du pays.

10. Vn autre Religieux qui vit de questes & d'aumosnes, comme le precedent, dont l'habit est cousu de pieces de differentes couleurs, auec vn chapeau de roseaux si large qu'il luy sert de parasol; demeure assis les iambes croisées, & frappe auec vn petit baston sur vne sonnette de cuiure jaune, jusqu'à ce que on luy donne quelque aumosne.

11. Vn gueux à qui on a formé le derriere de la teste dés sa jeunesse, comme on le void dans la figure, il se tient assis le long des chemins auec vn chapelet au col, & ces gueux passent dans le pays pour gens d'vne grande sainteté.

12. Sepulture d'vn des plus grands Seigneurs du pays; crespie de blanc par le dedans auec deux bancs fort hauts tout autour ce bastiment; vn peu de bastimens au deuant, par derriere on monte sur vne montagne faite à plaisir où est le corps du deffunct habillé fort richement, & enchassé dans vne caisse dorée. On enterre les personnes ordinaires auec moins de ceremonie, on se contente de faire à leur sepulture vne petite voûte.

13. Vne sorte de gueux qui se fait brusler certaine drogue sur la teste, jusqu'à ce qu'on luy donne quelque aumosne.

14. Vn autre qui se heurte le front sur vne pierre, & qui, à force de le faire, s'est fait vn calus presque aussi gros que le poing.

15. Vn Religieux Chinois qui a esté surpris auec des femmes de desbauche, & à qui pour penitence l'on a percé le col auec vn fer chaud, à ce fer est attaché vne chaisne de fer d'enuiron dix brasses, qu'il est obligé de traisner jusques à ce qu'il ait apporté au Conuent trente theyls d'argent, qu'il faut qu'il amasse en demandant l'aumosne, & quoy qu'il soit tout couuert de sang, qui sort de cette playe, il n'oseroit mettre la main sur sa chaîne pour la porter plus aisément: car celuy qui le suit chastiroit cette transgression à grands coups d'vn foüet qui fait grand bruit & qui laisse apres luy les traces des endroits par où il a passé: les trente theils d'argent qu'il doit apporter au Conuent valent enuiron trente escus monnoye de France.

16. Vne Courtisanne montée sur vn asne conduitte par les ruës par celuy qui en fait trafic, comme l'on crie icy les choses les plus necessaires, le visage couuert d'vn voile, quoy que dans le pays on punisse de mort l'adultere, cette sorte de femme ne laisse pas d'y auoir beaucoup de liberté.

17. Deux gueux qui se heurtent le front l'vn contre l'autre, ce qu'ils continuent de toute leur force, iusques à ce qu'ils tombent euanoüis, ou qu'on leur donne quelque chose.

Dans la figure quinze du Religieux Chinois qui fait penitence.

18. La ville de Nanquin où les Empereurs de la Chine ont tenu long-temps leur Cour, est la plus grande ville de tout cét Empire, car ses murailles ont bien six lieux d'Allemagne de circuit, sans y comprendre les Fauxbourgs dont nous ne Vismes point le bout; ses murailles ont trente pieds de haut, le pied de la muraille est basti de pierre de taille & le reste de brique: elle a treize entrées auec des portes de fer, la foule y est si grande, que l'on n'y entre & que l'on n'en sort qu'auec beaucoup de presse: Ils disent qu'il y a plus d'vn million d'habitans, & cependant tout y est à fort bon marché.

19. Dessein d'vne ruë de Nanquin en perspectiue: la pluspart de ces ruës sont tirées à la ligne, ont enuiron 18. pas de largeur, & sont pauées au milieu de grandes pierres bleües; de cent pas en cent

pas il y a vne barriere que l'on ferme toutes les nuicts pour vne plus grande seureté contre les voleurs; chacune de ces barrieres est commandée par vn Chef, toute la Bourgeoisie est diuisée sous ces Chefs: les maisons n'ont pas grande apparence, n'ont la pluspart qu'vn estage, sont basties de pierres grises couuertes de thuilles de mesme couleur, sont crespies de chaux par dedans, & toutes basties sur les ruës: Les boutiques fournies de toutes sortes de marchandises, deuant chaque maison il y a vne enseigne & deux planches au pied, sur lesquelles est escrit vn estat de tout ce qu'elle contient auec tous ses tenans & aboutissans.

20. La fameuse tour de porcelaine bastie par les Tartares dans la ville de Nanquin il y a plus de 700. ans, en memoire de la conqueste qu'ils firent alors de tout le Royaume de la Chine; cent quatre-vingt-quatre degrés de pierres bleuës practiquées dans l'espaisseur de la muraille portent au haut de cette tour: à chacun des neuf angles de la tour pend vne petite cloche de cuiure qui sonne au moindre vent qu'il fait; au haut est vne pomme de pin qu'ils nous asseurerent estre d'or massif.

Dans le lointain de la figure du Caualier Tartare.

21. La ville de Pequin où le Tartare tient aujourd'huy sa Cour, son enceinte est de cinq heures de chemin, est fermée d'vn double mur; les bouleuars sont si prés l'vn de l'autre dans l'enceinte interieure de la ville, que l'on pourroit aisement ietter vne pierre de l'vn à l'autre. L'enceinte de dehors n'est fortifiée qu'à l'ordinaire; il y a trois forts bastions qui deffendent l'entrée de la porte, & on est bien vn quart-d'heure auparauant que d'entrer dans l'enceinte interieure de la ville, à la porte de laquelle il y a vne herse d'vne grande hauteur: les ruës qui ne sont point pauées sont si sales l'hiuer qu'on n'y sçauroit quasi passer à pied, & l'Esté quand le vent de Nord soufle, la poussiere est si grande que l'on ne se pourroit pas tenir dans les ruës si l'on ne se couuroit le visage d'vn voile, dont les hommes se seruent aussi bien que les femmes: hors de la porte il y a des colines, d'où l'on peut descouurir tout le pays; mais principalement cette fameuse muraille tirée entre ces hautes montagnes qui separent la Tartarie de la Chine. De la ville l'on peut aller jusques à la muraille, & en reuenir le mesme jour.

22. Vn arc de triomphe basti de pierres grises ornées de sculpture, ces arcs sont ordinairement aux carrefours des ruës & aux endroits des Villes les plus remarquables: ils y mettent des banderolles & des estendarts lors qu'ils ont remporté quelque signalée victoire.

Dans le lointain de la figure du Mandarin.

23. Le Pagode ou Eglise de la ville de Xantiou sur le chemin royal, l'vn des plus beaux Pagodes qu'ils ayent veu dans le pays, basti de pierre grise, le toict couuert de thuylles, vernies de jaune & de verd, & les fenestres fermées de petites treilles faittes de roseaux au lieu de verre qu'ils n'ont point dans la Chine.

24. Vn village-Vaisseau basti sur de gros roseaux qu'ils appellent Bambous, & qu'ils ioignent ensemble auec des pieces de bois. Les maisons sont faites de planches & couuertes de nattes: il y a de ces villages où demeurent quatre ou cinq cens hommes qui vont & viennent sur ces riuieres.

25. Vn de leur plus grands jones, ou vaisseaux dont ils se seruent en mer & sur les riuieres aussi grands que nos flutes, basties sans clausteries & sans cheuilles, toutes les pieces estans jointes à queuë d'hyrondelle, le dedans est peint & doré, le deuant du vaisseau est plus pesant que le derriere: les voiles sont faites de nates que l'on couche les vnes sur les autres, comme le bois d'vn esuantail, mais il ne peuuent pas aller contre le vent, ny remonter les riuieres, & dans ce dernier cas il faut qu'ils se fassent tirer à la corde.

26. Vn vaisseau fort extraordinaire que les Chinois appellent vaisseau serpent qui court d'vne fregate à l'autre pour diuertir le peuple: douze matelots auec des couronnes dorées, vétus de taffetas rouge le poussoient à la rame battant l'eau au bruit d'vne espece de Tymbales, si bien que ce vaisseau alloit comme vn esclair; toutes les banderolles & les estandars bordés de franges d'or.

27. La Cour de l'Empereur de la Chine, le jour que les Holandois eurent audiance.

28. Le Tartare qui tirant vne courroye faisoit le mesme bruit qu'auroient pû faire trois coups de pistolets tirés en suite l'vn de l'autre.

29. Vn sorcier qui vend le vent à ceux qui nauigent, qui se perce souuent les iouës auec vn poinçon, comme il est descrit dans l'endroit de la Relation où il est parlé de la mer de Poyan.

30. Chariot auec lequel on voyage fort seurement & auec assez de diligence, quoy que trois personnes, qui y sont assises, ne soient poussées que par vn seul homme.

31. Vn Tartare auec sa femme en croupe, à quoy elles sont fort accoustumees.

32. Vaisseau qui au lieu de voilles à vne espece de Nasse ou le vent entre, & dont on prend plus ou moins en ouurant ou resserrant l'ouuerture.

33. Habit ordinaire des Chinois, *dans la figure de l'Arc de Triomphe.*



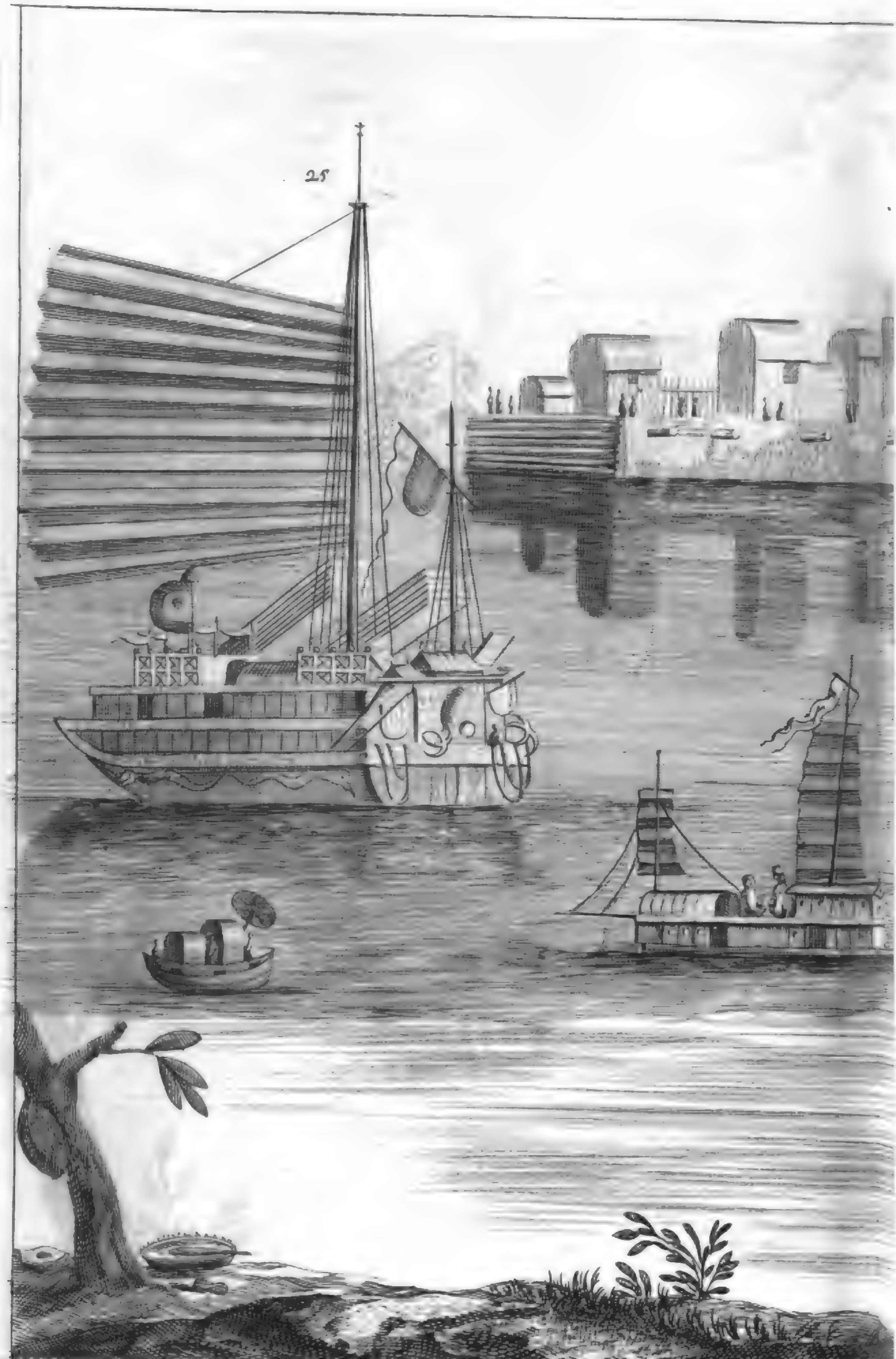
7 6



2

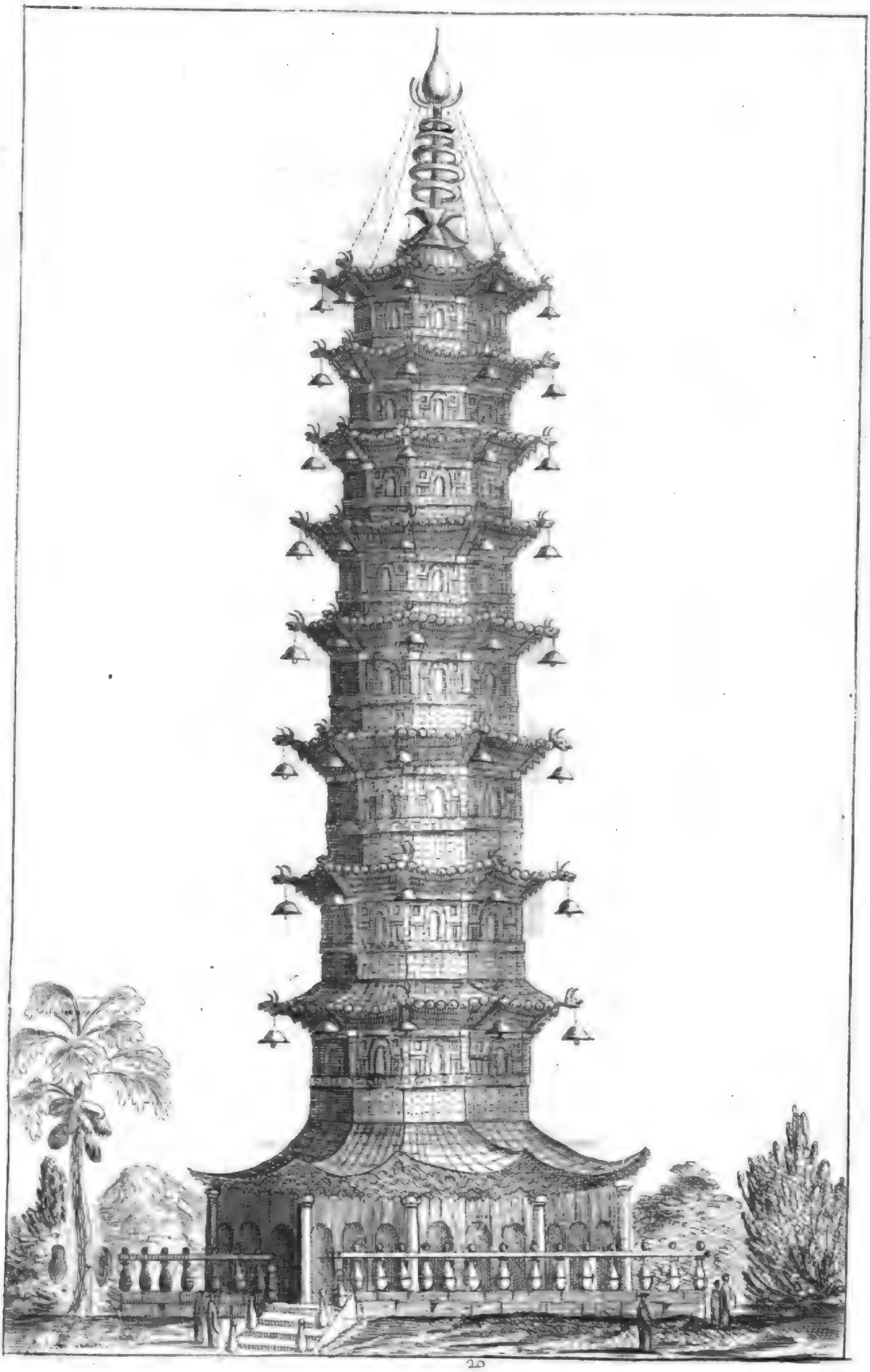





25


24
32
26



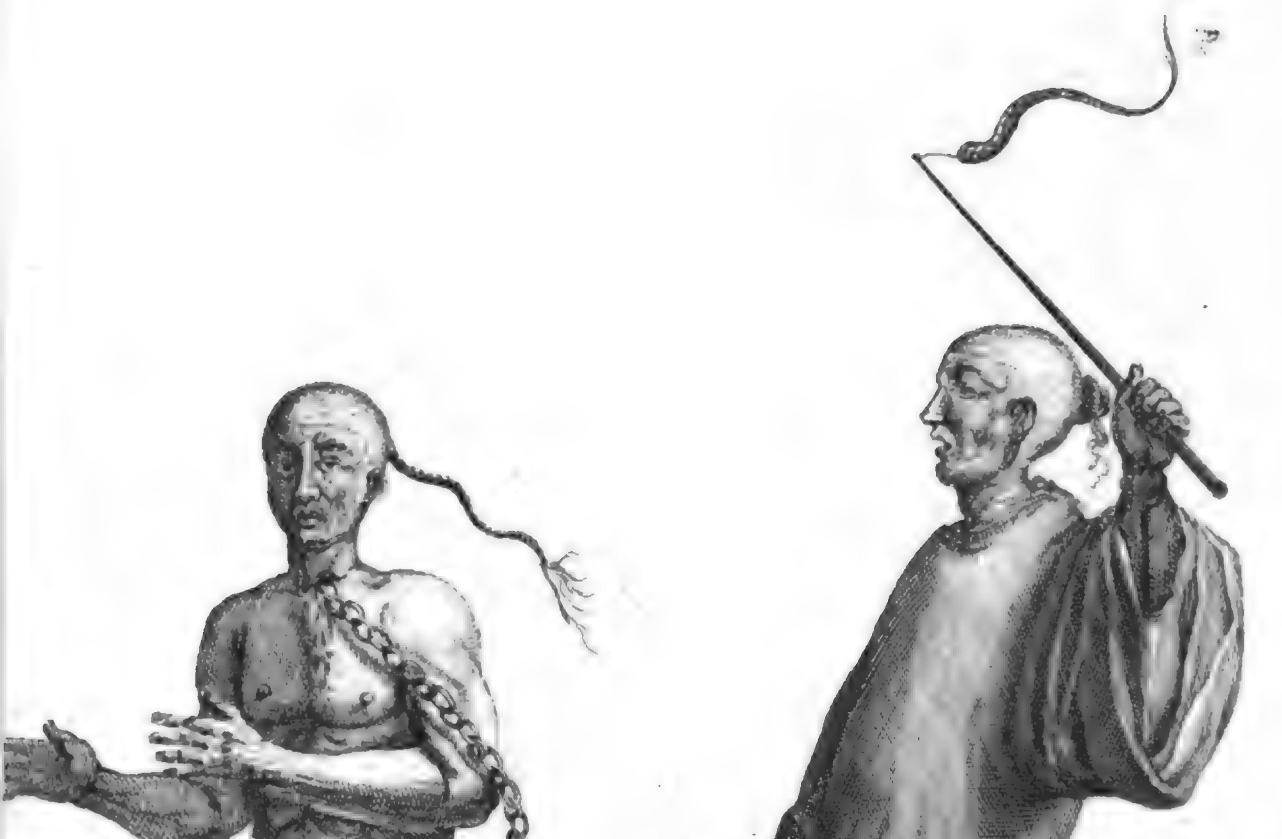


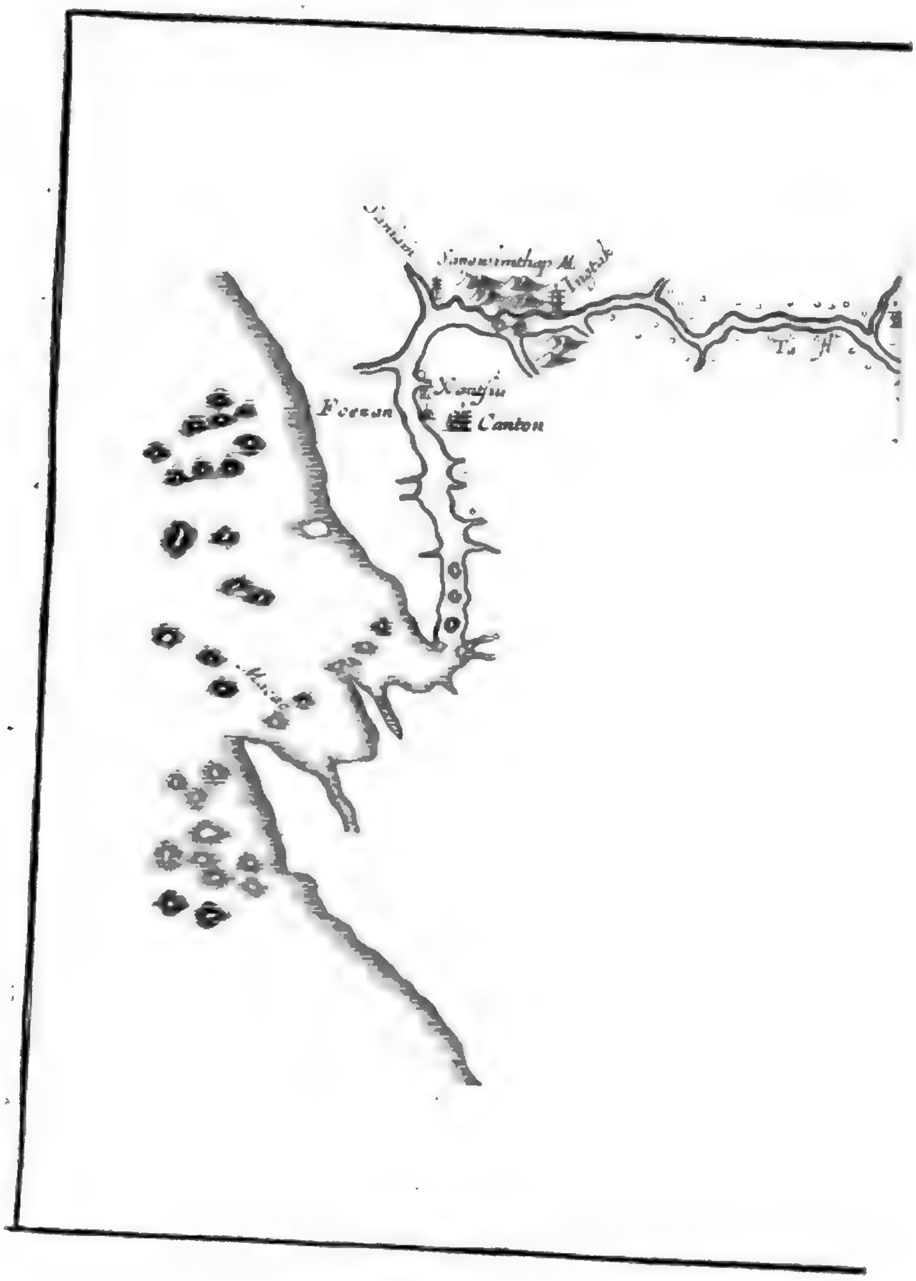



10


8
8






Canton

ROVTE DV VOYAGE
DES HOLANDOIS A PEKIN.

ENTRE les Estats de l'Asie, celuy de la Chine a tousiours tenu le premier rang, pour la douceur de son Air, pour la fertilité du Pays, & pour la multitude innombrable du peuple qui l'habite. La Chine est separée du costé de l'Oest de la Tartarie & des Indes, par les Monts Damasiens; & bornée du costé du Nord par cette fameuse muraille qui a trois cés lieuës d'Allemagne de longueur. A l'Est elle a la Mer qu'on appelle Orientale, qui la couure aussi du costé du Sud, où elle touche au Royaume de Siam: Elle est diuisée en treize Prouinces, où l'on conte 240. grandes Villes murées; auec cela vne infinité de bourgs, de villages, & de Places fortes. La riuiere de Canton, celle de Siam, la riuiere jaune, & le Canal Royal, courent au trauers de quatre de ces Prouinces, de celle de Canton, de Kyamsi, de Xanton & de Pekin: Ces riuieres font pour le moins, si on conte leurs destours, 800. lieues d'Allemagne; de Canton l'on va à Pekin en poste & sans bagage en quarante iours, mais par eau on y met au moins trois mois entiers, & cela sans s'arrester en pas vn lieu. Les Ambassadeurs d'Hollande mirent justement quatre mois à faire ce chemin; le Pays qu'ils virent est plein de montagnes, mais les vallées qu'elles font, sont fort belles & fort fertiles, & la veuë de la Campagne fort agreable: les Grains & le Rys y croissent en abondance: outre grand nombre de fruicts qui sont particuliers à la Chine, ils ont beaucoup de ceux que nous cultiuons en l'Europe, grande abondance de bestail, & toute sorte de volaille & de gibier. Les Chinois sont Payens, leur naturel les porte à la crainte & à la meffiance, ils ont infiniment d'esprit pour la marchãdise pour les Arts & pour les sciences, sont ciuils & affables, & ce qui surprend dauantage, est que plus on aduance vers le Nord, & plus ces peuples se trouuent ciuils & polis.

La riuiere de Canton prend sa source au Sud de la Montagne de Namheung & court du Nord au Sud, le long des murs de la ville de Canton, & apres auoir passé les Isles de Hautaimon, elle se rend dans la Mer. De la Mer iusqu'à Canton elle est assez large pour receuoir de grands Nauires, & les porter iusques deuant la Ville, mais plus auant dans le Pays, elle est pleine de rochers & de bancs de sable; peu nauigable, si ce n'est auec de petites barques, encore les faut-il remonter auec beaucoup de peine & de danger. La riuiere de Kiam prend sa source au costé du Nord de la mesme montagne, & court iusques dans la ville de Nanquin, elle est si grande, qu'on la prendroit pour vne petite Mer, & c'est de là aussi qu'elle tire son nom; car Kiam signifie en Chinois le fils de la Mer.

On peut aller à Pekin auec beaucoup de commodité tousiours par eau, excepté dans la Prouince de Kiamsi, ou dans l'estenduë de 36. lieuës il y a beaucoup de rochers & de pierres, & où l'eau court auec vne grande vistesse; mais depuis Nanquin iusques à Pekin, on fait le voyage aisément sur le Canal Royal & sur la riuiere jaune auec la mesme facilité que l'on va d'Amsterdam à Harlem: Il y a cinquante villes sur ces riuieres & sur le Canal Royal, lesquelles ie décriray cy-apres selon leur ordre & conformément au iugement qu'en ont fait nos Ambassadeurs.

CANTON.

CAnton est à 23. degrez 48. min. de latitude Septentrionale, est scituée sur le costé droit de la Riuiere, son circuit est de 3. heures de chemin, ses Fauxbourgs ne sont point fermés de murailles, mais ils ne laissent pas d'estre considerables par la beauté de leurs édifices : du costé de la terre ferme il y a cinq Forts sur des éminences escarpées & de difficile accés, qui commandent quasi toute la Ville. Les Maisons y sont si belles & les Pagodes si magnifiques, que pour ce seul égard elles merite d'estre mise au rang des principalles Villes de la Chine. Pour aller de la porte qui est vers l'eau, au Palais du Gouuerneur, on passe par dessous 13. arcs de triomphe bastis de pierre & ornés d'excellentes sculptures. On dit que deuant les Guerres cette Ville estoit si peuplée qu'il ne se passoit point de jour qu'il n'y eust 5. ou 6. personnes étouffées dans la foule à l'entrée de ses Portes, ce qui ne sera pas difficile à croire à ceux qui feront reflexion sur la multitude du peuple des Villages qui en sont proches. Il y a plusieurs petites Isles le long de la Riuiere : en entrant dans la Riuiere on void sur la main gauche vne Tour fort éleuée & bastie sur vne haute Colline, elle a 9. étages. On trouue plus auant vne Isle vis à vis d'vne des extremitez de la Ville qui regarde l'Est ; il y a 2. Chasteaux au milieu, & le Pays qui est sur le bord de l'eau qui leur sert de fossé est le Pays du monde le plus fertile, & où l'on fait 2. recoltes chaque année. Cantõ a esté prise 2. fois par force, les Tartares pour en former le dernier siege auoiẽt rassemblé toutes leurs troupes, ils donnoiẽt tous les jours de nouueaux assauts, dont ils estoient repoussez par les Chinois, qui faisoiẽt souuent des sorties sur leurs ennemis auec auantage, sous la conduite de quelques soldats de l'Isle de Macassar qu'ils auoient auec eux, & de deux Maistres Canonniers Hollandois fort considerez des Chinois pour leur fidelité. Les Tartares auoient dressé vn pont de beatteaux du costé de la partie Orientale de la Ville pour leur couper la communication de la Ville de Hautaymon & d'autres places; quand l'ouurage fut acheué les Chinois firent vne sortie de ce costé, prirent la demye-lune qui estoit à la teste de ce Pont, & brûlerent en vn iour vn Ouurage qui auoit cousté plusieurs Moys aux Tartares; cét eschec leur fit perdre courage, ils tinrent Conseil, & prirent la resolution de traitter sous-main auec le Gouuerneur de la Ville, il demeure d'accord de leur ouurir les portes pour 40. mil teils d'argent comptant. Ils se presentent à l'heure qui auoit esté concertée, ils les trouuent ouuertes, leur Caualerie s'auance pour occuper leurs principaux Postes de la Ville, & pour empescher les Chinois de se rallier, ils pousserent vne troupe qui s'estoit mise en estat de leur faire resistance, & firent apres vne si cruelle boucherie de tout ce qu'ils trouuerent de ces pauures gens, qu'ils disent qu'il en mourut plus de 80. mille sans ceux qui estoient morts de faim & d'autres miseres durant tout le siege : elle fut prise en 1650. & lors que les Hollandois y arriuerent, elle s'estoit tellement remise qu'elle auoit presque repris tout son ancienne splendeur. Il y a à Canton deux Gouuerneurs d'vne égale authorité, tous deux d'vne ancienne Maison de Pekin. Le Roy de la Chine auoit fait couper la teste à leurs Peres, les fils s'estoient sauuez dans la Prouince de Leautong, ils s'attacherent à faire la Cour au Tartare qui se preparoit dés ce temps-là à la Conqueste de la Chine; le Tartare apres auoir receu plusieurs témoignages de leur fidelité, donna le tiltre de Pignamond à l'aíné & à l'autre celuy de Signamond, tiltres Chinois qui marquent autant d'autorité que celuy de Vice-Roy en Europe. Ils deuoient estre fort satisfaits de la vengeance du tort qui auoient esté fait à leurs Peres, puis qu'il y a des endroits de cette Prouince ou l'on fait assez de chemin toujours au milieu des ruynes des Villes qu'ils ont desolées ; ces principaux Chefs ou Viceroys, ont au dessous d'eux cinq autres personnes qui ont part au Gouuernement de la Ville : le grand Mandorin, c'est à dire le Chef du Gouuernement Politique, le Toutang ou Commissaire du Roy dans Pekin, le Tesininin, ou Tresoriers de la Prouince, le Poetsensie Lieutenant Ciuil de

Le Theil vaut enuiron vn Ecu cinq sols.

Canton, & le Haitou ou le Commissaire General de la Marine, & des Nations estrangeres; les deux premiers sont mis de la part de l'Empereur dans Canton, leur commission dure trois ans: ils y ont vne si grande authorité que le Viceroy ne peut rien conclurre d'important que de concert auec eux, mais les trois autres sont choisis par les quatre premiers: tous les Magistrats qui ont l'administration de la Iustice & de la Police de la Ville doiuent estre estrangers, de peur que l'interest du sang & des alliances ne corrompe leur jugemens; ceux au contraire qui sont en charge dans les troupes doiuent estre originaires du Pays & natifs de la mesme Ville, afin que l'interest de leur Patrie & de leur famille les oblige & les interesse dauantage à sa deffence & à sa conseruation.

Enuiron deux lieues & demie au de-là de Canton, on entre dans la Bourgade de Foezan, où est l'estape des étoffes de la Chine, comme sont draps d'or & d'argent, satins de toutes sortes de couleurs, les Damats, les Brocats, les Camelots & ces autres étoffes qu'on appelle des Pelings, Gielins, Pangsiens, toutes lesquelles étoffes se font en ces quartiers, & se transportent de là par tout le Royaume de la Chine.

XANTSIV.

EST situé sur le costé droit de la Riuiere vne lieuë plus auant dans le Pays, dans vn vallon fort agreable enuironné de Montagnes, elle n'est pas fort grande, mais elle a esté autrefois fort peuplée.

SANIVIN.

PEtite Ville sur le bord de la Riuiere, à peu pres comme Amersfort, elle a esté autrefois d'vn grand commerce à cause de son assiette fort commode, elle est maintenant tout à fait détruitte, en sorte qu'on n'y void pas 50. maisons entieres, les Tartares qui l'ont ruïnée n'ont point touché aux murailles, ny aux portes de la Ville, qui sont encore en bon estat.

INGTACH.

PEtite Ville d'vn aspect agreable bâtie sur vne pointe de terre sur la gauche de la Riuiere, elle a prés d'vn quart de lieue en quarré, fermée d'vne haute muraille, auec vn Faux-bourg qui paroist auoir autrefois esté fort riche: à l'entrée du port sur la droite est vne Tour, qui a neuf estages, & qui est d'vne construction fort ingenieuse: le Pays des deux costez de la Riuiere est fertile & fort peuplé.

Entre les Villes de Sanjuin & d'Ingtach est la merueilleuse Montagne de Sangvimthap, qui naturellement est diuisée depuis le haut iusqu'au bas, en sorte que la Riuiere y passe facilement; le long des bords il y a vn chemin taillé pour les bâtelliers, afin de pouuoir marcher quand ils tirent leurs barques; & parce que de ces Montagnes naissent plusieurs ruisseaux qui courent vers la Riuiere, il y a par tout de petits ponts de pierre pour trauerser plus commodement ces endroits par où les torrens se rendent dans la riuiere: Sangwimpthap signifie montagne vollante, ainsi nommée d'vn certain Temple ruïné où il n'y a qu'vne porte, & lequel, selon la tradition des Chinois, a esté transferé sur céte montagne en vne nuict, du costé du Nord, où il estoit auparauant.

SVCHEV

EST encore située sur vne pointe qui auance à la gauche de la grande riuiere; elle est ceinte de hautes montagnes du costé de la Terre: cette Place est de fort grand commerce & propre à la nauigation: elle est à Ly 300. d'Ingtack: Elle a sous son ressort ou iuridiction 5. autres Villes qui sont là autour; de l'autre costé de l'eau vers l'Est est son Fauxbourg, dont les bâtimens sont magnifiques, & d'vne structure extraordinaire, & au milieu de l'eau sur vne petite eminence est vne Tour qui a cinq galleries ou estages, ses fortifications sont hautes, ses remparts éleuez & reuestus de bonne brique auec des plattes formes pour placer de l'Artillerie, elle n'a point de fossez: la pluspart des maisons y ont esté détruites par la guerre.

La figure de la Tour de Porcelaine seruira à rendre plus intelligible la description de ces Tours.

NAMHEVNG.

LA Ville de Namheung qui est la derniere des places qui sont au Nord de la Prouince de Canton est semblable à Sucheu située de mesme, sur vne langue de terre entre les deux riuieres, situation qui l'a rendroit imprenable, si elle estoit ménagée, sans y employer d'autres auantages que ceux qu'elle tire de la nature mesme. Il y a de bons ponts de pierre pour passer de la Campagne en la Ville, chacun de ces Ponts à 8. arcades, & chaque arcade est barrée par de grosses chaînes de fer, en sorte que personne n'y peut passer que du consentement du Gouuerneur, & apres auoir payé le droit de peage: elle a esté fort mal traittée par les Tartares la derniere fois qu'ils l'ont prise, toutefois du costé de la riuiere où demeurét la pluspart des Marchands & des voituriers, les maisons y sont encore en leur entier, apparamment pour s'estre racheptez du pillage à force d'argent: l'on void en cette Ville plusieurs maisons où le nom de nostre Sauueur est graué en lettres d'or au dessus des portes.

Entre la Ville de Namheung & la Ville de Nanjan, est vne fort haute montagne, qui a pris son nom de la Ville de Namheung: il faut passer par cette Montagne quand on va par terre à Nanjan: sur la cime se void vn beau Temple, & à l'ouuerture d'vn autre fort ample qui y est, il y a quantité de Prestres; sur cét autre il y a vn pont de pierre pour le trauerser, au milieu de ce Pont vn portail de pierre, qui marque la separation des deux Prouinces de Canton & de Kiansy, de maniere qu'on peut d'vne ajambée passer de l'vne à l'autre. Le chemin qui conduit par cette Montagne depuis la Ville de Namheung, iusqu'à celle de Nanjan est aussi bien paué que les plus belles rües de nos Villes de Hollande, ce qui le rend fort commode aux personnes qui voyagent; la veuë, d'ailleurs en est fort agreable, à cause des belles pleines des Campagnes labourables qui l'enuironnent, & des ruisseaux d'eaux courantes qui les abbreuuent, dont le murmure entretient agreablement ceux qui y passent.

NANIAN.

SA situation est d'vn terroir fort plaisant mais resserré entre des montagnes & des rochers: elle est separée en deux par la riuiere de Kiam qui vient du costé N. N. O. dans la partie meridionale, les maisons sont fort prés les vnes des autres, il s'y fait vn grand negoce, cette place est vn peu plus petite que Namheung, mais elle n'est pas si ruïnée: du costé du Nord il y a vn Pagode basti sur vne pente auancée de la montagne.

KANCHEV.

LA Ville de Kancheu eſt ſituée à la hauteur de 26 deg. 40. min. eſt de forme quarrée, tout au bord de la riuiere de Kiam, dans vne Campagne fort peuplée & d'vn grand trafic, tant par eau que par terre : c'eſt la ſeconde place de la Prouince de Kianſy. Le Toutang qui y tient ſa Cour a authorité ſur les Prouinces de Kianſy, de Focquien, Huquam & de Quanſey, c'eſt à dire ſur tout ce que les Tartares tiennent dans ces Prouinces; il tient vn plus grand rang que les autres Toutangs, auſſi luy donne-t'on en langue Chinoiſe la qualité de Viceroy, qui eſt au deſſus de celle d'vn Toutang ordinaire, & on l'appelle Lonkonquungmoen. On void icy 4. grandes portes qui ont le nom des quatre coſtez du monde & bâties en tournant; on entre dans la porte du couchant apres auoir monté vn degré de pierre au haut duquel ſont deux arcades qui font l'ouuerture de la porte: entre ces deux arcades eſt vn canon de fer du calibre d'vne demie coulevrine, pour en deffendre l'entrée: les ruës y ſont nettes, & quelques-vnes ſont pauées de grands carreaux de pierres. A l'Eſt il y a vne Tour auec 9. eſtages, du haut de laquelle on peut voir toute la Ville : il y a pluſieurs belles maiſons & Pagodes excellemment baſties. Le Pagode Cuilkiauſimiao eſt le plus renommé; dans le premier baſtiment de ce Pagode, il y a des ſtatuës de deux Geans fort hauts, aſſis l'vn d'vn coſté l'autre de l'autre; l'vn étrangle vn Dragon, l'autre menace ceux qui le regardent auec ſon épée nuë & ſa mine affreuſe, il a vn Nain à ſes pieds: la differente intelligence de ces figures, fait aſſez voir combien les Chinois ſont habiles en l'art de la ſculpture : le ſecond bâtiment tient à la muraille, autour ſont des Autels auec des Idoles: dans le troiſieſme il y a vne Deeſſe ou Idole dorée d'vne hauteur extraordinaire, & c'eſt en cét endroit que les Preſtres ont leur Dortoir qui regne tout autour, & eſt fermé auec des rideaux : les murs de cette Ville ſont hauts & forts, conſtruits de bonne brique; toutes les canonnieres ſont ornées de teſtes de Lions: le circuit de ce Pagode a preſque deux heures de chemin : au Nord ſe voit vn nombre infiny de batteaux qui arriuent de diuers lieux & Prouinces, & qui payent icy vn certain droit.

VANNVNGAN

EST à droit de la riuiere dans vne plaine vnie & fertile : elle n'eſt pas bien grande, autrefois elle eſtoit bien baſtie, & fort propre, comme il ſe peut encore voir par les debris qui en ſont demeurés, & par vn portail fort ſuperbe.

Les Tartares y ont fait de grands rauages, & l'herbe eſt ſi haute par tout, & les maiſons tellement ruynées que l'on ne ſçauroit meſmes trouuer les veſtiges des ruës. Vn peu plus loin eſt la bourgade appellée Pekitſiuen, ou les Capitaines des Nauires ont accouſtumé de ſe fournir de voilles, & de tout ce qui leur manque pour leurs Vaiſſeaux, elle eſt d'vne grande enceinte , il y a en entrant des grottes faites par artifice , mais la guerre les a ruinées pour la pluſpart : la plus conſiderable eſt haute d'enuiron 40. pieds & large à l'auenant: elle a deux voutes, où l'on peut monter par vn degré, dont les marches ſont baſſes, larges de quatre enjambées; tout cét ouurage eſt de terre glaiſe, mais ſi bien trauaillée qu'on prendroit cette grotte pour vne choſe que l'eau auroit faite, en ſe faiſant chemin au trauers d'vne roche.

TAIKO.

LA Ville de Taiko eſt à la gauche de la riuiere, les murailles en ſont hautes, les ruës eſtroites & pauées de petites briques, mais fort propremét & vnimment: du coſté du Nord on paſſe vn pont de pierre d'vne arcade qui donne entrée dans la Ville; il y a de belles maiſons, mais toutes deſertes & inhabitées, auec 2. Tours, dont l'vne a eſté en partie renuerſée par la foudre.

KINNVNGAN.

LA Ville de Kinnungan est située à costé gauche de la riuiere, l'enceinte de ses murs est de plus d'vne heure de chemin, il y a diuers bâtimens tres-beaux & haut éleuez, mais presque entierement ruinés par les dedans: au milieu de la riuiere vis à vis de la Ville est vne Isle remarquable par vn Pagode nouuellement bâti, & entouré d'vne haute muraille: les ruynes que l'on void de cette Ville & de ses enuirons font iuger qu'elle doit auoir surpassé en richesses & en magnificence toutes les autres de cette Prouince. Les Chinois ne peuuent assez exagerer tous les rauages & les violences qui y ont esté exercées par les Tartares, mais la derniere fois les Tartares en emmenerent plus de quatre mille femmes ou filles des plus considerables familles, qu'ils firent conduire en leur pays, où elles furent venduës pour fort peu de chose, & contraintes de se prostituer pour satisfaire à l'auarice de leurs Maistres, qui en tirent du profit; condition miserable pour des personnes esleuées dans la retenuë & dans l'honnesteté.

KICHIEVHEEN.

LA Ville de Kichieuheen est à la gauche de la riuiere, elle a de grãdeur enuiron deux heures de chemin, bastie d'vne maniere extraordinaire; a la forme d'vn Triangle auec quatre grandes portes dont les battans sont de fer: elle a 700. pas de longueur le long de l'eau, auec vne muraille de 15. pieds de haut, sans fossez; on y entre par vne longue auenüe, apres auoir passé trois barrieres, qui sont bien faites & ornées de sculpture assez belle.

SIAKANIEN.

ESt au pied de la Montagne, dont la pointe éleuée panche vn peu du costé de la Prouince de Honan; ses murailles enferment vne bonne partie d'vne Montagne voisine, qui se laboure & est fort fertile: il y a vn fort grand & fort ancien Pagode où ces pauures Payens viennent de toutes parts en pelerinage. Leurs ruës sont la plusspart pauées de caillous, sont fort tortües, & vont en montant sur la coste de la montagne; on void icy deux Arcs de triomphe qui sont fort beaux & construits de pierre grise, mais la plusspart des maisons des habitans ont esté détruites par les Tartares; ils l'ont prise trois fois durant la guerre, & depuis les derniers troubles, elle a esté trois fois prise par des troupes de voleurs qui l'ont encores plus mal traittée que les Tartares.

SIRIKAN.

ESt de la mesme grandeur que Siakanien que nous venons de décrire; elle est à droite de la riuiere en vn lieu fort commode; vers le bord du costé de l'eau il y a vne porte tres-haute & forte, bastie de brique.

SVCHIM.

ESt à droite de la riuiere dans vne plaine vnie où il y a 2. arcs, faits d'vne architecture qui nous étoit nouuelle; elle est quarrée, d'vne heure de chemin de circuit, du costé du Nord on y void vn Fauxbourg fort peuplé & bien basti, ses murs sont de 20. à 25. pieds de hauteur, & d'vne cõstructiõ agreable, toutefois elle n'a point de fossez non plus que la plusspart des Villes de la Chine, enfin sa fertilité & sa beauté luy donnent vn tel renom, que l'on y va promener exprés de Peking mesme, où est la Cour du

Roy, pour la voir. Les sorties de cette Ville & la Campagne où elle est scituée est si belle, que les plus beaux Iardins ne sont point plus agreables à voir. On dit qu'il y a vne femme fort riche, & qui y possede tant de biens, que les droits ordinaires qu'elle en rend tous les ans à l'Empereur, montent à mille theils, qui vallent 3500. florins.

KIANSI.

LA Ville de Kiansi est sur le bord de la riuiere de Kiam, son enceinte est quarrée & de 66. Ly de tour, dont il n'y en a que 20. Ly, où il y ait des murailles: Elle a sept portes, dont quatre sont fort magnifiques & haut éleuées: on dit que lors que les Tartares firent la premiere inuasion dans le pays, il y auoit dans cette Ville plus de 40000. Chinois, lesquels apres vn an & demy de siege & d'vne vigoureuse resistance, enfin se rendirent & furent tous massacrez; ils auoient eux-mesmes auant que de se rendre, mis le feu à tous les vaisseaux qui estoient dans leur port, & aux 4. coins de la Ville: Elle a encore depuis souffert deux autres sieges dont elle s'est tellement remise, qu'à-present on la void en si bon estat, qu'elle peut tenir rang entre les plus fameuses Villes de la Chine. Ses habitans trafiquent fort, & entretiennent grand commerce auec celle de Sincheu & les autres Villes marchandes, sises à l'opposite de l'Isle Formosa. Il y a deux Lieutenans, dont le pouuoir & l'authorité sont égales; l'vn a le gouuernement de la Bourgeoisie, l'autre le Commandement des Troupes; ils sont tous deux originaires de la Chine, mais nourris dés leur jeunesse à la Cour de Tartarie & de grande consideration. Outre ces deux Gouuerneurs, il y a encore icy cinq Senateurs ou Conseillers, à sçauoir Poëtsientie Tresorier de l'Empereur, Ansansie President de la Iustice; Thieckhouckthouw, principal Docteur & chef de la Iustice; le Haitoû & le Pigsentaaw Commissaires des Troupes par Mer & par Terre.

Entre plusieurs magnifiques bastimens est le Tẽple de Thasikong, tres-beau & fort renommé. A l'entrée il y a trois portes à costé l'vne de l'autre, couuertes de thuiles vernissées. En entrant on void le Louia assis au milieu d'vn grand nombre de Statuës vne fois aussi grandes que le naturel, vestu d'vne maniere assez semblable à celle des anciens Romains: Il a vn manteau d'vn petit taffetas rouge sur ses espaules, est au milieu de deux colones, deux dragons épouuantables y sont entortillez. Le second bastiment a deux escaliers fort larges vis à vis l'vn de l'autre, qui sortent dans vne gallerie ruïnée toute garnie & remplie de Statuës, on peut tourner tout à l'entour. En entrant sur la droite est ce Puits où autrefois fut enfermé & tüé par l'Heros, que l'Idole que ie viens de dire represente vn serpent qui tenoit tout le Païs en crainte; ce second Saint Georges en vint about, & en déliura le Pays. Ce Puits est de douze pas en quarré, auec vne fermeture de pierre grise, & plein iusqu'au haut d'vne eau verte.

Vn peu au delà de Kiansi est vn village appellé Wotsing à la gauche de la riuiere de Kiam, sur la pointe d'vne Isle esleuée, & sablonneuse: son estenduë en longueur est enuiron d'vne heure de chemin; il y a vne belle ruë habitée par des marchands, dont les boutiques & les magazins sont fournis de toutes sortes de marchandises; aussi n'y demeure-t-il que des Marchands. La Porcelaine y est en grande abondance & plus facile à auoir que dans Kiansy mesme, & parce que iusqu'à present on n'a encores eu aucune certitude de la maniere dont on la fait, i'ay iugé qu'il ne seroit pas inutile d'en faire icy la description. Il y a dans la Prouince de Nankin vne Ville que l'on appelle Goesisol, ou, comme quelques-vns disent Feytiou: c'est de-là que l'on tire la terre de la Porcelaine, elle se trouue entre les roches des Montagnes, cette terre se bat bien menuë, & estant pilée fort deliée, se met dans des Tobbes ou vaisseaux de bois pleins d'eau, là où la plus subtile va au fonds, on le pétrit en suite en forme de petits cubes ou dez, du poids d'enuiron trois Catti, ces morceaux de terre ainsi pétrie & preparée se vendent à des gens qui les viennent querir d'ordinaire de la Ville de Sintesimo, ou, Iontiou size en la Prouince de Kiansy enuiron 400. Ly à l'Est de ce Village de Woetzing, & qui les transportent chez eux, où ils l'employent & la cui-

Maniere dont on fait la Porcelaine.

sent de la maniere suiuãte;ils font biẽ chauffer leurs fours l'espace de 15. iours de suite,& puis les tiennẽt si bien fermés,qu'il n'y sçauroit entrer d'air le moins du mõde : au bout de 15. autres iours, on ouure la fournaise en la presence d'vn Officier qui en fait la visite , & prend le cinquiesme de chaque sorte pour l'Empereur , ils l'a vendent en suite à ceux de Vcienien d'où on le transporte par tout ailleurs ; & bien que cette terre glaise soit tirée de la Prouince de Naukin , toutefois ou elle se tire ils ne la sçauent pas trauailler , comme aux lieux que ie viens de dire , où cét art est en sa perfection , & où l'on sçait bien l'orner de toutes sortes de figures auec de l'Indigo : c'est vn secret parmy eux qu'ils n'apprennent qu'à leurs enfans & parens les plus proches : dans ce Village de Woetsingh on voit vn nombre incroyable de beaux Vaisseaux, qui attendent qu'on les charge de ces Porcelaines, pour les transpotter par toute la Chine.

Il y a vn Temple dans ce Village basti en l'honneur de leur Neptune, ou du Dieu des Eaux, vis à vis duquel est vne Galerie couuerte par dessus, où l'on fait des jeux & des spectacles à l'honneur de ce Dieu · car les Tartares & les Chinois qui ont dessein de passer la Mer de Poyan , non seulement sont obligez de faire icy leurs sacrifices dans ce Temple , mais il faut encores outre cela, que chacun d'eux fasse joüer vne Comedie courte ou longue , selon que sa commodité le permet : d'abord les choses qui doiuent estre offertes, sont presentées par le Prestre à l'Idole, en suite on jette sur l'Autel du sang de l'offrande , puis on allume quelques cierges & autres parfums auec des petits Batteaux de papier doré ou argenté, faits exprés , qu'on fait brûler ; le Prestre rend les restes de l'Offrande de celuy qui fait faire le sacrifice , ou à quelqu'vn de ses gens, afin qu'ils le mangent, en quoy ils sont fort differens des Prestres de l'idole dont il est fait mention en Daniel. La raison de cela est que leur profession ou regle, ne les oblige pas seulement de garder le Celibat , mais encore de ne goûter d'aucune chose qui ait eu vie, si bien que les Mariniers qui sont priez à ces repas se soulent de viandes , excitans leurs maistres à offrir amplement , principalement s'ils sont à des Maistres qui ne leur fassent pas ornairement bonne chere , il leur arriue quelquesfois d'abandonner leurs Vaisseaux & mesmes de faire qu'ils viennent heurter contre le Quay , dont ils rejettent la faute sur le Capitaine du Vaisseau , luy reprochant que c'est ainsi qu'il en arriue quand on s'oublie enuers les Dieux , & que de cette façon ils auront encore bien d'autres dangers à essuyer , les obligeant par-là à faire de plus grandes offrandes : Les ceremonies du sacrifice estant acheuées , le Prestre s'auance vers celuy qui a offert , & luy presente vn certain Vaisseau verny de Lacque, afin qu'il en tire vn billet, ou est marqué quelle Comedie l'on doit faire joüer ; ce billet aussi-tost est enuoyé à ceux qui sont dans la Galerie dont i'ay parlé cy-deuant ; incontinent apres on ouure le Theatre & la Comedie commence , le pays est plein de ces Comediens , ils sont diuisez par troupes particulieres , toutefois il n'est pas permis d'estre Comedien à tous ceux qui voudroient bien estre de ce nombre, mais le priuilege de fait la Comedie s'aferme au plus offrant.

NAMKVN

EST à droite de la riuiere, en vne Campagne, où il y a plusieurs Collines : elle a autrefois esté fort renommée , mais elle est bien diminuée depuis les guerres : ses murailles sont hautes, les premieres assises sont de pierre de taille, & le haut de brique, deffendües de vingt bastions dans vne raisonnable distance les vns des autres : ils sont bastis sur les éminences des Collines , qui s'étendent enuiron d'vne heure de chemin tout autour de la Ville. A l'Oüest sont deux arcades à l'entrée d'vne porte de pierre par ou on passe pour entrer dans la Ville ; la premiere rüe sur la droite est pleine de beaucares, mais les maisons sont fort ruynées , & desertes pour la pluspart.

LA MER DE POYAN.

CEtte Mer a de longueur vnze lieuës vn quart : en quelques endroits il y a des dunes & des roches qui empeschẽt qu'elle ne deborde, elle a au milieu de ses eaux plusieurs grãdes Isles fort dangereuses à cause des roches dont elles sont enuironnées. On y void sur la gauche enuiron à moitié chemin, vne ville qu'on appelle Nangiangfor, auec deux tours, & les deux villages, Singhsongouw & Siouskoetsang : & aussi vn Rocher nommé Gammatho, fort haut & extraordinaire, qui paroist hors de l'eau, entrecoupé de beaux vallons, plantez d'arbres auec des prairies fort diuertissantes : du costé de main droite se void vne autre montagne pleine de roches appellée Takoesan, on prendroit ces endroits plustost pour des iardins de plaisance que pour vn simple paysage. Derriere la ville de Nangiangfoé est aussi vne montagne extremement haute, qu'on appelle Luwliam, où l'on dit qu'il y a 360. Temples, ce qui est aizé à croire ; car les Prestres de la Chine, bastissent ordinairement leurs Temples sur des éminences. Tout proche d'vn village qu'on appelle Sioustroutsang, est aussi vn Temple de grand renom auec vn Conuent de Religieuses fort beau & bien basti, où elles ne viuent que des aumosnes que des gens qui courent cette mer auec de petits bateaux leurs ramassent, abordant toutes les ionques qui y passent ; les hommes n'entrent point dans leur cloistre.

On void sur le mont Takoesan vne tour qui a six estages & vn Temple, ou plutost vn Conuent d'hommes, qui ne viuent que d'aumosnes, de mesme que ces dames dont ie viens de parler.

HVKOEN.

CEtte ville est scituée à l'extremité de la Mer de Poyan, & sur le costé droit de la grande riuiere de Kiang. Auparauant la desolation de la Chine, c'estoit vne place fort agreable, où le commerce alloit bien, & qui estoit fort riche : ses ruës ne sont point droites, elle est toute par haut & par bas ; car elle est assise, ou pour mieux dire, ses maisons paroissent attachées sur les pentes de quatre montagnes, dont l'vne est passablement haute, & les trois autres vn peu plus basses : elle est entourée de sept autres montagnes plus éleuées, qui la commandent ; sur ces montagnes sont de beaux pasturages, on les a attachées à la ville, pour sa plus grande seureté, par vne muraille de 25. pieds de haut, tellement qu'elles font vne partie de la ville : au Nord de cette ville est vn rocher couuert de buissons auec vn beau Pagode au costé du Midy, le pied de ce rocher auance iusques dans l'eau & sert d'abry aux vaisseaux qui font cette nauigation. On void aux enuirons de cette ville quantité de beaux Temples, qui semblent attachez au sommet des rochers & des montagnes, & beaucoup d'autres ouurages si extraordinaires, que nos gens, quoy qu'ils eussent veu la moitié du monde, ne les pouuoient assez admirer. Elle est fort habitée & bastie prés à prés, ses maisons sont de pierre, & les boutiques remplies de marchandises de toutes les sortes ; les viures sont icy en abondance ; mais principalement le poisson qui y est à fort bon marché ; ils y peschent des Thons qui viennent nager iusqu'au pied du rempart, ils sont en estime chez les Chinois, à cause qu'ils n'en trouuent gueres ailleurs.

PHANCHEV.

C'Est la derniere ville, au Nord de la Prouince de Kiansy, elle est située derriere vne Isle, à la droite de la riuiere dans vn vallon resserré entre de grandes

Collines : ses murs s'estendent iusques sur la haut des montagnes, sur lesquelles il y a de belles maisons. Elle est vn peu plus petite que Hukoen, mais d'ailleurs elle iouït d'vn grand commerce, qui enrichit ses habitans.

TONGLAEV.

C'Est la premiere ville du costé de la Prouince de Nankin, elle est scituée sur la riue de Kiam, en vn endroit plein de colines, bien munie de bons bastions & de murailles tout à l'entour, il n'y reste qu'vne seule ruë, les Tartares ayant destruit tout le reste, dont il ne paroist plus que des ruines : entre les bastimens qui subsistent encores est celuy où le Gouuerneur tenoit sa Cour, d'vne structure fort surprenante. Deux hautes portes fort éleuées, semblables à des arcs de triomphe, en font l'entrée, on trouue aprés vn bel estang qui reçoit son eauë pardessous les murs de la ville : dans le milieu de cet estang est vne agreable maison.

L'on voit entre ces deux villes que ie viens de décrire, au milieu de la riuiere de Kiam, vne colonne qui fait la separation des Prouinces de Kiansy & de Nankin. La Nature l'a faite, car c'est vn rocher à qui elle a donné cette forme, elle a au midy vn beau Temple auec vn Conuent, où il y a pour le moins cent Prestres, qui viuent des aumosnes qu'on leur donne.

ANHING

PAroit fort magnifique, sur la gauche de la riuiere de Kiam, elle peut auoir enuiron deux heures de circuit : le long de l'eau est vn beau faulxbourg, orné de Pagodes & de maisons fort iolies : ses murs ont plus de vingt-cinq pieds de haut, & sont faits de briques : du costé de terre, il y a vne petite coline, sur laquelle est basti vn Temple auec vne haute tour.

TONGLING

PEtite ville scituée en vn agreable lieu, enuironnée de montagnes, elle a la forme d'vne feüille de treffle, son circuit est enuiron d'vne demie heure de chemin. On y aborde par la grande riuiere de Kiam, aprés auoir passé deuant vn petit Chasteau scitué au fonds d'vne Baye, où les Ionques sont couuerts de la force de l'eau : sur la cime des hautes montagnes qui paroissent au dessus de la ville, on entend vn bruit extraordinaire. Ce petit Chasteau s'appelle Vpon, & est scitué iustement sur le bord de la riuiere, il est fermé d'vne bonne muraille de vingt pieds de haut, & d'enuiron mil deux cents pas de tour ; au milieu de la plaine est vn Pagode dont la couuerture, qui finit en pointe, est fort agreable.

VFOE.

C'Est vne des plus grandes & des plus fameuses villes de la Chine, pour son trafic & pour son Port d'vne heure de circuit auec des maisons de costé & d'autre fort peuplées, elle est scituée sur les bords d'vne belle eauë courante, qui se va perdre dans la riuiere de Kiam. Tous les Ionques & autres bastimens qui passent par deuant, sont obligez d'y payer vn droit : cette ville est tres-considerable par ses edifices publics, par les maisons de ses habitans & par ses Pagodes. Il y a à chaque pointe de ce Port, vn fort basty à l'Hollandoise auec ses bouleuers & ses parapets, nous n'y vismes aucune machine de guerre, quoy que ce soit

le lieu où se font les meilleures armes de tout le Pays, & dont les Habitans tirent vn gain tres-considerable: C'est aussi icy qu'est establie l'estape de la Biere de la Chine, on la brasse en cette Ville pour estre portée apres par tout le Royaume.

TEIITONG.

EST située derriere vne Isle à la droite de la riuiere; on la peut voir de deux lieuës de loin, ç'a esté autrefois vne fort belle ville; mais les Tartares qui l'ont prise & reprise, l'ont reduite en vn estat déplorable, & ne luy ont laissé que trois tours, dont la hauteur marque encores aujourd'huy l'ancienne magnificence de cette Ville.

NANKIN.

NANKIN estoit autresfois la residence des Rois de la Chine, mais le Roy Humvus ayant déliuré le Royaume de la tyrannie des Tartares l'an 1368. le Throsne Royal fut transferé de Nankin à Pekin, afin d'estre plus proche de la frontiere, & de fortifier la partie de l'Estat la plus exposée aux incursions des ennemis. Depuis ce temps là, Nankin n'a plus tenu que le second rang. Elle à 32. degrez de latitude Septentrionale, esloignée seulement de quinze lieuës de la mer, est bien bastië, le circuit de ses murailles est enuiron de six lieues d'Allemagne, sans y comprendre les fauxbourgs, dont nous ne vismes point le bout: elle touche du costé du Nord à la grande riuiere de Kiam, a vn fossé profond que l'on passe sur vn pont de quatorze batteaux; du costé de l'Est, elle s'estend dans le pays jusqu'à vne longue vallée qui en diuers endroits est trauersée de canaux si profonds, que les vaisseaux qui viennent de la mer, y trouuent assez d'eau pour y pouuoir charger & décharger leurs marchandises. Les murailles ont trente pieds de haut, sont bien basties de pierre de taille par embas, & de brique en haut, auec des ornemens qui les terminent & qui regnent tout autour, il y a treize portes dont les battans sont de fer, auec de bons corps de garde à droit & à gauche; la foule est toûjours si grande à la porte vers l'eau, que l'on a de la peine à s'en tirer. Les ruës principales de la ville sont la pluspart tirées à la ligne, larges de 28. pas, & au milieu il y a de grandes pierres bleuës; il y a des barrieres de 100. pas à 100. pas de distance, qui se ferment toutes les nuits, & à chacune il y a vn Capitaine sous la conduite duquel tout le voisinage est diuisé.

Voyés la figure.

Les maisons ordinaires des Bourgeois sont mal basties, les appartemens pressez & peu commodes, auec des enseignes extraordinairement hautes au deuant, & des planches sur lesquelles ils marquent tout ce qui est dans la maison. Les boutiques & magazins sont toutefois fort propres, & bien fournis de marchandises de toutes les sortes, & quoy qu'il y ait à ce qu'on dit, plus d'vn million d'hommes, neantmoins toutes les prouisions de bouche y sont en abondance & à grand marché, plus qu'en aucun autre lieu, dont on ne s'estonnera pas si l'on considere la fertilité de la campagne où elle est située. Le Palais où les Rois de la Chine ont tenu long-temps leur residence est au Sud de cette fameuse ville, enuironné d'vne haute muraille toute de brique, le circuit en est quarré, chaque costé de ce quarré est de 20000 pas, tout ce terrain est diuisé en trois parties, les Tartares ont pris leur quartier du costé du Pagode de Paolinxi, & dressé vne infinité de hutes où ils s'accômodent le mieux qu'ils peuuent, & laissent les Chinois dans la ville sans troubler leur trafic ny leur repos. Dans la place la plus enfoncée du Palais il y a vn chemin fort large pour se promener, qui trauerse en Croix toute l'estenduë de cette place. Cette promenade est de pierres grises, de costé & d'autre, il y a vne galerie bastië de pierre d'ardoise éleuée de trois pieds au dessus du rez de chaussée où coule vn petit ruisseau d'eau viue qui contribue beaucoup à la beauté du lieu, au dessus de la seconde porte, est suspenduë vne cloche de la hauteur de deux hommes. Elle a 32. brasses de tour, & est épaisse d'vn quart d'aulne. Les Tartares en content des merueilles, mais

le bruit en est tout à fait sourd, & son alliage n'aproche pas de la bonté de celuy de nos cloches. Hors du circuit du Palais, du costé du Sud de Nankin dans la pente des montagnes, paroist le fameux Pagode de Paolinxy, accompagné de bastimens les plus magnifiques de toute la Chine. Mille de leurs Prestres ont en cét endroit vn grand edifice dans lequel il y a 10000. Idoles. Au milieu de la place il y a vne tour de Porceleine qui a esté bastie par les Tartares il y a plus de 700. ans. Quand on est au haut de la tour, on découure toute la ville & toute la campagne iusqu'à l'autre costé de la riuiere de Kiam; l'on est surpris de voir la grãde estenduë de cette ville, & comme elle estend ses bras au dela de ses murs iusqu'à la riuiere de Kiam. Cette tour à neuf estages voutez, on y monte par 184. marches auec des galeries qui tournent tout autour. Le toict de ces galeries est diuersifié de verd, de jaune & de rouge, & au dessus des galeries il y a des croisées auec des grilles de fer, à tous les recoins de la couuerture sont penduës des clochettes de cuivre, lesquelles au moindre vent font vn carrillon fort agreable. Au haut de la tour est vne pomme de pin qu'on dit estre de pur or. Ces Prestres Payens, dont a esté fait mentiõ cy-dessus, viuent d'herbages, semblables à ces anciens disciples de Pythagore. Les Habitans de cette ville sõt plus ciuils & de meilleure foy que les autres Chinois, & les surpassent aussi dans les Sciences & dans les Arts, l'on voit icy beaucoup de personnes considerables par leur richesses: Il y a apparence que les Chinois y ont plus de liberté qu'ils n'en ont dans les lieux où il y a moins de mõde, & qui sont par cette raison plus exposés à la tyrannie des Tartares. Les Iesuites ont icy vne grande Eglise, qui estoit autrefois vn ancien Pagode, ils la tiennent magnifiquement parée, comme sõt celles des Catholiques Romains, elle est enuironnée d'vn Iardin de toutes sortes d'arbres fruictiers & sur tout de ceriziers, dont le fruit est fort bon & en grande quantité: Il y a aussi beaucoup de Chinois qui sont Mahometans, & qui pour se faire distinguer des autres, portent des bonnets blancs pointus: Il y a trois Gouuerneurs Chinois, & vn Tartare: quand vn Gouuerneur qui a bien fait son deuoir, a fait son temps & est sur le point de partir, le peuple luy met vne de ses bottes & luy rend plusieurs autres deuoirs auec de grands souhaits, qu'il puisse faire vn heureux voyage, & l'on fait vne peinture de sa botte qu'ils suspendent au deuant du Palais où il demeure, pour vne eternelle memoire de l'obligation que la ville luy a. On voit plusieurs de ces Tableaux qui representent des bottes en diuers endroits de la ville. Tout y est à fort bon marché, tellement que la Compagnie ne sçauroit desirer vn lieu plus propre que Nankin pour le commerce du Iapon.

Voyés la figure.

TCIENIEN.

Petite ville située sur la gauche de la riuiere de Kiam, qui va tomber dans la mer à 180. lieuës d'icy en courant vers l'Est; à l'emboucheure on trouue au milieu de cette riuiere plus de 15. brasses d'eau, & en remontant vers Nanquin il s'y en trouue six, quand on sçait bien prendre l'endroit où elle est plus profonde: d'icy on va au canal royal dressé à plaisir, le long des bords duquel on voit de beaux bourgs des villages, & des campagnes si fertilles & si bien cultiuées, qu'il n'y a rien au monde des plus agreable, auec quantité de grands vaisseaux chargez de marchandises. Sur la gauche est vn Pagode de l'Idole Kingang fort renommé, & remply de statuës, & vn peu plus loin vn autre auec vne tour fort artificieusement bastie, qui a six estages, & cent trente-huit marches de hauteur, elle a de diametre 45. pas à son sommet, & 60. au rez de chaussée; elle a esté bastie par vn Mandorin. La campagne des enuirons est vnie comme vne mer lors qu'elle est calme: de sorte qu'on pourroit aisément prendre la hauteur de la tour auec vn Arbalestre. La ville est bastie à la gauche du canal Royal, fermée d'vn quarré de murailles hautes, & fortifiées de bons boulleuarts fort éleuez, elle a de tour trois heures de

chemin, & vn faux-bourg bien basty où il se fait vn grand commerce. Cette ville est fort renommée pour ses richesses & pour sa magnificence, mais dauantage pour l'extraordinaire beauté de ses femmes, qui surpassent de beaucoup toutes les autres par leur esprit & par leurs manieres. Au deuant de la maison où l'on paye le droict d'Entrée, le passage est fermé par vn pont de batteaux : de là on entre dans la ville apres auoir passé trois portes, toutes les ruës y sont tirées à la ligne & pauées de briques. Les murailles de la ville sont d'vne grande hauteur, auec vne moulure au bord. A la sortie de la ville sur la gauche est vn Pagode auec vne haute tour, & vne galerie qui tourne six fois au tour, delà on peut voir toute la campagne. A l'Oüest court vne eau rapide qui trauerse la ville, on a basty dessus diuers ponts de pierre de taille, dont les arches sont fort belles & fort esleuées : son principal commerce consiste en sel & en grains. Quand on va de là au village apellé Saopao, on trouue sur la droite quantité de coupoles basties de pierre, & le fameux Sepulchre de Sultan Key.

Voyés la figure.

KAIVTSIN.

EST situé à droit du canal Royal, tout proche du bord de la grande mer qui est arrestée en ce lieu par vne forte digue de pierre. Elle est fort peuplée, & ses fauxbourgs aussi, il s'y fait vn bon traffic : Le pays des enuirons est fort bas & tel qu'il le faut pour le ris : Les maisons des paisans y sont à perte de veuë & si prés l'vne de l'autre, que toute la campagne y paroist comme si ce n'estoit qu'vne grande ville fort peuplée: Vers l'Oüest toute la campagne paroist blanche, du ris dont elle est semée, les bords de la riuiere sont tous couuerts de rozeaux, dont la taille s'aferme tous les ans, les Habitans les vendent & s'en seruent pour leur chauffage ; il y a aussi quantité de moulins à vent qui détournent l'eau, & qui sont faits auec beaucoup d'artifice.

Les Hollãdois appellét mer les grands lacs, cõme Haerlem meer.

PANVCIEN.

AVssi à la droite du canal, a esté autrefois vne ville bien florissante, cõme il se peut encore voir par les ruynes & par le débris de ses edifices. Au dehors de la muraille vers le Nord est le Temple d'vne Idole, dont les dedans & les dehors sont fort beaux : le canal Royal en ce quartier a esté tiré à la ligne, & il y a des endroits où l'on en dériue l'eau pour rendre plus fertiles les campagnes où croist le ris.

HOYANINGAM.

ELle est au costé droit du canal dans vn pays marescageux, elle est diuisée en deux par vne muraille, & à de bons bouleuarts auec vn fauxbourg bien basty & fort peuplé, qui a enuirõ trois lieuës d'Allemagne de lõgueur. A l'entrée sur la droite, la campagne est pleine de Sepulchres, dont quelques-vns sont hauts esleuez. Dans vne des parties de la ville est le logis où demeure le Pouruoyeur de l'Empereur, qui y est fort craint & fort consideré, dans l'autre est vn Colonel des Troupes Tartares. Sinsiampu est vn peu plus loin, considerable pour les maisons & Pagodes, qui sont de l'vn & de l'autre costé de l'eau. Sa scituation est entre le canal Royal & la riuiere jaune, & a vne lieuë ou enuiron d'estenduë. A l'entrée il y a vne écluse auec de fortes portes. Le commerce y est grand, & grande l'abondance de viures auec des magazins où l'on trouue à achepter tout ce qui peut seruir à bastir des vaisseaux, il y en a de toutes sortes qui s'y font & qui s'y vendent. Icy vn bras de la riuiere jaune coupe le canal Royal iusqu'à Teyvvanmiao, où l'on rentre dans ce canal, apres vne espace de chemin de douze lieuës d'Allemagne, en de certains endroits elle est aussi large que le Rhin, auprés de Cologne, l'eau en est si espaisse & bourbeuse, qu'on ne s'en peut pas seruir, à moins que de la clarifier auec

de l'alun. Les Chinois disent que le Ciel & la Terre ont chacun vne riuiere capitale, que cette riuiere jaune est la capitale de la Terre, non seulement par cette raison qu'elle tire sa source d'vne eau dormante, mais aussi parce qu'elle coule auec tant d'impetuosité, & que quand elle s'eclarcit, on en peut tirer de grands prejugez pour les choses à venir : Par exemple, vn peu auparauant l'irruption des Tartares, elle deuint claire, mais cét augure fut expliqué en ce temps-là d'vne autre maniere & adapté à vn autre fleau, dont le Royaume estoit menacé. Cette riuiere est fort grosse & capable de diuiser la Chine en deux parties.

TANIENIEN.

EST à la gauche de la riuiere jaune fermée d'vn rampart reuestu de pierre ; C'est vne petite ville, mais qui est bien peuplée, & où il y a plusieurs belles maisons.

SIIANGEEN.

SItuée au pied d'vne haute colline, à la droite de la riuiere jaune, à l'entrée de ce costé-là est vn Pagode fort magnifique. Cette petite ville n'a qu'vn Chasteau pour tout ornement ; ce qui fait que plusieurs la mettent au nombre des villages, du reste elle n'est pas mal peuplée, & fort cõmode pour la Nauigatiõ. A deux heures de chemin du bourg de Kiakia est le canal Royal qui sort de la riuiere jaune, & d'vne autre riuiere qui court au contraire, qui est de l'autre costé, & qui y a esté conduite à force de trauail & de machines pour l'augmẽter de ses eaux : A l'emboucheure il y a vne ecluse d'où sort vn courãt d'eau si rapide, qu'il faut employer les forces de plusieurs hõmes & l'artifice des machines pour tirer les barques. Entre ce canal & la riuiere jaune, est vne langue de terre fort lõgue & étroite à l'extremité, il y eut autrefois vne ville nõmée Kansim, maintenãt détruite, on dit que les Habitans s'en sont retirez pour la crainte des deux riuieres qui leur dõnoient trop souuent des alarmes par leurs inondations : Ils ajoûtent qu'autrefois vn braue soldat deffendit dãs cette place le passage des trois riuieres : cette situation l'a fait passer pour vne des plus importantes places de la Chine : Aux enuirons de ce bourg de Kiakia croist du Romarin dans des champs incultes, si épais & en si grande abondance, que les bruyeres ne le sont pas dauantage dans la Zuurlande : Il se fait icy de grandes chasses de Cerfs. La Prouince de Nankin est separée de celle de Xantum par vne petite montagne qui s'éleue sur les deux costes de ce canal : A vne lieuë & demie de ce village on voit deux pierres bleuës fort hautes jointes ensemble par vn ouurage de maçonnerie, auec vn ornement de moulures qui regne tout autour, toutes deux pleines d'inscriptions, sur chacune de ces pierres est esleuée vne redoute quarrée, pour marquer la separation des deux Prouinces, chaque redoute a sõ Gouuerneur: le canal n'a point esté tiré icy tout droit, mais va tousiours en serpentant, afin de reprimer par là vne partie de la violẽce de son cours, tres-grande en cét endroit: au lieu où finissent ses détours on voit vne ancienne ville toute détruite, en laquelle a autrefois pris naissance vn Roy de la Chine, & peu à peu depuis sa mort & la decadence de sa maison, cette Ville a aussi couru la mesme fortune, & a manqué en mesme temps : en sorte qu'on ne voit plus que quelques vestiges de ses remparts, tout le reste de la ville est maintenant vne place que l'on laboure & que l'on seme & pour effacer plus facilement la memoire de cette ville, les ecluses qui en estoient tout proche en ont esté transportées au village de Theysiang, remarquables par ses 36. tours qui le deffendent des deux costez du canal Royal, auec de vastes campagnes fertiles en bleds & en ris, qui l'enrichissent & s'étendent aussi loin que la veuë se peut estendre.

CINNINGSIN.

CETTE ville est à la droite du Canal dans vn terroir fort marescageux, ses maisons sont fort prés l'vne de l'autre, elle a deux Pagodes fort éleués ; & aussi vne tour d'enuiron 200. pieds de hauteur, & 150. pieds de diametre, elle a huit estages, le pied est de pierre taillée, le reste est de brique, les degrez ou marches sont d'ardoises bleuës, pratiquées dās l'épaisseur de la muraille qui est de huit palmes. Céte ville est aussi grande que Canton : sous le gouuernement des Chinois, elle estoit beaucoup plus magnifique, son fauxbourg s'estend des deux costez du canal Royal, il est fort grand & remply de monde, elle a deux grandes écluses où l'on arreste l'eau à plus de six pieds de hauteur. Chaque Hostellerie de cette ville, à sa troupe particuliere de Comediens pour diuertir les hostes ; c'est vne chose étonnante d'y voir tant de Comediens & de Comedienes richement parées, & qu'ils se puissent entretenir pour le peu de chose que leur donnent les Chinois ; car pour six ou sept condryns ils leur font des Comedies qui durent tout vn iour. Les Chinois ont icy des oyseaux qu'ils appellent Clovva dressez à prendre du poisson, ils ont vn petit batteau à rames bordé de gros rozeaux ; ces oyseaux sont sur le bord du batteau : en cét estat ils vont en mer, ils laschent leurs oyseaux hors du bord, qui plongent tout aussi-tost & nagent tout autour de leur batteau, dans le temps que le Chinois auance auec son batteau & qu'il rame ; lors que l'vn de ces oyseaux a pris du poisson, il sort de l'eau & vient auec grande vistesse au dessus & l'engorge dans la poche qu'il a sous le bec, il ne peut pas passer outre, car il a le col serré par le moyen d'vn petit anneau qui empesche qu'il n'aualle tout à fait sa proye, & quand il est rentré dans la barque, ils luy ouurent le bec auec force, & leur serrant le col de la main poussent le poisson iusqu'à la gueule, & s'il arriue qu'il ne retourne pas assez-tost pour se plonger & pour en prendre encores d'autres, ils le battent à coups de baston si rudement qu'on luy voit voler la plume de dessus le corps, ce que nous ne pouuiōs assés admirer. Ils ont à Nankin encore vne autre maniere de pesche, ils ioignent plusieurs barques ensemble, qui ont sur la droite vne large planche qui y est attachée & qu'ils ont couuerte d'vne peinture blanche, ils la laissent flotter lors que le Soleil luit, sa lumiere reflechit de dessus la planche, le poisson qui suit le bord du batteau s'y élance hors de l'eau & y demeure pris, ou bien dans vn fillet tendu le long du bord, la plus-part de ces poissons sont des petites Sardines qu'on appelle à Batauia des sauteurs, & sont de fort bon goust. La riuiere de Queey entre dans le canal Royal, aux enuirons de Nauvvang, si l'on jette dans cette riuiere neuf bastons, il s'en trouuera six qui vont vers le Nord, & les trois autres du costé du Sud, nos gens en ont fait l'épreuue tout vis à vis du Pagode de Longvvang Miao, c'est à dire, du serpent Royal. La riuiere jaune déborda iusques icy en 1644. il y eut plusieurs milliers de personnes noyez, & ce mesme Pagode en fut tellement inondé, qu'à present on n'y void plus rien qu'vn estang d'eau : c'est peut-estre là le serpent dont Fernand Mendez a parlé : Les Habitans du pays en attribuent la cause à leur serpent, & disent que ne se plaisant plus à séjourner sur la terre, il auoit changé de demeure & s'en estoit retourné au Ciel.

Dans la relation du voyage, on appelle autrement les mesmes oiseaux.

Springers.

XANTSIV.

EST située sur les deux costez du canal, elle est deffenduë auec de bons Châteaux exactement carrée & grande enuiron d'vne heure de chemin, auec vn rempart de terre reuestu de pierre, il y a plusieurs beaux bastimens, mais la plus-part sont inhabitez & en ruyne : au milieu de la ville vers le bord de l'eau est le Pagode de

Teyvvan Miao, admirable pour son Architecture. Il y eut autrefois vn Pagode sur le bord d'vn lac, & abisma il n'y à pas long-temps auec tous ses Prestres : La riuiere jaune, comme nous l'auons desia dit, a inondé tout le ressort de cette ville, & à emporté auec les digues & les chaussées, des villages & des Villes entieres de la dépendance de celle-cy.

TMNCHAM.

Est situé dans vn fond, son circuit est d'vne petite heure de chemin, ses murs nous parurét de meilleure defense que ceux de pas vne autre ville que nous ayõs veuë iusqu'à present ; deux rues principales qui se croisent diuisent toute la ville en quatre parties, il y a à l'endroit où elles se coupent vn grand édifice auec quatre arcades & autant de couuertures l'vne sur l'autre. Les portes sont fortes, chacune à son pont, & est deffendue des bastions qui flanquent la muraille, du costé du Nord on passe vn pont de bois de 137. pas. l'eau sur laquelle il est basty tourne tout autour de la ville : de l'autre costé il y a vn grand fauxbourg où l'on trouue à acheter tout ce qui est necessaire à la vie. A l'Est est vn Tombeau de fer épais d'vne brasse & demie, haut de vingt pieds enuiron, dressé en cét endroit en mesme temps que la tour de Porceleine de Nanking, au pied de ce monument sont quelques caracteres estrangers qui marquent que ç'a esté le Tombeau de quelque personne signalée, & qui apres auoir bien merité de son pays fut tué dans vn combat.

LINCING.

Est vne Ville fameuse située sur les deux bords du canal Royal, qui est gardé en cét endroit par deux Cavaliers, & coupé par deux fortes écluses, depuis la bourgade Sensiampu iusqu'icy il y a cinquante-huit écluses qu'il faut toutes passer, ces écluses sont si larges que les plus grands vaisseaux qui entrent dans les riuieres y peuuent passer facilement, il est vray qu'on ne les ouure qu'auec beaucoup de peine, & qu'elles ne retardent pas peu le voyage : vers le costé qui regarde le Nord il y a vn pont de neuf batteaux qui joint les deux parties de la ville, que le canal a diuisé. La ville est remplie de belles maisons & de Temples, elle est située dans vn terroir de sable enuironé d'vn rempart de terre, qui est reuestu de pierre : flanquée du costé du Nord de 15. boulevarts & de deux tours rondes, elle à la figure d'vn Triãgle dont les costez sont inégaux, & qui peuuent auoir enuiron vne heure & demie de circuit, sans y comprendre les fauxbourgs. Entr'autres fruicts qui sont icy en grande quantité, il y a beaucoup de poires d'vn bon goust, & qui se peuuent garder fort long-temps. Vne demie heure au dehors des murailles du costé du Nord de cette ville, tout contre le bord de la riuiere comme on va à Pekin, est vn Temple ou Pagode, où il y a quantité de raretez à voir : Dans l'endroit de ce Temple le plus retiré est la statuë d'vne Deesse de trente pieds de hauteur & d'vne bonne sculpture.

VCIENHEEN.

Est fermée d'vne muraille quarrée sur le costé droit de la riuiere de * Kiam, qui se rejoint icy à son autre bras. On voit encore diuerses marques de l'ancienne magnificence de cette ville, du costé du Sud : Au delà de l'eau il y a vn fauxbourg qui est fort peuplé ; c'est là que finit la Prouince de Xantun & que celle de Pekin commence.

* Il y a apparemment faute dans l'Original, & au lieu de Kiam, il faut lire Gue, & faire la méme correction dans le discours des deux Villes suiuantes.

CVIHINIEN.

CVIHINIEN,

EST dans vn pays plat à la droite de la riuiere de Kiam, * son circuit est d'enuiron deux heures de chemin, elle a de belles murailles & des Pagodes tout à fait bien bastis, auec vn fauxbourg grandement peuplé, il croist quantité de cotton dans les terres d'alentour, les Habitans pour la plufpart s'en hab llent, le trauaillent & en font grand commerce, il se seme icy tous les ans, il ressemble fort au millet, quand il est en fleur.

* Guei.

TVNCHAM,

EST d'vne forme quarrée, à droit de la riuiere de Kiam, * elle est principalement considerable par le circuit de ses murailles, & par ses bastions & redoutes, ses fauxbourgs sont fort peuplez, il se fait icy grand commerce par mer. Les mariniers Tartares ont coustume de se pouruoir en ce lieu de breuuage, parce que la bierre qui est leur boisson ordinaire, est icy à bon marché, & qu'elle se garde plus long-temps & est de meilleur goust qu'en nulle part de la Chine.

* Ie crois qu'il faut lire Guei.

TONQVANHEEN,

EST à la gauche de la riuiere, plus auant dans le pays d'vne portée de mousquet: elle est gardée par les Chinois du consentement de l'Empereur, est presque toute quarrée, son circuit est d'vne bonne heure de chemin, auec de fortes murailles. La campagne des enuirons de la ville est d'vn aspect fort agreable & plantée d'arbres de toutes sortes d'especes; entr'autres raretez il y a sur la place du Marché vn Lion de fer fondu, de la hauteur de huit aunes mesure de Hollande, tout à fait beau & agreable à voir.

SANGLO,

EST à droite de la riuiere, vn peu dans le pays: elle a de grands fauxbourgs qui s'étendent iusques sur les bords de la riuiere, & sont par tout peuplez: il ne se rencontre pas icy de Chinois fort riches: du costé de l'Est on passe trois portes qui conduisent à vne haute muraille, sur laquelle on monte par vn degré, & de là on entre dans la ville; mais les Tartares ont tellement ruiné toute cette Ville, qu'on ne sçauroit trouuer la Ville dans la Ville mesme. La plufpart des maisons des villages de ces quartiers sont bastis de mortier, & couuerts comme les fours chez les païsans de Vvestphalie, excepté qu'elles sont plattes dessus, où ils ont vn trou pour donner passage à la fumée; à vn des costez est vne fenestre auec la porte, & n'ont point d'autres commoditez dans leurs logis. Le peuple est icy fort sauuage, fort brutal, & il leur est fort ordinaire de s'entre-tuer les vns les autres pour le moindre sujet.

SVNTICIEN,

EST à la droite de la riuiere dans vne raze compagne; elle estoit autrefois de fort grand trafic, à cause de sa situation fort propre pour la mer, d'où elle tiroit de grands auantages; mais à present elle est presque entierement deserte & sans Habitans.

SINIOHEEN,

EST à la gauche du canal Royal, qui se mesle en cét endroit auec vn bas de la riuiere jaune; & apres l'auoir passée, continuë à rendre facile le voyage de Pekin; sur le bord de l'eau est vn Pagode fort ancien, mais mal entretenu; il semble que les Payens Chinois de ces quartiers ayent moins de zele pour leur Religion, que les peuples que l'on trouue plus bas. Toute cette contrée a payé autrefois des droits à ces Temples, maintenant ils sont la pluspart tombez en ruine, les Idoles dispersées l'vne deçà, l'autre delà, abandonnées, toutes nuës & découuertes: Quelques-vns plus deuots que les autres, ont couuert ces Idoles de nattes; d'autres ce sont contentez de leur donner de grands chapeaux de paille; mais generalement on les laisse en mauuais estat.

SINGLEIHEEN,

PEtite villette sur la gauche de la riuiere, elle a vn beau fauxbourg sur les deux bords de la riuiere, qui est fort peuplé: Du costé de l'Oüest est vn grand bastiment d'vne grande enceinte, qui enferme vn fort beau bois; là est vn Monastere de Filles, où les hommes n'entrent point. A la droite vn peu plus auant dans le pays, est vn Pagode auec trois Tombeaux, où a esté autrefois enterré vn Roy auec sa femme. Il y a en ces quartiers quantité de sauterelles, qui de temps en temps passent en ce pays auec les vents d'Est, & broutent tout ce qu'il y a dans les champs: Les paysans pour empescher ce dégast, se mettent en campagne auec des enseignes & des étendarts, & font vn si grand bruit pour chasser ces insectes, que tout le pays en retentit.

TIENCIN

TIencin, ville fameuse, d'vne figure quarrée, vn peu plus grande que la forteresse de Battauia, elle est fermée d'vne muraille de 25. pieds de haut, auec vn boulevart derriere sans Artillerie: Ses fauxbourgs sont fort grands, enuironnent toute la ville, & en augmentent la beauté: On void icy des Ionques & d'autres vaisseaux qui negocient dans la Corée, au Iapon & ailleurs, & attirent à cette ville de la reputation & beaucoup de profit: Le pays d'alentour est marescageux, est inondé en hyuer, principalement lors qu'il y pleut beaucoup; mais la principale cause de cette inondation, vient de ce que plusieurs riuieres s'assemblent en ce lieu, & font vne cascade à l'endroit où est le Chasteau.

GOESIVVOL,

EST à la gauche de la riuiere, grande enuiron de demie heure de chemin, fermée d'vne muraille; les fauxbourgs s'étendent fort loin du costé de l'eau.

FOEHEEN.

PEtite ville aussi à la gauche de la riuiere, & auancée dans le pays enuiron d'vne bien petite lieuë.

SIANSIANVVEI.

C'Est la Rade Imperiale, située à gauche du canal Royal; elle est fort peuplée & deffenduë d'vn fort Chasteau, au milieu duquel on void vn bel Arc de triomphe dressé de pierre grise: Au Sud de cette place, est vn Pont de pierre de cinq arca-

des, auec des maisons de costé & d'autre : Il a 42. pas de longueur. Toutes le mar-s chandises qui vont à Pekin se débarquent icy & à Tongsieu, pour y estre conduites sur des charretes ou sur des bestes de voiture, qui y attendent tousiours leur charge.

TONGSIEV.

EST vne grande Ville en vn terroir bas & inculte du costé droit du chemin Royal de Pekin ; mais à la gauche du canal. Ce fut icy que le Grand Tamerlan deffit autrefois le Roy de la Chine, & se fit apres couronner Roy dans Pekin mesme : elle est bien fortifiée ; la Ville est separée encore par vne muraille, les ruës ne sont point pauées ; le chemin d'icy à Pekin est bordé de villages fort bien bastis & pleins de monde, on void vn Pagode sur la gauche de la Ville.

Voyez les notes.

PEKIN.

NOvs sommes maintenant arriuez à la Ville capitale de la Chine, où l'Empereur des Tartares a à present estably sa residence. C'est icy le veritable Cambalu du Royaume de Cathay, que la Compagnie auoit inutilement cherché par deux fois, esperant d'y pouuoir entrer par la mer de Tartarie qui luy est à l'Est : Les Mores & les Moscouites qui viennent icy trafiquer la nomment Cambalu. mais ce qui confirme le plus cette assertion, c'est qu'à cinq lieuës iustement par delà Pekin, de l'autre costé de ces hautes montagnes qui separent la Tartarie & la Chine, entre lesquelles a esté bastie la longue muraille, il n'y habite point d'autres peuples que les Tartares Occidentaux, appellez communément Sauvv, c'est à dire sales & graisseux ; & plus auant vne autre race de Tartares nommez Iupitats ou Hutatten, dont le pays s'estend iusqu'à la mer interne ou du Nord : ces Tartares sont fort pauurement habillez de peaux de poisson, & n'ont rien à vendre que des Cheuaux, des Sabres, des Martres, & autres fourures ; la description du pays du Cathay ne s'accorde point auec ce que l'on a de relations de leurs pays : Il est situé à l'Est & au Nord-Est de la Chine, ils sont voisins des peuples de la Corée & de Leauvvne. Leur pays s'estend vers le Nord iusqu'à cinquante degrez, où il est borné de la mer & de la terre d'Eso ou d'Ieso, & dont la plus grande partie dépend aussi de l'Empereur de la Chine. La ville de Pekin est vn peu auancée dans les terres sous la hauteur Septentrionale de 40. degrez : elle est fortifiée d'vn double mur. La ville de dehors n'a que de simples murailles, où de costé & d'autre de la porte on void trois bastions, sans compter les batteaux ou bacs à passer : On passe icy sur vn pont de pierre vne eau rapide, qui a son cours le long des murailles du fauxbourg, tire vers le Nord, & leur sert de fossé. Apres estre entré par la porte du Midy, on fait enuiron demie heure de chemin auant que d'arriuer à la seconde enceinte de la Ville ; sur ce chemin on rencontre vne grosse tour d'vne hauteur extraordinaire, deffenduë de quelques pieces d'Artillerie ; on se trouue apres à la porte de l'enceinte interieure de Pekin : cette seconde enceinte est fermée d'vn fossé bien large, plein de l'eau, de la riuiere soustenuë en cet endroit par de hautes écluses ; les murs sont fort hauts, & fortifiez de bastions si prés à prés, qu'on peut aisément jetter vne pierre de l'vn à l'autre, tous neantmoins en bon estat & bien flanquez ; & à la porte le mur est si épais, qu'on y pourroit faire plusieurs batteries les vnes sur les autres. Les ruës de Pekin ne sont point pauées ; ce qui les rend en Hyuer si sales, qu'à peine on y peut aller à pied ; & en Esté lors que le vent de Nord-Est souffle, la poussiere y vole par tout & gaste toute la Ville, en sorte que personne n'oseroit sortir, si ce n'est apres s'estre couuert le visage d'vn voile. C'est vne incommodité & vne peine insupporta-

ble, mais elle occupe beaucoup de pauures gens qui viuẽt du salaire qu'ils tirent des cheuaux & autres montures qu'ils loüent par les ruës. Autrefois les ruës estoient pauées de pierres; mais comme elles estoient incommodes en Hyuer à cause de la glace qui les rendoit fort glissantes, on les couurit de terre à la hauteur de deux ou trois pieds, ainsi les entrées des maisons sont à present aussi basses au dessous des ruës qu'auparauant elles estoient au dessus: en sortant de la Ville on void à la gauche quelques collines que les Tartares cultiuent, ils y sement toutes sortes d'herbes pour la cuisine, & les arrousent fort soigneusement. Du haut de ces collines, l'on peut découurir toute la campagne & cette grande muraille bastie contre les inuasions des Tartares; elle est tirée entre les pointes de ces montagnes fort hautes, fort escarpées, & qui separent la Chine de la Tartarie. Le Palais de l'Empereur est justement au milieu de la Ville enfermé dans la seconde enceinte, son circuit est de douze ly ou trois quarts d'heure de chemin; la pompe & la magnificence éclatte dans tous les départemens de ce superbe bastiment; en dehors il y a des galleries où les plus riches couleurs n'ont point esté épargnées; la couuerture en est fort massiue, les thuiles vernies de jaune, qui reluisent comme si c'estoit de l'or, quand le Soleil donne dessus: il y a quatre portes qui regardent les quatre parties du Monde: les murailles sont de brique rouge couuertes d'vn chaperon de thuiles jaunes, ont enuiron vingt cinq pieds de haut: à l'entour de l'enceinte du Palais est vne grande esplanade où l'on void tousiours des troupes de Caualerie & d'Infanterie qui la battent, & ne laissent passer personne sans ordre. Deuant la premiere porte du costé du Sud, est vne terrasse reuestuë de pierre, [a] qui a quarante pas de l'argeur, & cinquante de longueur: cinq arcades font autant d'entrées, & portent dans vne autre place [b] qui a quatre cens pas de largeur sur 800. de longueur: Cette place est commandée par trois bastimens qui paroissent de bonne deffense; de là on passe dans vne autre place parfaitement quarrée, elle sert d'auantcourt à celle des appartemens de l'Empereur qui a la mesme figure, [c] mais qui est ornée de quatre principaux bastimens d'vne Architecture fort particuliere, auec des couuertures fort riches à la maniere de la Chine; la face de chacun de ces bastimens occupe le tiers du costé du quarré sur lequel ils sont éleuez; de ces bastimens on descend par quatre degrez dans la Cour [d] carrelée de grandes pierres grises; dans les quatre angles de la grande enceinte du Palais, qui est quarrée, il y a des jardins [e] de plaisance plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers, & ornés de beaux Palais, [f] auec tant de magnificence, qu'il ne se peut rien voir de plus surprenant. L'affluence du peuple est la seule chose qui donne de la recommandation à cette Ville, apres le bastiment que nous venons de dire. Telle est la ville de Cambalu, ou la maison du Seigneur, située dans le Royaume de Cathay, connuë sous le nom de Pekin.

Voyez la figure.

Le Grand Tamerlan la prit par force, & ses successeurs en furent chassez quatre-vingts ans apres, par les Chinois: Enfin, vn fameux voleur nommé Ly, s'en rendit maistre, les Grands du pays qui y estoient y ayant perdu la vie, auec le Roy mesme, l'vsurpateur s'assit sur le Trône en qualité de Roy de la Chine; mais son Regne ne dura que 40. iours, car entre ces Grands estoit le pere d'vn Chinois, General d'vne Armée sur les frontieres de Leauton cõtre les Tartares. Celuy-cy pour vanger la perte de son pere & de l'Estat, traite auec les Tartares, joint ses forces aux leur pour le faire sortir de Pekin; ils marchent ensemble, & trouuent la Ville sans garnison & sans resistance; car l'vsurpateur s'en estoit retiré quelquetemps auparauant auec toutes ses richesses dans la Prouince de Xensi. Le General de l'Armée des Tartares, fit difficulté de poursuiure le voleur, alleguant que ce n'estoit pas vne petite affaire d'abandonner sa patrie pour vne autre, sans en tirer du profit, & offrit en mesme temps à ceux de Pekin de le poursuiure auec toutes ses forces, pourueu qu'ils recõnussent pour Empereur de la Chine le Roy des Tartares

ſon neveu, qui n'auoit encore que ſix ans. Dans ce miſerable eſtat, où il n'y auoit point d'autre reſſource pour eux, ils tinrent conſeil, & delibererent enſemble trois iours durant, pour faire la choſe auec plus d'authorité, & que perſonne ne pût reuoquer ce qu'ils auroient conclu : enfin ils ſortirent de la Ville, & inuiterent les Tartares à y entrer, leur offrant tout le Royaume, à condition qu'ils leur ayderoient à purger le Pays des troupes de ce voleur public. Le General d'Armée des Tartares y entra auec ſes troupes, & y fit ſeoir ſur le Troſne ſon jeune neueu en qualité d'Empereur de la Chine, donne les ordres neceſſaires pour pourſuiure l'vſurpateur, & pour diſſiper tous ceux qui ſe voudroient oppoſer à cette élection. La Ville & la Prouince de Nankin ſuiuit l'exemple de Pekin; mais dans les Prouinces de Kianſy, Foekjen, & de Canton, trois Princes de la Maiſon du deffunt Roy firent chacun vn party, & ſe firent proclamer Empereurs; toutefois il n'y en a preſentement plus qu'vn en vie, cadet des freres du deffunt Roy, nommé Tonglux, que les Ieſuites diſent auoir baptisé, & qu'ils nomment Conſtantin; mais il fut défait n'aguere dans la Prouince de Quanſey, en ſorte que ſon General d'Armée eut de la peine à ſe ſauuer, & ſe retira à Tounkin. Pour ce qui eſt de ce Prince, on ne ſçait ce qu'il eſt deuenu.

Le Prince Tartare qui s'eſt ainſi rendu maiſtre de la Chine, & qui preſentement fait ſa reſidence à Pekin, n'eſt pas le Grand Cham & le Seigneur de toute la Tartarie, comme on a crû juſqu'à preſent, mais l'vn des plus petits Princes des Tartares, dont le grand-pere fut le premier Roy de ſa race, éleu par les Habitans de ſon Pays, qui n'eſt qu'vne petite Prouince de la Tartarie Oriẽtale, où auparauant il n'y auoit iamais eu de Prince Souuerain, il eſt le cinquiéme de ſa race; ſa fortune a paru ſi merueilleuſe aux yeux des autres Princes de ſa Nation, qu'ils la comparent à vn éclair quand ils en parlent; ils diſent ordinairement, c'eſt vne œuure de Dieu & du Ciel qui le peut empeſcher?

Il y a dans la Tartarie maintenant huit Roys, dont chacun eſt Maiſtre dans ſon Pays, & y regne par droit de ſucceſſion, ſans que l'vn ait rien à dire ſur l'autre. Ils viuent en paix auec leurs voiſins, & ne ſe font point la guerre; mais quelquesfois ſe joignent enſemble pour aller faire quelque courſe; & parce que leurs Eſtats ſont fort pauures, ils viennent faire la Cour à ce nouuel Empereur de la Chine, à cauſe des grandes richeſſes dont il diſpoſe, auſſi en recompenſe-il leur fait de riches regales: de ſorte qu'il faut par maniere de dire, qu'il achete de ces Princes cette ſorte d'hommage.

Le Conſeil d'Eſtat, du temps du Gouuernement Chinois, eſtoit composé de ſix perſonnes, dont les deliberations ne s'eſtendoient que ſur les affaires les plus importantes de l'Empire, & cette Aſſemblée eſtoit appellée Locpol: chacun de ces ſix Senateurs eſtant hors de ce Conſeil, auoit ſon département particulier, & eſtoit auſſi Chef & Preſident d'vne autre Aſſemblée ou Conſeil où l'on traitoit des affaires de ſon Département. Ce Preſident compoſoit ſon Conſeil d'autant de perſonnes qu'il le jugeoit neceſſaire. Le premier de ces Conſeillers auoit la direction du Conſeil d'Eſtat, & ſon Aſſemblée s'appelloit Lipol. Le ſecond auoit les affaires de la guerre, les fortifications, & les reuenus de l'Eſtat, deſtinez pour ces dépenſes. Comme auſſi le pouuoir de donner des Commiſſions, & faire des Reglemens dans les affaires de cette nature; ce Conſeil s'appelloit Pinckpol: Le troiſiéme auoit la Sur-Intendance des Baſtimens, tenoit compte de tout ce qui ſe baſtiſſoit dans tout le Royaume, & des frais qui ſe faiſoiẽt pour la cõſtruction ou l'entretien des Villes, des fortificatiõs, des digues, & des chauſſées, pour les reparations jugées neceſſaires pour la commodité publique, ſans la permiſſion duquel perſonne n'euſt osé entreprendre la moindre choſe de cette nature, & l'Aſſemblée de celuy-cy s'appelloit Congpol. Le quatriéme auoit ſoin des péages & des impoſts du Royaume, ſon

Assemblée auoit nom Olpol. Le cinquiéme presidoit au Conseil des affaires criminelles, en prononçoit les Sentences, dont l'execution se faisoit dans la Cour du lieu où il tenoit son Conseil; l'Assemblée de celuy-cy estoit appellée Vngpol. Le sixiéme & dernier auoit la distribution des charges & des Offices de Magistrature, les donnoit à ceux qui par leurs estudes, leur genre de vie, & leurs mœurs, en estoient les plus dignes, & tenoit la main à ce que les Officiers s'acquittassent dignement de leurs ordres. L'Empereur Tartare qui est aujourd'huy maistre de la Chine, n'a rien changé à cette forme de Gouuernement, sinon qu'il a donné pour Adjoint à chacun de ces six Senateurs Chinois, vne personne de sa Nation; de maniere que ce Souuerain Conseil de l'Empire, est maintenant composé de douze personnes. Ces six Presidens Tartares tiennent aussi leurs conseils respectifs composez de personnes de leur Nation: les Membres du Conseil du premier College nõmés Lipoë, où fut traitée l'affaire des Hollãdois, sont choisis dans trois differẽs Pays, de Monchu ou Tartarie Orientale, où l'Empereur d'apresent a pris naissance, & où sont les Pays hereditaires, de la Grande Tartarie, qu'ils appellent autrement Tartarie Occidentale; & finalement de la Chine: ceux-cy, de mesme que les autres Membres des autres Conseils, ne peuuent resoudre ou conclurre aucune affaire que du consentement vnanime de toutes les voix; de sorte que la chose ne passe point à la pluralité des voix: & quand l'Assemblée est separée, & que chacun de ces Presidens reuient à tenir son Conseil à part, ainsi qu'il a cy-deuant esté dit, on leur joint vn Vice-President Tartare: ainsi au fonds, ce sõt les Tartares qui gouuernent dans Pekin & dãs tout le Royaume de la Chine: mais come les Loix de la Chine ne leur sont pas encore assez connuës, ils sont contraints par fois de ceder quelque chose aux Chinois, c'est peut-estre du costé des Chinois qu'est venuë la difficulté de nous accorder la liberté du commerce, comme vne chose qui est contre les Loix fondamentales de cét Estat, peut-estre que les Tartares n'ont pas pû les y faire consentir. Mais il y a moyen d'y remedier; car les Senateurs n'ayant point auancé leur fortune dans cette reuolution de l'Estat, & n'ayant que des appartemens fort mediocres de l'Empereur, il seroit aisé de vaincre auec quelque argent leur resistance.

Quant à ce qui regarde la magnificence de cette Cour, le faste de cét Empereur, lors qu'il donne audiance aux Ambassadeurs estrangers, & l'honneur extraordinaire qu'on luy rend, nous en auons parlé cy-deuant en la Relation du retour des Ambassadeurs de Hollande, le 2. Octobre 1656. Quand l'Empereur sort il se fait vn si grand bruit de tymballes, de trompettes, de hautbois, & autres instrumens, qu'on ne sçauroit ny ouyr, ny rien voir: lors qu'il marche, il a tousiours auec luy quatre Seigneurs de sa Cour, tous habillez d'vne mesme sorte d'écarlatte, mesmes ornemens de cheuaux, & est suiuy de 2000. Caualiers Tartares, tous personnes de marque: lors qu'il fait bastir vn nouueau Palais, la premiere fois qu'il y entre, les Senateurs de son Conseil secret, & tous les autres Officiers de sa Cour luy viennent souhaiter toute prosperité; c'est le temps auquel il les recompense, en les faisant monter à de plus hautes charges, & qu'il fait grace aussi à des criminels condamnez à mort, ou au bannissement; c'est là qu'il décharge ses peuples des imposts: Il a dans l'vn de ses ports, que les Tartares appellent Siansiamvveij, & que nous auons nommé la nouuelle Venise, 10000. Vaisseaux, dont le moindre est du port de cent tonneaux, auec cela beaucoup de petites barques fort commodes pour y loger des familles entieres, vingt hommes sur chacune auec leurs femmes & enfans; de sorte que l'Empereur a 20000. petites Barques à entretenir; toutefois parce qu'il se rencontre que le nombre de 10000. en la langue Tartare s'exprime de mesme que le titre de sa Maiesté, il n'est pas permis de le pro-

noncer, mais ils disent que l'Empereur a 9999. Vaisseaux : Ces Vaisseaux vont & viennent continuellement dans la grande riuiere de Kiam & sur le canal Royal, pour receuoir les droits imposez sur le Rys, sur les viures, & sur les denrées, sans compter ce qu'il prend de la Porceleine, dont la cinquiéme partie luy appartient de tout ce qui s'en cuit dans le Royaume : il tire encore vn péage des Vaisseaux mesmes qui entrent par les écluses dans le canal & dans tous les ports de la Chine : Les Vaisseaux qui viennent de dehors à Canton estans mesurez, pour chaque brasse en largeur on exige 128. teils, 8. maes, 8. condryns, 8. casses & 8. aues, qui font en tout 451. florins 2. sols $3\frac{12}{131}$ & pour chaque brasse en longueur 68. teil. 7. maes. 8. condryns, 8. casses & 8. aues, ou en monnoie d'Hollande. } 240. florins 15. sols 3. $\frac{12}{131}$

Ainsi à present toute la Chine est presque entierement soûmise à son pouuoir, il n'a plus d'ennemis, sinon le Pyrate Coxinga, qui insulte assez souuent les Prouinces maritines, & principalement celle de Sincheo ; mais sa Maiesté en a depuis quelque-temps fait fortifier les endroits où il peut faire descente, & a aussi donné les ordres necessaires pour faire cesser l'intelligence qu'il entretient sous ombre de commerce auec quantité de ses creatures de la mesme Prouince de Sincheo ; Le Pere de ce Pirate nommé Icquan, est presentement prisonnier à Pekin, & chargé de chaisnes au col & aux iambes, enfermé dans sa maison mesme, dont on a muré toutes les entrées, & où il est fort étroitement gardé. Du temps que les Ambassadeurs de Hollande estoient à Pekin, sur quelques nouuelles qui y vinrent de Coxinga son fils, on adiousta quinze autres chaisnes à celles dont il estoit desia chargé. Quelque-temps apres, Coxinga fit vne descente sur la ville de Tioeriauvv, & de là dans la Prouince Chekiam ; mais il en fut chassé par vn des neueux de l'Empereur : Sa Maiesté est maintenant si irrité contre luy, qu'on a fait afficher par tout dans les Prouinces de Fockien & de Chekiam, que quiconque le luy pourra liurer mort ou vif, sera recompensé d'vne somme de deux cent mille teils.

Il reçoit les visites des Ambassadeurs, non seulement de ces autres Roys Tartares, dont nous auons cy-deuant fait mention, mais aussi de diuerses autres Nations de l'Asie & d'Europe.

L'année auparauant que les Ambassadeurs d'Hollande arriuassent à Pekin, il y estoit venu des enuoyez des Isles de Liques, qui ne sont pas encores tout à fait subiuguées, qui auoient apporté ces presens pour l'Empereur.

2. Buyres d'or du poids de 66. l. 6. 8.
2. Boistes d'or. 5. l. 5.
2. Buyres d'argent. 55. l. 6.
2. Boistes d'argent.
2. Plats fort rares du Iapon.
300. Euentails dorez, argentez, & autres.
400. Kangans, ou petits habits de diuerses couleurs de toutes les sortes.
Vn Picol de Gomme lack.
2. Picol de poivre.
2. Picol de bois de Saphan.

Mais ce present ne fut pas iugé digne de paroistre deuant l'Empereur, par cette raison aussi qu'il auoit esté gasté en chemin, tellement que ces Ambassadeurs s'en retournerent sans audiance.

Les nostres rencontrerent à Pekin vn Ambassadeur du Grand Duc de Moscouie, qui y estoit arriué par terre, & auoit mis six mois à faire ce voyage, bien qu'il en eust pû venir à bout en quatre mois si c'eust esté en esté : il y estoit desia venu vne fois dés l'année precedente auec vingt personnes, il auoit remporté de grãds

regales pour les Zibelines qu'il auoit apportées auec d'autres pelleteries, les Moscouites eurent permission de pouuoir reuenir, pourueu qu'ils presentassent à sa Majesté les Marchandises, auparauant que de les faire voir à d'autres. L'Ambassadeur reuint sur cette asseurance, on luy fit beaucoup de faueur d'abord, il eut la permission d'aller par tout auec ses gens, d'acheter & de vendre comme il leur sembleroit le plus à propos; vn mois apres ces Moscouites ne viuans pas entre eux-mêmes cõme il falloit, & se fourrant par tout dans les lieux de débauches qui sont fort frequens dans Pekin, où ils faisoient souuent grand bruit. Cette liberté leur fut retranchée, sans toutefois leur oster celle de paroistre de fois à d'autres dans les ruës: Mais quand l'Ambassadeur se fut declaré qu'il ne vouloit point donner ses Lettres de creance qu'à l'Empereur mesmes, ny faire la reuerence deuant le Seau de Sa Majesté, ainsi que les Loix du Pays le portent; il fut renuoyé le 14. Septembre 1656. sans auoir eu audiance.

L'vn des plus considerables de cét Ambassade vint ce mesme jour-là sur le midy prendre au nom de tous les autres, congé des Ambassadeurs de Hollande, comme ils estoient à table, ils le remercierent; & apres l'auoir le mieux traité qu'ils peurent, ils luy souhaiterent vn heureux retour, & luy baillerent aussi comme il l'auoit souhaité, vn mot d'écrit; afin que quand il seroit de retour à Moscovv, il pût faire voir par là qu'il les auoit rencontré en cette Cour: la pluspart des gens de la troupe de cét Ambassadeur, ressembloient plus par leurs cheueux & barbes blondes à des Suedois, à des Danois, ou à des Allemans, qu'à des Moscouites. Cét Ambassadeur fut arresté dans le Pays, parce qu'il n'auoit point de passe-port de l'Empereur, tellement qu'il renuoya à Pekin des gens de sa suite, auoüant auec soûmission la faute qu'il auoit faite, & suppliant qu'on luy permit de retourner sur ses pas pour corriger sa faute, qu'autrement il n'oseroit plus retourner deuant son Maistre. L'Empereur receut bien son excuse, & le premier Ministre vint le lendemain apres que les Hollandois eurent eu leur Audiance, à sçauoir le 3. d'Octobre 1656. voir nos Ambassadeurs dans leur logis, pour s'informer, comme il fit, de l'estat de la Moscouie; entre-autres, si c'estoit vn Estat qui fust grand & bien peuplé, & s'il estoit puissant en Vaisseaux; pareillement si les Moscouites estoient soldats, s'ils estoient gens de mer, s'ils estoient gens de bonne foy, & semblables choses. Le plus considerable des Roys de Tartarie, qui tient sa residence en la ville de Samarcand, auoit baillé à cét Ambassadeur Moscouite lors qu'il passa par sa Ville, 30. Tartares pour le conduire par la Tartarie jusqu'à Pekin, & ces 30. estoient retournez à Samarcand auec vn riche regale que l'Empereur leur auoit mis entre leurs mains pour leur Maistre; il consistoit en vn seruice entier de vaisselle d'argent, des selles de cheuaux richement garnies, & autres harnois de cheuaux; comme aussi des étoffes, & de toutes sortes de cuirs bien passez & apprestez pour en faire des bottes, &c.

Les Mores ont tasché il y a plusieurs années d'introduire la Religion Mahometane dans la Chine, & par là soûmettre les Chinois à leur obeyssance: à cette fin, ils auoient coustume auparauant cette reuolution, & du temps du regne des Chinois, de faire au nom de leur Roys vne petite Ambassade tous les trois ans, d'enuiron trente personnes, & tous les cinq ans vne grande de 70. hommes vers le Roy de la Chine, ainsi qu'ils ont encore fait n'aguere vn peu deuant la derniere reuolution de cét Estat; ils vinrent à Pekin auec 300. hommes: mais l'Empereur Tartare ayant esté informé qu'ils estoient d'vne Ville de la Prouince de Xensi, où ils faisoient leur trafic, qu'ils y habitoient ordinairement, qu'ils y estoient en fort grand nombre, & mariez mesmes auec des femmes Chinoises; Sa Majesté ordonna qu'ils eussent à se retirer au plus viste hors du pays, y laisser leurs femmes sans en emmener vne seule: les Mores s'y opposerẽt, mais ils furent la plufpart taillez en

pieces; si bien que de long-temps apres ceux de leur Religion n'ont eu enuie d'y reuenir; neantmoins du temps que les Ambassadeurs d'Hollande y estoient, sçauoir le 3. d'Aoust 1656. on y vit arriuer vn Ambassadeur de la part du Grand Mogol, où il parut auec vn present de

300. Cheuaux communs.
2. Cheuaux Persans.
10. Picols de pierre de Coldryn.
2. Austruches.
200. Cousteaux Moresques.
4. Drommadaires.
2. Aigles.
2. Alcatifs, ou Tapis.
4. Arcs.
1. Selle auec tout son Harnois.
8. Cornes de Rinoceros, & tout cela sous pretexte d'obtenir que leurs Prêtres eussent la liberté de reuenir au Royaume de la Chine, comme ils ont fait de toute ancienneté, pour mettre dans le bon chemin ces pauures peuples qui sont dans l'erreur; il disoit que le Grand Mogol son Maistre auoit sous luy 360. Roys, & que son pays estoit le plus estendu de tous ceux qui sont voisins de la Chine. Les Tartares jugerent bien, comme c'estoit aussi la verité, que cette Ambassade se faisoit plustost par contrainte & par apprehension que les Tartares Occidentaux à la Chine ne luy fissent la guerre, que par aucune bonne volonté qu'il eut pour cét Estat. Cét Ambassadeur estant venu à la Cour auec 30. persõnes, au lieu qu'il n'auoit ordre que pour vingt, on luy en fit de ru·es reproches; à quoy il ne repartit autre chose, sinon qu'il auoit seulement doublé le nombre ordinaire de ses gens, de crainte qu'il ne luy en demeura vne partie malade par les chemins. Durant tout son sejour à Pekin, il se gouuerna fort mal, & fit paroistre peu de conduite, se plaignant & faisant grand bruit de ce que l'on ne luy auoit pas donné des Chinois, pour le seruir par ordre de l'Etat & du Gouuernement Tartare, comme il disoit, que ses Deuanciers en auoient eu du temps du Gouuernement des Chinois, qu'on ne le traitoit pas selon ce qui s'estoit toûjours pratiqué dans la Chine: Son indiscretion alla jusques à faire porter deuãt les Senateurs assemblez au Conseil, vn des moutons qu'on luy auoit enuoyez pour sa ration; parce que selon son sens, cét animal n'estoit pas assez gras, on le renuoya auec raillerie, & on luy demanda s'il estoit venu pour remplir son ventre affamé, & s'il venoit de la part d'vn plus grand Maistre que les Hollandois qui se contentoient de la ration qu'on leur donnoit. Le premier Ministre ordonna neantmoins, qu'on fit chercher les Regiltres Chinois, où les traitemens des Ambassadeurs sont marquez, & qu'on eut à se regler là dessus pour le traitement qu'on deuoit faire à celuy-cy. Les Mores en deuinrent si hardis, qu'ils vouloient souuent forcer leur garde & sortir la Ville quand bon leur sembloit; mais la garde les resserra dans leur logis, & leur ferma la porte: Le premier Ministre enuoya deux Mandarins pour appaiser cette rumeur; ils demanderent à l'Ambassadeur s'il estoit venu à Pekin en qualité d'Ambassadeur ou de Marchand? Que s'il estoit Ambassadeur, il falloit qu'il garda les Reglemens qu'ils sont obligez de garder dans cette Cour, qu'autrement il se declara Marchand, que luy & ses gens auroient toute liberté d'aller dans toutes les ruës & marchez de la Ville, & cependant leur firent garder le logis si étroitement, que les Mores n'auoient pas la liberté de regarder sur la ruë.

Il vient aussi à Pekin tous les ans des Ambassadeurs des quartiers de la Tartarie, qui est vers la mer du Nord, & vers le pays d'Eso, pour rendre à l'Empereur

leurs hommages accouftumez, & payer leur tribut ordinaire de Pelleterie ; il y en arriua deux du temps de la refidence des Ambaffadeurs Hollandois, auec 300. familles, peuple fort pauure, veftus de peaux de poiffon ; ils demandoient quelque lieu pour s'eftablir dans le Leauton & autres lieux : ce font ces Tartares qu'on nomme ordinairement Savvo, c'eft à dire fales & graiffeus, ils font habillez comme ceux de Pekin, & portent des manches étroites.

L'Empereur reçoit auffi tous les ans les complimens de ceux de la Corea ; & au temps du départ des Ambaffadeurs de Hollande, il y parut des Ambaffadeurs de ces quartiers-là, qui eftoient partis d'vn lieu éloigné de dix journées de la ville de Pekin.

Bien que les Tartares & les Chinois foient Payens, qu'ils adorent le Diable publiquement, ils font neantmoins affez paroiftre qu'ils ont encores quelque crainte & apprehenfion de Dieu : au temps que nous y eftions, l'Empereur ayant appris que la riuiere de Kiam s'eftoit fi fort enflée, qu'on l'auoit veuë monter jufques à la moitié des murs de la ville de Kianfy, fit publier vn Mandement par tout fon Pays, portant que perfonne n'euft à tuer aucun animal pour manger de trois iours de fuite, pour impetrer par là de Dieu qu'il luy pleût faire ceffer les pluyes qui tomboient fans intermiffion dans ce temps-là, & qui auoient efté caufe du débordement des riuieres principalement de la riuiere jaune ; l'on enuoya vn foir pour cette raifon aux Ambaffadeurs toute la volaille qu'on leur deuoit donner en trois iours, auec ordre de la faire tuer tout à l'heure, dont on leur rendit raifon en leur faifant part de l'ordre qui auoit efté donné.

Ils enterrent les morts auec des ceremonies fort approchantes des noftres ; lors que le frere de l'Empereur fut enterré, tous les grands de Pekin marcherent par ordre couuerts de vieux habits de dueil ; ils honorent la memoire des gens de merite, & l'Empereur ayant depuis peu augmenté les appointemens de la mere du jeune Roy de Canton, il donna en mefme temps de nouueaux titres d'honneur à fon mary, quoy qu'il fut mort long-tẽps auparauant. L'Empereur, qui jufqu'à prefẽt a eu 21. femmes, s'eftoit propofé, foit par la fuggeftion des Senateurs Chinois de fon Confeil d'Eftat & Priué, ou mefme de fon propre mouuement, d'accroiftre ce nombre jufqu'à 107. autant qu'en ont eu fes predeceffeurs les Roys de la Chine, tellement qu'il y en a encore 86 à adjoufter ; mais celuy qui donne fa fille à l'Empereur, peut bien faire fon conte qu'il ne la reuerra iamais ; car elles font gardées beaucoup plus étroitement que dans pas vn Monaftere, & elles ont encores ce danger à courre apres eftre paruenuës à l'honneur d'entrer au lict de l'Empereur, que fi elles ne luy plaifent pas, il faut qu'elles meurent dés la nuict mefme. Ils témoignent beaucoup d'inclination pour la Religion Chrétienne ; les Iefuites ont dans Pekin, & en diuerfes autres places des Eglifes, où ils exercent leur Religion, & difent que l'Empereur mefme y a creu en certains temps : toufiours eft-ce vne chofe tres-certaine, qu'ils font fort confiderez par toute la Chine : Le Iefuite Adam eft fi bien auprés de l'Empereur, qu'il peut approcher de la perfonne de fa Majefté quand il luy plaift ; entre les addreffes qui leur ont le plus feruy pour fe bien mettre dans l'efprit de ces peuples, la fcience de l'Aftrologie eft la principale : car l'Empereur d'aujourd'huy, & les grands de fa Cour y prennent vn fingulier plaifir, & s'exercent mefmes dans l'eftude de cette fcience.

Ce font les Portugais qui forment le plus d'oppofition au trafic de la Compagnie, & qui tafchent de tout leur pouuoir à nous tenir hors de la Chine : Nous y auons encores pour ennemis les Marchands Chinois de Sincheo, qui trafiquent par tout, à caufe de la contribution qu'ils payent à Coxinga ; ils ont vn grand

auantage sur nous; car dans le Priué Conseil de l'Empereur, il y a six personnes de la Prouince de Sincheu, qui soustinrent l'interest de leurs compatriotes: toutesfois, afin de les détacher de Coxinga, on taiche à les attirer à Canton, à quoy ils ne témoignent pas beaucoup de repugnance, jusques-là mesme, que le Lieutenant du jeune Roy de Canton, par leur suscitation & conseil, a enuoyé à Cambodia vne Ionck richement chargé, afin d'y solliciter la liberté du commerce: le Pilote ou Patron de ce Vaisseau est vn Mestis de Macao, & les hommes qui sont dessus sont tous de la mesme Prouince de Sincheu, en partant ils obtinrent de nos gens vn passe-port, auec vn pauillon du Prince; on croit que la Compagnie aura besoin de quatre comptoirs dans la Chine, vn en la ville de Tiencin ou dans Pekin mesmes, pour échanger leurs épiceries, manufactures, toiles, bois de Sandale, & dents d'Elephant, contre de l'or: vn autre dans la ville de Kiansy, où se tient le marché de la porceleine; vn troisiéme à Nankin, ou en quelqu'vne des principales Villes de Sincheo, pour y negocier de soyes, de chanvres, & de toiles, qui estoient autrefois fort recherchées au Iapon: Les Marchands de Sincheu n'acheptent point leur soyes à Nankin, mais dans les Villes de Kangsiu & de Voëtchie, d'où ils les transportent, en descendant la riuiere, jusques à vne place de la Prouince de Kekiam, où les Ioncques d'vn port de mer nommé Nimpo, qui n'est pas éloigné de cette place les attendent, sans ozer monter plus haut. Il faudroit establir vn quatriéme comptoir à Canton, pour acheter les estoffes de soye: On trouueroit le débit du cloud de girofle à Kiangsi, où on pourroit vendre le picol quatre-vingt ou cent Teils, & le poivre vingt ou vingt-cinq Teyls, aussi bien qu'à Nanxin; mais à Pekin on le pourroit vendre jusques à quarante Teils; la noix-muscade, le macis, & la canelle, ne sont pas fort recherchez dans ces quartiers: à Nankin ils demandent de l'yuoire & du bois de Sandal; les grandes pieces s'y pourroient vendre jusques à cent cinquante Teyls le picol; le picol de vif-argent deux cent cinquante Teyls; les draps noirs, rouges, cramoisy, écarlatte, couleur de pourpre, couleur de fleurs de pommier, d'vn gris de fer, s'y pourroient debiter; les draps gris blancs, ny les verds, n'y seroient point propres; les serges ª razes & les étoffes que nous appellons perpetuane, des mesmes couleurs que nous venons de dire, y seroient bien venduës; comme aussi les draps, les * estamines, les cresies, & semblables estoffes de laine legeres, noires ou brunes; mais le principal profit seroit sur les perpetuanen, les draps s'y venderoient six, sept & huit Teyls, la perpetuanen, trente, trente-cinq, & quarante Teyls, les serges razes quarante-cinq Teyls; les couleurs les plus recherchées sont le rouge, le bleu, & le noir; les pieces d'ambre jaune, grosses & rondes, y sont de bon debit; celles au contraire, qui sont en ovale, n'y sont pas propres; il seroit bon d'y porter aussi des coraux pasles & rouges: on pourroit auoir aussi pour cent cinq Teyls d'argent, vn marc d'or de vingt-quatre carats.

Picol poids de 125. liur.

ª Croonrasſen.
* Stametten.

Le picol de la soye de Nankin se vend 60. Teyls, les étoffes blanches qu'ils appellent Pelings se vendent au poids, à raison de deux mas deux condrins le poids d'vn Teyl; tellement qu'vne piece qui peseroit neuf ou dix Teyls, reuiendroit à deux Teyls d'argent.

Le musc est fort cher à Nankin, on l'y vend trente ou trente-cinq Teyls le Catty: nos Ambassadeurs en virent vne sorte à Pekin, dont on leur demanda jusques à 40. Teyls le Catty; mais ce musc estoit net & pur, les bourses estoient entieres sans aucune ouuerture, auec les testicules dedans, comme ils estoient venus de la beste, le musc n'estant autre chose que les testicules d'vne beste semblable à vn Dain ou Cerf, que l'on trouue dans la Prouince de Honan,

Voyez en la figure dans le fragment de l'Indopleustes, premiere partie de ce recueil

GRAMMAIRE DE LA LANGVE DES TARTARES Monguls ou Mogols, traduite d'vn Manuscrit Arabe.

Le Manuscrit est dans la Bibliotheque de M. Gaumin.

QVand ce ne seroit point icy la premiere fois qu'on donne au public quelque chose de cette langue, ce que l'on en donne ne laisseroit pas d'estre fort considerable, en ce qu'il contient les Regles d'vne langue, peut-estre, les plus simples qui puissent suffire à la communication des hommes, les vns auec les autres. Ce que dit le Pere Gruber de la Langue des Tartares qui sont maintenant les maistres de la Chine, m'a fait croire que ce pouuoit estre celle dont ie donne icy ces Regles.

DES VERBES.

Dans cette Langue, les Verbes n'ont qu'vne conjugaison, & il n'y a point d'autres temps que ceux qui marquent le Passé & l'Auenir.

Le caracteristique, ou marque, du Preterit, ou du temps passé est, Ba.

Daltba	*Il a battu.*
Ailba	*Il a enuoyé.*
Aidba	*Il a mangé.*

La Caractaristique ou marque du futur, ou auenir est, mou.

Daltmou	*Ie batteray.*
Ailmou	*I'enuoiray.*
Aidmou	*Ie mangeray.*

La Caracteristique ou marque de l'Infinitif est Kou, qui l'est aussi pour le Gerũdif.

La Caracter'istique, ou, marque de l'Imperatif, est le B'. sans voyelle.

Musareb	
Dalteb	*Battes.*

La Caracteristique ou marque du Participe actif, est Gi, & c'est aussi la forme des noms des ouuriers; le mesme se rencontre dans la Langue Turque.

Tous les temps se conjugent d'vne mesme maniere, il suffira d'en donner vn Exemple.

Ni Daltba	*I'ay battu.*
Gi Dalteba	*Tu as battu.*
Anaa Dalteba	*Il a battu.*
Bangi, ou, Banai Dalteba	*Nous auons battu.*
Ta Dalteba	*Vous auez battu.*
Tsedai Dalteba	*Ils ont battu.*

LES NOMS.

Les Noms ne reçoiuent autre changement dans leur Declinaison, que celuy qui marque la difference du pluriel au singulier, t. est la marque du pluriel.

Mouri	*Vn Cheual.*
Mourit	*Les Cheuaux.*

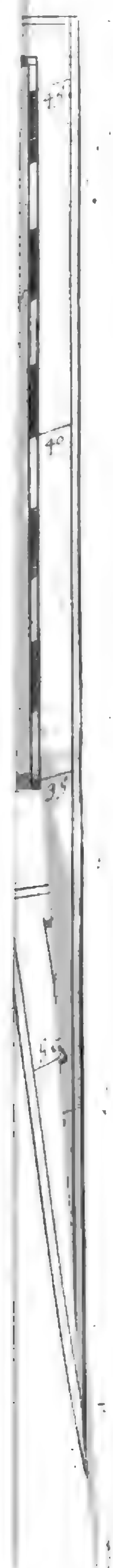
Les noms diminutifs se forment, aioustant Ganc.

Mouri *Vn Cheual,* Mourigane, *vn petit Cheual.*
Aldou *Aldougane.*

Les Comparatifs se forment, en aioustant la particule toutta, qui signifie plus.

Le mien, le tien, s'exprime de la sorte, Mouri, *le Cheual*, Mourini, ou, Manai-Mouri, *mon Cheual*, Nanai-mouri, *ton Cheual*. Teanai-mouri, *son Cheual*.

On auroit pû ajouster icy vn Dictionaire de cette Langue des Monguls; mais nous n'en auons icy qu'vne seule copie pleine de fautes, & écrite par vn Persan qui n'entendoit point la Langue Arabe, dans laquelle les mots Monguls sont expliquez, ce qui m'a obligé d'en differer l'impression.



DESCRIPTION GEOGRAPHIQVE DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

PAR LE PERE MARTIN MARTINIVS, I.

PREFACE AV LECTEVR, où est contenuë la Description generale de toute la Haute Asie.

IL faut demeurer d'accord que l'Asie a esté de tout temps, & est encores à cette heure, le premier & le plus excellent pays de tout le monde. C'est elle qui a eu ces beaux & agreables jardins du Paradis terrestre, que la diuine main auoit plantez auec les premiers hommes nos premiers peres : c'est de là, que ces grandes colonies se sont estenduës au long & au large, & ont peuplé tout le monde. Ces peuples ont appris aux autres les ceremonies de la Religion, les bonnes mœurs, les lettres & les autres sciences. C'est elle enfin qui a donné la naissance au Sauueur & Liberateur du genre humain, Dieu & homme tout ensemble. Depuis le deluge ou l'inondation generale, la Chine a esté la partie de l'Asie la plus polie & la mieux cultiuée ; soit que vous en consideriez le gouuernement Politique, la pratique des Arts, ou la Theorie des sciences. Car l'Histoire que les Chinois en ont faite dés les premiers Siecles, contient prés de trois mille ans auant l'Incarnation de Iesus-Christ ; ce qui paroist éuidemment par l'abregé que nous auons fait des Histoires de la Haute Asie, & par nostre Chronologie. On dit mesme que dés ce temps-là ils possedoient les sciences ; comme la Philosophie morale, & sur tout les Mathematiques : ce qui se confirme par les anciennes obseruations qu'ils ont des estoiles, & par ces vieilles & antiques maximes de leur gouuernement, contenuës dans leurs anciens Liures qu'on a gardé & conserué jusqu'à present.

Dignité & excellence de la Haute Asie.

Or cette partie du monde que ie nomme la Haute Asie, est appellée des vns Serica, des autres Sina ou China, & des Tartares Catay & Mangin ; nom dont ils appellent aussi bien le pays de la Chine que les Chinois : car le mot de Mangin signifie en leur langue des hommes Barbares ; & c'est ainsi qu'ils traitent d'ordinaire ceux de la Chine, qui meritent bien aussi ce titre, à cause de leur orgueil & arrogance. Pour les Turcs, & les autres Mahometans, qui passent par terre tous les trois ans par Laor & Cascar entrent dans la Chine, sous le faux pretexte qu'ils y vont en Ambassade de la part de leur Roys, ils la nomment Catay. Mais ce qui vous estonnera sans doute, ces noms estrangers sont tout à fait inconnus à ceux de la Chine, excepté celuy de Mangin, dont les Tartares, comme j'ay dit, ont accoûtumé de les appeller, par injure & par moquerie. Quant aux Chinois, ils nomment leur Empire Chunghoa & Chungque, noms qu'ils luy donnent à cause de son excellence. car le dernier signifie Royaume du milieu (aussi le croyent ils au milieu de la terre ;) & l'autre signifie le jardin, ou plustost la fleur du milieu. Ce sont là les deux noms les plus communs & ordinaires qu'ils ont retenus : toutefois ils en

D'où viennent ses diuers noms, & pourquoy elle les a.

Laor & Cascar.

ont eu d'autres de temps en temps selon les diuerses familles qui y ont successiuement tenu l'Empire : ainsi les Tartares le nomment à present T'ai-c'ing, auparauant il s'appelloit T'aiming, & Ta'juen, il y a plus de trois cens ans. Quelqu'vn pourroit croire auec raison, que ce Royaume a autrefois esté celuy des Hippophages, ou mangeurs de cheuaux; car tous en mangent aussi ordinairement que du bœuf : les Tartares mesme la preferent à quelqu'autre viande que ce soit.

D'où est venu le mot de Chinois.

Mais pour sçauoir d'où vient le nom de Sinois, ou plustost de Chinois, on le pourra voir plus clairement dans mon abregé, où ie montre qu'il est venu de la famille Imperiale de C'in. Quant à ceux qui veulent qu'il soit venu du mot de C'ing, qui est vn terme doux & ciuil, dont les Chinois se seruent beaucoup en parlant, ils se trompent selon mon jugement : car les Chinois qui vont par mer aux Indes, & trafiquent auec les Indiens & Portuguais, ont de coustume de s'entre-appeller Cia, qui est vn terme de ciuilité, & non pas Cing, dont il n'y a que les gens sçauans qui se seruent, & ceux qui affectent de parler plus poliment que les autres. La pluspart des Marchands de Chincheu & de Quangtung, qui sont presque les seuls entre les Chinois qui ayent fait voyage sur mer, n'entendent pas le mot de Cing. Pour moy ie croirois bien plustost, que les Habitans de la ville de Chincheu ont donné ce nom à tout le Royaume; car ce sont eux qui ont le plus voyagé par mer dans les Indes; c'est pourquoy les Portugais & les Indiens ont bien pû aisément former ce nom de la Chine. Quelques-vns le font venir de ceux de Sion; car (comme ils disent) le mot de Sina en langue Sionique, vaut autant à dire que pays ou terre excellente. Mais puisque ie n'en ay point plus de certitude, ie n'oserois rien affirmer sur ce sujet.

Les bornes de la Haute Asie.

Voila ce que j'auois à dire quant au nom. I'appelle au reste cette partie d'Asie, Haute, à cause qu'elle est située dans vn lieu fort haut & auancé : car la mer Orientale la borne vers l'Orient. Et l'experience mesme fait assez voir, que l'Ocean Indien, ou la mer Orientale, n'est pas la derniere, comme on l'a crû jusqu'à present. Les Chinois nomment cette mer Tung, c'est à dire Orientale : elle passe presque par toute la haute Asie du Nord au Midy, & du Midy au Couchant; au Septentrion la Chine est separée de l'ancienne Tartarie, & des Royaumes de Niuche, de Niulhan, & d'vne partie de Tanyu, par le moyen de cette fameuse muraille, si renommée entre les Historiens, qui commence à l'extremité de la Prouince du Nord de Corea, de Leaotung, où elle est bastie dans vn bras de mer sur des fondemens jettez à pierre perduë, de là elle trauerse vne estenduë de pays de 300. lieuës d'Allemagne, elle est tirée vers le Couchant du sommet d'vne montagne à l'autre, & finit en suite aux bords de la riuiere Iaune, dont nous discourerons amplement vn peu plus bas. Le reste de la partie de la Chine qui est vers le Septentrion, est borné par le Royaume de Tanyu, & par le desert sablonneux, qui la separe du Royaume de Samahan & de Cascar. Pour le pays qui est plus au Midy, il est borné des Royaumes du Prestre Ioan, de Geo ou de Cangingu (que les Chinois nomment communément Sifan, de ceux de Tibet, de Laos, de Mien, de Pegu, (où elle touche à Bengala,) en fin des Royaumes de Tunking & de Cochinchina, que les Chinois nomment Kiaochi. Elle a enuiron trente degrez de longueur, depuis le Cap ou Promontoire de la ville de Ningpo (que les Portuguais appellent Liampo) iusqu'aux montagnes Amasienes ou Damasienes. Sa largeur est fort grande, car elle s'estend depuis le dix-huictiéme degré iusqu'au quarante-deuxiéme. Ce pays, pour si grand & vaste qu'il puisse estre, n'est regi & gouuerné que par vn seul Monarque, qui peut bien auec raison porter le titre & la qualité de grand, puisque la haute Asie peut disputer de sa grandeur & de son estenduë, auec l'Europe toute entiere.

Fortifications naturelles.

De plus, si vous considerez auec soin son assiette & situation, & las comparez

auec les autres parties du monde qui luy sont adjacentes, vous diriez que la nature l'a fortifiée elle-mesme, & luy a basty des forteresses pour la deffendre & garder des autres; les entrées en sont si difficiles, qu'elle semble mesme separée de tout le reste du monde: il y a peu de fonds le long de ses costes, fort apprehendées d'ailleurs à cause des tempestes qui y sont frequentes, & des roches & des basses qui en rendent l'approche fort dangereuse, principalement aux grands Vaisseaux. Du costé du Nord, vne solitude affreuse luy sert de deffense, & cette muraille où l'art a suppléé ce que la nature auoit manqué de faire pour la rendre inaccessible de ce costé-là. Du costé du Couchant, les montagnes Damasienes la separent mieux du reste de l'Asie, que n'auroit pû faire la plus forte muraille du monde.

Les climats de la Haute Asie. Les parties les plus Meridionales sont sous le second climat qui passe par l'Isle d'Hainan; & les plus Septentrionales, par le sixiéme, i'entends les Prouinces de Pekin & de Leaotung: elle a quelques pays sous la Zone torride, mais c'est fort peu de chose; la plus grande partie est sous la temperée. Sa grande largeur & estenduë, fait que la temperature de l'air & de la terre y est differente, selon la diuersité des pays, & des saisons de l'année. Du costé qui regarde le Septentrion, le froid y est d'ordinaire fort rude & violent, les neiges frequentes & épaisses, & qui durent & continuent fort long-temps; les riuieres y gelent aussi bien fort: ce qui n'arriue pas au Midy, où les chaleurs sont plus grandes, & où croissent en quantité & abondance tous les fruits des Indes; comme les Bananas, les noix de palmes, les Mangas, Ananas, & autres. Au Septentrion, elle produit des raisins, des figues, des chastaignes, des pesches, des coins, des poires, des noix, fruits semblables à ceux que nous auons dans l'Europe.

Sa fertilité.

L'Air. L'air de ce pays est par tout fort temperé, le terroir gras & fertile, les pasturages extremément bons, la mer & les riuieres riches en poisson. Il semble que l'art & la nature ayent contribué tout ce qu'ils peuuent pour l'enrichir: de façon que vous auriez de la peine à dire si la haute Asie est plus redeuable à la nature pour sa fertilité & abondance, qu'à l'art qui l'a si bien sçeu mettre à profit en la cultiuant. Enfin, il faut confesser que tout ce qui se trouue de beau, dispersé dans le reste du monde, se trouue ramassé dans la Chine. Il n'y a presque rien chez les Estrangers, qu'elle n'aye, & il s'y trouue mesmes quantité de choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Vous me direz peut-estre, qu'il n'y a point d'espiceries ny de senteurs; mais elles sont si proches, & on les a auec tant de commodité, à cause du grand commerce & trafic qui se fait de part & d'autre; que ces denrées doiuent plustost passer pour domestiques que pour estrangeres, & pour autant de liens establis par la diuine Prouidence, pour les obliger à entretenir societé & bonne correspondance auec leur voisins.

Differente diuision de la Haute Asie. L'Empereur Xunus la diuisa autrefois en douze Prouinces. Yvus son successeur n'en fit que neuf, enuiron M M C C L X ans auant la naissance de Christ: mais pour lors il ne comprenoit que le pays du Septentrion, seulement depuis le quarantiéme degré de latitude iusqu'au trentiéme, c'est à dire iusques à la grande riuiere de Kiang. En suite les Prouinces du Midy furent peu à peu assujetties, & de la barbarie dans laquelle elles auoient vécu, reduites sous le gouuernement & sous la politesse Chinoise. Finalement, tout l'Empire de la Chine fut diuisé en quinze grandes Prouinces.

Ses Prouinces. Il y en a six de maritimes, sçauoir Pekin, Xantung, Kiangnan ou Nanking, Chekiang, Foxien, Quangtung. Les mediterranées, qui sont au cœur du pays, & qui tirent vers le Nord, sont Quangsi, Kiangsi, Huquang, Honan, Xansi. Enfin Xensi, Suchuen, Queicheu, Yunnan, qui sont vers le Couchant; le pays de Leaotung n'est point compris au Leuant de la Prouince de Pekin, où commence la grande muraille, la peninsule de Corea, qui est tributaire à l'Empire, ny aussi

beaucoup d'Isles qui en sont proches, & qui payent tribut, dont la plus considerable est celle d'Hainan. Assez prés d'Amacao, il y en a quantité d'autres, qui par fois se touchent & sont si peu éloignées, qu'on diroit que ce n'en est qu'vne, bien qu'il y en ait plusieurs. L'Isle Formosa en est proche, les Chinois la nomment Lieuxieu, & elle est à l'opposite de la Prouince de Foxien. Prés du promontoire de Ningpo est l'Isle de Cheuxan, qui à present est considerable, marchande, & peuplée. Il y en a quantité d'autres au Septentrion, entre Corea & la Chine, dont nous parlerons dans son lieu.

Sa Figure.

La figure de tout l'Empire de la Chine est presque quarrée; & c'est ainsi que les cartes de la Chine le representent. Toutefois il y a deux Tung ou Promontoires qui s'auancent fort dans la mer, dont l'vn est proche de la ville de Ningpo, d'où l'on peut passer au Iapon en fort peu de temps, en quarante heures enuiron; l'autre est dans la Prouince de Xantung, prés de la ville de Tengcheu; ce Golfe de mer est fermé d'vn costé par la peninsule de Corea, & de l'autre par le costé de la Chine, assez semblable au Golfe de Venize.

Erreurs dans les vieilles & nouuelles cartes.

Par ce moyen, il sera tres-aisé de découurir deux erreurs bien grossieres, qui se remarquent dans la pluspart des cartes de l'Europe. La premiere, en ce qu'elles mettent la grande muraille, & la ville royale de Pekin, au 50. degré de hauteur, y ayant à peine deux journées de chemin de Pekin jusqu'à la muraille, comme il me souuient de l'auoir remarqué auec ceux de nostre Compagnie, ayant mesme par fois trouué 39. degr. 59.

Faute commise dans la description du Catay.

La seconde, qui n'en doit gueres de reste à l'autre, c'est qu'elles feignent vn autre Royaume tres-considerable au delà de la Chine, & le nomment Catay, auec les villes de Quinsai & de Cambalu, &c. puis qu'on ne trouue par delà la grande muraille, que de certains Tartares de Tanyu, Niúche, & de Niúlhan, qui errent & sont vagabonds auec leur cheuaux & chariots, sans auoir de Villes. Il y en a aussi d'autres comme on tire d'auantage vers le Nord, que ceux de la Chine nomment Yu pi, à cause des peaux de poisson dont ils se font des corselets & des casques. Ce sont les Tartares, sortis des bouts & extremitez de l'Orient, qui à present se sont rendus maistres de la haute Asie, y estans entrez par le pays de Leaotung. Quant à ce que peuuent estre ces lieux de Cambalu, Quinsai, Catay, & Mangin, j'espere cy-apres le faire voir plus clair que le iour: par ce moyen, on pourra aisément comprendre les veritables causes du nombre d'erreurs qu'on a commises iusqu'à present, pour n'auoir pas bien entendu M. Paul de Venise. Et il ne faut pourtant pas qu'on estime que cela vienne de ma teste, ou de mon inuention: car ie proteste ingenuëment & auec verité, que j'ay tout tiré & recueilly des Liures Geographiques & Cartes de la Chine, qui ont esté faites & imprimées pour chaque Prouince en particulier, que i'ay par deuers moy, & que ie suis prest de communiquer & de faire voir aux curieux. On pourra donc remarquer, à moins que d'estre tout à fait ignorant dans la Geographie, quel soin & diligence i'ay apporté dans cét ouurage.

Abondance de chair & des autres choses necessaires.

Mais pour quitter ces égaremens, & reprendre le vray chemin, la haute Asie, comme i'ay dit, abonde & produit tout ce qui est necessaire pour l'entretien de la vie. Il y a des vaches, des brebis, des chevres, des oysons, des canes, des poules, & autres tels animaux: sur tout il y a quantité de pourceaux, n'y ayant point de maison qui n'en ait; on les nourrit & engraisse d'vne admirable façon, la chair de pourceau estant estimée fort delicieuse dans la Chine, car ils en mangent toute l'année, & la preferét à toute autre; aussi y a-t-elle fort bon goust. Le commun peuple ne pardonne pas mesme aux cheuaux, mulets & asnes, ny aux chiens qu'on sert sur la table des grands Seigneurs, & se vendent plus cher que les autres animaux. Il y a par tout du bled, du ris, qui leur sert de pain, du millet,

& des legumes de toutes les sortes. Pour des fruits de l'Europe & des pommes, il y en a en fort grande abondance, hormis des amandes & des oliues: mesme elle en produit qu'on n'a iamais veu dans l'Europe. Il y a aussi de diuerses sortes d'herbes potageres, & plus à choisir que parmy nous; aussi en mange-on dauantage: car il y a quantité de personnes qui croyent encore le passage ou la transmigration des ames, & qui font conscience de manger de la viande.

Les Poissons.

Quant aux riuieres, elles ne sont pas moins pourueues ny fournies de poisson qu'elles sont ailleurs: & on ne le pesche pas en si grande quantité dans la mer ny dans les lacs; mais on les nourrit dans la Chine, comme on fait les animaux priuez & domestiques dans l'Europe. Car comme ils sont obligez de faire des fossez au milieu des champs de ris par où les ruisseaux ne passent point, il faut que de necessité ils arrosent la terre, quand il n'y a point de pluye, de peur que les grains ne meurent de seicheresse; & c'est dans ces fossez où ils donnent à manger aux poissons, & leur nourriture est de la lentille de marests: c'est pourquoy vous voyez au mois de May quantité de ces bateaux pleins d'eau qui vont par toute la Chine, dans lesquels il y a de ces petits poissons, qu'on vend lors qu'on croid les pouuoir nourrir & éleuer. Ils chargent quelquesfois des batteaux entieres de grands poissons, qu'ils couurent de glace, & les portent ainsi jusqu'à Pekin, les pouuant garder auec cét artifice vn mois entier: on sale & saupoudre ceux qu'on ne peut garder, qui seruent à nourrir le peuple.

Quantité de soye.

Il y a si grande quantité de soye, que j'oserois bien asseurer qu'il en sort plus de la seule Prouince de Chekiang, que presque de tout le reste du monde: ils nourrissent des vers à soye deux fois par an. L'Histoire de ce peuple qui est tres-ancienne, rapporte qu'ils ont eu la science de nourrir des vers à soye, deux mille quatre-vingts ans auant la Natiuité de Iesus-Christ. De façon qu'il est tres-vraisemblable, que les autres Nations ont appris des Chinois l'art de mettre la soye en vsage. On peut mesme prouuer par diuerses raisons, que l'inuention des canons, de l'Aymant, & de l'Imprimerie, ne nous ont esté connuës que par leur moyen: car lors que les Tartares de la famille d'Iuena entrerent dans la Chine, il y auoit quantité d'Etrangers auec eux; entr'autres de l'Europe B. Oderic (dont les Reuerends Peres Bollandus & Henschenius traitent auec beaucoup de soin, selon leur coûtume, dans leur liure des actes & vies des Saints,) & F. Ayton Armenien, M. Paul Venitien, & autres. Comme donc nous n'auons la connoissance de ces arts qu'enuiron en ces temps-là, il y a bien de l'apparence que ce sont eux les premiers qui nous les ont apportés de la Chine. Pour la semence de coton, il n'y a que cinq cẽs ans, ou enuiron, que les Estrangers la leur ont enseignée: mais à present il y en a si grande quantité, & elle produit & multiplie tant, que vous croiriez que la Chine seule est presque capable de fournir & pouruoir tout le reste du monde d'habits de coton; aussi est-ce l'étoffe la plus ordinaire, dont on s'habille. Il n'y croist point de lin: toutefois il y a du chanvre, dont on fait des habits d'Esté; inuention qui est fort commode. Ce pays produit aussi de la soye qui croist sur les arbres, dont nous parlerons dans la Prouince de Xantung.

Commoditez des riuieres.

Cette abondance de toutes choses, vient principalement de la grande industrie de ce peuple, & des fleuues, des riuieres, & des lacs, dont tout le pays est arrosé. Il y en a quantité qui sont extremément poissonneux & fort propres à faire croistre le ris: car on l'y seme, & il y croist deux fois par an; y ayant si grande quantité de bateaux qui vont & viennent pour en faire la cueillette, que c'est presque vne chose incroyable. Vous pouuez juger de la grande commodité des riuieres par ce qui suit: C'est que d'Amacao on va par bateau jusqu'à Pekin, où il y a prés de six cens lieuës, à la reserue d'vne journée de chemin qu'il faut faire par terre, pour passer vne montagne.

Ainsi de Chekiang on trauerse toute la Prouince de Suchuen par eau, selon la longueur qu'elle a, en allant de l'Orient au Couchant: mesme il n'y a presque point de Ville ny de Cité, où on ne puisse aller par bateau, y ayant par tout ou des riuieres, ou des canaux, ou des fossez. Il se rencontre en cette haute Asie vne infinité de mines de diuers metaux, qui se trouueroient riches & abondantes à la premiere ouuerture: mais les loix du pays deffendent de tirer ny or ny argent; parce que les vapeurs nuisibles qui s'éleueroient de la terre, seroient capables de faire mourir les hommes dans les mines: estant bien raisonnable que les Empereurs & les Roys fassent plus d'estat de la vie de leurs sujets, que non pas de l'or ny de l'argent; mais il est permis à tout le monde d'amasser de l'or sur les riuages, & il s'y en amasse aussi beaucoup auec grande facilité, qui passe plustost pour marchandise que pour payement. Car ils ne comptent pas comme nous auec de la monnoye ou des pieces d'or & d'argent; mais pour preuenir les tromperies, ils pesent tout, principalement l'argent, qu'ils ont coupé en pieces apres l'auoir fondu & refondu en vn creuset, & y mettent le ciseau, portans vn trebuchet fort propre, enfermé dans vn estuy de bois. Ils n'ont seulement que des liards marquez des armes du pays, qu'ils percent & enfilent d'vn cordon, pour seruir de payement, & acheter les denrées les plus communes. On y tire quantité de mineraux, comme de l'argent vif, de l'airin, du fer, de l'estain, du cuivre, du vermillon, de la pierre d'azur, & du vitriol. De plus, on y fait du cuivre blanc qui n'est gueres plus cher que le cuivre jaune. Ils font quantité d'ouurages & de besognes de fer fondu, semblables à celles que nous faisons dans l'Europe; comme des canons, des cloches, des mortiers, des fourneaux, & tels autres ouurages.

Les Mines.

Leur argent.

La quantité de peuple.

Il est incroyable, combien la haute Asie est peuplée au prix des autres parties du monde: les villages y sont à proportion aussi peuplez que les Villes; & à voir le peuple sur les grands chemins, vous croiriez que c'est vne armée qui marche, ou estre dans nos foires de l'Europe. Il ne faut donc point trouuer estrange, si quelques Portuguais, lors qu'ils y entrerent la premiere fois, auoient accoustumé de demander à quelques-vns, si les femmes y faisoient neuf ou dix enfans tout à la fois. D'autres affirmoient que les Citez estoient mobiles & changeoient de place; car il y a par tout vn si grand nombre de nauires, qu'ils occupent souuent autant d'espace qu'vne grande Cité en pourroit prendre, dont aussi ils ne representent pas mal la forme ny la figure, principalement lors que tous ces Vaisseaux jettent l'Ancre en vn mesme lieu: Or ils n'éleuent pas seulement leurs familles dans ces bateaux, mais ils y nourrissent aussi quantité d'animaux; sur tout des pourceaux, des poules & des canes. C'est pourquoy l'eau n'est pas moins peuplée & habitée que le continent, au moins dans les Prouinces du Midy, car la nauigation n'est pas si commune & ordinaire dans les pays du Nord. Que si nous nous en rapportons aux Histoires de la Chine les plus authentiques, qui gardent auec beaucoup de soin le roolle & le dénombrement des hommes de chaque Prouince, Ville, & des autres endroits; (sans y comprendre la famille Royale, les Magistrats, les Eunuques, les soldats, les sacrificateurs, les femmes & les enfans) on y trouue cinquante-huit millions, neuf cent quatorze mille, & deux cent quatre-vingt quatre hommes, 58,914,284. Il ne faut donc point trouuer estrange, si quelqu'vn affirme qu'il y a bien deux cent millions d'hommes: Or ce nombre & supputation est fort aisée à faire selon les loix de la Chine: Car chaque pere de famille est obligé, sous de griéves peines, de mettre & afficher vn écriteau à la grande porte de sa maison, qui contienne & fasse sçauoir le nombre & la qualité de ceux qui sont logez chez luy. Il y a vn dixenier qu'ils nomment Tifang, qui a l'inspection & la charge sur dix familles, & qui a soin de recueillir cette supputation & dénombrement; que si on manque au calcul, il est tenu & doit en auertir les Officiers & Gouuerneurs de la

ville. Cela s'obserue rigoureusement durant les troubles; tellement qu'il n'est pas permis de receuoir personne chez soy, dont on n'ait donné le nom à connoistre; sur tout s'il y doit faire du sejour.

Le nombre des Villes & des Citez. Il y a 150. grandes Villes remarquables, & 1226. moindres, toutes fermées de murailles; ie n'y comprends point quantité de places de guerre, non plus qu'vne infinité de chasteaux, de bourgs, de forts, de franchises, de villages, qui n'en doiuent souuent gueres de reste à nos Villes: mais le nombre en est si grand, qu'on auroit de la peine à en faire le calcul. Il m'est souuent venu en l'esprit vne pensée, que si cette grande muraille, qui est au Nord, enuironnoit toute la Chine, que la haute Asie ne formeroit qu'vne seule Ville, qui seroit extremément peuplée & bastie; à raison que si vous sortez d'vn lieu cultiué & habité, vous entrez tout aussi-tost dans vn autre qui ne l'est pas moins. La pluspart de ces Villes, qui sont basties sur des riuieres nauigables, ont de chaque costé de fort longs & larges fauxbourgs, recommandables pour leur grandeur & magnificence.

Distinction & difference des Villes & autres lieux. Au reste, la difference qu'il y a entre les Villes & les Citez, n'est pas fort considerable, si on regarde seulement à la grandeur, y ayant par fois des Citez qui sont aussi grandes ou plus, que des Villes: car la seule difference consiste dans les titres que les Gouuerneurs se donnent diuersément, & selon l'authorité & le pouuoir qu'ils ont conformément aux loix de l'estat & aux coustumes de la Chine. Il est bien vray que les Villes vont deuant, & sont plus honorables que les Citez; mais celles-cy ne sont pas moins peuplées ny moins opulentes. Les Villes se nomment Fu, & les Citez Cheu ou Hien. Il y a aussi des lieux francs & priuilegiez, & des bourgs, qui pourroient bien aller du pair auec des Citez, pour la grandeur, & pour le grand negoce & trafic; principalement ceux qu'ils nomment Chin: mais parce qu'ils n'ont point de murailles, ny leur Magistrats particuliers; aussi n'ont-ils icy le titre ny la qualité de Citez, & sont gouuernez par les Magistrats des autres lieux qui en sont les plus proches.

Les Chinois ont l'esprit subtil. L'esprit des Chinois verifie ce qu'Aristote a écrit des peuples de l'Asie, que ceux de l'Europe sont forts & robustes; mais que ceux de la Chine les surpassent en subtilité d'esprit. Ils sont trompeurs, fins & aduisez, & ne se trouuent iamais surpris, quelque accident qui leur arriue; ils sont ingenieux & pleins d'industrie, ne laissent perdre la moindre chose qui peut seruir: Et dans vne si grande abondance de choses precieuses, ils ne laissent pas d'amasser de vieux haillons & beaucoup d'autres choses qu'on ne ramasse point ailleurs, gardent des os de chiens, des plumes de poules, des soyes de pourceaux, & mesme les plus sales excremens, dont ils font trafic. Pour les Arts mechaniques, on ne peut douter de l'industrie des ouuriers de la Chine, apres auoir veu ce qu'on nous apporte tous les iours de ces quartiers-là; comme toute sorte d'habits de soye, de la porcelaine, des cabinets dorez, & sur lesquels ils couchent & appliquent leur belle colle, des habits faits à l'éguille, & autres de cette nature; quoy que pourtant les plus beaux ouurages ne sortent pas de la Chine. Ils trauaillent & grauent parfaitement bien sur l'ébene, l'yuoire, le coral, l'ambre, les jaspes, sur les plus durs marbres, & sur les autres pierres precieuses. Ils imitent & contrefont si bien l'ambre jaune auec de la poix fonduë, que mesme il fait honte au naturel & veritable. Il y a desia long-temps qu'ils sçauent faire du verre fort transparent de ris, toutefois il n'est pas de la bonté du nostre, mais il en approche beaucoup, & ne luy ressemble pas mal pour les autres qualitez du verre. *Artisans & ouuriers excellens.*

La Peinture. Pour la peinture, ils nous sont de beaucoup inferieurs, comme n'ayans pas encore compris ce qu'il faut obseruer dans les ombres, ny comment il faut méler & addoucir les couleurs: mais ils reüssissent fort bien en oyseaux & en fleurs, qu'ils representent auec l'aiguille & en tapisserie de soye si naïuement, qu'on ne sçauroit mieux les representer au naturel; ce qui rauit en admiration

tous ceux qui voyent ces ouurages. Quant à l'inuention de la nauigation & l'vsage de la boussole, des canons, & de la poudre, ils l'ont eu long-temps auant ceux de l'Europe, comme j'ay remarqué auparauant.

Agriculture. Mais que diray-je de l'Agriculture : qu'ils ont reduite à de certaines regles selon la diuerse qualité des pays : aussi en font-ils grand estat, asseurans que les hommes ne s'en sçauroient passer sans se faire tort, comme ils pourroient bien des autres arts & mestiers. Pour cét effet, ils donnent de grands priuileges aux laboureurs, & les encouragent tellement au trauail, qu'ils ne souffrent pas vn pied de terre sans estre cultiué. Quand le terroir est maigre & sterile, ils le rendent fecond par leur industrie & artifice, & l'engraissent & laissent chommer, de peur qu'il ne se lasse de produire deux fois par an. S'il n'y a point d'eau, ils creusent des fosses, & y font venir l'eau de fort loin, par le moyen des ruisseaux qu'ils tirent des riuieres ; c'est pourquoy on peut faire aller les bateaux dans toute la Chine : Quand les eaux sont dans vn lieu bas, ils les éleuent auec grande facilité, par le moyen d'vn instrument assez semblable à nos chapelets, fait d'aix & de planches quarrées, qui enleuent grande quantité d'eau.

Pesche admirable. Pour faire paroistre l'esprit des Chinois, j'ay trouué bon d'ajouster icy vne façon tout à fait rare & extraordinaire dont ils se seruent pour pescher. On void dans ce pays vn certain oyseau qui est vn peu plus petit qu'vn oyson, & qui ressemble assez à vn corbeau, a le col fort long, le bec d'vn aigle, dont le bout est extremément crochuë : On luy apprend à pescher, comme on fait aux chiens à prendre des liévres, & on luy serre & étrecist tellement le col auec vn anneau de fer, qu'il ne sçauroit aualler les plus petits poissons, & ceux qui sont trop grands, & ne peuuent passer par la cauité de son col, il les éleue auec son bec, & fait bruit en mesme temps, afin que le pescheur y vienne & les puisse prendre. I'ay par fois veu trois ou quatre oyseaux apres vn seul poisson qui s'aydoient les vns les autres à pescher leur proye, c'est de la sorte qu'ils prennent des poissons qui pesent bien six liures & d'auantage. Les pescheurs tirent beaucoup de profit de cette pesche, & payent vn certain tribut pour chaque oyseau.

L'Architecture. Nous les surpassons de beaucoup pour l'Architecture, magnificence, & solidité des bastimens ; mais ils l'égalent & l'emportent mesme par dessus nous, s'il s'agist de construire des tours & des ponts : Outre les tours, qui sont fort hautes & tres-bien basties, ils ont aussi quantité de ponts, remarquables pour leur grandeur & pour leur Architecture. Les maisons ne sont pas magnifiques ; mais elles sont plus commodes & plus nettes que les nostres. Ils n'ayment pas à voir plusieurs estages, à cause de la peine de monter les degrez. Tout le monde occupe le bas de la maison, qu'ils partagent en sales & chambres. Le dehors n'a pas beaucoup d'ornemens, à la reserue de la grande porte & des autres plus petites qui sont sur le deuant, qui sont magnifiques dans les maisons des gens riches : Le dedans est plus orné, tout y reluit à merueille pour estre enduit de cette precieuse colle de Cié, dont on vernit toutes les murailles. Les maisons sont d'ordinaire de bois, mesme les Palais du Roy : toutefois, les murailles principales sont de briques, qui ne seruent qu'à separer les sales des chambres : car le toit & la couuerture est soustenuë de piliers de bois, toutes les tuiles sont d'argile comme les nostres. Ils ne veulent point de fenestres qui regardent sur les ruës, disans qu'il n'est pas honneste de s'en seruir. Ils ont diuers appartemens ; le plus retiré est le quartier où demeurent les femmes, qui sont si étroitement gardées, pour les tenir dans la modestie & leuer tout soupçon, qu'il n'y a point de prison dans l'Europe qui ne soit plus libre & plus douce.

Les sciences. Pour les sciences, ils nous sont de beaucoup inferieurs, encore qu'ils les estiment bien d'auantage que nous ne faisons pas : Car ils n'ont presque rien de veritable ny de

le solide, à la reserue de l'Astrologie, dont ils n'estiment que cette partie qu'on nomme judiciaire. Quant à cette Philosophie que nous appellons morale, il y a desia long-temps qu'ils l'ont assez bien deduite des principes mesme de la nature & de la raison. Ils disent des choses fort releuées touchant les vertus, rapportans le tout au gouuernement de la Republique. Par ce qui suit, vous pourrez juger de la subtilite de leur esprit; ils comprennent en fort peu de temps nostre Arithmetique, nostre Geometrie, les calculs du mouuement des estoiles & des planettes, mesme la Logique de l'Vniuersité de Conimbre, qui est imprimée en langage Chinois. Ils ont aussi quantité de traitez de l'Architecture, Physiognomonie, Anatomie, & arts mechaniques, &c. imprimez auec les figures à leur mode.

La Medecine.

Quant à la Medecine Pratique, ils l'emportent par dessus nous; à la verité nos Medecins s'amusent & s'arrestent dauantage à la theorie & au discours; mais les Medecins Chinois guerissent auec bien plus de facilité & plus viste. Ils ont des liures fort anciens de la nature des herbes, des pierres & des arbres, enrichis de figures comme pourroit estre Dioscoride; outre cela, des autheurs modernes & anciens qui pronostiques, traitent des signes, des effets, causes, & des maladies. Leurs medicamens & remedes consistent pour la pluspart en simples & en decoctions; ils se seruent de cauteres actuels, & de frictions, mais point de saignée, dont ils croyent l'administration dangereuse. Ils employent les refrigeratifs & le regime de viure pour temperer la masse du sang, & affirment que si le pot bout, il ne faut pas pour cela verser le boüillon, mais plustost en oster le feu pour l'empescher. Ils ont de si belles remarques & obseruations touchant la nature du poux & des arteres, qu'ils peuuent mesme découurir par leur moyen les abcez & d'autres causes les plus cachées d'vne maladie. Ils prennent garde à six poux ou battemens en chaque bras, dont il y en a trois qui sont les premiers & principaux, & autant de seconds & de moindres, qui appartiennent à diuerses parties du corps. Pour le premier, ils le rapportent au cœur, le second au foye, & le troisiéme à l'estomac, & les autres à diuerses parties. Lors qu'ils vont voir vn malade, ils sont bien vne demie heure à luy taster le poux, tout le monde se tenant cependant dans vn grand silence; ils disent apres quelle est la cause de sa maladie, quelle partie du corps elle afflige, & en jugent fort pertinemment. On y trouue aussi par tout quantité de Chimistes, qui ne promettent pas seulement de faire de l'or, mais encores l'immortalité ioignant l'vne & l'autre pour tromper de ces promesses en mesme temps les credules & les auares.

Excellente & admirable methode pour taster le poux & manier l'artere.

La subtilité de leur esprit ne paroist que trop dans des ruses & tromperies fort adroites & delicates, qu'ils pratiquent tous les iours. Ils ont l'esprit excellent, le corps aussi & souple, & aussi adroit que l'esprit. Ils supportent aisément le trauail & la fatigue, mais non pas la faim, & ils croiroyent mourir, s'ils estoient vne matinée entiere sans manger.

La constitution de leur corps.

Les Marchands sont pleins d'industrie, toute la nation ennemie de l'oisiueté & de la paresse. Ils ne trouuent rien de penible, pourueu qu'il y ait la moindre esperance de profit, preferans souuentefois l'vtile à l'honneste. Leur santé est assez forte & vigoureuse, ils s'endurcissent à la fatigue dés leur enfance. En quelques endroits, ils sont aussi blancs que ceux de l'Europe, à qui ils ne ressemblent pas mal, si ce n'est qu'ils ont le nez camus, la barbe claire, de petits yeux à fleur de teste, & bien fendus, & la face vn peu plus large & carrée. Les hommes & les femmes ont les cheueux fort noirs & longs, méprisent, & ont mesme horreur des cheueux blonds & roux, bien dauantage que les Thebains. Les femmes sont d'ordinaire de basse taille, mais ont le visage assez beau & gay. Ils font consister la principale partie de la beauté & bonne grace des femmes à auoir de petits pieds: c'est pourquoy on leur presse & lie si fort les pieds auec des bandes tout aussi-tost

qu'elles sont nées, qu'ils ne peuuent croistre apres. Il y en a qui ne les ont pas plus gros que des chevres: merueilleuse folie dans vn peuple si poly & si ciuilisé, qui auroit mesme auersion pour vne Helene, si elle auoit les pieds aussi grands que les femmes de nostre Europe.

Sa Religion. Les Chinois ont trois sortes de Religion. Ie nomme la premiere & la plus ancienne la Philosophique; la seconde l'Idolatre; la troisiéme l'Epicurienne: ils l'appellent Sanxiao, ou la triple doctrine. La Philosophique est veritablement la plus considerable & la plus puissante; car c'est elle qui tient le gouuernement & a la directió de l'Empire: aussi n'y a-t-il que des Philosophes qui soient admis au gouuernement de la Republique. Cette secte se nomme Iukia; elle ne connoissoit autrefois qu'vn souuerain principe, & leur vieux liures de Philosophie disent beaucoup de choses du Ciel, du premier & souuerain Empereur, celuy qui regit & gouuerne tout l'Vniuers: ces sages aduoüent & confessent ne pas sçauoir quelle est sa nature, son essence, ny comment il le faut seruir & honorer; c'est pourquoy ils ayment mieux ne le point seruir du tout, que de manquer & errer dans ce culte.

Sectes des Philosophes. Ceux donc qui suiuent cette opinion, ne considerent & ne prennent autre soin que du gouuernemēt de la Republique, & de la pratique des vertus morales. Cette Philosophie traite aussi du ciel, de la terre, de l'homme, comme de choses dont la connoissance comprend celle de toutes les autres. Ils appellent ces trois études du nom de Sançai. Sous la science du ciel & de la terre, ils comprennent les principes des choses, de la generation & de corruption, du mouuement des cieux, des estoiles, de l'vne & de l'autre Astrologie; enfin de l'agriculture, de l'arpentage, &c. Pour la science de l'homme, elle est simplement morale. Ils y considerent principalement ces cinq chefs ou articles. Le premier est du pere & du fils, où ils proposent des exemples d'obeyssance, qui meritent plus d'estre admirez qu'ils ne sont faciles à estre suiuis: le second est de la femme & du mary, où il est traité de leur distinction & difference, & de leurs deuoirs, &c. le troisiéme est du Roy & des Sujets, où il est parlé de la fidelité & de l'amitié qu'ils doiuent porter à leurs Sujets, dont ils sont comme les peres. Le quatriéme traite des amis & de l'amitié. Le cinquiéme des freres, de l'amour de l'aisné & de l'obeyssance du cadet. Il enseigne apres trois mille petites ceremonies ou preceptes, qui regardent la ciuilité & la bien-seance exterieure, la modestie, la discretion, & autres vertus semblables: ils donnent aussi beaucoup de grandes loüanges à la prudence, à la pieté, & au courage, lors que nous l'employons à nous surmonter nous-mesmes. Pour la iustice & la vertu, qui nous fait iuger des autres par nous-mesmes, & par la comparaison que nous en faisós, ils l'éleuēt & la recommandēt si fort, qu'ils y font cōsister le plus haut degré de perfection. Cette secte ne se met pas beaucoup en peine de sçauoir les choses futures, aussi n'en dispute-elle iamais; pour cette raison seulement, qu'elle n'est pas mesme capable de bien distinguer ny comprendre ce qu'elle void deuant ses yeux. Elle enseigne encores fort soigneusement l'vsage des vertus interieurs & exterieures, qu'il les faut pratiquer, à cause du bien & de la recompense qu'on reçoit de la vertu, sans auoir aucun but, ny se proposer aucune autre fin: faites, disent-ils, des actions vertueuses, sans attendre ny esperer aucune recompense; la vertu est assez contente d'elle-mesme, n'y ayant rien de plus beau dans tout le monde: ces liures sont pleins de ces grands sentimens, nos Philosophes anciens n'ayant iamais rien dit de semblable ny de meilleur.

La secte Idolatre. La seconde secte est l'Idolatre, qu'ils nomment Xekia: cette peste & cōtagion infecta la Chine vn peu apres la natiuité de Christ. Ils croyēt la metempsychose, ou le passage & trāsmigration des ames; elle est de deux sortes, l'vne interne, & l'autre exterieure: cette-ci sert aux idoles & les adore, elle enseigne que ce passage est comme vn chastiment des pechez apres la mort; c'est pourquoi ils s'abstiennent de manger de tout ce qui a en vie. Cette Religion est ridicule, & les Sacrificateurs qui la suiuēt

s'en mocquent eux-mesmes ; toutefois ils l'estiment necessaire pour retirer les ignorans du vice, & pour les encourager à la vertu. Quant à leur metempsychose interieure, elle est excellente, & vne des plus belles parties de la Morale : car elle considere l'ame dépoüillée du corps, & qui triomphe de toutes les mauuaises passions & mouuemens dereglez ; mais ils enseignent qu'elle passe en celle des bestes brutes, qui ont eu les mesmes passions, ne reconnoissant autre recompense ny supplice apres la mort, & soustenant que toutes choses sont bonnes ou mauuaises, selon que nous les considerons diuersement. Mais nous en discourons plus amplement dans l'Abregé de nostre Histoire de la Chine, qui commence depuis la creation du monde.

La secte Epicurienne.

La troisiéme secte approche fort de celle d'Epicure ; car elle fait consister la beatitude dans la volupté, promet & cherche de rendre la vie du corps immortelle par le moyen des remedes ; elle a trouué d'admirables inuentions pour acquerir & augmenter les plaisirs & la volupté, & asseure que tout s'aneantit apres la mort. Il y a quantité de Magiciens qui sont de cette secte, qui est bien la plus sale & la plus meschante de toutes. Dieu vueille que ces sectes, au lieu des faux & erronez principes qu'elles retiennent encore à present, puissent vn iour comprendre les mysteres de nostre Religion. Les apparences y sont grandes ; car ces Philosophes estiment fort la Morale de l'Europe, qui s'accorde auec celle qu'ils enseignent ; de sorte qu'il semble qu'il n'y a que les principes surnaturels qui leur manquent.

Les vertus.

Ils aymẽt naturellemẽt toutes les vertus, & ceux qui en font profession ; mais ils ne laissent pas d'estre vicieux en eux-mesmes. Toutefois cõme ils sont fins & rusez, ils couurent leurs defauts auec vn merueilleux artifice, de peur qu'ils ne paroissent & ne viennent en veuë ; admirans la chasteté & continence, que pourtant ils n'obseruent iamais. Ils croyent qu'il y a du deshonneur, & que c'est vn témoignage de misere, de n'auoir point d'enfans ; ils requierent la chasteté dans les vefues. Les honnestes femmes n'ont pas accoûtumé de se remarier ; ils dressent des arcs triomphaux aux vefues qui ont vécu dans la continence, & y mettent des inscriptions pour vn eternel souuenir à la posterité. Ils font beaucoup d'estat, & admirent vne soûmission modeste & graue, quand on fait ou dit quelque chose, témoignans bien l'obseruer en apparence ; quoy qu'ils ne la possedent pas en effet. Il n'y a point de nation qui honore & respecte tant ses parens ny ses maistres ; il va de la vie de ne les point nourrir, de leur estre desobeyssant, ou de faire difficulté d'entrer en leurs places lors qu'ils ont à fournir quelque courvée, ou de les fascher en quelque façõ que ce soit : c'est vn crime lors que les disciples, quoy que de plus grande condition que leurs maistres, ne leur donnent pas la premiere place & le premier rang, ny des titres & qualitez plus honorables, & quand ils refusent de leur ayder & assister lors qu'on les en requiert. Il n'y a rien qu'ils ayent plus en horreur & detestation que les actions, paroles & gestes, qui ressentent la cruauté & la colere ; c'est pourquoy ils cachent ou dissimulent leur haine, & ne portent iamais d'armes lors qu'ils voyagent, estimans que c'est vne chose indigne & deshonneste d'en porter, & de faire la guerre aux hommes : aussi font-ils peu de compte des soldats, & les tiennent presque pour ennemis.

Leur obeyssance enuers leur maistres & leur parents.

Ils font peu d'estat des armes, mais beaucoup des sciences.

Et il paroist bien quelle estime ils font des bonnes lettres & des sciences, en ce que les personnes non lettrées ne sont point receuës au gouuernement de la Republique ; tant plus vn homme est docte, tant plus est-il auancé aux richesses & aux honneurs ; c'est de là que vient toute la Noblesse. Il n'y a presque personne parmy eux, pas mesme les paysans, qui n'estudie jusqu'à quinze ans ; à peine s'y trouue-il vn homme qui ne sçache écrire. Comme donc toute la Noblesse procede des lettres, & qu'on l'y cherche, sans auoir égard au sang ny à la naissance, hors-mis dans les familles Royales ; tant plus le rang & la place qu'on tient en la Republi-

que est haute & éleuée, d'autant plus les titres & les honneurs qu'on reçoit de tout le monde sont-ils grands & considerables ; sans qu'on prenne garde, de quelle extraction on est, & par quel moyen on s'est auancé & mis en faueur.

Comment ils se marient.

Les mariages s'y font presque comme parmy nous. Le mary donne le doüaire à son épouse ; mesme les personnes de mediocre condition achetent en quelque façon leur femme de ses parens : ceux qui sont vn peu de qualité, s'ils reçoiuent des presens pour auoir marié & colloqué leur fille, ils en rendent bien la valeur & dauantage. Les parties qui doiuent contracter ne se voyent iamais l'vn l'autre, ny ne parlent ensemble ; il ne se fait point aussi de contract. Les parens des deux costez font le mariage par des procureurs & personnes tierces & interposées. Ainsi on enuoye la mariée dans vne chaise au logis de son mary, qui ne l'auoit iamais veüe auparauant, accompagnée de quantité de monde, qui marche deuant auec des torches & flambeaux, quand ce seroit mesme en plein iour, & à midy. Vn seruiteur la suit & porte la clef de la chaise au marié ; luy seul a la permission de l'ouurir ; & en la voyant la premiere fois, il juge de sa bonne ou mauuaise fortune. Leur femme estant morte, ils en peuuent prendre vne autre, & on ne trouue point estrange qu'ils ayent encores vne concubine de rechange, tant la condition des femmes est mal-heureuse en cét égard.

La Polygamie en vsage.

Diuerses marques de ciuilité.

La ciuilité & les complimens des Chinois sont, ie ne diray pas seulement ennuyeux pour leur longueur, mais superstitieux : entre Bourgeois, on donne toûjours le haut bout au plus vieux, & entre les estrangers à celüy qui vient de plus loin : Nous donnons les titres & qualitez selon la naissance & la charge & profession, & eux selon l'âge, tant plus on est vieux, tant plus est-on honoré ; toutefois ils ont leur degrez. Il n'y a que les superieurs & les maistres qui se seruent de ces mots & termes, de moy & de toy, quand ils parlent à leur sujets & seruiteurs. Au reste, quand on parle à vn autre, chacun prend sa qualité selon le degré qu'il a eu dans son bas âge. Les Chinois sont fort officieux & prompts à salüer à la rencontre, demeurent long-temps dans leurs festins, & sont fort courtois enuers les estrangers, & extremément modestes & posez dans leurs gestes, contenance, & autres façons de faire ; mais principalement les Philosophes & Magistrats, qui se font distinguer des autres par vne certaine grauité Stoïque : car ils tiennent que c'est à faire aux personnes mal-nées, de crier & d'éleuer sa voix par les ruës, de causer, de regarder çà & là autour de soy, de jetter la veuë d'vn costé ou d'autre, de dire des sottises. On n'entend guere de discours sales ny de blasphémes. On ne va dans les ruës que bien vestu, en bon ordre, & la teste couuerte, quand ils veulent rendre l'honneur à quelqu'vn, ils baissent & enclinent fort profondément tout le corps, & couurent leurs mains en les joignant : si deux se rencontrent, ils s'enclinent de mesme costé tout à la fois. Ils donnent la main droite aux estrangers, & la gauche quand ils se promenent : car comme ils marchent toufiours auec l'éuentail, ils craignent d'incommoder leur compagnie en leur chassant le vent au visage. Ils croyẽt pour la pluspart, que c'est vne chose deshonneste & inciuile de prendre auec les doigts les viandes qu'on doit manger ; c'est pourquoy ils les prennent & portent fort proprement à la bouche auec deux petits bastons vn peu longs, faits d'ébene, d'yuoire, ou d'autre matiere. Pour les viandes, on les sert sur la table toutes coupées par morceaux, sur tout lors qu'elles sont vn peu dures : l'ordre de seruir leurs tables est fort beau & commode quand on y est accoustumé, bien qu'au commencement il semble vn peu fascheux. Leurs habits sont larges, & vont jusqu'aux talons : ils sont ouuerts par deuant, mais ils les attachent sous le bras droit : les manches sont amples, tout l'habillement est graue & modeste. Ils portent les cheueux fort longs, les peignent & les cordonnent en rond sur le sommet de la teste, où ils les attachent & couurent d'vn reseau de crin de cheual, & puis y mettent vn petit

Leurs habits.

bonnet par dessus, qui a la forme & figure d'vn cylindre ou d'vn cube, par où on peut juger de la qualité & condition de chaque personne: car aussi sont-ils differens selon la diuersité de ceux qui les portent. Les robes des femmes sont fort longues, leur couurent les pieds, & prennent depuis le col jusqu'aux talons; de façon qu'elles n'ont rien de découuert que la face. Elles cachent leur mains dans leurs manches, qui sont tousiours de soye, aussi bien que leurs habits. Ce n'est pas leur coustume de rien prendre de la main des hommes; mais on le met premierement sur vn escabeau, ou sur vne table, puis se couurant la main elles le prennent.

Quant à leur breuuage, ils boiuent tousiours chaud, soit que ce soit de l'eau, du vin, ou du ris boüilly: Ils font tousiours tremper cette herbe si celebre, qu'ils nomment Cha, dans ces liqueurs, ou en de l'eau boüillante, & la boiuent toute chaude. Quand j'y ay esté accoustumé, j'ay fort desapprouué ceux de l'Europe, qui ayment tant à boire froid: car les Chinois en beuuant chaud, appaisent leur soif, se desalterent, & desseichent les humeurs; c'est pourquoy ils ne crachent presque iamais, & ne sont point sujets à la grauelle ny aux cruditez d'estomac, comme ceux de l'Europe; ne souffrent point tant de maladies, ny de si grandes, que parmy nous, & ne sçauent ce que c'est que de grauelle, de goutte aux pieds & aux mains, ny d'autres semblables maladies.

Leur breuuage.

Les chemins publics sont admirables; car on les a rendus si commodes pour les voyageurs, qu'il est impossible d'y rien ajouster. Premierement on les égale, puis on les pave, sur tout dans les Prouinces du Midy, où on ne se sert gueres de cheuaux ny de chariots. Dans les plus hautes montagnes mesmes, on y a fait des passages, apres auoir coupé les rochers de chaque costé, rompu, égalé & applany les sommets des montagnes, & comblé les vallées; ce qui abrege & accourcit fort le chemin. A certaine distance, sçauoir à chaque pierre (qui contiennent dix stades Chinoises, ou vne lieüe de France) il y a des coureurs qui portent en grande diligence les ordres du Roy & des Gouuerneurs. C'est pourquoy, s'il arriue quelque chose d'extraordinaire & de nouueau, on le sçait en peu de iours par tout le Royaume; à chaque huitiéme pierre (qui est vne journée de chemin) on a basty des maisons Royales & publiques qui se nomment Cungquon & Yeli, où logent les Gouuerneurs & Magistrats, qui y sont receus aux dépens du Roy, apres y auoir enuoyé vne lettre auparauant, pour informer les hostes de leur arriuée & qualité, & leur faire sçauoir en quel temps ils arriueront en chaque lieu. Lors qu'vn Gouuerneur y arriue, il y trouue tout prest & en estat, non seulement des viures, mais aussi des cheuaux, des chaises, des portefaix, & des nauires s'il est besoin: car il écrit & mande par auance dans vne tablette (que les Chinois nomment P'ai) tout ce qu'il veut & desire auoir. On trouue le mesme ordre sur le bord des riuieres, que sur les grands chemins, où il n'y a aucun arbre qui empesche ou embarrasse, si ce n'est à la distance de cinq coudées, de peur que par cét empeschement les batteaux ne fussent retardez quand on les tire. Les bords mesme en plusieurs endroits sont reuestus de pierres quarrées depuis le fonds jusqu'en haut, auec des ponts de pierre à plusieurs arcades lors qu'il en est besoin: en quoy ils ne semblent pas seulement deuoir disputer auec raison de la grandeur auec ceux de Rome, mais auec ceux mesme de toutes les autres Nations. Ie ne doute pas que ceux qui ne l'ont pas veu, n'ayent de la peine à le croire; aussi ne sçauroit-on rien trouuer dans l'Europe qui en approche. Ces nauires royaux destinez au seruice des Gouuerneurs, ressemblent à de fort hautes maisons. Aux costez il y a quantité de chambres, au milieu est la sale, raisonnablement grande, où il y a des tables arrangées, des sieges trauaillez fort artificieusement, des fenestres & des portes de bois, faites à ouurage treillissé, & gravées

Chemins publics, admirables pour leur commodité.

Nauires somptueux & magnifiques.

de toutes sortes de grotesques : au lieu de vitres, on se sert d'écailles ou plaques d'huistres fort minces & deliées, ou d'estoffes & draps fort fins, frottez & enduits d'vne cire fort luisante, qui les deffendent parfaitement bien de toute sorte de vents, ils sont enrichis de diuerses figures, de fleurs, d'arbres, & d'autres choses. Le tillac est tout enuironné de galleries & de treillis, où les matelots peuuent courir sans incommoder ceux qui nauigent. Ces nauires sont extremément diuertissans & agreables à voir, mesmes fort recreatifs pour la diuersité de leurs couleurs : au dedans tout est releué d'or auec des figures d'oiseaux, & de villes; ce qui merite d'estre veu, & est aussi tres-commode & profitable. Ces Vaisseaux sont aussi longs que des Galeres; la largeur & la profondeur sont égales. Pour y entrer, il faut monter par vn degré qui a bien presque huit coudées de hauteur. La proue a la forme d'vn chasteau, où sont les trompettes & les tambours, qui battent continuellement : Aussi-tost que les autres Nauires l'entendent, ils font place; que si le Vaisseau d'vn autre Gouuerneur les rencontre, ils se deferent reciproquement selon le degré & le rang qu'ils tiennent : surquoy ils n'ont point de querelles ny de contestes entre-eux, y ayant de certains Reglemens & Ordonnances pour le decider. Pour cét effet, on voit les titres & qualitez du Gouuerneur qui nauige, écrites sur la prouë en lettres d'or d'vne coudée, auec des pauillons de soye de diuerses couleurs, qui volent des deux costez. Lors qu'il n'y a point de vent, il y a des personnes destinées pour tirer à la corde, ou pour faire aller le Nauire à la rame : les auirons ont la forme d'vne queuë de poissõ, maniere de ramer aisée, & qui fait voir que les Chinois sont gens d'esprit; car sans battre ny fraper l'eau, & sans en tirer l'auiron, vne seule rame peut conduire le Nauire; de sorte qu'vn matelot fait autant que sept ou huit parmy nous. Dans les villes les maisons sont assez simples; aussi ont-ils plus d'égard à la commodité qu'à la magnificence. Celles des riches sont vastes & superbes; mais celles des Gouuerneurs les surpassent, & on les pourroit nommer des Palais. Il y en a 15. ou 20. en chaque Ville capitale, & quelquefois dauantage. Dans les Villes mediocrement grandes, il y en a quatre, qui sont toutes de mesme façon; si ce n'est que les vnes sont plus grandes que les autres, selon que le Gouuerneur tient vn plus haut rang. Ces maisons sont basties aux dépens du Roy, pour y loger les Gouuerneurs ou les Magistrats; & l'Empereur ne leur donne pas seulement des Palais & des Vaisseaux, mais aussi tous les meubles necessaires, des prouisions & des seruiteurs : mais ce qui est bien plus considerable, c'est que quand le Gouuerneur est sur son depart, ou qu'il s'en va dans vne autre Prouince, ou que son temps est expiré, (ce qui arriue par fois au bout de demy an) il peut, sans qu'on luy puisse faire de reproche, emporter tous ses meubles, & on meuble la maison tout de nouueau pour son successeur.

Les maisons Bourgeoises fort simples.

Les plus grands Palais ont quatre ou cinq auant-cours, auec autant de maisons dans chacune de ces courts : à chaque frontispice il y a trois portes, celle du milieu est la plus grande, les deux costez de ces portes sont ornez de lions de marbres. Proche de la grande porte, il y a vne place, enuironnée de barrieres vernies de lacque ou colle rouge de la Chine : aux costez il y a deux petites tours, auec des instrumens de musique & des tambours, que l'on bat quand le Gouuerneur sort ou entre, ou quand il monte au siege : Au dedans de la porte il y a vne grande place, où s'arrestent ceux qui ont des procez, & ceux qui demandent quelque chose : à costé, il y a de part & d'autre de petites maisonnettes, où demeurent les plus bas Officiers de la Cour : il y a aussi deux sales pour receuoir les plus considerables estrangers, qui viennent voir le Gouuerneur. Ces sales sont garnies de sieges, & d'autres meubles : on y donne le costé droit aux gens de robe, & la main gauche à ceux qui portent l'épée. Quand on a passé cette sale, on voit trois autres portes

Les Palais des Gouuerneurs.

qui ne s'ouurent iamais, sinon lors que le Gouuerneur monte au tribunal; celle du milieu est extremement grande, il n'y a que les plus grands Seigneurs qui ayent permission d'y entrer, les autres doiuent passer par celles qui sont à costé. Apres on découure vne autre grande cour, au bout de laquelle il y a vne fort grande sale, soûtenue & appuyée de fort grosses colomnes, qu'on appelle Tang; c'est là où le Gouuerneur rend la Iustice; des deux costez les Notaires, les Greffiers, les Huissiers, les Sergens, & autres Officiers publics, ont leur logement, qu'ils ne quittent pas quand il y a changement de Gouuerneur, mais demeurent tousiours & sont stables, estans entretenus des deniers publics, & ainsi passent d'vn Seigneur à l'autre, sans changer de lieu ny de demeure. En suite on entre dans la seconde, beaucoup plus belle que n'est la premiere; ils la nomment Su tang, c'est à dire secrete; on n'y admet que les intimes & particuliers amis, lors qu'on les veut entretenir: tout autour, il n'y demeure que les domestiques & ceux de la suite du Gouuerneur. Quand on a passé cette sale, on trouue vne fort grande porte, & l'appartement des femmes du Gouuerneur & de leurs enfans. Tout y est magnifique & commode, auec des forests, des jardins, des lacs, & autres recreations, qui peuuent donner du diuertissement & du plaisir.

Il seroit à propos d'expliquer icy le gouuernement & la forme de cét Empire; mais comme d'autres en ont traité auant moy, & que par occasion i'en ay aussi mis & inseré tout ce qui s'en pouuoit dire dans mon Abregé de l'Histoire de la Chine, ie n'en diray icy que fort peu de chose, afin que personne ne se plaigne que j'aye passé sous silence des choses, que j'ay moy-mesme admiré tout le premier.

Gouuernement.

Le Roy dispose absolument de la vie & des biens de tous ses sujets; l'Empire de la Chine est tout à fait Monarchique, passe du pere aux enfans, & à leur defaut aux plus proches du Sang Royal. L'aisné succede à l'Empire, les autres ont bien le titre & la qualité de Rois, mais n'en ont pas l'authorité ny le pouuoir. On assigne à chacun sa Ville, son Palais, sa Cour, & ses Officiers, auec des reuenus & appanages pour entretenir vn train de Roy; mais ils n'ont aucun droit sur le peuple. Les Officiers de la Couronne leur enuoyent leur reuenus tous les trois mois, de peur qu'ils ne fassent des amas & des épargnes, & qu'en suite ils ne broüillét. Il y va de la vie de sortir du lieu où on leur a ordonné de demeurer: ainsi tout l'Empire est gouuerné par vn seul Empereur, sans l'auis & ordre duquel, personne n'oseroit rien entreprendre: c'est luy qui met & establit les Gouuerneurs dans tout l'Empire. Il y a six Tribunaux dans la ville Royale: le premier est des Magistrats, qui se nomme Lypu: le second des finances, qu'ils appellent Hupu: le troisiéme est celuy de Lypu pour les coûtumes & ceremonies: le quatriéme Pingpu pour la milice: le cinquiéme est pour les bastimens publics, & se nomme Cungpu: le sixiéme Hingpu, qui est pour les crimes. C'est dans ces six Cours où se font toutes les affaires de l'Empire: car les Gouuerneurs des Prouinces aduertissent de tout l'Empereur par leur remonstrances & requestes, qui, apres les auoir considerées, les renuoye selon leur qualité & importance, au Tribunal où elles doiuent estre examinez: les Conseillers apres les auoir serieusement examinées, presentent leur resolution à l'Empereur, qu'il change ou confirme selon sa volonté: & afin que cela se fasse auec plus de seureté & de precaution, il choisit pour l'aider & soulager quelques-vns des principaux & plus considerables Philosophes de tout le Royaume, qui se nomment Colao ou Caisiang, c'est à dire Gouuerneurs auxiliaires, & les premiers Officiers du Roy, se tiennent prés de sa personne, lors qu'il s'agit d'affaires, & luy donnent conseil: car les autres ne le voyent presque point. Ce qu'il y a de rare & d'admirable dans ce gouuernement, est qu'encore que l'Empereur ne sorte jamais de sa Cour, ou fort rarement, si ne laisse-t-il pas toutefois de sçauoir parfaitemét l'estat de tout son Royaume, & commét ses Gouuerneurs se comportent;

il enuoye tous les ans vn visiteur en chaque Prouince, qui a plus de pouuoir que les autres Gouuerneurs, & qui est comme son Ambassadeur. C'est luy qui visite la Prouince, s'enquiert, & examine auec soin les vertus & les vices de tous les Gouuerneurs, afin d'en donner les informations par écrit à l'Empereur, quand il est de retour à la Cour : de sorte qu'on diroit que le gouuernement de la Chine ressemble & imite la conduite d'vn Ordre de Religieux bien estably. Et il ne s'en faut pas estonner, puis qu'il y a deux mille ans que les Philosophes de la Chine ne trauaillent à autre chose qu'à mettre leur Republique dans le plus haut degré de perfection, n'y ayant rien à quoy ils s'employent auec tant de zele : & celuy-là auoit grande raison d'appeller vn Royaume heureux, dont le Roy fut Philosophe. Les Chinois appellent leur Empereur Tiencu, c'est à dire fils du Ciel. Et quoy que parmy ce peuple, le Ciel, Dieu, & la Diuinité Souueraine, ne soient souuent qu'vne mesme chose, ce n'est pas pourtant qu'ils le croyent estre engendré du Ciel ; mais ils le nomment son fils, comme estant celuy de tous les hommes qu'il ayme & cherit dauantage ; par cette marque, que le Ciel luy a fait present du plus grand honneur qu'il puisse donner. Ils l'appellent aussi communément Hoangti, c'est à dire Empereur jaune, ou de Terre, qu'ils disent estre de cette couleur, & ainsi ils le distinguent du souuerain Xangti ou de l'Empereur & du Roy des Cieux. Le premier qui porta le nom d'Hoangti, regna l'an MMDCXCVII. auant la natiuité de Iesus-Christ, a conserué sa memoire ; on a appellé en suite tous les Empereurs Hoangti, comme parmy nous nous appellons les Empereurs Cesars, à cause de Iule Cesar, le premier qui porta ce nom, & le plus grand des Empereurs Romains.

Comment les Chinois nomment leur Empereur.

Les reuenus de l'Empereur.

Personne ne possede vn pied de terre, qu'il n'en paye le tribut au Roy ; c'est pourquoy il ne faut pas trouuer estrange, si leurs reuenus annuels sont si grands : car, sans comprendre ce que les Gouuerneurs tirent des deniers publics, ny l'argent pour l'entretien des Officiers & des soldats, il entre tous les ans LX. millions d'écus dans les coffres du Roy ; de sorte que tout son reuenu peut bien monter à la somme de CL. millions d'écus : l'Empereur au reste ne peut disposer de la moindre partie de cette grande masse ; car on met tout cét argent dans le tresor public : neantmoins il a tout ce qu'il veut ; mais il faut qu'il le demande au Sur-intendant des Finances & aux Tresoriers. Le Roy establit & oste les Gouuerneurs à sa volonté, mais ils tiennent rang selon leur qualité ; chacun est absolu dans son Gouuernement & dans sa Prouince, à moins que le souuerain Conseil leur donne vn autre ordre & commandement. Il y a tant de charges publiques dans cét Empire, & vn si grand nombre de Gouuerneurs, qu'on auroit bien de la peine d'en faire le dénombrement, & de les placer selon leur qualité & le rang qu'ils tiennent : c'est pourquoy on imprime tous les trois mois vn liure qui contient leurs noms, leur patrie, leurs offices & degrez : ce qui est fort necessaire dans la Chine pour ceux qui, selon la coustume du pays, vont par deuoir rendre visite à leurs amis, ou les veulent cõgratuler par lettres de leurs emplois. On y a compté jusqu'à onze mille Gouuerneurs, sans y comprendre les moins considerables. Le titre & la qualité que les Chinois donnent communément aux Gouuerneurs, est celle de Quonfu : les estrangers les appellent Mandarini ; peut-estre à cause qu'ils commandent aux autres. Qui en voudra sçauoir d'auantage, qu'il prenne la peine de voir nostre Abregé, ou le Saint voyage du R. P. Nicolas Trigaut, ou la Relation de la Chine du R. P. Aluaro de Semedo. Pour les autres qui en ont écrit, ie n'en fais pas tant d'estat, parce que la plus grand part ne parlent que par ouy dire ; & souuent sur le rapport d'autruy, qui d'ordinaire est sujet à caution.

Ceux qui ont bien écrit de la Chine.

Toutes les villes de la Chine se ressemblent presque.

Ie ne m'estendray pas beaucoup dans la description des Villes ; car la pluspart se ressemblent, & ne different que pour leur grandeur, ou pour le trafic & le negoce : elles

elles sont d'ordinaire quarrées, les murailles sont larges & hautes, basties de briques ou de pierres quarrées, & vn rempart de terre derriere, tout autour vn grand fossé, & des tours quarrées & fort hautes, basties dans vne distance conuenable; ces murailles au reste, ne ressemblent pas mal à ces anciens murs de Rome, dont on void encor les vestiges. Chaque porte est double, & a doubles batans, entre ces portes il y a vne place d'armes pour y exercer les soldats. Quand on entre par la premiere porte, on ne voit point l'autre, parce qu'elle est de costé, & non à l'opposite. La premiere est fortifiée & deffenduë d'vne double muraille, qui ne represente pas mal la pointe de nos bastions. Au dessus des portes il y a de fort belles & hautes tours, que les Chinois appellent Muen Leu, qui sont comme autant de petis arsenaux où l'on tient les armes & corps de garde pour les soldas; l'ouurage est de bonne deffense, mais ceux qui les gardent ne sont pas de mesme. Hors des portes il y a de fort grands fauxbourgs, & par fois presque autant d'habitans que dãs la ville. Chaque ville a presque toutes les citez, ont en vn de leurs plus agreables endroits & des plus frequentez au dehors des murailles, à tout le moins vne de ces tours, que ce peuple par vne ancienne superstition s'imagine presager vne bonne ou mauuaise fortune: elles ont neuf estages, ou du moins sept; l'Architecture en est admirable, & la hauteur merueilleuse. Ie feray cy-apres la description d'vne ou de deux, afin qu'on puisse plus facilement iuger par là de la structure des autres.

Le plan & les murailles.

Tours admirables.

Le bastiment public qu'ils nomment Culeu a assez de raport, & ne ressemble pas mal à ces tours, que nous appellerions vne tour à quadran ou a horologe, c'est là où les Gouuerneurs vont faire bonne chaire; on y void vn horologe rempli d'eau, qui marque les heures: car quand l'eau coule & tombe d'vn vaisseau dans l'autre, elle eleue en mesme vne tablette & escriteau qui marque les heures: vn homme expres y prend garde & bat le tambour à toutes les heures, & aduance son escriteau hors de la tour pour montrer l'heure du iour escrite en caracteres de la longueur d'vne coudée, que ceux qui sont curieux de l'antiquité voyent par la description que ie viens de faire, si elle ne pourroit point seruir pour mieux comprendre la construction des clepsydres, ou horologes à eau des anciens Romains. Le mesme homme prend garde au feu; & comme il regarde toute la ville de fort haut, si le feu vient à se mettre dans quelque maison, il bat le tambour. Il y va de la vie pour celuy dont la maison brûle par sa propre faute & negligence, à cause du danger qu'il y auroit pour les autres maisons du voisinage, qui sont communement toutes de bois.

Tour qui montre & marque les heures.

Il y a d'ordinaire proche de chaque tour vn superbe & magnifique temple; outre cetuy-là vn autre ordinarement qui n'est pas moins somptueux, dedié au Conseruateur & gardien de la ville: & bien qu'à present ils y adorent les idoles par vn seruice sacrilege & profane, toutefois il a esté vn temps auquel ils ne reconnoissoient qu'vn esprit ou demon tutelaire. C'est là où tous les Gouuerneurs prestent serment la premiere fois qu'ils entrent en charge, & sont reçeus dans la magistrature; ils promettent de n'auoir égard qu'à la iustice & à l'equité, prenonts l'esprit mesme à temoin, comme vengeur des crimes & des iniustices.

Les Temples.

Les villes & les bourgs sont beaucoup embellies par leurs arcs de triomphe, aussi bien que par de hautes tours, dont il y a grand nombre, ils sont de pierre de taille ou de marbre admirables, si vous en considerez la magnificence ou le trauail. On les erige à l'honneur de ceux qui ont rendu de notables seruices à la cité & à la republique. On en bastit aussi quelques vns à l'honneur des citoiens qui sont paruenus aux plus hauts degrés de Docteurs. Mais nous en parlerons plus amplement en son lieu.

Qantité de tres-beaux arcs triomphaux.

Il n'y a guere de villes ni de cités qui n'ayent vn College de Cungfutius

Colleges de Confusius.

magnifique, & digne de la memoire d'vn autheur que les Chinois ne se lassent iamais de loüer. On n'y void aucune statuë ni idole; personne n'y entre que les estudiants, & encor durant certains iours. Les Recteurs & les Regens y expliquent ses livres, & ceux qui veulent estre promeus y prennent leurs degrez, & obseruent quantité de ceremonies pour tesmoigner & faire paroistre leur gratitude, des beaux preceptes & enseignements qu'il leur a laissés, ces colleges sont ordinaires dans toutes les moindres villes, ainsi ie ne me mettray pas beaucoup en peine de les descrire separement, mais bien ce que s'y rencontre de rare & de particulier dans chacune.

Estrange superstition des Chinois pour la forme & figure des montagnes.

Apres la description des villes, i'adioûte celle des montagnes, qui n'en sont pas fort eloignées. Les Chinois ne font pas moins paroistre de curiosité que de superstition à les examiner & à les choisir, estimant que toute leur felicité en depend, à cause que le dragon, (qui est le Prince de la felicité, comme ils croyent,) y fait sa residence. Lors qu'ils veulent bastir des sepulcres; ils examinent auec soin la figure des montagnes, en recherchent & sondent toutes les veines & les entrailles, sans épargner de peine ny de despence, pour trouuer vn heureux endroit, sçauoir la teste, la queuë, ou le cœur du dragon: & c'est là dessus qu'ils predisent, que la posterité du defunt aura tout à souhait, & ioüira de toutes les felicitez imaginables. Il y a beaucoup de ces diseurs de bonne auenture, qui errent par toute la haute Asie, qui obseruent & remarquent la figure & les veines des montagnes, comme les Astrologues font la position du Ciel & les diuerses conionctions & aspects des estoiles, les Chiromanciens les lignes des mains, & les Physionomistes les traits du visage; estudes auquel les Chinois s'addonnent fort.

Toutes les montagnes sont cultivées.

Pour moy, i'ay cette croyance, que quelque Philosophe a inuenté cette vanité, pour augmenter par ce moyen la pieté qu'on doit auoir pour les morts. La pluspart des montagnes de la Chine ont de gros bourgs, & sont fort diuertissantes, pour les beaux sepulcres, & pour les forets & bocage qui s'y rencontrent; & comme l'industrie des Chinois ne souffre pas qu'aucun pouce de terre soit en friche, ils les esgalent & applanissent pour y semer du ris, mais nous en parlerons ailleurs. Quant aux temples, des idoles les plus grands & les plus magnifiques, ils les bastissent proche des bois, & des lieux les plus agreablement situez: c'est là aussi où sont leurs Monasteres & Conuents de Sacrificateurs, il y a encores de grandes forets habitées par vne sorte de peuple qui n'est point suiet au Chinois.

Les riuieres.

Des montagnes ie descens aux eaux & aux grandes riuieres, le peu d'espace que les cartes contiennent, ne permet pas mesme que i'en fasse le denombrement; ie tâcheray par cette raison d'en mettre icy quelque chose, afin de ne rien oublier: car si i'eusse voulu tout representer exactement dans les cartes, il en eut falu grauer vne particuliere pour chaque ville; ce qui eust esté fort penible, & encore de plus grande despence. en effet, chaque ville auec les cités & bourgs qui en dependent, pourroit passer pour vne petite Prouince. S'il y a quelque chose de remarquable, ie ne l'ay pas obmis, soit que ie l'aye veu ou tiré des Cosmographes Chinois.

Distinction entre les riuieres, &c.

Ie fais distinction entre les riuieres, les fleuues, & les torrents. Ie nomme riuieres les eaux qui coulent doucement, , & les fleuues celles qui vont plus viste. Les torrents sont ceux qui se forment des pluyes & des neiges fonduës, qui viennent des lieux eleués, & qui se iettent auec grande impetuosité & violence au trauers des vallées, qui toutefois sont pour la pluspart nauigeables, principalement pour les petis bateaux, ou pour ces nasselles, qui sont faites de faisseaux ou pacquets de roseaux liés ensemble. Mais, auant que de finir cette preface, il faut que i'y descriue les deux plus nobles & fameuses riuieres de toute la haute Asie,

Sa longueur.

le ne treuue pas qu'elle ait plus de 300 lieuës d'Alemagne, dont il en en faut 15 pour faire vn degré; car toute sa longueur est depuis ce Golfe de la mer, dans lequel le fleuue d'Yalo, qui vient de la Tartarie Orientale, se descharge, iusqu'aux montagnes de la ville de Kin, proche des bords de la riuiere Saffranée, & il n'y a point plus de vingt degrez; c'est à dire trois cent lieuës d'Alemagne: encore que ce qui semble luy manquer à cause de l'etrecissure des paralleles, soit amplement recompensé par sa courbeure & ses détours. Cette muraille continue toûjours sans interruption, si ce n'est au Septentrion de la ville de Siuen de la Prouince de Peking, où il y a vn petit espace qui est occupé de montagnes affreuses, & inaccessibles, qui sont comme liées & attachées à cette muraille; comme aussi à Se où elle reçoit le fleuue Iaune, & ailleurs, d'autres riuieres plus petites qui y viennent des pays estrangers, sur lesquelles il y a des arcades, qui forment vn pont. A la reserue donc de ces endroits, elle est par tout continuée, & est bastie presque de mesme façon, non seulement dans les campagnes qu'on ne treuue gueres en ces quartiers, mais mesme dans les endroits où elle trauerse, & passe au haut des montagnes. Il y a de fort hautes tours d'espace en espace, auec des portes pour sortir, & proche des chasteaux fort bien munis & placez, pour deffendre la muraille & loger les soldats, comme on le peut voir dans les cartes. L'Empereur de la Chine y a entretenu pres d'vn million de soldats, comme ils disent. Cette muraille a trente coudées Chinoises de hauteur; sa largeur est de douze & & quelquefois de quinze. Ceux de la Chine nomment communement cette muraille Vanli Ching, c'est à dire la muraille de dix mille stades, entendans par ce nombre, non la veritable longueur de la muraille, mais vne longueur excessiue & prodigieuse: car comme deux cent cinquante stades Chinoises font vn degré de l'Equateur, sa longueur seroit de quarante degrez, qui prennent bien plus d'espace que ne fait toute la Haute Asie en longueur. Xius fondateur de la famille Imperiale de Cina, fut celuy qui commença le premier cet ouurage, il égala ou surpassa tous les Empereurs de la Chine, tant pour la grandeur des ouurrges & bastimens qu'il fit faire, que pour la reputation de ses belles & grandes actions: car apres auoir ruiné la famille de Cheua, & assujetty toute la Chine à son Empire, de petit Roy qu'il estoit il fut fait Empereur, il desfit les Tartares en plusieurs rencontres: & pour empecher qu'à l'auenir il n'entrassent de force dans la Chine, il fit bastir cette grande muraille; Il commença cet ouurage apres auoir regné plus plus de vingt & deux ans, l'an deux cent quinze auant la natiuité de Christ. Cet ouurage fut tout acheué au bout de cinq ans, ayant employé vne infinité de monde à ce trauail: car il voulut que de dix hommes on en choisist trois dans toute la Chine. On commença cette entreprise en diuers endroits du royaume, & elle fut acheuée auec vn grand soin & vne diligence incroyable au bout de cinq ans. Ce bastiment estoit si bien lié, si ferme & si solide, les pierres qui le composent si bien taillées, qu'il y alloit de la vie pour ceux qui en auoient entrepris quelque partie, si on pouuoit faire entrer vn clou entre les ioints des pierres. Vers le Golfe de la mer, dans les eaux duquel elle est bastie durant quelques stades; les Chinois écriuent que pour en asseurer dauantage les fondemens, on coula à fonds quantité de vaisseaux chargez de pierres & de fer, comme il sort de la mine. Ce fut sur ces fondemens qu'on commença à éleuer la muraille depuis le pays de Leaotung, de là elle s'auance vers Peking; puis elle couure les prouinces de Xansi & de Xensi, elle ne s'estend pas droit en ligne, mais biaise & tourne par fois selon la diuerse situation des lieux.

Celuy qui fit bastir la muraille.

En quelle année elle fut bastie.

Cet ouurage est grand, magnifique, & digne d'estre admiré de tout le monde, pour auoir pû subsister iusqu'à present contre les iniures du temps, sans qu'il en ait souffert aucun dommage. Il ne me reste plus rien à adiouster icy, sinon

quelque chose qui semble deuoir apporter beaucoup de lumiere & d'eclair-cissement pour ce qui suit.

Chronologie Chinoise.

La methode la plus courte, pour l'intelligence de la Chronologie Chinoise, est de sçauoir en quelle année ont regné les familles des Empereurs que nous nommerons cy-apres. Premierement l'Empire de la haute Asie a esté electif, & cette forme de gouuernement a continué sous sept Empereurs, depuis l'an MM D CCC XLVII. auant la Natiuité de Christ, jusqu'à l'an MM CC VII: & les Chinois confessent eux-mesmes que leurs Histoires ne contiennent rien de vray, ny aucune certitude auant ce temps-là: depuis, la succession a esté hereditaire. Yvus le dernier Empereur, qui ait esté choisi par les Electeurs, fut celuy qui fonda le premier la famille de Hiaa, elle commença l'an MM CC VII. & dura jusqu'à l'an M DCC LXVI. Car cette mesme année la famille de Xunga occupa l'Empire, apres auoir ruiné celle d'Hiaa. La troisiéme fut celle de Cheua, qui, apres auoir exterminé & détruit la precedente, commença l'an M C XXII. & regna fort long-temps, sçauoir iusqu'à l'an CC XLVI. auant la naissance de Iesus-Christ. Ce fut dans cette année que la famille de Cina prit commencement, elle ne tint l'Empire que iusqu'à l'an CCVI. & fut suivie de la famille d'Hana, dont les successeurs regnerent iusqu'à l'an CCLXIV. apres la naissance de Iesus-Christ. En suite vint la famille de Cyna, qui dura iusqu'à l'an CCCC XIX.

Cinq Roys en ce mesme temps se firent la guerre, qu'on nomma la guerre des Vtai, iusqu'à ce que quatre de ces Vtai ayans esté défaits, le cinquiéme de la famille de Tanga occupa le gouuernement, & se saisit de l'Empire l'an du Seigneur DC XVIII. mais fort peu de temps apres, l'Empire fut diuisé & partagé en diuerses factions, dont on appella les principaux chefs du nom de Heutai. Enfin, l'an D CCCC XXIII. la famille de Sunga paruint à l'Empire de la Chine, qu'elle conserua iusqu'à l'an M CC LXXVIII. auquel les Tartares la ruïnerent de fonds en comble, s'estás rendus maistres de la plus grande partie du Royaume, lors que cette famille estoit dans sa fleur & dans son lustre: ce qui verifie dans ce rencontre, aussi bien qu'en tout autre, *Que la fortune des hommes ne tient qu'à vn petit filet, & qu'il n'y a rien dans le monde plus asseuré que son inconstance.* Ce fut en ce temps-là, & sur la fin de cette famille, que Marc Paul de Venise entra dans la Chine, & d'autres étrangers qui le precederent ou le suiuirent, & auec les Tartares, qui fonderent la famille d'Iuena, elle tint l'Empire iusqu'à l'an M CCC LXVIII. que la famille de Taiminga commença à se produire, apres auoir chassé les Tartares; & c'est cette famille dont nous auons veu la tragedie; les Tartares l'ayant presque ruïnée, ont commencé l'an M DC XLIV. d'appeller leur famille, la famille de Taicinga.

Comment ceux de la Chine mesurent.

Il faut encores expliquer les mesures Chinoises. I'ay dit cy-dessus que les Chinois representent la Chine comme quarrée; & en cela ils ne se trompent pas beaucoup. Parce donc qu'ils ignoroient qu'il y eust d'autre pays que celuy de la Chine, ils ont creu que la terre deuoit estre quarrée, & le Ciel rond. De là vient que dans la Chine on ne mesure que par quarrez: ainsi auoit-on accoustumé anciennement de diuiser tout le pays en de tres-petits quarrez, pour amasser le tribut du Roy auec plus de facilité, & les paysans en semoient & cultiuoient de neuf vn pour le Roy: Or leur mesure & arpentage differe peu de la façon de mesurer de Strabon, de Mela, de Pline, & de Solin. Nous diuisons nostre chemin en pas, & en miles, & eux en Pu, Chang, Li, Peu, & Cian.

Voyez la figure du chemin de la coudée Chinoise dans la Carte de la Chine.

Diuerses mesures.

Ly est la plus petite mesure, il en faut dix pour faire vn Fuen, dix Fuen pour faire vn çun, dix de ces derniers pour vn Chie, dix Chie pour vn Chiam, six Chie pour faire vn púú, CCC LX. púú feront vn Li, & dix Li vn peu, & huit peu ou LXXX. Li vn çian: or ces noms & termes Chinois s'accordent si bien auec ceux de nostre

qui meritent bien que j'en traitte à part; je leur donne ce rang, à cause de la longueur de leur cours, & de la grande quantité d'eaux qu'elles roulent.

I'ay raison de donner la preference à celle d'Yangçu Kiang, que les Chinois par excellence nomment Kiang; comme si vous disiez le fils de la mer. C'est cette riuiere qui diuise & partage toute la Chine en Meridionalle & Septentrionalle: dans son cours du Couchant vers l'Orient, elle prend des noms differens, selon la diuersité des lieux & endroits par où elle passe. Le premier est Minkiang, nom qu'elle tire des montagnes de Min où elle prend sa source; ces montagnes du costé le plus occidental de la Prouince de Suchuen, s'auancent beaucoup vers l'occident, jusqu'à Sifan, autrement pays du Prete Ian; du costé du Septentrion, elles commencent assez prés de la ville Capitale de Guei; & cette riuiere qui en sort passe de là auec grande impetuosité deuant les murs de cette ville; & aprés auoir diuisé & partagé ses eaux, elle s'esten d (par maniere de dire) en diuerses branches, & par les circuits & détours qu'elle prend, enuironne la plus grande partie de ce pays, comme si c'estoit vne Isle. Proche de la Cité de Sincin elle change de nom, & se nomme Takiang. Apres s'estant grossie de quantité de ruisseaux, qui ne sont pas fort considerables, proche de la Cité de Sui, elle se décharge dans le fleuue de Mahu. Prés de la Cité de Liucheu elle se nomme Liukiang. De là elle se va rendre prés de la ville de Chungking, & prend le nom de ce grand fleuue de Pa, apres s'y estre premieremẽt déchargée. Puis ayant passé par la ville de Queicheu, située dans la Prouince d'Huquang, elle reprend son premier nom de Takiang, assez prés de la ville de Kingcheu. Iusques icy elle s'est jettée par les détours & étrecissures des vallées, y entraînant vne fort grande quantité d'eaux, & souuent mesme au trauers de dangereux rochers, & d'horribles precipices, par où les Chinois ne laissent pas de passer, les éuitant heureusement par le moyen de leur industrie & de leur addresse.

Description de la riuiere d'Yangçu Kiang.

Depuis Kingcheu elle coule plus doucement, de là elle passe au Nord du lac de Tungting, apres l'auoir passé auec la capitale qui en est proche, elle entre dans la Prouince de Kiangsi, où s'estant grossie & extremement enflée par les eaux du lac de Pengsi ou de Poyang, elle prend le nom d'Yangçu Kiang. Cette riuiere est douce & si tranquille depuis la ville de Kieukiang jusqu'à la mer Orientale, c'est à dire plus de cent lieuës de chemin, qu'on y peut aller à la voile; ce qui est encores plus admirable: c'est que le flux & reflux de la mer donne jusque-là, la Lune estant nouuelle ou pleine; & porte jusques sous les murs de cete ville les poissons de la mer; Cette riuiere a bien deux lieuës de large vers Kieukiang, de là elle engraisse & arrouse la Prouince de Nanking, jusqu'à ce qu'apres auoir passé la ville de Kiangning, autrement Nanking, & celle de Chinkiang, elle se décharge dans la mer par vne grande embouchеure qu'elle s'est ouuerte: elle se forme mesme dans cette embouchеure vne Isle, dans laquelle il y a vne Ville, auec vne fort grosse garnison & beaucoup de vaisseaux. Il y a quantité de Villes & de Citez qui sont basties de chaque costé de cette riuiere, que nos Cartes representeront cy-apres.

Le fleuue d'Hoang doit estre mis le second; je le nomme saffrané ou jaune, (selon que le mot signifie en langage Chinois;) ce nom luy ayant esté imposé à cause de sa couleur. Lors que ie le vis la premiere fois, je creus que c'estoit vne marests, mais l'impetuosité & la violence de ses eaux me fit bien-tost changer d'auis: car son cours est si rapide, & descend auec tant d'impetuosité, qu'il n'est pas possible d'y faire monter les Nauires, à moins d'y mettre deux fois autant de monde qu'on n'a accoustumé d'en auoir: Il a en quelques endroits vne demie lieuë de largeur, & quelquefois d'auantage. Pour la longueur, il a bien prés de huit cent milles & plus: Voicy comment les Chinois le décriuent. Le fleuue d'Hoang prend sa

La riuiere saffranée d'vne merueilleuse couleur.

source d'vn lac entre les montagnes de Quenlun qui sont au Midy; ceux du pays appellent ce lac Otunlao. L'on voit les eaux de plus de cent sources qui le forment, on le nomme la mer de Singcieu, il a bien quatre-vingt stades en quarré, les Chinois en ont diuerty l'eau par vn canal, qui forme vn autre lac, mais plus petit: au sortir du lac le fleuue d'Hoang va vers le Septentrion, puis se tourne vn peu vers l'Orient, en suite il passe par la Prouince de Xensi, où il prend son chemin tout droit vers le Leuant: puis allant vers le Nord il passe au delà les campagnes sablonneuses, ou les deserts de Xam, de là en se tournant vers le Midy il rentre dans la Chine, & enfin il se décharge dans la Mer dans la Prouince de Xantung: Et c'est presque tout ce qu'en dit l'Historien Chinois. Ce fleuue est donc le deuxiéme de la haute Asie pour sa grandeur & pour sa reputation; il fait de grands rauages apres estre rentré dans la Chine, inondant d'ordinaire tous les pays qui en sont proches, & le couurant de vase & de limon. Pour moy i'estime que les montagnes de Quenlun où il prend sa source sont les montagnes Amasiennes, & qu'elles ne sont pas éloignees de la seconde ville royalle du grand Mogor, qu'on nomme Laor, ou bien du royaume de Tebet, mesme la situation de ce pays m'oblige à croire que les riuieres de Siam & du Pegu, le Gange de Bangala, le Meson des Laos, & l'Histor de Cambogia prenent leur source dans ces montagnes: aussi ceux de la Chine asseurent que la plus part des grandes riuieres qui vont au Midy y prennent leur source. Apres donc que le fleuve saffrané a trauersé & passé ces grands pays de Sifan & de Tanyu, qui ne sont aucunement sujets à ceux de la Chine, il se rend enfin & rentre dans leur pays, proche de la ville de Lingao, assez pres de la cité de King dans la Prouince de Xensi, du costé où cette grande muraille regarde l'Orient, car la riuiere iaune court le long de la muraille, & apres avoir passé à la haste les deserts de ce costé là & auoir couru l'espace de mille stades, elle reprend son chemin vers le Midy, retourne & rentre dans la Chine par la porte de Se de la grande muraille, puis elle separe les Prouinces de Xensi de celle Xansi. De là elle entre dans la Prouince d'Honan, puis dans celle de Xantung, & fait vne grande partie de son chemin par la Prouince de Kaignan, iusqu'à ce que toute trouble & bourbeuse qu'elle est, elle se plonge auec impetuosité dans la mer, proche de la ville d'Hoaignan. Elle auoit accoutumé de prendre autrefois son cours par la Prouince de Peking & Xantung, mais les Chinois par leur industrie & le trauail, enont diuerti le cours, à cause qu'elle couuroit entierement de grandes & larges campagnes lors qu'elle venoit à s'enfler: toutefois ils en ont conserué vn petit bras pour faire voir les anciennes traces de son lit.

Chemin que fait la riuiere iaune.

Son eau est tellement pleine de limon qu'elle en est toute iaune, & ne sçauroit estre renduë claire en mille ans, au iugement des Chinois: c'est pourquoy ceux de la Chine disent en commun prouerbe, quand la riuiere iaune sera claire, lors qu'ils veulent parler d'vne chose fort difficile, ou impossible. Ceux qui en boiuent la rendent claire en y iettant de l'alun; car lors qu'il s'est dissous, le limon descend au fonds du vaisseau, dont la quatriéme partie se trouue pleine d'vn limon si subtil & si delié qu'on ne le sent presque pas. Vous treuuerez dans les Cartes les autres grandes riuieres, descrites chacune en particulier, auec ce qu'il y a de remarquable dans chaque ville. Vous y treuuerez aussi les lacs, les estangs, les fontaines, les bras de mer, afin que par là, ceux de l'Europe ayent vne connoissance generale de la Haute Asie.

La muraille de la Chine.

I'ay fait cette description dans le bruit, il m'auoit fait oublier cette grande & fameuse muraille; dont ce qu'on a dit dans l'Europe est fort confus. Elle ne renferme pas seulement vne Prouince, mais quatre: ce n'est pas que ie n'aye toujours creu qu'il falloit oster quelque chose de cette grande longueur qu'on luy donne.

daïs, que nous nous seruirons cy-apres.

C'an est vne iournée de chemin, autant que ceux de la Chine en peuuent faire commodement en vn iour.

Pu nous l'appellerons vne pierre, ou colonne Milliaire; car aussi en dresse-t'on dans toute la Chine (comme autrefois les Romains leurs colonnes Milliares) où ils marquoient la distance des lieux.

Par Li i'entens vne stade, encor qu'il en fasse deux des nostres à peu pres.

Ch'e est vne coudée, Pú ú vn pas, car c'est ce qu'il signifie en Chinois. I'appelleray Ch'am vne perche qui a dix coudées, ou bien vn pas & quatre coudées. Quant aux autres mesures, elles ne sont pas necessaires en cet ouurage.

Mais pour donner vne mesure à vn degré de l'Equateur, ie treuue qu'il répond eroit a 90000. Pú ú ou pas Chinois: a Li ou stade Chinoise estant de 390. pas, il faudra 250. stades pour vn degré, & les 25. stades feront six miles d'Italie; car vn mile d'Italie contient 4. stades & $\frac{1}{4}$: & parce qu'vn pas contient six ché ou coudées, vn degré aura 540000. coudées; & vn stade 2160 coudées, ou 216 perches.

Quelle grandeur a vn degré.

La carte de la Chine, dont ceux du païs se seruent dans leurs voyages, represente par stades; ie n'entens pas cette carte exacte & particuliere, qui marque comment vn lieu gist auec l'autre, mais seulement celle qui fait voir quelle distance il y a d'vne ville capitale à vne autre, auec les noms des villes. Or cette distance se voit dans la table suiuante, dans les premiers quarés.

	Pe-king.	Kiang-ning.	Hang-cheu.	Hu-quang.	Xan-tung.	Xan-si.	Ho-nan.	Su-chuen.	Fo-kien.	Quang-tung.	Quang-si.	Xen-si.	Kiang-si.	Yun-nan.	Quei-cheu.
Pe-king.	0	2425	3340	2527	925	1230	1315	4730	5220	5545	5015	2390	2980	5570	4730
Kiang-ning.	2425	0	920	1630	1783	2270	1115	4560	2795	4555	4117	2355	1594	5035	4000
Hang-cheu.	3340	920	0	1325	2700	1390	1025	3960	870	3675	3750	3270	1170	4590	3550
Hu-quang.	2527	1630	1325	0	1750	2100	1212	3860	2025	1980	2487	2015	635	3040	2000
Xan-tung.	925	1783	2700	1750	0	1730	980	4210	4150	4980	4250	3320	3077	5240	4200
Xansi.	1230	2270	3190	2100	1730	0	1155	2675	5260	5230	4380	1890	3660	5140	4100
Honan.	1315	1115	1025	1212	980	1155	0	3325	4420	4210	3700	1240	2520	4310	3270
Su-chuen.	4730	4580	3960	3860	4210	2675	3320	0	4883	4035	3100	2350	3415	2170	1130
Fokien.	5220	2795	1870	2025	4150	5260	4420	4883	0	1420	3460	5109	1790	5130	4640
Quang-tung.	5545	4555	3675	1980	4980	5230	4110	4035	1420	0	1230	4810	2560	3570	1160
Quang-si.	5015	4117	3750	2487	4250	4380	3700	3100	3460	1230	0	3750	2515	3380	2350
Xensi.	2390	2355	3270	2015	3320	1890	1240	2350	5100	4810	3750	0	3760	3810	2810
Kiansi.	2980	1594	1170	635	3077	3660	2520	3415	1790	2560	2515	3760	0	3990	2950
Yun-nan.	5570	5035	4590	3040	5240	5140	4310	2170	5130	3570	3380	3810	3990	0	1040
Quei-cheu.	4730	4000	3550	2000	4200	4100	3270	1130	4640	1160	2350	2810	2950	1040	0

La Prononciation des mots.

Quant à la vraye prononciation des noms, il faut remarquer que tout ce qui est escrit par che, estre prononcé comme les Italiens prononcent le c deuant la voiele i ou e. De mesme cette ç auec la virgule dessous, doit estre prononcée comme la zediglia des Espagnols, ou comme le z des Italiens. Par tout où vous verrez cette marque ' elle marque l'aspiration des Grecs, qu'ils nomment spiritus asper. I'escris par fois des mots par vn j consone, qu'il faudra prononcer comme les Italiens leur Gi & Ge, & ceux qui sont escrits par K, il les faudra exprimer comme les Italiens font leur Che & Chi, comme s'il y auoit Quæ & Qui. Le reste se doit prononcer comme il est escrit. Et quoy que vous rencontriez souuent le mesme nom, si est-ce pourtant qu'il a des significations & des caracteres bien differents: car les Chinois ont grand nombre de caracteres, & peu de mots, & entres ceux là plusieurs qui se ressemblent fort en la maniere dont on les prononce. Il y en a beaucoup que i'escris par ng, que d'autres ont escrit par M, comme Peking, autres de quelques-vns Pekim: mais comme l'm en chaque sillabe doit estre prononcée à bouche ouuerte, comme les Portuguais ont accoutûmé de la pronocer, aussi ay-ie voulu y adioûter le ng, pour exprimer d'autant mieux la prononciation Chinoise.

Mais, parce que ie remarque sous quelle constellation chaque païs est placé, il m'a semblé à propos de mettre icy les noms & les longitudes des 28. constellations Chinoises, auec la marque des planetes, de la nature desquelles on dit qu'elles peuuent estre, ce qui s'acorde parfaitement auec nostre cicle solaire: Or ie mets ces longitudes selon qu'elles furent corrigées l'an M D C XXVIII. auquel il fut arresté qu'on corrigeroit le Calendrier Chinois, & que l'on en établiroit à l'epoque la premiere année de l'Empereur Cungchinius, qui commanda aux Peres de nostre Societé de trauailler à cette correction: Ce qui s'acheua sous son regne.

Il ne me reste qu'à decrire succintement les païs qui touchent à l'Empire de la Chine. Voyons ce qu'en disent les Geographes Chinois: car, pour ce qui est du Iapon de la Corea & de Laotung, i'en traiteray dans la carte particuliere de chacun de ces païs.

Le Nom.		*La Longit.*		*Le degré.*		*Les sig.*
Ki'o.	♃	198:	39	18:	39	♎
Ka'ng.	♀	209:	14	29:	14	♎
Ti.	♄	219:	54	9:	54	
Fang.	☉	237:	48	27:	48	♏
Sin.	☾	242:	34	2:	34	♐
Vi.	♂	250:	7	20:		♐
Ki.	♀	265:	43	25:	4[illegible]	♐
Teu.	♃	275:	3	5:	3	♑
Nieu.	♀	298:	54	28:	54	♑
Niu.	♄	306:	33	7:	33	♒
Hiu.	☉	318:	14	18:	14	
Guei.	☾	328:	13	28:	13	♒
Xe.	♂	438:	20	18:	20	♓
Pi.	☿	4:	1	4:	1	♈

Le Nom.		*La Longit.*		*Le degré.*		*Les sig.*
Quei.	♃	15:	32	15:	32	♈
Leu.	♀	28:	46	28:	46	♈
Guey.	♄	41:	46	11:	46	♉
Mao.	☉	53:	37	23:	37	♉
Pie.	☾	63:	16	3:	16	♊
Sang.	♂	74:	14	17:	14	♊
Çu.	☿	78:	35	18:	35	♊
Cing.	♃	90:	8	0:	8	♋
Qu'ei.	☿	120:	33	0:	33	♌
Lieu.	♄	125:	9	5:	9	♌
Sing.	☉	142:	9	22:	9	♌
Chang.	☾	150:	32	0:	32	♍
Ye.	♂	168:	36	18:	36	♍
Chin.	☿	185:	36	5:	36	♎

DE LA TARTARIE ORIENTALE.

La Tartarie Orientale.

LE premier Royaume qu'on rencõtre est celuy de Niuche, que l'on peut dire auoir esté jusqu'à present inconnu à ceux de l'Europe. Voicy ce qu'en dit le Geographe Chinois: Ce Royaume au couchant est borné par les terres de Kilangho; au Midy il touche à la Corea, & se nommoit jadis Soxin, alors il ne comprenoit seulement que le pays qui est situé le long de la riuiere de Quentung, qui tire vers l'Orient, & vers Caiyven au Septentrion. Ce peuple a esté appellé Kin. La famille d'Hana nomma ce pays Yeleu, & le Roy de Guei, Hoekie. Sous la famille de Tanga on luy donna le nom de Vico, sous la famille de Taiminga on y bastit quelques forts, & on l'appella Niuche, & ce Royaume luy paya tribut durant quelques années. Voila ce qu'il dit de la situation & du nom. Quant aux mœurs, voicy ce qu'il en écrit: ils habitent, dit-il, en des cauernes sous terre, s'habillent de peaux de bestes, se plaisent extremément à exercer leur force, approuuent le larcin & les rapines, & mangent la chair toute cruë, font vn certain breuuage ou biere de millet pilé, qu'ils mélent & détrempent auec de l'eau. Les arts ausquels ils s'addonnent sont, tirer de l'arc auec dexterité & addresse, de chasser; il y a bien des sortes de ces Barbares, aussi ont-ils des mœurs & des façons de faire bien differentes: voila ce qu'en dit l'Historien Chinois fort succintement. Mais nous l'expliquerons vn peu plus amplement; & bien que j'auouë & confesse ingenuëment n'auoir iamais veu ces pays, toutefois j'adjoûteray quelque chose à sa Relation auec autant de soin & d'exactitude qu'il me sera possible, l'ayant tiré des cartes de la Chine, & des narrations que m'en ont fait les Tartares mesmes; auec qui j'ay souuent conuersé estant dans la Chine.

Antiquité de la Tartarie.

En vn autre endroit il dit qu'il y a quatre mille ans qu'ils sont connus aux Chinois, par les guerres qu'ils leur ont faites.

L'Antiquité de la Tartarie Orientale paroist premierement en ce qu'il en est fait mention sous la famille d'Hana, CC VI ans auant la natiuité de Nostre Seigneur, & qu'elle continuë, bien que sous diuers noms, selon la coûtume des Chinois. On nomme ce peuple *Kin*, c'est à dire de l'or: on les appelle aussi communément les Seigneurs des montagnes d'or, parce qu'on estime que ce pays en est tres-riche & tres-abondant. Les bornes de cette Tartarie sont au Septentrion & au Nord-est, Niulhan, autre Royaume de Tartarie; au leuant celuy d'Yúpi qui en est vn autre, & qui est borné d'vne mer qui passe entre le Iapon & la Tartarie Orientale; au Midy elle touche à la peninsule de Corea, qui est proche du pays de Leaotung, dont Niuche est separé par la grande montagne. Ses limites au Couchant sont le grand fleuue de Linhoang, qui passe entre ce Royaume de Tartarie & les terres de Kilangho.

Les Tartares ennemis des Chinois, & depuis quãd.

Entre tous les Tartares, ceux-cy ont tousiours esté les ennemis capitaux de la Chine, ils y entrerent sous la famille Imperatrice de Sunga, défirent les Chinois en diuerses rencontres; de sorte que les Empereurs mesmes furent contraints de quitter & abandonner les Prouinces du Septentrion, pour se retirer dans celles du Midy, les Tartares s'estans rendus maistres des Prouinces de Leaotung, de Pecheli, Xansi, Xensi & de Xantung, auroient sans doute aisément subjugué tout l'Empire, si les Tartares de Samahania leurs voisins, n'eussent point esté jaloux & enuieux de leurs conquestes; ceux-cy qui auoient desia conquis vne grande partie des Etats de l'Asie, entrerent par les Prouinces du Midy & par les plus Occidentales de la Chine, pour leur faire vne rude & furieuse guerre; ils les chasserent finalement hors de l'Empire, & se rendirent maistres de la plus grande partie de la Tartarie Orientale; c'est de cette guerre que traite Marco Polo de Venise; apres donc auoir liuré plusieurs signalés combats aux Empereurs Chinois, qui s'é-

toient retirez au Midy, ils eurent l'Empire tout entier pour le prix & pour recompense de leurs victoires, & fonderent la famille d'Iuena enuiron l'an mille deux cent septante & neuf ans ; mais nous en parlerons plus amplement lors que nous traiterons du Catay & du Mangin.

Ce sont ces Tartares de Kin, qui depuis peu se sont rendus maistres de la plus grande partie de l'Empire, i'ay veu toute cette tragedie de mes propres yeux. Celuy qui voudra sçauoir la suite de cette guerre, qu'il prenne la peine de lire mon petit Abregé de la guerre de Tartarie, où i'explique ce qu'on dit, que les Tartares auoient accoûtumé de payer tribut à l'Empire de la Chine, auec les raisons qu'ils ont eu de se reuolter & de faire la guerre. Mais parlons de leurs mœurs & façons de faire.

Habitations des Tartares.

Ce que les Autheurs Chinois raportent, que les Tartares habitent en des cauernes sous terre, fait assez voir la haine que ceux de la Chine portent à cette nation : car ils ne demeurent point dans des cauernes, mais bien sous des pauillons. Pour moy, ie les ay veu auoir des meilleures tentes que i'aye veuës en aucun autre droit : elles sont faites d'étoffe de soye, cirée d'vn beau lustre : d'autres les ont de peaux, qu'ils tendent & détendent en vn instant : quand ils les éleuent sur terre vn peu plus haut qu'à l'ordinaire, elles semblent estre comme suspenduës en l'air, ils les enuironnent tout autour d'vn ret fait de grosses cordes, à la hauteur de cinq ou six pieds, l'arrestant & retenant auec de petits piquets, de mesme façon que les bergers d'Italie asseurent leurs logettes. Et pour empescher que ce ret ne paroisse, ils le couurent de tapis, comme aussi la terre sur laquelle ils s'assisent, ils mangent les jambes croisées, sans se seruir de sieges ; mais seulement de petites tables fort basses & simples, on s'assied de la sorte presque dans toute l'Asie, si ce n'est dans la Chine, où on a des sieges fort hauts & parfaitement bien trauaillez, & mesme des tables qui n'en doiuent rien à celles de l'Europe ; de façon qu'il semble à present que la plus part de nos coûtumes & façons de viure soient venuës des peuples de la Haute Asie : car ceux de la Chine croyent, que c'est vne chose incommode & deshonneste de s'asseoir à terre, & de manger sans table, que cela tient du barbare. Les grands Seigneurs ont d'autres tentes pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leurs valets, & pour la cuisine, qui sont si communes & si bien ordonnées, qu'on les prendoit pour vne maison : ie ne sçay si ces cent vingt & quatre Citez ou Forts (qui furent bastis sous la famille d'Iuena) sont encore dans la Tartarie ou non, ie n'ay pû m'en éclaircir : toutefois ie leur ay ouy dire, qu'ils ne manquoient pas de petites maisons, entourées de murailles de terre, qu'on bâtissoit pour les paysans & pour les vieillards, qui ne s'éloignent pas beaucoup de leurs maisons. Le nom aussi que ces Tartares se donnent, me fait croire que Muoncheu est quelque grande Ville : car lors qu'on leur demande d'où ils sont, ils répondent pour la pluspart qu'ils sont de Muoncheu, & disent que c'est la plus grande place de tout le Royaume : c'est pourquoy ceux de la Chine les appellent communément Muoncheugin, c'est à dire, hommes de Muoncheu. Au reste, les Tartares ont des Citez mobiles, errent auec tout leur bestail & leurs familles entieres, & changent de pasturage selon l'occasion, comme nous le venons de dire des Tartares Occidentaux.

Habits des Tartares.

Ils s'habillent d'ordinaire de peaux, mais ils ne laissent pas d'auoir des habits de soye & de coton, qu'ils achetent de ceux de la Chine, ou qu'ils échangent auec des peaux de loups, d'ours, de renards, de castors, de loutres, de martes, de souris de Moscouie, que nous appellons communément martes Zibellines, & d'autres tels animaux. Leurs habits sont fort longs, & descendent jusqu'aux talons, les manches estroites, qui finissent en forme de la corne d'vn cheual. Ils se lient d'vne ceinture vn peu large, & ont vn mouchoir à chaque costé pour s'essuyer

les mains & le visage : ont aussi vn couteau qui pend à leur costé, auec deux bourses, dans lesquelles ils ont du tabac qu'ils ayment beaucoup. Ils reçoiuent les étrangers en leur offrant du tabac, & les valets apportent autant de pipes allumées qu'il y a d'hostes. La vertu, ou plustost le vice de cette herbe, a desia penetré par tout le monde, où l'vsage n'en est que trop familier & ordinaire. Ils portent leur cimeterre du costé gauche, & prennent la poignée qui se leue trop par derriere : c'est pourquoy, lors qu'ils vont à cheual, ils peuuent facilement tirer leur épée de la main droite, sans y employer la gauche. Leurs bottes sont faites de soye, mais pour la pluspart de peau de cheual courroyée ; ils ne se seruent point d'éperons. La coiffure qu'ils ont leur sied bien. Leur bonnet est rond & bas, lié tout autour d'vne bande de fourure fort riche. Cette peau leur garantit la teste du froid En esté ils portent vn bonnet qui est fait de jonc ou de paille. Par dessus la bande de peau, il y a vne fine toile de lin rouge, qui enuironne & va tout autour du bonnet, ou bien du crin de cheual noir, ou teint en vn beau rouge.

La constitution de leur corps.

Ils ressemblent assez aux Chinois. Leur couleur tire sur le blanc, leur taille ramassée & quarrée. Ils ne sont pas grands parleurs ; & pour leurs autres mœurs & façons de faire, ils ne ressemblent pas mal aux Tartares qui sont dans nostre voisinage ; si ce n'est qu'ils semblent vn peu plus adoucis & ciuilisez, peut-estre à cause du voisinage de la Chine.

Leur mœurs.

Pour ce qui est de leur force, ce que les Chinois en disent est veritable, lors qu'ils se comparent à eux : mais si vous les considerez absolument & en general, vous trouuerez que tout y est Asiatique, & qu'ils ne meritent point d'estre mis en comparaison auec ceux de l'Europe, encore qu'ils soient plus soldats que les Chinois ; car la plufpart se nourrissent & s'endurcissent à la fatigue dés leur bas âge. La terre leur sert de lict, sur laquelle ils mettent le mesme tapis dont ils parent & couurent leur selles. La premiere viande qu'ils rencontrent leur est vne bonne nourriture. Leur manger est ordinairement de la chair, ils ne haïssent pas celle qui n'est qu'à demy bouillie & rostie. Ils tuent des cheuaux & des chameaux pour les manger. Ils s'adonnent & se plaisent extremément à la chasse. Ils ont aussi d'excellens vautours, & de fort bons chiens de chasse. Ils sçauent parfaitement bien tirer de l'arc, à cause qu'ils s'y exercent dés leur jeunesse. Ils sont grands larrons. Ils ont des casques de fer tout semblables aux nostres, à la reserue de la partie qui couure le visage. Leur cuirasses ne sont pas faites toute d'vne piece, mais de plusieurs attachées auec de petits cloux de fer, de sorte que cela fait grand bruit lors que la caualerie marche. C'est vne chose estrange, qu'il n'y ait personne parmy eux qui sçache ferrer les cheuaux, quoy qu'ils soient presque toûjours à cheual, & que toutes leurs forces consistent en caualerie.

Leur Religion.

De Religion, ils n'en ont presque aucune : ils ont en horreur le Mahometisme, ont mauuaise opinion des Turcs, qu'ils appellent Hoei Hoei. Peut-estre que leur haine est venuë de ce que les Turcs aiderent autrefois à ceux de la Chine à les chasser ; ce qui arriua sous le regne du Fondateur de la famille de Taiminga, lors que les Chrestiens, & les Nestoriens principalement, prirent le party des Tartares. Mais nous aurons occasion d'en parler dans vn autre endroit. Toutefois, il y a de l'apparence qu'ils ont tiré des Sacrificateurs des Indes, quelques ceremonies, ou plustost superstitions : car ils ont des Sacrificateurs qu'ils nomment Lamas, qu'ils ayment & respectent. De plus, ils brûlent les corps morts (ce qui est familier & ordinaire dans les Indes) & jettent dans le mesme buscher les femmes, seruiteurs, cheuaux & armes du deffunt ; ils contestent estre fort en peine de ce qui leur arriuera apres la mort. Ils reçoiuent & embrassent la Religion Chrestienne auec grande facilité, & il y en a mesme desia plusieurs qui en font profession. Qui est celuy qui pourra nier que le Ciel ne leur ait ouuert le chemin

de la Chine, pour y trouuer la veritable religion: C'est ainsi que la Prouidence diuine permit autrefois que Rome, la maîtresse des nations, fut prise & ruinée par des Barbares, afin d'enseigner les principes & fondemens de la religion Chrétienne aux Goths & aux Vandales, & pour les illuminer en suite de la veritable lumiere de l'Euangile.

La langue des Tartares.

La langue de ce peuple est aisée; elle semble auoir quelque affinité auec celle des Perses. Il y a des caracteres qui ressemblent à quelques vnes des lettres Arabes. En lisant ils commencent du haut de la page, & finissent au bas, comme ceux de la Chine, continuans de la droite à la gauche comme les Hebreux & les Arabes; ce qui est aussi commun à ceux de la Chine. Leur Alphabet est tout autre que celuy des Chinois, leurs lettres (quoy que differentes pour la figure) ont le mesme son & la mesme prononciation que les nostres, sçauoir A. B. C. ils se vantent d'auoir plus de soixante lettres au lieu de vingt-quatre; à cause qu'ils font vne lettre d'vne voyelle & d'vne consonne iointes ensemble, & les proferent comme ba, be, &c.

Les raretez qui se trouuẽt parmy eux.

Les Chinois écriuent qu'on treuue des rubis, & de fort belles perles dans cette Tartarie: peut-estre les peschent-ils dans cette mer qui est entre la Tartarie & le Iapon; ils adjoûtent qu'on y voit vn poisson qui est vache, plus grande que ne sont les nostres, & qui a d'ordinaire vn cham ou perche de long, toutefois sans écailles ny cornes. Ie croirois que ce poisson est le mesme que celuy dont le R.P. Christophle d'Acunha fait la description fort ample, lors qu'il traite de la riuiere des Amazones, qu'il a veuë toute entiere. Cette histoire est imprimée en Espagnol à Madrid l'an M DC XL, dans laquelle il nomme ce poisson *Pesce Buei*. Il y a aussi en Tartarie vne sorte de vautour nommé Haitungcing, plus petit que les autres; mais qui ose attaquer des oyes sauuages.

Les plus considerables mõtagnes.

La plus grande montagne qu'on treuue dans cette Tartarie est celle de Kin, c'est à dire, la montagne d'or; peut-estre que c'est de là que ce peuple a tiré son nom. Cette montagne a deux branches, l'Orientale & l'Occidentale, qui s'étendent fort au long vers le Septentrion, comme les Alpes ou le mont Apennin en Italie; l'autre montagne est fort haute, se nomme Chang-pe, & a bien mille stades. Ils ont vn lac de quatre-vingt stades, d'où sortent deux fleuues, l'vn qui va vers le Midy & se nomme Yalo, & l'autre Quenthung, qui tire vers le Nord. La riuiere de Sunghoa prend sa source dans cette montagne, & peu de temps apres mesle ses eaux auec celles du fleuue de Quenthung. Ainsi mélez, ils se tournent vn peu vers l'Orient, & se déchargent apres dans la mer Orientale.

DV ROYAVME DE NIVLHAN, & d'Yeço ou de Iesso.

LE Royaume de Niulhan est dans la Tartarie; mais il ne laisse pas d'estre vne dépendance de celuy de Niuche, & proprement la partie de ce Royaume qui regarde vers le Nord-est & le Nord. Les Tartares Yupiens qui ne sont pas loin de la mer, en sont proches; on les nomme ainsi, parce qu'ils se font des casques & des corselets de peaux de poissons tres-dures & tres-fortes. Plus loin il y a vne terre ferme de grande estenduë, que les Chinois appellent Yeço, qui est sans doute la mesme que celle qu'on nomme d'ordinaire Iesso, dans laquelle ils assurent qu'il y a vn grand lac appellé Pe.

Les Yupiens Tartares.

Masseo, vn de nostre societé, en fait cette description au 4. liure de ses epistres,

qu'il a prise mot pour mot des historiens Chinois. Il y a vn pays de fort grande estenduë plein d'hommes sauuages, qui touchent au Iapon du costé du Nord, éloigné de 300. lieuës de Meaco, selon les autres de deux cent cinquante-quatre milles: ceux d'Yesso s'habillent de peaux de bestes, ont le corps tout velu, la barbe fort grande & des moustaches, qu'ils releuent auec vn pieu lors qu'ils veulent boire: Cette nation est fort aspre au vin., belliqueuse & redoutable aux Iaponois: ils lauent leurs playes d'eau salée lors qu'ils sont blessez au combat, & c'est le seul remede qu'ils ayent: on dit qu'ils portent sur leur poitrine vn miroir de cuivre, capable de resister aux coups de fleches; & que les plus riches entre les Tartares en portent, ils attachent leur épée à leur teste, la poignée pend sur leurs épaules: Ils n'ont aucune ceremonie, si ce n'est celle d'adorer le Ciel, &c. Plusieurs sont en dispute pour sçauoir si cette terre de Iesso (que ie nomme ainsi auec ceux de l'Europe, laissant le nom d Yeço que les Chinois luy donnent) est vne isle ou vn continent: mais si nous en voulons croire les Chinois, c'est veritablement vne partie de la Tartarie deserte, qui tient à Niulhan & aux Yupi, auec qui elle fait vn mesme continent; que le Iapon est vne isle, puis qu'il y a vn bras de mer qui le separe de Iesso: Quant à moy, ie tiens ma parole de ne rien assurer quand les choses sont douteuses, & ie renuoye le lecteur à ma carte, dans laquelle i'ay representé celle du Iapon que i'ay rapportée de la Chine.

De plus, on voit par les écrits des Chinois que par delà le pays de Leaotung, il y a des terres au Nord-Est vers le continent, qui ont six mille stades, c'est à dire pres de vingt-quatre degrez, par où l'on voit qu'il y a de tres-grandes étenduës de pays iusqu'au détroit d'Anian, qui doit estre proche de Quivira: ie n'oserois pourtant assurer ce détroit, ce que i'en dis en l'abregé des histoires semble estre veritable. Si Dieu permet que ie retourne vn iour sain & sauf dans la Chine, auec ceux de la societé, qui ont dessein de porter la lumiere de l'Euangile dans les terres les plus inconnuës de la plus Haute Asie & de la Tartarie, il se pourra aisément faire qu'auec cette occasion nous mettrons aussi cette histoire au iour, pour la plus grande perfection de la Geographie: ce que pourtant nous n'estimons que fort peu ou rien du tout, au prix de l'esperance du salut des ames de ces peuples.

Leurs mœurs & façon de viure.

DV ROYAVME DE TANYV.

LAissons l'Orient, & passons vn peu vers l'Occident où est ce grand & puissant royaume des Tartares Orientaux, qui commence au couchant de la riuiere de Quenthung, & occupe cette grande plaine qui est entre les deserts & les solitudes sabloneuses & arides de Xamo; ce royaume s'étend mesme au delà du desert iusques vers la vieille Tartarie, que les Chinois appellent Samahania: ils nomment cet étenduë de pays que nous venons de dire Tata, corrompant le mot à cause de l'R, lettre que les Chinois n'ont point dans leur Alphabet. M. Polo Venitien semble auoir connu cette nation, quand il l'a appellé Tangu, changeant tant soit peu le nom. Les Chinois écriuent que ce peuple est vn peu plus humain que ne sont les Tartares d'Orient; il semble qu'il soit tres-ancien, parce qu'il en est fait mention dans les histoires du temps des premiers Empereurs de la Chine, comme de gens qui leur ont souuent bien taillé de la besogne; neantmoins ils ont esté souuent vaincus par les Empereurs de la Chine qui ont enuoyé des colonies dans leur pays, comme ie le fay voir

auecplus de ſoin dans mon abregé : de là vient peut-eſtre que leur façon de viure eſt plus polie & plus douce que celle des autres Tartares : voicy ce qu'en dit noſtre hiſtorien Chinois. Il y en a eu de diuerſes ſortes, & ſelon les differentes familles de ceux qui ont tenu l'Empire, auſſi ont-ils eu des noms differens. Hiaa, la premiere famille qui a regné les a nommez Hiuncho, celle de Cheua, Hienyun : la famille de Ciná & de Hana les ont appellez Hiungnu : enſuite ils ont eu diuers noms ſelon les differens Roys, ſous la famille de Tanga ils ont eſté nommez Thoxiúe, & Kicheu ſous celle de Sunga. Ces Tartares furent ſubjuguez au meſme temps que la famille de Hana prit fin, & furent entierement défaits par le Roy Viien. Le rebelle Queijú fort peu de temps apres les défit preſque à platte couture : en ſuite le royaume vint à ceux de Tho Kve : en ce temps-là ils ſouffrirent beaucoup de ceux de la maiſon de Tanga, qui les ſubjuguerent enfin : mais le Roy de la Tartarie plus occidentale en ayant chaſſé les Chinois, ſes ſucceſſeurs leur ayderent ſous la famille de Sunga à s'emparer de l'Empire de la Chine, d'eux eſt ſortie la famille d'Ivena, celle de Sunga ayant eſté tout à fait éteinte l'an M CC LXXVIII apres la naiſſance de Chriſt : cette famille d'Ivena a gouuerné aſſez paiſiblement l'Empire de la Chine durant quatre-vingt dix ans ; neuf Empereurs de la Chine, Tartares de naiſſance, en ſont ſortis par vne ſucceſſion continuë ; mais ils en furent chaſſez peu de temps apres par Hunguvus, & la Chine deliurée de leur ioug l'an de Chriſt, M CCC LXVIII, auquel la famille de Thaiminga tint l'Empire, dont nous parlerons plus amplement ailleurs. Les Chinois décriuent les mœurs des Tartares de cette ſorte : Ils vont çà & là auec leurs troupeaux cherchans de l'eau & des paſturages, s'habillent de peaux des beſtes, & font leurs logetes auec des tapis : ils ne pardonnent ny à leur pere ny à leur frere quand ils ſont en colere : ils brulent les corps morts : quand ils portent leurs morts au bûcher ils chantent & ſautent, accompagnez de tous leurs amis : d'autres entre eux pendent les corps aux arbres, & les y laiſſent trois ans durant, & puis en brûlent les os. Voila ce qu'en diſent les hiſtoriens de la Chine, à quoy ie n'ay rien à ajouter.

Les anciens noms.

Leur mœurs.

In eſt vne montagne, où les Tartares reçeurent autrefois vne grande deffaite ſous l'Empereur Hiaouvo, de la famille de Hana, car ils y perdirent leur Roy & les premiers du Royaume : ils ont meſmes à preſent accoutumé de pleurer & de ſoupirer quand ils paſſent cette montagne, comme touchez de compaſſion du malheur de leur compatriotes. Lankiuſiu eſt vne autre montagne, ſur laquelle ſoixante & dix mille Tartares furent pris tous en vie par l'armée des Chinois, lors qu'ils eſtoient encor ſous l'obeïſſance de la famille de Hana. Iengen s'appelle la montagne des feſtins, parce que Hiaovus y regala ſes ſoldats, apres que le Capitaine du charroy & le General de ſa Caualerie eurent pour la troiſiéme fois remporté ſur les Tartares vne tres grande victoire : là meſme eſt la montagne de Kinúi. Ie ne treuue point d'autres riuieres que celles qui ſe voyent dans la carte.

Les montagnes les plus remarquables.

Il y a de fort grands moutons dans cette Tartarie, dont la chair eſt tres-excellente, & la queuë ſi groſſe qu'elle peſe ſouuent pluſieurs liures. Il y a beaucoup de bons & forts cheuaux, encore qu'ils ayent la corne du pied fort étroite, la teſte petite & courte ; ce qui eſt commun à preſque tous les cheuaux de Tartarie, qui à la verité ſurpaſſent tous les autres à la courſe & en viteſſe. Il y a grand' abondance de Chameaux, & d'autres animaux : I'ay remarqué parmy ces peuples deux choſes qui m'ont ſemblé admirables ; la premiere, ce petit inſtrument de fer, ou vne languette d'acier repliée, venant à eſtre touchée des deux lévres & du doigt rend vn ſon ſemblable à celuy de ces inſtruments qui ſe font à Norimberg, & qu'on appelle communement *Trompunes* : les Tartares en ont de ſemblables, & s'en ſeruent de meſme façon quand ils ſont ſur leurs cheuaux, & ſe plaiſent à ouïr ce ſon : Ie n'ay pû apprendre d'où ils peuuent auoir eu ces inſtru-

Le beſtail.

ments, à moins qu'ils les fassent eux-mesmes, ou qu'ils ayent quelque commerce auec ceux de l'Europe. La seconde chose dont ie me suis emerueillé, est vne certaine herbe qu'ils disent naitre sur les pierres; car elle est incombustible, lors mesme qu'on la tient long-temps dans le feu, elle y deuient bien rouge & s'y enflamme en quelque sorte; mais quand on l'en tire elle recouure incontinent sa premiere blancheur, qui tire toutefois vn peu sur le cendré: Elle ne croist pas fort haute, mais ressemble à la petite espece de chanvre, sans toutefois auoir la tige si dure ny si forte; car elle se romp beaucoup plus aisément: quād on la met dās l'eau elle se met en pieces & deuient comme de la boüe: peut-estre que les anciēs Romains ont fait de cette même herbe, ces draps dans lesquels ils brûloient leurs corps morts, pour empécher que les cendres ne se mélassent auec celles du bûcher; car i'ay de la peine à me persuader & de croire qu'ils se fissent de cette pierre qu'on nomme Amianthus, comme Porcacchi le veut dans ses funerailles, & Anselme Boëtius de Boot dans son traité des pierres precieuses; ou bien comme d'autres autheurs plus modernes l'asseurent d'alun de plume, ou de Talc, ou verre de Moscouie, on fait aussi de cette herbe, vne meche qui dure toujours, & qu'il n'est point besoin de moucher; mais quand elle est sale, on n'a qu'à la ietter dans le feu, & oster les ordures qui s'y sont attachées; car elle se trouue en son entier, & reprend sa premiere netteté.

L'Herbe incombustible des Tartares.

DV ROYAVME DE SAMAHANIA.

APres la Tartarie Occidentale de Tanyu, est vn autre Royaume, que ceux de la Chine nomment Samahania; sa situation nous oblige de croire que c'est celuy de Samarcanda: il est situé au Zud-Est d'vne des plus fortes villes de la Chine qu'on appelle Socheu, au couchant de la montagne Imaus. Les Chinois affirment qu'on y treuue des villes fort remarquables, & des palais bâtis d'vne belle architecture & ordonnance; qu'en ce pays-là le Roy a accoutumé de s'habiller de blanc, de se seruir de vaisselle & de meubles d'or & d'argent, & de toucher à la viande auec la main. I'ay mes raisons pour croire que ces pays ne sont pas fort éloignez de la mer Caspienne, ny de l'Alexandrie, qu'Alexandre bâtit autrefois dans la Bactrienne. Ces Tartares de la famille de Cinchi, qui enuahirent l'Empire de la Chine, dont le Venitien parle, estoient de ce pays là: I'ay d'autres raisons de croire que ce sont les mesmes, qui apres auoir esté chassez de la Chine, & s'estre ioints à Tamerlan, fonderent le royaume du grand Mogor, & reduisirent presque toute l'Asie sous leur puissance, qui firent l'Empereur Bajazeth leur prisonnier: Ie ne trouué aucune mention dans leur histoire, que Tamerlan aye iamais fait la guerre à ceux de la Chine; car Tamerlan n'a fait parler de luy qu'apres que le premier de la famille de Taiminga eut chasśé les Tartares de la Chine, & n'a point pousśé ses conquestes vers l'Orient; mais bien plustost vers l'Occident: dans le royaume de Mogor, iusques dans la Perse & dans les autres lieux qui tirent dauantage vers le couchant: Ce qui n'est pas difficile à prouuer, si on considére que Tamerlan n'a pas regné fort longtemps, & qu'il a vécu enuiron l'an de Nostre Seigneur M CCCC VI, auquel temps tout le Royaume de la Chine estoit dans l'obeissance de l'Empereur Taiçungus, de la famille de Taiminga, & l'vn des descendans de cet Hunguvus, qui apres auoir chasśé les Tartares de la Chine, restablit l'Empire & rendit la liberté à son pays; homme qui d'vne fort basse condition, de petit sacrificateur & de voleur qu'il estoit, paruint à l'Empire de la Chine.

Tamerlan ne s'est iamais approché de la Chine.

Le Royaume de Cascar touche (si ie ne me trompe) au Royaume de Samahania. Qui en voudra sçauoir dauantage, aye recours au liure du voyage de

Benoist Goes, inseré dans le voyage du Reuerend Pere Nicolas Trigaut.

DV ROYAVME DE SIFAN.

LE mot de Sifan parmy les Chinois, comprend les frontieres de leur Empire qui sont vers l'Occident, mais principalement celles qui s'étendent de la prouince de Xensi, à Iunnan, où sont compris les pays d'Vsuçang, de Kiang, & de Tibet; ces noms comprennent plusieurs peuples, ceux de la Chine disent qu'il y en a de plus de cent Nations. Sur ces frontieres sont les royaumes de Geo & de Cangingu que le Venitien appelle le royaume du Prestre-Iean: les Chinois qui ne font point d'estat des royaumes étrangers, loüent cetuy-cy, & auoüent que les bonnes mœurs s'y conseruent; que les loix de la Republique & du gouuernement y sont excellentes; qu'il y a beaucoup de villes fortifiées de fossez & de murailles. Témoignage fort auantageux en faueur de l'excellence de ce pays, & dont on doit d'autant plus faire d'estat, que ceux qui le rendent sont extremement retenus, lors qu'il est question de donner des loüanges; car la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes, fait qu'ils n'estiment pas beaucoup ce qui est hors de la Chine. Les Chinois disent que ce Royaume est borné par les montagnes de Min, & par la riuiere Iaune qui y passe. Ces montagnes ont beaucoup d'étenduë, & se joignent enfin à celles de Quenlun, autrement les montagnes Amasées, d'où la riuiere Saffranée tire son origine.

D'où le Gange tire sa source.

Là mesme, vers le Couchant, il y a vn fort grand lac qui s'appelle Kia, d'où vient le Gange & les autres riuieres que i'ay mises dans la carte.

La pluspart de ces peuples suiuent la doctrine de Fe, & croyent la metempsychose: ils fondent de grandes idoles de cuivre, font de fort beaux tapis, & ont grand nombre de bons cheuaux. Ie n'ay rien treuué de rare de ces peuples que ce que j'en viens de dire.

Le Royaume de Mien suit apres celuy de Tibet, il est situé à l'Orient de Bengale, & s'étend iusques au Midy de la Prouince de la Chine nommée Iunnan.

LE ROYAVME DE LAOS.

CEux de la Chine apellẽt ce Royaume Laoquo: on n'en sçait rien d'assuré dans l'Europe que le nom: ie mettray icy en peu de mots ce que les Chinois en écriuent, & ce que i'en ay leu dans la Relation que le R. P. Leria de la Compagnie de Iesus en a faite, dont i'ay le manuscript, & que i'estime beaucoup à cause du merite de son auteur qui y a passé plusieurs années à prêcher l'Euangile.

Ce Royaume de Laos, dit Leria, est situé au milieu de l'Asie Meridionalle, éloigné de tous costez de la mer pour le moins de cent lieuës: c'est pourquoy il n'y a presque point de poisson, & bien qu'on en prenne quelques vns dans les riuieres, si ne laissent-ils pas d'estre chers, & cependant ne sont pas fort agreables au goust. Il y a quantité de bœufs sauuages & de pourceaux, dont la chair est à grand marché. Ils ont aussi force poules, on en a vne dixaine pour cinq ou six sols. On y a tous les fruits qui se treuuent dans les Indes, mais fort peu de ceux que nous auons dans l'Europe, à la reserue des grenades, & des raisins sauuages qui y ont bon goust. Ce pays est tres-fertile en ris, qui ne craint point la secheresse, à cause des riuieres qui inondent toujours l'Esté; car les neiges des Montagnes de Tibet, ie croy qu'il a voulu dire Iunnan, qui est proche de Tibet, venant à se fondre, les font tellement croistre, que tout le pays s'en trouue inondé; comme l'Egypte l'est des eaux du Nil: ce qui est vne marque fort euidente d'vne prouidence

tout à fait diuine, puis qu'il ne pleut dans ce Royaume que deux mois de l'année : c'est au temps de ces pluyes qu'on laboure & qu'on seme : si les riuieres n'inondoient point le pays, l'année seroit sterile, & la seicheresse feroit mourir les grains; c'est vne chose admirable, que le tuyau du ris ne croist qu'autant que l'eau monte; le mesme arriue à Sion & à Camboya : la moisson du ris se fait en batteau, car à peine leueroit-il, s'il n'estoit dans l'eau.

La mesme riuiere, qui coupe le Royaume de Laos, & qui par ses destours arrouse tout ce pays, se diuise en deux bras, dont l'vn touche en passant le Royaume de Sion, & l'autre celuy de Camboya, où cette Riuiere eslargit tellement son lict, que les plus grands nauires y peuuent monter l'espace de quatre vingt lieuës.

Le Royaume de Laos a cette incommodité, que ce fleuue ne va pas tout à l'entour ny ne l'arrose pas de tous costez comme il fait le Royaume de Sion, c'est pourquoy ces Peuples on est contraints de prendre beaucoup de peine à conduire des canaux, de peur que le terroir ne deuint sterile. On y a cueille du Benjoin, qui est vne sorte d'encens tres-excellent. Il y a quantité d'yuoire & d'Elephants : ce pays produit aussi des Rhinoceros qui sont ennemis mortels des Elephants : les Chinois en estiment fort les cornes. Il y a du salpestre, du fer, des mines d'or & d'argent, de l'estain du plus fin & du meilleur; comme aussi du musc qui vient du Royaume de Lu, qui en est proche, mais si on y transporte l'animal d'où on le tire, il y meurt tout aussi tost, comme le poisson hors de l'eau. Ce peuple se sert de monnoye d'argent; mais pour acheter les Marchandises qui sont de fort bas prix, ils ont de petites coquilles, ils les nomment caoxis, dont 1200 valent à peine vne piastre: on en a toutefois assés d'vne centaine pour acheter vne poule. La langue de ceux de cette nation a vn peu de rapport & d'affinité auec celle qui est en vsage au Royaume de Sion.

Les bornes du Royaume de Laos.

Les Royaumes qui cõfinent à celuy de Laos sont, le Tungking & Cochinchina au Nord-Est : celuy de Chanpar le borne à l'Orient, & en est separé par vn desert & des montagnes : Camboya & Sion luy sont au Midy, & Pegu au Couchant : au Nord il touche le Royaume de Lu (ou, pour mieux dire, à la Prouince Iunnan de la Chine :) voila tous les estats auec qui ce peuple fait commerce; mais son principal trafic est auec ceux du Tungking & de Camboya : c'est presqu'en substance tout ce qu'en dit nostre P. Leria. Retournons maintenant à l'autheur Chinois : le Royaume de Laos, dit-il, a esté vne dependance de l'Empire de la Chine, comprise dans la prouince d'Iunnan, quoy qu'apres la reuolte de celuy qui en estoit Seigneur, il soit demeuré libre : il se nommoit Chaoxuipuen : c'est vne nation fiere, arrogante & superbe : ils peignent tout leur corps & leur paupieres, se faisants pour cet effet de petites picqures auec vne aiguille, ils demeurent en des maisons hautes : le reste de ce qu'il dit s'accorde auec ce que nous auons touché cy-dessus.

La hauteur du Pole.

Le milieu de ce Royaume est au dix-neufiesme degré Nord, & va presque jusqu'à vint & deux: la moindre hauteur est de dix-sept. Tout le pays s'estend dãs vne longue campagne, qu'vne grande riuiere, qui passe au trauers de Iunnan, coupe par le milieu: cette riuiere se nomme Lungmuen, court auec grande violence; ils sont par fois cõtrains de tirer leurs batteaux hors de l'eau; & les ayans transportez par terre, de les y remettre derechef, apres auoir passé les endrois les plus difficils.

Montagnes.

Ceux de la Chine marquent quelques montagnes, qui enuironnent presque tout le Royaume de de Laos : la premiere se nomme Kiuleu, au pied de laquelle a esté autrefois vne Cité qui en portoit le nom, dont on void encores les ruines.

Quen est vne autre montagne, où l'Autheur Chinois remarquent beaucoup de raretez, vne cauerne grande & belle à voir qu'ils nomment Cinghiu; vn pont fort riche, (car le mot de Pao le donne assez à connoistre;) vn Temple dedié aux idoles & tres-superbe, qu'ils nomment Peyun : outtre cette montagne il y a

celles de Gay & de Siang, qu'on appelle Gançu. Les Chinois nomment la plus grande de leurs riuieres Lungmuen, ie ne sçay point le nom que luy donnent les peuples qui en sont proche; l'autre est Laisu ; & enfin le lac Lang.

LE ROYAVME DE GANNAN.

LE Royaume que les Chinos nomment Gannan, contient les Roy aumes de Tungking de & Kiaochi ou Cochinchina : ils ont esté nommés d'vn nom plus ancien Nankiao. Sous la famille de Cina, Siang, ce n'estoient que des Seigneuries. Hiaoüus, de la famille de Hana grand conquerant, se rendit maistre de tous ces pays : & y ayant mené des colonies, il les gouuerna selon la police & les loix de la Chine, & fut le premier qui leur donna le nom de Kiaochi, à cause qu'ils auoient la plus part les doigts des pieds croisez, sçauoir le pouce ou gros ortueil, sur le plus proche qui est plus petit. La famille de Tanga les appella Kiaocheu : toutes fois il n'a jamais paru que ceux de la Chine fissent beaucoup d'estat de ces pays, & ce principalement, comme ils disent, à cause des mœurs barbares de son peuple : mais en voicy la veritable cause ; c'est qu'il a tousjours mieux aimé estre libre, viure selon ses Loix, & auoir son propre Roy ; & d'alieurs surpassant ceux de la Chine en force de corps, ils deffendit leur liberté. Lors que la famille de Taiminga commença à gouuerner, cette nation fut subjugée par Hunguvus, il y a enuiron deux cent nonante ans, qu'elle fut donnée à vn petit Prince nommé Chin, en tiltre de Seigneurie feodale, peu de temps apres fut tué par trois de ses Gouuerneurs, issus de la famille de Ly, qui se saisirent du Royaume.

L'Empereur Iunglous ayant apris les reuolutions ariuées dans ce Royaume, fit mourir deux de ces Gouuerneurs : le troisiéme ayant pris la fuite, ce Royaume fut derechef reduit en Prouince : mais à peine auoit-il mis bas les armes, que le fugitif Ly l'enuahit pour la seconde fois, apres en auoir chassé les Gouuerneurs Chinois, s'estant au prealable auisé fort prudemment de depescher vn Ambassade vers l'Empereur. Siuenteus tenoit l'Empire pour lors, ce Prince qui aimoit le repos, & qui estoit plus esclaue de ses plaisirs, que maistre de son Empire : s'ennuyant des rebellions ce peuple, le donna à Ly, & le fit Roy, à condition de le reconnoistre, & de luy enuoyer tous les trois ans vne Ambassadeur auec de grands presents : ainsi ce pays fut separé de l'Empire de la Chine enuiron l'an M CCCC XXVIII apres la natiuité de Christ ; mais il ne dura pas longtemps dans cette forme de gouuernement : car, apres auoir esté tourmenté de guerres intestines, il fut diuisé en trois parties, dont l'vne forme le Royaume de Laos, l'autre celuy de Tungking, & la troisiéme celuy de Cochinchina : tellement qu'à prendre les choses dans leur origine ce ne sont que des parties des Prouinces de Quangsi, & d'Iunnan, que les Chinois appellent toutes Leao, c'est à dire barbares : voicy la description qu'en fait l'auteur Chinois : ces habitans sont barbares, ne sçauent ce que c'est de justice ny de ciuilité; laissent croistre leurs cheueux jusques sur les espaules, se coupent la barbe, prennent plaisir à se lauer le corps, ils plongent fort bien sous l'eau, demeurent en de petites logettes, ignorent la diuersité des rangs que doiuent tenir les Magistrats, reçoiuent ceux qui viennent loger chez eux auec des fueilles de Betel & d'Areca, qui sont communes dans toute l'Asie Meridionelle, ainsi ce autheur mesprise toûjours les estrangers selon sa coûtume.

Ces pays ne laissent pas d'estre extremement fertiles en tout ce qui est necessaire pour la vie. Ils ont la mesme religion que ceux de la Chine, les mesmes caracteres & la mesme façon d'escrire & quoy que leur pronociation soit tout autre, ils signifient toutefois la mesme chose, semblable à des

peintures, que diuerses nations nomment diuersement, quoy que la voyant elle leur represente à toutes vne mesme chose. Ils abondent en toiles fines, soyes & en coton; cette huile ou cette liqueur si soüeue & si agreable, que les Portugais nomment Rosamalia, y découle des arbres : elle produit aussi grande quantité de ce bois d'aigle, de couleur de pourpre, que les Espagnols appellent Lacque; ceux de la Chine s'en seruent pour teindre leurs estoffes de soye. Qui en voudra sçauoir dauantage, qu'il voye ce que le R. P. Alexandre Rhodes de nostre Societé en a écrit depuis peu en François auec tant de clarté & de netteté, ayant trauaillé dans cette vigne du Seigneur auec beaucoup d'assiduité durant plusieurs années.

Voyez aussi l'extrait du Liure des Missions du Iapon, du P. Marini, dans la suite de ce Recueil.

L'Autheur Chinois dit qu'il y a aussi force singes, & vne sorte qui s'appelle Singsing : pour les prendre on leur donne du vin à boire dans les forests, dont ils s'enyurent; ils veulent que ce soit de leur sang que se fasse la plus belle écarlatte. Il se trouue aussi parmy eux vn autre animal qui est fort rare, qu'ils nomment Fefe. il a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche legerement & fort viste, & deuore les hommes : lors qu'il rencontre vn homme, il se prend à éclater premierement de rire, imitant son ris & sa voix auant que de l'attaquer.

Les principales montagnes.

Keuleu est vne montagne, au pied de laquelle il y a vne Ville qui a le mesme nom. Les montagnes de Quen, Lung, Gai, & Siang, n'ont rien de fort remarquable.

Les riuieres.

Laisu est vne des principales riuieres. Ie ne trouue pas que les Chinois y en ayent remarqué dauantage.

Il est temps que ie vienne à la description de chaque Prouince de la Chine, où ie n'aduanceray rien, comme de moy-mesme, que ce que j'y ay veu; j'ay fait le tour de sept, & j'ay tiré le reste des Cosmographes Chinois auec beaucoup de fidelité : car leurs Liures sont tres-exacts, & sont comme vn corps d'histoire, dans laquelle ils décriuent le nom & la situation des grandes Villes, des Citez, des Riuieres, des Montagnes, & des autres particularitez. Il est vray qu'ils ne marquent iamais la longitude ou latitude, encore qu'ils soient fort soigneux de faire mention des distances : mais parce que j'en ay fait l'obseruation en plusieurs endroits, il m'a esté facile de les mettre en leur place; ce qui n'a pas laissé de me donner de la peine : Ie me suis principalement seruy dans tout ce trauail, des Cartes & des Liures des Chinois, qui sont presque les seules choses que j'en ay rapporté, & que ie garde comme vn thresor.

LA PREMIERE PROVINCE

PEKING

Autrement

PECHELI.

Le nom de la Prouince.

ON met par honneur la Prouince de Peking la premiere, elle tire ce nom de la ville royale de Peking, qui signifie le Palais Royal du Septentrion, pour le distinguer de celuy du Midy qui s'appelle Nanking, encore que le vray nom de la Prouince soit Pecheli. Il y a desia long-temps que les Empereurs de la Chine tiennent leur Cour dans cette Prouince, principalement ceux qui ont regné depuis la natiuité de Christ; car la famille de Leaoua, celles de Kina, d'Iuena, & finalement les Tartares, qui sont les premiers de celle de Taicinga, y ont fait leur demeure.

Ses bornes.

Les limites de cette Prouince sont, vers l'Orient, vn bras de mer nommé Eanghai, qui fait la peninsule de Corea & qui bat la coste de la Chine qui la regarde: au Nord-est elle a le pays de Leaotung, au Septentrion la grande muraille, & aussi cette partie de l'ancienne Tartarie, qui est entre la muraille & le desert de Xamo: elle regarde au Couchant la Prouince de Xansi, dont elle n'est separée que par des montagnes qu'on nomme Heng: au Zud-oüest la riuiere Saffranée luy sert de borne, qui passant par Xansi entre dans cette Prouince & dans celle de Honan: Elle se joint finalement au Midy & au Zud-est à la Prouince de Xantung, qui en est separée par le fleuue Guey: toute cette Prouince a la figure d'vn triangle rectangle.

Les anciens noms.

Le nombre des Citez.

Elle a eu cy-deuant diuers noms, par fois on l'a appellée Ieu & Ki: elle a huit grandes Villes, dont chacune en a plusieurs autres qui en dépendent; de sorte qu'il semble que chaque Ville pourroit encores faire vne Prouince: outre ces grandes Villes dont nous venons de parler, elle en a plus de cent trente-cinq plus petites, mais qui ont toutes des murailles & des fossez, je me contenteray de faire mention seulement de celles-là dans cette Geographie, puis qu'aussi bien les Geographes Chinois ne marquent point dans leurs Liures, ny dans leurs Cartes, les places qui ne sont point murées, à cause de leur grand nombre: toutefois nos Cartes en feront voir toûjours quelquesvnes des plus considerables, puis qu'aussi bien le peu d'espace qu'elles contiennent, & le peu de temps que j'ay, ne me permettent pas d'inserer le nom de toutes.

La qualité.

Nota, dans la Carte elle ne passe guere le 41.

Pour ce qui est de la temperature de l'air & du terroir, il fait plus grand froid dans cette Prouince, que l'éleuation du Pole ne semble le deuoir permettre; car à peine passe-elle le quarante & deuxiéme degré: toutefois les riuieres y sont tellement prises de glace, & si fort gelées durant quatre mois tous entiers, que la glace porte les cheuaux & les charettes chargées des plus pesans fardeaux: on en coupe aussi de grandes pieces qu'on garde par delices pour l'Esté suiuant, mais non pas pour boire à la glace; car ils boiuent tousiours fort chaud, & à diuerses reprises:

durant ces froids, les batteaux sont tellement arrestez dans la glace, qu'ils ne sçauroient passer outre; & quelque part où la glace les surprenne (ce qui arriue toûjours à la my-Nouembre) il faut qu'ils y demeurent sans en sortir pendant quatre mois; car le degel ne vient point auant le commencement du mois de Mars: cette gelée se fait presque en vn iour, au contraire il en faut plusieurs pour degeler seulement la superficie de la glace: mais il est encores plus admirable, que durant ces fortes gelées on ne sent point ces grands froids qui font la glace en nos quartiers: c'est pourquoy il faut absolument auoir recours aux exhalaisons de la terre, & à la constitution nitreuse de ce pays, pour en rendre la cause: de là vient aussi qu'encore qu'il y pleuue rarement, si est-ce que la terre y paroist humide tous les matins; cette humidité se seiche aussi-tost que le Soleil se leue, & se change en poussiere fort menuë, qui estant enleuée par le vent, penetre & salit tout.

Le nombre des hommes.

Le Liure de la Chine, qui contient le dénombrement de tout le peuple de cét Empire, conte 418, 989 familles dans cette Prouince, & 3452, 254 hommes, sans les Magistrats, les Soldats, & quelques autres, que nous auons dit cy-dessus ne deuoir iamais estre compris dans ces Liures.

Tribut.

Le Tribut qui se paye du ris, du millet ou du froment, est de 601, 153 sacs de fin lin qui n'est pas ouuré 224 liures (chaque liure de vingt onces,) de soye filée 45135. de coton 13748; de bottes de paille, & de foin pour nourrir les cheuaux du Roy 8737, 284. de pesées de sel, chaque pesée contenant cent vingt & quatre liures, 180, 870. sans parler des autres droits qui s'y exigent; cette somme au reste ne semblera pas estre grand chose, si on la compare auec les tributs des autres Prouinces: car celle-cy a son terroir à la verité fort vny, mais sterile & plein de sable: son peuple aussi est moins poly & moins propre qu'aucun autre, à apprendre les arts & les bonnes lettres: d'ailleurs fort porté aux armes, comme sont tous les Chinois Septentrionaux: si on les compare auec ceux du Midy, qui au contraire les surpassent en esprit & en politesse.

Chariot à vne rouë qui porte trois personnes, & qu'vn homme seul fait aller.

Vous trouuerez dans la description de chaque Ville tout ce qui s'y void de particulier: j'adjoûteray seulemẽt icy la façon de laquelle ils voyagẽt, qui est ordinaire en ces lieux-là, & assez commode: ils se seruent d'vn chariot qui n'a qu'vne rouë, fait en sorte qu'il n'y a place au milieu que pour vn homme qui s'y tient comme s'il estoit à cheual, les autres deux estans de chaque costé, le charretier le pousse par derriere, & fait auancer le chariot auec des leuiers de bois, auec autant de seureté que de vistesse: C'est peut-estre de là que viennent les contes qui se font que le vent y fait aller les chariots, & que ceux de la Chine les conduisent sur la terre auec des voiles, comme les Nauires sur la mer: la campagne de cette Prouince plate & vnie, rendroit l'vsage de semblables chariots assez aisé, & nous voyons que cela s'est fait ailleurs.

Le lieu où est le Catay.

I'auois promis dans la description generale de la Haute Asie, de traiter du Catay; de peur que ceux de l'Europe qui la cherchent, ne s'en égarent pas d'auantage, comme ils ont fait cy-deuant, pour n'auoir pas entendu ce que M. Polo Venitien en écrit. Catay donc n'est en effet autre chose que les six Prouinces Septentrionalles de la Haute Asie, qui se separent des neuf autres, qui sont au Midy, par le grand fleuue Kiang, Marc Polo appelle les Meridionales le Royaume de Mangin, comme les six premieres Catay: & il ne s'en faut pas estonner, puis qu'encore à present les Tartares & les Mores, qui ont accoûtumé de porter tous les trois ans leurs tributs à l'Empereur de la Chine les nomment ainsi; le nom du fleuue Kiang, celuy des Prouinces qui sont au Nord & au Midy, comme aussi leur nombre, s'accorde auec la description que ce Venitien donne du Catay & de Mangin, ainsi je ne doute plus que Catay ne soit dans cette Haute Asie: adjoûtez à cela, que lors que le R. P. Mattheo Ricci de nostre Societé arriua pour la pre-

miere fois à Peking, il y trouua vn Turc qui y auoit mené vn lion pour en faire present à l'Empereur de la Chine : l'ayant diligemment interrogé, & tout exprés, pour sçauoir comment ils appelloient le Royaume de la Chine : il répondit que c'estoit en effet le Catay, que ceux de son pays le nommoient aussi de la sorte ; & que le nom de la Ville Royale estoit Cambalu.

L'experience qu'en a faite Benoist de Goes de nostre Societé le confirme : car, comme il entendoit fort bien les langues d'Asie, & particulierement la Persane, il fut enuoyé par le R. P. Nicolas Pimienta Visiteur des Indes, pour s'informer du Catay, (afin d'y introduire en suite la lumiere de l'Euangile par le moyen de ceux de nostre Societé :) apres auoir parcouru auec beaucoup de peine presque toute la Haute Asie, il vint finalement auec des bandes de Mores, qu'ils appellent Carauanes, au Catay, ils nommoient ainsi la Chine, où il y auoit eu si long-temps des Religieux de nostre Ordre : apres donc auoir fait quelque connoissance auec eux, comme il se disposoit à faire le voyage de Cambalu ou de Peking, il tomba malade, & mourut dans la Chine ; où cherchant le Catay il trouua le Ciel auec la recompense de ses trauaux. Son Voyage est imprimé dans celuy du R. P. Nicolas Trigaut.

Chats dont on fait beaucoup d'estat.

Dans cette Prouince il y a des chats tous blancs, qui ont le poil long, les oreilles pendantes, les Dames les aiment extremément, comme celles de l'Europe ayment leurs petits chiens de Malte : mais ils ne prennent point de souris, à cause apparamment que ces Dames les nourrissent trop delicatement : ils ne manquent pas pourtant de ceux qui prennent les souris, dont on n'a pas tant de soin ; ce qui les rend peut-estre meilleurs que les autres.

Les Chinois, amateurs de l'antiquité.

Le Palais Royal brusla sous Siuen Te, cinquiéme Empereur de la famille de Taimainga, l'an mil quatre cent apres la natiuité de I. Christ : dans cet embrasement, l'or, l'argent, le cuiure, se fondirent ensemble : de ce meslange de trois metaux se fit vne sorte de cuiure Corinthien, dont on fit nombre de vaisseaux de tres-grand prix, principalement pour les parfums, & dont on se sert aussi à faire boüillir l'eau. Les Chinois sont aussi curieux des antiquitez que ceux du Iapon, ils recherchent les vieux instrumens, les caracteres & écritures antiques, & les pierres à broyer l'encre, qu'ils ont accoûtumé de preferer aux perles & aux pierres pretieuses, & ils appellent ces pieces Cutung ; entendans par ce mot general toutes sortes d'Antiquez.

XVNTIEN.

La premiere des Villes de cette Prouince, autrement la Ville Royalle.

La latitude de Xuntien.

LA premiere des grandes Villes se nomme Xuntien, comme si vous disiez l'obeïssante au Ciel : elle se nomme aussi Peking, c'est à dire, le Palais Royal du Septentrion. I'ay souuent obserué sa latitude, que i'ay trouuée de 39. deg. 59. pour sa longitude, l'ayant calculé par des obseruations d'Eclypses, selon les tables de Lansberge, j'ay treuué tant en cette Ville qu'en quelques autres de la Chine, qu'elle estoit bien esloignée de Ter Goes en Zelande de 7. heures, 56. minutes, qui font 119 degrez de l'Equateur : supposant donc que Ter Goes est esloigné de 27 degrez des Isles Fortunées, le Meridien de cette ville passera par les 146 degrez, ou par les 149. 20, si on suppose que Ter Goes soit esloigné du premier Meridien de 30 degrez, 20 minutes,

Ses Citez.

Elle a jurisdiction sur vingt-six citez, ausquelles elle cõmande, comme leur capitale & leur Metropolitaine : ce qui soit ici dit vne fois pour toutes ; car cela se doit

entendre de toutes les autres, sçauoir que chaque grande Ville a plusieurs citez qui en releuent, & auec lesquelles elle forme comme vne petite Prouince : voicy les noms de toutes celles qui en dépendent, 1 Xúntien, 2 Xúny, 3 Changping, 4 Leanghiang, 5 Mieyun, 6 Hoaijo, 7 Kugan, 8 Iungcing, 9 Tungan, 10 Hiangho, 11 Tung ☉, 12 Sanho, 13 Vucing, 14 Paoti, 15 Cho ☉, 16 Fangxan, 17 Pa ☉, 18 Vengan, 19 Taching, 20 Paoting, 21 Ki ☉, 22 Iotien, 23 Fungjung, 24 Cunhoa, 25 Pingko, 26 Que. Entre ces villes il y en a quelques-vnes qui sont plus grandes, & plus considerables, ie les marqué de cette marque ☉, les Chinois les appellent Cheu, & les autres Hien.

Ses diuers noms. Le territoire de cette Ville a eu diuers noms, selon les differents Empereurs qui y ont commandé ; car c'est vne coutume parmi ceux de la Chine, de changer le nom de quelques Villes (si on ne le change à toutes) lors que la famille, qui gouuerne, change : au tẽps d'Yuus, le premier des Empereurs qui ayt regné sur ceux de la Chine, lors qu'il diuisa l'Empire en neuf Prouinces, ce pays dépendoit de la Prouince de Ki, ont le mit sous les constellations de Vi & Ki, comme le mesme Empereur l'ordonna. Sous la famille de Cheua, cette contrée s'appelloit Ieu; sous celle de Cina, Xangro; mais sous celle de Hana, Quangyang. Elle a esté nommée Fanyang par la famille Cyn, & Ienxan sous celle de Sunga : ce fut sur la fin de cette race que Marco Polo entra dans la Haute Asie auec les Tartares; apres qu'ils en eurent esté chassez, la famille de Taiminga donna à cette Ville les noms de Peking & de Xuntien, qu'elles retient encores aujourd'huy.

Que c'est que Cambalu. Il est à remarquer, que les Tartares & les Maures ont donné à cette Ville le nom de Cambalu, qui signifie la Ville du Seigneur : c'est là le Cambalu de Marco Polo ; & tout ce qu'il en escrit dans son 4 liv. chap. 3. conuient à cette Ville : car lors que ce Venitien entra dans la Chine, c'estoit la Ville Royale des Tartares, ces peuples s'estoyent rendus maistres de la Chine dés l'an mil deux cent dix, long-temps au parauant que ce voyageur y entrast; c'est à dire, comme il appert par ses escrits, l'an mil deux cent septante & cinq, lors que les Tartares forçerent la partie de la Chine qui est du costé du Midy, ou qui se nomme Mangin, dont nous traiterons amplement cy-apres.

Quand c'est que la ville Royale de Xuntien fut bastie. l'Empereur Taiçungus, qui regnoit l'an du Seigneur mil quatre cent quatre, embellit de beaucoup cette Ville; car c'est le premier de la famille de Taiminga qui y ayt tenu sa Cour, son grand pere auoit chassé les Tartares il transporta sa Cour à Peking, pour leur resister plus aisement en cas qu'ils voulussent entreprendre quelque chose : il y fit faire des murailles quarrées, ayants de circuit quarante stades Chinoises, & vingt coudées de largeur, & y feit bastir des tours d'espace en espace, bien muniës de toute sorte d'armes, feit creuser des fossez fort profonds tout à l'entour. La Ville a douze portes, la plus grande partie du Royaume de la Chine y aborde de tous costez, tous les Magistrats les Gouuerneurs, & ceux qui desirent estre promeus & auoir leur degrez, s'y doiuent rendre de toute la Chine : car tout le gouuernement depend de cette ville comme de la Capitale de l'Empire, c'est l'à où l'on voit toutes ses richesses, les Marchandises y arriuent de toutes parts; aussi s'y treuue-il vne abondance incroyable de toutes choses. Il n'y a rien de necessaire, rien de delitieux qui manque à ce nombre infiny de Peuple : on y voit plusieurs milliers de nauires royaux employe, sans parler de ceux des particuliers, à transporter les choses necessaires pour l'vsage de la Cour : car ceux de la Chine ont mis tout leur trauail & toute leur industrie pour faire des riuieres & des canaux, afin de pouuoir nauiger presque par tout, & que des prouinces tant du Midy que du Nord, le chemin soit libre jusqu'à la Cour : certes, ils y ont admirablement bien reüssy, encor que la nature y ayt autant contribué que l'art ; car on menage si bien les eaux, qu'on peut voyager

Le grand abord & les richesses de cette ville.

par eau durãt plusieurs centaines de milles: tous les vaisseaux s'assemblent à Tiencin, Ville marchande & des plus celebres, ils montent de là vers Peking : d'où vient, qu'encor que cette Ville soit située dãs vn lieu sterile, si ne laisse-t-elle pas toutefois d'estre vn riche magazin de toutes choses : ce qu'en disent les Chinois est tres-veritable, *que rien ne croist dans Peking, & cependant que rien n'y manque*: j'ay treuué à propos d'adjoûter en cet endroit la description de cette Ville, que j'ay tirée du voyage Chrestien du R. P. Nicolas Trigaut.

Au liv. 4. chap. 3.

Ie ferois tort, dit-il, à la majesté de cette Ville, & ie tromperois l'attente de mon Lecteur, si je n'en disois quelque chose : Cette Ville Royale est située à l'extremité du Royaume vers le Nord, esloignée de ces celebres murailles, qu'on auoit faites contre les Tartares, de cent milles d'Italie : Nanking la surpasse, en ce que ses ruës sont plus grandes & mieux ordonnées, les bastimens plus solides, & qu'elle a plus grand nombre de forts ; mais, en eschange, Peking la surpasse en nombre d'habitans, de soldats & de magistrats : elle est enuironnée au Midy de deux enceintes de murailles hautes & fortes, & si larges que douze cheuaux y peuuent aisement courir de front; ces murailles sont bastiës de brique, auec les premieres assises de grosses pierres de taille, le milieu des murailles est remply de terre battuë au lieu de brique: elles surpassent en hauteur celles des Villes de l'Europe: au Septentrion elle n'est enuironnée que d'vne seule muraille: les soldats y font la garde de nuit; de jour les Eunuques gardent les portes, à tout le moins le veulent-ils faire croire car; ils y sont plutost pour exiger les droits, ce qui ne se pratique pourtant pas dans les autres Villes: on void le palais Royal dans l'enceinte interieure du costé du Midy tout proche des portes de la Ville, & qui de là s'aduance jusqu'à la muraille du Septentrion: d'où l'on pourroit inferer qu'il occupe toute la Ville; mais il s'en faut beaucoup, car elle s'estend de chaque costé du Palais, à la verité il est vn peu plus petit que celuy de Nanking; mais sa beauté & sa magnificence en recompensent bien la petitesse : Car, depuis que les Roys ne tiennent plus leur Cour à Nanking, celuy-là destruit tous les jours comme vn corps qui n'a plus d'ame : cependant que leur presence embellit de plus en plus celuy de Peking.

Les autres, font cette distance bien moindre.

Representation de la ville de Peking.

L'incommodité de la poussiere.

Il y a fort peu de ruës dans Peking qui soient pauées de briques ou de cailloux; c'est pourquoy on ne sçauroit dire en quelle saison on a plus de peine à y marcher : car on est egalement incommodé, en hyuer de la bouë, & en esté de la poussiere : il pleut rarement dans cette Prouince, toute la terre s'y reduit en poudre, & pour si peu que le vent l'agite, il n'y a point de lieu dans les maisons où elle n'entre & qu'elle ne salisse. Pour remedier à cette incommodité on a introduit vne coutûme, qui seroit trouuée ailleurs fort estrange: c'est qu'il n'y a personne, de quelque condition qu'il soit, qui aille à pied ou à cheual, sans porter vn voile qui luy descende depuis la teste jusques sur la poitrine, & luy couure le visage, sans pourtant qu'il l'empesche de voir, cependant qu'il le garde de la poudre. Dans la Ville, on tire aussi vne autre commodité de ce voile, qui est de n'estre point connu si l'on ne veut: par ce moyen on est dispensé de la peine de faire des complimẽs des reuerences, & de prendre soin de s'ajuster Il y a mesme de l'espargne; car ceux de la Chine n'estiment pas qu'il y ayt de l'honneur d'aller a cheual par la Ville, il en couste de se faire porter en chaise, & on peut sans reproche diminuer son train par le moyẽ du voile. Il n'y a point de lieu où il soit plus ordinaire d'aller à cheual ou sur d'autres montures, tout le monde s'en sert, la bouë & la poussiere y contraignent; vous en trouuez par tout dans les carrefours, aux portes, aux ponts de la Ville, au Palais, & sous les Arcades qui y sont frequentes, où on attend le monde, de façon que pour quelques sols vous pouuez aller à cheual tout vn jour : & parce qu'il y a vn grand abord dans la Ville, les muletiers menent souuent leurs bestes par

par la bride pour vous faire passage : aussi il n'y a pas vn des principaux du pays dont ils ne sçachent la maison : on treuue encore vn livre qui enseigne a point nommé les quartiers, les ruës & les places de la Ville. Vous n'y trouuez pas seulement des cheuaux, mais aussi des chaises & des porteurs. Voila ce qu'en dit Trigaut, qui est presque dans les mesmes sentiments que nous, sur le sujet de Cambalu & du Catay.

Les Palais. Il y a au reste, de fort magnifiques palais pour chasque magistrat qui vit à la Cour. Et bien qu'ils n'approchent pas en solidité ny en magnificence de ces edifices de marbres si lourds & si pesants, si ne laissent-ils pas pourtant d'auoir plus d'estenduë quant au plan, & d'estre plus commodes & plus nets que ne sont les nostres. Le palais de l'Empereur est du costé Septentrional de la Ville; si vous en considerez la grandeur ou les embellissemens, il surpasse la magnificence des nostres : il a douze stades Chinoises de circuit, quatre portes, qui regardent les quatre parties du monde : celle du Midy a le plus grand abord, il est enuironné de trois murailles hautes & fortes : entre les deux premieres sont les Eunuques, gardes du corps, il est permis aux principaux Gouverneurs d'y entrer pour y traiter d'affaire : dans la derniere enceinte qui a plus de terrain que les autres, sont les apartemens & les jardins où le Roy demeure : il n'y a que les Eunuques & les femmes qui en ayent l'entrée, le Roy se sert d'eux en toutes choses. Les emplois y sont differents selon les divers degrez d'honneur. Il n'y a qu'vne Reyne legitime, les autres sont concubines, auec beaucoup d'autres pour le seruice du Palais : les vnes y sont femmes de chambre, les autres y ont soin de la garderobe. I'ay oüi dire qu'il y en auoit bien cinq mille.

Dans la description precedente, le Palais est au Midy, & s'auance iusques au Septentrion.

Le premier & principal Palais est celuy de l'Empereur, de la premiere Imperatrice, & des petits Princes ; le second pour l'Imperatrice mere de l'Empereur : aussi-tost que les petits Princes sont hors d'enfance, ils occupent chacun vn Palais ; les autres Reynes, & les quatre premieres concubines, ont chacune le sien situés chacun vers l'vne des quatre parties du monde. Il y en a vn autre pour ceux qui sont agéez, comme estoit autrefois le Prytanée à Athenes : & beaucoup d'autres Palais pour d'autres vsages. Il y a aussi de fort belles maisons pour les Eunuques, d'autres pour les concubines, pour leurs seruantes ; d'autres pour les artisans, & pour les sacrificateurs : enfin il y a plus de quinze mille personnes qui sont logez & nourris dans ce Palais Les dedans sont fort riches, on y void des voutes de marbre & de pierre, des galeries, des promenades, des colomnes & des statuës parfaitement bien faites. Toutes les tuiles brillent, à cause de la couleur royale dont elles sont enduites, qui est le jaune ; de sorte qu'à les voir de loin, on croiroit qu'elles seroient d'or ; sur tout lors que le Soleil donne dessus : tout ce qui y est fait de bois brille comme vn miroir, & est verny de ce pretieux vernis qu'ils nomment C'ie. Ils n'ont pas tant d'estages que nous, quoy que pourtant leurs maisons soyent fort eleuées, & basties sur des colomnes fort grosses, & fort hautes, toutes égales, d'où ils estiment que depende tout leur bonheur : Il y a dequoy s'estonner d'où ils peuvent auoir vn si grand nombre de si grosses colomnes ; car il n'y en a point qu'on puisse embrasser auec les deux bras, elles ont par fois plus de quinze & vingt coudées de hauteur, toutes dressées exactement à plomb. Le plancher est fait de planches fort épaisses, éleué de terre de la hauteur de pres de trois coudées, si ferme & si solide, qu'on croiroit que ce fust la terre mesme : on a fait passer dans ce Palais vn fleuve par artifice, qui porte de grands batteaux, & qui dans le Palais se diuise en diuers canaux pour la commodité & pour le diuertissement du lieu : il tourne au tour de plusieurs montagnes, qui sont d'vn costé & d'autre de ses bords, toutes faites par artifice, en quoy la curiosité des Chinois va jusques à la

Sa fabrique.

superstition : ils y plantent des arbres & des fleurs auec vn ordre tout particulier; on void plusieurs de ces montagnes dans les jardins des plus curieux. Voyés-en la description que le Reuerend Pere Trigaut en a faite. Dans ces beaux jardins de la Chine, ce dit-il dans son lieu, j'ay veu vne montagne artificielle de pieces de marbres brutes, où on auoit creusé fort ingenieusement des cauernes, des chambres, des sales, des degrez, des estangs, & tout cela pour temperer les chaleurs de l'esté par la fraicheur de ces lieux, quand ils estudient, ou qu'ils se diuertissent : ce qui en augmentoit la beauté, c'est qu'elles estoient faites en labyrinthe : ainsi la place qui n'estoit pas fort large, ne laissoit pas de retenir deux ou trois heures ceux qui en vouloient faire le tour : voila ce qu'en dit le P. Trigaut.

Montagnes faites par artifice.

Dans le mesme Palais il y a vne place qui peut tenir trente mille hommes. Il y a cinq mille hommes qui font garde aux portes durant la nuit, auec cinq elephants qu'on a fait venir de la prouince d'Iunnan. Si on vouloit parler des lacs, viuiers, jardins, bois, & autres embellissements & dependances de ce Palais, il seroit besoin d'vn liure pour en faire le dénombrement. I'adjouteray seulement ceci, qu'il ne se treuue presque rien de beau, ny de bon dans tout l'empire de la Chine, ny chez les nations estrangeres, qui n'entre aussi-tost dans le Palais, sans en jamais sortir.

Temples de la Compagnie de IESVS.

La Compagnie de IESVS a deux Eglises dans cette ville, l'vne ancienne, l'autre nouuelle, accordée depuis peu par les Tartares; il y en a aussi vne autre magnifique hors des murailles & au couchant de la Ville, que l'Empereur Vanlius donna pour y faire le sepulchre du R.P. Mattheo Ricci, qui auoit beaucoup trauaillé dans ce royaume, & auoit fait imprimer en langue Chinoise plusieurs liures de nostre croyance, des histoires de l'Europe, & des Mathematiques, dont les Chinois font encores à present beaucoup d'estat, le nom du P. Ricci y est en grande veneration.

Les fruit.

Il y a vne forest fort grande & diuertissante auec vn Palais tout joignant, dont vous pouuez voir la representation fort exacte en taille douce, sur la fin du voyage Chrestien du Reuerend P. Trigaut. Ie ne l'ay pas voulu mettre en cet endroit par cette raison ; cette ville a aussi des temples & plusieurs belles tours, tant dehors que dans l'enceinte des murailles. Il y en a cinq entr'autres qui sont considerables pour la beauté de leurs structures.

Les montagnes les plus notables.

Le territoire de cette ville produit de fort bonnes pommes, poires, prunes, quantité de froment & de millet, presque de toute sorte de legumes; il produit aussi des noix & des chastaignes, comme aussi des figues & des raisins, dont toutefois on ne fait point de vin; ils se seruent de charbon au lieu de bois, qu'on tire de la montaigne Kiel.

La montagne de Ti'enxeu est au Nord de la ville, là sont les sepulchres des Empereurs, dressez auec beaucoup de magnificence & de superstition, ils sont à quatre lieuës de la ville; ie n'en fay point la description, parce que ie n'y ay pû aller : mais ie feray mention de ceux de la ville de Nanking, que i'ay veus, y ayant esté introduit par vn ami qui en auoit la garde. Au Nord-ouest de la ville paroist la montagne de Iociven, où l'on voit le superbe Palais de la famille d'Ivena, où l'Empereur Tartare auoit accoustumé de se retirer durant les chaleurs de l'Esté. La montagne de Pefeu est proche de la ville de Changp'ing ; de là sortent deux torrents qui vont se rendre au bourg de Feu : celle de Nan n'est pas fort esloignée de la cité de Pa, fort recreatiue à cause d'vne forest de roseaux de douze stades de longueur, dans laquelle il y a vne maison de plaisance. Là mesme se void cette haute & roide mõtagne de Pu'on qui a diuers sõmets, sur l'vn desquels il y a vne fort grande pierre, qui bransle pour si peu qu'on la touche. La mõtagne d'Yen

commence à Iot'ien; & c'est la plus grande de toutes, car elle s'estend plus de mille stades: celle de Chinquon est proche de Iungjung; elle a quarante stades; & vers le Midy vn sommet qu'on nomme la fleur, à cause de la varieté des couleurs qui paroist dans ses pierres. Prés de Cunhoa est la montagne de Mingyue, ainsi appellée à cause d'vne cauerne ou passage sous-terre, qui la perce, en sorte qu'vn autre trou paroissant à l'opposite de cette ouuerture, il semble que l'on voit au bout vne clarté semblable à la Lune, quand elle pleine; que les montagnes de Kie & de Siuvu son prés de Pingeo, d'où on tire le charbon de terre, dont on se sert pour faire du feu au lieu de bois.

Les riuieres.

Yo est vne Riuiere dans la montagne de Iociuen, qui tire sa source du lac Si, au couchant de la Montagne; ce Lac a dix stades de longueur, & s'en va de là au Palais de l'Empereur, don il l'arrose les jardins & les forests par le moyen des des destours & des lacs qu'on luy fait faire.

Le Fleuue Luxeu, qui s'appelle aussi Sangcan, passe au Zud-ouest de la Ville Royale, on le passe sur vn magnifique Pōt, où on cōte plusieurs arcades de pierre.

Au Zud-ouest de la montagne Tienxeu, il y a vn lac qui sort de neuf fontaines: comme les Chinois croyent que ce nombre soit heureux, aussi a-t-il augmēté la superstition des sepulcres de leurs Roys; de là vient qu'on le nomme le lac de Kieulung ou des neuf dragons.

Prés de la cité de Cho, il y a vn fossé fort long fait par artifice, il se nomme Toc'ang, dont l'eau enuironne tout ce beau pays, & le rend merueilleusement fertile & abondant en toutes choses.

PAOTING

La seconde Ville.

Les citez.

CEtte grande Ville a aussi vn territoire fort agreable, & fort fertile en toutes choses: on y compte vingt citez; la premiere est Paoting, 2. Muonching, 3. Ganso, 4. Tinghing, 5. Sinching, 6. Thang, 7. Poye, 8. Kingtu, 9. Iungching, 10. Huon, 11. Ly, 12. Hiung, 13. Khi ⊙, 14. Xinçe, 15. Tunglo, 16. Gan ⊙, 17. Caoyang, 18. Singan, 19. Ye ⊙, 20. Laixui. Yuus les a toutes mises sous diuerses constellatiōns, selon leurs differentes situations, on estime qu'vne partie est sous les constellations de Vi & de Ki, vne autre sous celles de Mao & de Pi. Sous l'Empereur Yuus cette Prouince dependoit de celle de Kicheu, qui est assez considerable pour auoir produit ce grand Capitaine Yen Loijus, dont nous auons amplement parlé dans nostre abregé. Au temps des Roys elle fut nommée Chao, Sintu par la famille de Hana, Paocheu par celle de Sunga: c'est la famille de Taimainga qui luy a donné le nom qu'elle a à present. On void au Zud-est de cette Ville, vn fort ancien debris des murailles de cette Ville, que l'Empereur Chuenhious bastit deux mille cinq cens ans auant la naissance de Christ. Il y a sept Temples consacrez aux Heros, l'vn à Iauus l'vn des plus anciens Empereurs, on fait dans cette Ville vne boisson qui est fort estimé: Il y a aussi de fort excellentes chastaignes, & tres-grosses.

Les anciens noms.

Les montagnes les plus considerables.

Proche de Huon est la montagne d'Yki, ou la mere de l'Empereur Iauus à vescu. Vers Hiung est la montagne de Tahiung: des rochers sort vne fontaine dont l'eau est fort claire. La montagne de Lungcie touche à la Ville d'Ye, sur laquelle ils croyent voir la trace du dragon: on a de la peine à cheminer par ces montagnes, à cause d'vn fort dont on les a barrées; il faut passer cette montagne iusqu'à la Ville de Thaitung, prés de la Ville de Tunglo il y a vne vallée renfermée de montagnes, dont les sommets sont fort hauts: on n'y va que par vne seule route encor fort estroite; plusieurs vont par là en temps de guerres, à cause de la seureté.

Les riuieres. La riuiere de Kiutho passe prés de la Ville de Tunglo : elle sort de la Prouince de Xansi du costé du Midy, & vient des montagnes de Cinhi, de là, passant par la cité de Heuping, elle descend dans cette Prouince, puis elle passe outre vers l'Orient, & se descharge dans la mer vers le fort de Tiencin.

Au Midy de la Ville il y a vn lac appellé Lienhoa fort petit, mais agreable, à cause des fleurs qui portent le mesme nom : ie feray la description de ces fleurs en vn autre endroit : le lac est proche du fossé de la Ville.

In, est vn fleuue qui prend sa source aux montagnes d'Ye, & coule de la coste du Septentrion vers le Couchant ; il enuironne la Ville, & forme l'Isle de Pehoa par ses destours.

HOKIEN

La troisiesme Ville.

L'Effet a donné le nom d'Hokien à cette Ville, parce qu'elle est entre des riuieres : aussi y en a-il plusieurs qui enuironnent son territoire comme si c'estoit vne Isle. *Les anciens noms.* Sous la famille de Cheva elle a esté autrefois appellée Tungyam ; sous celle de Hana Poihai : mais les familles de Tanga & de Sunga l'ont voulu nommer Ingcheu & Inghai. Sous l'Empire d'Yvus elle dependoit de la Prouince de Kiche: elle a couru des fortunes bien differentes, tantost elle a esté sous le Roy Ci, tantost sous le Roy Chaos, tantost sous celuy d'Ien, va jusqu'à la mer Orientale, où il y a de fort grandes campagnes, dans lesquelles le sel se fait & se forme de l'eau mesme de la mer : elle a peu de montagnes & encore fort petites : ses eaux sont pleines de poissons, & abondent en escreuisses fort excellentes : les temples les plus remarquables sont dediez à quatre heros : elle a dix-huict cités; la premiere est Hokien, 2. Hien, 3. Heuching, 4. Soning, *Les cités.* 5. Ginkieu, 6. Kiaoho, 7. Cing, 8. Hingci, 9. Cinghai, 10. Ningcin, 11. King ⊙, 12. Vkiao, 13. Tungquang, 14. Kuching, 15. Cang ⊙, 16. Nanpi, 17. Ieuxan, 18. Kingyun.

Vne montaigne digne de remarque. Il n'y a qu'vne montagne remarquable prés de la cité de Cing, son sommet s'estend en vne longue & large campagne, fort estimée à cause de sa fertilité, la Merne est aussi vn bourg : la montagne se nomme Si.

Lac merueilleux. Prés de la cité d'Hien il y a vn lac fort profond qui s'appelle Vo : y jettant vne pierre, l'eau deuient rouge comme sang : s'il y tombe des fueilles des arbres prochains, elle se changent en hirondelles, comme on dit des canes d'Irlande ; toutefois ie m'en rapporte à ceux de la Chine.

CHINTING

La quatriesme Ville.

CHinting est vne grande Ville qui commande à vn fort grand territoire, dans lequel on compte trente & deux cités : les montagnes de Heng la ferment du *Ses cités.* costé du Septentrion, & la riuiere Huthus au Midy ; les cités sont celles cy : la premiere est 1. Chinting, 2. Cinking, 3. Hoelo, 4. Lingxeu, 5. Khoching, 6. Loching, 7. Vuke, 8. Pingxan, 9. Heuping, 10. Ting ⊙, 11. Sinlo, 12. Kioyang, 13 Hintang, 14. Ki ⊙, 15. Nancung, 16. Sinho, 17. Caokiang, 18. Vuye, 19. Cyn, 20. Ganping, 21. Iaoyang, 22. Vukiang, 23. Chao ⊙, 24. Pehiang, 25. Lungping, 26. Caoye, 27. Linching, 28. Can Hoang, 29. Ningcin, 30 Xin ⊙, 31. Hengxui, 32. Yuenxi. Dans la diuision d'Yu ce pays estoit dans la Prouince de Kicheu, sous

la domination des planetes Mao & Pi. La famille de Cheua la nomma Pingcheu, celle d'Hana Hengxan, la famille de Tanga Hencheu. Le nom qu'elle a à present luy vient de la race de Taiminga : La ville a au Soleil leuant vn grand & magnifique temple : au derriere il y a vn edifice diuisé en neuf salles ; il a cinq estages est haut de cent trente coudées. Dans la partie du temple la plus secrete & cachée, il y a vne statuë fort grande & fort celebre, qui a la forme d'vne fille, & a plus de septante coudées de hauteur : on l'a nommé Quonin & le temple Lunghing ; il y a aussi d'autres lieux dediez aux heros : entre ceux-là il n'y en a que cinq de considerables, dont l'vn est dedié au premier Empereur de la famille de Hana.

Ses vieux noms.

Idole celebre

On void assez prés de la cité de Cingxing vne fort haute montagne, nommée C'angnien, dont le sommet surpasse les nues mesmes, sur lequel il y a vne fontaine medicinale de grande vertu, où la Reyne Xayanga fit bastir vn tres-superbe Monastero, dans lequel plusieurs sacrificateurs viuent pour conseruer vn eternel souuenir, de ce qu'apres s'estre lauée dans cette fontaine, elle fut guerie d'vne maladie inueterée.

Les montagnes qui sont remarquables

Prés de Kioyang il y a vne montagne d'où sort vne fontaine de tres-grande vertus les Chinois y treuuent des herbes fort rares, ils les cherchent auec grand soin, comme aussi d'autres drogues pour la medecine.

La montagne de Ki est proche de celles de Cuui & de Tiaopuon, celle-cy est fort remarquable à cause que Hansinius y deffit Chyniuus.

Vma est vne montagne prés de Canhoang, ainsi nommée à cause de cinq cheuaux qui sont faits de pierre fort dure ; la famille de Sunga, pour couurir ces statues fit bastir vn edifice fort magnifique.

Prés de Ningcin il y a vn grand lac & marais : il se nomme Talo.

Proche de Heuping il y a vn petit lac qui se forme de deux petites fontaines for proche, dont l'vne est tres-froide, & l'autre chaude.

Les riuieres.

XVNTE

La cinquiesme Ville.

LE territoire de la ville de Xunte est à la verité d'vne tres-petite estendue ; il a pourtant vne campagne riante & agreable ; il n'y a que neuf villes, mais toutes celebres & peuplées : ce pays est tres-fort, & se deffend aysement des courses des ennemis, par le moyen des montagnes qui l'enuironnent. Il y a force estangs & force eaux, en quoy consiste sa fertilité : il abonde principalement en poissons & en escreuisses ; les citez qui en dependent sont, la premiere Xunte, 2. Xaho, 3. Nanho, 4. Pinghiang, 5. Quangcung, 6. Kiulo, 7. Thangxan, 8. Nuikieu, 9. Gin. L'Empereur Yuus la plaça sous la Prouince de Kicheu, & sous la constellation de Mao : la famille de Cheua qui a tenu l'Empire la nomma Hingque : au temps des Roys elle a esté tantost aux Roys de Cyn, tantost à ceux de Chao : sous la famille de Hana elle s'appelloit Siangque, Sinte sous celle de Sunga, & Xunte sous celle de Taiminga. On y trouue vn sable tres-fin & deslié, fort propre à polir les pierreries : ie m'en suis par fois seruy pour faire des lunettes auec fort bon succez, il est meilleur que nostre esmeril ou tripoli, car il rase sans egriser : on le vend par tout la Chine ; on en fait aussi de la vaisselle de terre, mais qui n'approche pas pourtant de la porcelaine de la Prouince de Kiamsi : ceux de la Chine y viennent querir des pierres de touche pour esprouuer l'or, auec d'autres, qui sont fort estimées pour leur couleur & dureté. Il y a vn pont de pierre dans la ville. Deux temples remarquables : le premier à l'Em-

Sa situation.

Les citez.

Les anciens noms.

pereur Iaus sur cette montagne qui a le mesme nom ; l'autre est prés de Nuikieu.

Les montagnes qui sont celebres. La cité de Xaho a vne montagne fort renommée, mais pleine de cauernes : on la nomme Tang, c'est à dire le bain, parce qu'il en sort vne eau chaude qui guerit la de gale.

Pungcio est vne montagne pres de Nuikieu, où les Medecins trouuent des medicaments fort rares : là mesme est la montagne de Cu, c'est à dire orpheline, parce qu'elle n'a qu'vn sommet.

Les riuieres. Chochang est vne riuiere pres de Pinghiang : elle prend son origine dans la Prouince de Xansi, assez proche de la cité de Lu dans la montagne de Kieu : de là ayant passé la cité de Pinghiang, elle se mesle auec la riuiere de Guei, proche de la ville de Hingci.

Le fruit de Linxio est grand appellé Macres, le Tribulus Aquatique. Ce grand lac de Talo, dont j'ay parlé dans la ville de Chinting, se nomme aussi Quangho, renommé pour ses poissons, Cancres, escreuisses, & pour vn fruit aquatique qu'on appelle Linxio : ce fruit a presque la mesme figure que les Macres, ou tribulus Aquatique, il represente vne piramide triangulaire ; l'écorce en est verte & epaisse, & rouge aux extremités ; il deuient noir quand on le seiche, la substance au dedans en est tres-blanche, & a le goust d'vne chastaigne, bien qu'il soit trois ou quatre fois plus gros : on le plante par toute la Chine dans des eaux marescageuses ; cette plante à les fueilles fort petites, & qui s'estendent fort loin sur l'eau ; les fruits se cachent sous les eaux, & multiplient beaucoup ; ce lac va iusqu'à la cité de Kiulo.

QVANGPING
La sixiesme ville.

Les cités. ELle est la capitale des neuf suiuantes ; la premiere est Quanping, 2. Kiocheu, 3. Fihiang, 4. Kice, 5. Hantan, 6. Quangping, 7. Chinggan, 8. Guei, Cingho. l'Empereur Yvus rengea tout ce pays sous les mesmes constellations, & dans la mesme Prouince que la precedente : au temps des Roys elle estoit dans le Royaume de Cyn, puis sous celuy de Chao ; sous la famille de Cina elle fut nommée Hantan ; le nom qu'elle a à present luy a esté donné par celle de Hana. Entre les autres temples qu'elle a, elle en a vn qui est dedié à ces hommes que les Chinois *Des hommes immortels.* disent ne mourir jamais ; ils veulent faire croire qu'vn Heros y apparut autrefois, qui y instruisit si bien vn pauure enfant, qu'il deuint apres vn grand Philosophe, & finalement Empereur pour sa science. Il n'y a rien de fort particulier pour les riuieres, ny pour les montagnes.

TAMING
La septiesme ville.

TAming est la ville de cette Prouince la plus auancée vers le Midy ; vers le Septentrion la riuiere de Guei enferme ce territoire, & la riuiere Saffranée au Midy. il est par tout arrosé de riuieres & d'estangs : Il y a vn lac de 80. stades de circuit, qui nourit des poissons fort delicats : ce terroir est merueilleusement fertile & agreable. Yvus le diuisa autrefois en deux Prouinces, la partie qui est vers le Septentrion appartenoit à la Prouince de Kicheu, & la plus Meridionalle au Royaume d'Yen ; la premiere estoit sous la planete Xe, & l'autre sous celle de Pie : C'est là que la tres-ancienne famille de Xanga tint le siege de l'Empire : La famille de Cheua la nomma Yangping, celle de Tanga Tienhiung : le nom qu'elle a à present

luy vient de la famille de Sunga: elle a onze citéz sous elle, dont la premiere est 1. Taming, 2. Taming, 3. Nanlo, 4. Guei, 5. Cingfung, 6. Nuihoang, 7. Siún, 8. Hoa, 9. Kai ☉, 10. Changyuen, 11. Tungming. Il n'y a que quatre Temples, mais plusieurs sepulchres remarquables, celuy de l'Empereur Cauus est le plus ancien, & fort celebre pour son antiquité de quattre mil ans.

Les citez.

La montagne de Cieuest proche de Cingfung, remarquable par ce sepulchre de Cauus.

Les montagnes.

Pres de la cité de Siun est la montagne de FeuKi'cu: au couchant elle a vn lac qui vient d'vne Ville autrefois nommée Siun, qui abysma en cet endroit: là mesme est Cukin, la plus haute de toutes les montagnes, & fort roide.

Pres de Nuihoang est le lac de Luçu de 80. stades: il y a vn estang pres de la Ville de Caoxi, & vn autre beaucoup plus grand, qu'on appelle Changfung ou Moma, l'vn & l'autre tient du marest: la riuiere de Guei passe par les citez de Nuihoang & de Siun, & c'est là que les riuieres de Ki & de Chang s'assemblent & prennent le nom de Guei, le Guei se descharge dans la mer proche de Tiencin.

Les riuieres

La huitiesme Ville IVNGPING.

IVngping est à l'Orient de Peking, son territoire est plein de montagnes; mais le golfe qui en est proche suplée à ce qui manque à la fertilité de ce païs: on y troue grande abondance de poissons, & de cette noble racine de Ginseng, si renommée dans toute la Chine: ceux du Iapon l'appellent Nisi: les Chinois luy donnent ce nom, à cause qu'elle a la forme d'vn homme qui ouure les jambes, (car ils appellent vn homme Gin:) vous croiriez que c'est nostre Mandragore, si ce n'est qu'elle est plus petite; toutefois je ne doute point que ce n'en soit vne espece, car elle en a la figure & la vertu: jusques icy ie n'en ay encor pû voir les fueilles: la racine deuient jaune lors qu'elle est seiche: elle n'a presque point de fibres, ny de filaments; elle est toute parsemée de petites veines noirastres, comme si on les y auoit tirées subtilement auec de l'encre: lors qu'on la masche elle est desagreable, à cause de sa douceur meslée d'vn peu d'amertume: elle augmente beaucoup les esprits vitaux, quoy que sa dose soit à peine de la douziéme partie d'vne once: si on en prend vn peu d'auantage, elle redonne les forces aux personnes affoiblies, & excite vne chaleur agreable dans le corps; on s'en sert quand elle a esté cuite au Bain Marie, car elle rend vne odeur souefve comme les senteurs aromatiques: ceux qui sont d'vne constitution plus robuste, & plus chaude, sont en danger de la vie s'ils en vsent, à cause de l'augmentation & effervescence des esprits qu'elle cause, mais elle fait des merueilles pour les debiles, & pour ceux qu'vne longue maladie ou quelque autre accident a espuisé de forces: elle restituë tellement les esprits vitaux aux moribonds, qu'ils ont souuent assez de temps pour se seruir d'autres remedes, & recouurer leur santé: les Chinois disent merueilles de cette racine: pour vne livre de cette racine on en donne trois d'argent. On tire l'estain en ce mesme quartier, & on y fait aussi du papier. Ce pays estoit sou Yuus dans la Prouince de Kicheu: la famille de Cina le nomma Leaosi, la Ville mesme s'appelloit Lulung sous les Roys de Guei: pour la famille de Tanga, elle luy donna le nom de Pingcheu. Elle a six citez qui en dépendent; la premiere Iungping, 2. Ciengan, 3. Vuning, 4. Changly, 5. Lo ☉, 6. Loting. Il y a deux temples celebres dans cette Ville: le terroir de ces cités n'est pas de grande estenduë: la situation en est fort aduantageuse, estant enuironnée de la mer, des montagnes, & des riuieres: le Fort le plus considerable est dans l'Isle de la montagne de Cu, dont nous parlerons plus amplement cy-apres.

La racine de Ginseng.

Voyez-les dans le discours sur la Relation de Thomas Rhoë.

L'estain.

Les citez.

Il y a plusieurs torrents qui sortent de la montagne d'Iang, qui est au Zud-est de

Les montagnes.

la Ville: Le sommet est espouuantable à voir : la montagne de Lungciuen est proche de Ciengan, il y a vne fontaine où ils viennent demander de la pluye au Dragon, lors que la seicheresse est trop grande: Tu, est vne montagne fort haute, & couuerte de bois fort plaisants & fort hauts.

Les riuieres. Au Zud-ouest de la Ville de Siuen il a vne fontaine tres-chaude, & vne autre pres de Cheching vers le couchant, dans laquelle on pourroit aisement faire cuire des œufs. In, est vn lac de 30. stades pres de Changli, qui abonde en fruits de Linkio, en poissons & en escreuisses: il est fort long, car il se descharge dans la mer. Pres de la cité de Lo il y a vne fontaine fort agreable.

Trois Citez destachées des autres.

Elles sont basties contre les courses des Tartares, en des lieux que la nature a fortifiez. Il y a des Colonels qui y demeurent : la 1. se nomme Yenking, 2. Iungning, 3 Paogan; la premiere abonde en vignes & en raisins, toutefois ils n'en sçauent point faire du vin; ou, ce qui est plus vrai semblable, ils n'en veulent point faire, se contentans de leur breuuage fait de ris, qui à la verité est excellent: ceux de l'Europe mesme ne s'en soucient pas, si ce n'est pour la Messe. La cité de Paogan a vn grand pont de pierre de taille, sous lequel passe la riuiere de Lukeu ou Sankan: la cité mesme est située au bord Septentrional de la riuiere. On y void au Zud-est les ruines d'vne ville fort ancienne, on les nomme les ruines de Hoangtius: ils disent que c'est là que Hoangtius auoit basti cette cité. Fan est vne montagne au Nord de Yanking, sur laquelle, s'est peut estre faite la premiere guerre; car ce fut là que Xinnungus fut tué par Hoangtius, apres auoir regné cent & quarante ans: ce combat, selon la supputation de la Chronologie Chinoise, fust deux mille six cent nonante & septante ans auant la natiuité de Nostre Seigneur.

La premiere guerre du monde.

Des Forts de cette Prouince.

On compte quatorze Forts qui ont esté faits pour la deffence de cette muraille si celebre: entr'autres il y en a vn qui tient le rang de Ville, sçauoir Siuen, considerable pour sa grandeur & pour l'affluence de sont peuple: il commande presque à tous les autres, & il y a plusieurs milliers d'hommes qui y sont en garnison: il a accoutumé de pouruoir les autres de ce qui leur est necessaire. On tire des montagnes voisines du cristal fort net, du marbre & du Porphyre: ils ont des Rats jaunes plus grans que les nostres, dont les Chinois recherchent fort les peaux: les noms des Forts sont, le premier Siuen, 2. Vanciuen du costé gauche, 3. Vanciuen à droit, 4. Hoaigan, 5. Caiping, 6. Lungmuen, 7. Changgan, 8. Chechiang, 9. Iuncheu, (or ces neuf dependent de la Ville de Siuen,) 10. Vuning, 11. Yu, 12. Iungping, mais les plus grands sont, 13. Xangai, & 14 Tiencin.

Le grand Fort de Xanghai est dans l'Isle de Cu, où la mer fait vn golphe, & s'aduance jusqu'au Nord; la riuiere de Linhoang qui vient de Tartarie s'y va descharger: les montagnes sont tres-hautes en cet endroit: la mer d'vn autre costé rend la deffense de la muraille tres-facile. Apres que les Tartares furent entrez par le pays de Leaotung, on y mit vne grosse garnison & des vaisseaux, pour seruir de bride aux Tartares.

Tiencin est vn Fort ou Place de guerre au fonds du golphe de Cang, où toutes les riuieres de la Prouince s'assemblent, pour se rendre dans la mer: cette place n'a presque point sa pareille pour le trafic de grande estenduë; elle est tres-riche, & tres-magnifiquement bastie. C'est là le lieu d'assembler des vaisseaux qui viennent de la mer ou des riuieres de la Chine; il y en a si grand nombre qu'on

Ville marchande tres-considerable.

qu'on auroit de la peine à le croire. I'ay mis deux iours à passer entre ceux qui estoient à l'anchre à l'vn & à l'autre bord. Tout ce qui va à Pekiug passe par là, & on y trouue les meilleures marchandises, parce que la vente y est plus libre, & qu'on n'y a point mis d'imposts.

Prés de Iuncheu est la montagne qui se nomme Lungmuen, c'est à dire la porte du Dragon, parce qu'elle semble s'ouurir pour donner passage à vne riuiere qui vient de Tartarie, & entre dans la grande muraille.

LA SECONDE PROVINCE DE XANSI.

QVand on a passé la Prouince de Pexing, celle de Xansi se presente au Couchant; elle n'est pas à comparer à celle de Pexing pour la grandeur, ny pour le nombre de ses habitans; bien qu'elle la surpasse par son abondance de toutes choses, & par son antiquité; car les histoires de cette nation rapportent, que les premiers habitans de la Chine ont commencé d'y faire leur demeure. Cette Prouince n'est pas si grande que les autres, mais elle est agreable & saine; en beaucoup des endroits, elle est montagneuse, cultiuée pourtant presque par tout, il y a mesmes quantité de bois & de pleines sur ses mõtagnes: grãde abondance de grains, & grande quãtité de bestail, peu de ris, mais en eschange force millet, dont le peuple se sert en beaucoup d'endrois de la Chine, principalement dans les Prouinces qui tirent vers le Nord: il ressemble assés au nostre quant à la figure & à la couleur, si ce n'est qu'il est vn peu plus menu, il a assés bon goust: le peuple y est simple, on en estime les femmes pour leur bonne grace & pour leur beauté. Cette Prouince se nomme Xansi, comme si vous disiés au couchant des montagnes, car telle est sa situation; les montagnes de Heng la separent de la Prouince de Pexing, elle est bornée au Septentrion par la grande muraille, qui continuë tout le long de cette Prouince, depuis le leuant iusqu'au couchant: au delà est le Royaume de Tanyu, & cette solitude ou desert que les Chinois appellent Xamo: apres elle est resserrée par cette grande & rapide riuiere Saffranée, qui coule du Septentrion au Midy, elle passe entre cette Prouince & celle de Xensi, & s'avançant tout droit vers l'Orient iusqu'aux extremitez de la Prouince, elle la separe d'auec celle de Honan. Toute cette Prouince represente en quelque sorte vn parallelogramme plus longue d'vn costé que d'autre, dont l'vn des costez est cette grande muraille, les deux autres sont la riuiere Iaune, & le quatriéme les montagnes de Heng.

La qualité. *Les bornes.*

La Prouince de Xansi n'a que cinq villes, qui ont plus de nonante deux citez sous elles, sans parler des forts dont nous ferons mention cy-apres dans leur lieu. Le liure qui contient le denombrement du peuple de la Chine, porte qu'il y a 589,959. familles dans cette Prouince 5084.015. c'est à dire, plus de cinq millions d'hommes: le tribut du froment & du millet est de 2274, 622 sacs: elle paye 50 liures de fin lin; 4770 pieces de draps de soye; 3544, 850 gerbes de paille & bottes de foin pour nourrir les cheuaux du Roy; 420,000 poids de sel, chasque poids de 124 liures, sans compter le reuenu des autres bureaux.

Le nombre des citez. Des hommes. Le tribut.

Cette Prouince a des vignes; Ses raisins sont les meilleurs qui se treuuent dans

toute la Haute Asie ; si les Chinois en vouloient faire du vin, ils en auroient de tres-bon & en abondance, mais ils se contentent de seicher ces raisins, & les marchands les vendent secs par toute la Chine, comme ils font les noix. Les Peres de nostre Compagnie en font du vin pour la Messe, & en enuoyent à ceux qui sont dans les Prouinces voisines ; au lieu qu'auparauant il le falloit faire venir d'Amacao auec de tres-grands frais, & beaucoup de peine.

Feu admirable dans la Chine.

Il y a vne chose dans cette Prouince, dont le seul recit est admirable, ce sont des puys de feu, de mesme que nous en auons d'eau parmi nous, on y en void par tout, & on s'en sert pour cuire les viandes ; ce qui est fort commode & de nulle despense; on ferme l'ouuerture du puys, en sorte qu'on ne laisse que de petits trous, que les vaisseaus où est la viande peuuent remplir ; c'est ainsi que les habitans de cette Prouince ont accoutumé de cuire leur viande sans beaucoup de peine. I'ay ouy dire que ce feu estoit espais, & peu clair ; & que quoy qu'il soit chaud, il ne peut brusler le bois qu'on y iette : on le met dans de grandes canes ou roseaux, & on le peut aisément porter où l'on veut ; & s'en seruir pour cuire, en ouurant le trou de la cane : la chaleur qui en sort peut faire vn peu boüillir ce que l'on y a mis, jusqu'à ce que la matiere en soit exhalée, c'est vn admirable secret de nature, si la chose est veritable. Ie m'en rapporte aux historiens de la Chine, que ie n'ay guere treuué menteurs dans les choses que i'ay peû verifier moy-mesme. Dans toute cette Prouince on tire du charbon comme celuy du Liege ou des Pays-Bas : les Chinois du Septentrion s'en seruent pour eschauffer leurs poisles & leurs estuues : apres auoir premierement cassé ces pierres, ils les pilent (car ils en tire souuent de tres-grandes & de tres-noires ; & puis les ayant destrempées auec de l'eau, ils en font des masses, comme on le pratique aux Pays-bas : elles ont de la peine à prendre feu ; mais quand il y est vne fois, il dure fort long-temps, & est fort ardent : les poiles sont pour la plus-part de briques comme en Allemagne, mais faits en façon de petits lits, de sorte que vous croiriez plustost voir vn petit lit dans vne chambre, qu'vne poisle ou vne estuue, qui ne laisse pourtant pas de seruir en hyuer pour s'y coucher la nuit.

Les poiles de la Chine.

Nostre Societé a plusieurs Eglises dans cette Prouince : mais il n'y en a que deux où nos religieux fassent leur demeure ordinaire. Il s'y treuue par tout vn grand nombre de Chrestiens : les lieux, des residences, de ceux de nostre Compagnie, sont marquez du nom de IESVS.

La premiere & capitale ville TAIYVEN.

La situation & la noblesse de la ville.

LA Ville capitale de Taiyuen a toûjours esté mise au rang des plus considerables, ancienne, magnifique & bien bastie : elle a de tres-fortes murailles, enuiron de trois lieuës de circuit, fort peuplée ; au reste est située dans vn lieu fort agreable & fort sain : la verdeur de ses costaux & ses montagnes couuertes de bois en rendent la veuë diuertissante. La riuiere de Fuen y passe au couchant, qui rend fertiles les lieux où elle passe : anciennement, lors que la famille de Cheua regnoit, les freres des Empereurs y faisoient leur demeure ; on l'appelloit pour lors le Royaume de Tang, puis apres de Chao : mais lors que la famille de Cina eu deffait les Roys, on la nomma Cinyang : la famille de Tanga y posa le siege de l'Empire ; & pour lors on luy donna le nom de Peking : Mais la famille d'Vtai la nomma Siking, & celle de Sunga Hotung ; la famille de Taiminga lui a donné le nom qu'elle a à present, le fils du premier Empereur de cette famille y a fait sa residence.

Il ne faut pas s'estonner s'il s'y treuue si grande quantité de bastimens, & si magnifiques, puis que ç'a esté la demeure de tant de Roys ; mais le principal & le plus

remarquable est le Palais Royal, considerable sur tout pour sa grandeur ; & pour son architecture : on void des sepulcres dans les montagnes voisines, en quoy les Chinois ne font pas moins paroistre leur somptuosité que leur superstition : ils sont tous de marbre ou de pierre de taille : ils occupent beaucoup d'estenduë, pour en rendre la magnificence plus grande, accompagnés des voutes, des arcs de triomphe, qui n'en doiuent rien de reste à ceux de Rome : comme aussi les statuës des Heros, des Hommes Illustres, les figures de diuers animaux, de Lions ; mais principalement de cheuaux : ces statuës posées chacune dans leur place, s'accompagnent fort bien les vnes les autres, dans vne distance conuenable, dont ils sont tres-exacts obseruateurs : i'admiray aussi de vieilles forests des cyprez plantez en eschiquier, ausquels la hache n'a iamais touché. I'ay veu tout ce que ie rapporte icy.

Sepulcres magnifiques.

L'Empereur Yuus mit ce pays dans la prouince de Kicheu, sous la constellation de Seng & de Cing, à cause de la differente situation qu'il a : le territoire de cette Ville est grand, & comprend vingt & cinq citez, dont voicy les noms, 1. Taiyuen, 2. Taiyuen, 3. Iuçu, 4. Taco, 5. Ki, 6. Siuxeu, 7. Cingyuen, 8. Kiaoching, 9. Venxui, 10. Xeuyang, 11. Yu, 12. Cinglo, 13. Hokio, 14. Pingting, ☉, 15. Leping, 16. Che☉, 17. Tinsiang, 18. Tai ☉, 19. Vtai, 20. Kiechi, 21. Cofan ☉, Fan, 23. Hing, 24. Paote ☉, 25. Hiang. La racine de Ginseng se trouue aussi dans ce pays, quantité de Musc ; la pierre d'Azur y est fort commune, on y fait de la vaisselle de terre assez belle. Entre les autres poissons qu'on pesche dans la riuiere Iaune, il s'y en prend vne sorte qu'ils appellent Xehoa, à cause des taches pierreuses qu'il a sur sa peau : ce poisson ne se pesche qu'aupres de la cité de Paote, l'on en fait beaucoup d'estat.

Les citez.

Il y a grand nombre de temples magnifiques dediez aux heros, on en conte sept de fort considerables, entr'autres celuy de Cuhia basti sur la montagne d'Insiuen, à l'honneur d'Hansinius ce vaillant General ; & vn autre dans la Ville, à l'honneur d'vn Roy de la famille de Chao ; on dit que la statuë se dressa d'elle-mesme, apres que le sculpteur l'eut grauée sur vne pierre pretieuse, & qu'elle s'en alla au lieu qu'on luy auoit preparé.

Les temples.

Il y a beaucoup de montagnes ; celle de Kiecheu au Nord-est de la Ville est remarquable ; on la nomme Kiecheu, qui signifie ce qui attache le nauire. car ils disent, que l'Empereur Yuus arresta son vaisseau à cette montagne, lors qu'il le conduisoit sur la riuiere de Fuen : vers la cité de Kiaoching il y a la montagne de Hukiue, d'où on tire grand quantité de tres-bon fer : & l'on y fait beaucoup doutils de cette matiere. La montagne de Cio, proche de la cité de Pingting, est aussi fort renommée à cause de la magnificence de son temple, & d'vn monastere, dans lequel vn grand nombre de prestres viuent en commun. Pres de Cofan est la montagne de Siüe, c'est à dire de neige, dont elle a le nom, à cause qu'elle en est presque toûiours couuerte : celle de Xeleu merite aussi d'estre nommée, à cause de ses sommets affreux & descouuerts : elle surpasse les autres en hauteur ; & est dans la iurisdiction de la cité de Hing.

Les montagnes les plus notables.

Cyn est vne riuiere proche de la cité de Taiyuen, dont le bras, qui coule vers le Septentrion, est celuy que le Roy Chipeus fit creuser, afin de submerger cette Ville qu'il auoit assiegée, en cas qu'il ne la peust prendre : vous en treuuerez la description plus au long dans l'abregé que i'ay fait de l'histoire de la Chine.

Les riuieres.

Au couchant de la Ville il y a vn torrent nommé Lieu, à cause de la quantité de saulx qu'on void sur les deux bords de ce torrent : le peuple de la Chine met ces arbres au rang de ceux qui sont les plus agreables, ce ne sont pas des saulx ordinaires qui poussent leur branches en haut ; mais d'autres, qui se baissent & se plient d'enhaut comme si c'estoient des cordes, & tous couuerts de fueilles, touchent

L'vsage des saulx.

iusqu'à terre, ils les dressent par cét artifice, lors que la branche pousse en haut, ils la courbent & la chargent tellement de terre, que le tronc paroist audessus; de façon que la branche qui est desia pliée vers terre, y prend racine, & il en vient vn second arbre, dont les branches venant toutes à se courber, font vn agreable spectacle. Les Chinois en font d'ordinaire le mesme des autres arbres, comme nous auons accoutumé de le pratiquer dans les hayes, & dans les treilles.

La seconde Ville PINGYANG.

La qualité. ON nomme Pingyang la seconde des Villes de sa Prouince, encor qu'elle ne cede à la capitale, ni pour l'estenduë du territoire, ni en excellence, ni en nombre de citez: car son pays est en partie plat, & en partie montagneux: le fonds en est fertile, cultiué par tout, si ce n'est proche des montagnes les plus affreuses: l'air est bon, les citez & les villages abondent en toutes choses: la Ville mesme est plus considerable pour son antiquité que n'est pas sa capitale; de façon qu'elle peut passer pour vne des principales villes de la Haute Asie: c'est là où l'Empereur Iauus, dont on ne sçauroit assez louër le merite, a tenu sa Cour, & qu'il y a regné deux mille trois cent cinquante & sept ans auant la naissance de Iesus-Christ: cette Ville est située au bord de la riuiere de Fuen, qui regarde l'Orient: Fuen descend de la capitale, & sert pour y faire mõter les marchandises: trente-quatre citez dependent de Pingyang, *Les cités.* dont la 1. est Pingyang, 2. Sianglin, 3. Hungtung, 4. Feuxan, 5. Chaoching, 6. Taiping, 7. Yoiang, 8. Iecheng, 9. Kioyao, 10. Fuensi, 11. Pu, 12. Pu ⊙, 13 Lincin, 14. Yungho, 15. Yxi, 16. Van Ciuen, 17 Hocin, 18. Kiai ⊙, 19. Ganye, 20. Hia, 21. Venhi, 22. Pinglo, 23. Iuiching, 24 Kiang, 25. Ciexan, 26. Kiang, 27. Yuenkio, 28. Ho ⊙, 29. Kie ⊙, 30. Hiangning, 31. Cie ⊙, 32. Taning, 33. Xeleu, 34 Yungho.

Diuers riuieres rendent le pays au tour de cette Ville fort fertile: la riuiere Iaune y passe du costé d'Occident & du Midy: celles de Fuen & de Hoei en partagent le territoire, que l'Empereur Yuus mit dans la Prouince de Kicheu, & plaça sous les constellations de Cu & de Seng: ce pays a esté autrefois aux Roys *Les anciens noms.* de Cyn, puis à ceux de Han, & peu de temps apres a ceux de Chao, sous les familles Imperiales de Cina & de Hana, il estoit censé entre les terres de Hotung: la famille Tanga a nommé cette Ville Cincheu, les Vtai l'ont nommée Tinchan: la famille Tartare d'Iuena l'a appellée Cinning: celle de Taiminga luy a rendu son vieux nom de Pingyanga, que l'Empereur Iauus luy auoit donné: on l'appelle encore de mesme à present: la cité d'Hia est recommandable à cause que ç'a esté la patrie de l'Empereur Yuus, qu'il y bastit vn Palais qu'il nomma Hiaam, du nom de la Ville, *Les Eglises de la Compagnie de Iesus.* Kiang & Pu, les deux plus grandes cités sont renommées pour deux Eglises dediées au vrai Dieu, & pour le grand nombre de Crestiens qui les habitent: deux Prestres de la Compagnie de Iesus ont soin d'y aduancer la religion Chrestienne: peu d'ouuriers pour vne si grande moisson.

Il n'y a que douze temples considerables dans tout le territoire de cette ville, dont l'vn est de pierres de taille, basti sur la montagne de Cuikin, auec force colomnes de pierre: il y en a aussi vn autre pres de Taiping, où on a fait vne despense veritablement Royale: la famille Imperiale de Sunga le fit bastir à l'honneur d'vn de ses Generaux, pour exciter par là ses autres Officiers a faire leur deuoir.

Les montagnes les plus remarquables. Golung est vne fort grande montagne qui commence pres de Siangling, de là elle passe vers le Septentrion & les citez de Fuensi & de Fuenxan, puis s'aduançant vers le Midy elle touche aux Villes de Kioyao & d'Yeching, où elle se ioint auec les montagnes d'Vlao, va tout d'vne traite & sans interruption iusqu'à la Prouince de Xensi, & encor plus loin au couchant.

La partie de cette montagne qui est proche de Kioyao s'appelle la montagne de Kiao : c'est là où la couronne de cet ancien Empereur Hoangtius est enterrée auec ses autres marques de l'Empire.

Xeuyang est vne montagne proche de la cité de Pui, remarquable en ce que ces deux Philosophes issus du sang Royal, qui méprisoient l'Empire, s'y cacherent, tenans à deshonneur d'obeïr à l'Empereur Cheu, fort décrié pour ses vices.

Là mesme est la montagne de Lie, Xunus cet Empereur si fameux estoit vn laboureur de ces quartiers là : iusques à present cette montagne n'a produit aucune plante dangereuse, ny qui eût des espines : ils veulent faire croire que c'est à cause des merites de ce personnage.

La riuiere d'Hoei, est du territoire de cette Ville, elle commence proche d'Yeching, de là elle tire vers le couchant, & va descharger ses eaux bourbeuses dans la riuiere Saffranée. Proche de Van Ciuen, on marque vn torrent qui vient des montagnes, dont l'eau est fort chaude en Hyuer, & tres-froide en Esté. *Fleuues.*

Il y a vn lac au pied de la montagne de Xeuyang, assez grand, où l'on dit que l'Empereur auoit accoûtumé de se diuertir à la pesche.

Le lac d'Ieu, c'est à dire salé, commence proche de la grande cité de Kiang, de là il va iusqu'au territoire de la cité de Ganye : il a cent & quarante stades de circuit : tout ce lac est salé comme l'eau de la mer, & l'on en fait du sel.

La troisiesme Ville TAITVNG.

CEtte Ville est la troisiesme, elle n'a pas l'antiquité, ni la grandeur des autres; mais elle est considerable pour la commodité du lieu où elle est située, & pour la force de ses murailles : elle est entre les montagnes auec tout le païs qui en depend, vers le couchant, où le païs est moins raboteux & difficile, & par consequent plus exposé aux courses des Tartares, il y a plusieurs Forts, dans lesquels aussi bien que dans la Ville on tient vne forte garnison : les Roys de Chao, sur la fin de la famille de Cheua, furent les premiers qui rendirent ce païs suiet aux Chinois, pour lors on l'appelloit Petie; la famille Imperiale de Cina le nomma en suite Iunchung, celle de Tanga Iuncheu : depuis ce temps on l'a toûiours appellé Taitung : cette Ville a iurisdiction sur onze citez, la 1. Taitung, 2. Hoaigin, 3. Hœnyuen, 4. Ing ○, 5. Xanin, 6. So ⊙, 7. Maye, 8. Guei ⊙, 9. Quangling, 10. Quangchang, 11. Lingkieu. On trouue dans ses montagnes de tres-bonne pierre d'Asur : on y prepare aussi des peaux dont on fait grand traffic : il y a grande quantité de Porphyre & de marbre : elle produit du iaspe de diuerses couleurs : elle a cinq temples considerables, dont l'vn est dedié à la memoire d'vn hoste, pour auoir rendu vne bonne somme d'or auec beaucoup de fidelité au fils d'vn homme qui cherchoit son pere, qui auoit logé chez luy, & y estoit mort; le fils ni aucun autre ne sçahant rien de cet or: les Chinois en memoire d'vne si rare probité, nomment la cité Hoaigin, qui vaut autant à dire qu'embrassant la pieté; & bastirent vn temple à la memoire de cet homme: ce temple s'appelle Chunggin, c'est à dire toûiours pieux. *La qualité* *Les citez.*

Pres de Hoenyuen il y a vne partie de la montagne de Heng, où les Herboristes viennent de tous costé pour y amasser diuerses herbes excellentes pour la medecine: ie ne sçay quelle superstition les empesche de mettre la coignée aux arbres qui y sont. *Les montagnes.*

La cité de So à la montaigne Iueny, nom d'vne Musicienne, que le Roy Guei aimoit fort, & qui y est enterrée.

Pres de Quangchang est la montagne d'Hiang, remarquable pour vne forest de vieux pins : au milieu est vn temple & vn couuent.

Tape, montagne proche de Lingkieu, dont on tire vne terre si rouge, qu'on s'en

peut seruir au lieu de vermillon, pour imprimer des cachets rouges à la Chinoise.

Les riuieres. La carte marque les riuiere: au couchant de la Ville, il y a un petit lac qui vient d'vne riuiere nommée le lac de Kiunçu, c'est à dire du bon homme; car c'est là où demeuroit cet hoste qui rendit l'or.

Pres de la cité de So sur la montagne d'Yenking, il y en a vn autre fort profond, d'vne stade de circuit

La quatriesme Villle LVGAN.

L'Empereur Yuus comprit le païs de Lugan dans la Prouince Kicheu, & le mit sous les constellations de Sang & de Cing: la famille de Cheua en fit le Royaume de Liheu, dont les Roys de Han s'emparerent, puis ceux de Chao: & quand les Roys eurent esté desfaits, le premier Empereur de la famille de Cina appella cette Ville Xantang: celle de Taiminga luy donna le nom qu'elle a à present, en fit la residence d'vn Prince de ses parents, & luy fit bastir à la ville de Lugan vn magnifique Palais: c'est de là qu'elle est deuenuë riche & puissante: elle est située au bord de la riuiere Chang au Septentrion, dans vn lieu assez agreable: le territoire en est peu étendu, mais en eschange fort diuertissant, & qui n'en doit gueres de reste aux autres, elle fournit en abondance tout ce qui est necessaire à la vie: elle n'a que huit citez sous son obeïssãce, 1. Lugan, 2. Chançu, 3. Tunlieu, 4. Sianghengs, 5. Luching, 6. Huquan, 7. Liching, 8. Pingxun. Il y a deux temples de marque, dont l'vn est basti à l'honneur de Xinnungus sur la montagne de Peco, c'est à dire de toutes sortes de fruits, où l'on void aussi vn puys, pres duquel on dit qu'vn inconnu presenta de la semence de froment, de millet, & des legumes à ce Xinnungus premier Empereur de la Chine, & luy enseigna comme il falloit semer les grains; ainsi la Chine a sa Ceres, & pour marque de leur reconnoissance d'vn si grand bien fait, ils luy bastirent ce temple auec beaucoup de somptuosité.

Antiquité. *Les citez.*

Les montagnes les plus remarquables. La montagne de Fakieu est proche de Chançu: elle se nomme ainsi à cause de la quãtité de ses tourterelles, il y a plusieurs forests, & vn château pour defẽdre le pays.

Lin est vne montagne proche de Tunlieu, sur laquelle Heuyus cet archer tres-adroit tua en volant sept oiseaux l'vn apres l'autre.

Proche de Luching, la montagne qui se nomme Funieu, c'est à dire qui couure la vache; car ils disent qu'vne vache furieuse & enragée y tua beaucoup de monde, qu'vn hõme inconnu la fit entrer dans vne cauerne, & qu'on ne le vit point depuis.

Les riuieres. Pour les riuieres, il n'y a rien de remarquable, si ce n'est que la riuiere de Chang commence proche de Lugan dans les montagnes qui sont pres de la riuiere de Sin.

La cinquiesme Ville FVENCHEV.

La situation. QVand vous remontez la riuiere de Fuen, vous treuuez au bord qui regarde l'Occident, la Ville de Fuencheu, a mi-chemin entre la capitale & les autres Villes de Pingyang: elle est située en vn lieu qui est fort propre pour le trafic. Elle a son nom de la riuiere. Tout ce païs est montagneux à la verité, mais il ne laisse pas d'estre cultiué, & d'auoir des champs fertiles en toute sorte de bleds, des forests, & de tres-bons pasturages: on y fait vn breuuage de ris fort estimé, qui vaut bien le vin que nous auons: on y fait tremper de la chair de bouc preparée de quelque maniere particuliere. Les Chinois en font grand estat, il nourri beaucoup: il a beaucoup de force, & vn goust fort agreable & delicieux, ils le nomment communement Yangcieu, comme si vous disiez vin de bouc: le Roy, qui est de la famille de Taiminga, demeure dans la Ville, où on a basti vn magnifique

Vne fort rare boisson.

Palais, qui aduance iusques vers la porte qui regarde le soleil leuant : on y void aussi vn autre Palais superbe & ancien, où le Roy Iang auoit accoutumé de passer la chaleur de l'Esté : il a regné l'an six cent dix apres la naissance de Christ: Il y a quatre temple dediez à des Heros. Cette Ville commande à huit citez, situées toutes depuis le leuant iusqu'au couchant, entre la riuiere de Fuen & la riuiere Iaune, la 1. Fuencheu, 2. Hiaoy, 3. Pingiao, 4. Kiaihieu, 5. Ninghian, 6. Lingxe, 7. Iungning ⊙, 8. Lin.

Les citez.

l'Empereur Yuus comprit cette Ville dans la prouince Kicheu, sous la constellation de Seng : elle a esté autrefois sous l'obeissance des Roys de Cyn, puis de Guei, & ensuite de Chao : la famille de Cina & de Hana l'ont appellée d'vn mesme nom Taiyuent: celle de TangaHaocheu : la famille de Taiminga luy a donné le nom qu'elle a auourd'huy.

Les montagnes les plus considerables.

Vanhu est vne fort haute montagne au couchant de la Ville : elle a ce nom de dix mille hommes, qui monterent au sommet, & echaperent le danger qu'ils couroient, d'vn grand debordemēt d'eaux qui auoit inondé beaucoup de païs.

La montagne de Caotang est proche de Hiaoy, il y a beaucoup de bains, des fontaines chaudes, & de ces puits de feu, dont i'ay parlé cy-dessus.

Les riuieres.

Il n'y a rien de particulier pour les riuieres, si ce n'est vne fort grande cheute d'eaux, dans les montagnes qui sont proche de Pingiao, dont le bruit s'entend durant plusieurs stades.

Il y a beaucoup de fontaines chaudes & boüillantes, semblables à celles de Pozzolo en Italie : si les Chinois recherchoient toutes ces commoditez auec plus de curiosité, ils en verroyent aisement les mesmes effets : car il y en a de toutes sortes differentes entre elles pour leur couleur & pour le goust de leurs eaux.

Sin, l'vne des plus grandes citez.

APres auoir fait la description des grandes Villes, il y à quelques citez qui restent, que les Chinois nomment Cheu, elles commandent bien à quelques autres citez, mais elles n'ont pas pourtant ni le nom ni la diginté de Villes : la premiere de ces cités est Sin, dans le peu d'espace de terre qu'elle contient, elle ne laisse pas d'en auoir deux autres sous elle: la seconde est Siniuen, & la troisiéme Vuhiang. Ce païs est la partie de la Prouince la plus haute, & où l'air est d'ordinaire plus espais & plus froid qu'ailleurs: les montagnes y sont si hautes, que ceux qui y passent remarquent vn notable changement dans l'air, & le trouuent quelquefois trop subtil pour la respiration. C'est là où est la source de la riuiere de Chochang. Il y a trois temples considerables, dont l'vn est fort celebre pour auoir esté autrefois visité par les Roys mesmes : il est au Midy de la ville nommé Venchung, l'on y garde vne fort grande biblioteque où les plus anciens de leur Roys ont estudié.

La qualité.

La seconde des plus grandes citez Leao.

LA grande cité de Leao en a deux autres sous sa iurisdiction, sçauoir Iuxe & Hoxun: ce païs n'est pas fort different de celuy de Sin : au leuant il n'y a que les montagnes de Heng qui le bornent : il est considerable pour la racine de Ginseng qu'il produit, & pour le musc dont il abonde. Il a deux temples magnifiques, l'vn basti par la famille Imperiale de Cheua, en faueur d'vn de ses Generaux, qui remporta vne grande victoire, & mourust peu de temps apres des blessures qu'il auoit receuës dans vne bataille : là aussi se void son sepulcre qui est fort magnifique.

La troisiéme de grandes citez, Ce.

CEux de la Chine escriuent que le païs de Cé est vn des plus asseurez contre les courses des ennemis, parce qu'il est par tout fermé de la montagne Iaune & de la riuiere de Sin, qui en rendent l'entrée fort difficile: cette cité en gouuerne cinq autres, la 1. Cé, 2. Caoping, 3. Iangching, 4. Linchuen, 5. Sinxui, qui sont toutes dans des vallées, hormis Caoping qui est sur la montagne de Hanuang, bastie dãs vn lieu fort diuertissant, à cause des vallées qui sont au bas. Il ne s'y treuue rien de fort rare, si ce n'est le fleuue rouge de Tan; car son eau ressemble fort à du sang pour sa couleur: ceux de la Chine asseurent qu'autre fois elle estoit fort claire, mais qu'elle tient cette couleur de Pei, vn des plus fideles Gouuerneurs des Roys de Chao, qu'elle a conserué iusqu'à present; parce que ce fut proche de ce fleuue qu'il se fit mourir.

L'eau rouge.

Les Forts.

CEtte Prouince compte quatorze grands Forts, bastis pour la deffence de la grande muraille, & pour la seureté des chemins: il y en a qui sont plus grands & mieux peuplez que ne sont les citez mesmes, le 1. Gueiyuen, 2. Ieuguei, 3. Coguei, 4. Maye, 5. Vanglin, 6. Iangho, 7. Caoxan, 8. Tienching, 9. Chinlu, 10. Cingyuen, 11. Pinglu, 12. Chungtun, 13. Gentung, 14. Tungxing.

LA

TROISIESME PROVINCE

XENSI.

CETTE Prouince pourroit diſputer de grandeur & d'antiquité auec toutes les Prouinces de la Haute Aſie ; car les Empereurs de la Chine y ont fait preſque de tout temps leur demeure, juſques ſur la fin de la famille de Hana, c'eſt à dire plus de deux cent ſoixante & quatre ans apres la naiſſance de I.Chriſt : auſſi elle a eſté peuplée par les premiers Chinois, autant qu'on le peut voir dans leur plus anciennes hiſtoires ; & i'ay nombre de tres-fortes raiſons, qui me font croire qu'ils n'ont iamais commencé de s'auancer du couchant vers l'Orient, qu'apres le deluge vniuerſel. Cette Prouince eſt celle des Prouinces Septentrionales de la Chine, qui s'eſtend le plus vers l'Occident, car elle touche au royaume du Preſtre-Iean, à celuy de Caſcar & de Tibet, païs que les Chinois comprennent ſous le nom de Siſan : du coſté du Nord, elle eſt ſeparée du Royaume de Tanyu par la grande muraille, & par les Forts qui en ſont proche. La grande muraille à la verité ne couure pas toute cette Prouince, car elle ne paſſe point les bords de la riuiere de Iaune, mais la partie de la Prouince, qui eſt au delà de la riuiere, & qui n'a point de muraille, eſt aſſez couverte de ce côté là, par des deſerts & des ſables touſiours arides. Xéſi a eſté autrefois plus cultiué qu'il n'eſt à preſent: cette meſme riuiere Saffranée, qui paſſe entre cette Prouince & celle de Xanſi, termine la premiere du coſté du Leuant ; de façon que cette grande riuiere Iaune forme preſque les trois coſtez de cette Prouince: du quatrieſme coſté qui eſt au Midy, ce ne ſont preſque que montagnes qui la bornent, & qui la ſeparent de Honan, de Suchuen, & d'Huquang.

Sõ antiquité.

Ses bornes.

On dit que cette Prouince contient 83 1051 familles, 393 4176 hommes, & paye d'ordinaire le tribut de 192 9057 ſacs de froment ou de millet, 360 liures de toile fine, de ſoye filée de toute ſorte 9218, de coton 17172, de toile de coton 12, 8770, de botes de foin pour les cheuaux du Roy 151, 4749 : ſans parler de pluſieurs autres reuenus des impoſts, qu'on a mis ſur chaque choſe. Cette Prouince contient huit Villes remarquables, & cent ſept citez, ſans conter les places de guerre & Forts, dont il y en a dix. neuf de conſiderables, nous en parlerons cy-deſſous.

La quantité d'hommes & l'abondance de toutes choſes

L'air de ce pays eſt doux, & la terre eſt fertile, à cauſe du débordement des torrents & des riuieres, & de la quantité des terres labourées : de ſorte qu'elle rapporte abondamment tout ce qui eſt neceſſaire à la vie : il y a des mines d'or fort riches, & quoy qu'il ſoit defendu par les loix du pays d'ouurir aucune mine, ſi eſt-ce toutefois qu'il y a vne infinité de monde qui vit fort à ſon aiſe du gain qu'il y a à amaſſer

Qualité.

& à lauer ce sable d'or, que les riuieres & ruisseaux tirent des mines : Ce peuple est traitable, ayme les estrangers, leur façon de viure est fort douce, & est plus propre à l'estude que les autres Chinois plus Septentrionaux.

De la secheresse, & de l'incommodité des sauterelles

Il y a cette incommodité dans cette Prouince, qu'il y pleut moins que dans les autres du Septentrion, & qu'elle souffre souuent vn si grand dégast des sauterelles, qu'encore mesme que les Magistrats contraignent tout le monde, de quelque códition qu'il puisse estre, de se mettre en cápagne pour leur faire la guerre & les détruire, si ne laissét elles pas par fois de tout brouter, sans laisser aucune verdure dans les champs : il y en a d'ordinaire vne si grande quantité, qu'elles obscurcissent le Soleil, les Chinois n'en haissent pas la chair quand elles est bouillie. Ce pays produit peu de ris, est tres-abondant en froment & en millet, & mesme à cause de la trop grande force de froment, lors qu'il est creu à vne certaine hauteur, ils sont quelquefois contraints de laisser aller les brebis dans les champs, afin qu'en Hyuer elles puissent brouter les bleds, qu'on croid auoir plus de force lors qu'ils repoussent en suite au Printemps.

Rheubarbe de la Chine

Cette Prouince fournit aussi beaucoup d'excellentes drogues, sur tout de la rhubarbe, qui n'est pas sauuage comme on pense, mais qui a besoin d'estre cultiuée auec soin : les Chinois la nomment communément Taihoang : la racine en est assez solide, auec des extuberances qui aduancent de costé & d'autre : les fueilles ne ressemblét pas mal aux choux de nostre pays, mais elles sont plus grádes : ils pendent & seichent à l'ombre les racines apres les auoir enfilées, car elles perdroient leur force si on les seichoit au Soleil : toute la rhubarbe qu'on nous apporte dans l'Europe, vient pour la plus grande part de cette Prouince, & de Suchuen, par la mer des Indes, ou par Cascar, Astracan & Russie, ou par les Royaumes de Tebet, du Mogor & la Perse : Les Turcs & les Tartares, par les ambassades qu'ils supposent tous les ans de la part de leurs Roys, entrent dans la Chine, qu'ils appellent Catay, afin de negocier plus librement auec les Chinois, sous ce pretexte : toutefois ceux de la Chine y ont donné bon ordre, ne permettant à personne qu'à l'Ambassadeur, & à quelques-vns de sa compagnie seulement, qu'il peut prendre pour paroistre auec plus de magnificence & de pompe, d'entrer dans le cœur du Royaume, & principalement dans la Cour de l'Empereur à Peking : pour les autres, ils sont contraints de s'arrester dans les citez de Cancheu & de Socheu, où l'vn des Viceroys de cette Prouince fait sa demeure, qui a ordre de les obseruer & de prendre soigneusement gade aux desseins des Tartares qui en sont proche. Leur marchandise la plus ordinaire est le Iaspe selon leur estime, est la plus precieuse de toutes les pierres : ils les nóment Yu, les Marchands l'ont du Royaume d'Yarken, & les vendent auec beaucoup de gain & de profit. Il ressemble à l'Agathe ou au Iaspe de l'Europe, si ce n'est qu'il a vn peu plus d'esclat, & qu'il blanchit à cause d'vn peu de bleu qui y paroist meslé : ce pourroit bien estre vne de ces pierres dont la sainte Ecriture fait mention, & qu'elle met au nombre des douze pierres precieuses qu'Aaron deuoit auoir sur son vestement : si on en pouuoit auoir vne carrée, & qu'vn des costez fust d'vn demi palme, la valeur en seroit inestimable, & il n'y auroit que l'Empereur seul qui la peût payer : les Gouuerneurs, & les premiers des Magistrats font garnir leur ceintures & baudriers de cette sorte de pierres : les autres les portent enrichis d'or, d'argent, d'yuoire, ou d'autre matiere semblable, chacun selon sa charge & dignité.

Le Iaspe est fort estimé dans la Chine.

Ces Marchands remportent vne grande quantité de rhubarbe, de musc, & d'autres choses semblables, que les Chinois portent au marché, qui se tient à Cancheu, aussi-tost qu'ils ont appris que ces estrangers y sont arriuez.

Ce que c'est proprement que le musc.

Mais afin qu'on ne soit pas plus long-temps en peine de sçauoir que c'est que le musc, ie diray ce que i'en ay veu plus d'vne fois de mes yeux : c'est vne bosse, ou eminence au nombril d'vn animal, qui ressemble à vne petite bourse, cópos√©e d'vne pellicule fort subtile, couuerte de poil fort delié : les Chinois appellent cét animal

Xe, d'où vient le mot de Xehiang, c'est à dire l'odeur ou bonne senteur de cét animal Xe, qui signifie le musc : cét animal a quatre pieds, & ne ressemble pas mal à vn petit cerf, si ce n'est que le poil tire dauantage sur le noir, & qu'il n'a point de bois : les Chinois en mangent la chair quand ils l'ont tué.

On trouue quantité de musc dans cette Prouince, comme aussi dans celles de Suchuen & de Yunnan, & autres lieux qui approchent le plus du couchant, comme ie diray en son lieu. Si ces bourses sont pures & naturelles, sans estre falsifiées, elles sont tres-excellentes, & ont vne odeur & senteur forte, & comme la grande lumiere offusque la veuë, & les sons trop retentissans offensent l'aureille ; de mesme le musc naturel & la ciuette pure blessent l'odorat : mais, les Marchands remplissent des bourses faites de la peau & des dépoüilles de la beste, & adioûtant vn peu de musc, ils le vendent comme s'il estoit pur. On fait aussi dans cette Prouince de Xensi vne certaine estoffe fort gentille de laine de brebis, ou de poil de chevre, incomparablement meilleures que ces estoffes qu'on nomme à Milan des sayettes : on y fait aussi des tapisseries qui ne sont pas à mépriser, & autres choses semblables ; mais principalement ils font des chapeaux d'vne forme pointuë comme sont les nostres, mais sans bords, dont les Soldats & les hommes se seruent cõmunément dans la Chine : la Prouince de Xensi fournit tout cela à la haute Asie. Quant au poil de Chevre, ils ne se seruent que de celuy qui est le plus prés de la peau, ou du poil d'hyver, n'y ayant rien de plus mollet ni de plus delicat : ceux de la Chine le nomment le poil d'hyuer, parce qu'il croist durant cette saison à ces animaux, comme si la nature les vouloit par là garder du froid.

Cette Prouince est encore celebre par vne pierre fort antique, sur laquelle la Loy de Dieu est escrite en caracteres Syriaques & Chinois, apportée à ceux de la Chine par les successeurs des Apostres : on y list le nom des Euesques & des Prestres de ce temps-là, & celuy des Empereurs Chinois qui leur furent fauorables, & leur accorderent des priuileges : elle contient aussi vne courte explication de la Loy Chrestienne, mais tout à fait admirable, composée en langage Chinois tres-eloquent, dont Dieu nous fera la grace d'en dire dauantage dans nostre seconde Decade de l'abregé des histoires de la Chine. On l'a trouuée l'an M.DC.XXV dans la cité de Sanyuen, comme on creusoit les fondemens d'vne muraille : le Gouuerneur de la Ville, ayant esté informé aussi-tost de ce monument qu'on auoit treuué, en considera l'inscription de plusprés ; &, comme ils sont grands amateurs de l'antiquité, il l'a fit imprimer, & en suite vn écrit à la loüange du monument, & puis apres tailler sur vne autre pierre de mesme grandeur vne copie de celle qu'on auoit treuuée, en obseruant les mesmes traits & caracteres, auec toute la fidelité requise. Les Peres de nostre Societé en ont porté à Rome vn exemplaire selon l'original, auec l'interpretation : on la garde à present auec son interpretation dans la biblioteque de la Maison Professe de IESVS : elle fut imprimée à Rome l'an M.DC.XXXI. Or la figure de cette pierre est vn parallelogramme, qui a cinq empans de large, vn d'espaisseur, & dix de longueur : au haut il y a vne Croix, comme est celle des Cheualiers de Malte : si quelqu'vn desire en auoir vne plus exacte connoissance, il l'aura toute entiere & plus amplement d'écrite dans la Prodrome de la langue Coptique, composée par le R.P. Athanase Kircherus, & dans la Relation de la Chine faite par le R.P. Alvaro Semedo.

L'Euangile à autrefois esté dans la Chine.

Ce sont donc les Peres de nostre Societé qui ont ramené cette connoissance de la Loy de Dieu, qu'vn si grand espace de temps auoit abolie, ou à tout le moins effacée de la memoire des hommes : ils l'ont, dis-je, restablie, en bastissant quantité d'Eglises au vray Dieu viuant, frequentées d'vn grand nombre de Chrestiens, & renommées pour la grande pieté & deuotion qui s'y remarque : il y a deux Peres de nostre Societé qui ont grand soin d'y cultiuer cette jeune vigne : l'vn fait sa demeure dans la ville Capitale, l'autre va par la Prouince, pour y aduancer le seruice de Dieu, & pour le bien des ames, selon que la necessité le requiert, afin de communiquer le pain de vie à tous ceux qui le demandent.

restably par ceux de la Societé de Iesus.

La premiere ou capitale ville

SIGAN.

La grandeur & la noblesse de Sigan.

SIgan qui est la ville capitale, cede à fort peu d'autres, si on regarde à sa situation dans vn pays fort beau & recreatif, à sa grandeur, à son antiquité, à la force & fermeté de ses murailles, à la beauté de son aspect, & à son commerce: Ses murailles ont trois milles d'Alemagne de tour, elles sont tres-fortes & si magnifiques, que ceux qui y demeurent disent que leur ville a des murailles d'or: il y a sur ces murailles des tours qui paroissent de fort loin, & bien bâties, dans vne distance conuenable: il n'y a que quatre portes dans ces murailles pour mieux garder & asseurer la ville. Vous pouuez iuger de son antiquité, de ce que les trois familles Imperiales de Cheua, Cina & Hana y ont regné: cette ville est par cette raison pleine de bâtimens tres-magnifiques au dedans & au dehors, son aspect diuertissant: elle est située au Midy sur le bord de la riuiere de Guei, de là elle va vn peu en tant; de façon que ses bastimens & ses murailles representent comme vn amphitheatre. La riuiere qui est au bas contribuë aussi beaucoup à son embellissement & à sa commodité, on feroit vn liure de tout ce qu'il y a de rare; de peur toutefois que ie n'oublie ce qui merite le plus d'estre sçeu, ie vous en diray icy en peu de mots quelques particularitez.

Ses ponts.

Cette ville a trois Ponts sur la riuiere de Guei; l'vn est à l'Orient, l'autre au Midy, & le troisiesme au Couchant: tous les trois ont plusieurs arcades de pierres de taille carrées fort hautes: il y a aussi des appuys de pieces de fer, des statuës de lions, & d'autres ornemens pour embellir cét Ouurage: la cité de Lancien en a vn quatriesme qui ne ressemble pas mal à ces trois: i'ay crû qu'il n'estoit pas à propos de faire mention des autres, qui sont moins remarquables & moins celebres. Il y a aussi la tour d'Yen, qu'on appelle à neuf ceintures, à cause qu'elle a neuf estages, & surpasse les autres tours en hauteur & magnificence: elle est toute de pierre, & au dedans incroustée de marbre: mais nous aurons ailleurs plus de suiet de faire la description de ces grandes pieces. Au couchant, est le Viuier Viyang, au milieu d'vne closture de murailles de trente stades de circuit; il occupe vne partie de la montagne de Lungxeu, de là se va rendre dans la riuiere de Guei, d'où en conduit de l'eau pour des canaux, des lacs & des estangs, afin d y representer des combats de mer: on compte sept superbes Palais dans cette enceinte, & dix-sept salles voutées: elles sont basties dans cette enceinte autour du Viuier: il y en a sept qui surpassent les autres en grandeur & en beauté. On y void aussi les sepulchres fort magnifiques des anciens Roys, entre lesquels paroissent les monumens de ces vieux Empereurs, Cauus, Venius, Vui, dont la memoire est en veneration. Il y a plusieurs Temples, mais principalement onze qui sont remarquables, pour leur grandeur & pour leur magnificence. Entre vne si grande quantité de Temples prophanes, il y a vne Eglise que les Peres de la Societé de IESVS ont consacrée à Dieu, & que les Chinois & les Tartares (depuis peu conuertis au Christianisme par ceux de nostre Compagnie) visitent beaucoup: vn petit Roy de cette Nation y fait sa demeure auec vn assez grand nombre de Tartares, & il y en a desia beaucoup qui se sont rangez au Christianisme, & à qui on enseigne les principes de la Religion. Dieu qui a commencé vne si bonne œuure, la vueille augmenter & faire croistre.

Viuier fort magnifique.

Les anciens noms.

Dans le partage que fit Yuus, ce pays dependoit de la Prouince d'Yung, sous les constellations de Cing & Quei: ç'a esté la patrie de la famille Imperiale de Cheua, & le siege de l'Empire: la famille de China le nomma Quandgchug. Au temps des Roys, le Roy Cin y commanda, en apres Guei, en suite Suius: quand les Roys eurent esté defaits, la famille de Sunga l'appella Yunghing, celle d'Iuena Gansi, &

celle de Tamınga Sigan, transposant seulement les syllabes : ce dernier nom signifie le repos de l'Occident.

Le territoire de cette ville est en beaucoup d'endroits rempli de montagnes, mais qui sont agreables : il occupe vn grand pays, & fournit abondamment tout ce qui est necessaire : on y compte trente-six citez ; La 1 Sigan, 2 Hienyang, 3 Hingping, 4 Linchang, 5 Kingyang, 6 Caoling, 7 Hu, 8 Lant'ien, 9 Liuo, 10 Xang ⊙, 11 Chingan, 12 Tung ⊙, 13 Chaoye, 14 Hoyang, 15 ChingChing, 16 Pexui, 17 Hanching, 18 Hoa ⊙, 19 Hoayn, 20 Gueinan, 21 Puching, 22 Conan, 23 Xanyang, 24 Xangnan, 25 Yao ⊙, 26 Sanyuen, 27 T'ungquon, 28 FuP'ing, 29 Kien ⊙, 30 Fungciuen, 31 Vncung, 32 Iungxeu, 33 Fueu ⊙, 34 Xunhoa, 35 Xauxui, 36 Changuu.

Les citez.

On y prend des cerfs, des liévres, des daims, & quantité d'autres bestes sauuages : Il y a vne sorte des chauvessouris aussi grosses que nos poules : ceux de la Chine en preferent la chair à celle des poules les plus delicates. Et vne sorte d'herbe qui chasse la tristesse aussi-tost qu'on en a mangé, & engendre la ioye : elle croist principalement sur la montagne de Nieuxeu, les Chinois la nomment Quei : on y tire aussi vne terre tres-blanche : les femmes la recherchent, & s'en seruent au lieu de ceruse, parce qu'elle augmente leur beauté, la détrempant auec de l'eau, elle oste & efface toutes les taches noires du corps ; on la nomme Queiki, c'est à dire, l'herbe des Demoiselles.

Les raretez.

La cité de Sanyuen merite d'estre marquée à raison du musc & des estoffes faites de poil de chévre, dont il y en a vne quantité considerable : c'est vn lieu de grand trafic, riche & fort peuplé.

La cité de Linchang à la montagne de Limon, dans laquelle il y a vne fontaine qui ressemble au cristal, & qui est d'vne nature admirable : car bien qu'il y ait à peine quatre coudées d'eau, si est-ce qu'elle ne laisse pas d'estre extremement froide dans sa superficie, & est si chaude au fonds, qu'à peine y a-t-il personne qui y puisse souffrir les mains.

Les montagnes remarquables. Proprieté admirable d'vne fontaine.

On voit la montagne d'Io proche de Lantien, dont on tire vn mineral de couleur bleuë comme du pastel ; il est fort recherché pour teindre les estoffes. Là mesme est la grande montagne de Ciepuen fort fascheuse & difficile à monter, sur laquelle il y a vn Fort pour defendre le chemin. Proche de Vucung est la montagne de Taipe, que ceux qui font des predictions en considerent la situation des montagnes, mettent au rang des onze montagnes les plus heureuses : ils disent qu'on y exciteroit les foudres, tonnerres & de grandes tempestes si on y batoit le tambour : aussi est-il defendu de le faire.

La montagne de Canciuen est proche de Xunhoa, c'est à dire la montagne d'eau douce, parce qu'il y a vne source d'eau fort douce, sur laquelle on a basty vne maison de plaisance tres-magnifique.

La riuiere nommée Guei arrose la ville du costé du Nord, rend les pasturages fertiles, & prend sa source proche de la cité de Gueiyuen, dans la partie de cette Prouince qui regarde l'Occident ; elle s'aduance de là vers l'Orient, & se tournant vn peu vers le Midy, elle se descharge enfin dans la riuiere Iaune, qui est si trouble, que c'est bien inutilement qu'elle essaye de la rendre claire par son eau nette & fort pure. La riuiere de King, qui n'est pas des moins remarquables, se mesle aussi du costé du Nord de la ville de Sigan, auec la riuiere de Guei.

Les riuieres.

Le fleuue de Tie paroist aussi au plus haut de la montagne de Nan, d'où il descend auec grand bruit & impetuosité.

Au Midy de la ville, il y a vn lac raisonnablement grand, nommé Fan, il se fait par le concours de plusieurs riuieres : il y en a vn autre à l'Orient de la cité de Tungquon. Celuy qui est au Zud-est de la ville, est vn lac artificiel fait par le moyen des canaux qu'on y a conduits, de la riuiere de Guei : l'Empereur Hiaouus le fit embellir d'vn Palais fort remarquable, auec des bois & des iardins pleins de fleurs qu'il faisoit cultiuer auec grand soin : c'est là où il auoit accoûtumé de se

diuertir de traiter ses amis, de leur donner souuent la comedie, & d'autres diuertissemens. Il fit aussi creuser vn autre lac au Zud-ouest de la ville nommé Quenming : c'est là où il les instruisoit à les faire batre & escrimer par plaisir, comme s'ils se fussent rencontrez dans vn combat naual, afin qu'ils s'y accoûtumassent peu à peu: car, songeant à faire la guerre aux Prouinces les plus Meridionalles, où il y a quantité de vaisseaux & d'eau, il formoit ses gens par ces exercices pour s'en seruir dans ces desseins, ce qui s'est pratiqué aussi chez les Romains. Ce mesme Empereur fit aussi faire au Midy vn autre grand lac & vn viuier tout proche ; on le nomme Silen, c'est là où il s'alloit reposer apres ces jeux & passetemps. Il fit aussi mettre dans le mesme lac vn grand poisson de pierre, lequel il fit dresser sous l'eau, comme si ç'eust esté vn escueil, afin que les Pilotes passans proche apprissent à euiter les escueils & les bancs de sable : on dit que ce poisson fait vn grand cri lors qu'il doit pleuuoir ; ce qui vient peut-estre du son reflêchi de quelque Echo qui est proche : ils asseurent de plus, que cét Empereur songeoit quelquefois en dormant auoir pris ce poisson auec l'hameçon, qu'il demandoit & imploroit son assistance, & que le lendemain ils treuuoient ce poisson dans le Lac veritablement pris à l'hameçon, & que se souuenant de son songe, il le laissoit aller, & luy donnoit la liberté : De plus, que le mesme Empereur retournant à la pesche trouua deux perles, que les Chinois nôment Myngyue, ou pierres du clair de Lune, ainsi appellées à raison qu'elles croissoient selon que la Lune estoit vieille ou nouuelle, & qu'elles diminuoient comme on dit que fait la pierre de la Lune nommée Selenite : il y en a qui asseurent qu'il se rencontre encor de ces pierres dans la Chine, & que mesme il y en a à present dans le palais de Peking : mais ils veulent que le prix & la valeur en soient inestimables, & quand l'Empereur receut ces pierres, voilà, dit-il, le present que me fait le poisson, en reconnoissance de l'hameçon que ie luy ay osté.

Combats nauaux recreatifs d'Hiauui.

Fables des Chinois.

La seconde Ville

FVNGCIANG.

LA ville de Fungciang est située au bord de la riuiere de Ping au Midy : elle a ce nom du Phœnix, oiseau que ceux de la Chine estiment estre vne marque d'vn tres-grand bonheur : ils disent qu'on ne le void que fort rarement : ils le nomment communément Fung, & Ciang signifie bonheur: voilà les deux noms, dont celuy de la ville est composé : ils le decriuent & le representent comme vn oiseau remarquable pour la diuersité de ses couleurs, & qui paroist tousiours seul, & encore fort rarement, toutefois que c'est vn presage heureux pour l'Empire. Pour moy, ie n'ay pas de peine à croire qu'il y ait vn Phœnix, ou à tout le moins qu'il y a vne sorte d'Aigles de diuerses couleurs & inconnuë : ceux de la Chine ont accoûtumé d'en peindre par fois la figure sur leur tapisseries, & sur leur plus riches habits. Cette ville est grande & remarquable, les bastimens n'en sont pas à mépriser ; entr'autres il y en a cinq de considerables. Tout ce pays est cultiué, l'air en est assez doux & temperé, le terroir fertile à cause des torrens, des ruisseaux, & des riuieres : car il y a cinq riuieres qui arrousent ce territoire, qui est aussi enuironné de hautes montagnes, qui luy seruent de defense & de remparts: huit citez dependent de la ville, la premiere Fungciang, 2 Kixan, 3 Paoki, 4 Fufung, 5 Mui, 6 Linyeu, 7 Lung⊙, 8 Pingyang.

Les Citez.

Yuus a diuisé le territoire de cette ville aussi bien que de sa metropolitaine : la famille de Cheua l'a mise dans la Prouince de Ki, que les premiers de cette famille possedoient lors qu'ils n'estoient encores que de petits Roys : peu de temps apres le petit Roy C'in eut la mesme Prouince en qualité de Seigneur feodataire, & c'est par là que ces petits Princes de C'in se frayerent le chemin pour ruiner l'Em-

Les anciens noms.

pire & la famille Cheua. Ie fais voir dans mon abregé, que le nom de Chinois est venu d'eux aux Nations estrangeres : la famille d'Hana nomma ce pays Hingkeing : le nom qu'elle a à present luy vient de la famille de T'anga : on tire de là des perroquets, & d'autres oiseaux qui apprennent aisément à parler. Il y a aussi vne sorte de serpent qui est fort noir, dont se fait vn antidote contre plusieurs maladies. Il se treuue vn poisson prés de la cité de Pingyang, que ceux de la Chine appellent pierre : si on en iette sur les habits lors qu'il est seché & reduit en poudre, il empesche que les vers ne s'y mettent & ne le gastent.

Nan est vne montagne fort considerable pour sa grandeur : elle commence proche de la cité de Ki, de là elle passe par le territoire des citez de Lantiē & de Hu. *Les montaignes les plus notables.*

Paoki a la montagne de Chinçang, dont le sommet semble fort approcher de la figure d'vn coq : on dit qu'il se fait vn si grand bruit & mugissement dans ses destours lors qu'il doit tonner, ou faire mauuais temps, & qu'on le peut entendre de trente stades de loin & dauantage.

Là mesme est la montagne de Xecu, c'est à dire la montagne des dix tambours de pierre, que le Roy Siuenus y fit mettre, afin que les chasseurs fissent signe aux autres, lors qu'ils verroient des bestes sauuages.

Il y a aussi la montagne de Taipe qui surpasse les autres en hauteur : le sommet en est tousiours blanc de neige mesme au milieu de l'Esté : elle paroist prés de la cité de Mui.

La montagne de Quan n'est pas fort loin de là : il y a vn tres-beau Fort pour la defence du pays : ils y prennent des faucons & des vautours, dont ils se seruent pour la volerie.

Les principales riuieres sont Yung, Guei, Ping. *Les riuieres.*

Il y a aussi vn assez grand lac à l'Orient de la ville, qu'on nomme Tung : auec vn autre appellé Hiuenpu.

La troisiesme Ville

HANCHVNG

LA riuiere de Han qui vient du costé d'Orient, passe sous les murailles de cette ville : la verité & l'effet luy ont donné le nom de Hanchung, parce que tout son territoire est presque situé entre les riuieres de Han à l'Orient, & à l'Occident : il s'esleue par tout en des montagnes qui sont fort hautes & fort frequentes, elles enuironnent beaucoup de vallées fort agreables, où on peut abondamment trouuer tout ce qui est necessaire pour viure : il y a sur tout grande quantité de miel & de cire, & force musc & cinabre : on rencontre souuent dans les chemins des troupeaux de daïms & de cerfs : ce païs produit aussi grand nombre d'ours qui sont ennemis des cerfs, ceux de la Chine en font beaucoup d'estat, & trouuent les pieds de deuant de fort bon goust. Cette ville commande à seize citez, son destroit est fort grand, mais les montagnes rendent ce païs affreux, la premiere est Hanchung, 2. Paoching 3. Ch'ingcu, 4 Yang, 5. Sihiang, 6. Fung, 7. Mien, 8 Ningkiang ☉, 9. Lioyang, 10, Hinggan ☉, 11. Pingli, 12 Xeciuen, 13 Sinyang, 14 Hanyn, 15 Peho, 16 Cuyang. *Abondance de toutes choses.* *Les Citez.*

Dans la distribution qu'Yuus fit des villes de la Chine, il placa cette ville de mesme que la precedente ? mais cét Empereur, qui estoit Astrologue, la voulut ranger sous les constellations d'Ye & de Chin : elle a esté autrefois sous l'obeïssance de ces petits Roys de Cin, & c'est par là qu'ils commencerent pour se rendre maistres de tout l'Empire, & pour ruiner la famille de Cheua : c'est là encore que Lieupangus, premier de la famille de Hana, s'estant armé contre la famille de Cina, *Les anciens noms*

laissa le titre de General pour prendre la qualité de Roy ; ce fut luy qui nomma le premier cette ville Hanchung : les familles de Tanga & de Sunga changerent son nom en celuy de Hingyuen : mais celle de Taimınga luy rendit son premier nom. Cette ville est grande & peuplée, dans vne situation extrémement forte, & enuironnée de montagnes & de forests, qui luy seruent de rempart : les Chinois ont tousiours fait beaucoup d'estat de cette place dans leurs guerres : on y void cinq temples dediez aux Heros, considerables, pour leur grandeur, l'vn a esté basti à l'honneur de Changleangus, pour conseruer vn souuenir eternel d'vn ouurage prodigieux, dont ie feray bien-tost mention : ie ne croy pas qu'il s'en treuue vn pareil dans tout le monde. Le chemin de cette ville à la capitale estoit autrefois fort difficile à cause des montagnes & valées par où il passoit ; il faloit auancer vers l'Orient, iusques aux frontieres de la Prouince de Hoüan,& retourner apres vers le Septentrion,& faire ainsi plus de 2000. stades, là où de droit chemin il n'y en auroit pas 800. stades, Dans la decadance des Empereurs de la famille de Cina & dans le tēps que Lieupangus disputoit l'Empire à Hyangyuus, Chāgleangus, hōme fort prudēt & fidele à Lieupangus dōt il estoit le Genral, fit applanir toutes ces mōtagnes, ces destours & precipices, afin de prēdre le deuāt des ennemis qui meditoient la retraite;ces mōtagnes furent donc applanies auec vne prōptitude incroyable & auec vn tres-grād trauail: y ayāt employé plusieurs centaines de milliers d'hommes,& cōmandé que toute son armée y trauaillast, & donné à chaque bande sa portion de la montagne à applanir & égaler: façon qu'on vid des murailles faites de la montagne mesme qui s'éleuoient à plomb des deux costez si hautes, qu'elles sembloient toucher iusqu'au Ciel : & quoy que la lumiere vinst d'enhaut, si auoit-on peine d'y voir en marchant : il fit faire des ponts en quelques endroits auec des poutres couuertes de planches, qui ioignoient deux montagnes.

Le temple de Changleangus

Il en commanda d'autres aux endroits ou les torrens en tombant du haut des montagnes, les creusent & interompent le chemin ordinaire, mais aux lieux où les vallées estoient vn peu plus larges, il y fit mettre des piliers, de façon que le tiers du chemin se faisoit sur ces ponts, qui sont si hauts en quel-ques endroits, que vous ne sauriez voir le fonds du precipice sans horreur : quatre caualiers y peuuent aller de front : ou ne laisse pas mesme à present de conseruer, & de refaire ce chemin pour la commodité de ceux qui voyagent il y a des villages en certains lieux, & des hosteleries pour y loger tout ce chemin est encores couuert de terre qu'on y a portée, auec des gardes fou de bois & de fer des deux costez du pont, pour la seureté des passans. Sa longueur est depuis cette ville iusqu'à la partie de la Metropolitaine qui regarde au couchant, c'est à dire, qu'il est éloigné d'enuiron trente stades de la ville d'Hanchung, où il finit : les Chinois appellent ce pont C'ientao, ou le chemin des appuys.

La montagne de Tapa commence proche de Sihiang, & s'aduance de là iusqu'à la Prouince de Suchen prés de la cité de Pa.

La montagne d'Yoniu est proche de Lioyang, c'est à dire de la pretieuse femme, car on y void la statuë d'vne femme qui est si belle, qu'on diroit que c'est plûtost la nature qui a pris plaisir à la faire, que l'art.

Cuking est vne fort haute montagne, proche de Siyang, qu'on ne la sçauroit regarder sans estonnement.

Cupe est aussi vne montagne proche de la cité de Fung, dans laquelle on compte septante & deux cauernes : là mesme est la montagne de Nanki, sur laquelle il y a vn fort grand lac : proche de là est la montagne de Vutu, dont on tire ce mineral que ceux de la Chine nomment Hiunghoang : ils estiment que c'est vn souuerain remede contre toute sorte de venins, contre les fievres malignes, & contre les chaleurs contagieuses de la canicule : ils s'en seruent quand il a trempé dans le vin : il est de couleur rougeastre & jaune, marqueté de points noirastres : il ressemble au

crayon

crayon ou à la terre qui est vn peu dure, & approche assez du vermillon pour la couleur, si ce n'est qu'il tire vn peu sur le jaune, & n'est pas propre à la peinture: I'en ay encore vne petite piece, mais ie ne voy pas que nos Medecins de l'Europe en ayent connoissance, ny que nos Autheurs en facent aucune mention.

Les deux riuieres de Han, l'Orientale & l'Occidentale, tiennent icy le premier lieu; celle qui regarde l'Orient tire son origine des montagnes de la Cité de Mincheu, & l'autre prend sa source au delà de la Cité de Fum: l'vne & l'autre coule auec vne tres-grande quantité d'eau, & s'épand par vn grand pays: elles peuuent porter nauires par tout: la Carte fera voir les autres particularitez de cette Prouince, qui sont moins considerables.

Les riuieres.

La quatriesme Ville

PINGLEANG.

Pingleang est vne ville qui a abondance de toutes choses: ses montagnes, dont l'aspect n'est point affreux mais agreable, & la fertilité de ses eaux en rendent le sejour fort plaisant: elle commande à dix Citez, la 1. est Pingleang, 2. Cungsin, 3. Hoating, 4. Chinyven, 5 Kuyven ⊙, 6. King ⊙, 7. Lingtai, 8. Choangleang, 9. Lungte, 10. Cingning ⊙.

Ses Citez.

Dans cette ville il y a trois Tēples, qui surpassent les autres en grandeur & magnificence, dediez à des Heros: on y voit vn Palais fort remarquable de la famille de Taiminga, car vn des petits Roys de cette Maison auoit accoûtumé d'y faire sa demeure: l'Empereur Yvus annexa cette ville à la Prouince d'Yung, & la voulut mettre sous les constellations de Cing & de Quei: elle fut nommée Ganti sous la famille de Hana, mais Kingyven sous celle de Sunga; ce dernier nom signifie la source de la riuiere de King: en effet, la fontaine d'où cette riuiere prend sa naissance paroist proche de la ville: d'autres l'ont tousjours appellée la ville de Pingleang, à cause de la douceur de l'air.

Les anciens noms.

La montagne d'Io est proche de Chingyven, dans laquelle se trouuent de petites pierres fort luisantes, qui ressemblent aux diamans; & proche de Hoating il y a vne vallée de trente stades en longueur, qui est si profonde & si estroite, qu'elle ne reçoit que peu de lumiere, & est tousiours fort obscure: elle est trauersée par vn grand chemin paué de pierres quarrées.

Les montagnes les plus remarquables.

La riuiere King passe au couchant de la ville, elle tourne de là vers l'Orient, elle trauerse la partie Occidentale de la Cité de King, plus elle court vers le Midy, & se décharge dans la riuiere de Guei, au Leuant de la Ville capitale de Sigan.

Les riuieres.

La cinquiesme Ville

CVNGCHANG

Cette ville est située au bord Meridional de la riuiere de Guei, elle est à l'Oüest de la ville Pingleang que nous venons de decrire. Yvus la mit autrefois au mesme rang que celle qui precede: c'est vne ville marchande fort peuplée, & vne place importante à la seureté de l'Empire de la Chine; car ses montagnes sont si peu accessibles, & ses auenuës si difficiles, qu'elle se peut mocquer de ses ennemis: il n'y a rien de plus curieux qu'vn sepulchre le plus anciē qu'il y ait de memoire d'homme; & c'est celuy de Fohuius premier Empereur de la Chine: il nasquit proche de Cin, qui est du ressort de Cungchang. Il s'y trouue aussi grande quantité de Musc. On compte dix-sept citez qui en releuent, la 1. est

La situation.

Les Citez. Cungcha'ng, 2. Ganting, 3. Hoeiding, 4. Tunggui, 5. Chang, 6. Ningyven, 7. Fokiang, 8. Siho, 9. Ching, 10. Cin⊙, 11. Cingan, 12. Cingxui, 13. Li, 14. Kiai⊙, 15. Ven, 16. Hoei⊙, 17. Leangtang.

On tire par tout icy ce mineral Hiunghoang, dont i'ay parlé cy-dessus, auec quelques petites pierres bleuës, qui tirent sur le noir marquetées de petites veines blanches : elles sont fort estimées chez les Grands ; car la plus part croyent, qu'estant broyées en poudre fort subtile & menuë, elles sont vn grand remede, & qu'elles contribuent beaucoup à les faire viure plus long-temps: cette ville a trois Temples plus considerables que les autres, dont l'vn est dedié à la mere de Fohius ; il surpasse les deux autres en grandeur & magnificence.

Durant les guerres, sur le declin de la famille de Cheua, ce pays estoit sujet au peuple de Kiangiung : la famille de Hana, apres auoir fait mourir le Gouuerneur Lungsi que celle de Cina y auoit mis, appella cette ville Thienxui : la famille de Tanga la nomma Guei Cheu, celle de Sunga Cungcheu, & celle de Taminga luy donna le nom de Cungchang.

Les montagnes les plus notables. Il y a proche de Hoeincin vne fort grande & haute Montage, appellée Sive, à cause qu'il y a tousiours de la neige. Prés de Fokiang est la montagne de Xecu, qui se nomme ainsi, à cause d'vn tambour de pierre : les Chinois disent qu'ils ont remarqué, que lors qu'il fait du bruit, c'est vn presage qu'ils doiuent auoir guerre. Prés de la cité de Cing est la montagne de Loyo, sur laquelle est la statuë d'vn grand Lion ; de sa bouche découle vne fontaine. Là mesme est la montagne de Cheuch'i, qui va iusques aux confins de la cité de Siho : sur son plus haut sommet elle a vne plaine d'enuiron vingt stades.

Ils escriuent que prés la cité de Cin, sur la montagne de Pochung, il naist vne herbe nommée Hoaco, qui rend sterile lors qu'on en mange. Il y a plusieurs autres montagnes, mais où il n'y a rien digne de remarque.

Les riuieres. Proche la cité de Ching il y a vn petit lac, planté tout au tour d'arbres & de fleurs : les bourgeois le nomment leur delices, & s'y assemblent souuent pour faire festins.

Proche de la cité Cin, vn autre lac qui s'appelle Tienxui, c'est à dire eau celeste ; parce que son eau remedie à plusieurs maladies.

Le grand lac de Tien en est proche, n'estant esloigné que de vingt stades de la cité de Ven.

Il y a vne petite Isle prés de Leangtang qu'on nomme Pipa, & vne fontaine tres-agreable proche de Siho.

La sixiesme Ville

LINYAO.

L'Or & nombre d'autres choses qu'elle produit. SI nous aduançons vn peu vers l'Occident, nous y rencontrerons la ville de de Linyao, qui est remarquable en ce que c'est là où la grand' muraille finit : elle a pour bornes les montagnes qui sont prés les bords de la riuiere Iaune : elle a esté embellie par vn Roy de la famille de Taiminga qui y a fait sa demeure : & a aussi de la reputation à cause de la quantité d'or qu'on amasse dans le sable, dans les montagnes & dans les torrens qui sont proches. Ce pays montagneux produit des Hures ou bœufs sauuages, & des animaux qui ressemblent fort aux tigres, on les nomme communement Pau : les Chinois en recherchent fort les peaux pour s'en habiller : il y a beaucoup de bestes à laine, semblables à celles qui sont dans la Perse & en Tartarie : elles ont la queuë fort longue & fort grosse, la chair en est plus delicate qu'aucune autre : on y trouue aussi diuerses sortes de poires & de

La figure de cet animal est dans les Relations des plantes de la Chine.

pommes. Les temples les plus considerables sont trois. Dans le partage qu'Yvus a fait du pays, dont nous auons parlé cy-dessus, il y comprit cettuy-cy, & c'est là où a esté la Seigneurie de Sikiang: quand la famille de Cina se fut emparée de ce pays, elle le nomma Lungsi, celle de Sunga Yencheu; mais le Roy Sui l'appella Kinti de la quantité d'or; car le mot de Kinti signifie terre d'or: la famille de Tanga luy a donné le nom d'à-present: cette ville est bastie sur vne montagne, & elle en renferme vne partie de ses murailles, appellée Paoting; elle commande à cinq citez, dont la 1. est Linyao, 2. Gueyyven, 3. Lan ⊙, 4. Kin, 5. Ho ⊙.

Les montagnes les plus celebres.

La montagne de Caolan embrasse la cité de Lan, comme si c'estoit vn theatre: & en fait vne belle & grande perspectiue: là est cette grande montagne de Pexe, dans laquelle ce General Leanghooius si renommé ayant esté assiegé par les Tartares, & ne pouuant auoir d'eau pour rafraîchir son armée, fit vn vœu à cette montagne, pour auoir dequoy donner à boire à son armée, ils disent, qu'il y parut tout aussi-tost vne fontaine. Prés de la cité de Ho est la montagne de Ciexe, qui a deux sommets fort hauts, entre lesquels passe la riuiere Iaune, comme si elle entroit par vne porte. Au dessus de la cité de Lan il y a vne vallée fort agreable, qui est fertile à cause de la riuiere qui l'arrose; de là vient qu'il y a si grand' quantité de bestail & de bled, elle se nomme la vallée d'Yu, qui ne ressemble pas mal à nostre vallée de l'Adice.

Les riuieres.

La riuiere Saffranée est au Couchant de la cité de Lan: la riuiere de Yao, passe proche des murailles de la ville; ses eaux font vn si grand bruit, qu'on diroit que c'est vn tonnerre: la source en est dans Sifan, autrement les terres du Prete Iean, & du Tibet.

La septiesme Ville

KINGYANG.

ON estime la Ville de Kingyang pour la force & fermeté de ses murailles, & pour la profondeur des fossez qui l'enuironnent: c'estoit vne place considerable contre les inuasions des Tartares: elle a plusieurs chasteaux qui sont proches de la grande muraille: ce pays n'a pas tousiours esté sous l'Empire de la Chine; car il dépendoit de Tanyu dans la Tartarie; mais Xius, le premier de la famille de Cina, s'en estant rendu maistre, en chassa les Tartares, l'enferma au deçà de la grande muraille, & le nomma Peti: la famille de Tanga l'appella Kincheu: le nom qu'il a à present luy a esté donné par celle de Sunga. Tout ce pays est arrosé de plusieurs eaux & riuieres: ses montagnes & ses grandes riuieres luy seruent de rempart. Il y a trois Temples fort illustres, dont l'vn est dans la ville tout à fait grand & superbe: dans vne des sales, basties sur de grandes colomnes, on voit plus de trente-sept figures de la famille des Roys de Cheua. On recueille icy vne sorte de ris qui purge, & prouoque les vrines: il y a aussi vne certaine herbe semblable à des cheueux blonds; les Chinois la nomment Kinsu, c'est à dire, soye dorée: elle est amere au goust, plutost froide que chaude, & guerit la gale: il y a aussi vne sorte de febve, qui est vn souuerain & excellent remede contre tous les venins. Cette ville a cinq citez sous sa iurisdiction, dont la 1. est Kingyang, 2. Hoxi, 3 Hoan, 4. Ning ⊙, 5. Chinning.

Les plus grandes raretez.

Les montagnes les plus considerables.

Au Nord de la ville est la montagne de Taipe, qui commence prés de la source de la riuiere de He. Proche de la cité de Hoan est la montagne d'Vlum, sur laquelle il y a vn Fort pour la garde du pays; proche de Chinning est la montagne de Lo, où on void vingt & sept statuës humaines: ils disent que c'est la nature qui les y a mises.

Les riuieres. La riuiere d'Hon passe prés de la cité d'Hon, à qui elle a donné le mesme nom. Celle de Pefuen est au Leuant de la ville : la carte fera voir le reste. On ne doit pas passer sous silence les lacs de Pepao, qui sont au Nord de la Ville : celuy de Fung qui est proche de la cité d'Hoxui, est remarquable pour son eau fort claire : celuy de Xahu est plus long ; car il va iusqu'aux frontieres de la cité d'Hoxui, & commence pres de la cité de Ning, Le lac de Hoama, qui est au Septentrion de la ville, a quarante cinq stades de longueur : là mesme il y a deux lacs qui sont salez, dont on tire beaucoup de Sel ; c'est pourquoy on les nomme Yenchi, c'est à dire les estangs à sel. Pres de la cité de Chinning il y a vne fort belle fontaine, claire comme cristal, qu'on nomme Oingxui.

La huitiesme Ville

IENGANG

CE pays n'a pas toûiours esté de l'Empire de la Chine : l'Empereur Xius, qui s'en empara le premier, le ferma d'vne grande muraille. Cette Ville est située sur le bord Septentrional du lac de Lieú, dans vn lieu agreable & fertile : ce qui en augmente la beauté, est vne montagne renfermée dans les murailles, remarquable par diuers edifices tant publics que particuliers qu'on y a bastis. Cette ville commande à dix neuf citez, la premiere est Iengan, 2 Gansai, 3 Canciuen, 4 Ganting, 5 Paogan, 6 Ychuen, 7 Ienchuen, 8 Ienchang, 9 C'ingkien, 10 Feu⊙, 11 Cochuen, 12 Chungpu, 13 Ykiun, 14 Suitte⊙, 15 Miche, 16 Kia⊙, 17 Vpao, 18 Xinmo, 19 Fuco. Il distille de ses montagnes vne liqueur bitumineuse qu'on nomme d'ordinaire huile de pierre, dont on se sert pour la lampe & pour guerir la gale : ce pays abonde aussi en fourrures precieuses, principalement en martes Zibelines : il y a quantité de marbres de toute sorte, il produit aussi vne fleur qu'ils nomment Meutan, les Chinois en font beaucoup d'estat, le nom qu'ils luy ont donné vaut autant à dire que la Reyne des fleurs ; elle est plus grande que les roses de nostre pays, & luy ressemble quand à la figure, mais ses fueilles sont plus larges : elle n'a pas si bonne odeur, mais la surpasse en beauté : elle n'a point d'espines & a la couleur plus blanchastre, comme si elle estoit meslée de blanc & de rouge : on en trouue aussi de rouges & de jaunes : l'arbrisseau qui la produit ne resemble pas mal au sureau de nostre pays : on cultiue cette fleur par toute la Chine dans les jardins des curieux, auec beaucoup de soin & d'artifice, on la doit couurir dans les lieux où il fait fort chaud, pour la garder des ardeurs du Soleil. Il n'y a que deux Temples dediez aux Heros.

L'abondance de toutes choses.

La fleur de Meutan.

Les principales montagnes. La premiere montagne se nomme Chingleang, au Nord-est de la Ville ; dans vne de ses cauernes on voit vne peuple d'idoles, i'entens dix mille statuës, toutes taillées sur des pierres dures, les vnes plus petites, les autres plus grandes : elles furent toutes faites par le commandement d'vn certain Roy qui viuoit dans la solitude.

La montagne de Mengmuen est au Leuant d'Ychuen, elle forme vne Isle dans la riuiere Iaune.

Prés de la cité de Feu est la montagne d'Ingtao, elle se nomme ainsi à cause de ses cerisiers.

Proche de la cité d'Ykiun est la montagne d'Yohoa : elle a ce nom à cause d'vn Palais qui y est basty. Prés d'Ienchang est la haute montagne de Tochen, dont la montée est difficile & l'aspect affreux : elle est si roide par tout, que peu de personnes s'y peuuent aysement defendre, contre vn plus grand nombre ; car il y a des

bourgs & des Campagnes qu'elle renferme : prés de la ville de Taohoa est vne cauerne dont on tire le cinabre.

La riuiere de Vuting est proche de Cingkien, on la nomme communement l'inconstante ; parce que comme elle court en des lieux sablonneux, aussi est elle tantost fort haute, tantost extremement basse : le lac de Lieu est au Midy de la Ville, on le nomme ainsi à cause qu'il est plein de saulx.

Les riuieres.

Pres de Paogan on voit la riuiere de Kiemo, dont on dit que l'eau est si legere qu'elle ne sçauroit porter ny bois ny vaisseau; car ils vont tout aussi tost au fonds, comme s'ils estoient dans l'air.

Eau d'vne nature merueilleuse.

Les places d'armes.

Aprés auoir fait la description des villes & des citez, reste celle des Forts qui sont dãs l'enceinte ou hors de la grande muraille, pour la deffendre auec tout l'Empire; cõme aussi de ceux qui sont d'vn costé & d'autre dãs cette Prouince, mais particulierement de ceux qui sont au couchant pour resister aux Royaumes de Cascar, de Samahan, & de Tanyu; les neuf suiuants sont les principaux, le premier est Socheu⊙, Xacheu⊙, 3 Xancheu⊙, 4 Iungchang⊙, Leangcheu⊙, 6 Choanglang⊙, 7 Sining, Chiny⊙, 9 Culang⊙; il y en a plusieurs qui sont plus petits, le premier Ninghia, 2 Ninghiachung, 3 Yaocheu⊙, 4 Mincheu⊙, 5. Hocheu⊙, 6 Cinglu, 7 Yulin, 8 Chinsan, 9 Xetu, 10 Hantung, 11 Pinglu, 12 Mingxa, 13 Guei, 14 Sengquei : & dans la grande muraille, cõme elle va du leuant au couchant on trouue les Forts qui suiuent, 1 Semuen, 2 Kinthang, 3 Huama, 4 Pecho, 5 Taxum, 6 Pu'kiue, & encor d'autres moins considerables.

Le Vice-Roy fait sa demeure dans Cancheu, qui est vne ville de guerre : ce n'est pas le mesme que celuy qui fait sa residence dans la ville capitale de Sigan : c'est là aussi que demeurent les autres Magistrats qui sont les plus considerables, & qui ne reçoiuent leurs ordres que de la Court mesme : cette ville est extremement fortifiée contre les entreprises des Tartares : les soldats sont tous choisis, & diuisés en troupes au tour de la ville. Il y a vne campagne de sable jaune où il y a fort peu d'arbres & d'herbes, aussi est-ce vne partie du desert de Xamo, & peut estre celle que les Cosmographes de l'Europe nomment Lop.

Socheu est aussi vne ville extremement forte : le Gouuerneur qui y est a beaucoup de pouuoir : elle est diuisée en deux parties : les Chinois, que les Turcs, & ceux d'Astracan nomment Catayens, habitent dans la premiere, & les Mahometãs & estrangers dans l'autre ; ils y viennent de l'Occident pour trafiquer, c'est de là que vient le nom de ce desert qui en est proche, sçauoir Caraquatay, qui signifie le pays de ceux du Catay : parce qu'aussi il y a nombre de Chinois qui y habitent : voicy les plus grandes raretez qu'il y ait ; la ville de guerre Ninghia qui est renfermée de la montagne d'Holan, comme d'vne muraille : cette montagne a trois cens stades de circuit : il s'y trouue force cheuaux sauuages; dans Yaocheu il y a beaucoup de musc : Mincheu des perdrix, & des poules qui ont de la laine : il y a grande abondance de chanvre dans Hocheu, comme aussi du musc, des mirabolans, & du bois de senteur, qui ressemble à celuy de Sandal.

En quel lieu est Caraquatay.

La montagne d'Hiaiken, est au bord de la riuiere Iaune proche de Ninghia, au plus estroit de la vallée qu'elle fait, paroît la riuiere Iaune qui passe auec beaucoup de violence : il y a vne tour fort antique sur le sommet de cette montagne, & bien qu'elle soit presque toute tombée par terre de vieillesse, si ne laisse on pas d'y compter encor cent quatre vingt marches: c'est vn ouurage tout à fait admirable, ayant falu porter le ciment & les pierres à vne si grande hauteur.

Les plus fameuses montagnes.

Les Chinois disent que proche de Chegan & au bord il y a vn pont qui se nomme Fi, qui joint deux montagnes d'vne seule arcade, qui a bien quarante perches

Chinoises, c'est à dire quatre cent coudées de largeur, & cinquante de hauteur en ligne perpendiculaire; la riuiere Iaune passe dessous: ils adioustent qu'on mit trois ans à le faire, & le nomment auec raison le pont volant.

Proche d'Yalin est la montagne de He, où les Tartares vont souuent chercher du fourrage & de la pasture pour leurs troupeaux & bestail; il y a quantité de torrents & de ruisseaux, d'où vient qu'il y croist aussi de l'herbe en abondance: l'autre montagne se nomme Kilieu, qui est proche de Leangcheu, & fort frequentée des Tartares.

Les riuieres. Les Chinois mettent au Zud-ouest de Socheu la mer ou le lac de Cing; c'est à dire la mer noire, qui a en longueur cent cinquante stades.

Des lacs salez. Il y a deux lacs salés proche de Ninghia, l'vn plus grand que l'autre, ausquels la nature aide à produire du sel, sans que les hommes y contribuent rien de leur peine ny de leur labeur.

Riuiere merueilleuse. Proche de Cancheu est la riuiere de Io, les Chinois la nomment Io auec bonne raison; car le mot signifie debile: en effet ses eaux sont si foibles & legeres, qu'elles ne peuuent pas mesmes porter des pailles: elle coule vers le couchant; mais les Chinois ne marquent pas jusqu'où elle va, & par où elle passe.

Le lac de Hungyen est proche de Oancheu, le nom signifie sel rouge; car aussi y fait on du sel rougeastre: les cartes feront voir le reste.

LA QVATRIESME PROVINCE.

DE XANTVNG.

ENTRE les Prouinces qui sont au Septentrion, celle de Xantung est la quatriéme, elle pourroit auec raison passer pour vne fort grande Isle; car elle est bornée de la mer au Nord, à l'Orient, au Midy, & arrosée presque toûjours des riuieres du costé du couchant; c'est pourquoy elle peut porter des nauires presque partout: la Prouince de Pexing, & le Golfe de Cang la bornent au Septentrion: à l'Orient elle aboutit à la mer, & la riuiere de Ci, la coupe par le milieu: la Prouince de Nanking & la mer luy seruent de limites au Midy, & la riuiere Iaune la separe de Nanking: le fleuue de Iun, dont le Canal a esté fait par artifice, & celuy de Guei qui est naturel, en ferment tout le reste de cette Prouince. La grande quantité de riuieres, de lacs & des ruisseaux rend le terroir de cette Prouince fertile & fort abondant en tout ce qui est necessaire en bled, ris, millet, froment, orge, féues, phaseoles, en toute sorte de grains & de fruits: il n'y a que la seicheresse, & le dégast des sauterelles, qui interrompt quelquesfois cette heureuse abondance: il y pleut rarement: toutefois il y a des campagnes si grandes & si fertiles, qu'on dit que lors qu'vne année est fertile, la pleine recolte peut suffire toute seule pour dix ans, & pouruoit mesme aux autres Prouinces.

Les limites. *Abondance de fruits.*

On y a les poules & les œufs à bon marché, & les plus gras chapons ne coûtent

gueres d'auantage; & ce qui ne se pratique quasi point ailleurs, c'est qu'on a meilleur conte des plus gros & des plus gras chapons que des poulets: Il n'y a point de lieu où on donne les Faisans, les perdrix & les cailles à meilleur marché, comme aussi les lievres; car il n'y a point de Chinois qui soiét plus grãds chasseurs que ceux de cette Prouince: elle produit aussi des loups, qui apportent du dommage au pays & aux hommes; & il y a si grande quãtité de poisson dans les lacs, riuieres, & dans la mer, que vous y pouuez auoir dix liures de poisson pour vn liard de nostre pays. La soye y croit d'elle mesme dans les arbres & dans la campagne, sans estre filée par des vers à soye domestiques, mais par d'autres qui ne ressemblent pas mal aux chenilles: ils ne la tirent pas en rond ny en ovalle, mais bien en fils tres-longs, qui sortent peu à peu de leur bouche; la soye en est blanche: ce fil s'attache aux arbrisseaux & aux buissons, selon qu'il est poussé d'vn costé & d'autre par le vent, on l'amasse & on en fait des estoffes de soye, & bien qu'elles soyent vn peu plus grosses que celles qui sont faites de soye filée dans la maison, si est-ce qu'elles sont plus serrées & plus fortes.

Soye qui naist dans les arbres & dās les champs.

Ce pays produit aussi de tres excellentes poires de toute sorte, des chastaignes & diuerses sortes de noix: mais il y a si grand quantité de prunes, qu'elle les seiche & en fait part aux autres Prouinces, aussi bien que de ses poires: il y a de plus vne sorte de põmes que ceux du pays appellent Suçu, on en trouue dans les autres Prouinces, mais il y en a plus grande abondance dans cel'e cy: on les seiche cõme les figues dans l'Europe & on les garde toute l'année; les Marchands en vendent par toute la Chine, ces pommes sont vn peu plus grosses que ne sont les nostres, presque rondes, rouges & vermeilles: leurs pepins sont plats & ronds, de la grosseur d'vn liard: renfermés dans vne escorce dure comme du bois: or ces pepins ne sont pas dans le cœur de la pomme, mais ils se touchent les vns aux autres dans la chair vers la pelure, ou leur partie la plus pointuë est tournée: quelque-fois il y en a dix, quelque fois cinq, plus ou moins, selon la grosseur de la pomme: il y en a aussi qui n'ont point de pepins, & dont la chair est toute rouge, & quand elle est meure, elle deuient molle comme vne corme, & a vn goust tres-bon & tres-agreable. & il se forme dessus comme vne crouste de miel ou de sucre qui est seiche, de sorte que vous croiriez que c'est vne escorce de citron confite: il y en a aussi quelques vnes qui ont l'escorce verte, qui estants meures ne viennent pourtant iamais molles, mais qu'on coupe auec vn coûteau comme les nostres, ou à qui on oste la peleure auec les dents: du reste ne different pas de celles qui sont rougeastres: Ie ne crois pas que ce fruict croisse ailleurs que dans la Chine: l'arbre, sur lequel il croist, est mediocrement grand, & n'a presque pas besoin d'estre cultiué.

Quantité de fruits.

La Pomme de Suçu.

Le liure de la Chine, qui contient le nombre des hommes qui se trouuent en chaque lieu, fait son conte dans cette Prouince de 770555 familles, & de 6,759,675 hommes. Ce peuple a l'esprit plus pesant & plus grossier que les autres Chinois: il y en a peu parmy eux qui reussissent entre les gens de lettres; ils sont laborieux & supportent le froid: & sont forts & hardis. I'ay souuent veu des enfans, qui ne se joüoient pas seulement tous nuds en hiuer, mais qui se jettoient dans les riuieres, ou on dit qu'on les laue quand ils naissent: de là vient qu'ils supportent le trauail & qu'ils sont si courageux. Il ne faut donc point s'estonner si ce pays produit tant de voleurs, qui se sont rendus quelquefois si considerables par leur forces, & par leur nombre qu'ils ont esté capables de faire des armées & d'aspirer à l'Empire. Ils ont eu cy-deuant de si fameux chefs parmy eux, qu'ils en ont donné tous les noms aux cartes dont on joüe en la Chine, pour distinguer la valeur & le rang de chacune; aussi en ont ils autant que nous, en effet elles ne different en rien des nostres; car il y en a de quatre diuerses couleurs, horsmis qu'au lieu des rois, des valets & des dames, ils representent la teste de ces brigands auec leur noms, afin que ceux qui joüent, (qui par fois deuiennent eux-mesmes des voleurs) ayent horreur de leurs actions en joüant & se souuiennent de leur mauuaise fin.

Le nombre des hommes.

Cette Prouince a beaucoup souffert dans cette guerre des Tartares, à cause de la temerité de ce peuple, & de son courage; car comme ils se reuoltoient contre les Tartares, tantost d'vn costé tantost de l'autre; aussi ont ils esté affligez par de grandes deffaites; de sorte que la plus grand part de cette nation a esté taillée pieces, & tout le pays ruiné.

Dans toute la Prouince de Xantung, on compte six villes pour les plus considerables, & plus de quatre vingt douze citez. Le Tribut du millet, du ris & du froment est de 2,8,1,2119 sacs; de soye filée elle en paye 54,990 rouleaux; de liures de coton 52, 449; de bottes de paille & de foin 3824,290; outre le reuenu des Bureaux, dont il y en a trois sur la riuiere d'Iun, où tous les Nauires qui vont à Peking doiuent payer: & bien que les droits des marchandises, qui passent outre ne soient pas grands, toutefois il y a tant de sorte de marchandises & en si grande quantité, que j'ay ouy dire souuent aux Gouuererneurs qu'ils montoient jusques à dix millions, ou bien cent fois cent mille escus, outre ce que les Gouuerneurs en prenent en cachete.

Le tribut.

La riuiere d'Iun augmente principalement les richesses de cette prouince: son canal a esté fait par artifice: c'est sur cette riuiere que tous les vaissaux de l'Empire passent pour porter leur marchandise à la Cour à Peking: ce grand canal commence au Septentrion de la Ville de Socien, au bord de la riuiere saffranée, d'où on mene tous les vaisseaux, qui y abordent de tous costez dans cette riuiere d'Iun, & il va de là iusques à la cité de Cining, puis en suite iusquà la cité de Lincinq, ou il se descharge dans la riuiere de Guei, & à cause qu'en plusieurs endroits de ce canal, il n'y a pas assez d'eau pour faire passer les grands vaisseaux: on la soustient par des escluses: l'y en ay compté plus de vingt, c'est vn ouurage qui est fort beau & de durée, on a laissé vne porte pour y faire entrer les nauires: ils la ferment auec des aix fort grands & espais, puis les ayants leuez par le moyen d'vne roue & d'vne machine auec beaucoup de facilité, ils donnent passage à l'eau & aux nauires, iusques à ce qu'ils les ayent fait passer par la seconde porte auec le mesme ordre & la mesme methode; & ainsi en suite par toutes les autres; mais à moitié du chemin, auant qu'on vienne à Cining, ils font entrer autant d'eau qu'ils veulent du lac Cang par vne fort grande escluse, & l'arrestent quand il faut, de peur que l'eau ne coule trop, & que le lac ne tarisse; car l'eau de ce lac est bien plus haute que n'est pas le pays qui en est proche; c'est pourquoy dans vn si petit espace de pays, il s'y trouue pour le moins huict escluses, qu'on nomme communement Tung Pa, à raison qu'elles soustiennent la trop grande impetuosité de l'eau.

Le grand canal d'Iun fait par artifice.

Les Escluses de la Chine.

Et pour vne plus grande commodité, affin que quand les vaisseaux arriuent au lac, ils ne soient pas contraints de passer au trauers, ils ont fait au bord de ce lac vn fossé ou canal, auec de fort belles digues des deux costez, par où tous les vaisseaux passent auec facilité. Certes si ceux qui se meslent de conduire les eaux & nos Architectes de l'Europe voïoyent la longueur de ce canal, l'epaisseur & la hauteur de ces digues, leur force & leurs ornemens faits tous de pierre de taille si solides, ils auroient sans doute sujet d'admirer l'industrie des Chinois; à peine se trouuera-t'il vne nation, qui puisse venir à bout de si grands trauaux, auec tant de diligence. Il y des hommes à chaque escluse, qui sont gagez des deniers publics, pour tirer les nauires iusqu'à ce qu'ils soient passez. C'est par ce canal que les nauires vont de la riuiere Iaune iusqu'à Peking; on verra en suite quelle nauigation elles font pour entrer dans la riuiere Iaune.

LA

La premiere Ville ou la Capitalle.

CINAN.

L'Empereur Yvus mit la Ville Metropolitaine de Cinan auec tout son pays dans la Prouince de Cincheu, & la plaça sous la constellation de Guei; elle a depuis vn fort long-temps le nom de Cinan, à cause de la plus grande riuiere de cette Prouince qui s'appelle Ci; & pour lors les Roys de Cy y tenoient leur Cour; mais quand ils eurent esté defaits par la famille Hana, elle nomma cette Ville Cinan; parce qu'en effet elle est au Midy de la riuiere Ci, & que Nan signifie le Midy: apres elle changea de nom & fut appellée Linchi sous la famille de Tanga; mais celle de Taiminga luy rendit son plus ancien nom de Cinan.

Le nom de la Ville

La Ville de Cinan est fort grande, bien peuplée, & celebre pour la magnificence & grandeur de ses bastimens: elle est située dans vn lieu marescageux: il-a des lacs dans la ville & hors des murailles; c'est pourquoy elle est ouuerte par tout pour les basteaux: ce n'est pas toutesfois que vous n'y puissiez aller par tout à pied, y ayant quantité de ponts pour cét effet, entre lesquels est celuy de Pehoa; ce pont a plusieurs arcades, qui ioignent vne Isle nommée Taiming, aux deux bords d'vn lac qui a le mesme nom, & qui est enfermé des murailles de la ville: il y a vn autre pont sur le mesme lac qui se nomme Fuyung, basti de pierre quarrées, qui ne doit rien de reste à l'autre.

Sa situation, & ses commoditez.

Vn des Roys de la famille de Taiminga a tenu sa Cour dans cette ville, mais les Tartares l'ayāt fait mourir, ils n'y ont riē laissé que les palais & des jardins de plaisance. Il y a plusieurs Tēples pour leurs Idoles & pour leurs Heros, dix entr'autres qui sont les plus considerables, mais celuy de Tungo les surpasse de beaucoup en grandeur, ayant esté basti par Hoangtius, c'est là où ils estiment que plus de soixante & douze Roys ont vescu, tous hommes paisibles, deuots & Religieux; ces Princes durant leur retraitte l'ont embelli de superbes & magnifiques piliers, & de bastiments qui y sont encor plus admirables: leurs Prestres qu'on nomme Bonzes iouïssent de grands reuenus: on voit aussi dans les montagnes de fort beaux sepulchres, tant des Roys que des principaux du pays. Pour la Compagnie de IESVS, elle y a vne Eglise dediée au vray Dieu, & deux Peres, qui trauaillent merueilleusement bien dans cette vigne du Seigneur,

Le Temple de Tungo.

Ce pays ne doit rien de reste à aucune autre des Prouinces du Septentrion; car il-y-a grand quantité de millet & de toutes sortes de grains: & ses pasturages nourrissent beaucoup de bestail: elle commande à trente citez, dont la 1. est Cinan, 2 Changkieu, 3 Ceuping, 4 Chagxan, 5 Sinchiug, 6 Ciho, 7 Citung, 8 Ciyang, 7 Cichuen, 10 Iuching, 11 Linye, 12 Changc'ing, 13 Fiching, 14 Cingching, 15 Ling, 16 T'aigan, 17 Sintai, 18 Laiuú, 19 Te, 20 Tep'ing, 21 P'ingyuen, 22 Vuting, 23 Yangsin, 24 Haifung, 25 Loling, 26 Xangho, 27 Pin 28 Licin, 29 Chenhoa, 30 P'uta'i.

Qualité de ce Pays.

Les citez.

Hoang est vne grande montagne qui commence proche de Changkieu, de là elle s'estend jusqu'à Cichuen, puis aux enuirons de Ceuping: la montagne de Champe commence proche de la cité de Changxan, & va jusqu'à Ceup'ing, où il y a vn Temple fort celebre: la montagne de Tai est tres-haute & tres-grande elle est proche de Taigan: ceux de la Chine disent qu'elle a quarante stades, & qu'ils peuuent voir le Soleil de son sommet au premier chant du coq: il y a plusieurs cauernes dans cette montagne, beaucoup de Temples auec quantité de Sacrificateurs qui y viuent presque de mesme que nos Hermites.

Les mõtagnes les plus remarquables.

Proche de Laiuu est la montagne de Taxe, d'où on tire du fer.

Les riuieres.

La mer bat les terres des citez de Pin, de Licin, Haifum, & de Chenhoa.

Le lac de Taming est dans la partie Occidentale de la ville, il en sort vn canal qui va au lac de Choing, qui aussi est dans les murailles : de ces deux lacs on a conduit des canaux par tout la ville, afin de la rendre nauigable; ouvrage certes tout à fait admirable : ces canaux conduisent au lac de Cioxan, qui est hors la ville du costé du Septentrion.

Il y a vn fort grand lac proche de Changkieu, qui se nomme Peiun : il abonde en poisson, en fruicts de Linkio, & en fleurs de Lien, dont j'ay fait la description ailleurs.

On compte au Midy de la ville plus de septante & deux fontaines, il y en a vne entre autres qui s'appelle Kiuto, dont l'eau est beaucoup plus excellente que celle des autres.

La riuiere d'Yo passe prez de Changkieu, elle prend sa source dans la montagne d'Hosien.

La Seconde Ville.

YENCHEV.

La situation. CE territoire sous l'Empereur Yvus estoit diuisé en deux parties, dont l'vne estoit comprise dans la Prouince d'Yencheu, & l'autre dans celle de Siucheu : de sorte qu'elle estoit sous deux constellations, sçauoir sous celle de Quei & de Leu : tout ce pays est renfermé de deux riuieres fort celebres de Ci & de la Saffranée : la riuiere de Ci arrose le pays qui est au Nord, & la Iaune celuy qui est au Midy, où il y a plusieurs belles campagnes, des montagnes couuertes de bois des lacs, & des riuieres riches en poissons; elle est cultiuée par tout, l'air en est doux & temperé & le terroir extremement fertile. C'a esté autrefois le Royaume de Lu ou la Ville se nomme Xanyang, les Roys de Cu s'en rendirent apres les maistres : la famille de Sunga la nomma Taining; neantmoins elle a toûjours retenu le nom qu'elle a d'Yencheu; elle commande à vingt & sept citez, dont la premiere est Yencheu, 2 Kioheu, 3 Niuyang, 4 Ceu, 5 T'eng, 6 Ye, 7 Kinhiang, 8 Yutai, 9 Tan, 10 Chinguu, 11 Cao⊙, 12 Cao, 13 Tingt'ao, 14 Cining⊙, 15 Kiaciang, 16 Kiuye, 17 Kiunching, 18 Tungping⊙, Venxang, 20 Tungo, 21 22 Iangco, 23 Xeuchang, 24 Y[illegible], 25 T'anching, 26 Fi, 27 Suxui. *Les citez.*

Entre ces citez Cining doit estre mise la premiere, car elle surpasse ou à tout le moins elle égale sa capitale, pour sa grandeur, quantité de monde, pour le nombre de ses marchandises, & mesme pour la reputation d'estre vne des villes les plus marchandes de la Chine; car estant située au milieu de l'aqueduct ou canal d'Iun, tous les vaisseaux y doiuent passer & payer les droits.

Cungfutius. Cette ville auroit assez de gloire de cela seul, qu'elle a eu vn Roy de la famille de Taiminga : mais ce qui la releue dauantage, au jugement des Chinois, c'est que Cungfutius, ce Philosophe si celebre, est né dans son territoire, à sçauoir dans la cité de Ceu, dans laquelle on luy a dedié plusieurs Temples, qui sont autant de marques à la posterité de la reconnoissance des Chinois : il y en a 15 principalement qui luy ont esté dediez, & à d'autres Heros, où on void plusieurs sepulchres, mais celuy de Cungfutius est le plus grand.

Ils raportent que le pays produit de l'or proche de Kinhiang, & qu'on auoit anciennement accoutumé de l'y amasser, c'est de là que cette cité a eu son nom; car le mot de Kinhianc vaut autant à dire que pays ou terre d'or; on le tiroit principalement de la montagne de Kiuye.

Les montagnes les plus notables. Proche de Kioheu est la montagne de Fang, celebre par les sepulchres des parents de Cungfutius. Hing est vn costeau proche de Ningyang : il s'appelle ainsi à cause de la quantité d'abricots qu'il y a. Changping est vne montagne proche de

la cité de Ceu, où on dit que Cungfutius nasquit, dans la cité qui porte le mesme nom que la montagne, où on void les ruines d'vne ville antique. Proche de la cité d'Ye est la montagne de Kiun, assez agreable, & où il y a plusieurs bourgs. Fung est vne montagne proche de Tungping, tellement meslée de forests & de campagnes, que c'est vn païsage à peindre; ceux de la Chine la comparent au beau tafetas à fleurs.

Proche de Taigan est la source de la riuiere Veu; de là elle passe proche de Ningian & de Venxang. La riuiere de Su passe aussi proche de la cité de Suxui, où elle prend sa source & luy donne son nom: apres elle passe par le territoire des citez de Kioheu & de Cining. *Les riuieres.*

Les lacs sont, 1 Nanuang proche de la cité de Ven, 2 Toxan, 3 celuy de Faulius proche de Tingtao, 4 Leangxan proche de Tungping, 5 Lui, c'est à dire le lac du tonnerre prez de la cité de Cao; car au milieu il y a vne pierre, dont le corps ressemble à vn dragon, & la teste à vn homme: ceux de la Chine la nomment l'esprit du tonnerre, & disent que si on luy frape le ventre, qu'il en sort vn bruit comme celuy d'vn tonnerre. Il y a encores d'autres lacs moins considerables. Prez de Ningyang est la fontaine de Tao, c'est à dire du brigand, dont Cungfutius, disent-ils, ne voulut jamais boire, quoy qu'il eust grande soif; tant il auoit d'auersion pour le nom mesmes d'vn meschant homme.

La troisiesme Ville.

TVNCHANG.

LE pays de la Ville de Tunchang sous l'Empereur Yvus estoit compris dans la Prouince de Yencheu, & placé sous les constellations de Cuei & de Xe. Au temps des Roys vne partie estoit dans l'obeïssance du Royaume de Ci, l'autre de Guei, & l'autre de Chao: la famille de Hana nomma cette ville Ciyn, & celle de Tanga, Poping; celle de Sunga luy donna le nom de Pocheu; pour celuy qu'elle a à present c'est la famille d'Iuena qui le luy a imposé. Son terroir est vni & fertile, produit des fruits en abondance & de toute sorte, de façon qu'il n'y manque presque rien de ce qui se treuue ailleurs, ny qui soit necessaire à la vie: les vers à soye y filent aussi grande quantité de soye. Pour la ville elle est celebre & magnifique, & commande à dix-huit citez, dont la premiere est Tungchang, 2 Tangie, 3 Poping, 4 Choangping, 5 Kieu, 6 Sin, 7 Cingping, 8 Keu, 9, Lincing☉, 10 Quontao, 11 Caotang☉, 12 Gen, 13 Hiacin, 14 Vuching, 15 Po☉, 16 Fan 17 Quonching, 18 Choaching. *Anciens noms.*

Entre ces citez, Lincing surpasse toutes les autres, soit dans le nombre d'habitans, dans l'abondance de toutes choses, dans la magnificence de ses bastiments, & pour estre vne ville marchande & fort renommée; de sorte qu'elle cede à peu de villes de cet Empire; car elle est située dans vn lieu où la riuiere de Guei & le canal de d'Iun s'assemblent: de là vient que les nauires y abordent presque de toute la Chine, & qu'elle est comme le magazin de toutes sortes de marchandises. Il y a vn Bureau où trois Commis en reçoiuent les droits; elle a quantité de bastimens considerables, & plusieurs Temples. Et entr'autres vne tour hors des murailles, d'vne structure & d'vne magnificence sans pareille: la figure en est octogone, elle a huict estages; sa hauteur depuis le fondement iusqu'au sommet est de nonante coudées, & sa largeur à proportion: l'exterieur de la muraille est tout de terre de porcelaine, peinte & embellie de figures au naturel: par le dedans elle est incrustée de marbres de diuerses couleurs, & qui sont tellement bien polis, qu'ils representent le visage de ceux qui s'y re- *Vne fort belle Tour.*

gardent, comme si c'estoit le miroir le plus net du monde ; sur tout aux endroits où le marbre est noir : on y monte par vn escalier ou degré à vis, qui n'est pas au milieu de la tour, mais dans l'époisseur de la muraille : on va par cet escalier dans tous les estages, & de là à de tres-belles galeries faites de marbre ornées de grilles de fer dorées, qui deffendent & embellissent les saillies qui enuironnẽt cette tour: aux coings des galleries en dehors, & principalemnt en haut, il y a des clochettes suspenduës; de sorte qu'estant agitées par le vent, elles rendent vn son fort agreable ; au dernier estage on voit vne Idole, à qui la tour est dediée; cette statuë est de cuiure fondu & doré : Il y a prez de la tour quelques Temples d'Idoles, dont l'architecture & l'ordonnance sont tout à fait admirables & qui pourroient donner de la ialousie à ces lourds & pesants edifices de l'ancienne Rome. Cette tour est vne de celles que les Chinois (comme i'ay dit) firent bastir auec superstition, s'imaginans que leur fortune & leur bon-heur en dependoit; j'en ay fait la description parce que i'y ay monté, & que ie l'ay considerée diligemment & auec attention, ce n'est pas qu'il n'y en ayt de plus belles dans la Chine, vous pourrez iuger de toutes les autres par celle-cy, puis qu'elles se ressemblent pour la plus part, & que l'architecture & l'ordonnance est par tout la mesme.

Les montagnes dignes de remarque.

Il y a vne montagne entr'autres qui est digne de remarque, nommée Mingxe, qui signifie vne pierre resonante : elle n'est pas éloignée de Caotang ; au sommet de cette montagne on y a dressé vne piece de bois, qui a cent perches de haut, on dit, que pour si peu qu'on la remuë, elle rend vn son comme celuy d'vn tambour : c'est aussi de là que cette montagne tire son nom.

Les riuieres.

Le canal d'Iun coupe le territoire de cette ville par le milieu, prez de Linching, il se décharge dans la riuiere de Guei : la carte fera voir tout ce qui reste à sçauoir des riuieres. Il y a vn lac dans Quonching qui se nomme Ho, dans lequel le Roy Guei nourrissoit autrefois des gruës auec grand soin : les Chinois nourrissent aussi ces oiseaux fort volontiers dans leur maisons aussi bien que les cerfs : & comme ces animaux viuent fort long-temps, ils tiennent que de les auoir dans leur logis, & de les regarder fort souuent, c'est vn moyen d'attirer les influences qui les peuuent faire viure dauantage.

La quatriesme Ville.

CINGCHEV.

L'Empereur Yvus mit cette ville dans la Prouince qui porte le mesme nom, & l'a placée sous les constellations d'Hiü & de Guei; elle a esté autrefois aux Roys de Ci: la famille d'Hana l'a nommée Pehai, celle de Sunga Chinhai: mais elle tient le nom qu'elle a à present de la famille de Taiminga: elle ne manque pas de montagnes, mais la mer & les riuieres la rendent abondãte: il n'y a point de lieu où on ait les choses necessaires en plus grande abondance, ny a meilleur marché, & sur tout si grande quantité de poisson, qu'ils tirent beaucoup de profit des peaux seules qu'ils nomment communement Segrin: cette ville est renommée principalement pour auoir eu vn Roy de la famille de Taiminga. Sa iurisdiction s'estend sur quatorze citez, la premiere est Cingcheu, 2 Linchi, 3 Pohing, 4 Caoyuen, 5 Logan, 6 Xeuquang, 7 Changlo, 8 Linkiu, 9 Gankiu, 10 Cbuching, 11 Mungin, 12 Kiu☉, 13 Yxui, 14 Gechao.

Pierre de vache.

Il s'y tire vne pierre du ventre des vaches, que les Chinois appellent Nieuhoang, c'est à dire jaune, parce que cette pierre est d'ordinaire de cette couleur : elle n'est pas toûjours également grosse, quelquefois elle est bien de la grosseur d'vn œuf d'oye : elle n'est pas d'ailleurs si solide que la pierre de Bezoar, mais

plus vnïe: neantmoins les Medecins Chinois en font plus d'estat que du Bezoart: vous diriez que c'est du plus tendre crayon, mais jaune & sec: ceux de la Chine veulent qu'elle soit d'vne qualité tres-froide, asseurāt qu'elle est tres propre pour diuertir les defluxions & les catharres, que si on en prend la poudre dans de l'eau chaude, qu'elle les arreste tout incōtinét, & que si on verse dessus vn peu d'eau froide, qu'il en sort vne vapeur ou fumée, & qu'elle va tout aussi tost au fonds de l'eau dont elle s'imbibe. Pour moy ie croy que cette pierre est la mesme que celle que Bellonius dans ses Obseruations au liu. 3 chap. 46. nomme pierre de fiel: le mesme autheur dit que les Arabes la nomment Haraczi.

Les montagnes les plus considerables.

Proche de Chuching est cette grande montagne de Langsie; elle tire vers le Leuant & s'estend iusques à la mer: il y a plusieurs bourgs que l'Empereur Cius y a bastis; car il y mit prés de trente mille hommes pour la cultiuer & la peupler.

Les riuieres.

La montagne de Mapien est proche d'Yxui, dont le sommet s'aplanit en vne campagne de nonante stades.

La mer est proche des citez de Logan, Ceûquan, Chuching, & Gecgao, ou à tout le moins prés de leur territoire. Les Chinois escriuent, que dans les Isles prochaines, il croist vne herbe qu'ils nomment Lungsin, qui donne de la force & de la vitesse aux cheuaux s'ils en mangent. La riuiere de Copoi prend sa source dans la montagne d'Y, & passe delà par la cité de Ciù.

La cinquiesme Ville.

TENGCHEV.

LA plus grande partie du territoire de Tengcheu est en terre ferme; mais la Ville est en quelque sorte separée du continent; l'havre en est tres-commode, & les Chinois y tiénent vne grande armée nauale & vne forte garnison; car elle est bastie dans vn lieu fort propre pour garder le Golfe de Cang; elle commande à huit citez; dont la premiere est Tencheu, 2 Coang, 3 Foxan, 4 Leuhia, 5 Chaoyuen, 9 Laiyang, 7 Ninghai⊙, 8 Venteng. Dans le partage que fit Yvus elle fut mise au nombre des villes de la Prouince de Gingcheu, sous les mesmes constellatiōs que la precedēte: les peuples de Gaoy l'ont habitée autrefois auant qu'ils fussent sous l'obeïssance des Chinois; la famille d'Hiaa en fit la conqueste du temps des Roys, elle estoit dans le Royaume de Ci, mais elle doit son nom d'àpresent à la famille de Canga. Il n'y a que trois Temples qui soient fort considerables: au reste ie dois marquer icy, que les roseaux y sont quarrez contre l'ordre de la nature, qui a accoustumé de les produire presque toûjours ronds. Il y a quantité d'huistres qui sont les delices des tables de la Chine: la pierre de Nieuhoang ou de vache s'y trouue aussi.

Les citez.

Les montagnes les plus celebres.

Tengheng est vne montagne située au Septentriō de la ville, fort renommée par la desfaite du Roy de Ci par Cansinius. La montagne de Chifeu est proche de Foxan, & s'aduance vers la mer en forme d'vn istme. La montagne de Cheuy est aussi au Septentrion de cette ville de figure ronde, vne roche de cette montagne entre dans la mer, les Chinois la nomment Chu, c'est à dire la perle.

Les riuieres.

La mer entoure cette ville du costé du Leuant, du Couchant & du Septentrion. Le lac d'Hiyuang est proche de Laiyang: la fontaine de Hanuen est vne des merueilles de la nature: car en mesme temps il en sort de l'eau chaude & de la froide: c'est aussi par cette raison qu'on la nomme Hanuen: elle est proche de Chaoyuen.

La sixiesme Ville.

LAICHEV

CE nom luy a esté donné par ces anciens peuples de Lao, que les Roys de Ci reduisirent sous leur obeïssance, apres que ces Roys eurent esté desfaits; la famille d'Hana nomma cette ville Tunglai, mais elle a presque toûjours retenu depuis le nom qu'elle a à present. La ville de Laicheu est située sur vn promontoire : la mer la borde de trois costez, & les montagnes de l'autre : elle commande à sept citez, la premiere est Laicheu, 2 P'ingtu, 3 Vi, 4 Changie, 5 Kiao⊙, 6 Caomie, 7 Cieme. Il y a cinq Temples qui sont considerables, & plusieurs Forts vers le bord de la mer. Yvus a mis les forts sous les estoiles de Hiu & de Guei.

Les Citez.

La montagne d'Hoang est au Midy de la ville : vne certaine fille luy donna ce nom, aussi luy dedia on vn temple en memoire de sa virginité. La montagne de Tachu est au bord de la mer prez de la cité de Kiao. Proche de Cieme on voit la montagne de Lao, qui s'auance vers la mer.

Les montagnes les plus notables.

La mer, qui entre dans la partie de la ville qui regarde le Septentrion, passe aussi par les citez de Changye, de Vi, de Kiao, & de Cieme. Sans parler des autres choses, il n'y a que deux riuieres qui soient dignes de remarque : la premiere est celle de Kiao proche de Pingtu, Kiao signifie que la riuiere de Colle, à cause que son eau est gluante & trouble; la seconde est celle de Vi proche de Caomie; dont Hansinius arresta le cours auec des sacs pleins de sable, & desfit par ce moyen ses ennemis, comme ie le fay voir plus au long dans mon Abregé. Il y a aussi proche de Pi'ngtu vne fontaine, nommée Seüyo dont l'eau est tres-excellente.

Les riuieres.

Les Isles.

ON compte aussi quelques Isles dans cette Prouince, qui se verront dans la carte; les plus remarquables sont celles qui suiuent : la premiere est Feüyeu au couchant : cette Isle n'est pas grande, mais cultiuée par tout. 2 Tienheng est vne isle dans la mer proche de Caomie : c'est là que cinq cens Philosophes se precipiterent dans la mer, à cause de la haine que l'Empereur Xius portoit aux bonnes lettres, comme on peut le voir dans mon Abregé. Xamuen est vne Isle fort peuplée; c'est la plus grande de toutes, elle est dans le Golfe de Cang: c'est vn havre fort commode pour les nauires, car on passe aisement de là à la Corée, à Peking & à Leaotung : c'est aussi vn havre tres-propre pour entreprendre de grands voyages: on dit qu'elle est fort riche en or, & qu'elle à des mines tres-considerables, mais qui sont gardées de peur qu'on ne les trauaille.

Les Forts.

ON a basty des forts, dans tous les detours que fait la mer, à l'embouchcure des riuieres, à l'entrée des ports qui sont la plusspart si grands & si peuplez, qu'ils ne doiuent rien de reste aux grandes citez; en voicy les noms, le 1 Ningc'ing, 2 C'inghai, 3 Chingxau, 4 Gueihai, 5 Sanxan, 6 Kixan, 7 Ciuenxan, 8 Mauan, 9 Siaoye, 10 Haiçang, 11 P'unglai, 12 Chin, 13 Xechin.

LA

CINQVIESME PROVINCE,

DE HONAN.

L'A situation du lieu où est cette Prouince luy a donné le nom de Honan: Honan signifie la partie de la riuiere qui est au Midy, aussi est elle située sur le bord de la riuiere Saffranée, elle va tout droit du couchant au leuant, & separe cette Prouince de celle de Xansi & de Peking. Au Leuant & au Zud-est, elle est bornée de la Prouince de Nancheli ou Nanking: au Septentrion & au Nord-est elle confine à Pecheli ou Peking, & en quelques lieux à la Prouince de Xantung: au Midy & au Zud Ouest à Huquam: à l'Occident elle aboûtit à Suchuen, & à Xansi.

Nom.

Ses bornes.

Les Chinois affirment que cette Prouince est au milieu du monde; car ils ne croyent point qu'il y ayt d'autre pays que le leur, tousiours est-elle au milieu de la Chine: les anciens Empereurs y ont souuent tenu leur Cour, l'ayant preferée aux autres à cause de la commodité de la riuiere Iaune, & de l'incroyable beauté & fertilité du pays. Son terroir s'estend en campagnes; si ce n'est du costé de l'Occident, ou il est haut & bas à cause des montagnes: hors de ces montagnes elle est presque par tout fort fertile. Il y a mesme des forests sur les montagnes: les champs rapportent quantité de froment, de ris, & nourrissent beaucoup de bestail: l'air en est doux, temperé, & en rend la demeure fort saine: tout ce pays est plain de villes, de citez, de gros bourgs & de chasteaux, & si bien arrosé de riuieres & de petits ruisseaux, qu'à peine s'en trouuera il vn autre qui merite de luy estre comparé: Il produit aussi presque tous les fruits que nous auons dans l'Europe en si grande quantité, qu'on les a à presque pour rien: enfin on y a les choses necessaires & mesmes les superfluës en si grande abondance, que ce n'est point merueille si les Chinois nomment cette Prouince leur jardin de plaisance; aussi est elle si recreatiue vers l'Orient, & cultiuée auec tant de soin, que vous y pouuez voyager durant plusieurs jours, comme si vous vous promeniez dans vn jardin: lors que i'y estois il me vint dans l'esprit que la Prouince de Honan pourroit estre appellée le jardin de la Chine & de la haute Asie, comme l'Italie est celuy de l'Europe.

Son excellence.

Sa fertilité.

Le liure de la Chine, qui contient le denombrement des personnes, marque dans cette Prouince 589,296 familles, & 5,106,270 hommes: le tribut du bled & du ris qu'ils payent est de 2414477 sacs: de soye cruë 23509 liures: d'estoffes & de drap de soye de diuerses sortes 9959: de toile de coton, dont pourtant il n'y a pas grande quantité 341: de botes de foin pour les cheuaux du Roy 2288744.

Le tribut.

Cette Prouince commande à huit grandes villes, & cent citez, outre les forts & chasteaux, dont ie parleray plus bas.

La premiere Ville ou la Capitale.

CAIFVNG.

CAifung estoit grande, riche, peuplée & remarquable pour la magnificence de ses bastiments; mais elle fut presque toute ruinée l'an M. DC. XLI. apres auoir soûtenu vn long siege plusieurs mois durant, contre les rebelles de la Chine: toutefois elle s'est remise en quelque façon dans sa premiere splendeur: on compte presque deux lieuës de C'aifung jusqu'à la riuiere Iaune tirant vers le Midy: elle est située dans vn lieu fort bas, proche de la riuiere de Pien qu'elle a à l'Orient, au Midy & au Couchant; c'est vn des bras de la riuiere Iaune, dont les eaux sont plus hautes que la ville mesme; mais pour empescher qu'elles n'endommagent la ville, on y a basty de fort grandes digues de pierres de taille, la longueur de plus de trois cent stades: cette ville n'auoit rien à craindre de ce siege, si les soldats de sa garnison n'eussent point eux mesmes rompu les digues, pensant noyer ces rebelles, qui tenoyent leur ville de si prez assiegée: mais elle se trouua enuelopée dans ses eaux, auec vne de nos Eglises, & vn Prestre de nostre societé.

l'Empereur Yvus auoit diuisé le territoire de cette ville en deux Prouinces, il en auoit mis vne partie dans celle d'Yen, & l'autre dans celle d'Yu; & les auoit placé sous deux constellations, sçauoir de Kio & de Cang: sous la premiere famille Imperiale d'Hiaa elle fut nommée Hiao, l'Empereur Chungtingus qui estoit de cette famille y transporta sa Cour: & quoy que les Empereurs ayent changé leur demeure par apres, si est ce qu'il y a toûjours eu vn Roy dās cette ville, & vn Prince de la famille de Taiminga qui estoit fort considerable, auec beaucoup d'autres du Sang Royal, qui y ont aussi demeuré: Du temps des Roys Guei, elle estoit la capitale du Royaume, & pour lors on la nommoit Taleang: la famille de Tanga l'appella Piencheu; sous celle d'Vtai, c'estoit la Cour du Royaume de Leang, aussi luy donna-t-on le nom de Leangcheu; sous la famille de Kina on l'appella Nanking, c'est à dire la Cour du Midy; sous celle d'Iuena elle fut nommée Pienleang; mais la famille de Taiminga luy a donné le nom qu'elle a à present. Son territoire comprend trente & quatre grandes citez, dont la premiere est C'aifung, 2 Chinleu, 3 Ki, 4 Tunghiu, 5 Taikang, 6 Gueixi, 7 Gueichuen, 8 Ienlin, 9 Fukeu, 10 Chungmeu, 11 Ianguú, 12 Iuenuú, 13 Fungkieú, 14 Ienein, 15 Laniang, 16 Chin ☉, 17 Xangxui, 18 Sihoa, 19 Hiangching, 20 Xinkieu, 21 Hiú ☉, 22 Liniú, 23 Siangching, 24 Iencching, 25 Changco, 26 Iu ☉, 27 Sinching, 28 Mie, 29 Ching ☉, 30 Iungyang, 31 Iungçe, 32 Hoin, 33 Súxúi, 34 Ifung. Entre ces citez celle de Sinching est remarquable, à cause que Honangtius deuxiéme de ce nom y nasquit.

Les anciens noms.

Les citez.

Cette ville a fort grand nombre de beaux bastimens, de tours, de sepulchres, de grands Palais, & dix temples tres-magnifiques, dediez à des Heros. Proche de la Cité de Chin est vn lieu de plaisance, c'est vn parc fermé de murailles, auec vn palais fort agreable auec vne chambre bastie pour prendre le frais, & où l'on ne sent point les plus grandes chaleurs de l'esté.

Les plus fameuses montagnes.

Y est vn costeau renfermé dans ses murailles, diuertissant & remarquable pour les jardins, bois & bastimens, tant publics que particuliers qui y sont. Xeu est vne montagne dont les Chinois font grand estat, ne croyant pas qu'en tout le monde elle ait sa pareille pour sa figure, & pour sa situation: elle est mise la premiere dans les liures de Fungxui, qui a escrit du bon-heur des montagnes.

La montagne de Kiçu est proche de Sinching, ou on void vne cauerne embelli-

bellie par Hoangtius ; on dit que cét Empereur auoit accoustumé d'y passer l'Esté.

Les riuieres de Kinxui, de Pa, d'Iu, la Saffranée, celles de Xeleang & de Pien qui sont assez grands, arrousent le territoire de cette ville. Il y a les deux petits lacs de Si, dont l'vn va vers le couchant de la cité d'Hiu, & l'autre passe proche de Ienling, auec deux autres lacs fort petits qui se nomment Lieu, à cause de la quantité de saulx qui le bordent ; l'vn est proche de la cité de Chin, & l'autre de celle de Sinchin.

Les Riuieres.

Il y a aussi le lac de Kinming, ou du Combat naual : la famille Imperatrice de Sunga le fit creuser au couchant de la ville : l'Empereur Taiçungus auoit accoustumé d'y faire exercer ses soldats ; ce lac est fort divertissant, il y a force Palais & Temples à voir : on y voit de tout costez des Vers & de la Poesie, grauée dans le marbre, à la loüange de ce lac. Il y a aussi d'autres lacs, mais de moindre consequence, dont l'vn s'appelle Tungmuen, à cause que l'eau y est fort claire, sans mousse & sans herbe ; il est proche de la cité de Chin.

Lacs.

Putien, le plus grand lac de tous ceux du pays, est dans le territoire de la cité de Chungmeu. Il y a aussi vne excellente fontaine dans les montagnes de la cité d'Iu.

La seconde Ville

QVEITE.

TOut le païs de cette ville est renfermé de deux grãdes riuieres au Septentriõ de la riuiere Iaune, & au Midy de celle d'Hoai. Elle a de la reputation pour la fertilité de son terroir, & pour la bonté de son air ; l'Empereur Yvus la plaça comme sa Capitale ; son excellence paroist en ce que les Roys de Sung y ont tenu leur Cour. Au temps de ces Roys ce pays fut partagé entre les trois Roys de Ci, de Cu, & de Quei ; mais la famille de Cina apres les auoir tous défaits le nomma Xangkieu, celle de Hana Ciuyang ; celle de Sunga Ingtien : les Roys d'Vmay luy donnerent le nom qu'elle a à present : elle commande à neuf citez, abondantes & fort peuplées : la 1 est Queite, 2 Ningling, 3 Loye, 4 Iaye, 5 Iungching, 6 Iuching, 7 Ciu, 8 Hiaoching, 9 Xeching.

Les citez.

Il y a de toute sorte d'oranges, des grenades tres-excellentes ; la cité de Xeching, qui est la derniere de toutes en tire son nom, à cause qu'il y en a si grande abondance, & qu'elles y sont excellentes ; car le mot de Xeching signifie les murailles de Grenades. Sur le lac de Nan au Midy, est vn pont de pierre de taille, & vn autre de mesme, hors des murailles de la cité d'Iungching. Il n'y a que trois Temples considerables, dediez aux Heros.

Fruicts.

Ce pays est fort plat, il y a peu de montagnes, & encore fort petites, dont les Geographes Chinois ne marquent que le nom. La montagne d'In est proche de Loye, celles de Tang & d'Yu proche de Iungchin.

Les montagnes les plus remarquables.

Les riuieres Iaunes, de Pien & de Ciu arrosent ce territoire : le lac de Nan est au Midy de la ville, il est diuisé en deux parties, par vn pont ; le lac de Si est aussi au couchant de la cité de Ciu : le lac de Chokin a de la reputation, à cause de quantité d'ouuriers en soye qui y demeurent, & qui y ont esté attirez par la bonté & excellence de son eau, dans laquelle la soye prend vn merueilleux lustre, quand on l'y laue : c'est de là que ce lac a tiré son nom, qui signifie le lauoir d'estoffe Damassée.

La troisiéme Ville

CHANGTE.

CEtte ville est dans la partie la plus Septentrionale de cette Prouince : les Prouinces de Xansi & de Peking la resserrent, de-là vient qu'elle n'a pas beaucoup d'estenduë. Le pays est plat presque par tout, & son terroir gras & fertile. Il n'y a gueres de montagnes, & s'il y en a elles sont fort petites: prés de la cité de Cu, il y en a vne vn peu plus grande que les autres ; elle se nomme l'aimant, à cause qu'on y en tire : l'Empereur Yvus, adiousta ce pays à la Prouince de Ki, & le mit sous les constellations de Xe & de Pi. Au temps des Roys elle dépendoit du Royaume de Guei ; la famille de Cina la nomma Hantan, puis apres Stangcheu ; elle tient le nom qu'elle a à present de la famille d'Vtai. On y trouue diuerses sortes d'absinte : on y pesche aussi vne sorte de poisson que ceux de la Chine nomment Haiûl, le petit du poisson ; car il crie comme vn enfant quand on l'a pris : il ressemble assez à vn crocodile, a la queuë fort longue, enuiron de quatre pieds : quand sa graisse brusle, il n'y a point d'eau ny d'artifice qui la puisse esteindre. On y compte sept Temples ; mais celuy qui est au couchant de la ville & dedié à Yvus, surpasse tous les autres en grandeur & en magnificence : cette ville commande à sept citez, dont la 1 est Changte, 2 Tangin, 3 Linchang, 4 Lin, 5 Cu ⊙, 6 Vugam, 7. Xe.

Poisson qui crie.

Les citez.

La montagne de Simeu est proche de Tangin, c'est de là que la riuiere de Tang prend sa source : La cité de Lin a la montagne Yyang si roide & difficile, qu'on a bien de la peine à y monter : toutefois il y a vne plate campagne au sommet, où beaucoup de gens se retirent durant la guerre : Il y a aussi la montagne de Cu, proche la ville de Cu : le Roy Ci y cacha quantité d'or, ayant fait mourir en suite ceux qui l'y auoient caché, de peur qu'il ne fust découuert ; neantmoins le fils d'vn des ouuriers, quoy qu'enfant, remarqua le lieu, & enleua ce thresor quand il fut grand : on y tire aussi d'excellente pierre d'aymant.

Les montagnes les plus renommées.

La riuiere de Lo & de Ganyang, qui se nomme aussi Von, passe par la cité de Liu, y entre dans la terre, & se cache pendant quelques stades, & puis se répand tout d'vn coup.

Les riuieres.

La quatriesme Ville

GVEIHOEI.

L'Empereur Yvus plaça cette ville en mesme lieu que la precedente : elle la regarde au Midy, & est située au bord meridional de la riuiere de Guei, qui prend sa source dans le territoire de cette ville, qui est sablonneux & beaucoup plus sterile que ne sont les autres, il ne manque pourtant d'aucune chose necessaire, à cause de la commodité des riuieres. Cette ville est considerable pour auoir eu vn Roy qui y a fait sa demeure : les Temples les plus fameux sont sept, dediez aux heros : elle a iurisdiction sur six citez, Gueihoei, 2 Cohing, 3. Sinhiang, 4 Hoekia, 5 Ki, 6 Hoei.

Les citez.

Apres que l'Empereur Vüus eut fait mourir ce meschant Empereur Kieus, qui tenoit sa Cour dans cette ville, il en changea le nom & l'appella Pinan,

Les anciens noms.

luy donnant Cangxous pour Roy : du temps des Roys elle appartenoit à ceux de Guei : sous la famille de Cina, elle fut comprise dans les terres de Hotung: la famille de Hana la nomma Honui ; celle de Sunga Queicheu : le nom qu'elle a à present luy vient de la famille de Taiminga. On void au Midy de cette ville vn Temple qui est fort remarquable & magnifique, basty au mesme lieu où l'Empereur Vüus rencontra ce grand Philosophe Liuvangus, dont les bons conseils & la vertu luy seruirent tant, pour paruenir à l'Empire.

Il y a proche de Ki vne montagne qui a le mesme nom, fort agreable pour les belles forests qui y sont : là mesme est la montagne de Cingnien, dans vne de ses cauernes est vne eau croupissante, où si on laue quelque partie du corps où il y ait du poil, il en tombe tout aussi-tost. *Les montagnes.*

La riuiere de Guei passe au Septentrion de la ville, & prend sa source en est à l'Occident. *Les riuieres.*

La riuiere de Ki passe par la cité de Ki, à qui qui elle donne son nom.

La cinquiesme Ville

HOAIKING.

CEtte ville a vn fort petit territoire, d'ailleurs l'air y est doux & sain, & le fonds fertile : au Septentrion elle est bornée de montagnes, & au Midy de la riuiere Iaune; il contient six citez, la 1 est Hoaking, 2 Ciyüen, 3 Siyevüü 4 Vuche. 5. Meng, 6 Ven. Dans le partage que l'Empereur Yvus en fit, ce pays appartenoit à la Prouince de Ki, & estoit sous les constellations de Xe & de Pi : la famille Imperatriale de Xanga la nomma Kinui, & celle de Cheva Sanyven : du temps des Roys elle s'appella tantost Guei, puis Quei; & apres Ching : la famille de Cina l'appella Sanchuen, celle de Hana Honui, celle de Tanga Hoaicheu, & la famille de Taiminga Hoaiking; vn Roy de cette famille y demeuroit d'ordinaire : elle n'a que trois Temples qui soient considerables, elle produit de bons remedes pour la medicamens, dont elle fournit les autres Prouinces. *Anciens noms.*

Dans le fossé de la cité de Ciyüen on a enfermé diuerses sortes d'animaux : là mesme il y a vn bastiment fort remarquable, en memoire d'vn homme qui sur le poinct de se marier fit au Ciel cette priere: Ie ne demande point de richesses ny du plaisir, aussi n'est-ce pas pour cette consideration que ie me veux marier : ie souhaite seulement d'auoir des fils qui soient gens de bien : vne priere si iuste fut exaucée, il en eut trois de sa femme, qui furent tres-grands Philosophes, & Gouuerneurs de Prouinces.

Au Septentrion de la ville est la montagne de Tai, qui s'entr'ouurit autrefois, il en est demeuré vne cauerne de trois cens perches : l'eau qui en sort est fort épaisse & bitumeuse; de sorte qu'on s'en sert en plusieurs lieux au lieu d'huile; elle n'a pas mauuais goust. *Les montagnes.*

La montagne de Vanguo proche de Ciyüen, ressemble à vn Palais, elle est couuerte de bois & d'arbres.

La riuiere de Ki prend sa source dans la montagne de Vanguo, elle se cache apres sous terre, & en suite fait le lac de Taye; les eaux qui en sortent se ment la riuiere de Ci. *Les riuieres.*

La sixiéme Ville

HONAN

HOnan a le mesme nom que la Prouince entiere : elle regarde sa capitale vers le couchant, & est située sur le bord Septentrional de la riuiere de Co, les Chinois veulent que ce soit le centre & le nombril du monde, parce qu'elle est au milieu de la Chine; le pays qui l'enuironne est plein de montagnes; mais il ne laisse pas d'estre fertile : la ville est fort grande & fort peuplée. Elle a eu vn Roy de la famille de Taiminga : on y compte treize Temples fameux, erigez à l'honneur des Heros, dont l'vn est basty sur la riuiere de Co à l'Orient de la ville, sous lequel la riuiere passe, comme sous la voute d'vn pont. Cette ville a donné aux Chinois le premier Empereur qu'ils ayent eu de la famille de Sunga. L'Empereur Yvus auoit adiousté ce pays à la Prouince d'Yú sous la constellation de Mao: la famille de Cina la nomma Sanchuen, qui signifie trois cheuaux; aussi la ville est-elle située entre trois riuieres: la famille d'Hana luy a donné le nom qu'elle a à present, car elle s'y retira lors qu'elle eut esté chassée des prouinces du Nord, & y tint le siege d'vn Empire qui n'y deuoit pas durer long-temps : le Roy de Guei la nomma Cocheú; la famille de Tanga Tungtu; celle de Sunga Siking; la famille de Kina la nomma Kinchang; mais celle de Taiminga luy rendit son premier nom de Honan.

Les citez.

Elle commande à quatorze villes, dont la premiere est Honan, 2 Iensu, 3 Ceng, 4 Mengcin, 5 Yyang, 6 Tengfung, Iungning, 8 Mengcin, 5 Yyang, 6 Mienchi, 10 Cao, 11 Xen ⊙, 12 Lingpao, 13 Xouhiang, 14 Luxi.

Instrument pour connoistre la hauteur du Pole par le moyen de l'ombre, & la connoissance de l'aymant, fort ancienne parmy les Chinois.

Entre ces citez Tengfung merite bien qu'on s'arreste vn peu à la considerer; car ceux de la Chine la mettent au milieu & au centre du monde; on y void mesme encor à present vne regle esleuée à plomb sur vne plaque de cuivre, diuisée en certaines parties, comme aussi vne ligne tirée sur la mesme placque, diuisée aussi en ses parties: Cheucungus, ce grand Astrologue & Mathematicien Chinois Empereur de toute la Chine, se seruoit autrefois de cét instrument, pour prendre l'ombre du midy, afin de sçauoir en suite l'eleuation du pole, & faire d'autres obseruations: il viuoit mille cent vingt ans auant la naissance de I. C. Là mesme on void la tour sur laquelle il auoit accoustumé d'obseruer le cours des Astres; elle se nomme Quonsingtai, c'est à dire la tour pour considerer les Astres: le mesme Cheucungus auoit sans doute dés lors vne connoissance fort particuliere de l'aiguille & de la boussole; comme ie le fay voir plus clairement dans l'Abregé que i'ay fait de l'histoire de la Chine.

Il y a dans ce pays quantité de sepulchres fort magnifiques, & de tres-beaux iardins autour des murailles de la ville; auec plusieurs parcs. Proche de la cité de Xen on void dans vn grand Temple, douze statuës, sur leur bases; ce sont des pieces qui s'y sont conseruées depuis que l'Empereur Xius les fit fondre, auec vn artifice tout à fait extraordinaire.

Les montagnes.

La grande montagne de Pe mang est au Septentrion de la ville, de là elle occupe les pays de Iensu, de Cung & de Mengcin : la double montagne d'Inquan est au Zud-oüest de la ville : dans cét entre-deux elle reçoit comme par vne porte la riuiere d'In. Proche de la cité d'Hiang sont les montagnes de King, d'où on tire le cuiure; on escrit que c'est de là que l'Empereur Coangtius prit le cuiure dont il meubla sa Maison, & fit ses machines: c'est la mine la plus ancienne dont on se souuienne.

Y, est vne riuiere dont la source est dans les montagnes de la cité de Luxi; Lo

est vne autre riuiere remarquable : il y en a aussi d'autres moins celebres : mais à l'Orient de la cité de Ieusu on remarque vn lac qui est froid en Esté & fort chaud en Hyuer ; & au milieu de la ville d'Honan la fontaine de Ping, qui est fort agreable : On y a fait vn eschaffaud de pierre, afin que les curieux la puissent mieux considerer, & plus à leur aise.

La septiéme Ville

NANYANG.

CEtte ville, qui est vne des plus celebres, est située au couchant de la riuiere d'Yo, dont le pays est de grande estenduë, fertile & abondant en toutes choses : il s'y trouue treize citez, dont la 1 est Nanyang, 2 Chinping, 3 Tang, 4 Pieyang, 5 Tungpe, 6 Nanchao, 7 Tenho, 8 Nuihiang, 9 Sinye, 10 Checuen, 11 Yu, 12 Vuyang, 13 Ye. Ce pays est par tout renfermé de montagnes & de riuieres, & est de grande consequence pour la seureté de l'Empire Chinois ; car il y a si grande quantité de viures, qu'il s'est veu fournir ce grandes armées des choses necessaires : l'Empereur Vvus la ioignit à la Prouince de Iú, & ordonna qu'elle seroit placée sous les constellations de Chang ; c'estoit vn Royaume qui appartenoit anciennement à la famille d'Hiao auant qu'elle se saisist de l'Empire. Sous la famille de Cheua elle fut nommée Xinpe ; apres les Roys de Cu s'en emparerent, puis ceux de Han : la famille de Cina luy a donné le nom qu'elle a à present : la famille de Sunga & de Tanga l'appellerent Vouchev. Cette ville est extrémement peuplée & opulente : elle produit la pierre d'azur, & vne sorte de serpens, dont la peau est tachetée & marquetée de petites taches blanches ; les Medecins Chinois s'en seruent contre la paralysie, apres l'auoir fait tremper dans vne phiole pleine de vin. On y void de tres-beaux bastiments, & neuf Temples dediez aux Heros : vn Roy de la famille de Taiminga y a fait sa demeure, ce qui a serui d'vn grand ornement à cette Ville.

Ses citez.

Serpens admirables.

Au Septentrion est la montagne d'Yu, où on trouue trente-six estangs. La montagne de Taipe commence prés de Nuihiang, & va iusques proche de Checuen : là mesme est la montagne de Tienchi, auec vn lac dont l'eau est merueilleusement bonne pour les maux de cœur.

Les montagnes.

La riuiere d'Yo, ou de Pe, celles de Pie, de Chi, & de Hoai, rendent ce pays fort fertile ; mais ce qui donne plus sujet d'admiration, est la riuiere de Tan, qui passe prés de Nuihiang, dont tous les poissons sont rouges, & ne se peschent que vers le commencement de l'Esté, se tenans cachez tout le reste de l'année. Ceux de la Chine escriuent, que si on se frotte les pieds du sang de ces poissons, qu'on pourra aisément marcher sur l'eau : ie m'en rapporte à eux ; pour moy, qui n'ay iamais veu ce pays, ie n'en puis rien asseurer ; ils adioustent que si en Esté on trouble l'eau, les poissons montent incontinent en haut, & rendent la riuiere rouge & de couleur de feu ; c'est de là qu'elle se nomme Tan, qui signifie rouge.

Les riuieres.

Proche de la cité de Teng est vne petite Isle nommée Pehoa, c'est à dire de toutes fleurs, au milieu de laquelle il y a vne maison de plaisance, bastie auec beaucoup d'art.

Proche de Nuihiang est vne fontaine ; les Chinois font beaucoup d'estime de son eau, persuadez qu'ils sont qu'elle sert à prolonger la vie.

La huictiéme Ville.

IVNING.

LE ressort de cette ville est proche du bord du lac de Co, à l'Orient de la ville que nous venons de dire; elle est enuironnée de montagnes au Nord, & au Midy de la riuiere d'Hoei: elle produit cette precieuse herbe Cha, que ceux de la Chine ne sçauroient assez loüer, & dont ils se seruent aussi tous les iours; j'en fay ailleurs vne description plus particuliere. Yvus mit ce pays dans la mesme Prouince que la precedente, & le range sous trois constellations, selon les diuerses parties de son territoire; sçauoir sous celle de Kio, de Kang, & de Ti. Du temps des Roys vne partie appartenoit au Roy de Cai; & l'autre à celuy de Xin. La famille de Cina la nomma Sanchuen, celle de Hana Iunam, parce qu'elle est proche de la riuiere au Midy: la famille de Tanga l'appella Cai cheu, & celle de Sunga Hoaikang: celle de Taiminga luy a confirmé le nom que celle d'Iuena luy auoit donné. Il y a eu aussi vn Roy d'vne famille Royale qui y a demeuré. On y compte huict Temples dediez aux Heros; elle commande à quatorze citez, dont la premiere est Iuning, 2 Xangçai, 3 Sip'ing, 4 Sinçai, 5 Siup'ing, 6 Chinyang, Sinyang☉, 8 Loxan, 9 Kioxan, 10 Quango, 11 Quangxan, 12 Cuxi, 13 Sie, 14 Xangching.

Noms anciẽs *Les citez.*

La montagne de Tienchung est au Septentrion de la ville: ils disent que cette montagne est le centre du monde.

Proche de Synyang il y a vne montagne fort haute & fort plaisante: on a souuent remarqué que quand les nuées en couurent le sommet, qu'il pleuuera bientost apres.

La montagne de Hing est proche de Quangxan; elle se nomme ainsi à cause des prunes que nous appellons de Damas, dont il y en a beaucoup.

La riuiere de Ming prend sa source dans les montagnes qui sont prés de Sinyãg.

La riuiere de Pelu ou de Pie passe par la cité de Quang: Iu est vne riuiere dont vne ville prend le nom. Le lac de Si est au couchant de la ville, la veuë en est fort plaisante, & le lieu fort frequenté des habitans de Iuning, lors qu'ils se veulent diuertir.

Vne des plus grandes citez.

IV.

CEtte cité n'a pas encor merité l'honneur d'estre mise au nombre des villes de la Chine, bien que pour l'excellence & fertilité de son terroir elle puisse pretendre l'egalité auec plusieurs villes: cela n'empesche pas toutefois qu'elle ne commande à cinq citez, dont la premiere est Iu☉, 2 Luxan, 3 Kia, 4 Paofung, 5 Yyang. Elle est située au bord Septentrional de la riuiere de Iu, dont aussi elle tire son nom; la source de cette riuiere n'en est pas fort éloignée. Sous l'Empereur Yvus elle appartenoit à la Prouince de Iu sous les constellations de Chang. Du temps des roys elle estoit dans l'obeïssance du roy d'Han, elle dépendit apres de Honan: la famille de Tanga la nomma Linju, & celle de Taiminga l'affranchit, & la nomma Iu.

La montagne de Lu est proche de la cité qui en porte le nom.

La cité de Iu a au couchant vn lac de cent stades, & au Zud-ouest vne fontaine d'eau fort chaude, c'est pourquoy on la nomme Ven.

La riuiere de Sien prend sa source de la montagne de Ki, prés de la cité de Tengfung.

LA SIXIESME PROVINCE DE SVCHVEN.

LA Prouince de Suchuen, c'est à dire de quatre eaux, ne cede à aucune autre ny en grandeur, ny en abondance de toutes choses: la grande riuiere de Kiang la coupe par le milieu: c'est pourquoy on peut appeller l'vne de ses parties, Septentrionale, & l'autre Meridionale: cette Prouince est fort proche des Indes: aussi les mœurs de ceux de Suchuen s'accordent assez bien auec ceux des Indiens: il n'y a que les montagnes Damasienes qui la separent du Royaume de Tibet: elle est fort abondante en tout ce qui est necessaire à la vie: il y a grand nombre de soye, d'herbes & de mineraux, qu'on a accoustumé de nous apporter de ces quartiers. La vraye racine de Sina se trouue seulement dans cette Prouince; pour la sauuage on la trouue par tout: les Chinois nomment l'vne & l'autre Folin; on nous apporte seulement la sauuage, dont la moüelle est en quelque façon teinte de rouge; mais elle n'est pas si grande que la vraye, & elle n'a pas tant de vertu. Or, comme i'ay dit, la vraye racine naist seulement dans cette Prouince, & sous terre, comme les glands de terre en Hollande, & les patates aux Indes: ils escriuent qu'elle vient principalement aux pieds des Pins, dont il y a des forests, qu'elle naist de leur resine, qui tombant à terre y prend racine, auec le temps s'estend apres sur la surface de la terre, & puis jette de grosses racines sous terre, aussi grosses par fois que la teste d'vn petit enfant, & qui pour la figure & pesanteur ressemblent à ces grosses noix d'Inde, que nous appellons Coccos; pour la couleur de leur escorce, elles y ont assez de rapport, bien qu'elle ne soit pas si dure, ny si épaisse, mais plus molle: sous l'escorce est vne chair blanche & spongieuse, dont les Medecins Chinois font grand estat, s'en seruans dans leurs medecines, au deffaut de la veritable racine, ils ne laissent pas de se seruir de la sauuage; toutefois auec moins de succez.

Racine de China.

La Rhubarbe qui croist en cette Prouince est aussi tres-excellente, & c'est de là que ceux du Tibet & du Mogor, qui y vont souuent, ont accoustumé de nous l'apporter. Les plus considerables parmy eux sont les sacrificateurs des idoles, que les Indiens nomment Lamas. Il y a des Peres de nostre Societé, qui en ont troué quelques-vns qui auoient veu Surate, Goa, & vne grande partie des Indes les plus proches, & qui connoissoient mesme les Portugais. Il y a aussi beaucoup d'ambre des deux sortes, sçauoir du jaune du plus rouge, cõme on nous l'enuoye de Pologne, si ce n'est qu'il est incarna: quelques-vns estiment qu'il se fait de la moüelle purifiée des pins, qui par successiõ de tẽps s'endurcit & deuient transparante: il est vray que j'en ay veu faire par artifice, de poix de pin ou de raisine par decoction, & que les Chinois ne laissoient pas de vendre, tant il estoit bien contrefait: car ce n'est pas à dire que l'ambre soit pur ou naturel, quand il

La Rhubarbe.

L'ambre.

attire la paille ou quelque autre chose fort legere & seche : cette preuue n'est pas asseurée ; car l'ambre artificiel & contrefait a aussi bien la faculté & la vertu attractiue que le veritable. Vous verrez dans la description de chaque ville tout ce qu'il y a de rare dans cette Prouince.

Cette Prouince est de grande estenduë : la Prouince d'Huquang la borne à l'Orient : au Zud-est celle de Queicheu, & celle de Xensi au Nord-est : elle a au Nord-oüest les peuples de Conmguangi, où les terres dans lesquelles M. Polo Venitien met les Estats du Prete-Ian ; les Chinois les nomment Sifan : le Royaume du Tibet est à l'Occident ; dans sa partie la plus esloignée & au Midy elle touche à la Prouince d'Iunnan : cette Prouince contient huict villes, outre quatre villes de guerre, auec cent vingtquatre citez, sans parler des lieux moins considerables, ny des Forts. Le liure, intitulé le dénombrement des Chinois, y compte 464129 familles, & 2204170 hommes : encores que ce liure ne face mention que de la moindre partie de la Prouince, car elle est pleine de soldats, dont ce liure ne parle point. Le tribut du ris est de 6106660 sacs, de soye filée & de cruë 6339 liures, de coton 74851, de poids de sel 149177 ; outre les imposts & peages dont il y a deux bureaux dans cette Prouince pour les receuoir.

Xius le premier de la famille de Cina, fut celuy qui adjouta ce pays à l'Empire l'an deux cent cinquante avant la venuë de Iesus-Christ, comme je le fay voir dans mon Abregé ; car pour lors il y auoit deux Princes de la race de l'Empereur Hoagtius, nommez Pa & Cho, qui se reuolterent sous la famille d'Hiaa, il n'a point esté reüny à l'Empire, qu'au temps de l'Empereur Xius.

On tire beaucoup de fer par toute cette Prouince, comme aussi de l'estain & du plomb : il s'y trouue aussi d'excellentes pierres d'aimant. Ils ont des puits à sel, qui en fournissent toute la Prouince : grande preuue de la diuine Prouidence ; car cette partie de la Chine est extrémement esloignée de la mer, & l'on ne sçauroit auoir du sel d'ailleurs qu'auec vne incommodité indicible : or ces puits sont souuent profonds de cent pas, creusez dans des montagnes cultiuées : l'ouuerture du puits a à peine trois ou quatre palmes de large, ils les creusent auec vne main de fer, la laissans aller à terre, sa pesanteur & les pointes de ses doigts font qu'elle s'y enfonce, puis la tirans auec vne corde, elle se ferme d'elle-mesme & estreint la terre qu'ils tirent du puits, iusqu'à ce qu'ils ayent rencontré de la terre salée & de l'eau : ils puisent cette eau dans vn vaisseau qu'ils descendent pour cét effet ; le vaisseau a vn trou au fonds, auec vne soupape, qui s'ouure quand l'eau y entre & qu'il descend à vuide ; mais quand il est plein & qu'on le tire auec la corde, le trou se ferme & le vaisseau demeure plein d'eau salée ; cette eau éuaporée sur le feu laisse du sel, mais il ne sale pas tant que celuy de mer.

La Compagnie de IESVS a esté dans cette Prouince, la plus Occidentale de la Chine, elle y auoit deux Prestres dans la capitale, qui s'employoient auec grand soin ; mais cette ville ayant esté entierement ruïnée auec toute la Prouince durant ces dernieres guerres, ces Peres furent contraints d'en sortir, & ne se sauuerent que par vn miracle du massacre qui s'y fit ; ce danger neantmoins ne leur a point fait perdre l'enuie, & l'esperance d'y retourner auec la grace de Dieu. Sur les plus hautes montagnes de cette Prouince, du costé du Nord-est, où elle se ioint à celle d'Honan, est le Royaume de King, qui ne releue point de l'Empereur de la Chine ; mais il tient à honneur d'en receuoir la couronne & les autres marques de Royauté : au reste ces montagnards ne veulent point que les Chinois viennent sur leurs montagnes. Ie nomme ce Royaume King, parce qu'il fut fondé par le peuple de King & des pays voisins, lors qu'ils abandonnerẽt la Prouince de Huquang ; & se retirerent dans ces hautes montagnes, pour éuiter le bruit des guerres & l'insolence des soldats : ce fut du temps des Roys, & lors

& lors que la famille de Cheva entre ses montaignes prit fin. Il y a des vallées fort agreables, & des champs tres-bien cultiuez, ou les laboureurs n'ont point à craindre l'insolence du soldat.

La permiere ou Capitale Ville.

CHI'NGTV.

CHingtu merite le rang qu'elle tient de Capitale, car elle surpasse de beaucoup les autres Citez qui en dependent, par la magnificence de ses bastimens, & par l'affluence de son peuple: elle est extremement marchande; vn Roy de la famille de Taiminga y a fait sa residence, & y a tenu vne tres-grande Cour: son Palais estoit superbe, auoit bien quatre milles d'Italie de circuit, basti au cœur de la ville, on y entroit par quatre portes, on trouue vne grande place deuant la porte du costé du Midy, embellie de plusieurs arcades de pierre, d'vne bonne architecture. Cette ville est toute coupée d'eaux, & nauigable presque par tout, à cause des canaux qu'on y a conduits, reuestus de pierre de taille: il y a quantité de ponts de pierre, on y compte sept temples dediez aux Heros, dont l'vn se nomme Cho consacré au Roy Cançungus, en memoire de l'art qu'il leur aprit, à nourrir les vers à soye, & d'en faire des estoffes.

Les Roys de Cho y ont tenu leur Cour auant qu'elle fust sous l'Empire de la Chine: la famille de Hana l'appella Quanghan & y tint le siege de l'Empire: les Roys de Cin luy ont donné le nom qu'elle a à present. La famille de T'anga la nomma Kiennan. Cette ville est située dans vne Isle que les riuieres ont formée. Le pays en est en partie plat, & en partie esleué & montaigneux: le fonds tout à fait fertile, aussi n'y souffre-t'on pas qu'il y demeure vn pouce de terre sans estre cultiuée: tous les champs sont arrosez par des petits ruisseaux, qui y sont naturellement, ou qu'on y fait venir par artifice, principalement vers l'Orient, où on peut aller en batteau trois iours durant, par vne campagne tres-agreable & tres-diuertissante: on passe en faisant ce chemin plus de cent ponts.

Noms anciés. Situation.

Cette ville commande à trente citez, dont la 1 est Chingtu, 2 Xoanglieu, 3 Venkiang, 4 Sinfan, 5 Sintu, 6 Kintang, 7 Ginxeu, 8 Cingping, 9 Pi, 10 Cu, 11 Nuikiang, 12 Quon, 13 Peng, 14 Cungning, 15 Gan, 16 Kien ⊙, 17 Cuyang, 18 Cungking, 19 Sincin, 20 Han ⊙, 21 Xefang, 22 Miencho, 23 Teyang, 24 Mien ⊙, 25 Changming, 26 Lokiang, 27 Mieu ⊙, 28 Venchuen, 29 Guei ⊙, 30 Pao.

Les citez.

Il y a dans cette ville vne chose merueilleuse à voir; c'est vn certain oiseau que les Chinois nomment Thunghoafung: il a le bec rouge comme du vermillon, on ne se lasse point d'admirer la varieté des couleurs de ses plumes, il naist d'vne fleur nommée aussi Tunghoa, il vit aussi long-temps qu'elle dure, de sorte que vous diriez que c'est vne fleur qui vole, tant il y a de raport pour sa beauté, & pour son peu de durée.

Vn rare oiseau.

Ieking est vne montaigne proche de la cité de Cu, plus haute que les nuës. La montagne de Cingching prés de la Cité de Quon a plus de mille stades de longueur: elle tient le cinquiesme rang entre les plus fameuses: ils s'imaginent que c'est là où les Xinsiens, c'est à dire les hommes immortels, s'assembent. La montagne de Lunggan est proche de la cité de Gan: elle est fort agreable pour ses forests & pour ses fontaines: on y void les ruines du Palais des Roys de Cho, où ils auoyent accoûtumé de passer les chaleurs de l'Esté.

Les montagnes.

La cité de Cungking a aussi sa montagne nommée Toyúng, on y trouue des Singes qui ressemblent à des hommes, & sont presque aussi grands : ils aiment les femmes, & taschent de les violer quand ils peuvent. Tatung est vne montagne fort haute proche de la cité de Xefang : on diroit qu'elle touche au ciel : il y a vne riuiere qui en tombe de fort haut, aussi fait elle grand bruit. La montagne de Pin, qui est proche de la cité de Guei, est presque aussi haute, les Chinois escriuent qu'elle a bien soixante stades de hauteur : de son sommet on void la capitale au trauers des autres montagnes : c'est de cette montagne que la grande riuiere de Kiang tire sa source, de là elle tourne vers les terres du Preste Iean. Tienchi est vne montagne proche de Mien⊙, aupres de laquelle il y a vn lac que la pluye ne fait point grossir ni enfler, mais qui ne diminuë point aussi durant la seicheresse.

Ses riuieres. La riuiere de Kin est au Midy de la ville, on la nomme communément la riuiere Damasée, à cause du merueilleux lustre & l'esclat qu'y prend le velours qu'on y laue. La riuiere de To passe proche de Sifan : c'est vn bras destourné de la riuiere de Kiang : l'Empereur Yvus le fit creuser pour empescher les debordements & les inondations de cette riuiere. La riuiere de Chu passe deuant la cité de Cu, on la nomme la riuiere des perles, parce que de nuit on y voit de la clarté qui brille : ils s'imaginent que ce sont des escarboucles, ou de ces pierres precieuses que ceux de la Chine nomment Yeming, c'est à dire qui esclairent & luisent de nuit. Le lac de Si tourne autour du fauxbourg de la cité de Cungking, sur ses bords du costé du couchant, on a basti quantité de maisons de plaisance, les habitans du lieu en font leur delices. La riuiere de Co passe deuant la cité de Han; on en recherche l'eau comme plus propre qu'aucune autre à donner vne bonne trempe au fer.

Au Zud-est de la ville on void le lieu destiné aux combats nauaux, ou l'estang d'Yolung, que le Roy Suius fit faire pour y exercer ses soldats, dans le dessein qu'il auoit de faire la guerre au Roy de Chin.

Le lac de Vansui a quarante stades, il semble auoir esté fait exprés pour seruir de fossé à la ville, la terre en ayant esté tirée pour le rempart des murailles. Proche de Nuikiang il y a vne fontaine d'eau, laquelle tantost hausse, tantost baisse, on a remarqué qu'elle suiuoit les periodes du flux & reflux de la mer, bien qu'elle en soit fort esloignée.

La seconde Ville.

PAONING.

Sa situation. CEtte ville est située sur le bord oriental de la riuiere de Kialing ; son territoire est renfermé par vne courōne ou chaine de montaignes, il y a grand' abondance de musc, & encor beaucoup plus de daims : la ville d'elle mesme est assez belle, & assez considerable pour ses bastimens : elle n'a que quatre temples qui soyent dignes de remarque. Sa iurisdiction s'estend sur dix citez, *Ses anciens noms.* dont la premiere est Paoning, 2 Cangki, 3 Nanpu, 4 Quangyven, 5 Pa⊙, 6 Chaohoa, 7 Tungkiang, 8 Kien⊙, 9 Cutung, 10 Nankiang. L'Empereur Yvus comprit cette ville dans la Prouince de Leang, & voulut qu'elle dependist des constellations Cing & Quei : du temps des Roys elle fut nommée Pa; mais la famille d'Hana l'appella Pasi; celle de Tanga Lancheu ; celle de Sunga Gante ; la famille d'Iuena luy a donné le nom qu'elle a à present, à cause de l'embouchure estroite des montagnes, ou on a basti des Forts. L'Historien Chinois remarque en cet endroit vne chose merueilleuse d'vn certain

arbre nommé Ciennien, c'est à dire de mille ans; cet arbre estoit dans vn temple aux idoles de la cité de Kien, & d'vne telle grandeur, que deux cent moutons se pouuoient cacher sous vne de ses brãches, & aller tout au tour sans estre veus, quand mesme on s'en seroit approché: peut estre sont-ce de ces arbres des Indes, dont il en naist plusieurs autres, des branches qui se picquent en terre: les Portugais les nomment arbres des racines.

Arbres d'vne excessiue grandeur.

Cette ville a à l'Orient les montagnes de Puon & de Mienping, qui sont fort agreables à cause de leurs champs & de leurs forests: proche de Cangki on voit la montagne de Iuntai extremement haute, on la nõme par cette raison le throsne des nuës. La cité de Pa a vne montagne qui se nomme Io, d'où on tire des pierres pretieuses; mais il est fort difficile d'y monter, à cause qu'elle est fort escarpée.

Les montagnes les plus notables.

Là mesme est la montagne de Ping Leang, au sommet de laquelle il y a vne fort grande plaine, enuironné de rochers, qui la renferment, & luy seruent de murailles.

Les riuieres.

La riuiere de Pa donne son nom à vne cité proche de laquelle elle passe; cette riuiere se nomme Pa, parce qu'elle represente assez bien par ses circuits un caractere de l'alphabet Chinois Pa, qu'ils prononcent Pa, assez semblable à nostre C, Pa signifie en Chinois c'est assez

La ville de Paoning a au Midy le torrent d'Haitang, il se nomme ainsi à cause du grand nombre de roses d'eau qui s'y trouuent, & qu'ils appellent Haitang.

La troisiesme Ville

XVNKING.

LE territoire de cette ville ne manque pas aussi de montagnes: auec cela il a plus de terres labourables que Paoning: il y a par tout grand' quantité de soye, d'oranges, & de racine de Scorzonere: ce pays produit aussi des chastaignes, qui se fondent d'elles mesmes dans la bouche comme du sucre. L'Empereur Yvus adiousta ce pays à la Prouince de Leang, & le plaça sous les constellations de Seng & de Cing: la famille de Cheua le nomma Iungcheu; celle de Hana appella cette ville Ganhan, & celle de Tanga Nanke; mais la famille de Sunga & celles qui luy ont succedé, luy ont donné le nom qu'elle a à present. Elle n'a que trois temples considerables; & commande à dix citéz, dont la premiere est Xunking, 2 Sike, 3 Fung⊙, 4 Iungxan, 5 Ylung, 6 Quanggan ⊙, 7 Kin, 8 Tacho, 9 Gochi, 10 Linxui.

Au couchant de la ville est la montagne de Co, celebre pour ses forests d'orangers. La cité de Sike est bastie sur vne montagne qui porte le mesme nom. Là mesme est cette grande montagne de Nanmin qui a douze sommets fort hauts: il y a aussi neuf puys à sel.

Les montagnes.

La riuiere de Chuen passe à trauers des rochers proche de Quanggan, où il y a trente & six Cascades, dont l'eau fait vn tres-grand bruit en tombant. La fontaine de Tieju coule au couchant de la ville; on l'appelle la fontaine de laict, à cause de la bonté de son eau.

Les riuieres.

La quatriesme Ville

SIVCHEV.

Siucheu est vne ville marchande & fort celebre, car les deux riuieres de Kiang & de Mahu, qui peuuent porter nauires, se joignent prés de ses murailles du costé de l'Orien ; celle de Kiang vient de la capitale, & l'autre du grand lac de Mahu, d'où elle tire son nom, & ses eaux. Cette ville entre autres bastiments particuliers & publics, a trois temples considerables, dediez aux Heros. Tout son pays est rude & difficile à cause des montagnes ; neantmoins fertile, & qui produit tout ce qui est necessaire à la vie : il y a par tout beaucoup de roseaux ; comme aussi de ce fruit de Lichi si estimé, dont ie feray ailleurs la description. On y trouue aussi des perroquets ; ils disent qu'vn estrangeren ayant acheté vn, & le voulant porter dans son pays, qu'il parla de cette sorte ; ie suis oiseau de la Chine, ie dedaigne d'aller chez les estrãgers, & que peu apres il mourut ; c'est par tout que les hommes font parler les bestes selon leurs sentimens.

Oiseau parlant.

Ce pays fut autrefois nommé Iungcheu par les Roys de Sui ; la famille de T'anga l'appella Nanki ; celle de Sunga luy a donné le nom qu'elle a à present. Cette ville commande à dix citez, dont la premiere est Siucheu, 2 Kingfu, 3 Fuxun, 4 Nanki, 5 Hinguen, 6 Changning, 7 Iunlien, 8 Cung, 9 Cao, 10 Lungchang.

Les citez.

La montagne de Xeching est au Midy de la ville : on la nomme communement la muraille de pierre, parce que ses sommets fort hauts, representent vne muraille.

Les montagnes les plus remarquables.

La montagne d'Hanyang est proche de Kingfu, & celle de Lingyven proche de Fuxun, au bord de la riuiere de Kiang.

Au Zud-oüest de la ville, la riuiere de Xemuen ou de Heng passe & entraine vne grande quantité d'eaux, qui tombent d'vne cascade qu'ils nõment la cloche, parce qu'elle fait vn grand bruit : au couchant de la Ville il y a aussi vn lac qui a cinquante stades de longueur, mais qui n'est pas beaucoup large. Proche de Changning il y a vne fontaine qui y sourd, toute enuironnée de vieux arbres.

Les riuieres.

La cinquiesme Ville

CHVNGKING.

S'Il y a ville dans toute la haute Asie qui ressemble à aucune de celles de l'Europe pour sa magnificence, certes c'est celle-cy ; car elle est située sur vne montagne où les bastiments paroissent s'esleuer peu à peu en montant, en façon d'amphitheatre. Le mot de Chungking signifie double joye en langue Chinoise, parce que telle doit estre la joye de ceux qui au sortir des dangers de la mer, trouuent vn port si agreable, & vne si belle ville ; elle est fort marchande, & située dans vn lieu où les deux riuieres de Pa & de Kiang s'assemblent. Entre les bastiments de marque elle a six Temples considerables : on y fait de fort beaux coffres de cannes entrelacées, & de plusieurs couleurs. Il s'y trouue beaucoup de fleurs de Meutang, comme aussi de cet excellent fruit de Lichia, qu'on enuoye à la Cour quand il est meur, par des courriers exprés. Il y a aussi quantité de fort bons poissons, principalement des tortuës. Ce pays est de grande estenduë, en partie plat, & en partie esleué en montagnes ; il a des mines : l'air est fort sain, & fort temperé. Il commande à

L'abondance de toutes choses.

vingt cités, dont la premiere est Chunking, 2 Kiangcin, 3 Changxeu, 4 Taço, 5 Iungchuen, 6 Iankiú, 7 Iungchang, 8 Kikiang, 9 Nanchuen, 10 Kiukiang, 11 Ho☉, 12 Tungleang, 13 Tingyven, 14 Piexan, 15 Chung☉, 16 Fungtu, 17 Tienkiang, 18 Feu☉, 19 Yulung, 20 Pengxui. *Les cités.*

La premiere montagne merite d'estre admirée de tout le monde, elle est sur le bord de la riuiere de Feu, elle aboutist à cette ville & à la cité de Tunchuen; on en a fait vn idole qu'ils nomment Fe; elle a les pieds croisez, & les bras qu'elle tient dans son sein: jugez de la grandeur par ce qui suit; on en void les yeux, le nez & la bouche de plus de deux milles: cette statuë rend plus croyable l'offre de Dinostrate à Alexandre le Grand, selon le rapport de Vitruve, de faire vne statue du mont Athos, qui tiendroit vne fort grande ville dans l'vne de ses deux mains, & dans l'autre vne riuiere, ou vn lac capable de fournir suffisamment de l'eau à ceux du pays. Cynyung est vne montagne au couchant de la ville, remarquable pour ses belles & agreables forests. La cité de Ho est proche de la montagne de Lungmuen, sur laquelle il y a eu vn temple fort magnifique, auec vne Bibliotheque de trente mille volumes; nommée la Bibliotheque de Siyulus, car vn Gouuerneur qui portoit ce nom, l'a commencée. Proche de Piexan il y a vne campagne de deux cent stades, formée par la montagne de Chungpie. Proche de Fungtu est la montagne de Pingtu, fort renommée entre les septante deux, dont le liure de Taosu fait estat. Proche de Penxui est la montagne de Fonien, où il y a beaucoup de puits à sel. *Les montagnes.* *Bibliotheque Chinoise.*

Plusieurs riuieres passent par ce territoire, elles sont toutes marquées dans la carte: le torrent de Mingyo, qui est proche de la cité de Chung, est enuironné de rochers fort roides, & fait vn fort grand bruit en tombant d'vne montagne, qui a plus de cinquante perches de hauteur: au bas ses bords sont bordés de vieux arbres fort hauts. *Riuieres.*

La sixiesme Ville

QVEICHEV.

Cette ville est vne des plus Occidentales de toute la Prouince, elle est située au bord Septentrional de la riuiere de Kiang; & parce que c'est la premiere qui se presente quand on entre dans la Prouince, aussi y a-t-il vn bureau, où on paye les droits des marchandises qu'on y apporte: de là vient sa richesse & son opulence; elle a jurisdiction sur treize cités, dont la premiere est Queicheu, 2 Coxan, 3 Tachang, 4 Taning, 5 Iuniang, 6 Van, 7 C'ai, 8 Ta☉, 9 Sinning, 10 Leangxan, 11 Kienxi, 12 Tunghiang, 13 Taiping. *La situation.* *Les cités.*

Ceux de la Chine loüent ce pays pour sa fertilité; aussi n'y laissent ils rien en friche, si ce n'est ou les rochers & les montagnes pleines de pierres, desrobent quelque terrain à l'industrie des laboureurs, principalement dans les lieux Septentrionaux, où les montagnes sont si rudes & en si grande quantité, que même jusqu'à present elles ne sont habitées, que par vn peuple sauuage & grossier, qui ne reconnoist point les Chinois. Il y a quantité de puits de sel, d'orangers & de citrons, comme aussi force musc, & des perdrix en grand nombre. On y void trois temples remarquables. Ce pays sous l'Empereur Yvus fut diuisé en deux parties, dont l'vne appartenoit au pays de Leāg, & l'autre à la Prouince de King. Yuuo l'a mis sous les constellations de Chin & de Ye. Sous la famille de Cheua elle dependoit du Royaume de Iuso: sous celle de Hana elle fut nommée Iungning; la famille de Tanga la nomma premierement Iungan, puis Queicheu, nom qu'elle a encor à present.

Les montagnes. Cette ville a au Septentrion la montagne de Chekia, on y void les ruines d'vne place où ont resìdé les Roys de Iufo : proche de Coxan est la montagne de Han, haute & roide : là mesme proche du bord de la riuiere de Kiang est la montagne de Co, elle se nomme ainsi, parce qu'elle represente vne lettre de l'alphabet Chinois, qu'on prononce ço : Tulie est vne montagne proche de la cité de Van, dont vn des sommets est si haut, qu'il n'y a point d'oiseau qui puisse voler plus haut. Si est vne montagne au couchant de la cité de Van, où on void encor le jardin de plaisance de la famille de Sunga, auec un lac, des bois, & des fruitiers. Tunghoa est vne montagne où la cité de Ta est bastie; proche de Leangxan est la montagne de Caoleang, qui s'estend iusqu'à mille stades en longueur, partie vers l'orient, partie vers le couchant : la montagne de Xehiang a ce nom à cause de l'abondance du musc; car le mot de Xehiang signifie du musc. Dans la montagne de Co, dont i'ay parlé cy dessus, il y a vn chemin de cent soixante stades de long, qui va tousiours en montant.

Les riuieres. La riuiere de Cing se descharge dans celle de Kiang à l'orient de la ville; elle tire sa source du lac de Cingyuen, qui contient cent stades en quarré; on la nomme la riuiere claire, car le mot le signifie, en effet il n'y a point de riuiere dans toute la Prouince dont l'eau soit plus claire que celle là : il y a vn autre grand lac proche la cité de Ta, nommé Vanging, dont les riues sont bordeés de jardins à fleurs, d'arbres fruitiers, & bastis de gros bourgs. Il y aussi quantité de puits à sel dans les montagnes proche de Taning.

La septième Ville

LVNGGAN.

Lvnggang est située proche de la source de la riuiere de Feu; cette place n'est pas appellée sans raison la clef de toute la Prouince; le poste en est important, il n'y a que trois citez dans tout son destroit, mais il y a un bien plus grand nombre de Forts : les citez sont, la 1 Lugan, 2 Kiangyeú, 3 Xeciuen : les Forts se peuuent voir dans la carte. Il ne faut pas passer sous silence, que Xeciuen a esté le pays natal d'Yvus ce grand Empereur & Astrologue, qui fut le premier de la famille Imperatrice d'Hiáa; on y a bastivn fort beau temple en memoire de ce grand homme. Ce mesme Empereur adjouta ce pays à la Prouince de Leang, & voulut qu'il fust sous les constellations de Cing & de Quei : la famille de Cina le comprit dans le territoire de Kiang; celle de Hana nomma cette ville Inping, & Tanga Lungmuen : la famille de Taiminga luy a donné le nom qu'elle a à present.

Les montagnes. Cungtung est vne montagne au Septentrion de la ville, de là elle s'aduance dans le grand espace qu'elle occupe iusqu'aux terres de Sifan, & aux montanes Amazienes : au Zud-est est la montagne de Xemuen, qui separe les terres de Sifan ou du Prete Iean, de celles de la Chine.

Les riuieres. La riuiere de Feu prend sa source au Zud-oüest de la ville, elle fait vn grand chemin par cette Prouince, elle mesle enfin ses eaux auec celles de la riuiere de Pa, & se descharge auec elle dans la riuiere de Kiang proche de Chung King.

La huictiesme Ville

MAHV.

La situation. Cette ville est bastie sur le bord Septentrional de la riuiere de Mahu, proche d'vn lac qui en porte le nom : elle n'a point de commandement sur aucune

cité ; toutefois il y a quantité de Forts & de places qui en dependent. L'Empereur Hiaouus fut le premier qui l'a fit bastir lors qu'il entreprit le voyage des Indes, & passa par ce pays : il l'appella Iangco : la famille de Tanga luy donna en suite le nom qu'elle a à present, qui signifie le lac du cheual ; leurs histoires portent qu'on vid vn cheual dans ce lac en forme de dragon, c'est de là que ce lac, la ville, & la riuiere tirent leur nom.

Noms anciens

La montagne de King signifie vn miroir, on la nomme ainsi à cause d'vne fontaine fort claire, & qui sourd au bas de cette montagne : là mesme au couchant de la ville est la montagne de Talo, ou des grands cerfs ; aussi y en a t'il grand nombre.

Les montagnes.

Il y a forces eaux, mais qui coulent toutes à la reserue des lacs, auec tāt d'impetuosité & de violence, que s'il y en auoit de semblables dans l'Europe, on ne croiroit pas y pouuoir nauiger ; neantmoins l'industrie des Chinois en vient à bout.

Les riuieres.

La premiere grande Cité.

TVNGCHVEV.

APres les villes il faut décrire quelques vnes des citez qui sont les plus remarquables, & qui en ont d'autres sous elles : elles sont assez peuplées & assez grandes pour meriter le nom de villes, cependant elles ne l'ont pas ; de peur que si cette Prouince auoit dauantage de villes, on ne fut obligé de luy donner plus de Gouuerneurs qu'à celles de Peking & à Nanking. La premiere cité Tungchuen⊙, commande à huit autres, 1 Tungchuen, 2 Xehung, 3 Ientsing, 4 Chungkiang, 5 Suining, 6 Fungki, 7 Ganyo, 8 Lochi. Tout ce pays est plein de riuieres, & la fertilité est merueilleuse par tout : elle s'estend en plaines & en campagnes en plusieurs endroits : l'air y est grandement sain, il y a peu de montagnes, & si encor ne sont elles ni rudes ni pierreuses, mais cultiuées pour la plus part, & peuplées de gros bourgs ; il y a abondance de chastaignes & de prunes. Ce pays produit aussi des roseaux à sucre, dont on en tire beaucoup & d'excellent, & bien qu'il y en ayt eu de tout temps, si est-ce qu'ils n'en sçauoyent point tirer le sucre, comme ils disent eux mesmes, iusqu'à ce qu'vn certain Prestre Indien en eust enseigné la maniere aux habitans du pays ; ils disent que l'asne, sur lequel il alloit, entra dās vn lieu où y il auoit de ces cannes & roseaux, le maistre du champ le prit, & ne le voulut point rendre que l'autre ne payast le dommage que son asne auoit fait ; l'Indien, pour le reparer, luy enseigna comme il falloit tirer le sucre que la nature a caché dans les roseaux.

La qualité.

L'abondance de sucre, & la façon de le faire.

La montagne de Tungquon est proche de Chunkiang, on y tire du cuiure ; & proche de Lochi est la montagne de Ciepuong, remarquable pour ses bois, pour ses eaux, & pour l'admirable varieté des pierres qui s'y treuuent, representant dans cette diuersité les plus belles peintures du monde. La montagne de Pago est proche de Xinkia, esloignée de quinze stades de Tungchuen.

Les montagnes.

La riuiere de Feu passe au couchant de la cité, & au Zud-ouest la riuiere de Xe, dont la source se voit proche de la grand cité de Kien, & apres diuers circuits & destours passe deuant la cité de Xehung.

Les riuieres.

La deuxiesme Cité

MVICHEV.

CEtte cité est au Midy de la capitale ; les deux bras de la riuiere de Kiang enuirōnent son territoire, la cité même est située au milieu du lac de Hoan,

qui luy sert de fossé, auec des ponts de pierre qui la joignent aux bords de ce lac: elle a aussi quatre temples remarquables; & commande à quatre citéz, dont la 1 est Muicheu, 2 Pengxan, 3 Tanleng, 4 Cingxin.

Les montagnes. La montagne de Gomui est vne partie de celle de Min, elle a trois cent stades de longueur, & va iusqu'au Midy de cette cité. Il y a aussi la montagne de Peping au couchant, dont le sommet esclaire de nuit, comme si il y auoit des lumieres allumées.

Les riuieres. La riuiere de Che passe deuant la cité de Pexan; elle se nomme aussi Hoanglung, c'est à dire dragon jaune; car leur histoire porte qu'on y vid vn dragon de cette couleur du temps de la famille d'Hana.

On appelle le lac de Hoan la bague, car il enuironne la ville & ses bords, dont l'Occidental en est le plus esloigné, sont ornés de superbes bastimens, & la ville pour demeurer dans leur pensée, represente la pierre de la bague, & en est enfermée de tous costés.

La troisiéme Cité.

KIATING.

La situation. LE territoire de la cité de Kiating est fort agreable, à cause de ses lacs & de ses riuieres; cette ville ne cede à pas vne des autres qui sont situées sur la riuiere de Kiang: elle abonde en musc, en ris, & en autres choses necessaires; elle commande à sept citez, dont la 1 est Kiating ⊙, 2 Gomui, 3 Hungia, 4 Laikiang, 5 Kienguei, 6 Iung, 7 Gueijuen, elle a deux temples considerables.

Les montagnes. Au Nord de la cité est la montagne de Mienkiang, sa descente des autres costez est tortueuse, mais icy elle tombe à plomb iusques dans la riuiere de Kiang. La cité d'Iung prend son nom de la montagne d'Iungte, c'est la plus haute & la plus grande de toutes celles de ce territoire: on y void vingt quatre maisons de pierre, c'est ainsi qu'ils appellent des cauernes fort creuses.

Les riuieres. Le ruisseau de Chocung qui se void au Septentrion de la cité de Kaiting est digne de remarque: les Chinois disent qu'vne femme se promenant sur ses bords, ouyt vne voix qui sortoit d'vne grosse canne, & que l'ayant tirée, elle y trouua vn enfant caché; (car ces roseaux de la Chine sont gros comme de petits tonneaux) qu'elle l'esleua dans sa maison, qu'il paruint à estre Yelang; & que ce fut luy qui fonda le Royaume d'Yelang dans la partie Occidentale de cette Prouince. Mingyue est vn petit lac au leuant de la cité de Kiating: proche de Laikiang est l'Isle de Ho couuerte de roseaux & de fleurs.

La quatriesme grande Cité

KIVNG.

CEtte grande cité en gouuerne deux autres, sçauoir 1 Kiung, 2 Taye, 3 Pukiang, où il n'y a rien de remarquable, si ce n'est ce qu'on list du petit lac d'Yotan proche de Pukiang; que Hoangtius y trauailla à la Chimie, plus de deux mille cinq cent ans auant la natiuité de Christ: c'est de là que les Chymistes doiuent tirer l'origine & l'antiquité de leur art, non pas de leur Moyse fabuleux, de Marie sa sœur, ou des Pythagoriciens; comme ont fait les Grecs. *Antiquité de la Chymie.*

La cinquiesme grande Cité

LIVCHEV.

La situation. LE pays de Liucheu contient quatre citez, dont la 1 est Liucheu, 2 Naki, 3 Hokiang, 4 Kiangan. La premiere est située au bord Septentrional de la riuiere

de

de Kian, dans vn lieu fort agreable, & fort frequenté des Marchands: on y trouue des pierres d'Azur en quantité, & d'vn fort beau bleu. cette cité a quelques edifices publics qui sont fort celebres, entr'autres il y en a vn au leuant de la ville, à l'endroit où vn lac se forme des eaux de deux riuieres qui s'y assemblent. La famille de Sunga fit faire ce bastiment pour iouïr de la veuë de ce lac; c'est encore maintenant vn lieu de plaisance & de bonne chere.

La montagne de Pao est au Midy de la cité: la temparature de l'air y est telle, que ceux qui y demeurent, ne doiuent point aprehender la fievre: & s'ils l'y portent ils guerissent aisément; si ce n'est au mois de Mars & d'Auril; car pour ceux qui l'ont l'vn de ces deux mois, il n'y a point d'esperance d'en eschapper. *Les montagnes dignes de remarque.*

Au Zud-oüest de cette cité il y a la montagne de Fang, dont le sommet a la forme d'vn cube ou dez, il est proche de cette grande riuiere de Kiang.

La riuiere de Cu passe au Nord de la cité, & du Septentrion descend par la cité de Cu, qui depend de la capitale. *Les riuieres*

La sixiéme grande Cité

YACHEV.

Cette cité est vne des plus occidentales, & des plus proches du Royaume de Tibet: elle a jurisdiction sur quatre citez, dont la 1 est Yacheu, 2 Mingxan, 3 Iungking, 4 Luxan, elle a aussi plusieurs Forts pour la defence de la Prouince.

La montagne de Mung est proche de Mingxan, dont les cinq sommets s'esleuent iusqu'au ciel: ils amassent de la manne sur le plus haut, que ceux de la Chine nomment Pinglu, c'est à dire rosée gelée. Iungking a vne montagne nommée Kiünglai, où on trouue de la glace en Esté. *Les montagnes.*

Les Villes de guerre.

Cette Prouince a quatre villes de guerre, dont la 1 est Tungchuen, 2 Vmung, 3 Vsa, 4 Chinhiung: on les nomme militaires, parce que les habitans sont tous vieux soldats, ou leurs enfans & petits fils, ausquels l'Empereur de la Chine donne les mesmes gages qu'à leur peres, & leur partage les terres qui sont proches de leur ville: ainsi ils congedient leurs troupes quand il n'y a plus de guerre, & les recompensent en les mettant en garnison dans toutes les frontieres de leur Royaume.

La premiere ville est située prés de la montagne d'Vlung, & de la riuiere de Kinxa qui rend beaucoup d'or. *Villes.*

La seconde est toute renfermée des montagnes horribles, où se prennent les plus hardis vautours.

La troisiesme est fort proche de la seconde, il n'y a qu'elle qui aye des pommes de pin sur ses montagnes.

La quatriesme abonde en musc: il y a aussi beaucoup de perdrix, & vne sorte de febves ou de phaseoles qu'ils nomment pierreuses, à cause de leur dureté; ce sont des arbres qui produisent ces fruits: ils sont extremement bons aux defaillances de cœur.

La montagne d'Vlung est située au bord de la riuiere de Kinxa, elle s'estend en longueur à plus de cent stades. *Les montagnes.*

Les montagnes de Tain & d'Vmuen sont proches d'Vsa: on diroit que leurs sommets sont comme suspendus en l'air, tant ils sont esleuez, & de difficile accés.

La montagne d'Vtung est proche de Chinkiung: elle represente vn homme

debout, qui baisse sa teste.

Les riuieres. La riuiere de Kinxa ou au sable d'or, passe par la cité de Tungchuen, ses habitans amassent quantité d'or, ce qui enrichit le territoire d'Humung.

Les Citez de guerre & les Forts.

CEs Citez & ces Forts ont esté bastis vers Midy, principalement contre les montagnars de Queicheu, qui sont gens sauuages & farouches; i'en mettray icy les noms, & marqueray en suite ce qu'il y aura de considerable: 1 Po⊙, 2 Iungning, 3 Yenyang, 4 Xequei, 5 Yemui, 6 Tienciuen, 7 Ly⊙, 8 Pinchai⊙, 9 Sungfan, 10 Tieki, 11 Kienchang⊙, 12 Cienguei, 13 Ningpo, 14 Yuesui, 15 Iencing, 16 Hoeichuen, 17 Hoangchuen, 18 Ielung, 19 Hiugin, 20 Le, 21 Vûgan, 22 Lungyo, 23 Sungguei, 24 Cinci, 25 Techang, 26 Maçu, 27 Kiúngpu, 28 Cungço, 29 Hoangping, 30 Hie⊙, 31 Chin, 32 Tantang, 33 Chaohing⊙, 34 Hieu, 35 Xesie.

Vers Po il y a des Rhinoceros, beaucoup de miel & de cire; celle de Hiunghoang produit beaucoup de drogues pour la medecine. Iungning abonde en oranges, & fournit des cheuaux fort courageux. La cinquiesme Yemui est renommée par le chant de ses rossignols. La sixiesme a force poissons, force musc, & des poules qui portent vne laine, semblable à celle des brebis; ces poules sont petites, ont les pieds fort courts, sont courageuses, les dames les aiment fort: Il y en a à Camboia, qui leur sont en quelque façon semblables, mais qui ont des plumes & non pas de la laine. On y cueille aussi cette herbe de Cha si renommée, dont vous trouuerez la description ailleurs. Le pays de Ly⊙ qui en est proche n'estoit point à la Chine; il fut conquis du temps des Roys. La dixiéme est bastie dans les montagnes prés de la source de la riuiere de Kiang; elle nourrit beaucoup de bestes à cornes, sẽblables à celles du Thebet, qui ont la queuë fort longue, épaisse & frisée; ceux de la Chine les recherchent pour en orner & parer leur drapeaux: on y fait aussi des tapis de poil d'animaux. Il n'y a qu'vn Gouuerneur, qui commande à tous les Forts qui sont depuis l'onziesme iusqu'au dix-septiesme; les Chinois le nomment Tusu. La famille de Hana reduisit en Prouince ceux de ces pays les plus auancés vers l'Occident, apres auoir sousmis la plus grande partie du Royaume de Kiung. Ce pays produit de l'Azur, est fort estimé pour la beauté de ses montagnes, & pour son fonds qui est fort gras.

Les montagnes. Proche de la cité de Ly est la montagne de Iuleang, tellement couuerte de forests & d'arbres, qu'elle fournit de bois suffisamment à tout le pays. La montagne de Peçui est proche de Pingchai, où on remarque, que si la neige qui est tombée l'hyuer se fond sur le sommet, c'est vn signe que l'année suiuante sera tres-bonne; au contraire, c'est vn mauuais presage, si elle s'y garde iusqu'à l'Esté. La montagne de Tiexe se void vers Kienchang; on la nomme ainsi à cause de ses pierres de mine de fer; car il s'y en trouue de si riches, que si on les fond, on en retire du fer tres-beau, & fort propre à faire des cimeterres & des espées.

Pour ses riuieres, elles sont marquées dans la carte.

LA SEPTIESME PROVINCE
DE HVQVANG.

Son excellence.

LA plus grãde partie de cette Prouince de Huquang est vn pays plat & vne rase campagne, arrosée par tout de lacs & de riuieres. Elle tire son nom du grand lac de Tungting; car le mot de Hu signifie vn lac, & celuy de Quang estendu: la grande riuiere de Kiang la coupe par le milieu, & la diuise en Meridionalle & Septentrionale. Elle estoit autrefois aux Roys de Cu, on l'appelloit la Prouince de King, ces Roys y faisoient leur demeure, & menaçoient de là les Empereurs de la Chine, les esgalant en forces, s'ils n'estoient plus forts qu'eux. Les Chinois, pour loüer cette Prouince, la nomment Iumichiti, c'est à dire, le pays du poisson & du ris: les montagnes sont couuertes des forests, ils nourrissent par tout force bestail, on l'appelle le grenier de la Chine; sur tout il y a grand' quantité de grains, dont elle pouruoit non seulement ses habitans, mais ceux des pays qui en sont proches, iusques là qu'il est passé en Prouerbe parmi ceux de la Chine, *que l'abondance de la Prouince de Kiangsi peut bien fournir à la Chine entiere ce qui luy faut pour vn desjeuner; mais que celle de Huquang la peut abondamment nourrir & rassasier.* Cette abondance est cause qu'on y trouue quinze grandes villes tres-celebres, & cent huit citez; auec vn grand nombre de villages & de gros bourgs, sans compter les villes de guerre, ny les Forts.

L'abondance de toutes choses.

Les limites.

Les bornes de cette Prouince au Nord sont la Prouince d'Honan; au Nord-oüest elle confine à celle de Xensi; au couchant elle aboutit à celle de Suchuen; au Midy à celle de Quansi, & elle est bornée au Zud-oüest de la Prouince de Queicheu; vers l'Orient de celle de Kiangsi, & au Zu-est de celle de Quantung. Le Roole de la Chine compte dans cette Prouince 531, 686 familles, & 4 83,3 590 hommes, à la reserue de ceux que i'ay dit cy-dessus, qu'il ne faloit pas comprendre, non plus que ceux qui tirent leur origne de la famille Royale; & qui sont pour la plus part dans cette Prouince d'Huquang; i'ay entendu dire à vn Gouuerneur de la Chine, qu'il y en auoit plus de trois cent mille çà & là dans la Chine, qui descendoient tous d'Hunguvus, celuy qui fonda le premier la famille de Taiminga: & qui, apres auoir chassé les Tartares, se saisit de l'Empire, il y a enuiron deux cent nonante ans; mais depuis peu cette famille si nombreuse a esté presque tout à fait esteinte par les Tartares.

Le nombre des hommes.

Le tribut.

Le tribut du ris est de 2,167, 559 sacs; de soye filée 17, 977 rouleaux, il faut voir le reste dans la description particuliere de châque ville.

La premiere ville ou la capitale VVCHANG.

ON void à Vuchang le superbe palais de la famille de Taiminga, qui y a tenu sa Cour. Il y a cinq temples qui surpassent les autres en grandeur, & en la

Sa qualité & situation. despense qu'on y a faite. Vuchang est située du costé Meridional de la riuiere de Kiang ; & bien qu'elle n'en soit pas fort proche, toutefois on y peut aller par tout en bateaux par le moyẽ des canaux qu'õ y a cõduit de tous costez: d'ailleurs tout ce territoire à merueilles est coupé de ruisseaux, qui le rendent fertile : il y a des montagnes dont on tire du cristal : on y cueille aussi l'herbe Cha, & il s'y fait grand' quantité de papier des roseaux qui y croissent, comme aussi de leur fueilles. Cette ville commande à dix citez, 1 Vuchang, 2 Vuchang, 3 Kiayu, 4 Puki, 5 Hienning, 6 Cungyang, 7 Tungching, 8 Hinque ☉, 9 Taye, 10 Tungxan. C'a esté icy autrefois le Royaume des Roys de Cu, où on parloit vne autre langue que celle de la Chine ; ce qui se peut prouuer par Cungfutius mesme, quand il dit ; si les Roys veulent estre pieux, ils doiuent demeurer auec ceux qui le sont ; de mesme, que celuy qui veut apprendre la langue de Cu, doit aller dans ce Royaume, ou frequenter ceux qui y demeurent ; car vn Roy ne sçauroit jamais estre homme de bien, qui a des courtisans scelerats ; comme il est impossible d'apprendre la langue de Cu, conuersant tousjours auec ceux de la Chine. La famille de Hana nomma cette ville Kianghia: le Roy V luy a donné le nom qu'elle a à present ; mais la famille de Sunga le changea en celuy d'Ingcheu ; celle de Tanga la nomma Vucing ; enfin la famille de Taiminga luy a rendu son premier nom de Vuchang, nostre Societé a eu dans sa capitale vne Eglise, & à present il n'y a point de Prestre.

Les anciens noms.

Les montagnes. Au Zud-est de la ville est la montagne de Taquon, dont les pierres & le terroir sont de couleur d'or ; ses cotteaux & ses vallées la rendent agreable: proche de la cité d'Vuchang, il y a vne mõtagne de méme nom, sur laquelle on dit, qu'vn homme autrefois parut couuert de poil par tout le corps haut de dix coudées ; & que cela arriua sous la famille de China. Proche de Kiayu sur le bord de la riuiere ce iang est la mon agne Chepie, remarquable pour la desfaite de Caocaus par Cheuyvus : proche e Kungyang est cette grande montagne de Lungciuen, qui a enuiron 200. stades, & dans laquelle il y a vne grande cauerne : la cité de Hinque a vne montagne nommée Chung, où il y a vn lac, dont l'eau est comme de l'encre. Là est aussi la montagne des Kieuquon ou des neuf palais ; on la nomme ainsi, parce que les fils du Roy Cyngan y firent bastir neuf palais pour y estudier.

Les riuieres. Il y a deux lacs nommés Xun, l'vn proche de Kiayu, & l'autre prés de Puki.

Le ruisseau de Han coule des montagnes de Vuchang, dont l'eau qui est beaucoup plus froide que l'ordinaire ; elle tempere l'air durant la canicule ; par cette raison les Roys firent bastir vn Palais sur ce ruisseau, où ils auoient accoûtumé de se retirer l'Esté, pour éuiter les chaleurs.

La riuiere de Lo passe au milieu de la ville de Vuchang.

L'Isle de Lu est proche de la cité de Vuchang dans la riuiere de Kiang.

Proche de la montagne de Chepie est l'Isle de Sanhoa, tout proche de la cité de Taye, ou Cheuyvus, apres auoir remporté la victoire sur Çaocaus, traita ses soldats, on couurit de fleurs les tables qui furent dressées pour ce regale ; de là luy est venu le nom de Sanhoa, qui signifie joncher des fleurs.

Il tombe vn eau des montagnes de Taye, de la hauteur de quatre cent perches enuiron.

La deuxiesme Ville HANYANG.

Sa situation. IL y a des lacs au dedans & au dehors cette ville ; c'est pourquoy on y peut nauiguer par tout: & des riuieres qui peuuent porter batteaux passent au trauers de son pays. Hanyang n'a dans sa dependance que deux citez, elle est pourtant si fertile qu'elle n'en doit rien de reste aux villes d'vn plus grand ressort ; car elle est proche de la riuiere de Han, & du lieu où elle se descharge dans celle de

Kiang. Elle est fort considerable pour le grand abord qui s'y fait de marchandises: on y prend force oyes sauuages, il y croit toute sorte d'Oranges & de citrons: on y remarque vne tour fort haute, nômée Xeleuhoa au Nord-ouest de la ville: Vne fille, ce disent-ils, qui auoit beaucoup de respect pour sa belle mere; la deuant traiter, luy seruit vne poule qu'elle auoit bien apprestée; mais à peine en eut elle mangé qu'elle tomba roide morte; la fille fut menée en justice, on l'accuse, on la condamne à la mort; comme on l'alloit executer, elle passa par hazard deuant vn grenadier; on dit que prenant vne de ses branches, elle luy parla de cette sorte: si i'ay empoisonné ma belle mere, que la fleur de cette branche meure; mais si ie suis innocente, qu'elle produise des fruits tout à l'heure: à peine auoit elle acheué sa priere, que cette branche parut chargée de grenades: Les habitans, pour conseruer la memoire de ce miracle, firent bastir cette tour des deniers publics, & on la nomma Xeleuhoa, c'est à dire fleur de grenades: les deux citez qu'elle gouuerne, sont Hanyang, & Hanchuen; l'vne & l'autre ont pris leur nom de la riuiere de Han.

L'innocence defendüe.

Il n'y a point de montagne digne de remarque, si ce n'est celle qu'on nomme Kieuchin, c'est à dire des neuf vierges; car on list que neuf sœurs y vescurent dans le celibat, trauaillant continuellement à la Chymie: cette montagne est au Zudoüest de la ville.

Les montagnes.

Le lac de Langquon est dans la ville, & celuy de Taipe au couchant; au pied de la montagne de Kieuchin, au Midy, il y a vn lac de deux cent stades.

Lacs.

La troisiesme ville SIANGYANG.

Siangyang est aussi proche de la riuiere de Han, & est située sur son bord Occidental: le pays où elle est, est rude & fascheux à cause des montagnes, mais elle est remarquable pour y auoir eu vn Roy de la famille de Taiminga; & pour la grande quantité d'or qui s'amasse dans les sables de ce pays, il est defendu d'ouurir les mines, mais permis à tout le monde d'amasser l'or des riuieres: on y tire aussi de la pierre d'Asur, du verd pour la peinture, & du vitriol: il y a des perdrix, & beaucoup de vieux pins, fort propres à faire des colomnes selon l'architecture Chinoise; auec cela vn grand & magnifique Palais: cette ville est aussi embellie de trois temples dediez aux Heros: elle commande à sept citez, & à quelques Forts pour sa deffence: la premiere est Siangyang, 2 Iching, 3 Nanchang, 4 Caoyang, 5 Coching, 6 Quanghoa, 7 Kiun ☉. Prés de Caoyang il y a vn pont appellé Saxoang, sur la riuiere de Han: il a plusieurs arcades & est tout de pierre de taille, & a esté basti par les Roys de Guei. Ce pays estoit autrefois de la Prouince de King, sous les constellations d'Ie & de Chin: la famille de Cheua le nomma Coteng: il tire le nom de Scangyang des Roys de Guei, qui bastirent les murailles de la ville.

Sa qualité & situation.

Proche la cité de Kiung est la grande montagne de Vutang, qui a vingt & sept sommets, trente six costeaux, & vingt quatre lacs ou estangs. Il y a plusieurs temples magnifiques, auec des conuents de sacrificateurs; car c'est là que les autres sacrificateurs de la Chine prennent leur ceremonies: ceux dis-ie, qui suiuent la doctrine des idoles la plus subtile, & croyent la Metempsycose ou le passage des ames, entendent par là vne separation morale de l'ame d'auec le corps; c'est pourquoy ils sont tousiours dans la contéplation: ceux qui croyent le sens litteral de la Metempsychose & le passage de l'ame d'vn animal dás le corps d'vn autre, reçoiuent leur ordre & institution de la montagne de Tientai dans la Prouince de Chekin, où demeurent les principaux sacrificateurs de leur secte, ie parleray, Dieu aydant, à fonds de ces dogmes dans la seconde Decade de mon Abregé de l'histoire de l'Empire de la Chine. Il croît sur cette montagne

Les montagnes.

beaucoup de sedum ou joubarde herbe qui est tousjours verte.

La montagne de Co donne le nom à la cité de Co-hing, où il croist vne sorte de roseau qui ne dure que trois ans; car apres ce temps la vieille racine meurt apres auoir poussé vn nouueau rejetton, se contentant d'auoir vescu trois ans, & d'auoir laissé vne nouuelle lignée.

Les riuieres. La riuiere d'Han au sortir de la Prouince de Xensi, entre dans la Prouince d'Huquang par le territoire de cette ville, & apres s'estre estenduë dans vn grand espace de pays, elle augmente finalement les eaux de la riuiere de Kiang prés de la ville d Hanyang.

La riuiere de Siang est au Nord-ouest de la ville: elle nourrit vn animal qui ressemble fort à vn cheual, si ce n'est qu'il est couuert d'escailles, & a des ongles comme vn tigre: il est fort feroce, il en veut aux hommes & aux autres animaux; mais il n'ose les attaquer qu'au printemps, qui est la saison qu'il sort de l'eau, & fait ses courses sur terre.

L'Estang de Chinchu est dans l'espace où est basti vn temple aux idoles proche de Nanchang; cet estang s'appelle le lac aux perles, car si, en marchant pres du bord, vous frappez vn peu rudement la terre, il en sort de tous costez de petites boulles d'eau, grosses comme des perles: l'Isle nommée Kiafung, est au couchant de la ville.

La quatriéme Ville TEGAN.

L'Empereur Yvus adjouta ce pays à la Prouince de King, & le plaça sous les constellations d'Ic & de Chin. Cette ville a eu des noms bien differents, selon les diuers Roys qui y ont regné; apres que la famille de Cina les eut desfaits, elle la nomma Nankiun, celle de Hana, Kianghia, celle de Sunga Ganlo; la famille de Tanga luy donna le nom de Ganhoang; le nom qu'elle a à present luy vient de celle de Sunga. Elle a six citez sous son obeissance, la 1 Tegan, 2 Iunmung, 3 Hiaocan, 4 Ingching, 5 Sui ⊙, 6 Ingxan. Il y a vne chose bien rare dans ce pays, c'est de la cire blanche que de petits vers font, de mesme façon que les mousches à miel, sont beaucoup plus petits, mais fort blancs; or ces vermisseaux ne sont pas domestiques, mais ils se trouuent dans les châps: on fait des chandelles de cette matiere, comme on en fait de cire parmi nous, mais qui sont bien plus blanches; c'est pourquoy comme elles sont cheres, aussi n'y a il que les plus riches du pays qui s'en seruent; car outre la blancheur elles sentent extremement bon quand elles bruslent, sans rien salir ni gaster, la lumiere en est aussi tres-claire. Ce pays est fermé de montagnes au Nord, & au Midy de riuieres, qui luy seruent de bornes: on y compte trois temples considerables.

Noms anciés. *Cire merueilleuse.*

Les montagnes. La montagne de Tahung est la plus grande & la plus affreuse de toutes; elle commence au Nord de Suicheu: sur le sommet il y a vn lac. Proche d'Ingxan est la montagne de Tungting, ils y decriuent vne fort grande ouuerture sans fonds. Là mesme est la montagne de Kie, où on void encor à present les ruines de l'ancienne ville de Kieyang.

Les riuieres. La riuiere de Che passe deuant la cité de Sui, & separe tout ce pays en deux. Iunmung est vn grand lac qui a soixante dix stades, il est au Leuant de la ville de Tekan.

La cinquiesme Ville HOANGCHEV.

CEtte ville est située au bord Septentrional de la riuiere de Kiang, qui passe fort prés de ses murailles; c'est pourquoy elle est fort peuplée, & fort riche, car il y arriue tousjours des marchandises & des batteaux. Cette ville est aussi deuenuë fort celebre à cause qu'vn Roy de la famille de Taiminga y a fait sa demeure; & qu'il s'y trouue vne sorte de serpents, dont on se sert contre la lepre, & contre la gale, ce pays produit aussi de l'absynte blanc; les Medecins de la Chine le nomment ainsi à cause de son excellence; les Chinois s'en seruent contre la brusIure. L'Empereur Yvus a diuisé ce pays comme le precedent. Du temps des Roys c'estoit le Royaume d'Hoang: les Roys de Cu s'en rendirent maistres en suite: la famille d'Hana le nomma Silo; pour le nom d'à-present elle l'a de celle de Tanga. Tout le terroir de cette ville est cultiué, si ce n'est au Nord, ou les montagnes commencent d'estre plus difficiles: du reste elle est fort diuertissante à cause de ses riuieres, & contient neuf citez sans les Forts: la 1 cité est Hoangcheu, 2 Lotien, 3 Maching, 4 Hoangpi, 5 Hoanggan, 6 Kixui, 7 Ki☉, 8 Hoangmui, 9 Hoangci.

La situation.

Cui Pao est vne montagne au Septentrion de la ville, où l'on trouue des pierres, qui, estant mises & exposées au soleil, deuiennent rouges, & d'autres jaunes, & gardent quelque temps cette couleur, peut estre, comme ces pierres de Boulogne qui peuuent conseruer quelque temps la lumiere du soleil, & la faire paroistre dans vn lieu obscur.

Les montagnes.

La cité de Maching a vne montagne nommée Moling, qui est couuerte d'arbres & de forests, dont ses habitans tirent beaucoup de commoditez. La montagne de Suçu est proche de Hoangmui, sur le sommet de laquelle il y a vn temple dedié à trois fameux Medecins, comme aussi vne tour magnifique de 9 estages.

La riuiere de Ki passe par la cité de Ki, à qui elle donne son nom. Proche de Hoangpi il y a vn lac qui se nomme Vú, c'est à dire militaire, où les Roys exerçoient leurs soldats aux combats de Mer: il y a aussi vn autre lac plus grand, appellé Vheu, proche d'Hoangmui. Vis à vis de la cité de Ki il y a vne Isle nommée Niaoso dans la riuiere de Kiang: le lac de Kinxa est au leuant de la cité de Ki, & celuy de Taipe proche d'Hoangmui.

Les riuieres.

La fontaine de Loyu rend la cité de Kixui celebre; car c'est vne des trois fontaines, dont l'eau est la plus estimée des Chinois, pour faire leur Cha ou The.

L'Isle de Pequey, ou de la tortuë blanche, dans la riuiere de Kiang, est vis à vis de cette ville, on dit qu'il arriua vn estrange accident à vn soldat; & qu'ayant esté jetté dans la riuiere par les ennemis, vne tortuë le passa à l'autre bord, comme vn Arion entre les Dauphins; & on escrit, que le plaisir que cette tortuë fit à ce soldat, fut vne marque de sa reconnoissance, qu'il l'auoit longtemps nourrie, & mise volontairement en liberté: cela sent la fable; il y a cela de vray qu'on y void de fort grandes tortuës: & aussi de plus petites, qui sont fort belles, qu'on nourrit par tout dans les maisons par plaisir, elles ne sont point plus grosses que des moyneaux; on les appelle des tortuës de Loman.

La sixiesme Ville KINGCHEV.

KIngcheu est aussi sur le bord Septentrional de la riuiere de Kiang enuironnée du lac de Tung au Nord, & au leuant; ce qui la rend tres-forte: elle est celebre pour la magnificence de ses bastiments, & pour son commerce; c'estoit autrefois la Cour du Royaume de Cu, le Roy Iuenus de la famille de Leanga y fit sa demeure en suite. Son territoire est tout à fait agreable & fertile. Elle

commande à treize citez ; 1 Kingcheu, 2 Cunggan, 3 Xexeu, 4 Kienli, 5 Sungki, 6 Chikiang, 7 Iling⊙, 8 Changyang, 9 Itu, 10 Iuengan, 11 Quei⊙, 12 Hingxan, 13 Patung. Dans la diuision que fit Yuus il la mit dans le mesme lieu que la precedente. La famille d'Hana la nomma Kingcheu, qu'elle a tousjours retenu depuis. On y trouue vne herbe qui se nomme de mille années ; & mesme on croit qu'elle est immortelle ; si on la fait tremper dans l'eau, & qu'on en boiue, elle teint le cheueux blancs en noir, & sert à prolonger la vie : on y trouue aussi quantité d'oranges, & de fort excellentes pierres, dont ceux de la Chine accommodent leur ancre, apres l'auoir broyée, de mesme que nos peintres font leur couleurs : on y compte cinq temples remarquables, dediez à des Heros.

Les montagnes. La montagne de Fang, proche de Changyang est aussi digne de remarque, ils disent qu'elle est de telle nature, qu'on n'y sent point de vent, ny au Printemps, ny dans l'Automne ; & que neantmoins le vent sort en Esté continuellement de ses cauernes ; & qu'en Hyuer les vents y rentrent, & dans les mesmes cauernes, par lesquelles ils en estoient sortis. Il y a aussi la mõtagne de Kieucang, qui entre dans la riuiere de Kiang, & qui la bride & retient par ses doubles costeaux, qu'elle aduance comme si c'estoient des digues, & en rend la nauiguation plus longue & plus difficile : elle commence proche de Sungki. La cité de Quei est proche la montagne de Cutai, où on void vn Palais des anciens Roys.

La riuiere de Kiang est proche de Patung, qui, sortant de la Prouince de Suchuen, entre dans celle-cy.

Les riuieres. Le lac de Tung, qui est à l'Orient de la ville, a quarante stades de longueur : il nourrit ses habitans de son poisson, & les diuertit par la beauté de ses bords.

Proche de la cité de Chikiang est l'Isle de Peli, c'est à dire de cent stades : la description anciẽne marque qu'il y a eu autrefois quatre vingt dix-neuf petites isles, qui en suite n'en ont formé qu'vne seule Isle, à cause du sable qui les a couuertes, & des eaux qui se sont retirées.

La septiesme Ville YOCHEV.

La situation & cómodité. LE grand lac de Tungting separe le territoire de cette ville en deux ; car il y en a vne partie qui est au leuant de ce lac, & l'autre au couchant : la riuiere de Kiang passe prés des murailles de cette ville au Septentrion, où trois riuieres s'assemblent ; sçauoir celle de Kiang, de Siang & de Fung, qui rendent le pays merueilleusement fecond & abondant en poisson : c'est pourquoy on ne doit pas s'estonner, si on appelle cette ville dans la langue des Sçauants, la porte de trois riuieres ; aussi y aborde-il de tous costez vn grand nombre de vaisseaux & de marchandises ; on y trouue la pierre d'azur dans les montagnes, & vne autre qui est verte, laquelle estant reduite en poudre, fournit d'vn tres-beau verd aux peintres : il y a force citrons & force oranges, & vne abondance incroyable de toutes choses. Le Palais d'vn Roy de la famille de Taiminga en augmente de beaucoup la magnificence ; vn de ces Roys y a fait sa Cour ; de là vient que les bastiments publics & particuliers sont si superbes : on y compte trois temples fort magnifiques dediez aux Heros.

Cette ville a esté autrefois dans la Seigneurie de Sanmao, elle fut apres erigée en royaume : les Roys de Cu en suite s'en rendirent maistres ; mais la famille de Cina la remit sous l'Empire Chinois : en apres celle de Sunga la nomma Paling ; elle a conserué iusqu'à present le nom d'Yocheu, que la famille de Tanga luy a donné : elle a huit citez sous son obeissance, la 1 est Yocheu, 2 Linsiang, 3 Hoayung, 4 Pingkiang, 5 Fung⊙, 6 Xemuen, 7 Culi, 8 Ganhiang.

Les citez.

La

La montagne de Pacio est au Midy de cette ville ; cette montagne est fort celebre pour vn temple fort magnifique, ils y remarquent aussi vn conuent qui est basti au milieu de deux petits lacs.

Les Montagnes.

La montagne, ou pour mieux dire l'Isle de Kiún au milieu du lac de Tungtin est au zud-ouest de la ville.

La montagne d'Vxe est au Zud-est de la ville, l'on y trouue de petites pierres noires, dont les Medecins se seruent principalement contre les maux de gorge & contre l'esquinancie, apres les auoir reduites en poudre.

Proche de Linsiang est cette grande montagne de Tayun ; on y compte soixante & dix costeaux : il y en a vne autre qui se nomme Tung, c'est à dire qui a cent stades, remarquable pour ses forests de Pins tout proche de Hoayung, on tire du talc ou verre de Moscouie.

La cité de Pingkiang a dans son voisinage la montagne de Tiengo, elle a cinq cent stades, & est mise dans les liures de Taosu entre les vingt montagnes, qui sont les plus remarquables : les Medecins de la Chine en font beaucoup d'estat pour cent sorte d'herbes medecinales qu'elle produit.

Proche de Ganhiang est la montagne d'Hoang, c'est à dire jaune ; car toute la terre, & les pierres de cette montagne paroissent en quelque sorte, comme si elles estoient dorées ; c'est pourquoy on la nomme aussi Kinhoa ou fleur dorée.

Le grand lac de Tungtin commence au Zud-ouest de la ville : on escrit que ce lac s'est fait par vn desbordement, il est vray qu'on y voit encore quantité d'Isles fort peuplées, elles ont mesmes des temples, qui sont magnifiques, comme aussi des monasteres, auec vn grand nombre de sacrificateurs : il y a vne Isle flotante dans laquelle on a basti vn monastere. Les racines des arbres & des roseaux qui s'entrelaçent & s'entortillent les vnes dans les autres, en soutiennent le terrain, en sorte qu'on ne doit point craindre qu'il s'éboule, & vienne jamais à manquer.

Les Riuieres.

Il y a aussi l'Isle de Kinxa, qui se nomme ainsi à cause de son sable doré.

La huitiesme ville CHANGXA.

CHanxa est du costé droit de la riuiere de Siang : elle a ce nom à cause des petites estoiles appellées Chanxa sous l'influence desquelles ils ont mis cette ville ; ces estoiles sont dans la constellation de Chin. Ce pays est en partie plat & en partie montagneux & difficile : mais par tout gras & fertile ; l'air y est sain, & on y a toutes choses à foison : il y a par tout grande quantitté de ris, qui mesme dans la plus grande seicheresse de l'année, n'a rien à craindre, à cause que ce pays est arrosé de lacs & de riuieres ; de façon que si on manque de pluye, on fait venir l'eau des riuieres dans les champs, ou bien les laboureurs l'y deriuent par le moyen des machines, dont ils se seruent auec beaucoup d'artifice & d'industrie. L'on y pesche vers le moys de May cet excellent Poisson, que les Portugais nomment Sauel. On tire de fort beau vermillon ou cinabre de ses montagnes. Vn Roy de la famille de Taiminga a fait sa demeure dans cette ville ; y a basty de superbes édifices, & vn Palais, on y void aussi six temples assez magnifiques : sa jurisdiction s'estend sur onze citez, Chanxa, 1. Siangt'an, 2. Siangin, 4 Ninghiang, 5. Lieuyang, 6. Liling, 7. Ieyang, 8. Sianghiang, 9. Xeu, 10. Ganhoa, 11. Chaling o.

Cette ville s'appelloit iadis Changxa sous la famille de Cheua, & Vugan sous celle de Sunga : depuis elle a presque tousiours retenu le nom qu'elle a à present.

Les Montagnes.

Au couchant de la ville est la montagne de Iumo, qui signifie du Talc ; car aussi en tire-on grand nombre : les Medecins de la Chine croyent qu'estant reduit en chaux

& meslé dans du vin ; il sert beaucoup à prolonger la vie. On rencontre aussi au couchant de la ville cette grande montagne d'Yolo, qui s'estend iusques aux montagnes de Heng, auec lesquelles elle est attachée.

Proche de Ninghiang il y a vne tres-grande montagne, qui a cent quarante stades, nommée Taguei. Celle de Taihu est proche de Lieuyang, elle s'esleue en trois grandes Croupes, au milieu desquelles il y a vn grand lac fort profond: la montagne de Xepi n'en est pas loin: il y a aussi vn lac de quarante stades, il se nomme le lac de Pexa, d'où sortent quatre ruisseaux, l'vn fait la riuiere de Lieu: pour les autres, ils se vont rendre dans la riuiere de Iuping; on y void aussi la montagne de Tungyang, la treiziesme de celles dont les liures de Tausu font tant d'estat. La montagne de Sucung appartient à la cité de Xeu: on remarque sur cette montagne vne fontaine d'eau fort chaude, & trente six costeaux: auec d'autres montagnes fort grandes.

Les Riuieres. La riuiere de Mielo passe deuant la cité de Siangyn: elle est renommée pour auoir esté cause que la feste de Tuonu s'obserue parmi les Chinois. Cette feste se fait par toute la Chine, auec grand pompe, & resioüissance, le cinquiesme Moys, en memoire d'vn de leur Gouuerneur, homme de grande probité, qui s'y precipita, comme il se vid poursuiui par des traistres: Il estoit extremement aimé dans son gouuernement; ils font ce iour-là des ieux, des combats sur l'eau & des festins à son honneur, & font apres semblant de chercher leur Gouuerneur: cette feste a fait tant de bruit, que ce qui estoit particulier à ce lieu, se pratique maintenant par toute la Chine; ils combattent ce iour-là sur de petits vaisseaux tous dorez, de diuerses sortes, qui ont la figure d'vn dragon, & mettent des prix pour ceux qui remportent la victoire: & comme c'est le public qui les donne, aussi ces prix sont-ils de quelque valeur fort enuiés. *Les combats nauaux de Tuonu.*

La riuiere de Loseu passe proche de la cité de Xeu: on l'estime à cause des excellentes lamproyes qu'elle produit.

La cité de Siangyn est proche du lac de Cingçao: ce lac arrouse aussi le territoire de la ville d'Yocheu, & se mesle auec celuy de Tungting.

Les Isles. L'isle de Kive est proche de Xehoa, on l'appelle l'orange, parce qu'il y en a quantité: il y a aussi vne petite isle au Nord de la ville, nommée Tungquon.

La neufviesme ville PAOKING.

LE territoire de cette ville est plein de montagnes, principalement du costé qui tire le plus vers le Midy, où ses montagnes & celles de la Prouince de Quansi s'entre rencontrẽt: il ne laisse pas d'y auoir des vallées fertiles & de fort belles campagnes: cette ville a eu vn Roy de la famille de Taiminga; elle commande à cinq citez, 1. Paoking, 2. Sinhoa, 3. Chingpu, 4. Vuchang, 5. Sining. Paoking est proche de la riuiere de Cu, dont elle ne reçoit pas peu de commodité: elle estoit autrefois dans le Royaume de Cu: quand les Roys d'V se furent rendus maistres de ces pays, ils la nommerent Xaoling: la famille de Tanga l'appella Xaocheu: pour le nom qu'elle a à present elle le tient de Sunga: elle a trois temples magnifiques dediez aux Heros.

Les Montagnes. La montagne de Lung est à l'orient de cette ville: elle est enuironnée de quatre sommets si esgaux, qu'elle paroist de mesme de quelque costé qu'on la regarde: au milieu il y a vn lac, d'où sortent deux ruisseaux, l'vn fait la riuiere de Lien, qui passe pres de la cité de Siangxiang; l'autre la riuiere de Chao. La montagne de Iun est proche du Ressort de la cité de Vuchang, elle est la soixante neufuiesme de celles dont les liures de Tausu font estat. On y compte septante-vn costeaux: là mesme est la montagne de Kinching, la soixante & huitiesme chez Tausu. Proche

de Sinning est la montagne de Changmo, qui est de si grande estenduë & d'vn si difficile accés, que les hommes qui l'habitent n'ont nul commerce auec leurs voisins, sont tout à fait sauuages, & n'obeissent point aux Chinois.

La riuiere de Gu prend sa source dans les montagnes de la cité de Vucang, de là elle descend à trauers les rochers & les precipices: il y a quarante & huit endroits, où il est fort malaisé de nauiger: entre-autres vn au Nord de la ville, qui est si roide & si rapide, qu'on a esté contraint d'y dresser vne fort grosse colonne de cuiure, où ils lient les nauires, iusques à ce qu'ils ayent tout ce qui est necessaire pour les faire monter, autrement, il n'y auroit point eu de moyen de les faire remonter dans des eaux si rapides & entre des montagnes si mal-aisées. *Les Riuieres.*

La dixiéme ville HENGCHEV.

LA riuiere de Ching du costé de Midy mouille les murailles de cette ville, de sorte qu'vne partie de son territoire en est renfermé, comme aussi la riuiere de Siang, qui en fait vne peninsule: les montagnes de ces païs sont cultiuées & agreables, & il s'y treuue tout ce qui est necessaire pour viure, quantité de perdrix, du talc & d'autres choses: il s'y fait du papier; ses mines d'argent la rendroient fort riche, s'il estoit permis de les ouurir: ce païs appartenoit iadis au Royaume de Cu: la famille d'Hana appella cette ville Queiyang; le Roy V, Siangtung; la famille de Tanga la nomma Hunan; la famille de Taiminga luy a rendu le nom que les Rois de Leang luy auoient donné. Cette ville a neuf citez sous sa iurisdiction, sçauoir, 1. Hencheu, 2. Hengxan, 3. Luiyang, 4. Changning, 5. Gangin, 6. Ling, 7. Queiyango, 8. Linuu, 9. Laxan. *La situation.*

Ceux qui demeurent dans la montagne de Taceu, qui est au couchant de la ville, croyent qu'il y ait quantité d'argent; & mesme on écrit qu'on y a ouuert autrefois des mines: la montagne d'Heng commence proche de Hengxan, & a huit cent stades d'estenduë: on y compte septante deux sommets, dix grandes cauernes, trente-huit fontaines, & ving-cinq torrents. Proche de Luiyang est la grande montagne d'Heuki, où ils ont remarqué soixante & dix sommets. La cité de Ling a la montagne de Vanyang fort proche, elle a trois cent stades: les vieilles forests qui la couurent la font paroistre toute verte: la montagne de Xeyen est proche de Queiyang, on la nomme l'Hirondelle de pierre; car apres la pluye on y treuue des pierres qui ressemblent parfaitement à des hirondelles; les Medecins mesmes croyent pouuoir distinguer les mâles d'auec les femelles par la diuersité des couleurs; ils s'en seruent dans leurs medecines. La montagne de Hoayn est fort belle à voir, elle entre dans les territoires des citez de Linuu & de Lanxan; on la nomme la Fleur, à cause de sa grande beauté. *Les Montagnes.*

La riuiere d'V, vient de la ville de Iung, & passe pres de la ville de Changning: la riuiere de Ching passe au Nord de Hengcheu: sa source est dans les montagnes au leuant de la ville de Paoking. Il y a aussi à l'Orient de la ville vn lac tres-profond, dont l'eau est verte, on dit qu'elle est fort bonne pour faire ce breuuage, que les Chinois tirent du ris. *Les Riuieres.*

La onziéme ville CHANGTE.

CEtte ville est resserrée entre des riuieres, & située sur le bord oriẽtal de la riuiere de Iuen qui y décharge ses eaux dans vn lac; elle est presque par tout nauiguable, aussi bien que son païs, qui est de petite estenduë, mais tout à fait agreable & qui surpasse de beacoup tous les autres en fertilité. Il y a eu aussi vn Roy de la famille de Taiminga qui y a tenu sa Cour: on en voit vn superbe palais dãs la ville, qui com- *Sa situation & qualité.*

mande à quatre citez, dont la premiere est Changte, 2. Taoyven, 3. Lungyang, 4. Iuenkiang. Le peuple de Manyen occupoit ce païs sous la famille de Xanga & de Cheva, auant qu'il fut assiuetty à l'Empire de la Chine; mais le Roy de Cu s'en rendit maître; & quand ces Rois eurent esté défaits par la famille de Cina elle l'appella Kiuchung: celle d'Hana luy donna premierement le nom de Vulinh; apres que le perfide Hiangyvus eut tué le Roy de Cu, le peuple de cette ville témoigna tant de tristesse à ses obséques, que la famille d'Hana qui vangea sa mort, & fit mourir cet Hiangyvus, appella la cité Iling, c'est à dire terre de Iustice: les Roys d'V la nommerét Vucheu; pour le nouueau nom qu'elle a à present, elle le tient de la famille de Tanga: on y compte trois Temples fort considerables: elle abonde en pierres d'Azur: on y ramasse aussi de la Manne: elle produit toute sorte d'oranges, entre autres il y en a que les Chinois nomment Oranges d'Hyuer, car elles ne viennent que quand la saison des autres est passée, elles ont fort bon goust; ils ont aussi des cedres qu'ils appellent la main de l'Idole, aussi leurs extremitez finissent en de certains petites protuberances, comme si c'estoient les doigts d'vne main, ils ne sont pas bons à manger; mais si on les pend dans la chambre, ils rendent vne odeur fort douce, & la parfument toute; ils se seruent de sachets faits de rezeaux pour les suspendre.

L'eau rouge. La montage de Lo, c'est à dire des cerfs, à cause qu'il y en a quantité, est au couchant de la ville de Changte: la cité de Taoyuen est proche de la montagne de Lo: c'est la quarante deuxiéme de celles de Taosu. Vers le Nord ouest de la ville on voit vne fort grande cauerne nommée Lungmuen, deuant laquelle il y a vn pont qui passe d'vne montagne à l'autre, il est parfaitement quarré, vn de ses costez a pres de deux stades de longueur, vn torrent passe par dessous.

Les Riuieres. Le lac de Tungting s'estend iusques aux limites des citez de Lungyang & de Iuenkiang. Le lac de Chexa se ioint à celuy de Tungting.

La riuiere de Lang est au midy de la ville, & vient de la ville de Xincheu, où elle se nomme Yuen: elle entre dans cette Prouince au midy de la grande cité d'Yven, & prend sa source dans la Prouince de Queicheu au midi du Fort de Taipidg.

L'Isle de Kiue est proche de Lungyang, a pres de vingt stades en longueur, & produit quantité d'oranges, pour cet effet on la nomme Kiue, c'est à dire l'orange.

La douziéme ville XINCHEV.

Sa situation & abondance. XIngcheu a quantité de grandes montagnes dans son ressort; l'on en tire force argent vif, pierre d'azur & du verd: on écrit aussi qu'elles sont riches d'or & d'argent. Vne partie de ces montagnes a toûjours esté habitée par des hommes sauuages & farouches; ceux de la Chine veulent faire croire qu'ils sont nez d'vn chien & de la fille d'vn Roi, & disent qu'en trois ans elle fit six garçons & autant de filles, que s'estans mariez ensemble ils fonderent cette nation: on nomme ces montagnars Vulinman: ils ont inuenté cette fable sur ce fondement, qu'ils ont de la peine à croire que ceux-là soient des hommes, dont la façon de viure n'est pas Chinoise. Ce pays estoit autrefois au Roi de Cu: la famille de Cina le nomma Kiuchung, celle de Hana Kingcheu, celle X'anga Luki, la famille de Taiminga luy a donné le nom qu'ella a encor à present: elle commande à six citez, dont la premiere est Xincheu, 2. Luki, 3. Xinki, 4. Xopu, 5. Iuen, 6. Kiuyang, 7. Mayang.

Les Montagnes. La montagne de Toyeu est au Nord-ouest de la ville, la vingt-sixiéme entre celles des liures de Tausu; là mesme est la montagne de Siaoye, où on treuua mille volumes qui y auoient esté cachez, lors que l'Empereur Xius iura de faire perir & brûler tous les Liures. Proche de Kiuyang est la montagne de Locung, où ils décriuent vn oiseau qui ne chante iamais, si ce n'est lors qu'il doit pleuuoir; les païsans le tiennent pour vn signe asseuré de pluye: dans la mesme montagne il y

a vn lac qui occupe à ce qu'ils disent pres de cent mille arpens de terre.

La riuiere de Xin est à l'Orient de la ville : le torrent d'Yuen au Zud-ouest. Au Midi de la cité de Luki il y a vn peuple grossier & sauuage, qui demeure dans les montagnes, & dont ie viens de parler. On y compte cinq ruisseaux, sçauoir, celui d'Hiung, d'Yeu, d'Yuen, de Xin, & de Muon.

Les Riuieres.

La treiziéme ville IVNGCHEV.

Elle est proche de la riuiere de Siang, & située entre des montagnes qui sont fort agreables pour leur verdure : il n'y a point de ville en cette Prouince plus auancée vers le Midi : vn Roi de la famille de Taiminga y a tenu sa Cour, aussi on en voit vn superbe & magnifique Palais dans la ville. Il y a vn fort beau costeau couuert d'arbres & de maisons, & quatres Temples dediez aux Heros : cette ville a Iurisdiction sur sept citez, dont la premiere est Iungcheu, 2. Kiyang, 3. Tauo, 4. Tunggan, 5. Ningyven, 6. Iungning, 7. Kirnghoa.

Ce païs a autrefois dépendu du Royaume de Cu : la famille d'Hana la nomma Lingling, les Rois d'V qui le possederent apres, l'appellerent Iungyang : pour le nom qu'il a à present, il le tient de la famille de Tanga.

Au couchant de la ville est la montagne de Kiungyo, considerable pour la quantité des beaux roseaux qui y sont : proche de Tunggan vne montagne qui se nomme Suvang, la plus haute de tous ces quartiers.

Les Montagnes.

La riuiere de Siang passe au Septentrion de cette ville, elle court par les confins de cette Prouince, & de celle de Quangsi, & tire sa source de la montagne de Siang : l'eau de cette riuiere est claire comme cristal, & quoi que fort profonde en quelques endroits, cela n'empéche pas qu'on ne puisse compter tous les cailloux & les petites pierres qui sont au fonds.

La riuiere de Siao passe assez pres de la ville au leuant, & au Septentrion se méle auec celle de Siang, sa source est dans les montagnes au Zud-ouest de la cité de Ningyven ; ces montagnes se nomment Kieni, il a là aussi vn lac appellé Tien. On voit vne cheute d'vne grande quantité d'eau proche de la cité de Tau, qui fait vn Estang, où il naist des fleurs de Lien iaunes : on en treuue rarement ailleurs de cette couleur ; i'en fais vne description plus ample dans vn autre endroit.

Les Riuieres.

La quatorziéme ville CHINGTIEN.

L'Empereur Yvus comprit cette ville & son païs dans la Prouince de King, & la plaça sous les constellations de Ie & de Chin : elle appartenoit autrefois aux Rois de Cu ; & on la nommoit Ingchung : la famille d'Hana l'appella Iunxe : la famille de Taiminga luy a donné le nom qu'elle a à present, auec le titre & la qualité de ville ; car ce n'estoit auparauant qu'vne cité, mais à present elle commande à sept citez, dont la 1. est Chingtien, 2. Kinxan, 3. Cienxiang, 4. Mienyang, 5. Kingling, 6. Kingmuen, 7. Tangyanh. Cette ville est située sur le bord de la riuiere d'Han qui regarde vers l'orient, enuironnée de tous costez d'eaux & de montagnes, qui luy seruent d'vn fort rempart : son païs abondant en tout ce qui est necessaire à la vie : il y a six temples dediez au Heros.

La montagne de Kingmuen est proche d'vne cité qui en a aussi le nom : cette montagne a serui autrefois de forte muraille & de borne au Royaume de Cu du costé qui regarde le plus le Septentrion. La montagne de Cucai est proche de Tangyang, & la trente-troisiéme de celles du liure de Tausu : les arbres

Les Montagnes.

& les pierres qu'on y treuue sont toutes rouges; il y a vn ruisseau dont l'eau est fort agreable & de bonne odeur.

Les Riuieres. La riuiere de Ciengiang passe deuant la cité qui en porte le nom.

Ie ne dois pas oublier la fontaine de Sinlo, à cause de son eau qui est excellente, elle est dans la montagne de Kingyuen.

La quinziéme ville CHINGYANG.

CEtte villle est la plus au Septentrion de toute la Prouince, fort proche de Xensi, & qui reçoit la premiere les eaux de la riuiere d'Han, qui vient de l'Orient & enuironne cette ville, apres s'estre beaucoup destournée & auoir fait vn fort grand circuit, elle passe en suite par tout le reste de cette Prouince: elle a sept citez sous son obeïssance, 1. Cingyang, 2. Fang, 3. Choxan, 4. Xancin, 5. Chogi, 6. Chingsi, 7. Paogang.

Anciens noms. L'Empereur Yuus la mit au mesme departement que la precedente, & sous les mesmes constellations: lors que les Rois de Cu en estoient les maîtres, on la nommoit Siegive, à cause de la quantité d'estain qu'on y a toûiours treuué, & qui s'y tire encores à present, c'est pour cela aussi que la famille d'Hana l'a appellée Scie, c'est à dire estain; mais celle de Tanga la nomma Nanfung, à cause de la fertilité de son territoire, comme si vous disiez la fertilité du Midi; pour le nom qu'elle a à present c'est la famille de Taiminga qui le luy a donné. Il y croît vn certain arbrisseau qui monte & rampe en haut comme nostre lierre, & produit des fleurs d'vn iaune qui tire vn peu sur le blanc; les extremitez des ses branches sont fort menuës & deliées comme des filets de Soye; on dit que si on en lie & applique vne petite branche sur la chair nuë, qu'on repose d'vn fort doux sommeil; c'est pourquoi on l'a nommé Menghoa, c'est à dire la fleur du sommeil.

Les Montagnes. Au Nord-ouest de la ville est la montagne de Tiensin, dont les costeaux qui ont vne pente douce enuironnent vne plaine de cent stades, comme si c'estoient des murailles; les Medecins y vont souuent chercher des herbes medecinales.

Proche de la ville de Choxan est la montagne de Canglo, où on écrit qu'vn certain païsan amassa des chastagnes durant quelques années qu'il garda, afin de preuenir par ce moyen vne famine qui arriua, & qu'il auoit preueuë; il assista par là ses amis, & les sauua de la misere que souffrirent les autres.

Là mesme est la montagne de Nuiqua, du nom d'vne femme qu'ils adorent dans vn Temple fort superbe & fort magnifique; ils asseurent que cette femme a raccommodé vn endroit du Ciel qui estoit rompu: auec la mesme simplicité sans doute, que les Mahometans qui disent que Mahomet souda la Lune.

Les Riuieres. La riuiere de Lungmuen passe à l'Orient de Chingyang, & prend sa source dans vne montagne qui en a le nom. Proche de Choxan est la riuiere de Cungyang, dont l'eau a la proprieté d'oster les taches des habits: on écrit qu'elle est aussi fort bonne pour aiguiser les outils de fer, & que cette proprieté luy vient de ie ne sçay quel sel qui donne vn peu de pointe à ses eaux. Là mesme est la riuiere Xangyung, où il se fait vne grande cheute d'eau; si on y iette seulement la moindre pierre, il commence tout aussi-tost à tonner & à pleuuoir.

La premiere grande Cité CINGCHEV.

CEtte cité est tres-forte d'assiette, & située dans vn fort bon endroit; elle a trois autres citez à qui elle commande, 1. Cingcheu, 2. Hoeitung, 3. Vngtao, 4. Suining: la montagne de la Prouince de Queiecheu est sur la frontiere.

La montagne de Fi est de difficile accez, il y a sur son sommet vne campagne. *Les Montagnes.*
La montagne de Feçu est fort grande & fort haute, elle separe cette Prouince de celle de Quicheu, & commence proche de Tungtao.

Proche d'Hoeitung est le lac de Cingpo, dans lequel il y a de fort grandes pierres & des rochers, où les personnes de qualité vont pour s'y diuertir. Il y a aussi vn ruisseau d'Hiung formé par neuf torrens, nommés Lang, Vu, Hiung, Xin, Lung, Sui, Quei, Vu, & Aiung. *Les Riuieres.*

La seconde Cité CHINCHEV.

CEtte cité touche à la Prouince de Quantung, elle est entre deux riuieres: quoy que ce païs soit plein de montagnes, il ne laisse pas d'estre assez cultiué: Chincheu est grande, peuplée & celebre, elle commande à cinq autres citéz, 1. Chincheu, 2. Iunghing, 3. Ychang, 4. Hingning, Queiyang, 6. Queitung: elle est aussi remarquable à cause d'vn pont de pierre magnifique, diuisé en plusieurs arcades, tout de pierres de taille, & qui a en longueur plus de cent perches Chinoises: on ne compte dans tout ce païs que trois Temples qui soient considerables.

La montagne d'Hoangceng est au midy de la cité: c'est là où est la source de la riuiere de Chin: la montagne de Pepao est proche de Iunghing, haute & roide, mais remarquable encores à cause de la belle eau de sa fontaine. *Les Montagnes.*

Yen est vn petit lac dans la montagne de Xenieu proche de Hingning: il est fort chaud au sommet tout le long de de l'Hiuer: ils y voyent des oyes sauuages deux fois l'an, lors qu'elles se retirent vers le Midy, & lors qu'elles passent vers le Nord, c'est pourquoy on l'appelle Yen, qui signifie vn oye. *Les Riuieres.*

Les Villes de Guerre.

IL y a onze places de guerre, 1. est Kio, 2. Iungxun, 3. Paocing, 4. Nanguei, 5. Xiyung, 6. Xanggi, 7. Ladgiang, 8. Sanping, 9. Iungting, 10. Tiengia, 11. Iunmui.

La cité de Xi est proche de la riuiere d'Y, elle a sous elle quelques petits châteaux: on y trouue du Musc. La cité de Paocing abonde en argent vif.

La montagne de Kesing s'esleue par dessus les nuës: on dit qu'il y fait vn froid excessif: peut-estre à cause qu'elle est fort éleuée. *Les Montagnes.*

La montagne de Tuting est fort haute & large: son terroir est fort agreable & fertile en ris: il y a aussi de grandes forests.

REMARQVE.

MArtinius n'a touché qu'en passant la fable de cette Nation, qui tire son origine des chiens; Ramusco la rapporte plustost des Moines, dont il a inseré le Voyage dans son second Volume. *Ritornando per deserti li Tartari, peruennero ad vna terra, nella quale, si come alla Corte dell' Imperatore con fermezza ne raccontorono i Clerici Rutheni, & altri, che vi erano stati, ritrouarono certi monstri, li quali hanno specie di femina: & poiche per molti Interpreti hebbero domandato quali fossero gli huomini di quella terra, fu gli risposto, in quel luogo tutte le femine che nascono, hauer forma humana, ma gli mascoli di cane: mentre che dimorarono in*

questa terra li cani, nell' altra parte del fiume si congregarono insieme. & essendo d'inuerno tutti si gettarono all' aqua poi riuolgeuansi nella sabia & cosi perlo gran freddo. Si congelaua sopra di loro quella materia & poiche ciò molte fiate hebberò fatto, con grand impeto assaltarono i Tartari, i quali gettando saette sopra di loro, pareua che percotesserò sassi; conciosia che quelle indietro ritornauano, ne manco laltre sue armi li poteuan dare noia alcuna, ma essi cani saltando in mezzo à loro i molti col morder ammazzarono e cosi furono scacciati li Tartari dalla sua patria.

Les Chinois la content autrement, & disent que le Roy Caosin quoy qu'il eut fait long-temps la guerre à vn Chef de briguans nommé V, & l'eut souuent reduit à l'extremité, il n'en pût venir à bout, iusques à ce qu'ayant fait publier dans son Royaume, qu'il donneroit vingt mille onces d'argent, vne Ville, & sa fille en Mariage, à qui luy aporteroit la teste de ce scelerat: vn chien qu'il nourrissoit, nommé Puonhu entra dans vn bois où estoit V auec ses troupes, l'étrangla, & en apporta la teste à son maistre; Caosin fut fort aise de se voir deliuré d'vn si dangereux ennemy: mais comme il estoit en peine d'executer sa parole, sa fille qui le vit dans cette peine, luy dit, qu'il seroit encore plus-mal honneste d'y manquer, que de la marier à cet animal; le mariage en fut fait, & en trois ans elle en eut six garçons & autant de filles, desquelles cette Nation Cynique tire sont origine, à ce que disent les Chinois.

LA HVITIEME

LA HVITIE'ME PROVINCE

KIANGSI.

LA Province de Kiangſi tient à celle de Huquang du coſté de l'Orient : elle n'eſt guere plus petite que la precedente, encore qu'on nomme celle de Huquang le grenier de toute la Haute Aſie, & qu'on diſe que celle-cy ne ſert que pour un déjeûner. Il y a un fort grand lac dans l'une & dans l'autre, nommé Poyang, qui n'en doit guere de reſte à celuy de Túngting.

Long-temps avant que cette Province fuſt ſujette à l'Empire de la Chine, une grande partie appartenoit aux Roys de çu, & l'autre à ceux d'V : la Province de Chekiang la ferme à l'Orient ; celle de Fokien au Zud-eſt ; celle de Quantung en touche les extremitez au Midy : la Province de Kiangnan ou de Nanking la joint au Nord, & celle d'Huquang environne le reſte. Cette Province commence au Midy par des montagnes qui ſont fort larges & tres-vaſtes ; car les montagnes de trois diverſes Provinces, ſçavoir de Kiangſi, de Quãgtung & de Fokien, uniſſent en cet endroit leurs ſommets, quoy qu'elles cõmencent dans chacune ſeparément. Le peuple y eſt ſauvage & groſſier, & ne dépend point de l'Empire de la Chine : il oſe meſme ſouvent ſortir de ſes cavernes pour aller à la picorée & au butin, & l'emmener quand il eſt proche ; ce n'eſt pas qu'ils puiſſent rien entreprendre de grand ny de conſiderable, y ayant pour cet effet des Châteaux & des Forts par tout avec des garniſons, contre les inſultes de ces montagnards. Les Chinois ont taſché pluſieurs fois de dompter cette nation, mais ils n'en ont pû venir à bout, à cauſe que l'entrée & les auenuës de ces montagnes ſont preſque inacceſſibles, quoy qu'on y trouue en ſuite de fort belles vallées, & une campagne admirablement bien cultivée.

Mõtagnards.

L'excellence de la Province de Kiangſi conſiſte principalement en ce qu'elle eſt extremement peuplée, & qu'elle produit en abondance tout ce qui eſt neceſſaire. Elle eſt auſſi preſque par tout arroſée de fort grands ruiſſeaux, de rivieres & de lacs, & de plus environnée de tous coſtez de hautes montagnes, qui luy ſervent de boulevart, riches en mines d'or, d'argent, de plomb, de fer & d'eſtain. On y void par tout ſi grande quantité de monde, que l'étenduë de cette Province aſſez grande à peine les peut loger ; c'eſt pourquoy on en appelle les habitans par toute la Chine les ſouris, tant eſt grand le nombre d'hommes qui s'y trouve, & de la fecondité des femmes. Ce peuple ſi nombreux a de la peine à y trouver lieu pour faire ſa reſidence, c'eſt pourquoy il eſt eſpars, & va errant par toute la haute Aſie, où il s'employe & s'occupe à diverſes ſortes de ſervices vils & mechaniques : ils s'addonnent principalement à faire des habits, à deviner, & aux ſortileges : ſont naturellement ménagers & ſordides dans leur particulier & en compagnie : à peine trouve-on rien chez eux qui tienne de la magnificence des autres Provinces. Les Chinois les

Les Chinois de Kiang miſerables & de vile condition.

raillent sur leur lesine. Ils sont fort attachez à la superstition : ils gardent pour la plusparr les jeûnes des Idolatres avec beaucoup de soin, s'abstenans aussi de certaines viandes, selon la doctrine de la Metempsychose ; de façon qu'ils n'osent rien tuer qui ait eu vie, ny en manger quand un autre l'a tué. Il y en a parmy eux qui passent des années entieres à amasser des os de vaches & d'autres animaux qu'on a jettez, afin que quand ils ont quelqu'un à traiter, ils les puissent mettre en des plats de porcelaine, & en garnissent le fonds, pour arranger en suite leurs mets & viandes en pyramide, comme c'est leur coûtume ; par ce moyen ils ne sont pas obligez de les emplir, ny d'y mettre tant de viande. Toutefois ce peuple a un esprit excellent & subtil, & il y en a plusieurs à chaque examen à qui on donne les degrez des gens doctes & sçavans, & qui parviennent en suite aux premieres Magistratures.

Nombre des familles & des hommes. Mais pour venir au dénombrement de ses habitans, on écrit qu'il y a dans cette Province 1363629. familles, & 6549800. hommes. Le tribut du ris qu'elle paye, est de 1616600. sacs : elle donne aussi 8230. livres de soye cruë, & de celle qui est filée 11516. rouleaux, sans parler des droits & imposts des autres Bureaux.

La Province de Kiangsi est divisée en treize grandes Villes, que vous croiriez estre autant de Provinces, & qui commandent à soixant-sept citez. Elle est par tout arrosée de lacs & de rivieres, qui peuvent porter Batteau. La riviere de Can la divise toute en deux parties, du Midy au Septentrion : mais ce qui la rend plus considerable, c'est qu'il n'y a que dans cette Province & dans un seul Bourg où on fasse la meilleure & la plus belle Porcelaine, dont ce Bourg fournit toute la haute Asie, & le reste du monde. *Quantité de Porcelaine & de poisson.* Ses riuieres ont diuerses sortes de poissons, entre autres des saumons, des truites & des estourgeons : j'en ay par fois acheté un pour six Jules ou Reales d'Espagne, qui pesoit cent soixante livres, & une truite de dix livres pour trois sols.

Description des fleurs de Lien. Mais pource que j'ay souvent fait mention des fleurs de Lien, & qu'il y en a quantité dans cette Province, je les veux décrire icy avec briéveté ; car elle ne fait pas seulement part de ses fleurs aux autres Provinces, mais aussi de ses fruits quand ils sont secs. Cette fleur que ceux de la Chine nomment Lien, & les Portugais Fula de Golfon, croît en des eaux croupissantes : elle paroît dessus l'eau à la hauteur de deux ou trois coudées : les rejettons ausquels elle tient sont tres-durs & forts : une racine produit souvent plusieurs fleurs : il y en a de diverses couleurs, de violettes, de blanches, de mélées, de rouges, & d'autres leurs semblables : ces fleurs sont plus grandes que nos lys, & beaucoup plus belles, toutefois elles n'ont pas si bonne odeur : vous diriez que ce sont de grandes tulipes, aussi en approchent-elles beaucoup par leur figure, avec de petites boules qui ne tiennent qu'à un petit filet, & sont au milieu comme si c'estoient les filets de safran d'un lys : aprés la fleur vient le fruit, dont la figure est conique : plus large vers sa base que la paume de la main, & plus gros que n'est le poing : ce cone tient par la pointe à une queuë, à laquelle la fleur est attachée : la base est tournée en haut, dans la base il y a diverses pellicules, qui renferment chacune un fruit de la grosseur d'une noisette, ou de nos plus grosses feves ; c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si Dioscoride appelle ce fruit feve d'Egypte. *Voyez la figure.* Il y a une escorce verte, qui le garde & le defend ; toutefois elle est un peu molle : l'amande qui est dedans est blanche, & a fort bon goût quand elle est fraiche, ou quand elle est seche : les Medecins Chinois en font beaucoup d'estat, comme estant fort nutritif ; c'est pourquoy ils la donnent par tout à ceux qui sont foibles & debiles, & qui commencent à se remettre aprés avoir esté malades. Les feuilles de cette plante sont fort grandes, & rondes le plus souvent, flottent & nagent dessus l'eau, comme celle de Nenuphar parmy nous, & tiennent à la

racine avec de longues queuës; la moitié de ces feüilles a bien parfois la longueur de deux empans: il me souvient d'avoir veu de semblables feüilles en des eaux dormantes de l'Europe, mais non pas qui eussent la fleur & le fruit de mesme façon: les jardiniers & les revendeurs se servent de ces feüilles quand elles sont seiches, au lieu d'enveloppe ou de couverture de papier de cornets, pour couvrir & empaqueter les marchandises qu'ils ont venduës. Pour la racine elle est d'un excellent usage, elle croît souvent aussi grosse que le bras d'un homme, & se picque dans le limon & la vase, la profondeur de deux ou trois coudées: elle est noüeuse comme celle des roseaux; & son écorce ou sa peau exterieure est tout à fait entiere; sa moëlle & sa chair comme percée au dedans de grandes ouvertures ou passages; neantmoins elle est tres-blanche, & ressemble assez au chardon de nôtre païs, si ce n'est qu'elle est un peu plus insipide; on en fait beaucoup d'estat: elle est fort chere en Esté, parce qu'elle est rafraichissante; de façon qu'il n'y a rien d'inutile dans cette plante: c'est une chose tout à fait divertissante, de voir souvent des lacs entiers tous fleuris, non de fleurs sauvages, qui ne produisent point de fruits; mais de celles-cy qui ont esté semées, & qu'on cultive & renouvelle tous les ans par la graine que l'on seme dans l'eau: les grands Seigneurs mesmes les cultivent dans leurs jardins & leurs parterres, & à l'entrée de leurs Palais, les conservant en de grands vaisseaux de terre pleins de limon & d'eau.

La premiere Ville ou la Capitale NANCHANG.

Sa situatiõ & excellẽce.

CETTE Ville est aussi remarquable pour le nombre de ses gens de lettres que pour sa grandeur; elle n'est pourtant pas si petite, qu'elle n'ait pour le moins deux milles de circuit. Il y a eu deux Roys de la famille de Taimainga, qui y ont demeuré tout à la fois, ce que ie n'ay jamais remarqué ailleurs. Nostre Societé y a eu aussi une Eglise assez magnifique dediée au vray Dieu, avec une maison autant commode que le lieu le pouvoit permettre; mais comme elle se revolta contre les Tartares, apres l'avoir surprise pour la premiere fois, ils y mirent le feu, de façon qu'il n'en demeura que les murailles; on l'a rebâtie depuis, on luy a donné un Viceroy & les autres Magistrats, toutefois il n'y a plus ny Prestre ny Eglise, faute de Missionnaires.

Ses anciens noms.

Cette Ville est située prés de la source de ce grand lac de Poyang, & au Midy dans une Isle que la riviere forme toute seule: elle bornoit anciennement les Royaumes de çu & d'V: sous la famille de Cina, elle appartenoit au païs de Kieukiang. La famille d'Hana la nomma Iuchang; celle de Tanga luy a donné le nom qu'elle a à present; mais la famille de Sunga le changea en celuy de Lunghing; enfin celle de Taiminga luy donna son premier nom. Il y a enuiron trois cens ans que la Cour se tenoit dans cette Ville; car le Sacrificateur Chu, aprés avoir chassé les Tartares de la Chine, y prit le titre & la qualité de Roy, & l'appella Hungtu, qui signifie la grand Cour; mais comme il eut aprés augmenté ses conquestes, il transporta le trône & sa Cour à Nanking, & luy redonna pour lors son vieux & ancien nom de Nanchang. Cette Ville commande à sept Citez; la premiere est Nanchang, 2. Fungching, 3. Cinhien, 4. Fungsin, 5. Cinggan, 6. Ningo, 7. Vuning. Le fonds & le terroir de tout ce païs est fertile, il n'y en a aucune partie qui soit deserte, & il est si plein de laboureurs, qu'à peine y laissent-ils aucun endroit où le gros & menu bestail puisse paître, si ce n'est pour les pourceaux qu'ils nourrissent par tout avec grand soin dedans & dehors la Ville; & il y en a si grand nombre dans la ville, qu'on a bien de la peine à passer par les ruës, tant il s'y en rencontre; toutefois les ruës n'en sont pas plus sales, car ceux de la Chine en amassent le fumier avec beaucoup de diligence, comme aussi ceux des autres animaux, & le vendent cherement pour engraisser les champs.

Les Citez.

Temple remarquable.

Cette ville contient quatre temples fort considerables; mais celuy qui se nomme le Pilier de fer les surpasse tous: ils disent, qu'en ce mesme lieu hors des murailles de la Ville a esté autresfois un homme qui survenoit aux necessitez des pauvres, & donnoit beaucoup au peuple; qu'il sçavoit faire de fort bon argent: de plus, ils adjoutent que ce fut luy, qui par une science & industrie tout à fait divine, couvrit de terre le dragon qui menaçoit de ruiner leur ville, & qu'il l'attacha à une colomne de fer extremement grande, qui se void encore dans ce temple; qu'enfin il s'enfuit au Ciel avec toute sa famille. La superstition de ce peuple luy a erigé ce temple. Le bastiment est tout à fait magnifique & superbe pour sa structure & grandeur: tout joignant il y a un Convent de Prestres: de l'autre costé il y a tousjours un marché, où on trouve tout ce dont on a besoin.

Les montagnes.

Proche de Funglin est la montagne de Pechang, dont il tombe une eau avec grande impetuosité: elle a bien prés de cent perches de hauteur; c'est de là qu'elle a son nom, & des cent perches de cheute qu'a cette eau.

La montagne de Xifung est proche de Fungching; cette montagne est la trente & neufieviesme entre celles qui sont celebres dans les Livres de Tausu.

Les rivieres.

La riviere de Chan ou de Can, est à l'occident de la ville, dont je descris la source ailleurs.

La ville a au Zud-est le lac de Tung fort estimé pour son excellent poisson, & pour ses belles eaux.

Le grand lac de Poyang commence au Nord-est de la ville: on le nomme aussi le lac de Pengli.

Vers Cinhien est l'Isle de Lungma, & celle de Pehoa est à l'orient de la ville, la petite Isle de Teuxu luy est au couchant.

La seconde Ville IAOCHEV.

Situations.

CETTE ville est sur le bord septentrional de la riviere de Po: elle est fort belle & divertissante; tout le pays est plat, & arrosé de rivieres; ce qui la rend merveilleusement fertile: elle a sept citez qui luy obeïssent, dont la 1. est Ioacheu, 2. Yúkan, 3. Loping, 4. Feuleang, 5. Tching, 6. Gangin, 7. Vannien. Vn Roy de la famille de Taiminga y faisoit autrefois sa residence; mais ce qui la rend celebre & recommandable, est la quantité de Porcelaine qu'on y fait; il n'y a point de lieu dans tout le Royaume où l'on en fasse de plus belle, que dans un bourg nommé Feuleang: ils ne prennent pas dans le pays mesme la terre dont on la fait; on l'y apporte de la ville d'Hoiecheu dans la Province de Kiangnan, où l'on ne la peut pas faire, encore qu'il y ait quantité de matiere, à cause disent-ils de la differente qualité des eaux. C'est donc dans le bourg de Feuleang que se fait toute la vaisselle & poterie de la Chine, par des Paysans & des hommes grossiers; de mesme que celle de Fayence en Italie: il s'en fait de diverses couleurs; la jaune, & celle où il y a diverses figures de dragons representez, est destinée pour le Palais de l'Empereur; au reste, on en fait de rouge, de jaune, & de bleuë: les Chinois ont accoustumé de se servir du pastel pour la peindre en bleu; aussi y en a-t'il grand nombre, principalement dans les Provinces qui tirent le plus vers le Midy, où l'on s'en sert aussi pour teindre les estoffes. Vous en sçauriez peindre de figure ny de fleur qu'ils n'imitent & ne contrefassent sur leurs Porcelaines: on peut juger de la quantité qui s'y en fait, par ce que nous en voyons tous les jours dans nostre Europe; mais je m'estonne d'où peut venir le bruit qui court si fort, que cette matiere se fait de cocques d'œufs, ou de coquilles de mer pilées, que des peres (selō le rapport de quelques-uns) serrēt pour leurs petits fils & descendās; qui la trouvēt au bout d'une centaine d'années. Toute cette vaisselle se fait de la terre qu'on apporte de la prochaine ville de Hoeicheu dans ce bourg; tout de méme que nostre poterie. Cette terre n'est pas grasse cōme

D'où vient la Porcelaine.

Quelle terre c'est.

nostre glaise, mais ressemble plûtost à un sable délié, dont les grains sont transparans : ils le font tremper dans de l'eau, & en font aprés des masses : mesme quand la Porcelaine est cassée, ils en broyent & pilent les morceaux, & en refont de nouvelle, qui n'a pourtant pas l'éclat ny la beauté de la premiere. Ce qui fait qu'on estime la Porcelaine, c'est ce disent-ils qu'on y peut mettre les viandes toutes boüillantes sans qu'elle se casse: ils adjoustent encore, ce qui est plus admirable, que si on en lie & attache les pieces avec du fil d'archal, elles peuvent tenir la liqueur sans la laisser aller; c'est pourquoy des raccommodeurs de Porcelaine se voyent par toute la Chine, se servans d'un virebrequin fort subtil & menu pour faire ces petits trous; ils le nomment communément dril, la pointe est de diamant, comme est celle dont les Vitriers & ceux qui grauent en verre se servent parmi nous, ou plûtost comme est l'instrument de ceux qui percent le cristal de montagne à Milan.

Ce pays a autrefois esté aux Rois d'V; la famille de Cina nomma cette Ville Poyang : celle de Sunga luy a donné le nom qu'elle a à present. Il est au Septention & à l'Orient renfermé de montagnes, dont on tire la matiere pour faire la Porcelaine, principalement de celles qui sont à l'Orient. Le pont de la cité de Gangin est digne de remarque, on le nomme le Pont d'obeïssance. Ils disent qu'une fille née de parens fort riches, ayant perdu son mary les premiers jours de ses nopces, & l'honnesteté ne permettant pas aux femmes de se remarier, elle se consoloit dans son veuvage par la presence de sa mere & de son pere, & en supportoit plus patiemment sa perte; mais comme ils furent morts, se voyant sans consolation, elle fit bâtir ce pont de pierre, divisé en plusieurs voûtes & arcades, & aprés y avoir employé la plus grande partie de ses richesses, elle se jetta du haut en bas dans l'eau; c'est de là que ce pont a tiré son nom d'Hiaolie, qui signifie une remarquable obeïssance.

Noms anciens.

La montagne de Macie occupe le costé de la Ville qui regarde l'Orient, c'est la cinquante-deuxiéme entre les celebres. La montagne de Xehung proche d'Yúkan, s'appelle l'Arc en Ciel fait de pierre, à cause que l'eau qui en tombe represente toûjours un arc en Ciel.

Les montagnes.

La montagne de Cienfo est proche de la Ville sur le bord d'un lac. Proche d'Yúkan est la montagne d'Hungyai, qui touche du costé du Nord-ouest au lac de Poyang.

Le lac de Poyang ou de Pengli entre dans le territoire de cette Ville: la partie qui s'étend & avance vers Yukan, se nomme Canglang, où est l'Isle de Pipa.

Les rivieres.

La riviere de Po passe au Midy de la Ville, sa source est dans les montagnes de la Ville d'Hoeiki. On fait venir sur cette riviere en des batteaux le sable pour en faire la Porcelaine.

La troisiéme Ville QVANGSIN.

CETTE Ville est située entre des montagnes fort hautes & fort larges, mais qui ne sont pas tout à fait desertes & inhabitées; car il y a quantité de Bourgs & de Villages: la riviere de Xangiao y prend sa source à l'Orient de la Ville, & y passe au Nord; mais parce que les trois Provinces de Kiangsi, de Fokien, & de Chekiang, confinent & aboutissent à ce païs, de là vient qu'il est plein de voleurs, qui apres avoir fait leur coup se retirent facilement dans les montagnes. Le Pays se peut aisément defendre contre les entreprises & l'effort des ennemis, à cause que le passage est fort étroit par ces montagnes, & qu'il n'y a point d'autre chemin. L'Empereur de la Chine y a tenu autrefois garnison: on y fait grande quantité de fort bon papier : la meilleure chandelle de graisse de bœuf s'y fait aussi : on y compte trois Temples fort remarquables : elle a sept citez, dont la premiere est Quangsin, 2. Ioxan, 3. Ieyang, 4. Queiki, 5. Ienxan, 6. Iungfung, 7. Hinggan.

La situation.

Ce pays estoit autrefois en partie au Roy d'V, & en partie au Roy de çu; sous la famille de Cina il dependoit du pays d'Hoeiki : la famille d'Hana le nomma Iuhan; celle de Tanga & de Sunga, Sincheu; mais la famille de Taïminga lui donna le nom de Quangsin.

Les montagnes. La montagne de Ling est la trente-deuxiéme entre celles qui sont fameuses & celebres dans les Livres de Tausu, couverte de vieilles forests, remarquable pour ses herbes medicinales, elle produit aussi de fort bon cristal.

Proche de Ieyang est la montagne de Poafung, sur le sommet de laquelle il y a une maison de pierre, dont la hauteur s'esleve au delà des nuës : il y a aussi proche de cette montagne un pont fort antique, long de cinquante perches.

La montagne de Siang proche de Queiki est fort haute & de tres-grande étenduë : elle est tellement partagée & divisée en fonds & en terres labourées qu'elle n'en doit guere de reste aux plaines ny aux rases campagnes : on y rencontre quantité de bourgs. Là mesme est la montagne de Lunghu, la trente-deuxiéme entre les celebres : elle a le nom d'un dragon & d'un tygre; car elle a deux sommets, dont l'un en s'élevant semble vouloir accabler l'autre: on nomme le plus haut Lung, c'est à dire le dragon, & le plus bas Hu, c'est à dire le tygre.

Les rivieres. La riviere de Xangiao passe au Nord de la Ville : sa source est dans les montagnes de Ioxam; de là elle passe par le territoire de cette Ville au Midy, & apres avoir courru en plusieurs endroits, elle se joint enfin & se méle avec le lac de Poyang.

Quatriéme Ville NANKANG.

CETTE Ville est située sur le bord occidental du lac de Poyang : ce lac divise & partage le pays en deux : les Chinois en font beaucoup d'estime à cause de sa fertilité : les champs abondent en ris, en froment & en legumes : les montagnes fournissent du bois dans les lieux où elles ne sont point cultivées : & les lacs & les rivieres enrichissent tout le pays par leur poisson. Elle a jurisdiction sur quatre Citez, dont la premiere est Nankang, 2. Tuchang, 3. Kienchang, 4. Gany. Elle a esté autrefois aux Rois de çu; la famille de Cina la mit dans le pays de Kieukiang : la famille d'Hana la nomma Pengçe : celle de Tanga Kiangcheu; enfin c'est la famille de Sunga qui luy a donné le nom qu'elle a à present.

Son abondance.

Noms anciens.

Il y a plusieurs temples fort superbes; mais les principaux sont sur les montagnes de Quangliu & de Iuenxin, qu'ils adorent avec beaucoup de superstition. Il y aussi quantité d'Hermites & de Sacrificateurs qui y demeurent, qu'on pourroit nommer avec raison les martyrs & les esclaves du Demon : chacun d'eux s'occupe dans sa cellule à affliger & à tourmenter son corps avec tant de constance & de courage, qu'il y a tout sujet de s'en estonner : ils croyent qu'aprés cette vie ils joüiront d'un estat bienheureux, les ames devant changer de corps, selon leur opinion : s'ils ne surpassent pas nos vieux Anachoretes dans les peines & dans les tourmés qu'ils ont soufferts volontairement, à tout le moins leur seroient-ils égaux, s'ils les souffroient pour l'amour du vray Dieu. On dit qu'il y a autant de petites maisonnettes ou de cellules sur cette montagne, qu'il y a de jours en l'an. Cette montagne est toûjours couverte de nuages, lors mesme que l'air est serain par tout ailleurs; de sorte qu'on a bien de la peine de la voir du lac, encore qu'elle en soit fort proche. Il y a plusieurs Temples sur ces montagnes, qui sont admirables pour la grandeur & pour la quantité de leurs Idoles : il y a aussi un fort grand pont de pierre de taille, qui traverse une vallée par le moyen de ses voûtes & de ses arcades : le grand Monastere de Queiçung n'en est pas loin. Cette Ville produit aussi du chanvre, dont on fait des habits fort propres pour l'Esté.

Les Hermites.

La montagne de Quangliu au Nord-oueft de la Ville, eft la huitiéme entre les plus celebres : elle a cinquante ftades de longueur ; c'eft là où font ces Anachoretes dont je viens de parler.

Les montagnes.

Proche de Tuchang eft la montagne de Ieunvix, marquée la cinquante-uniéme.

Le lac de Poyang paffe tout prés de Nankang au Zud-eft, où il a environ quarantes ftades en largeur : ceux de la Chine affeurent qu'il a bien trois cens ftades de longueur.

Les rivieres.

Lien eft une fontaine au couchant de la Ville, dont l'eau reffemble, quand elle tombe, à une toille d'argent, & en fuite forme trente petits ruiffeaux ; les Chinois croyent cette eau tres-excellente.

La cinquiéme KIEVKIANG.

KIEVKIANG eft une grande Ville & fort marchande fur le bord Meridional de la riviere de Kiang, où elle fe joint avec le grand lac de Poyang : on auroit de la peine à croire le grand nombre de vaiffeaux qu'il y a, à moins que de l'avoir veu ; car ils viennent de tous les endroits les plus efloignez de la Chine dans cette riviere, qui eft comme leur rendez-vous, où ils s'affemblent pour fe mettre en mer. Quoy que cette ville foit à prés de cent lieuës de la mer, fi ne laiffe-t'on pas pourtant d'y prendre grande quantité de poiffons de mer, comme des Efturgeons, des Dauphins, & des Saumons : & d'y voir le flux & reflux de la mer, principalement au plein & au renouveau de la Lune : & la riviere defcend vers la mer fi lentement, qu'on a bien de la peine à s'en appercevoir ; c'eft pourquoy on peut y aller par tout à la voile ; & c'eft à caufe de cette riviere que le grand Takiang change fon nom en celuy d'Yangçukiang, qui fignifie la riviere ou le fleuve qui eft fils de la mer. On le nomme communément par excellence Kiang ; car auffi il reffemble fort à fon pere, pour l'eftenduë & la profondeur de fes eaux : il a parfois une lieuë d'Alemagne de large ; & en cet endroit la navigation eft dangereufe.

Quantité de Navires.

Kiang fils de la mer.

Il y a un Bureau dans cette ville, ou les Lieutenans du Roy tirent de grands droits. Kieukiang eft au Nord de la capitale, au Midy elle eft renfermée de la montagne de Quangliû, & environnée d'eaux au Nord & au Levant : elle a quantité de Temples, & de beaux baftimens publics & particuliers. Cette ville commande à cinq citez, dont la 1. eft Kieukiang, 2. Tegan, 3. Xuichang, 4 Hukeu, 5. Pengçe. Le pays appartenoit anciennement en partie aux Rois de çu, & en partie à ceux d'V. Sous la famille de Cina on le nommoit comme on fait à prefent : la famille d'Hana le nomma Iuchang : le Roy Suius le nomma derechef Kieukiang, & la famille de Sunga, Tinkiang ; mais celle de Taiminga luy a rendu fon ancien nom.

La fituation.

Ses anciens noms.

La montagne de Tacu eft au Zud-eft de la ville, & forme une Ifle dans un lac.

Les montagnes.

La montagne de Poye eft proche de Tegan, elle occupe trente ftades, & environne cette cité, comme fi c'en eftoit les murailles.

Là mefme eft la montagne de Quenlun, où il fe trouve une pierre fi grande, que cent hommes s'y peuvent eftendre tout de leur long fans fe toucher.

Proche de Hukeu eft la montagne qui fe nomme Xechung, c'eft à dire la Cloche de pierre ; parce que les eaux agitées par le vent, & venant à choquer & heurter contre cette montagne, font un tres-grand bruit.

Siaocu eft une montagne proche de Pengçe tout à fait inacceffible : elle eft dans un lac, entourée d'eaux de tous coftez : au Midy la rade y eft fort petite pour les Navires ; & au bord de la grande riviere, proche de Pengçe il y a la montagne de Matang, infame pour le naufrage de quantité de vaiffeaux ; car s'ils s'efloi-

gnent tant soit peu du bord, l'impetuosité de l'eau les emporte, & les brise contre les rochers.

Les rivieres. Pour les rivieres, il n'y a rien de remarquable que ce qui se void dans la carte.

La sixiéme Ville KIENCHANG.

Sa situation. QVOY que cette Ville soit par haut & par bas, elle ne laisse pas d'estre magnifique & fort celebre, située agreablement dans un pays fertile sur la frontiere de la Province de Fokien : son destroit comprend cinq citez, Kienchang, 2. Sinching, 3. Nanfung, 4. Quanchang, 5. Luki. Vn Roy de la famille de Taiminga y a fait sa demeure, & y a dressé un Palais d'une magnificence Royale: les jardins en sont extrémement agreables: les dedans du Palais fort riches, & les meubles superbes. Deux lacs embellissent aussi Kienchang, dont l'un est dans les murailles, & l'autre un peu hors de la Ville; cela n'empesche pas pourtant que ce dernier ne fasse part de ses commoditez & de ses richesses à la Ville, par le moyen des canaux qu'on y a artificieusemẽt conduits. La Societé de Iesus y a aussi eu une Eglise dediée au vray Dieu, où on voyoit grand nombre de Chrestiens; mais à present il n'y a point de Prestre qui y ait de demeure arrestée.

Il n'y a que deux temples qui soient considerables, dediez aux Heros.

Vin excellent. On y fait un fort bon breuvage de ris, plus excellent que n'est le vin de l'Europe : on le nomme d'ordinaire Macu : on peut mettre ce breuvage au rang des delices Chinoises. Le ris que ce pays produit est si excellent, en comparaison de celuy qui se cueille dans tout le reste de la Chine, qu'on l'envoye de là à l'Empereur ; on le nomme grain d'argent, à cause de son excellence : on y fait aussi de fort belles estoffes de toutes les sortes.

Noms anciens. Ce pays a autresfois esté aux Roys de çu : sous la famille de Cina il appartenoit à la Ville de Kieukiang; sous celle de Hana à celle de Iuchang: la famille de Tanga le nomma Kienvu : celle de Sunga luy a donné le nom qu'elle a à present.

Les montagnes les plus notables. La montagne de Macu est la trente-sixiesme entre celles qui sont renommées dans les livres de Tausu : elle occupe quatre cens stades en longueur, & est au couchant de la Ville : proche de Quanchang est la montagne de Chunghao, où on ne void que des sommets tous nuds, si ce n'est un seul qui a l'avantage sur les autres d'estre couvert d'arbres, & d'estre distingué par un magnifique temple.

Les rivieres. Le lac qui est dans la Ville se nomme Kinquei; & celuy qui en est hors, Kiao : proche de Nanfung est aussi le petit lac de Vansui.

La septiéme Ville VVCHEV.

La beauté de sa situation. Montes habet spirituales. LE Cosmographe Chinois descrit le territoire de cette Ville de la sorte : elle a des montagnes spirituelles, des eaux agreables, elle est située à l'extremité & au bout des Provinces de Fokien & de Quantung: les montagnes en sont si belles & si divertissantes, qu'à peine y peut-on adjouter aucune chose : il en sort des rivieres & des ruisseaux, qui arrosent tout le pays ; c'est pourquoy s'il y a Ville qui merite d'estre estimée pour sa fertilité & pour son bon air, sans doute ce doit estre celle-cy. *Son abondance de toutes choses.* Elle produit de tres-bonnes oranges, & une si grande abondance de vivres, qu'on ne sçauroit se plaindre qu'il y manque rien de ce qui sert à la vie. Il s'y trouue quelques bastimens magnifiques, entre lesquels il y a cinq temples dediez aux Heros: on y vient par eau du lac de Poyang, dont on ne reçoit pas de petits avantages. Cette Ville commande à six citez, Vucheu, 2. çunggin, 3. Kinki, 4. Yhoang, 5. Logan, 6. Tunghiang.

Ses montagnes. Vucheu a au Levant une montagne qui se nomme Yangkiu : il s'y void, à ce qu'ils disent, la statuë d'un homme, qui est admirable ; car ils assurent que selon

selon la diverse qualité & temperature de l'air, elle paroist aussi de differentes couleurs, c'est pourquoy ceux qui en demeurent proche, ont de coustume de predire par là le changement des temps.

Statuë admirable.

La cité de Kinki est proche de cette grande montagne de Iunglin, où on compte trente-six sommets: elle s'avance & s'étend jusqu'aux limites des Villes de Quangsin & de Kienchang.

La riviere de Liensan passe au Nord-ouest de la Ville: elle est remarquable par cela seul que ceux de la Chine en recherchent fort les eaux, pour faire des clepsydres ou horologes à eau; parce qu'on croid qu'elle est moins sujette aux changements & mutations de l'air que les eaux ordinaires.

Les rivieres.

Cette agreable fontaine de Mingyo est aussi proche de Kinki; & le lac d'He dans le College de la Ville, il se nomme He, c'est à dire le noir, à cause que l'eau en est extremement noire.

La huitiéme Ville LINKIANG.

CETTE Ville est situeé droit au couchant de la precedente, sur le bord septentrional de la riviere de Can, on en fait entrer l'eau dans la Ville; ce qui n'apporte pas de petites commoditez aux habitans. Les Chinois écrivent que ce Pays n'est pas moins beau que celuy de Vucheu, ny moins fertile & abondant : cette Ville a aussi grand nombre de vaisseaux; car tous ceux qui descendent de la riviere de Can, ont accoustumé d'y passer. Elle a quatre citez sous son obeïssance, Linkiang, 2. Sinkin, 3. Sinyu, 4. Hiakiang. Elle a esté tantost sous la domination des Roys de çu, tantost sous celle de ceux d'V : sous la famille de Cina elle appartenoit à la Ville de Kieukiang, & sous celle d'Hana à Iuchang : pour le nom d'à present, elle l'a tousjours gardé depuis la famille de Sunga. On y compte trois temples fameux dediez aux Heros.

La beauté de sa situation.

Au Septentrion de la Ville est la montagne de Comao, la trente-troisiesme entre celles qui sont marquées dans les livres de Tausu. Ceux de la Chine y ont remarqué beaucoup de raretez, dont ils se sont imaginez que toute sorte de bonheur leur devoit arriver; mais je ne croy pas qu'il soit à propos d'en faire mention. La montagne de Iosú qui est proche de Sinkin, est la dix-septiesme selon Tausu. La montagne de Mung proche de Sinyu est si haute, qu'on diroit qu'elle va au dessus des nuës; elle ne laisse pas toutefois d'estre recreative & divertissante à cause de ses forests & de ses campagnes.

Les montagnes.

La riviere d'Yú ou d'Yven passe proche de Sinyu, dont la source paroist proche de Iuencheu : là mesme est le lac de Funghoang, qui n'est pas fort grand; mais il a cela de particulier, que la pluye ny la secheresse ne le font ny enfler ny diminuer.

Les rivieres.

L'Isle de Kiafung est proche des murailles de la Ville dans la riviere de Can: il y en a une autre qui se nomme Pehoa, & qui est dans la Ville au milieu d'un lac.

La neufiéme Ville KIEGAN.

CETTE Ville est située sur le bord de la riviere de Can au couchant, où ces infames rochers de Xepatan commencent : il y a bien du danger prenant bateau à Kiegan, de descendre sur la riviere, à cause des escueils & des rochers fort pointus, qui sont cachez çà & là, à travers lesquels la riviere court impetueusement. On parle de dix-huit endroits où il y a le plus de danger : c'est de là qu'ils ont le nom de Xapatan, qui signifie dix-huit cheutes : j'y ay passé, mais non pas sans peur; je rencontray plusieurs autres bateaux en chemin, qui se briserent contre ces escueils & rochers. Chaque bateau a accoustumé de prendre un bon pilote de cette Ville, pour le conduire par ces lieux où il y a tant de peril;

Rochers & écueils dangereux.

le plus grand danger est dans un endroit nommé Hoangcung.

Sa situation. Le territoire de cette Ville est inegal presque par tout, à cause des montagnes & des costeaux qui sont pour la pluspart riches de mines d'or & d'argent : les vallées & les champs sont fertiles & agreables, ne manquent presque jamais d'eau, & ne craignent point la secheresse. Cette Ville commande à neuf citez, Kiegan, 2. Taiho, 3. Kiesvi, 4. Iungfung, 5. Ganfo, 6. Lungciven, 7. Vangan, 8. Iungsin, 9. Iungning. Anciennement elle estoit placée dans le mesme lieu que la precedente, & avoit les mesmes maistres : le Roy Suius & la famille de Tanga luy donnerent son premier nom de Kiecheu ; mais celle de Taiminga le changea pour celuy de Kiegan, nom qui est pris de la felicité & du bonheur des montagnes ; car le mot de Kie signifie bonheur.

Les montagnes. Il y a une tres-grande montagne proche de Ganfo, on la nomme Vncung ; elle occupe huit cent stades de pays.

Il y a aussi la montagne de Cien, qui est fort grande & rude, & n'est pas loin de Iungsin.

Les rivieres. Le lac de Mie, c'est à dire de miel doux, est proche de Ganfo, on le nomme ainsi à cause que le poisson qu'on y pesche est fort au goust agreable : le lac de Kien est proche de Kiexui ; la riviere de Can passe prés de la Ville au levant.

La riviere de Lu n'est pas esloignée de Kiexui, sa source est dans les montagnes proche d'Iungfung : les deux rivieres de Xanglu & d'Hialu s'y deschargent proche des murailles de Inkiang, puis elle descend vers le couchant ; & en suite tournant tant soit peu vers le Nord-est, elle change de nom ; car on l'appelle tantost Luyven, & tantost Lupo.

La riviere de Kie ou de Ven passe par le territoire de la cité de Kiexui, & forme presque par ses destours une lettre Chinoise qu'ils prononcent Kie, c'est à dire bonheur : c'est de là que la cité de Kiexui tire son nom, qui signifie l'heureuse eau.

Le ruisseau de Senting, qui est proche de Iungsin, se nomme la flute, à cause que son eau coulant à travers les rochers avec tres-grande vistesse, forme un doux murmure semblable au son d'une flute.

La dixiéme Ville XVICHEU.

La beauté de son pays. CETTE Ville est au Nord-ouest de la capitale de Hoayang, elle est située proche d'une riviere : on la nomme la fortunée, comme le nom mesme de Xui le montre, à cause que l'air y est fort doux & fort sain, & que le fonds & les champs sont tres-fertiles ; aussi elle paye de tribut trois cens mille sacs de ris, & n'a pourtant de jurisdiction que sur trois citez, Xuicheu, 2. Xangcao, 3. Sinchang. Ce pays est par tout renfermé de montagnes & de forests, dont la veuë est fort agreable, avec plusieurs bourgs fort peuplez : il n'y a presque point aussi d'endroit où il n'y ait de gros ruisseaux, où on trouve des pailletes d'or & d'argent : on y tire aussi la pierre d'azur des montagnes, & ce verd que les Chinois nomment Xelo. Sous la famille de Tanga ce pays fut appellé Micheu, à cause de l'abondance de ris, car le mot signifie la cité au ris. La famille de Sunga luy a imposé le nom qu'elle a à present.

Les montagnes. Vers l'orient de la Ville est la montagne de Tayu, sur laquelle est un temple fort magnifique au milieu d'une belle forest.

Proche de Xangcao il y a une montagne qu'on nomme Lingfung, où il paroist de nuit une fort grande flamme, apres qu'il y a pleu de jour ; mais on n'y void rien lors que le temps est sec. Ce peuple est fort superstitieux, & croid que cette flamme est l'esprit de la montagne ; c'est à cet esprit qu'ils ont dressé un temple fort magnfique vers la cité de Sinchang.

Les rivieres. L'eau du lac de Cho est fort claire sans jamais se troubler ; & est proche de Sinchang.

La riviere de Xo est proche de Xangcao : sa source bouillonne vers la cité de Vançai, qui est dans la jurisdiction de la Ville, les Autheurs Chinois tiennent pour assuré, que si on boit de cette eau, elle guerit plusieurs maladies : dans la Ville mesme il y a une fontaine, dont l'eau est excellente, on la nomme Puensiue.

L'onziéme Ville de IVENCHEV.

LE territoire de cette Ville ressemble à celuy de Xuicheu pour la fertilité & pour ses dedans il ressemble fort à celuy de la Province d'Huquang, dőt il est tres-proche. Cette Ville gouverne quatre citez, dont la 1. est Iuencheu, 2. Fueny, 3. Pinghiang, 4. Vançai. Du temps des Rois elle a esté tantost à ceux d'V, tantost à celuy de çu. La famille d'Hana la nomma Ychúen; mais celle de Tanga luy a donné le nom qu'elle a à present. On y tire du vitriol & de l'alun. On y compte quatre temples dediez aux Heros.

Les montagnes. La montagne de Niang qu'on nomme la Visible, à cause qu'on la peut bien voir, mais non pas en approcher, tant elle donne d'horreur à ceux qui en approchent, à cause de ses rochers, de ses gouffres & de ses precipices : elle a trois cent stades de circuit : il en sort une fontaine, dont l'eau est froide toute l'année; de façon que personne n'en peut boire, s'il ne l'expose au Soleil quelque peu de temps auparavant.

Les rivieres. La riviere de Xo se nomme aussi Kin, dont j'ay parlé cy-dessus & plus amplement.

Le lac de Tung est prés de Kiencheu à l'Orient : on le nomme les delices de la Ville, car les Chinois y vont faire bonne chere; on a basty sur le bord divers Palais pour s'y divertir.

Le lac de Mingyo sert de fossé à la Ville, & peut porter les batteaux dans toutes les places de la Ville vers l'Orient il se joint avec celuy de Tung.

La douziéme Ville CANCHEV.

Son excellence & sa situation. CETTE Ville est située dans un lieu où les deux rivieres de Chang & de Can s'assemblent; & où elle se joignent vers la partie des murailles qui est au Nord, elle forment une espece de lac; à peine cede-t'elle à sa capitale, mesme elle la surpasse eu égard au bureau qui s'y tient; c'est d'ailleurs une Ville fort marchande & de grand abord. Il y a un Viceroy qui y fait sa demeure, qui n'est aucunement inferieur à celuy de la Province; aussi a-t'il soin de quatre Provinces, dont il tire le nom & la qualité de Viceroy. Ces Provinces sont Kiangsi, Huquang, Fokien & Quantung : ce n'est pas que toutes ces Provinces luy obeïssent entierement; car de chacune il n'en gouverne que deux Villes, qui sont les plus proches de celle où il fait sa residẽce. Or ce qui obligea d'y établir un Gouverneur extraordinaire, ce furent les voleurs qui insultoient souvent ce pays; car il leur estoit si aisé de fuir d'une Province dans l'autre (car c'est icy que s'assemblent les montagnes des quatre Provinces:) c'est pourquoy on y establit un Gouverneur particulier, afin qu'il eut l'œil principalement à asseurer le pays; pour cet effet on osta deux Villes à chaqu'une de autres Provinces voisines : ainsi ce Gouverneur particulier rend les mauvais desseins de ces brigands inutiles. On y a exigé un droit pour la paye des soldats qu'on doit entretenir contre les voleurs : les marchands supportent librement cette charge qui est establie pour asseurer leur trafic.

Pont flottant. Canchcu a un pont fort long, basty sur cent trente batteaux; si je ne me trompe, j'en ay autant compté: ce pont est proche des murailles de la Ville, & au mesme endroit où les deux rivieres s'assemblent : ces batteaux sont liez & attachez

les uns aux autres avec des chaifnes de fer : au deffus il y a des poutres & des planches fort epaiffes, pour plancher ce pont : fur le pont mefme eft le bureau, car il y a un de ces vaiffeaux qui eft fait & difpofé en forte qu'on le peut ouvrir & fermer quand les navires paffent, jufques à ce qu'ils ayent payé l'impoft. On void auffi une tour entr'autres qui eft fort magnifique ; elle eft fur le bord de la riviere proche de la cité de Sinfung, que j'ay accouftumé d'appeller le Novizonium Octogone, à l'imitation du feptizonium de l'Empereur Severe: elle eft de pierre de taille, & fort eflevee: mais parce que j'ay ailleurs fait la defcription de quelques autres tours qui luy reffembloient, je n'en diray rien davantage.

Noms anciens. Ce pays a autrefois efté aux Rois d'V, puis à ceux de Iue : fous la famille de Cina on le nomma Kieukiang; fous celle de Hana Changcan : il a retenu jufqu'à prefent le nom que la famille de Sunga luy a donné. Il y a de fort beaux baftimens hors & dans la Ville; il faudroit trop de temps pour en faire la defcription : il y a entr'autres deux temples magnifiques dediez aux Heros. Elle gouverne douze citez, qui font la plufpart dans les montagnes, la 1. eft Cancheu, 2. Vtu, 3. Sinfung, 4. Hingque, 5. Hoeichang, 6. Ganyuen, 7. Ningtu, 8. Xuikin, 9. Lungnan, 10. Xeching, 11. Changning, 12. Tingnan.

On trouve de fort beaux moulins fur la riviere, comme on defcend de cette Ville : par où on peut juger de l'efprit & de l'induftrie des Chinois : ces moulins font faits comme ceux d'Italie & d'Alemagne, & on s'en fert pour faire venir & entrer les eaux des rivieres dans les champs à ris : ils ont de fort grandes & hautes roues, aufquelles on attache de petits vaiffeaux : la violence & l'impetuofité de l'eau les éleve en faifant tourner la roue autour de fon effieu : or ces moulins, pour la plufpart, ne font pas arreftez à demeurer dans un mefme lieu, mais on les trâfporte fur les batteaux & vous les faites fervir où bon vous femble.

Les montagnes. La montagne de Tiencho eft prés de la Ville à l'Orient, où il paroift de nuit une lumiere femblable à celle des charbons allumez : quelques-uns eftiment que ce foient des ferpens ou des araignées, qui, à ce qu'ils difent, jettent par la bouche de certaines pierres precieufes qu'elles portent fur la tefte, & qu'elles avallent derechef.

Proche de Sinfung, il y a la montagne de Hiang fort grande & fort large, fameufe pour les rares medicamens qu'on y a trouvez : on y compte quatre vingt dix fommets fort hauts. Proche de Ningtu eft la montagne de Kincing la trente-cinquiefme parmy celles dont les livres de Taufu font mention. Les Geographes Chinois affeurent qu'il ne s'eft jamais veu de beftes farouches, mais bien des hommes tout à fait fauuages, & qui viuent en beftes dans ces montagnes & dans celles qui en font proches.

Les riuieres. La riviere de Can prend fa fource à l'orient de la cité de Xuikin ; de là paffant vers le Septentrion & affez proche de la Ville, elle reçoit la riviere de Chang, à qui elle donne fon nom. Cette riviere de Chang commence au couchant de la Ville de Nangan, fur la frontiere de la Province de Huquang : ces deux rivieres s'eftant affemblées partagent cette Province en deux ; & apres avoir paffé la capitale elles groffiffent le lac de Poyang.

Il y a trois rivieres qui s'affemblent proche de Lungnan, fçauoir celle de Tao, de Lien & de Vo.

La treiziéme Ville NANGAN.

Nangan Ville fort marchande & de grand abord. CETTE Ville eft la derniere & la plus meridionale de la Province : la riviere de Chang paffe le long de fes murailles ; auffi eft-ce une Ville marchande & de tres-grand abord ; toutes les marchandifes qui viennent à Quantung, ou de Quantung, y doivent aborder ; car lors qu'on a paffé la montagne qui en eft proche, on met les marchandifes fur d'autres batteaux, afin de les tranfporter juf-

ques où la riviere de Chang le permet : pour les autres marchandises, on les desembarque & met à terre, pour les faire charrier par des porte-faix au travers des montagnes, mesmes jusques dans la Ville de Nanhiung. Les fauxbourgs de Nangan sont plus grands que n'est la Ville mesme : elle commande à quatre citez, dont la 1. est Nangan, 2. Nankang, Xangyeu, 4. çungy : elle a aussi trois temples qui sont fort remarquables. *Les citez.*

Ce pays a autrefois esté aux Rois d'V, placé sous la mesme constellation que celuy de Cancheu, pour le nom qu'il a à present, il le tient de la famille de Sunga.

La montagne de Sihoa, c'est à dire la fleur de l'occident, est au couchant de la Ville ; elle est agreable & cultivée par tout, ainsi elle merite bien d'estre appellée la fleur : il n'y a rien de fort remarquable dans les autres. *Montagnes.*

LA NEVFIEME PROVINCE DE KIANGNAN, COMMVNEMENT NANKING.

L'excellence de cette Ville.

LA residence que l'Empereur fait à Peking a osté le premier rãg à cette Province. C'a esté autrefois la residence des anciens Empereurs avant qu'ils la transportassent à Peking ; car c'est là que les familles d'V, de Cyn, de Sung, de Ci, de Leang, de Chin, & celle de Tanga qui a regné du costé du Midy, firent long temps leur residence, & tindrent leur Cour ; c'est là aussi que la famille de Taiminga regna quelque temps, jusques à ce qu'elle se retira à Peking, afin qu'en s'approchant de la frontiere elle pûst resister plus aisément aux entreprises des Tartares : cela n'a pour tant pas empesché qu'on n'ait conservé dans la Ville de Kiangning, dont nous venons de parler, qui est la capitale de cette Province, le Palais de l'Empereur, avec tous les Magistrats, tout de mesme que dans Peking ; mais un peu avant que je me misse à écrire cecy, les Tartares ont renversé & destruit de fonds en comble ces Palais, & ces sieges de l'Empire, avec tous leurs monumens si superbes, pour assouvir la haine qu'ils portoient à la famille de Taiminga, dont ils avoient juré la ruine ; parce que ce fut elle qui les chassa autrefois fort honteusement de la Chine. Il faut confesser qu'il y avoit des ouvrages si admirables & si magnifiques, qu'ils pouuoient passer avec raison pour des merveilles du monde, principalement les sepulcres des Empereurs, qui estoient si somptueux, que je ne me suis pû empescher de les admirer plus d'une fois, les Tartares les ont demoly d'une façon tout à fait barbare. Ils ont changé le nom de la Ville & de la Province ; car au lieu de Nanking ils l'ont nommée Kiangnan ; & la Ville Kiangnang, qui auparavant s'appelloit Ingtien : ils ont mesmes osté à ce pays son titre & son rang avec tous ses Magistrats & Officiers. *Les Tartares ont ruiné & destruit les embellissemens de cette Ville.*

Cette Province est de grande étenduë, extremement fertile, fort marchande, elle cõprend les Villes les plus renommées de la Chine ; elle n'a presque point de *C'est une Ile marchande, fe-*

mense, & fort celebre. Ville ny de cité qui ne puisse passer pour une fort grande ville de trafic & de negoce : & un si grand nombre de marchands, que j'apprehende moy-mesme que ceux qui ne l'ont pas veuë fassent difficulté de se le persuader, puisque j'aurois eu de la peine à en croire un autre qui me l'auroit dit, si je ne l'avois veu de mes propres yeux. I'ay souvent dit, qu'il sembloit que tous les vaisseaux du monde abordoient dans cette Province. Tout ce pays est arrosé de lacs & de rivieres: on peut aller d'icy par toute la Haute Asie : tout y aborde de la riviere de Kiang, par le moyen des canaux naturels ou conduits par artifice : & c'est cette riviere que M. Polo Venitien nomme Quiang. Elle partage cette Province en deux ; & quand elle en est sortye, elle se décharge dans la mer par une grande embouchure, qui a plusieurs lieuës de largeur, & où peuvent aisément entrer les plus grands navires.

où il y a une incroyable quantité de navires.

La riviere de Quiam selon M. Paul de Venise.

Il y a peu de montagnes dans cette Province, si ce n'est au Midy. Elle a de la soye & du coton en abondance ; de façon qu'on dit que dans la cité de Xanghai seule, avec les bourgs qui en dependent, il y a deux cent mille tisserans de toile de coton. Les femmes excellent dans ce mestier : pour les hommes, ils s'occupent principalement à cultiuer les champs, & il y en a mesme qui, pendant que leurs femmes sont occupées à faire leur toile de coton, ont soin d'élever leurs enfans, comme si ils en estoient les nourrices ; c'est pourquoy il ne se faut pas téonner si cette cité seule paye d'impost à l'Empereur pour le coton seulement la somme de deux cent cinquante mille ducats. Or tout ce qui se fait dans la Prouince de Nanking est estimé plus excellent que ce qui se fait ailleurs ; de sorte qu'on dit ordinairement que les meilleures choses viennent de Nanking ; & la marque de ce lieu augmente le prix des marchandises. Les Portugais la nomment communément Lankin, ayant pris cette erreur de ceux de la Province de Fokien, avec qui ils trafiquent. Ils sont plus rudes & grossiers en parlant, & c'est vn defaut particulier à ce peuple de changer en L tout ce qui commence par une N.

Tisserans en coton.

Cette Province est bornée de la mer à l'Orient & au Zud-est, de la Province de Chekiang au Midy, celle de Kiangsi la ferme vers le Zud-ouest, à l'Occident c'est la Province de Huquang, au Nord-ouest elle aboutit à celle d'Honan ; le reste confine à celle de Xantung.

Ses bornes.

Elle se diuise en quatorze villes, comme en autant de petites Provinces, qui ont cent dix citez sous elles, & d'autres petits lieux sans nombre : on y compte 1969816. familles, c'est à dire, prés de deux millions, & d'hommes 9967429, ou prés de 10. millions : le tribut du ris est de plus de 5995034. sacs : elle paye en soye filée 6863. livres ; des estoffes de soye de toute sorte 28452. pieces ; de toiles de chanvre 2077. rouleaux : le tribut du coton est en argent ; en bottes de paille ou de foin pour les chevaux du Roy 5804217, de poid de sel 705100. tout ce tribut, fait une somme d'argent si grande, que j'ay oüy dire, il n'y a pas long-temps, au Gouverneur qui estoit mon amy, que cette Province seule mettoit tous les ans dans les coffres de l'Empereur tout compté prés de trente-deux millions de ducats. Outre les tributs que je viens de dire, il y a encore cinq bureaux, où tout ce qui sort & entre dans Nanking, paye un certain droit.

Nombre des hommes & des imposts.

Les habitans de cette Province sont fort civils, ont l'esprit excellent & fort propre à l'estude & aux arts : & il n'y a point d'examen où il ne se crée des Docteurs de cette Province.

Le naturel de ce peuple.

Il n'y a presque point de Province où la Compagnie de Iesus ait plus de Chrestiens qu'en cette-cy : au lieu de trois Prestres, que nostre Societé y a, elle en auroit bien besoin d'une trentaine. On y rencontre presque par tout des Eglises dediées au vray Dieu : il y en a deux dans la capitale ; les autres qui sont dans la Province ne demandent rien qu'un Pasteur. Mais parce que

La loy de Christ y fleurit.

cette Province est la plus celebre & remarquable de toutes celles qui sont au Midy, j'ay trouvé bon d'ajouter ici une chose digne de consideration, & qui servira pour entendre parfaitement M. P. Venitien : il faut donc sçavoir en premier lieu, comme j'ay remarqué ailleurs, que les Tartares nomment communément ces neuf Provinces Meridionales Mangin, & que le Venitien entra dans la Chine lors que les Tartares faisoient la guerre à la partie Meridionale de la Chine, aprés s'estre un peu auparavant rendus maistres des Provinces qui sont vers le Septentrion, que les Tartares occidentaux auoient conquises sur les Tartares de l'Orient, non pas sur les Chinois ; car les Tartares orientaux de Kin, aprés estre entrez dans la Chine, defirent l'Empereur, & le contraignirent de se retirer dans les parties les plus meridionales : or il est constant par les histoires de la Chine, que les Tartares de Kin y entrerent du costé du Nort long-temps auparavant l'an de nostre Seigneur mille deux cens six : qui est le temps auquel les Tartares occidentaux de Samahania, aprés avoir subjugué une grande partie de l'Asie, & mis fin à la guerre de Mien, prirent aussi les armes contre les Chinois, s'ouvrirent le chemin par les Provinces qui sont au Midy : car ils vinrent dans la Province de Suchuen, & aprés avoir traversé celles de Iunnan & de Queicheu, & de là passé par les terres de Sifan, autrement le pays du Prete-Iean, ils se saisirent de ces Provinces: mais avant que de faire la guerre à l'Empereur de la Chine, ils en chasserent entierement les Tartares de Kin de la Chine; vinrent à bout de divers Empereurs, éleus successivement par leurs sujets, & qui s'estoient armez en diverses Provinces, enfin : l'an mil deux cens septante-neuf, ils se rendirent maistres de toute la Chine. Or le Venitien n'entra dans la Chine pour la premiere fois, que l'an 1275. comme il paroist par ses escrits, & ne sçavoit pas que les Provinces du Nord estoient de l'Empire de la Chine ; car ces Tartares, qui du temps de Marco Polo estoient les maistres, & tenoient l'Empire, les avoient prises sur les autres Tartares, & non pas sur les Chinois ; ou bien il les a sousentenduës & comprises sous le nom de Catay à la façon des Tartares ; & j'oserois bien asseurer avec raison, que M. Polo Venitien a fait sa premiere entrée dans la Chine par les Provinces du Midy, & non pas par celles du Nord ; ce qui se voit assez dans ses escrits, où il ne fait aucune mention de cette grande muraille : quelques-uns s'imaginent que les Tartares l'avoient abbatuë & rasée ; mais l'experience & les histoires Chinoises les convainquent de faux ; ce voyageur n'est jamais venu si avant : il dit qu'il n'a veu que deux Provinces de Mangin, il se trompe en cela, selon mon jugement, puisqu'il en a veu à tout le moins quatre, comme je le feray voir ailleurs, où j'auray occasion de traiter plus amplement de ces matieres. Et pour ce qui est des villes de Quinsai, de Singui & de Cingianfu, dont il fait mention, comme de plusieurs autres choses, j'espere rendre la chose fort manifeste, tant par la description qu'il en fait luy-mesme, que par la situation & les noms de ces places que je rapporteray cy-apres.

Que c'est que Mangin.

Par où, & quand c'est que le Venitien entra dans la Chine.

Erreur touchant la grande muraille.

La premiere ou capitale Ville KAIANGNING, autrefois nommée INGTIEG & NANKING.

CE fut Gueius Roy de çu qui fonda le premier cette ville, & la nomma Kinling, qui signifie pays d'or : le premier de la famille de Cina en ayant changé le nom l'appella Moling : les Rois d'V qui y ont tenu leur Cour, la nommerent Kienye : la famille de Tanga luy donna le nom de Kiangning, que celle de Tai-

Les anciens noms de cette Ville.

minga changea derechef pour celuy d'Ingtien ; mais les Tartares, qui sont à present maistres de la Chine, luy ont rendu son premier nom. Cette Ville (s'il y en a aucune dans toute la Haute Asie) est située dans un lieu & dans un fonds tres-agreable, proche de cette grande riviere de Kiang, bastie sur ses bords du costé de l'Orient : vous auriez de la peine à dire si elle en reçoit plus de divertissement que de commodité; car cette riviere ne passe pas seulement devant la ville, mais aussi, par le moyen des canaux qu'on a tirez par artifice en plusieurs endroits, on y peut entrer presque par tout avec de grands bateaux. Cette Ville, au jugement des Geographes Chinois, surpasse toutes les Villes du monde en beauté & en grandeur ; elle est presque par tout plate, si ce n'est qu'elle renferme çà & là de petits costeaux fort divertissans : au reste, elle est pleine de palais, de temples, & de fort hautes tours, qui surpassent de beaucoup la magnificence de celle, dont j'ay fait une legere description dans la cité de Lincing, dans la Province de Xantung. Cette Ville a quantité de ponts de pierre, soustenus par des arcades : elle n'en doit rien de reste à aucune pour les edifices publics & particuliers, pour la douceur & bonne temperature de l'air, pour la fertilité de son terroir, pour la bonté & excellence des esprits de ses habitans, pour la politesse & douceur de leurs mœurs, ny pour la pureté & elegance de leur langage. Son Palais a esté autrefois tres-grand & quarré, dont un seul costé avoit mille deux cens pas. La muraille de la Ville a douze portes revestuës de lames de fer, avec des canons de chaque costé, elle a de circuit vingt milles d'Italie. La Ville a de plus une troisiesme muraille, qui, à la verité, ne la renferme ny ne va pas tout à l'entour, mais seulement dans les lieux où il semble y avoir plus de danger, & où l'art peut aider la nature. Les Chinois descrivent la grandeur de la ville en disant, que si l'on fait sortir au matin deux hommes à cheval par la mesme porte, qu'on leur commande de galoper tout autour, l'un d'un costé & l'autre de l'autre, qu'ils ne se rencontreront qu'au soir ; on peut juger par là de la grandeur de cette ville. Il y avoit une garnison de quarante mille hommes. Ie passe sous silence les jardins, les forests, les lacs & mille autres remarquables raretez de ville : toutefois il faut que je parle de cette tour bastie sur un costeau qui est fort haut, qu'on pourroit nommer la tour Mathematique, parce qu'on y garde trois instrumens les plus grands qui ayent esté faits dans le monde : le premier est un globe celeste, avec ses meridiens & ses paralleles : le second est un instrument que les Astronomes nomment Armilla æquatoria, composé de trois cercles, de l'horizon, du meridien & du cercle vertical, qui se meut avec ses pinnules : le troisiéme est une sphere Armillaire, qui est tout à fait semblable aux nostres : chaque instrument a douze pieds en diametre, le tout est de cuivre doré & merveilleusement bien travaillé : des Dragons de bronze jettez en fonte servent de pied-estail à toutes ces machines, si exactes au reste, que Tycho Brahe mesme n'y pourroit pas trouver à redire. Il y a à present trois cens cinquante ans que les Tartares de la famille de Iuena y poserent ces instrumens, qui conservent encore à present leur premiere beauté.

Sa beauté. *Le Palais.* *Muraille.* *Sa garnison.* *Instrumens de Mathematique.*

Mais il nous faut sortir un peu hors de la ville, si nous y voulons voir avec quelque soin les sepulchres des Rois. Il y a un grand bois planté de pins au au Nord-est proche des murailles de la ville, fermé de murailles, qui a de circuit douze milles d'Italie, & renferme une montagne où sont les sepulchres. Il seroit trop ennuyeux d'en faire la description par le menu, joint que ce n'est pas ici sa vraye place : toutefois il ne sera pas hors de propos de representer en quelque sorte la magnificence d'un temple qui est sur cette montagne. C'est un ouvrage tout à fait digne d'un Roy, soit que vous en consideriez la grandeur ou la majesté, ou la structure : les dedans sont tout de bois, horsmis les murailles qui sont de brique : il est basti dans un lieu fort haut, sur une levée ou terrace faite de pierres de taille quarrées, quatre escaliers avec leurs degrez de marbre ; ils

Voyez la descriptiō qu'a donné le Pere Trigaut. liv. 4. ch. 3.

Les sepulchres des Empereurs fort magnifiques.

ils regardent les quatre parties du monde. Il y a cinq nefs dans ce temple, qui ont deux rangs de colomnes de chaque costé : elles sont fort hautes, mais merveilleusement bien polies, & si grosses, que deux hommes ont bien de la peine de les embrasser : la hauteur aussi est bien proportionnée au modelle & au diametre de la colomne, elles ont chacune plus de vingt quatre coudées, & soûtiennent de fort grosses poutres, sur lesquelles on a dressé d'autres piliers plus petits pour porter la couverture qui est faite d'aix, lambrissée, dorée & embellie d'une fort belle sculpture. Dans les portes du temple on void des lauriers gravez, & des lames d'or qu'on y a enchassées. L'entrée & les fenestres sont garnies de fil d'archal, diversement entrelacé pour conserver la sculpture de ces fenestres, pour empescher que les oiseaux ne salissent les ornemens. Ce fil de fer est si fin & si delié, qu'il n'empesche aucunement le jour ny la lumiere, & on s'en sert par tout dans les plus grands edifices, & principalement dans les Palais. Au milieu du temple il y a deux throsnes enrichis de pierres precieuses & de perles. Dans le lieu qui est le plus élevé on void deux sieges, l'un pour le Roy quand il sacrifie, n'y ayant que luy qui le puisse faire dans ce temple ; pour l'autre siege qui est vuide, il est destiné pour la Divinité, comme si elle s'y devoit trouver pour y recevoir le sacrifice. On ne void aucune statuë ou image dans ce temple, mais plusieurs autels de marbre rouge, dressez dans les cours du temple, qui representent le Soleil, la Lune, les montagnes, & les rivieres de la Chine. Les Chinois disent qu'ils ont esté mis hors du temple, non pour estre adorées, mais afin qu'on sçache seulement que celuy que l'Empereur adore dans ce lieu, est le mesme qui a creé toutes ces choses. Il y a autour du temple diverses chambres, ou lieux sousterrains ; ils disent que c'estoient autrefois des bains, où l'Empereur qui devoit faire le sacrifice, avoit accoustumé de se laver avec ceux qu'il prenoit pour luy aider. Il y a des chemins fort spacieux, qui conduisent vers ce temple & aux sepulchres des Rois. De costé & d'autre on voit de vieux pins plãtez en échiquier ; il y alloit autrefois de la vie d'en gaster, ou mesme d'en couper la moindre branche. Il n'y a presque point d'arbre sur cette montagne qui n'y ait esté planté. Vous avez en cet endroit une brieve description de la forest & du temple que j'ay veu estant à Nankin : celuy qui en avoit pour lors le gouvernement estoit le grand Eunuque, qui en ce temps-là s'estoit fait Chrestien. Il y auroit bien plus de choses à dire de la forest & des sepulcres du Palais de Pekin. Les Tartares ont à present ruiné l'un & l'autre : ils en ont coupé & abatu tous les arbres, creusé & foüy dans tous les sepulcres, demoly & rasé les Temples & les Palais : pour la ville, elle a peu perdu de sa premiere splendeur & magnificence, si l'on ne met entre ses pertes la ruine de ce Palais Royal. On y compte encore plus d'un million de personnes, sans compter la grosse garnison que les Tartares y tiennent ; car c'est là où le Gouverneur des Provinces du Midy fait sa residence.

Au mois d'Avril & de May on pesche dans la grande riviere de Kiang, qui est proche de la ville, grand nombre d'excellens poissons, que ceux de la Chine nomment Xiyû, & les Portugais Sauel. Durant ces mois l'Empereur establit un grand Eunuque, qui luy envoye avec grand soin de ces poissons jusqu'à Pekin tous en vie, couverts de glace ; (car aussi bien que dans quelques endroits de l'Europe on en garde tout l'Esté de celle qu'on a amassée durant l'Hyver ;) y ayant des navires destinez pour cet effet : & bien qu'il y ait plus de deux cent lieües d'Alemagne, si est-ce que ce chemin se fait en fort peu de temps & dans huit ou dix jours ; car il y a des hommes qui sont destinez pour tirer jour & nuit les navires, & d'autres tous frais pour estre mis à la place de ceux qui sont lassez, qui se trouvent toûjours prests dans les lieux assignez, de mesme que la poste parmi nous ; aussi envoye-t-on pour cet effet un écrit pour les advertir par avance de l'heure & du jour auquel le navire doit arriver, & on dit qu'il y va de la vie mesme pour les Gouuer-

Pesche.

Q

neurs, de manquer à l'execution de ces ordres: ainsi on envoye deux navires toutes les semaines durant la pesche, sans regarder aux frais ni à la despense, afin que l'Empereur puisse avoir de ces poissons, dont il fait part à ses Courtisans. On fait partir aussi cinq vaisseaux de cette ville tous les trois mois, chargez de quantité de belles pieces d'estoffes de soye, qu'on envoye à l'Empereur mesme & à sa Cour : on nomme ces vaisseaux Lungycuen, comme si vous disiez les navires des habits du dragon, parce qu'ils sont destinez pour l'Empereur, qui porte des dragons pour ses armes. Pour moy je n'ay jamais rien vû de plus beau que sont ces navires, & si n'estime pas qu'on en puisse aisément trouver d'autres qui en approchent ; car ils sont tous dorez & peints de rouge, ce qui en releve l'éclat & la magnificence. Que s'il arrive que les navires des Gouverneurs des autres Provinces (dont j'ay fait mention cy-dessus) passent proche de ceux de Nanking, il faut qu'ils ostent leur pavillon, baissent leurs voiles, & cedent autant à leur magnificence qu'au lieu d'où ils viennent.

Presens de soye.

Les Eglises de la Societé.

Mais nostre Societé a bien ennobli depuis peu cette ville d'un autre ornement ; car il y a deux Eglises dediées au vray Dieu, & une Chapelle bastie sur un côteau consacrée à S. Michel, qui en est l'Ange Tutelaire & le Protecteur. Il y a aussi quantité de personnes dans cette ville qui ont de long-temps la vraye lumiere de la foy, & la connoissance du vray Dieu. Cette ville commande à sept Citez, dont la premiere est Kiangning, 2. Kiuyung, 3 Lieyang, 4. Liexui, 5. Caoxun, 6. Kiangpu, 7. Loho.

Les montagnes.

Proche de Kiuyung est la montagne de Mao, qui est la premiere entre celles qui sont estimées heureuses & agreables dans les livres de Tausu.

La montagne de Ni est au Nord-est de la ville, il y a un Temple aux Idoles, dans lequel on voit plus de mille statuës d'Idoles.

La montagne de Fang est vers le Zud-est de la ville : remarquable pour avoir esté percée par l'Empereur Xius : on dit que cinq mille hommes furent employez à cet ouvrage ; car il avoit oüi dire à ces discoureurs des montagnes, qui, comme nous avons dit ailleurs, tirent des conjectures des diverses figures des montagnes, pour predire la bonne ou mauvaise fortune, que cette montagne de Fang promettoit le Royaume à un autre Seigneur ; il commanda qu'on la perçast pour en empescher l'influence.

La montagne de San est au midy de la ville de Nanking, une partie de cette montagne s'advance jusques dans la riviere de Kiang, environnée de chaisnes de fer. Les Chinois sont ridicules en ce qu'ils disent que c'est de peur qu'elle ne s'enfuye ; mais en effet, c'est afin que ceux qui navigent y puissent retenir & arrester plus facilement leurs navires avec leurs crocs ; car comme ce rocher & cette montagne est fort dure, aussi auroient-ils de la peine à empescher autrement que leurs navires ne s'y heurtassent, & ne s'y perdissent.

Les rivieres.

Le lac Cienli ou de mille stades est proche de Lieyang, il & se joint à celuy de Tai.

Hors de la porte de Nanking qui se nomme Taiping, il y a un petit lac qu'on appelle Hiúenúú, qui est au Zud-ouest de la ville.

Le lac de Tanyang est proche de Liexui, de là il va jusqu'aux limites de la cité de Taiping.

l'Isle de Pelu est au Midy de la ville & dans la riviere de Kiang. Cette Isle est celebre à cause que sous la famille de Sunga on en chassa les troupes des Provinces du Midy.

L'Isle de Changcung est proche de la ville.

La petite Isle de Teuxu est au Zud-ouest.

La seconde Ville FVNGYANG.

L'Empereur Yvúus adjousta ce pays dans lequel est à present la ville de Fungyang, à la Province de Yang, & le mit sous la constellation de Teu. Au temps des Rois c'estoit le Royaume de Tuxan: les Rois de çu s'en rendirent maistres en suite. La famille de Hana le conquit une seconde fois, & le nomma Chungli, sans luy donner le titre ny le rang de ville; car ce n'estoit qu'une cité qui se nommoit Hoacheu. Vn sacrificateur, le premier de la famille de Taiminga, qui estoit de cette ville, l'agrandit extremement, la ferma de murailles qui ont bien cinquante stades de circuit: il embellit merveilleusement les sepulcres de ses ayeux, qui jusques-là estoient inconnus pour leur bassesse, les enrichit avec une magnificence royale, & augmenta cette cité d'edifices & de maisons grandes & superbes, luy donna le titre & le rang entre les villes, & un Viceroy avec dix-huit citez sous sa dependance. Ce fut luy qui l'appella le premier Fungyang, nom qui signifie l'excellence & la noblesse du Phœnix: il y fit bastir en suite un tres-fameux Palais. Les citez qui sont sous sa jurisdiction sont, la 1. Fungyang, 2. Linhoai, 3. Hoaiyuen, 4. Tingyuen, 5. Vho, 6. Hung, 7. Xeu, 8. Hokieu, 9. Mungching, 10. Suo, 11. Hieutai, 12. Tienchang, 13. Sp o. 14. Lingpi, 15. Ing o, 16. Tacho, 17. Hao o, 18. Ingxan.

Ses vieux noms.

Son agrandissement.

Le territoire de cette ville a des mõtagnes, & est arrousé de grandes rivieres, qui en rendent le fonds fertile & agreable: fameux d'ailleurs pour estre la patrie de deux personnages qui ont esté elevez à la dignité de l'Empire, bien qu'ils fussent d'une naissance tres-basse; le premier Lieupangus, qui apres avoir laissé la compagnie des voleurs avec qui il avoit vécu, ruina la famille de Cina, & fonda celle de Hana. Il nasquit dans cette partie du pays qui est au Septentrion, assez prés de la cité de Poi. Le second fut un certain sacrificateur appellé Chu, homme de fort petite naissance, aussi voleur de profession, qui fut fait Empereur apres avoir chassé les Tartares de la Chine; & ce fut luy qui fonda la famille de Taiminga. L'Empereur Ivus n'a pas aussi peu contribué à ennoblir ce pays, il avoit esté fait petit Roy de la cité de Mao par l'Empereur Yaúus. Ce pays ne s'est pas contenté de produire des Empereurs, il a aussi donné aux Chinois le chef d'une secte de Philosophes nommé Laosúus, qui a vécu mesme avant Cungfutius, & a enseigné aux Chinois les dogmes d'Epicure, ou à tout le moins d'autres qui leur ressemblent fort. On dit que c'est dans la cité de Mao qu'il nasquit.

La qualité de ce pays.

Les hommes illustres.

Laosúus chef d'une secte de Philosophes.

Fungyang est située sur une montagne, & renferme plusieurs costeaux dans l'enceinte de ses murailles, qui sont tous remarquables pour les bastimens tant publics que particuliers qui y sont.

Sa situation, & ce qu'elle a de particulier.

Elle a six temples dediez aux Heros. Il croist du talc & de l'absinthe sur les montagnes voisines, les Chinois le nomment absinthe rouge, on s'en sert fort dans la pharmacie.

Iúnmu est une montagne proche de Linhoai. Iúnmu signifie du Talc, cette montagne ayant tiré ce nom à cause de la quantité qu'il y en a.

Les montagnes les plus considerables.

Proche de la cité de Xeu est la montagne de çukin, où on trouva une fort grosse piece d'or, dont on se servit fort heureusement contre plusieurs maladies; le peuple croit que ç'a esté quelque preparation chymique.

La montagne de Moyang est proche de Hiutai: on la nomme le mont de la bergere, à cause d'une tres-belle bergere qui y a demeuré autrefois.

La grande riviere de Hoai separe & divise tout ce pays par le milieu: elle prend sa source dans la Province de Honan dans les montagnes de la cité de Tungpe, de là elle passe au Nord de la cité de Hokieu: & apres avoir fait un long chemin pour traverser cette Province, elle se descharge prés de Hoaigan dans la riviere jaune, elle en augmente les eaux; & toutes troublées & brouillées qu'el-

Les rivieres.

les font, elles courent toutes deux avec violence & impetuosité dans la mer.

La riviere de Fi prend sa source prés de la cité de So à l'orient du lac qu'on void sous le costeau de Lung.

L'Isle de Xinglung est dans la riviere proche de Linhoai.

La troisiéme Ville SVCHEV.

Les commencemens & l'origine de cette ville, & ses anciens noms.

TApeus a esté le premier des Chinois qui ait habité ces païs sous la famille de Cheva, comme je le dis plus amplement dans mon Abbregé; il y amena des colonies des Provinces les plus Septentrionales, & fut le premier qui adoucit ces hommes, auparavant grossiers & barbares. L'Empereur Yvus erigea ce pays en Royaume, & l'apella le Royaume d'V : apres que les Rois d'V eurent esté défaits, les Rois d'Iue s'en rendirent maistres; mais ils n'en jouïrent pas long-temps, car les Rois de çu défirent ceux de Iue; de façon que ce Royaume fut conquis un autrefois, & apres que le Fondateur de la famille de Cina eut vaincu tous ces Rois, il adjouta ce pays à la Province de Hoeiki. Le Roy Suius fut le premier qui appella cette ville Súcheú; la famille de Tanga & celle de Sunga la nommerent Changcheu & Pingkiang; enfin la famille de Taiminga la nomma Sucheu.

Lors que le sacrificateur Chu prit les armes contre les Tartares, cette ville avec toutes les citez qui en relevent, & qui tenoient le mesme parti que leur capitale, se defendit long-temps, & avec beaucoup de courage; un Prince Tartare, qui y estoit, resista aux armes triomphantes de Húnguvus; c'est pourquoy elle paye jusques à present un tribut excessif, c'est à dire autant que deux Provinces toutes entieres comme ville autrefois rebelle : mais son terroir est si fertile, & il y a si grande quantité de denrées & de marchandises, que ce fardeau ne luy pese pas beaucoup : elle passe en effet pour une ville des

Le Paradis des Chinois.

plus marchandes & fameuses de toute la Haute Asie, & pour une de ces places que ceux de la Chine nomment le paradis du monde, à cause de ses richesses, de sa beauté, & des delices de son sejour; car aussi dit-on en commun proverbe dans la Chine, Xang-yeù t'ien t'ang, hià yeù sù Hang, c'est à dire, ce que le ciel est en haut, Sucheu & Hangcheu le sont sur la terre: mais nous parlerõs cy-apres de cette seconde ville; car aussi est-ce la capitale d'une autre Province. Sucheu est bastie au milieu d'une riviere d'eau douce, bõne à boire, & si tranquille, que vous diriez que c'est plustost un lac qu'une riviere; on se peut promener dans ses

Situation de la fameuse & noble ville de Sucheu.

ruës par eau & par terre comme à Venise; mais Sucheu surpasse Venise, en ce que son eau est bonne à boire, & qu'on en tire plus de commodité pour la vie. Il y a quantité de ponts dedans & dehors la ville, pas tant toutefois qu'il y en a dans la capitale. Entre ces ponts plusieurs sont magnifiques; sont tous de pierre, les uns sont élevez sur plusieurs arcades, les autres qui traversent des ruisseaux un peu plus estroits qui sont dans la ville, n'ont qu'un voûte. Les ruës & les maisons sont basties sur pilotis & sur des pins qu'on enfonce bien avant dans l'eau par le moyen d'une hie & d'autres semblables machines. Il y a des bras de rivieres & des canaux presque par tout capables de porter les plus grands vaisseaux, mesmes ils peuvent traverser la ville & de là aller en mer, n'y ayant que trois journées de chemin. Cette ville est aussi proche du grand lac de Tai, d'où les rivieres se vont rendre dans la mer; c'est pourquoy on y void une incroyable quantité de vaisseaux & de marchandises. Les murailles de la ville de Sucheu ont quarante stades Chinoises de circuit; mais si vous y comprenez les fauxbourgs, vous en trouverez sans doute plus de cent. Il n'y

C'est une ville de grand trafic, & celebre pour le negoce

manque rien de tout ce qui est necessaire aux usages de la vie, ny au plaisir; car c'est un de ces lieux les plus renommez de l'Empire, où abordent les marchandises des Portugais, des Indes, du Iapon, & de toutes les autres villes de la Chine; c'est pourquoy il y a toute l'année un grand passage de cette ville

dans les autres villes & Provinces, & une tres-grande communication & commerce; & de peur que les navires ne courent risque en passant par le lac de Tai, on l'a tellement retenu & resserré par le moyen des digues, qu'ils en ont fait un fossé & un canal en l'estrecissant: de sorte qu'on va de cette ville jusqu'à Chinkiang, en descendant tousjours; & c'est là où l'on retient les eaux de ce canal, par le moyen d'une fort grande escluse, qu'ils ouvrent & ferment selon que la necessité & le besoin le requierent. Vne grande partie de ce canal est pavée de pierre de taille, & revestuë de mesme: mais comme on va de cette ville vers Vkiang, il y a un pont de pierre, qui a bien trois cent arcades: là se fait la separation du lac de Tai; ceux qui tirent les navires marchent sur ce pont avec commodité; aussi l'a-t'on fait de peur que les vaisseaux ne fussent contraints de s'arrester, & qu'en ce cas on les pust remonter le long du pont à faute de vent.

Le naturel de ceux du pays.

Ceux de ce pays passent pour avoir le goust plus delicat que les autres, & pour sçavoir mieux assaisonner les viandes de sucre, de sel, & de vinaigre. Il n'y a presque aucun pays où on mange plus de beurre & de lait; & je ne me souviens pas mesme avoir jamais veu de beurre ailleurs qu'en cette ville. On y fait aussi un breuvage de ris, dont ils se servent au lieu de vin, ne s'en trouvant point nulle part de plus excellent; on le nomme Sanpe, c'est à dire breuvage de trois blancheurs; on l'envoye par tout l'Empire jusqu'à Pekin. Il y a quantité de navires, qui ne sont destinez que pour le seul plaisir & divertissement, tous enrichis d'or & peints des couleurs les plus vives, plus semblables à des maisons magnifiques qu'à des vaisseaux. C'est là où ces gens qui se croyent nez pour le plaisir, s'abandonent au vin, & au plaisir des femmes avec tant d'excez, qu'ils y perdent souvent la vie. Il y a cinq grands navires Royaux qui portent à l'Empereur tous les trois mois du velours, & des pierres precieuses de diverses sortes. Ce peuple aime plus que les autres Chinois les beaux habits, de bien ajuster ses cheveux, & la douceur de la vie & de la conversation: enfin, c'est cette ville que M. Polo de Venise nomme Singui à la façon des Tartares, comme il paroist principalement lors qu'il la met sur le bord de la riviere de Kiang à l'Orient, & qu'il veut qu'elle soit éloignée de trois journées de Chinkiangfu. Sucheu, comme je feray voir plus amplement cy-aprés, est justement dans cette distance. En troisiesme lieu il escrit, qu'il y a cinq journées de Singui jusqu'à la ville de Quinsai, & il a raison; car la ville qu'il appelle Quinsai en est autant éloignée: mais j'en parleray dans la Province suivante.

Livre 2. chap. 63.

La cité de Cingingui estoit bien une de celles qui dependoient de cette ville, mais les Tartares la destruisirent & la raserent entierement, à cause que les habitans avoient fait mourir les Alains, comme on verra dans mon Abregé des histoires de la Chine, avec toute cette guerre des Tartares. La ville de Sucheu commande à sept citez, dont la premiere est Sucheu, 2. Quenxan, 3. Changxo, 4. Vkiang, 5. Kiating, 6. Taiçang, 7. Çungming. La Compagnie de Iesus a des Eglises au dedans & au dehors de la cité de Changxo, qui sont dediées au vray Dieu, & le nombre des Chrestiens s'accroist & s'augmente de jour en jour: on a aussi consacré à Dieu quantité de leurs temples, d'où on a osté les statuës des vaines & foles divinitez qu'ils adoroient.

Il y a un bureau hors de la ville; les Marchandises sont franches, mais les navires payent seulement un certain impost à raison de leur grandeur. I'ay oüy dire au receveur de ce bureau, qui m'est amy, que la recepte des imposts estoit d'un million de ducats par an; d'où on peut juger du nombre & de la grandeur des vaisseaux qui passent sur cette riviere, puisque tous les navires des Gouverneurs qui sont au public ne payent rien quand ils portent quelque chose à la Cour, non plus que les vaisseaux de l'Empereur; mais je n'ay pû sçavoir des livres de la Chine, ny par le rapport d'autres personnes, combien cette ville paye de tribut tous les ans à l'Empereur: j'oserois pourtant bien asseurer avec verité, que les

autres villes, à la reserve de Kiangning seulement, ne donnent pas tant que fait Suchuen toute seule; car l'impost du ris tout seul monte à deux millions de ducats.

Les montagnes les plus notables.

Au Zud-ouest de la ville est la petite montagne de Lignien proche du lac de Tai : elle est remarquable pour le nombre des maisons qu'il y a.

La montagne de Sui est à l'embouchure du lac de Tai, où il y a un temple magnifique, & un monastere.

La montagne d'Yu est dans la cité de Changxo, qui s'avance vers le couchant durant quelques stades.

Les rivieres.

Le lac de Tai est au Zud-ouest de la ville, qui est si grand que les Chinois croyent qu'il occupe trente six mille arpens de terre.

Le lac de Xang est proche de la cité de Changxo.

Tungting est une fort grande montagne & plaisante; elle forme une Isle dans le lac de Tai, & est fort celebre à cause d'un convent de Sacrificateurs.

Il y a trois rivieres qui environnent la ville comme autant de lacs, & de là les vaisseaux peuvent aller en divers endroits : la premiere se nomme Leu; la seconde Sung, qui va vers la cité d Vkiang; la troisiesme s'appelle Vsung, elle va vers l'Orient.

La quatriéme Ville SVNGKIANG.

SI en partant de Sucheu vous tournez tant soit peu vers le Zud-est, vous y verrez cette grande ville de Sungkiang, illustre pour la magnificence de ses bastimens. Cette ville est bastie dans l'eau, les navires y pouvans venir de tous costez; elle est celebre pour la grande quantité de coton, de toile, & de draps de coton qu'elle fournit, dont elle ne pourvoit pas seulement ce grand Empire (où presque tous ceux du commun s'en habillent en Hyver,) mais aussi elle en fait part aux nations estrangeres. Nous avons parlé cy-dessus de la cité de Xanghai, qui estoit sous la jurisdiction de celle-cy : on doit juger le mesme des autres, sans m'obliger à repeter souvent une mesme chose; & bien que cette ville cede à beaucoup d'autres, eu égard à l'estenduë de son territoire, si est-ce que son fonds n'en doit rien de reste à aucune, si l'on a égard à sa fertilité. On n'y compte que trois citez, qui peuvent bien aller du pair avec les plus grandes villes, pour leur grandeur, leur abord, & pour la diversité du negoce & du trafic qui s'y fait; elles se nomment, la 1. Sungkiang, 2. Xanghai, 3. Cingpu.

Abondance de coton.

Sa situation & ses noms.

Cette ville est proche de la mer, à l'embouchure & entrée de la riviere, il y a un Fort avec une garnison, c'est de là que les navires vont au Iapon. La famille de Tanga la nomma Hoating; celle d'Ivena luy a donné le nom qu'elle a à present, avec le rang & la qualité de ville; car elle n'avoit que le titre de cité auparavant, & relevoit de celle de Sucheu : ses temples les plus remarquables sont trois en nombre, dediez aux Heros.

Mais ce qui à nostre égard la rend plus recommandable, est le grand nombre de ceux qui embrassent la Religion Chrestienne, y ayant quantité d'Eglises où on exerce le culte du vray Dieu : on a compté souvent plus de vingt mille Chrestiens dans la seule cité de Xanghai; il y a eu aussi des bourgs tous entiers, qui ont receu la lumiere de l'Euangile, & la conservent avec fermeté & constance. C'est de cette riche & opulente cité (qui se peut avec raison vanter d'estre heureuse pour le seul culte de la Religion,) qu'est sorty cet excellent Docteur Chinois, ce celebre Paul, dis-je, qui a fait une profession si ouverte du Christianisme, l'honneur & le soustien de nostre saint voyage, qu'on ne sçauroit assez dignement loüer, & qui seroit capable de donner de l'emulation aux Chrestiens de l'Europe, si mesme il ne leur fait de la honte; car ayant foulé & mis sous les pieds le faste des Philosophes Chinois, & l'arrogance de sa nation,

Paul Docteur & grand Colaus, & excellent Promoteur de la Foy.

il prefera la doctrine & l'humilité de Christ aux richesses & aux plus grands Gouvernemens, & la connoissance de la Loy de Dieu, à la seconde place & au second rang aprés l'Empereur qui ne luy pouvoit manquer. Cette ville n'est pas moins celebre à present pour le zele qu'on y fait paroistre à la vraye Religion; car l'an mil six cens quarante-neuf le petit fils de ce grand Paul fut declaré Docteur du premier ordre, ayant esté instruit long-temps auparauant dans les mysteres de la Religion Chrestienne: il n'a guere plus de vingt ans, & nous esperons qu'ayant un si grand genie & un esprit si excellent, il parviendra non seulement aux mesmes honneurs & dignitez que son grand pere, mais qu'il aura la mesme pieté & devotion, & le mesme zele pour avancer la Religion Chrestienne. I'adjousterois bien un petit eloge en faveur de ce grand Paul, si le R. Pere Alvaro Semedo ne l'avoit déja fait dans sa Relation, & si je ne luy en devois un plus ample dans l'histoire de nostre Mission de la Chine, que je mettray en lumiere, & qui s'estend depuis l'an 1610. jusques en l'an 1650.

Les montagnes les plus nobles.

Il n'y a presque que la montagne de Kin qui merite d'estre remarquée, elle est sur le bord de la mer au Zud-est: il y a un grand Fort, avec une forte garnison de navires & de soldats pour garder ce port.

Les rivieres.

Au Zud-est de la ville est la mer vis à vis de la ville de Ningpo, qui est si proche de Sungkiang, qu'on asseure que dans le silence de la nuit on peut entendre chanter le coq d'un bord à l'autre.

Hoangpu est un grand canal considerable pour la quantité d'eaux qui s'en tirent: il a esté creusé à la main; il est à l'Orient de la cité de Xanghai, de là il se va rendre dans la mer.

Iung est une fontaine dont l'eau est excellente, elle est dans le temple de Xanghai.

La cinquiéme Ville CHANGCHEV.

Sa situation.

CHancheu est proche de ce Canal dont nous venons de parler, par où les navires vont de Sucheu jusques dans la riviere de Kiang; ses bords prés de cette ville sont revestus des deux costez, & embellis de pierres de taille quarrées; on y a dressé quelques arcs triomphaux, qui contribuënt beaucoup à la splendeur & encore à la magnificence de la ville. Elle commande à cinq citez, dont la premiere est Changcheu, 2. Vusie, 3. Kiangyn, 4. Gnihing, 5. Cingkiang. Cette derniere est bastie dans une Isle que la riviere de Kiang forme avant que d'entrer dans la mer. Tout le territoire de cette ville est renfermé de cette riviere, & du canal dont nous avons parlé cy-dessus; & parce qu'il est arrosé d'eaux presque par tout, de là vient que toute cette campagne excelle & surpasse de beaucoup les autres pour la fertilité & pour l'excellence des fruits.

On tiroit autrefois de fort bon estain dans une montagne qui est proche de Vusie; mais lors que la famille d'Hana commença à regner, les mines de cette montagne furent épuisées; de là vient que cette cité se nomme Vusie, qui signifie sans estain. Il y a cinq temples aux Heros; celuy qui est dedié au Fondateur de cette nation surpasse les autres en grandeur; il n'est pas loin de la cité de Vusie. Gnihing veut dire la gloire de la terre; ce nom luy a esté donné, à cause qu'on y fait des vaisseaux de terre, & de la poterie, dont ils se servent comme le plus propre à y détremper & boire leur Cha; c'est pourquoy les Chinois les preferent à ceux de Kiangsi, encore qu'ils soient plus magnifiques & plus transparans; ils trouvent que ceux de Gnihing donnent à ce breuvage un goust & une senteur qu'ils estiment. Ils en font beaucoup d'estat par cette raison, & ceux de cette cité ne s'occupent aussi

Les meilleurs vaisseaux pour le breuvage de Cha se font à Gnihing.

qu'à cette besogne. Il y a de ces vaisseaux qui sont de grand prix, & qui excedent ou égalent la valeur de ceux qui se font en Portugal, & qui se nomment Estremosia.

Les montagnes. Sie est une montagneau devant de Vusie, dont on tiroit cy-devant l'estain.

Proche de Kiangyn on void la montagne de Chin, remarquable pour le recit fabuleux que font ceux de la Chine, qui veulent qu'il y ait eu une femme née d'une biche.

Le petit ruisseau de Leang, qui vient de cette petite colline de Hoei, se va descharger dans un lac proche de Vusie. Il tire sa source d'une fontaine qui se nomme Hoei, dont l'eau tient le second rang pour sa bonté: pour moy qui en ay beu, je l'ay trouvée si bonne, que je ne pense pas que les Chinois se trompent icy en façon du monde; c'est pourquoy les grands Seigneurs en envoyent querir de tous costez; & comme il y a plusieurs vaisseaux qui passent par là, il n'y en a pas un qui n'en achete par occasion à tres-bon marché: on en trouve des vaisseaux tous pleins; ce n'est pas qu'il soit ne permis d'en puiser pour rien, si on veut s'arrester & faire du sejour dans ce lieu. On en porte dans les Provinces les plus éloignées, mesme jusques à la Cour à Peking; car on estime qu'elle est tres-propre pour faire le Cha.

La sixiéme Ville CHINKIANG.

La ville de Cingiam selon M. Polo le Venitien. CEux qui liront les escrits de Marco Polo de Venise, verront clairement par la situation de cette ville & le nom qu'elle a, que c'est celle qu'il nomme Cingiam. Elle est bastie sur le bord de la riviere de Kiang, & à l'orient d'un canal fait par artifice, qu'on a conduit jusques dans la riviere de Kiang; de l'autre costé du canal, sur le bord qui regarde l'occident, est son fauxbourg, qui n'est pas moins peuplé, & où l'abord est aussi grand que celuy de la ville mesme. Il y a quelques ponts de pierre, qui joignent la ville au fauxbourg. Quand on a passé ces ponts & une esclvse, ce canal s'estend fort au large, & reçoit les eaux de la riviere de Kiang avec le flux & reflux de la mer.

A peine sçauroit-on dire la quantité de vaisseaux qu'il y a toute l'année; car tous ceux qui viennent de la Province de Chekiang & des autres villes orientales, doivent s'y arrester, soit qu'ils aillent à Pekin ou ailleurs, pour y mettre & dresser leur masts & hausser leurs voiles; car aussi ne s'en peuvent-ils servir avant qu'ils soient devant cette ville, à cause du grand nombre de ponts qu'ils rencontrent; mais on n'en trouve pas un de Chinkiang jusqu'à Pekin, pas mesme dans le canal artificiel, si ce n'est des ponts qui se levent. Ils nomment cette ville Kingkeu, c'est à dire la bouche de la Cour, parce qu'il y a tousjours des navires qui sont prests pour aller à la Cour: de là on peut juger fort aisément de son trafic & des commoditez qui s'y trouvent. Il y a prés de cette ville des costeaux fort agreables avec des temples fort grands & magnifiques. *Vne Tour de fer.* I'ay veu dans l'un une tour toute de fer, bastie sur une base qui en estoit aussi: elle a environ trente coudées de hauteur: elle est faite en pyramide, embellie depuis le bas jusqu'au haut de diverses figures, mais principalement de lauriers.

Chinkiang est fort renommée pour les excellens Medecins qui y sont, & qui passent pour les plus habiles de la Chine. Le pays abonde en cerises qui sont assez bonnes: elle ne commande qu'à trois citez, Chinkiang, 2. Tanyang, 3. Kintan.

Les montagnes. La montagne de Kin forme une Isle dans la riviere de Kiang au Nord-ouest de la ville, on y voit quelques temples aux idoles fort magnifiques; comme aussi des monasteres remplis de sacrificateurs. Cette montagne est fort agreable, fertile d'elle-mesme, & encore plus par la culture des Chinois. Il en sourd une fontaine nommée Chungleang, dont l'eau est fort estimée.

La

La septiéme Ville YANGCHEV.

QVAND on a passé la riviere de Kiang, on rencontre une fort grande écluse prés du Chasteau de Quacheu, où cõmence un canal fait à la main, sur lequel on vient dans cette ville d'Yangcheu. Elle est fort marchande, fort peuplée & de grand abord : l'Empereur y a un bureau de fort grand revenu; & bien qu'il ait toute sorte de marchandises, si est-ce que ses principales richesses luy viennent de la distribution du sel; car il y a beaucoup de salines vers l'Orient de la ville, où le sel se fait de l'eau de la mer, de mesme qu'en plusieurs endroits de l'Europe. Il y a grand nombre de fort riches marchands, qui revendent ce sel dans les Provinces, qui sont au cœur & au milieu de l'Empire, & qui ont embelli cette ville de bastimens tres-grands & tres-superbes. Des canaux d'eau douce coupent & partagent cette ville en plusieurs quartiers, avec vingt-quatre ponts de pierre à plusieurs arches, sans parler d'autres qui sont plus petits & en plus grand nombre. Au couchant & hors de la ville il y a un canal artificiel qui separe la ville du fauxbourg, il avoit bien une lieüe d'Alemagne : il a esté entierement brûlé dans cette derniere guerre contre les Tartares.

Sa situation & sa noblesse.

Mais ce qui tache l'honneur de cette ville, c'est un commerce qui s'y fait, que les femmes y sont à vendre, car il y en a plusieurs qui y demeurent, & qui font mestier d'acheter de petites filles, de les nourrir & élever delicatement, de leur apprendre à chanter, & sur tout à joüer des instrumens, à faire des vers, à bien peindre au naturel, à estre fines & adroites, à joüer aux échets, & mille autres arts & exercices; puis les revendent bien cher aux grands Seigneurs, qui s'en servent de concubines. L'air de cette ville est fort doux & temperé : le fonds en est agreable & fertile, & la pluspart des habitans adonnez à la volupté & aux delices. Elle a dix villes sous sa jurisdiction, dont la premiere est Yangcheu, 2. Ychin, 3. Taihing, 4. Caoyeu o, 5. Hinghoa, 6. Paoyng, 7. Tai o, 8. Iucao, 9. Tung, 10. Haimuen. Sous l'Empereur Yvus elle appartenoit à la Province d'Yangcheu, & estoit placée sous la domination des estoiles de Teu & de Nieu. Elle estoit sous l'obeïssance des Rois d'V, puis de ceux de Yve. Aprés qu'ils eurent esté défaits, le Roy de çu s'en rendit maistre. La famille de Hana la nomma Kiangtu; Sujus a esté le premier qui luy a donné le nom d'à present, la famille de Tanga l'a nommée Pangcheu.

Femmes à vendre.

La qualité de ce pays.

Pour les rivieres & les montagnes, il n'y a presque rien de remarquable, si ce n'est le lac de Piexe, la cité de Caoyeu estant située dans le mesme endroit où il commence, & où il y a un canal fait à la main, qui entre dans ce lac d'où il tire ses eaux; & afin que les navires ne soient contraints de passer par ce lac, on y a fait à costé & à un des bords un canal de pierre de taille quarrée, long de soixante stades. Cet ouvrage est tout à fait magnifique & d'autant plus admirable, qu'on ne peut deviner d'où on a pû faire venir de si grosses pierres & si blanches, puisqu'il n'y a aucune montagne dans tout ce pays.

Les montagnes & les rivieres.

La huitiéme Ville HOAIGNAN.

CE sont deux villes au lieu d'une, renfermées pourtant d'une mesme muraille. Celle qui est au Midy s'appelle proprement Hoaignan; mais celle qui est au Nord-est se nomme Yenching : le fauxbourg de l'une de ces deux villes en augmente de beaucoup la grandeur; car il s'estend & s'avance des deux costez d'un canal prés d'une lieüe d'Alemagne : on entre dans la riviere Lau-

La grandeur de la ville.

ne par ce canal. La presse & la foule est si grande par tout, qu'il y a assez de peuple pour en former plusieurs autres villes, & l'abondance assez grande pour les entretenir.

Il y a un Viceroy.

Vn Viceroy qui a soin de la provision de l'Empereur, y fait sa residence, & gouverne sept Provinces du Midy avec un plein pouvoir. Il a charge de faire venir la provision, & tout ce qui est necessaire pour la Cour, des autres Provinces, & dans le temps qu'il faut: il a pour cet effet des navires du Roy, dont le nombre est infini, pour les porter à Pekin: mais avant que d'y aller, le Viceroy visite les provisions, & apres les avoir bien examinées, il les envoye à la Cour. Il y a aussi deux bureaux dans le fauxbourg; dans l'un on paye l'impost des marchandises, & dans l'autre l'on paye les droits des navires qui ne sont pas au Roy, selon ce qu'ils contiennent & selon leur grandeur: une partie est destinée pour entretenir le canal, ses chaussées, & refaire les écluses: la somme d'argent qui entre dans les coffres de l'Empereur, ne laisse pas d'estre grande. Il y a trois cheutes d'eau sur ce canal au Septentrion de la ville; mais la premiere, qui est la plus proche de la riviere de Hoai, est veritablement la plus difficile & malaisée de toutes; car l'eau en tombe avec grande impetuosité, & descend d'une riviere qui vient de fort haut: or pour empescher qu'elle ne couvre & ne submerge tout le pays d'alentour, on la retient par le moyen des grandes digues qu'on a élevées, & d'une forteresse qu'on y a bastie, qui se nomme Tienfi, c'est à dire qui vole du Ciel, entendans par ces mots ce grand nombre d'eaux, qui d'un lieu fort élevé se precipite en bas. Les navires ont bien souvent de la peine à surmonter ces dangereux passages; c'est pourquoy on entretient quelques centaines d'hommes des deniers du Roy, qui s'y trouvent quand il faut pour tirer les navires avec des cables en tournant des roües; & mesme difficilement viendroit-on à bout de la violence & impetuosité de l'eau, si on ne s'estoit avisé de la retenir par le moyen d'une autre écluse qu'on y a bastie.

Sa situation.

Cette ville est située dans un lieu marescageux, mais qui ne laisse pas de produire force ris & froment. La ville est riche & embellie d'ouvrages publics & particuliers, qui sont tout à fait magnifiques & superbes. Tout ce pays est divisé par des rivieres, & arrousé de ses lacs. Il y a dix citez, dont la premiere est Hoaigan, 2. Cingho, 3. Gantug, 4. Taoyven, 5. Moyang, 6. Haio, 7. Canyu, 8. Pic, 9. Sociven, 10. Ciuning.

Sous l'Empereur Yyus ce pays estoit dans la Province d'Yangcheu, sous la constellation de Teu. Premierement il appartenoit aux Rois d'V, aprés à ceux de Iúe, & en suite à ceux de çu: sous la famille de Cina ce n'estoit encore qu'une cité qu'elle appella Hoaiyn; celle de Hana la nomma Linhoai: la famille de Sunga luy a donné le nom qu'elle a à present, avec le rang & la qualité de ville. I'ay veu plus de cailles & de phaisans dans ce pays, qu'en aucun autre. Il y a aussi plusieurs temples qui sont magnifiques; & sur tout quatre tours qui sont fort hautes, semblables à celles dont j'ay fait la description ailleurs.

Les montagnes.

Vne seule montagne est digne de remarque; elle s'éleve & paroist dans la mer proche de la cité de Hai, & se nomme Yocheu. Il y a un temple aux Idoles, merveilleusement superbe, avec un convent de sacrificateurs; c'est là où vont tous les estrangers de la Chine, & ceux qui s'addonnent à ces superstitieuses ceremonies des Chinois. On dit qu'il y a des mines d'or dans cette Isle.

Les rivieres.

Le grand lac de Xeho abonde en poissons, & arrouse les pays de Moyang, de Canyu, de Hai & de Gantum.

Le grand lac & marest de Hung est au levant de la ville: c'est là où croissent ces roseaux ou cannes qui sont si hautes, dont tout le pays est fort plat,

auſſi n'y a-t-il point d'autre matiere pour ſe chauffer, & preſque point d'autres arbres.

Proche de là il y a des marais ſalans, où il ſe fait du ſel en abondance. *Salines en marais.*

La neufiéme Ville LVCHEV.

LA ville de Lucheu eſt fort agreable & divertiſſante, ſituée dans un terroir fertile : elle commande à huit citez, qui ſont preſque toutes ſur le bord de ce lac de çao ſi celebre & ſi renommé, qui ne divertit pas ſeulement ceux qui y demeurent, mais auſſi leur fournit toute ſorte de poiſſons,& rend la campagne ſi fertile par le moyen de ſes eaux, qu'il a par tout grand nombre de grains & de fruits.Ses citez ſont, Lucheu, 2.Xuching, 3. Lukiang,4.Vuguei o, 5.çao, 6. Logan o, 7. Iugxan, 8. Hoxan. Ce pays eſtoit anciennement dans la meſme Province & ſous la meſme conſtellation que le precedent. Sous la famille de Cheva il eſtoit encore libre, & on l'appelloit Luçú: les Rois de çu s'en rendirent maiſtres peu de temps apres. Sous la famille Imperiale de Hana il ſe nommoit Lukiang : pour le nom qu'il a à preſent, c'eſt l'Empereur Sujus qui le luy a donné. Du coſté d'Orient de cette ville, le petit Roy Tangus défit dans une bataille rangée l'Empereur Xiëus, & ſe rendit maiſtre de l'Empire. *La ſituation.*

Cette ville eſt fort eſtimée pour la grande quantité qu'on y trouve de cette herbe excellente nommée Cha, dont je feray la deſcription dans ſon lieu : il s'y fait auſſi de tres-bon papier. On y compte deux temples qui ſont les plus remarquables, & un pont fort magnifique proche de Logan.

Dans le lac de çao eſt la montagne de Cu,c'eſt à dire l'orpheline, parce qu'elle forme toute ſeule une Iſle. *Les montagnes.*

Proche de Lukiang eſt la montagne de Taifu, agreable à cauſe de ſes foreſts, elle occupe un grand eſpace de pays.

La montagne de Kiuting eſt la dix-huitiéme entre celles qui ſont marquées dans les livres de Toaxu, & eſt proche de la cité de çao.

Le grand lac de çao, & le petit lac de Pe s'aſſemblent proche de Lukiang. *Les rivieres.*

La dixiéme Ville GANKING.

CETTE ville eſt ſituée ſur le bord de la grande riviere de Kiang au Septentrion:on l'eſtime l'une des plus conſiderables villes de la Province,elle eſt tres-riche & tres-marchande ; car tout ce qu'on fait venir à Nanking des autres endroits, doit premierement paſſer par Ganking: & comme c'eſt là que trois Provinces confinent & aboutiſſent, & qu'elle eſt fort propre pour les expeditions de guerre,auſſi y a-t'il un Viceroy different de celuy de la Province: ce Viceroy tient une groſſe garniſon dans le Fort de Haymuen, qui commande le lac de Poyang & la riviere de Kiam. La famille de Tanga y a fait eriger une colomne de fer qui a trois perches de haut, groſſe à proportion, & toute d'une piece. *L'excellence & les commoditez de cette ville.*

Tout ce pays eſt fort découvert, agreable, & le terroir fertile : on y compte ſix citez, Ganking, 2. Tungching, 3. Cienxan, 4. Taihu, 5. Soſung, 6. Vangkiang. Ce pays ſe nommoit autrefois Von: le Roy de çu le ſubjugua : la famille de Tanga l'appella Iucheu, & celle de Sunga Ganking.

Proche de Tungching eſt la montagne de Feu, d'où il tombe une fontaine de deux cens perches de hauteur : la montagne eſt au bord de la riviere de Kiang, toute creuſée & percée d'une infinité de cavernes. *Les montagnes.*

La montagne de Siaocu a deux ſommets qui ſont fort hauts, proche de Soſung :la riviere de Kiang prend ſon cours par une vallée qui eſt au milieu de cette montagne. Sur l'un de ces ſommets on voit un grand temple aux Idoles, & un convent.

Les rivieres. Pour la riviere de Kiang, aprés avoir passé par les bornes & limites de la cité de Sosung, elle forme l'Isle de Sanglo.

L'onziéme Ville TAIPING.

LA riviere de Kiang & le lac de Taiping partagent & arrosent le territoire de cette ville: son détroit comprend trois citez, dont la premiere est Taiping, 2. Vuhu, 3. Fachang. Vuhu est la plus considerable & la plus riche des trois; car il y a un Bureau, & elle est bastie dans une Isle formée par la riviere de Kiang, qui se divise en deux branches, qui se reünissent aprés vers Nanking.

Ce pays a esté autrefois dans le Royaume d'V; puis aux Rois d'Ive, & en suite à ceux de çu: la famille de Cina le mit dans le pays de Chang: celle d'Hana le nomma Tanyang, & celle de Tanga Nanyú; pour la famille de Sunga, elle l'avoit premierement nommé Pingnan, & puis Taiping, le nom qu'elle a retenu & conservé jusques à present. *Noms anciens.*

Les montagnes. La montagne de Tienmuen est au Zud-est de la ville; on la nomme la porte du Ciel, parce que c'est là où deux coteaux resserrent le lit de la riviere de Kiang.

La pierre de Hiao est une pleine de cavernes; on diroit qu'elle est de tuffe: elle tire son nom de la grande quantité de hibous qui y nichent.

Les rivieres. Pour les rivieres, il n'y a rien de particulier; si ce n'est le lac de Tanyang, qu'on dit avoir trois cens stades de longueur: il commence au Zud-est de la ville, & s'estend jusques à la cité de Liexui.

La douziéme Ville NINGQVE.

CE territoire a six citez, Ningque, 2. Ningque, 3. King, 4. Taiping, 5. Cingte, 6. Nanling. La ville est proche de la riviere de Von qui y passe au levant, & conduit les navires jusques dans la grande riviere de Kiang. Tout ce pays est rude & raboteux, plein de montagnes. Dans la ville il y a des costeaux fort agreables, des bocages, & de fort beaux edifices, grande quantité de chastaignes & de poires: on y fait aussi force papier de roseaux, de leurs fueilles qu'ils ont pileés, apres les auoir trempées dans l'eau. Proche de la cité de King on voit un temple magnifique, nommé le temple du Cœur parfumé; car le mot de Hiangsin signifie la mesme chose en langage Chinois: il est dedié à cinq vierges, qui apres avoir esté enlevées par des voleurs, aimerent mieux mourir que de les satisfaire. *Papier.*

Les montagnes. Dans l'enceinte des murailles de la ville se voit la montagne de Lingyang, qui pourroit plustost passer pour un agreable costeau, que pour une montagne.

La montagne de Ki est proche de la cité de Ningque: la veuë & l'aspect en sont si agreables, qu'on la nomme les delices de ses habitans.

Proche de Taiping est la montagne de Lungmuen, couverte de boccages épais & obscurs: on dit que les Herboristes y trouvent d'excellentes herbes medicinales.

La treiziéme Ville CHICHEV.

CETTE ville est située sur le bord de la riviere de Kiang au Midy. Son terroir s'éleve tout au tour en montagnes, & n'a pas beaucoup de campagnes, il ne laisse pas pourtant d'estre fort fertile, & d'estre abondamment pourveu de tout ce qui est necessaire: s'il luy manque quelque chose, la

riviere de Kiang, qui en est proche, le luy peut aisément fournir. Cette vil-a six citez sous sa jurisdiction, 2. Chicheu, Cingyang, 3. Tungling, 4. Xetai, 5. Kiente, 6. Tunglieu. Il y a quatre temples qui sont tres-remarquables.

Ce pays a autrefois esté dans le Royaume d'V, puis dans celuy d'Iúe, & en suite dans celuy de çu. Le Roy de Leang le nomma Nanling, & le Roy Sujus Cieúpú ; pour le nom qu'il a à present, il le tient de la famille de Tanga.

La montagne de Hing est proche de Tungling : elle se nomme ainsi, à raison des abricots dont il y a grande quantité.

Les montagnes.

La montagne de Kieuhoa, ou à neuf sommets : les Chinois qui observent avec grande exactitude les montagnes, disent qu'elle a la figure d'une fleur dont les feüilles sont recourbées.

La quatorziéme Ville HOEICHEV.

CETTE ville est la plus Meridionale de toute la Province. Du temps de Rois elle fut mise dans le mesme lieu & rang que la precedente : c'est la famille Imperiale de Sunga qui luy a donné son nom. Son territoire est fort montagneux, & confine aux Provinces de Kiangsi & de Chekiang ; elle gouverne six citez, Hoeicheú, 2. Hieúning, 3. Vuyuen, Kimuen, 5. In, 6. Cicki.

Hoeicheu passe pour une des plus riches de cet Empire ; car elle a un negoce considerable : l'air y est fort bon & temperé : les habitans sont industrieux & avisez, principalement dans le commerce : il n'y a point de ville dans la Chine pour si peu marchande qu'elle soit, qui n'ait quelques marchands de cette ville : il n'y a mesme point de banque, de change, ny de lieu où l'on preste de l'argent, où les habitans de Hoeicheu ne soient entre les principaux interessez ; tant ils sont estimez à cause de la grande connoissance qu'ils ont des marchandises. Ce peuple est ménager, se contente pour vivre de ce qui est facile à trouver, & de peu ; mais dans le negoce il est hardi & entreprenant.

Marchands fort adroits & prudens.

Il se fait dans cette ville la meilleure ancre de toute la Chine, elle n'est pas liquide comme la nostre, mais formée en petites masses oblongues : elle est embellie ordinairement de figures de fleurs, d'animaux, de grotesques, & ornée de lettres & de caracteres, ou plustost de Vers & d'Epigrammes à la loüange de l'encre, & qui marque quelquefois le nom de celuy qui l'a faite ; car parmy ceux de la Chine qui aiment l'estude, l'art de faire de l'encre passe pour honorable, comme aussi tous les arts qui ont du rapport & de l'affinité avec les sciences : ils se servent de cette encre tout de mesme que nos Peintres de leurs couleurs ; car ils la broyent & pilent sur une pierre polie, la détrempent avec de l'eau, & ainsi peignent plustost leurs lettres avec un pinceau qu'ils n'écrivent avec la plume : il y a aussi dans cette ville de fort beaux buffets de toute sorte, où on applique & couche ce beau vernis de la Chine ; on les prefere à ceux qui se font ailleurs : on y trouve aussi de cette terre dont on se sert pour faire la porcelaine, & on en porte d'ordinaire dans la Province de Kiangsi.

Encre de la Chine.

Il y a aussi dans les montagnes de ce pays des mines d'or, d'argent & de cuivre.

Que c'est que l'herbe de Cha.

On ne trouve point ailleurs de plus excellente fueille de Cha, j'en feray icy une briefve description en faveur de la curiosité du Lecteur, & de ceux qui aiment la Botanique.

La feüille de Sumach des Corroyeurs ne ressemble point à celle du The qu'on apporte icy.

C'est une petite feüille toute semblable à celle que produit le sumach des conroyeurs : je croy mesme que c'en est une espece, toutefois elle n'est pas sauvage, mais domestique & se cultive, ce n'est pas aussi un arbre,

mais un arbrisseau, qui s'estend en plusieurs petites branches ou rameaux : sa fleur approche fort de celle du Sumach, horsmis que celle de Cha tire davantage sur le jaune ; elle pousse en Esté sa premiere fleur, qui ne sent pas beaucoup, & en suite une baye qui est premierement verte, puis devient noirastre. Pour faire le Cha, on ne recherche que la premiere feüille qui naist au printemps, qui est aussi la plus molle & la plus delicate : ils la cueillent avec beaucoup de soin l'une aprés l'autre, puis ils la font chauffer un peu de temps dans un coquemart à la main de fer à fort petit feu & lentement, puis la mettent sur un matelats de toile de coton bien fine, deliée & unie, la poussant & remuant avec les mains : estant roulée de cette sorte, ils la mettent derechef sur le feu, la frotant pour la seconde fois jusqu'à tant qu'à force de la rouller elle soit enfin tout à fait seche. Ils la serrent ordinairement en des vaisseaux d'estain, & ont grand soin d'empescher qu'elle ne devienne humide ; bouchent & seelent ces vaisseaux, de peur que le plus subtil ne s'évapore ; car aprés l'avoir gardée fort long temps, si on la jette en de l'eau boüillante, elle reprend sa premiere verdeur, & elle s'étend, si elle est bonne, elle donne à l'eau une plaisante odeur, & un goust qui n'est point desagreable, principalement quand on y est accoustumé, & teind l'eau d'une couleur verdastre. Les Chinois font beaucoup d'estat des vertus de leur Cha ou boisson, en usent tres-souvent de nuit & de jour, & en presentent à ceux qu'ils traittent. Il y en a de tant de sortes & de si differentes pour leur excellence & pour leur bonté, qu'il y en a dont la livre vaut deux escus d'or & davantage, & d'autre au contraire, que l'on peut avoir pour sept deniers : elle a entre autres cette faculté, c'est que les Chinois ne sçavent ce que c'est que de goute, ny de gravelle. Si on en prend aprés le repas, elle oste toutes les indigestions & cruditez d'estomac ; sur tout elle aide & facilite la digestion ; elle desenyvre, & donne de nouvelles forces aux yvrognes pour recommencer à boire ; de façon qu'elle les soulage des incommoditez qu'apporte cette débauche, car elle desseche & nettoye les humeurs superfluës, chasse les vapeurs qui causent le sommeil, qui empeschent de veiller, & delivrent ceux qui veulent estudier du sommeil, qui a d'ordinaire accoustumé de les accabler ou de les surprendre. Les Chinois luy ont donné divers noms, selon la diversité des lieux où elle croist, & des vertus qu'elle peut avoir ; comme celle de Hoeicheu, qui est la plus excellente, est dans le pays nommé Sunglocha. Si quelqu'un en desire avoir une plus ample description, qu'il prenne la peine de voir ce que le R. P. Alexandre Rhodes en a écrit en François, qui à la verité en discourt fort pertinemment, lors qu'il traite du Royaume de Tunking, dans la premiere partie chap. 15.

Les montagnes. La plus grande montagne de ces quartiers est celle de Hoang, qui est au couchant de la ville ; on y compte vingt-quatre petits ruisseaux, & trente-deux sommets qui sont fort hauts, & entre ses cavernes dix-huit antres fort obscurs.

La montagne de Ki est proche d'Hieuning, son sommet a plus de cent trente perches de hauteur ; il y a un pont de pierre, qui traverse une tres-profonde vallée.

Les rivieres. La riviere de Singan passe proche Hoeicheu, elle prend sa source au couchant, puis reçoit quatre petits ruisseaux qui la grossissent, dont le premier vient des montagnes de la ville, le second d'Hieuning, le troisiéme de Vuyen, & le quatriéme de Cicki. Cette riviere descend & passe avec grande violence à travers les vallées & les rochers jusqu'à Singan, qui est une des citez de la Province de Chekiang. On compte dans ce chemin trois cens soixante cheutes d'eau ; celle dont ils disent que le passage est le plus difficile, se nomme Luicung, & est proche de la ville de Hoeicheu.

La premiere grande Cité QVANGTE.

CEs grandes citez ne sont pas celles que les Chinois nomment Fu, mais bien celles qu'ils appellent Cheu, & qui ont d'autres moindres citez sous elles: il y en a donc quatre de ces dernieres dans cette Province, la premiere est Quangte, riche par le trafic de ses soyes; elle en a une autre sous sa dépendance nommée Kienping; l'une & l'autre touchent à de fort grandes montagnes, mais qui sont agreables: les principales sont celles de Heng & de Ling; la premiere est au couchant de Quangte, elle est plus haute que les nuës: elle a sur son sommet une fontaine qui ne tarit jamais. Celle de Ling n'est pas moins haute, elle a un sommet fort difficile & fort roide, de quinze stades de hauteur: proche de ce sommet on voit une caverne, à l'entrée de laquelle est une statuë de pierre d'un certain Sacrificateur, en laquelle on dit qu'il fut changé.

Les montagnes.

La seconde cité HOCHEV.

LA cité de Hocheú en a une autre sous elle, nommée Hanxan, qui est assez connuë, parce que ce sacrificateur qui chassa les Tartares, avoit choisy ce lieu pour y faire ses brigandages.

La troisiéme cité CHVCHEV.

CEtte cité gouverne celles de Civenciao & de Laigan. Le lac d'V, qui commence prés de Civenciao, & s'étend proche de Laigan, rend le pays extremement fertile: ce pays renferme bien des montagnes, dont vous pourrez voir les noms dans la Carte.

La quatriéme cité SIVCHEV.

SIvchev a aussi jurisdiction sur les quatre citez suivantes, sur Siao, Tangxan, Fung & Poi. Siucheu est proche de la riviere Iaune, qui partage & divise tout ce pays par le milieu. Cette cité est la plus frontiere de toute la Province, & la plus avancée vers le Septentrion. Ce pays est de grande consequence, à cause que quatre Provinces y confinent. Au Nord-est de cette cité on void un pont flottant, fait de trente-cinq grands bateaux, attachez par de fort grosses chaisnes de fer. Il y a aussi un pont sur la riviere de Pieu, mais il est plus petit. Cette cité est fort celebre & renommée, en ce que le premier de la famille de Hána, apres avoir pris la cité de Poi qui depend de Sucheu, se fraya & s'ouvrit le chemin pour se rendre maistre de l'Empire.

Prés de la cité de Fung est le lac de Ta, proche duquel on dit qu'une paysane mere de Lieupangus, eut commerce avec un esprit, & accoucha d'un fils qui fonda apres, la famille de Hana. La riviere de Su est aussi proche de la cité de Poi, digne de remarque, où on dit que furent jettez ces neuf vaisseaux de cuivre, qui representoient les neuf Provinces de la Chine, que l'Empereur Yvus avoit fait fondre; ce qui arriva sur la fin de la famille de Cheva. On dit que le fondateur de la famille de Cina les fit chercher avec toute la diligence possible, sans les avoir pû trouver: on faisoit tant d'estime de ces vaisseaux, qu'on croyoit que celuy qui les auroit, pouvoit s'assurer de l'Empire; j'en parle plus au long dans mon Abregé de l'histoire de la Chine.

Les rivieres.

LA DIXIE'ME PROVINCE DE CHEKIAN.

CETTE Province ne cede qu'aux deux Provinces Royales pour les marques & titres de noblesse, elle a mesme autrefois esté aussi une des Provinces Royales, principalement sous la famille de Sunga : elle surpasse de beaucoup les autres, non en grandeur & en estenduë, mais en fertilité, en plaisirs & opulence. Elle a onze grandes villes, qui sont autant de Provinces ; car celle de Hancheu seroit suffisante & capable toute seule de former un Royaume : ces villes commandent à soixante & trois citez, sans y comprendre un nombre infiny de bicoques, & de chasteaux, & une tres-grande quantité de gros bourgs fort peuplez. La Province de Chekiang est bornée de la mer à l'orient, où le trajet & le passage est fort court jusqu'aux Isles du Iapon ; car quand le vent est favorable, on dit qu'on y peut estre dans un jour ou un peu davantage, partant du promontoire de Hingpo. Au midy & au Zud-ouest elle regarde la Province de Fokien ; celle de Kiangnan environne & renferme le reste. Tout ce pays a des montagnes & des campagnes rases, fort agreable & recreatif pour les sources de ses fontaines, & pour l'abondance & la quantité d'eau de ses rivieres & de ses lacs, heureux pour l'abondance & diversité de toutes choses. La plusspart des montagnes de cette Province sont au Midy & au couchant, toutes cultivées & agreables, si ce n'est en peu d'endroits, où les rochers qui sont çà & là, en rendent l'aspect moins agreable : on ne laisse pas pourtant d'en tirer beaucoup de materiaux pour bastir des navires, & des maisons, & pour d'autres ouvrages. Les bois & les forests de meuriers y sont communs : elle nourrit si grande quantité de vers à soye, qu'elle ne pourvoit & ne fournit pas seulement son pays de draps de soye de toute sorte, mais aussi on fait part au Iapon qui en est proche, aux Isles Philippines, mesme aux Royaumes des Indes & de l'Europe les plus éloignez : ces etoffes sont les meilleures qui se fassent dans toute la Chine, & à si bon marché, qu'on y peut avoir à meilleur marché dix habits de soye, qu'un de la plus grosse laine dans l'Europe. On y taille tous les ans ces meuriers comme nous faisons les vignes, sans les laisser croistre & devenir arbres ; & on a appris par une experience de plusieurs années, que les fueilles des plus petits produisent la meilleure soye ; c'est pourquoy ils sçavent parfaitement bien distinguer la premiere filure de la seconde : celle-là se fait de ces fueilles qui sont molletes & delicates, & qui naissent au Printemps, dont les vers se nourrissent ; l'autre se fait de celles qui croissent en Esté & sont plus dures ; tant la diversité de nourriture change les ouvrages mesme de ces animaux si petits. Ie me suis imaginé que l'ignorance de cette particularité fait la soye de l'Europe beaucoup plus grosse & plus rude que celle de la Chine : en effet je remarque que la plusspart de nos marchands la confondent & l'ignorent, cependant le prix de l'une & de l'autre est bien different dans la Chine. Au reste la nourriture de ces vers est par tout de mesme, elle donne autant de peine & requiert autant de soin qu'on en prend en quelques endroits de l'Europe. C'est donc une chose fausse & inventée, de croire que tous les vers qui sont dans

Les limites.

C'est Ningpo qui est mis dans les cartes, sous le nom de Tsampo.

La quantité de soye, & le debit qui s'en fait.

dans les arbres y fassent naturellement la soye, sans que l'industrie & le travail des hommes y contribuë la moindre chose.

Le tribut.

Les tributs que cette Province paye à l'Empereur sont immenses: le tribut du ris est de 2510299. sacs; elle paye de soye cruë 370466. livres; & de soye filée 2574. rouleaux. Les grands vaisseaux du Roy, qu'ils nomment Lungychuen, vont quatre fois par an à la Cour, chargez de draps de soye parfaitement bien travaillez, & d'un ouvrage exquis; on y mesle avec beaucoup d'artifice l'or & l'argent, mesme des plumes d'oiseaux de diverses couleurs, des figures de dragõs, qu'il est defendu de porter, n'y ayant que l'Empereur seul, & ceux de sa Cour qui les portent, comme le S. Esprit ou la Toison en Europe. Ce pays fournit 8704491. botes foin; de poids de sel 444769. outre ce les revenus des deux bureaux, qui sont dans la ville capitale de cette Province. Dans le premier, on reçoit les droits des marchandises qui viennent du Nord; & dans l'autre, celuy du bois qui vient du Midy: car, comme on met quantité de bois en œuvre dans la Chine, pour bastir des maisons, des vaisseaux, des coffres, & autres choses de cette nature, & qu'il y a de fort riches marchands qui font ce trafic; de là vient que le tribut qui s'en paye tous les ans à l'Empereur, est extremement considerable. I'ay oüy dire à des personnes dignes de foy, que le tribut annuël de cette Province montoit à plus de quinze millions d'escus. Le livre intitulé le roolle & denombrement du peuple de la Chine, donne à cette Province 1242135. familles, & 4525470. hommes. Ce peuple est facile & courtois, a l'esprit excellent, & fort adonné au culte des idoles & aux superstitions; ils comprennent aisément les ceremonies & les mysteres de la Religion Chrestienne: en effet, plusieurs d'entr'eux l'ont embrassée, & sont desja parfaitement bien instruits dans nostre doctrine & croyance.

Le nombre & naturel de ce peuple.

Tout ce pays est percé de fleuves & de rivieres, avec des canaux que l'industrie des habitans ou la nature mesme a tirez des rivieres du Nort. On ne sçauroit voir sans estonnement la multiplicité & la grandeur de ces ouvrages: les canaux sont fort larges, profonds, & revestus de chaque costé de pierre de taille, avec des ponts bastis avec la mesme magnificence, qui rejoignent les campagnes que les canaux ont divisées: ainsi on peut voyager dans toute cette Province par eau & par terre.

La premiere ou capitale Ville HANGCHEV.

MAIS afin que les Cosmographes de l'Europe ne s'égarent, & ne s'abusent pas davantage dans la recherche de la ville de Quinsai de Marco Polo de Venise, dont ils ont donné tant de fois le dessein, je la veux representer cõme elle est; j'espere si Dieu me le permet, de traduire avec le temps le theatre mesme des villes de la Chine, qui s'y est imprimé plusieurs années avant qu'on en oüist parler dans l'Europe, où je ne croy pas qu'on ait jamais veu cet ouvrage. Mais pour effectuer ce que je viens de promettre, je prouve en premier lieu par de bonnes raisons, que cette ville de Hangcheu est la mesme que celle de Quinsai selon Polo le Venitien; car elle est éloignée de Singui, c'est à dire de Sucheu, de cinq journées de chemin, si nous parlons de la marche d'une armée, autrement à peine y a-t'il quatre journées; c'est, dis-je, cette Quinsai, où estoit de son temps la Cour de la Chine, que les sçavants & les polis entre les Chinois nomment Kingsu, & le vulgaire Kingsai; c'est de là qu'est venu la Quinsai du Venitien: mais Kingsu en cet endroit est un nom de dignité, commun à toutes les villes Royales; aussi signifie-t'il une ville veritablement Royale. Cette ville qui s'appelle maintenant Hancheu, se nommoit autrefois Lingan sous la famille de Sunga; parce que Gaoçungus, le dixiesme Empereur de cette famille, y establit

Il promet de faire imprimer le Theatre des Villes de la Chine.

Quinsai.

sa Cour comme il fuyoit devant les Tartares de Kin; c'est pourquoy du temps du Venitien on la nommoit Kingsu; ce qui arriva l'an mil cent trente-cinq apres la naissance de Christ. La famille de Sunga y a aussi tenu le siege de l'Empire, jusques à ce que les Tartares occidentaux du grand Can eurent chassé les Tartares orientaux de Kin, du Catay, c'est à dire des Provinces les plus septentrionales de la Chine. Apres donc les avoir défaits, ils porterent leurs armes victorieuses dans le Royaume de Mangin, c'est à dire dans les Provinces Meridionales de la Chine. Mais pour venir de plus prés à la question & à nostre sujet, c'est cette ville qui a une infinité de ponts fort hauts: le Venitien en compte dix mille, & en cela il ne s'eloigne pas beaucoup de la verité, s'il y comprend les arcs triomphaux, que le Venitien a pû faire passer pour des ponts à cause de leurs arcades; de mesme qu'il a appellé des Tigres, des Lions, quoy qu'il ne s'en trouve point de ces derniers animaux dans toute la haute Asie ou la Chine, non plus qu'en cette Province: il pourroit estre aussi que faisant le compte de dix mille ponts, il n'ait pas seulement voulu y comprendre ceux de la ville & des fauxbourgs, mais aussi y adjouter tous ceux du pays: & pour lors il auroit dû augmenter encore un peu ce nombre, ce qui pourroit peut-estre sembler incroyable à ceux de l'Europe. Pour confirmer la verité de ce que je dis, il y a le lac Sihu de quarante milles d'Italie; car bien qu'il ne soit pas dans l'enceinte des murailles, toutefois il ne laisse pas d'y toucher. C'est de ce lac qu'on fait entrer nombre de canaux dans la ville, & dont les deux costez sont tellement couverts & garnis de Temples, de Monasteres, de Colleges, de Palais, & de Maisons, qu'il n'y a personne qui ne croye estre plustost dans la ville qu'aux champs; de plus, des bords du lac sont par tout revestus & pavez de pierre de taille quarrées, il y a un chemin fort spacieux pour s'y promener. Il y a aussi des chemins ou des ponts qui le traversent, sous lesquels les navires peuvent passer: de façon que ceux qui se promenent peuvent faire le tour de ce lac sur ces ponts; c'est pourquoy le Venitien les a pû aisément mettre au nombre de ceux de sa ville.

Dans l'enceinte des murailles de Hangcheu il y a une montagne nommée Chinghoang, au Midy de la ville, où l'on void cette tour, où les heures se marquent par le moyen d'une clepsydre ou horologe à eau; il y a un quadran qui les montre, dont les lettres sont dorées, & ont bien un pied & demy de longueur; c'est, dis-je, cette ville dont toutes les ruës sont pavées de pierres quarrées; c'est elle qui est située dans un lieu marescageux, divisée & partagée par plusieurs canaux tous navigables; c'est elle enfin d'où l'Empereur s'enfuit vers la mer sur cette grande riviere de Cientang, qui a plus d'une lieuë d'Alemagne de largeur, & passe prés de la ville au Midy; de sorte qu'on trouve icy la riviere que le Venitien donne à sa ville de Quinsai, & qui de là tirant vers le levant, se va jetter dans la mer, n'en estant pas davantage éloignée que l'a écrit ce Venitien. Il y a ceci de plus, c'est que cette ville a de circuit plus de cent milles d'Italie, si vous y joignez les fauxbourgs qui sont fort grands, & qui s'estendent fort loin de costé & d'autre: c'est pourquoy vous pourriez bien faire cinquante stades Chinoises en vous promenant du Nord au Midy, & passant tousjours par des ruës forts habitées & peuplées, sans y remarquer aucune place qui ne soit bastie, ny aucune maison qui ne soit occupée: vous pouvez faire le mesme chemin de l'Occident au Levant. Puis donc que l'histoire de la Chine, le temps, le nom, la description, la grandeur, & les autres choses, font voir que cette ville est veritablement celle de Quinsai, je ne pense pas qu'on ait sujet d'en douter davantage; toutefois nous en dirons encore quelque chose plus amplement, quand nous viendrons à faire la description des villes que Marco Polo le Venitien nomme Cugui, Quelinfu, & Fugui.

Au reste, outre une infinité de tres-grands ponts, dont j'ay parlé cy-dessus, on rencontre par tout des arcs triomphaux. Dans la grand place de la ville seule

il y en a trois cens, qui sont comme autant de monumens de Magistrats qui ont fidelement exercé leur charges; ou des eloges publiques en faveur des citoyens qui ont esté avancez aux honneurs &aux dignitez. L'Empereur en a aussi fait eriger d'autres, à la memoire de ceux qui ont rendu quelque service notable à la Republique. Or ces monumens sont bastis dans les places de plus grand abord, embellis de diverses sortes de graveure & de sculpture; l'Architecture & l'ordonnance est presque tout à la Gothique: ces arcs triomphaux ont tousjours trois arcades, la plus grande au milieu, & de chaque costé une petite, par où on entre comme par de grandes portes; de part & d'autre il a y des Lions, ou d'autres embellissemens de marbre, & au dessus on void par tout des figures grotesques, des oiseaux, des fleurs, & des serpens, qui sont si bien taillez, qu'il n'y a personne qui ne les admire; l'espace & l'entre-deux des figures où il n'y a rien, est percé à jour, par fois orné & embelly de sculptures qui paroissent se soustenir en l'air; je me suis mesme souvent estonné, comment ils pouvoient percer de la sorte de si grosses pierres; car ils en font comme si c'estoit une chaisne de plusieurs anneaux. Ces Arcs ont d'ordinaire trois estages, le devant & le derriere se ressemblent si fort, que vous diriez que c'est le mesme arc, le regardant de l'un ou de l'autre costé: ces trois estages sont parfaitement bien distinguez, & separez par leurs corniches & architraves de marbre. Tout au haut de l'arc, sur une pierre couverte, bleuë, est escrit en lettres d'or d'une coudée de long le nom de l'Empereur, sous l'Empire duquel ce bastiment a esté construit; au milieu il y a une fort grande pierre, où se trouve aussi en lettres dorées ou d'azur escrit le nom, le pays, la dignité & l'eloge de celuy à l'honneur de qui tout l'edifice a esté basty: mais si ces ouvrages estoient aux quarrefours, & que les ruës respondissent aux faces, j'avouë qu'on ne pourroit rien trouver ny inventer de plus magnifique, ny qui contribuast davantage à l'embellissement de ces villes. On y compte quatre grandes tours à neuf estages. Les temples aux Idoles sont presque infinis, tant ceux qui sont dedans que dehors la ville: on dit qu'il y a bien prés de quinze mille sacrificateurs. On compte aussi environ soixante mille tisserands en soye dans la ville & dans les fauxbourgs: les autres citez, villes, bicoques, bourgs, qui tirent vers le Nord, en sont pleins. Il y a tant de peuple dans cette ville, qu'il s'y consume tous les jours, à ce qu'on dit, dix mille sacs de ris; & chaque sac en contient autant qu'il en faudroit pour nourrir suffisamment cent hommes en un jour: on y tuë aussi mille pourceaux tous les jours, sans compter les vaches, les chevres, les brebis, chiens, oisons, canes & autres tels animaux; encore que la pluspart des bourgeois ne mangent point de viande, estans d'une certaine secte qui observe une abstinence de viande continuelle. La quantité du poisson n'y est pas moindre, car on les porte à vendre par la ville tous en vie; mais ces Pythagoriciens s'en abstiennent aussi, n'osans pas toucher à la moindre chose qui ait eu vie.

Arcs triomphaux.

Les Tisserans.

La Societé de Iesus a aussi une Eglise fort magnifique pour sa grandeur dans cette ville, qui est dediée au vray Dieu, comme aussi deux Chapelles dans les fauxbourgs: c'est là où je me suis employé l'espace de quatre ans le mieux qu'il m'a esté possible à cultiver & avancer la Religion Chrestienne, ayant esté contraint d'y laisser aussi bien que dans les autres citez voisines quantité de troupeaux qui font profession de la Religion Chrestienne; mais comme cette separation m'a esté sensible, & que je ne les ay quittez qu'avec regret, Dieu me fasse la grace d'y retourner bien-tost sain & sauf avec d'autres Pasteurs. Ce pays appartenoit anciennement aux Rois d'V, puis à ceux de Iue; ceux de çu s'en rendirent maistres peu de temps apres: le Roy de Chin le nomma Cientang: le Roy Suius fut le premier qui luy donna le nom de Hangcheu: la famille de Tanga l'appella Iuhang; celle de Sunga Lingan; mais la famille de Taiminga luy donna derechef le nom de Hangcheu. Cette ville cõmande à huit citez, Hangcheu,

Noms anciens.

2. Haining, 3. Fuyang, 4. Iuhang, 5. Lingan, 6. Yucien, 7. Sinching, 8. Changhoa.

On trouve dans ce pays des tigres presque par tout, que Marco Polo de Venise appelle improprement des Lions.

Les montagnes.

Funghoang est une montagne au Midy de la ville, où il y a deux fort hauts sommets, l'un vis à vis de l'autre; ils sont si hauts, qu'on diroit qu'ils touchent au Ciel, il y a sur chacun d'eux un temple aux Idoles, & une tour à neuf estages.

Xeceng est une montagne sur le bord Septentrional du lac de Si, avec une magnifique tour, & un temple aux Idoles.

La montagne de Tienmo commence proche de Lingan, c'est la trente-quatriéme entre celles qui sont fameuses dans la Chine: elle est à la verité fort grande & roide, elle a beaucoup de forests, & dans les vallées de fort belles & agreables campagnes semées de ris: c'est de là qu'on porte une infinité de champignons par toute la Chine, qu'ils confisent au sel, puis les seichent & les gardent toute l'année; & quand ils les veulent cuire, ils les font tremper quelque temps dans l'eau, d'où on les tire aussi beaux & aussi frais que si on les avoit amassez l'heure.

Potirons de la Chine.

Cette montagne s'avance & s'estend la longueur de quatre-vingt stades: on l'appelle Tienmo, c'est à dire l'œil du Ciel; parce qu'il y a deux lacs sur ses deux sommets qu'ils nomment ses deux yeux, dont elle regarde le Ciel.

La montagne de Cinking est proche de Changhoa, où il y a un lac, qui, pour n'estre pas des plus grands, ne laisse pas d'occuper deux cens arpents de terre; il est fameux & renommé pour les petits poissons dorez qui s'y peschent, que les Chinois ont nommé pour cet effet Kinyú, car la peau brille, pour estre en quelque façon entretaillée de lignes d'or: tout le dos est comme parsemé de poudre d'or: ils ne sont point plus longs que le doigt, ils ont une queuë à trois pointes, quelquesfois à deux, par fois elle est simple & un peu large; ils sont curieux à voir: ceux de la Chine en font beaucoup d'estat, les nourrissent avec beaucoup de soin dans leurs maisons & dans leurs jardins de plaisance, en des vaissaux qui sont faits tout exprés: les grands Seigneurs leur donnent quelquesfois à manger de leur main, se joüent souvent avec eux, cõme si ces poissons connoissoient leur maistres, & qu'ils voulussent tesmoigner le plaisir & le divertissement qu'ils reçoivent, lors qu'ils sont honorez de leur presence: un de ces petits poissons vaut bien par fois deux ou trois escus d'or, sur tout, lors qu'ils ont toutes les bonnes marques que les Chinois desirent.

Poissons dorez.

La montagne de Tiencho, qui est au couchant de la ville, est d'vn costé affreuse pour sa roideur, & de l'autre agreable & recreative: elle a un costeau qui n'est que rochers & pleine de cavernes, où on void des temples aux Idoles magnifiques avec des convens; il s'appelle Filaifung: on dit qu'il y a plus de trois mille sacrificateurs qui y vivent, dont une grande partie demeure dans les cavernes, où ils s'obligent volontairement à une perpetuelle prison, les autres leur donnent à manger, l'attachant à une corde que ces Hermites tirent; car aussi est-il non seulement difficile, mais tout à fait impossible d'entrer dans ces cavernes: c'est ainsi qu'ils reçoivent les aumosnes que leur donnent ceux qui les vont voir; & ces charitez ne laissent pas quelquefois d'estre assez grandes, ce lieu estant visité & frequenté toute l'année, & sur tout au mois de May, non seulement des pelerins, mais aussi de ceux de la ville mesme, qu'une folle & vaine superstition y attire. Ce costeau se nomme Filaifung, qui signifie venir en volant; ce nom ayant esté pris d'un certain sacrificateur des Indes, qui se prit à dire, comme il l'eut veu la premiere fois: voila certes le costeau, que nous cherchions dans les Indes, sans doute il faut qu'il soit venu icy en volant.

Si est un lac celebre, qui rend ses habitans heureux par le divertissement qu'il leur donne : il tient le premier rang entre tous les lacs, la ville est bastie sur son bord à l'Orient, quoy que pourtant il y ait un chemin pavé de pierres, & long de sept stades entre le lac & les murailles, qui en rend la promenade tres-commode. Ce lac a bien quarante stades de circuit, renfermé par tout de murailles & de montagnes, comme d'un des plus divertissans & agreables theatres, d'où sortent des ruisseaux moins considerables, qui ont chacun leur canal & bassin : on voit autour des montagnes, des temples, des palais, des convens, des cabinets, des forests, des jardins fort recreatifs ; & aux deux costez du lac il y a des chemins qui sont pavez de pierres quarrées fort larges. Il y en a aussi au travers du lac avec des ponts pour y laisser passer les navires ; de façon qu'on peut voir tout ce lac à pied. Ces chemins sont plantez d'arbres de tous costez selon l'art, à la ligne, & font une fort belle ombre ; ce ne sont que pommiers, peschers, ou saules : il y a par tout des galeries qui s'avancent en dehors, des balcons & autres semblables commoditez, pour ceux qui s'y promenent : certes la beauté de ce lieu est si surprenante, qu'on auroit de la peine à dire, si on y devroit plustost loüer la nature ou l'industrie des Chinois à l'embellir, l'eau de ce lac delicieux est claire comme cristal ; de sorte qu'on y peut voir au fonds les plus petites pierres, & aux bords où elle est plus basse, elle est couverte de fleurs de Lien. Les navires ne peuvent point sortir de ce lac ; car l'eau n'entre au couchant de la ville, que par de petits ruisseaux qui remplissent seulement le fossé & les canaux : cela n'empesche pas pourtant qu'on n'y bastisse quantité de navires, qu'on pourroit appeller avec raison des palais dorez, parce qu'ils sont peints de diverses couleurs, & que tout y brille du plus fin & du meilleur or : de sorte que c'est là où la magnificence & la pompe des festins, des spectacles, & des jeux éclate tous les iours ; ces Chinois de Hangcheu, qui sont autant d'esclaves de la volupté, y trouvent en abondance tout ce qu'ils peuvent souhaiter. Les navires, chargez de toute sorte de provisions, vont sur ce lac avec plaisir & en asseurance, sans craindre le naufrage ni la tempeste, à moins qu'ils ne s'y perdent eux-mesmes pour avoir trop beu, ou ne se noyent & fondent dans les delices : ce n'est donc pas merveille si ceux de la Chine nomment ce lieu & cette ville, le jardin delicieux, ou le paradis de la terre.

Les rivieres.

Lac tres-divertissant.

Navires delicieux.

La riviere de Che donne le nom à cette Province, & la divise & separe par le milieu, mais prés de la ville, elle change de nom, & s'appelle Cientang, & Singan dans les montagnes de la ville de Hoeicheu, où elle prend sa source. Cette riviere s'enfle tellement proche de la ville, le dix-huitiéme jour de la huitiéme Lune (ce qui arrive en Octobre) que les Philosophes en pourroient tirer une fort ample matiere pour leurs disputes. A la verité le flux qui s'y remarque toute l'année est bien grand ; mais cetui ci le surpasse de beaucoup, eu égard à la violence & impetuosité des eaux ; car elles y entrent aussi hautes que des montagnes, & font un bruit si horrible, qu'il n'y a point de navires qu'elles ne renversent & n'enfoncent. Enfin ce flux est de si grande consequence, que ce jour là, environ les quatre heures aprés midy, toute la cité & les Gouverneurs y accourent, mais principalement les estrangers, pour voir eux-mesmes la violence prodigieuse de cette marée qui arrive cette journée : par où l'on voit aisément, qu'encore que le flux & reflux de la mer s'accommode en quelque façon aux periodes de la Lune, toutesfois ne dépend pas absolument d'elle ; mais aussi de la disposition de la terre & de l'eau, qui composent toutes deux nostre element, des differens détours & éloignemens des rivages ; bien aussi du different aspect & influences des diverses des estoiles, & des exhalaisons & qualitez souterraines, qui en sortent : car comme au mois d'Octobre il arrive un grand changement dans la

Flux & reflux de la mer tout à fait extraordinaire & particulier.

saison, l'Esté & l'Automne s'approchans insensiblement de l'Hyver ; de là vient que nostre terre s'en ressent en quelque sorte, & que le fond de la mer vient à s'agiter & remuer, selon la diverse situation des climats & des terres qui s'émeuvent aussi diversement ; comme nous voyons dans les Indes, lors que l'Hyver approche, que l'Ocean fait plus le mauvais, se fasche davantage qu'à l'ordinaire, & qu'il jette si grand nombre de sable vers les rivages, qu'il est presque capable de remplir & de combler tous les ports, que le mesme Ocean ouvre & nettoye les ports quand l'Esté approche : ce qui paroist aussi bien davantage quand on navige proche du promontoire de Bonne Esperance, où en de certaines saisons de l'année il se forme des orages & tempestes de vents dans l'air & dans la mer mesme ; mais je laisse cela à ceux qui traittent des meteores, & à la speculation & contemplation des Philosophes.

Au Nord de la ville, où l'on fait sortir l'eau du lac par une escluse, de peur que les pluyes ne le fassent trop enfler, on void un temple aux Idoles, qui est fort superbe, & se nõme Chaoking, où il y a tousjours foire, & où se trouvent les marchandises les plus excellentes & rares, qui s'apportent tant de la Chine que du reste du monde : si j'en voulois faire la description, aussi bien que des autres particularitez de cette ville, il seroit besoin d'un livre entier ; c'est pourquoy je n'en diray pas davantage.

La seconde Ville KIAHING.

Sa situation & commodité.

CETTE ville est bastie dans un fond tres agreable & tres-fertile : le territoire est de tous costez arrousé de lacs & de canaux, qu'on y a fait venir par artifice : on y esleve & nourrit aussi par tout un si grand nombre de vers à soye, qu'il n'y a point de maison où on n'en trouve au Printemps. La ville de Kiahing est située dans un lieu d'eau douce, fort fameuse, à cause de la magnificence de ses bastimens, de sa grandeur, & de ses richesses : on y a fait entrer des canaux de tous costez, qui ont plusieurs ponts, & les bords tous revestus & embellis de pierre, comme j'ay dit cy-dessus ; de façon qu'on peut se promener sur ces eaux par bateau & à pied. Il y a cecy de rare, c'est que dans toutes les ruës il y a des portiques parfaitemẽt bien bastis, de sorte qu'on s'y peut promener à couvert quand il pleut, & aussi grand nombre d'arcs triomphaux dedans & dehors la ville. Au couchant de la ville sur le bord du canal, & dans un endroit par où passent tous les navires, il y en a quinze quarrez tous de marbre, il y a aussi un pont avec grand nombre d'arcades, qui a septante pas Chinois de longueur. Il y a aussi un bastiment illustre & remarquable qui a neuf estages : tous les bords des fossez sont revestus & enrichis de pierres de taille quarrées, & ont tant de ponts, que j'en ay compté moy-mesme, allant par eau de cette ville à la capitale, plus de quarante, mais des plus considerables ; car pour les moindres, il y en a par tout.

Cette ville commande à six citez, dont la premiere est Kiahing, 2. Kiaxen, 3. Haiyen, 4. Pinghu, 5. çungte, 6. Tunghian. Elle n'estoit autrefois qu'une cité, sujette à la ville de Sucheu : sous la famille de Tanga elle estoit dans la dependance de Hangcheu ; mais comme elle se fut accreüe en richesses & en grandeur, la famille de Taiminga luy donna le rang & le titre de ville, & la nomma Kiahing, au lieu qu'elle s'appelloit auparavant Siucheu. Il naist par tout ce pays en des eaux croupies & marescageuses un certain fruit qui est rond, que ceux de la Chine nomment Peci, il n'est guere plus gros qu'une chastaigne, le noyau est couvert d'une peau fort mince, deliée & brune ; la chair est fort blãche, pleine d'un suc de fort bon goust ; elle est un peu plus ferme & plus dure que n'est d'ordinaire celle des pommes, & un peu aigrette & acide : si vous mettez de la mon-

Le fruit de Peci.

noye de cuivre dans vastre bouche avec ce fruit, vos dents la rompront avec la mesme facilité que ce fruit, & la reduiront en une substance bonne à manger: certes ce pouvoir de la nature est admirable, & j'en ay à diverses fois fait exprés l'experience. On prend dans le territoire de cette ville, & en Automne de petits oiseaux qu'on nomme Hoangcio, ils les font tremper & confisent dans leur vin fait de ris, & en vendent toute l'année. Il y a aussi par tout une grande quantité de soye, & d'excellentes escrevices.

Oiseaux qui se nomment Hoangcio.

La montagne d'Vtai se voit au Nord-ouest de la ville dans le lac de Tiensing, qui sert de fossé à la ville. Les gouverneurs y ont fait bastir cinq maisons pour s'y divertir; les habitans s'en servent aussi à cet usage: c'est de là que ce costeau a tiré son nom d'Vtai, qui signifie les cinq autels. Ce pays est plat, aussi n'y a-t-il point d'autre montagne qui soit remarquable.

Les montagnes.

La mer passe aux extremitez & limites de la cité de Haiyen, où il y a plusieurs marais salants, où on fait beaucoup de sel.

Les rivieres.

La troisiéme ville HVCHEV.

CETTE ville prend son nom du lac de Tai, au bord duquel elle est située: car le mot de Hu signifie un lac. Elle passe pour une des plus grandes & florissantes villes pour le negoce & pour ses richesses, considerable pour la splendeur & magnificence de ses bastimens, pour la beauté de ses campagnes, de ses eaux & de ses montagnes. Il s'y fait grande quantité de draps de soye, & les meilleurs pinceaux dont on se sert pour escrire dans toute la Chine. Il s'y cueille aussi de la fueille de Cha qu'ils appellent Kiaicha. Il y a cinq temples dediez aux Heros, le premier & le principal est dans la ville, consacré aux cinq premiers Empereurs de la Chine. Le pays de Hucheu a esté autrefois un Royaume libre & souverain, qui se nommoit Tung; mais les Rois d'V s'en rendirent maistres; puis ceux de Iue; en suite ceux de çu. La famille de Cina luy donna le nom d'Vuching; mais celle de Tanga luy a imposé le nom qu'elle a à present: la famille de Sunga l'appella Chaoking; enfin celle de Taiminga luy a rendu son premier nom. Vous pouvez juger de la grande recolte de soye qui s'y fait, par les dismes des draps de soye, que la seule cité de Tecing paye, & qui montent à cinq cens mille escus d'or. Cette ville a jurisdiction sur six citez, dont la premiere est Hucheu, 2. Changhing, 3. Gankieo, 4. Tecing, 5. Hiaofung, 6. Vukang.

Les anciens noms.

La quatriéme Ville NIANCHEV.

CE pays est en beaucoup d'endroits inegal, à cause de ses montagnes & des collines; c'est pourquoy cette ville ne doit point entrer en comparaison avec les autres de sa Province, ny pour la grandeur, ny pour le nombre & la richesse de ses habitans; toutefois elle ne tire pas un avantage mediocre de deux rivieres, qui peuvent porter des vaisseaux, & qui s'assemblent proche de ses murailles. Elle est aussi fort renommée pour le papier qui s'y debite: on tire du cuivre de ces montagnes, & on y amasse beaucoup de gomme ou de glu de Cie, qui distille des arbres, & ressemble à la terebenthine: les Chinois l'amassent en Esté, la nettoyent, & luy donnent la couleur qu'ils veulent; la meilleure est jaune, & apres la noire; quand elle n'est pas tout à fait seiche, elle exhale une certaine vapeur venimeuse, qui fait paslir & enfler le visage à ceux qui n'y sont pas accoustumez; mais la guerison en est facile: celle dont on frote les cabinets, n'est pas si-tost seiche, si ce n'est qu'on la mette dans un lieu humide; or elle ne se fond jamais quand elle est une fois seiche, & il y a long-temps qu'elle est connuë dans l'Europe par ces coffres & cabinets qu'on a fait venir du Iapon & de la Chine mesme.

Celle de la Chine.

Cette ville commande à six citez, Niencheu, 2. Xungan, 3. Tungliú, 4. Suigan, 5. Xeuchang, 6. Fuenxui. Elle a esté autrefois nommée Sintú, & Locheu par la famille de Tanga; mais celle de Sunga l'a appellée Niencheu. Au bord de la riviere il y a un costeau fort divertissant, avec un temple qui a sept estages. Il y a aussi quatre autres temples dans ce pays, dediez à des Heros.

Les montagnes. La montagne d'Vlum est au Septentrion de la ville qu'elle enferme, où il y a deux lacs proches l'un de l'autre: l'eau de l'un est fort claire, & celle de l'autre tousjours trouble.

La montagne de Funchung est dans la vallée de Kieuli, la riviere passe tout *Estime de la Philosophie.* au travers, elle est fameuse par les temples & les salles du Philosophe Niençúlin, qui ont accoustumé d'estre visitées par tous ceux qui navigent proche de là, tant ils ont d'admiration pour sa memoire d'un si grand homme: on escrit que c'est là où il s'addonnoit à la pesche, & se tenoit caché, de peur d'estre contraint d'accepter les principaux gouvernemens que l'Empereur luy presentoit; que c'est là, dis-je, où il reçeut l'Empereur lors qu'il luy voulut faire l'honneur de le visiter, il se reposa mesme sur son pauvre lict; tant les Empereurs de la Chine ont autrefois fait estat des gens de bien & des hommes doctes.

La cinquiéme Ville KINHÒA.

Origine du nom. L'ORIGINE du nom de cette ville tient de la fable; car ils disent, que sur une montagne, qui est proche de cette ville, l'estoille de Venus & une autre, qu'ils nomment Vúniu, (qui signifie une femme guerriere & martiale, ou une autre Pallas) eurent querelle pour une certaine fleur; & parce que Venus eut l'avantage, & qu'ils nomment cet astre Kinsing ou estoille d'or, que c'est de là que la ville a pris le nom de Kinhoa, comme si vous disiez la fleur de Venus.

Cette ville a esté autrefois fort grande & magnifique pour ses bastimens; mais dans ces dernieres guerres, les Tartares en ont bruslé une grande partie: toutefois on l'a rebastie avec ce grand pont, qui est au couchant de la ville, qu'on a remis dans sa premiere magnificence. On voit aussi prés de la cité de Lanki un pont de bateaux, meilleur que n'estoit celuy que les Tartares avoient bruslé. Il n'y a point de lieu dans toute la Chine, où se fasse de plus excellente liqueur pour boire, elle est composée de ris & d'eau, cuits ensemble: cette ville fait part aux autres de ses grosses prunes seiches, & de ses excellens jambons, n'y en ayant point dans toute la Chine dont on fasse tant d'estat. Il y a aussi plusieurs Chrestiens; de mon temps on avoit commencé de bastir une Eglise dans la cité de Lanki.

Cette ville commande à huit citez, sçavoir à Kinhoa qui est la premiere, 2. Lanki, 3. Tungyang, 4. Yú, 5. Iungkang, 6. Vúy, 7. Pukiang, 8. Tangki, qui sont en partie dans des pays montagneux, & en partie dans un pays plat, & produisent quantité de ris. Ce peuple est le plus guerrier de toute la Chine, ce qu'ils ont bien fait paroistre dans la guerre contre les Tartares; ce pays a beaucoup souffert, & a esté miserablement ravagé par ces conquerans.

Ses anciens noms. Sous les Rois ce pays fut placé en mesme endroit que le precedent; le premier Roy de Leang l'appella Kinhoa; Suius, Vúcheu; la famille de Sunga Paoúú, y mélans tousjours quelqu'un des noms de ces deux estoiles; mais celle de Taiminga le nomma derechef Kinhoa. C'est icy que naist cette fleur *La fleur de Mogorin.* que les Portugais des Indes nomment Mogorin, (car je n'ay pû sçavoir comment elle s'appelloit en Latin) elle naist sur vn petit arbrisseau. Cette fleur est tres-blanche, ne ressemble pas mal au Iasmin, si ce n'est qu'elle a plus de fueilles,

feüilles, & rend une meilleure odeur; de sorte qu'une seule fleur est capable de parfumer toute une maison. Les Chinois ont raison d'en faire tant d'estat, & d'en conserver les arbres contre la rigueur de l'Hyver, en des caisses faites exprés. Mais ce qui m'a souvent donné de l'admiration, c'est une sorte de graisse qui vient de certains arbres, dont on fait de tres-bonnes chandelles, blanches, qui n'engraissent jamais les mains, & ne sentent point mauvais quand on les esteint. Ceux de la Chine nomment ces arbres Kieuyeu: ils sont assez grands, & ressemblent fort à nos poiriers pour la fueille & pour la figure, & produisent des fleurs blanches comme les cerisiers; ensuite de la fleur vient une baye tout à fait ronde, aussi grosse qu'une cerise: cette baye est couverte d'une écorce mince, & noiraltre; la chair en est blanche, qui paroist en rompant son écorce quand la baye est meure; on amasse ces bayes pour les cuire dans de l'eau, la chair de la baye se fond dedans, & s'épaissit comme du suif lors qu'elle est refroide, pour le noyau qui reste, comme il est plein d'huile, ils le pressent de mesme que les olives parmy nous; mais ils ne s'en servent pas pour assaisonner leurs viandes, comme nous faisons, mais pour brûler dans la lampe. En Hyver les fueilles de ces arbres sont rouges comme de la rosette: j'ay souvent pris beaucoup de plaisir à voir ces fueilles; car il y en a des forests entieres qui paroissent toutes rouges: ces fueilles tombent, & comme elles sont un peu grasses, les brebis & les vaches en mangent volontiers, ce qui les engraisse beaucoup.

Suif qui vient des arbres.

La montagne de Kinhoa a trois cens stades, où ils feignent que les estoiles eurent dispute; c'est la trente-sixiéme dans les livres de Taoxu, elle est au Septentrion de la ville.

Les montagnes.

Proche de Pukiang est la montagne de Sienhoa, où on écrit que la fille du pieux Empereur Hoangtius a vescu, qu'elle y garda sa virginité jusqu'à la mort; ceux de la Chine trouvent cet exemple de vertu fort rare.

Proche de Iungkang est la montagne de Fangnien; on y monte par un degré de pierre; au sommet il y a un pont qui traverse une fort grande vallée.

Proche d'Yu est la montagne de Kiming, la plus grande de toutes, il faut neuf jours pour la monter: au sommet il y a un palais.

La riviere de Ho prend sa source proche de la cité de Cinyun, qui dépend de la ville de Chucheu; de là elle passe prés de la ville, puis se va incontinent rendre vers Lanki.

Les rivieres.

La Sixiéme Ville KIVCHEV.

CETTE ville est bastie sur le bord oriental de la riviere de Changyo, & confine à la Province de Fokien; le chemin est de trois journées, fort difficile & malaisé à cause des montagnes. M. Polo de Venise nomme la Province de Fokien Fugui, & cette ville Cugui; car les Tartares au lieu de Cheu disent Gui; de là vient que le Venitien a pû aisément former le nom de Cugui de celuy de Kiucheu, ce qui est encore plus manifeste par le nom de la ville de Quelinfu, où ce Venitien alla aprés avoir passé les montagnes; car c'est une grande ville, que les Chinois nomment encore à present Kienningfu, dont je parleray dans la Province suivante. Cette ville de Kiucheu est une des plus meridionales de cette Province; c'est pourquoy M. Polo la met la derniere de la Province de Quinsai: ce qui fait assez voir la verité de nostre opinion; de sorte que ceux de l'Europe ne doivent desormais plus douter du Catay, Mangin, de Quinsai, & des positions de ces lieux, qui jusques icy ont esté inconnuës à nos Geographes: qu'on luy laisse donc l'honneur qu'il merite, car s'il a changé les noms, il ne les apprenoit que des Tartares, qui ne les prononçent pas comme les Chinois,

(T

Aprés que la famille de Cina eut occupé toute la Chine, on nomma cette ville Taimo; celle de Hana l'appella Singan; pour le nom qu'elle a à present, il luy a esté donné par la famille de Tanga. Elle commande à cinq villes, dont la premiere est Kiucheu, 2. Lungyeu, 3. Changxan, 4. Kiangxan, 5. Caihoa.

Les montagnes. La montagne de Lano est au Midy de la ville, & la huitiéme entre celles du liure de Taoxu; la montagne de Civen commence proche de la cité de Kiangxan, d'où elle s'avance bien la longueur de trois cens stades & davantage: c'est le chemin pour aller à Fokien, où il faut passer plusieurs sommets de montagnes, fort difficiles; mais le plus roide est celuy de Sienhoa, où on a fait un degré qui tourne autour pour y monter plus aisément; ce degré a bien trois cens soixante marches, ou autant de pierres plates, qui le composent: sur le sommet il y a un magnifique temple, avec des cabarets pour ceux qui voyagent.

Serpens & tigres qui ne font point de mal. Proche de Caihoa est la montagne de Cutien, où il y a des tigres & des serpens, qui ne font point de mal sur la montagne, mais qui en font beaucoup dans les pays d'alentour: pour les serpens, ils n'ont point de venin.

Les rivieres. Proche de Caihoa est un petit lac qui se nomme Pehiai, à cause de ses ses escrevices blanches, car le mot de Pehiai signifie une escrevice blanche.

La septiéme Ville CHICHEV.

CE pays est au milieu de grandes & de vastes montagnes, il y a pourtant des vallées tres-fertiles en ris; & comme on a de la peine à le transporter, aussi y est-il à fort bon marché. La ville est assez peuplée, située sur le bord de la riviere de Tung, qui de là est navigeable jusques à la mer: il y a des forests de vieux pins dans le fond de ces montagnes, où les Chinois prennent des materiaux pour bastir des maisons & des navires. On dit que proche de la cité de Sunghiang (c'est à dire la terre des pins) il se trouve des arbres qui sont si gros, que quatre-vingt hommes ne les pourroient embrasser; & qu'il y en a qui pourroient contenir trente-huit hommes dans la cavité de leur tronc. La jurisdiction de cette ville s'étend sur dix citez, Chucheu, 2. Cingtien, 3. Cinyún, 4. Sungyang, 5. Suichang, 6. Lungciven, 7. Kingyven, 8. Iunho, 9. Sivenping, 10. Kingning. Elle a trois temples remarquables; on y fait de la vaisselle d'une terre plus grossiere que la porcelaine, dont les gens du commun se servent. Elle a presque toûjours couru la mesme fortune que Kuicheu. La famille de Tanga la nomma Hocheu; mais celle de Taiminga luy a donné le nom qu'elle a à present.

Les montagnes. Hoçang est une grande montagne, la dix-huitiéme entre celles des livres de Taoxu: elle a bien trois cens stades: selon les Geographes Chinois elle a mille perches de hauteur, & son sommet n'est point sujet aux changemens des temps, & ne craint ny le tonnerre ny la pluye. Elle commence proche de Cinyun, & se pousse jusques dans la mer. Il n'y a rien de remarquable dans les autres montagnes.

Les riuieres. Le torrent de Lung commence au couchant de Suichang, & passe au Midy proche de Chicheu, où celuy de Tung se descharge, & de ces deux se forme la riviere de Vonxa.

Cannes & roseaux de la Chine. Le ruisseau de Luyeu, qui est proche de Kingning, paroist tout verd à cause des grandes forests de roseaux qui sont sur les bords: ceux de la Chine les nomment communément Cho, les Portugais les appellent Bambu; il y en a de plus grands les uns que les autres; ils sont tous presque aussi durs que du fer, & si gros que deux ou trois mains ne les sçauroient empoigner: & bien qu'au dedans ils soient creux, distinguez & divisez par leurs noeuds, si ne

laissent-ils pas d'estre tres-forts; de façon qu'on s'en peut servir pour soûtenir de grands fardeaux: ils ont pour la pluspart douze pieds de hauteur ou davantage; les plus petits n'ont pas plus de cinq pieds: les uns ont le tronc & la souche verte, les autres l'ont plus noire, & ceux-cy sont d'ordinaire les plus forts; on les nomme aux Indes Bambus masles. Il y a du plaisir à voir ces roseaux, les fueilles en sont longues comme celles des flambes, les extremitez un peu repliées, elles sont vertes toute l'année; & bien que ces roseaux soient durs, si est-ce pourtant que ceux qui entendent le mestier les coupent aisément en filets fort deliez, dont on fait des nattes, des petits coffres, des boëtes, des peignes, & autres semblables petits ouvrages fort curieux. Ils se servent des Bambus pour faire les poteaux des plus petits edifices; des roseaux les plus menus ils en font le fust de leurs javelines, dont ils ferrent le bout & la pointe, & les employent à plusieurs autres usages. Ces cannes & roseaux estans naturellement percez, deviennent tres-propres pour faire des conduits & des tuyaux; ils sont aussi excellens pour faire des tuyaux de lunettes d'approche & des plus longues, à cause de leur legereté, droiteur, force & épaisseur. Si on brusle de ces cannes, quand elles sont vertes & nouvellement coupées, elles rendent de l'eau comme tous les autres bois; les Medecins l'estiment, car si l'on en boit, elle chasse hors du corps le sang qui s'est caillé par quelque cheute ou coup: avant qu'elles poussent ou jettent des fueilles, on les fait cuire avec la chair au lieu de raves, mesme si on les fait tremper & confir en du vinaigre, on les peut garder toute l'année pour les entremets, comme nous avons parmi nous les concombres & les artichaux confits au vinaigre.

La huitiéme Ville XAOHING.

XAOHING cede bien à sa capitale en beauté, mais non pas en propreté: elle est celebre pour le grand nombre de gens sçavans qu'il y a, & pour l'esprit de ses habitans, située dans un lieu fort commode, au milieu d'une eau bonne à boire: je n'en sçay point qui ressemble mieux à Venise, si ce n'est que Xaohing la surpasse pour la netteté de ses eaux & pour tout le reste: elle est toute bastie de pierres de taille blanches, qui ressemblent fort au travertin de Rome: il n'y a point de ruë sans canal, elles ont toutes des deux costez de fort grandes rües toutes pavées des mesmes pierres; les murailles des maisons en sont aussi basties, ce qui ne se voit presque point dans tout le reste de la Chine: on y voit aussi plusieurs ponts bastis de la mesme pierre, il y en a encore de plus grands hors de la ville & sur le canal: on peut aller sur ce canal trois jours durant tirant vers l'Orient; les bords sont revestus de ces pierres quarrées, l'eau y est retenuë au bout par une digue de pierre, avec des personnes establies pour guinder les navires & les faire monter dans un autre canal, qui continuë celuy-cy. C'est sur ce dernier qu'on va en petits bateaux jusqu'à la ville de Ningpo, les plus grãds vaisseaux prennent la mer: j'ay souvent passé sur ces digues, en faisant ce chemin. I'ay veu aussi prés de la ville grande quantité d'arcs triomphaux qu'on y bastit avec grande facilité; car proche de la cité de Siaoxan il y a une carriere qui fournit une grande partie de la Chine. Le terroir de cette ville est presque tout plat, & arrosé d'eaux & de rivieres. La ville est d'elle-mesme remarquable, embellie de bastimens magnifiques, publics & particuliers. L'air est pur & sain, & il n'y a point de Legistes plus subtils ni plus rusez dans toute la Chine, de façon qu'il n'y a aucun gouverneur qui n'en ait chez soy quelqu'un de cette ville. Elle commande sur sept citez, Xaohing, 2. Siaoxan, 3. Chúki, 4. Iuyao, 5. Xangyu, 6. Xing, 7. Sinchang. La famille de Sunga est celle qui luy a donné la premiere le nom

La situation & la beauté de cette ville.

Le naturel des gens du pays.

qu'elle a; celle de Tanga l'appella Iucheu. Il y a cinq temples, & deux edifices à neuf estages, tous somptueux & magnifiques.

Les montagnes. La montagne de Hoeiki est au Zud-est de la ville, & l'onziesme entre les celebres dans les livres de Toaxu : c'est de là que la Province de Hoeiki tira son nom, elle comprenoit tous les pays qui sont à l'Orient. La montagne de Suming a ce nom de ses quatre cavernes, dont l'entrée regarde vers le Ciel : on les nomme les quatre Clartez; c'est la neufviesme du livre de Taoxu. Elle s'esleve en 280. sommets qui semblent toucher au Ciel : on dit qu'elle a dix-huit mille perches de haut, & 280. stades de longueur : elle commence proche de Iuyao, & de là s'avance jusques vers Ningpo. La montagne de Tanchi est proche de la cité de Xing, & la vingt-septiesme des livres de Toaxu. Tanchi signifie un lac rouge, car l'eau en est rouge comme du sang, aussi Tan signifie rouge, & Chi un petit lac. Proche de Sinchang est la montagne de Vocheu, la quinziesme en ordre : là mesme est celle de Tienlao, la seiziesme. Ces montagnes sont estimées dans les livres de Taoxu, à cause de quantité de temples & de convens de sacrificateurs, qui leur donnent de la reputation, & de l'estonnement à ceux qui font reflexion sur leur grand nombre.

La neufiéme Ville NINGPO.

C'Est cette ville que les Portugais appelloient Liampo, en corrompant un peu son vray nom. Il y en a qui assurent, que de ce promontoire on peut voir les montagnes du Iapon quand le temps est clair & serein; mais la grande distance qu'il y a, comme nous l'avons trouvé dans nos Cartes, m'empesche de le croire. Sous le gouvernement des Rois de Iue elle fut nommée Iungtung; la famille de Cina la mit dans la Province de Hoeiki; celle de Tanga l'appella Mingcheu; celle de Sunga Kingyuen, & la famille de Taiminga Ningpo, qui signifie appaisant les eaux ou les ondes. *La qualité de ce pays.* L'air y est presque par tout pur & sain, tout le pays agreable & découvert, le terroir extremement fertile, si ce n'est en quelque peu d'endroits où il y a des roches. Il abonde en poisson de mer, en toute sorte de coquillages, comme aussi en escrevices, dont elle fournit abondamment tout l'Empire : on y pesche toute l'année au commencement de l'Esté des poissons, qu'ils nomment Hoang, c'est à dire poisson jaune; ce nom luy a esté donné à cause de sa couleur:il est si delicat qu'on ne le sçauroit garder une heure hors de l'eau sans se gaster; mais comme ce poisson est fort recherché de tous côtez à cause de son bon goust & de sa delicatesse, on a accoustumé de le mettre dãs de la glace,& ainsi de le vendre pour le transporter,& pour cet effet on garde de la glace en Hyver. Cette ville est recommandable principalement pour le bon esprit de ses habitans, n'y ayant point d'examen où il ne s'en trouve beaucoup qui prennent leurs degrez. Tous ceux du pays aiment fort les viandes salées;c'est pourquoy on a accoustumé de dire de ceux qui y demeurent, qu'ils n'ont garde de se pourrir mesme apres leur mort, puisqu'ils se salent & se confisent de sel. Cette ville commande à cinq citez, 2. çuki, 3. Funghoa, 4. Tinghai, 5. Siangxan. Sans parler des beaux edifices qu'on void dans cette ville, le fauxbourg qui est au Nord a trois stades de longueur, & est basty sur le bord Oriental d'un canal artificiel, où il y a plusieurs arcs de triomphe, & deux tours à sept estages; pour les bords, ils sont revestus de pierre de taille à la longueur de vingt stades. Au bout de ce canal il y a une escluse, à travers laquelle on fait passer les petits bateaux dans la riviere. I'ay souvent esté dans cette ville, parce qu'il y a beaucoup de Chrestiens : il y a deux lacs, l'un qui s'appelle la Lune, & l'autre le Soleil, sur lesquels il y a des ponts qui sont fort longs : toute la ville est percée de canaux, & pleine de navires & de bateaux.

Il y a aussi dans la cité de çuxi un grand nombre d'habitans qui se sont faits

Chrestiens : avec un pont sur des piliers de pierre & de poutres de bois, qui a bien cent perches de longueur ; & un autre fort haut, qui a trois arcades & est tout de pierre.

Proche de çuki est la montagne de Lu, où il y a un superbe temple, visité par ce peuple superstitieux, pour y demander des songes heureux avec leur explication : il observe quelques ceremonies auparavant de se mettre en estat de songer. *Les montagnes.*

La montagne de Suming, dont j'ay parlé cy-dessus, va jusqu'au Zud-ouest de cette ville.

Proche de la cité de Tinghai est la mer Quonmuen, dans laquelle on a posé un pieux en façon de colomne. Ie ne sçay par quelle superstition les matelots jettent quelque chose dans cette mer, croyans que la navigation ne leur sera pas favorable s'ils ne le font. *Les rivieres.*

On escrit que proche de Tunghoa il y a un estang nommé Yaopoi, petit, mais tres-profond, dont l'eau devient plus claire qu'eau de roche, si l'on donne à cette cité un homme de bien pour gouverneur ; si elle en a un mauvais, elle paroist trouble & broüillée.

La dixiéme Ville TAICHEV.

LE territoire de Taicheu est grand & montagneux : on y compte six citez, dont la premiere est Taicheu, 2. Hoangnieu, 3. Tientai, 4. Sienkiu, 5. Ninghai, 6. Taiping. Cette ville est située sur une montagne. Du temps des Rois elle a esté tantost à ceux d'V, tantost à ceux de Iue : la famille de Cina la plaça dans le pays de Minchung ; celle de Hana l'appella Changgan ; celle de Tanga Haicheu, puis Taicheu, nom qui luy a demeuré jusques à present. On prend dans la mer, qui en est proche, une sorte de raye, dont ils envoyent les peaux au Iapon & dans tout le reste de la Chine avec grand gain & profit : on s'en sert pour faire des fourreaux à des coutelas & à d'autres semblables usages.

Cette ville a au Midy la montagne de Caicho, la dix-neufiesme dans les livres de Taoxu. Proche de Hoangnieu est celle de Gueiyu, qui tient le second rang. Toutes les pierres qui s'y rencontrent grosses ou petites, sont quarrées ; ce qui donne de l'admiration aux Chinois, qui sont fort superstitieux en matiere de montagnes. Proche de Tientai est la montagne de Cheching, la sixiesme dans les livres de Taoxu : elle est presque toute rouge. Là mesme se void la montagne qu'ils nomment Tientai, qui est la plus celebre & la premiere de toutes celles que décrit Taoxu. Il y a une cité qui en est proche & qui en porte le nom. I'aurois de la peine à dire combien il y a de temples, & à exprimer la magnificence & le nombre des convens, où demeurent les principaux de la secte qu'ils nomment exterieure ; les sectaires qui suivent cette metempsycose exterieure y viennent recevoir leurs ordres & ceremonies ; de mesme que ceux qui sont de la croyance de la transmigration interieure ou morale des ames, les viennent recevoir sur la montagne de Vutang, dont j'ay parlé cy-dessus : on croid que cette montagne a bien dix-huit mille perches de hauteur, & huit cens stades de long. *Les montagnes.*

Il y a une grande montagne proche de Ninghai, nommée Tienmuen, elle a trois cens stades de longueur. Là mesme est l'Isle d'Yohoan, qui n'est que montagnes : le mot signifie un precieux cercle, à cause que les vaisseaux y trouvent un abry tres-asseuré ; car le port de cette Isle est tout environné de montagnes, comme si c'estoit un bassin. Proche de Taiping est la montagne de Fangching, où le Roy de Iue vécut en homme privé, apres sa défaite.

L'onziéme Ville VENCHEV.

CETTE ville est située proche de la mer, elle est bastie dans un lieu marescageux; ce rapport de situation & la beauté de ses edifices la font nommer la petite Hangcheu. Il y a grand nombre de vaisseaux & de marchands; car les navires trouvent dans la grande riviere un havre tres-commode, & le flux & reflux de la mer mõte mesme jusqu'aux murailles de cette ville,& encore plus loin.

Vencheu a cinq citez sous sa jurisdiction, Vencheu, 2. Xuigan, 3. Locing, 4. Pingyang, 5. Taixun. Tout ce pays est fort embarrassé de montagnes. Avant que de venir à celles de Fokien qui sont affreuses, on découvre une campagne tres-grande & extremement fertile. Mais cette ville est décriée par l'infame & l'honteuse desbauche de son peuple, osant bien pecher ouvertement & à la veuë de tout le monde, comme s'il avoit perdu toute honte: & quoy que les Gouverneurs ayent tasché de reprimer cette abomination, comme autrefois les Romains par le moyen de la loy Scatinia; si est-ce qu'on ne les a pû empescher de reprendre leurs vieilles habitudes, & de suivre leur naturel. On mange à Vencheu de petites huistres qu'on seme en des champs couverts d'eau, ce qui ne se void point ailleurs: on rompt & casse quelques unes de ces huistres, puis on en jette les morceaux dans ces champs, comme si c'estoit de la semence, d'où naissent des huistres, qui ont fort bon goust. Ce pays a autrefois esté aux Rois de Iue; ceux d'V s'en faisirent apres. Leangus le nomma Iunkia: la famille de Tanga luy donna la premiere le nom de Tungkia, puis apres celuy de Vencheu; la famille de Sunga l'appella Xuigan, & celle de Taiminga Vencheu.

Huistres qu'on seme.

Les montagnes.

Au Zud-oueft de la ville & dans une riviere se void la montagne de Gúyú, qui est toute environnée d'eau. Il y a un fort beau temple & un monastere.

Proche de Suigan est la montagne de Siennien, la vingt-sixiesme dans les livres de Taoxu.

La grande montagne d'Yentang est proche de Locing. Il y a un lac qui n'est pas des plus grands, n'ayant que dix stades; on le nomme Yentang; c'est à dire le bain aux oisons, à cause qu'en de certains temps l'on y en void beaucoup.

Les Forts.

LEs Forts les plus considerables sont, le premier Chinxan, 2. Kinxan, 3. Tinghai, 4. Quo, 5. Ninghai, 6. Cioxi, 7. Sinho, 8. Xetie, 9. Puontun, 10. çumuen, 11. Tungchi, 12. Haigan, 13. Sining, 14. Haifung, 15. Nan. Les Chinois les ont bastis sur le bord de la mer, pour empescher les descentes de ceux du Iapon, & pour mieux commander la coste. Il y a aussi plusieurs Isles sur ces costes, fort peuplées de laboureurs & de pescheurs; celle de Cheuxan est la plus grande & la plus habitée: c'est là où le petit Roy de Lu se retira lors qu'il fut obligé de fuïr devant les Tartares, & où plusieurs Chinois se rangerent prés de luy; de là vient qu'elle est fort peuplée, & qu'on y compte soixante & douze petites villes situées au bord de la mer: les rivieres & la mer y forment des havres & des ports tres-propres & tres-commodes: auparavant, cette Isle estoit deserte, il y a à present des armées navales, & ce Roy n'y craind point la cavalerie des Tartares; & d'un lieu desert & inhabité s'est fait un Royaume considerable. les Tartares craignans qu'ils ne fassent quelque descente en terre ferme, entretiennent une grosse garnison dans la cité de Tinghai qui en est la plus proche, avec une armée navale. Ceux de la Chine escrivent que cette Isle a autrefois esté un puissant Royaume, qu'il se nommoit Changque; mais qu'il tomba en decadence aprés qu'on luy eut defendu le commerce dans la Chine. Par là elle fut abandonnée de ses principaux habitans, & il n'y demeura

que des paysans & des pescheurs qui reconnoissoient l'Empire de la Chine. Les Chinois y alloient souvent en pelerinage, & visitoient un temple de cette Isle, qui estoit servy d'un grand nombre de sacrificateurs; ils s'estoient imaginez que ce lieu avoit je ne sçay quoy de saint & de divin.

L'ONZIE'ME PROVINCE DE FOKIEN.

CETTE Province est située dans un lieu commode pour la navigation & pour le commerce : elle est pleine de montagnes couvertes de forests, où l'on trouve des materiaux pour bastir des navires, des sources d'eaux & des fontaines qu'on détourne adroitement pour arroser les champs semez de ris, qui y vient adretement. La nature n'a pas voulu qu'il y eust de pays plat, ny de campagne, mais le travail & l'industrie des hommes y en ont fait. On rencontre par tout de ces montagnes, que vous pourriez nommer avec raison des theatres verds: on a menagé dans leur pente des places plates, on passe de l'une à l'autre comme si c'estoit un degré. Le ris ne croist que dans les eaux, il luy faut un pays plat. Ils conduisent assez souvent d'une montagne à l'autre des canaux pour l'arrouser, se servans de ces grosses cannes & roseaux qui naissent dans les montagnes, pour en faire les conduits : voila comme on cultive les montagnes presque par toute la Chine, mais plus en cette Province qu'en aucun autre lieu, à cause qu'il y en a beaucoup.

L'industrie & le travail des Chinois pour cultiver ces montagnes.

La prudence & l'industrie des marchands font les richesses de cette Province; car il n'y a presque point de Chinois que ceux de ce pays, qui osent aller dans les regions estrangeres, contre les loix du Royaume; de façon qu'ils transportent une tres-grande quantité de riches marchandises de la Chine, & les changent pour d'autres qu'ils amenent d'ailleurs, comme de l'or, du musc, des pierres precieuses, de l'argent vif, des draps de soye, du chanvre, du coton, & autres marchandises de prix : outre cela du fer, dont il y a beaucoup de mines, de l'acier, & plusieurs instrumens faits tres-artificieusement. C'est de cette Province que sont la pluspart de ces Facteurs, qui vont au Iapon, dans l'Isle Formosa, aux Philippines, Celebes, Iava, Camboja, Syam, & autres lieux & Isles de la mer Asiatique & des Indes, & en rapportent pour retour beaucoup d'argent, de cloux de girofle, de canelle, de poivre, de bois de sandale, d'ambre, de coral, & d'autres marchandises rares; car tout ce que les estrangers ont eu de la Chine jusques icy, vient de cette Province, à la reserve de ce que les Portugais de Macao tirent de Quangtung, & de ce que les Chinois apportent à Macao.

Trafic & commerce de ceux de Fokien.

Vous pouvez juger du nombre des vaisseaux de cette Province (qui se nõment Changpan & Pancung) par l'offre que cette Province fit à l'Empereur, qui avoit dessein de faire la guerre au Iapon; ils offrirent de luy bastir un pont de navires joints & liez ensemble, qui prendroit de la coste jusqu'au Iapon; & il n'y a point de doute qu'ils n'en eussent suffisamment trouvé pour ce dessein, pourveu que cette grande mer les eust voulu souffrir ensemble.

Le nombre de leurs vaisseaux.

C'est de cette Province fameuse par les navigations qui s'y font tous les

Marco Polo

s'en retourna aux Indes de cette Province.

jours, que Marco Polo passa dans les Indes; car c'est cette Province qu'il appelle Fugui, qui tire ce nom de sa capitale qui est Focheu. Il est encore bien vray semblable qu'il n'a eu aucune connoissance des Isles de la mer Orientale, que par le moyen des mariniers de cette Province qui le passerent; car je tiens pour asseuré par l'histoire de la Chine, que les Chinois ont veu tous ces pays & navigué dans toutes ces mers; ce qu'ils n'ignorent pas, ny les Indiens aussi. Les preuves sont assez manifestes qu'ils ont passé dans le Golfe de Perse & sur la mer rouge: mais j'en parleray plus à loisir dans un autre endroit: on croid que ces voyages ont esté interrompus par la crainte des Portugais, lors qu'ils se rendirent maistres avec beaucoup de bonheur de la plus grande partie des Indes.

Les voyages que les Chinois ont fait sur mer.

Le naturel & les mœurs de ce peuple.

Le peuple de cette Province est adonné à des desbauches execrables, il est d'ailleurs avisé & trompeur: ils n'y parlent pas tous un mesme langage, chaque ville a son dialecte, de sorte qu'on a peine de les entendre quand on voyage d'une ville à l'autre: pour celuy des doctes il est entendu dans toutes les autres Provinces; mais il se trouve peu de gens dans celle-cy qui l'entendent, quoy que la pluspart ayent grand esprit: ils s'employent & s'adonnent fort à l'étude, & à toutes les sciences des Chinois: on y donne aussi les degrez à quātité de sçavans Docteurs qui sont de cette Province; d'un autre costé il y a beaucoup de pirates qui font de grandes voleries sur mer: on estime que ce sont les plus cruels de toute la Chine, comme retenans encore de leur premiere humeur barbare; aussi sont, ce les derniers qui ont receu la douceur des loix & des meurs de la Chine. Autrefois le Royaume de Min, ou plustost les differentes Seigneuries qui portoient ce nom, & estoient sous l'obeissance des Seigneurs de Min, estoient comprises dans ce pays: or comme la langue & la prononciation des lettres de cette nation est en quelque sorte differente de celle des autres, il ne se faut pas estonner, si parmy les escrivains Chinois (sur tout parmy ceux qui ont composé leurs histoires des relations & rapports de ceux qui demeurent dans cette Province) on y trouve tant de mots & de noms qui ne sont aucunement Chinois.

Avancement de la Religion Chrestienne.

La Foy Chrestienne a esté de beaucoup avancée dans cette Province; & bien que les habitans ayent de la peine & de la difficulté à la recevoir dans les premieres conferences, toutefois ils donnent aisément la main, & rendent les armes, quand on les a convaincu par raison: & ils sont d'autant plus fermes & religieux, qu'ils ont esté les plus lents à se convertir: de là vient qu'il n'y a presque point de ville ny de cité dans toute la Province, où la Societé de Iesus n'ait quelque belle Eglise dediée au vray Dieu. Les Peres de l'Ordre de saint Dominique ont aussi une Eglise dans un bourg de cette Province, qui se nomme Tingteu, & est dans le territoire de la cité de Foning: il n'y a que ce lieu dans toute la Chine qui nous ait aidé & assisté dans nostre travail; Dieu nous fasse la grace d'avoir nōbre de ces troupes de recreuës, & qu'elles s'augmentent par millions. Ce sont les souhaits & les vœux de tous les Chrestiens, des nostres, & des Chinois convertis.

Les limites de cette Province.

De toutes les Provinces de l'Empire de la Chine, celle-cy est une des moindres: elle a l'Ocean Indien pour borne à l'Orient, au Zud-est, & au Midy: la Province de Quantung la limite au Zud-ouest, & elle confine à celle de Kiangsi au Couchant & au Nord-est: la Province de Chekiang borne le reste. Elle a huit villes, & quarante-huit citez; il y a quantité de Forts battis pour garder la coste de la mer: le livre qui contient le denombrement de tout le peule de la Chine, asseure qu'il y a 509200. familles, & 1802677. hommes: le tribut du ris est de 883115. sacs; elle payé en soye 194. livres; en soye filée 600. rouleaux: mais le plus grand revenu vient des navires: le droit s'en paye selon le port & grandeur de chaque vaisseau.

Le nombre des hommes.

Le tribut.

Le climat de cette Province est un peu chaud, toutefois l'air y est pur & sain. Elle est arrousée de grandes rivieres, & le bord de la mer est extremement inegal à cause

à cause de divers Golfes : il y a aussi une grande quantité de poissons, principalement prés du bord de la mer, comme aussi dans toute la Province, à cause que la mer la bat par tout : elle fait part à ceux qui sont au cœur du pays de son poisson sec & salé, dont elle tire beaucoup de profit : on dit qu'il y a des mines d'argent & d'or, mais on n'a ouvert jusques icy que celles destain & de fer ; le desir & la convoitise des hommes n'osent point s'attaquer aux autres en ce lieu non plus que dans le reste de la Chine, où il est defendu sur peine de la vie, d'ouvrir & de travailler les mines d'or & d'argent.

La premiere ou capitale Ville FOCHEV.

CETTE ville capitale surpasse presque toutes les autres de la Province, principalement pour la magnificence des bastimens publics, pour estre une ville de negoce pour la grande quantité de ses marchands, pour sa situation, & aussi pour le grand nombre de gens doctes ; son fonds est fertile, la mer pleine de poissons, les rivieres navigables ; mesme les plus grands vaisseaux de la Chine peuvent, sortans de la mer, monter jusqu'aux murailles qui sont vers le Midy par une grande embouchure, où est le fauxbourg de Nantai ; & ce pont si superbe, qui a cinquante perches de longueur, & une demie de largeur, qui traverse le Golfe : il est tout basti de pierre blanche, & a plus de cent arcades : il y a des deux costez des barreaux & des balustres, pour servir d'embellissement & de defense, & des lions parfaitement bien taillez en pierre, posez sur des bases de mesme matiere. Il n'y a point de pont en l'Europe si beau que celuy-là ; mais celuy de Sivencheu le surpasse. Les Chinois écrivent qu'il y en a un proche de la cité de Focing, qui est semblable à celuy de Nantai, & qu'il a cent quatre-vingt perches de longueur : je ne parle point de beaucoup d'autres ponts qui sont dans la ville & hors des murailles, parce qu'ils sont de mesme structure. Il y a quantité de temples dans cette ville dediez aux Heros ; mais celuy qui est proche du pont de Nantai au Midy surpasse les autres en grãdeur & magnificence. On croit que les Chinois n'ont point descouvert ce pays que sous la famille de Cheva, & qu'en ce temps il en est fait mention dans leurs livres sous le nom de Min, qui n'estoit pourtant pas sous l'obeissance de l'Empereur, mais dependoit des Seigneurs de Min. Le fondateur de la famille de Cina fut le premier qui fit cette cõqueste : il ne la conserva pas long-temps, ils secoüerẽt bien-tost le joug mais l'Empereur Hiaoúús tres-heureux & fort soldat, l'assujetit pour tousjours à l'Empire de la Chine avec toutes les Provinces du Midy, y ayant estably le petit Roy Vúchúng, qui tint sa Cour dans cette ville. Le Roy Cyn la nomma Cyngan. Suius Mincheu ; la famille de Tanga luy donna le nom de Kiencheû, puis celuy de Focheu ; elle a conservé ce dernier nom sous la famille de Taiminga. Cette ville commande à huit citez, Focheu, 2. Cutien, 3. Mincing. 4. Changlo, 5. Lienxian, 6. Loyuen, 7. Iungfo, 8. Focing.

La noblesse.

Pont admirable.

Ses anciens noms, & son antiquité.

On fait dans son territoire une tres-grande quantité de sucre fort blanc, & c'est la premiere Province de l'Orient où on le fasse : par là on peut juger que cette ville est la Fugui du Venitien ; elle n'a pas une grande riviere qui la coupe & separe en deux, mais une qui va jusqu'aux murailles, sur le bord de laquelle il y a un grand fauxbourg, & qui peut estre par cette raison celle du Venitien.

Il y a dans les lieux Meridionaux de cette Province, & principalement dans le territoire de cette ville grande quantité du fruit nommé Lichi, & que les Portugais de Machao appellent Lichias. Il naist sur des arbres fort grands & fort hauts, dont les feüilles ressemblent à celles du laurier : il sort des grapes du bout de ses branches : son fruit n'est pas si pressé qu'il l'est dans les grapes de raisin, & il pend à de plus plus longues queuës : ses grains ont la figure d'un petit cœur, ils sont gros comme une petite noix, & ressemblent assez à une pomme de pin qui seroit

Fruits de Lichi.

(V

fort petite; l'escorce est par coquilles ou pellicules, qui n'ont pas plus d'espaisseur qu'un parchemin qu'on peut aisémẽt separer sans couteau; l'amãde en est blãche, a un bon suc, le goust tres-agreable, & la mesme senteur que les roses: quand le fruit est meur il est de couleur de pourpre; de façõ que ces arbres paroissent de loin comme des cœurs de pourpre, & divertissent ceux qui les regardent: tant plus le noyau est petit, tant plus on estime le fruit. Il est si bon qu'on ne s'en sçauroit rassasier: son amande se fond dans la bouche, & la remplit d'une douceur & d'un parfum comme si c'estoit une tablette de sucre rosat.

Autres fruits de Lungyen. Il y a aussi une autre sorte de fruit qui est rond, dont la pellure ressemble fort à celle du Lichi, on le nomme Lungyen, c'est à dire œil de dragon: il n'est pas si gros que le precedent, mais plus rond, comme sont nos plus grosses cerises; la peau est un peu plus dure que celle de Lichi, & un peu plus semblable à une coquille. Ceux de la Chine seichent ces deux fruits, on en vend de secs par toute la Chine, mais ils n'ont pas l'agrement des nouveaux, car tout cet agreable suc s'est perdu en les seichant. On exprime aussi une liqueur du fruit de Lichia, dont les Chinois font du vin, qui est assez doux, mais rare.

Le fruit de Muiginli. Il y a aussi un autre fruit, que ceux de la Chine nomment Muiginli, c'est à dire les prunes de la belle femme: elles sont en ovales, belles, plus grosses & meilleures que celles de Damas.

La Compagnie de IESVS a une residence dans cette ville, avec une Eglise & un grand nombre de Chrestiens; mais de peur d'estre obligé de remarquer nos Eglises dans cette description, j'ay eu soin, pour abreger, de faire mettre le nom de IESVS aux villes & aux lieux où nous en avons.

Les montagnes. Au Midy de la ville est le costeau de Keutai, où finit ce pont dont j'ay parlé cy-dessus: il y a un temple tout à fait magnifique appellé Nantai.

La montagne de Siúe Fng est fort haute & fort grande, elle commence au Nord de la ville, & entre de là dans les terroirs des citez de Cutien, de Mincing & de Loyuen.

La montagne de Fang est au Midy de la ville: il y a une vallée de quarante stades: on void par tout sur les costeaux des orangers & des citroniers, des cedres.

Proche de la cité de Cutien est la montagne d'Vhoa, ou des cinq fleurs, nommée ainsi à cause de ses cinq sommets tres-hauts & semblables les uns aux autres; on escrit que chaque sommet a bien mille perches de hauteur.

Proche de Iungfu est la montagne de Caocai, celebre & fort haute, & la septiesme entre les fameuses des livres de Taoxu, agreable pour ses vieilles forests, & celebre pour ses monasteres.

Les rivieres. La riviere de Min passe au Zud-est de la ville, sa source est aux confins de la Province de Chekiang, proche de la cité de Lungciuen; de là elle passe par Puching, puis par la ville de Kienning & les bourgs de Ienping & de Xuikeu, & apres s'estre accruë d'une grande quantité d'eaux, elle entre dans le territoire de la capitale, d'où elle se va descharger dans la mer. De Puching jusqu'à la petite ville de Xuikeu, elle court au travers des rochers avec grande impetuosité, elle devient apres fort douce & fort paisible; & toute violente & bourbeuse qu'elle est, les Chinois ne laissent pas d'y naviger avec l'adresse qui leur est naturelle, & par le moyen de certains petits bateaux faits avec un merveilleux artifice; ces bateaux n'ont point le gouvernail comme les autres, mais deux qui s'avancent fort loin, l'un vers la poupe, & l'autre vers la prouë; avec ces gouvernails ils conduisent leurs barques avec grande facilité & vitesse au travers des rochers & des escueils, les manient comme des chevaux par la bride. I'ay fait deux fois ce chemin, & suis descendu dans ces bateaux, mais ce n'a pas esté sans crainte; car souvent le canal, qui est entre les rochers, est si estroit, que la barque a de la peine à y trouver passage, tant il est resserré par les rochers: aussi les naufrages

y font fort frequens. Ce qui fait dire aux Chinois, que les bateaux font de papier, & les matelots de fer. Ces barques font faites d'aix & de planches minces, les gouvernails attachez avec de l'ofier ; c'eft pourquoy quand le vaiffeau vient à heurter contre les rochers, il ne fe rompt pas à caufe qu'il plie. Vous pouvez aifément juger avec quelle violence & impetuofité ces torrens tombent & fe precipitent ; de ce qu'on ne met que trois journées pour defcendre de Puching à la capitale ; & qu'on employe quinze jours tous entiers à faire le mefme chemin en remontant.

La seconde ville CIVENCHEV.

CETTE ville eft grande à caufe du trafic, & remarquable par la majefté de fes edifices, de fes temples, de fes ruës, pavées fort nettement de briques, & renfermées de deux rangs de pierres quarrées. Il n'y a point de ville où les maifons foient plus magnifiques ; fans parler des autres baftimens fuperbes, ni de quantité d'arcs triomphaux qu'on voit par tout ; le temple de Caiyuen merite qu'on l'admire, à caufe de fes deux tours à fept étages : chacune a cent vingt-fix perches de haut ; car on compte dix-neuf perches entre-deux eftages : elles ont autour des faillies & des galeries à chaque eftage, qui s'avancent en telle forte, qu'on peut marcher tout au tour de ces tours par le dehors, ces baftimens font de pierre & de marbre. Dans chaque eftage on a mis une ftatuë de l'idole de Fe, de cuivre ou de marbre : ces ftatuës font fi ingenieufement taillées, que les Chinois ofent bien fe vanter, que ce n'eft pas un ouvrage d'homme, mais de quelqu'un de fes Xinfiens ou hommes immortels, comme ils les appellent.

Temple admirable.

Civencheu eft proche de la mer, & fituée dans un lieu fort agreable, & capable de recevoir des deux coftez les plus grands vaiffeaux au dedans de fes murailles, par le moyen d'un Golfe de mer : elle eft baftie fur un promontoire tout environné d'eau, fi ce n'eft au Nord & au Zud-eft : au delà de l'eau il y a fur le rivage de petites villes fort peuplées & marchandes, principalement au quartier vers le Nord-oueft, nommé Loyang, qui pourroit tenir fon rang entre les plus grandes citez, & où commence un pont qui porte le mefme nom. Ie doute s'il a fon pareil dans tout le monde. Voici comme en parle l'Hiftorien Chinois. Le pont de Loyang eft au Nord-oueft de la ville, baty fur la riviere de Loyang ; on le nomme auffi le pont de Vangan : il a efté bafty par un Gouverneur de la ville nommé Eaüang : il a plus de trois cens foixante perches de longueur, & de largeur une perche & demie : on y paffoit en bateau avant que ce pont fuft fait ; mais à caufe de la violence des marées il s'y en perdoit tous les ans un grand nombre avec les paffagers. çaijangus confiderant que la force humaine ne pouvoit venir à bout de cet ouvrage, & que la grande profondeur empefcheroit qu'on n'en pûft affeurer les fondemens ; aprés avoir invoqué l'efprit de la mer, il le pria de retenir la violence de fes eaux, ce qu'il obtint (difent-ils.) La mer eftant demeurée calme pendant vingt jours, on on y pofa les fondemens, & l'on y dépenfa quatorze cens mille ducats : voila ce qu'il en dit. Ie l'ay veu deux fois, toufiours avec eftonnement : il eft tout d'une mefme pierre noiraftre, il n'a point d'arcades, mais plus de trois cens pilliers faits de fort grandes pierres : elles ont toutes la figure d'un grand navire, finiffent & fe terminent de part & d'autre en un angle aigu, afin de rompre avec plus de facilité la violence de l'eau. Cinq pierres égales occupent toute la largeur d'un pilier à l'autre ; chaque pierre a en longueur dix-huit de mes pas ordinaires, dont je me fervois pour les mefurer en me pro-

Loyang eft marqué dãs la Carte à l'E.N.E.

Pont fort renommé & celebre.

Il faut qu'il y ait 1505. de ces pierres ou plus.

menant tout doucement, l'épaisseur est la mesme, il y a mille & quatre cens de ces grosses poutres de pierre, pour ainsi dire, qui sont toutes semblables & égales. Ouvrage admirable pour le grand nombre de ces lourdes pierres, & pour la maniere dont on les soustient entre ces pilliers. Il y a des garde-foux ou appuis de chaque costé, faits de la mesme pierre, avec des lions au dessus, posez sur leurs bases, & plusieurs autres ornemens de cette nature. Vous remarquerez qu'en cette description, je ne parle que d'une partie de ce pont, sçavoir de celle qui est entre la petite ville de Logan, & le château qui est basti sur le pont, car aprés avoir passé le Château on trouve l'autre partie du pont qui n'est guere moindre que la premiere. Pour ce qui est de la dépense, on doit considerer que dans la Chine la plus grand part des ouvriers doivent travailler pour rien, quand on bastit quelque edifice public ; & pour ceux à qui on donne salaire, c'est si peu de chose, que le salaire d'un seul ouvrier dans l'Europe en contenteroit une dixaine de ceux de la Chine.

La Zarte de M. Paul de Venise.

C'est de cette ville & des autres lieux qui en dependent, qu'il va d'ordinaire quantité de navires dans les pays estrangers pour y trafiquer, comme ils l'ont fait autrefois; ce qui m'oblige de croire que la ville de Zarte de M. Polo n'est pas fort éloignée de celle-cy ; car il dit qu'il n'y a que cinq journées de chemin jusqu'à Focheu qu'il nomme Fugui ; or cette ville est dans la mesme distance : je sçay bien que le mot de Zarte n'est pas Chinois; de façon qu'il est croyable que les Tartares & estrangers appelloient quelque port & havre fameux de ce nom là : j'ay encore d'autres raisons de le croire, comme l'on le verra dans la description de la ville suivante, où il reste plusieurs vestiges & memoires des Chrestiens qui y ont esté autrefois.

Noms anciens.

Cette ville commande à sept citez, dont la premiere est Civencheu, 2. Nangan, 3. Hoeigan, 4. Tehoa, 5. Ganki, 6. Tunggan, 7. Iungchung. Elle appartenoit autrefois aux Seigneurs de Min. Leangus la nomma Nangan, & le Roy Suius Venling, la famille de Sunga l'appella Pinghai ; pour le nom qu'elle a à present elle le tient de celle de Tanga. Nous parlerons de Ganhai, qui est une petite ville tres-marchande, & qui releve de Civencheu ; mais ce sera quand nous ferons la description des Forts.

Les plus rares montagnes.

Paocai est une montagne, sur le sommet de laquelle il y une tour à neuf estages, qui sert de phare à ceux qui naviguent : on la voit au Midy de la ville.

La troisiéme Ville CHANGCHEV.

CHANGCHEV est la plus meridionale de la Province : elle tire ce nom de la grande riviere de Chang : elle est située sur ses bords du costé du couchant : le flux & reflux de la mer va jusques là. Au midy, où la riviere passe devant la ville, il y a un pont fort magnifique tout de pierre de taille, composé de trente-six arcades fort grandes & hautes, qui forment un chemin si large qu'il y a de petites maisons de part & d'autre avec des boutiques, où l'on vend tout ce qui se trouve de rare dans la Chine, & qui s'apporte des royaumes étrangers ; toutes sortes de marchandises y montent continuellement de Hiamuen, qui est un lieu de grand trafic, comme je diray lors qu'il en sera temps.

Pont fort celebre.

Cette ville a dix citez sous son obeïssance, dont la premiere est Changcheu, 2. Changpu, 3. Lugnien, 4. Nancing, 5. Changtai, 6. Changping, 7. Pingho, 8. Chaogan, 9. Haicing, 10. Ningyang. Ie trouve que ce nom luy a esté donné premierement sous la famille de Tanga, & qu'en mesme temps elle eut le rang & la qualité de ville : peu de temps aprés la famille

de Iuena la reconnut pour telle, & bastit la cité de Nancing ; ce qui me persuade de croire que dés lors il y abordoit quantité de navires, & qu'il faloit que la Zarte de M. Polo fust icy quelque part. On a encore trouvé dans cette ville des vestiges de Chrestiens, & beaucoup de pierres taillées & gravées du signe de la sainte Croix, avec l'image de la Vierge Marie Mere de Dieu, devant qui les Esprits celestes se prosternoient, & deux petites lampes pendantes sur ces croix mesme dans le palais d'un certain Gouverneur, on y trouva une fort belle croix de marbre, que les Chrestiens en tirerent aprés avoir eu permission, & qu'ils mirent dans l'Eglise, que nous avons dans cette ville, avec beaucoup de devotion & de pompe. I'ay aussi veu avec mes compagnons un vieux livre chez un homme docte, fort bien écrit en lettres Gothiques sur du parchemin fort delié, où il y avoit la plus grande partie de l'Escriture sainte en latin ; je fis tout mon possible pour l'avoir, mais je ne pûs obliger celuy qui en estoit le maistre de me le donner, quoy qu'il fust payen, encore que je l'en priasse, & que je luy offrisse de l'argent ; me disant qu'on gardoit ce livre dans sa famille comme une chose fort rare que ses ancestres y avoient conservé plusieurs années.

Monumens de la Religion Chrétienne.

Cette ville est fort peuplée, & fameuse pour la beauté de ses edifices, & pour l'esprit de ses habitans : les marchands ont de l'industrie. Ceux de ce pays sont naturellement trompeurs, & addonnez à leurs plaisirs. Il croist dans le terroire de cette ville, aussi bien que dans celuy de la precedente, une grande quantité d'excellentes oranges, semblables aux plus grosses que l'on a en l'Europe, mais qui ont bien meilleur senteur & meilleur goust : l'arbre qui les produit ressemble assez aux nostres, mais il y a cette difference pour le fruit, qu'il a le mesme goust en le mangeant qu'ont nos raisins muscats, & la mesme odeur : ce fruit quitte naturellement & avec facilité son escorce & sa peau dorée & épaisse ; il en est de mesme de la chair qui est entre les pellicules : on confit ce fruit avec l'écorce, apres l'avoir mis entre des presses : il se garde toute l'année ; ils ne font pas seulement ces delicatesses pour les autres Chinois, mais aussi pour les estrangers chez qui ils les envoyent.

Excellentes oranges.

Vers l'Orient de la ville, il y a une montagne qui se nomme Cio, où on dit qu'il y a une pierre de cinq perches de hauteur, & de dix huit d'épaisseur, qui bransle & se remuë pendant le mauvais temps.

Les montagnes.

Il y en a un autre plus proche de la ville qui se joint avec la precedente, & se nomme Kieulang, recommandable pour sa fontaine qui est claire comme du cristail.

La quatriéme Ville KIENNING.

ELLE est située sur le bord oriental de la riviere de Min : elle cede bien à la verité à sa Capitale pour les marques de noblesse, mais non pas en grandeur, car son territoire est de grande estenduë : il y a sept citez, Kienning, 2. Kienyang, 3. çunggan, 4. Puching, 5. Chingho, 6. Sungki, 7. Xeuning. Elle appartenoit autrefois aux Seigneurs de Min : la famille de Tanga la nomma Kiencheu ; mais celle de Sunga luy a donné le nom qu'elle a à present : j'ay desja fait voir que l'endroit où Marco Polo l'a placée, témoigne assez que c'estoit sa Quelinfu. Cette ville a esté fort ruinée dans ces dernieres guerres des Tartares ; car s'estant revoltée contre eux, & ayant esté prise pour la seconde fois apres un long siege, elle fut entierement brulée ; & tous ceux qui s'y trouverent passez au fil de l'espée : le feu & l'embrasement n'ont pas épargné une Eglise que nostre Compagnie y avoit, n'y ayant que ce beau pont qui est sur la riviere de Min qui ait esté conservé de sa violence ; ce pont estoit couvert de costé & d'autre, il y avoit des maisons & des boutiques, tous les piliers estoient fort

Ruine de cette ville.

hauts, de pierre de taille, & le reste de bois ; c'estoit par ce pont que l'on montoit dans un tẽple fort superbe, & basty sur l'autre costé de la riviere: on l'a remis en sa premiere magnificence: on a aussi commencé de rebastir la plus grande partie des maisons, mais il s'en faut pourtant beaucoup qu'elles n'approchent de la beauté des premieres. Les villes de la Chine se peuvent plus facilemẽt rebastir, lors qu'elles ont esté brûlées, que celles de l'Europe, à cause qu'elles sont de bois pour la pluspart. Il y a aussi un autre pont magnifique qui se nomme Choking, il est proche de Kienyang, & si long qu'il y a dessus soixante & treize boutiques, & tout couvert.

La ville de Kienning est assez marchande ; car toutes les denrées qui montent & descẽdent sur la riviere passent par là; & lors qu'elles sont arrivées à la cité de Pucing, on les desbarque, pour les faire porter par des portefaix jusqu'au bourg de Pinghu qui est du ressort de la cité de Kiangxan, à travers des montagnes qui sont fort hautes & de profondes vallées: on y compte trois journées de chemin, & on en rapporte d'autres de mesme façon de Pinghu à Puching. Ce chemin a esté applani autant qu'il a esté possible: il est tout pavé de pierres quarrées, & il y par tout des bourgs pour y recevoir les passans. On donne à garder les marchandises toutes pesées aux hostes, apres leur avoir payé ce qui leur est deu & leur droit; les hostes les font porter ailleurs par des portefaix ; de façon que les marchands reçoivent fidelement leurs marchandises & sans peine; s'il se perd quelque chose, l'hoste est obligé de le payer & de le faire bon. Ceux de l'Europe auront de la peine à croire qu'il y ait tousjours dix mille portefaix, qui sont prests à porter leurs charges qu'ils attendent avec impatience; car ils gagnent leur vie à aller & venir continuellement à travers ces montagnes; & les Chinois sont fort entendus à porter des fardeaux; de façon que les paysans de ces pays là donneroient bien de la besoigne à nos ingenieurs, s'ils leurs voyoient mettre les plus gros canons & semblables fardeaux de part & d'autres sur des leviers; en sorte qu'ils les portent avec grande facilité par les chemins les plus estroits des montagnes: & quoy qu'il en ait qui aillent devant, & que d'autres suivent, & soient esloignez du fardeau de plusieurs pas; si ne laissent-ils pas de sçavoir partager la pesanteur & leurs cordes si également, que l'un n'en a pas davantage que l'autre; soit qu'il en soit plus esloigné ou plus proche: c'est ainsi que les Chinois portent sur leurs espaules de grands marbes & des arbres tous entiers.

Les Chinois sont d'admirables porte faix.

Il y a un bureau dans la cité de P'úching pour le droit du passage des marchandises: ce droit est employé à reparer & à entretenir les chemins & les ponts. On void prés de la cité de P'úching au Levãt ce pont fait de bateaux qui sont liez & attachez ensemble. Il y a deux temples qui sont les plus considerables, celuy de Chúvencungus, qui a si bien expliqué la Philosophie de Cungfutius, & qui se lit dans toutes les Vniversitez; de sorte qu'on est contraint, par le commandement de l'Empereur, de se servir de son explication.

Les montagnes.

Vers le Nord-est il y a une fort haute montagne nommée Xin, où l'on void par dessus les autres montagnes le Soleil se lever de la mer.

Proche de Kienyang est la montagne d'Vlung, où il y a cinq costeaux qui en renferment & environnent un autre; il se nomme en langue Chinoise la Perle, & les costeaux se nomment les cinq dragons.

Là mesme est la montagne de Ciaoyuen, la treiziesme dans les Livres de Taoxu; mais celle qui les surpasse en grandeur & en reputation est la montagne de Vuy proche de la cité de çúnggan. Il y a plusieurs temples, des convents & des Hermites, entre lesquels il se trouve quantité de Gouverneurs qui servent aux Idoles, la teste rase, apres avoir méprisé les richesses du monde & les dignitez; toutefois Dieu a choisi des serviteurs parmy ces esclaves du demon, dont le succez & l'evenement sont tout à fait admirables. Entre ces sacrificateurs, un, qui

estoit comme le Prieur & Gouverneur de deux Temples, nommé Chang, convertit ses deux Temples d'Idoles en autant d'Eglises pour y servir le vray Dieu, aprés avoir brisé & mis en pieces toutes les idoles qui y estoient : il mit dans une de ces Eglises l'image de Iesus-Christ nostre Sauveur, & dans l'autre celle de la bien-heureuse Vierge Mere de Dieu. On l'avoit mis dans sa jeunesse chez un des principaux de cette secte pour en apprendre les mysteres & les ceremonies, mais il arriva que ce chef de secte estant fort malade, fort âgé, & prés de sa mort, son disciple l'interrogea, s'il croyoit que la Loy qu'il luy avoit enseignée jusqu'à lors, fust suffisante pour faire son salut, le vieillard luy répondit, non, mon enfant, mais nous n'en sçavons point de meilleure ; toutefois ayes bon courage, car dans quarante ans il se trouvera des personnes qui t'enseigneront le vray chemin de ton salut. Il mourut sur ces paroles ; Changus ne se contenta pas d'avoir bien retenu les dernieres paroles de son maistre, comme autant d'oracles d'vne Divinité plus sainte que n'estoit celle à qui il servoit, il les écrivit & les garda avec beaucoup de soin : peu d'années aprés, le Gouverneur de la cité de Puching s'estant fait Chrestien avec toute sa famille, & invitant fort souvent le R. P. Simon de Cunha de le venir voir de la ville de de Kiening, pour s'instruire dans les mysteres de nostre religion, & recevoir les Sacremens, un jour aprés avoir achevé le divin service, il mena ce Pere pour voir cette montagne de Vuy si celebre : tous les Sacrificateurs s'y rencontrerent pour recevoir leur Gouverneur, entre lesquels Changus estoit aussi ; mais comme en discourant on faisoit parfois mention de la Loy Chrestienne, il parut tout estonné : C'est sans doute, dit-il aprés au Gouverneur, cette Religion, & c'est le mesme homme, montrant le Pere avec le doigt, qui doit m'enseigner le vray chemin de salut, comme mon maistre me l'a predit il y a long-temps : on regarde dans le livre où il avoit écrit les dernieres paroles de son maistre, avec l'année, & il se trouva qu'il y avoit quarante ans passez qu'il estoit mort. Il renversa toutes les idoles, les foula aux pieds, & tout transporté d'un saint zele, il leur reprocha qu'elles l'avoient si long-temps trompé. C'est là mesme où il y a à present plusieurs Chrestiens, & quantité d'Hermites qui vivent religieusement & en commun, & sans ces dernieres guerres on en auroit veu sortir d'excellens Predicateurs de la parole de Dieu ; mais nous ne doutons pas que cela n'arrive dans son temps, & que la moisson n'en soit un jour tres-ample.

Prediction merveilleuse.

Yú Leang est une montagne proche de Puching, qui est une de ces dix montagnes qui sont estimées les plus grandes de toute la Haute Asie. Pour les rivieres, il n'y a rien de particulier horsmis les noms que l'on peut voir dans la Carte.

La cinquiéme Ville IENPING.

CETTE ville du bord de la riviere de Min va peu à peu en montant sur la pente de la montagne : ceux qui naviguent la voyent toute d'une veüe, & en trouvent l'aspect tres-agreable. Il y a deux grandes rivieres qui se joignent vers la porte de l'Orient, celle de Min & de Si, qui y forment un lac, c'est pourquoy elle reçoit des navires de toute la Province : elle n'est pas des plus grandes, mais bien des plus belles. Les montagnes sur lesquelles elle est bastie sont inaccessibles par le dehors, cette ville est tres-forte par cette raison, & comme la clef de toute la Province : elle a cela de particulier, que les habitans y parlent communément la langue des Sçavans ; car on y amena autrefois une colonie de Nanking : je ne sçay que cette ville où on fasse venir l'eau des montagnes dans chaque maison, par des canaux. On y compte trois temples considerables, avec deux ponts, un sur chaque riviere ; ces ponts sont faits de bateaux liez ensemble.

Noms anciens. Cynus le premier Roy la nomma Ienping; la famille de Tanga Kiencheú, celle de Sunga Nankien, mais la famille de Taiminga l'appella derechef Ienping. Cette ville commande à sept citez, Ienping, 2. Cianglo, 3. Xa, 4. Yeuki, 5. Xunchang, 6. Iunggan, 7. Tatien. On dit communément de la cité de Xa, qu'elle est d'argent, à cause de la fertilité de son fonds & de ses fruits. Cette cité estoit autrefois bastie sur l'autre bord de la riviere; mais l'Empereur commanda qu'on la demolist, & transporta les habitans de l'autre costé à cause qu'un fils avoit tué son pere là où elle avoit esté premierement bastie, les loix de la Chine jugeans qu'un tel crime ne pouvoit estre expié que par ce changement. Cette cité a aussi un pont couvert, tout à fait magnifique, sur lequel il y a plusieurs boutiques. La Compagnie de Iesus y a aussi une Eglise.

Les montagnes. Fung est une montagne qui environne presque toute la cité de Cianglo de ses costeaux; là est aussi la grande montagne de Pechang, qui s'estend au delà des frontieres de la Province de Kiangsi.

Dans le territoire de la cité de Xa il y a une fort grande montagne & fort roide, nommée Huon. Ils écrivent qu'il s'y trouve un animal couvert de poil, qui ressemble à un homme.

Yúevang est une montagne, où les Rois de Iue avoient accoûtumé de passer les chaleurs d'Esté, ils y ont fait bastir plusieurs palais qui ne sont pas loin de la cité.

La sixiéme Ville TINGCHEV.

LE territoire de cette ville appartenoit aussi autrefois aux Seigneurs de Min. Le Roy Cynus le nomma Sinlo: c'est la famille de Tanga, qui luy a donné le nom qu'elle a à present, sous laquelle ce n'estoit qu'une cité; la famille de Taiminga l'erigea en ville, & luy donna jurisdiction sur huit citez, Tingcheu, 2. Ninghoa, 3. Xanghang, 4. Vúping, 5. Cinglieu, 6. Lienching. 7. Queihoa, 8. Iungting. Ce territoire est fort plein de montagnes, mais il ne laisse d'y avoir abondance de tout ce qui est necessaire à la vie; toutefois le pays en est mal sain. En un endroit où les montagnes de trois Provinces se joignent il y a un peuple farouche & sauvage, qui vit au fond de ces montagnes en liberté & sans reconnoistre les Chinois.

Les montagnes. çúihoa est une agreable montagne couverte de fleurs, qui donne beaucoup de plaisir & de divertissement aux habitans de Ninghoa, sur tout au Printemps. La montagne de Kin ou dorée luy ressemble, elle se nomme de la sorte: à cause de ses mines d'or, dont la famille de Sunga fit l'ouverture: cette montagne proche de Xanhang, est si agreable que l'on en pourroit faire la plus belle peinture du monde. Il y a trois petits estangs, où le fer crud se change en cuivre. La montagne de Fung est fort haute, proche de Cinglieu, & inaccessible.

Les rivieres. Cingçao est un estang au Levant de la ville de Tingcheu, qui n'a qu'un arpent de terre d'étendüe, dont les eaux sont fort basses: là proche les arbres conservent toute l'année leur verdeur & leurs feüilles. Proche de Vuping est le lac de Loxui ou d'eau verte, à cause de la couleur de son eau, de telle nature que tout ce qui s'y lave prend cette couleur.

En la riviere par où on va à Ienping, il y a plusieurs cascades, & des endroits fort dangereux, deux principalement proche de Cinglieu, l'un qui se nomme Kieulung, & l'autre Changcung: quand les batteaux passent, de peur que tombant avec l'eau, ils ne viennent à se rompre & à se fracasser, les matelots jettent premierement quelques bottes de paille, afin que le batteau heurte en suite moins rudement.

La septiéme Ville HINGHOA.

LE territoire de cette ville est le plus beau & le plus fertile de toute la Province. La ville mesme est propre, & recommandable pour le grand nombre de gens doctes, & pour les excellens esprits qui y sont. Il y a quantité d'arcs de triomphe, & de sepulcres sur les costeaux qui en sont proches. Vous pouvez juger de la fecondité de son terroir, de cela seul que n'ayant de jurisdiction que sur deux villes, elle ne laisse pas de payer de tribut au Roy 72000. sacs de ris. Ses citez sont, la premiere Hinghoa, 2. Sienlieu. Tout ce pays est si remply de petits villages & de bourgs, que son territoire pourroit passer pour une seule ville. Tous les chemins y sont pavez de pierres quarrées, & ont une perche de largeur durant plus de soixante stades: je n'ay jamais rien veu de plus propre. Cette ville a aussi deux ponts magnifiques, l'un au Septentrion, & l'autre au Midy. Tout ce pays abonde en soye: il n'y a point d'endroit dans toute la Chine, où le fruit de Lichi soit meilleur, ny où l'on trouve de meilleurs poissons, semblables aux mulets de France. Il y a cinq temples dediez aux Heros, plus considerables que les autres. Le Roy Suius nomme cette ville Putien: le nom de Hinghoa qui signifie une fleur naissante, luy vient de la famille de Sunga: la mesme famille l'appella en suite Hingan, mais celle de Taiminga luy a rendu son premier nom.

La montagne de Hucung est au Midy de la ville: ceux qui discourent des montagnes y remarquent beaucoup de particularitez & de merveilles. Ils y distinguent huit plans ou faces, comme si elle representoit un cube. *Les montâgnes.*

La montagne de Goching se voit au Zud-est de la ville, au bas de laquelle il y a un bourg, où demeurent de fort riches marchands, qui trafiquent par toute la Chine. Ce bourg pourroit pretendre d'estre mis au rang des villes, pour la magnificence des bastimens & pour sa grandeur; toutefois il n'a pas de murailles ny les privileges de villes. Au bas de la montagne de Chinyuen au Septentrion est le lac de Chung, au bord duquel on a basti un fort grand palais, où il y a dix sales. Quand la pluye ou le mauvais temps doit venir, on y entend comme le son d'une cloche. Au sommet de la montagne de Hucúng il y a un puits nommé Hiai, où l'eau entre & sort, avec des periodes semblables à celles du flux & reflux de la mer. *Les rivieres.* *Un puis où il y a flux & reflux.*

La huitiéme Ville XAOVV.

CEtte ville est la plus septentrionale de sa Province: elle n'estoit pas considerable du temps des Seigneurs de Min; car on commença premierement de la renfermer de murailles sous la famille de Tanga, qui luy donna le rang de ville. Elle commande à quatre citez, dont la premiere est Xaoúú, 2. Quangçe, 3. Taining, 4. Kienning. Elle est située dans un lieu fort & commode: aux endroits où le passage est difficile, on a basti quelques Forts, qui pour la pluspart ne sont guere differens des citez ny des villes, que par leur garnison: du reste leurs murailles & leurs rües sont toutes de mesme: ce n'est pas comme dans l'Europe, où le plan des Forts est different de celuy des villes: ce qui se doit entendre de tous les autres; j'ay pris le soin de les faire marquer dans la Carte, comme des Forts, pour les distinguer exactement par là des Villes qui ne sont pas de guerre. Cette ville s'appelle aussi la clef de la Province d'Occident. Le doux & paisible ruisseau de Ciao y passe, duquel on en a derivé d'autres plus petits dans les rües. Elle a au Nord un pont magnifique sur la riviere de çuyun, long de soixante-trois perches, qui ressemble assez aux precedens. Il y a aussi deux temples fort considerables. On fait dans

(X

cette ville de fort belle toile de chanvre crud, qu'ou recherche fort, & qui est chere, à cause qu'elle est fraische en Esté, & qu'elle ne se salit point lors qu'on suë.

Les montagnes. Au Zud-est il y a une fort grande montagne qui se nomme Cietai, qui va jusqu'aux confins de Tingcheu & de Ienping, où il y a une fontaine dont l'eau est bonne pour quantité de maladies.

Kinyao est aussi une fort grande montagne de quatre cens stades de circuit, qui touche aux limites de Kienning & de Ninghoa, & commence au pays de Taining.

La grande Cité de FONING.

FONING a trois citez sous sa dependance, la premiere est Foning, 2. Fogan, 3. Ningte: elles sont situées dans un territoire large & de grande estenduë, mais traversé de montagnes; toutefois le necessaire n'y manque pas. Foning est une belle & grande cité, qui reçoit beaucoup de commoditez de la mer dont elle est proche. Il y a bien de la peine au reste d'aller par les montagnes, il n'est pas mesme possible d'y passer vers le Nord & le Zud-est. Au couchant de la ville est une montagne riche en argent, à ce que disent les Geographes Chinois. Il y a un temple dedié aux Heros, & une Eglise des Chrestiens dans un bourg nommé Tingteu, qui a esté bastie depuis peu par les Religieux de l'Ordre de S. Dominique, qui est la seule Eglise qu'ils ayent dans tout l'Empire de la Chine: ils ont eu cy-devant une Chapelle en un autre bourg nommé Moyang, dans la maison d'un Chrestien; mais tout s'est dissipé & perdu pendant ces dernieres guerres; j'en ay voulu dire quelque chose en cet endroit, afin que ceux qui jetteront la veuë sur la carte, ne s'étonnent point de voir toutes les Eglises marquées du nom de Iesus, & non pas de celuy d'aucun autre Ordre; car comme je n'ay representé que les villes & les citez dans mes cartes, aussi m'a-t-il esté impossible de marquer ce temple qui est dans un village, à cause qu'il y en a une si grande quantité, & du peu d'espace de la carte, & pour d'autres raisons encore; & ne l'ayant pû faire paroistre dans la carte, j'ay crû qu'il suffiroit d'en faire icy mention.

Les montagnes. Lungxeu est une fort haute montagne, au bas de laquelle est la cité de Foning.

La montagne de Hung est au Midy, elle s'éleve extremement haut.

La montagne de Nankin est au Midy de Foning sur le bord de la mer; on dit que les navires avoient accoustumé d'y aborder anciennement.

La montagne de Talao est au Nord-est de Foning, elle a trente-six sommets fort hauts.

Les rivieres. En Automne il sort un ruisseau de le montagne de Talao, l'eau en est bleüe: & c'est en ce temps-là que les habitans de ce pays donnent cette teinture à leurs draps & estoffes, en les y lavant.

Les Forts.

Places fort celebres & renommées pour le negoce & trafic. IL ne faut pas manquer à décrire Ganhai & Hiamuen, que les Chinois qualifient du nom de Forts, quoy qu'ils surpassent bien des villes pour la magnificence de leurs edifices, pour l'affluence de leur peuple, & pour leur commerce.

Lors que je me mis en chemin pour retourner en nostre Europe, je partis du Fort de Ganhai dans un navire Chinois pour les Isles Philippines: il y a beaucoup de marchandises & de vaisseaux de la Chine, l'havre estant assez commode & assez seur, & l'ancrage & la rade assez bonne pour les navires; il est basti & situé sur une riviere, où le flux & reflux monte souvent & encore plus

haut. Cette ville a à l'Orient un pont tout à fait magnifique, qui a deux cens cinquante pas de long, & est tout de pierre, avec plusieurs arcades.

Ie pourray dire la mesme chose de Hiamuen, car il est situé dans une Isle qui n'est pas fort éloignée du continent. Pour Ganhai il touche à la terre ferme. Enfin c'est de ces deux endroits d'où on envoye les marchandises & denrées dans toutes les Indes. Iquon, ce grand & fameux pyrate, a esté autrefois maistre de ces pays, tres-bien connu des estrangers, sur tout des Espagnols, Portugais & Hollandois: il s'est souvent veu une armée de trois mille grands vaisseaux Chinois. Enfin, ce qui rend en quelque sorte ces deux places recommandables c'est que les Hollandois, pour les avoir seulement veuës quelquefois, disent par tout que ce sont de fort grandes villes & fort riches; cependant les Chinois ne les tiennent pas telles.

Pour les autres Forts, ils ont esté construits pour garder la coste de la mer, comme sont, 1. Pumuen, 2. Foning, 3. Tinghai, 4. Muihoa, 5. Xe, 6. Haikeu, 7. Vangan, 8. Chungxe, 9. Tungxan, 10. Hivenchung, 11. Iungting.

L'Isle FORMOSA, *autrement* BELLE-ISLE.

CETTE grande Isle, qui depuis quelques années est si celebre, appartient aussi à cette Province, quoy qu'elle ne soit point sans l'obeissance des Chinois, & que ceux qui y demeurent soient libres. Les Chinois la nomment Talieukieú, c'est à dire, la grande Lieukieú, pour la distinguer de la petite; les Portugais, qui en corrompent un peu le vray nom, l'appellent Lequio; pour moy j'estime que ce sont les Espagnols qui luy ont donné ce nom de Formosa, lors qu'ils bastirent le Fort de Kilung dans son promontoire qui est au Nord, & du costé où il s'avance en pointe vers la mer. Les Hollandois ont aussi un Fort qu'ils nomment la nouvelle Zelande, dans une petite Isle appellée Taivan, proche de Formosa. Ce chasteau est un quarré avec quatre bastions, & basti à la Hollandoise, & quoy que la rade y soit tres-difficile & peu asseurée pour les navires, si est-ce que cela n'empesche pas qu'ils ne gardent ce havre avec beaucoup de jalousie. Quant aux Espagnols, ou ils ont abandonné volontairement leur Fort de Kilung, ou les Hollandois les en ont chassez; de façon qu'à present on en a abbatu & entierement rasé les murailles & les maisons. La petite Isle de Taivan est éloignée de celle de Formosa d'environ une lieuë, & est au Midy éloignée du continent de la Chine prés de quarante lieuës d'Alemagne. Formosa commence environ le vingt & uniéme degré, & va jusques par delà le vingt-cinquiéme, ou un peu davantage. Cette Isle gist au Nord, comme la coste de la Chine qui la regarde: elle a esté autrefois habitée par les Chinois, mais les habitans en ont oublié à present les mœurs & les façons de faire; ils ont neantmoins retenu quelque chose de la disposition du corps, les hommes y sont d'une stature haute, robuste, mais paresseux, & nullement propres au travail; c'est pourquoy ce fonds, qui autrement seroit tres-bon s'il estoit cultivé, demeure en friche, ayans bien de la peine à cultiver autant de terre qu'il leur en faut seulement pour vivre, & pour leurs autres necessitez. Pour subvenir à leur manque de vivres, ils s'adonnent à la chasse des cerfs, dont il y a quantité. Ils n'ont point de Roy, ny de Chef, chacun y est libre: ce n'est pas à dire qu'ils vivent en paix parmi eux, & qu'ils s'accordent & soient en bonne intelligence avec leurs voisins, car un village fait souvent la guerre à l'autre. Ils sont assez courtois & civils, & n'ont point d'aversion pour les estrangers. Ils peuvent avec leurs arcs & fleches empescher que l'ennemy n'entre de force dans leur pays. Il y a bien eu des Religieux Espagnols qui ont essayé à diverses fois de trouver quelque moyen

Divers noms.

Condition & naturel des habitans.

pour les convertir à la Religion Chrestienne, mais on n'a pas beaucoup effectué, à cause de l'humeur de ce peuple trop sauvage & trop farouche; & s'il y en a eu quelques-uns qui ayent receu nostre croyance, ç'ont esté principalement ceux qui y estoient venus du continent de la Chine pour y trafiquer & negocier. Lors qu'ils voyent quelque nouveauté qui leur plaist, ils n'ont point de honte de la demander, quoy qu'indiscretement & sans jugement, comme font d'ordinaire les enfans; & si on leur en donne la moindre chose, les voilà aussi-tost contens & satisfaits. En Esté ils vont tous nuds, & fort mal couverts en Hyver. Les femmes sont de petite taille, sont honteuses quand les hommes les regardent. La plus grand part de ce peuple demeure dans les plus hautes montagnes, sans permettre que personne les vienne voir, il en descend pour faire ses affaires.

Abondance de choses necessaires.

Cette Isle abonde en cerfs, sangliers, lievres, faisans, pigeons, vaches & autres animaux privez & sauvages. On dit que la chair la plus douce & la plus delicate qui y soit est celle de vache; celle de sanglier n'est pas si commune, aussi l'estime-on plus delicieuse & friande. Il y a grande quãtité de gingembre, du bois de senteur d'aigle, des noix de palmes d'Inde, du fruit nommé Musa, & autres. Le fonds & le terroir est par tout gras & fertile, & s'il estoit cultivé par des Chinois, sans doute il produiroit beaucoup. On sçait assez qu'il se trouve de l'or dans ses montagnes; toutefois il n'y a personne qui jusques icy y ait osé entrer. Il y a des rivieres & des ruisseaux qui sortent & sourdent des montagnes, qui arrousent cette Isle & la rendent fertile. Les habitans de cette Isle trafiquent principalement en peaux de cerfs, & en chairs de ces animaux seichez, que les Chinois troquent pour des draps & de la soye; car ils les recherchent fort, comme des morceaux friands pour leurs tables. Elles sont en effet fort delicates, si on les fait tremper dans l'eau & puis cuire en suite; de façon que ceux de la Chine croyent que cette nourriture contribuë quelque chose à prolonger la vie; peut-estre à cause que les cerfs vivent fort long-temps; c'est pourquoy ils ont coustume de peindre leurs hommes immortels de cette sorte: ils vous representent petit homme d'un pied & demy, grasset, ramassé, & joufflu, avec une grosse pance, qui a les jambes croisées: à sa droite il y a un cerf qui regarde son maistre de costé, mais c'est d'un regard qui signifie des influences tout à fait favorables; au costé gauche, une cigogne, qui presente son bec recourbé & crochu à son maistre, qui a ses mains croisées dans ses manches, sa barbe venerable & longue, & l'estomac un peu descouvert, habillé & vestu fort magnifiquement. Ces Payens adorent en quelques endroits cette peinture comme leur Idole, & croyent que c'est une marque de felicité & de bonheur.

L'idole de l'immortalité.

LA

DOVZIEME PROVINCE
QVANGTVNG.

LA Province de Quangsi borne cette Province au Couchant, & au Nord-ouest; celle de Kiangsi la touche du costé du Septentrion: mais ce ne sont que des montagnes qui en font la separation: au Nord-est elle a pour bornes celle de Fokien, qui la borne par ses hautes montagnes & par la riviere de Ting: la mer en environne tout le reste. On y trouve quantité de ports & d'havres fort commodes. On compte dix villes dans cette Province, & septante trois citez, parmy lesquelles je ne comprens point celle de Macao, qui appartient aux Portugais, ville fort renommée pour son trafic, comme j'en parleray plus à propos dans son lieu. On dit qu'il y a 483360. familles, & 1978022. hommes. Le tribut qu'elle paye pour le ris, est de 1017772. sacs; de poids de sel 37380. sans parler des autres droits que payent les marchandises & les vaisseaux. *Les bornes.*

Cette Province abonde en ce qui est necessaire à la vie & en marchandises de prix qu'elle produit, ou qui s'y font par l'industrie de ses habitans. Le pays est en partie montagneux, & en partie plat, principalement au Midy; ses campagnes sont si fertiles, qu'elles produisent du grain deux fois par an, & ne sentent point aucune des incómoditez de l'Hyver. On dit en commun proverbe, qu'il y a trois choses qui sont particulieres à cette Province, un ciel sans neiges, des arbres toûjours verds, & ses habitans qui crachent du sang; en effet on n'y void jamais de neige, les arbres ne quittent point leurs fueilles, & ceux du pays se servent des fueilles de Betel & de l'Areca, qui se prepare avec de la chaux, de sorte qu'elle teind leur salive en rouge, comme on le pratique aussi dans toutes les Indes, ce que Matthiole ne vouloit pas croire. *Abondance de toutes choses.*

On y trouve beaucoup d'or, de pierres precieuses, de perles, de soye, d'estain, d'argent vif, de sucre, de cuivre, de fer, d'acier, de salpestre, de bois aquila, & d'autres bois de senteur. Les canons des armes à feu qui s'y fondent sont d'un fer fort doux, & peut-estre aussi que le charbon de bois dont ils se servent pour le fondre y adjouste quelque chose, & rend le fer plus doux & plus maniable, ce que ne fait pas le charbon de mine, qui l'endurcit trop & le resserre. *Marchandises.*

Il y a aussi par tout d'excellens fruits, de ceux mesmes que nous avons dans l'Europe; comme des grenades, des raisins, des poires, des noix, des chastaignes: elle a des bananas, des noix d'Indes, des ananas, des lichia, des lungyen, des oranges & des citrons de toutes sortes, mesme de ces oranges excellentes, dont j'ay fait la description plus haut dans la Province de Fokien. Outre tous ces fruits, il y en a une sorte que les Chinois nomment Yeuçu, les Portugais Iamboa, & les Hollandois *Pompelmoes*; il croist sur des arbres plus grands que les citroniers, espineux comme ces citroniers qui ont la mesme fleur blanche, qui sent extremement bon, & dont on tire par distillation une eau tres-agreable. Pour les fruits, ils *Limons qui se nomment Iamboa.*

sont beaucoup plus gros que ne sont nos plus gros citrons, c'est à dire pour le moins aussi gros que la teste d'un homme. Pour la couleur de la peau, elle ressemble aux autres oranges. La chair est rougeastre, aigre-douce, & a le goust d'un raisin qui n'est pas tout à fait meur; c'est pourquoy on en fait & exprime une liqueur & breuvage, tout de mesme qu'on en tire dans l'Europe des cerises, poires, & pommes, dont on fait du citre: ce fruit se garde un an entier suspendu.

Le naturel de ceux du pays.

Le peuple de cette Province est tout à fait industrieux; il ne semble pas avoir l'esprit des plus prompts à inventer, mais il imite avec grande facilité les ouvrages des autres. Les Portugais ny les autres ne leur sçauroient rien monstrer de rare qui vienne de l'Europe, qu'ils ne fassent aussi-tost; mesme depuis peu ils font du verre (qui se fait de ris, & est plus mince & delié que le nostre, & par consequent plus fragile) toute sorte de lunettes, mesme des relevées en bosses, & des concaves, qu'ils mettent & enchassent dans des boëttes sans qu'elles se cassent: bien davantage, ils fondent aussi des verres triangulaires, à la verité ils n'approchent pas à la perfection de ceux qui se font dans l'Europe, mais ils n'en sont pas fort éloignez; je ne croy pas qu'ils sçeussent l'art de faire du verre, avant que les Peres de nostre Societé eussent entré dans la Chine: ils font aussi ces horloges qui ont des roues dentelées, grandes & petites, quoy qu'ils ne comprenent pas encor comment se font nos petites monstres, qui sont si delicates, & qui sont à ressort. Ils font avec beaucoup d'industrie & d'adresse de petites chaisnes d'or fort deliées, qui sont d'or trait; comme aussi des layetes & autres petits meubles & gentillesses semblables; & il ne me souvient pas d'avoir jamais veu ailleurs de ces ouvrages, que les Espagnols nomment communément *obras de heloy grana.* Ils font aussi diverses sortes de gentillesse fort curieuses par le moyen de leur colle de Cie; & ce qui doit le plus estonner, c'est que tout cela est à tres-bon marché & à vil prix: car comme il est aisé d'y avoir la vie & le vestement, aussi les artisans se contentent-t'ils d'un fort petit gain.

L'honneur & dignité de la charge de Gouverneur.

Le Viceroy de Quantung passe pour un des premiers Gouverneurs; car comme cette Province est située à l'extremité du Royaume, fort éloignée de la Cour, & toute maritime, les chemins y sont dangereux à cause des voleurs, & la mer ne l'est pas moins du costé des pyrates. On a trouvé à propos par cette raison, que le Gouverneur de Quantung eust aussi pouvoir dans la Province de Quangsi (encore que la derniere ait aussi bien son Gouverneur que les autres;) mesme c'est pour les raisons que je viens de dire, que ce Viceroy, contre la coustume ne fait pas sa residence à Quantung, qui est la capitale, mais dans la ville de Chaoking, qui est confine à la Province de Quangsi, pour donner plus à propos les ordres; l'Admiral fait sa residence dans la capitale, les Chinois le nomment Hajtao, c'est luy qui prend garde aux entreprises des pyrates.

Noms anciens.

Cette Province commença d'obeir aux Empereurs de la Chine sous la fin de la famille de Cheva, & on l'appella pour lors le Royaume de Nanive: elle ne demeura pas long-temps dans la dependance des Chinois; elle secoüa leur joug, & ne voulut plus connoistre que ses Rois de Nanive. Hiaoúús de la famille Imperiale de Hana, reconquit ces peuples comme j'y estois, & les assujettit à son Empire, ils sont demeurez depuis dans l'obeïssance de l'Empereur Chinois. J'ay admiré fort souvent le grand nombre d'oiseaux de riviere qu'il y a dans cette Province, & l'industrie particuliere de ceux du pays à les nourrir. Bien qu'on en éleve par toute la Chine, si est-ce qu'il n'y a point de lieu où il y en ait tant: ils mettent les œufs pour les faire éclore dans un four tiede, ou dans du fumier. Ils en nourrissent souvent de grandes bandes qu'ils mettent sur de petits bateaux, & les meinent paistre au bord de la mer ou des rivieres, afin que lors que la mer est basse, ils y puissent trouver des huistres, des chevrettes, & autres tels insectes de mer. Il y a d'ordinaire quantité bateaux qui y vont de compagnie, & plusieurs bandes de canards par consequent, qui se meslent sur le rivage quand la nuit

La quantité qu'il y a de canes & d'oiseaux de rivieres.

vient, chacune retourne dans son bateau, comme les pigeons à leur colombier, pourveu qu'on frappe seulement sur un bassin; ce qui est leur signal de retraite: on a aussi accoustumé de les saler, sans qu'elles perdent rien de leur bon goust ny de leur premiere saveur; on sale aussi les œufs, en meslant du sel avec de l'argile ou terre glaise, dont on les couvre; de sorte que ce mélange & composition penetre au travers mesme de la coque des œufs; ce qui paroistra sans doute nouveau à ceux de l'Europe, & leur fait voir que les Chinois sont gens d'esprit: car si on met des œufs dans la saumure, ils n'en serõt pas plus salez pour cela; mais si on les frotte d'argile, ils s'imbibent de sel. Les Medecins de la Chine tiennent ces œufs fort sains, & en permettent l'usage à leurs malades. Il ne faut pas oublier la rose de la Chine, j'entens celle qui change deux fois de couleur tous les jours, & qui tantost est de couleur de pourpre, & tantost devient tout à fait blanche; elle est au reste sans odeur, & croist sur un arbre: ce changement de couleurs m'a tousiours semblé une de ces qualitez occultes & de ces secrets de nature, dont je laisse l'explication & la recherche plus exacte aux Naturalistes qui veulent expliquer la nature des couleurs par les differentes manieres dont la lumiere se reflechit.

Œufs salez.

Rose qui change de couleur.

La premiere ou capitale Ville QVANGCHEV.

LE territoire de cette ville appartenoit autrefois aux Rois de Nanive, elle estoit alors peu considerable, & se nommoit Iangching. Lors que Hiaovus eut conquis toutes les Provinces du Midy, il estendit un peu ce territoire, & la mit en consideration, y establissant un petit Roy son feudataire. Cynus le nomma Sinhoei; Suius Fancheu; les familles de Tanga & de Sunga luy donnerent le nom de Cinghai; mais celle de Taiminga luy a rendu son vieux nom de Quangcheu. Cette ville a sous elle quinze citez, entre lesquelles je ne compte pas Macao, quoy qu'elle soit située dans ce mesme ressort, 1. Quangcheu, 2. Xunte, 3. Túngúon, 4. Cengching, 5. Hiangxan, 6. Sinhoei, 7. Cingyúen, 8. Sinning, 9. çunghoa, 10. Lungmuen, 11. Sanxui, 12. Lien, 13. Iangxan, 14. Lienxan, 15. Sangan.

Noms anciens.

Ce pays est renfermé de montagnes au Levant, au Septentrion, & au Couchant; le reste est environné de mers: il est par tout arrosé d'eaux, & a des campagnes agreables & fertiles: la capitale n'est pas renommée seulement pour sa grandeur, qui a bien prés de quatre lieües d'Alemagne, y comprenant les faux-bourgs, mais elle est aussi fort celebre pour la magnificence des bastimens publics, pour le grand nombre de ses habitans, & pour sa situation; & bien qu'elle soit un peu éloignée de la mer, si est-ce que les plus grands vaisseaux peuvent venir jusques sous ses murailles par les larges canaux qui l'environnent. Le trafic y est grand. Les Portugais de Macao tirent de grandes richesses de cette ville, leur estant permis d'y venir à la foire deux fois l'an, & d'y sejourner aussi long-temps qu'elle dure. Ils avoient accoustumé d'en tirer ces dernieres années mille trois cens quaisses de toute sorte d'étoffes de soye, chaque caisse en contenoit cent cinquante pieces, deux mille cinq cens pains (comme ils les appellent) ou lingots d'or, chacun de dix Toel, & le Toel pese environ treize onces: huit cens livres de musc, sans parler de la soye cruë, de l'or filé, des pierres precieuses, des perles, & d'autres semblables richesses. Les Marchands de Sion, de Camboya, & des endroits des Indes qui sont les plus proches, y viennent aussi: & il y a si grand nombre de vaisseaux, que le port vous paroist comme une forest entiere. Il faut vous imaginer la mesme chose de cette fameuse cité de Hiangxan, où demeurent les principaux marchands & les plus riches.

Les bornes & limites de cette ville.

Les richesses.

Le Toel poids de 13. onces.

Macao passe il y a long-temps pour une des plus opulentes villes de tou-

La descri-ptiõ de Ma-cao.

tes les Indes: elle est située dans une petite Peninsule, qui tient d'une plus grande Isle: elle est sur un promontoire, qu'on peut dire ne pouvoir pas estre aisément forcée: de tous costez environnée de la mer, à la reserve de cette petite langue de terre par laquelle elle tient à l'Isle. La mer qui la bat n'a pas grand fonds; c'est pourquoy les navires n'en sçauroient approcher, si ce n'est par le havre qui est defendu par un tres-beau Fort, sous les murailles duquel il faut que les vaisseaux passent. On voit dans ce Fort quantité de belles pieces d'artillerie & de fort gros canons de fonte, je ne pense pas qu'il s'en fasse un si grand nombre ailleurs, ni de si bons; car c'est où on en fond tous les jours du cuivre, qui vient du Iapon & de la Chine, & qu'on en fournit toutes les Indes. Du costé de la terre vous ne voyez aucun arbre dans le chemin, ni aucun empeschement, tout estant libre & découvert; seulement il y deux chasteaux sur les prochains costeaux, bien munis, & qui augmentent beaucoup la force de la ville. Au mesme lieu où la ville est à present, estoit autrefois l'Idole nommée Ama. Vn havre en Chinois s'appelle Gao, c'est d'e là qu'est venu le mot d'Amacao. Ce lieu commença d'estre peuplé par les Portugais, qui s'y établirent du consentement des Chinois: peu de temps aprés elle devint tres-peuplée, à cause du trafic de l'Europe, que les Portugais y transporterent. Ses richesses sont tres-grandes; mais elle tire son principal éclat de ces Seminaires de Prestres & de bons Religieux, qui fournissent toutes les Missions des Indes, du Iapon & de la Chine, & qui y hazardent tous les jours leur vie. Les Rois de Portugal l'ont erigée en ville, & le Pape en a fait un Evesché. Ce qu'il y a de rare dans cette Province est cet arbre que les Portugais nomment bois de fer, & avec raison, puisqu'il luy ressemble, tant par sa couleur, par sa pesanteur & par sa dureté, qu'il ne flote point sur l'eau, mais va au fonds.

Macao ville extremement forte.

Les montagnes.

La Compagnie de Iesus a aussi une Eglise à Quangcheu. Il y a trois côteaux remarquables pour leurs beaux edifices, le premier se nomme Iuesieu, l'autre Fan, le troisiéme Gheu. Proche de Xunte est la montagne de Lungnien, avec une fontaine tres-claire; on y trouve de certaines pierres brutes, qui representent des grotesques; les Chinois les recherchent fort, & s'en servent pour faire leurs montagnes artificielles,

La montagne de Tahi est proche de Tunguon au bord de la mer, où l'on compte trente-six petites isles.

Le mont de Huteu est proche de Tunguon, il forme une isle dans la mer fort grande & fort élevée, qui sert de Phare aux navigateurs.

La montagne Lofeu commence prés de Changching, va jusqu'à la cité de Polo', qui est de la dependance de la ville de Hoeicheu.

Proche de Sinhoei est l'Isle de Yaimuen, d'ou le dernier des Empereurs de la famille de Sunga, se voyant chassé par les Tartares de la famille de Iuena, se precipita dans la mer avec un de ses plus fideles ministres.

Talo est une grande montagne proche de Cingyuen, qui de là s'avance dans le territoire de la cité de Hoaicie, jusqu'à la Province de Quangsi; il y a encore à present un peuple sauvage qui ne reconnoist point l'Empereur de la Chine.

Isles.

Au Zud-est de Quangcheu on voit l'Isle de Pipa, & une autre au Levant nommée Liechi, qui a bien cinquante stades.

Proche de Tunguon est l'Isle de Xanhu, c'est à dire du coral, à cause qu'un pescheur en tira autrefois une branche de coral rouge.

La seconde Ville XAOCHEV.

IL n'est fait mention de cette ville que sur la fin de la famille de Cheva; pour lors on l'appelloit Pegao: elle vint apres sous l'obeïssance des Rois de çu: sous la famille de Cina elle fut comprise dans les terres de Nanhai; la famille de Hana la nomma Queyang; pour le nom qu'elle a eu depuis, elle l'a receu de la famille de Tanga. Le R. P. Trigaut la descrit un peu au long, mais fort elegamment, selon sa coustume: La ville de Xaocheu, dit-il, est entre deux rivieres navigables, qui s'assemblent icy & se joignent, l'une est au Levant, & vient de la ville de Nanhiung; l'autre vient de la Province de Huquang, & est au couchant de la ville. Mais comme ces rivieres laissoient peu d'espace pour bastir, son peuple s'est étendu sur les bords de ces rivieres. Le bord qui est au couchant, est plus habité, & est joint à la ville par un pont de bateaux. On compte cinq mille familles dans cette ville. Ce pays est tout à fait fertile en ris, pommes, poissons, bestail & herbages, l'air mal sain, rude & grossier. Il adjouste un peu plus bas. Il y a un convent de plus de mille sacrificateurs dans une fort belle campagne, environnée de tous costez d'agreables costeaux. Sur l'un de ces costeaux est le bastiment de leur Saint nommé Lausu, qui avoit passé sa vie dans la retraitte, chargé d'une grosse chaisne de fer, il criblojt tous les jours autant d'orge qu'il en faut pour cent Moines, & a donné sujet à cette fondation: ils disent que les vers s'estans mis dans les endroits de son corps où la chaisne portoit, s'il en tomboit quelqu'un il le ramassoit avec soin, le remettoit à l'endroit d'où il estoit tombé, & luy demandoit, pourquoy me quittes-tu, est-ce que tu ne trouves plus à manger sur moy? te traitay-je mal? Dans ce convent on garde son corps, où l'on vient en pelerinage de toute l'Empire. Ces sacrificateurs ou moines sont divisez en douze classes, qui ont chacune leur Prefet, & un Superieur de toute la maison.

Noms anciens.

Au liu. 3. chap. 1.

La montagne où est ce convent se nomme Nanhoa; la fontaine qui y prend sa source s'appelle çao, & est au Zud-est de Xao. On compte dans cette ville trois autres temples. La Compagnie de Iesus y a aussi eu autrefois une Eglise.

Ce pays est presque par tout montagneux, aussi le nomment-t'ils la Porte Septentrionale du Royaume de Iue; il contient six citez, Xaocheu, 2. Lochang, 3. Ginmhoa, 4. Iuyuen, 5. Vngyuen, 6. Ingte.

Proche de Lochang est la montagne de Chang, où il croist des roseaux noirs, dont on fait des flutes, & plusieurs autres instrumens qu'on croiroit estre d'ebene.

Les montagnes.

La montagne de Lichi est proche de Vngyuen: il y a un lac qui se forme de huit petits ruisseaux, son eau est estimée medicinale.

La riviere qui est au Midy se nomme Siang ou Kio, elle vient de la conjonction des rivieres de Chin & de Vu; la premiere descend de Nanhiung, & l'autre de Quangsi. Le lieu où elles s'assemblent est fort à craindre à cause des naufrages qui s'y font; ce danger a fait bastir au bord un temple, où les matelots font leurs offrandes pour obtenir une navigation heureuse.

Les rivieres.

Proche de Ginhoa est le ruisseau de Kinxe: les habitans coupent & divisent en des filets si deliez & si menus les roseaux qui sont sur ses bords, qu'ils en peuvent mesme faire des habits.

Le ruisseau de Tao, c'est à dire des pavies, est proche de Ingte; il y a beaucoup de cette sorte d'arbres plantez sur ses bords.

La troisiéme Ville NANHIVNG.

CEux qui remontent la riviere de Chin, voyent de loin la ville de Nanhiung; aussi est-elle proche de sa source & la plus septentrionale de cette Province. Cette ville est fort marchande, quoy que toutes les marchandises qui y entrent soient portées par des portefaix qui ont un jour de chemin à faire; les marchands y payent des droits, mais de peu de chose, en quoy les plus habiles de l'Europe trouveront à apprendre d'un peuple qu'on a cy-devant fait passer pour barbare. On ne tire ny ne desbarque jamais les marchandises des vaisseaux pour les visiter, pourveu que les marchands fassent voir leurs livres, où le nombre des marchandises est marqué; les voyageurs qui ne sont point marchands ne payent rien pour les marchandises; & les Chinois ne sçavent ce que c'est de foüiller les gens, ny de les faire deshabiller pour voir s'ils portent des hardes qui doivent quelque droit.

Chemin applani. Ce ne sont que montagnes aux environs de cette ville. Celle de Muilin rendoit autrefois ce chemin fort difficile: un Gouverneur de la ville fit sauter à ses despens, & rendit tout le chemin si aisé, que les hommes à cheval & les porteurs de chaise y passent fort aisément. Les Chinois par une reconnoissance fort raisonnable ont basty un temple à ce Gouverneur, où on luy brusle tousjours de l'encens. On void aussi une fort belle tour à neuf estages sur le plus haut de ce chemin.

Noms anciens. Ce pays reconnoissoit autrefois les Rois de çu sous la famille de Cina: il estoit de Nanhai, sous celle d'Hana de Queiyang; Nanhiung s'appelloit pour lors Hiungcheu; la famille de Sunga luy a donné le nom qu'elle a à present. Cette ville ne commande qu'à deux citez, à Nanhiung, & à Xihing.

On trouve dans ce pays une sorte de pierre si dure, qu'on en peut faire des haches & des couteaux; il y a aussi une petite pierre qui ressemble fort à l'encre de la Chine; l'on s'en sert comme nous faisons du crayon ou pierre noire.

Les montagnes. Muilin est cette montagne, où est le temple de Iunfung, dedié au Gouverneur Changkieulingus qui la fit applanir.

Tienfung montagne fort haute & fort grande, au Nord de la ville; la montagne de Siecung est l'une des plus belles de la Chine proche de Xihing.

Les rivieres. La riviere de Chin prend icy sa source, elle coupe toute cette Province par le milieu: elle change souvent de nom, tantost on l'appelle Siang, & tantost Kio.

La riviere de Mekiang ou d'encre; car l'eau en est fort noire, a de tres-excellens poissons.

La quatriéme Ville HOEICHEV.

La qualité de son fonds. LE territoire de cette ville est estimé le meilleur de toute cette Province: il est découvert, & le fonds en est gras; il y a quantité de sources d'eaux.

Les citez qui en relevent. On y compte dix citez, Hoeicheu, 2. Polo, 3. Haifung, 4. Hoiuen, 5. Lungchuen, 6. Changlo, 7. Hingning, 8. Hoping, 9. Changning, 10 Iunggan.

Noms anciens. Leanghus la nomma Leanghoa; Suius Lungcheu; la famille de Tanga Haifung; mais celle de Sunga luy a donné le nom qu'elle garde encore à present. Elle est proche de la mer, aussi abonde-t-elle en poissons, en huistres, escrevisses, & en cancres ou crables de tres-bon goust.

Tortuës grosses comme des rochers. Cette mer produit des tortuës si grosses, qu'à les voir de loin on diroit que ce sont des escueils ou des rochers; ils passent plus loin, & disent qu'ils en ont veu qui portoient sur leurs dos des arbrisseaux & des herbes. Les Chinois se sçavent fort bien servir de l'escaille de tortuës, & en font mille jolies choses. On y pesche aussi l Hoangcioyú, qui est

un poisson jaune, ou plustost un oiseau : car durant l'Esté il vole sur les montagnes, quand l'Automne est passé il se jette dans la mer, & devient poisson; qui ne se pesche qu'en Hyver, & qui est fort delicat.

Hoangcioyú poisson jaune & oyseau tout ensemble.

L'on y remarque trois temples avec deux ponts : celuy qui est à l'orient de cette ville est de quarante grandes arcades, & joint les bords des deux rivieres qui s'y assemblent; & l'autre est au couchant, sur le lac de Fung, tout de pierre : ce lac est revestu tout au tour d'une digue de pierre avec des escluses, pour en faire sortir autant d'eau, qu'il en faut pour arrouser les champs semez de ris.

Lofeu est une montagne proche de Polo, & l'une des dix plus grandes de toute la Chine : elle se forme de la rencontre des montagnes de Lo & de Feu, & s'estend jusqu'au territoire de Houcheu : on dit qu'elle a trois mille six cens perches de haut, & trois cens stades de circuit, quinze costeaux qui vont en montant, & quatre cens trente-deux cavernes; sans parler d'une infinité d'autres choses que les Chinois y remarquent, tant ils sont grands observateurs des montagnes; mais comme cette curiosité va jusques à la superstition, je passe plusieurs de leurs remarques. Il y croist de fort longs roseaux & fort gros, dont les troncs ont par fois plus de dix palmes de circonference.

Les montagnes.

Roseaux qui sont fort gros.

La grande montagne de Ho est proche de Lungchüen, l'on y compte trois cens septante-deux costeaux.

La riviere de Tung prend sa source dans les montagnes de la ville de Cancheu dans la Province de Kiangsi, elle passe par la cité de Hayuen & par Hoeicheu, & delà entre dans la mer.

Les rivieres.

Le lac de Fung est au couchant de la ville, il a dix stades de circuit, avec deux Isles, où les habitans ont fait bastir quelques maisons pour s'y divertir. Ce lac est revestu d'une digue de pierre tout à l'entour : il y a un pont qui le partage par le milieu, & qui va d'une Isle à l'autre, & les joint à ses bords : le rivage est orné de beaux arbres qu'on y a plantez, avec des jardins de plaisance; retraites tres propres pour ceux qui veulent estudier.

La cinquiéme Ville CHAOCHEV.

CE pays est le plus oriental de toute la Province, & n'est separé de celle de Fokien, que par des montagnes; il y a des eaux qui rendent ce terroir fertile, si ce n'est en peu de lieux où il est couvert de pierres & de rochers. Cette ville commande à dix citez, Chaocheu, 2. Chaoyang, 3. Kieyang, 4. Chinghiang, 5. Iaoping, 6. Tapu, 7. Hoeilai, 8. Cinghai, 9. Puning, 10. Pingyven.

Les citez.

Le flux & reflux de la mer va jusques sous les murailles de cette ville : elle a au Levant un pont nommé Cichuen fort magnifique, dont la largeur est de cinq perches, & la longueur de quatre-vingt : il est sur la riviere de Go : il y a aussi deux temples remarquables.

Sous le Roy Cyn Chaocheu se nommoit Ygan, Leangus l'appella Ingcheu; Suius luy a donné le nom qu'elle a à present; la famille de Tanga la nomma Chaoyang; mais celle de Taiminga luy a rendu son nom de Chaocheu.

Noms anciens.

La montagne de Sangpu est proche de Kieyang, elle va jusques à la mer, au bord de laquelle elle pousse un sommet extrémement haut : on dit qu'il s'y trouve des fleurs & des oiseaux fort rares, qui ne se trouvent point ailleurs.

Les montagnes les plus notables.

Proche de Kieyang est une montagne qui porte le mesme nom, & se divise en deux branches, dont l'une va vers la cité de Hingning, & l'autre vers celle de Haifung.

La montagne de Pehoa est proche de Hoeilai, elle tire son nom des fleurs,

car aussi en produit-elle toute l'année de differentes, selon la diversité des saisons.

Proche de Chinghiang il y a de grandes montagnes avec de grands precipices, où ils disent qu'il s'y est perdu beaucoup de gens, qui y estoient allez pour en faire la recherche.

Les rivieres. Au Levant de la ville est le lac de Tung, & un autre au Couchant, nommé Si: chacun d'eux a environ dix stades: les forests, les costeaux & les bastimens qu'on y voit, en rendent la veüe fort agreable.

La riviere de ço est au levant de cette ville, il s'y trouve des Crocodyles.

La sixiéme Ville CHAOKING.

Noblesse de cette ville. VN Gouverneur de deux grandes Provinces y fait sa residence: elle est considerable par ses edifices & par cette grande riviere, qui en sortant de la Province de Quangsi, s'enfle d'une grande quantité d'eaux, & passe par cette ville vers le Midy. Hors de la ville vers l'Orient, sur le bord de la riviere on voit une tour à neuf estages fort superbe, qui est une de celles dont ce peuple, par une superstition fort ancienne parmi eux, s'est imaginé que dependoit la felicité & le bonheur du pays. Il y a aussi un temple fort magnifique, où l'on *Statuë fort rare.* voit la statuë d'un Gouverneur: la coustume est fort ordinaire à ces peuples, de faire paroistre par là leur reconnoissance & leur gratitude à la memoire des Gouverneurs qui les ont bien traitez. Hors de la ville il y a un village, ou plûtost un faux-bourg planté de fort beaux arbres & rempli de jardins. La ville commande à onze citez, Chaoking, 2. Suhoei, 3. Sinhing, 4. Yangchun, 5. Yangkiang, 6. Caoming, 7. Genping, 8. Tekingo, 9. Quangning, 10. Fuchuen, 11. Caikien.

Des Paons. On trouve dans ce pays quantité de Paons, sauvages & privez, qui sont rares dans les autres Provinces, & on les y porte d'icy. Il y a une riviere où on pes-*Poisson vache.* che un poisson, que ceux de la Chine nomment la vache qui nage: elle vient souvent à terre, & se bat parfois contre les vaches domestiques, qu'elle heurte de sa corne, mais quand elle a demeuré long temps hors de l'eau, sa corne s'amollit, & l'oblige à se retirer dans l'eau, où elle recouvre sa premiere dureté. Ce pays *Bois rares.* produit aussi beaucoup de bois d'Aquila, & celuy que les Portugais nomment *Pao de rosa*, ou bois de rose, dont ils se servent d'ordinaire pour faire des tables, des chaires, & autres ameublemens: c'est le meilleur bois de cette espece qui se puisse trouver; car il est d'un noir qui tire sur le rouge, marqué de veines, & peint naturellement, comme de la main du plus habile peintre du monde.

Ce pays, sous la famille Imperiale de Cheva estoit du Peago, sous celle de *Noms anciens.* Cina du Nanhai: Leangus le nomma Caoyang, & Suius Sigan; la famille de Tanga l'appella Xuicheu; pour le nom qu'il a à present, c'est de celle de Sunga qu'il le tient.

Les montagnes. Au Nord de la ville est la montagne de Ting: ils disent qu'il y a une roche de deux cens perches de hauteur.

Exemple de chasteté. La montagne de Chin ou de la Chasteté, à cause d'une jeune fille qui y garda sa chasteté jusques à la mort: elle s'enfuit dans cette montagne aprés la mort d'un homme à qui elle avoit esté promise, & qui fut tué sur le point de l'épouser, elle s'y retira, ses parens la voulant contraindre de se marier à un autre. Cette montagne est dans le territoire de la cité de Suhoei, où il y a encore un autre temple dedié à cette fille; tant cette nation a d'estime pour ces exemples de vertu, qui y sont fort rares & extraordinaires.

Fontaine admirable. Proche de Sinhing est la montagne de Tienlu, pleine de cavernes, & dont la veuë donne de l'horreur; on dit qu'il y a une fontaine ou plustost un estang, où si on jette la moindre petite pierre, on entend aussi-tost un bruit comme

d'un tonnerre, que l'air se brouille incontinent, & qu'il tombe de la pluye; on l'appelle l'estang du dragon. On rapporte la mesme chose d'un lac qui est dans les Alpes.

Hailing est le nom d'une montagne ou d'une Isle qui a trois cens stades; elle se nomme aussi Locheu, & est proche de la cité de Yangkiang.

Caoleang est une montagne proche de Teking, elle produit de grands arbres qu'ils appellent bois de fer, à cause de la dureté & de la pesanteur de leur bois.

La septiéme Ville KAOCHEV.

CE pays a esté autrefois aux Rois de Iue : quand la famille de Cina les eut défaits, elle le mit dans le ressort de Nanhai: la famille de Hana nomma cette ville Caoking; pour le nom qu'elle a à present, c'est le Roy Leangus qui le luy a donné. Elle gouverne six citez, & est bordée de la mer, & des montagnes qui la renferment comme autant de murailles: ses citez sont, Kaocheu, 2. Tienpe, 3. Sing, 4. Hoa o, 5. Vuchuen, 6. Xeching.

Noms anciens.

On y trouve quantité de paons, & d'excellens oiseaux pour la volerie : on y tire aussi des pierres qui sont comme du marbre, qui se taillent en fueilles, dont ceux de la Chine se servent pour faire des tables & autres semblables ameublemens; elles representent naturellement des montagnes, des eaux & des paysages. Les habitans du pays peschent des perles dans la mer qui en est proche. La pesche qui se fait entre cette Province & l'Isle de Hanan est fort ancienne: on y trouve aussi une sorte de poisson, qui a quatre yeux, six pieds, & qui a en quelque sorte la forme d'un foye: les Chinois asseurent que ce poisson crache des perles, peut-estre que ce poisson avale les huistres, & rend aprés les perles.

Poisson qui a quatre yeux.

Ils écrivent aussi qu'il y a un autre animal dans cette mer, qui a la teste d'un oiseau & la queuë d'un poisson, & qu'on trouve dedans certaines petites pierres precieuses; il est tres-vray qu'il y a de certains cancres de mer qu'on prend vifs dans l'eau, entre cette ville & l'Isle de Hainan, qui ne different presque point des cancres ordinaires, si ce n'est que tout aussi-tost qu'on les tire de l'eau & qu'ils sentent l'air, ils s'endurcissent comme les pierres les plus dures, conservant leur premiere forme de cancres. Les Portugais & ceux de la Chine s'en servent contre les fievres chaudes. Il y en a de cette mesme espece dans un certain lac de l'Isle de Hainan.

Cancres qui deviennent pierres.

Le flux & reflux de la mer monte jusqu'à Kaocheu par la riviere de Lien, de façon que les navires y peuvent entrer; de là vient l'abondance de cette Ville.

La montagne de Feu est au levant de cette ville: elle est si haute, qu'on asseure qu'il n'y a eu que le sommet seul de cette montagne qui ait surpassé les eaux au temps du deluge de la Chine; & que ce fut là que quelques hommes se sauverent.

Les montagnes.

La montagne de Caoleang est proche de Tienpe; ceux qui y demeurent n'ont point à craindre les chaleurs de l'Esté, ni le froid de l'Hyver, tant elle est temperée.

Proche de la cité de Hoa ils decrivent une montagne nommée Pao, c'est à dire la precieuse, qui fournit un lieu de divertissement à ses habitans.

La huitiéme Ville LIENCHEV.

CETTE ville gouverne quatre citez, Lieucheu, 2. King o, 3. Lingxan, 4. Xelien. C'est le pays le plus occidental de la Province de Quantung, il touche au Royaume de Tungking, dont il n'est separé que par des monta-

gnes & par la riviere de King : on a bien de la peine à entrer dans Tungking, à cause que les montagnes en sont inaccessibles ; il semble que la nature ait separé ces deux pays. Ceux de Tungking n'ont pas laissé d'y adjouster l'artifice, & se sont mis assez à couvert de ce costé là des forces des Chinois.

Ses anciens noms. Ce pays estoit autrefois de Nangao, la famille de Cina l'avoit placé dans le pays de Siang ; celle de Hana le nomma Hopu, & Suius Hocheu ; c'est la famille de Tanga, qui luy a donné la premiere le nom qu'elle a, celle de Sunga le changea pour celuy de Taiping ; mais la famille de Taiminga luy redonna son nom de Liencheu.

On tire de ce pays des paons, des perles, & plusieurs beaux ouvrages d'escaille de tortuës. Il y a deux temples considerables.

Les montagnes. Au Nord de la ville est une fort grande montagne, où il y a un destour extremement caché, on le nomme Vhoang : voicy le conte que les Chinois en font ; ils disent qu'on y void des fruits qui ne se trouveront jamais ailleurs, qu'il est permis d'en manger, mais non pas d'en emporter ; qu'autrement on ne pourroit jamais trouver le chemin pour sortir des detours de cette montagne ; ne seroit-ce point quelqu'un de ces pays de Lotophages ? certes la fable y a assez de rapport.

La cité de King a la montagne de Heng tout proche de son fossé.

La montagne de Loyang est proche de Lingxan, si haute au reste qu'il faut mettre deux jours entiers pour aller jusqu'au sommet : le chemin est fort difficile de la cité de King en tirant vers le couchant par les montagnes. Lors que Mayúenus prit les armes pour se rendre maistre de Tungking, il y dressa des colomnes d'airain pour reconnoistre le chemin en retournant : on en void encore une, comme on descend du sommet de Fuenmao, où sont les bornes entre le Tungking & la Chine.

Les rivieres. Liencheu a la mer au Zud-est : il y a un fort bel havre pour les vaisseaux, nommé le port de Chung.

La riviere de King prend sa source dans les confins de la Province de Quangsi, & de là passe à l'orient de la cité de King, à qui elle donne le nom, & entre dans la mer par une fort large embouchure.

La riviere de Lungmuen prend sa source dans les montagnes qui sont au couchant de la cité de King, & puis passe dans le Royaume de Tungking.

Il y a cinq petits lacs nommez V, qui environnent la cité de King.

La neufiéme Ville LVICHEV.

Sa situatiõ. LVICHEV est située dans un fonds fort agreable, & la plus fertile & abondante de toutes les villes occidentales de cette Province ; elle a la mer à l'Orient : le tonnerre a donné le nom à cette ville ; ils disent qu'il fit sortir une agreable fontaine d'une montagne ; les habitans y ont basty un magnifique temple à l'esprit ou au dieu des foudres ; *Opinion de ceux de la Chine touchant. le foudre.* ils croyent que la foudre est une piece de marteau rompu, & que c'est ce marteau qui fait le bruit de la foudre ; le tonnerre y gronde presque toute l'année. Cette ville est aussi embellie du lac de Lohu, qui est à son couchant, dont il s'en forme un autre dans la ville par le moyen d'un canal qu'on a tiré du premier. Elle a trois citez sous sa jurisdiction, Luicheu, 2. Suiki, 3. Siúuen. *Noms anciens.* On l'appelloit anciennement le pays de Gao, & sous la famille de Hana Siúuen ; Leangus le nomma Hocheu ; pour le nom qu'elle a à present, c'est la famille de Taiminga qui le luy a donné.

Vn poisson vache, qui court fort viste. On tire de ce pays des poissons, des paons, & des perles : il y aussi un animal que les Chinois nomment la vache, qui va viste : il se defend d'une corne fort longue & ronde qu'il a sur son front : ils disent qu'il peut faire plus de trois cens stades en un jour. *Vne sorte d'osier qui s'appelle la* Il croist dans tous ces pays cette sorte d'osier si admirable, que les Chinois nomment Teng, & les Portugais la rouë ; vous diriez que c'est

une corde naturellement entortillée; ces fions sont fort longs, il rampe & traisne par terre comme une corde; cet osier a des espines, il est verd, & a de longues fueilles; il n'est pas tout à fait si gros que le doigt: il s'estend de la longueur d'une stade; & il y en a si grande quantité sur les montagnes, que cette plante venant à s'entortiller, embarrasse en sorte le passage, que les cerfs mesmes n'y sçauroient passer. Cet osier est tres-souple, il ne se rompt pas aisément, aussi a-t'on accoustumé d'en faire des cables & des cordages de navires: on le coupe aussi, & on le separe en filets fort menus & deliez, dont on fait des corbeilles, des paniers, des clayes, des sieges & autres choses semblables; mais sur tout des nattes fort commodes, qui servent de matelats à la plus part des Chinois; cette garniture de lit est tousjours nette, ils en forment aussi des lits de repos, & des coussins qu'ils parfument.

Rouë & son usage.

La montagne de Kinglui, où le foudre fit foudre une fontaine, est au Midy de cette ville.

Les montagnes.

Tafunglai est une montagne proche de Suixi, en une Isle qui est dans la mer, qui a bien septante stades de circuit. Il y a huit gros bourgs qui sont fort peuplez, où tout le monde s'occupe à pescher des perles.

La mer entre dans cette ville à l'orient; le lac de Lohu luy est au couchant, il se nomme aussi le lac de Si.

Les rivieres.

La dixiéme Ville KIVNCHEV.

IL faut passer un bras de mer pour venir dans cette ville; car elle est dans l'Isle de Hainan, située sur un promontoire qui regarde le levant, tellement que les vaisseaux peuvent venir aisément iusques sous ses murailles. Elle est la capitale de l'Isle, & a jurisdiction sur treize citez qui sont aussi dans cette Isle, Kieuncheu, 2. Chingyu, 3. Lincao, 4. Tingan, 5. Venchang, 6. Hoeitung, 7. Lohoei, 8. Cheon o, 9. Changhoa, 10. Van o, 11. Lingxui, 12. Yai, o, 13. Cangen. Cette Isle est presque toute couverte de montagnes & de vieilles forests, & abonde en tout ce qui est necessaire aux besoins de la vie. Les places, qui sont sur le rivage dependent des Chinois, & obeissent à l'Empire. Pour ceux qui sont au cœur du pays, ils sont libres, sans reconnoistre les Gouverneurs de la Chine, se contentans de negocier avec les Chinois, qui demeurent sur le rivage, dont ils tirent principalement du sel & des habits. Les Chinois escrivent qu'il y a des mines d'or & d'argent dans les montagnes; toutefois ces montagnards n'en veulent pas tirer, ou à tout le moins ne s'en soucient gueres; ils amassent bien à la verité un peu d'or çà & là dans le sable des rivieres. Il ne se trouve point ailleurs tant de perles que sur les rivages de l'Isle du costé du Septentrion. Le bois d'Aquila, qui est un bois de senteur, croist dans les montagnes; comme aussi l'Ebene, le bois de Rose, & celuy qu'on nomme d'ordinaire bois de Bresil, dont ils se servent dans toute la Chine pour en faire leurs teintures: il y croist aussi par tout des noix d'Indes, des grosses & des petites, & un autre fruit estimé le plus gros du monde, appellé Iaca dans les Indes: à cause de sa grosseur il ne croist pas sur les branches des arbres, quoy qu'il en ait pourtant d'assez grosses, mais sur le tronc mesme; comme si les branches craignoient de ne pouvoir supporter une si pesante charge: l'escorce du fruit est si dure & si epaisse, qu'il est besoin d'une hache pour la fendre & pour l'ouvrir; il y a dedans quantité de logettes qui contiennent une chair jaune; quand elle est meure, elle est fort douce & agreable; si on la cuit dans les cendres, elle a le mesme goust qu'ont nos chastaignes. Cette Isle produit aussi par tout de l'osier ou de la rouë, dont nous avons fait mention cy-dessus; mais sur tout de celle qu'on nomme osier blanc: elle est aussi pleine de cerfs, de diverses sortes d'oiseaux, de quantité d'animaux privez, & aussi de bestes sauvages. Les Chinois prenent des Baleines au Se-

Les citez.

Bois d'Aigle & de Bresil.

Iaca le plus gros fruit du monde.

ptentrion de l'Isle, de la mesme façon que les Hollandois les peschent vers le Nord proche de Groenland : ils en tirent une huile dont ils se servent diversement. Il y a une merveilleuse herbe qu'ils appellent Chifung, c'est à dire qui monstre le vent ; car les gens de mer asseurent qu'ils peuvent sçavoir toute l'année en quel temps il y aura de grands vents, en observant les nœuds de cette herbe ; car moins il y a de nœuds, moins doit-on craindre les tempestes cette année ; ils adjoustent, que par la distance des nœuds de la racine ils peuvent mesme predire en quel temps les tempestes doivent arriver.

l'Herbe de Chifung.

Les Chinois disent que cette Isle a mille stades. La Compagnie de IESVS y a des Eglises, avec un grand nombre de Chrestiens. Autrefois on la nommoit la terre de Gao, avant qu'elle fust sous l'obeïssance des Chinois. Ce grand Empereur Hiaovus de la famille de Hana s'en est rendu maistre le premier ; & parce qu'il y trouva quantité de perles, il la nomma Chuyai, & y bastit une ville, qui est celle qui se nomme à present Kiuncheu ; car Chuyai signifie le rivage aux perles : Leangus l'appella Yaicheu ; pour le nom qu'elle a à present, c'est la famille de Tanga qui le luy a donné, il vient de Kiún, qui signifie marbre rouge, dont il y en a beaucoup. Toute cette Isle se nomme communément Hainan, c'est à dire au Midy de la mer.

Abondance de perles.

Noms anciens.

Au Zud-est de la ville est la montagne de Tao, la vingt-quatriesme entre les celebres de Taoxu, il en sort un ruisseau qui fait trente-six destours.

Les montagnes.

Au Midy est la montagne de Kiún, où l'on trouve du marbre rouge, dont la ville tire son nom.

Proche de Lincao est la montagne de Pisie, fameuse pour les contes fabuleux que les Chinois en font ; car ils disent qu'il s'y trouve un animal extremement rusé, qui a la forme d'un chien ; & ils veulent que ç'ait esté un de ces animaux, qui conduisit autrefois l'armée de ces Insulaires par des routes & des chemins inconnus, pour couper chemin à leurs ennemis les peuples de Cochinchina, qui estoient entrez dans leur Isle ; qu'ainsi ceux de l'Isle remporterent & obtinrent une fort grande victoire ; & en ce mesme endroit ils bastirent un temple à l'honneur de cet animal.

Animal fort rusé, à qui on a dedié un temple.

Proche de la cité de Van est l'Isle de Tocheu, qui a cent stades. Il y a une montagne qui va au de là des nuës. Il y en a une autre proche de la cité de Yai, qui s'appelle Hoeifung : on assure qu'elle est au dessus de la region de l'air où la pluye se forme, aussi la nomme-on Hoeifung, c'est à dire qui appaise le vent.

Pour ce qui est de la mer le long de la coste de la cité de Kiún, les Geographes Chinois escrivent qu'elle a cecy de remarquable ; c'est qu'on n'y apperçoit point le flux ny le reflux de la mer, qui toutefois est fort sensible dans les autres endroits qui en sont proche, mais que l'eau monte durant quinze jours vers l'orient, & descend le reste du mois vers le couchant.

Les rivieres.

Le lac de Tung est proche de la ville au levant ; ce lac s'est formé en un lieu où la terre s'entr'ouvrit & engloutit une grande ville.

Les Forts.

ON compte dix Forts, 1. Taching, 2. Tung o, 3. Hanxan, 4. Cinghai, 5. Kiaçu, 6. Kiexe, 7. Ciexing, 8. Hiung, 9. Iungching, 10. Ciunling.

LA TREIZIE'ME PROVINCE DE QVANGSI.

CETTE Province ne peut pas entrer en comparaison avec les precedentes, pour sa grandeur, pour le commerce, ny pour sa beauté; elle est passablement pourveuë de ce qui est necessaire à la vie. Elle a onze villes avec une ville de guerre, & quatre-vingt dix-neuf citez sous leur dependance. Tout ce pays est montagneux, hormis celuy qui approche le plus du Midy, & qui va jusqu'au bord de la mer, où tout est fort bien cultivé, à cause que le fonds & le terroir est plat, & que l'air y est plus doux. Le quartier qui tire vers le Midy n'est point sujet à l'Empereur de la Chine, une partie est du Royaume de Tungking. Ces lieux sont distinguez dans la carte par des lignes ponctuées, d'avec ceux qui appartiennent aux Chinois.

Les rivieres. Cette Province est arrousée de plusieurs grosses rivieres, & elle en reçoit quelques-unes qui viennent des autres Provinces, comme aussi elle donne la naissance à d'autres rivieres qui y prennent leur source, considerables en ce qu'elles se joignent & se rendent toutes au mesme lieu vers l'Orient de cette Province, comme si c'estoit par un dessein formé, tant celles qui vont du Septentrion au Midy, que celles qui passent du couchant vers l'Orient, car s'estant vnies ensemble, elles se jettent avec impetuosité dans la Province voisine de Quangtung.

Ses bornes & limites. Les limites de cette Province sont à l'Orient & au Zud-est, & plus avant vers le Midy; la Province de Quangtung: au Zud-ouest elle confine au Royaume de Tungking ou de Ganan; la Province de Iunnan la borne au couchant; au Nord-ouest elle aboutit à celle de Queicheu, la Province de Huquang borne le reste. La partie qui est vers le Septentrion est un peu plus rude & moins cultivée, à cause des montagnes qui y sont plus frequentes, plus hautes, & les bois presque par tout plus épais. Le pays est meilleur vers l'Orient, & a des rivieres navigables, bien qu'elles soient fort rapides; il y a des Chinois qui y demeurent, & qui reconnoissent l'Empereur; au couchant il n'y a que des montagnes qui ne sont aucunement sujetes à la Chine. *Nombre des hommes.* Dans le roolle de tout l'Empire de la Chine, on trouve qu'il y a dans cette Province 186719. familles, & 1054760. hommes: le tribut du ris est de 431359. facs.

Avant cette derniere guerre des Tartares, dont nous avons veu la funeste tragedie, l'Evangile n'avoit point penetré dans cette Province; mais le dernier Empereur s'y estant retiré avec plusieurs de ses principaux Officiers qui estoient Chrestiens, nos Peres eurent par là une occasion favorable de le prescher, comme nous le dirons cy-apres.

La carte fait assez voir la commodité que toute cette Province tire des rivieres & des eaux qui l'arrousent: pour moy je ne croy pas qu'on puisse trouver ailleurs un pays qui ressemble à cetui-cy. La grande riviere de Ly borne la partie Meridionale de cette Province; celle de Puon la coupe par le milieu, & coule aussi du couchant au levant; celle de Tugni autrement la Gauche, & celle de ço arrou-

sent tout le reste & y font plusieurs detours; de sorte qu'il ne se peut rien ajouster au plaisir & à la commodité qu'on en reçoit : toutes ces rivieres s'assemblent enfin proche de la ville de Gucheu, & de là elles entrent dans la Province de Quangtung.

La premiere ou capitale Ville QVEILIN.

AVANT que ce pays fust sous l'obeïssance des Empereurs de la Chine, il estoit de la Seigneurie de Pegao, & c'estoient pour lors les dernieres terres de cet Empire vers le Septentrion, c'estoient aussi les bornes du Royaume de çu. Ceux de la famille de Cina ont esté les premiers, qui aprés s'en estre rendus les maistres, les ont nommées Queilin ; Leangus les appella Queicheu, la famille de Tanga Kienling, celle de Sunga Cingkiang ; la famille de Taiminga luy a rendu le nom de Cingkiang, qu'elle tient principalement des fleurs de Quei. L'on en trouve par toute la Chine, mais plus dans cette Province, & sur tout dans le territoire de cette ville ; c'est de là qu'elle tire son nom de Queilin, qui signifie une forest de fleurs de Quei. Cette fleur naist sur un arbre fort haut, les fueilles ressemblent à celles d'un laurier ou d'un arbre de canelle, la fleur est fort petite, jaune, & vient par bouquets, elle se conserve sur l'arbre fort long temps sans se flaistrir ; lors qu'elle tombe, l'arbre pousse au bout d'un mois, une nouvelle fleur en Automne ; elle rend une odeur si agreable, qu'elle parfume tout le pays où ces arbres croissent. Ie n'ay pû luy trouver de nom en Latin ; c'est de cette fleur dont les Turcs se servent pour teindre le crin de leurs chevaux, aprés l'avoir fait tremper dans du suc de limons ; ceux de la Chine en servent sur leurs tables au dessert.

Ses anciens noms.

La fleur de Quei.

Queilin est proche de la riviere de Quei ou de Ly, à l'Orient ; cette riviere passe avec une tres-grande rapidité au travers de vallées fort étroites. Queilin a neuf citez sujettes, Queilin, 2. Hingan, 3. Lingchuen, 4. Yangso, 5 Iungning, 6. Iungso, 7. Yning, 8. Cinen o, 9. Quonyang.

Sa situation & ses citez.

Il y a un Lieutenant qui y fait sa residence, & un petit Roy descendu de la famille de Taiminga. Dans cette derniere guerre contre les Tartares, les Chinois, qu'ils n'ont pas encore subjuguez, l'ont éleu pour l'Empereur ; il se nomme Iunglie, est maistre de cette Province, & fait encore quelque resistance aux Tartares ; c'est le sixiéme des Empereurs que les Chinois ont choisi successivement en divers endroits pour faire teste aux Tartares qui ont fait mourir les autres comme c'est leur coustume ; mais cetuy-cy se defend encore avec beaucoup de courage. Sa mere, sa femme, & son fils font profession de la Religion Chrestienne, pour laquelle il n'a pas d'averfion, ayant tousjours des Peres de nostre Societé prés de sa personne, & des principaux Officiers qui se sont rendus Chrestiens, comme on le peut voir dans plusieurs relations des Peres de nostre Compagnie, qui parlent aussi d'un Ambassadeur que la mere de cet Empereur envoya au Pape. On prend en ce pays des oiseaux dont les plumes sont de diverses couleurs, tres-vives : ceux de la Chine les entrelacent dans leurs estoffes & draps de soye. On y tire aussi de fort bonnes pierres, dont les Chinois se servent pour preparer leur encre, qu'ils employent avec un pinceau & non pas avec la plume, & peignent bien plus mignonement & proprement leurs lettres & caracteres, que s'ils escrivoient avec une plume.

Iunglie dernier Empereur de la Chine, dont la mere, la femme, & le fils sont Chrestiens.

Oiseaux de diverses couleurs.

Il y trois temples remarquables dediez aux Heros, & un puits proche de Hingan, dont la qualité est merveilleuse, la moitié de l'eau en est trouble, & l'autre claire comme cristal ; que si on les mesle ensemble, elles se separent, & chacune reprend sa premiere qualité.

Puits d'une qualité admirable.

La montagne de Quei est au Nord de la ville ; elle a ce nom à cause de la

Les montagnes.

quantité d'arbres de Quei, c'est de là que la ville mesme tire son nom : le fonds où ces arbres croissent n'en souffre point d'autres.

La montagne de Tosieu est proche de Queilin : il y a un lieu fort propre pour les speculations des gens de lettres.

La montagne de Ly est au Zud-est, elle a la figure d'un elephant, & elle est sur le bord de la riviere.

La montagne de Xin est au Nord-est, elle a trois sommets qui sont fort hauts : sur l'un de ces sommets l'on voit un Palais, qui est au dessus des nuës.

La montagne de Haiyang est proche de Hinggan, elle s'avance jusques vers Lingchuen, il y a une caverne pleine d'eau, où on trouve des poissons à quatre pieds, & qui ont une corne dont ils heurtent : ce peuple superstitieux dit que le dragon en fait ses delices ; c'est pourquoy ils n'osent en tuer aucun.

Poisson qui frappe de la corne.

La montagne de Hoa est sur le bord de la riviere de Quei proche de Yangso. Hoa signifie la fleur, epitete qui luy convient assez à cause de la diversité des couleurs qu'on y remaque.

Prés de Iungso est la montagne de Fungçao, c'est à dire nid du Phœnix. On écrit qu'il s'y trouva autrefois une pierre d'un prix inestimable.

Proche de la cité de Civen est la montagne de Siang, où on voit un magnifique temple avec un convent.

Comme on va de la ville vers le Septentrion, il y a un chemin qui vá en montant par les montagnes, au bout duquel on trouve sept eminences ou collines disposées comme les estoiles de la grande ourse qui est au Ciel ; c'est de là qu'elles tiennent le nom de Ciesing, c'est à dire les eminences des sept estoiles.

La riviere de Ly ou de Quei renferme la ville du Nord au Midy ; elle prend sa source dans les confins de la Province de Huquang, de là elle passe au travers des montagnes & des vallées, avec rapidité & un grand bruit qu'elle fait en tombant, elle amasse çà & là plusieurs ruisseaux & rivieres moins considerables. Le lac de Si contient soixante & dix arpens de terre, & est au couchant de la ville : on y void le costeau de In qu'on prendroit pour une Isle.

Les rivieres.

La seconde Ville LIEVCHEV.

LE territoire de cette ville, pour parler avec nostre autheur Chinois, est de grande estenduë, plein de montagnes, & a de belles eaux. Lieucheu signifie la ville aux saules ; elle a jurisdiction sur douze citez, Lieucheu, 2. Coyung, 3. Loching, 4. Lieuching, 5. Hoaiyuen, 6. Yung, 7. Lainpin, 8. Siango, 9. Vuciuen, 10. Pino, 11. Cienkiang, 12. Xanglin.

Ce pays dependoit anciennement de celuy de Pegao : sous la famille de Cina il estoit du ressort de Queilin, sous celle de Hana de celuy de Hyolin : le Roy Chin le nomma Siang ; la famille de Tanga le nomma premierement Lucing, & luy donna peu de temps aprés celuy de Lieucheu, qu'elle a gardé jusques à present. Elle produit des herbes qu'on recherche fort pour la medecine ; entre autres l'herbe de Pusu, qu'ils nomment l'immortelle, parce qu'on la peut garder tousjours verte. Elle a deux temples remarquables qui sont dediez aux Heros, l'un se nomme Lieuheu, proche du petit lac de Lochi, fameux pour ses pavillons & ses bastimens, où ceux de Lieucheu vont fort souvent se divertir.

Les anciens noms.

Ceux de la Chine estiment fort la cité Vuciven, à cause de la vivacité de l'esprit de ses habitans : aussi à chaque examen il y a plusieurs Docteurs à qui on donne des gouvernemens.

Les montagnes. La montagne de Sienye est au Midy de la ville: les Chinois y remarquent bien des raretez; une fort grande caverne entre autres, & un sommet fort haut, tout à plomb, & escarpé comme une muraille avec une maison de pierre, ou creux dans la roche, qui est une de ces remarques qui leur font principalement estimer les montagnes.

Sur le bord de la riviere & au Zud-est est la montagne de Hocio, separée des autres.

La montagne de Xintang est proche de la cité de Siang, fort haute & roide, de sorte qu'on a bien de la peine à y monter; il y a au sommet un lac fort agreable & fort poissonneux, environné de tous costez de fleurs & d'arbres: les Chinois qui sont naturellement tres-curieux, prennent la peine d'y monter: ils disent que ces hommes immortels, qu'ils nomment Xinçieu, y alloient fort souvent, attirez par la beauté du lieu.

Les rivieres. La riviere de Cin vient du territoire de Hoaiyuen, d'où elle descend & passe par Loyung, & par la cité de Siang.

La riviere de Lieu passe au couchant de Lieucheu; elle se nomme aussi la riviere de ço & de Kung: & prend sa source proche du chasteau de Cingping; de là ayant passé la ville de Tucho, elle entre dans cette Province par le territoire de Kingyuen.

La riviere de Tolo entre dans cette Province au couchant de la cité de Haiyuen, & puis continuant vers le Midy, elle se joint proche de la ville avec la riviere de ço; elle prend sa source dans la Province de Queicheu, vers le territoire de la ville de Liping, proche du Fort de Cheki.

La troisiéme Ville KINGYVEN.

CETTE ville est presque par tout environnée d'horribles montagnes: elle a dans son voisinage ces montagnes affreuses de la Province de Queicheu. Les rivieres de Tugm & de ço viennent de la Province de Queicheu, & entrent dans cette Province. Kingyven a neuf citez dans sa dependance, Kingyven, Tienho, 3. Sugen, 4. Hochio, 5. Hinching, 6. Nanchueno, 7. Lypo, 8. Tunglano, 9. Pangti.

Ce pays selon les autheurs Chinois produit de l'or; mais les habitans n'en amassent que dans les rivieres: on y trouve par tout de l'Areca, des petites noix d'Inde, & du fruit de Lichias: il a esté autrefois entre les terres de Pegao; sous la famille de Hana une partie appartenoit à Kiaochi, & l'autre aux Seigneuries *Noms anciens.* de Genan: la famille de Tanga nomma cette ville Gaocheu; la famille Imperiale de Sunga, luy a donné le nom qu'elle a à present. On y marque deux temples plus considerables que les autres.

Les montagnes. La montagne d'Y se fait remarquer par sa bassesse, qui paroist d'autant plus que les autres montagnes qui en sont proche sont fort hautes: elle est au Nord de Kingyven: l'on voit aussi de ce costé là la grande montagne de Tienmuen, ou la porte du Ciel, ainsi nommée à cause de ses deux sommets.

Les rivieres. La riviere de Lung passe au Septentrion de la ville, on la nomme aussi Cokiang & Lieu: nous en avons parlé cy-dessus.

La quatriéme Ville PINGLO.

PINGLO est bastie sur le bord oriental de la riviere de Ly qui passe dans le territoire de cette ville entre des vallées fort étroites & entrecoupées de rochers, où elle fait un tres-grand bruit: on y compte trois cens soixante sauts ou cheutes d'eau; c'est pourquoy à peine est-elle naviguable. Cette ville commande à huit citez, toutes environnées de fort grandes montagnes;

Pinglo, 2. Cunching, 3. Fuchuen, 4. Ho, 5. Lipu, 6. Siengin, 7. Iunggano, 8. Chaoping. Sous la famille de Cina cette ville estoit dans le pays de Queilin, celle de Hana l'appella çangéu, la famille de Tanga Locheu; la famille de Iuena luy a donné le nom qu'elle a à present.

Noms anciens.

On y trouve de cette cire blanche que font ces petits insectes dont j'ay parlé cy-dessus. Il s'y fait aussi une estoffe de feuilles rouges de musa: il y a par tout grande quantité de Lichias, dont les arbres ont donné à une cité le nom de Lipu.

Au Zud-ouest de la ville est la montagne de Cai, qui s'avance jusques vers Lipu. La montagne de Iung est fort grande & roide vers l'Orient: elle a neuf sommets fort rudes. Au couchant est celuy qu'ils nomment Monien, c'est à dire le sommet des yeux, à cause qu'il y a tout au haut une pierre qui represente naturellement deux gros yeux; car la prunelle s'y distingue aisément, & mesme les couleurs differentes des humeurs de nos yeux.

Les montagnes.

La montagne de Cin est proche de la cité de Fuchuen, où un coup de foudre ouvrit huit cavernes.

La montagne de Kiúe est proche de la cité de Ho, & se nomme ainsi à cause de la quantité d'oranges qui s'y trouve; car le mot de Kiúe signifie des oranges.

Le sommet de To qui est dans les mõtagnes proche de Sieugint, est assez grand: par le dehors on n'y sçauroit monter; mais la nature y a creusé un degré à vis au dedans de la montagne par où l'on peut monter avec facilité.

Pour les rivieres il n'y a rien de remarquable, si ce n'est deux fort belles fontaines, dont l'une est au Nord de la ville, nommée Caning, & l'autre Yoxan, proche de la cité de Xo.

Les rivieres.

La cinquiéme Ville GVCHEV.

IL semble que toutes les rivieres de cette Province se soient donné rendez-vous dans cette ville, car elles s'y assemblent toutes: la ville de Gucheu est fort proche de la Province de Quangtung à l'Orient, & surpasse les autres pour le trafic & pour la commodité qu'elle reçoit des rivieres: cette place est de si grande importance, qu'elle passe pour la clef de la Province.

Il y a faute dans l'original.

On tire du cinabre ou vermillon des montagnes de ce territoire en plusieurs endroits: il produit aussi de fort gros serpens; ceux de la Chine écrivent qu'on en a veu de dix perches de longueur: si cela est, je ne croy pas qu'il y en ait de plus longs dans tout le monde. Il y a aussi des Rhinoceros: & un arbre nommé Quanglang, qui au lieu de moëlle a une poulpe ou chair molle, dont on se sert faute de farine; le goust n'en est pas mauvais, & on la peut employer à tous les usages ausquels on employe ordinairement la farine. Il y a des singes semblables à des chiens, qui ont le poil jaune, & le visage comme celuy d'un homme, la voix graile & aiguë, comme l'est d'ordinaire celle des femmes.

Arbre qui produit de la farine.

Vers le Zud-ouest, comme on sort de la cité de Pelieu, il y a une vallée profonde, & dont le passage est difficile, n'y ayant qu'un seul chemin; par lequel on peut entrer dans le royaume de Tungking de ce costé là. On dit que plusieurs personnes sont peries dans ce chemin, tant il est difficile. Les uns le nomment Tienmuen, ou la porte du ciel, à cause qu'il est fort estroit; d'autres l'appellent Queimuen, c'est à dire la porte des demons. Il y a dans cette ville deux temples dediez aux Heros. Autrefois sous la famille de Hana on la nommoit Kiaocheú, sous Leangus Chincheu, sous Suius Fungcheu; pour le nom qu'elle a à present, c'est la famille de Tanga qui le luy a donné. Cette ville a dix citez dans sa dependance, Gucheu, 2.

Anciens noms.

Teng, 3. Yung, 4. Cengki, 5. Hoaicie, 6. Yolino, 7. Pope, 8. Pelieu, 9. Lochuen, 10. Hingye.

Les montagnes. La montagne de Tayun est au Nord-est de la ville, & commence dés le territoire de la capitale.

Proche de la cité de Teng est la montagne de Nan fort recreative : les Chinois y remarquent diverses particularitez qui ne meritent pas d'estre rapportées icy.

Proche de la cité d'Yung commence la montagne de Tayúng, on la tient la plus grande de toutes : elle entre dans le territoire des citez de Pelieu, de Hingye, d'Yolin, & de la ville Cin. Là mesme est la montagne de Tukiao, la vingtiesme dans les livres de Taoxu : il y a huit collines, & au pied vingt cavernes.

Montagnes froides. La montagne de Han est proche d'Yolin; on l'appelle la froide: personne n'y peut demeurer à cause du froid, quoy qu'elle soit dans la Zone torride.

Proche de Pope est la montagne de Fiyun, remarquable en ce que l'on y void quantité de traces & de figures d'hommes marquées dans les pierres & dans les rochers; il y en a de quatre palmes de long : toute cette montagne est rude, & pleine d'antres & de cavernes fort obscures.

La montagne de Kiulieu est la plus grande qui soit dans tout le territoire de Pelieu : elle a plusieurs sommets : c'est la vingt-deuxiesme dans les livres de Taoxu.

La montagne de Ho ou de feu, parce qu'il y paroist de la lumiere toutes les nuits, comme si c'estoient des chandelles allumées; les Chinois pensent que ce soient de petits animaux que nous appellons de vers luisants, qui sortent de nuit de la riviere, & rendent cette clarté. *Vers luisans de nuits.*

La montagne de Xepao est considerable pour ses grandes forests d'arbres, & de roseaux ou cannes d'Inde ; elle produit les plus cruels tigres de tout le pays.

Les rivieres. Au Midy de la ville est la riviere de Takiang, où s'assemblent toutes les autres, sçavoir celles de Quei, de Fu, de Tugni, d'Yeu, qui y perdent toutes leur nom.

La riviere d'Yung prend sa source proche de la cité d'Yung au couchant; de là elle court au Midy, puis retournant vers le Nord, laisse la cité d'Yung au couchant, à qui elle donne le nom; enfin elle descharge ses eaux dans la riviere de Takiang, à l'occident de la ville de Gucheu.

L'Isle de Hi Lung est dans la riviere de Takiang à l'Orient de Gucheu : il y a des forests d'arbres fort vieux.

Ceux qui estoient innocens n'estoient point endommagez des crocodiles. Au levant de Gucheu est le petit lac de Go, où le Roy de Pegao nourrissoit autrefois dix crocodiles, ausquels il faisoit devorer les criminels. On dit que ceux qui estoient innocens n'en recevoient jamais de mal; & on prenoit cette marque pour une preuve convainquante.

La sixiéme Ville CINCHEV.

Noms anciens. LE territoire de cette ville dependoit de la Séigneurie de Pegao; sous la famille de Cina il estoit dans le pays de Queilin. Leangus appella cette ville Queiping, Suius Iungping, la famille de Tanga la nomma premierement Cinkiang, puis Cincheu, qui est le nom qu'elle retient encore à present. Cincheu est située à l'embouchure de deux grandes rivieres : le territoire est assez agreable, & n'est pas si rude que celuy des autres. On y void un temple magnifique dedié aux Heros. Elle a sous elle quatre citez, Cincheu, 2. Pingnan, 3. Quei, 4. Vucing.

Ce pays produit de tres-excellente canelle, differente de celle de Ceilan en

ce que l'odeur en est plus agreable, & qu'elle est plus mordicante quand on la met sur la langue. C'est là où on trouve l'arbre de fer, beaucoup plus dur que nostre buis. On y void aussi un animal cornu, qui ressemble assez à une vache, dont les cornes sont plus blanches qu'yvoire; cet animal aime extremement le sel, c'est pourquoy on luy en jette des sacs pleins, il se laisse lier cependant qu'il leche le sel qui est dans ces sacs. On y tire aussi une certaine terre toute jaune, qui sert d'un souverain antidote contre toute sorte de venins: l'on y fait des draps de l'herbe de Yu, qui sont meilleurs & plus cher que ceux de soye.

Animal qui aime extremement le sel.

La montagne de Pexe est au Midy de la ville, la vingt-uniesme dans les livres de Taoxu. La montagne de Langxe est fort grande & fort haute au Nord de Gucheu, agreable pour ses forests & pour ses campagnes.

Les montagnes.

La grande montagne de Nan est proche de la cité de Quei; on y compte ving-quatre sommets.

Sur la montagne de Pexe le sommet de Toceiú est fort remarquable par sa hauteur, & s'esleve au dessus des nuës.

La septiéme Ville NANNING.

LE territoire de cette ville est de fort grande estenduë, & s'advance jusques aux bords des rivieres de Puon & de Ly; mais sa largeur n'est pas fort considerable. On y compte six citez, Nanning, 2. Lunggan, 3. Heng o, 4. Yunhiang, 5. Xangsu o, 6. Sinning o. Le pays est en partie plat, & en partie montagneux: Nanning est située à la jonction de deux rivieres, qui se meslent prés de ses murailles au Midy, dont l'une perd son nom dans la riviere de Taxiang. La partie Meridionale du territoire ou ressort de cette ville, a esté envahie par les Rois de Tungking, lors qu'ils se revolterent contre les Empereurs de la Chine. C'est icy où l'on commence à trouver des elephans, dont les habitans se servent en guerre & pour se monter. Les perroquets y apprennent aussi facilement à parler, & sont aussi gros que nos vautours, & leur ressemblent fort: mais il y a une chose fort rare, c'est une sorte de poules qui vomit le coton par longs filets que ces poules avalent derechef, si on n'a soin de l'amasser, comme font aussi les araignées. Il y a des porcs espics des plus grands, qui dressent souvent leurs épines & aiguillons à la hauteur d'une coudée, & les sçavent darder & lancer fort à propos contre ceux qu'ils veulent, en faisant un certain mouvement de leurs corps. Il y a trois temples remarquables dediez aux Heros.

Animaux.

Ce pays dependoit de la Seigneurie de Pegao, avant qu'il fust sous l'Empire de la Chine: la famille de Cina le comprit dans le territoire de Queileu; celle de Hana le nomma Yolin, & le Roy Cyn Xihing: sous le Roy Suius ce lieu fut premierement nommé la cité de Yhoa; la famille de Tanga l'appella Vute, & celle de Sunga luy a donné le nom qu'il a à present.

Anciens noms.

A l'Orient de la ville est la haute montagne de Heng, qui a ce nom, parce qu'estant au milieu de la riviere, les eaux la heurtent & la choquent avec beaucoup d'impetuosité & de violence. La famille de Sunga y fit bastir un chasteau pour defendre & garder le pays.

Les montagnes.

Siculin est une montagne nommée la forest fleurissante, à cause de la beauté & divertissement de ses bois, elle est proche de la cité de Heng.

Proche de Yunghiang est la montagne de Suchung, d'où on tire du fer.

La huitiéme Ville TAIPING.

CE pays estoit bien le meilleur de toute la Province, fort peuplé & fort cultivé cy-devant à cause de la fertilité de son terroir; mais comme il est au delà des montagnes, il a esté retranché de l'Empire, & obeït à present aux Rois de Tungking. On y compte vingt-trois citez, qui sont fort proches les unes des autres, dont voicy les noms, Taiping, 2. Taiping, 3. Ganping, 4. Yangli, 5. Vanching, 6. ço o, 7. Civenmingo, 8. Suchingo, 9. Chingyveno, 10. Sutung, 11. Kieuluno, 12. Mingyngo, 13. Xanghiao, 14. Kiegano, 15. Lunging o, 16. Tukie o, 17. çungxen, 18. Iunkang, 19. Loyang, 20. Toling, 21. Lung, 22. Kiang, 23. Lope. C'est ainsi que les gens de lettres entre les Chinois les nomment; car j'ignore les noms que ceux de Tungking leur ont donnez : je suis fasché au reste que quelqu'un des nostres n'ait point fait une carte exacte de ce Royaume, où on vist les noms en langue de Tunking avec leurs lettres & caracteres, ou à tout le moins leur signification; mais je sçay qu'ils se donnent un employ bien plus relevé, & principalement la conversion de ces peuples. Vne pareille occasion m'auroit bien empesché d'entreprendre cet ouvrage, si le commandement de mes Superieurs ne m'en avoit retiré en m'appellant en Europe; car ce n'est que depuis que j'ay receu cet ordre que j'y ay travaillé, & que j'ay passé dans cette occupation les ennuis & les chagrins d'une navigation fort longue, avec le secours principalement d'une cinquantaine de livres Chinois. Le Geographe Chinois appelle les habitans de ce pays barbares; aussi ils ont quitté les mœurs de ceux de la Chine avec leur Empire : ils marchent pieds-nus, les cheveux épars; on ne parle ny de devoir ny d'obeïssance entre les peres & les enfans : ils se querellent les uns contre les autres, & se tüent souvent pour peu de chose; ils retiennent les caracteres de ceux de la Chine, avec leur façon d'escrire; mais ne laissent pas d'avoir un lãgage particulier : ils entendent les livres Chinois, quoy qu'ils pronõcent autrement les lettres. Il y a cela d'admirable dans les characteres Chinois, que tous ceux des Royaumes voisins, les Iaponois, les Tungkiniens, les Cochin-Chinois, ceux de Siam & de Cambogia les entendent, bien qu'ils les lisent diversement. Si vous en voulez davantage, voyez ce qu'en a escrit le R.P. Alexandre de Rhodes, en son traité du Royaume de Tungking, imprimé depuis peu en François.

Les citez. *Vsage admirable des charactères Chinois.*

Sieuling est une des plus hautes montagnes de tout ce pays, elle est proche de la cité de Lung; les autres sont plus petites, & ne pourroient passer que pour des costeaux; comme ceux de Peyun & de Gomui au levant de Taiping. La montagne de Kin est un peu plus haute, elle est proche de la cité de ço.

Les montagnes.

La neufiéme Ville SVMING.

L'Autheur Chinois dit que le Roy de Tungking ou de Gannan y tient sa Cour; si cela est, ce sera celle que les habitans nomment Sinhoa; d'ailleurs je me souviens d'avoir souvent oüy dire que ce Roy avoit deux endroits où il tenoit sa Cour, l'un au Midy, & l'autre au Septentrion. Ce pays a esté autrefois dans la Seigneurie de Pagao; la famille de Hana la nomma Kiaochi, celle de Tanga fut la premiere qui bastit la cité de Suming : la famille de Taiminga luy donna le rang & la qualité de ville : mais dans la revolte des Gouverneurs de Ly, elle fut separée de l'Empire. Les Chinois comptoient six citez, sur lesquelles cette ville avoit jurisdiction, Suming, 2. Suming o, 3. Xangxe, 4. Hiaxe, 5. Pingciang, 6. Chung o.

Noms anciens.

Pelo est une fort belle & agreable montagne, & couverte de vieilles forests proche de Hiaxe.

Les montagnes.

La

La dixiéme Ville CHINGAN.

TOut le territoire de cette ville est aussi du Royaume de Tungking; elle n'a aucune cité dans sa dependance. La famille de Taiminga, d'une petite bicoque qu'elle estoit en fit une ville, apres l'avoir agrandie & fermée de murailles. Ces peuples sont fort peu differens des Chinois: ils aiment d'aller vestus de noir. Le pays produit du miel & de la cire, & abonde en tout ce qui est necessaire à la vie. On n'y remarque que la montagne de Iun, fort haute & fort divertissante.

La onziéme Ville TIENCHEV.

CE pays a aussi esté separé du Royaume de la Chine, & obeït à present au Roy de Tungking: on y compte cinq citez, Tiencheu, 2. Xanglin, 3. Lungo, 4. Queiteo, 5. Cohoao.

Vne Ville de guerre SVGEN.

LE territoire de Sugen contient trois citez. les soldats demeuroient autrefois pesle mesle avec les bourgeois, à present tout est dans l'obeïssance du Roy de Tungking: les citez sont, Sugen, 2. Vúyuen, 3. Funghoa. Ce pays a esté long-temps dans une grande ignorance de bonnes lettres: les mœurs & la façon de vivre en estoit barbare; mais comme il fut incorporé à l'Empire de la Chine sous la famille de Taiminga, il receut par mesme moyen la Morale, les Sciences, les Arts, & la Politesse des Chinois; il en secoüa bien-tost aprés le joug, & ne laissa pas de conserver les bonnes teintures qu'il avoit pris des Chinois.

Tosieu est une montagne à l'Orient proche du fossé de la ville; elle est toute seule. *Les montagnes.*

Proche de Vúyuen est la montagne de Kifung: là mesme est la montagne de Moye.

La premiere grande cité SVCHING.

CEtte cité en a une autre sous elle nommée Ching: l'une & l'autre appartiennent au Royaume de Tungking. Proche de la cité de Suching est la montagne de Lengyun, qui est fort haute, & qui fait peur à ceux qui la regardent.

Diverses Citez.

IL reste diverses citez, les unes plus grandes, & les autres plus petites, que j'ay distinguées par des marques; la premiere Sucheuo, 2. Siping, 3. Suling, 4. Fulao, 5. Fukang, 6. Funyo, 7. Lio, 8. Queixun, 9. Hiangun.

Proche de Fulao est la montagne de Tangping, qui est fort haute, proche de Tukang la montagne de Ciecung, & celle de Kytang proche de Suling: là mesme est la montagne de Xipi. *Montagnes.*

Les Forts.

IL y avoit deux Forts bastis sur les confins de cette Province, où elle se joint à celle de Iunnan; mais ils sont tous deux à present au Roy de Tungking; le premier est Xanglui, 2. Ganlung. On y compte ces montagnes, Loifung, çangling, & çanpa. Les Chinois escrivent que les mauvaises mœurs regnent

principalement en ces quartiers; que les habitans y vont pieds nuds, & font des chapeaux de paille; que les enfans & les peres ne demeurent pas dans un mesme logis, ny les uns avec les autres; qu'ils ne font point de distinction entre l'un & l'autre sexe, mais vivent confusément pesle mesle, sans avoir aucun égard, & sans aucune bien-seance.

LA QVATORZIEME PROVINCE
DE QVEICHEV.

Qualité du pays.

CETTE Province est la moins cultivée de toutes celles de la Haute Asie, pleine de montagnes la pluspart inaccessibles. On y trouve un fort grand peuple sauvage, qui ne reçoit point les loix de la Chine, & n'en sçauroit souffrir les mœurs. Il depend de divers Seigneurs; les courses frequétes qu'ils font donnent bien souvent des affaires aux Chinois, qui demeurent dans les lieux les plus cultivez: tantost ils sont en paix avec eux, tantost en guerre, mais ils ne reçoivent pourtant jamais parmi eux ceux de la Chine, qui demeurent tous dans les petites villes, & dans les Forts. L'Empereur entretient des soldats en garnison dans tous les lieux de cette Province. Ie n'ay pourtant pas voulu les representer dans la carte sous le nom commun de Forts, de peur qu'on ne creust qu'il n'y eust point dans cette Province d'autres places; puisque, comme j'ay dit ailleurs, ils ne sont differens des citez, qu'en ce qu'il y a des soldats qui gardent les chemins, par où l'on va dans la Province de Iunnan. Les Empereurs, pour rendre cette Province plus habitée, y ont souvent envoyé des Colonies; on y a mesme souvent envoyé des Gouverneurs en exil avec toute leur famille.

Ce pays anciennement n'estoit pas compté pour Province, mais une partie pour dependante de celle de Suchuen, l'autre d'Huquang, & des autres Provinces voisines: la famille de Taiminga la reduisit en forme de Province: la famille Tartare de Iuena y avoit basti quantité de chasteaux & de Forts; car c'est par cette Province que les Tartares entrerent, aprés avoir conquis les royaumes de Mien, de Iunchang, & d'autres royaumes des Indes, situez au delà du Gange. Ce fut avec eux que Marco Polo de Venise entra dans la Chine: ils penetrerent par la partie orientale de la Province de Suchuen jusqu'au Royaume de Tibet, & aux terres du Prete-Iean; de là dans les Estats du Royaume de Tanyn: & aprés s'en estre rendus maistres, ils retournerent derechef par le costé d'occident de la Province de Xensi, & entrerent dans le Catay, c'est à dire les Provinces septentrionales de la Chine, & aprés avoir fait la guerre aux Tartares de Kin, & les avoir defaits, ils se rendirent maîtres du Mangin, c'est à dire des Provinces meridionales de la Chine: ce qui est fort necessaire pour entendre ce que Marco Polo a écrit.

Par quel chemin M. Polo le Venitien entra dans la Chine.

Il n'y a que huit villes dans cette Province, que vous pourriez nommer avec plus de raison des bourgades. De citez il y en a dix, quatre places de guer-

re; & autant de citez de guerre; pour des Forts & des Chasteaux, il y en a quantité; j'en ay marqué les plus grands dans les cartes, comme si c'estoient des citez; aussi ne leur en doivent-ils gueres de reste; pour les petits, j'en ay fait la distinction, comme je l'ay averti cy-dessus.

Le livre du denombrement de la Chine compte dans cette Province 45305 familles sujetes aux Chinois, & 231365. hommes. Le tribut du ris ne passe pas 47658. sacs, elle paye 5900. pieces de draps faits de chanvre & d'herbe; ce revenu ne suffit pas pour entretenir les garnisons, c'est pourquoy l'Empereur envoyè le reste pour la garde de la Province; car si on l'avoit perdue, il n'y auroit point de communication avec la Province de Iunnan. Les Chinois écrivent que les montagnes de ce pays sont pleines d'or, d'argent, de mercure, & d'autres choses fort precieuses, dont on pourroit jouir si on avoit dompté ces montagnars: tout le profit qu'ils en tirent à present, c'est qu'ils donnent & échangent ce qu'ils ont volontairement pour du sel, & pour d'autres choses dont ils ont plus de besoin.

Le tribut & le nobre des hommes.

Les limites de cette Province sont, la Province de Suchuen, qu'elle regarde au Nord, au Nord-ouest, & au couchant; vers le Nord-est elle touche au bout de la Province de Huquang; au Levant & au Zud-est à celle de Quangsi; la Province de Iunnan environne le reste.

Les bornes.

I'ay oüy dire à un Gouverneur de mes amis, qui avoit long-temps demeuré dans cette Province dans sa jeunesse, son pere y ayant esté envoyé en exil; qu'il y avoit d'agreables & de fertiles vallées dans les montagnes, principalement dans les lieux où passent les grandes rivieres: & qu'il y a d'autres rivieres plus petites, qui y prennent leurs sources: il adjoustoit que si on pouvoit cultiver ce pays, il produiroit de tout à foison: on y trouve aussi tout ce qui est necessaire à la vie & à fort bon marché, horsmis les estoffes de soye qui y manquent. Il abonde en vaches & en pourceaux; ce pays nourrit des chevaux fort courageux & les meilleurs de toute la Chine: la Province de Suchuen, qui en est proche, a le mesme avantage. Il n'y a point de lieu où on trouve plus grande quantité d'argent vif.

La premiere ou capitale ville QVEIYANG.

LE territoire de Queiyang est en quelque façon plus plat que n'est pas celuy des autres endroits de la Province, & par consequent mieux peuplé: le peuple de ce pays s'appelloit anciennement Sinany, c'est à dire les barbares du Zud-ouest; parce que ce pays est situé de la sorte à l'égard de la Chine ancienne. Il faisoit autrefois partie du Royaume de Louquei; sous famille de Hana il fut conquis par l'Empereur Hiaouvus; il en fit la Seigneurie de Ciangco: la famille de Sunga le reduisit derechef en Province, & y mit une grosse garnison dans la cité qu'elle avoit bastie: la famille de Iuena, qui avoit conquis ces terres avec beaucoup de facilité, les nomma Sunjuen, c'est à dire favorables à Iuena; la famille de Taiminga luy a imposé le nom qu'elle a à present, luy a donné le titre & le rang de ville, & a voulu qu'elle eust jurisdiction sur dix-neuf Forts au lieu d'autant de citez. Il y a plusieurs de ces Forts qui approchent ou surpassent les citez pour leur grandeur; Queiyang, 2. Kinkiun, 3. Moqua, 4. Tahoa, 5. Chingfan, 6. Gueifan, 7. Fangfan, 8. Hungfan, 9. Golung, 10. Kinxe, 11. Siaolung, 12. Lofan, 13. Talung, 14. Siaoching, 15. Xangua, 16. Luxan, 17. Lufan, 18. Pingfa, 19. Mohiang.

Les Chinois font mention de plusieurs peuples, qui demeuroient anciennement dans ce pays, dont les mœurs estoient differentes; mais il faudroit trop de temps pour en faire la description. Ce fut sous la famille de Taiminga qu'ils receurent les bonnes lettres & les mœurs Chinoises, & il y en eut plu-

sieurs qui furent passez Docteurs. Les Tartares de la famille de Iuena bastirent un temple assez magnifique hors des murailles de la ville au Midy.

Les montagnes. A l'orient de la ville est la montagne de Tungcu, c'est à dire le tambour de cuivre, parce qu'on y entend battre le tambour toutes les fois qu'il doit pleuvoir.

Nanuang est une montagne fort haute, qui est au Septentrion de Queiyang : il y a peu de personnes qui y osent monter, à cause qu'elle est fort escarpée.

Venpi est une montagne au Midy de la ville ; elle est seule, & a la figure d'un triangle isoscele, dont le sommet est extremement pointu, & s'éleve fort haut.

Les rivieres. Il n'y a pas beaucoup de choses à dire des eaux de ce pays, si ce n'est d'une fontaine au Zud-est de la ville, dont l'eau est excellente & tres-claire : l'eau tombe dans une fosse de six coudées, & on a remarqué qu'elle ne diminuë point, quelque effort que l'on fasse pour l'épuiser.

La seconde Ville SVCHEV.

Noms anciens. IL n'est point fait de mention du territoire de cette ville, que sous la famille de Cina: elle s'appelloit pour lors Kinchung ; celle de Hana la mit dans le pays de Vulin ; la famille de Tanga a esté la premiere qui a nommé cette ville Sucheu, puis Ningii ; celle de Taiminga luy donna le rang & la qualité de ville : elle a jurisdiction sur quatre Forts, dont le premier est Sucheu, 2. Tuso, 3. Xiki, 4. Hoangtao.

Naturel du peuple. Ce pays abonde en vif argent, en cinabre & autres mineraux : les montagnards de ces quartiers se vantent de leur force : ils sont hardis, ignorent des bonnes lettres, marquent leurs contracts avec je ne sçay quelles notes sur des tables de bois : lors qu'ils se rencontrent dans les perils, ils se servent de morceaux de tuiles pour faire leurs sortileges, & offrent des sacrifices aux diables, pour divertir les maux qu'ils apprehendent ; ils ont les cheveux épars, vont pieds-nuds, qui s'endurcissent tellement qu'ils ne craignent point de marcher sur les rochers ny sur les épines ; une civilité qui leur est naturelle leur a fait recevoir en quelque sorte la langue Chinoise ; & bien qu'ils retiennent leurs vieilles habitudes & façons de faire, si est-ce pourtant qu'ils ne sont pas si barbares que les autres. Voila à peu prés comme l'autheur Chinois les depeind.

Les montagnes. La montagne de Go est proche du fossé de la ville au Midy ; on a de la peine d'en approcher, tant elle est roide & difficile : on void la montagne de Tienyng au couchant de cette ville.

La troisième Ville SVNAN.

Noms anciens. CE pays est un de ceux qui a esté dés les premiers temps dans la sujettion des Chinois, & compris dans le Royaume de çu : la famille de Cina, apres avoir défait les Rois, l'appella Kinchung ; celle de Hana le mit dans le pays de Vulin. Suius le nomma Vucheu, & la famille de Tanga Sucheu, celle de Taiminga l'appella Sunan, & l'honora du titre de ville. Elle a sous sa jurisdiction deux citez & cinq Forts, Sunan, 2. Vuchuen, 3. Inkiang, 4. Xuite, 5. Manii, 6. Langki, 7. Ieuki.

Les montagnes. La montagne de Vanxing est au Midy de la ville, & est escarpée de tous costez. Il n'y a qu'un chemin pour y monter, & encore fort estroit : les habitans, qui s'y retirent en temps de guerre, sont là en asseurance.

Au Zud-ouest de la ville est la montagne de Lungmuen.

Proche de Vuchuen est la grande montagne de Tanien : je n'en trouve point

d'autres; il y a beaucoup de montagnards inconnus aux Chinois, qui s'y tiennent cachez, & évitent leur communication.

La quatriéme Ville CHINYVEN.

CEtte ville n'a qu'une cité sous elle & quatre Forts, Chinyuen, 2. Xikien, 3. Kinyung, 4. Pienkyao, 5. Inxui, 6. Taiping. Cette partie de Province estoit aussi autrefois dans le Royaume de çu; mais la famille de Iuena a basti cette ville.

Ce pays produit les plus belles fleurs & les plus estimées de toute la Chine, des grenades, des oranges, & des poules sauvages ou gelinotes. Voicy ce que dit l'Historien Chinois d'un peuple particulier qui habite dans ses montagnes: ces gens sont à la verité barbares, mais simples & civils à leur mode; ils n'ont point de sel, & se servent en sa place des cendres de l'herbe de Kiue qu'ils brûlent.

Cendres au lieu de sel.

La montagne de Xeping va jusqu'au fossé de la ville; on l'appelle la muraille de pierre, parce qu'il y a un rocher, qui est tout uny & s'esleve en forme de paroy: on escrit qu'elle a bien cent perches de hauteur.

Les montagnes.

Suxiung est une montagne au Zud-est de la ville, sur laquelle estoit jadis la cité de Suiang, qui est toute ruinée. Il y a aussi une fontaine tres-agreable au couchant de la ville, nommée Vi, dont l'eau est fort bonne.

La cinquiéme Ville XECIEN.

CEtte ville est située entre les deux villes de Supan & de Suchew: la famille Tartare de Iuena l'a fondée, car elle y fit bastir un Fort considerable, que la famille de Taiminga agrandit, & dont elle fit une ville. Elle commande à quatre Forts, Xecien, 2. Miaomin, 3. Lungciuen, 4. Coihang. Les montagnards de ce pays ont leurs caracteres particuliers; mais ils ne se servent point d'encre pour escrire, se contentans de graver sur des tablettes de bois fort tendre avec une touche. Les hommes & les femmes y vont indifferemment pieds-nuds: quand ils sont malades, ils n'invoquent point les esprits, mais les demons, jusques à ce qu'ils meurent ou qu'ils soient gueris.

Ce pays produit du vif argent.

Pipa est une montagne au Midy de la ville: au levant est la montagne de Heu.

Les montagnes.

La sixiéme Ville TVNGGIN.

LE ressort de Tunggin occupe la partie septentrionale & orientale de toute la Province: elle touche à la Province de Huquang: on l'appelloit autrefois le pays de Kiman: la famille de Iuena y fit premierement bastir un Fort, qui fut agrandi par celle de Taiminga, qui luy donna les immunitez & franchises de ville, & luy assujettit huit Forts, Tunggin, 2. Sengki, 3. Tiki, 4. Vanxan, 5. Vlo, 6. Pingten, 7. Pingnan, 8. Pinchai.

Ce pays abonde en or, principalement proche de Tiki; & on y tire par tout du cuivre.

Ceux de ses peuples qui demeurent dans les montagnes estoient cy-devant fort cruels, barbares, superbes, opiniastres à conserver leurs droits, trompeurs, & qui avoient accoustumé de tuer ceux qui estoient avancez en âge; ils ont appris quelque civilité & quelque justice, en nous frequentant, comme dit l'Historien Chinois.

Au Levant de la ville on voit la montagne de Tung, qui en est extremement proche, & luy sert de rempart: au Midy est la montagne de Tungyai: la

Les montagnes.

plus haute de toutes est celle de Venpi au Zud-est, elle s'éleve au dessus des nuës.

La montagne de Pechang est agreable & couverte de forests; elle est au Couchant de la ville. Il y a une admirable fontaine proche de Pingten, d'où il sort de l'eau de deux façons; l'une claire & l'autre trouble, quoy qu'elles sortent toutes deux d'une mesme ouverture; quand elles sortent de leur source, l'une va d'un costé & l'autre de l'autre, comme si elles dédaignoient d'aller ensemble: on se sert de la plus claire, pour faire une sorte de breuvage de ris tres-excellent: cette fontaine se nomme Cankeng.

Fontaine admirable.

La septiéme Ville LIPING.

LE territoire de cette ville est proche de la Province de Quangsi: on y compte quatre citez & onze Forts, Liping, 2. Iuncung, 3. Tanki, 4. Pacheu, 5. Hungo, 6. çaotie, 7. Cuo, 8. Sixan, 9. Huul, 10. Leangsai, 11. Geyang, 12. Sinhoa, 13. Chunglin, 14. Cheki, 15. Lungli.

Sous la famille de Hana ce pays s'appelloit Yangco; sous celle d'Vcai, elle dependoit de la ville de Sucheu: la famille de Iuena y bastit le chasteau de Tanki, dont celle de Taiminga fit la ville de Liping. On a accoustumé d'en nommer les montagnards Hiunúon. Ils parlent une langue tout à fait inconnüe aux Chinois; les malades offrent les ossemens de leurs poules aux demons.

Ce pays produit la plus excellente racine de China, nommée Fulin. Les habitans font des draps de chanvre crud, ou d'un herbe qui ressemble fort au chanvre, que les Chinois appellent Co. Les habits qu'on en fait sont excellens & fort propres pour l'Esté. Il y a un temple dedié à un Heros.

Pont rare.

Il y a un pont qui est rare, & se nomme Tiensem, c'est à dire fait par le ciel: nous l'appellerons pont naturel: il est tout d'une seule pierre, assez grande pour traverser le torrent de Tanki: il a deux perches de largeur & vingt de long.

Les montagnes.

La montagne de Palung est au Zud-est de la ville.

La montagne de Kinping, qu'on nomme la muraille dorée à cause de sa beauté, est au Levant de la ville.

La montagne de Tungquon proche de Tanki est fort haute & grande, inaccessible par tout, horsmis par un petit chemin; elle a pourtant une fort belle campagne sur son sommet.

La montagne de Taiping est à l'orient de la ville, où est le sommet de Motien, & cette belle caverne de Tungni au Nord-est de la ville, creusée en forme de sale carrée, dont l'un des costez a trois stades, avec un petit ruisseau qui passe par le milieu comme un ruban d'argent, selon l'Auteur Chinois.

La huitiéme Ville TVCHO.

CETTE ville est située au Zud-ouest de celle de Liping, & fort proche de la Province de Quangsi, dont on dit communément en langue Chinoise, qu'elle en est les dents & les levres, à cause que ses montagnes & sa situation qui la rendent forte, couvrent aussi & defendent cette Province, qui tire cet avantage d'estre proche de cette ville. La ville de Tucho est bastie proche de la riviere de Co, sur le bord qui regarde le Couchant, qui court dans la Province de Quangsi, aprés s'estre grossie & enflée de quantité d'eaux. Les montagnars de ces quartiers sont plus doux que les autres, mais tres-braves dans les combats. Cette ville a trois citez & neuf Forts sous son obeïssance, Tucho, 2. Toxano, 3. Mahoo, 4. Cingping, 5. Pangxui, 6. Pinglang, 7. Pingcheu, 8. Lotung, 9. Hokiang, 10. Loping, 11. Pingting, 12. Fungning.

Les montagnes.

La montagne de Caiyang est proche de Pinglang, Il y a un chasteau sur le haut:

la montagne est fort grande & fort haute. La montagne de Chiny n'a qu'un seul chemin pour monter à une plaine qui est sur son sommet, avec un Fort pour la defendre.

La montagne de Hinglang est proche de Fungning ; on n'y peut monter que par un degré taillé dans le roc en forme d'échelle qui fait toute la defense de ceux qui y demeurent. Proche de Pincheu est la montagne de Lotung : elle a un sommet, qui va en montant l'espace de mille deux cens perches de longueur: il se nomme le sommet de Hianglu ; il semble toucher au ciel, & est proche de Cingping.

La premiere Cité PVGAN.

LA premiere cité est Pugano, qu'on dit estre la clef de trois Provinces ; car elle est située entre les confins de celles de Queicheu, de Iunnan & de Quangsi. Ce pays est un peu plus cultivé & plus habité que les autres, & ceux qui y demeurent dans les montagnes plus civilisez : ils ne se fient pourtant point aux Chinois. Ils sont fort addonnez au trafic, & grands asserteurs de la doctrine de la metempsychose ou du passage des ames : ils adorent l'idole Fe, qui represente l'inventeur de cette doctrine.

Les Tartares de la famille de Iuena, au sortir de la Province de Iunnan, bastirent cette cité, & l'appellerent Pugan, qui signifie prolongeant le repos. Ce pays abonde en vif argent, & vermillon, & produit le fruit de Musa si connu dans les pays chauds.

Vers le Nord-est on trouve la grande montagne de Puonkiang, qui s'avance jusqu'au Fort de Gannan & de Ganchoang. *Les montágnes.*

La montagne de Tanpi est au Zud-ouest, l'on en tire de l'argent vif & un mineral qu'ils nomment Huinghoang.

La seconde Cité IVNGNING.

LA famille de Iuena a aussi basty cette cité : elle a deux petits Forts sous son obeïssance, Múyo & Tinging : toutefois son territoire est grand, mais montagneux, habité de cinq sortes de peuples : ils n'en disent autre chose, si ce n'est qu'ils se servent de fleches, d'arcs & de petits couteaux fort pointus ; & qu'ils ne portent point les fardeaux sur des leviers, mais sur leur dos ; que les hommes & les filles s'y marient à l'insçeu de leurs parens ; ce que les Chinois tiennent fort mal honneste.

La montagne de Hungyai, proche de Múyo, est fort haute & affreuse à voir. *Les montágnes.*

Là mesme est le costeau de Lungcing, il paroist tout verd à cause de ses bambus ou gros roseaux.

La cité de Quanso a la montagne de Tinging fort proche, elle est de cent stades, avec un chasteau pour defendre le chemin.

La troisiéme Cité CHINNING.

CEtte cité gouverne deux Forts, celuy de Kangço & de Xeul.

Les montagnards de ce pays qui n'obeïssent point aux Chinois, abondent en or & en argent : ceux qui en ont beaucoup ne s'en estiment pas plus riches, mais bien ceux qui ont le plus de vaches & de bœufs.

Magan est une montagne proche de Xeul, ainsi nommée à cause de la ressemblance qu'elle a à une selle de cheval. *Les montágnes.*

La fontaine de Caici est au levant de Chianing, digne d'estre remarquée pour son eau fort froide, quoy qu'elle deust estre échauffée d'un feu souterrain.

La quatriéme cité GANXVN.

SELON l'histoire tout le territoire de cette cité, aussi bien que celuy des precedentes, appartenoit autrefois à la Seigneurie de Hoangfo; la famille de de Iuena en fit une cité, & la comprit dans la Province de Iunnan; celle de Taiminga l'assujettit à cette Province; les Chinois y décrivent trois ponts, dont la famille de Iuena en a basti deux; le premier est à l'Orient de la cité, & l'autre au Couchant; le troisiéme se nomme Tienseng, c'est à dire naturel; il a plus de mille perches de longueur, & va tout autour des murailles de la ville, l'eau passe par dessous; on diroit que ce sont les arcades d'un pont: car on y a pratiqué un chemin qui regne tout autour des murailles de cette ville. Ganxun commande à deux Forts, dont le premier est Ningco, le second Sipeo.

Les montagnes. Ie ne trouve point d'autre montagne que celle de Niencung, à l'orient de Ganxun: elle est fort haute, encore qu'elle n'ait que dix stades de circuit.

Les villes de guerre PVTING.

CETTE ville est libre, fondée par la famille de Iuena, & bastie sur le chemin par où l'on va à la Chine; car ce sont aussi les Chinois qui la gardent: ils veulent que le peuple de Lotien y ait habité autrefois. Ceux qui demeurent dans les montagnes vers le Nord sont sauvages & farouches, ne se soucians & ne faisans estat ny des sciences ny des loix; chacun fait ce que bon luy semble, leurs mœurs sont tout à fait grossieres.

Les montagnes. Au Nord-ouest est la montagne de Ki fort haute & fort difficile.

Au Levant est la montagne de Magan.

Il y a aussi une agreable fontaine au Zud-est de la ville, dont l'eau est fort bonne & propre pour ce breuvage ou vin de la Chine qu'on compose de ris.

La seconde ville de guerre SINTIEN.

SINTIEN commande à quatre Forts, Pingsa, Paping, 3. Cheuping, 4. Cheuing. Les mœurs des montagnards de ce pays sont presque les mesmes que celles des autres: ils ont pourtant cela de particulier, qu'ils s'affligent fort de la mort de leurs peres & de leurs meres; & ils se coupent les cheveux, pour en témoigner leur douleur.

Les montagne. Au Midy de Sintien est cette haute montagne de Pie, qui va au dessus des nuës, & dont un des sommets s'éleve en forme de pyramyde; c'est par cette raison que la montagne se nomme Pie, c'est à dire un pinceau.

La montagne d'Yang Pao, qui est au Septentrion de la ville, est fort belle; elle est merveilleusement diversifiée de couleurs. La montagne de Caimiao est au Nord-est, il en tombe de l'eau, qui represente les couleurs de l'arc en ciel.

Au Nord-est de la ville il y a une agreable fontaine nommée Fi.

La troisiesme ville de guerre PINGYVE.

LE territoire de cette ville sous la famille de Cina estoit dans la Seigneurie de Kiucung; à present elle gouverne deux Forts, le premier Yangy, 2. Loping. Ce pays produit des fleurs de Iasmin, d'excellentes fueilles de Cha, des oranges de toutes les sortes. Ceux du pays font des draps de chanvre crud, que les Chinois appellent Co, il semble que ce soit une autre sorte de chanvre que celuy de l'Europe. La

La montagne de Pie est fort haute, & au Midy de la ville.

La montagne de Mocing proche de Yangy est affreuse à cause de ses roches, fort difficile à monter, d'ailleurs creuse en beaucoup d'endroits, avec plusieurs antres fort obscurs.

La quatriéme Ville LVNGLI.

CETTE ville est située au couchant de celle de Sintien, & commande à deux chasteaux, Pingsa & Taping. Ceux qui demeurent dans les montagnes ont pris quelque chose des mœurs & des façons de faire des Chinois, à cause qu'ils trafiquent continuellement ensemble; toutefois ils marchent encore armez, se plaisent à la guerre, & font beaucoup d'estat des armes. Cette ville a au Zud-ouest un pont de pierre assez magnifique, qu'on nomme Quangcy.

Iungtao est une fort grande montagne proche de Pingsa; proche de Taping est la montagne de Cohia inaccessible, & toute de roches. *Les montagnes.*

Les Forts.

VOICY les noms de divers Forts, bastis pour asseurer les chemins contre les montagnards. Ils attaquent souvent ceux qui voyagent; mais principalement, quand les Chinois leur ont fait quelque tort. Le premier est Picie, 2. Gueicing, 3. Ganchoang, 4. Cingping, 5. Pingpa, 6. Gannan, 7. Vsa, 8. Hinglung, 9. Chexúi, 10. Cali.

Vers l'Occident de celuy de Picie, dans une vallée fort profonde, où un torrent roule une grande quantité d'eaux avec violence, les Chinois, pour faire un passage ont arresté des anneaux & des crochets des deux costez des montagnes, ausquels ils ont attaché de fort grosses chaisnes de fer, avec des aix par dessus; & ainsi ont fait un pont fort ingenieux. *Pót de chaisnes de fer.*

Pingpa est le seul chasteau qui soit dans cette Province: il y a une campagne aussi grande que la veuë se peut étendre, avec des terres fort fertiles, & semées de ris. Il y a aussi des terres labourables fort fertiles proche d'Vma.

La montagne de Mohi est au Levant de Picie, tout à fait pierreuse & qui fait peur à la veüe, le chemin n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour un cavalier; ce chemin est fort long, les deux costez de la montagne paroissent comme deux murailles, tant ils sont escarpez. *Les montagnes.*

La montagne de Lochung est proche de Cingping au Nord, vis à vis de la montagne de Kocung, où demeurent quantité de montagnards.

La montagne de Loco, c'est à dire les testes des cerfs, à cause de ses grosses pierres & roches qui s'y trouvent par tout.

Vily est une montagne au Midy de Gannan, ils remarquent que son sommet est tousjours couvert de nuages.

Là mesme au Couchant est la montagne de Peki, dont les sommets sont fort hauts & couverts de bois.

Dans le Fort de Picie est la source d'une fontaine fort belle, nommée Fo: là mesme au levant il tombe une eau de la montagne, qui fait un tres-grand bruit. *Les rivieres.*

Prés de Ganchoang l'on voit une cheute d'eau, qui tombe de douze perches de hauteur.

Au dedans des murailles de Cingping il y a un petit lac qui se nomme Cifeng, où les habitans puisent de l'eau pour leurs necessitez, car ils n'y peuvent pas creuser de puits, à cause de la dureté des roches qu'on y rencontre. Puon est une riviere qui passe au Levant de Gannan: au Midy du mesme Fort il

y a une fontaine nommée Pelo, dont l'eau est fort bonne.

L'usage des cartes fort commun parmy les Chinois.

Il y a quelques autres places moins considerables, qui sont toutefois fortifiées, & gardées par les Chinois, avec un Gouverneur dans chacune. Ils ont tous une carte fort exacte de tout leur gouvernement, ce qui s'observe par tous les Gouverneurs de la Chine. Ie tiens par cette raison qu'il n'y a pas de lieu au monde ou l'on trouve des cartes plus exactes de tout le pays: on trouve des Forts presque sur tous les chemins, pour brider les montagnards, & pour les tenir dans l'obeïssance des Chinois, s'il est possible. Les noms des principales places sont ceux-cy, la premiere est Iungning, 2. Xúitúng, 3. Lokeu, 4. Xangtang, 5. Vatien, 6. Hoanglien 7. Cugni. Les cartes feront voir le nom des autres.

Les montagne.

Au Nord de Xúitung est la montagne de Xetung, où ils remarquent une grande caverne: pour le reste je m'en remets à la carte.

LA QVINZIE'ME PROVINCE DE IVNNAN.

La situation & son excellence.

IVNNAN est de toutes les Provinces meridionales de l'Empire de la Chine, la plus avancée vers l'Occident, & la plus proche des Indes; elle n'est pas fort éloignée du golphe de Pegu ou de Bengala; aussi on y respire l'air des Indes, & on y jouït de la temperature d'un climat plus chaud: elle est toute coupée de rivieres, elle a des lacs qui l'arrosent, & dont plusieurs rivieres tirent leur source. Il y a aussi des montagnes qui sont agreables, & dont le pays tire diverses commoditez; mais elles ne sont pas frequentes: elle est plate presque par tout.

Les limites.

Pour limites, on luy donne le Royaume de Laos, & celuy de Tungking ou de Gannan; la Province de Quangsi la borne à l'Orient & au Zud-est; au Zud-ouest elle s'estend presque jusqu'au détroit de Bengala, où elle regarde les Royaumes de Pegu & de Aracan; au couchant elle est opposée au Royaume de Mien & de Pey, comme ceux de la Chine les nomment; au Nord-ouest, les Royaumes que les Chinois appellent generalement Sifan, que je croy estre le Royaume de Tibet, confinent à cette Province; au Nord est la Province de Suchuen, & celle de Queicheu.

Ses richesses.

Cette Province est la plus riche: on a à tres-bon marché tout ce qui est necessaire à la vie: l'or qu'ils amassent dans le sable, quand ils le lavent, leur rend des sommes fort considerables; & les Chinois asseurent que si on pouvoit ouvrir les mines, qu'il n'y a point de lieu où on en trouvast davantage: de là vient que voulans railler quelqu'un, quand ils voyent qu'il vit magnifiquement, ils luy demandent d'ordinaire, si son pére est Receveur des droits du Roy dans la Province de Iunnan. Ce pays produit aussi de l'ambre, mais un peu plus rouge que celuy de Pologne; on n'y en trouve point de jaune. Il y a aussi d'excellens chevaux & des elephants: on tire encore de cette Province des rubis, des saphirs, des agathes, qu'on nomme d'ordinaire yeux de chats, avec plusieurs pierres precieuses & des perles: elle abonde pareillement en

musc, soye, benjoin, & en cet encens si estimé, qui distille des arbres : nous avons aussi toutes ces choses des Provinces de Pegu, de Laos & de Quangnan.

On compte dans cette Province douze villes fort remarquables, huit autres places de guerre, & quatre-vingt-quatre citez, comme aussi quelques autres places d'armes & Forts, dont nous parlerons cy aprés ; il y a déja long-temps qu'on en a retranché quelques-uns de l'Empire de la Chine, & quoy qu'ils soient à present sous l'obeïssance du Roy de Tungking ou de Gannan, nous ne laisserons pas d'en dire un mot dans la description de cette Province.

Nombre des villes, & des autres places.

Les Chinois y comptent 132958. familles, & 1433110. hommes. Cette Province est habitée de plusieurs peuples, dont le nombre n'est pas asseuré, car ils n'obeïssent pas aux Chinois : il y a quelques Seigneurs que ceux de la Chine nomment Tuquon, dont le pouvoir est absolu, (je ne me souviens pas qu'il y en ait de semblable authorité dans toute la Chine.) Ils reconnoissent bien l'Empereur de la Chine ; mais cela n'empesche pas qu'ils ne soient absolus dans leurs terres, & cette puissance ne passe pas en la personne de leurs enfans. Le tribut de ris est de 1400568. sacs, elle paye 56965. pesées de sel, outre plusieurs autres imposts qui se levent sur les marchandises & sur les terres.

Nombre des hommes.

Le tribut.

Comme cette Province est proche des Indes, aussi tient-elle quelque chose des mœurs & de la façon de vivre des gens de ce pays là ; on n'y observe point ce qui se pratique presque dans toute la Chine, que les femmes demeurent renfermées dans la maison sans voir les hommes, & sans avoir aucune familiarité ny conversation avec eux ; dans cette Province on les rencontre dans les ruës, comme dans les Pays-bas & dans l'Alemagne. La pluspart brûlent les corps morts, & les reduisent en cendres, sans les enterrer, dont ces Chinois sont fort soigneux ; encore que les plus grands de leurs Philosophes imitent les autres Chinois, & se servent de sepulcres, toutefois ils ne jettent personne en vie pour le brûler avec les corps morts, comme les Indiens ont acccoustumé de faire ; car les Chinois estiment cette coustume barbare.

Mœurs & façons de faire particulieres.

Ceux de cette Province surpassent les autres Chinois en force & en courage : ils apprennent aux Elephans à se battre, & s'en servent dans les combats : ils sont courtois, sociables, l'esprit doux, plus propres que beaucoup d'autres pour comprendre les Mysteres de nostre Religion. Divers empeschemens ont osté à nos Peres l'entrée de cette Province ; ils n'ont pas laissé d'en convertir quelques-uns employez dehors en des gouvernemens, ou qui estoient à la Cour pour prendre leurs degrez, & ceux-là ont mieux confirmé par leur bonne vie la verité qu'ils avoient embrassée que les autres Chinois : ce qui nous donne beaucoup d'esperance d'une moisson fort heureuse dans cette Province : fasse Dieu qu'on y envoye autant de Moissonneurs qu'une si riche recolte demande.

Le naturel de ceux du pays.

L'Empereur Xius, qui fonda la famille de Cina, a esté le premier qui ait occupé ce pays ; mais comme il se fut rebellé peu de temps aprés, ils furent de nouveau subjuguez par Hiaouvus ce vaillant chef de la famille de Hana : les Tartares mesmes de la famille de Iuena ont embelli ces quartiers, en y envoyant des Colonies ; c'est pourquoy il y a quantité de choses dans cette Province dont Marco Polo de Venise fait mention, & que ceux de l'Europe ont jusques icy mal entendu, à cause de la confusion des noms dont il s'est servi, de l'ignorance des caracteres & langue Chinoise, & du peu d'ordre qu'il a apporté dans ses descriptions : pour la verité de sa Geographie je croy l'avoir assez justifiée dans cet ouvrage, où j'en donne une fort exacte ; & aussi avoir rendu service en mesme temps à la Serenissime Republique de Venise, pour avoir defendu un de ses Nobles, & pour l'avoir mis à couvert des faussetez & des autres calomnies qu'on luy imposoit.

Quand c'est qu'ils ont esté subjuguez par les Chinois.

Preuve de la science de Geographie, & M. Polo Venitien defendu.

La premiere ou capitale Ville IVNNAN.

Son nom & antiquité. ELLE a le mesme nom que la Province où elle est. Iunnan signifie le Midy des nuës. Il n'est fait mention de ce pays que sous les Rois de çu, qui en possedoient la partie la plus septentrionale: elle s'appelloit le royaume de Tien, ce nom estant pris d'un de ses grands lacs. Pour la ville, il n'en est parlé que sous la famille de Hana; ce n'estoit qu'une cité qu'on nommoit Yecheu; ce nom fut aprés changé en celuy de Iunnan, que l'Empereur Hiaouvus luy donna, y ayant remarqué des nuages merveilleux pour la diversité de leurs couleurs. Cynus la nomma Nincheu, & la famille de Tanga Nauning; & comme elle ne la pouvoit conserver qu'avec peine, à cause de son éloignement, elle en divisa tout le territoire en six Seigneuries, avec autant de Seigneurs qui luy devoient payer tribut tous les ans. Quand la famille de Iuena les eut tous defaits, elle nomma cette ville Chungking; mais la famille de Taiminga luy rendit son premier nom. Elle commande à treize citez, *Les citez.* Iunnan, 2. Fumin, 3. Yleang, 4. Caomingo, 5. Cynning, 6. Queihoa, 7. Chingcung, 8. Ganningo, 9. Loçu, 10. Lofung, 11. Quenyang, 12. Sanpao, 13. Ymuen.

Le territoire de cette ville est fort agreable & fertile, renommé pour ses collines & pour ses excellentes eaux: il s'éleve de toutes parts en petites collines, & puis s'étend dans une grande & large campagne: il est encore recommandable pour la bonne temperature de l'air, pour ses fontaines, pour les bons esprits qui s'y rencontrent, pour la vigueur & force de ses habitans, & pour l'abondance de toutes choses. Pour la ville, elle peut avec raison entrer en parallele avec les plus grandes de la haute Asie; riche par son trafic, superbe par la magnificence de ses bastimens, par la grandeur de ses temples, & par sa situation fort agreable, car elle est bastie sur le bord septentrional du grand lac de Tien qui passe le long les murailles de la ville vers l'Occident, & donne l'entrée aux navires par le moyen des canaux qu'on y a conduits. On voit aussi une montagne dans la ville, remarquable par les temples qui y sont, par ses bastimens publics & particuliers, par les jardins & par ses bois.

Outre plusieurs palais pour les Gouverneurs, il y en a un où demeure le grand Seigneur qu'on nomme Moquecung; le fondateur de la famille de Taiminga ayant donné cette dignité à un de ses Generaux d'armée, do la famille de Mo, qui luy avoit rendu des services considerables, lors qu'il chassa les Tartares de la famille de Iuena; & Moquecung, d'une personne privée qu'il estoit, parvint à la dignité de General d'armée, & rendit cette charge hereditaire dans sa famille. Cette dignité est la mesme que celle de Duc parmi nous, à laquelle ses heritiers & descendans succedent encore à present.

Les mœurs de ce peuple. Il y a eu autrefois diverses sortes de peuples; mais comme les noms en sont inconnus, je n'en fais icy aucune mention: leurs mœurs estoient aussi bien differentes; quoy qu'ils embrassassent tous la religion de Fe, chantant tousjours les livres de cette secte; leur principale occupation & employ estoit la guerre, l'exercice des armes, & l'agriculture; personne n'épousoit de fille parmi eux qu'un autre n'eust eu premierement sa compagnie; ce sont les paroles de nostre Auteur Chinois. Les uns estoient noirastres comme les Indiens, & les autres blancs; ils prennent plaisir d'aller à cheval, & ne mettent qu'un tapis au lieu de selle.

Abondance de toutes choses. Ce pays produit de tres-bons chevaux, de basse taille pour la pluspart, mais forts & hardis: il n'y a point de lieu où on fasse de meilleurs tapis: on y tire de la pierre d'azur, du verd, & quantité d'excellent marbre: le bois de rose,

comme les Portugais le nomment, y croist aussi : il y a deux temples dediez aux Heros, plus magnifiques que les autres.

La montagne d'Vhoa est dans la ville, où il y a un magnifique temple, & un convent, avec quantité d'autres edifices, comme j'ay dit cy-dessus. *Les montagnes.*

Au couchant du lac & de la ville est la montagne de Kingki, fort grande, qui va jusqu'au bord du lac.

Xang est une montagne vers le Nord, avec une fontaine qui est tres-froide, & qui ne laisse pas pourtant de soulager merveilleusement les paralytiques. *Fontaine d'eau qui guerit les paralytiques.*

Lo est une fort haute montagne au Nord de la ville, qui represente un limaçon ; on lá voit au Septentrion du lac, & celle de Kinki au couchant : elles sont beaucoup plus hautes que les autres, aussi paroissent-elles davantage.

Yoyang est une montagne au Nord-ouest, où il y a plusieurs convens de sacrificateurs.

Sieúcao est une montagne proche de Caoming, qui est si haute, qu'on croit qu'elle surpasse la moyenne region de l'air.

Proche de Cynning est la montagne de Kinna, riche en or.

Le lac de Tien est au Midy de la ville, il s'avance jusques au pied de ses murailles au couchant : on dit qu'il a cinq cens stades de tour. La riviere de Kinxa en tire sa source, & sortant du costé du lac qui est au Midy, coule aprés vers le Septentrion : or ce lac croist & s'enfle par le moyen de la riviere de Puon, qui descend des montagnes de Caoming : ce lac se nomme aussi le lac de Quenming. *Les rivieres.*

On a conduit un grand canal du lac de Tien, jusqu'aux citez de Ganning, de Quenyang & de Fumin ; on l'appelle communément le canal de Tangcie.

La seconde Ville TALI.

TALI est bastie sur le bord occidental du lac Siul, dont les habitans tirent beaucoup de commoditez & de divertissement. Ceux de la Chine luy donnent le nom de mer à cause de sa grandeur ; il est plus long qu'il n'est large. Tali est la plus occidentale de tout l'Empire, son terroir est fort recreatif, le fonds en est fertile, si ce n'est où il est couvert de roches : il est arrousé de quantité d'eaux, l'air en est doux, la ville est fort vaste, & comprend une fort grande espace ; car il y a dedans un palais basti pour s'y divertir ; dont les murailles ont cinq stades de circuit, dix perches de hauteur ; d'où l'on peut juger, que tout le bastiment doit estre d'une grandeur prodigieuse : elle est fort peuplée, & il y a de fort beaux bastimens publics & particuliers, & deux temples fort remarquables, dediez aux Heros, sans parler d'une infinité d'autres temples. *Sa situation & sa grandeur.*

Lors que ce pays n'estoit point sujet aux Chinois, il estoit habité par les peuples du Royaume de Quenni : du temps des Roys, celuy de çu s'en rendit maistre, & y forma un grand & puissant Royaume. Hiaovus, Empereur de la famille de Hana, apres s'estre emparé de toutes les Indes au delà du Gange, fut le premier qui posa les fondemens de cette ville, luy donnant le nom de Yechu ; la famille de Tanga l'appella Yaocheu : lors qu'elle eut secoüé le joug des Chinois, ce fut le Royaume de Mung, & pour lors on la nomma Nanchao. Vn Empereur de la famille de Iuena fut le premier qui luy donna le titre & la qualité de Ville, avec le nom qu'elle a à present, luy ayant adjousté six citez sur lesquelles elle a jurisdiction, Tali, 2. Chaoo, 3. Iunnan, 4. Tenchuen, 5. Langkiung 6. Pinchuen. *Ses noms & son antiquité.*

Marbre fort beau. Les Chinois y coupent en tables des pieces d'un marbre fort beau, naturellement si bien marqueté de diverses couleurs, qu'on diroit que le pinceau de quelque excellent peintre y auroit voulu representer des montagnes, des rivieres, des arbres & des fleurs. Ceux de la Chine en font des tables, & d'autres ornemens qu'ils appellent Tiençang, du nom de la montagne d'où on tire ce marbre. Il croist aussi des figues dans ce quartier ; comme celles de de l'Europe, que les Chinois nomment Vuhoaquo, c'est à dire fruit sans fleur, ce nom leur ayant esté donné parce que le figuier ne fleurit point. Il y croist aussi des feuïlles de Cha, & il y a quantité d'excellens poissons.

Les montagnes. La montagne de Tiençang a plus de trois cens stades, & est au couchant de la ville ; on y compte dix-neuf sommets fort hauts, avec un estang si profond, qu'on n'en a jamais sceu trouver le fonds.

Proche de la cité de Chao est la montagne de Fungy, avec un grand costeau de terre amassée, sous lequel plus de deux cens mille hommes du Roy Nanchao furent enterrez, aprés avoir esté défaits par les Chinois dans un combat que leur donna le general Tangsienyuo : aprés cette victoire le Royaume de Nanchao fut conquis par la famille de Hana, & ce royaume comprend tout le pays qui est au Midy jusques au Gange. *Grande défaite & tuerie d'hômes.*

Proche de Tengchuen est la montagne de Kiço, fameuse pour quantité de magnifiques temples & convens de sacrificateurs ; c'est de là qu'est venuë dans la Chine la premiere connoissance de la doctrine idolatre de Fe ; la famille de Hana retint la religion & les ceremonies de ce peuple, dont elle avoit subjugué le pays ; car les Chinois n'adoroient auparavant que le Xangti, qui signifie le souverain Empereur ; de façon qu'il y a bien de l'apparence que par ce nom ils ont voulu entendre la divinité. Ie ne diray rien d'une infinité d'autres petites montagnes, qui ne sont aucunement remarquables ; mais il ne faut pas oublier le sommet de Tingsi, qui est dans les montagnes de la cité de Chao, car on escrit qu'il est plus haut de mille perches que ne sont les autres ; au pied est un chasteau pour defendre & asseurer les chemins.

Les rivieres. Le lac de Siul s'estendant fort en longueur, divertit les habitans par son bel aspect ; comme aussi par la diversité & abondance de ses poissons. Il y a trois montagnes qui forment autant d'Isles, & quatres autres Isles toutes plates qui sont tres-fertiles : les bords de ce lac forment en dedans neuf golfes : il commence prés de la ville de Tali, & finit à la cité Kiung. La grande riviere de Mosale en sort : apres avoir passé au travers de cette Province, elle se jette avec violence dans le Royaume de Tungking, où enflée par un grand nombre d'eaux, elle forme en suite ce canal, qui porte les vaisseaux jusques dans la ville capitale du Royaume de Tungking.

La troisième Ville LINGAN.

CETTE ville à dix citez sous soy, Lingan, 2. Kienxui o, 3. Xeping o, 4. Omio, 5. Ningo, 6. Sinping, 7. Tunghai, 8. Hosi, 9. Siego, 10. Mungçu ; de plus neuf Forts, dont le premier est Naleu, 2. Kiaohoa, 3. Vanglung, 4. Hiyung, 5. Kichu, 6. Suto, 7. çoneng, 8. Locung, 9. Gannan. L'Empereur de la Chine y entretient de grosses garnisons contre les entreprises de ceux de Tunking ; tout le pays de la Province qui est à l'orient de cette ville, a esté conquis par le Roy de Tungking, & est dans son obeïssance.

Le territoire de cette ville estoit anciennement du Royaume de Kiuting : quand ceux de la famille de Hana s'en furent rendus maistres, ils y fonderent la Seigneurie de Ciangho : il fut aprés compris dans le Royaume de Mung, & on nomma l'endroit où estoit cette ville, Tunghai. La famille de Sunga l'appella Sieuxan ; celle de Iuena en fit une ville, & l'entoura de fortes murailles. *Noms anciens.*

Son territoire s'estend en partie en plaines, & s'esleve aussi quelquefois en costeaux & en montagnes: il a deux grands lacs: il est coupé de rivieres, plein de citez, de Forts, de petites villes, & de bourgs. Il y a abondance de ris, de froment, de miel, & de cire, & produit les mesmes fruits qui se trouvent dans les Indes. Il n'y a qu'un temple dedié aux Heros, & un pont magnifique au Nord de la ville, basti par les Tartares de la famille de Iuena.

La montagne de Vchung est proche de la cité de Omi, qui a trois sommets, au milieu desquels est une cité. Proche de la cité de Ning est la montagne de Vansung, ainsi nommée à cause de ses vieux pins. *Les montagnes.*

Proche de Tunghai est la montagne de Sieu, où on dit qu'il y a une fontaine dont l'eau rend la chair blanche si on en boit, & engraisse à merveille ceux qui sont maigres. *Fontaine qui blanchit & engraisse.*

Proche de Mungçu on voit la montagne appellée Monce, fort grande & fort haute, où on compte vingt sommets.

La montagne de Puonchang est au Midy de la ville, on dit qu'elle est fort haute.

Proche de la cité de Xeping est le lac de Ylung, qui a cent cinquante stades de circuit, & trois petites Isles. Il y a aussi nn autre lac proche de la cité de Tunghai, qui a le mesme nom, & est de quatre-vingt stades en quarré: il prend sa source proche de Hosi. *Les rivieres.*

La quatriéme Ville ÇVHIVNG.

CETTE ville est au centre de la Province, son territoire est arrousé de rivieres agreables, renfermé de tous costez de fort belles montagnes, qui luy servent d'un fort rempart contre ses ennemis. Il y a quantité de grains par tout, force beaux pasturages: l'air y est fort sain: on y trouve de la pierre d'asur & de fort beau verd. Ce pays estoit autrefois dans le Royaume de çu, puis dans le pays de Yecheú sous la famille de Hana: le Roy Cynus le nomma Gancheú, la famille de Tanga Gueiçu; mais celle de Taiminga luy a donné le nom qu'il retient à present. Cette ville gouverne sept citez, çuhinug, 2. Quangtung, 3. Tingyuen, 4. Tingpien, 5. Okia, 6. Nangano, 7. Chinnan. *Noms anciens.*

L'Autheur Chinois assure qu'au Septentrion de ce territoire, avant la venuë des Tartares de la famille de Iuena, estoit le Royaume de Kinchi, (c'est à dire dents d'or;) on le nommoit ainsi, à cause que ses peuples garnissoient leurs dents de petites plaques d'or: c'est peut-estre la Province d'Arclada selon M. Polo, mais il nous en faudra bien-tost parler plus amplement. Ce peuple avoit aussi accoustumé de faire une chose qu'il observe encore à present; c'est que proche de la cité de Nangan ils couvrent d'or tous les ans une grosse pierre qu'ils adorent; cette pierre a environ dix perches de hauteur, ils l'appellent Xinxe, qui signifie pierre spirituelle, ayans retenu cette superstition depuis le temps des Rois de Mung. *L'Arclade de M. Polo de Venise.*

Au couchant de la ville est la montagne de Minfung & de Vixi: il y a plus de cent petits ruisseaux qui tirent leur source de la derniere; ainsi elle est couverte par tout de verdure, fertile & tres-agreable. *Les montagnes.*

Kieupuon est une haute montagne, qui semble se retirer en elle-mesme proche de Quantun ou elle fait un grand gouffre. Proche de Nangan est la montagne de Piaolo, où il y a une mine d'argent fort considerable.

La cinquiéme Ville CHINKIANG.

CE pays a autrefois esté dans le Royaume de Sinany, & s'appelloit le pays de Tien. La famille de Hana a jetté les premiers fondemens de cette ville,

apres avoir basty la cité d'Yniuen ; Suius la nomma Quencheu, & les Rois de Mung Hoyang ; pour le nom qu'elle a à present, c'est la famille de Iuena qui le luy a donné. Elle a jurisdiction sur cinq citez, Chinkiang, 2. Kiangchuen, 3. Sinhingo, 4. Yangçung, 5. Lunano. Le territoire de cette ville n'est pas fort grand, mais fort agreable, à cause de ses lacs & de ses rivieres. Pour la ville, elle est assez grande, plus celebre encore pour l'abondance de son poisson : il y en a une sorte entr'autres, dont les Medecins tirent un souverain remede contre toute sorte de gale. Ceux du pays font aussi de fort beaux tapis de coton. Au Septentrion de la ville, on void encore à present une fort grande pierre, où Sinulo Roy de Mung, recevant les Ambassadeurs d'un autre Roy, qui ne luy donnoient point la satisfaction qu'il attendoit, frappa sur cette pierre de son espée avec tant de force, qu'il y fit de ce seul coup une fente qui avoit prés de trois coudées de profondeur, & dit à ces Ambassadeurs : Allez, & faites sçavoir à vostre Roy, de quelle trempe sont nos espées. Cela arriva sous Hiaovus le premier de la famille de Hana, qui adjouta à l'Empire de la Chine le puissant Royaume de Mung, que les Chinois nommoient le pays de Nanchao.

Poisson qui sert contre la gale.

La montagne d'Yokeu est au Zud-ouest de la ville, sur le bord du lac de Vusien ; elle est toute couverte de bois, & n'a qu'un sommet.

Les montagnes.

La montagne de Kinlien est au levant de la ville, & située tout au milieu des montagnes, elle paroist toute d'or quand le Soleil se leve.

La cité de Kiangchuen a une fort grande montagne, qui se nomme Si, d'où sortent une infinité de petits ruisseaux : la montagne de Puonquen est proche de Kiangchuen, rude à monter à cause de ses roches, fort inegale & interrompuë par quantité de cavernes qui s'y trouvent : on a basty au milieu de ses rochers & deserts steriles un convent & un temple, avec un logement pour un grand nombre de sacrificateurs.

Les rivieres.

Ses rivieres sont marquées dans la carte. Au Midy de la ville est le grand lac de Fusien, qui occupe cent mille arpens de terre.

Le lac de Ming est proche d'Yangçung ; on y pesche de tres-bons poissons ; entr'autres une sorte qui tire sur le noir, que les Chinois nomment Cing : ils escrivent qu'il est bon à plusieurs maladies.

La sixiéme Ville MVNGHOA.

SInulo Roy de Mung a basty cette ville, & l'a appellée Mungte : la famille de Hana l'annexa au pays d'Yecheu ; celle de Iuena luy a donné le nom qu'elle a à present : elle n'a que deux villes dans sa dependãce, la premiere Munghoa, 2. Linglung. Il n'y a point de Province en toute la Chine où il y ait tant de muse qu'en celle-cy.

Les montagnes.

Gueipao est une montagne au Zud-est de la ville, la plus haute qui soit dans tout le pays. La montagne de Funghoang est au Zud-ouest, & tire son nom d'un Phœnix de la Chine, qu'on dit qui mourut sur cette montagne, apres y avoir chanté fort melodieusement. Ils disent que tous les oiseaux d'alentour s'assemblent tous les ans dans ce lieu sur la fin de l'Automne, & pleurent en quelque façon sa mort : les habitans du pays remarquent ces jours ; & avec du feu qu'ils font de nuit sur la montagne, ils prennent une infinité de rares & d'excellens oiseaux.

La montagne de Tienul est au Nord de la ville, & se nomme l'oreille du ciel, parce qu'il y a un Echo si subtil, qu'on ne sçauroit parler si bas qu'il ne renvoye distinctement les mesmes paroles.

La

La septiéme Ville KINGTVNG.

KINGTVNG est la seule, entre toutes les villes qui sont dans ces hautes & larges montagnes, qui soit libre. Ses habitans ont esté les derniers à recevoir les sciences des Chinois: plusieurs mesmes retiennent encore la façon d'escrire du Royaume de Mien, qui ne differe pas beaucoup de celle dont les marchands de Bengala & des Indes ont accoustumé de se servir. Nanchao Roy de Mung est celuy qui a jetté les premiers fondemens de cette ville, il la nomma Insœng, c'est à dire argẽt naissant, à cause des mines d'argẽt qui se trouvẽt dans les terres qui en sont proche: la famille de Iuena l'appella Cainan; celle de Taiminga l'agrandit, & la renferma de murailles qui ont bien huit stades de circonference. Tout ce pays est fort abondant en ris. A l'occident de la ville est un pont sur une vallée fort profonde, composé de chaisnes de fer; il y a vingt chaisnes, qui ont chacune douze perches de longueur; il branle quand plusieurs personnes y passent toutes à la fois, & se remuë, ce qui ne donne pas peu d'epouvante aux voyageurs, à cause des precipices qui sont dessous. L'Empereur Mingus, de la famille de Hana, bastit ce pont environ l'an soixante-cinquiesme apres la naissance de Christ.

Pont fait de chaisnes de fer.

Munglo est une fort haute montagne qui a plus de trois cens stades, & est au Septentrion: là-mesme est la montagne de Pingtai, avec un chasteau pour la defendre.

Les montagnes.

La huitiéme Ville QVANGNAN.

CETTE ville a esté démembrée de l'Empire de la Chine, & est dans l'obeïssance du Royaume de Tungking avec une autre cité qui se nomme Fuo o. Le territoire de cette ville est separé des terres qui dependent de la Chine, par de grandes montagnes: on la nomme d'ordinaire la terre d'or, tant elle est fertile. Ses habitans sont barbares, à ce qu'en disent les Chinois, se tuent les uns les autres pour le moindre sujet, les hommes & les femmes y vont nuds-pieds, portent des habits courts, mangent toutes sortes d'insectes, des vers, des serpens, & des souris.

Mœurs des habitans.

La montagne de Lienhoa est au levant de la ville; & parce qu'elle a la forme & la figure d'une fleur qui se courbe en dehors, elle se nomme Lienhoa, ou la fleur de Lien.

Les montagnes.

Proche de la cité de Fu est la montagne de Yocyuen, la fontaine qui est sur son sommet luy a donné ce nom. Le torrent ou plustost le ruisseau de Nanmo est proche de la cité de Fu, l'eau en est tousiours chaude: elle est bonne pour les bains, & guerit diverses maladies.

La neufiéme Ville QVANGSI.

CETTE ville avec son territoire est aussi dans l'obeïssance du Roy de Tungking, elle commande à quatre citez, Quangsi, 2. Suçung o, 3. Mile o, 4. Vimao o. Elle estoit autrefois dans le Royaume de Tien; sous la famille de Hana c'estoit une partie du pays de Yecheu, & on l'appelloit le quartier de Ciangho, sous la famille de Tanga on la nommoit Kimi; pour le nom qu'elle a à present, c'est la famille de Iuena qui le luy a donné.

La montagne de Faco est au Nord de Quangsi & proche de ses murailles: dans la ville est la montagne de Chunsien, où estoit le college de la ville.

Les montagnes.

La montagne de Siaolung environne la cité de Mile.

La dixiéme Ville CHINYVEN.

CETTE ville eſt preſque au milieu de la Province, au Midy de la ville de Kingtung, riche en mines d'argent : elle a ſous elle un chaſteau ou Fort nommé Loco. Ce pays eſt fort montagneux : il y a des Paons ſauvages & domeſtiques. Pour les noms qu'il a eu anciennement, je trouve que c'ont eſté les meſmes que ceux de Kingtung, qui eſt la ville la plus proche qu'elle ait.

Les montagnes. Polung eſt une montagne au couchant de la ville, où des coſteaux s'eſlevent peu à peu, & ſe ſuccedent les uns aux autres, de ſorte que vous diriez que ce ſont les eaux de la mer qui s'enflent lors qu'elle s'émeut : c'eſt de là qu'elle tire ſon nom de Polung, c'eſt à dire la grace des eaux.

Nalo eſt une montagne au Nord-eſt, dangereuſe pour ſes tigres & ſes leopards.

La onziéme Ville IVNGNING.

CETTE ville eſt la plus ſeptentrionale de toute la Province, elle confine au Royaume de Sifan, & commande à cinq Forts ; le premier eſt Iungning, 2. Laçu, 3. Ketien, 4. Hianglo, 5. Valu. On y trouve de ces vaches, dont parlent ceux qui ont fait la deſcription du Royaume de Tibet, on les appelle communément les vaches de Ly ; les Chinois ſe ſervent de leurs queuës pour enrichir & parer leurs drapeaux & leurs caſques ; du poil ils en font d'excellens tapis & des eſtoffes, qui reſiſtent à la pluye. Ce pays ſe nommoit autrefois Talang, la famille de Iuena luy a donné le nom qu'elle a à preſent.

Les montagnes. La montagne de Canmo eſt au Zud-eſt de la ville, ſeule & découverte ; car c'eſt une roche au milieu d'une grande plaine.

La montagne de Lopu eſt proche de Volu.

La montagne de Pouo eſt proche de Hianglo, & celle de Loni proche de Loçuho.

Les lacs. Lucu eſt un grand lac à l'Orient de la ville, où il y a trois Iſles fort égales, chacune a un coſteau de cent perches de hauteur.

La douziéme Ville XVNNING.

LES Chinois n'ont rien remarqué du pays de cette ville avāt la famille de Iuena : les Tartares de la famille de Iuena s'en ſont rēdu les maiſtres les premiers, & luy ont impoſé ce nom : la ville a deux ſtades de circuit. Ces montagnards, à ce qu'en diſent les Chinois, ſont fort barbares, fort rudes & groſſiers ; le pays meſme eſt difficile & ſterile preſque par tout : on n'y ſçauroit entrer que par un endroit, encore eſt-ce entre des vallées fort étroites : ils portent les cheveux longs & éparpillez, vont pieds nuds, mangent avec les mains, ſans ſe vouloir ſervir de baſtons, devorent toutes ſortes d'inſectes, ne ſçavent point tailler d'habits, ni en filer, & ſe contentent de s'envelopper ſimplement d'un drap : voila comme noſtre Geographe Chinois les depeint. I'ay mes raiſons, tirées de la connoiſſance que j'ay de la Carte de ce pays, pour croire qu'il a eſté autrefois une partie du Royaume de Iunchang, auquel auſſi il touche ; mais nous en diſcourerons plus amplement cy-aprés.

Les montagnes. Loping eſt une montagne qui s'éleve au Nord-oueſt de la ville.

La montagne de Mengpo eſt au Midy de la ville, habitée par un peuple farouche & ſauvage.

Les rivieres. La riviere de çanglang paſſe au couchāt de la ville, elle eſt fort grāde, & prend ſa ſource au Royaume de Sifan, de là elle deſcend vers le Midy, & elle entre

dans cette Province prés de Iungping, elle la coupe & divise par le milieu ; puis tout aussi-tost qu'elle est entrée dans le Royaume de Tungting, elle se décharge dans la mer avec la riviere de Xale ou de Moxale. Pour le puits de Quonin, (qui est le nom d'une idole tres-fameuse en forme de femme, comme nous l'avons representé dans les cartes ;) on écrit qu'un vieillard y fit sourdre de l'eau, ayant frappé la terre de son baston, au lieu qu'auparavant il n'y avoit point d'eau ; & qu'on ne vit plus aprés le vieillard.

LES VILLES DE GVERRE.

La premiere ville de guerre KIOCING.

IE me souviens d'avoir dit cy-dessus, que dans ces villes les bourgeois estoient pesle mesle avec les soldats. Le territoire de cette ville est proche du Royaume de Tungking, & bien fortifié contre toutes les entreprises & efforts de ses ennemis ; car outre qu'il y a six citez qui sont parfaitement bien basties, avec quelques chasteaux ; il est de plus renfermé des rivieres de Pepuon & de Naupuun, qui tirent leur source de ce territoire. Les citez sont, premierement Kiocing, 2. Yeco, 3. Chenyeo, 4. Loleango, 5. Malungo, 6. Lohiungo. Les habitans de ce pays sont merveilleusement soigneux de l'agriculture ; mais ils sont querelleux & chicaneurs ; c'est pourquoy il arrive souvent, que tout ce que ces paysans ont gagné avec beaucoup de peine, & à la sueur de leurs corps, s'en va pour payer les vacations des Iuges. Ceux de la Chine écrivent, qu'il s'y trouve une chose veritablement rare, sçavoir de certains petits oiseaux qui ressemblent à des hirondelles, dont aussi ils prennent leur nom ; (car ils les appellent Xeyen, c'est à dire hirondelles de pierre) qui ont sous le ventre de grandes marques blanches & d'autres moindres ; les Medecins Chinois nomment ceux qui ont les grandes marques les masles, & ceux qui les ont plus petites les femelles ; ils en font un collyre excellent contre les maladies des yeux.

Hirondelles de pierre.

La montagne de Fukin est au couchant de la ville : on écrit qu'il y a une fontaine dont l'eau augmente l'esprit aux enfans ; les Chinois peut-estre se servent de cette invention, comme on fait en quelques endroits de l'Europe, pour leur persuader plus aisément à boire de l'eau, & à laisser le vin ; ils adjoustent par la mesme raison, que cette eau leur rendra les cheveux dorez & les yeux plus beaux.

Les montagnes. Eau qui augmente & accroist l'esprit.

Proche de Chenye est la montagne de Xingung, toute couverte de forests & de bois.

La montagne de Xemuen est proche de Loleang, où il y a un chemin de dix stades de longueur entre les rochers.

La montagne d'Yeeng est proche d'Yeço, elle tire ce nom d'une fontaine ; Y, en la langue de ce pays, signifie de l'eau, & en Chinois Xui.

La cité de Malung a le haut sommet de Quenso, où il y a un chemin avec un chasteau pour le defendre.

La riviere de Pexe commence au Nord de la ville, mais change tout aussitost ce nom pour celuy de Pepuon ; elle se nomme aussi Ven.

Les rivieres.

Chungyen est un lac ou marais proche de Loleang, au pied des montagnes de Kieyung.

La seconde Ville YAOGAN.

CEtte ville de guerre est au Nord-ouest de la capitale, remarquable principalement pour l'abondance du musc, qui s'y trouve. Elle commande à trois citez, la premiere est Yaogan, 2. Yaoo, 3. Tayao. Son territoire est

considerable & renfermé de forests & de montagnes, où il y a plusieurs vallées tres-fertiles. Ce pays faisoit autrefois une partie du Royaume de Tien. Sous la famille de Hana il appartenoit à celuy d'Yecheu, qui y bastit la cité de Lungtung. La famille de Tanga le nomma Yaocheu; mais c'est la famille de Iuena qui luy a imposé le nom qu'il a à present. L'Auteur Chinois dit, que ce peuple est fou & insensé, mais fort & robuste; qu'il prefere la guerre à la paix, quoyque selon eux la paix soit la meilleure & la plus souhaitable de toutes les choses, que Dieu ait donné aux hommes.

Les montagnes. La montagne de Kiensieu est au couchant de la ville: proche de ses murailles, il en sort un petit ruisseau qui emplit le fossé, & le petit lac de Pien. La montagne de Tung est au Levant, remarquable pour ses belles forests. La montagne de Lolo est au Nord de la ville; & la montagne de Luki proche de Tayao.

Vers le Nord-est & assez prés de la ville il y a un puits d'eau salée, on en puise pour faire du sel qui est tres-blanc, dont on se sert dans tout le pays, & s'appelle Peyencing, c'est à dire le puits du sel blanc: on dit qu'il se trouva par des brebis, qu'on remarqua qu'elles avoient accoustumé de lecher la terre, & de la gratter avec leurs pieds, qu'en ayant fait l'experience, on y rencontra de la terre & de l'eau salée.

Les rivieres. La riviere de Kinxa, qui vient de Sifan, passe au Septentrion du territoire de cette ville, celle de Linsi entre dans cette Province vers l'Orient, & aprés avoir fait amas d'autres eaux, elle se va rendre dans la Province de Suchuen le long des frontieres de Queicheu: on l'appelle Kinxa, à cause de son sable doré.

La troisiéme Ville CIOKING.

LE pays de Cioking appartenoit sous la famille de Hana au Royaume de Iungchang; celle de Tanga le nomma Ciocheu, & celle de Iuena Cioking. Il comprend trois citez, dont la premiere est Cioking, 2. Kiencheüeno, 3. Xuno. Il est tout environné de montagnes. Les habitans sont forts & courageux, vont armez d'arcs & de fleches, & non point d'évétails & de parasols comme les Chinois. Ce pays produit du musc & des pommes de pin: on y fait de fort beaux tapis.

Les montagnes. Kinhoa est une montagne proche de la cité de Kienchuen, qui s'étend du Royaume de Sifan jusques ici: on écrit qu'il y a grande abondance d'or, & un de ses sommets principalement qui semble estre tout d'or.

Fauchang est une fort grande montagne au Midy.

Proche de Kienchuen est la montagne de Xepao, avec une colomne de pierre, & la statuë de l'Idole de Fe. On y voit aussi des figures de pierre, un elephant, un lion, une cloche & un tambour: chaque statuë a sa couleur particuliere; on ne dit point qui les y a mises.

Les rivieres. La riviere de Kinxa arrose aussi ce pays.

Le lac de Kien est proche de Kienchuen, il a soixante stades de circuit, il en sort trois petits ruisseaux, qui representent le caractere des Chinois qu'ils nomment Chüen, qui signifie de l'eau, c'est de là qu'une cité tire son nom.

Au Zud-est de la ville il y a une fontaine d'eau chaude, dont les Phthisiques, & ceux qui sont sujets aux obstructions, reçoivent de grands secours.

La quatriéme Ville VVTING.

LE ressort de Vuting a aussi esté une partie du Royaume de Tien : la famille de Hana le mit dans les terres de Yecheu : Suius la nomma Quencheu, & la famille de Tanga Tacheu ; la famille de Iuena luy a donné le nom qu'elle a à present. Elle gouverne quatre citez, dont la premiere est Vuting, 2. Hokioo, 3. Yuenmeu, 4. Lokiúen o. Elle est située proche de sa capitale, & s'il y a un pays agreable & fertile, c'est sans doute cetui-cy ; car les deux rivieres de Kinxa y passent avec d'autres eaux qui le rendent fertile. Vuting est une place de guerre, il y a une garnison assez considerable, elle est frontiere de Queicheu, dont on doit craindre les montagnards. Elle abonde aussi en musc, & en bestes à laine, à cause de ses pasturages.

Vmong est une fort grande montagne au Levant de la ville, qui s'éleve en douze sommets *Les montagnes.*

La montagne de Hingkieu est proche de Lokiuen, affreuse & roide par tout; elle est neantmoins unie au sommet, il n'y peut monter qu'un homme seul à la fois, tant le passage est étroit. Les habitans de ce pays s'en servent comme d'un refuge asseuré en temps de guerre.

çokieu est une montagne proche de Hokio, on la nomme communément le Printemps continuel ; car on n'y remarque aucun changement ny vicissitude dans les saisons, il y a tousjours de la verdure : au Couchant est une grande caverne, où on voit la statuë d'un homme, & d'un certain animal ; on écrit que si quelqu'un regarde par hazard la statuë, & qu'en mesme temps il parle un peu haut, qu'il s'y éleve aussi tost des tempestes & des tonnerres.

Hociniao est un lac au Nord-ouest de la ville, qui a cinq stades & est tout environné d'arbres : il s'appelle le lac qui rend des oiseaux ; parce que des feüilles d'un certain arbre, tombans dans ce lac se changent en petits oiseaux noirs, avec un si grand estonnement des habitans, qu'ils croyent que ce sont des esprits, selon ce qu'en dit l'Historien Chinois. *Les rivieres.* *Feuilles qui se changent en petits oiseaux.*

La fontaine de Hiangxui, c'est à dire de l'eau odoriferante, sent bon au Printemps : en ce temps ceux du pays font des ceremonies à l'honneur de cette fontaine, à cause de la nouveauté de la chose, & boivent de cette eau meslée avec de leur vin, ou avec une liqueur faite de ris.

La cinquiéme Ville CINTIEN.

LA campagne de cette ville n'est pas moins grasse & fertile que celles des autres, à cause du grand nombre de bergers & de laboureurs qui la cultivent avec grãd soin. Elle a plusieurs gros bourgs, mais elle n'a pas une seule cité : la ville est fort proche de la Province de Queicheu : ce pays a esté autrefois dans le Royaume de Tien, on le nommoit alors Cintien comme on fait encore à present.

Iuecu est une montagne au Nord-est de la ville, qui contient cinquante stades : vers le couchant est la montagne de Into, dont l'air est si doux & si temperé, que ceux qui y demeurent ne connoissent point de maladies ; il y fait fort bon en Esté, & on n'y sent point les chaleurs de la canicule. *Les montagnes.*

Che est un grand lac qui se nomme aussi la mer de Cingxui ; il est entre les montagnes au couchant de la ville, & tous les petits ruisseaux qui sortent des montagnes s'y déchargent. *Les rivieres.*

La sixiéme Ville LIKIANG.

Naturel & mœurs du peuple.

LEs habitans de ce pays sont tous sortis des colonies de ces anciens Chinois, qu'on y avoit menez; & bien qu'ils ne suivent pas tout à fait les loix de la Chine, à cause que le voisinage & la proximité des autres nations les ont corrompus; si ne laissent-ils pas d'imiter les Chinois en beaucoup de choses: ils sont fort adonnez à boire, s'enyvrent, & puis se divertissent à chanter & à sauter: ils sçavent fort bien monter à cheval, & tirer de l'arc: le pays où ils demeurent est tres-bon, tres-gras, & fort riche en or: ils ont aussi de l'ambre & des pommes de pin. Pour la ville, elle est située dans la partie la plus occidentale de la Province, au Nord de la ville de Tali; la riviere de Kinvius, où on trouve de l'or, en coupe le territoire; celle de Lançang la renferme & l'environne au couchant. Il y a un pont de chaisnes de fer sur Kinxa, entre deux montagnes, & tel que je l'ay décrit cy-dessus. Elle commande à cinq citez, Likiang, 2. Paoxano, 3. Lano, 4. Kiucin, 5. Linsi. La famille de Hana a appellé ce lieu Iúchi; celle de Tanga Hicheu; mais c'est la famille de Iuena qui luy a donné le nom qu'elle a à present.

Les montagnes.

La montagne de Sive est au Nord-ouest de la ville vers le Royaume de Tibet: elle tire ce nom des neiges continuelles qui y sont, & ne se fondent jamais; car le mot de Sive signifie neige.

Proche de Kiucin est la montagne de Kinma, ainsi nommée à cause de ses pierres de differentes couleurs qui representent un cheval.

Les rivieres.

La riviere de Lançang passe au couchant de la cité de Lan, & sort du Royaume de Tufan; c'est de là aussi que sort la riviere de Kinxa qui se nomme Li, la derniere passe au levant, & l'autre au Midy, où s'enflant & grossissant de quantité d'eaux, aprés avoir traversé toute la Province & le Royaume de Tungking, elle décharge finalement ses eaux dans la mer, avec celles de la riviere de Xale, comme j'ay dit cy-devant.

Au Zud-est de la ville est la riviere de Kinxa, elle s'estend au large, & forme un lac de trente stades; on dit qu'elle est si profonde & si creuse, qu'on ne l'a pû sonder jusques ici.

La septiéme Ville IVENKIANG.

CE pays a esté autrefois de l'Empire de la Chine, sous la famille de Tanga, il faisoit partie de celuy d'Inseng; sous la famille de Sunga il fut conquis & gagné par Nungchicao, & detaché de l'Empire de la Chine; mais la famille de Iuena le reprit & le nomma Iuenkian, parce qu'il est proche des Royaumes de Tungking & de Laos; aussi y a-t-il un Fort pour la garde & defense du pays, qui se nomme Lopie. Ce pays abonde en soye & en ebene, & produit la palme & l'herbe de Areca, que ceux du pays maschent aussi bien que la feuïlle de Betel: les autres Indiens en font le mesme, & l'appellent dans leur langue Maxinnang. Il y a aussi quantité de Paons.

Les anciens noms.

Leukia est une montagne au Nord-est de la ville: la montagne de Yotai est à l'Orient, la plus grande de toutes: on y compte vingt-cinq sommets: elle est si agreable qu'on luy a donné le nom de tour riche & precieuse.

La huitiéme ville IVNGCHANG.

IVNGCHANG a autrefois esté la capitale du Royaume de Gailao, & se nommoit Puguei: l'Empereur Hiaovus issu de la famille de Hana, donna les commencemens à cette ville; elle commandoit à un pays qui estoit envi-

ronné de la riviere de Lancang, de là vient qu'elle en a porté le nom : quelque temps aprés elle se rebella, & recõnut le royaume de Iungchang, en ce temps on l'appella Iungchang. L'auteur Chinois dit que ses habitans ont des mœurs particulieres: qu'il y en a qui couvrent leurs dents de plaques d'or, qu'on appelle Kinchi, c'est à dire aux dents d'or; d'autres qui se plaisent à avoir les dents fort noires, qu'ils peignent avec du vernis, ou bien avec quelque autre drogue; d'autres se marquent diverses figures sur leur visage, le perçans avec une aiguille, & appliquans du noir, comme plusieurs Indiens ont accoustumé de faire: ils vont à cheval, un tapis leur sert de selle : ils ont de l'or, de la cire, du miel, du marbre, de l'ambre, du lin & de la soye.

Mœurs du peuple.

La ville de Iungchang est grande & peuplée, elle estoit autrefois la capitale du grand Royaume de Kinchi, elle est à present sous l'obeïssance des Chinois. Elle commande à quatre citez & à trois Forts, Iungchang, 2. Layeo, 3. Lukiang, 4. Iungping. Les Forts sont, premierement Fungki, 2. Xitien, 3. Lukiang.

Ie croy fermement que cette ville & le pays d'alentour est l'Vnchiang de Marco Polo, ce qui me le fait dire, est le rapport & la convenance qu'il y a entre les noms, les mœurs de ce peuple, & la situation du pays; car il touche au Royaume de Mien, dont nous parlerons cy-apres: il n'est pas fort eloigné de Bengala, & est plein d'elephants, dont ils se sont servis pour combattre les Tartares, qu'ils ont vaincus; il n'y a point d'elephants dans les pays Septentrionaux, & on ne s'en est jamais servy pour combattre dans toute la Chine, si ce n'est dans cette Province de Iunnan, & dans le Royaume de Kiaochi ou de Tungking; & d'ailleurs si Marco Polo escrit Vn pour Iun, il ne s'en faut point estonner, car il n'y a point de caractere Chinois qui se prononce Vn; c'est pourquoy ceux de la Chine ont employé Iun pour Vn. Ce qui me confirme & fortifie dans mon opinion, c'est ce que j'ay dit assez souvent, qu'il n'y a eu que les Tartares de la famille de Iuena qui ayent entré dans la Chine du costé du Midy, & que c'est par là qu'ils se sont ouvert le chemin à l'Empire, apres avoir subjugué tout le pays qui est au deçà du Gange, avec quantité d'autres qui sont audelà : mais je renvoye le lecteur à Marco Polo.

Liv. 2. c. 41.

La montagne de Gailo ou de Ganlo est à l'Orient de la ville, il y a un puits fort profond, duquel les habitans tirent un presage de l'abondance ou de la sterilité de l'année, on remarque au Printemps jusques où l'eau monte : il y a aussi une pierre qui represente la figure d'un nez d'homme, avec des narines, une fontaine chaude sort de l'une, & une froide de l'autre.

Les montagnes.

La montagne de Caoli, qui est proche de Layue, est grande & haute.

Iungping a la montagne de Ponan qui en est proche, elle est tout à fait difficile.

Proche de Xitien est la montagne de Mocang, dont le sommet est fort haut.

Le Fort de Fungki est sur la montagne de Fungki.

La riviere de Lu ou autrement de Nu passe proche de la ville : elle prend sa source dans le Royaume de Tufan.

La riviere.

Le lac de Chinghoa est à l'Orient de la ville, il est plein de fleurs de Lien.

Les Citez militaires.

APrés les villes de guerre, restent encore deux citez militaires, qui ne dependent d'aucune ville, & où les soldats & les bourgeois vivent indifferemment les uns avec les autres; la premiere est Pexing, la seconde Sinhoa, l'une est au Septentrion de la Province, & l'autre au Midy.

Les montagnes.

Au Midy de Pexing est la haute montagne de Kieulung. La montagne de

Tung est à l'Orient, & celle de Vtung au couchant : pour la cité de Sinhoa elle a au Nord-ouest la montagne de Falung, & au Nord celle de Cheçung, où il y une fontaine chaude.

Les rivieres. Au Midy de Pexing il y a un lac qu'on nomme Chin, qui s'est formé des ruines d'une fort grande ville, que les Chinois disent avoir esté engloutie à cause des crimes de ses habitans; ils asseurẽt que ceux qui y demeuroient estoient de la famille de Chin, & que c'est de là que ce lac avoit tiré son nom : ils écrivent, qu'il n'y eut qu'un petit enfant porté sur du bois & sur des aix, qui échapa la punition de tout ce peuple, car c'est ainsi qu'il faut entendre M. Polo. Ceux de l'Europe le mettent d'ordinaire dans leurs cartes au quarantiesme degré; pour appuyer l'erreur où ils sont pour le Catay, & la mauvaise explication qu'ils donnent aux paroles de M. Polo.

Les Forts de la Province.

ENtre ces Forts, les plus grands ne dependent que de leur Gouverneur, & les autres en reconnoissent d'autres au dessus d'eux : je nommeray par ordre ceux qui sont independans, le premier est Chelo, 2. Tengheng, 3. Cheli, 4. Laochua, 5. Lungchuen, 6. Gueiyuen, 7. Vantien, 8. Chincang, 9. Taheu, 10. Neuki, 11. Mangxi.

Celuy de Cheli produit du bois d'aigle : Laochua nourrit des Rhinoceros : il y a du Benjoin & d'autres bois de senteur, il est assez proche du Royaume de Laos.

Les montagnes. Munglo est une montagne proche de Chelo, où il y a une fontaine dont les eaux sont si dangereuses, que les hommes & les animaux en meurent aussitost, pour peu qu'ils en boivent.

Proche de Taheu est la montagne de Olun, affreuse & roide.

Cingxe est une montagne pierreuse & pleine de cavernes, elle est proche de Mangxi.

Les rivieres. Tache est un grand lac proche de Tengheng, au milieu duquel il y a une grande montagne, lors qu'on la regarde de ses bords elle ne laisse pas de paroistre assez petite à cause de la grandeur du lac.

Le Fort de LANÇANG.

LA cité de Langkiuo depend de ce Fort, dans laquelle il y a garnison : sous la famille de Iuena elle appartenoit à Pexing; mais celle de Taiminga l'en détacha : ce pays est proche de la Province de Suchuen, où il y a grande quantité de musc, de fort beaux tapis, des pommes de pin, & force cerfs sur les montagnes, dont la plus grande est celle de Peco. *La montagne de Peco.*

Le Fort de MOPANG.

CE pays est le plus meridional & le plus occidental de toute la Province : au Midy il regarde le Royaume de Mien, il est proche de Pegu & de Bengala; & comme il n'obeït que difficilement aux Chinois, aussi n'en ont ils guere de connoissance : voicy pourtant ce qu'ils en disent. Il produit du poivre, de fort bon estain, d'excellens chevaux, & de l'ambre : le reste estoit autrefois des dependances du Royaume de Mien, dont il a esté la capitale; mais la famille de Iuena la rasa & en fit un Fort avec une grosse garnison. Les hommes y vont pour la pluspart vestus de blanc, peignent leurs corps de diverses figures comme ceux du Pegu, s'arrachent le poil de la barbe avec des pincettes, ornent & embellissent leurs sourcils, portent les moustaches longues, *Mœurs & naturel du peuple.*

se

se parent les bras & les jambes de cercles d'or & d'yvoire, portent les oreilles longues & percées avec des bagues dedans : ils traitent les femmes comme leurs esclaves ; s'adonnent à la marchandise, & à l'agriculture ; sont naturellement doux, traitables & dociles, mais trompeurs : ils frottent leurs corps de musc & de bois de Sandal : les moins riches se servent pour le mesme effet de la ratissure d'un certain bois jaune : les riches se font porter en des litieres, ou bien sur des Elephans : ils adorent l'idole de Fe, & suivent la doctrine de la metempsychose, honorent leurs sacrificateurs : ils ont des murailles & des citez. Voila ce que l'Auteur Chinois en dit ; à quoy je n'ay presque rien à adjouter, sinon que ce recit contribuë beaucoup à la parfaite intelligence du livre de M. Polo. On trouve dans la carte de la Chine les lieux & places qui suivent ; la premiere est Mopang, 2. Mengyango, 3. Mengkingo, 4. Menglien, 5. Mengli, 6. Mengtingo, 7. Mengtien, 8. Mengco, 9. Mengchang.

Ie ne trouve qu'une montagne qui soit digne de remarque proche de Mengyang, qui se nomme Queikiue, dont la montée est si difficile & si fascheuse, qu'on croit en la Chine que c'est le diable qui l'a taillée.

Le Fort de MIEN.

VOicy ce qu'en dit l'Auteur Chinois. Ce pays a esté anciennement compris dans les terres de Sinan ; j'ignore quel peuple ce peut estre : ils nous ont autrefois fait la guerre, & pris cinq villes ; mais la famille de Iuena les défit : ils ont des villes, des elephans & des chevaux, des batteaux & des ponts pour traverser les lacs & les rivieres ; ils ont leur façon d'écrire particuliere, & leurs caracteres. Les riches écrivent sur des feüilles d'or, les autres se servent de papier, & quelques-uns de fueilles de Areca. Le teint de ce peuple tire sur le noir : il est naturellement fourbe : pour le reste, c'est presque la mesme chose que ce qu'il a dit cy-dessus. Ce pays produit de l'huile de pierre, qui est un souverain remede contre la gale. I'infere de ce rapport, que le Royaume de Mien, dont Marco Polo de Venise fait mention, a esté proche d'icy, les Chinois ayant basty ce Fort pour empescher leurs courses & leurs entreprises. Ce Fort en a six autres sous luy, qui sont Mien, 2. Pape, 3. Santihiúng, 4. Sochung, 5. Mungyang, 6. Mitien. Il y a d'autres places moins remarquables representées dans la carte.

LE PAYS DE LEAOTVNG.

CE grand pays se trouve renfermé entre le golfe de çang & la grande muraille. Les Chinois le nomment Leaotung, il semble assez grand & assez peuplé pour meriter le nom & la dignité de Province ; si est-ce pourtant que la famille de Taiminga ne le luy a pas voulu donner, y ayant aboly presque par tout le nom de villes & de citez pour en faire des Forts commandez par des gens de guerre, à la reserve de quelques lieux seulement, où le Viceroy & le Visiteur du Royaume devoit faire sa demeure, les lieux de leur residence devant avoir plus de marques de grandeur & de commandement que les autres. L'Empereur de la Chine a esté obligé d'entretenir une grosse garnison dans tout ce pays, à cause qu'il est fort proche de Niuche & de Niulhan, principalement depuis que sous l'Empereur Kiacingus les Tartares passerent la muraille, & enleverent un riche butin de tout ce pays. Cette guerre se ralluma pour la seconde fois sous Vanlieus, & les Tartares n'eurent jamais de repos qu'ils ne se fussent rendus maistres de tout l'Empire, com-

me je l'ay fait voir plus amplement dans mon petit traité de la guerre de Tartarie.

Les bornes. Les bornes de ce pays sont, à l'orient la riviere d'Ylao, & un Golfe de mer qui la separe de la peninsule Corea ; car il y a une riviere, qui vient de Tartarie, qui separe la Corée d'avec le pays de Leaotung. Au bord occidental de cette riviere commence cette fameuse muraille, qui s'estend du levant au couchant, sçavoir de C'aiyuen jusqu'à Kichin, de mesme elle separe le pays de Leatung de la Tartarie : à l'occident c'est la Province de Pecheli qui la borne ; la riviere de Linohang, & le Golfe de çang la couvrent du costé du Midy.

Sa division & ses anciens noms. Dans la distribution qu'en fit Yvus, une partie de ce pays avoit esté compris dans celuy de Ki, & l'autre dans la Province de Cing ; mais sous Xunus les terres qui estoient au Nord-est furent adjoutées au pays de Ieu ; sçavoir cette partie où est à present Quangning, & furent mises sous les constellations de Vi & de Ki. Ce pays du temps des Rois s'appelloit Yen : l'Empereur Xuus fondateur de la famille de Cina le nomma Leaosi ; mais Hiaovus de la famille de Hana, apres avoir subjugué & conquis la Corea, & emmené plusieurs habitans de cette penninsule, y planta des colonies, & appella cette Province Caokiuli. Le fondateur de la famille de Tanga s'estant rendu maistre de ce pays & de la Corea, y bastit deux grandes villes ; l'une se nommoit Caï, & l'autre Leao. Les Rois de Vtai nommerent la cité de Leao Tungking, & la famille Tartare de Kina Leaoayang, nom qu'elle a retenu & conservé jusques à present, quoy qu'un peu changé.

Nombre des villes. Il n'y a que deux grandes villes dans tout ce pays avec quelque citez, mais plusieurs Forts, qui surpassent mesme en grandeur & en quantité de peuple quelques-unes des premieres citez : les deux villes sont, la premiere Leaoyang, 2. Ningyuen, 3. Ycheu o, 4. Caïyuen, 5. Quangning, 6. Ningyuen, 7. Chinyang, 8. Kincheu, 9. Cai o. Les Forts les moins remarquables, sont Hai o, 2. Tieling, 3. Chungcu, 4. Puho, 5. Kin o, 6. Fo o, 7. Luixun, 8. Chekiao, 9. Chehai, 10. Quangning, 11. Tingleao, 12. Ganlo, 13. Pieyang, 14. Sanuan, 15. Tanyang. Ceux du troisiesme ordre, sont 16. Chuagtun, 17. ço, 18. Ieu, 19. Heutun, 2. Yeutun.

Celles qui sont les plus proches de la Province de Xantung dependent du Gouverneur des soldats de cette Province, comme sont les citez de Kin o, de Fo o, & de Liuxun.

L'esprit & le naturel de ceux du pays. Les habitans de cette Province sont peu propres aux lettres ; mais la pluspart fort bien taillez, vigoureux, hardis, forts, propres à la guerre, & accoustumez à la fatigue & au travail ; leur pays ayant esté presque tousjours en guerre, à cause du voisinage des Tartares ; de façon qu'apres avoir esté tourmenté durant plusieurs années par leurs courses & pillages, enfin les Chinois, sous l'Empereur Kiacingus, perdirent presque tout le quartier d'Orient, où les Tartares victorieux firent un grand butin. Peu de temps apres, ils y entrerent de force & s'en rendirent maistres sous Vanlieus ; c'est pourquoy tout ce peuple est presque imbu des mœurs & façons de faire des Tartares, à cause de leur voisinage, du commerce, & qu'ils y ont esté les maistres tantost dans un lieu & tantost dans l'autre ; mais principalement du costé de l'orient, car ce peuple se mit en suite du costé des Tartares contre les Chinois : & parce que la partie orientale avoit esté envahie par les Tartares, l'Empereur de la Chine mit en la place de Kiecyang dont ils s'estoient saisis, une autre capitale nommée Ningyuen ; mais ce quartier avec toute la Chine est à present assujettie aux Tartares. Ce pays produit cette excellente racine qu'ils nomment Ginseng, comme aussi de ces peaux riches & precieuses de castor, de martes, de martes Zibelines, dont cette nation, à l'exemple des Tartares, a accoustumé de se servir pour se defendre du froid, & dont elle fait part à tout le reste de la Chine. Ie n'ay point veu de lieu dans toute cette Haute Asie, où il y eust plus grand nombre de noisettes sauvages qu'en

ce pays, qui fournit aussi de grosses & excellentes pommes de pin. Il abonde en froment & en millet; mais il n'y a point de ris: il produit quantité de legumes, & toutes sortes d'herbes potageres, principalement des choux qu'on ne trouve presque dans aucun autre endroit de la Chine. Il y a aussi des raisins, des figues, pommes, poires, & autres fruits, de mesme que ceux de l'Europe; c'est pourquoy on a bien raison de le qualifier un pays veritablement beau & agreable, veu qu'en plusieurs endroits il n'a point de montagnes, & reçoit toutes les commoditez de la mer dont il est proche. Si ce peuple estoit plus paisible & pacifique, il n'y a point de doute que le pays ne se rendist une des plus considerables Provinces de la Chine; car il est naturellement tres-fertile; mais les guerres continuelles empeschent presque tousjours qu'on ne s'occupe à le cultiver. Ils ont la mesme religion que les Chinois, attachez au culte des Idoles, & persuadez de la doctrine de la transmigration ou passage des ames: mais ils ont cela de particulier, qu'ils se servent des prestresses qui dansent, qui sont des femmes comme peuvent estre ces basteleuses qu'on nomme communément Gitanillas en Espagne, & en France des Egyptiennes: ces trompeuses estans priées de chasser les maladies des maisons, ou en détourner le sort & la mauvaise destinée, ou bien d'en faire sortir les spectres & phantosmes, (si par avanture on a la croyance qu'il y en ait;) elles ne font jour & nuit que batre les tambours & faire bruit sur des bassins, sautant & dansant sans cesse. Ie l'ay veu faire dans la Chine à ce peuple qui estoit à la solde des Tartares, & me suis bien estonné, comment ces personnes pouvoient sauter si long-temps, & d'ailleurs comment les malades avoient la patience de souffrir un si grand bruit & si penetrant.

Abondance de toutes choses.

La Religion.

Des sauteuses & danseuses.

Funghoang est une montagne au levant de Leaoyang. La montagne de Hunglo est proche de Chungtun. Celle de Tatuon est proche de Ningyuen. Proche de Quangning est la montagne de Vansung: la montagne de Lungxeu est proche de Tieling. Gu est cette montagne proche de laquelle le Fort de Xanghai forme une Isle dans la mer. L'Isle de Lienyun est proche de la cité de Cai. Taohoa est une Isle dans la mer, où il y aborde grand nombre de navires, à cause de la commodité du Havre. La montagne de Changpe est proche du lieu où commence la muraille, & s'avance jusques dans la Tartarie, elle est tres-grande & tres-haute: il y a un lac de quatre-vingt stades & extremement profond, d'où deux grandes rivieres tirent leur source; celle qui passe au Midy se nomme Yalo, & celle qui tourne au Septentrion, & de là au levant, s'appelle Quentung, dont j'ay parlé dans le Royaume de Niuche, qui est dans la Tartarie.

Les montagnes.

La riviere de Leao, dont la source est dans la Tartarie au delà de la muraille, & au couchant du Fort de Sanuan, se descharge dans la mer, elle est fort marescageuse principalement du costé de l'occident, où ses bords sont pleins & couverts de limon; c'est pourquoy les Chinois escrivent que l'Empereur Taiçungus de la famille de Tanga, voulant faire passer son armée dans Corea, fut contraint de faire bastir un pont, ou plustost une digue de deux cens stades; c'est la riviere d'Yalo, dont j'ay souvent parlé.

Les rivieres.

La Peninsule COREA *ou de* CHAOSIEN.

CEVX de l'Europe doutent si la Corea est une Isle ou un continent; pour moy je sçay de science certaine, que c'est une Peninsule, encore que quelques-uns asseurent qu'ils ont esté tout à l'entour: cette erreur vient de ce qu'ils ont crû que la grande Isle de Fungma, qui est au Midy de la Corea, fust la Corea. En cela je suis l'autheur Chinois (lequel selon mon jugement je dois plustost croire que tous les autres;) je fais la Corea du mesme continent que le Niuche des Tartares; de mesme façon que les Cosmographes Chinois la re-

Corea Peninsule.

L'Isle de Fungma.

presentent, encore qu'ils ne la nomment pas Corea, mais Chaosien; car le mot dont nous l'appellons vient du Iapon. Voicy ce que les Chinois en disent. Au Septentrion elle touche au Royaume de Niuche; au Nord-ouest c'est la riviere d'Yalo qui la borne, la mer environne le reste. C'est ce pays que l'Empereur Vúus, fondateur de la famille de Cheva, donna en titre de fief & d'hommage à Kicius, allié de l'Empereur & de la famille de Xanga, environ l'an de nostre Seigneur mil cent vingt-vn, lors que la famille de Xanga fut ruinée & esteinte par la mort de ce meschant Empereur Kieus, qui, apres avoir esté vaincu par Vúus, se brûla tout vif dans ce superbe palais qu'il avoit basty; mort digne d'une vie infame par ses desbauches. Sous la famille de Cina elle s'appelloit Leaotung. Hiaovus, de la famille de Hana, contraignit le Roy de Corea de la reprendre derechef à titre fief, & luy rendit son nom de Chaosien. Sur la fin de la famille de Cyna, apres que le dernier de cette famille eut esté desfait, il entra dans cette peninsule, & avec la permission du Roy de Corea, on luy permit de demeurer au Midy dans la Province de Civenlo; ce qui fut cause que le fondateur de la famille de Tanga fit la guerre au Roy de Corea, & s'en rendit maistre & de la capitale Pingjang, apres avoir défait le Roy de Caosien, auquel il remit toutefois le Royaume, en luy prescrivant l'hommage & l'obeïssãce qu'il luy devoit rendre. Mais cõme Hunguus, le fondateur de la famille de Taiminga eut chassé les Tartares de la Chine, le Roy de Corea, qui avoit aussi esté tourmenté par les Tartares, envoya des Ambassadeurs à Hunguvus, pour le feliciter de sa victoire & luy rendre hõmage. Il receut un cachet d'or de l'Empereur, semblable à ceux que l'Empereur de la Chine a accoustumé d'envoyer aux Rois qui tiennent leurs estats à fief & en hommage. Le Roy de Corea luy rendit cette soumission, à cause qu'il se voyoit sur le point d'avoir guerre avec les Iaponois ses voisins, & du secours qu'il esperoit de la Chine, qu'il eut aussi à diverses fois. Enfin les Rois de Corea furent contraints de payer tribut aux Iaponois avec cette condition; de plus que quand le Roy seroit mort, celuy qui seroit éleu viédroit tousjours luy-mesme en personne vers l'Empereur à Pekin, ou qu'il y envoyeroit des Ambassadeurs, pour luy rendre les marques d'obeïssance que doit un vassal & tributaire à son Seigneur. De mon temps le Roy mesme vint vers l'Empereur Chungchinius, & contracta à Pekin une grande amitié avec les Peres de nostre Societé, qui se servirent de cette occasion pour en baptiser plusieurs; & entr'autres le grand Eunuque du Roy, qui desiroit bien emmener nos Peres avec luy dans la Corea, conformément au desir de ce Roy; mais nos Peres ne se trouverent pas en assez grand nombre pour le satisfaire.

Limites.

L'Autheur Chinois escrit que ce Roy, qui fut le premier tributaire, & qui se mit sous la protection de Hunguvus, estoit un homme de mauvaise foy, dont les mœurs n'avoient rien que de bas; qu'il fut tué seditieusement par ses sujets; qu'un des Gouverneurs du pays nommé Ly, s'empara du Royaume, se declara vassal de l'Empire, & en tenir son Royaume à hommage, de sorte qu'on le fit Roy de Chaosien. Il n'y a plus eu d'interruption depuis ce temps-là, comme dit tres-bien l'Autheur Chinois; & encore à present ceux de la Corea font les mesmes soumissions à l'Empereur des Tartares. Lors que je vins en l'Europe, l'an mil six cens cinquante-un, ils se rebellerent contre l'Empire des Tartares, à cause qu'on leur avoit fait commandement de se raser & d'aller vestus & habillez à la Tartare; l'on commença en ce temps-là de leur faire une rude guerre. Toute cette Peninsule est divisée en huit Provinces; celle qui est au milieu se nomme Kingi, où est la ville de Pingjang, si celebre & si fameuse, où les Rois tiennent leur Cour. La Province qui est à l'Orient se nomme Kiangyuen, & s'appelloit autrefois Gueipe; celle qui est au couchant se nomme Hoanchai, qui à proprement parler s'appelloit autrefois Chaosien; comme la Province qui est au Midy, qui se nomme à present Civenlo, & cy-deuant Pienhan: celle qui

Sa division & ses noms.

est au Zud-est se nommoit autrefois Xinhan, & à cette heure Kingxan : celle du Zud-ouest a esté appellée cy-devant Mahan, & à present Chungcing ; celle qui est au Nord-est a à present le nom de Hienking, & eut autrefois celuy de Caokiuli ; & celle qui est au Nord-ouest s'appelloit auparavant Pingan.

Les mœurs & le naturel de ceux du pays.

Ie ne trouve pas que le nombre des villes & des citez soit asseuré ny exact, il y en a pourtant plusieurs & fort peuplées, lesquelles sont toutes basties & fortifiées à la Chinoise ; leur forme de gouvernement est de mesme leurs habits & leurs autres manieres, leur langue & leur escriture : ils ont aussi les mesmes ceremonies, la mesme religion & la mesme croyance de la transmigration des ames : ils adorent la mesme idole qui est celle de Fe : ils s'addonnent à la Philosophie, sont assidus à l'estude : ils n'enterrent les corps que trois ans apres leur decez ; les gardent durant ce temps-là dans leurs maisons à la façon des Chinois, dans des bieres & cercueils fort propres & parfaitement fermez ; ils leurs rendent mesmes des honneurs & des respects pendant quelques jours, comme s'ils estoient encore en vie, pour leur tesmoigner leur gratitude & leur recõnoissance. Ils different d'avec les Chinois, en ce qu'ils ne retiennent pas leurs femmes au logis avec tant de precaution ny si estroitement, en sorte qu'elles ne se trouuent quelquefois dans les compagnies & assemblées d'hommes ; c'est pourquoy ceux de la Chine les font passer pour des foux. Leur façon de faire en matiere de nopces & de mariages est bien contraire à celle de la Chine ; chacun choisit & fait election de celle que bon luy semble pour sa femme, ils s'engagent de paroles & se marient, quand les deux parties sont d'accord, sans avoir aucun égard aux sentimens de leur pere & de leur mere. La coustume & la pratique des Chinois est bien differente : car il n'y a que les parens qui fassent les mariages à l'insçeu du fils & de la fille, de sorte que chacun est contraint de recevoir pour femme celle que son pere luy a destinée ; & on croit communément qu'il y a de la barbarie à en user autrement : la raison qu'ils apportent, est que les filles doivent estre si modestes, si pudiques, si chastes, que lors mesme qu'on leur demande si elles se veulent marier, elles sont obligées de respondre qu'elles ne le veulent point ; tant ceux de la Chine aiment la modestie exterieure & apparente, quoy que leurs enfans ne laissent pas naturellement d'estre assez enclins à toute sorte d'impudicitez & de paillardise, & d'avoir assez de liberté, les parens n'en faisant pas grand bruit, pourveu qu'elles se passent en cachette.

Coustumes differentes qui s'observent dans les nopces & mariages.

Abondance de toutes choses.

Il n'y a rien que le pays de Corea ne produise ; il abonde principalement en froment & en ris, dont il y a de deux sortes, comme au Iapon, sçavoir de celuy qu'on seme & qui croist dans l'eau, & de l'autre qui vient dans les campagnes seiches, comme le froment ; & cette derniere sorte ne croist seulement qu'au Iapon, & est bien plus excellente que l'autre : ce pays est merveilleusement fertile & abondant en bleds & autres legumes, comme aussi en quantité de fruits, semblables à ceux que nous avons dans l'Europe ; sur tout en poires qui sont excellentes. Il s'y fait du papier de differentes sortes, aussi bien qu'au Iapon, & d'excellens pinceaux de poil de loup, dont ceux de Corea & de la Chine se servent pour escrire. Il ne se trouve point ailleurs de meilleure gomme de Sandaracha, ou de Cie a la couleur de l'or, dont aussi bien qu'au Iapon ils ont accoustumé de vernir toute sorte de meubles. Il y a aussi force racines de Ginseng ; & plusieurs montagnes riches en or & en argent ; toutefois ce peuple n'a aucune correspondance ny trafic avec les estrangers, si ce n'est avec ceux du Iapon & de la Chine. On pesche des perles dans la mer Orientale.

Les montagnes.

Ceux de la Chine remarquent quelques montagnes dans Corea : la premiere est Peyo ; ils veulent qu'elle soit située au Septentrion de la Province de Kingki, & qu'elle soit fort longue & fort haute.

La montagne de Vatu est au Nord de la ville Royale de Pingyang, où le Roy de Ing tenoit sa cour du temps de la famille de Hana.

Xincao est une montagne; Luyang en est une autre proche de Pingyang vers le Nord-est.

Hoang est une montagne dans la Province de Chungcing.

Les rivieres. La riviere de Ly passe par la ville Royale de la Province de Kingki, & se jette vers le couchant de cette ville avec impetuosité dans la mer.

Tatung est une riviere dans la Province de Pingan.

ADDITION AV ROYAVME DV IAPON.

I'Avois bien promis d'ajouter quelque chose du Iapon; mais parce que d'autres l'ont desja fait, & sur tout les Peres de nostre Compagnie, principalement Maffee & Tursellin, je me contenteray d'inserer icy quelque chose qui serve d'appendice à la description assez particuliere & assez exacte qu'ils en ont faite; aussi ay-je tasché dans tout cet ouvrage, de ne point tomber dans l'inconvenient de repeter les choses que d'autres ont desja escrites, ce qui n'est que trop commun entre les Ecrivains de ce siecle, qui employent en cela fort mal leur temps, qui doit estre tres-precieux à ceux qui en peuvent faire un meilleur usage.

Premierement la carte que je donne du Iapon est tres-fidele & tres-exacte, l'ayant tirée des autheurs les plus approuvez, pour moy je n'ay iamais esté au Iapon, & mesme je ne trouve pas que ceux de la Chine en ayent fait la description, encore qu'on la trouve, & qu'ils l'ayent representé dans leurs cartes; c'est pourquoy il a fallu qu'en cet endroit je m'en rapportasse à la foy d'autruy.

L'origine de ceux du pays. La pluspart veulent que les Iaponois soient venus des Chinois, dont je suis d'accord; ce n'est pas pourtant que je croye que tous ceux du Iapon soient absolument sortis des Chinois, n'y ayant point de doute que les Tartares orientaux n'ayent habité le Iapon, & qu'ils n'y soient entrez par les terres de Yedo, qui en sont proches & voisines, n'estans separées ny destachées du Iapon que par un petit destroit, qu'on peut traverser avec de petits bateaux; ou peut-estre y sont-ils entrez lors que les eaux estoient gelées & prises de glace; car il est constant qu'il y fait grand froid, & que les hyvers y sont fort rudes. Trois choses m'obligent de le croire; la premiere, est que ceux du Iapon coupent leurs cheveux comme les Tartares, & n'en laissent que fort peu, le reste de la teste est ras, comme s'ils estoient chauves; ils s'arrachent le poil du menton avec des pincettes; ce qui n'a iamais esté en usage ny pratiqué dans la Chine: la seconde, est qu'en parlant ils se servent & employent quelquefois le D, & l'R, ce qui n'est point usité parmy les Chinois, qui n'ont aucun de ces deux caracteres; pour l'R, c'est une lettre qu'ils ne peuvent iamais prononcer, quelque soin & diligence qu'ils y employent: la troisiesme raison, est que la langue du Iapon est fort differente de celle de la Chine, avec laquelle elle n'a aucun rapport ny convenance.

Erreur tou- Or ceux là se trompent qui escrivent, que les grands & principaux de la

Chine furent releguez au Iapon & dans les autres Isles pour punition de leur revolte ; là ils changerent presque toutes leurs anciennes coustumes & façons de faire, & en prirent de nouvelles, pour cacher par ce moyen leur origine & l'histoire de leur rebellion qu'ils tirent en effet des Chinois. Ceux du Iapon tirerent leur religion & leurs sciences de ceux de la Chine, environ 600. ans apres la naissance de Christ ; comme je le prouve manifestement dans mon Abregé de l'histoire des Chinois, qui contient leurs cōmencemẽs & leur origine jusqu'au siecle où nous sommes ; il est bien vray que ceux du Iapon ont changé quelques-uns de leurs caracteres, & en ont ajouté d'autres d'un usage plus commode, & pour écrire en leur langue avec plus de facilité. Du reste il n'est fait aucune mention de ce bannissement ou exil dans toute l'Histoire de la Chine ; quoy qu'elle ne laisse pas de remarquer de petites choses, & qui sont d'une bien moindre consequẽce : ajoutez que l'habit dont ceux du Iapon se servent, est le mesme que celuy dont les Chinois s'habilloient dés le temps de la famille de Hana, sous laquelle on inventa le rezeau pour lier les cheveux, avec les robes qui descendent jusqu'aux talons, qui avoient les manches fort longues & fort larges, comme une espece de surplis, & autres semblables habits qu'on portoit de ce temps-là, & dont les Chinois se servent encore à present ; par où il est aisé de voir, que tant s'en faut que ceux du Iapon ayent changé de mode pour les habits, qu'au contraire ils la gardent & retiennent encore aujourd'huy.

chant l'origine des Iaponois.

Ie remarque au reste dans les histoires de la Chine, dont j'ay apporté avec moy leurs principaux livres aussi bien que ceux de Geographie, que beaucoup de Chinois furent au Iapon sous le regne de Xius, & que mesme ils y demeurerent ; ce qui arriva de cette sorte. S'il y eut jamais Empereur de la Chine considerable pour ses belles actions, ce fut Xius sans doute ; mais n'estant point content d'avoir conquis & subjugué toute la Chine, il en voulut aux Tartares principalement, & aux autres nations estrangeres ; il envoya pour ce dessein des armées navales dans les prochaines Isles, mesme jusqu'aux Indes ; ses armes furent par tout victorieuses sous la conduite de ses Lieutenans ; mais son jugement l'abandonna au milieu de ses plus heureux succez & de tant belles qualitez ; il tomba dans une folie ordinaire aux grands Seigneurs de la Chine, qui n'ont aucune connoissance de l'autre monde ; il s'imagina qu'on pouvoit trouver quelque moyen de rendre perpetuelle cette vie qui ne dure qu'un moment, & despensa beaucoup pour ce dessein, comme je le remarque ailleurs. Enfin un de ses Admiraux qui avoit esté au Iapon, & avoit veu que ce grand & excellent pays n'estoit peuplé & gardé que de peu de personnes, & encore grossieres & sauvages, se mit en teste de s'en faire un Royaume : il donna avis à l'Empereur d'un nouveau pays qui avoit esté descouvert, où on trouvoit un remede qui rendoit les hommes immortels ; mais que pour y faire une descente, il avoit besoin de trois cens jeunes hommes à marier, & d'autant de filles, qui sembloient estre destinées & ordonnées par le Ciel pour le trouver. Xius escoute une proposition si vaine, luy accorde une armée navale avec tout ce qu'il desiroit ; l'Admiral retourne au Iapon, & y meine cette jeunesse au nombre de six cens, & beaucoup d'autres qui luy voulurent tenir compagnie : il commença de faire cultiver un pays si fertile, & de dresser ce peuple à la douceur & à la civilité : & jetta ainsi les premiers fondemens du Royaume du Iapon. Ceux qui sçavent de quel poids & authorité est l'histoire de la Chine, & avec quel soin & diligence elle est escrite, sçauront aisément par mesme moyen (comme je le dis ailleurs) si on doit douter de ce recit. Les Chinois escrivent aussi, que le Roy du Iapon avoit accoustumé d'envoyer des Ambassadeurs & des presents à l'Empereur de la Chine ; mais ces Ambassades ont cessé depuis que l'Empereur Tartare & fondateur de la famille de Iuena, apres avoir subjugué entierement la Chine, commença d'envoyer des armées navales au Iapon : car

Opinion plus veritable.

les Iaponois ne s'estans pas contentez de les avoir repoussez, chasserent de leur pays tous les Tartares qu'ils pûrent trouver; de sorte qu'ils n'ont rien osé entreprendre sur le Iapon depuis ce temps-là : c'est là dessus qu'ils reprochent aux Chinois qu'ils ont manqué de courage en s'assujettissant aux Tartares; c'est de là que sont venuës ces haines naturelles, qui ont fort souvent degeneré en cruelles guerres entre ceux du Iapon & les Chinois : ceux du Iapon ayans souvent fait des descentes dans la Chine, & pillé les principales places maritimes, sur tout l'Isle de Corea, qu'ils ont souvent mis à feu & à sang. M. Polo de Venise traite de cette guerre des Tartares de la famille de Iuena contre ceux du Iapon, mais brievement.

D'où vient le nom de Iapon.

Ceux de la Chine nomment le Iapon Gueique, Voçu, & Gepuen. Quant au premier nom, il vient de ce que cet Admiral qui fut envoyé au Iapon par Xius, estoit de la famille Chinoise de Guei. Pour le nom de Voçu, c'est le nom d'un peuple & non pas d'un pays, ils appellent ainsi ceux du Iapon, comme des hommes qui parlent une langue barbare; le nom propre est Gepuen, qui signifie le lever & la naissance du Soleil, parce que c'est le plus éloigné de tous ceux qui sont connus vers l'Orient, & que c'est la premiere terre, qui, à l'égard de ceux de la Chine, est esclairée du Soleil; car c'est de là qu'ils le voyent lever & paroistre, ne croyans pas qu'il y eust d'autre monde, ny par consequent que le Soleil en fist le tour. Les Chinois appellent aussi le pays qui est à leur couchant, & le plus proche d'eux, Ieuco, c'est à dire la vallée obscure, où ils croyent que le Soleil se cache quand il est nuit. Le nom de Gipuen dont ceux du Iapon s'appellent, ne differe pas beaucoup de celuy de Ieuco, & peut estre un dialecte ou un mot corrompu de la langue Iaponoise : Marco Polo l'a nommé Zipangri, y ajoutant l'R à la façon des Tartares, comme si on disoit Gepuengin : car Ge signifie le Soleil, Puen le lever ou la naissance, & Gin un homme. Mais je ne sçaurois comprendre d'où c'est que le Royaume de Iapon à pû aussi recevoir le nom de Chryse : peut-estre est-ce un mot Tartare, dont ils nomment le Iapon, de mesme que la Chine le Catay. Quand les Tartares, que j'ay dessein d'aller voir, m'en auront mieux informé, & que j'en auray tiré d'eux plus de certitude, je ne manqueray pas d'en éclaircir le public, en l'adjoustant à cette Relation.

FIN.

RAPPORT QVE LES DIRECTEVRS DE la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales ont fait à leurs Hautes Puissances, premierement de bouche, & en suite deliuré par écrit, touchant l'estat des affaires dans les Indes Orientales tel qu'il estoit lors que la Flotte qui est depuis peu arriuée en ces Païs partit de là, conformément aux lettres & avis que l'on en a eus.

HAVTS ET PVISSANS SEIGNEVRS,

Dautant que le decez du Sieur Theodore Steur, Conseiller ordinaire, & Commandant la Flotte qui est reuenuë sous le Pauillon en Zéelande, empesche les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales de ces Pays de presenter le mesme Commandeur à V. H. P. suiuant l'ordre de l'Estat, pour faire rapport de l'estat des affaires dans les Indes Orientales, ils n'ont pas voulu manquer de suppléer à ce que cet accident ne leur a pas permis de faire.

Cette Flotte est composée de neuf Nauires qui partirent de Battauia le 20. Octobre de l'année passée, & de deux autres Nauires qui suiuirent les premiers le 27. Ianuier de la presente année. Les neuf premiers arriuerent au Cap de Bonne Esperance à la fin du mois de Mars, & les autres deux le 7. & 9. Auril. Ils en partirent tous de concert, & firent voile le 16. du mesme mois, apres auoir chargé les rafraischissemens necessaires, & arriuerent en ces Pays, graces à Dieu, au mois d'Aoust dernier.

La valleur que ces Nauires ont apporté n'est pas fort grande, en comparaison des années precedentes, parce que l'on n'a employé à l'achapt des Cargaisons qu'enuiron cinq millions 500. mil liures, monnoye du Pays. Nous esperions que ces Nauires nous apporteroient des nouuelles de trois Vaisseaux qui partirent de Battauia en 1661. mais dautant que depuis ce temps-là l'on n'en a rien appris, ny à Battauia, ny au Cap de Bonne Esperance, on n'en espere plus rien, de sorte que cette perte jointe à celle du Nauire Arnhem couste à la Compagnie plus de cinq millions de liures. En recompense de cette perte tous les Vaisseaux qui sont partis d'icy, sont graces à Dieu heureusement arriuez dans les Indes, où ils ont porté 3728. hommes, y compris les 1606. Soldats, en chemin il en est mort 490.

Et pour passer aux Gouuernemens, Residences, & Bureaux ou Comptoirs particuliers, que la Compagnie possede dans les Indes sous la Souueraineté de vos Hautes Puissances: Nous commencerons premierement par les quartiers les plus Orientaux, où la Compagnie a premierement cette considerable Isle d'Amboyna, sous laquelle plusieurs autres Isles ressortissent. Ces Isles, & principalement celle d'Amboyna, sont celles qui fournissent presentement presque tout l'Vniuers de Cloud de Girofle; mais depuis quelque temps la recolte en a esté fort petite, & l'année passée on n'en a transporté à Battauia que 49000. liures au tres-grand prejudice du commerce qui se fait dans les Indes, & au tres-grand dommage de la Compagnie, parce que l'on en débite vne tres-grande quantité à vn assez haut prix dans les Indes mesmes, & l'on enuoye le reste en ces Pays: ce qui est cause que la derniere Flotte n'a pas rapporté vne seule liure de Cloud de Girofle, & cause vne grande incommodité en Europe, en sorte que si la Compagnie n'en auoit encore vne bonne quantité de reserue des années precedentes, elle n'en auroit plus du tout, & se trouueroit fort incommodée. Les apparences ne sont point belles non plus pour l'année prochaine, de sorte que s'il n'y a pas plus de fruit que ce que l'on peut esperer presentement, il en arriuera vn grand desordre, tant dans les Indes qu'icy dans le Pays, ce qui sera vne tres-grande perte pour la Compagnie,

Amboina.

parce qu'elle sera frustrée d'vne si considerable somme que celle qui procede de la vente des Cloux de Girofles: & cependant elle ne laisse pas de demeurer chargée de la dépense excessiue qu'elle est obligée de faire pour la subsistance des garnisons & pour la conseruation & l'entretien des Forteresses de ces quartiers là: neantmoins on ne laisse pas non plus de faire de la dépense à planter d'autres arbres en tres-grande quantité, afin d'en recueillir le fruit auec le těps, mais ce ne sera pas de quelques années, parce qu'il leur faudra donner le loisir de croistre.

Religion. Depuis 50. ans nous auons trauaillé à faire enseigner la Religion Chrestienne aux Payens & aux Mores, faisant pour cet effet de tres-grands frais à entretenir des Pasteurs, des Surueillans, & des Maistres d'Escole; mais nous sommes obligez d'auoüer que nous y auons fait fort peu de progrez, à cause du peu de zele des Pasteurs dont nous disons à nostre grand regret que nous n'auons pas beaucoup de sujet de nous loüer.

Banda. Dans les Isles de Banda, où croissent les Muscades & le Macis, tout estoit en fort bon estat. L'on auoit enuoyé quelques Chaloupes vers la nouuelle Guinée, & vers les autres Isles situées plus vers l'Orient pour y faire de nouuelles découuertes, & pour voir ce que l'on y pourroit executer pour l'auantage de la Compagnie, quel commerce on y pourroit establir: mais leur voyage n'a pas eu le succez qu'on s'en promettoit, & les Chaloupes sont retournées à Banda sans autres nouuelles.

Pouleron. Pour ce qui est de l'Isle de Pouleron que l'on doit rendre aux Anglois, le General & les Conseillers écriuent qu'ils en sont entierement d'accord auec eux. Ils auoient pour cet effet vn Commission du Roy de la Grand-Bretagne qui estoit si sale, si vilaine & si grasse, que les nostres eurent grande raison de douter si c'estoit vne veritable Commission, parce que l'on a accoustumé de serrer & conseruer soigneusement des Actes de cette nature; ce qui a esté cause de plusieurs contestations & negociations, ausquelles on a employé plusieurs semaines qui se sont passées deuant que l'on ait pû conclure: Neantmoins apres que les Anglois ont asseuré que c'estoit la veritable Commission & le Sceau du Roy, ce qu'ils ont confirmé de leur Seing, l'on est enfin demeuré d'accord. Nos gens croyoient que les Anglois prendroient aussi-tost cette route là pour prendre possession de l'Isle, mais on a sceu qu'ils n'auoient ny gens ny Nauires pour cela, & qu'ils attendoient l'vn & l'autre d'Angleterre à ce qu'ils disent: ce qui fait cõnoistre qu'ils n'ont produit cette Commission ainsi sale & barboüillée, qu'afin de nous obliger à la refuser, & afin d'en prendre occasion de faire des protestations & de former de grandes pretentions; mais puisqu'il y a grande apparence qu'ils poursuiuront enfin leur dessein, nous auons esté necessitez de renforcer les garnisons des Forts que nous auons dans le voisinage de cette Isle là, afin de preuenir par là les desordres qui en pourroient naistre, ce qui incommode bien fort la Compagnie, qui d'ailleurs a sujet de craindre que ce voisinage ne soit cause de quelque déplaisir & querelle, parce que cette Isle n'ayant point d'eau ny aucune des choses necessaires à la vie, ils auront besoin de tout, quoy que de temps en temps nous ayons donné des ordres bien exprés à ce que nos gens se donnent garde d'offenser ces gens là, ou de leur donner aucun sujet de se plaindre: cependant nous auons sceu que deux de leurs Vaisseaux estans en ces quartiers là, ont trouué moyen de debaucher quelques-vns de nos habitans, & d'en tirer vne bonne quantité d'Epiceries, en sorte que l'on a esté contraint de leur faire sentir la peine qu'ils ont meritée. Nous auons sujet d'apprehender qu'ils ne se seruent que trop souuent de ces menées & artifices, & que ces desordres n'arriuent: & si l'on leur refuse les choses necessaires dont ils auront besoin tous les iours, bien que quelquesfois nous n'en ayons pas trop nous-mesmes, ils nous décrieront comme des inciuils, des cruels & des barbares. Nous n'auons pas voulu manquer de faire remarquer cecy en passant, parce que nous croyons preuoir de loin ce desordre & ces déplaisirs: Dieu veuille qu'il n'en arriue point.

Ternate. Dans les Isles de Ternate ou Moluques, qui autrefois fournissoient le plus de Cloux de Girofle, on a depuis quelques années extirpé tout ce qu'il y auoit d'arbres: tout est en mesme estat, sinon que les Espagnols qui y ont residé depuis vn fort long-temps, & qui y ont possedé la celebre Ville de Gammalamma, ont tout quitté, & se sont retirez auec leurs familles aux Manilhes, sans y laisser la moindre marque de retention de possession, tellement que les habitans de Gammalamma estoient sur le point de démolir les Fortifications de

la Ville. Nous ne sçauons pas quelles raisons peuuent auoir obligé les Espagnols à cette retraite; mais on croit que les Espagnols voyant que non seulement ils n'en tiroient point de profit, mais au contraire qu'ils estoient chargez d'vne grande dépense qu'ils ne pouuoient plus supporter, ils se sont portez à cette resolution.

On ne voit pas entre les Rois de Ternate & de Tidor, que nous auons establis tous deux, l'intelligence & la confiance que la Compagnie pourroit bien souhaiter pour son repos, mais on espere que par le moyen du Commandeur Van Vvorst on les contiendra dans les termes de leur deuoir. Ternate & Tidor.

Nous auons vne garnison à Manado à l'extremité de Celebes, laquelle sert principalement à y faire vn Magazin du Ris qui y croist: mais dautant qu'il y en vient en petite quantité, il y a de l'apparence que l'on ostera cette garnison. Manado.

La Compagnie a restabli vn Bureau à Macassar, où il se fait vn assez bon commerce: Ce Roy & les plus Grands de son Royaume protestent qu'ils executeront ponctuellement le contract qu'ils ont fait auec nous, & le continueront tant que le Soleil & la Lune continueront leurs cours au Ciel; neantmoins ils sont fort occupez à ceindre leur Ville d'vne muraille qui aura plus de six lieuës de circuit. En execution du contract ils ont fait sortir tous les Portugais de la Ville, à la reserue de trois ou quatre petites familles composées de chetiue canaille. Macassar.

Les affaires sont tousiours en mesme estat à Timor, où la Compagnie a aussi sa garnison: il y a encore quelques Portugais çà & là, mais ils sont en petit nombre & pauures, c'est pourquoy les habitans les abandonnent, & se soûleuent contre eux par troupes, & commencent à se mettre sous nostre protection. Il y a long-temps que l'on sçait qu'il y a de l'or dans les Montagnes de ces quartiers là, mais iusqu'icy l'on n'a pû sçauoir s'il y en a assez grande quantité pour payer la dépense & la peine qu'on y employeroit, il semble qu'il y a plus d'apparence de profit pour le cuivre. Timor.

Le Radia de Rima tesmoigne vouloir viure en bonne amitié & intelligence auec la Compagnie. En son Pays il ne se trouue que du Ris & du bois de Sapan, & c'est là tout le commerce que nous y faisons. Rima.

La Compagnie frequente ce lieu là, qui est scitué dans l'Isle de Borneo à cause du Poivre qui y croist, comme aussi à cause de quelque Or qui s'y trouue: mais la derniere année la Compagnie en a tiré peu de Poivre, pource qu'il y est vn peu trop cher. Martapura.

La grande Isle de Sumatra est sans doute le lieu le plus considerable de tous ceux qui fournissent le Poivre, & où il en croist: La Compagnie y a plusieurs Places, où elle fait son commerce. 1. à Iamby, où nous auons eu de tout temps vn de nos principaux Bureaux pour y faire vn Magazin de Poivre, & nous y en auons vn presentement; nous y auons aussi de temps en temps achepté de l'Or. Pour le mesme effet, la Compagnie a aussi vn Magazin à Patimbuan dans la mesme Isle, & aussi de temps en temps fait quelque commerce à Andrigiri: mais la Compagnie a vn contract de pouuoir seule acheter & transporter du Poivre en la coste Occidentale de l'Isle: & ce contract a depuis peu encore esté augmenté de plusieurs autres auantages fort considerables, pour la Compagnie auec les Deputez que les peuples de ces quartiers là auoient enuoyé à Battauia, & entr'autres que la Compagnie aura seule le commerce sur cette coste là, à l'exclusion de toutes les autres Nations sans reserue, & que ceux qui feront le contraire, & qui auront quelque commerce auec d'autres, seront punis: Que les Seigneurs du Pays, les Pays & les habitans se mettront en la protection de la Compagnie, laquelle de son costé a promis de les defendre & proteger contre tous leurs ennemis par mer de tout leur pouuoir sans reserue: mais que lors que ces Deputez retournerent chez eux, il s'y trouua d'abord quelque difficulté à faire ratifier ce Traité, l'on esperoit neantmoins que ces difficultez seroient bien-tost leuées. La Compagnie a encore eu de tout temps vn Bureau à Atchem dans la mesme Isle, mais depuis quelque temps elle l'a osté pour plusieurs raisons. Sumatra.

Dautant que iusqu'icy le Prince de Queda n'a pas voulu entendre à l'accommodement des differens qu'il a auec la Compagnie, elle a enuoyé quelques Vaisseaux sur la Riuiere, afin de tenir la Place comme assiegée de ce costé là, & d'empescher autant que l'on peut qu'il Queda.

y entre des Vaisseaux ou des Barques de dehors; neantmoins le commerce de l'Estain à Perach, à Ligor & en ces quartiers a esté assez bon l'année passée.

Perach. *Depuis que l'on a osté le Bureau qui estoit à Atchem, sous lequel Perach ressortit, nos gens se sont retirez aussi de là, laissans dans la Riuiere quelques Vaisseaux, iusques à ce que le Radia reuienne à luy: & nous sçauons qu'il a resolu d'enuoyer ses Deputez à Malaca pour accommoder tous ces differens.*

Malaca. *Malaca est vne Ville que la Compagnie a prise depuis quelques années sur les Portugais. Elle est située dans le Détroit qui donne son nom à la Ville, laquelle commande aussi principalement au Detroit: la Compagnie y fait vne grande dépense à cause de la garnison qu'elle est obligée d'y entretenir; ce qui est cause qu'on s'est resolu de la faire beaucoup plus petite, afin de la rendre de plus petite garde, & d'en pouuoir diminuer la dépense; l'on fait estat que les frais du retranchement de cette Ville montent à 20. mille, mais en diminuant la Garnison on menagera tous les ans 4000. liures, & cela n'empeschera pas que l'on n'y continuë le commerce auec la mesme liberté & seureté que l'on y a à present.*

Tanacerim. *Tout le commerce de Tanacerim & de Gudiansalang depend aussi du Gouuernement de Malaca, mais il est presentement de peu d'importance.*

Quelques-vns de nos gens du Nauire nommé la Pie, ont commis vn crime execrable à l'occasion d'vn Nauire More, dans lequel ils ont tué 33. ou 34. personnes, & mesme les femmes apres les auoir violées; mais estant arriuez à Malaca on en a roüé quatre, & pendu cinq, ce qui a donné grande satisfaction au peuple de ces quartiers là.

Siam. *A cause des affronts & outrages que nos gens ont souffert à Siam, & particulierement à cause d'vne pretention impertinente de 84000. pour vn Ionque dont vn Vaisseau de guerre s'estoit saisi, le General & le Conseil ont donné ordre que nostre Bureau fust osté de là sans bruit, ce qui a esté executé, à dessein pourtant de le restablir au plustost, si l'on peut porter les affaires à vn accommodement raisonnable. Sur cela le Roy a enuoyé deux Deputez aux Nauires que nous auions sur la Riuiere, pour s'informer de la cause de cette retraite, laquelle nos gens ayant fait sçauoir au Roy par vne Lettre, il leur renuoya les mesmes Deputez au bout de quelques iours, & leur fit dire qu'il n'auoit point connoissance du tout des déplaisirs que nous auions receus, & qu'il en estoit bien marri, priant de faire en sorte que cela n'allast pas plus auant, & qu'il n'arriuast pas de desordre entre sa Majesté & la Compagnie: & l'on croid fermement que le Roy enuoyera au premier iour vn Ambassadeur à Battauia, pour tascher d'accorder les differens.*

Ces petits demeslez sont cause que l'on a aussi osté le Bureau de Ligor, qui est vne Ville située au Royaume de Siam, où entr'autres marchandises se trouue aussi de l'Estain.

Le Roy de Siam a enuoyé de là deux Nauires au Iapan auec vne somme tres-considerable pour y trafiquer, & il faut craindre qu'il n'y prenne goust, & qu'il ne continuë son commerce en ces quartiers là.

Aracam. *La Compagnie fait tous les ans vn grand commerce à Aracam de quantité de Ris & d'vn bon nombre d'Esclaues, mais dautant que l'on apporte assez de Ris à Battauia, l'on se contente d'y continuer l'autre commerce, & d'y acheter des Esclaues que l'on porte de là à Battauia, pour y estre employez au seruice de la Compagnie, ou bien pour estre vendus à des particuliers qui ne s'en peuuent passer.*

Tunquim. *Le commerce de Tunquim qui n'a pas rendu grande chose depuis quelques années, commence à se remettre, & à cause de cela il a esté resolu d'y faire vn bon establissement, & d'y faire vne residence; outre la Soye qui s'y fait, l'on y fait aussi commerce d'vne bonne quantité d'or, que l'on y apporte de Tunnan, qui est vne des Prouinces du Royaumes de la Chine. La Riuiere y auoit esté tellement enflée, qu'ayant rompu plusieurs Digues qui la bordent, elle auoit inondé trois Prouinces dans le haut Païs; ce qui auoit gasté presque toute la Soye que l'on esperoit y pouuoir faire, de là vient aussi que l'on n'y a pas sceu acheter la quantité d'estoffes de Soye, d'Or & de Musc que l'on a accoustumé d'en transporter tous les ans.*

Le Roy a fait faire deffenses à ses Suiets de se faire baptiser, & auoit chassé les Iesuites de son Royaume.

Iapon.

L'Intendant du Commerce qui est de la part de la Compagnie en Iapan, & qui suiuant l'ordre de cét Empire la est obligé de faire tous les ans vn voyage de Nangasaqui à Iedo pour y porter des presens & faire la reuerence à l'Empereur, est reuenu de son voyage & n'y auoit rien veu de remarquable, sinon que l'Empereur est allé de Iedo à Tudo visiter le Sepulchre de son Pere, & auoit en vnze ou douze iours qu'il auoit employé à ce voyage, depensé plus de trois millions, y compris quelques presens qu'il auoit baillé au Temple de leur Pagode.

La Cargaison qui est arriuée pour la Compagnie à Nangasaqui, monte à 830. mil liures, elle y auoit aussi enuoyé les Vaisseaux, la Balle de Poivre & Vollenhoven auec vne Cargaison de 280. mil liures, mais ils n'y sont pas arriuez, & il y a des coniectures qui font croire qu'ils sont peris; ces deux Nauires eussent rapporté la valleur de plus de 500000. liures, ce qui est vne grande perte pour la Compagnie, au reste le Commerce y esté assez bon, puisque l'on en a rapporté plus de 1600. mil liures, mais le Nauire nommé Sgrauesand ou Sgrauland, qui estoit party de là pour aller à Malaca auec vne Cargaison de 250000. liures, ayant esté separé par la tempeste des autres Nauires, auec lesquels il alloit de conserue ne paroist pas encore, ce qui fait croire qu'il s'est perdu au grand regret de la Compagnie : ces pertes ont presque absorbé tous les profits que l'on auoit faits cette année là en Iapan, la Mer y est fort orageuse, & sa Nauigation tres-difficile, ce que l'on rapporte du Iapan n'est presque que de l'argent & du cuivre, parce que iusqu'icy l'Empereur n'a pas voulu que l'on en ait transporté de l'or.

Chine.

Pour remettre les affaires en bon estat vers le Nord, & pour faire reüssir l'intention de la Compagnie en ces quartiers là, le General & le Conseil y ont enuoyé vne Flotte considerable de 17. Vaisseaux de guerre montez de 1200. Soldats, sans les Matelots, sous la conduite du Commandeur Balthazar Bort. Ces Vaisseaux estoient partis des Isles de Pescadores où ils auoient leur rendez-vous, & arriuerent à Honcheu sur la coste de la Chine : Le sieur Robel qui y estoit demeuré l'année precedente en qualité de Commis auec quelqu'autre vint aussi-tost à bord, & fit rapport de ce qu'il auoit fait depuis ce temps là pour tascher d'obtenir la liberté du Commerce en ce Royaume là, & pour la ionction des forces contre Coxinga & contre ses gens, mais que iusques alors il n'auoit pû obtenir vne response absoluë & categorique sur le premier point : les Tartares ne voulant pas s'expliquer, mais qu'ils auoient témoigné beaucoup d'inclination sur le second, & que sur ces offres les apparences de la Paix entre Coxinga & les Tartares s'estoient entierement dissipées.

SAVIA, ce grand Marchand Chinois, Oncle de Coxinga, auoit voulu traiter auec les Tartares apres la mort de son Neveu, & se soûmettre à eux, ce qu'vn des fils du defunt ayant découuert, il l'auoit fait mettre en prison où l'autre s'estoit tué luy-mesme; c'estoit vn homme si puissamment riche, que du reuenu de son Commerce il fournissoit aux frais de la guerre que Coxinga faisoit.

Les Ecclesiastiques Catholiques Romains faisoient de grands progrez en ce Royaume, en propagant le Christiansme, à Pequin, à Honcheu & ailleurs, ils auoient desia basty plusieurs Eglises.

En cette expedition nos Armes ont eu ce mal-heur, qu'en vogant vers la Chine pour se ioindre aux Tartares, le Vaisseau nommé les Armes de Zéelande a touché vn Roc, & y a esté brisé, mais les gens ont esté sauuez.

Estant arriuez deuant Quemoy, nos gens voulurent emporter la Ville d'emblée, & y donnerent l'assaut, mais la grande resistence qu'ils y trouuerent les obligea à se retirer, mais en recompense l'auantage qu'ils ont eu sur Mer a esté extrémement grand. L'Armée Nauale des ennemis estoit composée de 80. grands Ionques & 20. petits, tous armez en guerre, & s'estant trouuez en presence auprés de Quemoy, il y eut vn Combat furieux, les ennemis faisant voir qu'ils entendoient la Mer & la guerre, & qu'ils ne manquoient point de courage, ils firent des merueilles de leur grosse Artilerie, dont ils auoient bonne quantité, & se seruirent auec beaucoup d'adresse de leurs feux d'artifice, mais nos Vais-

seaux les ioignant de prés, & faisant continuellement feu de leurs Mousquets, les chargerent si brusquement qu'ils furent contraints de quitter la partie, & de s'enfuïr, chacun cherchant à se sauuer; & dautant que l'Armée des Tartares qui estoit là auprés, & qui auoit veu le Combat n'auoit bougé, le Commandeur Bort enuoya demander au Chef pourquoy de son costé il n'auoit pas attaqué l'ennemy commun & ce qu'il auoit dessein de faire; le Tartare luy fit dire que la consternation auoit esté si grande, qu'il ne les auoit pas osé mener au combat, mais que si nous voulions faire approcher nostre Flotte pour attaquer encore l'ennemy qui s'estoit retiré de ce costé là, ils feroient mieux: Surquoy nostre Flotte s'estant approchée recommença le Combat & dissipa les forces Nauales de Coxinga, mais les Tartares demeurerent encore les bras croisez, & ne se trouuerent point au Combat, du succez duquel ils enuoyerent complimenter nostre Commandeur, & luy promirent de grandes recompenses, apres le combat on trouua que les gens de Coxinga auoient abandonné les Villes de Bemos & Quemoy auec toutes les Isles, Chasteaux, Forts & Forteresses voisines, & qu'ils s'estoient embarquez auec leurs femmes, enfans & plus precieux meubles en 260. Ionques, mais que l'on ne sçauoit pas le lieu de leur retraite, apres cela, les Tartares s'estoient rendus maistres de toutes ces Places qu'ils ont toutes brûlées, ruinées & destruites; Nous auons coulé à fonds dix de leurs Ionques, & en auons ruiné plusieurs autres, 4. Ionques qui s'alloient rendre aux Tartares sont tombez entre nos mains, & ensuite encore 4. autres Nauires chargez de Rys & de Padi.

Nos gens ont trouué dans l'Isle de Gontzieu 37. pieces de Canon de fer, dont 8. ont esté faites en Europe, les autres dans la Chine.

Pour bien faire reüssir ces desseins, il a fallu que nos Vaisseaux se soient trouuez en corps d'Armée, ce qui nous a osté l'occasion d'en former sur les Ionques Marchands, sur lesquels nous eussions fait grand butin sans cela.

Apres le Combat, le Commandeur Bort est allé voir le General & Vice-Roy Tartare, qui luy auoit fait connoistre qu'il desiroit luy parler, afin de concerter auec luy les desseins que l'on pourroit encor former, nous ne sçauons pas ce qu'ils ont resolu entr'eux, mais on ne pouuoit pas croire à Battauia que les Tartares voulussent se resoudre à aller auec les nostres à la reduction de Tayouan, quelque promesse qu'ils eussent faite pour cela, parce que ce ne sont pas des gens de qui on puisse esperer aucun secours par Mer: nonobstant cela, nos gens faisoient estat d'aller auec l'Armée Nauale à Tayouan, soit que les Tartares les suiuissent ou non, parce qu'il y auoit beaucoup d'apparence de pouuoir recouurer cette Place.

On a ordonné à nos gens de tascher à faire vne bonne Place d'Arme dans l'vne des Isles que ceux de Coxinga ont abandonnées, & l'on attendoit auec impatience la resolution que le Tartare prendroit touchant sa conduite à nostre égard, depuis qu'il void son Royaume deliuré d'vn si formidable ennemy dont il ne se seroit iamais défait sans nous, & s'il tient la promesse qu'il nous a faite; l'on croit que la consideration des forces que nous auons en ces quartiers là l'obligeront à nous accorder la liberté du Commerce: Le Gouuerneur de la Prouince de Chincheu auoit cependant enuoyé complimenter nostre Commandeur, & l'auoit fait prier de venir faire son Commerce chez luy l'année prochaine. Il a aussi enuoyé deux Deputez à Battauia prier le General de luy permettre d'y enuoyer ses Ionques, ce qui est vn bon signe.

Choromandel.

La Compagnie a vn Commerce tres-important sur la coste de Choromandel, & les marchandises que l'on en a tirées l'année passée qui consistent principalement en Toiles de Cotton, pour estre distribuées, tant en Hollande que dans les Indes, montent à 2400000. & plus.

Les Places & Bureaux que la Compagnie y a, sont premierement le Chasteau de Gueldria à Palacatte, où le Gouuerneur a sa residence; & secondement Negapatuan, Ville qui a esté prise depuis quelques années sur les Portugais, les Bureaux qu'elle a en ces quartiers là sont vers le Nord Masulpatuan, duquel dependent plusieurs autres petits Bureaux, comme Palicot, Datscheron, Bincolapatuemet, & vers le Sud Tequenepatuan, & plusieurs autres petits Bureaux, le Commerce continuë d'y estre en fort bon estat.

De la coste de Choromandel depend aussi le Commerce qui se fait au Royaume de Pegu,

où la Compagnie a aussi ses Bureaux, sçauoir à Aua & à Serian, mais d'autre-part depuis quelques années ce Royaume là est tout remply de troubles, à cause de l'inuasion que les Chinois mestifs y ont faite, il a fallu y faire cesser le Commerce, presentement il recommence à se remettre en bon train.

Bengale. La Compagnie a aussi vn Commerce fort important au Royaume de Bengale, & il y a pour cèt effet plusieurs Bureaux comme à Vguli, Cayumabasar, Deca, Patena, Pipilipatan, &c. Les marchandises que la Compagnie tire de ces quartiers là, consistent principalement en étoffes de Soye, Toiles de Coton, Salpétre, Sucre, Musc, Ris, Beurre, &c. Le Commerce y estoit florissant à souhait, & dautant qu'il vient quantité de Salpètre à Patena que l'on fait descendre en de petites Barques sur la Riuiere du Gange, laquelle est fort dangereuse; la Compagnie y a perdu depuis peu par la tempeste neuf Barques, dans lesquelles estoit plus de 9. mil liures de Salpetre, & sans cette perte la derniere Flotte en eust apporté vne bien plus grande quantité qu'elle n'a fait.

Orixa. De Bengale l'on va aussi de temps en temps au Royaume d'Orixa, où l'on va querir du Ris & d'autres viures & rafraichissemens pour l'Isle de Ceylon qui en a besoin presque par tout.

Ceylon. L'Isle de Ceylon est presentement vn des plus precieux gages que la Compagnie ait dans les Indes, ce qu'elle produit consiste principalement en Canelle, & l'on y achepte aussi des Elephans de l'Areca & autres denrées, les Villes & Forteresses que la Compagnie possede dans la mesme Isle sont Colombo, Gale, Negombo, Manar, & Iafanapatan, où elle entretient de fortes Garnisons, qui à la derniere reueuë montoient à 2500. hommes, dont l'on est obligé d'employer vne bonne partie à l'escorte de ceux qui font la Canelle à la Campagne, parce que l'on ne peut pas se fier aux Sujets du Roy, quoy que depuis quelque temps ils se tiennent en repos & n'incommodent personne: Nos gens luy ont depuis peu enuoyé vn Ambassadeur auec vn beau Present, & l'on a eu auis qu'il l'auoit fort bien receu, on a sceu aussi qu'en la derniere Saison de l'année passée la Canelle auoit esté faite & escortée sans aucun empeschement.

Les étables de Iafanapatan & de Matura estoient aussi fort bien pourueuës d'Elephans, de sorte que les Marchands qui y arriueront trouueront dequoy choisir. On trauaille aussi de plus en plus à y faire venir du Ris & auec succez. A Tutacouri sur la coste de la Terre-ferme, vis à vis de Ceylon, la Compagnie a aussi vne residence & son trafic, & l'on y fait grand Commerce de Toiles de Coton, & l'on y pesche aussi des Perles. Il y a aussi vn banc à Manar où l'on peut faire vne pesche de Perles, mais iusqu'icy l'on ne s'en est point seruy.

Cochin. Les premieres Conquestes de la Compagnie ont esté faites sur les Portugais en la coste de Malabar, où elle a pris sur eux la celebre Ville de Cochin, comme aussi Cranganor, Conlan & Cananor: toute cette coste ne fournit presque que du Poivre & de la Canelle sauuage: Par les Traittez que la Compagnie a fait auec le Samorin & auec les autres Princes de ces quartiers là, ils ne peuuent vendre leur Poivre qu'à la Compagnie, à l'exclusion de tous les autres; iusques icy la Compagnie n'a pas tiré grand auantage de toute cette coste, parce que les grandes Garnisons ont absorbé tous les profits, leur nombre montant à plus de 1000. hommes, c'est pourquoy l'on a jugé à propos de reduire la Ville de Cochin, qui est fort grande à vn plus petit circuit, afin qu'elle ne soit plus de si grande garde, & d'en faire vne espece de Citadelle qui soit de facile defense, autrement le Pays y est fort beau & fertile, & les viures y sont à bon marché.

Cananor. L'intention de la Compagnie estoit de demanteler la Ville de Cananor lors qu'elle seroit prise, & de n'y conseruer qu'vn Bureau, mais à cause de son assiete auantageuse, & que c'estoit comme la clef de toutes les Conquestes de ces quartiers là, & que cy-deuant son Commerce a esté fort considerable, on a jugé qu'il estoit necessaire d'y entretenir vne Garnison de 200. hommes. La Compagnie se trouue extraordinairement chargée de la dépense de toutes ces Garnisons, tant sur la coste de Malabar que dans l'Isle de Ceylon, de sorte qu'elle emporte presque tout le profit qu'elle tire de la Canelle.

Porca. Incontinent apres la prise de Cananor, nostre Armée tourna son front vers Cochin, & en

ſuitte vers Porca à deſſein auſſi d'attaquer cette Place, mais le Radia voyant qu'on alloit à luy alla au deuant d'elle, & promit d'abord qu'il ſeroit auſſi fidele à la Compagnie qu'il l'auoit eſté aux Portugais, qu'il ne permetteroit pas qu'en ſon Pays on peſaſt ou vendiſt de la Canelle & du Poivre que du conſentement du Roy de Cochin & de la Compagnie, à laquelle ſeule il declaroit que ſuiuant les Loix du Pays ce droict eſt acquis, que pour cet effet la Compagnie pourroit faire baſtir en ſon Pays vn Magazin de pierre pour la ſeureté de ſes marchandiſes & la conſeruation de ſon droict, & qu'au reſte elle iouïroit de tous les auantages & de toutes les preéminences que les Portugais ayent iamais eues, ainſi que cela ſe void compris mot à mot au Contract ſolemnel qui a eſté fait ſur ce ſuiet.

Quoy que les Anglois ayent eſté exhortez, tant par le Roy de Cochin que par le Radia de ſe retirer de Porca, ils n'ont pas trouué à propos d'y deferer, mais y ſont demeurez ſans que nous les ayons preſſez de ſe retirer, bien que nous euſſions droit de le faire auſſi bien que le pouuoir en diſant vn ſeul mot au Roy de Cochin, mais non contens de cela, ils ſont venus pour la ſeconde fois à la Rade de Porca auec leur Nauire le Hooperel, encore qu'il n'y euſt rien à vendre, & que nous-meſmes n'y euſſions achepté vn ſeul grain de Poivre, de ſorte qu'il a eſté contraint de s'en retourner à vuide, dont ils ont voulu ſe prendre à nous ſelon leur couſtume, ils ont fait de belles proteſtations, quoy que nous ne leur euſſions pas fait & donné le moindre empeſchement, ainſi qu'il paroiſt par des atteſtations confirmées par ſerment, que ny alors, ny lors que le Nauire le Leopard arriua deuant Cochin à deſſein d'aller à Porca, il ne ſe trouua pas vne ſeule liure de Poivre dans leurs Magazins, & neantmoins ils n'ont pas laiſſé de faire de ſemblables proteſtations.

Vvingourla. Le Commerce que la Compagnie a preſentement à Vvingourla n'eſt pas de fort grande importance, pource que la Loge & le Bureau n'y ayant eſté principalement eſtablis qu'auec intention de tirer de là les vivres & les rafraichiſſemens neceſſaires pour la Flotte pendant la guerre auec les Portugais, & lors que noſtre Armee Nauale eſtoit deuant Goa, cette Place eſt comme inutile depuis la Paix.

Surate. Mais en échange, le Commerce de Surate & dans les Royaumes d'Indoſtan & de Guzerat eſt d'autant plus conſiderable, le premier Bureau qui eſt comme le Bureau general eſt à Surate, où le Directeur a reſidence, & les Bureaux d'Amadabat & d'Agra en dependent, la Compagnie y auroit fait de grands profits l'annee derniere ſans l'accident qui nous arriua au Nauire le Dauphin, qui en allant de Surate à Battauia s'entrouurit & alla à fonds à la veuë de Punto di Gala de l'Isle de Ceylon, dont la Cargaiſon qui conſiſtoit la pluſpart en argent comptant, valloit 430000. liures, dont on n'a ſauué que 28000. liures.

Le Sultan, que l'on appelle auſſi le Grand Mogol eſt encore detenu priſonnier dans le Chaſteau d'Agra par vn de ſes fils, qui ayant fait courir le bruit que le Pere eſtoit mort s'eſt mis ſur le Troſne, ce Prince More ne craignant point de dire qu'il ſent maintenant les effets du iuſte iugement de Dieu, en ce que ſes fils le traittent à cette heure, de la meſme façon qu'il a autrefois traitté ſon Pere, & que ſans doute ſes enfans receuront le meſme traittement des leurs iuſqu'à ce que toute la race ait eſté exterminée, pendant ces accidens & reuolutions, on a obligé la Compagnie à enuoyer vne Ambaſſade ſolemnelle à ce nouueau Roy, pour le complimenter à ſon auenement à la Couronne, & pour le prier de confirmer à la Compagnie les auantages & prerogatiues dont ſon Pere l'a fauoriſée pour le Commerce en ſes Royaumes, & de faire expedier pour cela les Lettres neceſſaires, ce qu'il a fait, cette Ambaſſade couſte à la Compagnie plus de 60000. liures, & le Roy a enuoyé des Preſens au Gouuerneur General, qui eſt vn honneur aſſez extraordinaire, il ſemble qu'il choiſira la Ville de Delli pour ſa demeure pluſtoſt que celle d'Agra.

On s'eſtonne fort que les excez commis, & les priſes faites par Hubert Hugo en la Mer Rouge, n'ont pas donné ſuiet à de plus grands deſordres contre la Compagnie à Surate.

Les auis apportez par quelques Nauires Anglois, qui depuis peu ſont arriuez de là, diſent qu'vn Voleur nommé Sucali a ſurpris la Ville de Surate & l'a pillée, mais

nos gens se sont defendus en nostre Loge, & l'on a empesché de la prendre.

Les affaires de la Compagnie en Perse, où elle a aussi vn tres-important commerce, sont en si bon estat, que l'on ne peut pas le souhaiter meilleur: Le Bureau General est à Gamron, duquel celuy d'Ispahan dépend. La Compagnie est obligée par contract de prendre tous les ans du Roy de Perse 600. Balles de Soye à vn certain prix, moyennant quoy elle ne paye point de droict d'entrée ny de sortie: mais dautant que cette quantité de Soye rend peu de profit en Europe si l'on compte le port & la risque, l'on tasche de la diminuer de temps en temps, de sorte que presentement à peine en prend-on la moitié. Perse.

La Compagnie auoit autrefois son commerce à Mocha & à Bassara, mais elle l'a discontinué pendant quelque temps, toutefois depuis que ceux de Mocha ont fait esperer qu'on y trafiquera auec plus d'auantage à l'auenir, on y est retourné depuis peu. Mocha & Bassara.

La Compagnie ne s'est mise en possession du Cap de Bonne Esperance qu'afin d'y auoir vn lieu commode où les Nauires puissent prendre leurs rafraichissemens, tant en allant qu'en venant, & elle est paruenuë à cette fin, tellement que l'on y trouue des rafraichissemens en abondance. Nos gens ont fait plusieurs voyages iusques à 100. lieuës auant dans le Pays, mais ils n'y ont trouué qu'vn terroir sec, sterile & fort peu peuplé. Cap de Bonne Esperance.

L'Isle Maurice que nous auions abandonnée il y a quelques années, est si fort à nostre bien-seance, que nous auons iugé à propos d'en prendre possession, & pour cet effet nous y auons enuoyé du monde. Isle Maurice.

On a apporté de la Prouince de Mataran dans l'Isle de Iaua vne si grande quantité de Ris à Battauia, que non seulement de memoire d'homme on n'en auoit tant veu, mais aussi qu'il n'y auoit plus de Magazins pour le serrer, & ce à 15. ou 20. Reales le Lest: on en auoit aussi apporté toute sorte de bois. Mataran.

La Compagnie a son Bureau à Iapara, & a encore son commerce en plusieurs autres Havres de ces quartiers là. Le Sousouhaman qui est le Prince du Pays, est vn fort puissant Seigneur & fort absolu sur ses Suiets, & tient mesme les Voisins en des craintes continuelles par les allarmes qu'il leur donne: son plus grand diuertissement est auiourd'huy à faire voller des Cerfs Vollans, & il veut que les Seigneurs de sa Cour le fassent aussi à son exemple: cy-deuant il se plaisoit à faire combattre des Cocs, mais depuis quelque temps il a quitté ce diuertissement. Iapara.

Ce Prince tesmoigne qu'il seroit bien aise de voir chez luy vne Ambassade solennelle de nostre part, parce qu'il croid que cela luy donneroit vne plus grande reputation auprès des Princes ses Voisins, parce qu'il leur fait accroire que cette ciuilité est vne espece d'hommage; mais le General & le Conseil s'en excusent, faisant semblant de ne comprendre pas son intention.

Ceux de Bantam où nous auons aussi vn Bureau, quoy qu'il ne soit pas de fort grande importance, continuent tousiours à nous retenir nos Esclaues, ce qui cause de grands dommages aux habitans de Batauia, & les incommode fort, car dés que l'on leur dit ou fait quelque chose qui ne leur plaist pas, ils s'enfuient à Bantam où l'on leur donne retraite: car cette Ville n'est qu'à enuiron 12. lieuës de Battauia, ils sont asseurez d'y trouuer protection contre le Traité que nous auons encore depuis peu fait auec ceux de Bantam. Bantam.

La Ville de Battauia est maintenant asseurée d'auoir du Ris à bon marché: la culture des Cannes de Sucre n'a pas le mesme succez, mais elle n'y diminuë pas: on y fait de temps en temps des jardinages, & l'on y plante toute sorte d'arbres fruictiers, de sorte que l'on y trouue toute sorte d'herbes potageres, des legumes & des fruits en grande abondance. Battauia.

Le nombre des Bourgeois Hollandois y augmente sans doute tous les ans, mais il semble que leurs richesses diminuënt; toutefois ils ne s'en doiuent prendre qu'à leur paresse, puisque les moyens d'y faire fortune n'y manquent point, pourueu que l'on les veuille employer.

La Compagnie entretient dans les Indes 28. Pasteurs, qui sont dispersez en plusieurs endroits; lors qu'elle possedoit encore l'Isle Formosa, leur nombre estoit reglé à 32. outre cela elle entretient encore vn grand nombre de surveillans & de Maistres d'Escole.

Presentement on trauaille à Battauia à vn Moulin à Papier, qui rendra tous les ans plus de 50000. liures à la Compagnie quand il sera acheué.

Elle fait estat aussi d'y establir vne bonne Eschole Latine pour la jeunesse; & pour cet effet elle a pris icy à son seruice vn bon Regent.

La dépense que la Compagnie a faite à Battauia l'année passée, y compris les gages des Officiers, des Soldats, & les Equipages, monte à	1937000. *liures.*
D'où l'on peut iuger comment elle se trouue chargée en ces quartiers là.	
La dépense que l'on a faite l'année passée en l'Isle de Ceÿlon, monte à	866000.
Celle d'Ambayna, à	196000.
De Banda, à	184000.
De Choromandel, à	262000.
De Malaca, à	190000.
La dépense que l'on a faite icy en ces Pays l'année passée, monte à plus de	9335000.

La Compagnie, pour entretenir le commerce dans les Indes, pour garder & conseruer tous les Pays, toutes les Places, & tous les Bureaux qui y sont en fort grand nombre, pour les pouruoir de toutes les choses necessaires pour en rapporter les Marchandises, & pour y porter tous les ans les hommes & toutes les choses necessaires que l'on y enuoye d'icy; a presentement à son seruice plus de 140. Vaisseaux montez d'hommes & & d'Artillerie, de prouisions, de munitions de guerre & de bouche, & de toutes les autres choses necessaires, & entretient plus de 25000. hommes, tant Soldats que Matelots, d'où l'on peut iuger aisément quel auantage l'Estat en tire.

Les deux ou trois millions que l'on employe tous les ans aux Equipages, doiuent estre pris sur les Marchandises que l'on apporte des Indes, dont la valeur monte à 9. 10. ou 11. millions, tantost plus, tantost moins selon les saisons & le prix des Marchandises; en sorte que le surplus de ce que les Marchandises qui viennent rendent, plus que celles qu'on y enuoye, reuient au profit de l'Estat & de ses habitans. Par exemple, ce que l'on apporte tous les ans des Indes rend enuiron 9. 10. ou 11. millions, ainsi qu'il vient d'estre dit, & ce que l'on enuoye aux Indes en argent comptant, marchandises, viures & les autres choses nécessaires, y compris la deterioration des Nauires, monte à 2. millions & demy, ou à 3. millions, tellement que le surplus qui monte à plusieurs millions demeure dans le Pays, à quoy il faut adjouster que les Marchandises apres qu'elles ont esté venduës icy, sont transportées ailleurs, ayant premierement payé le Droict de sortie, ceux de Garde, le trauail de ceux qui sont employez à les transporter, & le fret des Vaisseaux qui le transportent, outre la grande correspondance & le commerce que la Compagnie a par tout, & plusieurs autres grands auantages; tellement que l'on peut dire auec raison que ce n'est pas vne Compagnie de particuliers, mais de l'Estat, puisque l'Estat en tire le plus grand auantage: d'où l'on peut iuger combien il est necessaire pour le bien de l'Estat, que cette Compagnie qui fait subsister tant de centaines de milliers de personnes, tant dans les Indes qu'en ces Prouinces, & qui donne de si grands auantages à l'Estat, soit conseruée & maintenuë, auquel effet les Directeurs de la mesme Compagnie supplient bien humblement vos hautes Puissances de vouloir prester toute faueur & assistance.

Ainsi rapporté & presenté le 22. Octobre 1664.

Signé P. Van Dam.

CHARGEMENT DES ONZE NAVIRES Hollandois arriuez des Indes Orientales en Hollande l'an 1664.

103000. *Pieces de toiles fines de Cotton.*
30673. *liures de fil de Cotton.*
3300. *pieces d'Armoisines blanches.*
434. *liures de Florette tres-fine.*
102. *liures de fil nommé Tessel pour tapisserie tres-fine.*
725581. *liures de bois d'Ebene de Siam.*
1474604. *liures de Salpetre.*
53724. *liures de Gomme Lack.*
8004. *liures de Cire rouge à cacheter.*
44. *liures de Musc.*
12000. *liures de Camphre.*
836. *liures de Aloes Socotrine.*
126. *onces de Ciuette.*
3800. *liures d'Encens.*
331. *liures de chandelles de Noix de Muscade.*
7. *liures d'huille de Macis ou de fleur de Muscade.*
40. *pieces, de Pierres de Bezoar.*
44943. *pieces de Porcelaine du Iapon fort rares.*
400. *liures de Thée.*
1. *Caisse de toutes sortes de belles couleurs pour la Peinture.*
18. *pieces de Brocat ou toiles d'or fort rares.*
101. *pieces de Cabinets de Iapon.*
2332. *de Vvatte du Iapon pour des Robbes.*
45. *pieces de Robbes du Iapon.*
100. *pieces Chitzen.*
925. *liures de terre rouge.*
1700. *liures de Tamarinde.*
30. *liures d'huile de Noix Muscade.*
13775. *liures de Cauoa.*
6356. *liures de Cauris.*
150639. *liures de Macis ou de fleur de Muscade.*
399696. *liures de Noix de Muscade.*
130936. *liures de Gingembre confit.*
211095. *liures de Sucre.*
64080. *liures d'Indigo.*
516800. *liures de Canelle fine de Ceylon.*
31280. *liures d'autre Canelle.*
4286532. *liures de Poivre.*
49896. *liures de Soye de Bengale.*
34500. *liures de Soye legere de Perse.*
200. *liures en petites bouteilles d'huille de Canelle de Ceylon.*
63000. *liures de Cuivre du Iapon.*
1034 *pieces de Diamans.*
8850. *pieces de Rubis.*
1788. *Poids des Indes en Perles.*
9010. *Poids de pieces de huit de Perles en poudre.*
13816. *liures de Sucre Candy & autres Marchandises venuës par les deux derniers Nauires, dont la Cargaison n'est pas specifiée icy.*

CHARGE DE NEUF NAVIRES de retour des Indes Orientales, partis de Batavia au mois de Decembre, 1662. & arrivez à la Patrie au mois de Iuillet 1663.

28314. pieces de toile de Guinée de plusieurs sortes.
8280. pieces Salampouris.
7100 pieces Mouris.
10520. pieces percalles.
6280. pieces plusieurs sortes de gingans.
3840. pieces d'estoffes pour faire des habits aux Negres.
21000. pieces Adatais.
5500. pieces Sanées.
3720. pieces Hamans.
1500. pieces Malemolens.
2480. pieces Casa Bengala.
2700. pieces Garras.
14240. pieces toille de voiles de Bengala.
8036. pieces Chauters deriabady.
1530. pieces Mamodys.
7280. pieces plusieurs sortes de Bastas.
7900. pieces beatielles de plusieurs sortes.
2220. pieces Chiavonis d'Orinal.
500. pieces Semanes.
300. pieces Couvertures.
4000. pieces Canequins.
208. pieces Diamants.
3425. pieces Armozins blancs.
7418. pieces Pelinsse de Tonquin.
84227. livres de fil de Coton.
24003. livres d'Indigo de plusieurs sortes.
6?728. livres de Legia de Persia.
74135. livres de soye de Bengala.
2918. livres de soye blanche de China.
30. livres de Ditto.
732197. livres de Clous de Giroffle.
72622. livres de Noix de Muscade.
160. pieces Robbes de Iapon.
440000. catti de Cuivre de Iapon.
14254. catti de Camphar de Iapon.
251923. livres de plusieurs sortes de Sucre.
1234220. livres de Salpetre de Bengala de Cormandel.
724941. livres de Bois de Sapan de Ciam.
9660. livres de Cire Azelleer.
363520. livres de Canelle de Ceylon.
6991. realles de Pois de Perles de Bondigne.
68. realles de Pois d'Ambregris.
3929488. catti } *de Poivre.*
110000. livres }
270. catti de The.
200. Motten de bois rouge de Dindigh.
Quelques estoffes de soye.

CHARGE GENERALE DE ONZE Navires de retour des Indes Orientales, partis de Batavia le 24. Decembre 1664.

27494. pieces de toille de Guinée de diverses sortes.
12873. pieces de Gingans de diverses sortes.
9450. pieces de Betilles de diverses sortes.
9020. pieces de Salampouris blanchy.
5600. pieces de Mouris blanchies.
8920. pieces de Chiavonys blanchies.
12800. pieces d'Habits pour des Esclaves.
$39741\frac{1}{2}$. livres de fil de Cotton de diverses sortes.
6520. pieces de toile à voile de diverses sortes.
7800. pieces de Bastas de diverses sortes.
2800. pieces de Kannekins blanches.
2739. pieces de Mammoedis.
10440. pieces de Chaulters Darriabadys.
800. pieces de Semanes.
17000. pieces d'Addatays.
4300. pieces de Casse de Bengale.
3200. pieces de Sanes.
131. pieces de tours de lits brodez.
830. pieces de Chits de diverses sortes.
3100. pieces d'Hammans.
100. pieces de toile pour faire des lits.
100. pieces de Sesthiennes.
10000. pieces d'Assumamas.
240. pieces de Ceintures Chindes.
450. pieces d'Armosin de Bengale.
121000. livres de Macis.
314927. livres de Noix Muscades.
440209. livres de Cloux de Giroffle.
30998. livres de Gomme-Lac de diverse sorte.
8901. livres de Lacre rouge pour signer.
22010. livres d'Indigo.
393241. livres de bois de Sappan.
1006539. livres de Salpetre.
7965. Cassettes de cuivre de Iappan.
8. pieces Alcatives entremeslées d'or.
5515. pieces de Pelings de diverses sortes.
18009. livres de bois d'Ebene.
$8686\frac{1}{8}$. catti de Soye de la Chine.
53245. livres de bois de Caliatour.
700. pieces de Garras
1200. pieces de Malemoles.
$1560\frac{1}{2}$. livres de fil de Turquie.
10400. catti de soye de Toulaquin Legia.
41968. livres de soye de Perse Legia.
14394. livres de soye de Bengale Legia.
117. catti de Musc.
12. pieces Coffres de Lacre de Iapan.
306. pieces Robbes de soye de Iapan.
329. pieces Vvases de soye.
16180. pieces de Porcelaines de diverses sortes.
14. pots d'Huile de Terre.
144. pieces de Vaisselle d'argent de diverse sorte.
456. livres d'Aloe.
3084. pieces de Diamans non polis.
2933. pieces Rubins.
18151. onces de Perles à piler.
$16\frac{2}{10}$. Cheer de pierre de Besoar.
169920. livres de Canelle de Ceylon.
4089422. catti de Poivre.
26689. Catti de Camphre.

RELATIONS
DE DIVERS
VOYAGES
CVRIEVX,

QVI N'ONT POINT ESTE' PVBLIE'ES, ou qui ont esté traduites d'Hacluyt, de Purchas, & d'autres Voyageurs Anglois, Hollandois, Portugais, Alemands, Italiens, Espagnols; & de quelques Persans, Arabes, & autres Autheurs Orientaux.

Enrichies de Figures de Plantes non décrites, d'Animaux inconnus à l'Europe, & de Cartes Geographiques de Pays dont on n'a point encore donné de Cartes.

DEDIE'ES AV ROY.

IV. PARTIE.

A PARIS,
Chez ANDRE' CRAMOISY, ruë de la vieille Bouclerie, au Sacrifice d'Abraham.

MDCLXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AVIS SVR LA SVITE DV RECVEIL.

LE Recueil de Voyages dont j'ay déja donné une grande partie, est un dessein auquel je travaille il y a plusieurs années; j'ay fait chercher dans les plus fameuses Bibliotheques les pieces qui pouvoient l'enrichir, & il y a peu de gens de cette erudition que je n'aye entretenus & consultez sur ce dessein. Cependant je trouve tous les jours de nouvelles pieces qui avoient échapé à ma recherche, ou qui paroissent de nouveau; je voy parlà qu'il m'arrivera la mesme chose qui est arrivée à Hakluit, à Purchas, à Ramusio, qui ont fait des recueils de voyages, & qu'il me sera impossible dans la suite de m'arrester à l'ordre que je m'estois proposé au commencement, de ranger ces pieces selon que les païs dont elles parlent sont situez à nostre égard. Apres avoir décrit les Indes dans le premier Volume, j'avois employé la fin du second & tout le troisiéme à la description de la Chine; j'y avois inseré le Geographe Chinois, traduit par le Pere Martinius sous le nom de l'Atlas de la Chine, avec la route & l'histoire du voyage que les Hollandois y ont fait, & la Relation de leur premiere Ambassade; ma pensée estoit en continuant cet ordre, d'y joindre la suite de cette negotiation, & les autres ambassades que les Hollandois y ont envoyées depuis, avec la Relation du voyage des RR. PP. Grueber & d'Oorville, tirée des lettres & des entretiens qu'on a eu avec eux sur ce sujet. Je me trouve encore une histoire entiere de la Chine, écrite en Persan, continuée jusqu'au commencement du dernier siecle, & qui peut en quelque façon suppléer la seconde decade qui manque à l'Histoire de la Chine, que le mesme Pere Martinius nous a laissé imparfaite, ne l'ayant continüée que jusqu'au temps de la naissance de JESUS-CHRIST. J'ay encore dans la mesme langue la Relation de l'ambassade que des Princes des descendans de Tamerlan envoyerent à la Chine, qui est une piece tres-curieuse, & une espece de découverte de ces païs mal connus, qui sont depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Ocean, & qui achevera de convaincre ceux qui doutent encore que le Cathay soit une partie de la Chine. Je me trouve outre cela un autre Voyage fait par terre des Indes à la Chine, que j'ay traduit d'un manuscrit Arabe, où il y a une infinité de belles remarques pour l'histoire naturelle, & quelques autres pieces de cette sorte, & mesme un livre de Confucius traduit du Chinois. Mon dessein estoit de donner ensuite une Relation bien plus ample de la terre d'Eso, du Japon, & des Isles qui sont à l'Est & au Sud de la Chine, & principalement de cette terre Australe dont on attend avec tant de curiosité, de sçavoir quelle partie elle fait de nostre terre, il m'est tombé entre les mains dequoy la satisfaire en partie, puisque j'ay le voyage de ceux qui l'ont cotoyée toute entiere, & qui ont trouvé que la mer l'environne de tous costez; j'ay mesme les veuës des costez de cette grande Isle. Mais quelques autres pieces dont je n'ay point parlé icy, & qui donneront de grandes lumieres pour ces pays, n'estant pas encore en estat, j'ay pensé que je ferois mieux de remettre à un autre temps ce que je ne pouvois donner maintenant qu'imparfait, & d'ailleurs mon but estant de rendre communes à ceux de ma nation les connoissances que nos voisins ont tirées de leurs navigations & voyages de long cours; aprés avoir mis en nostre langue beaucoup de Relations qui peuvent servir pour la navigation des Indes Occidentales, j'ay crû que je ne devois pas differer plus long-temps à donner ce que j'ay des Indes Occidentales, puisque nos François y font maintenant des navigations fort frequentes sous l'authorité & direction d'une tres-puissante Compagnie.

Je commenceray donc le Recueil des Indes Occidentales par une description

du NATUREL DES INDIENS, que D. Juan Palafox, ce fameux Evesque des Indes, presenta au Roy d'Espagne en forme de Memorial, pour obliger ce Prince à reprimer la tyrannie avec laquelle on traite les Indiens. I'y joindray beaucoup de ces Relations que l'on n'a point encore vuës, & principalement des païs où nos flottes navigent le plus ordinairement, afin que les connoissances qu'en ont eu les autres Nations, instruisent la nostre de ce qu'elle y doit faire pour son commerce & pour son establissement. Et ayant reconnu, comme je viens de dire, l'impossibilité qu'il y a de suivre dans un Recueil l'ordre des païs que je m'estois proposé, toutes les pieces que je donneray desormais seront comme détachées, afin que lors qu'il en viendra d'autres on les puisse joindre ensemble, ou les separer selon que l'on le jugera à propos.

LE VOYAGE AU PEROU m'a semblé fort curieux, je ne puis rien dire de son autheur que je ne connois que sous le nom du sieur Acarette; qui est peut-estre un nom supposé, mais je puis bien adjoûter à ce qu'il dit de son Voyage au Perou, ce que le Pere Oualle nous en a laissé. Pour ce voyage, dit-il, l'on se sert de charettes tirées par des bœufs; l'on rend ces charettes assez commodes, car on les couvre par dedans de roseaux, & par dessus avec des cuirs, y laissant toutefois des ouvertures pour servir de portes, & d'autres qui tiennent lieu de fenestres, afin que l'on puisse avoir de l'air. Le lit du voyageur est étendu dans le fond de la charette, & il arrive souvent qu'il trouve avoir fait une grande traite, & estre arrivé au giste sans estre sorty de son lit; avec cette commodité il a s'il veut le divertissement de la chasse; car sans s'éloigner beaucoup de son chemin il peut monter à cheval, ses chiens font presque aussitost partir des hardes de bestes fauves ou de ces moutons du pays, les chiens les lançent, & le chasseur n'a autre chose à faire qu'à tuer à coups de bâtons les faons ou petits de ces bestes, qui ne pouvant pas suivre leurs meres, deviennent sa proye, & en peu de temps il charge son cheval de sa chasse sans s'estre éloigné du chemin. Ce voyage pourroit passer pour une promenade & pour un divertissement, si les chaleurs de ces quartiers n'estoient excessives. On voyage de nuit pour les éviter; le jour il faut se reposer, si l'on peut appeller repos le temps qu'on passe arresté au milieu d'une campagne que le Soleil brûle, sans qu'il y ait aucun arbre; & où l'on conte pour une bonne fortune lors qu'au bord d'une riviere on trouve quelque pied de sureau qui fait un peu d'ombre. Pour moy ma plus grande peine estoit pour l'eau, lors qu'on rencontroit quelques-unes de ces rivieres, on en faisoit une provision pour trois jours, hors de cela celles que l'on trouve dans les campagnes, sont vertes & boüeuses, & le manquement d'eau oblige quelques fois les voyageurs à doubler la traite. J'ay veu dans ces rencontres les bœufs sentir l'eau de quatre à cinq lieuës, & y courir quelque force qu'on fist pour les retenir; ceux mesme qui estoient attachez à la charette y couroient comme les autres, & se jettant tous dans l'eau, nous en ostoient quelquesfois l'usage, car ils en avoient fait de la bouë auparavant que nous eussions éteint nostre soif. Nous souffrions beaucoup quand cela nous arrivoit, aprés que l'eau de provision avoit manqué; & la diligence de faire partir devant quelqu'un pour avoir de l'eau, avant qu'elle eust esté gâtée par nos bœufs, estoit inutile, car ils prevenoient toûjours ceux que l'on envoyoit. Il faut quelquesfois porter toutes ses provisions pour quinze jours, ce chemin n'est point encore assez battu pour avoir des hostelleries, & dans l'étenduë de plusieurs lieuës, on ne trouve ny collines, ny pierres, ny bois à brusler; & le bois est mesme une des choses dont il faut faire provision.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 8. Juin 1661. il est permis à GIRARD GARNIER de faire imprimer un *Recueil de diverses Relations & Voyages*, &c. en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, pendant le temps de dix années; avec defenses à tous autres d'en rien imprimer, vendre ny distribuer, ny aucune Carte, ny Figure, sous quelque pretexte que ce soit, sans son consentement, sous les peines portées dans ledit Privilege.

L'INDIEN, OV PORTRAIT AV NATVREL DES INDIENS,

Presenté au Roy d'Espagne,

Par D. IUAN DE PALAFOX *Evesque de la Puebla de los Angeles.*

SEIGNEVR,

Vostre Majesté a peu de Ministres qui ayent esté à la nouvelle Espagne, ny qui en soient revenus avec plus d'obligation que moy de parler pour ses habitans. Quand mesme j'aurois oublié les obligations de Prestre, & d'une profession à laquelle il est si propre d'estre touché de la misere des affligez; je ne pourois pas manquer à me souvenir de celle de Pasteur, & de pere de tant d'ames, du salut desquelles j'ay esté chargé dans les Indes, & dans un diocese aussi étendu qu'est l'evêché de los Angeles, qui fait presque la quatrieme partie de tout le ressort de l'Audiêce Royale du Mexique, tant est grand le nombre de ses habitans. Il n'y a point de pere, pour dur qu'il soit, qui ne soit touché des pleurs de ses enfans; les peres entrent naturellement dans ces sentimens, & principalement lors qu'ils les voyent maltraitez, & dans des miseres qu'ils ne se sont point attirées par leur faute.

La confiançe qu'il a plû à V. M. de prendre en ma personne, en se voulant bien décharger sur mes soins de l'ardent desir qu'elle a toujours eu de consoler & de proteger ces pauvres peuples, me doit encore fortifier dans ces sentimens: la charge de Fiscal des Indes qu'elle m'a donnée, & que j'ay exercée l'espace de vingt ans, celle de Conseiller du Conseil des Indes, l'autre que j'eus aprés de Visiteur general des tribunaux de la nouvelle Espagne, & sur tout celle de vice-Roy & de Gouverneur, me contraignent de parler en faveur de ces abandonnez, & cependant tres-fideles vassaux de V. M. la qualité de Juge des residences des trois vice-Rois, & de l'election de la ville metropolitaine du Mexique sont encore d'autres liens de mesme force que les precedens. Mais quand mesme je ne serois point chargé de toutes ces obligations, la connoissance que j'ay des miseres & de l'oppression que ces pauvres peuples souffrent, m'obligeroit à la representer à V. M.

Dans chacune de ces charges dont elle m'a honoré, l'on ne voit qu'une partie de ce qu'ils souffrent; mais elles m'ont donné tout ensemble une connoissance parfaite de leur miserable estat. Les vice-Rois pour attentifs qu'ils puissent estre à leur fonction, ne sçauroient jamais arriver à comprendre ce que les Indiens souffrent, dans la superiorité d'un poste qui les comble de tous les plaisirs qu'ils peuvent souhaiter: ils ne peuvent pas approcher des affligez, des blessez, des exilez; & quand leurs plaintes viennent jusques à leurs oreilles, elles y arrivent toujours changées

par ceux qui les portent; cette grande charge a toujours autour d'elle les instrumens mesme de la persecution des Indiens; ce sont souvent les principaux ministres du Vice-Roy qui en sont la cause, & ses gens qui profitent de ce que l'on oste aux Indiens, trouvent mieux leur compte à les faire passer pour criminels ou pour rebelles, qu'à souffrir que l'on écoute leurs soupirs, & que l'on voye leurs larmes.

La charge de Visiteur general du royaume semble plus propre pour découvrir la verité des mauvais traitemens qu'ils souffrent, mais elle ne suffit pas toute seule; car la nature humaine, generalement parlant, comme l'on en a vû l'exemple dans le paradis mesme en la personne d'Adam, s'arme & se munit d'excuses, auparavant que d'en venir à faire le mal; quelquefois elle se sert de la force, quelquefois de la calomnie, en d'autres rencontres de son authorité: elle empechera que le Visiteur ne trouve les moyens necessaires pour faire la recherche; elle menacera les témoins, & quelquefois le juge mesme; elle fera intervenir des retardemens, des conflits entre les jurisdictions; & ayant surpris le Conseil par de fausses informations, les officiers non seulement se mettront à couvert de la peine qu'ils ont meritée par leurs violences, mais empecheront ou obscurciront en telle sorte les preuves, que la plus grande peine retombera sur ceux des juges & des ministres qui ont eu le zele de les vouloir reformer, & qui n'ont pas voulu composer avec eux.

Ces raisons font voir que c'est proprement aux Ecclesiastiques, & aux Pasteurs de ces peuples à prendre connoissance de ces desordres, quoiqu'ils n'en puissent pas châtier les autheurs. Comme le troupeau de ces miserables peuples leur est recommandé, c'est à eux à les connoistre en particulier, à les conter de temps en temps, à les chercher dans les mines & dans les montagnes, quand ils ne se trouvent point chez eux. Ceux qui sont interessez dans les vexations qu'on leur fait, n'ont pas tant d'apprehension d'un Ecclesiastique, ou d'un Evêque, qu'ils en ont d'un Juge ou d'un Visitador; car ils luy peuvent toujours parler avec la confiance que l'on a pour un pere. J'en ay veu plusieurs fois l'experience dans les visites que j'ay faites d'une extremité à l'autre de ce royaume; & souvent les choses qui avoient échapé à ma connoissance lorsque j'estois Juge, m'estoient confiées aprés lorsque j'agissois en qualité d'Evêque.

Cette connoissance, celle que j'ay de la pieté de V. M. & combien luy sont agreables les services que luy peuvent rendre ses Ministres, & les Ecclesiastiques, en luy découvrant les moyens de faire observer les loix qu'elle a jugé necessaires pour le bien de ces peuples, m'ont obligé à prendre la plume, & à representer à V. M. le plus succinctement qu'il me sera possible, les motifs qui doivent porter sa clemence, son saint zele & celuy de ses Ministres à donner de la force à des loix si necessaires, en les observant eux-mesmes, & en employant des reglemens proportionnez à la nature de l'affaire, & aux bonnes intentions de V. M. Les loix, SEIGNEUR, lorsqu'elles ne sont pas bien observées, ne font que du scandale, & bien loin d'empécher le malheur particulier qu'elles condamnent, elles servent en quelque façon d'authorité pour l'executer impunément, & pour authoriser tous les autres en general.

C'est pour ce dessein que je me suis mis à representer à V. M. quels sont en effet les sujets tres-utiles, & tres-fideles, que vous avez dans les Indes; rien ne justifiera tant leur cause auprés de V. M. que la connoissance de leur innocence & de leur bon naturel; je rapporteray mesme quelles sont les peines & les vexations qu'ils souffrent, & en dernier lieu, les moyens & les remedes les plus propres pour arrester ces desordres; je n'avanceray rien sur ce sujet que je n'aye vû moy-mesme, & dont je ne sois parfaitement informé; je ne doute point que ces mesmes desordres ne soient déja connus dans vôtre Conseil, aussi ne me reste-t'il autre chose à faire que de les representer à vôtre religion & à vôtre pieté.

C'est principalement des Indiens de la nouvelle Espagne que j'entens parler, puisque c'est là que j'ay esté employé en tant de charges principales; la chose se passe

presque de mesme dans le Perou, mais il y a toûjours quelque peu de difference pour le naturel de ses habitans.

I. *Que la facilité avec laquelle les Indiens ont reçu l'Evangile, que les Espagnols leur ont porté, est un autre titre qui les rend plus dignes de la protection de Vostre Majesté.*

La tres-auguste maison d'Autriche tire son principal lustre de la pieté & de la religion, elle a passé de cette maison avec un heureux accroissement par tout le nouveau monde; car il est certain que le zele des Rois Catholiques, sous le regné desquels les Indes furent découvertes, & principalement celuy de Charles V. & de sa mere, dont les capitaines découvrirent la nouvelle Espagne & la conquirent, n'eut point d'autre motif que le dessein d'étendre la foy par tout le monde, & rendre l'Eglise catholique plus glorieuse & plus triomphante.

Les autres parties du monde, l'Europe, l'Asie & l'Afrique, ont reçu nôtre religion de la bouche des Apostres; mais les annales de l'Eglise qui nous l'ont appris, & ses martyrologes, nous ont marqué combien il a coûté de sang de martyrs à l'établir, & combien il en a esté répandu depuis pour la conserver. L'idolatrie s'y opposa l'espace de plus de 300. ans, & employa le fer & le feu pour s'en defendre: la chose s'est passée tout autrement dans l'Amerique; ces peuples soûmis & d'un naturel fort doux se resolurent en peu d'années, pour ne pas dire de mois, à abattre leurs idoles; ils foulerent aux pieds, & enterrerent eux-mesmes la gentilité & l'idolatrie, aprés qu'elle eut esté attaquée, & vaincuë par le zele & les armes de vos predecesseurs. Ce leur est là, Seigneur, un merite singulier. On remarque encore dans toute l'histoire ecclesiastique, que la Religion catholique n'eut pas plûtost abattu l'idolatrie, qui s'estoit defenduë avec tant d'opiniatreté dans ces trois parties du monde, que l'on vit paroistre en mesme temps des heresiarques, qui ne donnerent pas moins de peine à l'Eglise, que l'idolatrie mesme. Dés le temps de l'Empereur Constantin, Arrius, aprés luy Eutyches, Macedonius, & tant d'autres qui les suivirent, entraînerent dans leur erreur une infinité de peuples, & ont laissé des successeurs qui rendent infames par leur abominable doctrine, une grande partie de l'Europe, & presque toute l'Asie & l'Afrique. Il en a esté tout autrement de l'Amerique; car outre qu'elle a reçu la foy chrêtienne avec docilité, elle la conserve maintenant dans toute la pureté qu'elle l'a reçuë, sans aucune tache d'erreur ny d'heresie; & il n'y a point d'Eglise qui represente mieux la robe de Nostre Seigneur toute entiere, & sans aucune coûture. C'est là encore ce me semble une consideration qui oblige V. M. & le Saint Pere à concourrir avec toute leur puissance spirituelle & temporelle à la defense de ces peuples.

II. *Que les Indiens meritent encore la protection de V. M. à cause de la ferveur avec laquelle ils professent & exercent la Religion.*

Il est vray qu'il leur est resté en certains endroits quelques restes de superstition, mais le manquement de ministres en est la seule cause; & on voit dans tout ce nouveau monde une infinité de marques du zele de ces nouveaux Chrêtiens, dont je puis rendre fort bon compte, puisque j'en ay vû souvent des preuves convaincantes. On les voit dans les processions publiques faire penitence de leurs pechez à coups de discipline, les yeux arrestez sur un Crucifix, les pieds nuds, & quelquesfois la face découverte, avec un zele si veritable, qu'on ne les sçauroit voir sans en estre touché de devotion, & mesme de confusion. Il n'y a point parmy eux de maison si pauvre, qui n'ait son Kali, ou Oratoire; ils y mettent leurs images, & employent pour le parer tout ce qu'ils peuvent épargner de ce qu'ils gagnent à la sueur de leurs corps. Ils passent les jours de la communion tous entiers en oraison dans ces Kali ou dans leur eglise, & cela avec une attention & un si grand respect, qu'ils pouroient servir

d'exẽple à nos Ecclesiastiques les plus devots. Ils font des offrandes à l'Eglise, & c'est pour les pouvoir faire plus largement qu'ils sement : tout ce qu'ils gagnent est pour leur eglise; & comme c'est là qu'est leur cœur, ils y mettent aussi leur tresor. Enfin on peut dire que tout ce qui leur reste aprés qu'ils ont payé le tribut, est employé & consacré au service de Dieu, principalement lorsqu'ils voyent que leurs Ministres concourrent à ce mesme dessein, & qu'ils ne leur donnent pas de mauvais exemples, de faire leurs affaires aux dépens de celles de la Religion. En effet, SEIGNEUR, si on en excepte ce qu'on en fournit des coffres de V. M. ce sont eux qui entretiennent les Curez par leurs offrandes, qui font subsister les Prestres & les familles Religieuses de la nouvelle Espagne, & qui bastissent les eglises. Ils font ces dépenses d'eux-mesmes & fort volontiers, s'ils peuvent amasser quelque chose pour ce dessein; car quelquesfois on leur demande ce qu'ils ne peuvent fournir : & qui s'étonnera s'ils ne veulent pas donner ce qui est audessus de leurs forces, ou qu'ils le donnent avec chagrin ?

Les soins & les respects avec lesquels ils reçoivent leurs Curez & leurs Ecclesiastiques, est exemplaire; ils se mettent à genoux devant eux, leur baisent les mains avec reverence, vont au devant d'eux pour preparer les chemins lorsqu'ils font leur visite. Quand les Ecclesiastiques arrivẽt, ils trouvent qu'on leur a apresté tout ce qui est necessaire pour leur nourriture, & de lieu en lieu qu'on leur a dressé des fueillées sur leur chemin pour se reposer. Vous les voyez dans les eglises, les femmes separées d'avec les hommes, dans un profond silence, les yeux arrestez vers la terre, faire des humiliations, & des genuflexions avec tant d'ordre, que je doute que l'on voye rien de semblable dans pas une de nos familles & ordres Religieux. Mais je ne puis mieux representer leur pieté, qu'en rapportant ce qui m'arriva peu de temps avant que je partisse de ces païs. Un de leurs Cachiques, nommé Dom Louis de San-Iago, fit quarante lieuës par un tres-mauvais chemin, pour me venir trouver; je le connoissois de l'avoir vû au temps de la visite que j'avois faite dans ces quartiers-là; c'estoit un homme tout à fait venerable, âgé de 80. ans, que ces peuples consideroient comme leur pere, & qui estoit tout leur recours. Il me dit tout tremblant de la foiblesse de son âge : *Pere, vous sçavez que j'ay depensé tout mon bien pour l'eglise de mon païs* (ce qui estoit vray) *& pour la defense des pauvres Indiens, afin qu'on les comptast, & qu'on ne leur imposast pas plus de tribut qu'ils n'en peuvent porter; maintenant que je me voy sur le bord de ma fosse, je voudrois bien employer cent cinquante écus que j'ay, à faire des ornemens pour l'eglise de mon pays, de la couleur qui vous plaira le plus, je vous prie donc d'en prendre le soin, & de me donner vostre benediction pour m'en retourner mourir dans ma patrie.* Je loüay son zele, je donnay ordre qu'on executast sa volonté, & ce bon homme s'en retourna comblé de joye achever le reste de ses jours dans son pays. Je pourrois rapporter beaucoup de semblables exemples, si le zele que V. M. a pour la protection de ces peuples, avoit besoin d'estre confirmé par des exemples etrangers.

III. *Les Indiens meritent la protection de V. M. à cause de la douceur avec laquelle ils se sont mis sous sa domination, & la fidelité constante avec laquelle ils y demeurent.*

L'ON peut dire, SEIGNEUR, qu'en ce point ils ont surpassé toutes les autres nations qui se soient jamais soûmises à aucun Prince; ces sujets ne se sont point trouvez dans la succession de vos ancestres, ils se soûmirent eux-mesmes par élection, reconnurent le saint Siege & l'Empereur Charles V. dont la conqueste est principalement justifiée par le saint motif qu'il eut de faire entrer ces ames dans le giron de l'Eglise, & de leur faire quitter l'idolatrie, avec les sacrifices des hommes, & toutes ces autres barbaries que le diable leur avoit enseignées, & fait pratiquer si long-temps.

Ferdinand Cortez dit à Motezuma, qui estoit comme Empereur de la plus grande partie de la nouvelle Espagne, qu'un grand Prince nommé Charles Quint l'avoit

envoyé en ces quartiers-là pour empécher qu'il ne se commist plus d'idolatries, que les hommes ne se mangeassent plus les uns les autres, & que ny Motezuma ny ses sujets ne se souillassent pas plus long-temps des autres vices abominables, ausquels ils estoient si sujets; qu'il falloit qu'il se mist sous la protection de Charles Quint, & qu'il luy payast tribut. Motezuma fit assembler les plus sages de ses estats, fit examiner les livres, * & les traditions anciennes du païs, & ayant trouvé que du costé de l'Orient, qui estoit l'endroit par où les nostres estoient entrez dans ses estats, il devoit venir une nation étrangere à laquelle ils se devoient soûmettre, il se disposa aussitost avec son peuple, d'obeïr à l'Empereur Charles Quint, & à luy payer le tribut qu'on luy demandoit. Si Cortez trouva aprés quelque resistance, ce fut plûtost le peuple, que le Prince, qui voulut secoüer le joug qu'il avoit reçu, & c'est-là le seul mouvement qui se soit fait dans le pays, car ils ont continué depuis dans une exacte obeïssance & soûmission; il ne se trouvera peut-estre point dans les histoires d'exemple d'une plus grande fidelité, d'un pays plus facilement conquis, ny qui ait moins coûté à vostre maison, & qui s'entretienne plus aisément, & avec moins de peine dans la fidelité qu'il à promise.

* Palafox parle de livres, mais ce sont plûtost des peintures que des livres.

IV. *S'ils se sont soûmis si aisément à la Couronne de V. M. il ne faut point dire que ç'ait esté par bassesse & par manquement de courage, comme quelques-uns l'ont voulu faire croire.*

Il est constant qu'ils reçurent les premiers Espagnols qui vinrent avec Cortez, comme des Teules ou Dieux venus de pays inconnus; ils prirent ces hommes à cheval pour une espece particuliere, & crûrent que l'homme & le cheval estoient d'une piece: les chiens mesmes, qu'ils voyoient combattre avec les hommes, augmenterent leur étonnement, & tout ce qu'ils virent des Espagnols, leur parut d'abord comme autant de prodiges; le feu des coups de mousquet, & l'étonnement de voir mourir les gens de ces coups sans en pouvoir comprendre la cause, servit beaucoup à établir dans leur esprit cette tradition qui leur avoit appris, qu'une nation fille du Soleil se rendroit un jour maistresse de leur pays.

Cet étonnement contribua plus que tout le reste à cette conqueste, car dans la suite on vit mille exemples du courage de ces peuples. Gouatamuz le dernier de ces Rois, qui n'avoit que vingt-quatre ans, estant obligé faute de monde d'abandonner la ville, & ayant esté pris & mené prisonnier devant Cortez, il luy presenta son poignard, & luy dit, *Prens-le & me tuë, car je ne puis vivre sans empire & sans liberté.*

Ce qui est arrivé à Cortez dans les Indes, Sertorius l'a fait autrefois aux Espagnols: ce fugitif de Rome fit accroire aux peuples d'Espagne, qui estoient alors fort simples, qu'une biche luy parloit à l'oreille; au sortir de la caverne où il s'estoit retiré, & où il avoit dressé cet animal à manger sur ses épaules, & avec une supposition si grossiere il se rendit maistre des Espagnols, & leur fit tourner leurs armes contre l'Empire Romain. Si Sertorius estoit venu en ce temps-cy, le moindre juge de village de Castille l'auroit arresté, & l'auroit fait punir comme un imposteur; cependant il ne s'est quasi rien fait de grand dans le monde, où les Espagnols n'ayent eu quelque part; & ce qui se passa alors ne peut non plus servir de prejugé contre leur courage, que l'histoire de Cortez contre l'opinion qu'on doit avoir du courage des Indiens.

Mais sur tout il faut avoüer qu'il y a eu du miracle dans cette conqueste, & y reconnoistre une force secrette de la providence divine, pour repandre sur ces peuples la lumiere de la foy.

V. *Ils meritent encore la protection de V. M. par la raison du profit que vostre Couronne en tire.*

Ce sont ceux de vos vassaux qui ont le moins coûté à vostre Couronne, & qui luy ont le plus valu; car la plus grande partie des autres royaumes de V. M. quand mesme on joindroit ensemble leurs revenus, ne rendent point à proportion de ce

qu'on a tiré des mines de la nouvelle Espagne, de celles du Potosi, Zacatecas, Parral, Pachuca, Guanaxuato & autres, sans parler de ce qui se tire des impositions, tiers d'offices, & des mines du Perou. L'on dit que les Indes ont dépeuplé l'Espagne, à cela j'ay à repondre qu'on ne peut pas dire qu'un royaume coûte beaucoup à un autre, quand il n'en tire que quelque peu d'habits, encore la plufpart des Espagnols qui habitent les Indes sont venus du mélange d'autres nations, & n'ont qu'un tiers ou un quartier d'Espagnol, cependant ils encherissent l'Espagne, au lieu que les Pays-bas bien loin de luy rendre des tributs considerables, l'épuisent tous les jours de ses meilleurs hommes & de toutes les richesses que l'Espagne tire du reste du monde.

VI. *Les Indiens ne sont point superbes, point ambitieux, ny sujets à l'avarice, à la colere, à l'envie, au jeu, ny aux blasphemes.*

Ceux qui aiment l'argent sont fort rares parmy eux, & ne l'estiment que tres-mediocrement, & pour un usage raisonnable; vous ne les voyez point faire de dessein de joindre une maison à une autre, de se faire de grands revenus; ils vivent tous contens dans l'estat où ils se trouvent, sans dessein de faire leur fortune ny des dépenses excessives; il n'y a point de gens plus libres d'ambition; l'élection des offices dans leurs assemblées se fait sans brigues, si ce n'est que quelque Mestiz s'en mesle, ou que quelque Espagnol les y engage pour ses fins particulieres, jusques-là qu'on dit communément qu'ils choisissent les hommes à la ceinture, à cause qu'ils prennent ordinairement pour leur chef celuy qui est le plus gros & le plus fort. Pour l'humilité, il n'y a point de Mestiz, de Moulate, ny mesme de Negre, devant lesquels ils ne s'abaissent: & ils sont si peu coleres, que pour mal-traitez qu'ils soient, on a de la peine à les faire resoudre à se plaindre. Ils ne connoissent pas mesme l'envie; comme ils ne souhaittent que ce qui est necessaire pour vivre, ils n'ont point aussi d'inquietude de voir que les autres soient plus heureux qu'eux. On ne les voit point jurer, ny s'engager au jeu, ny à la depense. Que Vostre Majesté commande que l'on examine ces raisons; & si ces nations qui sont exemptes de tous ces vices que je viens de dire, & qui cependant sont si ordinaires chez toutes les autres, ne meritent pas encore par cette raison qu'un Prince aussi Catholique & aussi pieux que vous l'estes, les cherisse, les defende & les protege.

Ils ne sont pas à la verité tout à fait exemps du reproche d'estre sensuels, ny de celuy d'estre sujets à la gourmandise; mais il faut considerer qu'ils ne tombent guere dans le premier de ces defauts, que lors qu'ils ont perdu le sens, & qu'ils se sont enyvrez avec quelques-unes de ces boissons fortes qui sont en usage chez eux; faudra-t'il les abandoner sur ce reproche, cependant que chez tant d'autres nations des hommes qui passent pour habiles & pour fort sensez, s'y laissent aller, lors mesme qu'ils ont leurs sens fort libres? Ainsi il faut avoüer que s'ils sont sensuels, ce n'est jamais que lors qu'ils sont yvres, & que mesme il seroit fort aisé de les en corriger si tous les Curez & leurs Juges en prenoient quelque soin: car il est aussi aisé de reduire un de ces Indiens à ce que l'on veut, qu'un enfant de quatre ans, à qui on oste une chose qui luy fait du mal, en luy en mettant entre les mains quelqu'autre qui l'amuse. Pour ce qui est de la paresse, qu'on peut dire estre propre & comme naturelle à ces peuples, il ne faut pas s'arrester à ce vice pour lequel ils ont tant de medecins spirituels & temporels; ceux qui les enseignent, & leurs Juges, ne les laissent point sans occupation; ils les font travailler à toutes sortes d'arts, car c'est en cela que consiste le profit de leurs charges; & par cette raison, quoiqu'ils ne soient pas naturellement diligens, ils ne demeurent pas sans occupation: tellement, SEIGNEUR, qu'on peut dire que des sept pechez mortels qui ont perdu le monde, ils sont tout à fait exemps de cinq; qu'ils ne sont sensuels que lors qu'ils ont perdu l'usage de la raison par la force des boissons de leur pays, & qu'encore on ne leur peut reprocher que la moitié de ce peché; car ils ne font excez qu'à boire, & ne mangent

fort peu : & ainsi au lieu que nous sommes sujets à sept pechez, on ne les peut accuser que de la moitié d'un.

Que l'on compare ces Indiens avec les autres nations du monde, entre lesquelles on en voit quelques-unes si sujetes à la colere, qu'elle y a entretenu des guerres civiles, qui ont duré quatre & cinq cens ans, comme entre les Guelfes & les Gibelins. Qu'on les compare avec ces autres peuples qui ne sortent presque point de table que pour y revenir. Qu'on fasse reflexion qu'il y en a de si sensuels, qu'ils ne pardonnent pas mesme à ce qui est de plus reservé & de plus sacré : qu'il y en a d'autres, dont l'ambition a fait naistre tant de guerres ; & d'autres si sujets aux juremens & aux blasphemes, qu'ils n'ont point de paroles plus communes. Et poura-t-on nier aprés, que des peuples si éloignez du vice, & d'eux-mesmes si portez à la vertu, ne meritent la protection de V. M ?

VII. *De la pauvreté des Indiens.*

Ils sont pauvres la pluspart par élection ; & le choix de ce genre de vivre sans ambition & sans avarice les rend encore plus conformes aux loix du Christianisme. Mais quand mesme ils seroient pauvres par force, ils meriteroient encore par cette raison d'estre protegez de V. M. & qu'elle donnast authorité aux loix qu'elle a établies. Les Caciques entre les Indiens, leurs gouverneurs & leurs autres officiers, comme ils ont des terres de leur patrimoine, & beaucoup d'industrie pour les cultiver, pouroient amasser de l'argent, des meubles, & tout ce que les autres nations souhaitent le plus ; cependant ils se contentent d'un tilma, qui leur tient lieu de juste-au-corps, d'une chemise de coton, d'un haut-de-chausse de mesme étoffe ; & il n'y a que les principaux qui ayent un chapeau & des souliers, presque tous vont nuds pieds & nuë teste. Leur maison est une pauvre cabanne ; & s'il y a quelque porte, c'est pour les defendre des bestes sauvages ; car on n'entend point parler de vol parmy eux. Pour tous meubles dont les autres parent leurs maisons ils n'ont qu'un kali, ou oratoire, pour prier Dieu : là ils mettent des representations de Saints, ou images imprimées sur du papier. Ils n'ont qu'une natte de jonc pour leur servir de lit, laquelle ils étendent à terre au premier lieu où ils se rencontrent de leur maison, n'ayant point de lieu determiné pour cela. Une piece de bois leur tient lieu de chevet ; & dans un des coins de leur maison ils moulent ou preparent leur millet, dequoy ils font des galettes qui sont leur seule nourriture. Ces pauvres gens avec cela sont plus contens que ceux qui travaillent toute leur vie à accumuler richesses sur richesses, on n'en voit pas un demander l'aumône, se plaindre de leur mauvaise fortune, ny estre envieux de celle des autres ; ils se tiennent au contraire heureux en cette honneste pauvreté, & le sont fort selon mon sens.

J'ay ouy dire à des Capucins, gens de bon sens & fort pieux, qu'ils admiroient la sainte & honneste maniere de vivre de ces Indiens ; & que si saint François qui aimoit tant la pauvreté evangelique, eust connu celle de ces Indiens, il en auroit sans doute pris quelque instruction, & auroit formé sur cet exemple les regles de cette vertu qu'il a laissée comme un droit d'ainesse aux Religieux de son ordre. Enfin si nous considerons bien la difference qu'il y a entre la maniere de vivre des Indiens, & celle des Religieux, on trouvera qu'il n'y a point d'Ordre si pauvre, où les Religieux n'ayent une cellule, un refectoire, un chapitre, des cloistres, & un peu de jardin. Les Indiens au contraire n'ont que treize ou quatorze pieds de terrain, qui font ordinairement toute la place de leur hutte ; & s'ils ont davantage de terre, elle leur a esté donnée ordinairement pour travailler à la cultiver, & pour en tirer quelque profit à la sueur de leurs corps. Pour pauvre que soit un Religieux, il a au moins quelque aix pour se coucher dessus : l'Indien dort sur une natte étenduë par terre, & pour tout oreiller une piece de bois fort dur. Les Religieux portent des souliers ou des sandales : l'Indien va toujours nuds pieds &

nu-jambes, & quelque temps qu'il fasse il n'a ny froc ny chapeau pour se couvrir la teste. Les Religieux ont toujours deux ou trois plats ou de poisson ou de legumes, au lieu que les Indiens n'ont qu'un peu de mais, ou bled, qu'on appelle en France, de Turquie, & si on y ajoute un peu *de chilé* avec de l'eau chaude, c'est le plus grand regale qu'on leur puisse faire. On dira, & il est vray, que la fin pour laquelle les Religieux souffrent ces incommoditez, releve infiniment le merite de leurs souffrances; mais cela n'empeche pas que la pauvreté des Indiens ne se doive estimer beaucoup: car outre qu'ils sont Chrestiens, il y en a beaucoup qui rapportent aussi à Dieu leur pauvreté, qui est souvent volontaire. Plusieurs d'entre eux pouroient vivre plus largement, mais ils suivent à la lettre le conseil que S. Paul s'appliquoit à luy-mesme, pourvu qu'il eust dequoy vivre & dequoy se couvrir, toutes les autres choses du monde luy estoient superflues. L'Archevesque de Mantoue General de l'Ordre de S. François rapporte qu'à Tagouakam, qui est une dependance de l'eveché que je sers, S. François & une autre Sainte apparurent à un Religieux de son Ordre, & luy dirent: *Les Indiens exercent l'obedience, la patience, & la pauvreté, dont vous faites profession.*

Espece de poivre.

Mais, SEIGNEVR, ce qui me semble le plus admirable est, que des gens si pauvres enrichissent vos sujets, aussi-bien les Ecclesiastiques que les Laïques. Ces Indiens sont autant de mouches à miel qui travaillent toute l'année afin que les autres en profitent; & ce n'est point pour les empecher de travailler que je prens leur defense, ce que j'ay à demander à V. M. avec tous ceux qui parlent en leur faveur, aprés luy avoir representé le merite de ces peuples & ses vertus, est que V. M. les protege, & qu'elle empeche seulement qu'on ne les oblige à des travaux & à des courvées qui sont infiniment au dessus de leurs forces.

VIII. *De la patience des Indiens.*

LES travaux ausquels on les oblige sont excessifs, & leur patience est de mesme; car on ne les entend jamais s'en plaindre. Je n'entreray point icy dans le détail de ce qu'ils souffrent, il ne seroit pas bien dans un endroit où je parle de leurs vertus, de mesler avec elles les vices des autres nations: mais je puis bien assurer V. M. que leur patience peut passer pour exemple, & qu'à l'exterieur elle ne cede point à celle des Martyrs, des Confesseurs, & de tous ceux qui ont le plus souffert pour l'amour de Dieu. Pour grande que soit leur souffrance, ils se mettent rarement en colere, & ne se resoudroient presque jamais à s'en plaindre à leurs superieurs, si des Espagnols ou des Religieux ne les y incitoient, quelquesfois par amour de la justice, d'autres pour le service de V. M. d'autres aussi pour leur interest propre, ou pour leurs passions particulieres. D'eux-mesmes ils ne se plaindront jamais, & la plus grande resolution qu'ils prennent est de s'enfuir du lieu où on les persecute, pour passer à un autre. Si leur superieur vient, & qu'il leur commande qu'ils filent, ils se mettent à filer: s'il leur commande de prendre cent ou cent cinquante livres de charge, & de les porter à soixante lieuës de là, ils les portent. On leur donnera quelquesfois une lettre à porter, ou un voyage de cent lieuës à faire, avec six galettes pour tout leur voyage, & on les oblige mesme quelquesfois à la porter sans ce peu de secours: ils prennent la recompense qu'on leur donne, & si on ne leur en donne point, ils ne s'en plaignent pas.

IX. *De la liberalité des Indiens.*

IL sembleroit qu'estans si pauvres ils ne pouroient pas estre liberaux, & cependant ils le sont; car on ne doit pas estimer la grandeur de cette vertu sur le pied de ce qu'elle donne, mais par le desir de donner: & Nostre Seigneur loua davantage cette pauvre femme qui presenta peu de deniers au temple, que d'autres qui faisoient de plus grandes aumônes, mais avec moins d'affection. Leurs maisons sont toujours ouvertes pour loger ceux qui s'y presentent, & secourir ceux qui ont besoin de

leur secours; ce sont eux qui entretiennent les Ecclesiastiques, & c'est de leurs offrandes que les Curez subsistent. Ils ne vont jamais voir leurs Superieurs Ecclesiastiques ou Seculiers, qu'ils ne leur portent des poules, des fruits, des œufs, ou du poisson; & quand ils n'ont rien de tout cela, ils leur presentent des fleurs : ils sont contens si ils les reçoivent, & ne se consolent point si on refuse leurs presens. Un pauvre Indien fera cinquante lieuës chargé de miel, de poisson, ou de panos qui sont des poules du pays, & cela pour demander souvent une grace qui vaudra moins que son present, & qui est ordinairement si juste, qu'on ne devroit pas attendre qu'ils la demandassent. Ils prestent volontiers tout ce qu'ils ont, & ne se refusent pas eux-mesmes lors qu'on les prie de bonne maniere de quitter leurs maisons pour aller travailler dans celle des autres; ils y demeureront deux ou trois jours tres-contens, pour peu de nourriture qu'on leur donne. Ils sont toûjours fort honnestes quand ces breuvages dont ils usent n'ont point troublé leur raison. Les Indiennes ne se font guere Religieuses, mais c'est faute de dot, elles s'enferment dans les Convents pour servir de Sœurs converses, & vivent avec grand exemple entre les autres Religieuses. Les hommes passé cinquante ans voyent rarement les femmes, & on tient pour une débauche l'usage des femmes aux gens qui ont passé cet âge.

Il y a une Indienne à Cholula qui entretient dans sa maison & à ses dépens d'autres filles aussi Indiennes qui vivent fort honnestement. Leurs mariages en quelques provinces se font avec beaucoup de modestie; leur maniere de faire l'amour à leurs maistresses se pourroit proposer pour exemple aux nations les plus retenuës. Le jeune Indien sans avoir parlé de son amour à celle qu'il veut rechercher pour femme, ny à ses parens, se leve de bon matin, va balayer devant sa porte, & quand sa maistresse est sortie avec ses pere & mere, il entre dans la cabanne, il la nettoye par tout; les autres matinées il y porte du bois ou de l'eau, & la met à la porte sans qu'on le voye; c'est de cette maniere qu'il declare son amour, & qu'il tâche de penetrer quels sont les services qui peuvent plaire davantage aux parens de la fille : il les previent dans les choses qu'ils pourroient desirer de luy, & continuë à leur donner tous les jours de nouvelles marques de sa passion, jusques à ce que les parens de la fille trouvent qu'il ait acquis assez de merite pour le recompenser, & qu'ils soient assurez de sa constance, alors ils disposent entre eux toutes les choses à la celebration du mariage, sans que cependant le jeune homme dise aucune parole à sa maitresse, n'osant pas mesme se rencontrer aux lieux où elle se trouve, ny lever les yeux pour la regarder au visage lorsqu'elle passe.

X. *Du peu que dépensent les Indiens; de leur nourriture, & de leur soûmission envers leurs Superieurs.*

La nourriture ordinaire des Indiens est un peu de maiz*, & il ne leur arrive guere de manger autre chose; de ce maiz ils font des galettes qu'ils trempent dans de l'eau, où ils ont mis du Chilé, qui est une espece de poivre : ils gardent un grand silence, & une grande modestie à la table; quoiqu'ils soient vingt personnes ensemble, ils ne mettent jamais deux ensemble la main au plat, ils y trempent les uns aprés les autres, & avec grand ordre leurs galettes, & si ils mangent quelquesfois autre chose, c'est toûjours pour quelque extraordinaire, pour regaler leurs Superieurs ou quelque étranger.

* Ou bled de Turquie.

Ils souffrent l'incommodité de la faim avec cette mesme patience qui leur est comme naturelle; ils resistent fort à la fatigue, & avec six de ces petites galettes que je viens de dire, un Indien marchera tout un jour, fera onze ou douze lieuës, & sa dépense n'excedera point la valeur de douze Maravedis.

Depuis environ cent trente années qu'ils se sont soûmis à l'Espagne on ne leur a jamais vû faire aucun mouvement, ils n'ont jamais resisté aux ordres de la Justice, & ne se sont jamais plaints des tributs, quoiqu'excessifs, qu'on les a obligé de payer.

Ils vivoient épars çà & là dans les montagnes, on leur fit quitter leurs retraites & leurs deserts pour venir habiter ensemble; ils obeïrent: on leur a commandé en d'autres provinces de quitter les peuplades pour aller travailler aux mines & à d'autres ouvrages, ils ont obeï de mesme, toûjours prests à toutes sortes d'obeïssance, tantost de quitter les montagnes pour venir vivre dans les villes, tantost de sortir des villes pour aller travailler à la montagne.

XI. *De la discretion des Indiens, & de leur maniere de parler polie & civile.*

Les Indiens ont l'esprit penetrant, non seulement pour les arts, mais aussi pour les sciences speculatives. J'ay vû des Indiens naturels fort vifs, & entr'autres un Prestre qui vit encore aujourd'huy nommé Fernando de Figueroa, de la race des Caciques, qui a soûtenu avec beaucoup d'applaudissement des conclusions publiques.

Leur langue est la plus polie & la plus civile de toutes celles dont j'ay connoissance; l'on y trouve toutes les graces & toutes les figures des autres; elle a mesme cet avantage pardessus la Grecque & la Latine, qu'elle a des formes de noms particulieres pour marquer du respect: pour dire par exemple Pere, ils se servent du mot *Tatl*, & pour le dire avec plus de respect, ils disent *Tatzin*; *Teopixque* en leur langue signifie un Prestre, *Teopixcatzin*, un Prestre venerable.

Quand ils parlent à leurs Superieurs, c'est toûjours avec des discours fort propres, & qui n'ont rien de superflu; leurs raisons sont vives & pressantes. On avoit fondu une cloche pour l'Eglise de la Puebla de los Angeles, qui se trouva d'un fort mauvais son; le fondeur parut étonné de ce mauvais succez, comme un homme de son métier, un Indien qui se trouva là luy dit, *Ne te fache pas Pere, de ce qu'elle ne parle pas bien distinctement dés les premieres heures qu'elle a paru au monde; la mesme chose ne t'est-elle pas arrivée? un peu de patience elle parlera bien avec le temps.*

Un autre Indien se trouvant aux jeux des taureaux (à quoy cette nation se plaist fort) un Espagnol qui luy avoit presté une certaine quantité de maiz ou bled de Turquie, pour laquelle l'Indien luy avoit donné caution, voyant souvent son debiteur s'exposer entre les cornes des taureaux, luy faisoit signe qu'il se détournast, *Je voy bien que tu as peur qu'ils ne me tuë*, luy dit-il; *de grace laisse moy me divertir, ne t'ay-je pas donné caution?*

Je ne les ay jamais oüi parler en colere ny avec desordre pour quelque cause & occasion que ce pust estre; ils suivent toûjours sans s'embarasser le fil de leurs discours, & je puis dire qu'en dix ans de temps, je n'ay point vû d'Indien me parler avec aucun trouble, & que je ne me suis jamais apperçu d'aucun de ces embarras qui arrivent si ordinairement à toutes les autres nations, quand elles parlent à des personnes à qui elles doivent du respect, les Indiens au contraire ne se troublent point, & parlent tous comme des gens qui seroient accoustumez à traiter les plus grandes affaires du monde.

XII. *De la vivacité & promptitude d'esprit des Indiens; de la facilité qu'ils ont à apprendre les arts mechaniques, & de leur bravoure.*

Un Indien qui faisoit voyage se rencontra dans un desert avec un Espagnol qui avoit un fort mauvais cheval & fort vieil, l'Espagnol voyant que celuy de l'Indien estoit de bon âge & vigoureux, demanda à l'Indien s'il le vouloit troquer contre le sien, il refusa un troc où il y avoit tant à perdre; mais comme celuy-cy avoit des armes, & que l'autre n'en avoit point, l'Espagnol se servant de cet avantage, prit par force le cheval de l'Indien, luy mit la selle du sien, & continua ainsi son chemin avec le cheval de l'Indien, luy laissant le sien à la place, dont il estoit fort las; l'Indien suivoit toûjours l'Espagnol, & luy demandoit de temps en temps son cheval,

l'Espagnol persistoit à nier qu'il l'eust pris ; ils arriverent en disputant ainsi en un lieu où il y avoit une Justice, le Juge sur la plainte de l'Indien fit venir l'Espagnol devant luy, il y fit aussi amener le cheval, il interrogea l'Espagnol pourquoy il l'avoit pris à l'Indien, il jura qu'il ne luy avoit point pris, que le cheval luy appartenoit, & qu'il l'avoit élevé tout jeune ; le pauvre Indien s'efforça de luy persuader le contraire, assurant que l'Espagnol luy avoit pris ; mais comme il n'y avoit point de preuve, le Juge ne pouvant faire autre chose dit à l'Indien qu'il falloit qu'il eust patience, & qu'il n'y avoit pas de preuve que cet homme luy eust pris son cheval ; l'Indien se tourne vers le Juge & luy dit ; *Ie prouveray si tu me le permets, que le cheval est à moy*, & aussi-tost l'Indien ostant son manteau, en couvrit la teste du cheval & dit au Juge, *Commande à cet homme, puisqu'il assure avoir élevé ce cheval, qu'il dise duquel des deux yeux il est borgne :* l'Espagnol bien embarrassé, afin qu'il ne parust pas qu'il hesitast à répondre dit aussi-tost, *Du droit*, & l'Indien découvrant la teste du cheval, dit, *Il n'est borgne ny de l'œil droit, ny du gauche.* Le Juge convaincu par une preuve si ingenieuse & si forte, luy adjugea le cheval.

Peut-on s'imaginer un expedient plus subtil que celuy que cet Indien trouva sur le champ ? s'en est-il jamais trouvé aucun qui ait approché de plus prés du jugement que Salomon rendit aux deux femmes qui demandoient toutes deux le mesme enfant ? ou plûtost celuy de l'Indien ne surpasse-t'il pas celuy de Salomon ?

Ils peuvent passer non seulement pour ouvriers, mais mesme pour bons maistres dans la plûpart des arts ; ils sont bons Peintres, bons Charpentiers & bons Architectes ; & ont en general beaucoup de facilité pour apprendre toute sorte de mestiers, il leur suffit de voir travailler les autres pour apprendre, & je croy qu'en ce point il y a peu de nations qui approchent de leur habilité.

J'ay veu travailler à l'Eglise Cathedrale un Indien qu'on appelloit les six mestiers, parce qu'il en sçavoit autant, & les exerçoit tous en perfection. C'est une chose surprenante que leur facilité à comprendre sur le champ les choses les plus difficiles, ils surpassent assurément en cela tous les autres peuples.

Un Indien du pais de Tarasco qui est une nation fort habile (ce sont eux qui font ces images à la plume) vint un jour au Mexique pour apprendre à faire des orgues, & alla trouver un artisan Espagnol qui en faisoit profession, il luy témoigna qu'il souhaitoit de l'apprendre, & qu'il luy payeroit ses peines ; l'artisan voulut tirer auparavant un écrit de l'Indien de ce qu'il luy donneroit, la chose fut differée cinq ou six jours à cause d'une affaire qui luy arriva, mais l'Indien estant demeuré pendant ce peu de temps chez l'Artisan à luy voir seulement mettre, oster & toucher ses orgues, il comprit aussitost tout ce qui regarde l'artifice interieur de cet instrument, en profita si bien, que lors qu'il fut question de passer l'écrit avec l'artisan, il luy dit qu'il n'avoit plus besoin de son instruction, & qu'il sçavoit déja faire des orgues, il s'en retourna ainsi à son païs, où estant arrivé il en fit une dont les tuyaux estoient de bois, si excellente, qu'elle passe pour la meilleure de cette Province ; il en fit en suite de divers metaux, & devint fort habile en cet art.

A Atrisco qui est une des villes de la Puebla, un Espagnol & un Indien vinrent en mesme temps pour apprendre du Chapelain de la province à joüer des orgues ; l'Espagnol quoiqu'il eust déja appris deux mois ne sçavoit pas toucher une note, au lieu que l'Indien aprés avoir appris quinze jours de temps seulement y estoit aussi habile que son maistre.

Il se trouve de fort bons Musiciens parmy eux, ils ont peu de voix, mais ils la conduisent fort bien ; ils joüent fort bien de tous les instrumens de musique, fort bien de la harpe, de la cornemuse, du violon, & sonnent bien de la trompette, ils ont des livres de musique dans leurs Chapeles, & des Maistres de musique dans toutes les Eglises Paroissiales, ce qui ne se trouve en Europe que dans les Eglises Cathedrales.

L'adresse avec laquelle ils taillent & polissent les pierres precieuses, causera sans

doute de l'admiration à V. M. si elle considere quelques-unes de celles que j'ay apportées de ce païs, & dont je luy ay fait present : ce sont de veritables pierres precieuses de tres-riche couleur, & de grande de vertu, dont ils ont beaucoup de connoissance aussi bien que des autres choses naturelles, comme des plantes, des racines, & des herbes; ils en tirent des remedes contre beaucoup d'infirmitez avec des succez singuliers; & comme ils sont pauvres & menagers, ils se servent des mesmes pierres pour faire des razoirs & des lancettes, si bien qu'ils se peuvent aisément passer des nostres qui sont d'acier.

Outre ce que j'ay cy-devant dit de leur bravoure, rien ne l'establit mieux que l'histoire des guerres de toutes ces nations * d'Indiens qu'on n'a pû dompter jusques à cette heure.

* Les Chichi, les Salineros, les Tepaguane, & les Tobos.

C'est une chose rare, SEIGNEUR, de voir un Indien se jetter dans l'eau tout nud sur le dos d'un crocodille, & prendre le temps qu'il ouvre la gueule pour luy mettre un baton de demy aulne de long entre les dents, & le tirer à bord avec une corde attachée au baton. Ce qui arriva un jour proche de Zacatecas, montre bien leur courage & leur adresse. Il y avoit là un mechant homme fort determiné, que le grand Prevost ne pouvoit prendre, à cause qu'il portoit toûjours sur luy trois ou quatre armes à feu, & qu'il estoit bon homme de cheval; un Indien ayant ouy le Juge se plaindre de ce qu'il ne pouvoit faire prendre ce mechant homme, il luy dit, que s'il vouloit il luy ameneroit pieds & mains liées, vif ou mort. Le Juge étonné qu'il eust le courage de l'entreprendre, luy promit de le bien recompenser s'il en venoit à bout. L'Indien prit un gros baton pour son dessein, il le cacha sous son manteau, chargea sur ses épaules une espece de cage dans laquelle il avoit mis une douzaine de poules, & marcha vers le lieu où estoit ce méchant homme : lors qu'il fut à deux lieuës du village où il avoit accoustumé de demeurer, il le rencontra à cheval, qui luy demanda où il alloit : l'Indien luy répondit, que le Pere (ils appellent ainsi les Ecclesiastiques) luy envoyoit les poules qui estoient dans sa cage. L'autre descendit de cheval, & aprés avoir déchargé l'Indien il se baissa pour tirer quelques poules dedans la cage : l'Indien pendant qu'il estoit occupé à prendre les poules luy donna un si grand coup de son baton sur le mollet du bras, qu'il le jetta à terre, & luy en ayant encore donné quelques autres sur l'autre bras il se jetta sur luy avec une diligence extréme, & luy lia les pieds & les mains avec une corde, puis il le chargea sur son cheval mesme, & estant arrivé peu aprés au lieu où estoit le Juge, il le luy mit entre les mains.

XIII. *Des autres vertus des Indiens, de leur humilité, de leur honnesteté, de leur propreté, & de leur discretion à garder le silence.*

Je puis assurer V. M. que s'il y a dans le monde (je parle des effets de la nature, & non pas de ceux de la grace) des gens doux & humbles de cœur, ce sont les Indiens; il semble que la nature leur ait donné en partage cette vertu que nostre Seigneur nous enseigne en nous disant, *que nous apprenions de luy à estre doux & humbles de cœur*: car il faut confesser que ce sont de petits Anges qui ne connoissent ny l'ambition, ny la superbe, ny l'envie; ils ne refusent jamais aucun travail qu'on leur commande; si on les querelle ils ne disent mot; si on leur commande quelque corvée ils y obeïssent; si on leur donne quelque nourriture ils la reçoivent, autrement ils ne la demandent pas.

Lors qu'ils parlent à leurs Superieurs, ils se mettent à genoux : si ils y viennent dix ou douze ensemble, ils se tiennent en cette posture jusques à ce qu'on leur dise de se lever, & cependant qu'un d'eux expose la cause de leur venuë les autres se taisent : pas un ne s'en va de devant le Superieur sans avoir auparavant baisé sa main, & s'il leur refuse cette soumission, ils le prennent en mauvaise part, & en sont fort tristes, mais ils ne s'en plaignent point. Ils ne se font point d'incivilité

l'un à l'autre, ils ont au contraire beaucoup d'égard les uns pour les autres, & vivent en grande union, & s'ils ont quelques differens ils sont aussitost terminez; & quoiqu'ils soient souvent vingt ou trente Indiens ensemble attendant leur Superieur, ils se tiennent tous debout ou assis dans un profond silence, & si ils se disent quelque chose les uns aux autres, c'est si bas qu'il n'y a qu'eux seuls qui le puissent entendre. Je ne les ay jamais entendu crier; ils ne sont point railleurs, & le rire (principalement à ceux qui vivent entre les Espagnols) est fort rare, ou pour mieux dire n'est point du tout en usage. Vous ne voyez point en eux de marques de legereté, ils parlent au contraire toûjours gravement; ils sont fort attentifs à écouter ce qu'on leur commande, & témoignent beaucoup de marques de ressentiment & de reconnoissance à ceux qui leur font du bien. Ils ne sçavent ce que c'est que vaine gloire, & quoiqu'ils excellent en quelque art ils ne s'en estiment pas davantage.

Le parler est entre eux une grande préeminence & la principale marque de superiorité, & le silence une marque d'obeïssance & de respect, c'est pourquoy lors qu'ils veulent exprimer le mot de Prince ou Chef des Indiens ou Espagnols, ils l'appellent *Tatouai*, c'est à dire celuy qui parle : & estans devant leur Superieur, soit qu'il soit Espagnol ou Indien, ils ne parlent point que quand on les interroge. Le commun peuple porte beaucoup de respect aux nobles, & les jeunes gens aux vieillards. Les vieillards n'abusent point du respect qu'on leur rend; ils se font un honneur d'enseigner aux petits enfans à prier Dieu, & ne se defendent pas de le faire, de quelque condition qu'ils soient par dessus les autres.

Ils sont adroits dans tous les arts mechaniques, & pour ce qui est de faire les choses à peu de frais, ils surpassent en ce point toutes les autres nations que j'ay connuës.

En visitant mon diocese je fus obligé de m'arrester à un lieu appellé Olintla*, à cause que c'estoit dans le temps de la Semaine sainte, j'y trouvay environ quarante Indiens, & comme il falloit que je consacrasse les saintes Huiles dans leur Eglise, & que j'y fisse les autres offices ordinaires de ce temps, on fut obligé de leur faire dresser un Autel pour faire la consecration, & on débarassa aprés cette mesme place pour l'office du Vendredy-Saint; ils dresserent donc un Autel fort élevé & avec beaucoup de degrez pour y monter & y mettre le saint Sacrement, & cela sans y employer de clous, ny avoir aucun des instrumens dont se servent les Charpentiers & les Menuisiers, ils employerent au lieu de clous & de chevilles, des jones & de l'osier, & firent cependant un travail qui reüssit fort seur, & où ils ne firent pas la dixiéme partie de la dépense qu'il auroit couté si les Espagnols y avoient esté employez.

* Ce lieu cy est scitué entre de tres-hautes Montagnes dans la Province de Toconacapa.

Ils sont fort propres en leurs habits; ils sont pauvres, mais on n'y voit rien qui choque la vuë, ce qui vient de l'usage des bains qui leur est ordinaire.

XIV. *Réponse à quelques objections que l'on me pourra faire.*

Je sçay bien qu'on me pourra dire qu'il se trouve des Indiens brutaux, cruels, avaricieux, superbes, coleres, sensuels, & sujets à toutes sortes de vices; à quoy je répons que je n'ay pas traité dans ce discours du naturel de chaque Indien en particulier; mais que j'ay entendu parler de toute la nation en general; aussi on ne décriera pas un Convent entier pour un ou deux Religieux qui ne vivront pas bien, ny tout l'Estat Ecclesiastique pour les imperfections de cinq ou six Prelats: toujours je puis assurer V. M. que les Indiens ont generalement toutes les bonnes qualitez que j'ay décrites cy-dessus; je la puis encore assurer de deux choses, la premiere, que si entre eux il y a quelques larrons, ce sont ceux qui n'ont pas toûjours esté élevez avec des gens de leur nation, mais qui ont hanté les Espagnols ou d'autres nations de l'Europe, car les Indiens ne se portent jamais d'eux-mesmes

à cet excés, & je puis dire le mesme des autres vices ausquels ils ne se laissent aller que tres-rarement, si la malice des autres nations avec qui on les a meslez ne les y entraine; la seconde est sur le sujet de ces boissons dont ils s'enyvrent, & qui font tout leur crime; il seroit aisé de les corriger de ce defaut, si le tiers de leurs Superieurs apportoient autant de soin pour les en corriger, que tout le reste en a pour les y engager davantage; il y a une imposition sur ces boissons, la table du Juge subsiste par là, & à mesure que l'avarice du Juge augmente, l'Indien se relasche à proportion, & se laisse aller à cette débauche. Enfin, SEIGNEUR, l'Amerique qui a l'obligation à vostre Couronne & à vostre pieté d'estre delivrée de l'idolatrie, de cette horrible coustume de manger de la chair humaine, & de ces autres vices abominables, luy auroit encore celle de se voir exempte du vice de l'yvrognerie, si les Ministres subalternes s'appliquoient à en corriger ces peuples; on pourroit au lieu de ces boissons fortes leur en donner de plus agreables au goust, & qui ne causeroient pas les mesmes desordres, mais toûjours dans une nature aussi corrompuë que l'est celle de l'homme, ce defaut ne leur doit pas faire perdre la protection & la misericorde de V. M. elle ne peut pas estre mieux employée qu'en donnant ordre que l'on execute toutes ces saintes loix qu'elle a données pour la conservation de ces pauvres peuples. C'est ce que j'ay esté obligé de representer à V. M. comme son Vassal tres-fidele, comme son Ministre en ces quartiers, & comme Evesque d'un si grand nombre de ces peuples; je tâche de satisfaire par là aux differentes obligations dont je suis chargé; & si je sollicite la pieté de V. M. pour leur conservation & pour leur defense, je le fais avec d'autant plus d'assurance que je suis persuadé que je rends en cela un service agreable à Dieu & tres-important à vostre Majesté.

L'Evesque de la Puebla de los Angeles.

RELATION DES VOYAGES DU SIEUR ...... *dans la riviere de la Plate, & de là par terre au Perou, & des observations qu'il y a faites.*

L'Inclination que j'ay toûjours euë à voyager me fit quitter, estant encore assez jeune, la maison de mon pere; mais je puis dire avec verité, que je me portay à cette resolution bien moins par une simple curiosité de voir du pays, que par le desir d'acquerir des lumieres & des connoissances, dont je pusse dans la suite du temps me prevaloir, non seulement pour mes interests particuliers, mais aussi pour le service de mon Prince & de ma patrie; ce que je proteste avoir esté la principale fin de mes voyages. Je passay d'abord en Espagne, où je me rendis en peu de temps la langue du pays assez familiere, y ayant fait quelque sejour, particulierement à Cadis. Il me prit envie d'aller aux Indes Occidentales, occupées par les Espagnols, sur le recit que j'avois souvent ouy faire par eux-mesmes des richesses qu'ils en tirent, & de la bonté du pays; il s'agissoit de rencontrer une occasion favorable, qu'il est fort difficile à un estranger de trouver en ce pays-là, & il arriva une conjoncture qui en fit naistre une dans la suite du temps, de la maniere que je vais raconter.

En l'année 1654. Olivier Cromwel alors protecteur de la republique d'Angleterre, ayant formé le dessein de surprendre les galions du Roy Catholique, qui reviennent tous les ans des Indes, avoit envoyé une armée navale sous le commandement de Blak, vers les costes d'Algarue & d'Andalousie, pour les attendre à leur retour: sur l'avis que les Espagnols en eurent, ils prirent resolution d'en équiper promptement une, pour l'opposer à celle des Anglois, & faire avorter leur entreprise. Ils assemblerent à cet effet 28. navires & 6. brûlots qu'ils firent partir sous la conduite du General Dom Paul de Contreras, qui avoit pour Vice-Amiral l'Amirante Castana, sur le vaisseau duquel je m'estois embarqué. Les deux armées se rencontrerent vers le cap de saint Vincent, où elles demeurerent plusieurs jours; mais comme les Anglois reconnurent qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, ils se retirerent vers Lisbonne, & l'armée Espagnole relâcha à Cadis, où au commencement de l'année 1655. les galions arriverent heureusement, à l'exception du Vice-Amiral qui s'estoit perdu dans le canal de Bahama aux costes de la Floride.

Quelque temps aprés les Anglois ayant declaré plus ouvertement la guerre aux Espagnols, par l'entreprise qu'ils firent sur l'isle de Jamaïque, dont ils se rendirent les maistres, la navigation des Indes Occidentales demeura assez long-temps interrompuë par les courses continuelles qu'ils faisoient sur les avenuës de Cadis, & de San Lucar: ils y surprirent mesme quelques vaisseaux qui venoient des Indes, chargez de riches marchandises, se rendirent maistres d'un des plus grands, en brulerent deux autres, & mirent le reste en déroute: ensuite dequoy ils furent aux isles Canaries, où ils brulerent aussi la plus grande partie de la flotte, qui y estoit arrivée de la nouvelle Espagne, & qui y attendoit l'ordre de Madrit sur la route qu'elle devoit tenir pour éviter la rencontre des Anglois. Dans ces entrefaites les Hollandois qui ne cherchent qu'à faire leurs affaires parmy le desordre & le trouble où estoient les Espagnols, envoyerent plusieurs vaisseaux vers la riviere de la Plate, chargez de quantité de marchandises & de Noirs qu'ils avoient esté prendre à Angola & à Congo; ces vaisseaux estant arrivez dans cette riviere, & s'étant

avancez jusques à Bonnes-ayres, les habitans du lieu qui estoient privez depuis long-temps du secours qu'ils avoient coûtume de recevoir par les galions d'Espgne, dont la navigation estoit interrompuë par les Anglois, & qui d'ailleurs manquoient de Negres & de plusieurs autres choses, firent tant auprés de leur Gouverneur, que moyennant un present qu'ils obligerent les Hollandois de luy donner, & certains droits qu'on leur fit aussi payer pour le Roy Catholique, il leur fut permis de descendre à terre, d'entrer dans la place, & d'y negocier.

Cependant les Ministres d'Espagne prevoyant que la cessation de leur commerce, & le manquement des denrées & marchandises de l'Europe en ces pays-là, pourroient contraindre les habitans d'y recevoir les étrangers, & de faire commerce avec eux (ce qu'ils tâchent d'empécher autant qu'ils peuvent) jugerent à propos de donner des permissions à plusieurs particuliers de leurs sujets d'aller negocier aux Indes à leurs risques & fortunes. Un Cavalier . . . . en prit une, & équipa un vaisseau à Cadis où j'estois lors, sur lequel je pris d'autant plus volontiers resolution de m'embarquer, que j'avois eu auparavant plusieurs affaires de negoce avec luy, & que par l'amitié que nous avions contractée ensemble il voulut bien me laisser prendre son nom, & me faire passer pour son neveu, afin de cacher ma qualité d'étranger, qui m'auroit empéché, si elle avoit esté connuë, de faire ce voyage, parce qu ils ne souffrent pas en Espagne qu'autres que les naturels Espagnols s'embarquent sur les vaisseaux qu'ils envoyent aux Indes. Nostre vaisseau qui estoit de 450. tonneaux, estant prest à la voile, nous partîmes sur la fin du mois de Decembre de l'année 1657. & aprés cent cinq jours de navigation, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere de la Plate, où nous fismes rencontre d'une fregate Françoise, commandée par le capitaine Foran, avec lequel nous eûmes quelque combat. Aprés nous estre separez, nous continuâmes nostre route jusques à la veuë de Bonnes-ayres, où nous trouvâmes 22. navires Hollandois, & parmy eux 2. vaisseaux Anglois qu'on chargeoit de cuirs de taureaux, & de quantité d'argent & de laines de vigognes pour leur retour, qu'ils avoient eu en échange de leurs marchandises. A quelques jours de là 3. vaisseaux Hollandois sortans de la rade rencontrerent le mesme vaisseau du capitaine Foran, qui estoit accompagné d'une autre fregate nommée la Marefchale, que commandoit le Chevalier de Fontenay. Aprés un assez rude combat les Hollandois se rendirent maistres de la fregate du Chevalier, firent main-basse sur tout ce qu'il y avoit dessus, & luy-mesme y fut tué.

Cet accident donna l'allarme à ceux de Bonnes-ayres, & leur fit prendre les armes, sur la croyance qu'ils eurent qu'il y avoit dans la riviere quelque escadre de vaisseaux François pour entreprendre sur leur pays, cela les fit resoudre d'envoyer demander du secours au Comte Albaeliste, Vice-Roy de tous les estats que le Roy Catholique possede en l'Amerique, qui fait sa demeure à Lima dans le Perou, lequel fit faire avec grande peine, & en partie par force une levée de cent hommes seulement, qui ne leur fut envoyée que huit ou neuf mois aprés, sous la conduite de Dom Sebastien Comacho.

Mais avant que de passer outre, il est à propos que je rapporte ce que j'ay observé de la riviere de la Plate, & des pays qu'elle baigne. Ceux du pays la nomment le Paraguay, mais plus vulgairement le grand Parana, & cela apparemment, parce que la riviere de Parana tombe dedans au dessus de la ville de las Corrientes. Son embouchure qui est sous le 35. degré du costé du Sud, au delà de la ligne equinoxiale, a environ 80. lieuës de large, entre le cap de Castillos & celuy de Sant-Antonio. Quoiqu'elle soit assez profonde par tout, la route pour y entrer la plus commune & la plus ordinaire de ceux qui voyagent est du costé du Nord, depuis Castillos jusques à Montvidio, qui est à moitié chemin de Bonnes-ayres; & bien que

de Montvidio jusques à Bonnes-ayres il y ait un canal du mesme costé du Nord, où dans le moins profond on trouve trois brasses d'eau, on traverse pour plus de sureté vis à vis de Montvidio au canal de la mesme Riviere qui est au Sud, parce qu'il est plus large, & qu'il y a au moins trois brasses & demy d'eau aux plus bas endroits, tout le fond est de vase jusqu'à un banc de sable qui est à deux lieuës de Bonnes-ayres; l'on prend là un Pilote pour passer jusques à un endroit que l'on nomme le Posso tout devant le Bourg, à un coup de canon de terre, où il n'y a que les vaisseaux qui ont permission du Roy d'Angleterre, qui y puissent entrer, les autres qui ne l'ont pas sont obligez de demeurer une lieuë plus bas. La Riviere est fort poissonneuse, mais il n'y a gueres que sept ou huit sortes de poissons bons à manger. Il y a aussi une grande quantité de ces Balaines qu'on appelle Gibars, & de Chiens marins, qui font ordinairement leurs petits en terre, & dont la peau est propre pour faire des cuirs qui servent à plusieurs usages. On me dit qu'il y avoit environ cinq ou six ans que le lict de la riviere demeura presque à sec pendant quelques jours, & qu'il ne resta que le canal du milieu remply d'eau, encore y en avoit-il si peu, qu'on le passoit facilement à gué à cheval, comme on fait ordinairement la plusspart des Rivieres qui tombent dans celle de la Plate, où il se trouve aussi force Loutres qui ne sont gueres noirs, dont les peaux servent pour couvrir les Sauvages.

Le pays que la riviere de la Plate arrose du costé du Nord est une grande étenduë de terres habitées seulement par certains Sauvages qu'on nomme Charuas; la plus grande partie des costes & des petites Isles qui sont le long de la riviere, sont pleines de bois, où l'on voit quantité de Sangliers. Depuis le Cap de Castillos jusqu'à Rio-negro il n'y a aucune habitation, non plus que le long des costes de la mer depuis le mesme Cap jusqu'à San-Paulo qui confine au Bresil, quoique le pays, particulierement le long de la Riviere, paroisse fort bon, estant coupé dans les plaines & dans les collines de quantité de petits ruisseaux, & que ce fust là où furent faites les premieres habitations des Espagnols, qu'ils quitterent depuis à cause de l'embarras qu'ils trouvoient à travers le grand Parana pour faire le voyage du Perou, & s'allerent habituer à Bonnes-ayres; j'ay fait plusieurs descentes au deça de Rio-negro, mais je n'ay pas esté plus de trois quarts de lieuës dans le pays, où il ne se voit que fort peu de Sauvages, dont les demeures sont assez avancées dans les terres. Ceux que j'ay vûs sont assez bien faits, ont de grands cheveux, & fort peu de barbe, n'ayant pour tout vestement qu'une grande peau composée de plusieurs petites, qui leur traine jusques aux pieds, & pour chaussure qu'une semelle de cuir, qui s'attache par dessus le pied. Ils ont pour ornement de teste une bande de quelque étoffe, qui leur serre le front, & tient leurs cheveux rangez en arriere. Les femmes n'ont point aussi d'autres vestemens que ces peaux, qu'elles ceignent vers les reins, & se couvrent la teste d'une espece de petit chapeau fait de jonc de diverses couleurs.

Depuis Rio-negro jusques à las Corrientes, & à la riviere de Parana, le pays est fort abondant en Taureaux & en Vaches: il y a aussi quantité de Cerfs, dont on tire des peaux qu'on fait passer pour veritables peaux de Buffles. Les Sauvages qui sont aux environs de Rio-negro sont les seuls de tous ceux qui sont répandus dans les pays jusques à la mer, qui ayent communication avec ceux de Bonnes-ayres; & les Casiques & Couracas qui sont leurs chefs, rendent hommage au Gouverneur de ce lieu là, dont ils ne sont éloignez que de vingt lieuës ou environ.

Une des principales habitations des Espagnols qu'on rencontre de ce costé-là est celle de las Siete Corrientes, située vers la jonction des deux rivieres de Paraguay & de Parana. Le long de celles-cy il y a trois ou quatre bourgades assez éloignées les unes des autres, & fort peu peuplées, quoique ce soit un pays propre pour les vignes, & qu'il y en ait déja suffisamment pour fournir de vin les pays circonvoi-

sins. Les habitans sont sous le pouvoir & la jurisdiction du Gouverneur, qui reside à l'Assomption, qui est la plus importante de toutes les places qu'ont les Espagnols en cette contrée-là: aussi cette ville qui est située sur la riviere de Paraguay, est assez avancée vers le montant de la riviere du costé du Nord, elle en est la Metropolitaine, ayant une Evesché, plusieurs Eglises & Convens de Religieux fort accommodez : elle est assez bien peuplée, à cause que la pluspart des faineans, & des gens qui ont mal fait leurs affaires, soit en Espagne, soit au Perou, s'y refugient ordinairement; le pays estant fort abondant en bled, millet, sucre, tabac, miel, bétail, bois de chesne propre à bâtir des navires, pins pour servir à la masture, & sur tout en cette herbe qu'on nomme l'herbe de Paraguay, dont on trafique en grande quantité par tout l'Occident, & qui oblige ordinairement les marchands de Chili & du Perou à avoir communication & commerce avec ceux de Paraguay, parce que sans cette herbe, dont on fait une boisson fort rafraichissante avec de l'eau & du sucre, qu'on prend un peu tiede, les habitans du Perou, Sauvages & autres, & sur tout ceux qui travaillent aux mines, ne pouroient subsister, dautant que le terroir du pays estant tout mineral, les vapeurs qui en sortent les desséchent, les abattent, & leur ostent mesme jusqu'à la respiration, ce qu'on ne sçauroit reparer que par cette boisson, qui les humecte & rafraîchit ensorte qu'ils prennent leur premiere vigueur.

Dans cette habitation de l'Assomption les originaires aussi bien que les autres, sont fort humains, & traitent parfaitement bien les étrangers. Ils vivent dans une tres-grande liberté de toutes choses, mesme à l'égard des femmes, jusques là qu'étant obligez (à cause de la chaleur) de coucher souvent à l'air, ils font étendre le soir leur matelats dans les ruës, & y passent toute la nuit hommes & femmes ensemble, sans que personne y trouve à redire. Comme ils ont toutes les choses necessaires à la vie pour le boire & pour le manger, ils vivent dans une grande faineantise, & ne se mettent pas beaucoup en peine de negocier au dehors, ny d'amasser de l'argent, qui est pour cela fort rare parmy eux, se contentans de donner les denrées dont ils abondent, en troc & échange d'autres marchandises qui leurs peuvent estre necessaires.

Plus avant dans les terres, c'est à sçavoir vers le haut de la riviere d'Urugay, tirant vers le Parana & la Province de Paraguay, il y a plusieurs habitations que les Peres Jesuites y ont établies par le moyen des colonies qu'ils y ont transplantées, & des Missions qu'ils y ont faites, ayant manié de telle sorte l'esprit des Sauvages de ces contrées-là, qui sont naturellement dociles, que les ayant retirez des bois & des montagnes, ils les ont rassemblez en diverses especes de bourgades, les ont reduits à une vie sociable, les ont instruits des veritez du Christianisme, & les ont rendus habiles aux arts mechaniques, à la Musique, à joüer des Instrumens, & à plusieurs autres choses necessaires à la commodité de la vie. *Ainsi ces Missionnaires, que le motif de la Foy a attiré en ces quartiers, y sont entretenus largement par les avantages qu'ils en tirent.* Le bruit des mines d'or qui enrichissent ce pays n'a pû estre tenu si secret, que les Espagnols n'en ayent découvert quelque chose, & entr'autres Dom Hiacinto de Laris, cy-devant Gouverneur de Bonnes-ayres, qui environ l'année 1653. eut ordre du Roy d'Espagne d'aller visiter ces habitations, pour voir en quel estat elles estoient, & reconnoistre l'importance du pays. Il y fut d'abord bien reçu, mais sur ce qu'on s'apperçut qu'il commençoit à découvrir quelque chose de sa bonté & de sa richesse, les Sauvages, qui craignent le travail des mines, se souleverent, & l'obligerent à s'en retourner avec tous ceux de sa suite, qui estoient au nombre de cinquante personnes. Le Gouverneur qui luy succeda en ayant eu une plus particuliere connoissance, en voulut profiter, prenant une liaison étroite avec les Jesuites de son Gouvernement, qui ont intelligence & commerce avec les autres; & ayant fait de

grands profits avec certains Hollandois qui estoient venus trafiquer à Bonnes-ayres, il engagea les Jesuites, ausquels il avoit confié cent mille écus en argent, à luy fournir de l'or pour cette somme, afin qu'il la pût plus commodément emporter: mais ce Gouverneur ayant esté arresté par ordre du Roy d'Espagne, pour avoir donné entrée à ces Hollandois, & son or saisi & enlevé, on découvrit par l'essay qui fut fait de cet or, qui se trouva bien plus fin que celuy du Perou, & par d'autres informations, qu'il venoit des mines découvertes par les Jesuites de ce pays-là.

De l'autre costé de la riviere de la Plate, qui est celuy du Sud, depuis le Cap de saint Antoine jusques à 30. lieuës de Bonnes-ayres, la navigation est dangereuse, à cause des bancs qui y regnent, c'est pourquoy on la fait toûjours du costé du Nord, comme il a esté dit: mais quand on est arrivé vis-à-vis de cet endroit-là, & que l'on a passé au Sud, la riviere est navigeable, sur tout quand le vent d'amont la fait enfler; car quand celuy d'Ouest, qui est celuy de terre, souffle, elle diminuë de beaucoup; mais quelque basse que soit l'eau, il y en a toûjours trois brasses & demy, tant dans le canal du costé du Nord, qu'en celuy du costé du Sud. C'est particulierement lorsque l'on monte le long de ce canal qu'on commence à découvrir de la veuë ces belles plaines remplies de bétail, qui regnent jusques à Bonnes-ayres, & au delà jusques à la riviere de Solladillo, à 60. lieuës en deça de Cordoüa, lesquelles sont si remplies de bétail de toutes sortes d'especes, que quelque massacre qu'on en fasse tous les jours pour en avoir les peaux, on ne s'apperçoit d'aucune diminution.

Aussi-tost que nous fûmes arrivez au Cap de Bonnes-ayres, nous en fismes donner avis au Gouverneur, qui ayant sçu que nous estions munis d'une permission du Roy Catholique pour nostre voyage (sans laquelle il n'auroit pû & dû suivant ses ordres & la pratique ordinaire nous donner entrée dans sa place) nous envoya les Officiers Royaux pour faire visite de nostre vaisseau, ainsi qu'il est accoûtumé. Cette visite estant faite, nos marchandises furent débarquées, & portées dans des magazins qu'on louë pour le temps qu'on en peut avoir besoin. Elles consistoient entr'autres en toiles de toutes sortes, particulierement en celles de Rouen, qui est une marchandise qui se debite le mieux en ce pays là, comme aussi en étoffes de soye, rubans, fils, éguilles, épées, fers de chevaux, & autres ferailles, toutes sortes d'outils à travailler, drogueries, épiceries, bas de soye & de laine, draps, serges, & tous autres ouvrages de laine, & generalement en tout ce qui pouvoit estre propre aux habillemens, & pour le service des hommes & des femmes, dont nous avions esté informez que le debit en estoit facile & le negoce avantageux & profitable en ce pays-là. Et comme c'est l'usage, qu'aussi-tost qu'un Navire de permission, c'est à dire qui a la permission du Roy d'Espagne, est arrivé à Bonnes-ayres, le Gouverneur de la place, ou le Capitaine du vaisseau expedie un Courrier au Perou pour porter les dépêches d'Espagne quand il en a, sinon pour avertir les marchands de l'arrivée du vaisseau, sur lequel avis plusieurs se mettent incontinent en chemin pour venir à Bonnes-ayres se pourvoir des marchandises dont ils ont besoin, ou envoyent des commissions à leurs correspondans sur le lieu, de faire emplette pour eux. Je fus dépeché pour l'un & pour l'autre sujet; car entre quantité de pacquets de lettres que nous avions apportez, il y en avoit un assez gros de sa Majesté Catholique pour le Perou, enfermé dans une boëte de plomb, comme le sont ordinairement toutes les dépêches de la Cour d'Espagne pour les Indes, afin que si par malheur ceux qui en sont porteurs venoient à estre rencontrez à la mer par les ennemis, & à se trouver trop pressez par eux ensorte qu'ils n'eussent plus lieu de pouvoir executer l'ordre, de les jetter en ces rencontres dans l'eau, elles puissent couler promptement au fond de la mer, & échapper par ce moyen à la curiosité des ennemis. Je fus donc chargé de ce pacquet, où il y avoit plusieurs dépê-

ches au Vice-Roy du Perou, & autres principaux Officiers de ces quartiers-là sur le sujet de la naissance du Prince d'Espagne, & il me fut aussi donné un memoire attesté par les Officiers Royaux de Bonnes-ayres, de quantité de nos marchandises, pour le faire voir aux Marchands de Potosi; sur la foy duquel je ne dois pas obmettre de dire que l'achapt en fut fait par eux, & qu'ils ne les reçurent que sept ou huit mois aprés.

DESCRIPTION DE BONNES-AYRES.

AVant que de rien dire de mon voyage au Perou, je veux marquer icy ce que j'observay de Bonnes-ayres pendant le sejour que j'y fis. L'air y est assez temperé, à peu prés comme en Andalousie, il n'y fait pas mesme si chaud, & les pluyes y sont presque aussi frequentes en Esté qu'en Hyver. Celles qui viennent de chaleur produisent ordinairement une grande diversité d'especes de crapaux qui sont fort communs dans le pays, mais qui ne sont pas venimeux. Le bourg est un peu élevé sur le bord de la riviere de la Plate, à une portée de mousquet du canal, en une encoignure de terre que fait un petit ruisseau qu'on nomme Riochuelo, qui y tombe à un quart de lieuë de là. Il est composé d'environ 400. maisons, sans clôture de murailles ny de fossez, & n'a pour defense qu'un petit fort de terre avec un fossé, qui commande sur la riviere, & où il n'y a que dix pieces de canon de fer, dont la plus grosse est de douze livres de balle. C'est là la demeure du Gouverneur, qui n'a que 150. hommes de garnison, qui sont trois Compagnies commandées par trois Capitaines, qu'il destituë à sa volonté, & qu'en effet il change souvent, ensorte qu'il n'y a presque point de bon Bourgeois dans le bourg qui n'en ait esté Capitaine. De plus ces Compagnies ne sont pas toûjours complettes, parce que les Soldats qui sont tentez par la facilité qu'il y a de vivre dans le pays, s'évadent souvent, quoiqu'on tâche à les retenir par une forte paye, qui est par jour de 4. reaux de Plate, qui valent 18. sols, & un pain frais de 3. sols & demy, qui suffit pour la nourriture d'un homme: mais il y a 1200. chevaux domptez qu'il entretient dans une campagne proche de là pour son service ordinaire, & pour en cas de besoin monter les habitans du lieu, & en faire un petit corps de Cavallerie. Outre le Fort il y a encore à l'embouchure de ce ruisseau un petit bastion où l'on fait garde, & sur lequel il n'y a que deux canons de fer de trois livres de balle chacun: cela commande à l'endroit où les barques viennent aborder, charger & décharger les marchandises, lesquelles sont sujettes à la visite des Officiers de ce bastion, tant au débarquement qu'à l'embarquement. Les maisons du Bourg ne sont bâties que de terre, parce qu'il y a peu de pierres en toutes ces contrées-là jusques au Perou, & la couverture n'en est faite que de cannes & de paille; elles n'ont point d'étages, & le logement est au rez de chaussée: elles sont de grande étenduë, parce qu'elles ont toutes des basses cours & de grands jardins pleins d'orangers, citronniers, figuiers, pommiers, poiriers, & autres sortes d'arbres, avec quantité d'herbages, comme choux, oignons, ail, laituës, pois, féves, & sur tout les melons y sont excellens, la terre estant parfaitement bonne, & d'une qualité à produire toutes sortes de choses. On vit là fort commodément, & hors le vin qui y est un peu cher, toutes les autres denrées & victuailles, comme le bœuf, veau, mouton, cerf, poules, canards, oyes sauvages, perdrix, palombes, tourterelles, & toute autre sorte de venaison & de gibier y sont en tres-grande abondance, & à si bon marché, que par exemple la perdrix n'y coute qu'un sols la piece, & le reste à proportion. Il y a aussi une fort grande quantité d'autruches, dont il se voit des troupes comme de bétail, & quoiqu'elles soient bonnes à manger, il n'y a que les Sauvages qui en usent. On se sert de leurs plumes pour faire des parasols, qui sont fort commodes à

la campagne: leurs œufs sont bons, & tout le monde en mange communément, quoiqu'on dise qu'ils sont de dure digestion. J'ay veu une chose de ces animaux assez digne de remarque, c'est que quand les femelles couvent leurs œufs, & qu'elles sont prestes à les éclore, elles ont l'instinct, & pour ainsi dire la prevoyance de pourvoir à la nourriture de leurs petits: elles mettent pour cet effet cinq ou six jours avant qu'ils sortent de la coquille, quatre de leurs œufs aux quatre coins du lieu où elles couvent, elles les cassent aprés, & quand ils sont ainsi cassez, la pourriture s'y met, les vers & les mouches s'y engendrent & y croissent en une prodigieuse quantité, qui servent de nourriture aux petits aussi-tost qu'ils sont hors de la coque, & cela leur suffit jusqu'à ce qu'ils soient capables d'aller chercher leur nourriture ailleurs. Les maisons des plus riches habitans sont ornées par dedans de tapisseries de bergame, ou de taffetas, de tableaux, & d'autres ornemens & meubles assez honestes; & tous ceux qui sont un peu accommodez ne se servent que de vaisselle d'argent, & ont beaucoup de valets qui sont Noirs, ou Moulates, Mestices ou Sauvages, Cabres ou Sambos, mais qui sont tous esclaves. Les Noirs ou Negres viennent de Guinée, les Moulates sont nez d'un Espagnol & d'une Noire, les Mestices d'un Espagnol & d'une Sauvage, & les Sambos d'un Sauvage & d'une Mestice; & sont tous differens en couleur & en poil. Ils employent ces gens-là au service domestique, à cultiver leurs metairies, où ils ont quantité de terres labourables, qui rapportent force bled, froment, orge & millet; à avoir soin des chevaux & des mules, qui ne vivent que d'herbes hyver & esté; à tuer les taureaux, & à faire toute autre sorte de service. Toute la richesse des habitans est en bétail, qui est en si grand nombre dans ce canton-là, que la campagne en est toute couverte, & particulierement de taureaux, vaches, moutons, chevaux, jumens, mules, asnes, pourceaux, cerfs, & autres especes, tellement que sans une quantité prodigieuse de chiens qui mangent les petits veaux & autres jeunes bestes, il n'y auroit pas assez d'étendue pour ce bétail. On tire un si grand profit des peaux de ces animaux, que pour faire connoistre jusques où il pourroit aller, si cela estoit bien ménagé, je n'ay qu'à dire que dans le temps que nous arrivâmes à Bonnes-ayres, les vingt-deux vaisseaux Hollandois que nous y trouvâmes furent chargez chacun au moins de treize à quatorze mille cuirs de taureaux, ce qui monte à plus de 300000. livres, qui ne furent achetez par les Hollandois que sept à huit reaux la piece, qui font environ 56. sols, & qu'ils vendirent en Europe au moins 15. francs, qui est le prix le plus ordinaire. Comme j'estois étonné de ce grand nombre de bétail qu'on voit par la campagne, il me fut dit qu'il y avoit bien plus de sujet d'estre surpris de ce qu'ils pratiquent quelquefois quand ils apperçoivent des vaisseaux ennemis s'approcher de leurs costes, & vouloir mettre le monde à terre; c'est qu'ils n'employent autre defense pour empecher l'entrée de leurs terres à cens gens-là, que d'assembler & faire avancer vers la marine & jusques sur le bord de la mer une si grande quantité de ces taureaux, vaches, chevaux, & autres animaux, qu'il seroit impossible à des hommes, quand bien ils n'apprehenderoient point la fureur de ces animaux indomptez, de se faire passage au travers de ce nombre infiny de bestes. Autrefois les premiers habitans du lieu marquoient chacun de sa marque celles qu'ils pouvoient prendre, & les enfermoient dans l'étenduë de leurs métairies; mais elles sont multipliées de telle sorte, qu'ils ont esté contraints de les laisser aller; & on les va tuer presentement à la campagne à mesure que l'on en a besoin, ou que l'on veut amasser les cuirs. On marque seulement aujourd'huy les chevaux & les mules que l'on prend pour les faire nourrir dans les métairies, & les dompter & faire au service. Il y a des particuliers qui en font un grand traffic, & qui en envoyent quantité au Perou, d'où ils en tirent beaucoup de profit, & les vendent 50. patagons la paire. La pluspart des marchands de bétail sont fort riches; mais entre tous les negocians, les

plus puissans sont ceux qui trafiquent des marchandises qu'on apporte de l'Europe : on en estime plusieurs riches de deux & trois cens mille écus, en sorte que quand un marchand n'a là que quinze ou vingt mille écus de bien, il ne passe que pour un petit mercier, & de ces derniers il y a bien 200. familles dans le bourg, qui font environ 500. hommes portans armes, outre leurs esclaves qui sont bien trois fois autant, mais qu'on ne doit pas considerer comme gens de defense, parce qu'ils ne sont point armez, & qu'il leur est mesme defendu d'avoir des armes, en sorte qu'il n'y a que les Espagnols & Portugais & leurs enfans (dont ceux qui sont nez dans le lieu, sont appellez Criolos pour faire difference de ceux qui sont nez en Espagne) & quelques Mestices, qui en portent; cela ne va pas, avec les soldats de la garnison du fort, à plus de 600. hommes, ainsi que j'ay remarqué en differentes revuës qui se faisoient à cheval trois fois l'année proche du bourg en un jour de feste, où j'ay observé qu'il y avoit plusieurs vieillards qui ne portoient point d'armes à feu, mais seulement leur epée au costé, une lance à la main, & une rondache sur l'epaule. Il est d'ailleurs à observer que ce sont la pluspart gens mariez & chefs de famille, peu aguerris, qui aiment leurs plaisirs & commoditez, & sont fort adonnez aux femmes, en quoy ils sont en quelque sorte excusables, parce qu'il y en a plusieurs d'assez belles, blanches & bienfaites, & si fidelles à leurs maris, que quand elles se sont une fois abandonnées à quelqu'un, elles ne les changent pour quoy que ce soit, & il y va souvent du poison ou du poignard pour ceux qui les quittent trop legerement. Elles sont en plus grand nombre de beaucoup que les hommes, qui mesme ne sont pas tous Espagnols, y ayant parmy eux quelques François, Hollandois, & Gennois, qui passent toutefois pour originaires d'Espagne, car autrement ils n'y seroient pas soufferts, & sur tout ceux qui professeroient une autre Religion que la Catholique Apostolique & Romaine, lesquels ne seroient pas en repos à cause de l'Inquisition qui y est établie.

Il y a aussi un evêché, dont le diocese n'a d'etendue que le bourg & celuy de Santa-Fè, avec les métairies dépendantes de l'un ou de l'autre. L'evêché est de 3000. patagons de revenu, qui font 8400. livres de nostre monnoye. L'eglise cathedrale qui est bastie de terre comme les maisons, est servie par huit ou dix Prestres. Les Jesuites y ont un college; les Dominicains, les Recolets, & les Religieux de la Mercy y ont aussi chacun un convent. Il y a de plus un hospital qui est peu frequenté, parce que les pauvres sont fort rares en ce pays-là.

VOYAGE DV SIEVR........ AV PEROV.

EN partant de Bonnes-ayres pour mon voyage du Perou, je pris le chemin de Cordoue, & laissay Santa-Fè à main droite, dont il est bon de dire quelque chose en passant. C'est une habitation des Espagnols, de la dépendance du gouvernement de Bonnes-ayres : celuy qui y commande n'a que la qualité de Lieutenant, & ne fait rien que par les ordres du Gouverneur de Santa-Fè. Le bourg est petit, composé de 250. maisons, sans aucunes murailles, fortifications ny garnison, eloigné de Bonnes-ayres de 80. lieuës, du costé du Nord, & situé sur le bord de la riviere de la Plate, par laquelle les grands vaisseaux y pourroient aller, sans un grand banc qui incommode le passage un peu audessus de Bonnes-ayres. Le poste de Santa-Fè est pourtant fort avantageux, à cause que c'est le seul passage du Perou, de Chili, & de Tucuman au Paraguay, & c'est comme le magazin des marchandises qu'on en tire, nommément de cette herbe, de laquelle nous avons déja parlé, dont on ne se peut passer en ces royaumes-là. Le terroir y est aussi bon

bon & aussi abondant qu'à Bonnes-ayres : & comme l'on y est presque de la mesme maniere, je n'en diray rien davantage pour reprendre la suite de mon voyage. L'on compte 140. lieuës de Bonnes-ayres à Cordoüa ; & parce qu'en plusieurs endroits il n'y a point d'habitations sur le chemin, je m'estois muny à mon départ de ce qu'on m'avoit dit estre necessaire, particulierement pour ma voiture, pour laquelle l'on m'avoit fait prendre trois chevaux & trois mules, conduits par un Sauvage qui me servoit de guide, dont partie estoit chargée de mon bagage, & l'autre estoit pour relayer sur le chemin, quand celuy sur lequel j'estois monté se trouveroit las. Je vis pendant trente lieuës, depuis Bonnes-ayres jusqu'à la riviere de Lucan, & mesme jusqu'à celle de la Recife, plusieurs habitations ou metairies cultivées par des Espagnols : mais au delà de la Recife jusqu'à la riviere de Salladillo il n'y en a aucune. Je dois remarquer en passant, que toutes ces rivieres, aussi-bien que toutes les autres de la province de Bonnes-ayres, du Paraguay, & du Tucuman, qui tombent dans celle de la Plate, sont guéables, sur tout à cheval ; mais quand les pluyes ou quelque autre accident en ont fait enfler & croistre les eaux, il les faut passer à la nage, ou sur quelque fardeau, sur lequel un voyageur estant monté, un Sauvage le traine à l'autre bord. J'ay esté obligé, ne sçachant point nager, de me servir deux ou trois fois dans mon voyage de cette adresse quand je ne pouvois trouver de gué. Pour cet effet mon Sauvage alloit aussi-tost tuer un taureau, le dépouillant de sa peau, qu'il remplissoit de paille, en faisoit avec des coroyes de la mesme peau un gros paquet, sur lequel je montois avec mes hardes, & luy se mettant à la nage, & prenant la corde à laquelle le fardeau estoit attaché, me trainoit d'un bord à l'autre de la riviere, qu'il faisoit aprés passer à mes chevaux & mules à la nage.

Toute l'étenduë du pays entre la riviere de la Recife & de Salladillo, quoiqu'inhabitée, ne laisse pas d'estre fort abondante en bétail, & remplie d'arbres fruitiers de toutes sortes, hormis de noyers & de chataigners. Il y a des forests d'arbres de pavies, qui ont 3. ou 4. lieuës d'étenduë, dont le fruit est tres excellent, & se mange ordinairement cru : on le fait aussi cuire au four & au soleil, & on en fait de grandes provisions, comme on fait icy de pruneaux. Le bois de cet arbre est bon à bruler pour l'usage ordinaire, & l'on ne se sert gueres d'autre bois à Bonnes-ayres & aux environs. Les Sauvages qui habitent ces campagnes sont distinguez en deux sortes : les uns qui se soumettent volontiers aux Espagnols, sont appellez Panpistas ; & les autres Serranos, qui sont habillez de peaux comme les autres, mais qui leur font cruellement la guerre quand ils les rencontrent. Tous combattent à cheval ou avec des lances, dont les pointes sont de fer ou d'os aigus, ou avec des arcs & des fleches accommodées de mesme, & ayans des cuirs de taureaux pour la defense du corps, qui sont taillez à peu prés comme des juste-au-corps sans manches. Ils ont des chefs qui les commandent tant en guerre qu'en paix, qu'on appelle Couracas. Quand ils ont pris en guerre quelqu'un de leurs ennemis, soit mort ou vif, ils s'assemblent tous, & aprés luy avoir fait mille reproches, que c'est luy ou ses parens qui ont tué leurs parens ou amis, ils le déchirent & coupent en plusieurs morceaux, qu'ils mangent aprés les avoir fait un peu rostir, & prennent le crâne de sa teste, dont ils se servent pour boire. Leur manger ordinaire est de la chaire crûe ou cuite des animaux qu'ils tuent, & particulierement des jeunes chevaux, dont ils trouvent la chair plus delicate que celle des veaux. Ils usent aussi de poisson, qu'ils pêchent dans les rivieres en grande abondance. Ils n'ont point d'habitations fixes, mais vont tantost à un endroit, tantost à un autre, & sont ordinairement plusieurs familles ensemble, qui vivent & dorment sous des tentes.

Je n'ay pû sçavoir au vray quelle estoit leur religion, mais l'on me dit qu'ils consideroient la Lune & le Soleil comme des divinitez : & voyageant par la cam-

pagne je vis un Sauvage qui estoit à genoux, le visage tourné vers le Soleil, qui crioit & faisoit quantité de gestes des bras & des mains. J'appris du Sauvage qui estoit avec moy, que c'estoit un de ceux qu'on nomme Papas, qui vont soir & matin s'agenouiller devant ces astres, & se tournent le matin vers le Levant, & le soir au Couchant, pour prier toutes ces pretendues divinitez de leur estre favorables, de leur donner beau temps, & de leur faire avoir avantage sur leurs ennemis. Et comme ils se postent en des endroits où il y a des echos qui leur répondent, ils croyent que c'est leur divinité qui parle; & les Papas vont aprés dire aux autres tout ce qu'ils veulent, tant sur ce qu'ils doivent faire, que sur le temps & les avantures qui leur doivent arriver. Ils n'observent pas beaucoup de ceremonies en leurs mariages; ils en font davantage aux funerailles de leurs proches, dont une des principales est, qu'aprés avoir fait consumer leurs corps par le moyen d'un certaine terre dont ils les frottent, ils gardent les ossemens, & les portent le plus qu'ils peuvent avec eux, en de certaines caisses où ils sont enfermez; en quoy ils pretendent rendre un grand témoignage de l'amitié qu'ils ont euë pour leurs parens, ausquels aussi ils en donnent beaucoup de marques pendant leur vie, & dans le temps de leurs maladies & de leur mort.

Le long de la riviere de Salladillo il se voit une grande quantité de Peroquets ou Papagayes, comme les appellent les Espagnols, & de certains oiseaux qu'on nomme Guacamayos, qui sont de toutes couleurs, & deux ou trois fois plus gros que les Peroquets. La riviere est fort remplie d'une espece de poisson qu'on appelle Dorado, fort bon à manger, comme l'est aussi une autre sorte d'animal, qu'on ne sçait si c'est poisson ou chair, qui a quatre pieds & une longue queuë, de la figure d'un Lezard.

Depuis Salladillo jusques à Cordoüa on marche le long d'une belle riviere abondante en poisson, qui n'est ny large ny profonde, & qu'on passe à gué en divers endroits. Sur le bord de la riviere on rencontre de petites habitations d'espace en espace d'environ trois à quatre lieuës, qui sont comme des maisons de campagne, habitées par des Espagnols, des Portugais, & des natifs du pays, qui y ont à souhait toutes les choses necessaires à la vie, & qui sont fort humains & charitables aux passans. Leur principale richesse est en chevaux & en mules, dont ils font trafic avec ceux du Perou.

Cordoüa est un bourg assis en une belle & fertile plaine, sur le bord d'une riviere plus grande & plus large que celle dont je viens de parler. Il est composé d'environ quatre cens maisons, bâties comme celles de Bonnes-ayres. Il n'y a ny fossez, ny murailles, ny fort pour sa defense: celuy qui y commande est Gouverneur de toute la province de Tucuman; & quoique ce soit le lieu de sa residence ordinaire, il ne laisse pas d'aller quelquefois & selon les occurrences passer quelque temps à Sant Iago del Estro, à San Miguel de Tucuman, qui est la capitale de la province, à Salta, & à Xuxui. En chacune de ces habitations il y a un Lieutenant, qui a sous luy un Alcalde & quelques officiers pour l'administration de la justice. L'Evesque de Tucuman fait aussi sa plus ordinaire demeure à Cordoüa, où l'eglise catedrale est la seule paroisse de tout le bourg; mais il y a plusieurs convens de religieux, comme de Dominicains, de Recollets, de la Mercy, & un de religieuses. Les Jesuites y ont aussi un college, & leur eglise est la plus belle & la plus riche de toutes.

Les habitans sont riches en or & en argent, à cause du grand trafic qu'ils font en mules pour le Perou & autres endroits, lequel est si considerable, qu'il s'en debite tous les ans prés de vingt-huit à trente mille de celles qui croissent dans leurs metairies. Ils les nourrissent ordinairement jusques à deux ans, qui est le temps auquel ils les mettent en vente, & en tirent six patagons de la piece. Les marchands de dehors qui les menent à Sant-Iago, à Salta, & Xuxui, où ils les laissent croistre

& fortifier pendant trois ans, les conduisent aprés au Perou, où ils en trouvent aussi-tost le debit, parce qu'en ces quartiers-là aussi-bien que dans le reste de l'occident la pluspart des voitures ne se font que sur des mules. Les mesmes habitans trafiquent aussi en vaches, qu'ils tirent des campagnes de Bonnes-ayres, & les font passer au Perou, où il est constant que sans cette subsistance on ne pourroit vivre qu'avec peine. Ce trafic est cause que cette habitation est la plus considerable du Tucuman, tant pour sa richesse & ses commoditez, que pour le nombre de ses habitans, dont on compte au moins cinq à six cens familles, outre les esclaves qui sont bien trois fois autant; mais les uns & les autres n'ont la pluspart pour armes que l'epée & le poignard, & sont peu soldats, l'air du pays & son abondance les rendant faineans & lâches.

De Cordoüa je pris le chemin de Sant-Iago del Estro, qui en est eloigné de 90. lieuës. Dans ma route je trouvois de temps en temps, c'est à dire de sept ou huit lieuës en sept ou huit lieuës, des habitations particulieres d'Espagnols & de Portugais, qui vivent fort solitairement: elles sont toutes situées sur de petits ruisseaux, les unes aux coins des forests, qui sont frequentes dans ce pays-là, & sont presque toutes de bois d'algarobe, dont le fruit sert à faire leur boisson, qui est douce & piquante, & enyvre comme le vin; les autres dans les campagnes, qui ne sont pas remplies de bétail comme celles de Bonnes-ayres, mais qui en ont assez, & mesme au delà de ce qui est necessaire pour la subsistance de ceux qui y habitent, lesquels font quelque commerce de mules, comme aussi de cotton, & de graine de cochenille qui sert à la teinture, que le pays produit.

Sant-Iago del Estro est un bourg d'environ 300. maisons, sans fossez ny murailles, situé en un pays plat, environné de forests d'algarobe, sur une assez grande riviere, qui peut porter batteau, & qui est assez poissonneuse. L'air y est fort chaud & fort étouffé, ce qui rend faineans & lâches ceux qui y habitent. Ils ont tous le visage fort jaûne, & ne s'adonnent qu'à leurs divertissemens, & peu au commerce. Il n'y a pas plus de 300. hommes portans armes, tant les sauvages que les esclaves, & sont tous fort mal armez & peu aguerris. La pluspart des femmes y sont assez belles, mais elles ont presque toutes une espece de loupe à la gorge, qu'on nomme en langue du pays *coto*, qui est apparemment ce que nous appellons goitre. Le pays est assez fertile en gibier, bestes fauves, froment, seigle, orge, & fruits, comme figues, pavis, pommes, poires, prunes, guines, raisins, & autres. Il se trouve là aussi une grande quantité de tigres, qui sont mechans & carnassiers, de lions qui sont fort doux, & de guanacos, qui sont grands comme des chevaux, ont le col fort long, la teste fort petite, & la queuë fort courte, dans le petit ventre ou estomach desquels se trouve la pierre dite bezoard. Il y a quatre eglises dans le bourg, sçavoir la paroisse, celle des Jesuites, celle des Recollets, & une autre. C'est là où l'Inquisiteur de la province du Tucuman fait sa residence; il est prestre seculier, & a des commissaires ou lieutenans sous luy, qui sont établis par luy dans tous les autres bourgs de la province.

Aprés avoir demeuré trois jours à Sant Iago, j'en partis pour me rendre à Salta, qui en est à 100. lieuës, & laissant San Miguel du Tucuman à main gauche, qui est un bourg de la force de Sant Iago, je pris la route d'Esteco, trouvant dans mon chemin quelques petites habitations des Espagnols répandues çà & là, & peu de sauvages. Le pays est plat, & divisé en plaines assez fertiles, & en forests qui sont remplies d'algarobe & de palmiers qui portent des dattes un peu plus petites que celles du Levant, comme aussi de quantité d'autres sortes d'arbres, entre autres de ceux d'où distille le bray, & de ceux qui produisent la cochenille & le cotton. On rencontre plusieurs petits lacs, aux environs desquels il se produit une grande quantité de sel, dont usent ceux du pays. Je demeuray un jour à Esteco pour faire quelques provisions de vivres. Sa situation est sur une grande riviere fort large,

qu'on ne laisse pas de passer à gué à cheval. Le bourg estoit autrefois aussi grand & aussi considerable que Cordoüa, mais il est presentement ruiné, n'y ayant pas plus de trente familles qui y sont restées, les autres ayant deserté à cause du grand nombre de tigres qui mangent les enfans, & quelquefois les hommes quand ils les peuvent surprendre; & d'une furieuse quantité de mouches venimeuses, qui piquent fort, dont le pays est si remply à quatre ou cinq lieuës du bourg, que l'on ne sçauroit aller dehors, qu'on ne soit masqué. Le pays d'ailleurs est assez fertile en bled, orge, fruits & vignes, & seroit assez abondant en bétail, si les tigres ne le mangeoient pas.

D'Esteco à Salta il y a quinze lieuës: on pourroit dire que cette étenduë de pays seroit comme celle dont je viens de parler, si elle n'estoit en quelques endroits sabloneuse. Quand on approche de Salta environ de deux lieuës on le découvre facilement, à cause qu'il est dans un fond au milieu d'une belle plaine, fort fertile en bleds, vignes, fruits, bétail, & autres choses necessaires à la vie; environné de collines & de montagnes assez hautes en quelques endroits. Le bourg est sur le bord d'une petite riviere, sur laquelle il y a un pont: il y peut avoir environ 400. maisons, & cinq ou six eglises & convens, dont les bâtimens sont de la structure de ceux que j'ay cy-devant décrits. Il n'est ceint d'aucunes murailles, fortifications ny fossez: mais les guerres que les habitans ont euës avec leurs voisins, les ont rendus plus aguerris & plus soigneux d'avoir des armes que les autres. Ils sont environ 500. hommes, tous portans armes, outre les esclaves, moulates & noirs, qui sont bien trois fois autant. C'est un lieu de grand abord, à cause du commerce assez considerable qui s'y fait en bled, en farine, en bétail, en vin, en chair salée, en suif, & autres marchandises dont ceux du pays negocient avec ceux du Perou.

A douze lieues de là est Xuxui, qui est le dernier bourg du Tucuman du costé du Perou. Sur la route d'un lieu à l'autre il y a quantité de petites habitations ou metairies, & plus qu'en aucun autre endroit, quoique le pays ne soit pas si beau ny si fertile, & que ce ne soit presque que collines & montagnes. Le bourg de Xuxui est d'environ 300. maisons: il n'est pas fort peuplé à cause des guerres continuelles que ses habitans, aussi-bien que ceux de Salta, ont avec les sauvages de la vallée de Calchaqui, qui les harcellent continuellement. La cause de ces guerres vient de ce que le gouverneur du Tucuman, nommé Dom Alonso de Mercado & de Villa-Corta, ayant esté averty que c'estoit dans cette vallée qu'estoit la maison des derniers Incas rois du Perou, qui se nommoit la maison blanche, & qu'il y avoit là des tresors & des richesses considerables, que ceux du pays gardoient comme une marque de leur ancienne grandeur, en donna avis au Roy Catholique, & luy demanda permission de la conquerir, pour la soumettre comme les autres sous sa domination; ce qu'il obtint. Pour venir à bout de son dessein il crut qu'il y falloit employer Dom Pedro Bohories, de la nation Morisque, natif d'Estramadure, comme estant une personne qui ayant une grande habitude & intrigues avec les sauvages, seroit plus propre qu'aucun autre pour le faire reüssir; mais la chose eut un succès tout contraire: car ce Bohories s'estant rendu chez les sauvages de cette vallée, & ayant gagné leurs esprits, au lieu de s'acquitter de sa commission, songea à s'établir parmy eux; à quoy il reüssit si bien, que par ses ruses & ses adresses il se fit elire & connoistre pour leur roy, en suite il se declara contre ce gouverneur, commença à luy faire la guerre vers l'année 1658. & le mit plusieurs fois luy & les siens en déroute: ce qui a donné occasion à plusieurs peuples sauvages, qui estoient sous la domination Espagnole, d'en secouër le joug pour se joindre à ceux de la vallée, qui par cette jonction se sont rendus fort considerables. C'est là aussi que se refugient les esclaves du Perou, particulierement ceux qui servent aux mines, quand ils se peuvent évader; & la retraite assurée qu'ils y trouvent

y en attire une si grande quantité, que les Espagnols n'auroient pas la moitié du monde qui leur est necessaire pour le travail des mines, s'ils ne faisoient venir des Negres de Congo, d'Angola, & d'autres endroits de la coste de Guinée par le moyen de certains Gennois qui les vont querir, & les leur vendent au prix porté par les traitez qu'ils font avec eux pour cela.

De Xuxui à Potosi l'on compte 100. lieues, & le chemin en est fort fâcheux, n'y ayant mesme que celuy-là seul pour passer du Tucuman au Perou. A deux lieues de Xuxui je commençay à entrer dans les montagnes, entre lesquelles est une petite vallée fort etroite, qui regne jusques à Omagoaca, qui est à 20. lieues de là, & le long de laquelle coule une petite riviere, que l'on est obligé de passer & de repasser fort souvent. L'on n'est pas engagé quatre lieues dans ce chemin, que l'on rencontre des volcans, qui sont des montagnes de soufre, qui s'enflamment de temps en temps, crevent, & jettent des terres dans la vallée, qui rendent le chemin si fangeux quand il pleut en suite, comme il arrive presque toujours, qu'il faut attendre quelquefois cinq ou six mois, & mesme jusqu'à l'esté, que le chemin soit sec pour le passer. Ces volcans s'étendent l'espace de deux lieues sur cette route, & dans cette etendue il n'y a aucunes habitations d'Espagnols ny de sauvages, mais au delà & jusques à Omagoaca il s'en trouve quantité de petites, occupées seulement par ces derniers, & dépendantes de quelques bourgades qui sont gouvernées par des chefs qu'ils appellent Couracas, qui ont au dessous d'eux un Cacique qui les commande, & dont la demeure est à Omagonca, qui est un bourg de 200. maisons, bâties de terre, & mal ordonnées. Le terroir des environs n'en est pas fort bon; l'on y seme pourtant du bled & quantité de millet, dont ces sauvages usent ordinairement. Pour du bétail ils en ont fort peu, & mangent communément des chairs de beuf sechées au soleil, que les marchands leurs apportent, & des chévres & des moutons que ce pays produit.

La pluspart de ces sauvages sont Catholiques, & vivent suivant les regles de la religion : ils ont une eglise à Omagoaca, qui est servie par des prestres, qui viennent de fois à d'autres pour y celebrer la messe. Ces prestres demeurent à Socchoa, qui est l'habitation de Dom Paulo d'Obando, qui est un Espagnol né dans le pays, seigneur proprietaire de cette contrée, dans laquelle est comprise non seulement toute la vallée d'Omagoaca, mais encore une grande etendue de terres au delà, ce qui fait bien environ 60. ou 80. lieues de pays, où il y a une grande quantité de vigognes, de la laine desquels ce seigneur tire de grands profits. Il prend ces animaux avec grande facilité, par le moyen des sauvages ses sujets, qui n'ont autre peine que de faire une grande enceinte de rets ou rezeaux de la hauteur d'un pied & demy, ausquels sont attachées quantité de plumes d'oiseaux, qui voltigent au gré du vent. L'enceinte faite plusieurs de ces sauvages chassent, & font entrer les bestes dedans, comme on fait en France les sangliers dans les toiles, aprés quoy il y en a qui viennent à cheval dans cette etendue, où les bestes estant enfermées, & n'osant approcher des rets à cause des plumes qui leur font peur, ils en assomment & tuent tel nombre qu'ils veulent avec certaines boulles qui sont attachées avec des cordes.

Depuis Omagoaca jusques à Maio l'on compte trente lieues, & l'on ne rencontre le long de ce chemin que fort peu d'habitations de sauvages, parce qu'il fait un si grand froid l'hyver en ce pays-là, qu'ils n'y peuvent pas durer.

De Maio l'on va à Toropalca par des plaines qui sont fort agreables : le bourg est de 200. maisons, habitées par des sauvages catholiques. Il y a un Portugais qui y demeure avec sa famille.

Au delà de Toropalca est la contrée qu'on appelle de Chichas, fort montagneuse, où il y a quantité de mines d'or & d'argent, & de ferreries où se prepare le metail. Elle a 25. lieues d'etendue jusqu'à Potosi, où j'arrivay aprés 63. jours de marche.

Descriptiõ de la ville de Potosi & de ses mines.

Ie ne fus pas plus tost descendu de cheval chez un marchand du lieu, à qui j'avois esté recommandé, que je fus conduit par luy vers le presidant de la province de los Charcas, à qui la depêche du Roy d'Espagne, dont j'estois chargé, estoit adressée, comme au principal directeur des affaires de sa Majesté Catholique en cette province, dans l'etendue de laquelle est Potosi, où il fait sa plus ordinaire demeure, quoique la ville de la Plata en soit la capitale. Aprés luy avoir remis la depêche, je fus mené vers le corregidor, pour luy rendre celle qui estoit pour luy; en suite je fus chez les autres pour qui j'en avois aussi: & tous me reçurent fort bien, particulierement le presidant, qui me regala d'une chaîne d'or, pour la bonne nouvelle que je luy avois apportée.

Mais avant que de passer outre, il est à propos de faire quelque description de la ville de Potosi, comme j'ay fait des autres. Les Espagnols la qualifient de ville imperiale, sans qu'aucun m'en ait pu dire la raison: elle est située au pied de la montagne qu'on nomme Arazassou, & coupée par le milieu d'un ruisseau qui vient d'un lac enfermé de murailles, lequel est au dessus de la ville environ un quart de lieue, & est comme le reservoir des eaux necessaires pour le travail des ferreries La partie de la ville qui est en deçà du ruisseau, vis à vis de la montagne, est elevée sur une petite colline, & c'est la plus grande & la plus habitée; car il n'y a presque dans celle qui est du costé de la montagne, que ferreries, & les maisons de ceux qui y sont employez. La ville n'a ny murailles, ny fossez, ny forteresse pour sa defense: l'on y compte jusqu'à 4000. maisons bien bâties & de bonnes pierres, ayant plusieurs étages à la mode d'Espagne. Les eglises y sont assez belles, & toutes richement parées d'argenterie & de tapisseries & autres ornemens, & sur tout celles des religieux & religieuses, dont il y a plusieurs convens de divers ordres, qui sont fort accommodez. Cette ville n'est pas des moins peuplées du Perou, d'Espagnols, de Mestices, d'étrangers, & de gens du pays, que les Espagnols appellent Indios, de Moulates & de Negres. L'on y fait état de trois à quatre mille Espagnols naturels, portans armes, qui ont la reputation de tres braves & bons soldats. Les Mestices ne sont guere moins en nombre, ny moins adroits à l'épée, mais la pluspart sont faineans, querelleurs & traitres, & c'est pourquoy ils portent ordinairement trois ou quatre juppons ou justaucorps de buffle les uns sur les autres, qu'une épée ne sçauroit percer, pour se parer contre les coups de trahison. Il n'y a pas beaucoup d'étrangers, & ce sont partie Hollandois, Irlandois & Gennois, partie François, dont la pluspart sont Malouins, Provençaux & Basques, & passent pour Navarrois & Biscayens. Quant aux Indiens on les fait monter à prés de 10000. sans compter les Moulates & les sauvages Noirs; mais il ne leur est pas permis de porter ny épées ny armes à feu, non pas mesme aux Couracas & Caciques, quoique tous puissent aspirer à tous degrez de chevalerie & benefices, & y soient souvent élevez pour leurs services & leurs bonnes actions. Ils n'ont pas non plus la permission d'estre vestus à l'Espagnole, mais ils sont obligez de porter un habillement different, qui consiste en un justaucorps sans manches, qu'ils ont sur la chemise, à laquelle leur rabat & leurs manchettes à dentelle sont attachées; un hautdechausse large par le bas à la Françoise, les jambes nues, & des fouliers à cru. Les Noirs & les Moulates estant au service des Espagnols, sont habillez à l'Espagnole, & peuvent porter des armes: & tous esclaves Indiens aprés dix ans de service sont mis en liberté, & ont les mesmes avantages que les autres. La police est fort exacte dans la ville, par le soin qu'en prennent vingt-quatre magistrats qui y veillent sans cesse, outre le Corregidor & le Presidant de los Charcas, qui dirigent les choses à la maniere d'Espagne. Il faut observer que hors ces deux principaux officiers, tant à Potosi que par tout ailleurs dans les Indes, tout le monde, soit chevaliers, gentilshommes, officiers ou autres se mêlent du commerce: il y en a qui font un si grand profit, que dans la ville de Potosi l'on en nomme quelques-uns de

deux, de trois, voire mesme de quatre millions, & plusieurs de deux, trois & quatre cens mille écus de bien. Le commun peuple y est aussi fort à son aise; mais tous sont fort fiers & hautains, allans toujours fort bien converts, soit de brocard d'or & d'argent, ou d'étoffe d'écarlate & de soye, garnie de quantité de dentelles d'or & d'argent. Ils sont aussi richement meublez chez eux, n'y ayant personne qui ne soit servy en vaisselle d'argent. Les femmes des gentilshommes & des bons bourgeois y sont fort resserrées, & encore plus qu'en Espagne, elles ne sortent de la maison que pour aller à la messe, ou pour faire quelque visite, ou pour se trouver aux festes publiques, encore assez rarement. La plus-part sont adonnées à une espece de débauche, qui est de prendre du coca: c'est une plante qui vient du costé de Cusco, laquelle estant mise en rouleaux & déseichée, elles la mâchent comme on fait le tabac, & cela les échauffe & les rend quelquefois si ivres, qu'elles deviennent en un état où l'on peut faire d'elles tout ce qu'on veut. Les hommes usent aussi assez communément de ce coca, qui fait les mesmes effets sur eux que sur les femmes. Du reste ils sont assez sobres dans leur boir & leur manger; quoiqu'ils ayent abandonné toutes les choses necessaires à la vie, comme beuf, vache, mouton, volaille & gibier, fruits cruds & confits, bleds & vins, qui leur sont apportez de dehors, & mesme de fort loin, ce qui fait que ces denrées sont cheres, en sorte que les petites gens, particulierement ceux qui sont peu accommodez, auroient peine à vivre en ce lieu-là, sans l'abondance d'argent qui y roule, & la facilité d'en gagner quand ils veulent travailler.

Le meilleur argent de toutes les Indes & le plus pur est celuy des mines de Potosi : les principales ont esté trouvées dans la montagne d'Aranzasse, où quoiqu'on ait tiré une quantité prodigieuse d'argent des veines où le metail paroissoit evidemment, & qui sont presentement épuisées, on en trouve presque aussi abondamment dans les endroits où l'on n'a point cy-devant fouillé; l'on ne laisse pas mesme d'en tirer des terres qui ont esté autrefois jettées à quartier lorsqu'on a fait les ouvertures, les puits & les traverses qui sont dans les montagnes, ayant esté reconnu qu'il s'y en estoit formé de nouveau depuis ce temps-là; ce qui fait bien voir leur qualité propre pour la production de ce metail : mais il vray qu'elles n'en rendent pas tant que la mine ordinaire qui se trouve par veines entre les rochers. Il y a encore d'autres sortes de veines de terre, qu'on appelle Paillaco, qui est dure comme de la pierre, & de la couleur de l'argille, lesquelles on negligeoit cy-devant, & qui neanmoins, ainsi que l'experience a fait voir, n'estoient pas tant à méprifer, puisque la facilité qu'on a d'en tirer l'argent à peu de frais, fait qu'on y trouve un profit assez raisonnable.

Outre les mines de cette montagne il y en a quantité d'autres aux environs, & plus éloignées, qui sont assez bonnes, entre autres celles de Lippes, de Carangas & de Porco; mais celles d'Ouroures, qui sont nouvellement découvertes, sont meilleures.

Le Roy d'Espagne ne fait travailler à aucune des mines, il les abandonne aux particuliers qui en font la découverte, lesquels en demeurent les maistres, aprés toutefois que le Corregidor en ayant fait la visite, les en a declarez proprietaires, aux conditions & privileges accoutumez : le mesme Corregidor leur designe & marque aussi la superficie du terrain où ils peuvent faire les ouvertures de la miniere au dehors, sans que cela restreigne & limite leur travail pour le dedans, chacun ayant pouvoir de suivre la veine qu'il a trouvée, quelque étendue & profondeur qu'elle ait, quand bien elle traverseroit celle qu'un autre fouilleroit proche de là : tout ce que le Roy se reserve, outre ses droits dont nous parlerons cy-aprés, c'est la direction generale par ses officiers sur tout le travail des mines, & de faire fournir les sauvages qui y sont employez, afin d'empecher le desordre qu'il y auroit, si la liberté estoit à chaque proprietaire des mines d'en prendre telle quantité

qu'il luy plairoit; ce qui pourroit souvent donner lieu aux plus puissans & aux plus riches d'en arrester & louer un si grand nombre, qu'il n'en resteroit que peu ou point aux autres pour la continuation de leur travail; & cela seroit contraire à l'interest du Roy, qui est qu'il y en ait suffisamment pour toutes les mines ouvertes. Il oblige donc à cet effet tous les Couracas ou chefs des sauvages, d'en fournir chacun un certain nombre, qu'ils doivent toujours tenir complet, ou autrement ils sont tenus de payer en argent le double de la paye qu'on auroit donnée aux défaillans s'ils avoient esté presens. Ceux qui sont destinez pour les mines de Potosi ne vont pas à plus de deux mille deux ou trois cens, & sont amenez & mis dans vn grand enclos qui est au pied de la montagne, où le Corregidor en fait la distribution aux conducteurs des minieres suivant ce qu'il leur en faut, & chaque conducteur les ramene aprés six jours de travail continuel le samedy ensuivant au mesme lieu, où le Corregidor en fait faire la revue pour leur faire delivrer par ceux qui ont les mines, la paye qui leur est ordonnée, & pour voir combien il en est mort, afin de faire remplacer par les Couracas le nombre qui en manque: car il ne se passe point de semaine qu il n'en meure quelques-uns, ou par divers accidens qui surviennent, comme par éboulement des terres, chute des pierres, ou par maladies, & autres cas fortuits. Ils sont quelquefois fort incommodez des vents qui s'enferment dans ces minieres, la fraicheur desquels jointe à celle de certaines terres leur cause ordinairement un froid si grand, que sans le coca qui les rechauffe & enyvre, ils ne le pouroient pas supporter. Ils souffrent encore une autre grande incommodité, c'est lors qu'en d'autres endroits la vapeur du soufre & des mineraux est si grande, qu'elle les desseche extraordinairement, jusques à leur oster la facilité de la respiration, à quoy ils ne peuvent apporter de remede, que par la boisson qui se fait avec l'herbe du Paraguay, dont on leur prepare une grande quantité pour les rafraichir & humecter lorsqu'ils sortent de la miniere aux heures ordonnées pour manger, ou pour se reposer & dormir, cette boisson leur servant aussi comme de medecine pour leur faire vomir & jetter ce qui les peut incommoder dans l'estomach. Entre ces sauvages on choisit ordinairement les plus habiles pour arracher la mine d'entre les rochers, ce qu'ils font avec des barres de fer, que les Espagnols appellent palancas, & autres instrumens de fer: les autres servent à la porter dans de petites hottes à l'entrée de la miniere; d'autres à la mettre dans des sacs, & la charger sur certains gros moutons, qu'on nomme carneros de la tierra, plus hauts que des asnes, qui portent ordinairement 200. livres pesant, & qui servent à la voiturer aux ferreries qui sont dans le bourg le long du ruisseau qui vient du lac dont j'ay cy-devant parlé. C'est dans ces ferreries, dont le nombre est de 120. que se purifie la mine de la miniere que je vay dire. D'abord on la jette sur des enclumes, où elle est battuë & broyée avec certains gros marteaux qu'un moulin fait travailler continuellement: estant comme reduite en poudre on la passe par le tamis, & on l'étend l'épaisseur d'un demy-pied sur terre, dans un espace quarré fort uny, preparé à cet effet: on jette en suite force eau dessus, puis on y épand avec un crible une certaine quantité, qui est reglée par les officiers de la monnoye, tant d'argent-vif que d'une matiere de fer aussi coulante, laquelle se fait par le moyen de deux especes de meules de moulin, dont l'une est fixe, & l'autre tourne toujours, entre lesquelles on met une vieille enclume, ou autre masse de fer, laquelle estant mangée & consumée avec de l'eau par la meule mouvante, se reduit en cette matiere liquide. La mine estant ainsi preparée on la brouille & remuë comme on fait icy le mortier, pendant quinze jours, en jettant chaque jour de l'eau dessus; & la quinzaine passée on la met à diverses fois dans une tonne de bois, où il y a un moulinet, qui en la remuant en fait separer & sortir toute la terre dehors avec l'eau, en sorte qu'il n'y a que la matiere metallique qui reste au fond, laquelle l'on met aprés au feu dans des creusets

pour

pour faire la separation du vif-argent, qui se fait par l'evaporation ; car pour ce qui est de la matiere de fer, elle ne s evapore point, & demeure confondue avec l'argent, ce qui fait qu'il y a toujours, par exemple, sur un marc trois quarts d'once ou environ de faux alloy.

L'argent ainsi purifié se porte à la maison de la monnoye, où l'on en fait l'épreuve s'il est de l'alloy requis ; aprés on le fond pour en faire des barres ou lingots que l'on pese pour retirer le quint qui appartient au Roy, où l'on applique sa marque ; le reste demeure au marchand, qui y fait mettre pareillement la sienne, & le fait enlever de là quand il veut, en barres, ou les fait convertir en reaux & autre monnoye : ce quint est le seul droit que le Roy retire des mines, qu'on estime pourtant monter à plusieurs millions, outre lesquels il luy revient encore des sommes considerables sur les impositions ordinaires des denrées & marchandises, sans y comprendre ce qu'il leve sur le vif-argent, tant de celuy qui se tire des mines de Guancavelica, qui sont situées entre Lima & Cusco, que de celuy qu'on apporte d'Espagne, d'où il en vient tous les ans la charge de deux vaisseaux, parceque ce qui s'en fait dans ces mines ne suffit pas pour toutes les Indes.

On se sert de diverses voitures pour le transport qui se fait annuellement de tout l'argent qui se fabrique aux environs de Potosi pour l'Espagne : premierement on le charge sur des mules qui le portent à Arica, qui est un port sur la mer du Sud, d'où on le transporte dans de petits vaisseaux au caillao de Lima ou de los Reys, qui est une forteresse sur la mesme mer, à deux lieues de Lima : on l'embarque avec tout ce qui vient des autres endroits du Perou, sur deux gros galions appartenans au Roy Catholique, du port de 1000. tonneaux chacun, armez de 50. à 60. pieces de canon de fonte, lesquels estant accompagnez ordinairement de quantité de petits vaisseaux marchands, aussi richement chargez, qui sont sans canons, & n'ont que quelques perriers pour faire les saluts, prennent leur route vers Panama, ayant soin d'envoyer toujours une petite patache huit ou dix lieues devant, pour faire la découverte. Ils pourroient faire ce chemin en quinze jours, ayant toujours le vent du Sud derriere, qui regne seul en cette mer-là ; mais ils ne le font pourtant qu'en un mois, par le retardement que le general des galions y apporte à cause du profit qu'il fait sur la fourniture des cartes pendant le voyage à ceux qui jouënt sur les vaisseaux, ce qui monte à de grandes sommes, tant à cause que le tribut qu'il en tire est de dix patagons pour chaque jeu de carte, que parcequ'il s'en consume un prodigieuse quantité, le jeu estant continuel, & n'y ayant presque personne qui ne s'y embarque, mesme pour des sommes considerables. Les galions ayant pris port à Panama dans la terre ferme, ils mettent leurs charges à terre, & attendent des nouvelles de ceux d'Espagne, qui arrivent ordinairement dans le mesme temps ou à peu prés à Porto-velo, qui est à dix-huit lieues de la mer du Nord : cependant on y fait voiturer partie par terre sur des mules, partie sur la riviere de Chiagre, dans des batteaux qui sont faits d'une piece de bois, & qu'on nomme piragouas, l'or, l'argent & les marchandises de cette flotte destinées pour l'Europe. Peu de jours aprés qu'elles ont esté déchargées, & que les galions d'Espagne y sont aussi arrivez, il s'y tient une fort grande foire, qui dure quinze jours, pendant lesquels se fait la vente & l'échange de toutes les marchandises qui sont necessaires pour chaque pays, ce qui se fait de si bonne foy, que l'achat s'en fait sur la seule facture, sans ouvrir les balots, & personne n'y est trompé : la foire finie chacun tire de son costé ; les galions qui doivent retourner en Espagne, se vont rendre à la Havana dans l'isle de Cuba, où ils attendent l'arrivée de la flotte de la Vera-Crux en la nouvelle Espagne : aussi-tost qu'elle les a joints ils continuent ensemble leur route, passent par le canal de Bahama le long de la coste de la Floride, & vont reconnoistre l'isle de Bermude, où ordinairement ils trouvent des avis de l'estat des affaires de l'Europe, & les ordres qu'ils doivent

ſuivre pour eviter les mauvaiſes rencontres, & achever leur voyage en ſureté: quant aux galions du Perou, aprés avoir repris une nouvelle charge à Panama, ils s'en retournent à Lima, prenant diverſes routes à cauſe de la contrarieté du vent qui les retient deux & trois mois à la mer. Eſtant là ils diſtribuent ce qu'ils ont pour le Perou, & le reſte eſt enlevé par les marchands du Chili, qui en échange fourniſſent quantité de marchandiſes de leur pays, qui conſiſtent en cuirs de maroquin, qu'on appelle en langage du pays cordouan, en cordages, chanvres, bray & gouldron, en huiles, olives & amandes, & ſur tout en quantité d'or en ſable, qui ſe tire des rivieres de Copiapo, Coquinbo, Valdivia, & autres qui tombent dans la mer du Sud. A propos de ces marchandiſes du Chili il faut toucher quelque choſe de cette grande province ou royaume. A l'embouchure des rivieres dont je viens de parler, il y a de bons ports & des villes, qui ſont environ de quatre à cinq cens maiſons, & aſſez peuplées. Les plus conſiderables ſur la coſte ſont Valdivia, la Conception, Copiapo, & Coquinbo. Valdivia eſt fortifiée, & il y a garniſon, qui n'eſt ordinairement compoſée que des bannis & malfaicteurs des Indes: les trois autres ſont villes marchandes. Plus avant dans la terre eſt Sant-Iago de Chili, qui eſt la capitale de tout le Chili, où il y a auſſi une forte garniſon, & quelques troupes reglées, à cauſe de la guerre continuelle que les ſauvages nommez Aoucans leur font. Au delà dans les montagnes il y a la petite province de Chicuito, dont les principales places ſont San Juan de la Frontera, & Mendoça, aux environ deſquelles il croiſt force bled & quantité de vignes, qui fourniſſent le pays de Chili & la province de Tucuman juſques à Bonnes-ayres.

Trois ſemaines aprés mon arrivée à Potoſi on fit les réjoüiſſances pour la naiſſance du prince d'Eſpagne, qui durerent quinze jours de ſuite, pendant leſquels le travail ceſſa par toute la ville, dans les minieres & aux environs, & tout le monde, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, ſoit Eſpagnol, étranger, Indien ou ſauvage, ne ſongea qu'à faire quelque choſe d'extraordinaire pour la feſte. Elle commença par une cavalcade que le corregidor, les vingt-quatre magiſtrats de la ville, les autres officiers, les principaux d'entre la nobleſſe, & les notables marchands firent par la ville, reveſtus ſuperbement; tout le reſte du peuple, & particulierement les dames eſtant aux feneſtres, leur jettant quantité d'eaux de ſenteur, force regales de confitures ſeches: les jours ſuivans on fit divers jeux qu'ils appellent les uns *iuegos de toros*, les autres *iuegos de cañas*, pluſieurs ſortes de maſcarades, comedies, balets, muſique de voix & d'inſtrumens, & autres divertiſſemens, qui ſe faiſoient un jour par les gentilshommes, un autre par les bourgeois, tantoſt par les orfevres, tantoſt par ceux qu'ils appellent mineros; d'autres furent faits par les diverſes nations, & d'autres par les Indiens, le tout avec une magnificence & une dépenſe extraordinaire. La réjoüiſſance des Indiens eſt digne d'une remarque particuliere; car outre qu'ils eſtoient reveſtus richement & de differente maniere aſſez bigearre, avec leurs arcs & leurs fleches, ils avoient fait dreſſer en une nuit & une matinée, dans la grande place publique, un jardin en forme de dedale, les parterres ornez de fontaines jailliſſantes, garnis de toutes ſortes d'arbres & de fleurs, pleins d'oiſeaux, & de toutes ſortes d'animaux ſauvages, comme lions, tygres, & d'autre eſpece; au milieu dequoy ils firent mille autres réjouiſſances & ceremonies extraordinaires. La penultieme journée ſurpaſſa toutes les autres, ce fut une courſe de bague, qui ſe fit aux dépens de la ville, avec des machines ſurprenantes. Il parut d'abord un navire tiré par des ſauvages, de grandeur & de port d'environ cent tonneaux, avec ſon artillerie, ſes gens d'equipage leſtement veſtus, ſes ancres, ſes cordages & ſes voiles qui eſtoient enflez par le vent, qui de bonne fortune ſouffloit le long de la ruë par où on le trainoit à la grande place: ſi toſt qu'il y fut arrivé, il ſalua la compagnie par une décharge de tout ſon canon; & en meſme temps un ſeigneur Eſpagnol repreſentant un empereur

d'Orient, qui venoit se conjoüir de la naissance du prince, descendit du vaisseau, suivy de six gentilshommes & d'un train fort leste, qui conduisoit leurs chevaux, sur lesquels estant montez ils allerent tous saluer le president de las Charcas, & luy firent un compliment, pendant lequel leurs chevaux se mirent & se tinrent à genoux, ayant esté instruits à cela : ils furent en suite saluer le corregidor & les juges du camp, de qui ayant eu permission de courre la bague contre les tenans, ils s'en acquitterent tres galamment, & reçurent de fort beaux prix de la main des dames qui les distribuoient. La course de bague estant finie, le vaisseau & quantité de petites barques qu'on amena s'avancerent pour attaquer un grand chaú d'artifice, où l'on feignoit que le protecteur Cromwel, qui estoit alors en guerre avec le Roy Catholique, estoit enfermé, & aprés un assez long combat de feu d'artifice, le feu se prit au vaisseau, aux barques & au chaú, & tout fut consumé. Il fut ensuite distribué & répandu parmy le peuple quantité de pieces d'or & d'argent au nom du Roy Catholique, & il y eut mesme des particuliers qui furent si prodigues, qu'ils jetterent aussi à la populace jusques à deux & trois mille écus d'argent monnoyé. Les réjoüissances se terminerent le lendemain par une procession, qui fut faite de la grande eglise à celle des Recollets, où le saint Sacrement fut porté, accompagné de tout le clergé & de tout le peuple : & comme le chemin de l'une à l'autre eglise avoit esté dépavé à cause des festes precedentes, on le repara pour la procession, de barres d'argent, en sorte que tout le chemin qu'elle fit en estoit couvert. L'autel qui servit de reposoir en l'eglise des Recollets estoit si paré de figures, de vases & de plaques d'or & d'argent, ornées de diamans, de perles & d'autres pierreries, que je ne croy pas qu'il se puisse rien voir de plus riche ; aussi tous les bourgeois y avoient apporté tout ce qu'ils avoient de plus rare. La dépense extraordinaire qui fut faite en cette feste a esté estimée monter à cinq cens mille écus & davantage.

Les divertissemens estant finis, le reste du temps que je demeuray à Potosi fut employé à achever les marchez des marchandises dont j'avois apporté la facture, lesquelles je m'obligeois de faire livrer dans certain temps à Xuxui franches de tous frais de voiture jusques-là. Je pris la plus grande partie de mon payement en argent, sçavoir en patagons, en vaisselle, en barres & en pignas, qui est l'argent vierge, & le surplus en laines de vigognes : & ayant entierement achevé les affaires pour lesquelles j'avois esté envoyé à Potosi, j'en partis pour retourner à Bonnes-Ayres par le mesme chemin par lequel j'estois venu. J'avois fait charger tous mes ballots sur des mules, qui sont les voitures ordinaires pour passer les montagnes qui separent le Perou du Tucuman : mais quand j'eus atteint Xuxui, je jugeay à propos de me servir de la voye des charrettes, qui est bien plus commode, & je continuay ainsi mon voyage. Aprés donc une marche de quatre mois j'arrivay heureusement à la riviere de Lucan, à cinq lieuës de Bonnes-Ayres, où je rencontray Ignatio Maleo, qui estoit venu audevant de moy : il s'estoit rendu là par la riviere dans un petit batteau, dont nous resolûmes de nous servir pour envoyer secretement à nostre vaisseau la plus grande partie de l'argent que j'avois apporté : nous estimâmes qu'il en falloit user ainsi, pour eviter le risque de la confiscation que nous aurions couruë en le faisant passer par Bonnes-Ayres, à cause des defenses qu'il y a contre le transport de l'or & de l'argent, quoiqu'elles ne soient pas toujours fort regulierement observées, les gouverneurs en laissant quelquefois sortir en cachette volontairement, moyennant quelque present, ou en n'y prenant pas garde de si prés.

Je ne dois pas obmettre de dire icy que la raison pour laquelle les Espagnols ne veulent pas permettre le transport & la sortie de l'argent du Perou & des autres provinces voisines par la riviere de la Plate, ny que toutes sortes de vaisseaux y aillent trafiquer sans permission, c'est qu'ils ont consideré que s'ils laissoient le

commerce libre de cette coste-là où le pays est bon & abondant en toutes choses, la terre fertile, l'air fort sain, & les voitures commodes, les marchands qui trafiquent dans le Perou, le Chili & le Tucuman, quitteroient bien-tost la voye des galions, & la route ordinaire par les mers du Nord & du Sud, & par la terre ferme qui est embarassante & incommode, pour prendre le chemin de Bonnes-Ayres; & cela feroit infailliblement deserter la plusptart des villes de la terre ferme, dont l'air est fort mal sain, & où l'on n'a pas si abondamment les choses necessaires & commodes à la vie.

Nostre argent ayant donc esté mis en sureté par la precaution dont nous avions usé, je me rendis à Bonnes-Ayres avec le reste de nos marchandises. Je n'y fus pas plus tost arrivé, que nostre retour pour l'Espagne fut resolu: mais afin que dans la visite qui se devoit faire à l'accoutumée par les officiers royaux sur nostre vaisseau avant la sortie du port, il n'y pust estre rien trouvé qui donnast lieu à aucune confiscation, nous jugeâmes à propos de ne faire embarquer d'abord que les grosses marchandises, sçavoir les laines de vigognes, les cuirs de plusieurs especes, & entre autres seize mille peaux de taureaux, avec quantité d'autres ballots & des coffres appartenans aux passagers qui devoient s'en revenir avec nous, & environ trente mille écus en argent, qui est toute la somme qu'il est permis d'emporter pour subvenir aux besoins qui peuvent arriver dans ce voyage, & pour le payement des equipages. Mais aprés que la visite fut faite, on acheva de charger l'argent que nous avions caché, qui pouvoit monter avec le reste de la charge du vaisseau à la valeur de trois millions de livres.

Nous partimes de Bonnes-Ayres au mois de May 1659. en compagnie d'un vaisseau Hollandois commandé par Isaac de Brac, qui estoit aussi richement chargé: il nous engagea de faire nostre route de concert avec luy, à cause qu'il prenoit l'eau; & le mal ayant augmenté dans la suite du voyage, nous fûmes obligez de relâcher en l'isle de Fernande de Lorona, à trois degrez & demy de la ligne, du costé du Sud. Ce fut un bonheur pour nous aussi-bien que pour l'Hollandois, de nous estre arrestez là; car ayant voulu par precaution faire provision d'eau nouvelle, nous apperçûmes que la plus grande partie de celle que nous avions prise à Bonnes-Ayres s'estoit écoulée, & que de cent bariques que nous en croyions encore avoir, il ne nous en restoit encore que trente; c'est pourquoy bien que l'eau que nous trouvâmes là fust fort fade, & qu'elle eust cette mauvaise qualité, que de donner d'abord un dévoyement à tous ceux qui en buvoient, il en fallut remplir nos bariques. Il arriva un accident assez fâcheux à ceux qui furent employez pour l'aller puiser dans la roche d'où elle sortoit, c'est que s'estant dépouillez & mis presque à nud pour travailler avec plus de commodité, la chaleur du soleil les piqua si fort, qu'elle leur rendit le corps tout rouge, & leur fit venir ensuite de grosses bubes & pustules aux endroits où elle avoit le plus violemment dardé, dont ils furent tres-incommodez, & souffrirent beaucoup durant quinze jours.

Je descendis à terre pour visiter l'isle, qui a bien une lieuë & demy de circuit ou environ, & n'est habitée de personne. Un de nos pilotes me dit que les Hollandois l'avoient occupée pendant qu'ils tenoient Fermanbues au Bresil; & qu'ils y avoient un petit fort, dont il se voyoit encore quelques vestiges; qu'ils y semoient & recueilloient du millet & des feves; & qu'ils y nourrissoient quantité de volailles, de chevres & de pourceaux. Nous y vîmes une grande quantité d'oiseaux, dont il y en avoit quelques-uns bons à manger. Nous demeurâmes là quatre jours; & comme nous vîmes que les Hollandois n'estoient pas encore si-tost en estat de continuer leur route, ayant esté obligez de mettre leurs marchandises à terre, & leur vaisseau sur le costé pour le raccommoder, nous mîmes à la voile; & aprés une assez incommode navigation par les tempestes que nous souffrions, qui nous pousserent tantost vers les costes de la Floride, tantost vers d'autres, nous apperçûmes

enfin celles d'Espagne. Au lieu d'aller à Cadis, dans l'apprehension que nous avions de rencontrer les Anglois qui estoient encore en guerre avec les Espagnols, nous jugeâmes à propos de gagner S. Ander, où nous arrivâmes heureusement environ la my-Aoust. Nous apprîmes à l'abord, que les galions d'Espagne estoient venus mouiller au mesme port à leur retour du Mexique, pour la mesme raison qui nous y avoit amenez, & qu'il n'y avoit que deux jours qu'ils en estoient partis: & comme les officiers du Roy Catholique, qui avoient esté envoyez pour les recevoir, y estoient encore, nous nous avisâmes de traiter avec eux, tant pour sauver l'amende que nous avions encouruë pour n'estre pas retournez au lieu d'où nous estions partis, que pour n'estre pas sujets à la visite; & moyennant 4000. patagons que nous leur donnâmes, nous fûmes quittes & exempts de toute recherche. Nous déchargeâmes donc là nostre argent & nos marchandises, dont partie fut ensuite envoyée à Bilbao, & partie à S. Sebastien, où en peu de temps elles furent vendues & distribuées à plusieurs marchands qui les transporterent en divers endroits pour en faire le debit. Quand nous eûmes achevé la vente de toutes nos marchandises, il fut dressé entre les interessez du vaisseau un estat & compte bien exact de la dépense & du profit qu'ils avoient fait en ce voyage, dont je ne m'amuseray point à faire le détail; je diray seulement pour en donner en gros quelque connoissance, que la dépense consistoit premierement en 250000. écus fournis & employez à l'achat des marchandises dont nostre vaisseau avoit esté chargé à Cadis, & au payement des droits de sortie d'Espagne; 74000. tant de livres pour le fret du vaisseau pendant dix-neuf mois, à raison de 3900. liv. par mois; plus en 43000. tant de livr. pour la paye pendant le mesme temps de 76. matelots tant grands que petits, à raison de dix écus par mois l'un portant l'autre; plus en 30000. écus pour les victuailles pendant le mesme temps, tant pour les gens d'equipage que pour les passagers, desquelles on avoit fait une assez bonne provision, à cause que dans ces longs voyages au delà de la ligne il faut bien nourrir les gens d'equipage, & avoir force confitures, liqueurs & autres regales pour les passagers; plus en 2000. écus pour les droits d'entrée à Bonnes-Ayres, & pour les presens aux officiers du lieu, & en 1000. écus pour les droits de sortie; plus en dépenses, droits & frais des voitures des marchandises depuis Bonnes-Ayres jusques à Potosi, & de Potosi jusques à Bonnes-Ayres, à raison de 20. écus pour quintal ou cent pesant; plus en 4000. écus pour l'exemption de la recherche & de la visite au retour en Espagne; & enfin en quelques autres dépenses tant pour les droits d'entrée des marchandises en Espagne, que pour autres choses non prévuës, lesquelles ne montoient pas à de grandes sommes; c'estoient là à peu prés les principaux articles de la dépense, laquelle payée & defalquée il se trouva de profit 250. pour cent, y compris celuy qu'on avoit fait sur les cuirs, dont on avoit retiré quinze de la piece, qui est le prix ordinaire, quoiqu'elle n'eust coûté qu'un écu de premier achat; ensemble le gain que l'on avoit fait sur les passagers, dont nous avions eu dans nostre bord plus de 50. tant en allant qu'en revenant, ce qui estoit assez considerable; car par exemple un homme seul avec son coffre avoit payé 800. écus, & le reste à proportion pour son passage & pour sa nourriture.

Nous apprîmes à S. Ander, que les vaisseaux Hollandois que nous avions vu à Bonnes-Ayres, estoient arrivez heureusement à Amsterdam; mais que l'ambassadeur d'Espagne ayant sceu qu'ils venoient de la riviere de la Plate, & en avoient rapporté une prodigieuse quantité d'argent & de marchandises tant pour le compte des marchands Hollandois, que pour celuy de plusieurs Espagnols qui avoient profité du retour de ces vaisseaux pour revenir en Europe, & qui faisoient remettre leur argent d'Amsterdam à Cadis & à Seville par lettres de change, outre des marchandises d'Hollande qu'ils y envoyoient, en avoit donné avis au conseil des Indes à Madrit, lequel ayant jugé cet argent & ces effets sujets à confiscation, à cause des

defenses qui sont faites à tous Espagnols de trafiquer sur des vaisseaux étrangers, & de transporter l'argent ailleurs qu'en Espagne, en avoit fait arrester & confisquer la plus grande partie, le reste ayant esté sauvé par l'adresse de quelques marchands qui ne s'estoient pas tant hâtez que les autres; le mesme ambassadeur ayant à cette occasion remontré de quelle consequence il estoit de tolerer la continuation de ce commerce des étrangers dans la riviere de la Plate, & de n'en pas arrester le cours: le Conseil deferant à ses avis fit promptement equipper un vaisseau à S. Sebastien, qu'il fit charger d'armes & d'hommes pour envoyer à Bonnes-Ayres, avec des ordres bien precis tant de se saisir de la personne du gouverneur, qui avoit permis à ces vaisseaux Hollandois l'entrée & le trafic dans le pays, que pour faire une exacte information des habitudes & intelligences que les Hollandois y avoient prises, comme aussi pour y rétablir si-bien les choses, en fortifiant les garnisons, & les armant mieux qu'elles n'avoient encore esté par le passé, afin qu'elles fussent en estat à l'avenir de resister aux étrangers, & de leur empecher la descente & la communication dans le pays. Peu de temps aprés nostre arrivée Ignatio Maleo capitaine de nostre vaisseau reçut ordre de la Cour d'Espagne de se rendre à Madrit, pour informer le Conseil des Indes de l'estat où il avoit vu & laissé les choses à Bonnes-Ayres: il voulut que je l'accompagnasse en ce voyage; ce que je fis. Aussi-tost que nous fûmes arrivez à Madrit, il donna des memoires non seulement de tout ce qu'il avoit observé dans la riviere de la Plate, mais aussi des moyens qu'on pouvoit pratiquer pour faire perdre la pensée aux étrangers d'y aller trafiquer; premierement en entretenant deux bons vaisseaux de guerre dans l'entrée de la riviere, qui pussent disputer & empecher le passage aux navires marchands qui voudroient monter jusqu'à Bonnes-Ayres; en second lieu en y envoyant tous les ans deux navires chargez de toutes les choses dont ceux de ce quartier-là pouroient avoir besoin, afin qu'en estant suffisamment pourvus ils ne songeassent plus à favoriser l'entrée & la descente aux étrangers qui y pouroient aller: il proposa encore de changer la route ordinaire pour les marchandises qu'on envoye au Perou & qu'on en rapporte par la voye des galions, & de l'établir par la riviere de la Plate, d'où il assuroit que les voitures se feroient plus commodément, à meilleur marché, & à moins de risque par terre au Perou, qu'elles ne se peuvent faire par l'autre chemin. Mais de toutes ces propositions le Conseil d'Espagne n'ayant goûté que celle d'envoyer à Bonnes-Ayres deux vaisseaux chargez de marchandises propres pour le pays; & Maleo ayant obtenu que ce seroit luy à qui la permission & la commission en seroit donnée, sur cette assurance nous nous en revinmes en Guipuscoa pour nous disposer à ce voyage, & donner ordre à nos affaires; nous les avançâmes si bien, qu'en peu de temps nous eûmes un vaisseau prest à faire voile, que Maleo avoit fait acheter à Amsterdam, & avoit fait venir au port du passage, chargé en partie de marchandises d'Hollande, avec d'autres qu'on avoit prises à Bayonne, à S. Sebastien & à Bilbas à la grosse avanture, à l'achat desquelles j'avois esté employé, & m'y estois engagé en consequence de la procuration de Maleo.

Dans ces entrefaites & attendant l'expedition de la permission qui avoit esté promise par le Conseil d'Espagne, il se rencontra que le Baron de Vateville estant pressé de passer en Angleterre en qualité d'ambassadeur de la part du Roy Catholique, & ayant ordre de se servir du premier vaisseau qui seroit prest, prit celuy de Maleo, qui ne servit pourtant qu'à conduire son bagage, dautant que le Roy de la grande Bretagne luy envoya dans le mesme temps une fregate, sur laquelle il traversa la mer. Pendant le sejour que Maleo fut obligé de faire en Angleterre, il fit de nouvelles provisions pour son voyage des Indes; & voyant qu'on ne luy envoyoit point la permission, s'avisa de prendre du Baron de Vateville comme capitaine general de la province de Guipuscoa, une commission sous mon nom & sous celuy de Pascoal Hiriatte commandant son vaisseau pour aller en course contre les Portugais sur

la coste du Bresil, afin que cela nous pust servir de pretexte pour pouvoir arriver à la riviere de la Plate. Estant munis de cette expedition nous nous embarquâmes, & ayant relâché au Havre de Grace pour mettre à terre N . . . . qui avoit jugé à propos de retourner à Madrit pour solliciter celle du Conseil d'Espagne pour les deux vaisseaux avec lesquels nous estions convenus qu'ils nous devoient venir joindre à Bonnes-Ayres, nous continuâmes nostre route, & aprés plusieurs traverses nous arrivâmes dans la riviere de la Plate. En y entrant nous rencontrâmes deux vaisseaux Hollandois qui venoient de Bonnes-Ayres, dont les capitaines nous apprirent que l'un d'eux n'avoit jamais pû obtenir permission d'y trafiquer; mais que l'autre estant arrivé le premier, dans une conjoncture où le gouverneur estoit obligé d'envoyer promptement à sa Majesté Catholique une dépêche fort importante concernant le bien de son service, avoit esté si heureux, qu'en luy promettant de se charger de son courrier pour l'Espagne, il avoit trouvé moyen de se défaire de toutes ses marchandises, & de remporter une tres-riche charge, en quoy il disoit bien vray; car ayant eu la prevoyance avant que d'aborder au port, de divertir ses plus riches marchandises, & de les laisser en une isle plus bas, & n'ayant retenu & exposé à la visite que les grosses dont il avoit fait une fausse facture au prix du pays, separée de la generale, il en avoit fait monter la valeur à 270000. écus: il avoit transigé avec le gouverneur, que moyennant l'abandonnement qu'il luy en feroit, celuy-cy luy donneroit 22000. cuirs à un écu la piece, 12000. livres de laine de vigognes à 4. liv. 10. s. la livre, 30000. écus d'argent pour payer son equipage, ce qui avoit esté executé; mais sous le pretexte de ce marché, & pendant qu'on chargeoit les cuirs sur le vaisseau, le capitaine avoit vendu sous main ses plus riches marchandises, & pour cent mille écus qu'elles valoient il en avoit tiré quatre cens mille pour le moins, en quoy le capitaine du vaisseau & le gouverneur avoient fait chacun un grand profit: mais ce gouverneur qui se nommoit Dom Alonzo de Mercado & de Villacorta, homme tout à fait des-interessé & nullement sujet à l'argent, avoit fait connoistre que le profit estoit pour le Roy son maistre, & en effet il luy en donnoit avis par le mesme courrier.

Nous estant separez de ces vaisseaux, nous fûmes mouiller devant Bonnes-Ayres; mais quelques instances & quelques offres que nous pussions faire d'abord & depuis à ce gouverneur, il ne nous voulut jamais accorder la permission de mettre nos marchandises à terre, & d'en faire aucun debit à ceux du lieu, parceque nous n'en avions pas la licence d'Espagne; il consentit seulement que nous allassions de fois à d'autres à la ville pour y prendre les choses necessaires pour nostre subsistance, & des victuailles pour nostre equipage: il observa cette rigueur pendant onze mois, aprés lesquels il survint une occasion qui l'obligea à nous mieux traiter, & à entrer en quelque sorte d'accommodement avec nous. Il y avoit un autre vaisseau Espagnol dans le port, qui estoit celuy qui un an avant nostre arrivée avoit apporté d'Espagne les troupes & les armes pour renforcer les garnisons de Bonnes-Ayres & du Chili, dont j'ay cydevant parlé; il y estoit demeuré depuis ce temps là pour son negoce particulier, mais le capitaine qui le commandoit ne put faire ses affaires si secretement, qu'il ne vinst aux oreilles du gouverneur, qu'il vouloit au prejudice des defenses emporter une grande quantité d'argent; & de fait il surprit une somme de cent quatorze mille écus toute preste à estre enlevée, dont le capitaine n'ayant pu avoir raison, & apprehendant une plus grande avanie, mesme d'estre arresté, mit son vaisseau à la voile pour s'en retourner en Espagne, sans attendre les depêches pour le Roy Catholique, dont le gouverneur le vouloit charger avec l'information qu'il avoit fait faire des intelligences que les Hollandois avoient prises dans le pays, laquelle il desiroit envoyer promptement en Espagne avec quelques personnes qu'il avoit fait arrester,

qui estoient coupables de cette intelligence, entre lesquelles estoit un capitaine nommé Alberto Janson, Hollandois. La fuite de ce vaisseau Espagnol obligea donc le gouverneur de changer de conduite à nostre égard ; & pour faciliter le retour de nostre vaisseau, dont il jugea à propos de se servir faute d'autre, pour porter en Espagne ses depêches & ses prisonniers, il nous permit, quoique tacitement, sous condition que nous nous en chargerions, de faire nos affaires, & d'enlever quatre mille cuirs : mais comme nous avions de grandes habitudes avec les marchands du lieu, nous ménageâmes si bien toutes choses sous la faveur de cette permission, que nous fimes le debit de toutes nos denrées, & remportâmes une riche charge en argent, en cuirs & en autres marchandises, aprés quoy sans perdre temps nous reprîmes le chemin d'Espagne.

A nostre arrivée dans la riviere de la Coruña en Galice nous eûmes avis par des lettres que N... avoit envoyées sur les ports de tous costez, qu'il y avoit ordre du Roy Catholique de nous arrester à nostre retour, à cause que nous avions esté à Bonnes-Ayres sans congé, cela nous fit resoudre (aprés avoir renvoyé au gouverneur de la Coruña par le major de Bonnes-Ayres qui estoit venu sur nostre vaisseau pour les affaires de ce pays-là, les depêches & les prisonniers dont nous estions chargez) de sortir de la riviere, & d'aller à dix lieuës de là à la rade de Barias, où ayant trouvé un petit bâtiment, je fis charger dessus la plus grande partie de ce que j'avois pour mon compte & pour celuy de mes amis. Le gouverneur de la Coruña en estant averty, détacha aprés moy un heu pour m'arrester ; mais j'usay de telle diligence & de telle adresse, que ce heu ne me put jamais joindre ; de maniere que j'aborday heureusement en France au port de Socoa, où je sauvay ainsi le fruit de mes travaux & d'un si long voyage. Le grand vaisseau que j'avois laissé à la rade de Barias n'eut pas un sort si favorable, & fit pour ainsi dire naufrage au port ; car ayant quitté la rade de Barias pour aller promptement à celle de Santonge mettre à couvert toutes les marchandises qu'il avoit au delà des quatre mille cuirs dont il estoit fait mention dans son registre, & ayant commencé d'en faire transporter six mille dans un vaisseau Hollandois qu'il y rencontra, le mauvais temps le contraignit de relâcher au port du passage, où il fut confisqué avec toute sa charge au profit du Roy d'Espagne, sous le pretexte dont il a déja esté parlé, qu'il n'avoit point eu la permission de sa Majesté Catholique pour son voyage.

Pendant que ces choses se passoient, le sergent-major de Bonnes-Ayres arriva à Madrit, & le Roy Catholique ayant fait examiner les depêches dont il estoit porteur, qui touchoient principalement la necessité qu'il y avoit d'envoyer un nouveau secours d'hommes & de munitions de guerre, pour augmenter les garnisons de Bonnes-Ayres & du Chili afin d'assurer davantage le pays contre les entreprises des étrangers, & mesme des sauvages du Chili, fit promptement equiper trois vaisseaux à cet effet, dont la conduite fut donnée à N... : il y fut embarqué quantité de munitions, mais pour le secours d'hommes de guerre, il ne fut que de 300. soldats, dont on fit passer la plus grande partie dans le Chili. On envoya aussi par le mesme vaisseau des jurisconsultes & des gens de droit, pour former un siege de justice ordinaire qu'ils appellent audiance, à Bonnes-Ayres, où il n'y avoit auparavant que quelques officiers pour la decision des affaires courantes, les grandes estant renvoyées pardevant l'audiance établie à Chaquisaca, autrement nommée la Plata, dans la province de los Charcas, à 500. lieuës de Bonnes-Ayres.

N... estant de retour de ce voyage revint à Oyarson dans la province de Guipuscoa son pays natal, d'où m'ayant fait sçavoir de ses nouvelles, nous convînmes d'avoir une entrevuë secrete sur la frontiere, où nous estant trouvez, nous nous rendîmes compte l'un à l'autre de nos communes affaires, & par ce compte il se trouva redevable envers moy d'environ 60000. livres, dont il ne m'a point fait encore raison.

VOYAGE DE LA TERCERE,

FAIT PAR M. LE COMMANDEUR DE CHASTE

Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, & Gouverneur pour sa Majesté de la Ville & Chasteaux de Dieppe & Arques.

LA Reine mere du Roy s'estant resoluë de s'opposer aux efforts que le Roy d'Espagne pretendoit faire aux isles de la Tercere & de Fayal, par le moyen d'une forte armée qu'il avoit de longue main dressée & preparée tant à Lisbonne qu'aux autres ports de son obeïssance, à dessein de reduire lesdites isles sous son authorité, reste du royaume de Portugal, que ledit Roy possedoit il y avoit cinq ou six ans, comme je croy, sous le titre d'un fort & fin voisin. Le seigneur dom Antoine élu Roy dudit royaume aprés la mort de son predecesseur le Roy dom Sebastien, ayant fort long-temps imploré l'aide de ladite Reine à l'extremité de ses affaires, & pour cet effet suivi & sejourné longuement à la cour du Roy de France, sa Majesté luy fit promesse de l'assister pour bonnes considerations, ayant ajoûté foy aux assurances que le Roy dom Antoine luy donnoit, & aux grands sermens qu'il faisoit, que l'isle de la Tercere se pouvoit defendre & conserver avec mille hommes François contre l'armée du Roy d'Espagne, qu'il disoit estre composée de cinq ou six mille hommes pour le plus; & que dans cette isle il y avoit six ou sept mille Portugais de combat, commandez par le Comte de Torrevedres son Vice-Roy, avec cinq cens François, qui s'estoient là arrestez l'année precedente 1582. aprés le combat de monsieur Strossy, commandez par le capitaine Baptiste Italien, & sergent-major, & le capitaine Carles de Bordeaux. Outre cela il disoit que tout le tour de l'isle de la Tercere contenant dix-huit grandes lieuës, il estoit fort difficile de l'aborder, & qu'il n'y avoit que trois endroits où l'on pust faire descente, lesquels estoient fort aisez à fortifier.

Sa Majesté croyant estre veritable ce que le Roy dom Antoine luy disoit, donna la charge au sieur Commandeur de Chaste de neuf compagnies de gens de pied, desquelles & des autres François qui estoient restez dans lesdites isles elle le fit General, & luy commanda de s'aller jetter dans la Tercere pour la defendre & conserver. Aprés que ledit Commandeur eut remercié sa Majesté, il la supplia treshumblement de considerer de quelle importance estoit ce dessein & cet embarquement, lequel il ne rendoit pas considerable pour la perte de sa vie, pourvu qu'il en pust remporter quelque contentement à sa Majesté, ce qu'il jugeoit estre fort difficile, precipitant ce voyage sur les propositions d'un pauvre Roy passionné, & dans le desespoir de pouvoir estre jamais rétably en son royaume de Portugal, duquel il ne restoit que lesdites isles, lesquelles il tâchoit de conserver aux dépens de l'honneur & de la vie d'autruy, & n'avoit mesme aucune experience au fait des armes.

Le Commandeur demanda permission seulement à sa Majesté de s'embarquer dans un petit vaisseau particulierement, & le temps de pouvoir aller reconnoistre la Tercere, pour luy faire un rapport assuré de sa force, & des moyens qu'il pourroit juger estre necessaires pour la pouvoir conserver. Sa Majesté trouva ses propositions fort raisonnables, & accorda la requeste du Commandeur, neanmoins elle retarda tellement son depart, & le remit en si grande longueur, qu'elle fut avertie que l'armée Espagnole s'embarquoit à Lisbonne, & estoit preste de faire voile; ce qui obligea le Commandeur de s'acheminer promptement au Havre de Grace avec ses neuf compagnies par commandement exprés de sa Majesté, pour s'embarquer: ce qu'il fit le 17. jour de May 1583. Ayant demeuré vingt-quatre jours sur mer à cause du calme & des tourmentes, & estant environ à 40. ou 50. lieuës de la Tercere, il envoya une patache de sa flotte, commandée par le sieur de Cusson, pour la reconnoistre, & pour sçavoir si l'Espagnol s'en estoit emparé; & suivant la mesme route, il eut avis certain que cette isle estoit encore en liberté, & arriva le 11. jour de Juin suivant au havre de la Tercere, qui est joignant la cité, qui est un fort grand bourg non fermé. Il fut salué de plusieurs coups de canon & d'arquebuze, & fort honorablement reçu du sieur de Torrevedres Vice-Roy & Portugais, qui fit de grandes demonstrations de joye qu'il avoit de l'arrivée du Commandeur & de ses troupes: le commun peuple Portugais cria à haute voix: *Vive le Roy dom Antoine, le Roy de France, & le sieur Commandeur de Chaste qui nous vient secourir.* A la pluspart des fenestres de la cité les dames paroissoient, & semoient sur sa teste abondance de roses & d'autres fleurs, & venoient luy jetter d'une naffe au visage, en luy disant: *Vous serez arrosé puisque vous estes amy de nostre bon Roy dom Antoine.* Cela dura par toutes les ruës de la cité jusques à ce qu'il fust retiré à son logis. Les pauvres François qui estoient là un an auparavant, estoient si contens de cette vuë, qu'ils en pleuroient de joye, & venoient embrasser les pieds de leurs compagnons & compatriotes; car ils pensoient estre confinez en cette isle, où ils vivoient assez mal, pour l'incommodité qu'il y avoit de toutes choses.

Incontinent aprés cette arrivée il vint avis d'une isle nommée le Pic, de l'armée Espagnole, de laquelle il avoit esté découvert vingt-cinq voiles: tout aussi-tost le Comte de Torrevedres Vice-Roy vint trouver le Commandeur pour sçavoir ce qu'on auroit à faire, & proposer d'envoyer des hommes en l'isle du Fayal où il n'y avoit qu'une compagnie Françoise; dequoy le Commandeur se remit à luy, parce qu'il sçavoit mieux que luy ce que c'estoit de l'isle du Fayal, comme elle estoit fortifiée, quelle descente il y avoit, & le nombre d'hommes qu'il estoit besoin pour la conserver: neanmoins le Commandeur fit entendre que par ses instructions il avoit commandement de faire conserver la Tercere. Surquoy le Comte continuant ses propositions, demanda trois cens hommes pour y envoyer, alleguant la consequence de la perte de l'isle du Fayal, où l'ennemy pouroit loger des galeres; que par ce moyen la Tercere seroit toujours prise. Enfin il fut resolu que le capitaine Carles de Bordeaux s'y en iroit avec quatre compagnies Françoises & une compagnie d'Anglois: il fut aussi resolu de tenir les vaisseaux qu'avoit amené le Commandeur, tant pour se servir des soldats & mariniers, que pour faire une chaine desdits vaisseaux pour traverser le havre dit Angres, ayant reconnu à son arrivée le peu d'hommes qu'il avoit pour conserver ladite isle. Cela fait il pria le Comte d'aller ensemble reconnoistre les descentes, ce qu'il luy accorda, & y allerent accompagnez de quelque nombre de capitaines, où estant arrivez, le Commandeur trouva tout le contraire des propositions que le Roy dom Antoine avoit fait à sa Majesté, sçavoir qu'il n'y avoit que trois descentes, celle d'Angres, de Porto-Indio, & de la Praye; outre lesquelles il en fut trouvé une infinité davantage, où l'on avoit travaillé fort mal à propos, leurs petits retranchemens estant trop avant dans la terre, & de peu de force; ce qui fut cause qu'on separa les hommes pour en mettre à chacune desdites descentes, comme il s'ensuit; à Angres le Capitaine Baptiste avec sa

compagnie qui estoit de 90. hommes, & celle du Capitaine Brevel, qui estoit de 80. hommes, avec quelque nombre de Portugais, & devoit garder les descentes dudit Angres; & depuis le Bresil jusques aux forts S. Antoine & S. Michel, où il y avoit une grande lieuë & demie de long, les capitaines Bazet & Capon avec leurs compagnies qui estoient de cent hommes les deux, & deux compagnies de Portugais; à la Case de Salque, distant du Porto-Indio un quart de lieuë & une montagne entre deux, le capitaine la Valade avec sa compagnie qui estoit de 40. hommes, & une compagnie de Portugais; à Sainte Catherine distant une lieuë de la Case de Salque, & une grande montagne entre deux, le capitaine Bourguignon avec sa compagnie de 50. hommes, & deux compagnies de Portugais; au Port Pescart distant de Sainte Catherine une demie-lieuë, & une autre montagne entre deux, fort fâcheuse, qui empechoit qu'on ne pouvoit ny les voir ny les entendre pour les secourir s'ils en avoient besoin, le capitaine la Grave avec sa compagnie de 60. hommes, & une compagnie de Portugais; à S. Sebastien distant du Port Pescart d'une demie-lieuë, le capitaine Louis avec sa compagnie de 40. hommes, avec une compagnie de Portugais; à Gilles-Fernandez distant de S. Sebastien d'une grande lieuë, & tout de descentes, le capitaine Campagnol avec sa compagnie de 60. hommes, & trois compagnies de Portugais; à Sainte Marguerite distant de Gilles-Fernandez un quart de lieuë, le capitaine Chouin avec 40. hommes, soldats ou matelots, & deux compagnies de Portugais; à Porto-Martin distant de Sainte Marguerite d'un quart de lieuë, le capitaine Campols avec sa compagnie de 80. hommes, & une compagnie de Portugais; à la Praye, qui estoit la descente la plus longue & la plus dangereuse, & où l'on s'attendoit que l'ennemy aborderoit & feroit son effort, distant de Porto-Martin d'une grande lieuë & demie, le Commandeur de Chaste se logea avec les compagnies des Capitaines Laste, Aremissac, la Barre & Lignerol, qui estoient de 100. hommes chacune, & quatre compagnies de Portugais; à Villeneufve distant une grande lieuë & demie de la Praye, le capitaine Lahan Rochelois avec vingt matelots & une compagnie de Portugais; aux quatre rivieres distant de Villeneufve une lieuë & demie, un sergent du capitaine la Barre avec quinze hommes de sa compagnie; au Biscuit distant d'une lieuë des quatre rivieres, & deux descentes à demie-lieuë l'une de l'autre, le capitaine Armand avec sa compagnie de 60. hommes, le Maistre de camp avec sa compagnie de 90. hommes, avec ledit Comte & mille Portugais qui devoient suivre l'armée aux vignes, qui estoit la Praye & Port-Indio, & le Capitaine Pomyne avec sa compagnie de 35. hommes. Il fut ordonné qu'on separeroit les matelots comme il seroit de besoin, & que 60. des meilleurs chevaux de l'isle se rendroient à la Praye vers le Commandeur pour sçavoir ceux qui seroient attaquez les premiers, & qu'on envoyeroit la patache du Comte prendre langue à l'isle de S. Michel tenuë par l'Espagnol; laquelle estant de retour, on fut averty que quinze ou seize grands voiles de leur armée avoient esté découverts; en mesme temps il arriva une des voiles de la flotte du Commandeur, que le mauvais temps avoit tenuë sur la mer. Aprés estre arrivée, tous les capitaines des navires vinrent prier le Commandeur de leur donner congé pour s'en retourner en France, puisque toute sa flotte estoit venuë. Cela se fit en la presence du Comte, qui remontra au Commandeur que les forces qu'il avoit amenées à la Tercere n'estoient pas suffisantes pour la conserver, & qu'il protestoit contre luy s'il donnoit congé aux capitaines de navires, ayant découvert beaucoup de descentes, desquelles il n'avoit point fait d'estat, & l'on n'avoit eu ny le moyen ny le loisir de les fortifier à cause que l'armée Espagnole s'approchoit. Le Commandeur ayant entendu ces remontrances, il ne voulut pas accorder le congé aux capitaines de navires, mais il leur fit commandement de demeurer, & de faire mettre leurs gens à terre, lesquels aprés avoir beaucoup contesté, promirent d'obeir; au contraire le lendemain une heure aprés midy les vaisseaux du Capitaine la Haye, la Roberge de Monsieur de Sarlobret, le navire de Poupierre, & un autre

nommé le Roy, firent voile, & s'en allerent sans congé: le Commandeur les suivit avec une patache à huit ou dix lieuës sur mer, & leur fit encore commandement de par le Roy & sur peine de leur vie de s'en retourner dans l'isle pour la necessité qu'il en avoit, & qui estoit importante au service de sa Majesté; ils se mirent en armes, & répondirent au Commandeur qu'ils n'en feroient rien, & qu'ils ne se vouloient pas perdre comme luy & tous ceux qui l'accompagnoient, & que sans doute tous ceux qui estoient dans la Tercere auroient la gorge coupée dans dix jours, mesme que les Portugais trahiroient les François: ils le prierent de se retirer sans plus user de commandement; ce qu'il fit, n'ayant pas moyen d'user de force.

Estant de retour il envoya une autre patache sur mer pour prendre langue, qui découvrit toute l'armée à la voile, s'acheminant à la Tercere; dequoy estant averty, le Comte vint trouver à la Praye le Commandeur, & l'assura que l'armée Espagnole estoit de quarante grands vaisseaux, doux galeres, deux galeasses, & le reste en petits vaisseaux ou pataches, faisant nombre de cent voiles. Aussi-tost le Commandeur alla reconnoistre les forts qui estoient le long de la Praye, & voir s'ils estoient munis ainsi qu'il avoit esté ordonné; lors il entendit les sentinelles qui donnoient l'allarme des montagnes, à son de cloche, de l'armée qu'il découvroient. Estant de retour à la Praye on luy dit que le Comte s'estoit retiré à Angres, où estoit son quartier, entendant l'allarme.

Le lendemain matin, qui fut le 23. Juillet, toute l'armée parut à une lieuë de terre au devant de la Praye, qui s'approchant toujours, alloit le long de la coste de l'isle. Le Commandeur les suivit jusques à Sainte Marguerite, où ils donnerent fond, & tenoit un quart de lieuë de long: avant que les galeres donnassent fond comme leur admiral, elles approcherent une descente de fort prest, où il n'y avoit que des Portugais, qui leur firent tirer quelques volées de canon. Le Commandeur du Mayet estant prest de là avec quelque nombre de soldats François, s'avança, & en mesme temps qu'il y fut arrivé, les galeres se retirerent, & on mit à la descente le capitaine Pomynet auec sa compagnie qui estoit de trente hommes.

Le dimanche suivant à la pointe du jour les galeres vinrent à la Praye, fort prest de terre, & tirerent force canonades & arquebuzades aux tranchées, & envoyerent un batteau pour reconnoistre les descentes; ce qu'ils firent de fort prés, dautant qu'il ne faisoit point de lune: le soleil levé elles se retirent à l'armée, & l'apresdinée elles furent encore le long de la coste reconnoistre toutes les descentes, & tirerent quelque coups de canon aux endroits où ils virent du monde. Le Maistre de camp se vint loger avec sa compagnie aux descentes qui estoient entre Gilles-Fernandez & le Port-Pescart. Sur les deux heures aprés midy il fut envoyé de l'armée une barque qui portoit une enseigne blanche, & venoit en terre au quartier où estoit le Commandeur du Mayet, lequel luy fit tirer trois ou quatre coups de canon, afin qu'elle ne reconnust pas la descente, ce qui fit retirer cette barque. Le Commandeur de Chaste qui n'avoit point encore vû paroistre le Comte, luy envoya dire qu'il trouvoit fort étrange qu'il ne venoit point à l'armée, & que les Portugais & les François en avoient fort mauvaise opinion, & qu'il le prioit d'y venir, & de luy envoyer la cavallerie qui estoit ordonnée à la Praye, & aussi un autre capitaine que celuy qui commandoit aux Portugais, parcequ'ils ne se confioient point en luy, & le tenoient pour traistre ou poltron par les demonstrations qu'il en faisoit: neanmoins qu'il donnast ordre que les soldats eussent du pain; car depuis que l'armée avoit paru il y en avoit eu si peu, qu'ils estoient affamez.

Le lendemain qui estoit lundy, toutes les galeres vinrent avant le jour à la Praye, & tirerent grand nombre de coups de canon & d'arquebuze, & une heure aprés soleil levé s'en retournerent, & tout le jour furent le long de la coste pour reconnoître de plus prés; le Commandeur les suivit jusques à l'armée, & rencontra en chemin dom Jean de Castres Portugais, que le Comte luy envoyoit pour commander à la Praye, qui luy donna une lettre de la part du Comte, qu'il avoit reçuë du Mar-

quis de Sainte Croix General de l'armée Espagnole, par deux Portugais de la Tercere qu'il tenoit prisonniers, qu'il luy avoit envoyez à la nage, la lettre attachée au col de l'un des deux avec un cordon, voyant qu'on ne vouloit pas permettre que la barque approchast pour parlementer. Le Marquis par cette lettre persuadoit le Comte à rendre l'isle au Roy d'Espagne à qui il disoit qu'elle appartenoit, & l'assuroit sur son honneur, du pardon que sa Majesté luy faisoit de sa desobeïssance passée, nonobstant laquelle sa femme & ses enfans qui estoient prisonniers à Madrit en Espagne, luy seroient delivrez & remis avec luy en paisible jouissance de ses biens; & que sa Majesté l'honoreroit de belles charges & moyens: Pour le regard des François qui estoient dans l'isle, qu'elle leur pardonnoit aussi, sçachant bien que de tout temps ils avoient couru la fortune aux lieux où les plus belles occasions s'estoient presentées; & qu'il avoit commandement de sa Majesté de leur faire faire montre pour trois mois, & de leur donner passage pour s'en retourner en France avec les navires qui les avoient amenez: & bien qu'il ne doutast nullement de la prise de ladite isle, neanmoins pour faire paroistre que son maistre estoit un prince doux & benin, il faisoit de sa part ces offres & honnestes presentations la force en main.

Aussitost que le Commandeur eut entendu le sujet de sa lettre, il la rompit sans la communiquer à personne, & sur le tard le Comte le vint trouver à la Praye avec sa cavallerie, & luy promit de luy envoyer soixante chevaux sur le soir, ce qu'il ne fit pas: & en s'en retournant à son quartier il passa par celuy du Maistre de camp & du Commandeur du Mayet, qui luy dit que son opinion estoit, que l'ennemy se disposoit à donner le lendemain à Porto-Indio, ou à S. Catherine, où il n'avoit pas assez de gens pour empecher la descente, & pria le Comte de luy envoyer les matelots François qui estoient à Angres, pour les y mettre, ce qu'il promit de faire, & assura le Maistre de camp & le Commandeur du Mayet qu'il s'y trouveroit avec quatre mille hommes: mais au contraire ayant trouvé les matelots en chemin, il les ramena à Angres, & on n'eut point de nouvelles de luy jusques au lendemain aprés midy jour du combat. Le soir mesme le Maistre de camp & du Mayet commanderent au capitaine Baptiste d'envoyer sa compagnie coucher à une montagne qui estoit entre Sainte Catherine & Porto-Indio, pour secourir l'un ou l'autre s'il en estoit de besoin; ce qu'il ne fit point, mais alla coucher à S. Sebastien, distant de là d'une lieuë.

Le lendemain qui estoit le mardy, une heure devant le jour, trois galeres de l'armée Espagnole vinrent à la Praye, & tirerent quelques coups de canon sur un corps de garde où ils voyoient du feu: cependant les autres galeres avec quinze ou vingt grands batteaux à chacune vinrent donner à la descente de Sainte Catherine, où estoit le capitaine Bourguignon & deux compagnies de Portugais qui s'enfuirent sans avoir tiré aucun coup d'arquebuze, à la premiere volée de canon des galeres, de sorte que ledit Bourguignon demeura avec 50. soldats François qu'il avoit à sa compagnie, lequel combattit vaillamment, & y mourut avec 35. de ses hommes, ayant fort bien defendu la descente, son Lieutenant & son Enseigne ayant esté blessez & ses quinze soldats qui luy restoient des 50. L'Espagnol jetta tout d'un coup six mille hommes à terre, & le reste de l'armée suivit à la file jusques au nombre de quinze mille hommes de combat, desquels l'ordonnance estoit si belle, qu'on les voyoit mettre en bataille comme ils prenoient terre, chacun sçachant le rang qu'il devoit tenir. Du Mayet y arriva, & le capitaine la Grave, & bien-tost aprés le Maistre de camp, & commencerent l'escarmouche, lesquels furent contraints de se retirer faute d'hommes. Aussi-tost que le jour parut le Commandeur de Chaste fit commandement au capitaine la Barre de s'avancer vers l'armée, se doutant qu'elle faisoit descente, & à l'instant il entendit quelques canonades du costé de Sainte Catherine, ce qui fut cause qu'il s'y achemina avec ses compagnies, les faisant marcher l'une à la vuë de l'autre, & alla toujours en cet ordre le long de la marine, le plus

viste qu'il pouvoit, & jusqu'au lieu où donnoit l'ennemy, afin que s'il estoit repoussé il ne vinst aborder quelque autre descente avec ses galeres. Il fut averty à la teste de ses compagnies par un homme de cheval qu'il avoit envoyé, que toute l'armée estoit à terre, & qu'à un petit village fort proche d'elle sept ou huit cens mousquetaires & arquebuziers s'y avançoient pour gagner une fontaine, lesquels le Commandeur se delibera de charger, les ayant découvert, ce qu'il fit & de telle furie avec quatre cens hommes qu'il pouvoit avoir, qu'il les repoussa & mena battant jusques à une petite montagne au pied de laquelle estoit l'armée en bataille. Il fut tué à coups d'epée & d'allebarde plus de quatre cens Espagnols; & le Maistre de camp & du Mayet s'estant ralliez avec le Commandeur, la montagne fut fort disputée, gagnée & perduë d'un costé & d'autre par quatre ou cinq fois, & le Commandeur l'ayant quittée à la derniere fois, à cause de l'inegale partie, n'ayant au plus que cinq cens François, desquels il en estoit déja mort ou blessé quelque nombre: les autres voyant l'échet perdoient courage, mesme qu'ils avoient si mal vêcu depuis que l'armée avoit paru, ou harassez du chemin qu'ils avoient fait de vitesse avec le Commandeur pour se trouver à la descente, estant venus d'une, deux & trois lieuës de là, faisant une extreme chaleur en l'isle, en sorte qu'ils tomboient comme morts; le Commandeur se resolut de regagner ladite montagne, & dressa un bataillon du reste d'hommes qu'il avoit, l'attaqua, & la fit quitter à l'Espagnol, se deliberant mourir plutost, que de perdre plus un seul pied de terre, estant les honnestes hommes jaloux, voyant leurs compagnons & amis tomber à leurs pieds, de n'avoir pas payé de mesme qu'eux le tribut de nature, s'assurant bien qu'il falloit en faire autant, mesme se voyant abandonnez des Portugais, qui estoit la plus grande force, sans l'aide desquels le Commandeur garda ladite montagne jusques à la nuit. On peut juger par là si les François eussent eu le mesme avantage sur leur ennemy qu'il avoit sur eux, s'ils eussent esté chassez d'autre façon. Je ne veux pas dire pourtant, que l'armée Espagnole ne fust composée de plusieurs honnestes hommes & vieux soldats, mais à la verité ils sont fort sages & avisez en leurs affaires, & reconnoissant le naturel du François, qui charge le premier, fort ou foible, ils laisserent passer cette fumée, laquelle ils ne purent eviter sans grande perte des leurs.

Sur le soir & aprés tous ces combats le Comte arriva avec mille Portugais & trois ou quatre cens vaches, & assura le Commandeur que les Portugais vouloient combattre avec elles, & que cela profiteroit, dautant qu'il y avoit quelque temps que l'Espagnol fit descente de cinq ou six cens hommes dans l'isle, qui furent deffaits par la furie des vaches, qu'on avoit échauffées avec des aiguillons. Le Commandeur luy remontra qu'un tel combat n'estoit pas honorable, & qu'il n'appartenoit qu'à des gens rustiques & villains, mesme qu'elles pouroient autant nuire qu'aider si elles s'attaquoient à eux devant qu'à leur ennemy, & qu'il eust beaucoup mieux valu pour sa reputation qu'il se fust trouvé à la descente & au combat comme il avoit promis, & où son devoir le convioit, que d'inventer des vaches: qu'il estoit cause de la perte de l'isle & des François, mais puisque la faute estoit faite, il ne prevoyoit point d'autre remede, que de faire une mort honorable ensemble, plutost que de souffrir la cruauté dont l'Espagnol avoit accoustumé d'user, mesme depuis quelque temps à l'endroit des François tant à la Floride, au voyage & combat du seigneur Stro[illegible]ty, que autres lieux, où ils avoient manqué de foy promise, & fait executer plusieurs gentilshommes & soldats François par les mains d'un bourreau. Le Comte atteint de poltronerie répondit qu'il avoit tort, mais qu'il ne pouvoit aller au combat, dequoy il supplioit le Commandeur de l'excuser, disant que Dieu luy avoit osté la force & l'entendement; mais l'assura d'y faire aller tous les Portugais qu'il avoit amenez avec luy, & qu'ils mourroient avec luy, & que cependant il ordonneroit aux affaires où il estoit plus propre qu'au combat. Ce que voyant le Commandeur, il se resolut de retourner au combat, & rassembla le reste de ses hommes.

Estant prés de l'ennemy pour le combattre le jour commença à faillir, le Comte luy manda qu'à cette occasion il falloit remettre la partie au lendemain, & que la nuit luy feroit du tort & à ses gens : aussi tost le Commandeur alla trouver tous les Portugais qui faisoient semblant de vouloir combattre, & les pria de ne bouger de leurs rangs jusques au lendemain matin auquel le combat estoit remis, ce qu'ils promirent de faire ; cependant il alla regarder ceux qui estoient morts & blessez des siens.

Chefs morts.

Le capitaine Bourguignon, le capitaine Armissac, le capitaine Espalingues, le lieutenant & enseigne du Maistre de camp, le lieutenant du capitaine Campagnol, l'enseigne du capitaine la Grave, l'enseigne du capitaine la Valade, l'enseigne du capitaine Baptiste.

Chefs blessez.

Le commandeur du Mayet, le capitaine Brevet, le capitaine Laste, le capitaine de la Barre, le capitaine Louis, l'enseigne du capitaine Campagnol, le lieutenant & enseigne du capitaine Bourguignon, l'enseigne du capitaine la Barre, le lieutenant & l'enseigne du capitaine Loys.

Volontaires morts.

Messieurs de Montmurat, Mollin, & Besses.

Gentilshommes volontaires blessez.

Cusson, Mailhames, Favet, Nivaudieres, Incantz, Villaubes, Tascort & Miremont, avec plusieurs soldats morts & blessez.

Le Commandeur demeura campé fort proche de l'armée Espagnole jusques à une heure de nuit, dans lequel temps il fut averty par le Comte, que les Portugais avoient rompu leur bataillon, & s'en estoient fuis dans les montagnes, & qu'il avisast de necessité à ce qu'il avoit à faire. Le Commandeur luy en demanda son avis, qui fut de se retirer à une montagne, par le moyen de laquelle, disoit-il, on tiendroit une grande partie de l'isle, & on pouroit y faire porter quelques vivres & munitions, & y amener quelques pieces de canon. Le Commandeur luy répondit, qu'il en communiqueroit avec ses compagnons. Il les assembla aussi-tost, mais la pluspart furent d'opinion d'aller plutost se jetter dans les forteresses d'Angres, & y mettre les vivres qui estoient en trois vaisseaux François au havre joignant lesdites forteresses. Il en avertit le Comte, qui ne trouva pas bon cet avis, alleguant qu'il ne pouroit pas deux cens hommes dans ces forteresses, & que dans vingt-quatre heures on y seroit forcé & foudroyé à coups de canon, & qu'il se tenoit à sa premiere opinion d'aller à la montagne. Il fit par là encore connoistre la méfiance qu'il avoit toujours euë contre les François, & de la crainte qu'ils ne s'emparassent des forteresses ; ce qu'il confessa à sa mort, comme je diray cy-aprés.

Le Commandeur estant resolu de s'en aller ensemble avec le Comte à la montagne, il fit partir ses troupes environ une heure aprés minuit, & s'acheminant il demanda où estoit le Comte, qui ne se trouva point, & s'en estoit allé sans laisser ny garde ny rendez-vous. Le Commandeur ne laissa pas pour cela de s'avancer vers la montagne, pour voir s'il se pouroit rallier avec luy, & aviser à ce qu'il avoit proposé. Il se trouva à une heure de jour à un village qu'on appelle Nostre-Dame dague de loup, où il fut averty que le Comte s'estoit embarqué dans deux batteaux, & s'estoit enfuy : cela fit resoudre le Commandeur à sa premiere proposition, qui estoit de s'aller jetter dans les forteresses d'Angres. Estant bien prés de là, il les envoya reconnoistre par un homme de cheval, qui rapporta que l'ennemy s'en estoit saisi, & que les Portugais leur avoient porté les clefs dans leur camp le soir auparavant : ce qu'il avoit sceu d'un Negre qui avoit échapé des mains de l'Espagnol, & qui s'enfuyoit aux montagnes. Le Commandeur se voyant trompé par le Comte & par les Portugais, desquels il n'y en avoit pas eu cinquante qui eussent combattu, ne servans que d'effroy aux soldats François, il delibera de s'en retour-

ner au village de Nostre-Dame dague de loup, pour s'y retrancher & tenir le plus qu'il pouroit avec ses troupes. Incontinent qu'il y fut, il fit travailler aux barrieres & retranchemens, & assigna un lieu à ses capitaines, où environ les onze heures du soir tous les soldats s'assemblerent, & commencerent à faire rumeur & crier tout haut, *Armes, armes, il faut tuer nostre General & massacrer ses Capitaines, parce qu'ils se veulent sauver & nous laisser pour gages :* & élurent un chef pour les mener au Marquis de Sainte Croix avec les enseignes, se voulant rendre à sa mercy. Le Commandeur voyant cela sortit de son logis, & entra dans le corps de garde où les soldats estoient assemblez, & leur demanda le sujet de cette allarme. Ils luy dirent qu'ils sçavoient bien qu'il se vouloit sauver avec ses capitaines ; ce qu'il leur nia ; & répondit que s'il eust eu cette volonté, il l'eust fait le jour du combat qu'il en avoit le moyen, & qu'il en fut sollicité par les capitaines Rosset, Chauvin & Girard mariniers, qui ne manquoient pas alors de barques ny de batteaux ; qu'ils leur demandassent la réponse qu'il leur fit, qui estoit qu'il aimeroit mieux s'estre donné de son épée dans le cœur, que de commettre une si mechante action ; qu'il vouloit vivre & mourir avec ses compagnons : ce que les capitaines mariniers assurerent tout haut. *Mais je voy bien*, dit le Commandeur, *que ce sont quelques poltrons qui tiennent cette invention pour nous faire tous perdre, & faire plutost election de vivre miserablement en des galeres, qui est la plus grande courtoisie qu'on peut esperer de l'Espagnol, que de mourir honorablement.* Et pour les assurer davantage il leur jura qu'il perdroit la vie, ou qu'il les mettroit en liberté, & qu'il sortiroit le dernier de l'isle. Le Commandeur pensant les avoir contentez de raisons, se retira en son logis, d'où peu d'heures aprés il entendit une autre semblable allarme, qu'ils avoient élu pour leur chef un sergent du capitaine Armissac, & qu'on crioit tout haut, *Tuons, tuons ces capitaines, je vay commencer par le mien ;* & à l'heure mesme tourna la pointe de son hallebarde vers le capitaine Cusson, qui luy remontra la consequence de cette allarme : mais le Commandeur fit pendre ce sergent dans son vaisseau à son retour de la Tercere, n'ayant pas moyen pour lors d'administrer la justice, parce que la plus grande force estoit les poltrons & les mutins, la pluspart des gens de bien estant morts, blessez, ou malades : neantmoins il sortit encore de son logis, & leur remontra le tort qu'ils se faisoient de se perdre si mechamment, & de croire qu'il se voulust sauver, action trop detestable aux personnes qui aiment l'honneur, & en fin qu'il n'avoit pas moyen d'executer, quand il seroit si mechant d'en avoir la volonté ; mais pour les oster entierement de ce doute, il leur dit que quarante ou cinquante vinssent faire la garde la nuit à son logis, où il estoit avec sept ou huit de sa maison blessez. Ce qu'ils firent, & le jour venu ils s'en allerent trouver le capitaine Capon Italien, & par importunité l'envoyerent au Commandeur leur General pour le prier d'envoyer traiter de composition avec le Marquis de Sainte Croix, & au cas qu'il n'y voulust entendre, ils promettoient unanimement de mourir à ses pieds, & de ne donner plus d'allarmes. Ce qu'ayant entendu le Commandeur par ledit Capon, il luy répondit qu'il n'avoit pas envie de prendre la loy de telles gens, & qu'il sçavoit bien ce qu'il avoit à faire ; mais il luy commanda de les faire assembler : ce qu'ayant fait il leur dit pour la troisieme fois : *Compagnons, je suis fort marry que portans ce nom de François vous en ayez si peu fait de cas, & par consequent de l'honneur, que vous vous soyez oubliez à tant de lascheté que vos comportemens en témoignent ; & pour y mettre fin, ne pouvant plus supporter vos insolences, je suis resolu, quoy qu'il en arrive, de bien chastier le premier qui recommencera ces emotions, & tirer à part les gens de bien,* ausquels il promettoit sur sa vie & sur son honneur de ne les abandonner nullement, & de mourir avec eux, & qu'il estoit content que ceux qui n'avoient pas le courage de le suivre au combat, se declarassent, qu'il les licencioit pour s'en aller où bon leur sembleroit. Alors ils luy promirent tout haut de ne plus luy donner sujet de se fâcher, & d'obeïr à ses commandemens.

Environ la minuit, ce jour mesme qui estoit le jeudy, on avertit le Commandeur,

deur, qu'il estoit arrivé un soldat Espagnol à la premiere barriere du village, qui luy apportoit une lettre de la part de dom Pedre de Padilhe, & dom Augostino Inique Mestres de camp en l'armée Espagnole, laquelle il envoya querir à la barriere, sans vouloir parler à l'Espagnol. Le sujet de cette lettre estoit que lesdits de Padilhe & Inique estant assurez de la necessité qu'avoit le Commandeur, & la risque qu'il couroit de sa vie, ils avoient prié le Marquis de Sainte Croix leur General de la luy sauver, ce qu'il leur avoit promis; & comme ils luy estoient amis, & qu'ils avoient reconnu sa valeur & des siens le jour du combat, ils luy en donnoient ce mot d'avis, afin qu'il pensast à ne refuser cette courtoisie. Le Commandeur leur fit réponse de bouche, laquelle il envoya à ce soldat Espagnol en la barriere par l'un de ses Capitaines, par laquelle il remercioit bien fort ces Messieurs qui craignoient plus la perte de sa vie que luy mesme, & qu'elle n'estoit pas en si grand hazard qu'ils pensoient; & quand il la perdroit & sa compagnie pour le service du Roy son maistre, il la tiendroit bien employée, mais que ce ne seroit sans leur vendre bien cher. Et bien que le Commandeur se vist affligé de beaucoup de necessité pour n'avoir pas dequoy vivre que par le moyen de l'eau qui couloit le long d'un ruisseau au travers du village, & de méchantes poires vertes, dequoy ils avoient déja vêcu huit ou neuf jours, fort peu de munitions de guerre, & peu de soldats qui eussent volonté de pâtir davantage avec luy & ses Capitaines, une bonne partie des bons estans morts, blessez ou malades; pour cela il ne voulut entendre à aucune composition, sans auparavant avoir averty par lettres les principaux capitaines Portugais qui estoient aux montagnes, & sçu d'eux si depuis la faute qu'ils avoient faite de l'avoir abandonné au combat, estant venu exposer sa vie & ses compagnons pour conserver la leur, leurs biens, & leur libertez, le courage ne leur seroit point augmenté; & si cela estoit, & s'ils prenoient volonté de se joindre à luy avec leurs forces & leurs munitions, qu'il estoit tout prest de retourner combattre leur ennemy, duquel ils pouvoient esperer aussi peu de courtoisie que les François; & quoiqu'il fust convié à composition, qu'il n'y entendroit jamais, s'ils prenoient resolution de faire ensemble une mort honorable.

Au lieu de faire réponse au Commandeur, ils envoyerent ses lettres au Marquis de Sainte Croix, auquel un nommé Francesco Diez, l'un des principaux capitaines Portugais, luy récrivit, qu'il estoit tres-humble serviteur & sujet du Roy Philippe, & s'il ne l'avoit esté par le passé, c'estoit faute de n'avoir eu connoissance du droit qu'il avoit en ce royaume de Portugal; mais que s'il avoit pour agreable son service, qu'il le viendroit trouver avec les Portugais, & s'employeroit à la mort des François, qui le persuadoient de se joindre avec eux au combat; qu'il luy promettoit de luy rendre prisonnier le Comte de Torrevedres qui rouloit la montagne, dautant qu'on luy avoit rompu son bâteau en se voulant sauver. En mesme temps le Commandeur eut une seconde lettre de dom Petre de Padilhe & d'Inique, par laquelle ils se plaignoient que le Commandeur ne leur avoit fait réponse par écrit, & trouvoient fort étrange la resolution qu'il avoit prise de perdre sa vie si mal à propos, mesme que n'ayant aucun moyen de servir son maistre en cette perte, il n'aquereroit pas beaucoup d'honneur; qu'ils estoient extrêmement fâchez de sa fortune, connoissans son merite; toutefois que s'il vouloit penser à luy, comme ils l'en prioient, avant que l'armée partist pour le venir défaire, le Marquis en ayant fait commandement, qu'il pouroit envoyer quelque honneste homme des siens traiter de composition. Le Commandeur par sa réponse leur fit encore paroistre que sa resolution estoit augmentée, les priant de ne se plus donner tant de peine en leurs persuasions, & qu'il n'y vouloit entendre, & lors qu'on le viendroit assaillir & ses compagnons, qu'ils feroient autrement sentir qu'ils n'avoient fait la valeur des François, & comme librement ils se disposoient à la mort, laquelle il n'attendroit pas sans faire quelque bon service à sadite Majesté, quelque avertissement contraire qu'ils en eussent. C'estoit comme on dit communément, bonne mine & mauvais jeu. Cependant le Com-

mandeur fut averty que le Comte estoit par la montagne, à qui on avoit rompu son bâteau en se voulant sauver, & que les Portugais le cherchoient pour le faire mourir, à cause qu'il leur avoit fait perdre le courage, & avoit abandonné les François au besoin: il luy manda s'il avoit moyen de le secourir de pain & de quelques munitions de guerre; & bien que les Portugais ne voulussent entendre à venir à luy pour aller au combat, qu'il vouloit mourir avec ses compagnons, plûtost que de composer avec l'Espagnol, duquel il n'esperoit que cruauté. Par sa réponse le Comte prioit le Commandeur qu'il parlast à luy, & que s'y acheminant il ne souffrist pas que les soldats François luy fissent déplaisir pour ses mauvais déportemens qu'il déploroit grandement: ce que le Commandeur luy promit, bien qu'il eust plus de sujet de luy faire mal que de le recevoir. Comme il arrivoit, & passant parmy les François, ils crioient tout haut, *Le voila le poltron qui nous a abandonné, & qui est cause de nostre malheur, tuons, tuons-le.* Lors le Comte pleurant à chaudes larmes, tout honteux de sa faute leur disoit: *François mes freres & amis, vous avez sujet de m'oster la vie, mais auparavant je vous supplie à l'honneur de Dieu de me pardonner.* Le Commandeur entendant cette exclamation de son logis qui estoit là auprés, sortit, & ému de pitié de voir un Vice-Roy le genouil en terre requerant la vie aux François, il leur commanda de se taire, & ne proferer aucune parole qui luy donnast du déplaisir. J'assure avec verité qu'il n'y avoit honneste homme là present, quelque affliction qu'il eust eu à son occasion, que le voyant en cet estat, il n'en eust eu de la pitié, tout lâche de courage qu'il se fust montré auparavant. Il assura au Commandeur qu'il n'avoit pas moyen de l'aider d'aucuns vivres ny munitions de guerre; qu'il avoit passé six jours sans manger pain, & abandonné de tous ses gens, mais que s'il pouvoit faire quelque composition, qu'il feroit fort bien, estant reduit à cette extremité; que si cela estoit, qu'il le supplioit tres humblement de l'y comprendre, & luy sauver la vie. Le Commandeur luy répondit, *Ce ne me seroit que double mal, de vous ramentevoir, veu le peu d'occasion que vous m'en avez donné; toutefois s'il se peut je le feray.*

A l'heure mesme une partie de ses Capitaines luy donnerent avis que soixante de ces poltrons, qui faisoient la rumeur, s'estoient allez rendre au Marquis de sainte Croix, & que le reste se disposoit d'en faire de mesme, & jettoient leurs harquebusses & corselets derriere les murailles, rompoient leurs épées, donnoient tout haut au diable le pere & la mere qui les avoient engendrez pour souffrir tant de mal, & crioient; *Allons, allons aux galeres, vaut-il pas mieux cela, que d'estre pendus ou tuez? nous sommes perdus, & nostre General refuse nostre vie quand on nous la veut donner.* Les pauvres blessez entendans les allarmes de ces poltrons, & prevoyans que leur lâcheté ameneroit une miserable fin aux gens de bien, ils perdirent toute esperance, & entendans crier de tous costez, *Arme, arme, voicy l'ennemy*, ils regardoient ceux qui passoient auprés d'eux, lesquels estoient leurs compagnons, & ne pouvant se remuer disoient, *Helas n'y a t'il pas quelqu'un de vous autres qui vueille mettre fin à nos peines par le moyen d'une arquebuzade à chacun, & ne souffrez point que la cruauté Espagnole y fasse son effort* Le Commandeur voyant cela, & le peu d'esperance qu'il avoit de secours, & qu'une partie de ses gens s'estoient déja rendus, & donné avertissement de sa necessité, la plus grande partie du reste estoient prests d'en faire de mesme, les uns qui se mouroient de soif & de faim, & les blessez à faute d'estre pensez, aucuns de leurs Chirurgiens s'en estant allez à l'ennemy, les autres avoient perdu leurs onguens; il assembla ses capitaines, desquels il fut prié d'entendre à composition, & de vouloir conserver ce qu'il voyoit perdre d'heure en heure sans effet, qui estoit leurs vies; ce qu'estant resolu entr'eux, & aussi que par un particulier amy Chevalier de Malthe qui estoit en l'armée, le Commandeur fut averty que l'armée se mettoit en bataille pour le venir forcer, & le prioit encore d'avoir pitié de luy, & d'envoyer promptement un homme pour traiter de composition, ils firent élection pour cet effet du Commandeur du Mayet, qui s'y estant acheminé,

leur fit des demandes aussi avantageuses, comme s'ils eussent esté d'égale partie; il fut renvoyé des Espagnols avec risée de sa demande, sans luy faire aucune réponse, sinon que c'estoit une grande folie & temerité aux François qui ne peuvent quitter leurs vies ailleurs qu'entre leurs mains; & qu'au lieu de s'humilier pour la demander, ou se rendre à discretion, ils faisoient les plus forts & les plus mauvais. Ils firent commandement au Commandeur du Mayet de se retirer promptement, & qu'ils alloient envoyer la réponse de ses impertinentes demandes par quinze mille hommes de combat. Cependant Dom Pedro de Padilhe ne laissa pas de continuer ses écrits au Commandeur de Chaste, qui luy donna encore avis qu'ayant envoyé un des siens sans l'accompagner de raison, qu'il s'en revenoit sans avoir fait aucun traité, ce qu'il avoit toûjours desiré pour l'amour de luy, qui estoit l'assurance de sa vie; que le Marquis de sainte Croix avoit prié & defendu aux siens de ne le presser plus à la composition des François, & qu'il en vouloit voir la fin puisqu'ils estoient si obstinez; que toutesfois s'ils envoyoient diligemment quelqu'autre plus traitable que ledit du Mayet, que la compagnie de tous les Cavaliers Espagnols prieroient encore le Marquis d'y vouloir entendre; & qu'il prevoyoit que l'assurance qu'il avoit de ces poltrons Portugais, & qu'ils se viendroient r'allier avec luy, seroit cause de sa perte, & qu'il ne falloit s'attendre à cela: que pour luy donner creance du contraire, il luy envoyoit la lettre qu'il avoit écrite au Capitaine Francesco des Portugais, laquelle il avoit depuis envoyée au Marquis avec offre de son service pour la ruine des François; qu'il s'ébaïssoit fort qu'il recherchast cette méchante race, en ayant esté déja trompé; & bien qu'ils fussent reünis, que cela ne pouvoit empécher sa perte. Le Commandeur ayant derechef communiqué avec ses capitaines, firent encore élection du sieur d'Angarnagues Mestre de Camp, auquel ils donnerent puissance de traiter la composition; lequel s'y achemina aussi-tost, & son arrivée fut cause qu'on fit faire alte à l'armée qui marchoit en bataille hors la cité d'Angres pour venir forcer les François; & bien que ledit d'Angarnagues demandast plusieurs choses qu'il n'esperoit pas avoir, neantmoins avec grande peine il traita la composition, à sçavoir 1. Que ledit Marquis promettoit audit Commandeur & à ses gens de se retirer en France avec leurs épées & dagues. 2. Que pour les y conduire il bailleroit des vaisseaux avictuaillez & leur bagage, qui ne pesoit guere sur le dos des François pour avoir tout perdu, ne leur restant que les habits qu'ils avoient vestus le jour du combat. 3. Et aussi que ledit Marquis pour méfiance qu'on avoit de sa foy jureroit sur les SS. Evangiles d'observer la composition, laquelle il signeroit avec tous les principaux de son armée. Ce qui fut fait, & ces articles accordez & signez furent apportez au Commandeur, qui commença de s'acheminer avec ses troupes à Angres où estoit ladite armée, de laquelle estant à un quart de lieuë prés il en fut honorablement reçu par les plus apparens, & assuré par ledit de Padilhe de la part du Marquis, qu'à cette heure il se pouvoit dire parmy ses plus fideles freres & amis. Ils luy donnerent un cheval, parce qu'il estoit à pied à la teste de sa troupe, & monterent sur la croupe des leurs quelques Gentilshommes qui suivoient le Commandeur, & s'en allerent à la cité, où le quartier des François & les munitions y estoient déja ordonnées comme aux troupes Espagnoles. Le Commandeur s'en alla droit au logis du Marquis, qui l'honora fort à la reception, & aprés luy avoir dit qu'il estoit étonné qu'un homme de sa qualité & de tant de valeur se fust hazardé à un lieu si éloigné de sa patrie, & avec si peu d'apparence de le conserver, ny moins sa vie & honneur, estant accompagné de si peu d'hommes, & pour assister à la plus lâche nation qui fust au monde, qui estoit les Portugais, il reconnut par la réponse du Commandeur, qu'il estoit fort triste & fâché de sa fortune, disant au Marquis que si les propositions que le Roy dom Antoine avoit fait au Roy son maistre & à la Reine sa mere eussent esté veritables, que son entreprise n'eust reüssi à l'opposite de son dessein, qui estoit de luy bien empecher la descente & prise de l'isle, comme il n'eust encore fait si les galeres n'y fussent arrivées, ainsi que dom Antoine avoit assuré qu'el-

les n'y pouvoient naviger, & que les Portugais ne l'eussent abandonné, & qu'il estoit fort marry dequoy il n'estoit mort au commencement du combat pour n'avoir veu arriver ce malheur, dequoy il luy en resteroit un déplaisir autant de durée que sa vie, le Marquis luy dit: *A la verité, Monsieur de Chaste, ce seroit faire trop de tort à la nation Françoise, si je ne confessois leur brave courage & hautes entreprises, mais vous m'accorderez qu'elles sont bien souvent inconsiderées & avec trop de promptitude, comme je trouverois celle-cy, sans quelques raisons que vous m'alleguez où il y a de l'apparence; & ce que je trouve plus étrange, de vous voir nommer la bonne fortune mauvaise; car puisque vous avez esté trompé au principal sujet de vostre intention, qui n'est de vostre faute, en cela vous voyez la fortune que vous courez, que j'appelle mauvaise; mais je trouve qu'elle est tres-bonne, recouvrant chose perduë, comme vos vies, emportant seulement beaucoup de reputation qu'avez acquise parmy nous, ayant veu faire & aux vostres plus que de devoir, le jour de la descente, ayant combattu tout un jour furieusement, & avec bien peu d'hommes, une grande & si forte armée, n'ayant remarqué aux François que l'envie de mourir: vous vous deviez donc réjouir, & estimer que jamais Cavalier de vostre nation ne fist un si bel effet pour l'issuë d'une si hazardeuse & temeraire entreprise, ny plus remarquable au moyen de vostre retour en France.* Il luy dit pour exemple la défaite du Seigneur Stroffy & de son armée, le voyage que les François firent à la Floride, duquel il n'en rechapa pas un seul, & plusieurs autres combats où l'échec estoit tombé sur eux, non à faute de valeur, mais de conduite, où pour ne pas bien entreprendre. Et aprés ces longs discours l'heure du souper s'approcha, & on commença d'apporter la viande, dequoy les Gentilshommes qui suivoient le Commandeur furent fort aises, & ne desiroient qu'à joüer des dents, quelques discours qu'il y eust: toutefois ils ne soûperent pas au logis du Marquis, parce que les chefs Espagnols en prirent chacun le sien par la main, & les menerent en leur logis, où ils les traiterent avec apparence de bonne volonté, & soûperent sans attendre la moustarde. Le Commandeur aprés avoir soupé avec le Marquis luy donna le bon soir, duquel estant encore asseuré qu'il observeroit la composition, & qu'il le feroit bientost embarquer pour s'en retourner en France, se retira au logis du Seigneur dom Petre de Tollede fils du feu Vice-Roy de Naples, fort honneste & brave cavalier, qui fit beaucoup d'honneur & d'offre de services aux François.

Le lendemain le Marquis fit faire un ban & defense parmy son armée qu'il n'y eust homme de quelque qualité qu'il fust, qui se hazardast d'importuner aucuns François de parole ny autrement, sur peine de la vie, & de mesme, que quiconque luy ameneroit le Comte de Torrevedres, mort ou vif, qui estoit dans les bois aux montagnes, il luy donneroit cinq cens ducats, le Commandeur n'ayant sçeu le faire entrer en sa composition, bien qu'il s'y fust employé plus par pitié que par bon sujet. Aussi-tost les soldats Espagnols, amateurs d'argent, commencerent à faire des troupes pour aller aux montagnes chercher le Comte, ne redoutant plus la rencontre des François à cause de la composition, & faisant peu d'estime des Portugais: un Caporal avec huit de ses compagnons s'y achemina, & commençant à entrer dans les bois au pied des montagnes apperçut un Negre qui fuioit devant luy; il pousse son cheval, le poursuit & le prend par le colet la dague à la main & jurant Dieu, luy dit, *si tu ne m'apprens où est le Comte je te feray mourir.* Lors le Negre craignant cette furie luy confessa qu'il avoit esté son pallefrenier huit ans, & qu'il venoit de le laisser dans une caverne où il s'estoit retiré depuis sept ou huit jours, abandonné de ses gentilshommes & officiers domestiques. L'Espagnol le fait monter en croupe, quitta ses compagnons qui estoient à pied, & poursuit son chemin devers le Comte, lequel à l'instant sortit de sa caverne pour regarder si son Negre luy apporteroit quelque morceau de pain comme il luy avoit promis. Le Comte n'avoit pour tout vestement qu'un habit de paisan & des besaces sur le col: le Caporal qui ne le connoissoit nullement, & dans le mauvais estat qu'il luy parut lors, & mesme qu'il se retiroit comme il l'eut apperçu, commença à crier: *Vien-ça bon homme, parle à moy, ne*

trains rien. Le Comte s'approcha le chapeau à la main, n'ayant pû gagner sa caverne, & luy dit : *Que me demandez-vous, Monsieur? N'es-tu pas*, dit le Caporal, *de ces chiens Portugais qui nous ont fait la guerre? Ie ne veux nier*, dit-il, *que je ne sois Portugais, mais je suis un pauvre homme qui nourrissoit de mon travail ma femme & mes enfans en cette miserable terre, & ne me meslois point de la guerre.* Le Caporal luy dit : *Ie ne veux tant parler, mais si tu ne me montres de ce pas le lieu où le Comte se retire, tu mourras de ma main.* Lors jugeant qu'il avoit part à ce marché luy répondit : *Monsieur, faites vostre effort seulement, car de vous montrer le Comte il me seroit impossible, y ayant trop long-temps que je ne l'ay veu.* Il tenoit un ducat dans sa gorge pour se desalterer, à cause de l'extreme chaleur qu'il faisoit, & la necessité en laquelle il estoit; dequoy le Caporal s'apperçut, & luy demanda, *Qu'est-ce que tu roules parmy tes dents?* Il luy répondit que c'estoit une piece d'or qu'il avoit en tout son vaillant, de laquelle il desiroit avoir du pain en quelque maison de ces montagnes, pour le porter à ses enfans, que je n'ay veu, disoit-il, depuis que vous estes descendus en cette terre, & mesme qu'il mouroit de faim. Le Caporal prit le ducat, & en le fouillant luy demanda s'il n'avoit que celuy-là : *Ouy, Monsieur*, dit le Comte, *& si il y a plus de quinze ans que je l'ay; mais à l'honneur de Dieu donnez-m'en quelque piece de monnoye. Va villain, je te devrois oster la vie*, répond l'Espagnol, & s'en va, suivant le chemin. Le Negre qui estoit en croupe pour faire prendre son maistre, de peur qu'il ne fust tué lorsqu'il le vit en si pauvre estat parlant à l'Espagnol, il se representa le bien qu'il en avoit reçu, & ému de pitié, la larme à l'œil fit semblant de ne le pas reconnoistre : mais le Caporal en allant dans les bois luy dit : *Hé quoy, poltron, me feras-tu tout le jour courir sans me mener promptement dans cette caverne? je voy bien que tu te fâches de vivre, mais ce sera tost fait de toy.* Et remettant la main à la dague, le Negre s'écria : *Ah Monsieur, pardonnez-moy, vous venez de le laisser, mais je n'ay eu assez de cœur de vous le découvrir, pour la pitié qu'il m'a fait. Comment*, dit le Caporal, *seroit-il possible qu'il fust homme de si peu d'apparence?* Il retourne à toute bride vers luy; & comme il estoit dans sa caverne à un mauvais passage, le Caporal luy dit : *Vien-çà, mon pere, pren ton ducat, je fais conscience de te l'emporter.* Lors le Comte s'approcha de luy, & tendit la main pour le reprendre, laquelle le Caporal saisit, le faisant prisonnier de par le Roy Philippe. *Ah!* dit-il lors au Negre, *méchant, tu as vendu ton maistre, mais je ne m'en plains pas, car j'estois trop assuré qu'il falloit aussi-bien finir ma vie à ce coup, comme j'ay perdu le sens & le courage.* L'Espagnol grondant abattit le Negre de son cheval d'un coup de dague qu'il luy donna dans le sein, dont il mourut, & y monta le Comte qu'il amena au Marquis, devant lequel il fut traité rudement de paroles, & aprés mené dans la grande galeasse de l'armée, où on le gesna cruellement pour luy faire confesser le dessein du Roy dom Antoine & de ceux de la grande terre de Portugal, & aprés condamné d'avoir la teste tranchée, & soudain executé, bien que les plus grands de l'armée, qui estoient ses parens, s'efforcerent de luy sauver la vie par leurs prieres auprés du Marquis de Sainte Croix; mais son conseil avisa qu'il ne se pouvoit, à cause d'une réponse par écrit qu'il fit à une lettre que le Roy d'Espagne luy avoit envoyée, qui le persuadoit de se retirer à luy avec douceur & belles paroles, sa réponse estoit, qu'il feroit plutost hommage au diable qu'à un si tyran & perfide comme il estoit. Enfin il mourut bon Chrestien, avec une telle assurance, qu'on eust dit que c'eust esté le plus hardy des hommes, & confessa, comme j'ay cy-devant dit, qu'il estoit cause de la perte de l'isle & des pauvres François; supplia le Marquis d'effectuer ce qu'il leur avoit promis par la composition, & de les traiter en gens d'honneur, comme il les avoit reconnus tels. Tous ces langages furent tenus en presence de toute l'armée Espagnole, avec un visage riant & des paroles fort assurées, en sorte que les François s'en étonnoient, ayant connu son peu de courage à leur besoin, & avoient pitié de le voir mener si rudement, avec un méchant habit, l'ayant auparavant veu honorer & respecter tant par les siens que

par les habitans de l'isle, autant ou plus que s'il eust esté leur Roy, & servi à sa maison fort honorablement durant ses repas, ses gentilshommes & ses autres domestiques ayant la teste nuë, & celuy qui luy portoit à boire son genoux en terre, tenant en ses mains une sou-coupe d'or pour recevoir ce qu'il répandoit de son verre pendant qu'il buvoit: toutefois ses grandeurs n'empecherent pas cette mort odieuse & déplaisante aux François, qu'il avoit toujours honorez, & promis de faire ce que Dieu ne luy permit pas aux occasions.

Six jours auparavant la composition dom Petre de Tolede fils du feu vice-Roy de Naples fut commandé d'aller assieger l'isle du Fayal avec trois mille Espgnols, dans laquelle commandoit un Capitaine Portugais accompagné de 400. François & du Capitaine Carles de Bordeaux qui les conduisoit. Dom Petre s'embarqua dans les galeres & dans quelques grands navires, & le lendemain aprés la reconnoissance de l'isle s'estant approché, il prit terre facilement du costé des Portugais qui jouërent le mesme trait qu'à la Tercere, & s'enfuirent aux montagnes: toutefois les François voyans la terre prise & les Portugais enfuis, se resolurent d'aller au combat & y mourir: d'abord ils couperent la gorge à 50. ou 60. Espagnols qui avoient gagné un fort le long de la marine, & de là attaquerent la teste de la grande troupe que menoit le Comte Petre en ordonnance, où les François ne firent pas bien leurs affaires à cause de l'inégale partie, & furent repoussez combattans jusqu'à un fort qu'ils avoient fait à la montagne, où ils composerent aux mesmes conditions que ceux de la Tercere, où ils furent aprés conduits par ledit dom Petre, & traitez comme les autres.

Aussi-tost qu'ils furent arrivez, le Commandeur de Chaste pria le Marquis d'executer la composition, & de luy faire donner des vaisseaux & des munitions pour le conduire à la coste de France avec le reste de ses gens, comme il avoit promis; ce que le Marquis luy promit de faire le lendemain, lequel advenu il commanda à dom Petre de Padilhe de dire au Commandeur de Chaste qu'il falloit qu'il vinst à Lisbonne avec ses gens, où il luy feroit donner embarquement, n'ayant moyen de luy en donner pour lors, parce qu'il n'auroit pas assez de vaisseaux pour ramener son armée; à quoy le Commandeur fut obligé de se resoudre, quelque contestation qu'il fist au contraire. Cependant qu'il attendoit de jour en jour le depart de l'armée, il fut averty par quelques-uns de ses Capitaines, que les Espagnols tâchoient de les persuader de se mettre avec leurs soldats dans les troupes, pour se trouver à une journée que le Roy Philippe avoit assignée, & vouloit donner contre les Maures à Larache, où le Roy dom Sebastien fut tué, & perdit la bataille, il y a quatre ans. Le jour mesme le Commandeur ayant esté convié au logis de dom Petre de Tolede, où estoient tous les plus grands Capitaines de l'armée, fut souvent invité à se réjouïr & faire bonne chere, le voyant triste à cause de la fortune passée, auquel dom Lopés de Foulquoal Maistre de camp general de l'armée commença à parler ainsi: *Monsieur de Chaste; il me semble que vous avez peu de sujet de vous fâcher de la façon que vous faites, mesme qu'à cette occasion il ne s'est rien passé qu'à vostre avantage; je remets l'intelligence de vostre fortune au jugement des plus experimentez guerriers du monde, je m'assure qu'ayant entendu toutes les particularitez de point en point, qu'il ne leur entrera autre chose en l'esprit que ce qu'il fait à moy & à mes compagnons, c'est que quand tout l'heur du monde vous eust accompagné contre nous, plus honnestement ny avec plus de valeur vous ny les vostres ne pouviez mieux vous faire paroistre & signaler vos reputations qu'avez fait, d'avoir combattu & tenu debout une grande & forte armée tout un jour avec une poignée de gens qui s'exposoient si gaillardement au combat, qu'ils se venoient enferrer teste baissée aux armes de nos soldats pour y ensanglanter les leurs, en ayant fait mourir un grand nombre des plus braves, abandonnez de tous les Portugais & leur chef, mesme d'une partie des vostres, qui se vindrent rendre à nous, & nous donnoient avertissement de vos necessitez; avec tout cela faire entrer en composition le Marquis de Sainte Croix, ayant entendu que la faim & la soif vous minoit*

& tous vos gens, & sortir vos vies insperées d'un lieu precipité; je trouve quant à moy que nous avons executé la chose trop facile; que l'affront & peu d'honneur en fust demeuré eternellement à nostre nation, si la disgrace nous eust esté si contraire d'en faire tant soit peu moins; & que vous avez à remercier Dieu de l'aide qu'il vous a fait, mesme que vous estes à present entre les mains de gens d'honneur, desquels vous recevez la mesme courtoisie que sçauriez desirer. Le Commandeur le remercia fort humblement de ses civilitez, & luy dit: *Ie serois le plus ingrat qui se puisse voir, s'il ne me restoit une tres bonne volonté pour me revancher où l'occasion s'en presentera, de l'honneur & faveur que vous me faites: mais comme le François ne peut cacher ce qui luy chatouille l'ame comme à moy, je diray librement que toutes les carresses & bons traitemens que vous me faites sont avec dessein, dequoy je ne puis recevoir que déplaisir; ce qui m'a tenu plus triste depuis deux jours, c'est l'avertissement que j'ay eu, que vos Capitaines débauchoient les nostres & leurs soldats pour les faire aller à cette journée de Larache, en quoy je voy beaucoup d'apparence, ayant le Marquis commencé de manquer à la composition, me remettant l'embarquement qu'il m'avoit promis en cette isle, à Lisbonne, qui est plutost pour nous faire entendre à ladite journée, que par faute de vaisseaux, comme il dit; ou si ce n'est cela, c'est pour me faire un mauvais trait & aux miens, me manquant du tout de foy. Il ne faut pas qu'il pense que quand je seray contraint d'aller à Lisbonne, que pour cela de gré ny de force il puisse tant faire de nous faire aller à ladite journée; car plutost je me donnerois cinquante coups de ma dague dans le corps, comme je m'asseure que tous mes compagnons feroient de mesme, sans en avoir commandement du Roy mon maistre, auquel je veux aller rendre compte de ma charge. Ie trouve que c'est peu de perdre le bien & la vie, mais d'y faire reste d'honneur, comme je ferois si je m'en départois, autrement ce seroit à immortaliser le peu de foy de l'Espagnol, puisqu'un General d'armée & tous les principaux de vostre nation y avoient manqué comme vous en estes en chemin.* Alors tous répondirent: *Monsieur de Chaste, vous nous faites grand tort d'avoir si mauvaise opinion de nostre foy; ne vous persuadez jamais, que si ce n'est de vostre volonté & de vos soldats d'aller à cette heureuse journée de Larache, où tous les bons Chrestiens se doivent trouver contre les infideles, que le Marquis vous y voulust contraindre pour chose du monde, ny moins vous manquer de composition; & quand il le voudroit faire, nous aimons tant nostre honneur, que nous y perdrions tous la vie, plutost que de le permettre.* Et de ce pas s'en allerent trouver le Marquis, auquel ils firent entendre la proposition que le Commandeur leur avoit faite sur le doute du manquement de sa foy, le menant à Lisbonne aprés avoir promis de le faire embarquer à la Tercere pour s'en retourner en France. Ils luy remontrerent que si c'estoit là sa volonté, le Commandeur auroit sujet de se plaindre, & qu'il ne feroit pas seulement tort à sa reputation, mais à toute la nation Espagnole. Ils le supplierent de tenir sa foy & sa promesse, & donner embarquement dans l'isle aux François avant que l'armée Espagnole partist: ce que le Marquis accorda, à la charge que le Commandeur mettroit entre ses mains en ostage & pour asseurance des vaisseaux qu'il feroit delivrer pour le conduire à la coste de France, le sieur d'Anguarnagues Maistre de camp, & quatre autres Capitaines avec leurs compagnies, ne pouvant pas aussi-bien faire embarquer le tout faute de vaisseaux. Le Commandeur ayant appris cela, s'en alla trouver le Marquis, & luy dit que dans la composition il n'estoit fait aucune mention qu'il dûst laisser des ostages, que c'estoit un retractement de promesse; & quand de force ou d'authorité il y seroit contraint, ce seroit luy-mesme qui voudroit estre en ostage, & faire la retraite, & courre la fortune de son dessein. Le Marquis luy répondit: *Monsieur de Chaste, resolvez vous de me laisser les ostages que je vous ay nommez; je vous estime trop pour consentir à vostre perte, comme je ferois, si demeurant en ostage vous répondiez du desordre que vos soldats pourroient faire passans par les terres du Roy d'Espagne mon maistre, à faute de conduite: mais il faut que vous vous embarquiez dans demain avec vos gens dans trois vaisseaux Biscayens, chacun de 400. tonneaux, & une barque pour vos blessez ou malades, que je vous feray donner avec munitions & gens*

pour vous conduire à la coste de France du costé de Fontarabie ; & soudain que j'auray nouvelles du traitement qu'aurez fait ausdits Biscayens, & de leur retraite, je ne faudray aprés faire embarquer le reste de vos hommes que j'ameneray cependant à Lisbonne : voila tout ce que je puis faire pour vous, & à quoy je suis resolu. Hé bien, dit le Commandeur, *qui a la force fait la loy, Monsieur, comme vous.* Et prenant congé de luy, l'assura de faire voile avec ses gens.

Le lendemain qui estoit le samedy 14. jour d'Aoust, ils s'embarquerent en telle confusion, que les vaisseaux estoient pleins de soldats ou matelots François, & il s'en cacha au dedans un grand nombre des compagnies qui demeuroient en ostage, craignant toujours que la fortune fust la derniere : cela fut cause que la plus grande partie mourut de faim & de soif, ou de flux de sang sur mer, y ayant sejourné environ deux mois, n'ayant fait estat d'y estre que quinze jours, si le vent leur eust esté propice ; mais leur ayant esté contraire, les vaisseaux penserent couler à fond le mardy 17. dudit mois, & les hommes en furent si travaillez, qu'on en jetta quelque nombre de morts dans la mer, la pluspart des autres estant demeurez malades du flux de sang qu'ils avoient pris par les miseres qu'ils avoient souffertes dans les montagne de la Tercere avant la composition, lesquelles continuoient dans leurs vaisseaux, y vivans si pauvrement, qu'ils n'avoient que bien peu à boire d'un mechant vin fort aigre, des eaux puantes, quelque reste de biscuit de l'armée Espagnole fait à Milan depuis quatre ans, plein de vers, & dur comme pierre, & de mechante moruë pourrie, tellement que le plus grand festin que les pauvres blessez & malades faisoient estoit de manger un morceau de biscuit qu'ils avoient fait bouiller dans un pot de terre avec de l'eau puante, encore c'estoit si peu, qu'ils ne le sentoient presque pas dans le ventre. Cela y engendra une si grande peste, qu'il en mourut plus de deux cens. Le mardy 24. dudit mois le vaisseau où estoit le Commandeur pensa encore aller à fond par le desespoir d'un soldat, lequel estant couché sous le tillac, se fâchant de vivre avec ces necessitez, ou à cause de la douleur qu'il souffroit d'un coup d'arquebuze qui luy avoit brisé la jambe, ouvrit un sabat du vaisseau, dans lequel il estoit déja entré deux pieds d'eau, & sans l'aide des matelots qui s'en apperçurent, le vaisseau eust esté bien tost perdu. Le mesme vaisseau pensa encore perir le lendemain par feu, sans la diligence des mariniers François, qui accoururent à l'endroit où quelques ivrognes Biscayens faisoient leur cuisine, & mangeoient leurs rafraichissemens en presence des pauvres François, qui leur en demandoient quelquefois à jointes mains, & les prioient au nom de Dieu de leur en donner quelque morceau, dequoy ils ne faisoient pas grand estat, mais se rioient de les voir en ces extremitez, & bien souvent en passant prés d'eux ils leur donnoient des coups de pied par le ventre & par les reins, disant que c'étoient des chiens & des pourceaux de faire le sang sous eux.

On peut juger comme les pauvres malades estoient traitez, qui se mouroient couchez les uns sur les autres par tous les coins des vaisseaux, sans se pouvoir remuer ny secourir. Plusieurs fois entendant parler de quelque mechante nation, j'ay ouy la comparer à la race des Biscayens ; mais je puis assurer par experience, que ce sont les plus barbares & de moins d'amitié qui soit au monde. Toutes ces cruautez estoient fâcheuses à souffrir au Commandeur : il fut mesme averty un jour, que les Biscayens avoient jetté un gentilhomme François en mer, qui n'estoit pus encore mort ; & l'ayant remontré au Capitaine de son navire, & le reste de son mauvais deportement, il luy fit réponse qu'il estoit si marry d'apporter dans son navire des personnes si affligées que les François, qu'il voudroit que le diable l'eust mis à fond & tout ce qui estoit dedans : neantmoins le Commandeur s'arma de patience en consideration de ceux qui estoient demeurez en ostage, qui eussent pâty pour le châtiment que meritoit ce malin esprit de Biscayen & tous ses compagnons, le Commandeur ayant bien moyen de s'en ressentir.

Le vendredy aprés 27. du mesme mois ils commencerent à découvrir la terre du costé

costé de la Galice, à laquelle voulant aborder au cap de Finis-terre pour prendre de l'eau au premier village, la tourmente s'augmenta tellement, que la pluspart des mariniers se preparerent pour se jetter à la nage, mais Dieu fit cesser la tempeste, & fit passer leur vaisseau à un pied ou environ des rochers. En tout ce jour-là ils ne purent prendre terre; mais le lendemain ils mouillerent l'ancre à une mechante rade d'un village appellé Maugy, où plusieurs François pensans courir au remede de leur mal, y allerent boire à une fontaine, & aprés s'estre remply le ventre, il y en eut quatre ou cinq qui moururent sur le champ: cela fut cause que le Commandeur les fit rembarquer. Les soldats voyans qu'on les faisoit rembarquer, une grande partie prierent le Commandeur de les licencier; & pour obtenir plus facilement leur congé, ils voulurent faire croire qu'ils s'estoient vouez à S. Jacques en Galice, distant de là de six ou sept lieuës, afin qu'ils fussent hors de danger. Le Commandeur leur remontra leur indisposition, & la fortune qu'ils couroient en passant par l'Espagne, où ils seroient assommez de coups: qu'il valoit beaucoup mieux attendre encore deux jours, dans lesquels il esperoit que le vent de Nord-Est, qui leur empechoit de suivre leur brisée, se pouroit changer; que si cela estoit, dans deux fois vingt-quatre heures ils mettroient fin à 160. lieuës qu'ils avoient encore à faire pour estre à la coste de France; ce qu'ils ne pouroient faire de deux mois par terre: il les assura encore, qu'en cas que le temps ne fust propre, qu'il se deliberoit de courir la mesme fortune qu'eux, y estant contraint par la necessité des vivres qui estoit si grande, que la portion d'un soldat fut reduite à chacun ce qu'il pouvoit d'eau puante dans le creux de sa main, & le gros d'une noix de biscuit une fois le jour. Mais le Commandeur estant importuné de les licencier donna congé à six-vingt, la plusparts desquels moururent en Espagne à cause du mauvais traitement qu'ils y reçurent, ou du mal qu'ils avoient déja souffert.

Le Mardy seiziéme dudit mois, le vent contraire fit semblant de se changer, & donna moyen de lever l'ancre & faire voile, aprés que le Commandeur eut fait mettre sept ou huit bariques d'eau dans son navire: mais en sortant de la rade il se leva un brouillard accompagné d'une grande tempeste, qui rompit le gros mast, & plia toutes les voiles, de sorte que l'on croyoit alors que c'estoit la fin des miseres, où le Capitaine Biscayen fit paroistre sa mechante ame & son avarice; car plain de rage il commença de s'écrier: *O Dieu, me feras-tu à la fin perdre mon navire qui couste dix mille francs! ô diable, emporte-moy plutost.* Ce fut alors que tous les autres du navire invoquoient l'aide de Dieu, qui les preserva encore de cette infortune, & fit cesser la tourmente, par les efforts de laquelle les deux autres navires & barques se separerent d'avec le Commandeur, & relâcherent, sçavoir le Commandeur du Mayet qui estoit dans l'un, à Valence en Espagne, distant dudit Commandeur de 36. lieuës, le Capitaine Carles de Bourdeaux qui commandoit dans l'autre navire, aux isles de Bayonne, distant de là de 24. lieuës, & le Capitaine Campagnol qui estoit dans la barque avec les malades repoussé avant en mer, estans les uns fort loin des autres; ce vent contraire qui s'enfla de plus en plus, les fit rouler sur mer douze ou quinze jours, pendant lequel temps on faisoit sauter tous les jours le bord à dix ou douze corps au navire du Commandeur, dans lequel il n'y avoit plus rien à manger & bien peu à boire, & sans l'aide & misericorde du Tout-puissant, qui par les acclamations & prieres qu'on luy faisoit envoya le vent propre, ils estoient tous prests à jetter au sort à qui se mangeroit l'un l'autre. Ils arriverent neantmoins en deux jours & une nuit au port de la ville de Gueytarge d'où estoit le Capitaine Biscayen, où ils eurent à l'instant du pain & de l'eau par le moyen de quelque argent qu'un Gentilhomme François qui se trouva meilleur ménager que les autres, presta au Commandeur. Il y avoit encore de là dix lieuës par mer jusques à Fontarabie, où le Capitaine Biscayen avoit commandement de les mener; toutefois il dit au Commandeur qu'il n'estoit pas deliberé de le conduire plus avant, mais qu'il pouvoit aller par terre si bon luy sembloit, dequoy le Commandeur

donna aussi-tost avis au Gouverneur de Fontarabie, & luy fit entendre le peu de compte que faisoit ce Biscayen d'effectuer les commandemens du Marquis de Sainte Croix, & que par sa faute tous ses gens se mouroient : aussi-tost le Gouverneur envoya un homme au Biscayen, en luy faisant commandement sur peine de la vie d'amener diligemment les François au bourg d'Andaye, qui est vis-à-vis de Fontarabie, n'y ayant entre deux qu'une petite entrée de mer qui fait la separation de l'Espagne & de la France. Incontinent il se prepara avec des chaloupes & batteaux, & conduisit le Commandeur & ses gens au devant de Fontarabie; & comme ils vouloient passer cette petite branche, il arriva un gentilhomme Espagnol de la part du Gouverneur faire offre au Commandeur de vivres, argent, chevaux & habits, disant qu'il avoit ordre de sa Majesté Catholique de luy faire toutes les courtoisies qu'il pourroit & aux siens; il fut remercié du Commandeur, qui n'accepta rien du Gouverneur que des chevaux pour le porter & ceux qui estoient les plus malades jusques à Bayonne, distant de là de douze lieuës. Enfin ils prirent terre au village d'Andaye le 4. d'Octobre, où les habitans du lieu les voyans arriver si chetifs & déchirez, les reçurent en leurs maisons, & leur firent la meilleure chere qu'ils purent; le lendemain matin la pluspart les accommoderent de mules & d'asnes pour les conduire jusques au pont qui tremble à trois lieuës de là, & quelques femmes & filles du lieu venoient, comme elles sont en cette contrée fort charitables, pour secourir les malades. Le Commandeur reçut encore une partie du mesme traitement en ce lieu, & fit accommoder dans l'Hospital de saint Jean de Luz, qui est tout joignant, quelque nombre des malades, & continua d'en laisser dans les Hospitaux & Charitez qui estoient jusques à Bayonne, où la plûpart se mouroient; les autres vinrent jusques aux portes de Bayonne, ausquels le Commandeur départit six cens écus qu'on luy presta pour leur aider à se retirer, les faisant accommoder de charettes de journée en journée tout au travers de la Gascogne, par le moyen du Sieur de la Passiere Gouverneur de Bayonne, qui leur donna un Commissaire pour les conduire & dresser quelque étape. Ayant ainsi le Commandeur pourvu à ses gens, il prit la poste audit Bayonne pour s'en aller à Paris, où estoient leurs Majestez, rendre compte de sa charge, & baisant les mains à la Reine Mere du Roy, de laquelle il tenoit exprés commandement dudit voyage, luy presenta un abregé de ce discours, luy disant; MADAME, *je sçay bien que vous racontant ma fortune, ce seroit vous entretenir trop long-temps d'un sujet qui vous seroit peu agreable; je suis fort mary*, MADAME, *que mon voyage n'ait esté entrepris avec autant de raison comme j'avois de bonne volonté de vous donner plus de contentement: vous verrez, s'il vous plaist, ce que la verité m'a fait écrire en ce papier; si vous trouvez que la crainte de ma vie m'ait fait oublier le devoir de vostre service, je vous porte ma teste,* MADAME, *pour en répondre.* Auquel sa Majesté répondit prenant le discours: *Monsieur le Commandeur, je sçay que vous estes trop homme de bien pour avoir manqué en vostre charge, je vous remercie de l'affection que j'ay connu que vous avez à mon service, je m'en reserve une bonne volonté pour m'employer pour vous en ce qui dépendra de vostre bien.*

VIAGGIO
DEL P. GIOVANNI GRVEBER,
tornando per terra da China in Europa.

A dì 31. Gennaro 1665. ab Incarnatione, in Firenze,

IL dopo desinare di questo giorno fui à visitare insieme col Signor Carlo Dati il P. Giouanni Grueber, natiuo di Vienna d'Austria, il quale con naue venuta di Smirne se n'era tornato di Costantinopoli insieme col Signor Bernardo Pecoy. Questo Padre è stato tre anni in China, e due anni sono ne ritornò, auendo fatto il viaggio da Venezia à Smirne per mare, da Smirne ad Ormùs per terra con camino di cinque mesi; da Ormùs nauigando per sette altri mesi à Macaò, e da Macaò attrauersando il Regno della China da Austro à Tramontana, parte per terra, parte nauigando fiumi, ò canali in termine di tre mesi à Pequin. Al ritorno poi hà tentato vn viaggio forse fin'ora non praticato da alcuno Europeo, essendo egli di China entrato nella rena della Tartaria Deserta, e quella attrauersata in tre giorni, arriuato alle spiagge di Kokonor. Questo è vn mare simile al Caspio, di doue hà l'origine il fiume Giallo di China, che scorrendo con grandissime riuolte vna gran parte di quel regno, mette finalmente in mare dalla parte d'Oriente à rimpetto dell' Isola Coreì, ed è il maggior fiume di China. Kokonor dunque significa in lingua Tartara Mar grande, dalle riue del quale successiuamente scostandosi il Padre, entrò in terra Toktokai, paese quasi affatto deserto, e che non riconosce Signore, nè alcun Signore per la pouertà di quello si cura di riconoscerlo. Si trouano per esso alcuni pochi padiglioni di Tartari, che vi menano vita miserabile. Per questa terra passa il fiume Toktokai, da cui prende il nome; bellissimo fiume è in sù l'andar del Danubio, se non che hà pochissimo fondo, e vn vomo à cauallo lo passa francamente à guado. Quindi inoltratosi nel paese di Tangut arriuò in Retink prouincia assai popolata del reame di Barantola, e finalmente nel regno detto propriamente Barantola. La città regia è Lussa; il Re presente hà nome Tena, e discende per antichissima origine da Tartari di Tangut; la sua residenza è in vn castello fabbricato all'Europea sur vn monte altissimo, e'l palazzo reale chiamato Butala, hà quattro piani d'assai buona architettura. La Corte è grandissima, e v'è vn lusso incredibilissimo ne gli abiti, tutti di tele, e broccati d'oro; fuor di questo la nazione è sporchissima, hauendo per legge così vomini, come donne non portar camicia, dormir in terra, mangiar carne cruda, e non lauarsi mai nè mani, nè viso. Sono però molto affabili, & amici del forestiero. Le donne si veggono per la città, come l'altre Tartare al contrario delle Chinesi. Il fratello di questo Re si chiama Lamacongiù. Questi è il Mofti, ò vogliamo dire il Sommo Sacerdote de' Tartari, da' quali è adorato come Iddio. Credono ch'ei fosse fratello del primo Re, quantunque vsino chiamarlo successiuamente

fratello di tutti i Re; e tengono, che ogni tanto muoia, e risusciti; e dicono, che questa sia la settima volta, ch'egli è risorto dalla creazione del mondo. Questa credenza è mantenuta in quei popoli dall'astutia del Re, e di man'in mano da que' pochi, che sono ammessi al segreto, e rigirano la faccenda, che però fuor di quelli non si lascia veder à persona immaginabile. Le pezzuole sporche di questa diuinità son grandemente cercate da' grandi del regno, e beato chi può hauerne delle più fiorite, e ricamate. Vsano portarle d'auanti il petto à foggia di reliquia. Di Barantola entrò in Nekpal, reame d'vn mese di camino (che in questa forma vsa in quelle parti descriuere il tratto del paese, ò delle prouincie, e de' regni;) le città regie son due Catmandir, e Patan, diuise solamente da vn fiume, che passa trà l'vna, e l'altra di esse. In Catmandir stà il Re detto Partasmal, in Patan è il fratello del Re chiamato Neuagmal, giouanetto, e bellissimo Prencipe. Questi hà il comando dell'armi; e in quel tempo, che il P. Giouanni si ritrouaua in Patan aueua spedito vn grosso esercito contro vn Regolo per nome Varcam, il quale con diuerse scorrerie gl'infestaua il paese. Il Padre gli donò vn picciolo canocchiale, col quale hauendo scoperto vn luogo, doue il sudetto Varcam s'era fortificato, fece guardar il Prencipe in quella parte; il quale vedendosi così auuicinata quella piazza gridò subito, che si tirasse al nemico, non essendosi ancora accorto del falso auuicinar de' cristalli. Quanto gli fosse grato questo regalo, sarebbe cosa incredibile à ridire. Vscito di Nekpal toccò per soli cinque giorni il regno di Moranga, del quale non vedde città alcuna, mà solo certe case di paglia, doue è vna dogana regia. Il Re di Moranga paga ogn'anno al Mogor vn tributo di ducento cinquanta mila Tallari, e di sette Elefanti. Di Moranga entrò nell' India di là dal Gange, arriuando à Minapor metropoli; e quiui passato il Gange largo quanto due volte il Danubio, giunse à Patanà, caminando venticinque giorni fù in Agra prima città regia dell'India di quà dal Gange; da Agra in sette giorni di viaggio à Teli seconda città regia, e da Teli in quattrodieci giorni si condusse a Laor terza città regia, posta sù'l fiume Raui, grande anch'esso quanto'l Danubio, e che mette nell'Indo vicino à Multaia. Quiui imbarcato sù l'Indo dopo quaranta giorni di nauigazione fù à Tarà vltima città del Mogor, doue è vn V. Re chiamato Laskarkar; vi sono parimente assai mercanti Inglesi, e Olandesi. Poche giornate di quà da Tarà si condusse à Capo Fax del Persiano; di doue per la Prouincia del Maccaran in Caramania, in Ormuz; da Ormuz in Persia propriamente detta, in Ircania, in Media, in Armenia maggiore, e minore, in Ponto, in Capadocia, in Galatia, in Frigia, in Bitinia, in Misia, doue Smirne. Quiui imbarcatosi con felice nauigazione giunse in Messina. Arriuato à Roma, e rispedito nuouamente per China venne in Alemagna, ed alzatosi nella Pollonia pensò di tentare vn viaggio più alto per la Moscouia, auendo per mezzo dell'Imperatore ottenuto passaporti dal Duca di Curlandia, e dal Moscouita. Mà giunto alle frontiere di Moscouia arriuò nuoua nell'istesso tempo, che il Re di Pollonia vnito col Tartaro auea cominciato à dar' addosso a' Mosconiti; per lo che dubitando di trouar difficoltà in Ttelıza (così chiamano Mesia i Tartari) di passar più auanti, stimò partito migliore tornarsene à Vienna, doue essendo giunto in quello, che l'Imperatore inuiaua suo Ambasciadore in Costantinopoli il Conte Leslie, s'accompagnò con esso, pensando lasciarlui alla Porta, ed egli proseguire auanti il suo viaggio. Mà appena fù giunto in Costantinopoli, che sorpreso da vna flussione di catarro, che impedendogli di quando in quando il respiro gli cagionaua grandissimi trauagli di stomaco, non gli fù più possibile d'andare più innanzi, onde preso l'imbarco d'vna naue per Ponente è venuto à Liuorno, e da Liuorno a Firenze, doue pensa di trattenersi ancora otto giorni, e poiche già sente notabil miglioramento della sua indispositione è di pensiero d'incaminarsi alla volta di Venezia per passare per la via del Friuli alla Corte dell'Imperatore, per di quiui tentare vn'altra volta il viaggio di Costantinopoli, ò tornare à pigliare imbarco à Liuorno per Smirne, secondoche riceuerà gli ordini di Roma dal Generale. E questo Padre d'età di quarantacinque anni, giouiale d'aspetto, affabile, & amoreuolissimo oltre ogni credere, e ripieno d'vna sincerità Alemanna, la quale aiuta à far maggiormente spiuare la sua cortesia, in somma v'è tanto del buono, e del galant'

vomo, che anche per vno che non fosse Gesuità sarebbe d'auanzo. Il Signor Carlo Dati l'auea veduto, il giorno auanti in anticamera del Signor Prencipe Leopoldo, doue aueua cominciato ad attaccar seco ragionamento, benche non molto lungo per essere il Padre di lì à poco stato introdotto all' audienza di S. A. onde con questo precedente attacco di conoscenza si fece di ritornare à godere della sua desiderabilissima maniera, e conuersazione, perche pregatolo vnitamente con esso meco à tolerar la noia, e l'importunità delle medesime domande intorno alle cose di China s'esibì di sodisfare con maniere sommamente obliganti.

Domandò il Signor Carlo, se il presente Re di China era figliuolo del primo occupatore del regno; e doue risiedeua, se in China, ò in Tartaria.

Rispose esser nipote, e che il suo auo fù quello, che chiamato dagli Eunuchi ribelli l'anno 1646. *s'impadronì della China com' hà diffusamente scritto nella sua storia il P. Martini. Disse, che il Re presente è fanciullo di dodici anni in tredici; e che risiede in Pequin metropoli del regno, e così auer fatto il padre, e l'auo. Tanto che il precetto del Machiauello che per assicurarsi vn Prencipe nuouo in vno Stato nuouamente acquistato, disforme di lingua, di costumi, e di leggi dall'antico suo dominio, non v'è più sicuro partito, che l'andarui ad abitare, non è tal'arcano di sottigliezza politica, che non v'arriuino ancora le grossolane menti de' Tartari.*

Si domandò delle milizie, e'n che forma fossero trattati i Chinesi dal presente gouerno. Le milizie del regno, rispose, vniuersalmente son Tartaresche; solamente le guardie del corpo, che saranno da quaranta mila tra Moschettieri, & Arcieri sono Coreiane, e Giapponesi. Nel resto i popoli della China non patiscono oppressione alcuna straordinaria, e che per auanti non auessero sotto i proprij Re. Hanno tutta la libertà, che vogliono in professare le loro antiche religioni. Le vecchie leggi restano tuttauia in piedi, e vengono amministrate per tutto il regno da medesimi Chinesi, se non che à tutti i Magistrati presiede vn Tartaro, il quale però non s'arroga autorità maggiore di quel che porti vna pura sopraintendenza, la quale non arriua à deuiare, non che à trarre affatto le cose dall'ordine loro.

Sù questo gli addomandammo del gouerno ciuile del regno.

In Pequin, replicò, son noue Magistrati, i quali tutti co' medesimi nomi, con le medesime giudicature, cariche, & attenenze si trouano replicati in tutte le città del regno, e sono.

Il primo detto Li-pù *significa Tribunal di ragione, ed è composto vgualmente di Tartari, e di Chinesi. Conosce tutti gli appelli, che vengono dalle Sentenze date sopra qualsiuoglia materia da tutti i Tribunali del regno.*

Il secondo chiamasi Li-pù *ancor'esso, però con differente maniera d'accento sopra la prima voce* Li, *la quale doue nel primo val ragione in questo secondo modo aspirata suona lo stesso, che cerimonie. Questo è vn Tribunale, come à noi l'Ecclesiastico, giudica tra i letterati, e definisce sopra tutte le materie di Religione. Il terzo è* Pim-pù, *ed è militare. Il quarto è criminale, e chiamasi* Nim-pù. *Il quinto è* Cho-pù, *ed è la Depositeria Regia. Il sesto è* Cum-pù, *e sopraintende vgualmente alle fabbriche del Re, e à quelle del publico. Il settimo hà l'incumbenza di tutte le paghe, che dà la Casa Reale; e l'ottauo è la dispensa, che supplisce alle prouisioni della tauola del Re. Di questi due vltimi non li souuennero i nomi, e del nono ne meno l'vffizio. Ora tutti questi Tribunali, si come è detto, si ritrouano in tutte le città del regno, e da ciascuno s'appella al suo superiore, al quale egli è subordinato con quest' ordine. Il Tribunale v. g. che sopraintende alle milizie in vna città particolare, riconosce il Tribunale delle milizie della metropoli della sua Prouincia, e questo quello della città regia, dal quale è lecito d'appellare, quando siano casi grauissimi al supremo Magistrato, che è* Li-pù. *Da questo non v'è altro appello, che al Re, al quale è lecito à ogn'vno di richiamarsi, purche auanti voglia sottoporsi à vn carico di cinquanta solennissime bastonate. La maniera di bastonare è strana, e crudele; si distende quel pouer' vomo per terra boccone, e scoperto il sedere, e le reni segli mettono due bastonatori à sedere l'vno dirimpetto all'altro sù le gambe, e sù'l collo, e con vna*

grossissima canna d'India per vno in mano, la qual tengono sempre à quest'effetto in molle nell'acqua, perche suetti meglio, e s'arrenda, cominciano à menar dolcemente à vicenda, quello, che stà sù'l collo sopra'l sedere, e quel delle gambe sopra le spalle, adoperandosi con tal gentilezza, che di quando in quando conuien loro fermarsi, tanto che quel disgraziato possa riauere il fiato, che altrimente non sarebbe possibile di non morir soffogato. Questo medesimo stile tengono i Mandarini, cioè i nobili del regno, così Tartari, come Chinesi in gastigare i lor seruitori, nè perciò si fanno molto pregare. Ma ritornando à quello, ch'è bastonato per abilitarsi all'audienza regia, è da sapere, che quando vuol' appellarsi tira vn sasso ad vna gelosia della camera del Re, il qual tirato è subito introdotto nella sua camera, e se il Re vede, che si sottoponga al bastone con vna certa franchezza d'animo, e gli paia di leggergli in faccia vna certa picca, la qual suol nascere da vn' animo fiancheggiato dalla ragione, vsa qualche sorte d'arbitrio in moderar lo statuto, e tal volta alla prima bastonata hà comandato, che parli, facendo gratia dell'altre. All'ora se si scuopre qualche ingiustizia guai à quanti sono coloro, che hanno auuto parte in quella Sentenza, poiche assai dice lor buono, se vengono priuati d'vffizio, mentre il più delle volte la pagano con la testa.

L'interrogai se il sangue degli vltimi Re di China era spinto, al che soggiunse il Signor Carlo, che per alcuni s'era creduto, che vn figliuolo dell'vltimo Re si fosse ricouerato in vn'isola adiacente al regno, e che quiui ancora viuesse occultamente.

Disse, che la situatione di quell'isola era per se sola bastante à conuincer la falsità di questa fauola, poiche essendo ella posta alla parte d'Oriente, sarebbe conuenuto trasportar questo Prencipe per vn camino di molti mesi sempre in mezzo al nemico, essendo per quella parte principalmente venuti i Tartari. Sapesi, che il Re suo padre allora regnante, come quegli, che viuea perduto dietro agli amori delle sue donne, le quali per non abbandonar d'vn solo passo non vsciua vna volta l'anno per la città, lasciando ogni cura, & amministrazione del gouerno à vn corpo tumultuante di dieci mila Eunuchi villani, i quali ribellatisi aueuano aperto la strada al Tartaro, e quegli occupate tre prouincie intere aueua già bloccato Pequin auanti che al Re ne giungesse nuoua; sorpreso dall'improuiso spauento de' nemici dopo auere impiccata vna sua figliuola, auer' impiccato se per la gola in sù la porta del giardino del suo Palazzo, auendo prima scritto col sangue sur' vno de stiualetti di damasco bianco, che auena in piedi; Salute al nuouo Re, non si fidi de' miei consiglieri, ed abbia pietà del mio popolo. Così parimente essersi impiccata la Regina; e'l figliuolo, e vn'altra figliuola del Re venuti nelle mani del Tartaro essersi morti prigioni.

Domandammo del Casato degli antichi Re, e di quello della Casa Tartara presentemente regnante.

Al primo rispose essere stati della Casa Min, che significa chiarezza; replicò il Signor Carlo: Come dunque il P. Martini nella sua storia gli fa della Casa Taimin? Tai, soggiunse il Padre, è voce da se, e significa stirpe, talche Tai min è lo stesso, che dire stirpe, ò famiglia Min. Così noi ancora diciamo stirpe Austriaca, stirpe Aragonesi, &c. Al secondo ci rispose, che i Tartari non anno Casato distinguendosi col solo nome. Per tanto disse, che il padre di questo Re si chiamaua Xun Chi, cioè figliuolo del Cielo, e'l Re presente Tun min, che significa gran chiarezza.

L'interrogai, che ordine tenga il Re con le sue donne, e della legittimità de' figliuoli. A quello delle donne mi rispose quasi con le parole de' Cantici al VI. Sexaginta sunt reginæ, & octoginta concubinæ, & adolescentularum non est numerus. *La verità è, che il Re si tien quindici donne, le quali tutte si chiamano Regine. Tre ne sono però maggiori dell'altre, delle quali vna è la suprema. Questa si chiama* Cinfì, *e suona perfetta Regina. Dell'altre due; vna* Tum-fì, Si-fì *l'altra, cioè Regina Orientale, e Regina Occidentale. Queste due chiamansi Regine laterali, ed anno l'accesso alla suprema Regina parlandole però inginocchioni; l'altre dodici non le parlano mai, e se alcuna cosa vogliono significarle, ciò fanno per mezzo delle Regine laterali.*

Dopo le Regine sono l'altre donne, delle quali non v'è numero determinato potendo esser più, e meno secondo l'umor del Re; vero è, che non sono mai così poche, che non arriuino à qualche centinaio; stanno sotto la custodia delli Eunuchi. Quanto à figliuoli non è preeminenza, che tenga di legittimità, ò primogenitura, tutti s'hanno per vgualmente legittimi, e primogenito è quello, che il Re s'elegge per successore. Il Represente è figliuolo di concubina, non eletto per mancanza d'altri, mà preferito dal Re suo padre poc'ore avanti di morire, à cinque figliuoli di Regine, de quali auendoli prima fatti venir auanti à se, niuno ne giudicò atto al gouerno; perloche discacciatigli dalla sua presenza, mandò à leuare il fanciullo, e la madre con la sedia reale, facendo quello salutar Re, e questa Regina Reggente, dichiarandole quattro Assistenti, ò dir vogliamo Tutori Tartari, il primo de' quali è detto per nome Samni.

Sù questo presi occasione di domandare della sepoltura del Re.

Il Re (replicò il Padre) non si seppellisce, s'abbrugia, seguitando in ciò l'vsanza de' Tartari. Il rogo non si fabbrica di catasta, mà di carta; ed è cosa incredibile à dire quanto sia vasto, douendosi abbruciare sopra di esso nello stesso tempo, che arde il corpo del Re, tutta la sua guardaroba, gli abiti, le gioie, il danaro (diremmo noi) dello stipo, e in somma dagli animali in fuora quanto auea seruito, seruiua, ed era fatto à fine di seruire al defunto Re.

Dodici Elefanti bardati superbamente con briglie tempestate di turchine, di smeraldi, di zaffiri, e d'altre pietre d'inestimabile valore, trecento Caualli, e cento Cameli vennero carichi del tesoro regio, il quale fù scaricato tutto sopra quella montagna di carta preparata per ardere. Dato che fù il fuoco, l'oro, l'argento liquefatto correua come fiumi con tanto impeto, che senza altre guardie si faceua far largo alla moltitudine, trà la quale v'è sempre chi cerca di far vento à qualche cosa, e portar via vn pò di benedizione del morto; la qual cosa per impedire vi sono ordini rigorosissimi, e seuerissimi gastighi contro i delinquenti, auendo i Tartari grand' vbbia in vedere auanzar al fuoco, quant'è vn sol capo di spillo; e l'oro, e l'argento, che non possono consumarsi si rinuestono in tanta carta da ardere in processo di tempo all'anima del Re. La carta del rogo si fece vn conto, che importasse settanta mila scudi, e quaranta mila milioni il tesoro abbruciato con essa. Tre seruitori si danno all'anima del Re per seruirlo nell'altro mondo, i quali subito che egli è spirato, s'vccidono. Vn Consigliere, vn Cappellano, e vna Concubina. E' in loro arbitrio lo scer la morte, che vogliono, benche quella del mozzar la testa sia l'ordinaria; anzi chi è condennato dalla Giustitia non è fatto morire altrimente, saluo i soldati, i quali è vsanza di strangolargli. De tre seruitori sudetti se ne trouano molti, che per affetto verso il Re, come anco per impulso d'vna superstitiosa religione, s'offeriscono alla morte; mà se s'abbattesse, che tutti ricusassero, in tal caso quelli, che in vita del Re furono fauoriti sopra gli altri, son tenuti à seguitarlo nell'altro mondo.

Domandai in quello, che consistessero principalmente l'entrate regie.

Disse, che in China tutta la campagna è in proprio de i contadini, i quali de i frutti, che ne raccolgono, pagano vna picciola decima al Re, & vn'altra a' Mandarini, cioe' a' nobili, che son Signori di castelli, de' quali è territorio quella campagna, nella quale essi viuono. Questa decima dunque, che danno al Re, ascende ad vna rendita inestimabile, alla quale s'aggiunge quella de' bestiami, i quali per tutto il regno sono del Re. Grandissime sono ancora l'entrate, che le rendono le grosse incette de' cotoni, e de' risi. In oltre le miniere della Prouincia di Tu-nan, che significa nuuola Australe, sono ricchissime d'oro, di zaffiri, di smeraldi, e di tutte l'altre gioie, de quali è fertile il paese, voglio dire il regno di Pegù, al quale questa prouincia è vicina; e finalmente incredibile è la quantità del danaro, che mettono le tre città di Tanceua, Cauron, e Nanquin, che sono le principali Dogane del regno.

Si domandò come il Re si lasci vedere spesso per la città, e quante anime faccia Pequin.

Disse, che vna volta il mese era solito dar la mostra alle milizie, che formano la guardia del corpo; e che ciò fà egli medesimo in persona esercitandogli nello stesso tempo

à tirare à bersaglio. Questo esercizio si fà in alcune pratarie, che sono trà vna muraglia, e l'altra della città, la quale è fasciata di tre ordini di mura, delle quali l'esteriori sono di mano in mano più basse, e tutte sono recinte da fossati d'acqua, e da prati bellissimi. In questi dunque si mette vn fantoccio di legno, e il Re ordina così alli Arcieri, come alli Moschettieri, che tirino in diuerse parti di quello, à chi dà à colpire vna mano, à chi il capo à chi il petto v. g. se non lo colpisce alla prima, ritira la seconda, e la terza volta, e se tutte tre le volte sfallisce, leua vn buon carico di legnate, ed è cassato dalla milizia. Pequin al presente sarà intorno à un millione. Dicono che n'abbia fatti fino in noue, ma non è credibile atteso il circuito della città, e la maniera delle loro abitazioni, le quali non hann' altro, che vn solo piano.

Gli domandammo come cuoprano le loro fabriche.

Tutte di tegole, rispose; le case etiandio de' contadini non son coperte altrimente. Le tegole del Palazzo reale sono incrostate ai color giallo, e variato, che di lontano fanno bellissimo vedere, e toccate dal Sole sfauillano, come se fosser d'oro.

Domandai della Religion de' Chinesi.

Tutti, rispose, nel lor cuore son' idolatri, e tutti priuatamente adorano gli Idoli. E' ben vero, che nell'esteriore appariscono tre diuerse sette. La prima è quella de' Letterati, i quali professano di adorar vna suprema Sostanza, detta in lingua loro Sciax-Tì; *queste due parole scolpite in oro tengono collocate nelle lor Chiese, e queste professano d'adorare co' sacrifizi, i quali tutti consistono in arder carta dorata, ò inargentata, ò bianca, ed alcune sottilissime candelette di storace, e d'incenso. Mà come è detto, questa speciosa ostentazione di nobil Religione è solamente nell'esterno, affine di distinguersi in sì fatta guisa dagli altri, ed in specie da' Bonzi. Questa generazione di vomini trapassò in China dall'India, gente superstiziosa, idolatra, e d'vna stolidissima credulità impastata. Ebbero sù 'l principio qualche sorte di credito tra' Chinesi, come accade alle cose nuoue, e ancora non ben conosciute; nè si può dire quanto conciliasse loro di venerazione, e di stima la dottrina, che portarono della trasmigrazione dell'anime, benche non affatto simile à quella professata dalla scuola de' Pitagorici. Mà insorgendo in processo di qualche tempo i Letterati Chinesi, e anzi per astio, e per malignità contro i Bonzi, che per sincero sentimento degli animi loro predicando, e promouendo il culto del loro* Sciax-Tì, *poterono à poco à poco discreditar la Religione de' Bonzi, e metterli talmente in fauola, che oggi in tutta la China non è gente di essi più abomineuole, e ignominiosa à segno che vn' vomo onorato si guarderebbe di parlare, ò trattar con essi saluo, che in occasioni di sepolture di morti, di sacrifizi, ò di processioni, le quali cerimonie si fanno tutte mercenariamente da' Bonzi, e di quest'vltime costumano di farsi da qualche nobile in occasione di nozze, ò di nascità di figliuoli, ò di simili altri lieti auuenimenti; e tutto l'ordine della processione consiste in gran suoni fatti da percotimenti di metalli, mà in vn vaghissimo ordine di banderuole con immagini d'Idoli, a' quali fanno onore cantando inni alla loro vsanza, e abbruciando anch'essi carta, ed incenso. Questo medesimo sacrifizio si fà ogni mattina da chi sia Bonzo, ò noblile, ò ignobile, ò letterato, allo Spirito buono, ò al cattiuo, in sù l'vscia delle proprie case. In somma toltone quel gran disprezzo, e attesa semplicemente la superstizione, ed i riti delle cerimonie scure, si può dire i Bonzi esser quelli in China ch'erano i Sacerdoti Toscani in Roma. La seconda setta, che è la più vniuersale comprendendo i nobili, e cittadini, la plebe, i villani, e in somma ogni sorte d'vomini, onora le anime de' lor passati, alle quali fanno continui sacrificy, e così nelle Chiese, come nelle proprie case: à questo perche non offenda, ò non nuoca; à quello perche aiuti, e difenda. La terza setta è quella, che gia s'è detta de' Bonzi per meri, e puri idolatri.*

L'interrogammo di quel che credono dopo morte.

Bene à tutti, rispose, cioè sapienza, e piaceri; mà non diuisan più oltre, doue, e come vengano all'anime questi beni, basta che le credono eterne, e immortali. Dunque, soggiunse il Signor Carlo, poiche non v'è distinzione dal giusto all'ingiusto, come non

la danno tutti pe'l mezzo per godere in questo mondo, e nell'altro? Dal mal fare, replicò il Padre, niun' altra cosa gli trattiene, che le pene temporali. Credono ben sì, che vi sia vna spezie d'Inferno, doue l'anime de' cattiui siano tormentate; mà hanno il segreto da redimer la pena in questa vita, onde lo Spirito tormentatore è sempre ozioso, e scioperato. Fuori di Pequin (e il simile nelle altre città principali) vi è vna grandissima fabbrica d'vn tempio spartito in più di trecento cappelle picciolissime; ogni mestiere vi hà la sua, e non solamente i mestieri, mà ogni condizione di persona ò nobile, ò ignobile, ò letterato ve l'hà: hannouela i Cortigiani, gli Vfficiali, i Soldati, i Tribunali, i Giudici; in somma i poueri, & i mendici ve l'hanno. Quiui dunque credono, che alberghi lo Spirito tormentatore dell'anime di coloro, che viuono malamente in quella professione. Il sarto dunque, che ruba, fà vna piccola offerta allo Spirito punitore de' sarti, ed è libero. Lo Spirito non mangia, mangia bene il Bonzo, che n'è custode. Il simile fà l'Auditore, il Giudice, che dà la sentenza ingiusta, il fattore, il maestro di casa, che ruba al padrone; così vengono à farsi due beni, à liberarsi l'anima da' tormenti, e à pascere vna infinità di poltroni, che se non fosse questa ladronaia di ricomprar la pena, anderebbono mendicando il pane.

Domandai se tra' Chinesi v'erano instituti di vita religiosa.

Tra' Chinesi, tanto disse, non v'è altra spezie di Religiosi, che i Bonzi, i quali in realtà sono sciaguratissimi vomini per l'infame congiungimento co' fanciulli, essendo nel resto così vaghi delle donne, come i can delle mazze. Vien' aiutata questa loro pessima inclinazione dalla commodità, che v' hanno per essere i giouanetti commessi alla loro cura, come a' Pedanti: e trà essi, e quei letterati, che insegnano loro le scienze, vi sò dire, che ne fanno macello; tanto più, che questa bellissim' arte è hoggi tanto accreditata non meno trà i Tartari, che tra' Chinesi, che non se l'arrecano più à vituperio, tenendone, per così dire, publiche accademie; e in Persia si sono sfacciati à tal segno, che sposano publicamente i fanciulli, come si fà delle donne, e tirano dote da i padri loro. Mà per tornare a' Religiosi, è da sapere, come anche i Tartari hanno i loro Sacerdoti corrispondenti a' Bonzi, presso a' quali è l'amministrazione de' sacrifizi. Questi vanno vestiti di giallo, ò di rosso con toghe fino in terra, e maniconi larghi. Vsano alcune mitre di carta, mà per lo più vanno in zucca, e sempre scalzi. In somma il lor' abito è assai simile à quello, col quale soglionsi dipinger gli Apostoli. Questa regola di Religione abbraccia sotto di se monasterij di donne, tutte però Tartare, le quali viuono in clausura sopra montagne asprissime, se non quanto da lor Superiori, che sono di questa razza de' Sacerdoti, sono dispensate d'andar in cerca, limosinando per le città, od altri luoghi abitati. Quelle, che sono destinate à quest' vffizio sono sempre delle più vecchie. Tutte fanno i voti d'obedienza, pouertà, e castità. Portano il capo scoperto, tonduto in giro al par dell'orecchio. Il taglio dell'abito è simile à quello de' Bonzi, cioè toghe fino à terra, e maniconi grandissimi; il colore però è rosso, doue quel de' Bonzi è simile al bigio.

Si domandò delle scienze de' Chinesi.

Primieramente, rispose, vi sono l'opere di confusio, che viene à esser trà loro quel, che è Aristotele tra' frati. Quest' autore visse intorno à tre mil' anni sono, e dettò vna spezie di Filosofia morale alterata però con diuersi ingredienti di Teologia, e Filosofia naturale. Oggi viue il sessantesimo terzo discendente di confusio, ed io l'hò veduto. E' signore di ricchissimi feudi, ed hà titolo di Principe; che in tale stato colocarono i Re di China in antichissimi tempi questa famiglia per la superstiziosa venerazione di cotant' vomo. Oltre alla dottrina di confusio attendono grandemente alla scienza de' numeri, ed hanno vn' ignobile spezie di Geometria, non dimostrante, mà dirigente semplicemente la pratica delle operationi mecaniche, e trà queste delle più grossolane, poiche nè della prospettiua, nè dell'altre parti dell'Ottica non hanno alcun lume. Dal che si puol facilmente argomentare l'eccellenza non meno delle lor pitture, che delle fabbriche. Tutto il lor fernote consiste nelle false scienze di pura opinione, come è à dire Chiromanzia, Metoposcopia, Magia, e simili; mà sopra tutto in Astrologia indiciaria si piccano d'eccellenti maestri.

Lo pregammo à dirci qualche cosa della lingua, e del loro alfabeto.

Quanto alla lingua replicò esser pouerissima, non arriuando assolutamente à quattrocento vocaboli. Disse, che i nomi sono indeclinabili, e i verbi non coniugarsi altrimenti, che per infiniti. Dunque, risposi io subito, se V. Paternità mi dice di voler ancora star in Firenze otto giorni, à me dà l'animo d'apprendere così bene la lingua da farmi scambiare per vn Chinese. Si, rispose il Padre ridendo; mà V. S. auuerta poi à non dir porco à vno pensando di dirli Signore. E qui prese a dirci come tutta la forza della fauella Chinese consiste nella diuersità degli accenti, de' spiriti, dell'inflessioni, de' tuoni, dell'aspirazioni, e d'altri simili accidenti delle voci, i quali sono per così dire infiniti. Per ragion d'esempio Ciu *proferito così non ha significazione alcuna;* Ciuuuuu *proferito col prolongar quell'*u *sempre inacutandolo, val Signore;* Ciu *con l'*u *prodotto, mà fatto successiuamente più graue significa sala;* Ciuuuu *con l'*u *prolongato, ma conseruatoli l'istesso tuono, vuol dir porco;* Ciu *detto velocissimamente, e per così dire sputato più tosto, che proferito, suona l'istesso che cucina; e finalmente* Ciu *prima aggrauato, e poscia inacutito significa i piedi d'vna seggiola. Or vedete, seguitò à dire il Padre, come vn sol vocabolo dà in cinque? Così* Tien *pronunziato anch'esso come egli è scritto, non è nulla; prodotto l'*n *sù l'acuto, sì che faccia* Ti--en, *vuol dir dolce; accentato l'*i *in questa forma* Ti-en, *è il pane;* Tien *scoccato dalle labbia come saetta, significa vn sostegno d'vna tauola, d'vn letto, ò di che che sia. Quanto vi è di buono, tutte le parole son monosillabe, se bene s'accoppiano talmente l'vna con l'altra, e con cert'ordine fisso, e determinato, che in apprendere si richiede vn studio faticosissimo; il peggio è, che non hanno caratteri, nè alfabeto, e tutto esprimon con cifre, delle quali non solamente ogni parola hà la sua, mà moltissimi accoppiamenti di due, e tre parole, e moltissimi sensi, e periodi interi hanno le loro. Quindi è, che quelle cinque cose, che si esprimono con la voce* Ciu *variamente aspirata, per la mancanza dell'alfabeto conuien loro scriuerle con cinque cifre diuerse, doue noi per via di varie signature d'accenti (che le medesime seruirebbero ad altre voci, che andassero similmente accentate) à bastanza le distingueremmo, benche la scrittura fosse sempre l'istessa, cioè* Ciu. *Così per esempio con porre vn semplicissimo accento sù l'i da balia, distinguiamo baliá; e quel che è più bello ancora, quantunque la voce Parti abbia tanti significati, noi con tutto ciò senza verun'accento in tutti la scriuiamo nello stesso modo, cauando dal contesto delle parole il suo vero significato; il che potrebbono anche fare i Chinesi, se non auessero quest'infelicità d'esser priui dell'alfabeto. E per ritornare alla voce* Ciu *oltre alle cinque diuerse cifre -. ^. '. '. v. de' suoi cinque diuersi significati non sempre, che si vorrà scriuer Signore, sarà buona la cifra di* Ciu *quando vuol dir Signore: perche s'io vorrò scriuere Buon di Signore, non mi varrò della cifra, e carattere di buono, non di quello di dì, non di quello di signore; mà ne torrò vno semplicissimo, e diuerso da tutti questi, il quale da per se solo esprime l'accoppiamento di queste tre parole Buon di Signore: e se vorrò dire, Si Signore, lascerò parimente la cifra ordinaria di si, e quella di Signore, e ne torrò vn'altra significatiua di questo congiungimento delle due voci, si Signore. Or veggasi quanti caratteri auerebbe in se questa voce* Ciu *in senso di Signore, de' quali vn solo la conterrà vnicamente, e tutti gli altri dirò così cumulatiuamente con altre voci; e lo stesso seguendo negli altri quattro significati della voce* Ciu, *si consideri, che moltiplico è mai questo di cifre, e di caratteri significanti, ò vnicamente, ò vnitamente con altre voci il corpo d'vn sol vocabolo, il quale noi in qualunque significato, quando ben n'auesse vn migliaio, scriueremmo sempre con tre modi di lettere. Di qui nasce, che in China s'apprende più difficilmente il leggere, che lo scriuere; poiche à scriuer tanto, che basti per esser inteso, serue il sapere i caratteri semplici delle parole, i quali accoppiando successiuamente l'vn dopo l'altro s'arriua à farsi intendere; benche questa sia vna forma di scrittura ignobile, e da plebei. Mà per leggere i libri, e le scritture de' nobili, e de' letterati, conuien sapere non solamente le cifre, mà le composizioni ancora, delle quali se ne contano fino in settanta quattro milia; e di queste chi più ne sà è più riputato dotto; ed è veramente, potendo legger, e intender più libri degli altri. Di qui nasce la*

somma

somma difficoltà d'apprender questa lingua, mentre non essendoui alfabeto, non vi possono esser vocabulari, che insegnino la traduzione de' vocaboli, i quali bisogna imparare col sentirgli dalla viua voce, e col prouarsi, e riprouarsi à dirgli, e ridirgli come i Papagalli. I PP. della Compagnia hanno fatto stampare vna spezie di Catechismo, ed alcuni dialoghi; quello per apprendere i termini per discorrer le cose della Fede, à fine d'ammaestrar in essa i Chinesi; questi per imparar quei vocaboli, che occorrono più frequentemente ne' discorsi ordinarij, e nell'vso del viuer ciuile. Tutto questo si consequisce assai sufficientemente con la cognizione di soli noue mila caratteri, che tanti ne verrano ad esser in questo libro.

Sù questo ragionamento vscitomi l'vmore di voler' imparar' il Chinese in sei giorni, m'entrò in quello scambio vna grandissima adombrazione di mente, che non mi lasciaua arriuar à concepire, non che finir d'intendere com' esser possibile, che la vita d'un' vomo bastasse per imparar' à conoscere vna moltitudine così vasta d'intrigatissime cifre, e la mente fosse capace di ritenerne la formazione, e l'intelligenza. E mentre andaua tra me ruminando per ritrouar qualche esempio simile tra di noi, col quale mi riuscisse d'assettarmi nella fantasia l'ordine marauiglioso di questa cosa, mi successe felicemente di rauuisarne vna perfettissima simiglianza nella numerosissima serie delle figure geometriche, le quali per intricate ch'elle siano di linee, di triangoli, di quadrati, e di cerchi, e d'altri innumerabili figure, che nascano dall'accozzarsi, e segarsi scambieuolmente i tratti, che si richieggono alla costruzione di esse, nondimeno à prima vista non solo mi vien' in mente ciò che per esse dimostrasi, mà tutto il progresso ancora della dimostrazione; e tutto quello (che più marauigliosa cosa è) che fù necessario à dimostrarsi con vn grandissimo numero di altre figure, delle quali niuna nè apparisce, perche quanto in esse fù dimostrato, quiui semplicemente si presuppone: e non solamente diuerse cifre, e figure significano cose diuerse, mà la medesima etiandio diuersissime ne rappresenta, considerando talora vna stessa linea retta e come base d'vn triangolo, e come diametro d'vn cerchio, e come asse d'vn' ouato, e come lato retto d'vna parabola, e come trasuerso d'un' altra. Considerazione, che di quanto mi fece crescer la forza marauigliosa dell'vmano intendimento, altrettanto m'attutì la marauiglia de' periti nelle lettere Chinesi, poiche doue quelle contengono in vn modo assai grossolano vn numero determinato di sei, ò sette parole, ò di dieci, ò quindici, se purv'arriuano, queste hanno in se, mà in vna maniera più nobile, ed eminente vn' ordine così vasto di verità demostrate, che à condurnesi per via di ragionamento bene spesso migliaia, e migliaia di parole non basterebbono. Ora si come trouansi moltissimi Geometri, i quali non che tutte le figure d'Euclide, quelle d'Archimede, e d'Appollonio, hanno in mente, e di più innumerabili altre de' loro trouati particolari, all'aspetto di ciascuna delle rinuengonsi subito di quel ch'elle sono, e rigirandosi con la mente sù quelle linee, scorrono in vn'istante per vn lunghissimo rigiro di proposizioni, e di ragionamenti; e così m'accorsi non esser gran fatto da marauigliarsi, che siano alcuni vomini, i quali in niun' altra cosa occupandosi per tutto il corso della lor vita, che infermarsi nella fantasia le spezie d'vna quantità di caratteri, riesca loro finalmente di ritenerli, e francamente conoscerli. Mà è da ritornare al proposito, imperoche assai diuagato sono.

Venne il Padre Giouanni à discorrere de' matrimonij, intorno a' quali ci disse, che tutti i Chinesi peruenuti all'età di 18. anni incirca pigliano vna moglie, la quale sola è la legittima, e da questa riceuono dote proporzionata allo stato delle loro facoltà: possono però ripudiarla, mà con restituir la dote. Il padre, che marita vna figliuola non isperi più riuederla; la chiude in vna spezie di seggiola, della quale consegna la chiaue à quella donna, che hà trattato il parentado (giache tutti i parentadi si trattano per via di donne destinate alla senseria de' matrimonij) e questa la consegna al marito, il quale non apre la seggiola se non in camera. Le donne nobili di rado escono di casa, e vscendo ò vanno in lettiga, ò à cauallo, ò sù gli asini, mà sempre coperte. Quelle che son più di basso vanno fuori più spesso, e à piedi, mà coperte anch'esse; il che fanno per insino le publiche concubine, quando passano dalle lor case in quelle delle ruffiane per far' iui copia di se à chi hà trattato di volerle. Mà ritornando a' matrimonij è da sapere, che presa ch'egli

hanno moglie, è lecito loro di tenersi quante concubine vogliono, le quali sono di due sorti; altre libere, ed altre schiaue. Le libere sono vniuersalmente figliuole bastarde de' nobili, e di persone ciuili, che per isgrauarsi della numerosa famiglia, che produce loro il grandissimo numero delle concubine, locano altresì per concubine le femine con dote assai leggiera, la quale i mariti (dirò così) che le pigliano non hanno obligo di restituire in caso di repudio. I figliuoli che n'hanno auuti rimangono appresso il padre; e se vogliono disfarsene con la madre, son tenuti à dar loro vn tanto per gli alimenti. Le concubine schiaue sono figliuole de' contadini, i quali per isgrauarsi anch'essi de' lor figliuoli, gli stroppi, ò in qualunque altro modo difettosi della persona, annegano in fasce, e gli altri tanto maschi, quanto femmine portano alla città per vendergli, i maschi per seruitori, le femmine per concubine, e di queste con 15. scudi si sfiorisce la piazza. Questa condizione di donne è assai miserabile, essendo che per le case fanno da mule, e da asine in portar' acqua, e far tutti gli altri ministerij più vili, e più faticosi. Se il padrone le vuol conoscere, non possono ricusare, essendo state comprate principalmente per questo, benche di rado si mescolino con esse loro: con tutto ciò se fossero colte in fallo co' seruitori, ò con altri, la testa è messa loro a' piedi. I Religiosi Cattolici si seruono di queste più che d'altre persone per insinuar le cose della nostra Fede alle mogli, e figliuoli de' nobili lor signori, nel che s'adoperano molto bene, e molte di queste medesime concubine si conuertono nel lor cuore: mà non per questo è lecito di battezarle, per l'obligo ch'elle hanno di star sempre disposte à far' il piacere de' loro padroni.

Sù questo l'addimandammo lo stato presente della Religion Cattolica nel regno di China, e del numero de' Predicatori Euangelici.

Ci ragguagliò come la Fede Cattolica si professa liberamente per tutto il regno, e che in tutte le nostre Chiese vi è la copia del diploma reale approuante tal Religione, scolpito in pietra in luogo assai cospicuo. Disse i Christiani essere auuti in grandissima venerazione in tutte le prouincie, ed esser lecito à tutti così Tartari, come Chinesi d'abbracciar la Fede senza nota d'infamia: Che tra i Letterati Chinesi, ed i nostri Religiosi passa vn' ottima corrispondenza, nè auer più dura emulazione, che con la vil canaglia de' Bonzi. E quanto al numero de' Predicatori rispose d'auer lasciato nel regno 26. Gesuiti, de' quali quattro in Pequin con due Laici Chinesi, sei Domenicani, e due Zoccolanti. Il lor' abito è come quello de' Letterati, cioè robboni fino in terra di dommasco bianco. Tra i quattro Sacerdoti Giesuiti di Pequin v'è il P. Gio: Adamo Fiamingo, il quale sono 45. anni, che è in China, vomo vgualmente caro al Re, & al popolo, e sommamente rispettato da' Ministri.

Di quì passammo à dimandare delle monete, del peso, della misura, e del viuere.

Rispose esserui vna spezie di moneta coniata, detta Cuxa. *Questa è di vna lega bassissima di metallo, e corrisponde al nostro Quattrin nero. Da vna parte v'è improntato il nome del Re, dall'altra il nome della moneta. Trecento di queste fanno vn* Lexu, *che è vno Scudo de' nostri. Vn* Lexu *si diuide in dieci* Zien, *vn* Zien *in otto* Fueu, *vn* Fueu *in . . . .* Caxa. *Del resto si spende oro, e argento, del quale si taglia à peso, portando à quest' effetto ciascuno nelli stiualetti cisoie, e bilancie. La libra Chinese è 16. delle nostre oncie. La misura ordinaria è il cubito. Il viuere è à buonissimo prezzo, così nel vitto, come nel vestito; con cinque* Fuca, *che saranno da cinque delle nostre crazie, s'auerà vna gallina raggiunta.*

L'interrogammo sopra il mangiare de' Chinesi, e delle loro beuande.

Primieramente, rispose, per farmi dalle beuande, non hanno vino, benche abbiano di bellissime vue. Nè facciam bene noi altri Europei, e si nè beuiamo ancora, mà di soppiato, poiche la superbia di quella nazione hà stabilito per legge, che sia punito con seuerissimi gastighi qualunque tenta introdurre nuoue vsanze nel vitto, ò introdotte d'apprenderle, e praticarle. Le lor beuande sono il Tè, ed il vino di riso, il qual cauano verisimilmente per macerazione, e distillamento. Dissi verisimilmente, non essendo ammesso ad apprendere il segreto di nessun' arte, se non colui, che giura di professarla; e l'inosseruanza di tal giuramento non si punisce più leggiermente, che con la vita. Beon sempre bollente, e per maggior delizia tengono la beuanda sù 'l fuoco in alcuni vasi presso alla tauola.

La State mettono nel bicchiere vn pezzo di ghiaccio, mà non ve lo lasciano ſtar quaſi punto per non perder la delizia di ber ſtemperatamente caldo, baſtando loro, che il vino ne tiri il freddo virtuale, per refrigerio dello ſtomacho, il qual freddo virtuale credono, che l'attragga in iſtante. Quindi vſano di conſeruar' il ghiaccio, come facciam noi, il qual ſi vende per la città à viliſſimo prezzo. Raffreddano ben li frutti con vn pò più garbo, amandoli fortiſſimamente agghiacciati: mà ritornando al bere, il vin di riſo è bianco, limpido, e tirato com'ambra, e tinto d'vn color giallo aurino belliſſimo; hà vn ſapore aſſai delicato, e ve n'è di quello così potente, che ſuccede cambiarlo anche à noi altri Europei da vn vin di Spagna. Le perſone ordinarie beono in terra; i nobili in oro, e in argento intagliati aſſai goffamente à bolino; e i ſignori grandi in corno di Rinoceronte liſcio, ò lauorato d'intaglio con legature d'oro intarſiate riccamente di gioie. Per quello poi s'appartiene à' cibi, v'è d'ogni bene, niuna coſa mancando loro di quel, che noi abbiamo. Abbondano primieramente d'ottimo formento; hanno tutti i noſtri carnaggi, e le ſaluaticine, tutti gli agrumi, le frutte, e gli ortaggi; e ſe foſſe che fargli le moluche, che con la gran copia delle ſpezierie farebbon loro ſquiſitiſſimi li condimenti. E pure del grano non arriuano à ſaperne far pane, quantunque ne faccian farina, mangiando in quello ſcambio del riſo cotto in acqua, e poſcia abbruſtolito, e riſecco, ſpruzzandoſene in bocca con alcuni baſtoncini, che adoperano in cambio di forchetta da vna ciotola, che tengon piena con la man manca, e ciò fanno dietro ad ogni boccone di carne, ò d'altra coſa, che mangiano; mà niuna coſa è più inſipida delle lor viuande. Il tutto cucinan leſſo, e nello ſteſſo paiolo v'è il porco, la lepre, il peſce, la vitella, e'l fagiano, ſopra de' quali il buon cuoco bada à rifonder' acqua tanta, che ſian cotti, e del brodo di quella ſaporatiſſim' oglia imbandiſce per ciaſcuno vna ciotola in luogo di mineſtra. La carne, che ſi mangia più comunemente è quella di porco. Il caſtrato è ancore in gran credito. La pouertà mangia dell'aſino, de' cani, de' gatti, eſſendoui beccarie ſeparate per tutte le ſorti di carni. I peducci di cane ſecchi, e sfumati, come le noſtre anguille, ſono vn cibo ſtimatiſſimo, e le ſerue per ſcaldar', e corroborar lo ſtomaco. Si ſerue in piatti ſeparatamente, cioè vna ſorte di carne per piatto. I condimenti ordinary ſon due; vno è vn certo cacio di fagiuoli, il qual ſi fà in queſto modo. Mettonſi i fagiuoli ad infradiciare in acqua, e quando hanno fatta al di ſopra vna certa ſpezie di pelle verde, e che dentro à rimeſcolarli ottimamente ſon macerati, ſi paſſano per iſtraccio aſſai fitto ſopra vaſi pieni d'acqua, nella quale cade quel paſtume più fine, reſtando nello ſtaccio la ſcorza. Or queſta paſta ſi conſerua per vſo di condir le carni, mettendoſene in quantità nel paiuolo, mentre ſi cuocono, e ſi può dir, che ſia il lor ſale, non adoprandone d'altra ſorte, quantunque nelle prouincie più Occidentali abbiano abbondanza di pozzi, e di fontane ſalmaſtre. L'altro condimento è vna ſalſa detta Mi-ſſo, *fatta di farina di grano corrotta, la quale hà vn puzzo così orrendo, e ſtomacheuole, che ſi cambierebbe tal volta da più fetidi eſcrementi. Queſta non ſi mette nelle pentole, mà ſi ſerue in tauola in piatti ſeparati, intigniendouiſi per delizia i bocconi, come ſi fà da noi nella moſtarda, e nel ribes. Ne' banchetti, e nelle tauole de' ſignori grandi vſa di regalare i piatti, e tutto il regalo conſiſte in fiorir le viuande d'vna di queſte quattro coſe, ò di riſi, ò di erbucci, ò d'voua ſode in piccatiglio, ò di touaglioli minutiſſimi di frittate ſottili com'oſtia. Mà Iddio ne guardi ne' lor banchetti, i quali ſon propriamente vna morte, e chi gli frequentaſſe troppo ſpeſſo penerebbe poco à morirſi di fame. Quindi è, che da' conuitati s'vſa di far' in caſa vna buona refezione per non patir l'inedia. Nella ſala deſtinata al conuito ſono diſpoſte intorno le tauole, à niuna delle quali ſiedono più di tre conuitati, e'l padron di caſa ſiede ſolo nell' vltima. Non vſano touaglie d'alcuna ſorte, in sù la tauola nuda tante ſono poſate, quante ſono ſeggiole all'intorno. Le poſate conſiſtono in vna tazza per bere, vna ciotola di riſo, il piatto del Mi-ſſo, e i due baſtoncini di legno, che diſſi ſeruir' in cambio di forchetta. Tutto il vaſſallamento è di porcellana, tanto quello del Re, che del più infimo Artiere, e tutta la diſtinzione è nell'eſſer più ò meno fina. Poſti che ſono à ſedere i conuitati entra lo ſcalco col primo ſeruizio, e quello diſtribuito per tutte le tauole dà il ſegno di*

cominciare à mangiare, auanti al quale chi stendesse la mano al piatto v'aurebbe vna buona mortificazione, oltre alla taccia di goloso, e di malcreato. Questo segno non è altro, che dire Ziu, che significa inuito, al che tutti vnitamente rispondono ziu ziu ziu ziu ziu, dicendoselo vicendeuolmente l'vn l'altro, come fanno i Preti all'altare | nell'abbracciarsi, e darsi la pace. Detto questo tutti in vno istesso tempo arriuano della viuanda, e si mettono in bocca il boccone, e se alcuno non và à tempo con gli altri, lo scalco grida seco à testa, consistendo in ciò vna gran parte della sua lode, che si mangi, e si beua à tempo, senza di che il conuito si direbbe mal seruito, e disordinato. Come pare allo scalco, che si sia mangiato à sufficienza d'vna viuanda, fà seruire il secondo piatto, e dopo questo il terzo con far osseruar sempre le medesime stitiche cirimonie; e quando par'à lui far dar da bere, il che parimente farsi à tempo di battuta, replicandosi il solito inuito ziu ziu auanti, e dopo che si è beuuto con obligo di mostrar voto il bicchiere. Alla prima beuuta entrano i Comedianti, de' quali altri sono publici, e che vanno à rappresentar per le case mercenariamente; altri son trattenuti da signori particolari, trà quali i più qualificati tengono vna, ò più compagnie d'Istrioni, come si tengono le bande de' violoni in Francia. Questi (che sono superbamente vestiti) vanno subito à quegli, che siede nel più degno luogo, e messogli auanti il libro delle lor commedie, gli chieggono, che dica loro il soggetto, ch'egli hanno à rappresentare. Questi per atto di ciuilità li manda ad vn'altro, tanto che si conducono al padron di casa, il qual finalmente dice, che recitino la comedia, che vogliono. Questa durerà vn quarto d'ora, ed i soggetti son cauati per lo più da' fatti de' lor Re, e Regine. Finita la comedia torna lo scalco con altre viuande, e come s'è di nuouo mangiato, e beuuto tornano i Comedianti, e replicata la stessa filateria di cerimonia di domandare à tutti, che s'assegni loro il soggetto, rappresentano vn'altra comedia, la qual terminata vien di nuouo lo scalco, e durando questo diletteuol giuoco la pouertà di sei, ò sett'ore, in capo alle quali ciascuno si torna à casa affamato, e ripieno d'accidia, cagionato da vn sì gentile, e grazioso trattenimento. Vna cosa lasciaua in dietro (seguitò tuttauia il Padre dicendo) che in China non hanno oliui, onde si seruono di tre sorti d'olio. Le persone ricche mangian' olio di gelsomini, che è vn liquore delicatissimo, e dolce, cauato (non sò poi dir come) dagli stessi fiori, de' quali v'hanno quell'abbondanza, ch'abbiamo noi di pruni, e d'ortica. La gente più bassa adopra vn' altr'olio di certo seme detto Telselin, che è vna spezie del disetamo, ed è alquanto amarognolo. I contadini come in Polonia consumano per lo più olio di lino, ò d'vn'altro liquore, che si caua da vna pianta, detto in lingua loro Ma-scù, che è fetidissimo. Non mangiano insalata, nè altre erbe crude; conseruano ben si le frutte in certa salamoia senza sale, fatta d'aceto. In somma nel mangiare hanno vn gusto sporchissimo; e noi altri quando ci vien donata qualche lepre, ò fagiano non dandoci il cuore di vederli straziare al nostro cuoco Chinese, l'infilziamo da per noi stessi nello schidone, cuocendoli, e mangiandogli nella più riposta camera, e abbiamo cotest'ordine, che in quel tempo non s'apra à nessuno, saluo che a' mandati dal Re, de' quali se alcuno à sorte ne venisse, tenghiamo vno alla finestra, che vedendolo comparir da lontano, corra subito ad auuisarci.

E' gran cosa, replicò il Signor Carlo, che auendo tant' abbondanza di pecore, e di vacche non sappiano almeno fornir' in guisa i laticini, che non abbiano à tor de' fagiuoli fradici per far il cacio.

Tant'è, rispose il Padre; questo nasce dalla lor superbia. Pensi V. S. se s'indurrebbono à imparar cosa alcuna da' forestieri, e in particolare da' Tartari, i quali per questo solo, che fanno il cacio, non sarà mai, che si mettano à farlo i Chinesi per l'odio della nazion regnante. Io non so già con tutto questo s'io mangiassi più volentieri i laticini de' Tartari, ò'l cacio de' Chinesi, essendo insoffribile il puzzo di quello. Vsano di farlo à ciambelle, delle quali n'infilzano à centinaia in vna corda, e così lo tengono in peso d'auanti alle botteghe per venderlo; e così sodo, e impietrito, che a batterlo nel muro auerrà facilmente, che si scrosti prima il muro, che il cacio. Quando vogliono mangiarlo lo mettono à rinuenir

sù 'l fuoco, doue si rammorbidisce, come cera. Egli è ben vero, che quanto à' Chinesi son grossolani in mangiare, e in bere, altrettanto sono isquisiti in dormire. L'Inuerno mettono le materazza di bombagia sù certi fornelli, ò stufe quadre, dette in lingua Chines. Caù, *sotto le quali mantengono vn fuoco assai temperato. Hanno lenzuola come tutte l'altre biancherie di bombagia finissime, che del lino non si seruono ad altro, ch'à far' olio, e della canapa funi. Alle cantonate del* caù *vi sono le sue colonne, come à nostri letti, e al palco tengono attaccati i padiglioni detti* Cai ià, *l'Inuerno di drappo, e d'altra cosa graue, la State di velo finissimo per le zenzare, e le mosche. Passato il freddo trasportano le materazze dal* caù *sopra panche, e tauole, come le nostre; e nel cuor della State in vece di bombagia riempiono le materazze di vna spezie d'aliga secca, mà soffice, e delicata più della seta, la qual tien' vn fresco marauiglioso. Galantissima è la foggia de' piumacci, e de' guanciali parimente la State, essendo intrecciate di sottilissime suerze di canna marina, ò d'India, che dir vogliamo dentro voti, e solamente ripieni d'aria. Questa è vna delizia incredibile, son lisci come vna pietra morbidi, e auuallan pochissimo, il capo perciò non riman sepolto nel rialzamento de' guanciali; oltre di che brandiscon sempre, si che pare d'auer la testa per così dire in sù gli archi; e riuoltandosi da vna in vn'altra parte, secondo che cedono, e ritornano si fanno mantici dell'aria fresca, la quale trapelando tra' fessi di quell'intrecciatura spira d'intorno al volto con fiati così piaceuoli, ch'è vna delizia troppo grande. E non solamente ne' letti, mà in sù le seggie ancora s'adagiano molto delicatamente. Queste hanno i fusti di legno, e le spalliere delle stesse suerze di canna; sono d'vna foggia assai comoda per sedere, mà più grosse, e forti, e meno arrendeuoli de' guanciali à proporzione del maggior peso, che hanno di sostenere; fanno però arco esse ancora, ond'è bellissimo lo starui. I Tartari però non vogliono tante delizie, dormendo sù tapeti in terra, come fanno i Turchi.*

Gli domandai come era maestoso il soglio doue risiede il Re nelle funzioni publiche.

Disse, che i Re Chinesi aueuano gran lusso in questa cosa, mà che quest[illegible] Re Tartari siedono in terra alla soldatesca sopra vn guanciale.

L'interrogò il Signor Carlo, in che cosa auessero il maggior lusso i Chinesi.

Rispose, che nell'accompagnature de' funerali; prima nel gran consumo delle cere, e nell'abbruciamento degli odori, e nella manifattura delle statue, e d'altri trionfi di legno, e di cenci, che portano auanti al morto, e sopra tutto nelle casse, doue ripongono il morto, fabbricandole di legni preziosi, come d'aloe, di sandali rossi, e di bianchi, e d'altre piante rarissime, e d'inestimabil valore, e ciò in vece d'inbalsamargli.

Chiesi della qualità dell' aria, e della lunghezza del viuer loro.

L'aria, soggiunse, è vniuersalmente buona, e che sia il vero, i contadini, che hanno meno disordini arriuano all'vltima vecchiaia, e moltissimi ve ne sono, [illegible] arriuano al centinaio. I nobili di quarant'vn' anni son vecchi, di cinquanta son decrepiti, e ciò per le co[illegible] dissolutezze con le lor donne, alle quali aggiungono il disordin[illegible] el mangiare, e del [illegible], di che sono intemperantissimi. Le gentildonne poi di rado sogliono arriuare à trent[illegible] 'l che nasce da vna bestiale vsanza di fasciatura di piedi, nella picciolezza de' qu[illegible] [illegible]stendo ogni pregio della bellezza, come che niun'altra parte del corpo si vede loro so[illegible]. Le[illegible] i subito nate se gl'arrandallano in sì gentil maniera, che impedendo alle vene, e à canali degli altri vmori il debito crescimento trattenuta in gran parte per la loro strettezza ([illegible]me è da credere) la circolazione del sangue tutte le parti, e le viscere, che n'aurebbono aù esser inaffiate, beondone à stento non si supplisce à vn gran pezzo nel ristorarle, à quanto di esse và via continuamente, e per la forza del calor naturale s'asciuga, e suapora, onde è necessario, che stenuandosi in processo di tempo le complessioni s'ingenerino diuerse infirmità, e periscano.

Domandai quali fossero le maggiori solennità dell'anno.

Tre, rispose; la Luna nuoua di Febbraio, al principio del mese di Nouembre, e il giorno natalizio del Re. In tutte queste il medesimo Re esce fuori publicamente per la città assistito da tutta la Corte, da tutti i Mandarini, cioè i Nobili, e da tutti i Magistrati,

ò capi de' Letterati, comparendo ciascuno con abiti conuenienti, e propry della sua carica, i quali son molti, e vary. L'onore della testa del Re è vna perla in cima del berrettone. Gli altri grandi vi portano diuerse gioie, e molti vna perla anch'essi, mà accompagnata ò da vn rubbino, ò da vn smeraldo, ò da vn botton di diaspro; sola non la porta, che il Re. L'altra insegna reale sono due Cicogne, le quali porta in sù'l petto figurate in vn ricco ricamo d'argento. I Mandarini vi portano altri animali, e de' noue ordini, ne' quali si distingue tutto il corpo della nobiltà, ciascun' ordine hà il suo. Il primo hà la Gruè, il secondo il Leone, il terzo l'Aquila, il quarto il Pauone, degli altri non mi souuiene, sì come nè anche mi dà l'animo à ricordarmi delle differenze degli abiti de' Magistrati, e de' capi de' Letterati; d'vno mi ricorda, ed è quello del Matematico, il quale porta appese alla cintura quattro tauolette quadrate di diaspro pendenti da cordoni di seta, e nel mezzo di ciascheduna è incastrato vn rubino, in cima del berrettone hà vn rubino, e vna perla. I colori più commumente vsati nel vestire sono il rosso, il paonazzo, il ranciato, e'l turchino. I Bonzi già hò detto, che veston di bigio, e i Letterati di bianco. Mi scordaua di dire, che per la festa della Lunazione di Febbraio si fanno per tutti alcune stiacciate, nelle quali con lauori di pasta rappresentan la Luna, e nella Luna vna simile apparenza; onde si chiama ancora questa festiuità il sacrificio della Lepre.

L'interrogai se sia vero, che i Chinesi abbiano memorie così antiche, e di tante migliaia d'anni, come molti vogliono.

Disse, che dal Re Tao in là, dal quale constano 4700. anni di cronologia regia, niun' altra cosa sanno dell'età del mondo.

Domandai della nauigazione, e se là in quelle parti si creda, che dall'Asia sia alcun passo in America per terra.

Quanto al primo, disse come la lor' arte del nauigare è imperfettissima, mancando principalmente dell'vso della bussola: che le barche maggiori non portano più di cinquanta vomini: che le vele son fatte di stuoie, mà che vanno con esse con tutti i venti, auendo in ciò vna maestria particolare: che la maniera di remare è diuersa dalla nostra, dimenando semplicemente i remi innanzi, e indietro; onde concluse, che attesa l'imperfezione dell'arte non s'inoltrano gran fatto in mare, mà s'attengono assai rasente la spiaggia. All'altro particolare del passo in America rispose non sapersene vn vero; conciosiacosache gli Olandesi, gli Inglesi come quelli, che non hanno potuto spuntar la nauigazione del mar ghiacciato per quelle parti non hanno commercio. I Tartari sì come non trafficano non son gente da muouersi per mera curiosità, e finalmente i Chinesi non vscirebbono del lor paese in tanta disgrazia; l'opinione però è, che il passo vi sia, ò che almeno in qualche parte per vn gran continente d'Asia, e d'America non sieno disgiunti, che per vn breuissimo tratto di mare, vedendosi comparire di quando in quando nelle parti mediterranee di Tartaria degli animali Americani, i quali è certo, che se la terra ferma non fosse continuata, e non vi fosse vno stretto tale da passarlo con vn breue nuoto, non vi potrebbono venirui.

Tornai à domandare de' giardini de' Chinesi, de' giuochi, e de' balli.

I Chinesi (replicò il Padre) non ballano, i Tartari sì, mà frà gli vomini, non con le donne; i loro suoni non son'altro, che percuotimenti di palma à palma, e d'alcuni metalli sonori. Per conto de' giochi poi si può dir, che i Chinesi abbiano il trattenimento, ed il vizio. Hanno il pallone, le tauole, i scacchi, la mora, i dadi, le carte. Al pallone giuocano col calcio con marauigliosa destrezza; non fanno in partita, mà palleggiano semplicemente in quattro, in cinque, in sei, e anche in più, mandandoselo l'vn l'altro co' piedi; ed io mi son trouato à veder' vn pallone per aria più d'vn quarto d'ora senza toccar mai terra. Quanto a' giardini son cose ordinarissime, non essendo quasi altro, che puri ricinti di prati per vso di giuocar al pallone. Non hanno altri fiori odoriferi, che i gelsomini; le rose son belle, mà senz' odore; tulipani, viuoli, giacinti, ed anemoni non si conoscono, nè se ne sà il nome. Nel resto la gran copia dell'acque fà i giardini belli, e diletteuoli; è ben vero, che non hanno grand'artifizio nel farne mostra, lasciandole venire, come la madre natura le manda fuori della terra. Quanto in questa materia hò veduto di bello,

è nel giardino del Re, doue vna grandissim'acqua, che v'è, cade giù per vn dirupo di bronzo adornato con rilieui di tronchi, e di fogliami diuersi, essendo i Chinesi nell'arte fusoria eccellentissimi maestri, ond'hanno bellissimi treni d'artiglieria, e d'altri arnesi militari di getto.

Sù questo si prese à domandar dell'arti, e in primo luogo de' Medici, e della Medicina.

I Medici, attaccò à dire il Padre, sono ammirabili di riconoscere dall'osseruazioni del polso le nature, e i particolari accidenti dell'infermità: è ben vero, che nell'appropriare i medicamenti riescono anch'essi, come tutti gli altri, tirando à indouinare. Io posso dir l'vno, e l'altro per esperienza, poiche vn mese e mezzo lontano da Pequin caddi ammalato, ed essendo mi-vi condotto, come à Dio piacque, fui subito visitato da vn Medico del Re fatto-vi venire dal Padre Giouanni Adami. Questi intrato che fù in camera, mi fece porre à sedere, e lasciatomi alquanto riposare, mi fece posar le braccia fino alle gomita sur vna tauola. Allora cominciò à tastarmi l'vn e l'altro polso, ora stringendo fortissimamente, ora soauemente premendo l'arteria, ora stringendo vgualmente l'vna e l'altra; or l'vna premendo, e l'altra allentando; or questa stringendo, e quella semplicemente toccando; or tastando per lungo tempo continuamente, or à volta à volta ritornando à tastare; ora facendomi tener il pugno raccolto, or la mano distesa; e finalmente non è positura di mano, ò di braccio, nella quale non volesse sentirmi il polso: e tutte le proue durarono vn tempo considerabile, che in tutto douette esser lo spazio di tre quarti d'ora. Finita questa faccenda, mi pensaua d'auer' à cominciarlo à ragguagliar del mio male. Zitto, disse il P. Adami; il Signor eccellentissimo à quest'ora lo sà meglio di voi, staretelo à sentire. Cominciò all'era l'Eccellentissimo ritornato à sedere con vna maestà, che sarebbe stata troppo dell'Oracolo di Delfo, à dir del tempo della mia infirmità, di tutti gli accidenti patiti in essa, riducendoli tutti à lor tempi, ed ogni altra particolarità; il che fece così aggiustatamente al vero, che io ne rimasi stupefatto, e fuori di me. M'ordinò alcune beuande, le quali se fossero state così bene appropriate al male, come furono l'osseruazioni à conoscerlo, sarei stato guarito in quel punto; mà perche ciò non seguì così per allora, bisogna credere, ch'ei non accertasse così bene il medicamento, come accertò il giudizio. Hora venendo alla Medicina, è da sapere, che non cauan mai sangue, mà applicano in quello scambio vna spezie di vessicature alle spalle. Il mal Francese lo curano assai bene con decotti d'erbe, questo si che non è tanto velenoso, come in Turchia, ed in Persia, ed in altre parti Orientali. Tra' medicamenti è famosa vna radica, che si troua nella prouincia di Suc-iuen, *detta latte di Tigre: dicono, ch'ella non fa se non in que' luoghi, doue le Tigri quand' hanno i figli arrabbiate, e infuriate da' cacciatori gocciolano in passando il latte dalle mammelle. E veramente l'odor della polpa di questa radica è simile à quel del latte, e come il latte è bianchissima, e candida. Vogliono dunque, che questa polpa preparata con vari argomenti sia vn sudatorio infallibile, e potentissimo. Io posso dire d'auer veduta la radica, mà non già l'esperienza.*

Dalla Medicina si passò à domandar dell'altr' arti; e il Padre col medesimo ordine, che noi l'andammo interrogando ci venne à dire, che in China non v'è cristallo, mà grandissima copia di vetro, e in specie ci disse del vetro di riso, il quale è senza dubbio più fragile dell'altro, mà poi altrettanto più facile à lauorare; la sua pasta appena messa in fornace è subito fusa, e bollente; ed è cosa incredibile la gran sottigliezza, alla quale conducono i vasi, che bellissimi ne formano. In cambio di ferri adoprano canne di vetro grosso, come fanno tra noi quegli artifici, che lauorano alla lucerna i lauori di cristallo più gentili, e delicati.

I loro specchi son tutti di mesture di metalli, come che son peritissimi nell'arte del getto fanno di bellissimi specchi concaui, i quali s'hanno à buonissimo prezzo: con poco più d'vna dobla s'auerà vn specchio di quattro palmi di diametro. I nostri Padri hanno introdotte l'arti di lauorare gli occhiali, e telescopi; ed è cosa di marauiglia, che i Chinesi si siano abbassati ad imparare à lauorargli, il che denota la grande vtilità, e l'eccellenza di quest' arte: in oggi cominciano à fargli assai buoni, seruendosi delle spere, che capitano in China

portate da nostri Europei, delle quali s'è certo di far loro vn accettissimo regalo, se bene i mercanti per supplire agli artefici d'occhiali hanno cominciato à commetterne.

Hanno bellissime drapperie d'oro filato, e del tirato ne fanno lauori molto galanti. Mà sopra tutto è stupendo l'artifizio di dorare, e inargentare à fuoco la paglia à diuerse sfoggie, della quale così inargentata, e dorata fanno lauori merauigliosi.

Mà non si può mai dire quanto siano ingegnosi nella fabbrica de' fuochi lauorati, co' quali rappresentano in aria caratteri, figure, alberi, e mille altre cose, e ciò non solamente col costringere il fuoco à figurarsi in quelle immagini, mà colorandolo al naturale. Io non aurei mai creduto al rapporto di altri quello, che pur mi conuien di credere agli occhi propry, co' quali ne presi testimonianza. Io viddi dalla soffitta d'vna sala, in cui mi ritrouaua à vn solenne banchetto scender in terra vna grossa vite, e subito girarle intorno vn altro fuoco, che si formò in figura di pampini, e d'vue, il tutto si vagamente colorito de' propry colori, che non credo si potesse far più col pennello. Durò quest' apparenza lo spazio d'vn Miserere, e consumata la materia combustibile à poco à poco disparue, lasciando da per tutto la traccia del fumo, in cui per breue tempo durò à raffigurarsi. Questa medesim' arte si troua anche in Persia, benche non tanto raffinata. I Chinesi ne sono gelosissimi: con tutto ciò il prezzo di questi fuochi non è molto rigoroso, auendosi per due doble vn fuoco di tre, ò quattro apparenze.

Vostra Paternità, diss'io allora, mi fà credere adesso quello, che fin'ora non hò creduto, ed è, che vndici anni sono in Roma il Signor Errigo Seister di Danimarca mi disse venirgli scritto di Coppenaghen esser tornato dalla China vn Danese, il quale auea fatto vedere al Re vna foggia di fuochi artifiziati, che leuati in alto da vn razzo scoppiauan in varie trisce di fiamme, le quali formauano in aria il nome del medesimo Re. V. S. replicò il Padre, può crederlo sicuramente, benche mi paia gran cosa, che quest' vomo arriuasse al segreto, il che non gli sarebbe sicuramente riuscito, se non si fosse applicato à quest' esercizio, datone prima il necessario giuramento, e certo gli hà detto buono à scamparla.

Il Signor Carlo domandò, se aueuano carozze, ò carri.

I Chinesi, soggiunse, vsano per lo più lettighe portate da muli, ò da vomini: sono assai simili alle nostre, saluo che nell'esser notabilmente più lunghe per vso di portarui casse, distenderui letti, e rizzarui tauole, il che riesce di gran commodità nel viaggiare. I Tartari hanno certe carozze con due ruote tirate da vno, ò più muli, ò caualli, Le mogli de' Vice-Rè, e de' Signori grandi son tirate da due bestie, seguitandole vn gran numero di donne Tartare à cauallo, armate d'arco, e di frezze. Per portate adoperano cameli, come anco vna certa foggia di cariole con vna ruota assai alta, che gira in mezzo à due casse, nelle quali si mette la robba, e vn vomo solo reggendo con vna cigna attrauerso, come quegli che portano le sedie, alcune stanghe fitte nelle case di quà, e di là dalla sudetta ruota, le fà girare con grandissima facilità; e questo è il modo ordinario di trasportare le mercanzie, e i carichi delle condotte per le prouincie, che non son montuose.

Fù domandato, se si dilettano della caccia, se hanno vsanza di correr pali, e come sian periti nel caualcare, e nell'arte d'ammaestrare i caualli.

I Tartari, rispose, son cacciatori, i Chinesi punto. I pali non si sà quel che siano; e quanto a' caualli tutto il loro studio è nelle bardature ricchissime, non auendo alcun' arte nell'ammaestrargli.

L'interrogammo se piglian tabacco.

In poluere nò, rispose; in fumo assaissimo: e ciò tanto fanno i Tartari, quanto i Chinesi, così gli vomini, come le donne. Queste hanno la tasca della pipa, e del tabacco alla spalla; gli vomini alla cintura.

Domandò il Signor Carlo, se Mandarino è voce Chinese.

Disse esser Portoghese, e che in Chinese si chiamano Quoan*, che significa signoreggiare, comandare, gouernare.*

Domandai, se i popoli della China son feroci, e inclinati all'armi.

Rispose

Rispose esser naturalmente vilissimi, e che egli in tre anni non auea veduto altra rissa, che una sola volta due fare alle pugna; aggiugnendo, che tutte le lor quistioni non sogliono parare in altro.

Gli domandai finalmente, se nel ritorno auesse à sorte incontrato vn tal Monsù Tauernier mercante Francese, il quale due anni sono imbarcò à Liuorno per l'Indie, portando seco vna ricchezza inestimabile di gioie. Gli dissi in oltre, che fra queste auea vn'assortimento di Zaffiri grossissimi, e alcune perle à pera da formar vn gioiello, il qual pensaua di vendere al Rè di Mogor per adornamento della piuma del suo elefante. Aggiunsi auer detto il medesimo Monsù Tauernier, che il Rè sudetto nel mantenimento degli elefanti del Rè suo antecessore fà vna spesa di quindici mila scudi il giorno, parermi vn così gran lusso cosa incredibile, e pregai il Padre à dirmi quello, che in verità me ne douessi credere.

Quanto à Monsù Tauernier, disse auerlo incontrato in Persia. Del resto, attaccò à dire, V. S. non abbia alcuna difficoltà incredere queste, e maggiori cose del lusso di quel Principe nel mantenimento degli elefanti; la qual cosa, per meglio intendere, conuien sapere come tutta l'India di quà, e di là dal Gange è spartita in moltissimi feudi, de' quali l'Imperatore n'inuestisce à vita i suoi seruitori; questi lo riconoscono ogn'anno d'vn grossissimo regalo, che in realtà è vn tributo fisso, e determinato. In oltre son tenuti à mantenere chi mille, chi due, chi tre, chi quattro, e al più cinque mila vomini d'arme, il qual numero perche per l'auarizia de' Principi in tempo di pace non si diminuisca, onde sopraunenendo la guerra s'abbiano à riempir le piazze morte di gente inesperta, & nuoua nel mestier dell'armi. Vsa l'Imperatore d'ordinar' improuisamente à questo, à quell'altro Principe, che venga à rassegna con le sue genti, alle quali dà egli medesimo la mostra, riscontrando con grandissima accuratezza; se i soldati son vecchi, ò pur fatti allora per compir il numero, il quale sono obligati di mantenere per l'inuestitura del feudo, il che quando si retrouasse, mal per quel pouero Principe. Di quì è, che il Mogor in vn subito può metter' insieme vn corpo formidabile di cinque in sei cento mila combattenti senza pure spender' vn soldo di più dell'ordinario, appartenendosi à ciascun Principe di pensar' etiandio in tempo di guerra à tener proueduta di viueri la sua gente. Supposto questo è da sapere, come sono sei, ò sette elefanti destinati per la persona dell'Imperatore, i quali son chiamati Pancia sari, che significa Signor di cinque mila, e vuol dire, che à ciascuno di quegli elefanti è assegnato per mantenimento vn' entrata vguale à quella, che cauano da lor feudi què Principi, che hanno obligo di mantenere il maggior numero de' soldati, che è di cinque mila. Hor vegga V. S. se può stare il detto di Monsù Tauernier, e sappia, che questo lusso non è solamente negli elefanti, mà ne' caualli ancora, de quali vien ogni giorno insieme co gli elefanti vn grandissimo numero dauanti al Rè con bardature ricoperte di gioie, ed egli trattiene in maneggiargli vni, e gli altri secondo che li piace. Di quì passò à dire del presente Imperatore, com'egli nella sua giouentù simulando vna vita tutta contemplazione, estasi, e rapimento di spirito hà finalmente leuato il regno al suo padre, il quale viue anche al dì d'oggi in età di 86. anni, e viue prigione in Agra, e benche il figliuolo desiderasse di farlo morire, non s'ardisce d'vcciderlo per sospetto di ribellioni, essendo il vecchio amato suiseratamente da' popoli, i quali vede, che per consolarsi della sua morte, quando fosse violenta piglierebbono più che volentieri l'occasione di vendicarla. Hà per prigione vn palazzo reale abbondante d'abitazioni, e di giardini pieni di delizie. Gli è lasciata la sua guardia di moschettieri Tartari, la quale è numerosissima, ed hà seco tutto il gregge delle sue donne, tra le quali si dà vn tempo bellissimo, diuertendo il pensiero del suo misero stato con l'vbriachezza. A questi anni l'Imperator suo figliuolo fece frabbricargli à ridosso della prigione con non sò qual pretesto vna torre altissima, dalla quale si dominassero tutti i giardini. Di lì à poco vi messe vna sentinella, la quale in verità era vn' aptissima spia di quanto colà dentro si faceua, di che accortosi il vecchio, la fece pigliar di mira, à non sò quante delle sue donne, le quali auendola buttata in terra disse al custode della prigione: Dite à quel ribelle di mio figliuolo, che mandi pure di simili vccelli sù quella torre, che darà vn grande spasso à queste mie donne. *Dopo la qual'ambasciata, dicono, che non v'abbia mandato più altri per non mettersi à rischio di vedersi perduto il rispetto sfacciatamente, già che non hà cuore da sapersi lo leuar dauanti. Mà per dir vero,*

la giustitia, e la prudenza di questo Principe son sommamente commendabili. Nel tempo ch'io mi tratteni in Laor accadde, che vn certo Principe per vn leggierissimo errore commesso da vn garzon di stalla nel governare vn cavallo suo favorito, vsasse seco vna crudeltà barbara, conficcandolo con la testa in terra. Vn giorno destinato all'audienza publica dell'Imperatore, il qual' vsa di darla vna volta il mese in vn prato grandissimo fuori della città, comparue la moglie del morto garzone, richiamandosi dell'atrocissima morte data al marito: l'Imperatore chiamato à se quel mal'arriuato, e interrogatolo, se ciò fosse vero, inteso che si, fece distenderlo in terra, e volle, che la donna di sua mano facesse quello, ch'egli aueua fatto al di lei marito. Gran cose dicono ancora della sapienza di questo Imperatore, e che hora stia componendo vn nuouo Alcorano. La verità è, ch'egli vsa quest'arti particolarmente quell'incorrotto tenor di giustitia per rendersi grato à' sudditi, e per placare gli animi esacerbati dalla tirannia, ch'egli vsa col suo pouero padre, per la quale conosce benissimo d'esser odiato à morte. L'età sua è di 40. anni; mà forse come sarà morto quel vecchio, onde manchino à' popoli tutti i pretesti della fellonia, si scuoprirà quella parte della sua natura, che al presente procura sì artifiziosamente d'occultare.

Tali furono le risposte, che fece il P. Giouanni alle nostre dimande; e benche la curiosità nostra desiderasse di saper ancora d'auuantaggio, tuttauia essendo ormai durato molt'ore il discorso, & essendo gia scorsa vna buona parte della notte, del che ci accorgemmo in guardar le candele, (poiche il piacere di sì dilettevol ragionamento non ci auea lasciato sentir nè ore, nè oriuoli) alzatici da sedere, e rese molte gratie al Padre della sua amoreuole cortesia, ci partimmo.

AVTRES PIECES SVR LE SVIET DV VOYAGE du P. Grueber.

Rev. Patri in Christo, Patri Joanni Gamans Soc. Iesu, Aschaffenburgi.

SCRIPSI nuper breviùs, nunc R. V. significo me ex voluntate Superiorum è Sinis huc missum ob aliqua negotia; & quoniam iter per mare ab Hollandis clausum est, qui omnes jam portus Lusitanorum occupant, confeci hoc totum iter, paucis diebus exceptis, per terram. Discessi è Sinis Pecquino 13. Aprilis 1661. cum P. Alberto de Bouville quondam socio P. Martini Martinii Procuratoris Sinarum, expeditus ab ipso Rege novo tanquam regni Mathematicus, impetrante licentiam abeundi ac regium diploma R. P. Schall Germano, supremo tribunalis mathematici Præfecto, Regique mortuo (qui 6. Febr. Haiganni in Variolis obierat) imprimis charo, & duorum mensium spatio civitatem Ciniara in ipsis illis prodigiosis muris regnum cingentibus positam attigi; inde egressus transivi trium mensium spatio Tartariam adeò desertam, ut per hoc totum ferè tempus non tantùm nullus homo, sed nec avicula quidem occurrerit, exceptis feris, ut sunt ursus, leo, tygris, taurus silvestris; quo in itinere quæ passi sumus, solus Deus novit. Tertio mense attigimus regnum Baranateka: ibi Sinensium & Tartarorum magnus Pontifex habitat, in urbe ejusdem nominis; de quo incredibilia prorsus scribere possem, si tempus suppeteret; hoc solùm dico, diabolum ibi ita Ecclesiam Catholicam æmulari, ut quamvis nullus Europæus aut Christianus ibi unquam fuerit, adeò tamen in omnibus essentialibus rebus conveniunt cum Romana Ecclesia, ut sacrificium Missæ cum pane & vino celebrari, Extremam unctionem dari, matrimonium benedici,

ſuper ægrotos rogari, proceſſiones inſtitui, idolorum reliquias honorari, monaſteria tam monachorum quàm monialium inhabitari, in choro more religioſorum cantari, in anno ſæpius jejunari, graviſſimis mortificationibus, ut ſunt diſciplinæ, ſe affici, epiſcopos creari, miſſionarios in ſumma paupertate nudipedes per illam deſertam Tartariam uſque in Sinas mitti. Rem ipſe oculis conſpexi; quin imò tantam reverentiam ſuo Pontifici (qui ſe Samaconium appellat, id eſt Deum Patrem, nec minùs quàm Deus Pater adoratur ab omnibus dynaſtis) exhibent, ut, liceat ſalvâ reverentiâ dicere, illius ſordes in pilulas redactas, aureæque pixidi impoſitas etiam maximi domini in collo geſtent tanquam præſentiſſimum contra omnia mala remedium. In hac civitate ſumus morati uno menſe, mira conſpeximus, & ſanè maxima ſpes eſſet converſionis horum gentilium, niſi ille ſatanicus deus pater obſtaret, qui ſe adorare nolentes morte confeſtim afficit. Nos tamen, Deo protegente, humaniſſimè ab illa barbara gente habiti, ac à Rege, qui hujus dei patris frater eſt, regio diplomate donati ſumus; inde totum regnum peragrantes, in ſtatum regis Neopal pervenimus, quod etiam meris gentilibus repletum eſt; ac deinde regnum Moranga tranſeuntes, in Indiâ appulimus, ubi in urbe regia Agra vocât à noſtris Patribus omni charitate excepti ſumus, & hîc poſt undecim à Sinis itinere poſitorum menſium ſpatium aliguantùm quieſcere licuit. Hinc abeuntes tandem quatuordecim menſibus conſumptis in Europam appulimus ſalvi, unde ſignifico R. V. incrementa rei Chriſtianæ & fidei adeò procedere, ut unico anno 1660. à Patribus noſtris 56. pluſquam quinquaginta hominum millia baptiſata ſint. Plura forent ſi inſtructores adeſſent. Rex ipſe mortuus mirè favit legi Chriſtianæ, ut non tantùm templum nobis Europæo opere exſtruxerit publicè in regia urbe Pequinenſi, ſed etiam ante templum magnam tabulam marmoream ſtatuerit, in qua Sinico & Tartarico charactere legem divinam laudat, approbat, ac omnibus poteſtatem facit liberè eam ſuſcipiendi. Regis autem mater adeò noſtræ religioni affecta eſt, ut quovis menſe veſtem Tartaricam templo noſtro ſubmittat cum ſat magnis eleemoſynis, & P. Joannem Schall non alio quàm Patris nomine compellat. Hæc de regno Sinenſi, ad quod, Deo dante, intra pauculum tempus revertar; & niſi bella Turcica obſtarent, non parvam mecum cohortem ducerem, nunc autem unico ſocio contentus ero.

I. GRVEBER S. Ieſu.

GENEROSISSIME AC ERUDITISSIME DOMINE,

ACCEPI cum ſummo ſolatio eruditiſſimæ Dominationis ſuæ epiſtolam à D. Jacobo Breyno, agoque gratias maximas pro humaniſſima mei licèt immeritiſſimi memoria, ſpondeoque viciſſim ad ultimum Orientem memorem fore humanitatis Dominationis ſuæ. Et ut ad petita veniam, doleo vehementer quòd tempus non ſuppetat Dominationi veſtræ ad omnia proüt petit ſatisfaciendi; partim quia jam abitum cogitamus, partim etiam quia aliqua me latent, quæ Dominatio V. ſcire deſiderat; ſignifico tamen ea breviter quæ poſſum.

I. Regem Sinarum ſecundum è Tartaris, qui meo tempore quando Sinas intravi regnabat, vocatum fuiſſe *Xun Chi* (quod ſignificat obedientem) qui mortuus eſt ſub meum ex Sinis abitum, nimirum 6. Februarij 1661. apparente tunc ſupra regiam urbem Pekinenſem cometa caudato. Ei ſtatim ſequenti die ſucceſſit filius ejuſdem natu minimus, octo annorum, loco cujus, uſque dum ad annos pubertatis perveniat, nimirum decimum-quartum abſolutum, imperium gubernant quatuor duces Tartari, quorum præcipuus *Sonni* appellatur. Rex verò nouvus vocatur *Hoei*, quod nomen mutabit ſi ipſe regimen aggrediatur, ſicut etiam parens ipſius demortuus poſt mortem non ampliùs *Xun Chi*, ſed *Xi Cù*, hoc eſt avus ſæculorum, nominatus fuit. Hic habuit ſex filios, & circiter 1500. uxores, è quibus quindecim fuerunt legitimæ, quarum rurſus una prima præcipuaque fuit; quæ *Chun ſi* (hoc eſt de verbo ad ver-

bum perfectè volans) dicitur: & hæc est consuetudo omnium regum Sinensium & Tartarorum, eligunt filium aliquem successorem secundum beneplacitum, reliqui filij sunt reguli per varias provincias, sine omni tamen potestate & authoritate in subditos, sed omnes sumptus reditusque subministrantur illis à Vice-Regibus qui *Kuil mue* dicuntur, ne rebellare possint, habitisque in sua manu provinciis, milites conscribere.

II. Lingua aulica est Sinica; maxima tamen diplomata, uti sunt inscriptiones honorificæ & tituli, quos rex suis benemeritis aulicis offert, necnon publicæ patentes ad intrandum exeundumque ex Sinico regno, litteræ nobilitatis, quas rex dare solet, publicæ approbationes rituum, legumque, ac cæremoniarum vel politicarum vel spiritualium, &c. in utraque lingua, Tartarica nimirum & Sinica, expediuntur; unde etiam regis nomen in utraque lingua idem est. Tribunalium omnium nomina sunt Sinica, & sunt sequentia: *Colaò* intimi consiliarij, *Xam xu* secretarij, *Lypu* supremum regimen, *Hupu* tribunal quæsturæ, *Lypu* tribunal cæremoniarum, *Pimpu* tribunal armorum, *Himpu* justitiæ, *Cumpu* tribunal ædilitatis, *Himtien kien* tribunal mathematicæ. Mitto hîc etiam nomina Sinica, quorum significationes petit Dominatio vestra, quos optimo modo quo potui tum propriâ experientia, tum ex libris certissimas conscripsi.

III. Tartari sunt ejusdem religionis cum Sinensibus, adorantque omnia idola Sinensium, ac maximè cursum cœli ac planetarum, cui multùm adscribunt. Religiones omnes sunt liberæ, ac etiam Christiana, non tamen Mahumetana, cujus scilicet Christianæ subjecti æquè ac gentiles ad omnia etiam maxima officia promoventur, imò ante alios; nam rex *Xunchi* non solùm legem Christianorum publico diplomate tabulæ marmoreæ inciso, & ante ecclesiam nostram publicè Pequini erecto, laudavit, sed etiam omnibus amplissimam potestatem fecit eandem liberè suscipiendi & proferendi, ad cuius diplomatis finem hæc formalia verba scribit: *Ego hùnc ejus animum* (nimirum nostri Patris illius qui hoc à rege impetravit, *legemque hanc quam sequitur, vehementer approbo & laudo, Deoque ad perpetuam huius rei memoriam hunc ejus ecclesiæ titulum præfigo. Tum hui én hiæ kim*, quod est, excellens penetrando cœlo locus. Quinimò eandem ecclesiam, destructo ibidem quodam idolorum fano, Deo vero ædificavit dicavitque, cum arcu marmoreo in publica platea erecto, cujus hæc est inscriptio, *Regia via cœli*.

IV. Insignia regia sunt duo dracones, quorum formam hîc inclusam transmitto. Rex Tartariæ in Sinis non habet coronam aut sceptrum, Sinenses tamen quondam aliquam habebant, sed pileum è ducti i ebore textum, in cujus summitate prominet cuspis aurea per modum turriculæ, quæ in summo habet margaritam per modum ovi columbæ, quæ margarita est stipata pulcherrimis aliis margaritis parùm minoribus. Et hoc est propriè insigne regum, quia nullus, etiam maximus regulus, audet in summitate pilei margaritam portare.

V. Moneta nulla est in Sinis, nisi auricalchina parva, quam Lusitani *Caixas* vocant. Argentum & aurum totum conflatur in massas, quæ deinde pro usu in parvas particulas scinduntur; siquidem vix ullus reperitur in Sinis, qui non libram pro ponderando secum habeat. Maximum pretium vocatur *van*, quod significat 10000. scutorum Italicorum; nam unum *Leam* Sinicum æquivalet uni scuto Italico, quod deinde dividitur in decem *Cien* sive solidos, quos Portugales *mazes* vocant.

VI. De Tartarica lingua nihil aliud informare possum, nisi quòd sit quoad modum scribendi æqualis Sinensi, non tamen quoad litteras & pronuntiationem, nam omnis ferè syllaba Tartaricæ linguæ litteram R. continet, contrariè planè Sinensi, quæ nullum R, nec B, nec D habet, & meris monosyllabis constat: & quia omnes Tartari in Sinis Sinicam addiscunt, Sinenses ècontra Tartaricam nec volunt nec possunt ob difficultatem pronuntiandi litteram R; ideoque Tartarica lingua in nullo est usu, excepto illo quem superiùs insinuavi: mitto tamen hîc aliquas notas illius.

Quid *teo* significet, ipse ignoro. Scribunt autem penicillis sicut Sinenses. Plùs de Tartarica lingua scribere non possum.

VII. Quî Tartari & quando occupaverint Sinense imperium, vestra Dominatio clarissimè intelliget ex Atlante Sinico, & etiam ex libro composito de Monarchia Sinica à P. Martino Martinio, impresso Ingolstadij in quarto, ubi fusissimè omnia differit quæ petit D.V.

VIII. Regnum Sinicum à Tartaris vocatur *Cathay*, vel *Chin mu Chin*; civitas verò Pekinensis vocatur *Cambalu*: *Cathay* vult dicere, terra orientalis magna; *Cambalu* verò, regia civitas. Tartari verò qui occuparunt Sinas, vocantur *Mancheu*, sive civiles. Provinciæ & civitates etiam apud Tartaros nominibus Sinicis appellantur.

IX. De flore illo miraculoso ter quotidie variante colorem, nullam notitiam habui in Sinis, nec de floribus Rheubarbari, quâdoquidem semper in Pekinensi provincia hæsi, ubi hæc non reperiuntur, sed crescunt in provincia *Suchuen*. Affirmat tamen meus famulus Sinensis, quem hîc habeo, qui est natus ex Suchuen, florem illum se ita habere prout P. Martinius dixit, & flores Rheubarbari albos esse.

X. In Sinis etsi multæ sint turres & sat altæ, quæ *Ta* vocantur; nullum tamen in iis reperitur horologium solare, cuius apud Sinas maxima raritas est. Hæc breviter ad quisita; quoad instructionem geographicam etsi sat multa observaverim, tamen ex his communicare nequeo, omnia enim Romæ P. Athanasio Kirchero reliqui, qui jam actualiter ea in lucem dat, quem Dominatio vestra consulere poterit: sunt etiam quoad regimen Sinicum, & tribunalia, eorumque nomina; omnia imprimuntur Viennæ Austriæ, jussu suæ Majestatis Cæsareæ, quæ brevi comparebunt.

Quod Kirchero reliquit hisce litteris addidi.

Hæc habui, quæ meo eruditissimo Domino communicarem, quæ spero etsi non pro exspectatione grata tamen accident: atque hisce me in favorem V.D. humillimè commendo, proia, eorumque nomina; omnia imprimuntur Viennæ Austriæ, jussu Majestatis Cæsareæ, quæ brevì comparebunt.

Hæc habui, quæ meo eruditissimo Domino communicarem, quæ spero etsi non pro exspectatione: grata tamen accident: atque hisce me in favorem V. Dominationis humillimè commendo, promittoque (si Deus me in Sinas reduxerit) me singularem correspondentiam semper cum vestra Dominatione & Domino Jacobo Breyne habiturum, omnia & quæ potero, fideliter perscripturum. Dantiosi 11. Decembris 1664.

JOANNES GRUEBER Societatis Jesu.

NOBILISSIME AC ERUDITISSIME VIR,

Pax Christi.

NON dubito, vestram Dominationem avidissimè hactenus responsum ad suas ad me quarto Januarii datas exspectavisse, verùm quia in continuo itinere eram illud in hoc usque tempus differre conatus sum; nam cùm licentiâ à Magno Duce Moscoviæ acceptâ transeundi ipsius terras, in Curlandiam properaremus, ibidem subsistere coacti sumus tantisper, donec plenam informationem de tutis itineribus haberemus: verùm (quod nostrum infortunium est) sub ipsum nostrum in Curlandiam appulsum serenissimus Dux Curlandiæ litteras accepit à Duce Moscoviæ, in quibus asserebatur fines, per quos Astracanum versus nobis transeundum erat, rebelli milite, ac Tartaris Kalmukensibus occupatissimos esse, adeoque ne ibi in Moscovia gratis subsistere deberemus, ipso Duce Curlandiæ suadente, reditum in Turciam meditamur, atque, si Dei voluntas fuerit, post Pascha cum legato Cæsareo Constantinopolim movebimus, inde per Natoliam viâ jam nobis tritâ in Persiam, ac deinde in Indias Chinasque tendemus. D.O. Max. pro gloria sua & tot in-

fidelium salute prosperet nostrum iter! Sed ut ad rem. veniam, breviter quæsitis V. Dominationis, quantùm potero, satisfaciam, nam meipsum multa latent: cùm enim prima nostra ibidem cura sit conversio gentilium, reliqua non nisi ex accidentali cum doctis viris conversatione habemus. Ad primum ergo dico, voces illas tam Sinicas quàm Tartaricas regio sigillo incisas nihil aliud quàm nomen Regis regnantis denotare, Verbi gratia *Xun Chi Rex Sinarum ac Tartarorum*. Cum autem hęc eadem verba in lingua aulica sive Tribunalium aliis litteris scribantur, quàm in lingua vulgari, & nos solùm communiter linguam vulgarem sciamus: alia enim non nisi in tribunalibus & negotiis aulicis, quę ad nos non pertinent in usu est, hinc fit, ut nullus ex nostris Patribus ferè illas litteras legat: sensus tamen ille est, quem superiùs alio charactere scripsi: eodem etiam modo in insignibus regiis litterę illæ Tartaricæ ac Sinenses nihil aliud sonant, quàm hæc esse insignia regia. Secundò *Sonni* non est nomen officii, sed est nomen proprium Tartaricum, neque aliam significationem habet. Cùm verò Sinenses communiter suis regibus dent nomina, quæ pręter appellationem etiam aliud significent, hinc moderni regis nomen *Hoei* significat in lingua aulica, *Penetrans res subtiles*. Quod autem nuper oblitus fueram, id nomen non est regium, sed ipsius proprium, ut filii regis. Rex vero in sua inauguratione accepit nomen *Tun hi*, quod sonat *perpetua claritas*. Tertiò Tartari lingua Sinica Mancheu vocantur Quartò dupliciter responderi debet ad hoc quæsitum nam, cùm Tartari jam ter Sinas tenuerint, primi Tartarorum regis nomen qui Sinas occupavit, totamque historiam vestra dominatio habebit ex Patriæ Martini Martinii duobus decadibus historicæ Sinicę Monachi in Bavariâ impressis: si verò velit, qui vocaretur rex qui anno 1644. Sinas occupavit, cujus modò regnans ne pos est, vestræ Dominationi abunde satisfaciet libellus à P. Martino Martinio conscriptus de bello Tartarico, ac

Atlantem Sinicum Martinii habet lector in parte tertia huiusce operis Historiæ Sinicæ decadem primam dabo à P. Martinio conscriptam secundam decadem quæ nũc aut periit aut suppressa latet supplere nitar ex Persico Manuscripto.

& ipse Atlas Sinicus, cui iste libellus annexus est. Quintò Medecina *Pà teù* solùm tractatur à medicis, videtur composita, sed ex quibus componatur, nescire me fateor, cùm & nostri fari non sit, ac etiam nemo in Sinis medicinalia tractare impunè audeat, nisi sit ex facultate medicorum, qui singularem classem constituunt: idem & dico de *Xun iò ú* cortice. Sextò rationem quare incipiant Sinenses annum sole proximo decimo octavo gradui Aquarii, nullã aliam audivi unquã, quàm antiquissimam jam aliquot millium annorum consuetudinem, non dubito tamen primos illos Sinensium Reges causam hujus aliquam habuisse: incipiunt autem numerare ætatem Lunæ ab ipsa conjunctione luminarium. Quod Dominatio vestra scribit de Turcis Orientalibus, qui mensem primum *Aram* vocant, nescio sanè quomodo Geographi errent; nam excepto regno Usbekiorum, quod quondam Samarchand dicebatur, nulla natio invenitur Mahumetanæ sectæ penes Sinas. Usbek verò ad minimum quinque mensium itinere à Sinis distat, interjacente Tartariâ desertâ regno Cottam, regno Barantola, & aliis terris, quas ego ipse transivi, nec aliam fidem ulibi quàm purè gentilem inveni, unde nescire possum, quidnam vox illa *Arám* significet; sed nec meus socius R. P. Henricus Roth id novit, cùm tamen in omnibus Orientalibus linguis earumque libris plusquam ullus adhuc ex Societate nóstra sit versatissimus, verùm puto nomen falsificatum esse. Quod author ille scribit de Cathaiorum & Sinarum calendario, in quo allegat istas voces *Arám* & *Vvu si y*, nec significationem, nec rationem quare hoc scripserit dare possum, cùm nec unum nec alterum vel minimam affinitatem cum lingua Sinica habeat. Chum verò, non Chun, est Sinicum nomen, quod significat *Medium*, hocque nomine Sinenses regnum Sinicum appellant, nimirum *Chum que*; & quamvis per litteram *m* scribatur, pronuntiatur tamen per litteram *n*, unde author ille deceptus, non prout scribitur, sed pronuntiatur, scripsit. Vocant verò Sinas *Chum que*, eò quòd putent esse regnum hoc in centro mundi positum, omniaque alia hoc tanquam supremum respicere debere. Rex Tartariæ, qui sæculo post natum Christum primo Sinas tenuit, vocabatur *Van lo*, qui etiam primus Nankinensem regiam Pekinum

transtulit: hic, ut sibi nomen immortale acquireret, maximas campanas partim ex ære, partim ex ferro fundi fecit, ex quibus statim post meum abitum Pekino, hoc est quinta die, adhuc octo maximæ sunt fusæ. Scribit mihi meus socius, quem Pekini reliqui, nomine Ferdinandus, natione Belga Brugensis, insignis Mathematicus, qui & dictas campanas vidit, & dum ponderarentur interfuit, maximam ex illis, quamvis sint ferè æquales, 120000. centenariorum nostratis ponderis pependisse. Quod habet Europa simile? Reliqua Vestra Dominatio clariùs intelliget ex duabus Decadibus historiæ Sinicæ P. Martini Martinii. Quod ad nomen *Cathay* attinet, illud est nomen Tartaricum Occidentalium Tartarorum, non Sinicum, quorum linguam cùm ignorem, nihil aliud dicere possum, quàm quod ex auditis scripsi, hoc nomen significare terram orientalem magnam, sicut etiam iidem Pekinum vocant *Cambalu*, quod significat regiam sedem in sua lingua, nimirum *Cam* rex, & *Balu* sedes. Hæc ex ipsis Tartaris illis, cùm per illos transirem, habeo. *Item Hoam Xi* rex fuit Sinarum; quòd verò dicatur vel pingatur cum corpore serpentino & decem humanis capitibus, est pura fictio, exprimere volens qualitates illius regis, nimirum corpus versatile, & corporis mores serpentinos, ingenium verò tam subtile, ut decem hominum ingenia in illum confluxisse viderentur, sicut de aliis etiam similia fingunt, pinguntque Sinenses, uti de principali sua dea *Pu Sa* nomine, quæ pingitur cum undecim capitibus partim humanis, partim bestiarum, ut porci, canis, elephantis & vaccæ, necnon cum *36*. brachiis humanis, quorum unumquodque manu diversam rem tenet, per quam picturam exprimunt reginæ illius dotes & mores. Et his similia faciunt Sinenses in plurimis aliis figuris. Ut & ad regulas & grammaticam Sinensem veniam, dico nostros Patres plurimùm laborasse in inveniendo aliquo modo concertandi illam, sed propter nimiam diversitatem linguæ adhuc nihil effecisse: invenerunt tamen quinque tonos sive accentus, secundùm quos Sinæ pronuntiant omnia sua vocabula. Primus vocatur *xam xim*, & pronuntiatur ascendendo: alter *kiu xim*, & pronuntiatur descendendo: tertius *pim xim*, & pronuntiatur protrahendo æquali sono: quartus *goe xim*, & pronuntiatur absorbendo, ita ut non intelligatur vocalis ultima, uti nomen *pe* quod significat album, est *goexim*, ubi *e* absorbetur, ita ut nullo modo claro sono illam litteram exprimam: ultimus vocatur *chopim*, qui inflectit vocem, & facit quasi curvam in schala musica. De reliquis nulla præcepta dari possunt, sed omnia usu ipso & improbo labore addisci debent; plus enim discitur audiendo alios loquentes, & simul se cum illis exercendo, quàm omnes illorum libros pervolvendo; unde pueri Sinensium in scholis trivialibus clara voce & quasi cantillando legere & scribere addiscunt, nec alius modus addiscendi illam linguam est, quàm exercitium. Atque hæc sunt, quæ Vestræ eruditissimæ Dominationi significare potui, & ex toto corde volui, rogoque unicè, ut hanc meam rei literariæ communicationem continuare dignetur; ego certè nunquam intermittam, sive ex Turcia, sive ex India, sive ex Sinis, ubicunque data fuerit occasio, Vestram Dominationem litteris meis interpellare, ac quicquid novi, curiosi & ingeniosi deprehendere vel in ipsa re, vel saltem depictum descriptumque transmittere; idem spero Vestram Dominationem cum mihi affectissimo Domino Jacobo Brayne Patrono nostro singulari facturam, nosque illustrissimæ ac inclytissimæ Compagniæ Ostendicæ, à qua in Indiis plurimas & infinitas gratias accepimus, eique semper obligatissimi manebimus quamdiu vixerimus, humillimè recommendaturam. Atque hisce meum optimum Vestræ doctissimæ Dominationi amicum affectum, nosque omnes simul Divinæ Providentiæ & Protectioni enixissimè commendo. Uratislaviæ in Silesia 14. Martii *1665*.

JOANNES GRUEBER S. J.

A a b c d e f g h i K l m.
亞 亞 襪 則 得 核 非 熱 何 移 華 禮 米

n o p q r s ſ t u x y z
泥 阿 必 古 勒 四 師 德 烏 是 衣 祈.

a e i o u.
亞 核 移 阿 烏

ba be bi bo bu
襪 物 尾 莫 無

ca ce ci co cu
華 則 止 可 古

da de di do du
大 得 地 多 都

ſa ſe ſi ſo ſu
法 佛 非 福 父

ga ge gi go gu
尭亞切 熱 移 卧 吴

ia ie ii io iu
牙 野 矣 三 魚

la le li lo lu
臘 歷 禮 禄 路

ma me mi mo mu
馬 脈 米 磨 模

na ne ni no nu
納 搦 尼 諾 奴

pa pe pi po pu
巴 遍 皮 泊 布

ra re ri ro ru
臘 忒 裏 魯 爐

sa se si so su
沙 色 四 鎖 所

ta te ti to tu
答 德 弟 朶 覩

ua ue ui uo uu
韈 勿 未 烏切高 務

za ze zi zo zu
詐 窄 制 作 祖

VOYAGE A LA CHINE DES PP. I. GRVEBER ET D'ORVILLE.

LE 30. Janvier 1665. je fus avec Monſieur Carlo Dati rendre viſite au P. Jean Grueber nouvellement venu de Conſtantinople. Ce Pere a demeuré trois ans à la Chine, & il y a deux ans qu'il en eſt de retour. Il fut de Venize à Smyrne par mer, delà à Ormuz par terre en cinq mois de chemin; d'Ormuz il vint à Macao en ſept mois; & aprés avoir employé trois mois à traverſer de Macao & du Sud au Nord tout le royaume de la Chine, partie ſur des rivieres & canaux, partie par terre, il arriva à Pekin. A ſon retour il a tenté un voyage qui n'a peut-eſtre pas encore eſté fait par aucun de nos voyageurs de l'Europe; car au ſortir de la Chine il entra dans les ſables de la Tartarie deſerte qu'il traverſa en trois jours: il arriva aprés ſur les bords de la mer Kokonor. C'eſt un grand lac ou mer, ſemblable à la mer Caſpienne; le fleuve Jaune de la Chine y prend ſa ſource, & aprés avoir couru avec rapidité une grande partie de ce royaume, il ſe vient enfin rendre dans la mer orientale à coſté de l'iſle de Corée; c'eſt la plus grande riviere de la Chine. Kokonor ſignifie en langue Tartare, grande mer. Le Pere s'éloignant en ſuite peu à peu de ſon rivage, il entra dans le Toktokai, païs preſque deſert, & d'ailleurs ſi ſterile, qu'il n'a point à craindre l'ambition de de ſes voiſins. L'on n'y rencontre que quelques tentes de Tartares, qui y menent une vie miſerable. La riviere de Toktokai aroſe ce païs, & luy donne ſon nom: c'eſt une fort belle riviere, auſſi large que le Danube; mais elle a ſi peu de fond, qu'un homme à cheval la peut paſſer à guay par tout. Delà ayant traverſé le païs de Tangut il arriva à Retink, province fort peuplée, dependante du royaume de Barantola; il vint en ſuite au royaume meſme de Barantola. La ville capitale de ce royaume s'appelle Laſſa; le Roy ſe nomme Teva, qui deſcend d'une race tres-ancienne des Tartares de Tangut. Il fait ſa reſidence à Butala, chaſteau baſty ſur une haute montagne à la façon des maiſons d'Europe; il a quatre étages de fort bonne architecture. La cour de ce Prince eſt fort groſſe; ſes courtiſans font une dépenſe incroyable en habits, qui ſont de toile d'or, & de brocar. Cette nation d'ailleurs eſt fort mal propre; les hommes ny les femmes n'ont point de chemiſe, dorment à terre ſans lit, mangent la viande crue, & ne ſe lavent jamais les mains ny le viſage; du reſte ils ſont fort affables & amis des étrangers. On y voit les femmes par les rues, comme chez les autres Tartares, au contraire de ce qui ſe pratique à la Chine. Le grand Preſtre de ce païs s'appelle Lamacongiù, il eſt leur Muffti, ou comme nous dirions leur grand Preſtre; ils l'adorent comme un Dieu, croyent qu'il eſt frere du premier Roy, encore qu'ils l'appellent ordinairement frere de tous les Rois; ils ſont perſuadez que toutes les fois qu'il meurt il reſuſcite, & qu'il a déja reſuſcité ſept fois; cette croyance eſt entretenue dans l'eſprit de ces peuples par l'adreſſe & par la politique de leurs Rois, & de main en main par celle de ceux qui ſont admis au ſecret de cette fourberie; le Lamacongiù y aide auſſi de

son costé, il se tient toujours le visage couvert, & ne se laisse voir qu'à ceux qui sont du secret. Les grands du royaume recherchent fort les excremens de cette divinité, ils les portent ordinairement à leur col comme des reliques.

De Barantola le Pere Grueber passa dans le royaume de Nekpal, qui a un mois de chemin d'étendue. Il y a deux villes capitales dans ce royaume, Catmandir & Patan, qui ne sont separées que par une riviere qui les divise. Le Roy de ce païs s'appelle Partasinal, il fait sa residence dans la ville de Catmandir; & son frere, nommé Nevagmal (qui est un jeune Prince fort bien fait) dans celle de Patan: il a le commandement de toute la milice du royaume; & dans le temps que le P. Grueber estoit en cette ville, il avoit une grande armée sur pied pour opposer à un petit Roy nommé Varcam, qui incommodoit son païs par de frequentes courses qu'il y faisoit. Le Pere presenta à ce Prince une petite lunette d'aproche, avec laquelle il avoit découvert un lieu où Varcam s'estoit fortifié, & le fit regarder avec sa lunette de ce costé-là; ce Prince le voyant si proche cria aussitost qu'on marchast contre l'ennemy, & n'apperçut pas que cet aprochement estoit un effet des verres de la lunette. Il ne seroit pas aisé de dire combien ce present luy fut agreable. De Nekpal en cinq jours de temps il vint au royaume de Moranga, il n'y vit aucune ville, mais des maisons de paille, ou plutost des huttes, & entre autres une douane. Le Roy de Moranga paye tous les ans au Mogol un tribut de 250000. richedales & de sept elephans. De Moranga il passa dans l'Inde au delà du Gange; vint à Minapor metropolitaine de ce païs; là il traversa le Gange, qui y est large deux fois comme le Danube; de là il passa à la ville de Patan, & de Patan en vingt-cinq jours de chemin à Agra premiere ville royale de l'Inde au deçà du Gange; d'Agra il fut en six jours de temps à Deli, & de Deli à Laor en quatorze jours. Laor est bastie sur les bords de la riviere Ravi aussi large que le Danube, & qui se perd dans le fleuve Indus proche Multaia. Il s'embarqua là sur l'Indus, & arriva aprés quarante jours de navigation à Tata, qui est la derniere ville de l'Indostan, & la residence du Vice-roy de ces quartiers, nommé Laskarkan; il y trouva beaucoup de marchands Anglois & Hollandois. Delà il fut par mer à Ormuz, d'Ormuz en Perse par le chemin ordinaire jusques à Smyrne, où s'estant embarqué il arriva heureusement à Messine; de Messine à Rome, d'où il fut expedié derechef pour retourner en la Chine. Il passa pour cet effet en Alemagne, & de là en Pologne, avec dessein de tenter une autre nouvelle route par la Moscovie, ayant obtenu par le moyen de l'Empereur des passeports des Ducs de Curlande & de Moscovie; mais comme il fut arrivé aux frontiers de Moscovie, il eut nouvelle que le Roy de Pologne s'estoit joint avec le Tartare, & avoit commencé à faire la guerre au grand Duc de Moscovie; ainsi craignant de trouver de la difficulté pour le passage à Moscou, que les Tartares appellent Stoliza, il crut que le meilleur party qu'il pouvoit prendre estoit de s'en retourner à Vienne, où il arriva sur le point que l'Empereur envoyoit en ambassade à la Porte le Comte Lesle; il se mit à sa suite, faisant estat de le quitter à Constantinople, & de poursuivre son voyage; mais à peine fut-il arrivé à Constantinople, qu'il fut incommodé d'une fluxion suivie d'une grande peine de respirer, & de grandes douleurs d'estomach; ainsi n'estant pas en estat de passer plus outre, il s'embarqua pour Livourne, & de là à Florence, où il demeura huit jours; & comme il se sentoit déja beaucoup soulagé de son indisposition, il prit le chemin de Venize pour passer par le Friul à la cour de l'Empereur, afin de tenter une autre fois le voyage de la Chine par Constantinople, suivant les ordres de son General.

Ce Pere est âgé d'environ 45. ans, d'une complexion joviale, extraordinairement civil, & d'une sincerité Alemande, qui rend sa conversation tout à fait agreable; enfin il a tant de bonnes qualitez, & il est si galant homme, que quand mesme il ne seroit pas Jesuite, il ne lairroit pas de s'attirer l'estime de tout le monde.

Monsieur Carlo Dati l'avoit vu le jour d'auparavant que nous l'entretinsmes,

dans l'antichambre du Prince Leopold, où il avoit commencé quelque conversation ; mais elle ne dura pas long-temps, car ce Pere fut peu aprés introduit à l'audience de S. A. Aprés ce commencement de connoissance il le pria de vouloir bien souffrir l'importunité de quelques demandes qu'il avoit à luy faire sur le sujet de la Chine, à quoy il s'offrit d'une maniere fort obligeante.

Monsieur Dati luy demanda premierement, si le Roy qui regne maintenant en la Chine est fils du dernier possesseur du royaume, & où il fait sa residence, si c'est en la Chine, ou en Tartarie.

Il luy répondit qu'il estoit son neveu, & que son grand-pere estoit celuy qui ayant esté appellé par les Eunuques rebelles, se rendit maistre de la Chine l'an *1646*. comme le Pere Martinius l'a écrit amplement dans son histoire de la Chine. Il dit ensuite que le Roy qui regne maintenant à la Chine est âgé de douze à treize ans, & qu'il fait sa residence à Pekin, ville capitale du royaume,& qui a aussi esté la residence de son pere & de son grand-pere ; tellement que le precepte de Machiavel, qui dit que pour assurer un Prince dans un païs nouvellement conquis, & qui est different de langue, de coustumes & de loix, il n'y a point de plus seur party pour luy que de l'aller habiter, n'est pas une speculation politique si fine, que les esprits grossiers des Tartares ne l'ayent entendue.

On luy demanda ensuite quelle estoit la milice, & comment les Chinois estoient traitez par les Rois Tartares.

Il répondit que la milice du royaume estoit composée en general de Tartares, hormis la garde du corps du Roy, qui est d'environ 40000. hommes tant mousquetaires qu'archers, qui sont tous Coréens ou Japonois : Qu'au reste le peuple ne souffroit point d'oppression extraordinaire qu'il n'eust auparavant soufferte sous le regne de ses Rois naturels. Ils ont, nous dit-il, toute la liberté qu'ils veulent pour l'exercice de leur religion ; les loix anciennes du païs sont encore observées par tout le royaume, & la justice administrée par des Magistrats Chinois, avec ce seul changement, qu'à tous les tribunaux un Tartare preside avec une authorité fort limitée, & qui ne s'étend point à changer rien dans les coustumes ny dans les ordonnances du païs.

Sur cela nous luy demandames la maniere du gouvernement politique de la Chine.

A Pekin, ce dit-il, il y a neuf Magistrats ou Tribunaux, & c'est le mesme dans toutes les autres villes du royaume, où ils ont le mesme nom & le mesme département d'affaires.

Le premier est appellé *Li-pù*, il est composé moitié de Chinois, & moitié de Tartares, il juge toutes les causes qui viennent par voye d'appel qu'on fait des sentences de tous les autres tribunaux du royaume, de quelque nature & matiere qu'elles puissent estre. Le second s'apelle aussi *Li-pù*, mais le mot *Li* est prononcé d'une autre façon, de sorte qu'au lieu que *Li* dans le premier mot signifie Raison, dans cette seconde maniere de prononcer ce mot signifie Ceremonie ; ce tribunal est le *foro ecclesiastico*, juge les differens qui arrivent entre les gens de lettres, & decide sur toutes les matieres de la religion. Le troisiéme s'appelle *Pim-pù*, & est pour la milice. Le quatriéme est pour le criminel, & s'appelle *Nim pù*. Le cinquiéme s'appelle *Cho-pù*, & est comme la chambre des comptes, ou l'épargne. Le sixiéme qui s'appelle *Cum-pù*, a la surintendance des bastimens du Roy, & des fabrique publiques. Le septiéme a la charge de la dépense & de la paye des officiers de la maison du Roy. Le huitiéme a l'inspection de ce qui se dépense pour la table du Prince. Le Pere ne se souvint pas des noms des deux derniers, ny de la charge du neufiéme. Il y a donc (comme nous venons de dire) dans toutes les villes de la Chine neuf de ces tribunaux, qui sont subalternes les uns aux autres. Le tribunal d'une ville, par exemple, qui a la surintendance de la milice, est subalterne au tribunal de la milice de la ville metropolitaine de la province dans laquelle est la ville, & on

appelle de ce tribunal au tribunal de la milice de la ville capitale du royaume, duquel on peut aussi appeller au tribunal superieur, qui est le *Li-pù*, quand il s'agit de chose de grande consequence. De ce tribunal il n'y a autre appel que d'avoir recours au Roy, ce qu'on ne peut faire neantmoins sans se resoudre à souffrir auparavant une centaine de bastonnades fort rudes. La maniere de donner ces bastonnades est cruelle; ils font coucher le patient à terre sur le ventre, luy découvrent les reins & les fesses, & deux hommes s'assisent vis à vis l'un de l'autre sur son col & sur ses jambes, & avec une grosse canne d'Inde, qu'ils ont fait tremper auparavant dans de l'eau afin de la rendre plus souple, le frappent l'un aprés l'autre, c'est à dire, celuy qui est sur le col frappe sur les fesses, & l'autre qui est sur les jambes frappe sur les épaules, ce qu'ils font avec tant de justesse, que de temps en temps ils sont contraints de s'arrester, afin que ce malheureux puisse reprendre son haleine, autrement il étoufferoit, & n'auroit pas le temps de respirer. Les Mandarins, c'est à dire les nobles du païs, & les Tartares chastient de cette façon leurs serviteurs pour la moindre faute qu'ils commettent. Mais pour retourner à celuy à qui on donne des coups de baston pour meriter l'audience du Roy, on sçaura que pour faire que l'appel soit reçu, il faut que le patient jette une pierre à une fenestre de la chambre du Roy, aprés quoy il est aussitost introduit dans la chambre; & si le Roy voit qu'il supporte les premieres bastonnades avec une certaine franchise d'esprit, qui marque la justice de sa cause, & un grand ressentiment de l'oppression qu'il a soufferte, il luy fait grace des autres, & luy commande de parler; s'il se trouve qu'on luy ait fait quelque injustice, tous ceux qui ont eu part au jugement se croyent bien heureux lors qu'ils en sont quittes pour la perte de leur charge, car ordinairement il leur en couste la vie.

Je voulus sçavoir du Pere s'il n'y avoit plus personne de la famille des derniers Rois qui avoient gouverné la Chine, sur quoy Monsieur Dati prit occasion de dire, que quelques-uns avoient cru qu'il s'estoit sauvé un fils du dernier Roy de la Chine dans une isle proche des costes de ce royaume, où il se tenoit caché.

Le Pere repartit, que la situation de cette isle suffit toute seule pour convaincre de fausseté cette opinion, parceque comme elle est à l'orient de la Chine, il auroit fallu que ce Prince pour s'y sauver eust fait un chemin de plusieurs mois, toujours au milieu des Tartares ses ennemis, qui estoient entrez de ce costé-là pour attaquer la Chine: Que le Roy son pere qui regnoit pour lors, abismé dans la débauche de ses femmes, ne sortoit pas seulement une fois l'année hors de son palais, & qu'il laissoit le soin du gouvernement de son royaume à un corps mal discipliné de 10000. Eunuques qui s'estoient revoltez, & avoient ouvert l'entrée au Tartare, qui s'estoit déja rendu maistre de trois provinces entieres, & bloqué Pekin, avant que le Roy sçust rien du tout de leur aproche; que surpris de l'épouvente de l'ennemy il s'estoit resolu à la mort; & qu'aprés avoir écrit de son propre sang sur un des brodequins de damas blanc qu'il portoit, ces paroles, *Dieu garde le nouveau Roy, qu'il ne se fie pas à mes conseillers, & qu'il aye pitié de mon peuple*, il pendit une de ses filles, & se pendit luy-mesme en suite dessous la porte du jardin de son palais. La Reine se pendit de mesme; & son fils & une autre de ses filles estant tombez entre les mains du Tartare, moururent en prison.

Nous luy demandasmes de quelle maison estoient les anciens Rois de la Chine, & ceux de la maison Tartare qui regnent maintenant.

Il nous apprit que les anciens Rois de la Chine estoient de la maison nommée *Min*, qui signifie clarté. Monsieur Dati luy dit: Pourquoy donc le Pere Martinius dans son histoire les fait-il de la maison *Taimin? Tai*, dit le Pere, signifie lignée, si bien que *Taimin* veut dire lignée ou famille de *Min*, comme nous disons la maison d'Austriche, la maison d'Aragon. A la seconde demande il répondit, que les Tartares n'ont point entre eux de nom de famille, & qu'ils se distinguent par leur nom propre: & que le pere du Roy d'à present s'appelloit *Xun Chi*, c'est à dire fils du

ciel; & le Roy *Tun min*, qui signifie grande clarté.

Nous l'interrogeames comment le Roy vivoit avec ses femmes, & quelle distinction il gardoit entre leurs enfans & ceux des concubines.

A la demande des femmes il me répondit presque avec les paroles du Cantique 6. *Sexaginta sunt reginæ, & octoginta concubinæ, & adolescentularum non est numerus.* La verité est que le Roy a quinze femmes, que l'on appelle toutes Reines, mais elles ne tiennent pas toutes le mesme rang. Il y en a trois qui tiennent un plus grand rang que les autres. La premiere ou souveraine s'appelle *Cinsi*, c'est à dire Reine parfaite. Des deux autres l'une s'appelle *Tum-si*, & l'autre *Si-si*, c'est à dire Reine Orientale, & Reine Occidentale. Ils appellent ces deux Reines laterales; elles ont accés auprés de la souveraine, mais elles ne luy parlent jamais qu'à genoux; les autres douze ne luy parlent jamais, & si elles luy veulent faire sçavoir quelque chose, elles le font par le moyen de ces Reines laterales. Pour ce qui des autres femmes, le nombre n'est reglé que par l'humeur & le caprice du Roy; mais il est toujours vray qu'elles ne sont jamais moins que quelque centaine; elles sont toutes sous la direction des eunuques. Quant aux enfans de ces Reines, il n'y a point de preeminence qui les rende legitimes, on tient pour aisné celuy que le Roy élit pour son successeur. Le Roy de la Chine d'à present est fils d'une concubine; il n'a pas esté élu par faute d'autres, mais preferé par le Roy son pere quelques heures avant que de mourir, à cinq de ses freres, tous enfans de Reines, qu'il avoit fait venir en sa presence, dont il n'en jugea aucun capable du gouvernement. Il donna donc ordre d'elever ce Prince & sa mere sur le throne, le fit reconnoistre pour Roy, & sa mere pour Regente, & luy donna quatre assistans, ou pour mieux dire, tuteurs, dont le premier s'appelle *Samni*.

Je pris là-dessus occasion de luy demander leur maniere d'ensevelir leurs Rois.

On n'ensevelit pas le Roy, dit le Pere, on le brule, selon la coustume des Tartares. Le bûcher ne se fait pas de bois, mais de papier, & l'on ne sçauroit croire la grande quantité de papier que l'on y employe; car en faisant bruler le corps du Prince, on brule avec luy dans le mesme temps toute sa garderobe, ses meubles & ses tresors, avec toutes ses pierreries; & pour le dire en un mot, tout ce qui a servy au Roy defunt, ou qui estoit destiné à son service, dont il n'y a que les animaux exceptez. Douze elephans avec des brides & harnois semez de turcoises, d'emeraudes, de saphirs & d'autres pierreries d'une valeur inestimable, trois cens chevaux & cent chameaux furent chargez du tresor royal. Ce tresor fut déchargé tout entier sur cette montagne de papier preparée pour bruler le corps. Le feu y ayant esté mis, on vit couler comme des rivieres, l'or & l'argent qui se fondoit avec tant d'impetuosité, qu'il se fit faire place sans l'aide des gardes au travers de la populace, parmy laquelle il y a toujours quelqu'un qui cherche à profiter de la depouille du mort. Il y a des ordres tres-rigoureux pour empecher ce desordre, & des chastimens tres-severes contre ceux qui y contreviennent. Les Tartares ont une grande superstition de faire en sorte qu'il n'en reste pas mesme la grosseur de la teste d'une epingle; & ils employent l'or & l'argent qui ne se peut pas consumer, à acheter d'autre papier pour le bruler une autre fois en faveur de l'ame du defunt. On fit le compte de la dépense du papier qui servit au feu, & on trouva qu'elle se montoit à 70000. écus, & le tresor qu'on avoit brulé, à quarante *mille* millions. Trois de ses domestiques, sçavoir un conseiller, un chapelain & une concubine, se devoüent à l'ame du Roy, & luy sacrifient leur vie aussitost qu'il a expiré. Il dépend d'eux de choisir tel genre de mort qu'ils veulent; ordinairement on leur coupe la teste qui est aussi le genre de mort le plus ordinaire de ceux qui sont condamnez à la mort par justice, hormis les soldats qu'on a coustume d'étrangler. Outre ces trois serviteurs il s'en trouve beaucoup qui s'offrent à la mort, portez autant par affection envers le Roy, comme par les mouvemens d'une religion superstitieuse; mais s'il arrivoit que tous refusassent de mourir, en ce cas ceux qui ont esté plus

avant dans les bonnes graces du defunt Roy sont obligez de le suivre en l'autre monde.

Je luy demanday en quoy consistoient principalement les revenus du Roy.

Il dit qu'en la Chine toute la campagne est en propre aux païsans, qu'ils payent au Roy à peu prés la dixieme partie des fruits qu'ils recueillent, & une autre part aux Mandarins, c'est à dire aux gentilshommes, qui sont maistres des chasteaux d'où dépend la campagne qu'ils cultivent. Cette reconnoissance qu'ils font au Roy fait un revenu inestimable, à laquelle se joint encore celuy du bestail de tout le Royaume; car le bestail est au domaine du Prince. Les imposts qu'on leve encore sur le cotton & sur le ris sont aussi fort grands. Outre cela il y a des mines dans la province de Tunan, c'est à dire, nuée Australe; elles sont fort riches en or, en saphirs, en emeraudes, & en toute sorte de pierres precieuses qui enrichissent aussi le royaume de Pegu, duquel cette province est voisine. Enfin la quantité de l'argent que fournissent les trois villes de Quangh-ceu, Canton & Nanquin, qui sont les principales douanes du royaume, est incroyable.

On luy demanda si le Roy va souvent par la ville, & combien il y a d'habitans dans Pekin.

Il dit qu'il avoit accoustumé de faire faire montre une fois le mois à sa milice, qui sont ses gardes du corps, ce qu'il fait luy-mesme, la faisant exercer en mesme temps à tirer au blanc. On fait cet exercice dans une de ces prairies qui sont entre l'une & l'autre enceinte des murailles de la ville; car elle est enceinte de trois rangs de murailles, dont la plus avancée au dehors est la plus basse, & les autres plus élevées à mesure qu'elles approchent du corps de la ville, avec des fossez pleins d'eau, & de fort belles prairies. Dans cette prairie on plante une statue de bois, & le Roy commande à ses archers ou à ses mousquetaires de tirer en divers endroits de cette statue; à l'un il donne à tirer à une main, à l'autre à la teste, & l'autre à la poitrine. Si le soldat ne frape pas la prémiere fois, il recommence une seconde & une troisieme fois, & s'il manque toutes les trois fois, il reçoit un bon nombre de coups de baston, & outre cela il est cassé. Pekin a bien à present un million d'habitans, ils disent qu'il y en a eu jusques à neuf millions, mais cela est incroyable, veu le circuit de la ville, & la maniere de leurs bastimens qui n'ont qu'un seul étage.

Nous luy demandames dequoy ils couvrent leurs maisons.

Toutes de tuiles, répondit-il, & les maisons mesmes des païsans ne sont pas couvertes autrement. Les tuiles du palais royal sont emaillées par tout de couleur jaune & marbrées; elles sont fort belles à voir de loin; & lors que le Soleil donne dessus, elles reluisent comme si elles estoient d'or.

Nous luy demandames quelle religion professoient les Chinois.

Ils sont tous idolatres dans le cœur, nous dit-il, & adorent dans leur particulier les idoles. Si l'on s'arreste à l'exterieur il y paroist trois differentes sectes; la premiere est celle des gens de lettres, qui font profession d'adorer une substance superieure, appellée en leur langue *Sciax-Ti*: ils tiennent ces deux mots gravez sur des placques d'or attachées dans leurs temples, & l'adorent par des sacrifices, qui consistent à faire bruler du papier doré, ou argenté, ou blanc, & en quelques petites bougies faites de storax & d'encens. Mais, comme j'ay dit, si ils professent cette religion qui paroist avoir quelque chose de noble, c'est seulement dans l'exterieur, afin d'estre distinguez des autres, & principalement des Bonzi. C'est un genre d'hommes qui a passé de la Chine aux Indes; ce sont gens superstitieux, idolatres, & d'une credulité stupide. Au commencement ils eurent quelque sorte de credit parmy les Chinois, comme il arrive ordinairement aux choses nouvelles & qui ne sont pas encore bien connues. La doctrine qu'ils y porterent de la transmigration des ames leur attira d'abord beaucoup de veneration, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait semblable à celle de l'école de Pytagore; mais à la suite du temps les sçavans de la Chine, plutost par envie que par amour qu'ils eussent pour leur an-

cienne religion, se sont opposez à ces nouveaux-venus, & ont si bien prêché le culte de leur *Sciax Ti*, qu'ils ont osté tout le credit à la religion des Bonzes, & les ont fait passer pour des fourbes, tellement qu'il n'y a pas maintenant en la Chine de gens plus décriez, ny de profession plus ignominieuse que celle-là, & mesme un honneste homme se garde bien de leur parler, ny d'avoir aucun commerce avec eux, si ce n'est dans la rencontre des enterremens, de faire des sacrifices ou des processions que ces Prestres idolatres font comme autant de mercenaires. La noblesse leur fait faire de ces processions aux occasions de nopces, de naissance d'enfans, & de semblables festes. La procession se fait au son de quantité d'instrumens, avec beaucoup d'enseignes & de banderolles qui accompagnent leurs idoles qu'on porte, & à l'honneur desquelles ils chantent des hymnes, & brulent devant elles du papier & de l'encens. La seconde secte est la plus nombreuse, car elle comprend les nobles, les bourgeois des villes, le peuple, les païsans, & enfin toutes sortes de gens. Ils honorent les ames de leurs ancestres, ausquelles ils font de continuels sacrifices, aussi bien dans leurs temples que dans leurs maisons en particulier, où ils leur brulent du papier & de l'encens. Tout le monde de la Chine fait ce sacrifice au bon & au mauvais Esprit, tous les matins en sortant de la maison. La troisiéme secte est celle des Bonzes, que nous avons dit estre de vrais idolatres.

Nous luy demandasmes ce que les Chinois croyent aprés la mort.

Ils croyent, nous dit-il, que tout le monde sera heureux, & qu'il ne luy arrivera que du plaisir & de la sagesse; mais ils ne penetrent pas plus avant, & ne disent point comment ces avantages peuvent arriver à l'ame des hommes, seulement ils la croyent immortelle. Puisqu'ils croyent (répondit Monsieur Dati) qu'ils seront tous heureux en l'autre monde, comment ne s'abandonnent-ils pas à toute sorte de dereglemens? Rien ne les retient de faire mal (repliqua le Pere) que les peines temporelles: ce n'est pas qu'ils ne croyent qu'il y a une espece d'enfer, où l'ame des méchans est tourmentée, mais ils ont le secret de se redimer de ces tourmens. Vous sçaurez qu'au dehors de Pekin, comme de toutes les autres villes principales, il y a un grand temple divisé en plus de trois cens chapelles fort petites; chaque métier a la sienne, & non seulement les métiers, mais chaque degré de condition, depuis les magistrats jusques aux pauvres qui demandent l'aumône. Ils croyent donc que l'Esprit qui doit tourmenter les ames de ceux qui ont mal vécu, loge dans la chapelle de la profession du pecheur. Le voleur, par exemple, qui aura dérobé, fait une petite offrande à l'Esprit punisseur des voleries, afin qu'il le delivre de ces tourmens. L'Esprit ne mange pas l'offrande, mais le Bonze qui en est le gardien y donne bon ordre, & ainsi des autres. Cela n'est pas tout à fait mal pensé, car il en arrive deux biens; ils se delivrent par là de la crainte de l'avenir, & ils font encore subsister par ces offrandes un grand nombre de canailles, qui autrement seroit à charge à tout le monde, en demandant l'aumône.

Nous demandasmes au Pere, si chez les Chinois il y avoit des ordres de vie Religieuse.

Parmy les Chinois, nous répondit-il, il n'y a point d'autre sorte de Religieux que les Bonzes, qui sont en general de tres grands scelerats, & infames pour l'amour qu'ils ont pour les garçons. Les occasions qu'ils en ont sont grandes; car on leur envoye la jeunesse pour l'instruire, & ils sont les maistres d'école de ces païs là. Cette infamie au reste n'est pas moins en usage chez les Tartares que parmy les Chinois, qui bien loin d'en avoir de l'horreur, en tiennent pour ainsi dire des academies publiques. Ce vice s'est étendu encore plus loin; car en Perse ils sont venus jusques à un tel point d'effronterie, qu'ils épousent publiquement des garçons; les peres mesmes n'ont point d'horreur d'y consentir, & de leur donner une espece de douaire comme à une de leurs filles. Mais pour retourner aux Religieux, il faut sçavoir que les Tartares ont aussi des Prestres, qui sont auprés d'eux comme les Bonzes, & font les sacrifices; ils sont vestus de robes jaunes ou rouges, qui leur descendent

jusques à terre avec de grandes manches larges. Quelques-uns portent une mitre de papier, mais vont plus ordinairement la teste découverte, ont toujours les pieds nuds, & en un mot leur habit ressemble fort à celuy avec lequel on nous peint les Apostres. Cet ordre a ses monasteres de femmes Tartares, qui demeurent enfermées dans des cloistres bastis sur des montagnes fort rudes & de difficile accés, d'où elles ne sortent qu'avec le congé de leurs superieures, lorsqu'elles vont faire la queste, & on choisit toujours pour cela les plus vieilles d'entre elles. Ces Religieuses font toutes vœu de pauvreté, de chasteté & d'obeïssance : elles vont la teste découverte, & ont les cheveux tondus en rond jusques aux oreilles : leur habit est semblable à celuy des Bonzes, hormis que la couleur en est rouge, & celle de l'habit des Bonzes est comme grise.

On luy parla des sciences des Chinois.

Ils ont, dit-il, les œuvres de Confucius, qui est auprés d'eux dans la mesme estime qu'Aristote l'est chez les Moines. Confucius vivoit il y a environ trois mille ans; il leur a laissé une espece de Philosophie morale, avec divers mélanges de Theologie & de Philosophie naturelle. Le soixante & troisiéme de ses descendans est encore reconnu aujourd'huy dans le païs, je l'ay veu, il est extremement riche, & porte le titre de Prince, que les Rois de la Chine ont toujours conservé à ses descendans, tant est grande la veneration qu'ils ont pour cet homme. Outre la doctrine de Confucius ils ont beaucoup d'inclination pour la science des nombres; mais ils n'ont qu'une Geometrie tres-imparfaite qui enseigne simplement les operations les plus grossieres de la mechanique; aussi n'ont-ils aucune lumiere de la Perspective, ny des autres parties de l'Optique: d'où l'on peut facilement juger de l'estat où sont auprés d'eux les arts de la Peinture & de l'Architecture. Leur plus forte application est pour la Chiromance, la Metoposcopie, la Magie, & semblables amusemens. Ils se piquent sur tout d'excellens maistres en Astrologie judiciaire.

Nous le priasmes de nous dire quelque chose de leur langue & de leurs lettres.

Quant à la langue, il nous répondit qu'elle estoit fort pauvre, n'ayant au plus que quatre cens paroles; que les noms sont indeclinables, & qu'on n'employe les verbes que dans l'infinitif. Si V.P. luy dis-je, vouloit encore rester huit jours à Florence, je pourrois esperer d'apprendre si bien la langue, qu'on me prendroit pour un veritable Chinois. Le Pere se prit à rire : Il vous arriveroit aisément, dit-il, aprés cette étude de huit jours d'appeller pourceau celuy que vous voudriez traiter de Monsieur; car toute la force de la langue Chinoise consiste en la diversité des accens, des inflexions des tons, des aspirations, & d'autres semblables changemens de voix, lesquels sont, pour ainsi dire, infinis. Par exemple *Ciu* prononcé ainsi simplement, n'a aucune signification; *Ciuuuu* prononcé en allongeant la prononciation de l'*u*, & en éclaircissant toujours la voix, signifie Monsieur. *Ciu* avec l'*u* prolongé, mais en luy conservant toujours le mesme ton, signifie un pourceau. *Ciu* prononcé avec vitesse, ou pour mieux dire, en le décochant plutost de la bouche qu'en le proferant, signifie cuisine. Et enfin *Ciu* prononcé au commencement d'une voix forte, qui s'affoiblisse sur la fin, signifie les pieds d'une escabelle. Or voyez, continua-t-il à dire, comme une mesme parole peut avoir cinq differentes significations. De mesme *Tien* prononcé simplement ne signifie rien, si on le prononce aigu de sorte qu'il fasse *Ti--en*, il signifiera doux : si on accente l'*i* en cette forme *Ti·en*, il voudra dire du pain. *Tien* prononcé viste signifie un pied de table, ou d'un lit. Tout ce qu'il y a de bon en cette langue est que les paroles sont monosyllabes, & qu'elles se peuvent joindre diversement l'une avec l'autre. L'art de joindre ainsi les paroles est fort difficile, & pour l'apprendre il faut une tres-grande étude : mais le pis est qu'ils n'ont ny caracteres ny alphabet, & qu'ils expriment ou écrivent tout avec des chiffres ou figures, qui signifient quelquefois deux ou trois paroles, & souvent aussi des periodes entieres; de là vient qu'ils sont contraints d'écrire ces cinq significations qui s'expriment par le mot *Ciu*, par cinq differens chiffres, faute

de

de caracteres ou d'accens, au lieu qu'il nous seroit facile de les distinguer par divers accens que nous mettrions diversement sur une mesme parole, & mesme ce qui est encore plus beau dans les autres Langues, quoiqu'une mesme parole puisse recevoir plusieurs significations, nous ne laissons pas de connoistre celle qui luy convient à l'endroit du discours où nous la trouvons; car les paroles qui precedent & qui suivent nous la determinent. Mais pour retourner au mot *Ciu*, outre les cinq differens chifres de ses cinq diverses significations, si j'ay dessein d'écrire, bon jour Monsieur, je ne me serviray pas du caractere qui signifie bon, ny de celuy qui veut dire Monsieur, mais je seray obligé de me servir d'un caractere different de ces deux là, qui seul expliquera ces trois paroles, bon jour Monsieur; & si je voulois écrire, ouy Monsieur, je laisserois pareillement le caractere de ouy, & celuy de Monsieur, pour me servir d'un autre qui signifieroit tout seul, ouy Monsieur: or voyez combien de caracteres il doit y avoir en cette Langue. De là vient qu'il est plus difficile de lire le Chinois que de l'écrire; car pour se faire entendre en écrivant, c'est assez de sçavoir les simples caracteres des paroles, car les joignant ensemble l'on sçait ce qu'elles veulent dire; mais cette maniere d'écrire passe chez les Chinois pour basse, & n'est en usage que parmy le peuple, au lieu que pour les gens de Lettres il faut sçavoir non seulement ces caracteres ou chifres, mais aussi leurs diverses compositions, dont on compte jusques à 74. mille, & qui en sçait davantage, passe pour plus sçavant que les autres, c'est à dire pour plus capable de lire & entendre un plus grand nombre de livres que les autres; & c'est de là que vient la grande difficulté qu'il y a d'apprendre cette Langue, parce que n'ayant point de lettres, on n'a point aussi de dictionnaires qui enseignent l'explication des mots, qu'on est contraint d'apprendre par cette raison en les entendant prononcer de vive voix, & retenir le ton, les disant & redisant justement comme un perroquet qui apprend à parler. Les Peres Jesuites ont fait imprimer une espece de catechisme & quelques dialogues, l'un pour apprendre les termes propres à discourir des mysteres de la Foy & les enseigner aux Chinois, & l'autre pour les paroles dont on a plus affaire dans la conversation ordinaire, l'on en sçait assez pour ces usages en retenant neuf mille caracteres qui sont dans ce livre.

Ce discours me fit quitter l'envie que j'avois prise trop legerement d'apprendre le Chinois en six jours, & mon esprit au contraire eut bien de la peine à concevoir que la vie d'un homme fust suffisante pour connoistre un si grand nombre de chiffres, les deméler quand ils sont joints, & en retenir la figure & la signification: & cependant que je cherchois quelque exemple qui me pust aider à comprendre comme ils y peuvent reüssir, & en venir à bout, il me souvint fort à propos des figures qui servent aux demonstrations des Geometres; car quoique ces figures soient embarassées de lignes, de triangles, de quarrez, de cercles, & d'une infinité d'autres figures, qui se font par la rencontre & intersection des lignes, neantmoins à la premiere veuë il ne me vint pas seulement dans l'esprit ce qui est démontré par le moyen de ces lignes, mais encore beaucoup d'autres veritez qu'il a fallu démontrer avant que d'en venir là, par un grand nombre de figures qui me reviennent dans l'esprit, quoiqu'il n'en apparoisse aucune dans la figure, ny rien de la demonstration qu'elles établissent; car toutes ces figures & veritez se supposent comme déja démontrées: il y a encore cette difficulté, que les figures des demonstrations Geometriques doivent estre considerées quelquefois comme une ligne droite, tantost pour la base d'un triangle, aprés comme le diametre d'un cercle, ou l'un des foyers d'un ovale, tantost comme le costé droit d'une parabole, & comme le latus transversum d'un autre. Cette consideration me fit admirer davantage la force de l'esprit humain, & diminua d'autant de l'estonnement où j'estois de la science des livres Chinois; car nos Geometres qui ont dans l'esprit toutes les figures d'Euclide, l'Archimede, &c. & qui voyent en un moment la demonstration de la verité qu'elles prouvent, & la suite d'un grand nombre de consequences qu'il

en faut tirer les unes des autres, semblent en cela faire quelque chose de plus difficile que les Chinois, qui expliquent les figures de leurs livres qu'ils se sont imprimez dans l'esprit par un long usage, en y employant tout le temps de leur vie.

Le Pere Grueber dit, au sujet des mariages, que les Chinois qui ont atteint l'âge de dix-huit ans ou environ, se marient, & prennent une femme, qui est leur seule legitime épouse, & ils en ont un douaire proportionné à leurs facultez ; ils la peuvent toujours repudier en rendant le douaire qu'elle leur a apporté. Le pere qui marie sa fille, le fait sans esperance de la revoir jamais ; il l'enferme dans une espece de chaise, dont il donne la clef à la femme qui a traité le mariage (car les mariages se traitent par l'entremise de femmes qui en font profession.) Cette femme la donne au mary, qui n'ouvre la chaise que dans sa chambre. Les filles qui sont Damoiselles, lorsqu'elles sortent de leurs maisons, vont dans des litieres, à cheval, ou sur des asnes, mais toujours voilées; celles qui sont de plus basse condition, vont le plus souvent à pied, & aussi voilées ; les femmes publiques en usent de mesme. Il adjoûta sur ce mesme sujet, qu'aprés avoir pris une femme, ils peuvent entretenir tel nombre de concubines qu'ils veulent, dont ils en ont de deux sortes, les unes libres, & les autres esclaves ; les libres sont des filles naturelles de Gentilshommes, ou autres personnes, qui pour se décharger de tant d'enfans, qu'ils ont ordinairement à cause du grand nombre de leurs concubines, donnent leurs filles pour concubines, pour des sommes fort mediocres qu'ils en retirent, & qu ils ne rendent point à ceux à qui ils les ont prises, lors qu'ils les repudient. Les enfans qu'ils en ont demeurent auprés du pere ; s'il s'en veut défaire, il le peut en donnant une certaine pension à la mere & aux enfans pour vivre. Les concubines esclaves sont ordinairement des filles de bourgeois, qui s'en défont par la mesme raison que les Gentilhommes, les faisant mener aux marchez dans les villes pour les vendre, les filles pour servir de concubines, & les masles pour valets; mais il leur est ordinaire de noyer tous leurs enfans, tant les masles que les femelles, qui viennent au monde estropiez, ou avec quelqu'autre defaut. Pour revenir aux concubines esclaves, l'on en peut choisir entre les plus belles pour une quinzaine d'ecus. La condition de ces personnes est au reste fort miserable: car ceux qui les achetent, les font servir à porter de l'eau, & les employent à tous les services de la maison les plus vils & les plus penibles. Si le maistre s'en veut divertir, elles ne le peuvent pas refuser, car c'est là la premiere condition de leur achat, & quoiqu'elles soient d'une race aussi élevée que la leur, avec tout cela l'on leur coupe la teste quand elles sont surprises en adultere. Les Religieux Catholiques se servent plus de ces concubines que d'autres, pour faire insinuer les mysteres de la Foy Catholique dans l'esprit des femmes, & enfans des plus grands du pays, elles s'y prennent fort bien, & beaucoup de ces femmes se convertissent aussi dans le cœur, mais l'on ne juge pas à propos de les baptiser, à cause de la necessité en laquelle elles vivent d'accorder tout à leur maistre.

Sur l'estat present de la Religion Catholique à la Chine, qu'elle se professe librement par tout l'Empire, & que dans toutes les Eglises des Catholiques il y a une copie de l'Edit du Roy qui approuve nostre Religion : qu'il est taillé dans une pierre en un lieu fort élevé, à la veuë de tout le monde : que les Chrestiens estoient en grande veneration dans toutes les Provinces de la Chine, & qu'il estoit libre à tout le monde aussi bien aux Tartares qu'aux Chinois d'embrasser la Foy Catholique : que les gens de Lettres estoient en bonne intelligence avec nos Missionaires: que la plus grande opposition leur venoit du costé des Prestres Idolâtres : qu'il avoit laissé à la Chine vingt-six Jesuites, dont il y en avoit quatre à Pekin, avec deux laïcs Chinois, six Jacobins & deux Carmes Déchaussez. L'habit des Missionaires est comme celuy des gens de Lettres ; ils portent une robe de damas blanc, qui traisne jusques à terre. Le Pere Adam Schall est un de ces quatre Missionaires Jesuites qui sont à Pekin. Il y a quarante-cinq ans qu'il est à la Chine, également estimé du Prince & de ses Sujets.

Nous demandasmes ensuite de quelles monnoyes & de quels poids se servent les Chinois.

Il nous repondit qu'ils n'ont qu'une seule monnoye marquée, appellée *Caxa*, qu'elle est de fort bas alloy, & de la valeur de nos doubles : sur l'un de ses costez est écrit le nom du Roy, & de l'autre le nom de la monnoye. 300. pieces de cette monnoye font un *Lexu*, qui est environ un ecu de la nostre. Ils divisent le *Lexu* en dix *Zien*, en huit *Fueu*, & un *Fueu* en . . . . . *Caxa*. Du reste ils employent aussi pour monnoye de l'or & de l'argent, qu'ils taillent par morceaux, à mesure qu'ils le depensent, portant pour cet effet dans leurs bottes ou brodequins des cizeaux & une balance.

La livre Chinoise fait seize de nos onces ; leur mesure ordinaire est la coudée. Les vivres y sont à grand marché aussi bien que les habits, & pour cinq *Fuca* qui sont cinq de nos sols marquez, l'on aura une poule fort grosse & le reste à proportion.

Nous l'interrogeasmes sur leurs boissons, & sur leur table.

Ils n'ont point de vin (dit-il) quoique leur pays produise de fort beaux raisins ; nous en faisions quelquefois, dont ils buvoient avec plaisir, mais en cachette, à cause que cette nation, qui presume infiniment d'elle-mesme, a pour loy de punir cruellement ceux qui veulent introduire quelque nouvelle mode pour le vivre. Leur boisson ordinaire est le Thé & le vin de ris ; ils le tirent apparemment par le moyen de l'alambic, & par distillation ; je dis apparemment, parce qu'ils ne veulent pas enseigner le secret d'aucun art aux etrangers, s'ils ne jurent de le professer, & il y va de la vie pour ceux qui y contreviennent. Ils tiennent pour un grand delice de boire chaud, & leur boisson est toujours sur le feu dans quelque vaisseau proche de la table. Ils mettent l'esté dans leur boisson un peu de glace, mais ils ne l'y laissent qu'un moment, pour ne pas perdre leur delice ordinaire de boire toujours fort chaud ; il leur suffit que le vin en tire, comme ils disent, la fraicheur, pour rafraichir l'estomach qui attire en un moment cette vertu. Ils conservent la glace comme nous faisons en Europe, & on la vent par les villes à fort bas prix ; ils se servent plus de glace pour leurs fruits que pour leurs boissons, car ils les aiment fort frais. Mais pour revenir à leurs boissons, le vin de ris est d'un blanc, qui tire sur la couleur d'ambre, & teint d'une couleur jaune doré, fort belle ; il a un goust fort delicat, & il y en a de si bon, qu'il ne nous plaisoit pas moins que le vin d'Espagne. Les personnes du commun boivent dans des vaisseaux de terre, mais ceux des plus riches & des nobles sont d'or & d'argent, & relevez assez grossierement en bosse. Les plus grands Seigneurs du pays se servent de vaisseaux faits de corne de Rhinoceros, ornez de figures de bas relief, enrichis d'or, & quelquefois de diamans. Pour ce qui est des vivres, il ne leur manque rien de tous ceux que nous avons en Europe, de venaison, de gibier, toutes sortes de fruits & de legumes. Pour les epiceries, ils les ont meilleures que nous, car ils sont plus prés des Moluques. Leur froment est fort bon, & quoiqu'ils soient venus jusques à en faire de la farine, ils n'en sçavent pas faire du pain, au lieu dequoy ils se servent de ris cuit dans l'eau, puis roty & reseché, qu'il prennent avec certains bastons qui leur sont de mesme usage que nos fourchettes ; ils tiennent de la main gauche une ecuelle pleine de ce ris dont ils prennent une quantité avec ces bastons à chaque bouchée de viande. Ils n'ont point de goust pour l'assaisonnement des viandes ; dans le mesme pot ils font cuire le porc, le lievre, le poisson, le veau & le faisan ; sur ces viandes le bon cuisinier jette de l'eau tant qu'elles soient cuites, & il emplit de cette olla podrida ses ecuelles, ce qui leur tient lieu de potage. La chair qu'ils mangent le plus ordinairement est celle de porc, le mouton y est aussi en grande estime ; les pauvres gens mangent de l'asne, du chien, du chat, &c. Il y a mesme des boucheries separées pour toutes ces sortes de viandes. Les pieds de chien fumez & sechez, comme nous faisons nos anguilles, est un manger fort estimé parmy eux ; ils en font leur

Leurs chaiſes ſont faites de la meſme maniere, le doſſier & l'apuy des bras eſt fait avec ces ecliſſes, ou brins de canne d'Inde. La figure en eſt fort commode pour s'y ſeoir; les Tartares pourtant ne veulent point tant de delices, ils dorment à terre ſur des tapis, comme font les Turcs.

Nous luy parlaſmes de la magnificence du Thrône ſur lequel le Roy paroiſt dans les fonctions publiques.

Il nous repondit que les Rois Chinois avoient toujours paru avec beaucoup de magnificence, mais que le Roy des Tartares qui regne maintenant à la Chine, s'aſſied à terre ſur un tapis.

Monſieur Dati prit la parole pour ſçavoir du Pere en quoy les Chinois faiſoient le plus de dépenſe.

Il repondit que c'eſtoit à leurs funerailles, à cauſe de la grande quantité de cire qu'ils y conſomment, aux parfums qu'ils brulent, & à la fabrique des ſtatuës ou repreſentations de bois, & en encens qu'ils brulent devant le corps du mort, mais ſur tout dans la depenſe du cercueil où ils mettent le mort. Ils le font (nous dit-il) de bois precieux, comme d'aloës, de ſandal rouge & blanc, & d'autres bois fort rares d'un tres-grand prix, & cela au lieu de l'embaumer.

Nous luy demandaſmes la qualité de l'air du pays, & combien ils vivent ordinairement.

L'air, nous dit-il, y eſt bon par tout, & cela eſt ſi vray, que les payſans qui menent une vie reglée, parviennent juſques à la derniere vieilleſſe; il y en a beaucoup qui vivent juſques à cent ans. Pour les nobles, quand ils ont atteint l'âge de quarante ans, ils ſont vieux, & ceux qui en ont cinquante paſſent pour decrepits, cela vient de la debauche continuelle qu'ils font avec les femmes, & de l'excés de leurs tables. en quoy ils n'ont nulle retenuë. Les filles de qualité n'arrivent gueres à l'âge de trente ans, ce qui vient d'une coutume ridicule qu'elles ont de bander leurs pieds, en la petiteſſe deſquels conſiſte tout ce qui paroiſt de leur beauté; (car on ne leur voit que cette partie du corps decouverte.) Leurs meres leur lient les pieds d'une ſi étrange maniere, auſſi-toſt qu'elles ſont nées, que les canaux par où doit paſſer la nourriture de ces parties, eſtant bouchez, elles n'arrivent point à leur groſſeur naturelle, & l'empeſchement que ces liens apportent à la circulation du ſang, leur altere vray-ſemblablement & gaſte la complexion.

Nous luy demandaſmes quelles eſtoient leurs plus grandes feſtes.

Ils en celebrent trois, nous répondit-il: à la nouvelle Lune de Fevrier, au mois de Novembre, & le jour de la naiſſance du Roy. A chacune de ces trois feſtes le Roy ſort par la ville, accompagné de tous les Seigneurs de ſa Cour, des Mandarins, (c'eſt à dire des nobles) des Magiſtrats ou officiers de Juſtice, des gens de lettres, &c. chacun en habit qui marque ſon rang. Ces habits ſont fort differens. Il n'y a que le Roy qui puiſſe porter une perle au haut du bonnet. Les grands Seigneurs portent diverſes pierreries, & pluſieurs auſſi une perle, mais accompagnée ou d'un rubis, ou d'une émeraude, ou d'un bouton de jaſpre; car il n'y a que le Roy, comme nous avons dit, qui la porte ſeule; les autres marques de Royauté ſont deux cicognes qu'il porte ſur la poitrine, faites d'une riche broderie d'argent. Les Mandarins y portent d'autres animaux; il y en a de neuf ordres ou degrez, dans leſquels ſe diſtingue tout le corps de la nobleſſe, chacun ayant le ſien. Le premier a une gruë pour marque de ſon rang; le ſecond, un lion; le troiſieſme, un aigle; le quatrieſme, un paon; pour ce qui eſt des autres, je ne m'en ſouviens pas, ny de la difference des habits des Magiſtrats & des gens de Lettres. Je me ſouviens bien pourtant d'un de ces habits des ſçavans, c'eſt de celuy des Mathematiciens, leſquels portent quatre petites tables quarrées de jaſpre penduës avec des cordons de ſoye à leur ceinture, dans le milieu de chacune des tables eſt enchaſſé un rubis; ils ont auſſi un rubis au haut de leur bonnet, & une perle. Les couleurs les plus ordinaires dont ils s'habillent ſont le rouge, le violet, l'orangé & le bleu.

Nous avons déja dit que les Bonzes estoient habillez de gris, & les gens de Lettres de blanc. Il me souvient qu'à la feste de la Lune de Fevrier ils font tous quelques pieces de four, sur lesquelles ils representent la figure du Croissant ou nouvelle Lune, & aussi qu'ils appellent cette feste le sacrifice du Lievre.

Nous luy demandasmes s'il estoit vray que les Chinois eussent des memoires si anciens, & de tant de milliers d'années, comme plusieurs disent.

Il nous dit qu'ils en avoient au dessus du temps du Roy Tao, qui vivoit il y a 4700. ans; ils ne sçavent rien davantage de leur histoire, ny du commencement ou de l'ancienneté du monde.

Sur l'article de leur habilité dans l'art de la Navigation, & s'ils croyent à la Chine qu'il y ait quelque passage d'Asie en Amerique par terre.

Il nous dit, que leur science dans l'art de naviger est fort imparfaite; que l'usage de la boussole leur manque, ou pour mieux dire, que leur boussole est fort imparfaite: que les plus grandes barques qu'ils ayent ne peuvent porter plus de cinquante hommes, que leurs voiles sont faites de .... ou natte, mais qu'ils vont à tout vent, ayant en cela une adresse particuliere: que leur maniere de ramer est differente de la nostre, parce qu'ils remuent simplement les rames devant & derriere. De là il conclud que veu l'imperfection de l'art, ils ne peuvent pas naviger fort avant sur mer, mais ils côtoyent toujours d'assez prés la terre. A l'autre particularité du passage en Amerique, il répondit n'en sçavoir rien de particulier, parce que les Hollandois ny les Anglois n'ayant pas pû pousser la navigation de la Mer glaciale, n'ont pas commerce vers ces quartiers là, & les Tartares ne trafiquant pas, ne sont pas gens à le tenter pour une simple curiosité, & enfin les Chinois ne sortiront pas de leur pays pour prendre cette peine. L'opinion pourtant est qu'il y a un passage, ou qu'au moins l'Asie n'est separée de l'Amerique que par un trajet de mer fort court, puisque l'on voit paroistre de temps en temps dans les parties Mediterraines de la Tartarie, des animaux de l'Amerique, qui ne pourroient pas y venir, si la terre ferme n'estoit continuée, ou si la distance n'estoit telle, qu'on la pût passer aisément à la nage.

Nous luy demandasmes en suite des danses, des jeux & des jardins des Chinois.

Les Chinois (repliqua le Pere) ne dansent point, mais bien les Tartares, & cela entr'eux, car les femmes ne dansent jamais avec les hommes. Leur musique ne consiste qu'à battre les paulmes des mains l'une contre l'autre, ou fraper sur quelque metal qui ait le son clair. Pour ce qui est des jeux, les Chinois en ont de toute sorte, le balon, les dames, les échets; ils jouent à la morra, aux dez, aux cartes, & aussi au balon qu'ils poussent du pied avec une adresse admirable; ils ne font point de partie, ils jouent simplement cinq ou six ensemble, se renvoyant le balon l'un à l'autre avec le pied; j'ay veu une fois un balon plus d'un quart d'heure en l'air sans tomber à terre. Pour les Jardins, ce sont proprement des enceintes de prez faites pour jouer au balon. Ils n'ont point d'autres fleurs de senteur que les jasmins; les roses y sont belles, mais sans odeur; ils ont des tulipes, des violettes, & des hyacinthes; pour les anemones, ils ne les connoissent pas mesme de nom. Du reste la grande quantité d'eau rend leurs jardins fort verds & fort agreables; il est vray qu'ils n'ont pas beaucoup d'industrie pour les dresser. Tout ce que j'ay veu de beau en cette matiere, est dans le jardin du Roy, où il y a une grande cascade d'eau qui tombe d'un rocher de bronze couvert d'arbres d'une mesme matiere. Les Chinois sont fort excellens maistres en l'art de la fonte des metaux, & leur artillerie est fort belle.

A cette occasion on luy parla de leurs autres arts, & principalement de celuy de la medecine & de leurs medecins. Les medecins, suivit le Pere, sont excellens à connoistre par le poulx, la nature & les accidens particuliers des maladies; il est bien vray que pour ce qui est des remedes, ils reüssissent en cela comme tous les au-

tres, c'est à dire, en devinant, & par hazard. Je puis dire l'un & l'autre par experience, puisqu'estant tombé malade à un mois & demy de chemin de la ville de Pekin, & y estant arrivé comme il plust à Dieu, je fus aussitost visité par un Medecin du Roy, que le Pere Adam Schall fit venir. Ce Medecin aussitost qu'il fut entré dans ma chambre me fit seoir, & me laissant reposer quelque temps, me fit aprés poser les deux bras découverts jusques au coude, sur une table; il commença à me taster le poulx des deux bras, me les serrant tantost fort, tantost ne me pressant que fort doucement l'artere, quelquefois me pressant également les arteres des deux bras, tantost me pressant l'artere d'un bras, cependant qu'il laissoit celle de l'autre bras libre, quelquefois serrant l'un, & touchant seulement l'autre, quelquefois continuant à me taster le poulx fort long-tems, d'autres fois me tastant de fois à autre, tantost me faisant tenir le poing fermé, quelquefois la main étenduë; enfin il n'y a posture de main ou de bras, en laquelle il ne me voulust taster le poulx: tous ces tâtemens de poulx durerent un temps considerable, qui fut d'environ trois quarts d'heure. Aprés toutes ces façons il me vint à l'esprit de luy dire mon mal, mais le P. Adam me dit de me taire, & que le Medecin le sçavoit déja mieux que moy. Le Medecin apres s'estre assis, me dit avec une majesté qui auroit esté trop grande pour l'oracle de Delphes, le temps de ma maladie, & tous ses accidens, les reduisant tous à leur temps, & y adjoûtant toutes les autres particularitez de mon mal, avec tant de justesse que j'en demeuray tout surpris. Il m'ordonna quelques breuvages, mais je connus par leur peu d'effet, qu'il avoit mieux reüssi à deviner & connoistre ma maladie, qu'à y appliquer les remedes convenables. Or pour revenir à leur Medecine, il faut sçavoir qu'ils ne saignent jamais, mais qu'au lieu de saignées, ils appliquent des ventouses aux épaules. Ils traitent assez bien la verole avec des decoctions d'herbes; elle n'est pas si dangereuse en ces quartiers comme elle l'est en Turquie, en Perse, & aux autres endroits des Indes Orientales. Entre leurs medicamens, ils ont une racine fameuse qui se trouve dans la Province de *Suc-iven*, & qu'ils appellent lait de Tigre; ils disent que cette herbe ne croist qu'aux endroits où il a degouté du lait des mamelles des Tigresses, lors qu'elles sont en furie, & enragées, estant poursuivies des chasseurs. Il y a cela de vray, que l'odeur de la chair de cette racine revient assez à l'odeur du lait, elle est blanche comme du lait; ils pretendent que la chair de cette racine preparée d'une certaine maniere est un Sudorifique infaillible, & fort puissant. Je puis dire avoir veu la racine, mais non pas l'experience de ce qu'ils en disent.

De là on vint à l'interroger sur les autres arts des Chinois, & le Pere avec le mesme ordre avec lequel nous l'avions interrogé, nous répondit qu'ils n'ont point de cristal à la Chine, mais grande quantité de verre, & une espece ent'autres qu'ils appellent verre de ris, lequel est sans doute plus cassant, mais d'ailleurs plus aisé à travailler sans comparaison, que nostre verre ordinaire, car la paste à peine en est-elle mise dans le fourneau, qu'elle se fond aussitost, & c'est une chose incroyable comment ils le sçavent bien manier, pour en faire les beaux ouvrages qu'ils en font. Au lieu de fer ils se servent de grosses cannes de verre, comme font icy les émailleurs, & ceux qui travaillent à la lampe, leurs miroirs sont tous de bonne étoffe, & comme ils sont fort experts en l'art de fondre ou jetter les metaux, ils font de fort beaux miroirs concaves, lesquels on a à fort bon marché, & pour un peu plus d'une pistolle, l'on a un miroir de 32. poulces de diametre. Nos Peres y ont introduit l'art de faire les lunettes, & les Telescopes; c'est une chose étonnante que les Chinois se soient voulu abaisser jusques à apprendre à les faire. Ils les font aujourd'huy assez bonnes, se servant pour cet effet de miroirs que les Marchands de l'Europe portent à la Chine; on est asseuré de leur faire un fort grand present en leur donnant de ces grandes lunettes, mais les marchands qui y trafiquent ont commencé à leur en porter.

Ils font de fort belles étoffes d'or filé, & ils font des ouvrages fort galands de celuy

celuy qui est trait, mais sur tout il nous vantoit l'art qu'ils ont de dorer, & argenter au feu la paille en toutes sortes de manieres; car de cette paille ainsi dorée ou argentée, ils font des ouvrages merveilleux. Mais il ne se peut pas dire, ajousta-t'il, jusques à quel point ils sont ingenieux à faire des feux artificiels; ils leur font representer des caracteres, des figures, des arbres, & font prendre au feu toutes sortes de figures & de couleurs naturelles. Je n'aurois jamais crû sur le raport des autres, ce qu'il faut que je croye, aprés l'avoir veu de mes yeux. Je vis descendre du plancher d'une sale où je me trouvay à un festin tres-propre, une grosse vigne, je la vis aussitost entourer par un autre feu qui prit la figure des feuilles de la vigne, & de ses raisins, & tout cela si jolimént coloré avec leurs couleurs naturelles, que je croy qu'on ne l'eust pas pû faire mieux avec le pinceau. Cette apparence dura l'espace d'un miserere, & la matiere s'estant consumée, elle disparut, laissant les traces de la fumée dans tous les endroits où la vigne avoit paru, avec ses feuilles & ses raisins. Ils ont quelque chose de cet art en Perse, mais ils n'y reüssissent pas si bien; les Chinois en sont fort jaloux, & avec tout cela la depense n'en est pas extraordinaire, puisque pour deux pistoles on aura un feu de trois ou quatre representations. Mon Pere (luy dis-je alors) vous me faites croire maintenant, ce que je n'avois pû croire jusques à cette heure; il y a onze ans que Monsieur Sestel Danois estant à Rome, me dit qu'on luy avoit écrit de Copenhage, qu'un Danois qui estoit revenu de la Chine, avoit fait voir au Roy une sorte de feu d'artifice, que ce feu s'estant élevé en haut en forme de fuzée, s'éclata aprés en divers traits de flamme, lesquels formoient en l'air le nom du Roy. Vous le pouvez croire sans difficulté, répondit le Pere, quoique je m'étonne fort que cet homme en ayt pû découvrir le secret, ce qui ne luy auroit pas asseurément reüssi, s'il ne s'estoit appliqué à cet exercice, faisant auparavant le serment necessaire, & ce n'a pas esté sans se hazarder, qu'aprés un tel serment il ayt pû sortir du pays.

Monsieur Dati demanda s'ils se servoient de carosses ou de chariots.

Les Chinois, répondit le Pere, se servent ordinairement de littieres portées par des mulets, ou par des hommes; elles sont semblables aux nostres, horsmis qu'elles sont bien plus longues, afin d'y pouvoir mettre des hardes, un lit & une table, ce qui est une commodité tres-grande pour le voyageur. Les Tartares ont de certains carosses à deux roues, tirez par un, ou plusieurs mulets ou chevaux; ceux des femmes des Vice-Rois (par exemple) ou d'autres grands Seigneurs, sont tirez par deux de ces bestes, & suivis d'un grand nombre de femmes Tartares à cheval, armées d'arcs & de fleches. Pour porter le bagage, ils se servent de chameaux, & d'une certaine espece de cariole qui n'a qu'une roue fort haute, & qui tourne au milieu de deux caisses dans lesquelles est le bagage; un homme seul la tire avec une sangle qui le prend à travers le corps, & qui luy sert aussi pour gouverner plus aisément les deux bastons qui sont entaillez dans les caisses, car par ce moyen il tourne comme il veut ces cariolles. Ils transportent ordinairement de cette maniere les marchandises & les fardeaux par les Provinces, & mesme au travers les montagnes.

On luy demanda s'ils se plaisent à chasser, s'ils ont l'usage de courir le Pallio, s'ils sont bons écuyers, & s'ils ont quelque adresse particuliere pour dresser les chevaux.

Les Tartares, répondit-il, sont chasseurs, mais les Chinois ne le sont point; ils ne sçavent ce que c'est que de courir le pallio; ils prennent grand soin de harnacher curieusement les chevaux, mais ils n'ont nulle adresse pour les dresser.

Nous l'interrogeasmes s'ils prennent du tabac.

Pour du tabac, ils n'en prennent point en poudre, mais beaucoup en fumée, aussi bien les Tartares comme les Chinois, tant les femmes que les hommes; les femmes portent un sachet qui leur pend sur l'épaule, dans lequel est leur pipe & leur tabac, les hommes au contraire le portent à leur ceinture.

Monſieur Dati demanda ſi le mot de Mandarin eſt Chinois.

Il répondit qu'il eſtoit Portugais, & qu'à la Chine on les appelle Quoan; ce mot ſignifie commander, gouverner.

Sur le point de la bravoure des Chinois, & s'ils ont de l'inclination pour les armes.

Il nous répondit qu'ils ſont fort lâches, & qu'en trois ans qu'il avoit eſté à la Chine, il n'avoit veu qu'une fois deux perſonnes ſe battre à coups de poing, leurs differens ou querelles ne ſe vuidant pas autrement.

Nous luy demandaſmes enfin, ſi à ſon retour il n'avoit point rencontré un Monſieur Tavernier, Marchand François, qui s'eſtoit embarqué à Livorne il y avoit deux ans, pour aller aux Indes, portant avec luy une richeſſe ineſtimable de pierreries, & entr'autres un aſſortiment de ſaphirs fort gros, & de perles à poire, pour faire une roſe qu'il penſoit vendre au grand Mogol, pour orner la plume de ſon elephant. J'ajoûtay que le meſme Monſieur Tavernier m'avoit dit que le Mogol faiſoit tous les jours une dépenſe de quinze mille écus pour l'entretien ſeul des elephans du feu Roy ſon pere; je priay le Pere de me dire ce que l'on en devoit croire.

Quant à Monſieur Tavernier, il me dit l'avoir rencontré en Perſe; que je ne devois faire aucune difficulté de croire ce qu'il m'avoit dit, & encore davantage de la dépenſe que faiſoit ce Prince pour l'entretien de ſes elephans; & pour me le faire mieux entendre, il faut ſçavoir (dit-il) que toute l'Inde au deçà & au delà du Gange, eſt diviſée en beaucoup de differens pays ou gouvernemens, leſquels le grand Mogol donne aux Seigneurs de ſa Cour pour toute leur vie. Ces Seigneurs en reconnoiſſance luy ſont tous les ans quelque grand preſent, qui en effet eſt un revenu arreſté. Outre cela ils ſont obligez de luy entretenir qui mille, qui deux mille, juſqu'à cinq mille ſoldats; le nombre de ſes troupes par cette raiſon ne diminue point, (& ſi le Prince venant à en faire la reveuë, trouve leur troupe remplie de gens mal choiſis, ils courent riſque de tomber en diſgrace) ce qui fait que le Mogol peut aſſembler en un moment cinq ou ſix cens mille hommes preſts à combattre, ſans faire une dépenſe extraordinaire, chaque Prince ou Seigneur eſtant obligé de tenir ſes troupes ſur pied, meſme en temps de paix. Cela eſtant ſuppoſé, il faut encore ſçavoir qu'il y a ſix ou ſept elephans deſtinez pour la perſonne du grand Mogol, appellez Panciaſari, qui ſignifie, Seigneurs de cinq mille, qu'il nomment ainſi, à cauſe que le grand Mogol aſſigne à chacun de ces elephans pour leur entretien une penſion égale à ce que pourroit avoir un de ces Grands de la Cour du Mogol, qui ſont obligez d'entretenir cinq mille chevaux. Vous voyez donc par là (continua-t'il) que ce que vous a raporté Monſieur Tavernier peut eſtre vray. Or ſçachez que cette dépenſe ne s'étend pas ſeulement aux elephans, mais encore aux chevaux que l'on fait venir tous les jours devant le grand Mogol en grand nombre, auſſi bien que les elephans; qu'ils ſont harnachez de harnois couverts de pierreries, & que le Mogol ſe divertit à les faire courir & exercer les uns ou les autres, ſelon qu'il luy plaiſt le plus. De là il vint à nous parler de l'Empereur d'à preſent, & comme en ſa jeuneſſe il faiſoit ſemblant de vouloir mener une vie tout à fait retirée, & dans la contemplation; cependant cet hypocrite a depoſſedé ſon pere, qui vit encore dans une priſon à Agra, âgé de quatre-vingt ſix ans, la crainte ſeule que ſes ſujets qui aimoient le vieillard, ne ſe revoltaſſent contre luy, l'a empeſché de luy oſter la vie. Sa priſon eſt un palais d'une vaſte étenduë, avec de grands apartemens, & jardins pleins de toutes ſortes de delices. On luy a laiſſé ſa garde de mouſquetaires qui eſt fort grande, & il a encore toutes ſes femmes dans un ſerrail, parmy leſquelles il paſſe le temps, & tâche de divertir ſa penſée du malheureux état où il doit finir ſes jours. L'Empereur ſon fils fit bâtir ſous je ne ſçay quel pretexte, une tour fort haute qui commande tous les jardins de ſon pere, & fit poſer deſſus quelque temps aprés une ſentinelle, pour épier tout ce qui ſe paſſoit dans

sa prison ; son pere le fit tirer à coups de fusil par une troupe de ses femmes, & s'adressant à celuy qui commandoit dans la prison; Dites à mon fils de ma part, qu'il envoye encore de semblables oiseaux sur cette tour, ils donneront un agreable divertissement à mes femmes. On rapporte beaucoup d'exemples de la justice & de la prudence du Mogol d'aujourd'huy. Il arriva entr'autres dans le temps que j'estois à Lahor, qu'un Prince, pour une faute legere qu'un palfrenier avoit commis en pensant un cheval qu'il aimoit fort, il luy fit percer d'un clou la teste à terre avec une cruauté tout à fait barbare. Un jour que l'Empereur tenoit l'audiance (car il y a un jour tous les mois destiné pour cela) dans un grand pré hors de la ville, la femme du palfrenier s'y vint plaindre de la cruauté avec laquelle on avoit fait mourir son mary; le Grand Mogol fit venir devant luy ce Prince, l'interrogea, s'il estoit vray qu'il eust commis le crime dont cette femme l'accusoit; & l'autre l'ayant confessé, il le fit coucher à terre, & voulut que la femme mesme du palfrenier le traitast de sa propre main comme il avoit traité son mary. Ils disent beaucoup d'autres choses de la sagesse merveilleuse de ce Prince; il est vray qu'il gouverne son Estat avec beaucoup de justice, pour se rendre agreable à ses sujets, & pour appaiser par là les mouvemens qui se pourroient elever dans son païs, à cause de la tyrannie qu'il exerce envers son pere, pour laquelle il sçait qu'on le hait à mort. Il est âgé de quarante ans, mais peut-estre que quand son pere sera mort, & qu'il n'aura plus cette retenuë, cette autre partie de son naturel, qu'il tâche de cacher maintenant, viendra à éclater & à se faire connoistre.

Telles furent les réponses que fit le Pere Grueber à nos questions; nous avions encore la curiosité de luy en faire bien d'autres, mais la conversation ayant déja duré l'espace de plusieurs heures, & une tres-grande partie de la nuit s'y estant écoulée, ce que nous aperçûmes seulement aux lumieres, nous nous levasmes, & prismes congé du Pere, aprés l'avoir remercié de sa civilité.

Je croirois avoir fait tort au public, si je ne luy avois donné la relation du Pere Grueber dans la langue mesme dans laquelle elle a esté ecrite, car l'on entend assez icy cette langue, pour y reconnoistre un style noble, propre & juste, & un charactere d'esprit qui fera deviner aisément le nom de son autheur. J'aurois mis mesme les originaux des autres pieces Italiennes, Latines & Espagnoles, si j'avois suivi mon propre sens : car dans des Langues aussi connuës que celles-là, il faut se resoudre d'abandonner le soin de la traduction, comme je l'ay fait icy, à des gens qui y veulent bien employer leur temps.

Il y a peu de remarques dans les Lettres Latines qui la suivent, qui ne soient inserées dans cette Relation, si ce n'est la Relation du Grand Lama des Tartares, qui est un peu plus étenduë dans la lettre que le Pere Grueber ecrit au Pere Jean Gamans aussi Jesuite. La Latine porte que *quoiqu'il n'y ait jamais eu d'Europeen ni de Chrestien en ces quartiers là, ils imitent neantmoins tout ce qui se pratique dans l'Eglise Romaine, celebrent la Messe avec le pain & le vin, donnent l'Extreme-Onction, benissent les mariez, font des prieres sur les malades, des processions, ont des Monasteres d'hommes & de filles, chantent au Chœur comme nos Religieux, observent divers jeûnes durant l'année, font plusieurs mortifications penibles, & entr'autres se donnent la discipline, qu'ils font des Evesques, & envoyent des Missionnaires qui vivent dans une tres grande pauvreté, qu'ils vont nuds pieds jusqu'à la Chine pour y prescher leur Religion.* Je remaqueray en passant qu'il se trompe lors qu'il croit estre le premier des Chrestiens qui ait penetré jusqu'en ces quartiers-là ; car je trouve que le Christianisme a eu plus d'étenduë du costé de l'Orient que ceux qui ont ecrit l'Histoire Ecclesiastique ne luy en donnent, & qu'il y a eu des Princes, & des peuples entiers Chrestiens sur les frontieres de la Chine ; Je puis mesme faire voir en quel temps le Christianisme y a esté porté par des Missionaires Nestoriens, & comment il s'est perdu ; mais il faut attendre qu'on en puisse imprimer les preuves dans les Langues mesmes dans lesquelles elles ont esté ecrites, & qu'on puisse donner d'autres pieces qui éclairciront beaucoup la Geographie & l'Histoire de ces pays-là.

L'Alphabet des Chinois qui est ajoûté à cette Relation vient du Pere Ruggieri Missionaire de la Chine ; il tomba aprés sa mort entre les mains du Pere Sirmon, qui le communiqua a Monsieur Hardi de qui je l'ay eu. Cet alphabet ne s'accorde point avec ce que le Pere Grueber nous vient de dire des characteres des Chinois, ni avec ce que tous les autres en ont ecrit ; ils demeurent tous d'accord que les Chinois n'ont point de lettres comme les nostres, que chaque chose a un charactere particulier, qui la represente, comme les figures des nombres ou comme les characteres des signes & des planettes sont employez dans nos Almanachs. Pour moy je croy que nos Missionaires ont fait cet alphabet, & que ce fut avec son aide qu'ils ont fait imprimer pour l'usage des Chinois convertis quelques-unes de nos prieres, que ces bonnes gens recitent, comme ils disent, avec beaucoup de devotion, ce qui vient asseurément du grand zele de ces nouveaux convertis : car si ma conjecture est vraye, ces characteres ne representent que le son des paroles Latines de ces mesmes prieres, & pour le sens il est tout autre que celuy que nous y entendons, ou plustost il n'y en a point du tout, & ces prieres ainsi ecrites en Chinois sont un assemblage de toutes sortes de mots, sans qu'il y ait aucune suite ni liaison, ce qui autrement les devroit plustost distraire que d'exciter leur devotion.

Ex Litteris Grueberi Kirchero inscriptis.

EX Pequino itaque hi Patres, anno 1661. mense Iunio, in Siganfû triginta dierum, & hinc Sining sive Siningfû, totidem ferè dierum spatio transacto, bis croceo flumine, quod Hoang vocant, transito, confecerunt iter. Est autem Sining, sive Siningfû urbs magna & populosa ad vastos istos regni Sinarum muros exstructa, per quorum portam primus in Cathaium sive Chinam aditus patet ex India negotiantibus, ubi & commorari coguntur usque dum ulterior à Rege introitus concedatur. Vrbs hæc sub elevatione poli 36. grad. min. 10. constituitur. A Sining trimestri spatio per Kalmack Tartariæ desertum, usque ad initium Regni *Lassæ*, quod & Barantola Tartari vocant, pervenerunt. Desertum verò partim montosum, partim planum, sabulo arenisque consitum, sterile prorsus, & infœcundum, cui tamen subinde natura providit nonnullis rivis, quorum ripæ jumentis herbarum virentium pascuorumque sufficientem copiam destinant: cæterùm desertum uti ab intimis Indiæ Mediterraneis originem ducit, ita quoque ex Meridie in Boream rectà extensum: qui ejus terminum in hunc usque diem exploraverit, inventus est nemo: putant multi illud mare usque glaciale extendi, de quo pluribus in Mundo subterraneo. Habet autem varia nomina; Paulus Marcus Venetus illud desertum Lop vocat, diabolicis illusionibus spectrorumque passim comparentium multitudine infame, de quo tamen nihil nostri Patres memorant, cum semel atque iterum hujusmodi spectra comparuisse, non comprobet perpetuam eorumdem omnibus semper comparentium continuationem. Tartari olim desertum Belgian, modò Samo, aut Sinenses Kalmuck, alii Caracathai, id est, nigram Cathaiam, vocant, ubi præter ingentis magnitudinis tauros sylvestres, nullum cæteroquin animal reperias. Tartari tamen desertis assueti, illud nullo non tempore vagabundi peragrant; hordas quoque suas, ubi rivum pascuis commodum reperering, ibidem fundant. Hordæ Tartarorum sunt casæ, hominibus pecoribusque recipiendis aptæ.

E Lassa sive Barantola sub 29. grad. 6. minut. elevat. Poli constituta, usque ad radicem montis Langur quatriduo venerunt. Est autem Langur mons omnium altissimus, ita ut in summitate ejus viatores vix respirare ob aëris subtilitatem queant; neque is ob virulentas nonnullarum herbarum exhalationes æstivo tempore, sine manifesto vitæ periculo transiri possit. Per hunc montem ob horrenda præcipitia & scopulosos tractus, neque currus, neque jumentum transire potest, sed pedestri itinere totum iter conficiendum est, spatio ferè menstruo usque ad Cuthi primam Regni Necbal urbem. Quamvis autem hic montosus tractus sit transitu difficilis, providit tamen natura de magna aquarum undique ex montium cavernis erumpentium tam calidarum, quàm frigidarum copia, nec non piscium pro hominibus, pascuorumque pro jumentis ubertate. Hunc ego tractum eundem esse puto, quem Ptolomæus sub Caucaseorum montium serie catenam longè latéque in Ortum suisque fimbriis in Meridiem & Boream protractam Parapanismum vocat. Paulus Marcus Venetus Belor, alii aliis nominibus pro diversitate Nationum per quas transit nuncupant.

Ex Cuthi quinque dierum itinere pervenitur ad urbem Nesti, Regni Necbal, in quo omnes idolatriæ tenebris involuti sine ullo Christianæ fidei signo vivunt; abundat tamen rebus omnibus ad vitam sustentandam necessariis, ita ut 30. aut 40. gallinæ pro uno scuto passim vendantur.

Ex Nesti in urbem metropolitanam Regni Necbal, quæ *Cadmendu* dicitur, sub elev. Poli 27. grad. 5. minut. constitutam, 6. dierum itinere pervenitur, ubi Rex potens, etsi Gentilis, Christianæ tamen legi haud contrarius residet.

Ex Cadmendu medii diei itinere ad urbem Necbal totius Regni sedem, quam & *Baddan* vocant, pervenitur.

Ex Necbal quinque dierum itinere urbs Hedonda occurrit, Regni Marangæ Colonia, sub altit. Poli 26. grad. 36. minut. constituta.

Ex Hedonda octiduo pervenitur usque in Mutgari, quæ est prima Regni Mogorici civitas.

Ex Mutgari dierum iter est usque in Battana, quæ est civitas Regni Bengalæ ad Gangem, sub elevat. Poli 25. grad. 44. minut. constituta.

Ex Battana octo dierum spatio pervenitur in Benares, urbem populosam ad Gangem, & sub elevat. Poli 24. grad. 50. minut. constitutam, estque celebris ob Brachmanum Academiam, quæ ibidem floret, in qua & omnes scientiæ regioni propriæ, veriùs superstitiones inauditæ docentur.

Ex Benares ad Catampor undecim dierum, & ex hac in Agram septem dierum iter est.

Ex Pequino itaque Agram usque, iter est continuatum 214. dierum: si moram spectas Caravanarum, iter est unius anni & duorum mensium circiter. Atque hæc oretenus à supramemoratis Patribus accepi, qui illud, uti descripsimus, iter confecerunt.

Vti Regna, quæ dicti Patres itinere huc usque à nemine Europæorum tentato transierunt, Geographis ignota fuerunt, ita quoque multa haud indigna consideratione circa habitus, mores & consuetudines gentium observarunt.

Ex Pekino itaque metropoli Sinarum, & Imperiali sede moventes, bimestri temporis spatio ad muros famosissimos pervenerunt; ad quos urbs ingens Siningfù sita, murorum veluti præsidium quoddam contra Tartaros tutissimum, ubi murorum tam celebrium structuram, quantum istius loci ratio ferebat, diligentissimè observarunt; addideruntque muros tantæ latitudinis esse, ut sex equites eam commodè absque eo quod unus alterum impediat, in uno ordine constituti percurrant; undæ ab indigenis Siningfù eos frequenter visitari aiebant, tum ad aëris saluberrimi, qui ex arenoso adjacente deserto perflat, fruitionem, tum ad exercitia alia relaxandæq; menti opportunos; est enim adeò altus, ut prospectu undique & undique patentissimo, nec non amœnissimo facilè indigenas ad se alliciat, tum ob dictas causas, tum ob [illegible]ammiam scalarum, quæ ad eum ascensum præstant, commoditatem. Longitudinem verò latissimi muri usque ad alteram portam, per quam in civitatem Sucien transitur ex deserto, ta[illegible] esse [illegible] octodecim ferè dierum spatio vix transiri possit, quos multi non tam negotiorum co[illegible] necessitate, quàm curiositate ducti, obtentâ priùs à Gubernatore Siningfù facultate, nec non commeatu sufficiente instructi conficiunt; aiunt enim innumeras ex eo habitationes intra murum obvias veluti ex alto monte spectari; extrà verò in adjacente deserto, uti [illegible] ab indigenis sibi narrari audierant, omnis generis ferocium belluarum, ut sunt Tigrides, Leones, Elephantes, Rhinocerotes, Leopardi, sylvestres Tauri, Monocerotes (est [illegible] cornututorum species quædam) muris, insolitisque spectaculis ex alta veluti [illegible] ab omnibus insultantium bestiarum periculis immunes recreari, potissimùm ex ea muri parte, quæ in Austrum tendens ad regiones magis habitatas, ut Quamsi, Iunnam & Tibet appropinquat; hinc enim ad fluvium croceum, murisque vicina loca dumetis senticetisque conferta certis anni temporibus tum pabuli, tum venationis causa agminatim se conferre solent.

Egressi itaque hanc stupendi muri vastitatem dicti Patres, statim rivum piscibus refertum obvium invenerunt, quorum non exiguam copiam cœnæ in subdiali tentorio apparatæ reservarunt; transito etiam flumine croceo extra muros, statim vastissimum illud desertum Kalmak, desertum montibus & campis sterile, horridum & formidabile ingressi, ad Barantolæ Regnum usque trimestri spatio confecerunt. Hoc desertum quantumvis squalidum sit, à Tartaris tamen, quos Kalmuk vocant, constitutis anni temporibus, ubi ad ripas fluminum major pascuorum copia est, per hordas quæ portatiles non incongruè civitates dici merentur, habitatur; Tartaris desertum hinc longè lateque latrocinandi causâ divagantibus; unde ad Tartarorum insultantium violentiam propulsandam validâ manu Caravanam instructam esse oportet. Patres sæpè in eorum habitacula per hoc desertum sparsa inciderunt. Lamæ qui sunt Tartaricæ gentis Kalmack Sacrificuli, seu sacrorum Præsides, pileo utuntur rubro colore tincto, togâ albâ retrò contortâ, baltæo rubro, & tunicâ flavâ induuntur, ex cujus cingulo bursa dependet.

Tartarum Kalmak referunt vidisse veste pelliceâ & cappâ flavâ indutum. Vidit fœminam Tartaram, veste ex pelle, vel ex viridi aut rubra materia indutam; singulæ verò pentaculum quoddam seu amuletum collo appensum, utique ad malorum averruncationem gestant. Habitatio eorum est tentorium Tartaricum intrinsecùs ex parvis plicatilibus bacillis confectum, exteriùs verò rudi ex certæ lanæ materia funibusque constricta contectum.

Rotam volubilem circumagunt adstantes superstitiosi in sceptri formam, quo tempore Lamæ orant.

Effigiem descripsere Han Regis Tanguth demortui, quem dicunt quatuordecim habuisse filios, & ob insignem bonitatem & justitiam administratam, omnes indigenæ eum veluti sanctum, cultu Deis suis proprio venerantur; fuscâ dicitur fuisse facie, barbâ castanei coloris &[illegible], canis oculis protuberantibus. Est autem Tanguth ingens Tartariæ Regnum, cujus non exiguam partem transierunt Patres.

Erat tum temporis in aula Denæ Regis Tanguth, fœmina ex Tartaria Septentrionali oriunda, plexos gerens, ac in modum funiculorum contortos capillos, conchis marinis capite & cingulo exornata.

Erant & in eadem Regis curia aulici quidam, quorum si habitum consideres, is totus fœmineus est, nisi quod rubri coloris pallio Lamarum more utantur.

Est in istiusmodi Regnis Tanguth & Barantola, astutiâ & fraude satanæ horrendus & exe-

crandus mos introductus, is videlicet, qui sequitur. Puerum eligunt viribus robustum, cui potestatem dant, ut constitutis diebus anni, quemcunque obviam habuerint hominem unius cujusque sexus & ætatis, nullo respectu aut discrimine habito, armis quibus instruitur, conficiat; hoc enim pacto interfectos, mox veluti à Menipe Deastrâ quam colunt consecratos, æternos honores & felicissimum statum consequi stolide & amenter sibi persuadent. Puer mirè variegato amictu, gladio, pharetrâ, sagittisque instructus, nec non vexillorum trophæis aggravatus, constituto tempore à dæmone, cui consecratus dicitur, obsessus, maximâ furiâ domo elapsus per compita & plateas divagatur, omnes sibi obvios, nullâ resistentiâ factâ pro libitu interficit; hunc patriâ linguâ *Buth*, quod interfectorem significat, vocant, undè Patres eum, eo prorsus modo, quo ipsi, dum eodem tempore ibi morarentur, viderant.

Sunt intra vastissimum Tanguthicum Regnum alia regna inclusa, & sunt primò Barantola, quam etiam Lassa vacant, cum cognomine Metropoli Regni; Regem proprium habet, totum fœdis Gentilitatis erroribus intricatum; differentia Numinum idola colit, inter quæ principem locum obtinet, quod Menipe vocant, & novemplici capitum discrimine in conum monstroso fastigio assurgit, de quibus Idolis Sinensium uberiorem dissertationem promittit Kircherus. Ante hoc stulta gens insolitis gesticulationibus sacra sua facit, identidem verba hæc repetens. O Manipe mi hum, ô Manipe mi hum, id est, Manipe salva nos. Quin & stulti homines varia ad Numen propitiandum cibaria ei apponunt, similiaque idolatriæ abominandæ specimina peragunt.

Exhibetur & aliud in Barantola falsæ Divinitatis spactaculum, quod & fidem ferè humanam excedere videtur, ita quoque singulari curâ dilucidandum est.

Narrant Patres, dum Barantolæ ad integros duos menses opportunitatem Caravanæ operturi commorarentur, multa sese circa gentis mores & instituta observasse, quorum aliqua ridicula sunt, alia etiam execranda occurrunt. Duo hoc in Regno Reges sunt, quorum prior Regni negotiis rectè administrandis incumbit, & Dena dicitur; alter ab omni negotiorum extraneorum mole avulsus, intra secretos palatii sui secessus otio indulgens, Numinis instar adoratur, non solùm ab indigenis, sed & ab omnibus Tartariæ Regibus subditis, susceptâ ad eum voluntariâ peregrinatione; hunc veluti Deum verum & vivum, quem & Patrem æternum & cœlestem vocant, magnâ munerum, quæ eidem offerre solent, attestatione adorant. Sedet is in obscuro Palatii sui conclavi, auro argentoque ornato, nec non multiplici ardentium lampadum apparatu illustrato, in eminenti loco supra culcitram, cui pretiosi tapetes substernuntur; ad quem advenæ capitibus humi prostratis advoluti, non secus ac Summo Pontifici pedes incredibili veneratione osculantur; ut vel inde Dæmonis fraudulentia luculenter appareat, quâ venerationem soli Vicario Christi in terris Romano Pontifici debitam, ad superstitiosum barbararum gentium cultum, uti omnia cætera Christianæ Religionis mysteria, insitâ sibi malignitate, in abusum transtulit: unde uti patrum patrem Pontificem Romanum Christiani, ita Barbari hunc Deastrum magnum Lamam, id est, Sacerdotem Magnum, & Lamam Lamarum, id est, Sacerdotem Sacerdotum appellant, eò quod ab eo, ceu à fonte quodam tota Religionis, seu potiùs Idololatriæ ratio prosluat, unde & eundem, Patrem æternum vocant. Veruntamen ne moriturus æternitatis duratione exutus videri possit, hinc Lamæ seu Sacrificuli, qui soli ipsi perpetuò adsistunt, ejusque necessitatibus summâ curâ & sollicitudine serviunt, oracula ex ore ejus excerpta simplicioribus advenis mira fucatæ divinitatis simulatione exponunt: hi, inquam, post mortem ejus, ex universo Regno hominem, ipsi quoad omnia simillimum, inquirunt, quem inventum in solium surrogant; atque hoc pacto toti Regno doli fraudisque nesciis, Patris æterni ab inferis septies jam à centenis annis resuscitati, perpetuam durationem evulgantes, adeò firmiter Barbarorum animis diabolica illusione excæcatis persuadent, ut de ejus fide nullus amplius illi scrupulus inhæreat; unde tantis venerationis indiciis ab omnibus colitur, ut beatum ille se reputet, cui Lamarum (quos summis & pretiosis muneribus eum in finem, non sine magno eorum lucro corrumpere solent) benignitate aliquid ex naturalis secessus sordibus aut urina Magni Lamæ obtigerit. Ex ejusmodi enim collo portatis, urina quoque cibis commixta, ô abominandam fœditatem! contra omnium infirmitatum insultus, tutissimos ac probè munitos se fore, stolidissimè sibi imaginantur. Hæc ab incolis urbis Barantolæ Patres magno animi mœrore ex harum gentium cæcitate concepto audierunt; & quamvis Magnum Lamam (eò quod Christianæ Religionis professionem prohiberent, ut neque ullus alius, nisi prævis cæremoniis Idololatris propriis Magno Lamæ priùs exhibitis, admitti posset) videre non potuerint, ejus tamen effigiem in vestibulo Palatii Regii expositam viderunt, in quo accensis lampadibus, ficto pictoque non minùs, quàm vivo solitæ cærimoniæ exhibentur. Tantæ autem authoritatis est in tota Tartaria, ut nullus Rex alicubi inauguretur, qui non priùs missis Legatis cum inæstimabilibus muneribus à Magno Lama benedictionem pro felice Regni auspicio postulet.

Viderunt & Barantolæ ex vicino Regno Coin advenas mulieres, juvenem & vetulam. Mulieres nobilitate conspicuæ, omnes capillos per modum fasciculorum plectunt, & retrò contorquent; in fronte rubram fasciam perlis exornatam gestant; in summitate coronam argenteam per modum pyxidis turchesiis & corallis distinctam portant.

Relicto Regno Lassa seu Barantola, per altissimum montem Langur, quem paulò antè descripsimus, menstruo itinere ad Regnum Necbal pervenerunt, ubi nihil ad humanæ vitæ sustentationem rerum necessariarum deesse repererunt, excepta fide in Christum, utpotè omnibus Gentilitiæ cœcitatis caligine involutis. Sunt hujus regni præcipuæ urbes Cuthi & Nesti. Mos hujus gentis est, ut mulieribus propinantes, potum Chà vel vinum alii viri aut fœminæ ter eisdem infundant, & inter bibendum tria butyri fragmenta ad amphoræ limbum affigant, undè postea bibentes accepta fronti affigunt. Est & alius in hisce Regnis mos immanitate formidandus, quo ægros suos jam morti vicinos, & desperata salute, extra domum in camporum plenas mortivicinorum fossas projectos, ibidem temporum injuriis expositos, sine ulla pietate & commiseratione interire; post mortem verò partim rapacibus volucribus, partim lupis, canibus similibusque devorandos relinquunt, dum hoc unicum gloriosæ mortis monumentum esse sibi persuadent, intra vivorum animalium ventres sepulchrum obtinere. Fœminæ horum Regnorum adeò deformes sunt, ut diabolis similiores quàm hominibus videantur, nunquam enim religionis causa aqua se lavant, sed oleo quodam putidissimo, quo præterquam quod intolerabilem fœtorem spirent, dicto oleo ita inquinantur, ut non homines sed lamias diceres.

Cæterùm Rex insignem Patribus benevolentiam exhibuit, præsertim ob tubum opticum, de quo nihil unquam iis innotuerat, aliamque curiosam Matheseos supellectilem ipsi exhibitam, quibus adeò captus fuit, ut Patres prorsus apud se retinere constituerit, neque discedere indè passus sit, nisi fide data illuc se reversuros spopondissent; quod si facerent, domum inibi in nostrorum usum & exercitium se exstructurum, amplissimis redditibus instructam unà cum plena ad Christi legem in suum Regnum introducendam facultate concessa, pollicitus est.

Ex Necbal discedentes ad confinia Regni Marangæ, quod Regno Tebet insertum est, appulerunt; cujus Metropolis Radoc, ultimus itineris in Regnum Tebet olim à P. Dandrada suscepti terminus, ubi multa Christianæ fidei olim inibi plantatæ indicia ex nominibus Dominici, Francisci, Antonii, quibus appellabantur homines, repererunt. Atque ex hinc tandem ad primam Mogolici Regni jam Orbi noti urbem Hedonda, & hinc Battanam, Bengalæ ad Gangem sitam urbem, & Benares urbem Academia Brachmanum celebrem, ac tandem Agram Mogori Regiam pertigerunt; ubi P. Albertus d'Orville itinerum fractus laboribus, intra paucos dies, meritorum cumulo plenus, relicta terrestri, in cœlestem patriam, uti piè credimus, abiit, media Europam inter & Chinam via.

REVER. PATER IO. ADAM SCHALL SOC. IESV PRESBYTER, Aulæ Sino-Tartaricæ supremi Consilii Mandarinus.



AD LECTOREM.

NON iniucundum tibi fuerit, amice Lector, si causas atque argumentum breuis opusculi, Laconicâ breuitate olim descripti à Principe Philosophiæ Sinensis Confucio, breuibus hîc præcognoscas. Scias itaque velim, mihi è Sinis Romam proficiscenti, res Sinicæ missionis acturo, placuisse quidem Goæ potius, quæ fœcunda mater, & primaria veluti Radix Orientalium Missionum, iure censeri potest, quam alibi terrarum, editionem hanc, in Sinis iam antea cœptam, prosequi atque perficere; vt scilicet publico missionis bono propius ac citius consuleretur; & opus ipsum Orientale, Orienti extremo proficuum, sub auspiciis Apostoli Orientis successu prospero oriretur: quæ & fuerunt sociorum vota, quando iis degentibus in exilio Quantoniensi propter Christum, postremum non sine lachrymis vale dixi. De opusculi vtilitate siue animarum lucro, atque incremento authoritatis, quod ex notitia opusculi huius ac reliquorum Confucij, accedit præconi Euangelico, vineam Christi Sinensem, Conchinchinensem, ac Tunkinensem excolenti, non ipse hic loquar (Iapones aliæque nationes Sinarum Imperio vicinæ semper sapientiæ primas Sinicæ genti detulerunt) eam tamen vtilitatem magnam esse necesse est fateantur Europæorum hominum quotquot præter idioma gentis, literas quoque atque priscorum libros accuratè didicerunt; & quotquot sententias quibus referti sunt libri, placita, instituta maximeque peruetusta monumenta, in proprios nunc vsus conuertunt; sic vt sibi aditum aperiant amplissimum ad afferendam literatæ genti veri summique Numinis notitiam; vt non loquar de primis Sinicæ Missionis Patribus, quorum directione atque industriâ in more fuit positum, vel ab ipsis Missionis exordiis; vt quicunque in ea Christi præcones versarentur, Confucij libris accuratè peruoluendis darent operam: & nisi prædecessores nostri magnam inde vtilitatem oriri posse vsu ipso didicissent, quis iudicabit, eos & sibi & posteris, sine vllo animarum lucro, tantum onus imponere voluisse? Hæc itaque omnia (præter ea quæ in explanatione scientiæ Sinarum politico-moralis paulo fusiùs declarantur) me impulerunt ad hoc opusculum Goæ prosequendum, perficiendumque.

Opusculi vero titulus & argumentum est, Chum Ium, medij scilicet, seu aureæ mediocritatis constantia: çu su, Confucij nepos ex filia, hunc librum vulgauit, & quædam de suo addidit; sed & desiderantur multa; sic vt fragmentorum verius quam libri speciem habeat: ob hanc causam, & quia doctrinæ quæ traditur sublimitas, quandoque ipsius naturæ limites videtur excedere, hunc librum Sinenses Magistri tanquam subobscurum captuque difficilem, cum numero secundus sit, postremo tamen loco in scholis exponunt: est interim præconi Euangelico (vti supra dicebam) sane vtilis quatenus & morum egregius Magister est, & naturali lumini vitiorum tenebris offuso, ceu auroræ beneficio, eam veritatis lucem subministrat, quæ soli Euangelico præluceat, viamque pandat.

Vt autem hic Europæo Lectori, antiquitatis non minus, quam veritatis amanti, quidpiam præberem condimenti, quo posset Laconicæ lectionis nauseam sibi adimere, aut saltem temperare, Confucij vitam, ex præcipuis Sinarum monumentis erutam, ad finem huius opusculi addendam esse censui: non eo quidem consilio, quod cum Seneca vel Plutarcho Sinensem hunc Philosophum conferri velim,

ſed vt in Europâ noſtrâ tanto viro nobilitatis tam antiquæ, Europæorum æqua æſtimatio ſuum illud dumtaxat, quod meretur, pretium daret. Rogo tamen, Lector benevole, vt ſi forte quis velit de Confucij doctrinâ tecum diſſerere, vel eum cum Europæis Philoſophis comparare, tuam non prius ſententiam feras quam alibi accurate perlegas, cum huius opuſculi, tum reliquorum Confucij operum explanationem: ex qua profecto plurimum tibi lucis accedet ad ferendum ſine erroris periculo iudicium. Demum ad opuſculi praxim, & ordinem quod ſpectat, hæc ſunt notanda: 1. Sinica verba, ſeu literas, quæ in alterâ eiuſdem paginæ columnâ cum ſuis numeris oppoſitæ ſunt, Philoſophi textum eſſe, atque ordine Sinico, à ſuperiori ſcilicet deorſum deſcendendo, & à læua ad dexteram, legi oportere: quibus ex aduerſo in alterâ columna ſub iiſdem numeris Latina verba reſpondent. 2. Sinicos characteres quibus nullus eſt numerus ſuperadditus, eſſe particulas quaſdam, quæ vel ornatus gratia apponi ſolent, vel vim habent interrogationis, præpoſitionis, admirationis, &c. Si qua hic accentuum, vel pronuntiationis diuerſitas occurrat, meminerit Sinicæ Miſſionis Tyro eam non mihi, ſed interpretum directioni; Europæarum quoque literarum diſſimilitudinem non inconſtantiæ, ſed penuriæ minutiorum characterum attribuere: ob hanc enim penuriam factum eſt, vt in dimidio opuſculi poſteriore, Goæ typis dato (dimidium alterum Sinicis typis excuſſum eſt) intra parentheſes claudantur quæ claritatis gratia textui interpoſita fuerunt, quæque alias minutiori charactere imprimi debuiſſent. 4. Notæ oppoſitæ in margine ſunt f. p. §. prima denotat folium textus Sinici, iuxta ordinem impreſſionis Nankin editæ, Authore Chu-Hi, qui liber vulgo dicitur ſu-Xu-çie-chu. Secunda indicat paginam, ſeu potius eiuſdem paginæ faciem vnam (apud Sinas folij vnius ambæ facies vnico ſignantur numero. Tertia oſtendit paragraphum, ſiue lineam illam quæ in ipſo Philoſophi textu aliquali ſpatio diſtat ab altera. Hæc ſunt quæ obiter indicanda volui, omiſſis quæ de accentibus, & modo pronunciandi Sinico alibi explicantur: neque enim eſt animus minutiis ſingulis hic perſequendis inſiſtere. Fruere, & vale.

Hæc ſpectant caracterum Sinicorum editionem.

中庸

SCIENTIÆ SINICÆ LIBER INTER CONFVCII LIBROS SECVNDVS.

QVOD à cœlo inditum est dicitur natura rationalis: quod conformatur huic naturæ, dicitur regula: restaurare hanc regulam dicitur institutio.

Regula hæc non potest momento temporis abesse: si posset abesse; non esset regula. Hac de causa perfectus vir attendit & inuigilat in his etiam quæ non videntur: timet ac pauet in his etiam quæ non audiuntur.

Non apparent, quia recondita; non sunt manifesta, quia subtilia. Ideò perfectus vir inuigilat sui secreto.

Gaudium, ira, tristitia, hilaritas, priusquam pullulent, dicuntur medium seu natura indifferens: vbi pullularint & omnia attigerint rectam mensuram, dicuntur concordia: medium est orbis magnum fundamentum: concordia est orbis vniuersalis regula.

Perfectius medio & concordia, cœli ac terræ status quietus, & omnium rerum propagatio existit.

Confucius ait, perfectus vir tenet medium: improbus præuaricatur medium.

Vir perfectus habet medium; & quia perfectus est, ideò semper tenet medium. Improbus etiam habet medium quod teneat; sed quia improbus, ideò non veretur illud præuaricari.

Confucius ait: medium ô quam illud sublime! quod è vulgo pauci illud teneant, iam diu est.

Confucius ait: cur via hæc non frequentetur, ego noui; quia scilicet prudentes transgrediuntur; rudes non pertingunt. Cur item via hæc non sit perfecta, ego noui: quia scilicet sapientes excedunt; inertes non attingunt.

Hominum nullus non bibit & comedit: at pauci valent dignoscere sapores.

Confucius ait: etiam hanc non frequentari, proh! quàm dolendum!

Confucius ait: Xun Imperatoris, illius quam magna prudentia! Xun solebat consulere suos, & solebat examinare quæcumque etiam vulgaria suorum responsa, dissimulando mala, & deprædicando bona: arripiensque illorum duo extrema, vtebatur eorum medio ad populum regendum. Atque hæc illa fuere propter quæ factus est Xun, talis scilicet ac tantus Imperator.

Confucius ait: hominum quiuis dicit: ego prudens sum; sed vt impellitur, mox intrat in mille retia & laqueos, incidit in foueæ medium, & nequaquam scit effugere. Hominum quilibet item dicit: ego prudens sum: seligit medium; sed non valet per spatium vnius mensis seruare.

Confucius ait: Hoêi discipulus, ille planè erat vir. Seligebat medium: & assecutus vnam aliquam virtutem, illicò arctè eam stringebat, fouebat in pectore, & nunquam dimittebat.

Confucius ait: Orbis regna possunt pacificè regi: dignitates & census possunt recusari: nudi enses possuut calcari: at medium non potest tam facilè teneri.

Discipulus çù-lu quæsiuit de fortitudine.

Confucius ait: de Australis-ne regionis fortitudine, vel de Borealis regionis fortitudine: an de vestra fortitudine quæris?

Esse largum, lenemque in aliorum institutione, nec immoderatius pœnas exigere à refractariis; Australium regionum fortitudo est; & in hâc perfecti viri immorantur.

Cubare lanceas super, & loricas: mori, & non pertimescere: Borealium regionum fortitudo est, & in hâc fortes immorantur.

Itaque virum perfectum accommodare se aliis, & non diffluere; hæc fortitudo proh quanta! in medio aliorum, ipsum vnum rectum stare, & nusquam inclinare; hæc fortitudo proh quanta! Si in regno vigeant virtus ac leges, non mutari, nec intumescere; hæc fortitudo proh quanta! Si in regno iaceant virtus ac leges, etiam redactum ad mortem, non mutari; hæc fortitudo proh quanta!

Confucius ait: Sectari recondita & patrare miranda, vt posteris sæculis sint qui deprædicent, id ego non fecero.

Perfectus vir aggreditur viam, & progreditur. Progredi ad medium vix, & deficere; ego non possem sic sistere.

Perfectus vir conformat se cum medio. Fugere sæculum; non videri, nec cognosci; & id non sentire, solus sanctus potest.

Perfectorum regula ampla est, & subtilis.

Viri fæminæque rudes, possunt tamen accedere ad notitiam; at non peruenire ad huius apicem. Quamuis sit sanctus, equidem habebit quod non sciat, non faciat erga alios.

Perfecti viri regulæ sunt quatuor. Ego Kieu (legitur meù) necdum benè seruo vnicam: quod enim exigitur à filiis, vt seruiant parentibus, nondum exactè seruo: quod exigitur à subditis, vt seruiant Regi, nondum perfectè seruo: quod exigitur à fratribus natu minoribus, vt seruiant maioribus; nondum ad amussim seruo: quod exigitur in amicos, vt alter alteri primas deferat; necdum satis obseruo. Perfectus vir ordinarias has virtutes exercet, & in quotidianis sermonibus circumspectus est. Si quid est, in quo deficiat; non audet non sibi vim facere. Si habeat verborum copiam, non audet totam effundere. Verba respondent operibus; opera respondent verbis. Vir perfectus quomodo non sit solidus, ac stabilis hoc modo?

Perfectus vir pro ratione sui status agit; nec cupit quidquam ab hoc alienum.

Si existat diues, & honoratus; agit vt diues, & honoratus: Si existat pauper & ignobilis; agit vt pauper & ignobilis: Si existat alienigena; agit vt alienigena: Si versetur inter ærumnas; agit pro ratione status ærumnosi. Perfectus vir nusquam intrat, vbi non sit sua sorte contentus.

Constitutus in superiori dignitate, non inclementer tractat inferiores: constitutus in inferiori dignitate, non adulatur superioribus. Perficit se, & non quærit ærumnarum suarum causam in aliis: adeòque nunquam indignatur. Supra non queritur de cœlo; infra non culpat homines.

Ideò perfectus vir commoratur in plano, vt exspectet cœli ordinationem: improbus ambulat vias periculosas, vt quærat gratuita.

Confucius ait: Sagittarius habet similitudinem cum viro perfecto: Si aberrat à depicto scopo; reflectens exquirit erroris causam à se & sua & persona.

Perfectorum regula est instar facientis iter longinquum, vtique à propinquiori incipit: vel instar subeuntis in altum; vtique ab infimo incipit.

Oda ait: Vxor amans concordiæ est instar pulsantis cymbala. Fratres vbi concordant, concordiæ gaudium vtique diu perseuerat, & rectæ ordinatur tua domestica fa-

milia; exhiliaratur tua vxor, filij ac nepotes.

Confucius ait: pater hoc modo, & mater; ipsi ô quam læti & tranquilli viuent!

Confucius ait: spiritibus inest operatiua virtus; & hæc quidem quàm præstans est!

Illos quasi visu percipis, & tamen non vides. Quasi auditu percipis, & tamen non audis: intimè sociantur rebus; adeoque sunt id, quod res non possunt dimittere.

Efficiunt, vt Orbis homines sint puri, & mundi, ac splendidiorem habitum induant, vt offerant sacrificia. O multitudo immensa spirituum! ac si assisterent ipsis supernè. Ac si assisterent ipsis ad læuam & dexteram.

Oda ait: an Spiritus aduenian, non potest determinari: magisnè poterit verò, si negligenter colantur?

Hujus subtilitatis manifestatio reuera non potest occultari. Sic est omnino.

Confucius ait: Xun, illius quàm magna obedientia! virtute fuit sanctus: dignitate fuit Imperator: opulentia obtinuit quidquid quatuor Maria intra est: in majorum templis sacrificabat: & filios ac nepotes conseruauit.

Ideo magna ipsius virtus haud dubiè obtinuit tantam illam dignitatem: haud dubiè obtinuit tantos illos census: haud dubiè obtinuit tantum illud nomen: haud dubiè obtinuit illam tam longæuam ætatem.

Etenim cœlum in productione rerum haud dubiè accommodat se earum dispositionibus, & dat incrementa: ideoque rectè consita fouet, dejecta destruit.

Oda ait: laudandus iubilis perfectus vir: resplendet eius præclara virtus: quæ populi sunt, tribuit populo; quæ competunt magistratibus, tribuit magistratibus: recipit census à cœlo: conseruat ac protegit imperium & ab ipso cœlo bonis cumulatur.

Ideò tantæ virtutis Vir, útique accipit imperium.

Confucius ait: expers mœroris, is solus fuit Vên Vâm Rex: quia Vam Ki fuit ei pater: & quia Vû Vâm fuit ei filius: quæ pater est orsus, filius pertexuit.

Vû Vâm Imperator propagauit & Tai Vâm & Vâm Ki auorum, & Vên Vâm patris stirpem. Semel arma induit, & obtinuit iuperium: eius persona nunquam amisit toto orbe illustrem famam. Dignitate fuit Imperator: opulentia obtinuit quidquid quatuor Maria intra est, in majorum templis sacrificabat, filios item ac nepotes conseruauit.

Vû Vâm jam senior suscepit imperium: deinde Cheu cum (prædicti frater) adimpleuit Vên & Vû (patris ac fratris.) virtutes. Posthumo ornauit Regulorum titulo proauum Tai Vâm, & auum Vâm Ki. Solemnius augustiusque sacrificabat defunctis majoribus iuxta Imperatorum ritus propagabantur ad Regulos & magnates, usque ad literatos, & plebæios homines. Si pater fuisset de magnatibus, & filius esset literatus, sepeliebat patrem vt magnatem, & sacrificabat vt literato. Si verò pater fuisset literatus, & filius esset de magnatibus, sacrificabat ut magnati. Vnius anni luctus pertingebat usque ad magnates: triennij verò luctus pertingebat usque ad Imperatorem. In hoc patris & matris triennali luctu, non alia nobilium, alia ignobilium, sed vna omnium ratio.

Confucius ait: Vû Vâm, & Cheu Cum, horum quam propagata fuit obedientia!

Hi tam obedientes principes præclare valuerunt prosequi majorum suorum voluntatem: præclare valuerunt enarrare majorum suorum illustria facinora.

Vere & autumno adornabant suorum auita templa; recte disponebant eorum antiqua vasa: exponebant eorum togas & vestes: offerebantque illius temporis edulia.

Et quia erat majorum templi ritus, propterea obseruabatur ordo assistentium ad læuam, & assistentium ad dexteram: item obseruabatur ordo dignitatis, ac propterea distinctio fiebat nobilium, & ignobilium: præterea ordo tenebatur officiorum; quapropter & discrimen sapientiorum; cum deinde omnes se mutuo inuitarent ad vina, inferiores ministrabant majoribus: eaque propter solemnitas illa pertingebat alio modo etiam ad ignobiliores. Cum denique inter se consanguinei epularentur; canities præcedebat; adeoque ratio dentium, id est ætatis habebatur.

Vû Vâm & Cheu Cum prosequebantur suorum majorum dignitatem: exercebant

eorum ritus, canebant eorum musicam: ea venerabantur, quæ coluerant: ea amabant, quæ dilexerant: seruiebant modò mortuis, ac si seruirent adhuc superstitibus: & hic erat obedientiæ apex.

Sacrificiorum cœli & terræ ritus erat id, quo celebrant supremum Imperatorem: & majorum aulæ ritus erat id, quo sacrificabant suis majoribus. Qui clarè intellexerit hos Kiao Xé ritus, & rituum Ti Châm rationes; administrabit regnum ieà facilitate, ac si respiceret ad palmam.

Xsgai Cum (Rex regni Lù) quæsiuit de regimine.

Confucius respondit. Vèn & Vû Regimen ad extensum exstat in tabulis & cannis. Similes viri, si existerent, mox ipsorum regimen resurgeret: at similes viri interierunt; adeoque & eorum regimen interijt.

Hominum virtus expeditum reddit regimen: vti terræ virtus accelerat incrementa plantarum: ejusmodi regimen est instar fluuiatilium cannarum.

Enimverò recta gubernatio pendet ab hominibus: Rex deligat homines ad normam personæ suæ. Excolitur autem persona per regulam: perficitur regula per vniuersalem amorem:

Amare hominis est: amare autem parentes, est præcipuum. Iustum esse, æquitatis est: colere autem sapientes, est præcipuum. Hoc in amandis parentibus ac propinquis discrimen, & in colendis sapientibus ordo, ab officiorum ratione quadam rectè commensuratâ enascitur.

[Pro huius loci explanatione remittit interpres lectorem infra.]

Ideò perfectus Rex non potest non excolere suam Personam: nam meditans excolere suam personam, non potest non seruire parentibus: meditans seruire parentibus, non potest non cognoscere homines: meditans cognoscere homines, non potest non cognoscere cœlum.

Orbis vniversales regulæ sunt quinque: ea quibus exercentur illa tria: videlicet Regem inter & subditum: Patrem inter & filium: maritum inter & vxorem: fratres maiores natu inter & minores: & eius quæ amicos inter est societatis regula. Hæ quinque sunt Orbis generales viæ. At prudentia, amor vniuersalis, & fortitudo: tria hæc sunt orbis generales virtutes: id verò quo exerceantur ipsæ, vnum quid est.

Siue quis nascatur sciens: siue discendo sciat, sive laborando sciat: vbi penetrarunt ad ipsam scientiam, vnum quid est. Siue quis sponte quieteque operetur, sive ob lucrum operetur, siue violenter operetur; vbi pertigerunt ad ipsius complementum operis, unum quid est.

Confucius ait: qui amat discere, appropinquat ad prudentiam: qui nititur operari, appropinquat ad amorem: qui nouit verecundari, appropinquat ad fortitudinem.

Si nosti hæc tria, iam nosti id quo excolitur persona: si nosti id quo excolitur persona; jam nosti id quo regas homines: Si nosti id quo regas homines; jam nosti id quo regas totius orbis regna.

Quicumque regunt orbis regna; habent has nouem regulas, videlicet: ex colere se ipsos: colere sapientes: amare parentes ac propinquos: honorare præstantiores ministros: accommodare sese cum reliquis ministris: filiorum instar amare populum: accersere plurimos artifices: benignè excipere è longinquo aduenas: denique fouere Regulos.

Si Rex excolat se ipsum; mox Regulæ illæ vigebunt. Si colat sapientes; iam non hæsitabit in negotiis: Si amat parentes; iam inter reliquos patruos, fratres maiores natu, & minores non erunt simultates: Si veneretur præcipuos ministros; iam non caligabit in regimine: Si sese accommodet cum reliquis ministris; iam omnes præfecti reddent obsequia (sua) impensius: (si) filiorum instar amet populum, tum populus animabitur: (si) accersat plurimos artifices, tum divitiarum ad vtendum affatim (erit: si) benigne excipiat è longinquo aduenas: mox quatuor terrarum, (populi ad ipsum) se conferent: (si) foueat Regulos, iam toto orbe formidabilis (erit.)

Abstinentem (&) purum (esse) gravi cultuindu: illicita non attingere: ea (sunt)

(ſunt) quibus (regia) excolitur perſona. Repellere detractores : procul abeſſe à venereis : vilipendere opes ; & magnipendere virtutem; ea(ſunt,)quibus animantur ſapientes. In pretio habere ſuorum dignitatem : augere eorum redditus : eadem (cum) illis amare, (&) odiſſe : ea (ſunt) quibus animantur (omnes ad) amandos parentes. Habere præfectos inferiores (in) magno numero, (qui maioribus ſubordinati) ex officio (minora quæque negotia) adminiſtrent ; (eſt) id, quo animantur ſuperioris ordinis præfecti : ſuis fidere, (&) credere, amplaque (conferre) ſtipendia : ea (ſunt,) quibus animantur (Regij) miniſtri. Congruo tempore occupare (populum ; &) moderari vectigalia: ea (ſunt) quibus animatur populus. Quotidie exa minare, (&) quouis menſe per ſe explorare, (an operariorum) alimenta reſpondeant operi ; (eſt) id, quo animantur opifices : Proſequi abeuntes, (&) comiter excipere aduentantes, collaudando (aliorum) præclaras dotes ; & miſerando (aliorum) imbecillitatem ; (eſt) id, quo benignè tractantur è longinquo aduenæ. Perpetuare (Regulorum) intereuntes familias, (&) erigere (eorundem) collabentia Regna, moderando tumultus (&) propulſando pericula : celebrare Regulorum comitia, (&) excipere (eorundem) legationes iuxta (ſtatuta) tempora : laute tractare abeuntes, & moderari aduentantium munera ; ea (demum ſunt,) quibus fouentur Reguli.

F, 18. p. 2. ſ. 1. Quicumque regunt orbis Regna, habent (prædictas) nouem regulas : id (vero) quo exercent illas, vnum (eſt.) (ſi) omnes res (&) actiones (quæ ſpectant ad prædictas regulas) præcogitentur ; hoc ipſo ſolide ſubſiſtent : (ſi verò) non præmeditatæ fuerint; hoc ipſo incaſſum abibunt. (ſic ſi) verba prius determinaueris ; hoc ipſo non ceſpitabis : (ſi) res agendas prius ſtatueris, eo ipſo (deinde) non angeris : (ſi) opus (ipſum) prædeterminaueris, hoc ipſo (deinde) non (te) pigebit. (Si itaque) regula (rectæ rationis) prius fixa firmaque (fuerit ;) tum indeficiens (tibi eius vſus erit.)

(Si) conſtituti (in) inferiori dignitate non obtinent gratiam apud ſuperiores ; populus nequit fieri vt regatur. (Ad) obtinendam (autem) gratiam apud ſuperiores datur regula : (ſi) non ſeruent fidem cum amicis ; nec obtinebunt gratiam apud ſuperiores. (Ad) ſeruandam fidem cum amicis datur regula : (ſi) non ſint obſecundantes erga parentes, nec ſeruabunt fidem cum amicis. (Vt ſint) obſecundantes erga parentes, datur regula : (ſi) reflectentes ad ſuammet perſonam, (competerint) ſe non ſinceros (eſſe;) nec (erunt) obſecundantes erga parentes. (Ad) ſincere perficiendam ſuammet perſonam (ſeu ſe ipſos) datur regula : niſi exploratam habeant rationem boni ; nec ſyncere perficient ſuammet perſonam.

Verâ ſolidaque perfectione dotatum eſſe, cœleſtis (quædam eſt) ratio : (ad hanc) veram ſolidamque perfectionem contendere, humana (quædam eſt) ratio. Verâ ſolidaque perfectione dotatus non (ſibi) vim infert ; & tamen attingit finem : non operoſe diſcurrit ; & tamen aſſequitur: cum tranquillitate (&) facilitate attingit virtutem : (atque hoc) ſanctorum (eſt) qui ad veram ſolidamque perfectionem contendit, ſeliget bonum, & fortiter manu tenet.

(Et hic) quidem) multa perdiſcit : (præmature) diſcutit quærenda : attente meditatur : (res inter ſe) clare diſtinguit : ſolide (ac) conſtanter operatur.

Sunt qui nolunt diſcere (quia) diſcendo non proficiunt : ne (tamen) deſiſtant : ſunt qui nolunt interrogare, (quia) interrogantes non capiunt (reſponſa ;) ne (tamen) deſiſtant : ſunt qui nolunt meditari, (quia) quod meditantur, non (facile) aſſequuntur, ne (tamen) deſiſtant : ſunt qui nolunt argumentari, (quia) argumentando non clare percipiunt ; ne tamen deſiſtant : ſunt qui nolunt operari, (quia in) operando non (ſunt) ſolidi (&) conſtantes ; ne (tamen) deſiſtant : (nam quod) alij vnicâ vice aſſequi potuere ; (tu ipſe (ſaltem) centeſimâ (poteris : quod) alij decimâ vice aſſequi potuerunt ; (tu) ipſe (ſaltem) milleſimâ (poteris.)

Reuera (qui) ſeruare valet hanc regulam ; quamuis rudis (ſit) tandem (erit) clare intelligens ; quamuis imbecillis (ſit) tandem fortis (euadet.)

Se ipſo vere ſolideque perfectum (eſſe, ſimulque rerum omnium) intelligentem ;

dicitur natura, (seu, natiua virtus) se ipsum (prius) illuminare reddereque intelligentem, (ac deinde in) vera (virtute seu) perfectione solidare; dicitur institutio. (Qui) natiua perfectione dotatus (est;) eo ipso intelligens (est: qui autem prius) rerum intelligentiam (sibi comparauit;) poterit deinde perfectus (euadere.)

Solum (in) vniuerso (hoc) summe perfectus potest exhaurire suam naturam. (Si) potest exhaurire suam naturam; iam poterit exhaurire (aliorum etiam) hominum naturam: (si) potest exhaurire hominum naturam; iam poterit exhaurire rerum naturas: (si) potest exhaurire rerum naturas; iam poterit adiuuare cœlum (&) terram (in) productione (&) conseruatione (rerum: si) potest adiuuare cœlum (&) terram (in) productione (&) conseruatione (rerum,) iam (etiam) poterit cum cœlo (&) terra ternarium principium (constituere.)

Ab his (primi ordinis perfectis viris) secundi (sunt, qui) mittuntur restaurare nondum extinctam natiuæ bonitatis particulam, poterunt obtinere solidam perfectionem: vbi assecuti (fuerint) solidam perfectionem, mox (illa) sese prodet: (vbi) sese prodiderit, mox illucescet: vbi illuxerit; mox lucis radios late diffundet: (vbi ita) irradiauerit; eo ipso motum faciet (animorum: vbi) motum fecerit; iam (morum) mutationem inducet: (vbi) mutationem induxerit; eo ipso conuersionem efficiet. solum (in hoc) vniuerso summe perfectus efficere potest conuersionem (huiusmodi.)

Summe perfecti virtus (ea est, vt) possit præscire (futura.) Cum Regia familia proxime (est) erigenda; proculdubio (passim) dantur fausta prognostica: (cum) regiæ familiæ imminet occasus; proculdubio (passim) dantur infausta prognostica, (quæ &) manifestantur in (herba) XI (dicta &) testudine; (&) prauio motu percellunt corpus (humanum. At summe perfectus, cùm) calamitas, (aut) felicitas proxime instat; (in) probis proculdubio prænoscit istam, id est, felicitatem: in) improbis proculdubio prænoscit illam, (id est, calamitatem) ideo summe perfectus (est) instar spiritus.

(Eiusmodi) vera solidaque perfectio (est) sui ipsius perfectio: & regula (est) sui ipsius regula.

(Hæc) vera solidaque ratio (seu perfectio, est) rerum (omnium) finis (&) principium. (Si) desit (rebus hæc) vera solidaque ratio, (seu perfectio,) non erunt res. Hac de causa sapiens, (&) probus vir veram (hanc) solidamq; perfectionem ęstimat maximi.

Vere perfectus (quia) non ipse perficit sese (solum) & (hic) sistit; propterea perficit (etiam) res (alias.) Perficere seipsum, amoris (est:) perficere res, prudentiæ (est. Et hæ quidem) natiuæ virtutes (sunt: has autem) vnire applicando externis (&) internis, regula (est:) adeoque suis temporibus exercere, conuenientiæ (est.)

Propterea summe perfectus nunquam cessat.

(Si) nunquam cessat; ergo perdurat: (si) perdurat; ergo per effectus se prodit.

(Si) per effectus se prodit; ergò late longeque diffunditur: (si) late longèque diffunditur; ergo amplus, (&) profundus: (si) amplus (&) profundus; ergo sublimis (&) clarus.

(Quia) amplus (&) profundus; ideò sustentat res: (quia) sublimis (&) clarus; ideo protegit res: (quia) late diffusus (&) perdurans; ideo perficit res.

Amplitudine (&) profunditate, æquiparatur terræ. Sublimitate, (&) claritate, æquiparatur cœlo: latitudine, (&) duratione, absque termino (est.)

Cùm sit talis (ac) tantus; non (prius) exhibet sese (atque ostentat,) ac tum deinde manifestus fit: non (prius) motum, ac tum deinde conuersionem efficit: non (prius operoso quodam virium molimine quidpiam) facit, ac tum deinde perficit.

Cœli terræque ratio potest vnius verbo exhauriri: (&) hæc (quidem) in efficiendis rebus non (est quid) duplex, (sed vnicum quid est simplex:) adeoque huius (eiusdem in) procreandis rebus (virtus est) inscrutabilis.

(Hæc itaque) cœli (&) terræ ratio lata (est, &) profunda, sublimis (&) clara, late diffusa (&) perdurans.

Iam hoc cœlum (est) hæc lucis (&) fulgoris tantilla portio: (at) veniendo ad eius (totius molis) interminabilem (amplitudinem;) sol, luna, stellæ, signaque cœlestia (in eo) suspensa continentur; vniuersæ (item) res (ab eo) teguntur: iam

(tantilla) hæc terræ (portio, quam calcamus, cum totâ eius mole collata, vixdum) vnius pugilli terrei (est) quantitas: (at) veniendo ad (totius) eius (molis) vastitatem (&) profunditatem; sustentat montem HEA YO (dictum;) & tamen non grauatur: complectitur sinu flumina, (&) maria; & tamen non mundatur: omnium (est illa) rerum sustentaculum. Iam hic (vnus) mons vnius (item) frusti lapidei tantillum (quid est: at) veniendo ad eius (totius molis) latitudinem (&) magnitudinem; plantæ, (&) arbores (ibi) nascuntur; volucres, (&) feræ (ibi) commmorantur: metalla (item) lapidesque pretiosi (in eius) visceribus latentes in lucem prodeunt. Iam hæc aqua vnius (item) cochlearis tantilla (est) proportio: (at) veniendo ad (totius) eius (molis) inexhaustam abyssum; cete-grandia, crocodili, serpentes, dracones, pisces, testudines, (in ea) procreantur: opes (denique ac) diuitiæ (ex ea) enascuntur.

Oda ait: solius cœli virtus proh quàm alte recondita! nunquam cessat: quasi diceret: (inquit çu Su) cœlum ideo est cœlum. Quomodo (prosequitur Oda) non (vbique) manifesta Ven Regis virtutum puritas? quasi diceret: (addit çu Su.) Ven Rex ideo fuit Ven, (talis scilicet ac tantus vir, cuius) puritas quoque nunquam defecit.

(O quam) magna Sancti viri lex (&) virtus!

(O quam in) immensum diffusa! producit, conseruatque omnia: (adeo) eminens, (vt) pertingat ad cœlum.

O abundantiam (eius) maximam! rituum (maiorum, &) officiorum trecenta (capita; &) rituum (minorum,) officiorumque ter mille (capita, magna & parua omnia complectitur.)

Expectandus hic vir (est:) tum demum (hæc omnia poterunt) opere perfici.

Ideo dici solet: si non (existat) summa virtus; summa lex nequaquam coalescet.

Hinc virtutis studiosus summopere colit (& conseruare studet) rationalem naturam (suam) adeoque ad rectæ rationis regulam (omnia accurate) explorans, (seseque) instituens, implet (mentis suæ) capacitatem (&) amplitudinem; atque exhaurit (ac perspicit etiam) subtilissima (&) minutissima (quæque. Præterea perficit &) ad apicem perducit (natiuam eiusdem mentis suæ) sublimitatem (&) claritatem, & quidem (omnia agendo iuxta regulam medij, recolit vetera, & studet scire noua. Denique stabilit &) corroborat ante parta, vt augeat (& perficiat,) quod fas (&) æquum (est.)

Hac de causa consistens (in) superiori (loco) non insolescit: consistens (in) inferiori (loco) non (est) refractarius. (Si in) regno vigeant virtus (ac) leges; eius sermo sufficit, vt (etiam nolens) promoueatur (ad dignitatem.) Si regnum sine virtute (ac) legibus (sit;) eius silentium sufficit, vt inperturbatus sibi vacet. Oda ait: quia recte intelligens (erat) ac rerum prudens indagator (loquitur de quodam sapiente Chum-Xan-fu dicto.) idcirco illæsam conseruauit suam personam. Hoc illud est, (addit çu-Su) quod hic supra diximus.

Confucius ait: (si quis) rudis (est;) & tamen vult suo (vnius) iudicio vti: (si quis) è vili plebe (est,) & tamen vult sibi arrogare quæ non sunt sui juris (&) fori: (si) natus in præsenti sæculo, (tamen) conuertat se (ad) priscorum (iam antiquitates) leges: qui talia agunt; calamitates obuenient ipsorum personis.

Nisi (fuerit) Imperator, nemo instituat vrbanitatis officia; nec inducat (nouos) curiæ vsus; nec mutet quidquam rei literariæ.

Moderni Imperij currus eosdem (ducunt) sulcos, (quos olim:) libri eandem (seruant) methodum, (quam olim:) minorum (quoque) eadem ratio (est.)

Tametsi (quis) habeat eorum (priscorum scilicet Regum) dignitatem: si (tamen) careat eorum virtute; ne ausit instituere ritus (&) musicam: tametsi (quis) habeat eorum virtutem: si (tamen) careat eorum dignitate, item nec ausit instituere ritus (&) musicam.

Confucius dicebat: ego (cum voluptate) refero (familiæ Imperatoriæ) HIA ritus: (at exigui Regni) Ki (aut Ri) non (sum horum) sufficiens testimonium: ego didici

(familiæ Imperatoris) YN ritus; (&) sunt (regni) SVM (posteri, apud quos horum adhuc) extant monumenta. Ego (item) studui (huius familiæ Imperatoriæ) CHEV ritibus (& hi) nunc in vsu sunt: ego (igitur) sequar (huius) CHEV (ritus.)

(Ad) gubernandum Imperia sunt (illa) tria maximi momenti: (&) illa (rariora faciunt, seu) minuunt peccata.

Superiorum temporum Reges quamuis probe statuerint leges; (tamen) carent testimonio: (& cum) desit testimonium; non datur fides: (si) non datur fides; populus non sequitur. (Vir Sanctus) in inferiori (seu priuato) constitutus, tametsi vrbanitatis officia colat; (est tamen priuatus ac) sine dignitate: (& cum) sine dignitate (sic ei) non datur fides: (ac denique quia) sine fide (& authoritate est,) populus (ipsum) non sequitur.

Ideo perfecti Regis recta gubernandi ratio fundatur in suâ ipsius personâ, testatam faciendo (virtutem suam) vniuerso populo. Explorat (exigitque regimen suum) ad (normam) trium (priscorum) Regum, & non aberrat: (infert & combinat) res à se gestas cum cœli terræque (lege;) & (huic) non aduersantur. Testatam facit ipsis (adeo) spiritibus (quantumuis reconditis virtutem suam,) & nihil dubitat. (Imo etiam post) centum sæcula expectato sancto, (quin testata futura sit;) nihil ambigit.

(Quod) testatam fore spiritibus non dubitet (inde est, quia) nouit cœlum: (quod post) centum (etiam) sæcula expectato Sancto (eandem testatam fore) nihil (item) ambigat; (inde est, quia) nouit hominem.

Hâc de causâ perfectus Rex (si quidpiam) aggreditur; iam (hoc ipsum omnibus) sæculis esse potest orbis principium: (si quidpiam) agit, iam (hoc omnibus) sæculis esse potest orbis lex: (si quid) loquitur; iam (id omnibus) sæculis esse potest orbis norma. (Denique talis est, vt) procul absentes iam (ad ipsum) anhelent: (qui verò) propiores (sunt;) iam nullo (ipsius) tœdio afficiantur.

Carmen ait: (si) existat illic, nullus (eum) aduersatur. (Si) existat isthic, nulli tœdio est, quasi diu, noctuque, & in perpetuum deprædicabitur. Perfectus Rex (addit çu Su) nullus dum fuit, (qui) non hoc modo, & (quàm) citissime obtinuerit laudem (&) famam per vniuersum orbem.

Confucius (inquit ÇV SV) eminus, honorifice commemorabat YAO (&) XVN (priscos Reges:) comminus (verò) sequebatur VEN (&) VV (modernos Reges.) Supra, imitabatur cœli tempora: infra, conformabat se aquæ (&) terræ.

Quemadmodum cœlum (&) terra, (hæc quidem) nihil non continet (&) sustentat; (illud verò) nihil non tegit (&) ambit. Quemadmodum (item) quatuor tempora successiue procedunt: quemadmodum sol (&) luna alternatim illuminant (Sic cum quâdam proportione Confucius.)

Vniuersæ res vnà procreantur, & non sibi mutuo nocent: (quatuor temporum, solis item ac lunæ) successiui motus æquabiliter procedunt, & non sibi mutuo contrariantur tenues (ac) limitatæ, (quæ rebus inditæ sunt,) virtutes, (ceu) fluenti (cuiusdam) emanationes (sunt, illa autem) magna (&) illimitata virtus effectrix (&) corroboratrix (emanantium) procreationum (est, istud (est) cœlum (&) terra propter quod sunt magna.

Solum (in) toto orbe summe perfectus (&) sanctus est qui queat (omnia) percipere, clare intelligere, penetrare, (&) comprehendere; (adeoque) sufficiens est, vt habeat regimen. (Eius animi) magnitudo, liberalitas, affabilitas, (ac) benignitas, sufficiunt, vt habeant capacitatem, (quâ admittat &) complectatur (vniuersos. Eius) actiuitas, animi celsitudo, robor, (&) constantia, sufficiunt, vt (omnia) manuteneat (eius pura illa) simplicitas, serietas, æquabilitas, rectitudo sufficiunt, vt obtineat honorem, (&) venerationem. (Multiplices animi dotes ac) ornamenta, (eorumque mirabilis illa) temperies, (qua omnia in pondere & mensura moderatur) minimarum (etiam) rerum exacta inuestigatio (ac) discussio, sufficiunt, vt habeat quo (citra errorem omnia) discernat.

(Eſt etiam) amplus, diffuſus, profundus, (rerumque omnium) fons (&) origo: adeoque (ſuis) temporibus (ſeſe) prodit exeritque.

Amplus, (&) diffuſus, velut cœlum: placidus (&) profundus, velut aquarum abyſſus; (ſi) foras ſe prodat, iam è populo nullus (erit, qui eum) non veneretur: (ſi) loquatur, iam è populo nullus (erit, qui ei) non det fidem (ſi quid) agat; iam è populo nullus (erit qui ei) non gratulabundus applaudat.

Summè beneuolus (ac) beneficus (eſt) eius amor (&) pietas: placidiſſima (ac) profundiſſima eius (perfectionum) abyſſus: latiſſimè patens eius cœlum.

Si quis (concludit çu-ſu) non (ſit) reuerà perſpicax, clare intelligens, Sanctus, prudens, (&) alte penetrans cœli virtutes: hunc (modo dictum Sanctum) ecquis (alius poterit cognoſcere?

Oda ait: indutus veſtem divitem (ac) variegatam, (ſi) ſuperinduat vulgarem penulam; (is ſcilicet) odit eiuſmodi ornatus oſtentationem (ac) ſplendorem. Ideo (ait çu-ſu) perfecti viri virtus occulit ſeſe (illa quidem;) ſed in dies (vltrò) manifeſtatur: improbi (verò fucata) virtus (quia ſolum) ſpecie-tenus (eſt talis;) proinde in dies (magis ac magis) euaneſcit. Perfecti viri virtus inſipida (videtur;) & tamen (multum) habet venuſtatis: rudis informiſque (videtur;) & tamen (intus) perpolita eſt. Itaque ſi vir eiuſmodi perfectus) nouerit (eorum, quæ) longe (abſunt) proximum principum: nouerit (item) morum motuumque originem: nouerit (denique) ſubtilium (&) arcanorum manifeſtationem: poterit (deinde) hoc modo (paulatim) gradum facere (ad) virtutem (Sanctorum.)

Oda ait: penitus abdita licet deliteſcant (vitium & virtus;) tamen (vel ſic) omnino in lucem prodibunt. Ideo (exponit çu-ſu) vir perfectus cordis intima diſcutiens, (ſi) nihil morbidi (deprehendat; non (eſt cuius eum) pudeat in corde (ſuo. Nimirum) perfectus (ad) quod non poteſt, (niſi difficulter,) peruenire; (nonne) hoc ipſum ſolum (eſt,) homines (paſſim) quod non vident?

Oda ait: vide (ac) circumſpice (cum) ſolus degis (in) tua domo: inſuper ne agas, (de quo poſſis) erubeſcere in (tuæ) domus receſſu. Ideo (ait çu-ſu) vir perfectus non aggreditur (negotium) & (tum primum) attendere ſibi (incipit:) non profert ſermonem, & (tunc primum de) verborum veracitate (cogitat. Sed ſemper, & in omnibus eſt vigilans.)

Oda ait: (Archimyſtes) ingrediens (templum) mouet (&) inuitat (ſpiritus, & quamuis) non indicat (ſilentium; tamen) tempore ſacrificij nulla eſt (populi) contentio (aut) murmur. Eodem modo (ait çu-ſu) Rex perfectus, (quamuis) non largiatur (multa;) tamen populus excitatur (ad præſtandum quod ſui muneris eſt: quamuis non iraſcatur, tamen populus (eum) pertimeſcit præ falcibus (&) ſecuribus.

Oda ait: (ſi) non apparens (ac velut) ſolitaria (ſit Regis) virtus; centum Reguli illam ſtudioſè æmulantur. Hac de cauſa (inquit çu-ſu) ſi Rex perfectus (virtutem) ſolidè colat: iam orbis vniuerſus pace perfruetur.

Oda ait: ego complector & amo (inducitur XAMTI Supremus cœli Imperator loquens) Regis Ven-Vam claram virtutem, (quæ) non magnopere perſonabat, vt exterius perciperetur, (& appareret.) Confucius ait: Sonitus verborum, (&) ſplendor exterior, in ordine ad conuertendum populum (ſunt quid) poſterius. Oda ait: virtus (hæc eſt) quid ſubtile (&) leue inſtar pili. Imo verò (ſubjicit çu-ſu) pilus adhuc habet, (quod cum eo) comparetur: (adeoque magis rem declarat carmen aliud, quo (dicitur:) ſupremi cœli res, nec ſonum, nec odorem (habet: ſed) ſummum (quid eſt, & omnia tranſcendens.)

CONFVCII VITA.

CVm-Fù-çù siue Confucius, quem Sinenses vti Principem Philosophiæ suæ sequuntur, & colunt, vulgari vel domestico potius nomine Kieu dictus; cognomento Chum-nhi, natalem habuit sedem in Regno Lù, quod Regnum in Prouinciam deinde, quæ hodie Xantum dicitur, redactum fuit in pago çeu-ye territorij Cham-pim, quod ad ciuitatem Kio-feu pertinet; hæc autem ciuitas paret vrbi Yen-cheu dictæ. Natus est anno 21. Imperatoris Lim-vam fuit hic tertius & vigesimus è familiâ, seu domo Imperatoria, Cheu dictâ, anni nomen Kem-sio; secundo item & vigesimo anno Siam-cum Regis, qui eâ tempestate Regnum Lù obtinebat: die 13. vndecimæ lunæ Kem-çu dictæ, sub horam noctis secundam, anno ante Christi ortum 551. mater ei fuit Chim, è familia prænobili Yên oriunda; pater Xo Leam-he, qui non solum primi ordinis magistratu quem gessit in Regno Sùm, sed generis quoque nobilitate fuit illustris; stirpem quippe duxit (vti chronica Sinensium testantur, & tabula genealogica quæ prolegomenis ad annales Sinicos inseritur, perspicue docet) ex vigesimo-septimo, siue penultimo Imperatore Tie-ye dicto. Porro natus est Confucius patri iam septuagenario, quem adeo triennis infans mox amisit; sed mater pupillo deinde superstes fuit per annos vnum & viginti, coniuge in monte Tum-fam Regni Lù sepulto. Puer iam sexennis præmatura quadam maturitate, viro, quam puero similior, cum æqualibus nunquam visus est lusitare. Oblata edulia non ante delibabat, quam prisco ritu, qui çu-teù nuncupatur, cœlo venerabundus obtulisset. Annorum quindecim adolescens totum se dedere cœpit priscorum libris euoluendis, & reiectis iis, quæ minus vtilia videbantur, optima quæque documenta selegit, primum expressurus ea suis ipse moribus, deinde aliis quoque ad imitandum propositurus. Non multo post vna cum Mein-y-çu & Nam-cùm Kim-xo ad ritus ciuiles addiscendos se contulit. Decimo-nono aut vt alij, 20. ætatis anno duxit vxorem, quæ vnica illi fuit Kieu-quon-xi ex qua, sequenti mox anno suscepit filium Pe-yu; sed hoc deinde iam quinquagenario, cum ipse 66. annos natus esset, orbatus est, vxore tribus ante annis amissâ: Haudquaquam tamen cum filio stirps omnis extincta est, sed per nepotem çù-sù, qui auitæ laudis, ac Philosophiæ studiosus aui sui libros commentatus est, & magnis in Imperio muneribus perfunctus, perpetua posterorum serie cum non vulgari tam opulentiâ, quam dignitate ad hæc vsque tempora propagata est, nulli fortasse familiarum, quas vel in Africâ, vel in Europa nobilitatis antiquitas commendat, postponenda. Sic quidem affirmare non dubitauit P. Ioannes Adamus Schall, Soc. Iesu Sacerdos, vir Sinicarum rerum peritus in primis, cum torte is, qui hac ætate Philosophi nomen, ac stirpem tuetur, eum Pekini visendi gratiâ, nec sine muneribus qui mos est gentis adiuisset: quod si meminerimus primam Confucianæ stirpis originem ab antiquissimis peti Sinicæ gentis Imperatoribus Chim-tam-yu-hoam-ti; hunc autem iam ante annos 4. mille & amplius Sinis imperauisse, nullus vtique de tantâ nobilitate dubitandi locus nobis erit, si modo Sinarum chronicis fidem quam merentur dare placuerit. Variis in locis magistratum gessit. Philosophus magna cum laude: curas vero huiusmodi ac dignitates non alio fere studio admittebat, quam publicæ vtilitatis, spe propagandæ doctrinæ suæ: qua quidem spe si forte falli se videret, vltro scilicet magistratu se se abdicabat. Huius rei cum

alias sæpe, tum vero 55. ætatis suæ anno illustre testimonium dedit; cum enim in regno Lù Mandarinum ageret (loquor hic more Lusitanorum à quibus in hoc Oriente Mandarini vocantur, qui publicas res inter Sinas administrant) tanta legum obseruatio, rerumque, & morum tam felix conuersio trimestri spatio mox consecuta est, vt iam vicini Reges, æmulique inuidiâ, metuque aliquo tenerentur, haud ignari, Respublicas non aliâ re felicius conseruari, & crescere, quam disciplina, legumque obseruatione: finitimi ergo Regni quod çi dicebatur Rex atque optimates tam præclaræ æmulorum gubernationi structuri insidias, donis eas, vt fit tegunt: puellas forma, canendi gratiâ, aliisque dotibus præstantes dono mittunt Regni Lù Regi. Rex ignarus insidiarum dolosum munus admittit, capitur illico muliercularum gratiâ, capiuntur & proceres, sic prorsus, vt ad trimestre totum dum nouis illis deliciis indulgeretur, negotia cessarint publica, & Regis adeundi via præclusa fuerit: non tulit hoc Confucius: Renunciat muneri, relinquit aulam, atque ad Regna çi-quei & çu spontaneus exul contendit: verum nec hi bono quod aliis inuiderant, frui nouerunt: non admittitur Philosophus, qui à Deo coactus petere Regnum Chin, hic ad extremam victus quoque penuriam redigitur: nec multo post dum regnum Sum peragrat, à quodam Huon-tui præpotenti viro, sed insigniter improbo non semel ad mortem conquisitus est: ipse interim tot ærumnas inter, atque discrimina sui semper similis, inuicto semper animo, & pro causa tam bona, vitam quoque ponere paratus: quamquam fretus ipse recte factorum conscientiâ, præsidioque cœlesti, rursum negabat, quemquam sibi nocere posse, siquidem esset ea virtute instructus, qua ipsi cœlo inniteretur. Ardens, atque indefessum studium diuulgandæ per totum Imperium sanioris doctrinæ ad extremum vsque spiritum non remisit; cumque viri ardor patriis finibus ægre contineretur, non semel de nauigando mari, terrisque remotioribus adeundis cogitauit. Discipulos numerauit 3000. ex his omnino quingentos extitisse memorant, qui variis in Regnis Magistratus gesserint: qui præ cæteris autem virtute litterisque eminerent, duos & septuaginta fuisse, quorum adeo nomina, cognomenta, & qua quisque patriâ sit oriundus, memoriæ proditur. Quatuor doctrinæ suæ, ceu gradus, totidemque discipulorum ordines, constituebat. Supremus ordo in excolendo virtutibus animo ponebat studium; & in hoc quidem ordine primas ferebant Min çù Kieù Gèn Pè Nieu Chum Cum, ac denique Yen Yuen charus præ omnibus magistro discipulus, cuius immaturum funus (obiit quippe primo & trigesimo ætatis anno) continenter lugebat. Proximus ordo ratiocinandi, dicendique facultati dabat operam; huius Principes erant çài-ngò, & çù-cum. Tertius agebat de regimine politico & probe gerendis muneribus publicis; excellebant hic Gèn-yeù, & Ki-lû. Quarti denique & postremi ordinis labor, atque occupatio hæc erat, vt quæ ad mores spectabant apto, venustoque stylo declararent, quod duo çù-yeē, & çù-hia præcipua cum laude præstabant. Atque hi quidem inter duos & septuaginta, decem erant solertiores discipuli, & flos scholæ Confucianæ. Omne studium, ac doctrina Philosophi eo collimabat in primis, vt naturam ignorantiæ tenebris offusam, vitiisque deprauatam reuocaret ad pristinam lucem atque integritatem cum quâ è cœlo conditam descendisse asserebat: Ex quo deinde clemens, & æqua rerum administratio, adeoque felix, & maximè pacatus Imperij status consequeretur; quò autem certius attingeretur hic scopus, volebat omnes Kim tien ngai gin; Kè Ki, obsequi cœlo, ipsumque timere, & colere, amare proximum sicut seipsum, vincere se, atque appetitus suos subdere rationi, nec quidpiam agere, dicere, vel etiam cogitare, quod ab hac esset alienum. Porro quæ scripto verboque præcipiebat, primus ipse moribus exprimebat, ac vita, cuius rei testimonium satis luculentum præbere potest tantus tot illustrium virorum numerus, qui in disciplinam eius se contulerunt, & quæcumque gessit, dixitque, quamuis minutissima, posteritati prodidere: ad hæc constans ille fauor tot Principum, tantus tot sæculorum honor (de quo mox agemus) argumento esse potest, virtutem sane fuisse Philosopho, non meram speciem fucumque virtutis. Quid? quod

nostris temporibus haud defuerint è Litteratorum ordine, qui vel amplexi iam religionem Christianam, vel huius integritate sanctitateque probe saltem perspecta, non dubitanter affirmarunt, sperari posse Philosophum suum, siquidem vixisset ætate nostra, primum fuisse futurum qui ad Christi legem transisset. Certè quemadmodum sectatores eius tradunt, mira quædam fuit viri grauitas, & corporis animique moderatio, fides, æquitas, lenitas singularis. Seuerus erat ac peruigil sui ipsius obseruator, ac censor: contemptor opum, honorumque, hoc agens vnum studio prorsus indefesso, vt doctrinam suam quam plurimis mortalium impertiret. Quod autem in eo vel maximè suspicimus Europæi, & in nostratibus quidem priscæ ætatis Philosophis desideramus, tanta fuit animi demissione Confucius, vt non solum de se suisque rebus admodum modestè loqueretur, sed vltro quoque & palam argueret sese, quod nec in discendo (vt aiebat) esset impiger, nec constans in docendo, neque eâ quâ par erat vigilantiâ vitiorum suorum emendationi, & studio virtutum exercitioque operam daret. Certissimum vero argumentum modesti, sincerique animi tum dedit, cum palam ingenueque professus est doctrinam suam non esse suam, sed priscorum, in primis Yao, & Xum Regum, qui ipsum mille quingentis, eoque amplius annis antecesserant. Cum itaque non deessent, qui cum sapientia natum esse opinarentur, adeoque & prædicarent, perægre id ferebat, & disertè negabat, ad gradum perfectæ consummatæque virtutis, aut sanctitatis peruenire se posse. Dicere identidem solitus (vt à quibusdam Sinensium traditur) virum sanctum in occidente existere Si-fam Ven-Xim-gin, quod ipse de quo, quoue spiritu pronunciarit, incertum est. Hoc certum anno post Christum natum 66. Imperatorem Mim-ti (fuit è familiâ Han decimus-septimus) motum verbis Philosophi, magis etiam oblata sibi per somnum specie sancti ex occidente Herois. Cum ipsimet ire non esset integrum, misisse çai-cim, & çiu-kim legatos suo nomine Occasum versus, inibi veram legem, & sanctitatem quæsituros; qui quidem cum ad insulam quandam appulissent, quæ non procul distabat à Rubro mari, non ausi longius procedere, idolum quoddam, & monstrum hominis Fè dictum (qui quingentis circiter annis ante Confucium in India floruerat) nec-non execrabilem ipsius legem in hoc Imperium & vicina circum regna retulerunt: felices, æternumque de patriâ suâ bene meriturí, si pro hac peste salutarem Christi doctrinam, quam per eadem tempora Thomas Apostolus apud Indos propagabat, reportassent. Sedenim felicitas humana, & quæ hinc nascebatur superbia gentis opulentæ, potentis, & florentissimæ; veræ felicitati, tunc, vt opinor, aditum obstruxit. Sinenses ergo cum idola iam magis magisque venerarentur, nec sine exemplo quorundam regum qui prorsus impensè nouam superstitionem sectati sunt, paulatim scilicet discesserunt à genuina Magistri sui doctrina, & præclaris institutis priscorum; ac tandem in contemptum Religionis omnis, verumque Atheismum sunt prolapsi: in hunc porro litteratos & acutiores quosque ceu manuduxit doctrina illius ipsius Fe, qui rudi vulgo idololatriæ magister extitit: duplicem quippe perditissimus impostor iste atque Atheorum Princeps doctrinam reliquit; alteram, qua rerum omnium principium finemque nihil esse docet, quam qui sectantur Athei sunt & arcanam atque interiorem vocant; alteram quæ exterior dicitur, atque illius adumbratio quædam est, ad vulgi & rudiorum ferè captum & superstitionem accommodata. De Confucio tamen dubitari non potest quin ab hac, & illa peste immunis fuerit; idolorum certè cultorem fuisse ne illi quidem, qui vitio temporis idola iam venerantur affirmare ausint; ab Atheismo vero quàm fuerit alienus, non ipse tantum, sed prisca Sinarum ætas omnis in explanatione lib. Chumyum declaramus. Migrauit è vita Confucius anno ætatis 73. luna 4. Ki-cheu vulgo dicta, anni Cui-gin-sio nomen, è sexagenario Sinensis æræ cyclo, & quasi aureo gentis numero petitum. Erat hic annus primus & quadragesimus Imperij Kim-vam, vigesimi-quinti è familia Cheu Imperatoris: quo etiam tempore regulus Ngai-cum patrium Philosophi Regnum Lù dictum, annum iam 16. tum moderabatur. Paulò ante quàm morbo, qui supremus ei fuit, corriperetur, lugens suorum

ſuorum temporum perturbatione hunc verſum cygnæâ voce concinere auditus eſt: Prægrandis mons (doctrinam ſuam intelligebat) quo decidiſti! trabalis machina euerſa eſt: ſapientes, & ſancti exaruere. Mox inde languere incipiens, ſeptimo die ante mortem, ad diſcipulos ſuos conuerſus: ſuperiori nocte, inquit, per ſomnium viſa mihi ſunt in aulâ iuſta fieri. Reges quæ doceo, non obſeruant. Ecquis horum per Imperium noſtrum inſtituti mei ſectator & cultor eſt? hoc vnum ſupereſt vt moriar. Hæc effatus lethargo corripitur, & cùm totos ſeptem dies dormientis inſtar perſtitiſſet, tandem viuere deſiit. Sepultus eſt in Lù patrio Regno (domum quippe ſe cum diſcipulis ſuis contulerat) prope ciuitatem Kio-feu, ad ripam fluminis, Sic, in ipſa Academiâ ſuâ, in qua docere conſueuerat, quæ hodie quidem muris, veluti ciuitas, cincta cernitur; luxerunt inibi Magiſtrum ſuum diſcipuli habitu lugubri, multaque cum inediâ, & lachrymis non ſecus ac filij parentem; idque per annum totum; nec defuerunt qui ad annos omnino tres, perſtiterunt, çu-cum vero ſex ipſos annos, in eodem loco, luctuque perſtitit. Fuit admodum procero corpore Philoſophus, & ſi fas eſt Sinis credere, giganteo; ſed cui tamen lati humeri, pectuſque amplum decorem conciliabant, ac majeſtatem: in ipſo vertice capitis grandiuſculus ei tuber erat, quare à Patre ſuo Kieu, id eſt, colliculus, cuius ſpeciem aliquam præbebat tuber, nominatus eſt, quo ipſo nomine vir modeſtus identidem quoque vtebatur. Facies ei lata, ſubfuſcus oris color, oculi nigri, ac prægrandes, capillus niger, barba promiſſa, naſus ſimus, vox grauis, ac tonitrui inſtar, vt Sinæ tradunt.

Porrò quantum honoris per annos bis mille eoque amplius detulerit Magiſtro ſuo, eiuſque lucubrationibus, & virtuti grata Sinarum poſteritas, pro me loquantur quotquot Imperio toto ad dignitates, & munia publica præſidio literatum ſunt euecti: qui omnes vtique fatentur à Confucij in primus ſcholâ, & libris è quibus ad gradum examinantur, opes, honores & illuſtre ſibi nomen obueniſſe. Loquantur item ſingulis in oppidis, vrbibuſque erectæ viro, ac dicatæ aulæ ante quarum fores quotieſcumque tranſeunt qui è literatorum ordine publicos gerunt magiſtratus, protinus è ſublimi auguſtaque ſella, in qua more gentis geſtantur, venerabundi deſcendunt, & paſſus aliquot pedites viam ſuam proſequuntur. Loquantur denique tituli ſane honorifici, qui in iis aulis, quas modo dicebamus, cernuntur trabalibus, auratiſque literis exarati, *Magno Magiſtro, Illuſtri literarum Regi, ſancto, ſeu eximia quadam ſapientiâ ornato*, aliiſque ſimilibus, quibus hunc gentis ſuæ Doctorem complures Imperatorum familiæ Han-ſui, Tam-ſum, Yuen fuit hæc Tartarorum occidentalium; & quæ hodiernam Tartarorum orientalium çim proximè anteceſſit Mim dicta, tantum non ſupra laudes humanas euexerunt. Quoniam tamen voce Xin, quæ ſpiritum ſonat, quamque poſterior ætas multis ſuorum ſuperſtitiosè tribuit, ſemper hic abſtinuerunt Sinæ; hodieque abſtinent (quatenus ſaltem vox hæc numen aliquod, vel idolum ſignificat, titulus quippe Xin-gnei, vel huic ſimilis, funebribus tabellis inſcribi ſolitus, & defunctis omnibus communis, ſuperſtitione caret) ſatis vtique declarat, non alio ritu quam priſco maiorum ſuorum, qui ab idololatria fuerunt alieni, coli nunc quoque Magiſtrum ſuum, maximè cum præter hoſce titulos & ipſum nomen tabulæ inſcriptum, nulla plerumque ſtatua cernatur inibi, imago nulla: vna tamen extat imago Philoſophi, viuæ ac ſpiranti non modo ſimilis, ſed re ipsâ ſpirans, ac viua; Nepos ille videlicet cuius ante iam meminimus; quem adeo propter aui quamuis interuallo bis mille annorum, & pluſquam ſexaginta generationibus iam remoti memoriam, ſummi pariter infimique colunt, ſic prorſus, vt eum Xem-chi Monarchiæ Sino-Tartaricæ fundator, cum aulam de more adiiſſet, perhonorificè exceperit, & familiariter quoque cum eodem agere obſeruatus fuerit. Gaudet ipſe perpetua, & hæreditaria Mandarinorum dignitate; raro item priuilegio, neque vllis præterquam Regij ſanguinis Principibus conceſſo, vt Imperatori nullum vectigal pendat: ad hæc quotquot ſingulis triennijs ad Doctoris gradum euehuntur, pignus aliquod grati animi, & quaſi Mineruai quod auo non poſſunt, nepoti perſoluere conſueuerunt. Quod autem merito laudemus, ac ſuſpiciamus etiam nos Europæi; cum China fortunæ varietatem ſanè magnam ſit experta, cumque tot bellorum caſus, & calamitates ſubierit, tot ortus viderit, in

teritusque familiarum, penes quas erat rerum summa; nunquam tamen honores quos memoraui, grataque posteritatis erga Confucium monumenta sunt interrupta; si tamen paucos annos exceperimus, quibus tertio post sæculo quam Philosophus obiit, çin-Xi-hoam secundus è familia çin Imperator, non in libros tantum, sed etiam literatos barbarè, crudeliterque sæuiit. Cæterum cum huius morte literæ mox reuixerunt, & iis honorum incrementis, quæ sub Tartaris quoque spectamus hodie, Confucij nomen & fama creuit.

Intelliget ex his omnibus prudens Lector, quam non inutilis futura sit Euangelico præconi viri huius authoritas, siquidem ea apud hanc gentem quæ Magistri sui, & literarum suarum vsque adeò studiosa est, vti quandoque possit (& vero potest) ad Christianam veritatem confirmandam; quemadmodum videmus, Apostolum Paulum poetæ Græci authoritate olim apud Athenienses fuisse vsum.

Vnum tamen hic solicitè cauendum nobis, posito semper ante oculos eorum patrum exemplo, qui Missionem hanc cum singulari virtute prudentiaque fundatam nobis reliquere, vt apud Sinas admodum moderatè commendemus ac laudemus Confucium, ne testimonio nostro atque authoritate, æstimatio hominis, doctrinæque eius, quæ iusto propè maior est, immodicè prorsus augescat; maximè apud gentem, natura sane superbam, & aliena fere præ suis contemnentem. Multo magis tamen cauendum nobis erit, ne verbo scriptove damnemus, aut lædamus eum, quem tota gens tantoperè suspicit, ac veneratur, ne huic odiosi reddamur, non nos ipsi tantùm, sed ipsemet, quem prædicamus, Christus; & dum fortè contemnimus aut condemnamus eum, qui tam consentanea rationi docuit, quique vitam ac mores cum doctrina sua conformare semper studuit, videamur nos Europæi, Sinis saltem, non tam cum Magistro ipsorum, quam cum ratione ipsa pugnare velle, & huius lumen, non autem Confucij nomen extinguere.

A V I S.

I'Ay choisi la Ville de Goa pour mettre au iour ce traité, elle est la mere des autres Missions, & c'est de là que découle dans le reste de l'Orient, tout ce qui se fait de grand tous les iours pour l'auancement de la Foy sous les auspices de S. François Xauier l'Apostre de l'Orient, ie l'ay fait aussi pour me conformer au sentiment de mes confreres, que ie laissay dans la Prouince de Canton qu'on leur auoit marquée pour le lieu de leur exil. Ils sçauent tous que la reputation seule d'entendre cet ouurage de Confucius peut attirer beaucoup de veneration aux Missionnaires qui sont employez dans les vignes du Seigneur, qu'on cultiue dans la Chine, dans la Cochinchine, & dans le Tonquin. Les Iaponois & toutes ces autres nations voisines de la Chine, ont toûjours deferé aux Chinois la prerogatiue de la science, rien ne concilie dauantage d'authorité aux Missionnaires que l'intelligence de ces liures Chinois qui sont pleins de maximes que ces peuples admirent, rien ne fait mieux receuoir les choses de la foy que de les voir meslées auec ces maximes & auec les ordonnances de ce païs; Tellement que les Missionnaires se peuuent ouurir par là vne grande & libre entrée à prescher à vne nation sçauante la connoissance du vray Dieu. Les premiers de nos Missionnaires ont commencé par l'étude des liures de Confucius, & c'est sur le iugement qu'ils ont fait de l'vtilité qui s'en pouuoit tirer, que ie me suis engagé à acheuer à Goa ce petit ouurage.

Le titre du liure est Coum yocum, c'est à dire la constance dans vne mediocrité bien-heureuse, Cusu petit-fils de Confucius mit ce liure en lumiere, & y adjoûta de luy mesme quelque chose, mais il y en manque beaucoup d'autres, & il a plus l'apparence de fragment, que d'vn livre acheué, par cette raison, & par celle de la sublimité de la doctrine qui s'y traite, il semble quelquefois surpasser les bornes de la nature mesme.

Quoy que ce liure soit le second entre ceux de Confucius, ils ne l'expliquent que le dernier dans les escoles; cependant il est tres-necessaire comme i'ay dit cy-deuant, aux Missionnaires; car il leur peut seruir d'vn excellent Maistre pour la conduite de leurs mœurs, & à ceux dont la lumiere est offusquée par l'obscurite du vices il leur donne vne certaine lumiere de la verité qu'il est fort à propos de faire marcher deuant l'Euangile, & qui ouure bien le chemin à la faire receuoir.

Il ne se peut que la briefuete & l'obscurité de cette piece ne face quelque peine au Lecteur, pour l'adoucir en quelque façon, i'y ay ioint la vie de Confucius, tirée des plus authentiques monumens des Chinois, non pas auec dessein de le comparer à Seneque ou à Plutarque, mais afin que nos sçauans de l'Europe donnent à vn si grand homme la place qu'il merite, mesme pour son antiquité. Ie prie neantmoins le Lecteur de n'entrer point à mettre ce Philosophie en concurrence auec les autres, qu'il n'ait plus de lumieres des écrits de ce Philosophe qu'il n'en peut tirer de ce petit traité.

Les paroles qui sont enfermées entre les parentheses, ont esté adjoustées par le Traducteur, qui par tout ailleurs a pris a tache dans cette version de rendre parole pour parole.

LA VIE DE CONFVCIVS.

CVm-fu-çù que les Chinois suiuent comme le Pere de leur Philosophie, se nommoit Kiù; il nacquit dans le Royaume de Lù, qui a esté reduit en la Prouince nommée maintenant Xantum, dans vn village nommé Leu-yè, dans le ressort de la Ville Kiofeu, qui depend de la Ville Yenchen; il nacquit l'an 21. de l'Empereur Lim-vam, le 23. Empereur de la maison Imperiale nommée Cheu, l'année qu'ils appellent Kem-sio, le 13. jour de l'onziéme lune appellée Kemsu, à deux heures de nuit; ce qui reuient à l'année 551. deuant la naissance de nostre Seigneur. Sa mere se nommoit Kim de l'ancienne famille Yen, son pere Xoleam-hè, personnage illustre, non seulement par vne charge principale qu'il auoit dans le Royaume de Sùm, mais aussi par la noblesse de sa race, qui venoit selon les Chroniques Chinoises, & cette table genealogique qu'ils mettent au deuant de leurs Annales, du 27. & penultiéme Empereur nommé Ti-yè. Son pere auoit 70. ans quand Confucius vint au monde, il le perdit deux ans apres. Pour sa mere, il auoit déja 21. quand elle mourut; son pere est enterré dans vne montagne du Royaume de Lù, nommée Tum-sam. Dés l'âge 6. ans on remarqua en luy vne sagesse qui auoit deuancé les années; car il paroissoit plûtost vn homme fait qu'vn enfant de cét âge; on ne le voyoit point dans les jeux des enfans de sa sorte; il ne mangeoit de rien qu'il ne l'eût auparauant offert au Ciel, selon la coûtume ancienne de ce temps-là. Dés l'âge de 15. ans il s'appliqua tout entier à la lecture des anciens liures, & en tira tous les enseignemens qui pouuoient estre de quelque vtilité. Il se conformoit premierement luy-mesme à leurs enseignemens & les proposoit apres aux autres pour estre imitez, il fut apres chercher les plus fameux personnages de son siecle, pour apprendre d'eux les rits & les coûtumes de son païs. La 19. année ou comme quelques-vns disent la 20. de son âge il se maria, & l'année suiuante il eut de sa femme vn fils qui vécut jusques à l'âge de 50. ans, car son pere auoit déja 69. ans quand il le perdit. Sa mere estoit morte trois ans auparauant, mais sa race ne se perdit point par la mort de ce fils; & Cu-su petit-fils de Confucius la continua; ce fut lui qui commenta les liures de son pere & qui remplit les plus grandes charges de ce temps-là. Cette race s'est toûjours continuée depuis, & a toûjours esté dans vne grande opulence, tellement qu'il n'y a peut-estre point de famille dans le reste du monde, qui se puisse vanter d'vne plus ancienne Noblesse, c'est le jugement qu'en faisoit le Pere Adam Schall, lors que celuy qui est maintenant chef de cette famille vint expres à Pekin pour le voir. Confucius eut de grandes charges, il acquit dans toutes vne grande reputation, aussi ne les prenoit-il que pour se rendre plus vtile au public, & quand vn si bon dessein ne luy reüssissoit pas, il se defaisoit de la charge dont il ne pouuoit pas tirer cét auantage; jusques là que la 55. année de son âge, comme il estoit employé dans le gouuernement du Royaume de Lu, qu'il y estoit Mandarin comme disent les Portugais; l'obseruance des loix fut si exacte durant les trois ans de sa charge, & on remarqua vn si heureux changement dans les affaires & dans les mœurs de ces peuples, que leurs voisins en conceurent de l'enuie & tout ensemble de la crainte; car les forces d'vn Estat croissent à veuë d'œil quand il est gouuerné par de bonnes loix. Le Roy de Xi emporté par l'vne & l'autre

Son surnõ Komni.

Dans le territoire de Champin.

La 20. année du Roy Siã-loum, qui estoit maitre en ce temps-là du Royaume de Lu.

Tres ..-formé des affaires de la Chine.

Auec des presens, car tellé est la maniere du pays.

de ces passions, du conseil des grands de son Estat, enuoya vn present au Roy de Lù de fort belles filles qui chantoient diuinement & qui auoient toutes les autres qualitez qui peuuent donner de l'amour; le Roy qui ne voyoit point en ce present le dessein que ses ennemis y auoient caché, fut des premiers épris de l'amour de ces belles personnes, les principaux de son Estat se rendirent de mesme à son exemple, tellement que durant l'espace de trois mois qui se passerent dans ces nouuelles amours, les affaires publiques cesserent entierement, & il n'y eut plus de moyen d'approcher du Roy. Confucius ne pût souffrir cét abandonnement, il se defit de sa charge, quitta la Cour, & se retira par vn exil volontaire dans le Royaume de Sigeysù. Dans cette Cour ils n'eurent pas l'esprit de se seruir d'vn bien qu'y avoit attiré leurenuie, lors que leurs voisins en joüissoient: Ce grand homme n'y fut pas receu comme il meritoit, & fut obligé d'aller au Royaume de Chim où son merite ne fut pas plus connu, il y souffrit mesme vne extreme necessité. Et passant quelque temps apres dans le Royaume de Sùm, vn méchant homme mais tres-puissant, tascha plusieurs fois de le faire mourir. Confucius toûjours semblable à luy-mesme, supportoit ces aduersitez auec vn courage inuincible, toûjours prest de sacrifier sa vie pour vne cause si juste; sa conscience l'asseuroit & le rendoit inébranlable au milieu de tous ces maux, il voyoit que le ciel ne luy pouuoit pas refuser son secours, ny souffrir qu'on fist du mal à vn homme qui faisoit tant de bien; il ne diminua rien de cette ardante & infatigable étude, auec laquelle il s'appliquoit à répandre par tout l'Empire vne meilleure doctrine; cette ardeur mesme auoit de la peine à se contenir dans les bornes de l'Empire de la Chine, & la pensée luy vint plusieurs fois de passer chez les nations les plus éloignées; il s'est veu 3000. disciples, & entre ceux-là 500. qui ont esté employez dans les charges, mais il y en a eu 72. qui surpassoient tous les autres en vertu & en science, dont les Chinois ont conserué les noms & la patrie. Il auoit diuisé sa doctrine en quatre parties, & ses disciples en vn pareil nombre de classes.

Le premier ordre estoit de ceux qui trauailloient à cultiuer les facultez de l'esprit; Yuenchuius tenoit la premiere place de cette classe, il mourut l'an 31. de son âge, & son maistre pleuroit continuellement la perte qu'il auoit faite en sa personne.

L'art du raisonnement & de l'eloquence tenoit le second rang; les principaux dans cette profession estoient Zai-nego, & Zu-coum.

La troisiéme classe comprenoit le gouuernement de l'Estat, & le deuoir de chaque charge; Yengen-yu & Ki-lu estoient les premiers de ses disciples.

L'étude de la quatriéme classe estoit celle de la Morale, & d'écrire noblement ce qui regarde les mœurs, Zu-yu & Zu-ya estoient les chefs de cette classe. Tous ces gens que nous venons de dire estoient comme la fleur de l'école de Confucius dont toute la doctrine & toute l'étude alloit engeneral à deliurer la nature raisonnable des tenebres de l'ignorance & des vices, & à luy rendre cette premiere lumiere & integrité auec laquelle le Ciel l'a crée.

Il arriuoit de là que cét Estat joüissoit d'vne profonde paix; mais afin qu'ils pussent plus asseurément arriuer au but qu'il leur auoit proposé, il leur recommandoit toûjours qu'il falloit obeïr au Ciel, le craindre & luy rendre vn culte, aymer son prochain comme soy-mesme, vaincre ses desirs & les soûmettre à la raison, ne rien faire, ne rien dire, & mesme ne rien penser qui s'éloignast de ces regles. Son exemple precedoit toûjours les enseignemens qu'il donnoit dans ses écrits; & rien n'en fait mieux voir l'effet que ce grand nombre d'hommes illustres qui sont sortis de son Academie & qui ont conserué à la posterité jusques aux moindres particularitez de sa vie. Auec cela la faueur constante d'vn si grand nombre de Princes, & l'honneur que tant de siecles luy ont rendu, sont des preuues inuincibles que la vertu de ce Philosophe estoit solide, & bien éloignée de la vanité & de l'hypocrisie: nous en auons mesme veu entre les plus sçauans de nos Chinois, de fort persuadez que s'il eût vécu jusques à ces derniers siecles, & qu'il eût connu la pureté de nostre Religion,

il eût esté asseurément le premier des Chinois à l'embrasser. C'estoit vn homme d'vne grauité admirable, d'vne moderation exemplaire, de bonne foy, d'vne equité, & d'vne douceur singuliere, seuere seulement enuers ses propres deffauts, toûjours dans l'apprehension qu'il ne luy échapast quelque action indigne de luy, faisant peu de conte des richesses & des honneurs, mais plein d'vne sainte passion d'estre vtile par l'exemple de sa vie & par les lumieres de sa doctrine. Pour nous autres gens de l'Europe, nous deuons admirer principalement son humilité, & sa modestie, puis que ces parties se sont trouuées rarement chez ces anciens Philosophes que nous admirons tous les jours. Confucius estoit si humble & si modeste qu'il reconnoissoit souuent entre ses deffauts, ce que les autres ne remarquoient point; tantost s'accusant de n'auoir pas assez d'ardeur pour acquerir de nouuelles lumieres, tantost de n'estre pas assez sur ses gardes à se defendre du vice, ou de n'estre pas assez attaché à l'étude & à l'exercice de la vertu. Mais rien ne remarque mieux la modestie de ce sçauant homme que la profession qu'il faisoit que sa doctrine n'estoit pas de luy, qu'il l'auoit tirée de ses predecesseurs, & principalement des Roys Yao & Xun, qui l'auoient precedé de plus de 1500. ans.

Il ne pouuoit souffrir que l'on dist qu'il estoit né sage, & disoit à toutes rencontres qu'il n'auoit iamais pû arriuer à vne parfaite vertu.

Quelques Chinois raportent qu'il auoit accoûtumé de dire qu'il y auoit dans l'Occidant vn saint homme nommé Sifam-ren Xim-gim, dont ils ne disent rien dauantage. Il est certain que 66. ans apres la naissance de nostre Seigneur, l'Empereur Mim-ti le 17. de la famille de Han, touché par les paroles de Confucius & encore dauantage par la reputation de ce saint personnage de l'Occident, enuoya des Ambassadeurs en ces quartiers-là pour en raporter la veritable Loy. Ces Ambassadeurs estant arriuez à vne isle qui n'est pas éloignée de la mer rouge, n'oserent pas s'engager plus auant, & ayant trouué dans cette isle vne Idole qui representoit vn homme monstreux nommé Fé, qui auoit vécu dans les Indes 500. ans auant Confucius; ils rapporterent cette Idole à la Chine auec son execrable doctrine. Heureux si au lieu de cette peste ils y eussent apporté la doctrine de salut & la Religion Chrestienne, que saint Thomas Apostre preschoit en ce temps-là dans les Indes.

Peut-estre que l'orgueil de cette nation qui estoit alors tres-heureuse, la rendit indigne d'vn si grand bon-heur. Quant cette Idole fut arriuée, les Chinois s'attacherent vniquement à son culte, suiuans en cela l'exemple de quelques-vns de leurs Roys; ils se separerent aussi de la doctrine de leur grand Maistre, & des bonnes maximes de leurs ancestres; & estans finalement tombez dans le mépris de la Religion ils se jetterent dans l'Atheisme, les plus éclairez, & les sçauans mesme furent les premiers à y entraisner les autres, ensuiuant pour guide les maximes de ce Fé Docteur de leur idolâtrie. Cét Imposteur soûtient que les choses n'ont point de commencement, & n'auront point de fin; cette doctrine entr'eux estoit tenuë secrette, ils l'appellent interieure par cette raison. L'autre partie de leur Religion, qu'ils appellent exterieure, n'est qu'vne apparence de Religion accommodée au peu de sens & à la superstition du peuple. Pour Confucius il est certain qu'il ne tomba point dans cét égarement; & ceux mesmes qui par vn vice du siecle adorerent alors les Idoles, n'ont jamais dit que Confucius eût pris leur party ny leur eût rendu aucun culte.

Pour ce qui est de l'Atheisme, les anciens Chinois l'ont tenu tout à fait éloigné de ce crime; ce que nous ferons voir clairement dans nostre explication du liure Cum-Yum. Confucius auoit 73. ans lors qu'il mourut, ce fut à la 4. lune que les Chinois appellent Ki-cheu, l'année Cui-gin-sio, nommée de la sorte à cause du 60. siecle de l'Ere Chinoise, & du nombre d'or de cette nation. Cette année estoit la 49. de l'Empire de Kim-vam le 25. Empereur de la famille Cheu. En ce temps-là le Vice-Roy Negai-kou gouuernoit il y auoit déja 16. ans, le Royaume de Lù, que nous auons dit estre la patrie de ce Philosophe; peu de temps auparauant qu'il tomba malade, il chanta ce vers en déplorant les troubles de son siecle, *Montagne immense où*

es-tu tombée? Il entendoit par là sa doctrine, *la grande machine est renuersée, les hommes sages & les vertueux ont manqué.* Il tomba apres cela dans vne langueur, & le 7. jour deuant sa mort s'estant tourné vers ses disciples, il leur dit; la nuit passée j'ay veu en songe qu'on me faisoit mes funerailles, les Roys n'obseruent pas ce que j'enseigne, & qui est-ce dans tout cet Empire qui ne profite de mes enseignemens? il ne me reste plus qu'à mourir. En disant cela il tomba dans vn assoupissement ou létargie qui dura sept iours entiers, au bout desquels il expira. Il fut enseuely dans le Royaume de Lù; car il s'estoit retiré dans sa maison auec ses disciples, elle estoit proche de la Ville de Kio-fu, sur le bord de la riuiere Su; il est enterré dans l'Academie mesme où il faisoit ordinairement ses leçons, elle est fermée de murailles comme vne Ville, ses disciples en prirent le deüil, & le pleurerent vn an durant comme des enfans auroient pleuré leur pere, faisant durant ce temps-là de grands jeûnes, il y en eut quelques-vns qui le pleurerent trois ans, son disciple Su-cum le pleura six ans durant, demeurant toûjours au lieu de sa sepulture.

Ce Philosophe estoit d'vne taille auantageuse, quelques Chinois la font gigantesque, ses épaules & sa poitrine larges, la rendoient plus majestueuse, il auoit vne bosse sur le haut de la teste, & son pere l'appelloit souuent par cette raison Ki-eu, c'est à dire l'Eminence, il se nommoit luy-mesme quelquesfois de la sorte par modestie.

Il auoit le visage large, le teint bazanné, les yeux noirs & grands, les cheueux noirs, la barbe longue, le nez camus, la voye graue, & qui ressembloit à vn tonnerre lors qu'il parloit, comme le disent les Chinois.

Ce n'est point sur mon témoignage seulement qu'on doit estimer les honneurs que la Chine rend depuis plus de 2000. ans à son Maistre, toute la posterité s'est toûjours employée dans ce païs-là à luy témoigner de la reconnoissance. Personne n'est éleué dans les charges que par sa doctrine, & ne s'auance qu'à proportion du progrez qu'il a fait dans les liures de ce grand homme; ainsi, tout ce qu'ils ont de richesses & d'honneurs, ils le reconnoissent comme venant de son étude. Dans toutes les Villes il y a des Palais qui luy sont consacrez, & lors que quelqu'vn de ces Officiers de robbe passe deuant, il se fait toûjours descendre de cette chaire de parade dans laquelle on le porte, & fait à pied quelques pas pour rendre cét honneur à sa memoire.

Sur le frontispice des Palais qui luy sont consacrez, on void ses éloges en grandes lettres d'or, auec de semblables Titres: *Au grand Maistre, à l'Illustre, au sage Roy des lettres.* Les races entieres des Empereurs de la Chine se sont efforcées à qui luy rendroit le plus d'honneur, celle de Han, de Soui, de Tam, de Soum, celle d'Yuen qui est la race des Tartares occidentaux, & celle de Mimqui preceda la race des Tartares orientaux, qui commandent maintenant & qu'ils appellent Cim. Dans tous ses éloges on ne trouue jamais le mot de Yun que les Chinois modernes donnent souuent à ceux qu'ils honorent auec superstition, les Chinois se sont toûjours abstenus de l'employer lors qu'ils parlent de Confucius, ce qui marque assez que l'honneur qu'ils luy rendent n'a rien qui ne soit selon la coustume de leurs Ancestres, qui ont esté toûjours fort éloignez de toute idolatrie. On void le plus souuent ses statuës sans qu'aucun éloge y soit.

De ce Philosophe il reste vne statuë viuante, j'entends vne personne de sa race, laquelle quoy qu'éloignée de 60. generations du temps de Confucius, ne laisse pas de tenir vn grand rang dans l'Estat; tellement que Xanchi, ce Tartare qui a conquis la Chine, le receut auec beaucoup d'honneur lors qu'il vint à sa Cour, & entretint auec beaucoup de familiarité ce petit néueu de Confucius: ceux de cette famille sont Mandarins nez, & ont vn priuilege qui ne leur est commun qu'auec les Princes du sang, de ne payer aucun tribut à l'Empereur. Auec cela, ceux qui de trois ans, en trois ans, sont éleuez au degré du Doctorat, luy font quelque present, comme par reconnoissance de l'obligation qu'ils ont à Confucius chef de sa maison.

Ceux de l'Europe s'étonneront peut-estre si je leur dis que dans toutes les guerres & reuolutions qui ont souuent changé l'Estat de la Chine, & fait passer l'Empire d'vne maison à l'autre, jamais le païs n'a interrompu les honneurs qu'il reconnoist deuoir à Confucius, si nous en exceptons ce petit nombre d'années, pendant lesquelles le second Empereur de la famille de Zim se déchaisna barbarement contre ce qu'il y auoit de liures, & de gens doctes, mais les lettres furent dans leur premier estat apres sa mort, & la reputation de Confucius a esté mesme augmentée sous l'Empire des Tartares. L'on pourra juger par là combien il importe à vn Missionnaire de se seruir de l'authorité & de la doctrine de ce Philosophe, comme S. Paul se sçeut seruir si à propos de celle du Poëte Grec aupres des Atheniens ; mais en s'en seruant il faut toûjours auoir deuant les yeux l'exemple de nos premiers Peres Iesuites, qui nous ont laissé cette Mission établie par leur vertu & par leur prudence ; leur exemple nous apprend que nous deuons estre fort retenus lors que nous loüons Confucius aupres des Chinois, de peur que son authorité & l'estime qu'ils en font qui n'est déja que trop grande, ne s'augmente trop par nostre témoignage ; car cette nation presume beaucoup, & n'estime rien que ce qui est né chez elle. L'extremité contraire est encore bien plus à craindre ; car si nous attaquons par nos écrits cét homme que toute la nation reuere, non seulement ils ne nous pourront souffrir, mais leur haine s'étendra iusques à la doctrine de nostre Religion & iusques à Iesus-Christ mesme, & en condamnant de la sorte sans discretion les écrits de ce Philosophe qui s'accordent fort bien auec la raison, & qui a toûiours tasché de conformer sa vie & ses mœurs auec sa doctrine, les Chinois considereront ceux de l'Europe comme des gens qui ont plûtost pris à tasche de combattre la raison mesme que la doctrine de leur Maistre, & qui vont dauantage à en étouffer la lumiere, qu'à obscurcir le nom de Confucius.

Ce n'est pas assez d'auoir traduit du Chinois ces fragmens ou pensées de Confucius, il les falloit encore commenter pour les faire entendre, en attendant que le Pere Intorcetta ait donné les commentaires qu'il nous promet, i'ay mis icy quelques-vnes de ses pensées qui se peuuēt entendre sans autre secours.

Version de quelques endroits du second liure Confucius.

La nature raisonnable est ce que les hommes tiennent du Ciel, ce qui luy est conforme s'appelle la regle, rétablir cette regle entre les hommes c'est les instruire.

Confucius dit, vn homme parfait garde la voye du milieu, les méchans au contraire s'en éloignent.

Confucius adjoûte que cette moderation est vn grand point, qu'elle est sublime, & qu'il y a déja long-temps que peu de gens y arriuent.

Je sçay, ce dit-il, pourquoy on garde si peu cette route, ceux qui ont de la prudence, la passent, & les ignorans n'y peuuent pas arriuer.

Confucius dit, il y a assez d'hommes qui presument auoir de la prudence, mais au moindre choc qui leur arriue, ils tombent en milles pieges dont ils ne se sçauroient depestrer ; ils disent la plûpart, i'ay de la prudence, i'ay de la moderation, mais ils n'ont pas la constance de la suiure vn mois de temps.

Confucius dit, il est aisé de gouuerner en la paix les Royaumes de la terre, de refuser les richesses & les honneurs, de mépriser les dangers d'vn combat ; mais il n'est pas si aisé de garder la moderation dont nous venons de parler.

L'honneste homme se gouuerne selon l'estat où il se trouue & ne souhaite rien qui n'y conuienne, s'il est riche & dans l'honneur, il se comporte en homme riche, & consideré : s'il est pauure & dans l'obscurité, il vit en pauure & en inconnu : s'il se trouue dans l'affliction & dans la misere, il se conforme à cet estat : enfin il n'est point d'estat où il ne se trouue content.

S'il est dans vne grande éleuation, il ne traite point rudement ceux qui sont au dessous de luy ; s'il se void dans vn grand abaissement, il ne flatte point lâchement ceux qui sont sur sa teste, il s'applique tout entier à se perfectionner, & ne va point chercher dans les autres la cause de ses malheurs, il n'en paroist iamais indigné, & ne se plaint ny du Ciel ny des hommes.

Il va toûiours le mesme chemin sans hausser ny baisser, & attend sur tout les ordres du Ciel : le méchant au contraire tente tout & se hazarde par tout pour arriuer à ses fins.

Cette terre où nous marchons, si on la compare auec tout l'Vniuers, à peine aura-t-elle la proportion d'vne poignée de boüe, cependant si nous en iugeons selon ce qui nous paroist d'abord de sa grandeur & de son immensité, nous trouuerons qu'elle soûtient la plus grande de toutes les montagnes sans en estre sur-chargée, qu'elle reçoit dans son sein des fleuues & des mers sans en

estre inondée, & qu'enfin elle est le soûtien de toutes les choses qui tombent de plus prés sur nos sens. Si nous considerons apres cette grande montagne, ce n'est qu'vn morceau de roche, si on la compare auec la terre; mais si on la considere absolument & sans autre rapport, l'on est étonné de son étenduë & de sa hauteur, d'y voir croistre des plantes & des arbres, & on ne se lasse point d'admirer les métaux & les pierres precieuses qui se tirent de ses entrailles.

O que la vertu d'vn honneste homme est grande! sa vertu & sa iustice s'étend à tout, il en vient toutes sortes de biens, mesme elle qui les conserue, elle est éleuée iusques au Ciel, que son vsage s'étend loin; elle contient les trois cens chapitres des reglemens de la societé ciuile, & ces autres 3000. articles des deuoirs que les hommes se doiuent les vns aux autres.

Il faut attendre qu'vn homme qui ait cette vertu souueraine paroisse au monde, ce sera alors que les hommes garderont soigneusement entre eux tous ces deuoirs, que leur vie sera parfaite; & ce que l'on a accoustumé de dire sera trouué fort veritable, que les loix ne seront iamais parfaitement obseruées, si ce n'est sous l'Empire d'vn Prince.

Ceux qui connoissent la beauté de la vertu, qui ont de l'amour pour elle, s'attachent fortement à cultiuer, & tachent de conseruer dans son entier cette nature raisonnable qu'ils ont receuë du Ciel; ils reglent par là toutes leurs actions, ils en tirent des preceptes pour leur conduite, ils en remplissent la vaste étenduë de leur esprit, & ils penetrent iusqu'à la connoissance des choses les plus subtiles; ainsi le Sage acheue de perfectionner les lumieres de son esprit, & gardant en tout la regle du milieu, il se sert de ce que les siecles passez ont trouué de bon, & il s'étudie à trouuer quelque chose de mieux, & les veritez qu'il trouue font qu'il profite mieux de la connoissance que l'antiquité luy a laissée; si vn homme de la sorte se trouue dans les premieres places de l'Estat il n'en sera pas plus enflé, s'il est dans les dernieres, il n'en sera pas moins sousmis: si la vertu & les loix sont en vigueur dans son païs, c'est assez qu'il parle pour faire que l'on l'éleue & l'employe mesme malgré luy; si la vertu & les loix n'ont point de lieu dans son païs, il ne fait point de bruit, & son silence suffit pour faire qu'il mene vne vie exempte de toutes sortes de troubles, & qu'il puisse vacquer entierement à luy-mesme. Il y a des gens qui suiuent les ordonnances de la famille Imperiale Yn, pour moy i'ay étudié celles de la famille Imperiale Cheu, qui sont maintenant en vsage, c'est pourquoy ie me regleray sur ces dernieres plûtost que sur les autres.

Deuant ces Roys, il y en a eu d'autres qui ont fait de bonnes ordonnances que le peuple ne suit point à cause qu'elles ont manqué de témoins. Vn honneste homme qui passe sa vie en particulier & hors des charges, quoy qu'il garde tous les deuoirs que la raison luy prescrit, à cause qu'il est sans dignité & sans charge, le peuple n'a point de creance en luy, & ne songe point à suiure son exemple.

C'est par cette mesme raison que le plus grand secret de bien gouuerner pour vn Prince, dépend de sa propre personne, & de l'exemple qu'il donne à tous ses sujets par sa vertu. Il regle sa conduite sur celle de ces trois anciens Roys, & en le faisant il ne peut pas se tromper. Ses actions s'accordent auec les loix du Ciel & de la terre, & n'a point à craindre que dans le temps mesme que ce Saint que l'on attend sera venu, sa vertu ne soit respectée comme elle l'a esté de son regne.

Ainsi lors qu'vn Prince de ce merite entreprend quelque chose, son entreprise est fondée sur les mesmes raisons qui établissent les Estats, tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit deuient non seulement la regle de son siecle, mais de toute la posterité. Les hommes qui viennent apres luy ne souhaitent rien tant que d'auoir vn Souuerain qui luy ressemble, & ceux qui viuent sous ses loix ne se lassent point de son gouuernement.

Il n'y a point de Roy de ce merite (dit Sussu) dont la reputation ne se soit répanduë aussi-tost par tout le monde.

Celuy là dans le monde aura atteint vne derniere perfection, qui pourra entendre clairement, penetrer & comprendre tout. La grandeur de son esprit, sa liberalité, sa clemence, son honnesteté, font qu'il est capable d'embrasser tout; son actiuité, sa fermeté, sa constance, la grandeur de son courage, font qu'il tient tout sous ses loix; sa iustice, son equité, sa grauité & sa vertu luy attirent la veneration de tout le monde: les differentes lumieres de son esprit, & leurs mélanges diuers fait qu'il garde en tout le iuste poix & vne mesure exacte, il penetre ce qu'il y a de plus caché, il demesle les choses les plus embarassées, & ses iugemens sont si iustes qu'on n'y sçauroit trouuer à redire.

Sa vertu est d'vne si grande étenduë, qu'elle deuient la source inépuisable de tous les biens de son siecle.

Il est étendu & vaste comme le Ciel, profond comme la mer, s'il sort en public il n'y a personne qui ne l'adore, s'il promet quelque chose personne ne doute de sa parole, & il ne fait point d'actions qui n'ait l'approbation & l'applaudissement de tout le monde.

Le disciple a dit, prend garde à tes actions lors que tu es dans ta maison & en ton particulier, qu'il ne t'en échape aucune dont tu puisse rougir, ainsi dit il, vn homme sage ne commence aucune action qu'il ne l'ait examinée auparauant, il ne dit pas vne parole de la verité de laquelle il ne soit asseuré, & il est toujours en garde de luy-mesme.

La vertu d'vn Souuerain ne manque iamais d'éclater, & ne demeure point solitaire, la plus-part des Grands de sa Cour taschent aussi-tost de l'imiter, & sous vn Roy qui est solidement vertueux il est impossible que l'Empire ne soit dans vn profond repos.

RELATIONS
DE L'EMPIRE
DES ABYSSINS,
DES SOVRCES DV NIL,
DE LA LICORNE, &c.

Par le R. P. IERONYMO LOBO.

A PARIS,
Chez ANDRE' CRAMOISY, ruë de la vieille Bouclerie proche le Pont S. Michel, au Sacrifice d'Abraham.

MDCLXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AVERTISSEMENT.

I'ay beaucoup de remarques ſur ce Diſcours, que je fais eſtat d'y joindre avec le recit que le Pere Ieronymo Lobo fit ſur le meſme ſujet à un de mes amis en Portugal. La Relation auſſi du Pere Tellez éclaircira beaucoup ces matieres.

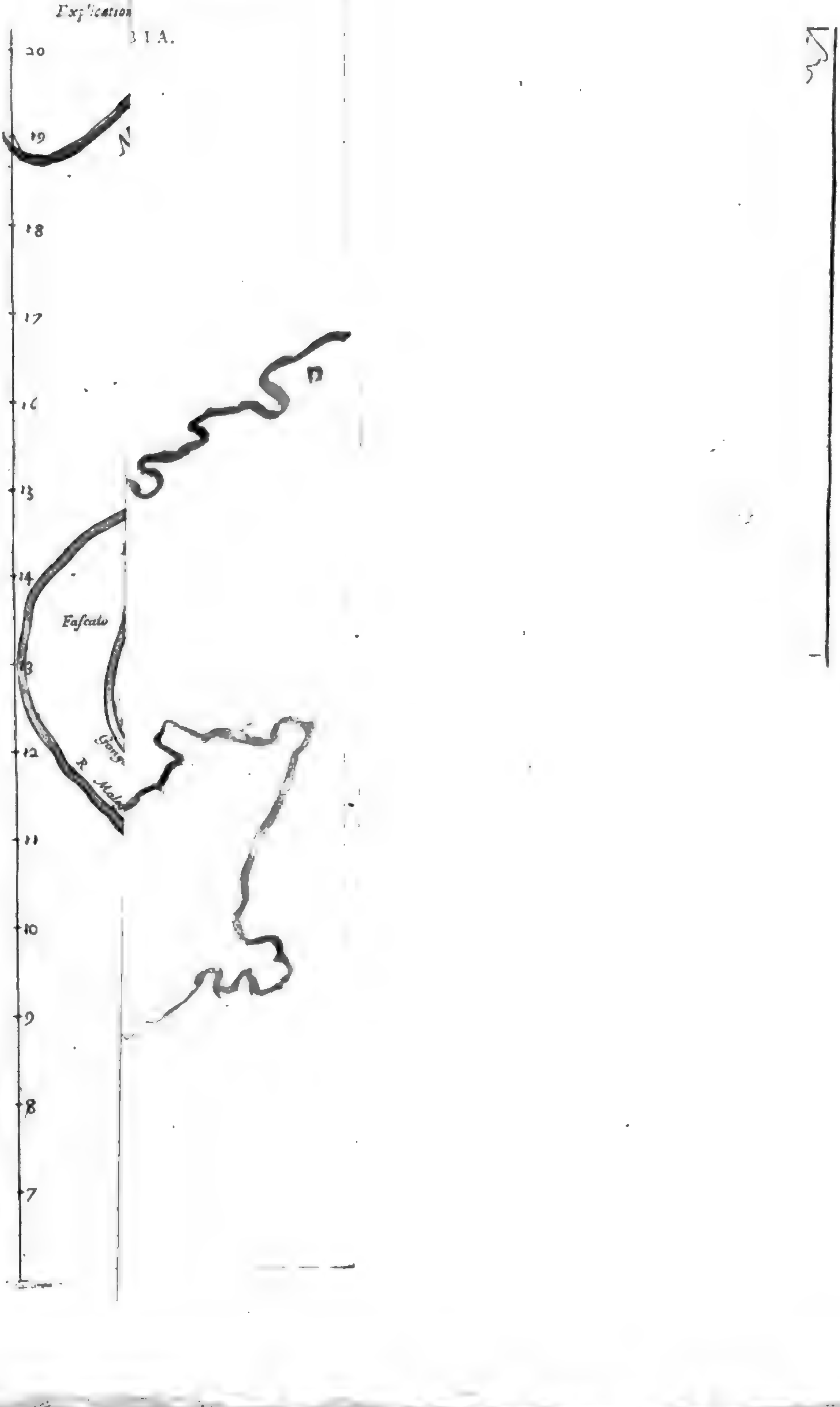
La figure qui eſt à la fin de la Relation repreſente les Livres de feuilles de Palmiers, dont elle parle.

Cependant voicy quelques fautes, partie de l'Original, partie de la traduction, que j'ay eſté obligé de marquer icy.

Page 1. *ligne* 33. Nayte, *liſez* Narea. *Page* 2. *lig.* 11. Portugal-Agaos, *liſez* le Portugal; Agaos. *lig.* 28. Abani, *liſez* Abavi. *Pag.* 3. *lig.* 30. un quartier, *liſez* un quart. *lig.* 41. rejalliſſant, *liſez* en tombant de ſi haut. *Pag.* 4. *lig.* 20. Tigeré, *liſez* Tigré. *Pag.* 9. *lig.* 27. que cet arbre, *liſez* qu'il. *lig.* 50. Kaycun, *liſez* Caiouris. *Pag.* 10. *lig.* 47. qu ils appellent, *liſez* appellé. *Pag.* 13. *lig* 27. de ce que nous rencontrâmes, *liſez* de ce qui s'y rencontra. *Page* 16, *lig.* 9. pour l'apprendre, *liſez* pour s'en inſtruire.

CAR ESTRE-IAN. ... DE
faite ps dans le pays.

Explication ... BIA.



REMARQVES
Sur les Relations d'Ethiopie des RR. PP. Ieronimo Lobo, & de Balthasar Tellez Iesuites.

IERONYMO LOBO Jesuite, Auteur de ces Relations, est un personnage d'un grand merite, qui s'est exposé plusieurs fois pour la Religion. Dans une de ses navigations il fit naufrage sur la coste de Natal, où il se sauva avec deux cens soixante-trois personnes de l'equipage de son vaisseau, & bâtit de son débris, deux Pataches, sur lesquelles il passa à Angola l'année 1636. d'Angola au Brezil, du Brezil à Cartagene, & de là en Espagne, pour y soliciter le secours dont la Mission d'Ethiopie, où il a travaillé plusieurs années, avoit besoin: Ainsi l'on ne doit point faire de difficulté de croire ce qui vient d'une personne qui s'est exposée tant de fois à estre le Martyr de la verité; mais comme ce n'est point luy qui a dicté ces Relations, & qu'elles ont seulement esté receuës de sa bouche, & traduites de l'Anglois en François, elles ont besoin de quelque éclaircissement; c'est ce qui m'oblige aujourd'huy de m'adresser à luy-mesme, pour sçavoir ce que nous devons croire de quelques-uns de leurs articles, comme j'y ay déja eu recours & au R. P. Tellez dés l'année 1667. par l'entremise de M. T. qui estoit alors en Portugal.

Le premier éclaircissement sera sur la carte d'Ethiopie que j'ay jointe à leurs Relations, comme ayant esté faite dans le pays mesme par les PP. Pays, Mendez, Lobo, Almeïda, & cependant l'on suppose à Rome que le P. Eschinard l'a faite. Dans la carte du Pere Eschinard, le Lac de Dambea s'étend de l'Est à l'Ouest; Dans celle de leurs Missionnaires d'Ethiopie il gist Nort & Sud; comme il est aussi dans une Carte faite par les soins de M. Lodolphe sur la relation de l'Aba Georgé, Abyssin, que feu Monsieur l'Electeur de Mayence m'envoya. C'est à eux de nous dire d'où vient qu'ils ont osté au Pere Eschinard l'honneur d'avoir fait cette Carte; & s'il y a quelque fondement aux changemens qu'il y a faits?

Fol 1. ligne 1. *L'Empire des Abyssins est le plus grand & le plus ancien des Estats de l'Afrique.*

Selon les dernieres Relations de l'Afrique, le Royaume de Benin & l'Empire de Makoko sont plus grands que celuy des Abyssins; car le Roy de Benin met cent quatre-vingts mil hommes en campagne; & l'Empereur de Makoxo, outre qu'il a dix Roys qui luy sont tributaires, a de plus cette marque de grandeur que l'on mange tous les jours à sa table deux cens hommes, plûtost par un faste barbare, que par aucune necessité; car ce païs nourrit, selon ces relations quantité de bestiaux, & produit tout ce qui est de plus propre pour la nourriture de l'homme.

Fol. 1. l. 3. *Ce païs est en effet plus haut que l'Egypte & que les autres païs voisins.*

Nous avons une experience certaine que non seulement le païs des Abyssins est plus haut que l'Egypte, mais mesme que le plan de tout le reste de l'Afrique; car si le Nil nous donne le niveau de l'Egypte, la riviere de Gambie, Cuama, celle de Zebée que l'on croit passer à Melinde, ou à Monbaça & une autre proche de Magadoxo, nous asseurent que les terres de l'Ethiopie, & celles qui leur sont voisines, d'où viennent ces fleuves, sont plus hautes que les trois autres costés de l'Afrique, où ces rivieres se rendent dans la mer, qui d'elle-mesme nous est un niveau general pour estimer la hauteur de toutes les terres, & leurs pentes par le moyen des rivieres qui en viennent & qu'elle reçoit. Abulfeda appelle la riviere de Gambie le Nil de Gane, & celle de Madagoxo, le Nil de Mocadessou, à cause qu'elles inondent en mesme temps que le Nil d'Egypte, qu'elles nourrissent les mesmes animaux, j'entens les Crocodilles & les Chevaux marins, & qu'elles ont leurs sources fort proche les de celles du Nil.

Fol. 1. l. 24. *L'Isle de Suaquem appartient de droit à un pauvre Prince dont le Royaume est appellé Balou.* J'ay apris des Geographes Orientaux que j'ay entre mes M. SS. que les Baloüin sont des peuples situez entre la Nubie & le pays d'Elbege, autres-fois Jacobites de religion. Le P. I. Lobo & les Portugais parlent peu pe ces pays, ils touchent à l'Ethiopie; Ie tâcheray de remplir icy ce vuide, en inserant une Relation que j'en ay tirée d'Abulfeda, & de quelques autres Geographes Arabes: c'est là où quelques-uns des anciens ont placé les Pigmées, & cependant ces peuples sont les hommes du monde les mieux taillez.

Depuis la Ville d'Asoüan dans la Thebaïde, jusqu'à la premiere place du pays de Nubie, il y a 7. milles de distance. Bilaq est une Isle que font les eaux du Nil, & qui est la derniere des places que les Mahometans tiennent; de là jusqu'à Elqsar, le premier village de Nubie, il n'y a qu'un mille de chemin. Les barques trouvent entre Asoüan & ce village, le mont ou plûtost le rocher Genadel, qui barre par le milieu la mer du Nil; car c'est ainsi que les Egyptiens appellent son lit, pour faire honneur à un fleuve de qui ils reçoivent tant de secours; ces roches sont les

bornes de la navigation de ceux de Nubie, & ceux aussi qui viennent du costé opposé de l'Egypte, ne les passent point ; car le Nil tombe du haut de ces rochers par trois ouvertures avec beaucoup de violence & de bruit, & fait ces caradupes ou cascades si renommées, mais fort éloignées de celles que les PP. Lobo & Tellez décrivent icy dans leurs Relations ; fol. 3. lig. 37. car ce sont d'autres cascades du mesme Nil, qui estoient peu connuës jusqu'à cette heure qu'ils nous les ont décrites. Ces Geographes Arabes & quelques-uns mesme du pays nous apprenent que le Nil n'inonde point en Nubie, & qu'ils sont mesme obligez d'élever ses eaux avec des machines : que ses bords sont plantez de palmiers ; qu'il fait là plusieurs isles habitées, & riches en bestiaux, & qui ont du gibier & du poisson en quantité. Que la pluspart estoient Sabéens de secte ; qu'ils adoroient le Soleil & les étoiles, & que sans avoir jamais eu de Prophetes ny aucun de ces livres que Dieu a envoyés, ils ne laissent pas de l'adorer de tout leur cœur : que depuis le Genadel jusqu'à l'autre extremité de la Nubie il y a dix stations ; que ce pays obeït au Saheb Elgebel, c'est à dire Seigneur de la Montagne ; que l'arbre du baume ne se trouve point ailleurs qu'en ces pays-là ; que des Princes de la race des Caliphes Beni Umié, au temps de la decadance de leur Maison, se retirerent au fond de la Nubie, pour mettre leurs vies à couvert des desseins de leurs ennemis ; que proche la ville d'Aloüach le Nil est divisé en deux branches ; que l'eau de la branche du costé de l'Orient est verte, & celle du costé de l'Occident est blanche ; que le pays d'Elbegé confine du costé de Suaquem avec celuy des Abyssins ; qu'il y a des mines d'Emeraudes dans des cavernes profondes & obscures du mont Carshendé ; qu'il y en a de trois sortes, qu'ils taillent la roche dans ces cavernes avec des outils d'acier ; qu'ils en tirent une pierre verte & brute dont ils separent les Emeraudes, & que pour connoistre leur perfection, ils les mettent dans de l'huile chaude & les frottent apres avec une grosse toile, on a travaillé à ces mines jusques en l'année 767. de l'Hegire, il les met à dix journées de chemin de la ville de Qift.

Je joindray à la description de Nubie & du pays d'Elbegé, celle des Royaumes d'Adel, & de Dancali, à cause qu'ils confinent avec les Abyssins, en attendant une description plus exacte dans l'Abulfeda. Le Royaume d'Adel s'étend depuis le Cap de Guardafuy jusqu'à l'embouchure de la Mer rouge, & de là le long de ses costes jusqu'à Dancali & Bailur, selon la relation de ces Peres. Zeila est un port de ce Royaume, il y pleut rarement comme en l'Egypte, mais la riviere Hoax supplée par son inondation au deffaut de la pluye.

Le Roy de Dancali est fort peu de chose, n'a que des manieres rustiques, & que nous trouverions mesme à redire dans les personnes de la plus basse condition. Ils disent que le pays de Dancali est une campagne de quatre journées de chemin de long, & d'une de large ; ils l'appellent le pays du Sel ; en effet tout ce qui s'en consomme en Ethiopie, se tire de là ; & il y tient lieu d'argent, & d'une monnoye fort courante ; ils le tirent d'une roche, où ils le couppent en forme de briques de huit pouces de long & de quatre en quarré ; il est tres-blanc, tres-fin, & tres-dur. Beaucoup de gens travaillent continuellement à le couper, & il s'en transporte en si grande quantité qu'ils rencontrerent une caravane de 600. tant chameaux que mules, qui n'estoit point chargée d'autres marchandises ; il faut marcher de nuit dans ces champs, où l'on coupe le sel, à cause que la chaleur y est si grande, qu'ils trouverent qu'elle avoit fait fondre la cire à cacheter qui estoit dans leurs écritoires. Au sortir de ces plaines nos Missionnaires marcherent deux jours le long d'une riviere dont l'eau estoit tres-claire & tres-fraische ; le fonds plein de poulliot & de marjolaine ; les bords plantez de palmiers. Ils arriverent enfin au pied de la montagne de Senaffé où il fallut décharger les chameaux pour la passer : elle est plus haute que pas une des Alpes, mais couverte de Cedres, de Cyprés, de buissons de sauge, & de roziers blancs. Au delà de la montagne ils trouverent des terres semées d'orge & de milliet, ce qu'ils n'avoient pas encore rencontré dans ce chemin, & apres ils arriverent à la ville de Fremone.

Fol. 1. l. 35. *Qui sont tous sous le mesme paralele que celles de Sofala.* J'ay une relation de ce qu'ont fait les Portugais pour la découverte de ces mines de Sofala, qui les éloigne un peu plus.

Fol. 3. l. 31. *Fait un si grand tour.* Cecy confirme la relation d'Eratosthenes qui sembloit incroyable ; car la figure du Noun Grec qu'il attribuë à son cours, revient assez à cette description : Herodote aussi qui avoit fait un voyage exprés pour connoistre le Nil, & la cause de son inondation, nous en avoit dit plus de veritez que tous ceux qui en ont parlé de nos jours, ceux qui l'ont lû verront icy avec plaisir la confirmation de ce qu'il a dit il y a plus de 2000. ans ; de ce sacrifice de vaches aux sources du Nil : Je ne raporteray point icy le passage pour laisser la place à d'autres que l'on ne trouveroit pas aisement ailleurs.

De la mer rouge. Souf ne signifie point rouge chez les peuples qui habitent les bords de cette mer, les noms qu'ils luy donnent sont la mer d'Elcolsum, de la Mecque, ou d'Aila ; & comme les Grecs ont esté long-temps en possession de nommer les pays, les arts, & les sciences ; il me resteroit toûjours ce doute, que ce nom luy vient plûtost du Roy Eritra, qui y a eu des escadres de galeres, que d'une fleur d'où on tire une teinture rouge chez les Ethiopiens avec qui nous n'avons point eu de commerce.

Fol. 4. l. 35. *C'est la raison du beau temps qu'il fait cependant en Europe.*

J'ay joint dans la suite de ce Recüeil, une suite de plusieurs années de ce qui est arrivé de plus remarquable aux inondations du Nil, & peut-estre qu'il se trouvera que dans le temps qu'il n'est pas tombé la quantité ordinaire de pluye entre les Tropiques, ce qui se peut estimer par la hauteur des eaux du Nil; dans ce temps-là dans nostre Europe, les pluyes en Esté ont esté plus frequentes qu'à l'ordinaire; car suivant l'analogie de la grande regularité des choses naturelles, je croys qu'il doit tomber tous les ans à peu prés une mesme quantité d'eau, mais qu'elle est inégalement partagée, principalement dans les pays qui sont hors des Tropiques.

Fol. 4. l. 40. *Proche du Cayre il y a une Colonne.* Il y en avoit une autre de porphyre à Asna, celle-cy est dressée au milieu d'un grand quarré, où l'eau du Nil est conduite par une voûte, dans le temps de son inondation: elle est de marbre blanc, divisée en 22. coudées, chaque coudée est subdivisée en 24. doigts, & cette division revient à une autre de moindre nombre de coudées, mais qui sont chacune de 28. d. Les Gophtes disent que lors que le Nil n'arrive qu'à 12. coudées, c'est une année d'une grande famine, que quand il vient à 16. coudées devant le temps de l Elnoürous, c'est l'année d'une pleine recolte, mais que lors qu'il gagne jusqu'à la 18. ils ont beaucoup à craindre, qu'ainsi les deux points les plus dangereux sont le 12. & le 18. j'apprens de là que l'on a mal entendu ce qu'a dit le P. Lobo, que le Nil monte quelquefois jusqu'à 23. coudées; car si cela estoit, il ruineroit toute l'Egypte, & entraineroit tous ses ponts & toutes ses levées; en effet on trouvera dans le Canon ou Chronologie que j'ay des observations des crues du Nil depuis plusieurs centaines d'années, que lors que ses eaux montent à la 18. coudées, le peuple sort du Cayre, pour prier Dieu de faire baisser les eaux; ces observations m'ont fait penser que puisque du temps de Pline jusqu'à cette heure il s'est passé 15. ou 16. siecles, & que de son temps la crue de 16. coudées faisoit une bonne année en Egypte, comme elle fait encore à cette heure; l'on en peut tirer une induction qu'il n'est point vray que l'Egypte doive sa naissance au Nil, contre l'opinion des anciens & le raisonnement d'Herodote, l'on pourra peut-estre tirer aussi quelque nouveau secours de ces observations pour connoistre les mesures des anciens.

Ces Auteurs Mahometans accusent les Cophtes de leur avoir fait acroire long-temps que l'inondation du Nil estoit l'effet d'une relique qu'ils mettoient dans ses eaux la nuit de la feste de saint Michel.

Fol. 5. ligne 1. *Le Consul des François a le trafic du sené.* M. Bernier nous a apris que le Consul des François est tout à fait hors de ce negoce, & que ce sont les Juifs qui ont maintenant ce monopole. J'ay veu icy du sené en graine, qui avoit atteint sa parfaite maturité, & je ne doute point qu'avec un peu de soin l'on ne le puisse naturaliser en nostre climat.

Fol. 5. l. 6. *Zacharie Vermeil.* Le P. Lobo, dont la maison a servy de retraite à cét avanturier, sera bien aise de voir ce qu'en dit M. Gassendi dans la vie de M. Perez vers l'année 1634.

Fol. 5. l. 17. *Prince Chrestien tres puissant dans les Indes.* J'ay apris qui estoit ce Prince Chrestien, dans les histoires des Dynasties de l'Orient, que j'ay entre mes M. SS. Orientaux. Ces auteurs Mahometans nous apprendront peut-estre un jour des choses à l'avantage du Christianisme que nous ne trouverons pas dans nos auteurs de l'histoire Ecclesiastique.

Fol. 5. l. 41. *Jan Coy, c'est à dire mon Roy.* Sandobal fol. 249. qui cite aussi dans son histoire d'Ethiopie, les relations du R. P. I. Lobo, interprete Jan Coy, Seigneur de Mon Cœur.

Ce Valenciano, autrement le P. Uretta dont parlent les PP. Tellez & Lobo, merite tous les insultes que luy font les Portugais: il n'est point vray qu'un Abyssin luy ait dit ce qu'il nous a donné de l'Ethiopie; car cét Abyssin le desavoüa & dit le contraire au Pere Godinho qui le vit à Rome; toute sa relation n'est qu'un tissu de menteries, & la dedicace qu'il en fait à la Vierge Marie est une impieté sans pareille. Entre toutes ces faussetez il y en a une dont les PP. ne parlent point, qui est bien la plus impudente, c'est de dire que le Tite-Live est le seul M. S. Latin qui soit dans la Bibliotheque du Mont Amara, où il dit faussement qu'il y a beaucoup d'autres M. SS. en toutes sortes de langues, & que dans ce manuscrit du Tite-Live, il n'y manque rien de tout ce que l'on regrette tant dans l'edition que nous avons de cét auteur.

Tellez fol. 14 lig. 10. col. 2. Ces pierres avec des inscriptions en lettres Grecques & Latines qui n'ont point de sens, sont apparemment celles-là mesmes que j'ay données dans le fragment de Cosmas qui est dans la premiere partie de mon recueil: car les inscriptions Grecques de ce temps-là, à cause des lettres capitales qui sont nos lettres romaines paroissent de la sorte à ceux qui n'y ont pas fait d'étude. Une Ectype ou copie de ces inscriptions, & des desseins de ces ruines, seroient une des plus curieuses choses que les Jesuites nous auroient pû raporter d'Ethiopie, avec quelqu'une de ces Bibles que leurs Missionnaires ont veuës entre les mains des Juifs qui sont en ces quartiers-là depuis le temps de Salmanassar, comme écrivent les Peres: La mesme occasion s'est déja rencontrée du costé de la Chine, où les PP. II. ont aussi veu des Iuifs qui n'avoient eu nul commerce avec les autres, & ne sçavoient pas mesme la venuë du Messie. Ces recherches, les desseins de ces ruines, & des monumens de Chilminar ou Persepolis, ceux des Temples de la Thebaïde marquez dans la lettre cy jointe des PP. Capucins, sont de ces soins que Pline appelle Curas Regum.

Fol. 8. *De la licorne.* M. T. m'écrit de Lisbonne 1667. *Le P. Lobo m'a asseuré que dans la Province où est la source du Nil, il se trouve des Licornes, les unes blanches les autres bayes, avec une corne blanche au front de la longueur du bras, elles sont fort farouches. Il a eu aussi un petit poulain bay qui luy fut envoyé, & qui ne vécut que 8. ou 10 iours pour n'avoir pas eu une iument qui luy donnast à teter.* La mesme personne dans une autre lettre, parlant de la Licorne, & de la relation du P. Lobo m'en écrit en ces termes. *Son compagnon en a eu un petit qui mourut, ayant esté pris à sa recommandation par les habitans du lieu; il s'en est aussi veu plusieurs dans la Comarca Nanina qui est la derniere des Provinces des Agaus.*

D'où vient donc que le P. Tellez qui décrit la Giraffe & la Zebra, ne parle point de la Licorne?

Le Pere Lobo en continuant à répondre aux questions que luy fit mon amy, s'estendit aussi fort sur le Rinoceros & sur le cheval marin, voicy comme il luy en parla. *Le cheval marin est tres-puissant, & n'a de cheval que les oreilles, & presque le reste de bœuf, sans cornes, j'ay tué au Cap de B. Esperance de ces animaux, il a les pieds de l'Elephant, & marche sur la terre où il est presque toûiours à brouster & nage à l'embouchure des rivieres. Et sur la question que ie luy fis, s'il estoit vray, comme l'a écrit le P. Boym dans son livre intitulé Flora Sinensis qui est dans la seconde partie de vostre recueil, que l'on arreste le sang de ceux que l'on seigne dans l'hospital de Goa, en appliquant sur l'ouverture une dent de cheval marin,* le Pere répond, *dans l'hospital de Goa il n'y a point de dent de cheval marin qui arreste le sang.* Il faut que j'aioûte à cette relation qu'il donne du cheval marin, que je l'ay veu décrit avec des griffes aux pieds, ce qui le rendroit fort different, de l'Elephant, & nous obligeroit à le mettre au rang des animaux terrestres.

Fol. 8. l. 25. *Les oiseaux de Paradis n'ont point de pieds* J'ay veu des oiseaux de Paradis qui avoient des pieds; & ce qui a causé l'erreur où l'on a esté jusqu'à cette heure, est qu'on les leur oste pour les envoyer, de peur qu'ils ne gastent leurs plumes qui sont fort fines; le masle est d'une couleur viue & plus petit que la femelle.

Le Pelican n'est pas celuy de tous les oiseaux dont nous souhaitons le plus d'aprendre l'histoire, de ceux qui ont esté en Ethiopie; c'est le Pere I. Lobo que nous devons consulter sur celuy que nous decrit le Pere Bolivar; il dit qu'il y a vers ces quartiers-là un oiseau qui a le corps deux fois aussi grand que l'Elephant, mais voicy ses propres paroles: de peur que l'on ne s'en prenne à la traduction. *Avis Condor est diversæ magnitudinis pro diversitate regionum. Maior à multis Lusitanis visa in expeditione contra regna Sofala & Cuama & regiones de los Caffres & Monomotapa usque ad regnum Angolæ, & montes de Teroa, &c. In aliquibus autem regionibus, vidi pennas alæ istius avis prodigiosa, licet Avem non viderim. Penna illa prout ex forma colligebatur, erat ex mediocribus longitudine 28. palmorum, latit. 3. Calamus vero à radice usque ad extremitatem longit. 5. palm. densitatis instar brachii mediocris, robustissimus erat & durus. Pennulæ inter se æquales & bene compositæ, ut vix ab invicem nisi cum violentia divellerentur. Colore erant valde nigro, calamus colore albo. Referunt illi, qui hanc avem viderunt, eam magnitudinem duorum Elephantum simul junctorum excedere, & à nemine huc usque aliquam interfectam: tanta velocitate Nubium tenus fertur, ut vix alas commovere videatur. Forma similis est aquilæ. Verum etsi magnitudine ac velocitate perpolleat, victum tamen cum labore quærere cogitur, propter densissima nemora, quibus omnes illæ regiones refertæ sunt. Commoratur in terris desertis & frigidis, ut montibus Teroa, id est Lunæ, & in eorum vallibus certis vicibus apparet. Nigras pennas in magno habent pretio. Magna difficultate vix una ab incolis obtineri potest, quia vel una penna decem & plures simul sedentes, ab infesto calore, Vespis & Muscis defendit. Quæ dixi, confirmare poterimus, has cum aliis avibus conferendo, quæ similes dictis sunt; ex quibus multas interfeci & infinitas vidi, præcipuè in regno Peruano, ubi earum magna est copia. Hæ equas, vaccas & alias pecudes deprædantur, imprimis, cum fœtus hæc armenta pariunt, ut vaccæ, vel equæ parienti multum facessant negotii, per aliquot dies fœtui inhiantes. Nigræ hæ sunt aves, & rostro robustissimo, aduncoque unguibus item aduncis. Illarum magnitudo maxima est, ut minor earum avium, quas dimensus sum (quæ pullus non erat) habuerit densitatem subtus alas Cannam unam Romanam, & ab extremitate unius alæ ad aliam, longitudinem 22 pedum superarit. Maior vero quam inveni 30 pedes circiter continebat; in terra consistentes iumenti habent corpulentiam; sæpius vero ducentas libras carnis evomuere præ nimia satietate cadentes. Pennarum aliquæ septem vel octo palmos longæ sunt.* Si cette relation est vraye le Condor du P. Bolivar sera le Rouch des Arabes, & un de ces oiseaux qui sont décrits dans le Roman de Sandebad. La Serre que l'on garde à Paris dans le tresor de la Sainte Chapelle, nous asseure bien qu'il y a des oiseaux fort grands, ceux du Perou sont décrit ailleurs, mais pour la relation du P. Bolivar de ceux d'Ethiopie, j'en attens la confirmation des R. P. Lobo & Tellez.

Pour les Palmiers, il faut que j'ajoûte à ce que le Pere Lobo nous a dit de leurs usages, que Philostrate nous apprend qu'on en a fait des souliers; le Cocos sert aussi pour prendre des Singes, l'on coupe l'amande lors qu'elle est dure, le Singe trouvant l'un des trous de la coquille assez élargy pour y passer la main, empoigne un de ces morceaux de l'amande, qui l'empesche de la retirer du mesme trou, & ainsi il devient la proye du Bandarin qui luy a tendu ce piege.

RELATIONS
DV R. P. IERONYMO LOBO
DE L'EMPIRE
DES ABYSSINS.
Des Sources du Nil, de la Licorne, &c.

L'Empire des Abyssins est le plus grand & le plus ancien des Estats de l'Afrique; On l'apelle la haute Ethiopie, ou l'Ethiopie au dessus de l'Egypte ; ce pays est en effet plus haut que l'Egypte, & que les autres pays voisins ; Il est borné du costé de l'Orient par la Mer rouge, du costé du Nort par l'Egypte, & au Midy par la Mer des Indes ; Mais tout ce qui est enfermé par ces bornes n'est pas aujourd'huy sous la domination de l'Empereur des Abyssins ; car les Turcs en tiennent la partie qui s'étend le long de la Mer rouge avec deux Forts dans les Isles de Souakem & de Masoüa, & un troisiéme plus petit, nommé Erkiko, situé dans la terre ferme, & qui ne sert que pour asseurer de l'eau à l'Isle de Massoüa. Ils puisent cette eau dans des Cachimbas, ou puits qu'ils creusent proche de la source d'une riviere qui est à sec en esté, & la portent tous les jours à Massoüa, dans de petites barques qu'ils apellent Geluas.

L'Isle de Massoüa est éloignée de deux lieuës du Fort d'Erkiko ; c'est le seul port par où les Abyssins peuvent recevoir des marchandises étrangeres & se défaire de celles de leur pays ; elle n'a gueres que douze cens brasses de circuit, sa figure ressemble assez au pied d'un homme, son havre est assez bon, mais elle n'est pas de grande defense ; la garnison est de soixante hommes blancs & noirs ; le Lieutenant du Bacha demeure dans la maison de la douane avec quelques autres Officiers.

L'Isle de Souakem est plus petite, mais elle est mieux fortifiée & de plus difficile accés, car elle est entourée de quantité de roches ; une centaine de Turcs l'habitent sous le commandement d'un Bacha qui y reside, elle est hors des bornes de l'Empire Ottoman, car cette Isle appartient de droit à un pauvre Prince dont le Royaume est appellé maintenant Balou, & anciennement Negran. Ce Prince est d'une humeur fort guerriere, ses sujets sont Mahometans ; les plus beaux hommes, les plus beaux chevaux, & les plus beaux moutons que j'aye vû au monde, sont dans ce pays-là, & je n'ay point mangé ailleurs de si bons melons d'eau.

La Thebaïde est au Nord de ce petit pays, & elle est frontiere à l'Empire des Abyssins qui s'étend si avant vers l'Oüest, que le Royaume de Congo luy a esté autrefois tributaire, comme nostre grand Historien Jean de Barros l'affirme dans sa premiere Decade. Maintenant cet Empire ne s'étend point au delà du Royaume de Nayre dont les habitans ne sont point Abyssins, mais fort civilisez & ont une bonne forme de gouvernement. Natea est un pays riche en mines & metaux ; il est sous le mesme parallele que Sofala , & n'en est pas fort éloigné. Il paye tous les ans un tribut d'environ dix mille pieces de huit. Du costé du Sud , cet Empire a esté

aussi fort ecorné, car entre les Abyssins & la coste de la mer du Sud il y a diverses nations Mahometanes, ou Idolâtres, & toutes fort barbares, qui ne reconnoissent point l'Empereur des Abyssins, & vivent sous des tentes comme les montagnards d'Afrique; ils choisissent tous les huit ans un chef qu'ils apellent Karayé primiero, ou Louba. Pour ce qui est des Barbares qui demeurent le long de la coste de la mer, ils ont des Rois, Macheda est le plus puissant de ces Rois.

Anciennement l'Empire Abyssin contenoit plusieurs Royaumes, leurs Annales ou Histoires en comptent jusqu'à vingt, avec autant de Provinces, maintenant on croit communément qu'il ne contient que cinq Royaumes, chacun de la grandeur du Royaume de Portugal; & 6. Provinces, chacune de l'étenduë de celle de Beyra, en Portugal Agaos. La plus grande de ces Provinces est divisée en plusieurs territoires, c'est dans celuy de Tonkoüa qu'on a trouvé la source du Nil, & que l'on a vû la veritable licorne.

La partie la plus haute de cette Province est pleine de montagnes, & couverte de bois, où entr'autres arbres l'on voit des cedres; ces bois sont si épais qu'il est difficile de les penetrer, & de voyager dans le pays, ils servent de retraite à ces Agaos, qui sont Payens, & toujours dans la revolte : là ils ont un azile asseuré aussi bien que dans de certaines cavernes où ils se mettent à couvert en temps de guerre; leurs cavernes n'ont qu'une entrée, ils y logent ordinairement une ou deux familles, mais les familles de ces Payens sont nombreuses, car ils augmentent le nombre de leurs femmes à proportion que leur bestail multiplie, & comptent dix vaches pour une femme. Ils se retirent dans ces cavernes avec leur bestail, qui fait toutes leurs richesses, car ils ne sement gueres de grain, & quoique ce soit toujours en esté qu'ils s'y retirent à cause qu'il n'y a que ce temps-là pendant lequel on leur puisse faire la guerre, ils ne laissent pas d'y trouver toujours de l'eau, avec cela ils n'apprehendent point d'en estre chassez par la fumée, car ils ont des ouvertures & des soupiraux qui les mettent à couvert de ce danger.

Le Nil, que ceux du pays apellent Abani, c'est à dire le pere des eaux, a sa source dans le territoire de Tonkoüa : la plus grande partie de l'Ethiopie est pleine de montagnes, les torrens que ces montagnes versent deviennent plus forts en hyver, & tombant dans le lit du Nil, enflent ses eaux, & sont cause que l'Egypte qui les reçoit en est inondée.

J'ajoûteray à ce Discours une Relation des Sources du Nil plus exacte que celle-cy.

C'est le Gehon dont parle la Genese, sa source est dans un endroit fort agreable, ce sont deux fontaines, ou pour parler comme ceux du pays, deux yeux, éloignez l'un de l'autre d'environ vingt pas : chacune de ces sources est à peu prés de la grandeur d'une roüe de carrosse; ceux du pays adorent la plus grande de ces sources, & luy sacrifient des vaches, en jettent la teste dans la source, en mangent la chair comme une chose sacrée, & ramassent aprés les os dans un mesme lieu, si bien qu'il s'en est fait une grande montagne; elle seroit encore plus grande, si les bestes & les oiseaux n'en ostoient toujours quelque partie. L'endroit où sont ces sources, est couvert de bois, & quand on le passe à cheval, la terre qui tremble, & le bruit creux qu'elle rend, font assez connoistre que cette terre n'a pas beaucoup de fonds, & qu'il y a de l'eau dessous; ce champ aboutit à un lac, & la plaine où sont ces sources est sur le haut d'une montagne, d'où l'on découvre plusieurs grandes vallées; cette eminence va en descendant insensiblement; du milieu de cette descente, proche d'une tranchée qui est bordée de buissons, on voit la plus grande des deux sources du Nil, l'on en a trouvé le fonds à seize ou dix-sept pieds, mais la sonde peut rencontrer dans le chemin les racines des buissons qui croissent sur les bords, & c'est ce qui l'empécha apparemment de descendre plus bas.

L'autre source fut sondée à seize palmes; de la plus grande de ces sources, commence un bois fort agreable & d'arbres fort verds, qui semble planté sur une ligne, & suivre l'humidité de l'eau de la source qui se fait un passage sous terre, & qui reparoist à cent pas environ de là; mais avec tres-peu d'eau, delà elle va toujours en s'augmentant des eaux que diverses autres sources versent dans son lit; tel-

lement qu'à un peu plus de trois journées de chemin, au bas de la source il se fait une riviere assez profonde pour des batteaux qui vont à la voile, & si large que le bras d'un homme fort robuste la traverse à peine d'un coup de pierre.

A cent pas environ, plus haut que cette place, le cours de la riviere est tellement entrecoupé de roches, que je la traversay l'année 1629. à pied sec, en sautant de roche en roche, lorsque je passay du Royaume de Goyama dans la Province de Dambea; tous ceux de ma troupe me suivirent, & l'on a apellé depuis ce passage de mon nom, le Passage de Jeronymo Lobo. Je tentay ce passage, & je le découvris à cause qu'il se trouva fort peu de bateaux pour le grand nombre de passagers que nous estions. Cet endroit est le passage ordinaire de ceux qui viennent de la Cour & de la Province de Dambea pour entrer dans le Royaume de Goyama.

Les batteaux dans lesquels ils passent sont faits de grosses nattes que l'on joint fortement les unes avec les autres, mais qui ne laissent pas de s'en aller quelquefois en pieces, avec beaucoup de danger pour les passagers. Dix hommes peuvent passer dans un de ces batteaux avec un peu de bagage. Comme ils ne connoissent point l'usage des rames, ils se servent en leur place de longs bastons. Il leur est encore plus ordinaire de passer la riviere à la nage, & de s'exposer au danger des chevaux marins & des crocodils que cette riviere nourrit. Aprés que le Nil s'est accrû à ce point que je viens de dire, il fait un demy cercle, & à deux journées de chemin de ce passage il se jette dans un lac d'eau douce, que ceux du pays nomment Dambea. L'on y voit une infinité d'oiseaux sauvages: il y a du poisson, mais en petite quantité, ce qui vient peut-estre des chevaux marins & des crocodils qui le depeuplent. Ce lac a vingt-cinq lieuës de long, il en a bien quinze à l'endroit où il est le plus large; il fait plusieurs Isles, dont quelques-unes sont desertes, & les autres habitées; la plus grande a bien deux lieuës de long, mais elle est fort étroite, ils la nomment *Dek*; c'est là le lieu d'exil des gens que l'on bannit de la Cour, où le danger des crocodils, & l'étroite defense d'y aborder en batteau, oste aux exilez toute esperance d'en pouvoir sortir. Le Nil entre avec rapidité par l'une des extremitez de ce lac, & s'ouvrant le passage dedans le vase du lac, en ressort en un autre endroit aprés avoir employé un quartier de lieuë à le traverser; le fleuve au sortir de ce lac, fait un si grand tour, qu'il environne tout le Royaume de Goyama qui est de la grandeur du Portugal, & une partie d'un autre Royaume nommé Damote. Par ce tour que nous venons de dire qu'il fait, il se raproche tellement de sa source, qu'elle n'en est éloignée que de deux journées de chemin; de là il prend son cours vers le Sudest, & aprés avoir traversé plusieurs pays, se rend dans l'Egypte; c'est dans ce chemin qu'on voit ces cataractes, ou cheutes d'eau si fameuses; mais il n'est point vray que le bruit qu'elles font, rende sourds les peuples qui en sont proches, comme plusieurs autheurs l'ont faussement rapporté. Il y a une de ces cataractes bien plus haute que l'autre: à la premiere ou à la seconde le Nil se precipite du haut d'une roche escarpée. On en entend le bruit à trois journées, & ses eaux en rejallissant paroissent comme une fumée. Cette eau d'ailleurs court avec tant de violence, qu'elle fait un arc en tombant, si bien que l'on peut passer au pied de la roche au dessous de cet arc, sans en estre mouillé. Il y a mesme des bancs taillez au pied du roc, pour la commodité de ceux qui s'y veulent reposer, & jouïr d'un si agreable spectacle.

Auparavant que nous fussions arrivez en Ethiopie, il n'y avoit point de pont sur le Nil, les Abyssins n'en pouvoient concevoir la structure; & comme nous eusmes fait entendre au Prince ce que c'estoit qu'un pont, & la commodité que l'on en tire, il en fit bastir un dans le Royaume d'Amara entre deux roches fort hautes, où le passage du fleuve estoit tres-dangereux, quoique la riviere y fust fort étroite; l'un des deux tailleurs de pierre que nous avions amené avec nous des Indes en Ethiopie pour y bastir des Eglises, entreprit ce travail & l'executa au grand étonnement de ces peuples.

Je ne puis m'empescher icy de faire reflexion sur le peu de fortune qu'eurent ceux qu'Alexandre & Cesar avoient envoyez pour découvrir les sources du Nil; il faut que la difficulté de traverser tant de differens peuples qui sont depuis l'Egypte jusques aux sources du Nil, ou celle de remonter la riviere à cause des cataractes les ait empeschez d'y reüssir; au lieu que s'ils s'y fussent pris du costé de la Mer rouge, ils pouvoient en peu de temps & moins de peine venir à bout de ce fameux dessein, & satisfaire la curiosité de leurs Princes: car il y a des ports sur cette mer, d'où l'on peut arriver en deux mois de chemin jusques aux sources du Nil.

La vraye cause de l'accroissement du Nil, & de son innondation dans les plaines d'Egypte, ce qui arrive au plus fort de l'Esté.

L'Ignorance de la situation des terres de l'Ethiopie a fait que tous ceux qui se sont voulu mesler d'écrire des causes de l'innondation du Nil, se sont éloignez de la verité; la neige fonduë n'est point la cause de ce débordement, car le froid qu'il fait en Ethiopie n'est pas assez grand pour y conserver long-temps la neige. Je n'y sçay que deux places où il neige & il gresle, l'une est dans le Royaume de Tigeré sur le haut de la montagne Seman, l'autre dans le Royaume de Damote, en un endroit nommé Chamorra; cette gresle que l'on prend pour de la neige, venant à fondre, se rend par torrens dans les pays plus bas, mais ce n'est jamais en assez grande abondance pour pouvoir enfler les rivieres du pays, tant s'en faut qu'elle puisse estre la principale cause de l'innondation du Nil dans l'Egypte.

Il est aussi peu vray que ce soient les vents de Nord, & que soufflant ordinairement dans les mois de Juin & Juillet, ils arrestent le cours de l'eau, & la fassent refouler & sortir hors de son lit.

Je ne rapporteray point icy les autres causes que l'on s'est imaginées de ce grand effet, pour en venir plutost à la verité de la chose, qui ne pouvoit estre découverte que par ceux qui ont passé quelques années en Ethiopie; en deux mots voicy la verité.

En Ethiopie comme dans les Indes, & dans tous les autres pays qui sont entre les deux Tropiques, l'hyver ou le temps des pluyes commence vers les premiers jours du mois de Juin, & c'est la raison du beau temps qu'il fait cependant en Europe; la plus grande partie de l'Ethiopie est couverte de montagnes, & le Nil qui prend son cours dans les vallées de ces montagnes, ramasse & charrie la plus grande partie des pluyes: ce sont ces pluyes qui font enfler les rivieres, & qui arrousent toute l'Egypte qui n'a point d'autres eaux. Dans cette Province les années sont fertiles, ou rendent peu, à proportion de la hauteur à laquelle l'eau monte. Il y a proche du Caire une colomne où sont marquées les diverses hauteurs jusques ausquelles l'eau a monté par le passé, & c'est sur ce pied que les habitans jugent de la bonne ou mauvaise recolte de l'année; le Magistrat mesme le fait sçavoir dans le Caire, par une proclamation publique, depuis la fin du mois de Juillet, & le fait continuer tout le mois d'Aoust.

Quand l'eau n'atteint pas le seiziéme degré de cette colomne, les habitans ont sujet d'apprehender la famine; quand elle monte jusqu'à 23. degrez, ils esperent une pleine année: mais quand elle monte plus haut, ils ont sujet de craindre qu'elle ne leur oste le moyen de semer, ou celuy de faire leur moisson.

Il y a une autre chose qui donne de la reputation au Nil, c'est le Sené, ce purgatif qui est de si grand usage en Europe; il n'y a que les bois d'Ethiopie qui produisent cette plante, elle vient en forme de buisson, il s'en recueille beaucoup dans le pays où j'ay fait mon principal sejour; les Negres sauvages le vont ramasser dans le dedans du pays, & le portent dans de grands batteaux jusques au Caire.

Le Consul des François a le monopole de cette drogue, il fait un present de 30000. écus aux nouveaux Bachas, pour s'en conserver la possession, & prend à un certain prix tout ce que l'on en apporte. Quand il a fait serrer ce sené dans les magazins, il en fait trois lots, dont on en brûle deux, & on ne reserve que le troisiéme qui suffit pour fournir toute l'Europe.

C'est ainsi que m'a raporté la chose un François nommé Zacharie Vermeil, qui avoit esté long-temps domestique de ce Consul; l'envie de voyager le fit venir en Ethiopie, où il demeura un an dans ma maison, & aprés nostre bannissement, il prit party dans l'armée de l'Empereur, il s'enrichit au service de ce Prince, s'habitua dans le pays; il n'a jamais pû obtenir depuis la permission d'en sortir, & il y est mort aprés dix années de sejour.

D'où vient le titre de Prestre Ian, que l'on donne au Roy des Abyssins.

IL y a tant d'Historiens qui ont parlé d'un Prince Chrestien tres-puissant dans les Indes Orientales, que l'on ne sçauroit douter qu'il n'ait esté, quoique nous ne puissions rien dire maintenant ni de ce Prince, ni de l'étenduë de son Empire.

Dans la pensée de bien des gens l'Empereur d'Ethiopie passe pour ce fameux Prestre Jan, quoique ce titre soit inconnu en Ethiopie, & que pas un de leurs Princes ne l'ait jamais pris. Pour moy qui ay esté long-temps en Ethiopie, & qui ay fait souvent reflexion sur ce sujet, je trouve qu'il y a beaucoup d'apparence que cette erreur s'est répanduë dans le reste du monde sur ce que le Prestre Jan des Indes avoit pour symbole de sa religion une main qui tient une croix, & quand il marchoit en campagne, on portoit devant luy une croix. Il y a encore cette convenance, qu'autrefois les Empereurs des Abyssins estoient Prestres, si l'on en croit leurs traditions & leurs annales. Ce rapport a fait croire que ce fameux Prestre Jan des Indes dont on ne trouve maintenant point de vestiges dans toutes les decouvertes que les Portugais ont fait dans les Indes, estoit l'Empereur des Abyssins.

C'est une coûtume en Ethiopie, que lorsque les esclaves veulent demander quelque grace à leur maistre, ou les sujets à leurs Princes, c'est la coûtume, dis-je, de se mettre en quelque lieu eminent d'où ils puissent estre entendus, & de crier d'une voix plaintive, mais le plus haut qu'ils peuvent, chacun en leur langue. Les Portugais par exemple crient Señor, Señor; les Mores, Acid, Acid, qui signifie la mesme chose; les paysans du Royaume de Tigeré crient Adaric, Adaric; les Courtisans, Abito, Abito; il y en a qui abbayent comme des chiens, ou heurlent comme des loups; d'autres semblent imiter d'autres bestes, mais tous par ces differens cris font entendre à leur Prince de quel pays ils sont. Ceux d'une Province principale qui est au cœur des Estats de ce Prince, & où il tient depuis long-temps sa residence, quand ils ont quelque chose à luy demander, crient Jan Coy, c'est à dire, mon Roy; je croy que c'est de là que vient le mot de Jan, & que le mot de Prestre vient de la tradition qu'ils ont que leurs Empereurs ont esté autrefois Prestres, & disent pour le confirmer, qu'ils ont fait autrefois des miracles.

Or les Abyssins sont fort portez aux pellerinages de la Terre Sainte, & ils l'ont encore esté davantage aux temps passez qu'ils ne le sont à cette heure, principalement dans ces temps où les François passoient souvent en Asie pour leurs guerres d'outre mer; l'on peut dire que c'est de l'entretien qu'ils eurent avec les Abyssins, qu'est venu le titre de Prestre Jan, car ces peuples apparemment pour relever davantage le respect qu'ils ont pour leur Prince, y ajoûtent la qualité de Prestre.

Je croy que cette conjecture n'est pas sans apparence de quelque probabilité, mais je la soumets au jugement des voyageurs, & de ceux principalement qui ont

esté long-temps en Ethiopie, m'asseurant que quelque jugement que les autres en fassent, ils m'excuseront toujours sur l'intention que j'ay euë de leur dire une pensée que j'ay crû leur pouvoir estre agreable.

De la Mer Rouge, & pourquoy on la nomme ainsi.

LE Cap de Guardafui est celuy que les anciens ont nommé le Cap des Epices, à cause que les vaisseaux qui apportoient ces drogues des Indes, le venoient reconnoistre. Il est dans le Royaume d'Adel, dont les habitans sont Mahometans & bons soldats. Ce pays manque tout à fait de pluye comme l'Egypte, mais diverses grandes rivieres qui prennent leurs sources dans les mesmes montagnes d'Ethiopie, suppléent à ce defaut, comme le Nil à ceux de l'Egypte. Le Cap de Guardafui en a un autre opposé, nommé le Cap Fartac, du nom d'une ville & d'un peuple qui habite en cet endroit le continent de l'Arabie, Mahometans de secte, & soldats d'inclination; la distance entre ces deux Caps est de 50. lieuës. L'Ocean aprés avoir esté restreint entre ces deux terres & leurs costes dans l'étenduë de 150. lieuës, vient enfin à estre resserré jusqu'à quatre lieuës de distance par les costes qui se raprochent, & aprés avoir borné de ce costé là le Golphe d'Arabie, forme la bouche de la Mer Rouge, qui delà s'étend l'espace de 180. lieuës jusques à Suez, qui est au fond du golphe. Le golphe, à l'endroit où il est le plus large, c'est à dire entre l'Isle de Camaran & de Massoüa, a 40. lieuës de largeur; proche du Suez, il n'en a que trois; & passé Suez, il se retressit encore quelque peu davantage. Il y en a qui ont divisé cette Mer en trois parties, celle du milieu est saine & navigeable, il y a bien quelques petites Isles & rochers, mais comme la mer ne les couvre point, ils ne sont pas dangereux. Les deux autres parties qui sont l'une le long de la coste d'Ethiopie, & l'autre du costé de l'Arabie, sont plus à craindre à cause des bancs, des rochers, & d'un fonds de corail blanc que l'on trouve presque par tout. L'Isle nommée Naoun, ou Babelmandel, qui est au milieu de l'emboucheure du golphe de la Mer Rouge, y forme deux entrées; elle a deux lieuës de longueur, & moins d'un quart de lieuë de largeur, c'est une roche sterile, battuë du vent & du Soleil, où il n'y a pas mesme un brin d'herbe, mais qui ne laisse pas d'estre couverte d'un grand nombre d'oiseaux de mer. L'entrée du costé de l'Arabie est le passage ordinaire des grands vaisseaux, car l'autre qui est plus proche de l'Ethiopie est si sale de roches, & tellement battuë des vents, qu'on ne se hazarde jamais d'y passer si ce n'est dans de petits bastimens que ceux du pays apellent Gelvas. Proche de l'Isle il y a un canal fort étroit, je l'ay passé deux fois, il a assez de profondeur, mais il est tres-dangereux pour les grands vaisseaux, principalement si l'on approche trop de l'Isle. Douze lieuës au dessus de l'entrée du costé de l'Arabie, est la ville de Moca; Moca est riche & de grand trafic; 40. lieuës plus avant est l'Isle de Camara, & l'on voit aprés Gidda, Loya, Zebita & Taura, qui est à une demie journée du Mont Sinaï. Gidda est le port de la Mecque ou de Medine, où est le tombeau de Mahomet. Suez, que l'on apelloit autrefois la ville des Heros, maintenant qu'elle n'a plus le commerce des denrées des Indes, dont elle estoit autrefois l'étape & le lieu d'entrepos entre l'Asie & l'Europe, n'est maintenant qu'un pauvre village habité par des pescheurs. Elle est éloignée de 25. lieuës du Grand Caire, de 16. du bras le plus proche du Nil, & de 41. lieuës de la Mer Mediterranée. De l'autre costé d'Ethiopie la premiere place est Alkoser, autrefois fort riche, & maintenant aussi un fort pauvre village. Un peu plus avant est Korondelo, où les enfans d'Israël passerent à la sortie d'Egypte. Assez proche de là est une place nommée Risa, où s'embarque & se décharge tout ce qu'on porte en Egypte, ou qui en vient: cette place est dans l'enfonceure des

montagnes qui bordent cette coste d'Ethiopie, & M. Vossius a fort bien marqué dans son livre de l'origine du Nil, que lorsque dans la partie de cette montagne qui regarde la mer il est Esté, l'on trouve qu'il est Hyver dans la partie qui luy est opposée & au contraire. Delà jusqu'à Souakem ce n'est qu'un desert; l'Isle de Souakem où j'ay esté quelque temps prisonnier entre les mains des Turcs, est fort petite & ronde; elle est tres peuplée, un Bacha y tient sa residence, il y a une douane où on décharge toutes les marchandises, un Roy du pays nommé Balou en partage le profit avec les Turcs. Cent lieuës plus avant est l'Isle de Massoüa qui peut avoir douze cens brasses de circuit; elle a la forme du pied d'un homme, il y a une rade pour les vaisseaux entre cette Isle & le continent: un Shech ou Lieutenant du Bacha y reside en qualité de Juge des differens qui arrivent sur le fait de la douane. Arkiko est deux lieuës au dessus de Massoua, j'y ay esté aussi quelque temps prisonnier; c'est une place mal fortifiée, & encore plus mal pourveuë de munitions necessaires, aussi ne sert-elle que pour s'asseurer de l'eau que ceux de Massoua y viennent querir tous les jours dans de petits batteaux. Au dessous de cette Isle est celle d'Aleka, qui a seize lieuës de longueur, mais étroite & fort peuplée à cause qu'il s'y pesche des perles. Quelques-lieuës plus bas est le port de Baylour, du Royaume de Dankali, où je pris terre lorsque j'arrivay en Ethiopie. A douze lieuës de là on trouve le détroit de Babelmandel, par où j'ay commencé la description de la Mer Rouge.

Cette description generale de la Mer Rouge ayant precedé, je viens maintenant à examiner la cause de son nom. J'ay navigé une fois l'espace de six semaines sur cette Mer, & une autrefois vingt jours durant, & quelque diligence que j'aye pû faire pour m'en informer, tout ce que j'ay appris n'a servy qu'à détruire les suppositions des autres; car ce nom ne luy vient point asseurément de ces taches rouges qui flotent sur cette Mer, & que quelques-uns croyent venir des baleines; dans tout le temps que j'y ay esté, je n'ay rien aperceu qui approche de cela, & de plus les baleines ne viennent gueres dans les lieux où il y a si peu de fonds. L'autre opinion de ceux qui rapportent la raison de ce nom à des montagnes de terre rouge dont le vent transporte quelquefois quelque partie dans cette Mer, n'est pas plus vray-semblable; car quelle apparence que cette poussiere puisse changer la couleur naturelle de toute l'eau d'une mer? Ce nom luy est aussi peu venu du corail que l'on dit estre au fonds de cette Mer; car celuy qui est au fond n'est point rouge, il est plutost blanc, si ce n'est que l'on employe l'artifice pour luy faire changer de couleur: mais quand il seroit rouge, il ne pourroit pas changer la couleur de l'eau. J'en ay trouvé quelquefois de rouge sur la greve, qui n'estoit point en branche, mais en petits morceaux, & sa couleur vive luy estoit venuë du Soleil qui avoit donné long-temps dessus. Pour moy, sans m'arrester davantage sur l'opinion des autres, je rapporteray icy la mienne, qui ne sera fondée que sur ce que j'ay veu, & sur le sentiment d'un de mes confreres avec qui j'ay esté en ces pays, & qui fut fait aprés Patriarche d'Ethiopie, homme fort sçavant en toutes sortes de Lettres, divines & humaines. Nous conclûmes ensemble qu'on ne voyoit rien dans cette mer pour la couleur, qui ne se rencontrast dans les autres mers, où l'on voit quelquefois des endroits plus blancs ou plus bleus, selon qu'il y a plus ou moins de fonds, ou qu'il est de pierre ou de vase, ce qui fait souvent paroistre la mer toute verte. J'ay bien remarqué en quelques endroits des taches rouges, ce qui venoit apparemment du gouemon, ou Algue marine pourrie dans le fonds de la mer. Nous ramassâmes mesme de cette herbe qui s'estoit detachée du fonds & qui flottoit sur la surface de l'eau, & ayant jetté l'anchre là proche, nous fismes plonger un Indien pour nous apporter de celle qui estoit au fonds de la mer, & examinant ce qu'il en avoit apporté du fonds, nous trouvâmes que cette herbe est celle que les Ethiopiens apellent Soufo, qui croist en grande abondance aux Indes, & en divers autres quar-

tiers de l'Asie. On apelle encore Soufo, la graine de cette plante, & sa fleur aussi, que l'on auroit peine à distinguer de celle du saffran. De cette fleur on fait une couleur rouge dont on se sert en Ethiopie & aux Indes pour teindre les étoffes; & la tapisserie de l'Eglise que j'avois en Ethiopie, estoit de cette teinture. Nous joignismes à cela, que saint Hierôme dans sa traduction apelle la Mer Rouge, la Mer Souf, comme si Souf, & rouge vouloient dire la mesme chose aussi bien chez les Hebreux que chez les Ethiopiens. Je tiray de là ma conclusion, que le nom de cette mer venoit plutost de là que de toutes les autres etymologies dont on l'a voulu faire venir jusques à cette heure; car si on fait bouillir la fleur de cette plante avec un peu de jus de citron, elle fait une belle couleur, qui approche plus de l'incarnat que du rouge, & qui seroit fort precieuse si elle estoit fixe. Ainsi la fleur de cette plante faisant le rouge, ceux de ces quartiers-là se sont servis de son nom pour exprimer cette couleur.

De la Licorne.

LA Licorne, le Phœnix, le Pelican & l'oiseau de Paradis sont les animaux dont on a le plus parlé, & cependant quelque diligence que l'on ait faite jusques à present, on n'a point sceu encore s'il y a en effet des Licornes, ni l'histoire veritable de ces oiseaux; car pour ce qui est du Phœnix, les habitans de l'Arabie ne le connoissent point, & l'oiseau de Paradis ne se trouve que mort, le bec fiché en terre dans une Isle qui est tout proche des Moluques, & de Macaka; & quelque soin qu'on ait pris jusques à cette heure on n'a pû découvrir d'où il venoit. On dit que ces oiseaux volent toujours, qu'ils n'ont point de pieds, qu'ils se nourrissent des mouches qu'ils prennent dans l'air, qu'ils se reposent en l'air, qu'ils volent fort haut, & que lorsqu'ils viennent en bas, ils planent avec leurs aisles deployées; que le masle a un trou sur le dos où la femelle pond ses œufs, & que là mesme elle les couve.

L'on prend quelquefois des Pelicans vers Angola, j'en ay veu deux; il y a des gens qui veulent qu'ils ayent une ouverture dans la poitrine qu'ils se sont faite eux-mesmes pour nourrir leurs petits de leur propre sang, ce qui a donné sujet à beaucoup de pensées fort devotes.

Pour la Licorne, comme nous la voyons souvent mentionnée en l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'elle ne soit, ni aussi la confondre avec l'Abada; car l'Abada ou Rhinoceros a deux cornes, elles ne sont pas droites mais courbées. La Licorne veritable vient d'Affrique dans la Province Agaos, du Royaume de Damote; elle est de la grandeur d'un cheval de mediocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir; elle a le crin & la queuë noire, le crin court & peu fourny; ils disent en avoir veu en d'autres endroits de cette Province, qui avoient le crin plus long & plus épais, avec une corne droite longue de cinq palmes, d'une couleur qui tire sur le blanc; ils disent qu'elle demeure toujours dans les bois, & que cet animal estant fort peureux, il ne se hazarde gueres dans les lieux découverts. Les gens les plus barbares du monde, sont les peuples de ces pays; ils mangent de la chair de ces bestes, comme de toutes les autres que les bois leurs fournissent. Un de nos Peres qui a passé quelque temps dans cette Province, aprés avoir employé beaucoup de soin pour avoir un animal si rare, en eut enfin un jeune que ceux du pays luy apporterent, mais il mourut en peu de jours tant il estoit delicat à nourrir. J'ay entendu dire à un capitaine Portugais, homme d'âge & de credit, qui estoit en grande estime auprés des plus grands Seigneurs de ces pays, que retournant de l'armée, où il alloit tous les ans à la suite de l'Empereur Malecseged, ayant avec luy une troupe de vingt Cavaliers Portugais, ils avoient

avoient mis pied à terre dans une petite vallée entourée de bois fort épais pour faire paistre leurs chevaux ; à peine estoient-ils assis, qu'ils virent sortir hors du plus fort du bois un animal tout à fait semblable à un cheval, ils eurent assez de temps pour l'examiner, ils remarquerent qu'il avoit une corne droite sur le devant de la teste ; les soldats n'ayant pas leurs armes en estat, se leverent pour l'entourer, mais la Licorne ne leur en donna pas le temps, & se jetta en un moment dans le fort.

Dans un autre endroit de cette Province, nommé Nanina, qui est plein de montagnes, ils ont veu souvent cette mesme beste paistre avec d'autres ; cette place est un lieu d'exil, & le Tyran Adamas Segth y relegua sans raison plusieurs Portugais, qui disent avoir veu des Licornes du haut des rochers, cependant qu'elles paissoient dans des plaines qui sont au bas. Ces rapports, & particulierement celuy du bon vieillard Jean Gabriel, avec la relation de mon confrere, me font croire que la Licorne dont il a esté tant parlé, se trouve en effet dans cette Province.

Du Palmier, & de ses differentes especes.

LE Palmier est celle de toutes les plantes dont les hommes tirent le plus de profit & de differens usages ; car depuis l'extremité de ses racines jusqu'aux derniers bouts de ses branches, il n'y a rien dont on ne tire quelque service. La plus-part des autres plantes ne rapportent qu'une fois l'an ; le Palmier au contraire a tous les mois quelque chose dont il paye celuy qui le cultive. Il porte de mois en mois des grappes de trente, de quarante, & quelquefois d'un plus grand nombre de noix de cocos ; & quoiqu'ordinairement il n'y en ait que dix ou douze qui viennent en une parfaite maturité, l'arbre n'en pouvant pas nourrir une plus grande quantité, ce grand nombre sert toujours à faire voir que cet arbre fait plus qu'il ne peut pour satisfaire à nos vœux, & payer nos soins.

L'Asie a l'avantage d'avoir beaucoup de cette sorte d'arbres, mais principalement dans les pays qui sont entre les rivieres de l'Inde & celle du Gange. Ces terres generalement parlant y sont fort propres, mais celles qui sont les plus proches de la coste de la mer y sont encore plus propres que les autres. Les étrangers donnent le nom de Palmiers à des arbres d'especes fort differentes ; mais de tous les Palmiers le plus excellent est celuy qu'on appelle le Cocos. Ceux du pays leur donnent des noms particuliers, & en font huit especes qu'ils distinguent par leur tronc, leurs fueilles, leur fruit, & aussi par les differens profits qu'ils en tirent. Des Palmiers qui portent le Cocos, les uns viennent naturellement, les autres veulent estre cultivez ; ceux quils appellent Barka, c'est à dire excellens, sont plus rares que les autres, & quand ils veulent dire qu'une chose est excellente, ils disent qu'elle est Barka. La noix donc qu'ils appellent de la sorte est de bon goust & fort saine, & ne charge point l'estomach en quelque quantité que l'on en mange : mais il faut remarquer encore, que toutes les noix qui viennent sur le Palmier qui porte les noix Barkas, ne meritent pas également ce titre d'excellence. La noix Barka quand elle n'est pas encore meure est appellée Lana taougi, c'est à dire, douce & agreable ; elle est rafraischissante, saine & de grand usage dans les fievres : mais si les racines touchent à l'eau de la mer ou à quelqu'autre eau salée, le fruit qu'elles portent s'en ressent, & en est moins bon.

Les sept autres sortes passent pour sauvages à cause de leur fruit, ou de la qualité du terroir qui les porte, & du peu de culture dont elles ont besoin. Le Palmier appellé Kaycun est celuy qui porte les dattes : mais dans les Indes il n'en porte point, & rend seulement une certaine liqueur qu'ils distillent, & dont ils font du vin. L'autre est ce qu'ils appellent Tresulim : c'est de ses branches & de ses feuilles qu'on fait des parasols assez grands pour mettre deux hommes à couvert du Soleil

& de la pluye, ce qui est un secours sans lequel on ne pourroit pas voyager en ces pays là. Cet arbre dont on fait les parasols, ne porte point de fruit.

Il y a un autre Palmier dont ils appellent le fruit de Raposa, c'est à dire, du Renard, il n'est pas fort agreable au goust, ne meurit gueres, & quand il meurit, il porte un fruit qui a la couleur, la forme & la grappe de la datte sauvage.

L'autre espece appellée Berlin ne porte point aussi de fruit, & ne sert que pour orner les Eglises, à quoy elle est fort propre à cause de la facilité qu'il y a de les plier en arc comme on veut.

La derniere espece qu'ils appellent Macomeira, est sans doute une sorte de Palmier: ses grappes sont chargées de vingt-cinq & trente cocos, chacun aussi gros qu'une pomme ordinaire quand elle est meure: il est de la couleur des dattes, & fort agreable à la veuë; la chair de ce fruit est comme des étouppes, on la succe plutost qu'on ne la mange, & si on en prend trop, elle est de fort dure digestion; mais de meilleure odeur que la pomme kamoesa; le noyau nommé kokinho, lorsqu'il est verd il est fort dur, c'est un souverain remede contre plusieurs maladies. Telles sont les especes de Palmiers que la terre porte; la mer en a un autre qu'on appelle le Cocos des Maldives, à cause que la mer de ces Isles en produit en grande abondance. Les Maldives sont une chaisne de plusieurs Isles de differentes grandeurs, qui a bien cent lieuës d'étenduë; elles sont éloignées de trente ou quarante lieuës de la coste, & gisent N. & S. & sont bien 1100. en nombre. La mer qui bat ces Isles jette de ces noix qui flottent vers la coste; j'en ay veu depuis la coste de Melinde jusqu'au Cap de Guardafui, qui est une étenduë de coste de plus de deux cens lieuës; elles sont un peu moins grosses que la teste d'un homme, & croissent attachées l'une à l'autre jusques aux deux tiers de leur longueur. L'écorce n'en est pas épaisse, mais elle ne laisse pas d'estre dure & noire. La chair de ce fruit est aussi ferme que des autres cocos qui croissent dans le continent; je les ay veu vendre au poids de l'argent, car on croit que c'est un grand remede contre toutes sortes de maladies, & particulierement contre le poison; ils la pilent pour cet effet dans un mortier fait exprés, avec un peu d'eau qui devient blanche, & qu'ils boivent de la sorte.

Comme ils en ont beaucoup dans les Indes, ils se servent souvent de ce remede. Voila ce que j'avois à dire du Palmier & de la noix des Maldives; il faut que je parle maintenant de l'utilité que l'on tire des autres sortes que nous avons décrites cy-devant.

Toutes ces especes de Palmiers ont un tronc qui n'est pas fort solide, & ne portent point leurs fueilles comme les autres arbres; leurs fueilles croissent au haut du tronc, & à mesure que l'arbre croist, les plus vieilles de ces fueilles tombent, & ne laissent autre vestige qu'un bourlet à l'endroit où elles estoint attachées. Il est fort rare que ces arbres portent deux troncs: pour moy je n'en ay veu qu'un proche la coste de Melinde; je m'embarquay & partis exprés de l'Isle de Paté, pour y voir une chose si remarquable. Le Palmier qu'ils nomment Macomeira, à cause de son fruit nommé Macoma, lorsqu'il a atteint la hauteur d'un homme se separe d'abord en deux troncs, chacun de ces deux troncs se separe aprés en deux autres lorsqu'ils ont atteint cette mesme longueur, & chaque branche ou tronc continue de mesme à se fourcher en deux, jusqu'à ce qu'il ait atteint la hauteur à laquelle il croist naturellement.

Le Palmier qu'ils appellent Trefulim croist le plus haut de tous, la grosseur de son tronc est proportionnée à sa hauteur; son tronc est d'un bois dur, il pourroit servir de mast pour les plus grands vaisseaux, mais il n'a pas encore assez de solidité: enfin tous les troncs des arbres qui portent le cocos ne peuvent estre employez en masts que pour de petits bastimens.

La terre & le solage le plus propre pour ces arbres de Cocos est le long de la mer, car lorsqu'ils sont arrosez de ces eaux ils poussent mieux: mais l'experience

a fait voir que ceux qui croiſſent proche les maiſons, rapportent plus de fruit que les autres, & par cette raiſon ceux du pays dreſſent leurs habitations au milieu de leurs Palmiers. Aux habitans de ces quartiers là ces plantes de Palmiers tiennent lieu de ces plans de vignes ou d'oliviers qu'on voit en Europe. Entre ces rangs de Palmiers ils laiſſent un eſpace de terre où ils font du ris, de l'orge, & où ils ſement quelques autres grains. J'ay veu de fort beaux plans de Palmiers dans les Indes, mais toujours dans des plaines; je croy qu'ils ne les plantent jamais ſur les montagnes, à cauſe que leur teſte eſtant chargée de fueilles, leur tronc foible & le fruit fort delicat, le vent les romproit ſouvent. On plante ces Palmiers en ſemant les cocos ſur une couche, la graine pouſſe en peu de temps, & on les tranſplante par rangs au lieu où ils doivent demeurer. Ces plans de cocos ſont tres-agreables à voir, c'eſt une veuë meſme qui ſurprend les gens qui viennent d'Europe, où il y a tant de beaux jardins; car ces troncs tout droits, qui n'ont du verd qu'au plus haut, font une perſpective fort agreable. Quand les plans ſont encore foibles, le beſtail leur feroit grand tort ſi on ne les en defendoit en les renfermant de hayes. La culture de ces plantes n'eſt pas de grande depenſe, il n'eſt pas beſoin de leur donner beaucoup d'eau; quand elles ſont creuës à une certaine hauteur on les amande avec des cendres qu'on jette ſur leurs racines; toutes ſortes de coquillages leur ſont fort propres, principalement celuy de ces petits poiſſons que ceux du pays appellent Cuta; car quand ils ont pourry au pied de l'arbre, ils luy ſervent d'un excellent fumier. Si on ne peut pas les amander de la ſorte, on le fait avec de la vaſe que l'on tire des marais ſalez, ce qui augmente auſſi beaucoup la fertilité du plan. Elles portent du fruit aprés cinq ans, principalement lorſque la terre où on les a miſes a eſté bien preparée. Si la terre n'eſt pas aſſez meuble, & qu'ils ayent plus de peine à étendre leurs racines, ils ſont juſqu'à ce temps ſans porter de fruit. Je ſçay un endroit de terre dans l'Iſle de Ceylan ſi propre pour ces arbres, qu'en deux ans de temps ils ont atteint leur perfection, & ſont chargez de fruit. Du tronc de ce Palmier il en ſort une guaine de la groſſeur du bras d'un homme, aſſez ſemblable au cimeterre des Mores: cette guaine s'ouvre, & fait paroiſtre une grappe de 80. & quelquefois de 100. noix à peu prés de la groſſeur d'une noiſette: mais de ce grand nombre il n'y en a que treize ou quatorze qui viennent à une parfaite maturité, & cela ſelon la bonté de la terre qui les nourrit; les autres tombent faute de nourriture, mais la plante repare cette perte en pouſſant preſque en meſme temps une nouvelle grappe, & ainſi de ſuite de mois en mois: tellement que l'on voit ſur chaque arbre quatre ou cinq grapes de differens âges, les unes en fleur, les autres nouvellement ſorties de fleur, groſſes comme des noix ordinaires, d'autres plus groſſes, à meſure qu'elles approchent davantage du temps de leur maturité. On ne voit point d'exemple d'une ſemblable fertilité parmy les autres plantes.

Les profits qui ſe tirent de ce fruit ſont ſans nombre; quand la noix eſt encore verte, elle eſt pleine d'une liqueur qui eſt la plus agreable boiſſon de ces pays-là, ils l'apellent Lana, & chaque noix en rend plein un grand verre. Lorſque la noix eſt plus avancée, ce qui eſt dedans a la conſiſtance de la créme, ils l'apellent Cocanna, & ils le mangent avec des cueilleres; & quand le fruit eſt arrivé à ſa derniere perfection, il eſt agreable au gouſt: mais comme ce fruit eſt d'une nature fort chaude & de difficile digeſtion, il fait mal quand on en prend par trop; il en faut excepter la noix Barka, dont le gouſt eſt excellent, & qui ne fait point de mal quelque excés que l'on en faſſe; l'écorce qui couvre la chair du fruit eſt noire: on prend auſſi ces noix, on les rape, on les met dans le creux des bambous ou roſeaux, on les y fait bouillir, & il s'en fait du Cuſcus, qui eſt un manger ſemblable aux Vermicelli d'Italie, ou du Ceral du lait de ces rapures détrempées dans de l'eau.

Il y a encore d'autres manieres de preparer ce fruit: on en oſte quelquefois

les deux écorces ou coquilles, l'on separe en deux la chair qui est dedans, on la fait secher au Soleil, & l'on en porte une grande quantité preparée de la sorte dans les pays où il n'y a point d'oliviers, où l'on en fait une huile qui est fort saine & fort bonne pour les playes & pour les ulceres. Ce fruit estant meslé avec l'Ygra qui est une sorte de sucre commun, ou Mascouade, que l'on tire de la séve des Palmiers, comme je l'expliqueray cy-aprés, est un mets fort delicieux pour les Indiens, mais l'écorce exterieure qui couvre tout ce fruit, estant filée fournit des cables assez gros pour les plus grands vaisseaux : ces cables resistent mieux à un effort, & ne pourrissent pas sitost que ceux qui sont faits de chanvre. La seconde écorce qui couvre immediatement la chair du cocos, se peut manger comme les cardons d'Espagne, quand elle est tendre & verte : elle craque dans la bouche, fait le mesme effet pour l'estomach, & noircit les levres & les doigts comme les cardons; quand elle est tout à fait meure, elle s'apelle Charetta, & est tres-dure, quoiqu'elle soit mince : on s'en sert pour differens usages, mais principalement pour donner une meilleure trempe aux outils de fer.

Outre ces profits que je viens de dire qu'on tire des Palmiers de cocos, je puis dire avec verité, que de cet arbre on peut bastir & avitailler un vaisseau, le charger de pain, de vin, d'huile, de vinaigre, de sucre & d'autres commoditez que l'on tire toutes du Palmier, & j'ay navigé dans de semblables vaisseaux, ce que je m'en vais expliquer plus au long.

Ces vaisseaux dans le pays sont apellez Pangayos; j'ay navigé dessus le long de la coste de Melinde & dans la Mer Rouge; ils ne s'éloignent pas beaucoup de la coste, à cause que n'ayant point de fer, ces bastimens ne peuvent pas souffrir le heurt de la vague. On fait des planches du tronc de ces Palmiers, elles sont foibles à la verité, & spongieuses comme de l'etouppe : on coud ces planches l'une avec l'autre avec du funin que l'on tire de la derniere écorce de la noix. On calfade & on remplit les intervalles des planches avec le cayro, on le couvre aprés avec de la graisse de poisson qui tient lieu de bray & de gauldron. Aux endroits où les vaisseaux ont besoin de clouds, on y employe des épines de bois que l'on tire d'une certaine espece de Palmiers. Le tronc du Palmier est un mast tout fait; les cordages, comme j'ay dit cy-devant, sont faits du cayro ou écorce du cocos, & les fueilles du Palmier nommé Cayouris, estant cousuës ensemble, leur servent de voiles, car ces fueilles ne suppléent pas mal au defaut de la toile, jusques là mesme que l'on en fait aussi des sacs à millet. Le dedans de la noix de cocos sert de pain, soit qu'aprés avoir meury elle ait esté sechée, ou qu'elle ait esté mise estant encore verte dans des bambous, comme nous avons dit cy-devant. Ils nomment Cobra l'amande seiche, & Puto lorsqu'elle est verte. Ces vaisseaux ne sont point obligez de faire provision d'eau, celle qu'ils trouvent dans les noix qui sont encore vertes, est claire comme de l'eau de roche, & est plus fraische.

La meilleure huile dont ils se servent dans toutes les Indes est celle qu'ils tirent de la noix quand elle est seche, car celle qu'ils tirent de la graine nommée Gergelin, ne vaut pas grande chose, & il n'y a que les pauvres gens qui s'en servent. Pour le vin, voicy la maniere dont ils le tirent : quand le Palmier a jetté son Poio ou guaine, que j'ay dit cy devant avoir la figure d'un cimeterre Turc, ils la coupent à trois doigts du bout, & lient l'endroit qu'ils ont coupé avec un petit roseau, de peur que les bouts n'estant pas liez ne crevent & ne laissent perdre de la substance de la plante. Ils mettent ce bout de la guaine ainsi lié dans une cruche, afin qu'elle reçoive cette liqueur qui auroit produit les cocos. Cette liqueur degoutte deux fois le jour, le matin l'on retire ce qui a degoutté la nuit, & le soir ce qui a degoutté pendant le jour. A ces heures-là certains hommes d'une race particuliere, nommez Bandarins, armez d'une bonne serpe, montent au plus

haut des Palmiers, entre lesquels ceux qu'ils apellent Cayouris, sont d'une prodigieuse hauteur. Ils se guindent en haut avec une hare ou cerceau qui les entoure & embrasse aussi le tronc de l'arbre : ils grimpent aussi le long du tronc comme sur une échelle, mettant les pieds sur des marches qu'ils se sont faites le long du tronc de l'arbre, avec autant d'asseurance qu'un matelot monte sur les haubans de son vaisseau.

Dans ces autres Palmiers plus petits que l'on range sous l'espece de ceux qui portent des dattes, ils font un trou dans le tronc dans lequel ils placent un vaisseau, afin que la liqueur de l'arbre y distille, & ces arbres dont on tire ainsi la liqueur, ne portent point dans ce temps-là de cocos. Cette liqueur est douce, a beaucoup de vertu, purge le corps de ses humeurs, & avec cela on la boit par regale; ils la distillent dans un alambic, sur le haut duquel ils jettent continuellement de l'eau pour le rafraichir, autrement le feu s'y mettroit. Ce vin tiré de la noix de cocos est ce que ceux du pays appellent Ouraka, il empoisonne lors mesme que l'on en prend en petite quantité, monte à la teste, & fait d'étranges effets, & a encore une bien plus grande force, lorsqu'on le distille une seconde fois. De cet Ouraka on en fait d'excellent vinaigre, en mettant dedans deux ou trois tisons allumez, ou quelque grosse pierre qui ait esté long temps dans le feu. Pour le sucre on le tire de cette liqueur douce que nous avons décrite, qui est fraischement tirée de l'arbre; on la fait bouillir jusques à ce que s'estant coagulée, elle se change en sucre d'une belle couleur & d'un excellent goust. Ainsi je croy avoir bien étably ce que j'ay dit cy-devant, que non seulement on bâtissoit un vaisseau de ces Palmiers, qu'on l'avitailloit, mais mesme que l'on en tiroit diverses sortes de marchandises pour le charger.

Tous les pays qui portent le cocos ne le produisent pas de mesme grosseur; ce fruit est plus petit ou plus gros selon la bonté de son terroir. En la coste de Malabar qui est plus froide, & qui est toute coupée de rivieres qui viennent de la montagne de Gatte au pied de laquelle cette coste s'étend, les cocos sont si beaux, que ceux qui ne sont pas encore arrivez à leur perfection à Cochin & aux environs, peuvent seuls appaiser la soif de deux personnes. Les cocos de l'Isle de Ceylan ont le premier rang aprés ceux de Cochin, car le terroir en est fort gras & fort fertil, mais il ne l'est pas encore tant que celuy de Malacca où viennent les plus grands cocos; ceux de l'Arabie heureuse portent les plus beaux de ces fruits; je puis parler de tous ces fruits avec d'autant plus d'asseurance, que c'est sur le témoignage de mes yeux que je rapporte ce que j'avance icy. Il ne faut pas que je passe sous silence deux vertus principales de ce fruit; la premiere, que quand la guaine commence à paroistre, & qu'elle est encore couverte de fleurs, si on la met en poudre, & qu'on la fasse bouillir avec trois pintes de lait de vache, c'est un remede infaillible contre la jaunisse, ce que je ne dis point seulement sur l'opinion qu'on en a dans le pays, mais sur ma propre experience, ayant guery en peu de temps une personne qui en estoit incommodée. L'autre vertu fort établie dans l'esprit des femmes du pays, est que l'eau des noix qui sont encore vertes, est un grand cosmetique, & qu'elle leur fait un beau teint. Le Palmier qui porte la datte, est aussi de la mesme espece; il y en a plus de cette espece dans les Indes que des autres, quoiqu'il n'y porte point de dattes: les Indiens en tirent le Soura, dont ils font du vin: vers le Nord on les voit souvent chargez de dattes qui paroissent par grappes, mais elles ne viennent point à une parfaite maturité, par la faute du climat qui ne leur est pas propre; leur vray pays est l'Affrique, où elles portent un excellent fruit. Celles d'Arabie sont excellentes, elles viennent par bouquets de diverses couleurs, & lorsqu'elles commencent à meurir, elles sont fort agreables à la veuë, & encore davantage au goust.

L'Arabie pierreuse n'en est pas tout à fait privée, il est vray qu'elles ne sont pas si bonnes que les autres, elles sont mesme une partie de la nourriture de leurs che-

vaux. Les meilleures dattes chez les Arabes sont celles qu'ils apellent Muxanas, elles viennent les dernieres, mais elles sont d'un goust excellent, il en sort fort peu du pays ; les Cherifs les gardent, disant qu'elles leur appartiennent par le droit de leur naissance.

Ce fruit ne meurit pas sur l'arbre si on n'en plante proche de luy ou à sa veuë, un autre qu'ils appellent le masle, qui est un secret de nature que l'experience a enseigné aux hommes sans qu'ils en ayent pû jusques à cette heure découvrir la cause. On m'a dit que le noyau de la palme estant broyé & bû dans l'eau, estoit d'un grand secours pour les femmes qui sont en travail. Il y a des Palmiers qui portent un fruit nommé Macoma, qui a une odeur aussi agreable que la Camoesa, & qui est de cette belle couleur de dattes. Quand on a trop mangé, ce fruit aide extremement à la digestion ; j'ay vû plusieurs experiences de la vertu de ce fruit, & il est bon encore contre les vapeurs des hypocondres. Il y a un autre fruit nommé Trefolim, qui est aussi le nom de l'arbre qui le porte ; il croist dans ses gousses quinze ou seize noix, dont chacune vient aussi grosse que les deux poings joints ensemble ; elles sont vertes au commencement, & quand elles sont prestes à meurir, cette verdeur se change en couleur de pourpre : lorsqu'on l'ouvre, on y trouve trois separations pleines d'un miel coagulé fort frais & fort rafraischissant, quoiqu'il n'ait pas beaucoup de goust il ne laisse pas d'estre mangé comme un regale ; la chair de ce fruit est d'un blanc pasle.

Le fruit du Palmier nommé Areca approche fort de celuy que nous venons de décrire ; les Indiens en font grande estime ; l'Isle de Ceylan produit les meilleurs ; on en tire beaucoup, & ils sont d'un grand debit, ordinairement ils ne sont pas plus grands qu'une noisette. La chair en est ferme & dure, & c'est le ragoust le plus ordinaire des Indiens, car ils mâchent toujours la fueille d'une herbe qui est plus grande & plus épaisse que celle du lierre. Ils sucent aussi l'amande de l'Areca, qui est fort propre pour leur rechauffer l'estomach. Ce suc est stiptique, & excite le mesme sentiment sur les levres que l'alun ou la pome de Cyprés dont ils se servent quelquefois au lieu d'Areca. Ce fruit qui ressemble à des dattes, croist dans des gousses, & on en comptera quelquefois jusques à deux cens & davantage dans un bouquet ; les Indiens sont tellement accoûtumez à ce fruit, qu'ils l'ont toujours dans la bouche, s'imaginant qu'il fortifie l'estomach, les gencives, & qu'il aide à la digestion ; dans tous leurs repas c'est le dernier mets, aussi ils le preferent à tous les nostres de l'Europe, mais je ne suis pas de leur sentiment.

Je dois ajoûter à ce que j'ay dit du cocos des Maldives, que l'arbre qui le porte croist au fond de la mer, & qu'il vient sans culture. Je finiray ce discours des Palmiers par leurs maladies. Ils ont un ennemy mortel, qui est un certain ver noir qui perce aisément quelque bois que ce soit, sec ou verd, il n'a pas grande peine par cette raison à entrer dans le bois des Palmiers qui est tendre, & quand il est arrivé au cœur, il arreste la séve de l'arbre, & le fait mourir ; quelquefois mesme il l'attaque par le haut où sont les fueilles & les fruits, car cet endroit du Palmier est fort blanc, tendre, & doux à merveilles : on coupera quelquefois un Palmier entier pour en tirer cette partie qui est extremement delicate ; j'en ay tâté plusieurs fois ; si on n'y remedie d'abord, le ver ne cesse point, jusqu'à ce qu'il meure ; le Bandarin qui a le soin de ces arbres, fait la guerre à ces vers, & quand il a trouvé le trou par où il est entré, il le cherche avec des fers diversement crochus, jusques à ce qu'il l'ait tué. Il arrive à ces arbres un autre accident par la negligence du Bandarin qui les cultive, car lorsqu'il grimpe dessus pour y remplir de Soura leurs vaisseaux, si il tombe par hazard une goutte de cette liqueur sur le tronc de l'arbre, il s'engendre en cet endroit un autre ver qui attaque & mange l'œil de l'arbre. A cet accident il n'y a point de remede, si ce n'est celuy-cy qui est selon les coûtumes du pays, & qui oblige le Bandarin à payer dix Pardaos pour re-

parer la perte qui est arrivée par sa faute. Un Palmier bien cultivé & dans un bon fond rendra tous les ans un Pardao, & c'est sur ce pied-là que l'on estime ordinairement le revenu des plans de ces arbres.

Le troisiéme accident qui cause la perte des Palmiers, vient de la terre lorsqu'elle vient sterile par quelque accident, l'arbre se sent aussitost de la maladie de sa nourrice, devient aussi sterile, & meurt enfin. On connoist cette mauvaise disposition dans la terre par un petit sable rouge que l'on y découvre, & il paroist mesme quelque chose de cette maladie sur le tronc de l'arbre. Quand le Bandarin s'en apperçoit, il fait un grand trou dans la partie de l'arbre qui est encore saine, pour empécher que la gangraine n'en approche, il oste l'écorce de l'endroit qui est malade, & fait entrer des fers chauds à l'endroit où il paroist du sable.

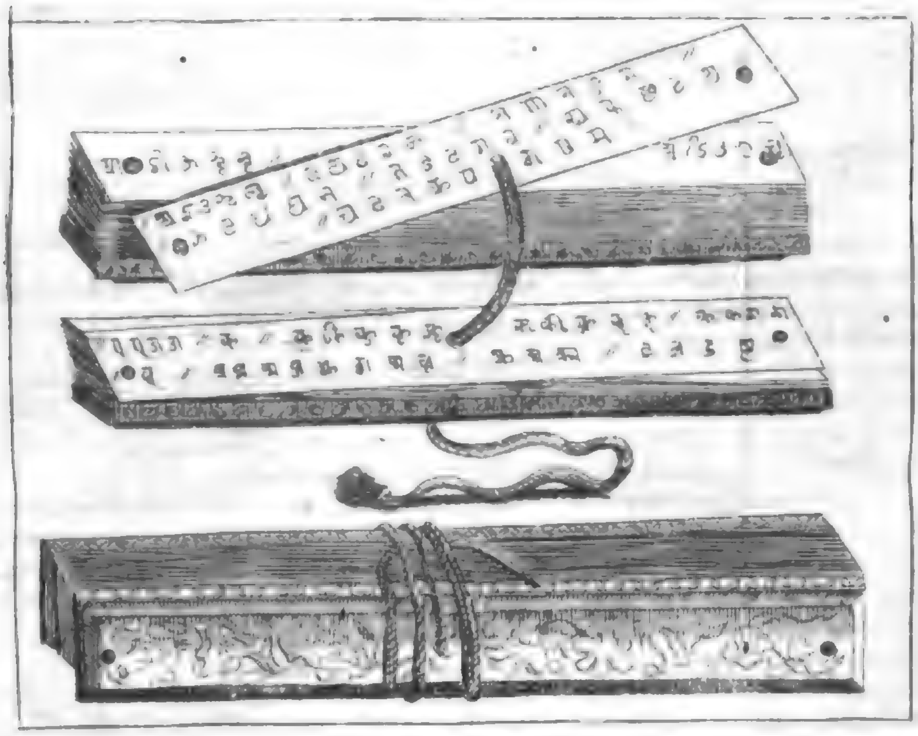
Il y a une reflexion à faire sur la maladie de ces arbres, c'est que lorsqu'ils ont à mourir par quelques-uns de ces accidens, ils se chargent cette année là de tant de cocos, que l'on les soupçonne en mesme temps d'estre malades, & cette indication fait qu'on y apporte aussitost du remede.

Il faut que je dise encore icy, qu'il n'y a rien au monde de plus delicat, que le Palmito, j'entens la partie interieure du haut du tronc; c'est proprement de ce point comme d'un centre, que partent toutes les branches de l'arbre. Cette substance est blanche comme du lait caillé, extremement tendre, & d'un goust encore plus doux & plus agreable que les meilleures confitures, sans qu'il y ait sujet de craindre d'en manger par excés.

Je suis asseuré que ceux qui liront cette Relation en feront le mesme jugement que moy, s'ils en mangent jamais. J'en ay fait plusieurs experiences aux Indes; mais encore davantage le long de la coste de Terrado Natal, où je fis naufrage, & où je fus obligé de demeurer huit mois à bâtir deux barques, pour sauver nostre equipage. Le manquement d'autres provisions nous obligea de nous passer de ce que nous trouvâmes, & nous contâmes pour une grande & bonne fortune celle d'avoir trouvé beaucoup de ces Palmiers, j'entens de ceux qui portent les dattes; car nous fismes provision de tout ce qui se trouva de Palmites dans toute l'étenduë d'une lieuë de pays, & ils nous fournirent une nourriture qui auroit mesme esté fort agreable à des gens moins affamez que nous ne l'estions. Les Palmiers durent long-temps, il y a des signes pour connoistre leur âge. Tous les ans ils poussent quatre branches qui s'étendent peu à peu en forme de croix, elles sechent & tombent aprés trois ou quatre ans de temps, chacune de ces fueilles laissant une marque à l'endroit du tronc où elle a esté attachée; & c'est par là que l'on juge de son âge. Mais afin que ce que j'ay dit au commencement soit plus averé, que depuis l'extremité de sa racine jusqu'au dernier bout de ses branches tout en estoit utile, il faut que je fasse remarquer icy, que la racine donne une excellente trempe au fer; que ses fueilles roulées servent de chuli ou torches, & asseurent les voyageurs des Indes du danger des serpens qui sont si dangereux en ces quartiers-là, & en si grand nombre, qu'ils attaquent souvent les voyageurs, quand ils ne sont point armez du feu de ces torches. Ceux du pays se servent encore de ces torches pour pescher comme on fait en Portugal; les fueilles servent aussi pour couvrir leurs Palanquins ou litieres, & le Soleil ni la pluye ne les percent point. Il y a d'autres Palmiers dont les fueilles servent de papier, & on en fait des livres; on écrit sur ces fueilles avec une petite pointe de fer, ce que ceux du pays font fort viste. Les fueilles de l'arbre que nous avons décrit sous le nom de Cayouris estant sechées, viennent d'un blanc vif, & sont fort estimées, quoiqu'à bon marché; ils les appellent Palhate, ils en font des bonnets si propres & si legers, que le Viceroy mesme s'en sert.

Le Poio ou guaine recourbée en forme de cimeterre, enferme, comme j'ay dit, les grappes de cocos comme, elle est d'une substance plus épaisse & plus forte, elle sert au menu peuple, & particulierement aux Bandarins, pour leur faire des bonnets semblables à des bonnets à l'Angloise.

J'ay dit cy-devant que le tronc estoit menu & peu solide à proportion de sa grande hauteur, que tout le poids des branches & du fruit estoit tout au haut du tronc, & que donnant ainsi beaucoup de prise aux vents, ils les romproient aisément si la nature n'avoit armé le tronc & les branches de filamens entretissus comme un canevas, ce qui tient si bien toutes les parties unies ensemble, que le vent ne leur sçauroit faire de tort, & il n'y a que le fer qui puisse forcer ce tissu dont je viens de parler. Voila ce que je puis dire pour la satisfaction des curieux de toutes les especes de Palmiers que je connois; ceux qui n'en seront pas satisfaits, & qui en voudront sçavoir davantage, peuvent aller aux Indes pour l'apprendre, & dans les autres pays où ces arbres croissent, ils s'en pourront informer plus particulierement en ces quartiers-là, mais peut-estre aussi qu'ils n'en apptendront pas davantage, & qu'ils y perdront leur peine.



EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & Privilege du Roy donné à Paris le 1. jour de Juin 1662. il est permis à Girard Garnier de faire imprimer un Livre intitulé, *Les grands Voyages, ou Relations de plusieurs voyages, traduites de l'Anglois, Hollandois & autres langues, & enrichies de plusieurs cartes & figures*, en telle marge & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de vingt années, à compter du jour qu'il sera imprimé pour la premiere fois; avec defenses à tous autres d'en rien imprimer sous pretexte de changement, augmentation ou autrement, sans le consentement dudit Garnier, aux peines portées dans ledit Privilege.

Registré sur le livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette ville de Paris le 17. *Novembre* 1664. *Signé* E. MARTIN Syndic.

Les Relations du R. P. Jeronymo Lobo de l'Empire des Abyssins, des sources du Nil, de la Licorne, *&c.* ont esté achevées d'estre imprimées pour la premiere fois le 11. Fevrier 1673.

HISTOIRE DE LA HAUTE ETHIOPIE,

ECRITE SVR LES LIEVX.

Par le R. P. MANOEL D'ALMEÏDA Iesuite,

Extraite & traduite de la copie Portugaise du R. P. BALTAZAR TELLEZ.

JAMAIS autheur n'a eu plus de raison d'entreprendre son ouvrage que le P. Tellez; tout ce que nous avons eu devant luy de l'Ethiopie estoit fabuleux; nous ne sçavions pas à 24. degrez prés la situation des sources du Nil; l'on faisoit tous les jours de nouvelles réveries sur les causes de son inondation. Le nom de Prestre-Jan est un titre inconnu aux Princes mesmes d'Ethiopie; nous n'estions pas mieux informez de l'étenduë de son Empire, l'on le faisoit beaucoup plus grand de tous sens, qu'il n'est en effet; le public attendoit avec impatience de bons & de seurs memoires de toutes ces choses, dont nous n'avions eu jusqu'à cette heure que des chimeres de sçavans & de gens d'esprit, faites sur de fausses informations, lorsque ce bon Pere a pleinement reparé toutes les injures qu'Urreta & tant d'autres fausses Relations avoient faites au public & à la verité.

Tellez nous fait voir par les memoires des Peres de sa Compagnie, qui ont demeuré long-temps en Ethiopie, & qui l'ont traversée de tous sens, que le titre de Prestre-Jan n'est point connu des Abyssins; il fait mesme voir la source d'où est venuë cette fixion, que je ne rapporteray point icy, puisque le P. Jeronymo Lobo l'a deja expliquée dans sa Relation: que dans la langue des Abyssins Nugè signifie Roy, & que ces peuples appellent leurs Empereurs Nugea Negasto, comme qui diroit Roy des Rois. Pour ce qui est du nom d'Abyssins, D. Affonso Mendez Patriarche d'Ethiopie a crû qu'il venoit d'Abaxa ville capitale du Royaume d'Adel, qui estoit autrefois un membre de l'Empire d'Ethiopie, mais selon le Pere Manoel d'Almeyda Jesuite, le mot d'Abyssin ne signifie rien de particulier en cette langue. Le pays des Abyssins est aussi autrement situé que les Geographes anciens & modernes ne nous l'ont décrit. L'on s'étonnera sans doute qu'ils se soient si grossierement trompez en sa position & en sa grandeur, en comparant la nouvelle Carte de ce pays que le Patriarche Affonso Mendez, le P. Manoel d'Almeïda, le Pere Pero Pays, le P. Jeronymo Lobo, & autres, ont faite avec un grand soin & un travail de plus de trente années, avec les anciennes.

De l'étenduë de l'Empire d'Ethiopie.

Ces Peres, dont les memoires ont servy de fondement à l'histoire de Tellez, disent, qu'autrefois l'Empire d'Ethiopie s'étendoit jusqu'à Focai, qui est sous le 17. degré de latitude Septentrionale, & qu'il commençoit à un lieu nommé Bargamo, qui est à 8. degrez en deçà de la Ligne; qu'ainsi cet Empire avoit 9. degrez du Nort au Sud, mais qu'aujourd'huy il ne s'étend que depuis le parallele de Maçua, sous le 16. degré, jusqu'à Bargamo, que nous avons dit estre sous le 8. degré; tellement qu'il ne luy faut pas donner plus de 8. degrez, ou 160. lieuës de long: que sa largeur, à la prendre des costes de la Mer rouge jusqu'aux peuples nommez Agaus, & aux bras du Nil qui va en Egypte, est de 140. lieuës Portugaises; le P. Manoel d'Almeïda qui nous l'apprend, ajoûte qu'il a fait plusieurs fois ce chemin, & qu'il a traversé cet Empire du Sud au Nord, & de l'Est à l'Ouest.

Il est aisé de voir par les limites que ces

voyageurs Missionaires donnent à l'Ethiopie, combien toutes les Cartes qui ont paru jusqu'à cette heure de ce pays sont fausses, car elles l'étendent depuis le 22. degré lat. Nord jusques à 16. ou 17. degrez du costé du Sud, de sorte que la Ligne Equinoxiale le couperoit quasi par le milieu : ils mettent à cette hauteur de dix-sept degrez les lacs de Zayré & de Zambré, d'où ils disent que vient le Nil, tellement qu'ils donnent à cet Empire 39. ou 40. degrez du Nord au Sud, quoiqu'il n'en ait que 8. ou 9. comme j'ay dit cy-dessus. Ils luy donnent de largeur de l'Est à l'Ouest, depuis la coste de la Mer rouge jusqu'à Rio Negro, & aux confins de Congo, ou de Municongo, qui est une espace de pays de plus de 400. lieuës. Barros luy a moins donné d'étenduë que les autres Geographes, il ne laisse pas de l'étendre encore trop loin, en luy donnant Suaquem pour bornes du costé du Nord, car les limites d'Ethiopie n'ont jamais esté jusqu'à Suaquem, & de nostre temps elles ne passoient guere Maçua, qui est sous la hauteur de 16. degrez : il faut oster aussi un degré ou deux de l'étenduë qu'il donne à ses bornes du costé du Midy, car Adea n'est pas comme il le met à six degrez de latitude, mais entre le 7. & le 8. degré. Barros d'ailleurs tres-exact, est excusable en cela ; car sa faute vient du rapport que luy en firent quelques-uns de ces Portugais qui entrerent en Ethiopie avec Christovam de Gama, qui l'informerent mal de ce qu'ils n'avoient pas pû examiner avec assez d'exactitude ; ces braves n'avoient pas d'instrumens pour prendre l'élevation du Pole en chaque place, comme ont fait depuis ces Peres, qui ont marqué avec soin dans leur Carte la position des places de ce pays : on la voit icy gravée exactement d'aprés l'original qui en a esté envoyé de Portugal fait à la main. Pour remplir le vuide des espaces que ces Geographes donnoient à cet Empire, ils faisoient plusieurs Royaumes d'un seul ; vous voyez dans leurs Cartes un Royaume de Tigray proche la Ligne, un autre à 7. degrez de latitude Septentrionale, qu'ils appellent Tigré Mahom ; & un troisiéme plus avancé, qu'ils appellent le Royaume de Barnagas ; mais la veuë de la Carte mesme démeslera mieux ces erreurs que le discours ne le pourroit faire, & fera voir que ces trois noms conviennent au seul Royaume de Tigré : cette Carte comprend tous les Royaumes qui estoient de la dépendance de cet Empire, du temps que le Patriarche D. Affonso Mendez estoit en Ethiopie, c'est à dire vers l'année 1640. en voicy les noms, Tigré, Dambea, Bagameder, Goiam, Amahara, Narea, & une partie de Xaoà, avec les petits Royaumes & Provinces de Mazaga, Salem, Ogarà, Abargalé, Holcait, Salgadé, Cemen, Salaoa, Ozeca, & Doba. Outre ces pays les Royaumes suivans obeïssoient aussi autrefois à l'Empereur d'Ethiopie, celuy d'Angote, Doaro, Ogge, Bali, Adea, Alamale, Oxelo, Ganz, Betezamora, Guarague, Buzana, Susgamo, Bahargamo, Cambat, Boxa, Gumar, Conch, Damot, Doba, Mota, Aurà, Holeca, Oyfat, Guedem, Ganch, Marrabet, Manz, & Bizamo. Ces bornes établies l'Empereur d'Ethiopie d'aujourd'huy ne possede pas la moitié des pays qui obeïssoient à ses ancestres ; les Galas luy en ont pris encore quelque partie depuis qu'il a quitté la Religion Catholique, conformément aux derniers avis qu'on a eu à Rome de ces quartiers-là. Voicy la description que le P. Tellez nous donne de ceux de ces Royaumes qui sont encore aujourd'huy sous la domination des Abyssins.

Tigré commence à Maçua, petite Isle proche d'Arquico, la premiere des places situées dans le continent d'Ethiopie, & son principal Port auparavant que les Turcs s'en fussent emparez. Ce Royaume s'étend donc depuis Maçua ou Arquico l'espace de 12. lieuës, le long de la Mer rouge jusqu'à Dofalo, qui est un autre petit port & fort peu frequenté à cause de son peu de fond ; il estoit aussi de la dépendance d'Ethiopie, mais les Turcs s'en sont emparez. L'espace de pays entre Maçua & Dofalo est aussi presque tout habité par des Mores qui reconnoissent le Turc, tellement que cet Empire n'a plus aucun port sur la Mer rouge. Au Sud-Ouest de Maçua, & presqu'au milieu du Royaume de Tigré, est une ville appellée Maegoga, mais plus ordinairement Fremona ; elle est sous la hauteur de 14. degrez & demy latitude Nord, & on y a toûjours trouvé la mesme hauteur par les diverses observations qu'on y a faites avec l'Astrolabe. Le Royaume de Tigré a environ 90. lieuës de long & 50. de large, c'est le plus grand & le meilleur de tous ceux d'Ethiopie. Il confine vers le Septentrion avec le Royaume de Bagameder, & à l'Orient avec celuy d'Angote ; delà il s'étend jusqu'au Royaume de Amahara, & ensuite jusques aux bords du Nil. Entre ces deux Royaumes passe la riviere Baxilo, qui est fort grande, & qui aprés avoir marqué leurs limites, se va enfin rendre dans le Nil. Le Royaume d'Angote s'étend depuis Larta jusqu'au Nil, c'est à dire environ 60. lieuës, mais il n'en a que 20. de large, parce qu'il a esté écorné de quelques Provinces ; si elles y estoient jointes, il seroit bien aussi large que long.

Pour ce qui est du Royaume de Goiam, il s'étend environ 50. lieuës du Nord au Sud, & environ 30. de l'Est à l'Ouest ; sa largeur

est bornée par le tour que fait le Nil, qui aprés avoir pris sa source au milieu de ce Royaume, l'entourre quasi tout, & en fait une peninsule.

Au Sud du Royaume de Goiam est celuy de Dambea, le Nil y entre; ce Royaume n'a que 24. lieuës de long, & 10. ou 12. de large, mais il en aura presque encore autant, si nous y ajoûtons le terrain qu'occupe le lac de Dambea.

Le Royaume de Amaharà s'étend de l'Est à l'Oüest environ 40. lieuës.

Narea est le dernier Royaume de la dépendance d'Ethiopie.

La Carte du pays suppleéra à la description de l'étenduë & de la position de chacun de ces Royaumes ou Provinces, il faudra seulement y ajoûter les particularitez de quelques-uns des principaux fleuves de l'Ethiopie qu'elle ne pourroit pas representer. Pour le Nil, nous n'en dirons rien icy, à cause que la description qu'en donne le P. Jeronymo Lobo est la mesme que celle de Tellez, ou pour mieux dire, celle de Tellez vient du mesme Pere J. Lobo. Les autres fleuves sont le Tacazé, qui est le plus connu en Ethiopie aprés le Nil; sa source est au commencement du Royaume d'Angote, proche de Begameder, où trois bouillons d'eau sortent avec impetuosité du pied d'une montagne nommée Axquaqua, qui est à son Orient. Ces sources se joignent aprés ensemble, & forment une grande riviere qui court vers l'Occident l'espace de quelques journées de chemin, passe par les limites de Daqhana & de Hoage qu'elle laisse à son Nort, traverse aprés le Royaume de Tigré, & divise en deux & par le milieu une de ses Provinces nommée Siré, dont les terres qu'il quitte à l'Orient sont les meilleures de ce Royaume. Dans celles qu'elle laisse à l'Occident est le fameux desert de Aldoba, où il y avoit autrefois des hermites, comme dans la Thebaïde. Cette riviere est à peu prés de la largeur du Nil; il y a quantité de cavernes tres-profondes le long de ses bords, où se retirent des crocodils & des lezars d'une grandeur prodigieuse, comme aussi quelques chevaux marins qui ressemblent assez, à ce que dit le P. M. d'Almeïda qui en a veu, à des chevaux ordinaires par la teste & par les oreilles; qu'au reste ils ont les pieds, & la queuë courte, & qu'ils n'ont point de poil sur la peau. Elle nourrit aussi de toutes sortes de poissons, entr'autres la Torpedo, dont le mesme Pere dit qu'en ayant pris une dans sa main, elle luy causa un tel tremblement par tout le bras, qu'il la jetta aussi-tost, & n'en voulut plus depuis faire l'experience. De là, le Tacazé passe par la Province de Holcait, & tombe aussi-tost aprés dans un pays fort bas, tenu par des Caffres; il passe par le Royaume de Deqhim habité par des Negres que nous appellons Baullous, & que ceux de la coste de Suaqhem nomment Funchos, comme on voit dans la Carte, de là il se va perdre dans le Nil.

On dit que le fleuve appellé Zebeé est plus large & plus profond que le Nil; sa source est en un lieu nommé Boxa, dans la partie meridionale du Royaume de Narea; il court au commencement quelques lieuës vers l'Occident, va aprés vers le Septentrion, & enferme presque tout le Royaume de Gingiro, dont il fait une peninsule, comme le Nil entoure le Royaume de Goiam; aprés avoir fait ce tour il coule vers le Sud, quelques-uns disent qu'il passe à Mombaça.

Le fleuve Hoax n'est pas tout à fait si large ny si profond que le Nil; sa source est entre le Royaume de Xaoa, qu'il a à son Nort, celuy d'Ogge qui luy est au Sud, & le Royaume de Fategar qu'il a à l'Est. Ce fleuve court aprés vers le Nord-Est, & ayant reçu les eaux d'une grande riviere nommée Machy, qui sort du lac Zoay dans le Royaume d'Ogge, il entre avec cette creuë d'eaux dans le Royaume d'Adel, autrement Zeyla, & traverse une de ses Provinces nommée Auca Gurrelé. Il pleut rarement en ce Royaume, & il semble que la Providence divine ait voulu remedier à ce defaut par le secours de cette riviere; l'eau de laquelle estant conduite çà & là par des canaux faits à la main, arrose les terres, & les rend plus fertiles; mais elle y perd toutes ses eaux, & ne va point jusqu'à la mer.

La riviere appellée Mareb commence dans le Royaume de Tigré à deux lieuës de Baroa, ou Fremona, qu'elle laisse à l'Orient, & prenant aprés son cours vers le Sud, entre dans un pays habité par des Caffres, où il n'y a presque que des sablons, sous lesquels elle se cache une grande espace de chemin; ceux du pays ne laissent pas d'en boire en creusant neuf ou dix pieds en terre, & mesme ils y peschent de bon poisson, à ce que rapporte le P. M. d'Almeïda, sur ce qu'il avoit ouy dire, lorsqu'il passa en ce pays-là, à J. Gabriel chef des Portugais de cette contrée. Cette riviere reparoist une seconde fois, & coule au travers du Royaume de Deqhim. C'est celle-là mesme que le Valencien appelle Rio Negro, à cause qu'elle passe par un pays habité de Negres, comme si dans l'Ethiopie il y en avoit quelqu'autre qui passast par un pays habité d'hommes blancs; c'est aussi cette riviere qui fait, à ce qu'il dit, trois étangs; que de l'un d'eux il sort une autre riviere qui passe entre des pierreries de grande valeur; & qu'à l'endroit de la coste de Melinde où elle se perd dans la mer, il y a une grande quantité

de perles & d'ambre, mais tout cela est faux, l'on ne sçait ce que c'est en Ethiopie que pierres precieuses, & l'Empereur qui y regne aujourd'huy se croit bien paré d'avoir à sa couronne quelques perles que le P. M. d'Almeïda luy a fait venir des Indes, car pas un de ses predecesseurs n'en avoient jamais porté.

Le livre de Valencien est plein d'erreurs si grossieres, qu'elles se détruisent assez d'elles-mesmes: mais ce que l'on trouve dans les Commentaires d'Albuquerque tromperoit plus aisément les gens; cette facilité que celuy qui les a composez suppose dans le dessein de barrer le Nil en Ethiopie, & d'en priver l'Egypte, est toute de l'imagination de l'autheur; & si Albuquerque eust veu les pays qui bordent cette riviere, une semblable pensée ne luy seroit jamais venuë.

Ptolomée & les autres Geographes mettent l'Isle de Meroé à 13. degrez de la ligne latitude Nort, & disent qu'à la hauteur de 11. degrez la riviere Astaboras se joint au Nil; qu'elles courent ainsi jointes ensemble jusqu'à la hauteur de 12. degrez, où elles se divisent derechef, & se rejoignent aprés sous le 16. ou 17. degré, & que l'espace de terre qu'enferment ces deux rivieres est l'Isle de Meroé. Barros dit la mesme chose, mais il ajoûte qu'elle s'appelle aujourd'huy Noba. Le nouvel Atlas nous represente dans ses Cartes, que le Nil & le Tacazé se joignent, & font ce lac qu'ils appellent Guegueré. Ortelius & Mercator disent que ce ne sont point deux rivieres qui forment cette Isle qu'ils appellent Guegueré, mais plûtost deux bras du Nil. Tout ce que je viens de rapporter de ces Geographes est plein de faussetez basties sur des rapports peu fideles de ce pays-là; car le Patriarche Affonso Mendez, le Pere Manoel d'Almeïda & d'autres Peres qui ont vécu plusieurs années en Ethiopie sous la hauteur de 12. 13. & 14. degrez, qui ont passé plusieurs fois le Tacazé & le Nil, & qui ont observé leurs cours avec grand soin, disent qu'il n'est point vray que ces deux rivieres se joignent dans l'Empire d'Ethiopie, mais qu'elles naissent en deux differens endroits, & courent toûjours separées l'une de l'autre dans la distance d'environ 60. lieuës, comme on le peut voir par la Carte cy-jointe. Ces Peres ajoûtent, que le Nil ne se divise pas en deux bras en Ethiopie: & enfin ils sont convaincus que le Royaume de Goiam que le Nil enferme presque tout à fait, & où il prend son origine, est la fameuse Isle Meroé, dont les anciens ont dit tant de fables; ce qui se prouve parce qu'ils disent qu'elle s'étend depuis 12. jusqu'à 13. degrez, qui est la hauteur sous laquelle est ce Royaume; & qu'il est d'ailleurs constant qu'il n'y a point d'autre Isle sous cette hauteur. Cette verité se confirme aussi par la largeur d'environ 30. lieuës que les Geographes donnent à cette Isle, qui est la mesme que celle du Royaume de Goiam; mais ce qu'ils disent de son tour ne luy convient pas, car ils luy donnent environ cent lieuës, & le Royaume de Goiam n'en a que 50. Les cataractes du Nil, que les mesmes autheurs mettent à la pointe septentrionale de l'Isle de Meroé proche de l'Egypte, sont en deux endroits differens; la premiere est proche d'un lieu du pays des Agaus, appellé Depeqham, à neuf ou dix lieuës de l'endroit où le Nil entre dans le lac de Dambea; & la seconde aprés que ce fleuve est sorty du mesme lac, proche d'un village appellé Alatà.

L'on ne peut pas dire que le Nil fasse cette Isle aprés qu'il est sorty d'Ethiopie; Ptolomée qui estoit Egyptien, n'auroit pas manqué à faire mention de cette Isle, si elle eust esté en effet dans son pays; & la couleur noire que Lucien donne aux habitans de l'isle de Meroé convient mieux aux Ethiopiens qu'aux Egyptiens. On peut encore moins asseurer que l'Isle de Meroé soit une de celles qui sont dans le lac de Dambea; elles sont toutes trop petites pour cette grandeur de cent lieuës que luy donnent les Geographes. Pour ce qui est de son or, de ses pierreries & autres richesses qu'ils luy donnent, elle les doit toutes à leurs relations.

Je n'étendray point icy le discours du P. Tellez touchant le nom de la Mer rouge, c'est un ramas de tout ce qui s'est dit de bon & de mauvais sur ce sujet, qu'il conclut par l'opinion des Peres de sa Compagnie, qui ont esté employez dans la mission d'Ethiopie, & que vous aurez veuë chez le Pere J. Lobo.

Le climat de ces pays qui sont enfermez entre ces limites que nous venons de donner à l'Ethiopie, est aussi temperé que celuy de Portugal; il y a mesme des endroits où l'on ne sent pas les chaleurs excessives de nostre Esté, ny celles de nos jours Caniculaires. Enfin le froid y est plus à craindre que le chaud: mais comme cet Empire a une tres-grande étenduë, aussi la temperature de l'air y est-elle diverse; en effet l'hyver commence à la partie maritime d'Ethiopie, c'est à dire depuis Maçua jusqu'à Dancali le long de la Mer rouge, aux mois de Decembre & de Janvier comme en Portugal. A neuf ou dix lieuës du bord de la mer les froids y sont moderez, & les pluyes aussi, lesquelles arrosent les campagnes, & servent à les rendre plus fertiles; mais il n'en est pas de mesme plus avant dans les terres, vers les montagnes de Bizan, qui sont à deux journées au delà de Deboroà; l'Hyver commence de-

puis le 10. Juillet jusqu'à la fin du mois de Septembre. Le P. Manoel d'Almeyda qui a veu toutes les terres de cet Empire, confirme la mesme chose; qu'il est Hyver au dedans de l'Ethiopie, pendant les mesmes mois qu'à la coste des Indes, & depuis la ville de Diù jusqu'au cap Comorin; que le long de la coste d'Ethiopie du costé de la Mer rouge les saisons sont reglées comme en Portugal, au lieu qu'à la coste opposée d'Arabie, depuis l'entrée de la Mer rouge jusqu'aux Isles de Curia Muria, il est Hyver en Juin, Juillet, Aoust & Septembre, comme à la coste des Indes; & qu'enfin dans l'Arabie il commence en Novembre, & finit en Fevrier de mesme qu'en Portugal.

Des pays qui reconnoissent aujourd'uy l'Empereur d'Ethiopie.

L'Empereur d'Ethiopie d'aujourd'huy possede les Royaumes de Dambea, Tigré, Begameder, Goiam, Amarà, & les Provinces de Cemem, Ogarà, Sagado, Holcait, Xaoà, & Holecà, tous lesquels Royaumes & pays, si nous en exceptons celuy de Dambeà, qui est tout uny, sont pleins de montagnes, & à peine peut-on marcher une journée durant par ces pays, sans en rencontrer de si hautes & de si escarpées, que les Alpes & les Pyrenées ne sont que de petites colines en comparaison. Entre ces montagnes, celles que les Abyssins appellent Ambàs, sont separées des autres; toutes d'une prodigieuse hauteur, & si droites, qu'elles semblent avoir esté coupées à plomb artificiellement, & il n'y a ordinairement qu'un ou deux endroits qui servent comme de portes pour y monter, encore avec beaucoup de peine; au sommet de ces montagnes il y a des plaines, de l'eau, & des gens qui ont choisi pour retraite ces forteresses naturelles qui semblent estre élevées par la Providence Divine pour defendre les Ethiopiens qui s'y sont refugiez, & qui d'ailleurs ne s'entendent point à fortifier une place. Toute l'Ethiopie en est pleine, mais principalement le Royaume de Amarà, où elles étoient tout à fait necessaires pour assurer ses habitans contre les incursions des Galles, les plus dangereux ennemis de cet Empire.

C'est une chose étonnante de voir les diverses figures que font ces roches & ces montagnes, les unes ont celle d'une pyramide; les autres sont rondes depuis le sommet jusqu'à la racine, il y en a de carrées, & de plus larges par le haut que par le bas; enfin il s'y en trouve de toutes les figures imaginables. On est quelquefois obligé pour aller d'un Royaume de l'Ethiopie à l'autre, de traverser plusieurs de ces montagnes, comme en allant de Fremone, qui est quasi au milieu du Royaume de Tigré, & à 45. lieuës de Maçua, à Dancaz & à Dambeà, il faut que ceux qui font ce chemin traversent entre autres montagnes celle que l'on appelle Lamalmon, qui en a une autre nommée Guçà, laquelle luy sert comme de fondement. Il faut une demie journée de chemin pour arriver au haut de cette derniere montagne, ce qui se fait en tournant jusqu'au haut par un chemin taillé dans la pente de cette montagne, dont le pied se perd dans des precipices qui font peur; & d'ailleurs il est si étroit, que quand deux Caravannes se rencontrent en ce passage, quand l'une monte, & que l'autre descend, l'on y courre grand risque. Les Caravannes qui y passent sont ordinairement chargées d'étoffes des Indes, de pierres de sel, & autres marchandises. Quand on est au haut de la montagne de Gucà l'on trouve une plaine qui a environ une lieuë de tour, où les voyageurs & les Caravannes se reposent pour mieux achever le reste; car le jour suivant l'on a à passer une coste si étroite & si élevée, qu'elle fait trembler tous ceux qui la regardent. Aprés avoir gagné le haut de cette montagne l'on trouve les racines du Lamalmon, qui est une roche aussi fort escarpée, & qui ressemble à une forteresse; le chemin par où l'on y monte est plus mauvais que celuy qu'on a fait, quoique la nature semble y avoir taillé des degrez avec leurs rampes; mais ces degrez font un escalier fort droit, & les marches ont souvent deux ou deux pieds & demy de haut; c'est une chose étonnante que les bestes de somme puissent passer par là, quoique déchargées, car il y a quantité de gens sur ce passage qui ne vivent que de prendre la charge de ces bestes, pour la porter tant qu'elles ayent passé ce détroit. Lamalmon a environ 300. brasses de hauteur, & si escarpée, qu'elle paroist coupée à plomb. Elle a à son sommet une espece de table ou plate-forme, qui a environ une demie lieuë de circuit; l'on voit là une peuplade qui n'a point d'autre ennemy à combattre que la faim; les habitans se consolent du peu qu'ils y trouvent à manger, avec les eaux excellentes qu'ils y boivent. De cette platte forme l'on découvre presque tout le Royaume de Tigré, & vers l'Orient une grande chaîne de montagnes contiguës au Lamalmon, & une autre au Nord-Ouest, lesquelles chaînes forment un grand arc, au milieu duquel les montagnes du Royaume de Tigré, quoique fort hautes, ne paroissent rien auprés de celle de Lamalmon. Tout ce que je rapporte icy de ces montagnes est tiré du P. Manoel d'Almeïda.

Il y a quantité de mines fort riches en Ethiopie, mais ses habitans ne les veulent pas fouiller de crainte que ce metal ne donne en-

vie au Turc de s'emparer de leur pays, & d'en faire des esclaves. L'or est la marchandise dont ils trafiquent le plus, il se trouve dans les rivieres du pays par petits grains comme de la semence de perles; il leur tient lieu de monnoye, car il n'y en a point d'autre dans le pays, & ils en payent ce qu'ils achetent, principalement des marchands étrangers, qui prennent en payement ces grains d'or qui se donnent au poids.

Ils font aussi grand trafic de fer, de plomb, & principalement du sel qui se trouve dans leurs montagnes, & qui leur tient lieu aussi de monnoye; il n'est pas par grains comme le nostre d'Europe, mais en morceaux en forme de brique, qu'ils tirent de certaines montagnes ou roches de la frontiere de Tigré, & d'Angotè, qui ne sont quasi que de sel.

La terre d'Ethiopie aux endroits où elle est cultivée, est fort fertile; & quoique les Ethiopiens n'ayent pas beaucoup d'industrie pour la cultiver, elle ne laisse pas de rapporter trois fois l'année du bled, de l'orge, du millet & d'autres grains que nous avons en Europe. Il y croist en grande abondance une certaine graine qu'ils nomment Tef, qui est leur nourriture la plus ordinaire, parce qu'elle rapporte beaucoup en Ethiopie, & qu'elle est tres-nourrissante; mais d'ailleurs si petite, qu'un grain de moutarde est dix fois plus gros. Nonobstant cette fertilité l'Ethiopie ne laisse pas d'estre incommodée fort souvent de la famine, ce qui vient quelquefois des nuages de sauterelles qui s'abbattent sur leurs moissons, & les mangent, & aussi quand les troupes de l'Empereur passent d'un Royaume à l'autre, car ces troupes ne laissent rien en la campagne, & prennent mesme tout ce qu'ils trouvent dans les maisons.

La plûpart de nos meilleures plantes medecinales croissent aussi en Ethiopie; ils en ont une qu'ils nomment Amadmagdo, laquelle a la vertu de guerir les os rompus ou déboitez; & une autre nommée Assazoé, si specifique contre le venin, que les serpens les plus venimeux restent comme immobiles quand on les en touche seulement, ou quand ils se trouvent à son ombre. Une personne qui en a mangé a la mesme vertu pendant plusieurs années, & peut aller sans crainte parmy les bestes venimeuses, qui deviennent immobiles à son approche.

L'Ensete est semblable au figuier d'Adam, deux hommes ont quelquefois peine à en embrasser le tronc; quand on le coupe il en renaist cinq ou six cens rejettons. Le tronc se mange coupé par rouelles, ou l'on le rape, & l'on en fait de la farine.

Il se recueille aussi en Ethiopie une grande quantité de cotton qui y vient comme aux Indes, sur un petit arbrisseau: il y a beaucoup de sené, & de toutes sortes de fruits, comme limons, citrons, oranges & figues qui y sont assez semblables aux nostres, & des pesches en quelques endroits en quantité, & principalement dans les Isles du lac de Dambea. Les cannes de succre y viennent bien; mais il y a peu de raisins, & par consequent peu de vin; les Peres de la Compagnie de Jesus ne laissent pas neanmoins d'y en trouver assez pour dire la Messe; car l'experience leur a appris, qu'ayant pressé entre leurs mains des grappes raisin, ils en pouvoient faire du vin qui se peut conserver.

Ils ont des chevaux, des mulets, & mules, des bœufs, des vaches, & des moutons en grande quantité, c'est la plus grande richesse du pays; il y a plaisir à voir dans les campagnes d'Ethiopie les grands troupeaux de bœufs & de vaches qui y paissent, & principalement à Tigré, & dans le pays habité par les Agaus. Les chevaux y sont grands, de bonne race, vigoureux, trottent & courent bien le galop, tournent aisément d'une main à l'autre, & ne sont pas moins adroits que nos Andaluz. Leurs selles sont fort legeres, & semblables à celles de nos Genets, horsmis que les harçons sont plus hauts; ils chevauchent assez long, mais comme il n'y a de la place dans chaque étrier que pour mettre le gros orteil du pied, le cavalier n'en est pas si ferme en selle ny sur ses étriers. Lorsqu'ils vont à la guerre ils montent des mules qui sont fort douces, grandes & bien proportionnées, & menent leur cheval en main; coûtume qu'ils semblent tenir des Juifs, dont les Rois, comme on le voit dans la sainte Ecriture, n'alloient que sur des mules. Il y a quantité d'Elephans sauvages, mais de privez il ne s'y en voit point. Il y a beaucoup de Lyons & de Tygres; les Lyons s'y apprivoisent aisément & sont fort grands; il y a aussi des Loups, Loups cerviers, Renards, Singes, Chats sauvages en quantité, & des Civettes, comme aussi des Liévres, Lapins, &c. Ce pays nourrit deux especes d'animaux qui luy sont particuliers; le premier qu'ils nomment Asne sauvage, est de la grandeur d'une moyenne mule, de bonne taille, gras, le poil couché, & qui n'a rien de l'Asne que les oreilles, il est sauvage mais l'on l'apprivoise aisément; ceux qui sont en Ethiopie viennent dans des bois qui sont par delà le pays que possedent aujourd'huy les Galles; la bigarrure de son poil est singuliere, ce sont des bandes grises, noires, tirantes sur le roux, toutes de mesme largeur & proportion, qui se tournent en cercles vers les flancs, & ailleurs en volutes, comme la figure vous

le representera encore mieux que le discours ne le pourroit faire. L'Empereur d'Ethiopie fit present d'un de ces animaux au Bacha de Suaquem, qu'un Indien acheta aprés de luy 2000. squins, pour le presenter au grand Mogol; le mesme Empereur en ayant encore envoyé un autre à un Bacha de Suaquem, à cause qu'il avoit laissé passer des Jesuites en Ethiopie sans leur faire tort; quand il fut de retour à Constantinople, il en fit present au Grand Seigneur, qui en fut si content, qu'il donna en recompense à ce Bacha une Charge bien plus grande que celle qu'il avoit exercée auparavant. L'autre animal particulier à l'Ethiopie est la Giraffe, autrement appellée par les Ethiopiens Giracachem. Elle a la teste petite; un homme monté sur un cheval assez haut, peut passer aisément par dessous son ventre, car elle a les jambes de devant de 12. palmes de haut, & celles de derriere ne sont guere plus basses; son col gresle & fort long me fait croire que c'est le Chamelopardalis dont parlent les anciens, à quoy se rapporte encore ce qu'en écrivent les Peres de la Compagnie de Jesus, qui disent qu'il ressemble plus au Chameau qu'à quelqu'autre animal que ce soit. Je ne parle point icy des oiseaux d'Ethiopie, parce qu'ils ont presque toutes les mesmes especes que nous en avons en Europe.

Le peuple d'Ethiopie est meslé de Chrestiens, de Mores, d'Indiens, & de diverses sortes de Gentils, principalement dans le Royaume de Goiam, où l'on voit des Agaus, des Gongas, des Gafates, & mesme de ces Gallas ausquels l'Empereur d'Ethiopie a donné là quelques terres, & aussi à Dambeà, afin qu'il s'en pûst servir contre d'autres peuples de leur nation, qui sont leurs ennemis, & encore plus barbares qu'eux.

Il y a aussi eu de tout temps des Juifs, dont quelques-uns se sont faits Chrestiens; ils ont possedé autrefois une grande partie de l'Empire, & quasi tout le Royaume de Dambeà, avec les Provinces de Ogara, & de Cemen; mais comme les Gallas avancent tous les jours leurs conquestes sur cet Empire, les Ethiopiens ont empieté de mesme sur les Juifs, & les ont presque tous chassez de leurs pays, à la reserve de ceux qui s'étoient retirez dans la Province de Cemen, qui s'y sont defendus avec beaucoup de courage, aidez par l'aspreté des montagnes de ces quartiers; mais l'Empereur Segued les deffit enfin il y a quelques années, tellement que la plûpart y demeurerent sur la place, & les autres se répandirent çà & là, principalement vers le Royaume de Dambeà, où quelques-uns se firent Chrestiens. Leur occupation la plus ordinaire est de faire des draps, des assagayes, des instrumens à cultiver la terre, & semblables ouvrages de fer qu'ils sçavent tres bien travailler. L'on trouve aussi beaucoup de Juifs dans le pays qui est entre l'Ethiopie & ces Caffres qui habitent le long des rives du Nil, lesquels autrefois ont secoüé le joug de l'Ethiopie; l'on les y appelle Falaxas, c'est à dire étrangers, transportez-là apparemment dans quelques-uns de ces grands changemens qui sont arrivez à leur nation.

Les Mores sont semez par tout cet Empire, & sont bien le tiers de ses habitans; ils ont entre les mains le principal commerce du pays, à cause que les Chrestiens étrangers en sont exclus. Les Abyssins sont fort sobres dans leur manger, mais ils boivent par excez de leur Sanà ou bierre; ont de l'esprit, du naturel, ne sont point cruels, pardonnent facilement les injures qu'on leur a faites, & ne sont point querelleurs; s'ils ont different avec quelqu'un, ils le terminent ordinairement l'épée à la main, ou à coups de poing & de bambous: ils se rendent fort facilement à la raison & à la justice, de sorte que quand ils se battent pour quelque different, ils cessent aussi-tost que quelque homme de marque s'offre à les mettre d'accord; ou bien ils remettent la decision de leur different au Seigneur du lieu où ils sont, auquel les deux parties alleguent leurs raisons de bouche, & se soûmettent sans murmure à la Sentence qu'il rend, ce qui abrege tous ces procez qui sont les fleau des autres nations. Ceux du Royaume de Tigré ne vuident pas si aisément leurs querelles, s'il y a du sang répandu, & mesme s'il arrive qu'il en demeure quelqu'un sur la place, tous ceux de sa famille se croyent obligez de vanger sa mort jusqu'à ce qu'il reste quelqu'un de sa famille.

Comme ces peuples sont meslez de differentes nations, il en est de mesme des langues qui se parlent dans ce pays, principalement au Royaume de Goiam, où l'on trouvera dans une petite espace de pays un village de Damotes, un autre de Gafates, ou de Xaos, dans d'autres des Zeytes, ou des Xates, sans compter les Agaus, les Gongas & autres qui sont les naturels & les premiers habitans de ce Royaume-là. Or toutes ces differentes nations parlent des langages particuliers aussi dissemblables les uns des autres, que le Portugais l'est du François, & le François de l'Italien. La langue appellée Amahara, est d'un grand soulagement dans cette confusion de langages; car une personne qui la sçait, se fait toûjours entendre en quelque lieu d'Ethiopie que ce soit.

La diversité des mœurs & des habits est aussi grande que celle des langues.

Les Ethiopiens, generalement parlant, sont d'une taille avantageuse, & bien proportionnez; ils ont le nez affilé, & les lévres petites, le tein d'un noir, ou qui tire sur la couleur d'olive, qui est la plus estimée entre eux; il y en a mesme d'autres qui sont rouges de visage, & aussi blancs, mais d'un blanc morne qui n'a rien de vif.

Il n'y a pas encore soixante ans que les Ethiopiens, si vous en exceptez l'Empereur, les Princes du sang, & les premiers de sa Cour, ne portoient pour tout habit qu'un caleçon & une piece de drap ou de toile, qui leur servoit à divers usages: de jour c'estoit un manteau, & la nuit elle leur servoit à deux usages; car cette piece de toile étenduë sur un cuir qu'ils appellent Neté, leur servoit de matelas & aussi de drap. Une fourchette de bois appellée Bercutà, sur laquelle ils s'appuyent le col afin que la teste ait plus d'air, leur tient lieu de chevet; ce qu'ils font aussi de peur que leurs cheveux, dont ils ont grand soin, ne s'engagent sous leur teste. C'est-là comme sont faits ordinairement les lits des Ethiopiens, j'entens de ceux mesme qui sont les plus riches, & les plus distinguez: il est vray que les plus qualifiez font étendre le cuir, dont je viens de parler, sur des courroyes tenduës; mais il n'y a que l'Empereur & les Princes qui ayent des couvertures de la Chine, qui leur viennent des ports de la Mer rouge, & qui sont bordées de bandes de toile de coton & de soye; ils mettent deux ou trois de ces couvertures sur un lit: leur lit est tendu dans la sale où ils reçoivent le monde; car ces lits servent aussi de chaises; ils rangent ces deux ou trois couvertures l'une dessus l'autre, en sorte toutefois qu'elles débordent l'une au dessous de l'autre, afin qu'elles fassent paroistre davantage la magnificence de leurs maisons.

Ce caleçon tout seul avec la piece de toile qui servoit de manteau, n'y est plus maintenant en usage que parmy le peuple, car ceux qui en ont le moyen portent outre cela une espece de juste-au-corps ou camisole de toile des Indes, qui n'est ouverte pardevant que jusqu'à la ceinture. Les principaux Gentilshommes du pays ont des haut-de-chausses qui leur descendent jusques sur la cheville du pied, où ils les arrestent & serrent vers le bas de la jambe; ils sont de damas ou de velours depuis le genouil jusques en bas, mais pour le reste, comme il est caché sous leur juste-au-corps, ils se contentent de le faire de toile, parce, ce disent-ils, qu'autrement ce seroit perdre de la soye; ménage qui ne se pratique pas seulement parmy les principaux du pays, mais par l'Empereur mesme; cette épargne paroist quelquefois quand ils s'assisent, mais ils ne sont pas ambitieux comme nous de faire paroistre leur qualité par la dépense des étoffes de leurs habits, ny de mettre soye sur soye.

S'ils sont si peu soigneux d'estre richement habillez, il n'en est pas de mesme du soin qu'ils prennent de leurs cheveux; ils se les laissent croistre, hommes & femmes, quoiqu'ils soient frisez, & qu'ils ne viennent pas ordinairement fort longs, principalement aux hommes: pour les femmes elles les laissent pendre à la negligence tout de leur long, horsmis ceux qu'elles ont sur le devant de la teste; mais les hommes se les accommodent de cent façons differentes, en font des tresses, ou les relevent; ils les tiennent toûjours graissez avec du beurre, qui est leur meilleure pommade.

Les Abyssins ont pris beaucoup de manieres des Mahometans & des Payens qui sont meslez parmy eux, mais ils retiennent encore davantage des coûtumes des Juifs; ils observent leurs baptesmes, les femmes se purifient le jour qu'elles doivent entrer dans le Temple; les masles ne sont baptisez que quand ils ont atteint l'âge de 40. jours, les filles au 80. & non devant, quand mesme l'enfant seroit en danger de mort. Les Peres eurent bien de la peine à leur faire quitter ces coûtumes Juifves, quand ils leur firent recevoir la Foy Catholique, mais sur tout la Circoncision, à laquelle ils sont plus attachez.

Les premiers du pays mangent à terre assis sur des tapis, & le peuple sur des nattes rondes; n'ont point de nappes ny de serviettes; l'on couvre ces nattes d'apas ou galettes faites de farine de bled, millet, ou d'orge, que l'on sert avec quelque morceau de chair cruë ou rostie dessus; mais si avec la viande il y a du bouillon ou quelque autre chose de liquide, ils la servent dans des écuelles de terre noire, couvertes de couvercles de paille tres-fine: l'Empereur mesme n'a que cette vaisselle de terre, & cet apas ou galette que nous venons de dire, tient lieu de serviettes ausquelles l'on s'essuye les mains.

Le berindo ou la chair de vache cruë est ce qu'ils aiment davantage; ils l'assaisonnent de beaucoup de sel & de poivre, & c'est un regal de leurs Princes, lorsqu'on y a joint du fiel de vache, qui leur tient lieu d'une excellente moustarde.

Le dedans des trippes des vaches, qu'ils saupoudrent de beaucoup de poivre & de sel, leur sert aussi d'un autre grand regal; ils l'appellent Manta: mais ce n'est que pour la bouche des Princes & des plus grands Seigneurs, parce qu'il y faut beaucoup de poivre, & le poivre est fort cher chez eux.

Comme les Abyssins sont peu industrieux, ils

ils n'ont point de moulins, il faut qu'ils broyent leur grain à la main, il n'y a que les femmes qui y travaillent, une femme peut moudre par jour dequoy faire quarante & cinquante apàs ou galettes; ils sont contraints d'en cuire tous les jours, car quand elles sont de plus d'un jour, elles ne valent plus rien.

Au lieu de vin & de bierre voicy leur boisson. Ils mettent du miel dans un baril avec cinq ou six fois autant d'eau, & une poignée d'orge grillée sur le feu; pour la faire fermenter ils y adjoûtent des petits morceaux d'un certain bois qu'ils nomment Sardo, lequel en cinq ou six jours diminuë de beaucoup la douceur du miel, cela fait une boisson qui n'a pas à la verité le goust de nostre vin, mais qui d'ailleurs a l'avantage d'estre plus saine. Ils ne boivent point durant le repas, mais aprés s'estre levez de table: ils font excés & s'enyvrent souvent de cette boisson, quoiqu'elle ne soit pas si forte que nostre vin.

Devant que nos Missionaires les eussent instruits, leurs mariages n'estoient pas de veritables mariages, car ils se faisoient en cachette, & avec un consentement exprés de se pouvoir separer en cas de discorde entre le mary & la femme, ainsi ils le rompoient avec la mesme facilité; l'infidelité de la femme ou du mary, la sterilité, & le moindre different leur en fournissoit des causes plus que legitimes: vous jugez bien par là que le divorce y estoit fort frequent, mais celuy qui se rompoit par adultere, se renouoit facilement en donnant quelque somme d'argent à la partie offensée. Le mary & la femme avoient ordinairement chacun leur bien, leurs meubles, & mesme leur table à part. Le mariage ne se renouoit pas si aisément quand le mary & la femme avoient eu querelle ensemble, ou s'estoient battus, en ce cas le Juge leur permettoit de se remarier à d'autres; & un Ethiopien aimoit mieux épouser une femme separée d'avec son mary pour adultere que pour querelle. Nos Peres n'eurent pas peu de peine à les persuader de recevoir le mariage selon la Foy Catholique, parceque leurs erreurs sur le sujet de ce Sacrement avoient jetté de tres-fortes racines, & ce fut une des principales causes qui leur fit secouër le joug de l'Eglise Romaine.

Quand on leur vient dire que quelqu'un de leurs proches, leur Seigneur, ou quelqu'un de ses enfans est mort, ils se jettent aussitost à terre avec une si grande violence, que souvent ils en meurent sur la place, ou en restent estropiez, autrement ils passeroient pour peu affectionnez au defunt. Les Gafates au lieu de se jetter par terre, se donnent des coups à la teste & aux bras, ou ils se font de grandes playes.

Les parens du defunt loüent des pleureurs qui les aident à pleurer leurs morts: ils le font au son des tambours, & en se frappant les mains l'une contre l'autre, la poitrine & le visage, ce qu'ils accompagnent en mesme temps de cris qui étourdissent les testes les plus dures. L'on porte au lieu où se font ces lamentations, tout ce qui appartenoit au defunt, sa lance, son bouclier, ses armes & ses hardes, l'on y amene aussi son cheval. Ils enterrent les morts dans l'Eglise, font des dons aux Prestres pour chanter des Pseaumes & dire de certaines prieres. Ils font aussi des offrandes à l'Eglise, & donnent aux pauvres de la viande, des apàs & du vin. Avec tout cela ils ne croyent pas le Purgatoire, quoiqu'ils semblent l'avouër par ces aumônes & prieres pour le repos des ames des morts.

Une des plus singulieres coustumes des Ethiopiens estoit celle de mettre les enfans des Empereurs à ambà Guexen: j'ay appris la source de cette coustume, & qu'en l'an 1260. Iqhnu Amalac Empereur d'Ethiopie qui avoit eu cinq enfans masles, leur enchargea fort en mourant de vivre toûjours ensemble en bonne intelligence & concorde, & au lieu de leur partager les terres de son Royaume, il ordonna qu'ils regneroient tour à tour, un un chacun, que l'aisné commenceroit, & ses autres freres regneroient aprés selon leurs âges. Ils garderent quelque temps cette regle, mais Free Hecan le plus jeune de ces freres se lassa d'attendre que son tour pour regner fust venu, & ne put souffrir davantage la distinction qu'on faisoit entre ses freres & luy, car ses autres freres qui avoient déja regné, mangeoient à une mesme table, au lieu que luy, dont le rang n'estoit pas encore venu, estoit reduit à une seconde table, & estoit obligé d'aller laver ses mains hors du Palais; car c'est une incivilité en Ethiopie de laver ses mains devant ceux à qui l'on doit du respect. Il resolut de retenir l'Empire lorsque son tour à regner seroit venu, & de mettre ses autres freres sur une de ces ambàs ou montagnes coupées à plomb, dont j'ay déja parlé, pour joüir ainsi plus tranquillement & plus long-temps de sa bonne fortune; mais son perfide amy, à qui il avoit communiqué ce grand secret, l'alla dire à celuy de ses freres qui regnoit alors: la pensée luy en plut, & il confina avec celuy qui en avoit esté l'autheur, ses autres freres sur l'ambà Guexen; il rencherit encore sur cette pensée, & y fit mettre aussi ses propres enfans, de peur que l'envie de regner ne leur fist entreprendre la mesme chose qui estoit venuë dans l'esprit de leur oncle.

Tous nos Geographes nomment faussement cette montagne Amarà, dont le veri-

table nom est ambà Quexen, & Amarà le nom du Royaume où elle est. Cette coustume de mettre les enfans des Empereurs sur cette montagne s'est depuis observée en Ethiopie plus de deux cens ans, jusqu'à l'Empereur Nahod pere de Onac Segued le dernier des Empereurs qui y ait esté confiné : il avoit un fils de huit ou neuf ans, qui estant un jour avec son pere, un des plus grands de l'Empire qui estoit là present dit à l'Empereur, *Ce jeune Prince est deja bien grand.* Le Prince vit bien où alloient ces paroles, il dit à son pere la larme à l'œil, *N'auray-je donc esté élevé que pour l'Ambà Quexen!* Ces paroles toucherent tellement le cœur tendre du pere, qu'il fit assembler son Conseil & les plus grands de son Estat, leur jura & les fit jurer aprés, que jamais ils ne mettroient son fils ny aucun des enfans des Empereurs qui regneroient aprés luy, dans une semblable prison ; ce qui a esté observé jusqu'aujourd'huy, comme le témoignent les Peres, qui adjoûtent que l'Empereur Sultan Seged, qui a regné jusqu'en l'année 1632. eut plusieurs enfans masles, dont pas-un ne fut confiné sur l'ambà Cuexen.

Cette coustume, quoique cruelle, estoit d'ailleurs cause d'un grand bien à l'Estat, elle coupoit racine à tant de guerres civiles, qui n'arrivent que trop frequemment en Ethiopie à cause de la multiplicité des enfans, des neveux, & des autres parens de ses Empereurs.

Pour revenir à l'ambà Quexen, qui servoit autrefois de prison aux fils des Empereurs d'Ethiopie, elle est sur les confins du Royaume de Amaharà, du costé de Xaoà, coupée à plomb de toutes parts comme une tour, & toute de roche vive ; son sommet finit par une plaine d'environ une demie-lieuë de circuit, mais il faut bien une demie-journée pour faire le tour de son pied ; elle est haute à proportion, car un homme des plus forts ne peut jetter avec la fronde une pierre d'en bas jusqu'à son sommet. L'on la monte assez aisément vers le bas, mais elle est si escarpée vers le haut, que les bestes à cornes d'Ethiopie qui grimpent comme des chevres, y sont guindées en haut par le moyen d'une corde à laquelle on les attache. Il y avoit dans la plaine du sommet de cette montagne une maison de pierre, couverte de paille, comme le sont toutes les maisons d'Ethiopie: là demeuroient les Gardes de ces malheureux Princes qui y estoient releguez. L'on trouve dans cette plaine deux étangs ; l'eau d'un de ces étangs fournissoit leur boisson, cependant que l'on reservoit l'autre pour les autres usages. Il n'y croist aucun arbre fruitier, mais seulement quelques Cedres sauvages & quelques arbrisseaux. Proche d'un de ces étangs il y a une petite colline, sur laquelle sont basties deux Chapelles servies par des Moines du pays, & des Depteras ou Chanoines qui demeurent proche de là. Il y a eu autrefois jusques à quatorze Moines, mais il n'y en a plus aujourd'huy que six ou sept. Les Depteras & les Moines se marient, mais leurs Prieurs ne le sont point, & un rideau empesche que les autres Moines ne les voyent lorsqu'ils sont à table.

Ces Princes n'avoient point d'autre compagnie que celle des Officiers qui les avoient en leur garde, ce qu'ils executoient avec tant de soin & d'exactitude, que non seulement ils ne laissoient monter personne au haut de la montagne, mais ne permettoient pas mesme que l'on en approchast ; ouvroient les lettres qu'on leur envoyoit, & ne souffroient pas que ces Princes changeassent d'habits.

Le Pere Manoel d'Almeida, témoin oculaire de tout ce que je viens de rapporter de cette montagne, adjoûte qu'il y en a en Ethiopie cent autres plus hautes & plus fertiles qu'ambà Quexen ; qu'elles ont davantage d'eaux & de meilleures, fournissent plusieurs legumes, au lieu qu'il ne croist que de l'orge, des féves, & quelque peu de grain à ambà Quexen, qui doit toute sa reputation à la prison des enfans de ces Empereurs.

Aussitost que l'Empereur estoit mort, les principaux du pays s'assembloient pour en élire un autre d'entre les Princes releguez à ambà Quexen, & dés qu'il y en avoit un d'élû, le Vice-Roy du Royaume de Tigré alloit avec des troupes au pied de cette montagne, il y montoit avec les principaux du pays, qui entroient dans la chambre du Prince éleu, & luy mettoient à l'oreille droite un Betul ou anneau d'or pour marque de son élection. Il faisoit ensuite dire aux autres Princes prisonniers de venir faire la reverence au nouvel Empereur, & le feliciter sur son élection : au bas de la montagne il estoit reçu par les premiers Officiers de la Couronne & toute la Milice, dont les principaux Chefs luy témoignoient leur respect en descendant de dessus leurs montures, & ne remontant qu'au signe que leur en fait l'Empereur. Il estoit porté aprés sous une tente qui luy estoit preparée, appellée Debana ; ils le conduisoient en dansant au son de plusieurs instrumens, au Sacre qui se fait avec une huile de senteur.

Les Empereurs d'Ethiopie outre un grand nombre de femmes legitimes ont encore plusieurs concubines, quoy qu'en dise Alvarez. Les Peres assurent que le Prince Raz Cella Christos, dont nous parlerons cy-aprés, en avoit plusieurs, & principalement des femmes Payennes, & qu'il y avoit dans son quar-

tier des Pagodes avec leurs Idoles pour ses concubines, & des Eglises pour luy.

Quand l'Empereur se marie avec quelque fille d'un Prince More, ou Gentil, il la fait baptiser auparavant. Les femmes qu'ils épousent se prennent ordinairement entre les filles de leurs sujets, mais de race noble, dont il y en a beaucoup, principalement au Royaume de Tigré ; il est vray que quelquefois les Empereurs d'Ethiopie n'ont pas tant égard à la noblesse qu'à la beauté des filles qu'ils épousent, à cause (disent-ils) que la noblesse des femmes qu'ils prennent ne peut pas augmenter la leur, & qu'elles sont assez annoblies par ce choix. Un des plus grands Seigneurs de l'Empire declare le choix au peuple ; il monte sur une espece d'échaffaut élevé pour cet effet, & prononce à haute voix ces mots, *Anagasna danguetera chem*, c'est à dire, Nous faisons regner nostre esclave. L'Imperatrice s'assied aprés à costé de l'Empereur sur le thrône, ou plûtost sur une espece de lit un peu élevé de terre, car il en a la figure. L'Imperatrice d'Ethiopie n'a jamais porté de couronne : l'Empereur n'a ny armes ny devises, & il n'est point vray qu'il porte pour sceptre une Croix, ils en ont ordinairement une petite à la main, non pas comme une marque de l'Empire, mais plûtost du degré de Diacre, qu'ils prennent tous jusques aux grands Seigneurs de l'Empire, mesme, afin qu'il leur soit permis de communier avec les Prestres dans les Chapelles & dans le chœur des Eglises, & non dehors comme le font les Seculiers.

Il y a toûjours un rideau tiré devant l'Empereur, qui empesche que personne ne le voye manger, si ce n'est deux ou trois Pages qui le servent, & qui luy fourent dans la bouche les morceaux de chair de vache cruë envelopez dans ces apàs ou oublies qui ont un pied de largeur : les grands Seigneurs sont servis de mesme ; la vaisselle dans laquelle on le sert est de terre noire, couverte de couvercles de jonc ou de paille de diverses couleurs, en forme de pyramide. Lorsqu'il donna à disner au P. Pays, ce furent des filles qui apporterent les plats jusqu'au rideau.

Si la dépense de sa table est modique, son revenu est de mesme. De tous les Royaumes qui dépendent de l'Ethiopie, il n'y en a point qui rende plus d'or à l'Empereur, que celuy de Narea. Malec Segued qui a regné en Ethiopie depuis l'an 1563. jusqu'à 1596. en tira une année 5000. oqueàs ; les autres années il rendit 1500. oqueàs : le tribut a toûjours esté en diminuant depuis, & la derniere année il ne raporta que 500. oqueàs à cause de l'invasion des Galles ; l'on espere qu'à l'avenir ce revenu reviendra à son pied ordinaire de 1000. oqueàs. Il tire aussi de quelques terres du Royaume de Goiam environ 1100. oqueàs en or, & 3000. oqueàs en pagnes, dont chacun vaut une pataque, & 200. bezetes, qui sont des pagnes de cotton fort grandes, semblables à des tapis ; chacune de ces pagnes vaut environ un oqueà, encore ce tribut ne se doit pas entendre de tous les ans, car l'Empereur donne quelquefois toutes ces terres ou une partie, à des Seigneurs, du pays, à ses enfans, freres, ou courtisans, qui en ont le revenu. On dit que le Royaume de Goiam payoit autrefois 3000. chevaux, qui sont tous bay-clair ou cendrez ; mais l'Empereur Malec Segued le déchargea de ce tribut, afin que ceux qui l'habitent eussent des chevaux pour se deffendre contre les incursions continuelles des Galles.

L'Empereur ne tire point d'or en grain d'autre Royaume que de celuy de Narea, mais il tire des revenus considerables des Gouverneurs : celuy de Tigré par exemple paye tous les ans environ 25000. patacques, les Gouverneurs de Dambea cinq mille. Il tire aussi quelque chose des pays de Begameder, Amaharà, Nolecà & Xaoà, mais peu, à cause que ces pays-là sont les plus incommodez par les Galles qui ont envahy plusieurs des terres de l'Empire, où ils sont tellement meslez avec les sujets de ces pays-là, qu'ils ne veulent plus reconnoistre l'Empereur, ny luy payer de tribut.

Il y a quelques terres qui rendent dix ou douze mille charges de vivres. Les laboureurs de Dambea, Goiam, Begameder, & de quelques autres pays luy payent chacun une charge de vivres, mais il les donne ordinairement à ceux de sa Cour & de ses troupes, qui en ont plus besoin.

Il a encore la dixme des bestes à cornes. Les tisserans Mores & Chrestiens luy payent une certaine quantité de pieces de toile : l'on voit par ces articles, que son revenu est peu de chose à comparaison de l'idée qu'on en a euë par le passé, & de l'étendue de ses Estats, où il est proprietaire de toutes les terres, tellement qu'il arrive souvent qu'un Seigneur fait labourer une terre qu'un autre la seme, & qu'un troisieme en fait la moisson ; peu de personnes par cette raison s'appliquent à semer ny à labourer la terre, & c'est là une des causes de la sterilité du pays. Cette disposition qu'il a de toutes les terres de son Etat rendroit ses Courtisans fort soûmis, si ces graces ne se faisoient ordinairement à proportion du fermage qu'on luy en paye. Un semblable gouvernement rend la parties des Indes qui dépend du Mogol, peu cultivée.

Quand l'Empereur donne quelque Xume-

te, ou charge, celle de Vice-Roy (par exemple) ou de Gouverneur d'une Province, c'est toûjours avec un semblable cry : Nous donnons une telle charge à nostre esclave, &c. Un Portugais qu'on avoit pourvû d'une charge considerable, par une humeur commune à tous ceux de sa nation, offrit beaucoup d'argent à celuy qui devoit faire le cry public, afin qu'il ne le nommast pas esclave de l'Empereur, selon la coûtume, mais qu'il dist simplement, l'Empereur donne une telle charge à un tel ; ce que l'Ethiopien n'osa jamais faire, car ce Prince tient generalement pour esclaves tous ceux qui habitent dans les pays de sa domination, sans distinguer les étrangers d'avec les naturels du pays. L'Empereur d'Ethiopie est absolu dans ses Estats ; il n'a point de Rois qui luy soient tributaires, car les Rois de Dancali & de Gingiro ne sont pas proprement ses vassaux, & ne luy payent aucun tribut, mais luy rendent seulement le respect qu'ils doivent à un puissant Prince dont ils sont voisins.

L'Empereur donne ou oste quand il veut le gouvernement des pays de son obeïssance à ceux qui les possedent, horsmis la charge de Vice-Roy de Tigré, qui est hereditaire & le Gouvernement du pays de Barnagas, celle de Xumo de Seraoë, de Syrè, de Temben, & de plusieurs autres, il en est de mesme du Royaume de Dambea, dont le gouvernement s'est toûjours conservé dans la famille des Cantibas, qui descendent des Princes à qui ce pays appartenoit anciennement. Pour ce qui est des autres gouvernemens l'Empereur les change tous les deux ans, tous les ans, & quelquesfois mesme de six mois en six mois, & les oste à une personne d'une famille pour les donner à un autre de la mesme famille, selon leur merite, ou plûtost selon l'enchere qu'ils y mettent, car à proprement parler ils se donnent à qui plus les achete, & non par grace ; il faut pour avoir un de ces Gouvernemens, donner de l'argent à proportion du profit que l'on espere d'en tirer ; & comme il arrive souvent que plusieurs personnes aspirent au mesme Gouvernement, l'on le donne à celuy qui en offre davantage : de là vient l'oppression du peuple, que l'on écorche pour gagner ce que le Gouvernement a coûté. Les Gouverneurs reloüent mesme de petites parties de leur Gouvernement à ceux qui leur en offrent le plus ; & comme la vie & les biens de tous ceux qu'ils gouvernent, sont absolument en leur pouvoir, tout est au pillage. Ces Gouverneurs sont juges & parties : ce n'est pas que les habitans d'un Royaume, ou d'une Province ne puissent appeller au Tribunal de la residence de l'Empereur, de la Sentence renduë par leur Gouverneur, mais il y en a peu qui osent le faire, ny s'en plaindre ; & mesme le temps de gouverner estant expiré il obtient de l'Empereur par presens, ou par argent, qui fait plus d'effet que toute autre chose, un ample pardon de tout ce qu'il peut avoir fait contre les loix, & des defenses que personne n'ait à se plaindre de luy ny de ses Officiers. Ils sont tellement accoûtumez à cette façon de gouvernement, qu'ils croyent qu'on ne la sçauroit changer sans causer de grands troubles dans l'Estat.

Les Empereurs d'Ethiopie avoient autrefois deux Betaudets ou favoris, qui estoient l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'Empereur ; en ce temps-là l'Empereur ne se laissoit voir que de fort peu de personnes, & & ces deux Officiers avoient toute l'authorité entre les mains ; il y a déja plusieurs années que cette charge est supprimée, mais il s'en est faite une autre à la place de ces deux-là, car le Raz, ou Chef, est premier Ministre de l'Empereur en temps de paix, & encore davantage durant la guerre ; le Generalissime de l'armée, le Bellatinhoche goyta, ou Seigneur des serviteurs, sont au dessous du Raz ; son pouvoir s'étend sur tous les Vice-Rois, Capitaines, Xumos ou Gouverneurs, & enfin sur tous les Azages, & les Umbares ou Conseillers de l'Empereur. La charge du Tecacase bella Tinhoche suit aprés ; son authorité est seulement sur les Ecuyers, Pages, & autres Officiers de l'Ecurie, qui sont tous ordinairement de la lie du peuple ; car l'Empereur ne se sert pas de fils de Gentilshommes pour estre ses pages, mais d'esclaves de differentes nations, comme Agaus, Gongas, Caffres, ou Ballous, qu'il éleve aux plus grandes charges de l'Empire, ce qui arrive fort ordinairement à cause qu'ils servent avec plus de fidelité que ceux qui sont de naissance.

La charge des Azages correspond assez à celle de Conseiller du Parlement : au dessous de ceux-cy sont les Umbares. Umbar signifie chaise, & ces Officiers s'appellent de la sorte à cause qu'ils sont dans leur chaise pendant que le criminel est de bout devant eux pour recevoir sa sentence.

Toutes les Requestes & autres procedures se font de bouche, & non par écrit ; il n'y a que les témoins de l'accusateur qui sont oüis, & comme il est aisé d'en trouver pour de l'argent dans ce pays-là, l'innocence de l'accusé court toûjours grand risque.

Les Juges font mettre ceux qui sont convaincus de meurtre, entre les mains des enfans de la femme, ou des parens du mort, qui luy pardonnent quelquesfois pour de l'argent, ou les font mourir de quelle mort

ils veulent : ils ont pris cette coûtume avec beaucoup d'autres des Juifs.

Quand on ne sçait pas precisément celuy qui a fait le meurtre, l'on se met en possession du bien des habitans du lieu & des environs où il a esté fait, & souvent l'innocent paye pour le coupable.

Les Abyssins en general sont bons hommes de guerre à pied & à cheval, robustes, adroits, souffrent la fatigue, la faim & la soif au delà de ce qui se peut imaginer, campent presque toute l'année, endurent les injures de l'air, le froid & le chaud, se passent de peu, font la guerre dés leur jeunesse, & y vieillissent ; il n'y a que ceux qui cultivent la terre qui en soient exempts, l'Empereur leur donne des terres, dont ils joüissent tant qu'ils sont à son service ; on les donne à d'autres quand ils s'en retirent, c'est là la seule solde dont l'Empereur paye sa milice, ainsi il met sur pied de grandes troupes à peu de frais.

Les assagayes où demy lances sont leurs armes ; il y a de ces assagayes faites pour darder, & d'autres pour se defendre en les tenant dans une main, & de l'autre le bouclier couvert de peau de buffle fort épaisse & fort dure : chaque soldat porte ordinairement deux de ces assagayes, l'une dont le fer est fort étroit, & l'autre qui l'a plus large; ils dardent la premiere d'abord qu'ils entrent au combat, avec tant de force, qu'elle perce les cuirasses & les boucliers ; ils continuent à se battre avec l'autre dont le fer est plus large. Les Gentilshommes portent l'épée, mais ils s'en servent peu, & ne la portent que par ornement, aussi la poignée est ordinairement d'argent, & le fourreau couvert de quelque riche étoffe ; ils tiennent leur épée à la main pendant qu'ils parlent à quelqu'un, ou lorsqu'ils se promenent ; mais un de leurs valets la porte sous le bras quand ils vont par les rues. Ils portent aussi une masse d'armes ou maillet, appellée bolota, faite d'un bois fort dur & fort pesant, avec un poignard dont ils se servent quand ils en viennent aux mains, & qu'ils sçavent darder avec beaucoup d'adresse.

Les Cavaliers de l'Empereur n'ont pour toutes armes qu'une lance courte faite en forme de dard, & quelques assagayes pour darder, dont le fer est étroit; il y en a peu qui se veulent embarrasser de bouclier ny de cuirasses.

Les armées que l'Empereur met en campagne sont ordinairement de 35. mille hommes de pied, & de quatre à cinq mille chevaux : entre ces chevaux il y en aura ordinairement quinze cens de la taille & de la force des genets d'Espagne. Sept ou huit cens de ces Cavaliers portent des cuirasses & des morions. L'on fait estat dans ces troupes de mille Mousquetaires entretenus, quoique quand l'armée est en marche il n'y en ait qu'environ quatre ou cinq cens, desquels la plûpart sont si mal-adroits, qu'ils sont à peine capables de faire une décharge dans l'occasion, & ne sçavent pas se servir de l'avantage qu'ils pourroient tirer de ces armes. Ils ne sçavent rien de l'art de ranger une armée en bataille, ny de dresser des bataillons comme l'on fait en Europe ; ils vont tous en un gros pour attaquer l'ennemy, & si ceux qui sont à la teste de leur armée enfoncent les ennemis, la queuë de l'armée les suit, sinon ils prennent la fuite sans se rallier si ceux de la teste sont enfoncez.

Le terrain qu'occupe leur camp est extraordinairement grand à proportion des troupes, car le nombre de ceux qui suivent l'armée est deux fois plus grand que celuy des soldats ; aussi l'Empereur & l'Imperatrice vont à la guerre avec toute leur maison ; les vivandiers & autres gens necessaires qui suivent l'armée, font un nombre de personnes qui excede deux fois celuy des soldats. Tous les grands Seigneurs & Dames de la Cour y ont leurs tentes, comme aussi les Chefs de l'armée, & mesme plusieurs soldats. Ils dressent ces tentes avec un fort bon ordre; les quatre ou cinq de l'Empereur qui sont tres-belles, se dressent justement au milieu du camp, derriere sont deux tentes qui servent d'Eglise, plus loin & assez éloignées de celles de l'Empereur sont les tentes de l'Imperatrice & celles des grands Seigneurs, qui ont toutes leur endroit assigné, & ensuite celles des Chefs de l'armée & des soldats selon leur rang, c'est à dire ceux de l'avant-garde les premiers, les soldats de l'arriere-garde derriere, ceux des aisles les uns à main droite, les autres à main gauche ; de sorte que le camp disposé de cette maniere occupe un grand terrain, & paroist beaucoup principalement la nuit par la grande quantité de feux que l'on y fait : ce mesme ordre se garde dans tous les campemens.

Quand on doit décamper, le Titaurari ou Mareschal de camp part devant & va choisir un autre lieu pour camper ; il enfonce une lance en terre à l'endroit où l'on doit dresser les tentes de l'Empereur, cette marque estant arrestée chacun sçait aussi-tost le lieu où il doit dresser la sienne.

Ils sont peu soigneux de faire provision de vivres, le soldat subsiste de ce que le laboureur luy donne, ou de ce qu'il trouve aux endroits par où il passe, il pille & vole avec autant de violence que pourroient faire les Galles leurs ennemis, principalement quand l'armée campe durant quelque jours en un

endroit; car alors l'Empereur ou le Generalissime de l'armée leur assigne des lieux, d'où ils peuvent prendre de gré ou de force ce qui est necessaire pour leur subsistance : l'insolence du soldat passe quelquefois plus loin, & il faut que la patience des peuples augmente à proportion.

Les Galles entrent facilement dans les terres des Abyssins, qui ne leur peuvent pas rendre la pareille, car les Galles ne cultivent point la terre, & se contentent du lait de leurs bestiaux, qu'ils menent facilement où ils veulent, & se retirent de mesme, & leurs champs demeurans deserts, les troupes des Abyssins qui y sont entrées, sont contraintes de s'en retirer au plûtost, car autrement elles seroient en danger de mourir de faim.

Les Azages & principaux Seigneurs d'Ethiopie marchent toûjours proche de l'Empereur; il porte une couronne ou toque couverte de plaques d'or & d'argent avec quelques perles, l'on ne connoist point là d'autres pierreries: on luy porte un parasol de soye à la façon des Indes, il n'a point de ces rideaux qui couvroient les anciens Empereurs d'Ethiopie, en sorte que l'on ne les pouvoit pas voir; ils quittent mesme souvent leurs mules, montent à cheval, courent une carriere, & se montrent à toutes leurs troupes.

Quoy qu'ayent dit nos Geographes des villes de l'Empire des Abyssins, la verité est qu'il n'y en a pas une. Acçum estoit anciennement fort celebre en Ethiopie, elle conserve encore aujourd'huy quelques restes de sa grandeur, qui marquent que ç'a esté une ville : les Ethiopiens veulent que la Reine Saba y ait fait sa residence; les Empereurs y ont mesme tenu leur Cour durant plusieurs siecles, & on les y couronne encore aujourd'huy. Cependant cette fameuse ville d'Acçum ou d'Auxum, dont le Cardinal Baronius fait si souvent mention dans ses Annales, n'est maintenant qu'un village de quelques cent feux. Acçum est éloignée de trois lieuës de Fremone, & d'environ 45. de Maçua, elle est sous la hauteur de 14. d. 30. m. l'on y voit plusieurs ruines fort antiques, & entre autres celle d'une grande Eglise, il paroist qu'elle estoit de 220. palmes de long, & de cent de largeur : mais ce qu'il y a de plus remarquable parmy ces ruines, sont des pierres prodigieusement hautes, taillées en pyramide; la plus haute d'entre elles a 104. coudées, & 10. de large par la baze, elle est élevée sur des assises de pierres, ou plintes, qui ont deux palmes de haut : les plus petites de ces aiguilles ont depuis 30. jusqu'à 40. palmes de haut, sont de pierres rustiques & non achevées; les plus grandes de toutes sont étendues par terre, ils en accusent les Turcs quand ils entrerent en Ethiopie. Il y a apparence que ces obelisques ont esté dressées pour servir d'ornement aux sepulchres qui en sont proches, de mesme que ceux d'Egypte. L'on voit aussi entre ces ruines une pierre élevée, sur laquelle il y a une inscription en lettres Grecques & Latines, mais qui n'ont aucun sens. *Elle est expliquée dans la premiere Partie de ce Recueil.*

Le camp de l'Empereur est comme la ville capitale de l'Empire, non pas à cause de la grandeur de ses edifices, car ce ne sont que des cabannes; tellement qu'à les voir de quelque eminence on les prendroit pour des monceaux de paille, dont elles sont couvertes: le grand nombre des gens qui y campent, & le bon ordre dans lequel l'on dresse ce camp, & principalement aux endroits où l'Empereur doit passer l'hyver, sent bien sa ville. Il a changé souvent de place depuis quelques années. Dans le temps que nos Peres Jesuites estoient en Ethiopie, l'Empereur campa au lieu appellé Dancaz prés de dix ans, mais il avoit changé auparavant en quatre ans de cinq ou six endroits. Lorsqu'on leve le piquet, l'on transporte aussi tout ce qui sert à l'Eglise. Quatre Prestres sont employez à porter l'autel ou plûtost l'arche sur laquelle on dit la Messe; car ce qui leur tient lieu de pierre d'autel, a la forme de l'Arche du vieil Testament, qu'ils pretendent estre encore maintenant dans l'Eglise d'Auxum, & qu'ils gardent avec grand soin, de peur, disent-ils, que les Catholiques Romains ne leur emportent; ils ont je ne sçay quelle tradition, qu'elle y a esté transportée. Un autre Prestre marche devant cet autel, & l'encense; tout le monde fait place, ceux mesmes qui sont à cheval, mettent pied à terre aussitost qu'ils entendent la sonnette qui les avertit que ce modele de l'Arche approche.

Le Pere Pays luy bastit un Sacala ou Palais de pierre, à la maniere de l'Europe, sur le bord du lac de Dambea, que les Ethiopiens viennent encore voir des extremitez de l'Empire, & l'appellent Babet laybet, c'est à dire maison dessus maison, à cause qu'il a deux étages, ce qui passe leur imagination.

Il n'y a donc point de ville en Ethiopie, ce ne sont tous que des villages; mais il est des des Provinces d'Ethiopie si pleines de villages, que toute la campagne ne semble qu'une ville, tant ils sont bastis prés à prés l'un de l'autre; il y en a d'autres presque entierement desertes. Tous ces villages sont ouverts & n'ont aucune muraille, si ce n'est ceux du Royaume de Amaharà & & autres pays qui

proche des Galles, où ils élevent pour leur défense des murailles de pierres seches.

Les Ethiopiens comptent dans leur histoire vingt-quatre Empereurs depuis la Reine Saba & le fils qu'elle eut de Salomon jusqu'à la naissance de J. Ch. & soixante-huit depuis ce temps-là jusqu'au present Empereur Faciladas.

Voicy ce que j'ay tiré de la traduction que le. P. d'Almeida avoit faite du livre de l'Eglise d'Auxum, & d'un autre livre de l'Empereur Seltan Seged. La Reine Saba y est nommée Neguesta Azeb, c'est à dire la Reine du Midy. Ils disent qu'elle fut en Jerusalem la quatriéme année du regne de Salomon, qu'elle en eut un fils nommé Menilehec ou David; qu'elle regna vingt-cinq ans aprés estre retournée en son pays, & son fils vingt-neuf. Zagdur succeda à Menilehec son pere, & depuis Zagdur jusqu'au Roy Phacen ils comptent vingt-quatre Rois de pere en fils.

L'année de l'Incarnation est chez eux la huitiéme année du regne du Roy Phacén. Depuis la naissance de Nostre Seigneur jusqu'à l'année 327. leurs histoires font mention de treize Rois. En ce temps-là l'Empire estoit divisé entre deux freres nommez Abrà & Azbà. Ce fut de leur temps, c'est à dire l'an 330. que saint Frumentio, qu'ils appellent Fremonatos, fut envoyé en Ethiopie par S. Athanase, & que la Foy y fut introduite. Aprés ces deux freres qui gouvernerent en grande union, l'Empire tomba entre les mains de trois autres freres nommez Azfà, Azfed & Amey. Les Abyssins asseurent que pour gouverner avec plus d'union ils avoient divisé le jour en trois parties, & qu'ils regnoient chacun à leur tour une partie du jour; que cette maniere de gouvernement si bizarre leur réüssit bien; qu'Aradò, Aladobà & Amimaid leur succederent; & que de leur temps, c'est à dire l'année 424. ou environ il y vint de Rome ou de Grece des Religieux. Tacenà regna aprés Amimaid, & immediatement aprés luy Caleb, qui est celuy que Baronius & les actes du martyr Aretas appellent Elesbaan; ce qui revient à l'année 521. Il passe pour Saint chez eux & dans le Martyrologe Romain.

Depuis 521. jusqu'à 960. auquel temps regna Del-Noad, ils ont une suite de dixneuf Rois: & ce fut en ce temps-là que manqua la lignée des descendans de Salomon, & que l'Empire passa dans une autre famille nommée Zagué, qui tint l'Empire l'espace de 340. ans, c'est à dire depuis 960. jusqu'à 1300. environ, car alors Iqunú Amalat monta sur le thrône, & en sa personne l'Empire rentra dans la race de Salomon. Ils ne tiennent que ceux de cette race pour veritables Empereurs, & c'est par cette raison que je ne mets point au rang des Empereurs ceux qui n'en sont point.

Depuis cet Iqhunu qui regnoit environ l'an 1300. jusqu'à Zarà Jacob qui mourut vers l'an 1459. ils comptent seize Empereurs. Dans le temps de Zarà Jacob se celebra le Concile de Florence: ce fut luy qui voulut réünir l'Ethiopie à la Foy Catholique; il envoya pour cet effet des Abyssins avec des lettres au Pape Eugene IV.

Beda Mariam succeda à Zarà Jacob, & aprés luy Escander ou Alexandre. Ce fut de son regne, c'est à dire l'an 1491. que Pedro Conilham vint en Ethiopie.

Andeseon succeda à Alexandre, il regna six mois seulement, & aprés luy Naod qui gouverna treize ans, & mourut vers l'an de N. Seign. 1500. Onag Segued, autrement nommé David, succeda à Naod. Pendant qu'il regnoit D. Rodrigo de Lima & le P. Fr. Alvarez entrerent en Ethiopie avec l'Ambassadeur du Roy D. Manoel. David commença à regner en 1507. & finit l'an 1540. De son temps Achmed Visir du Roy d'Adel entra en Ethiopie, & la conquit presque toute. David estant mort, son fils Asnaf Segued, autrement nommé Claudios, luy succeda. D. Christovan da Gama vint à son secours en Ethiopie avec 400. Portugais, & deffit cet Achmad Ganhe, c'est à dire le gaucher. Asnaf Segued commença à regner l'an 1540. & mourut en 1548. Adamas Segued, autrement nommé Minas, luy succeda; ce fut luy qui exila le Patriarche D. And. d'Oviedo. Malac Segued suivit aprés, commença à regner l'an 1563. & mourut en 1597. Pendant son regne il souffrit que ce Patriarche vécust en repos à Fremone avec ses Religieux, & qu'il administrast les Sacremens aux Portugais. Jacob luy succeda, & regna sept ans. Zadanguil le déthrôna; mais quand il fut mort, Jacob se remit en campagne, & eut pour competiteur Socinios qui prit le nom de Melec Seged quand il vint à l'Empire, & enfin celuy de Sultan Segued; car il est ordinaire à ces Princes de changer ainsi de nom.

Cette guerre entre eux dura trois ans, au bout desquels Socinios demeura vainqueur & regna l'espace de 25. ans, sans compter les trois ans durant lesquels Jacob luy disputa l'Empire, car ce Jacob mourut l'an 1607. Sultan Segued quitta l'Empire avec la vie l'an 1632.

Dans cette chronologie il n'est point parlé ny de la Reine Candace, ny de l'Imperatrice Helene, les Abyssins non plus que les Iuifs ne nomment point les femmes dans leurs genealogies, & cela leur est commun avec tous les Orientaux.

Tout le regne de Seltam Segued se passa en soûlevemens & en guerres ; ces peuples ne pouvoient souffrir la reforme que nos Missionaires y avoient preschée & établie avec beaucoup de succés ; les Moines & les Religieux la portoient plus impatiemment que les autres, & dans les combats qu'il fallut donner pour cette querelle, ces Moines & ces Religieux tenoient les premiers rangs. Les Moines d'Ethiopie se marient, sont Courtisans, & ne font point scrupule d'aller à la guerre, mesme hors des occasions de religion. L'Empereur vint à bout de la plus part de ces mouvemens sous la conduite de son frere Raz Cella Christos, mais il succomba aux intrigues de sa Cour, car ayant defendu par une proclamation publique l'exercice de la Religion du pays, l'Imperatrice, ses filles & toute sa maison se tourna contre luy. On luy fit voir avec horreur un champ couvert des corps morts de ses sujets qui s'estoient joints à un rebelle chef des Agaüs de la contrée de Lasta, & qui avoient esté taillez en pieces par ses troupes : on luy representa en mesme temps combien de combats l avoit fallu donner, & tout le sang qui avoit esté répandu jusqu'alors pour établir la Religion Romaine, & les difficultez qu'il auroit à combattre pour obliger les peuples à la suivre ; on luy persuada enfin de rétablir la Messe à la maniere de l'Eglise Abyssine, luy donnant à entendre, que le peuple ayant obtenu cette satisfaction, demeureroit en repos, & ne songeroit plus aux autres changemens. L'Empereur se rend à ces raisons, la permission de la Messe se publie, mais la faction des heretiques en tire avantage, pousse l'affaire à bout, & l'oblige enfin à donner à tout son Empire la liberté de suivre leur ancienne Religion, ce qui fut receu avec tant d'emportement, qu'ils firent un Baptesme & une Circoncision generale pour se purger, comme ils disoient, des erreurs de la Foy Catholique. On bannit les Jesuites, qui avoient treize residences dans cet Empire, & entr'autres celle de Fremona avec des bastions, que l'on pouvoit appeller une forteresse. Les Peres se retirerent sur la frontiere. On fit une nouvelle proclamation, que l'on eust à suivre la Religion d'Alexandrie. Seltam Segued estant mort accablé de ces affaires, le nouvel Abuna qui vint d'Alexandrie, ne donna point de repos à Faciladas son fils & son successeur, jusqu'à ce qu'il eust obligé le Barnagas, ou Amiral de la Coste, nommé Akay, de faire sortir de son Gouvernement & de l'Empire le Patriarche Affonso Mendez & ses compagnons Jesuites, à qui il avoit donné retraite : les autres Missionaires, qui estoient demeurez cachez en divers endroits de l'Ethiopie, y souffrirent le martyre en differens temps, nommément D. Apollinar d'Almeyda Evesque de Nicée, Hiacynthe Francesco, Francesco Rodriguez : & le P. Lobo estant venu à Rome pour demander du secours, la Congregation de Propaganda Fide envoya six Capucins François, comme si cette persecution fust venuë en partie de la haine que les Abyssins avoient conceuë contre la nation Portugaise : mais le P. Agathange de Vendosme, & Cassian de Nantes y souffrirent aussi le martyre à Suaquem comme leurs autres camarades qui avoient voulu passer du costé de Madagoxo, l'avoient souffert chez les Caffres, & aprés eux les PP. Cardeyra & Bruno Bruni Jesuites, que les Ethiopiens firent mourir en 1640. Les dernieres nouvelles du P. Noguera de 1652. portent que la persecution avoit toûjours continué depuis contre les Catholiques ; & que l'Empereur n'avoit pas pardonné à son propre sang J'en donneray un recit plus particulier, lorsque j'auray pû joindre aux lettres de la Congregation de Propaganda, la Relation que le P. Tellez nous en a promise, & les Lettres de M. Bernier.

Voila la suite qu'ils ont des Empereurs descendus en ligne masculine de Salomon. Comme ceux de la maison de Zagué n'en estoient pas, ils ne sont point mis au rang des autres ; cependant un des Princes nommé Lalibela fait un principal ornement de leur histoire, car les quarante années de son regne, & celles du regne de son fils font le siecle d'or de ces peuples. Ce fut luy qui fit bastir ces Eglises qu'Alvarez qui les avoit veues, décrit si particulierement ; il les fit tailler dans des roches comme un Sculpteur tire une belle statuë d'un bloc de marbre, en ostant ce qui est hors des contours du modele qu'il s'est formé dans son imagination.

DECOVVERTE DE QVELQVES Pays qui sont entre l'Empire des Abyssins & la coste de Melinde.

L'ANNEE 1607. peu apres que Sultan Seged eût esté installé sur le trône de l'Empire d'Ethiopie, le Pere Pays encouragé par les faveurs qu'il recevoit tous les jours de ce Prince, & par la disposition où il le voyoit d'embrasser la Religion Catholique, ecrivit à Philippe III. Roy d'Espagne, le supliant de témoigner à ce Prince quelque ressentiment des graces qu'il faisoit à ses sujets, & de l'animer par ses lettres à maintenir nostre Religion. L'Empereur receût les réponces qui vinrent d'Espagne avec beaucoup de joye; il ne se contenta pas d'y faire réponce, il voulut encore envoyer un Ambassadeur au Roy d'Espagne avec ordre de traverser le Royaume de Narea, & de se rendre par là à la coste de Melinde, & de là à Goa pour s'y embarquer dans les vaisseaux de Portugal.

Il communiqua ce dessein aux Peres Iesuites, leur representa la necessité de cét envoy, les dangers qu'ils auroient couru en passant par les païs dépendans des Turcs, qu'ils n'auroient point fait de quartier à son Ambassadeurs, s'ils eussent pris le moindre soupçon du sujet de cette ambassade & du secours du Portugal; il leur témoigna aussi qu'il souhaitoit qu'un des Peres Iesuites accompagnât son Ambassadeur, afin qu'il fut mieux receu aux Indes & en Europe; le sort de ce voyage auquel tous les Peres s'offrirent, tomba sur le Pere Antonio Fernandez fort connu de l'Empereur pour sa prudence, vertu & zele qu'il avoit fait paroistre en toutes sortes de rencontres pour son service, il choisit pour chef de l'ambassade Tecur Egzy (c'est à dire Bien-aymé de Dieu) personne de consideration & fort sage, qui avoit toûjours fait paroistre un grand zele pour la Foy Catholique. Il prevoioit aussi bien que le Pere les grandes difficultez d'un si long chemin au travers des païs des Mores, des Turcs, des Caffres & autres nations barbares; il ne laissa pas pourtant de preparer tout ce qui dépendoit de luy pour le faire reüssir. Le Pere Antonio Fernandez ayant donc receu les lettres de l'Empereur & toutes les choses necessaires pour son voyage, partit de Dambea au commencement du mois de Mars 1613. pour aller joindre à Goiam l'Ambassadeur Tecur Egzy qui y estoit allé mettre ordre à ses affaires domestiques. Le Pere avoit avec luy dix Portugais dont quatre s'estoient offerts de l'accompagner jusqu'aux Indes, & les six autres jusqu'à Narea. Le Vice-roy de Goiam frere de l'Empereur qui s'estoit fait Catholique depuis peu, receut le Pere avec beaucoup de témoignages d'amitié, le fit demeurer dans son camp en attendant que les Gallas & les Xates qu'il avoit envoyé querir, pour leur servir de guides jusqu'à Narea, fussent venus. Ce Prince fit de grandes largesses aux guides, & leur en promit encore d'autres quand ils luy auroient apporté nouvelles certaines que le Pere & l'Ambassadeur seroient arrivés sans accident à Narea. En prenant congé du Pere il luy tint un discours plein de zele & d'esprit, pour l'encourager à cette Mission. Les Ambassadeurs partirent de Ombrama, où estoit le camp du Vice-roy le 15. Avril 1613. avec quarante hom-

mes d'escorte armez d'assagayes & de bouchiers. Apres deux ou trois jours de marche en tirant vers l'Occident par le païs des Gongas, ils arriverent à Sinasse qui est une des principales peuplades de ces quartiers. Ce fut là qu'ils commencerent à connoistre les difficultez de ce voyage; car y ayant demandé une escorte pour les conduire jusques aux confins d'Ethiopie, ces peuples leur refuserent; ils en donnerent avis au Vice-roy par le moyen d'un de leurs Portugais; le Vice-roy y envoia aussi-tost trois compagnies de soldats pour leur servir d'escorte & chastier les Gongas; mais sur l'avis qu'ils eurent de la plainte que les Ambassadeurs avoient faite au Vice-roy, ils leur donnerent une escorte avec laquelle ils arriverent en trois jours à Miné, qui est un passage du Nil à l'endroit du retour qu'il fait pour couler vers l'Egypte. Il est déja si grand en cét endroit & si rapide que l'Ambassadeur fut contraint de le passer sur un radeau que l'on fit de pieces de bois mal attachées ensemble, & soûtenuës de quelques calebasses, avec des hommes qui nageoient devant pour le conduire, & d'autres qui le poussoient par derriere; ils employerent un jour entier en allées & venuës à passer le Nil de la sorte.

Le lendemain les Ambassadeurs depescherent au Vice-roy pour luy donner avis qu'ils estoient passez le Nil, & le prier de faire retourner ses trois compagnies de soldats dont ils n'avoient plus besoin: De là ils marcherent toûjours vers le Sud jusques à Narea, dans ce chemin qui est d'environ cinquante lieuës, ils coururent grand risque d'estre volés par les Galles & autres barbares. Le lendemain ils entrerent dans un païs des Caffres qui passent pour vassaux de l'Empereur d'Ethiopie; cependant ils sortirent de leurs cabanes comme autant de bestes feroces de leurs cavernes, & vinrent les armes à la main pour voler l'Ambassadeur: on employa en vain l'autorité & le nom de l'Empereur, il fallut se servir des armes, ce qui les arresta & les fit entrer en traité: ils permirent le passage & receurent en recompense quelques bonnets & morceaux de sel en forme de briques; une pluye qui tomba fort à propos, y contribua aussi & à les empescher de se joindre avec les Habitans d'un grand village qui estoit là proche. L'Ambassadeur prit son temps, continua son chemin, & redoubla le pas. Le mesme jour, le Guide qu'ils avoient pris pour les conduire à Narea par des chemins de détour pour ne pas tomber entre les mains des Caffres, les fit passer par une forest fort épaisse, & descendre une coste escarpée, au bas de laquelle coule le fleuve Maleg, ils se trouverent sur ses rives vers le soir; le lendemain ils ne trouverent point de gué, ce qui leur donna sujet de soupçonner que le guide avoit eu dessein de leur faire quelque mauvais tour dans une forest par où ils devoient passer où il avoit autres-fois engagé un grand Seigneur du païs qu'il avoit promis de guider, & qu'il fit tomber entre les mains des ennemis; le Pere le fit observer de prés par cette raison, sans luy rien témoigner du soupçon qu'il avoit. Le lendemain ils trouverent un gué & entrerent dans le Royaume de Narea, qui commence aux bords de ce fleuve; ils marcherent apres avec plus de seureté, parce qu'ils estoient déja fort éloignez des Caffres: d'abord ils monterent la montagne de Ganca ou Gonca qui est fort haute, où un des principaux Capitaines de Narea faisoit sa residence; il les receut avec de grandes demonstrations d'amitié, parce que le Vice-roy de Goiam les luy avoit fort recommandez, mais encores davantage à cause des presens que les Ambassadeurs luy apportoient de la part de ce mesme Vice-roy.

Le Royaume de Narea est le plus meridional de toutes les terres de l'Empire d'Etiophie, l'on compte environ 200. lieuës de Masua à Narea, chemin qui se fait en marchant presque toûjours vers le Sudoüest, c'est à dire jusques à Miné, qui est de la dépendance du Royaume de Goiam, où l'on traverse une seconde fois le Nil pour aller à Narea, & delà l'on va droit vers le Sud.

Le milieu de Dambea, est par les treize degrez & demy, latitude Septentrionale, Miné à douze degrez & Narea à huit de la mesme latitude.

Le Royaume de Narea n'est pas si grand que le font quelques-uns, en le confondant avec le païs des Caffres, qui l'environne & qui s'étend jusques à la coste de Melinde; il a au Sudoest & à l'Oest la coste d'Angole, & comme les Habitans de Narea trafiquent avec les Caffres, qui sont leur frontieres, ils ont aussi beaucoup d'or qu'ils achetent d'eux en échange de vaches, de sel, & d'autres marchandises.

Narea n'a pas plus de 30. ou 40. lieuës d'étenduë, ses Habitans sont les plus civils de tous les peuples qui sont proche de l'Ethiopie; ils ne tiennent rien des Caffres, sont de belle taille, n'ont point les lévres grosses, ont le nez affilé, & sont d'une couleur qui n'est pas fort noire, ils sont d'ailleurs gens de parole, ne sont point menteurs, ny dissimulez comme les Amaras. Leur païs est fertile en vivres, & en toutes sortes de bestiaux; ils donnent de l'or au poids, pour ce qu'ils achetent, au lieu de monnoye marquée, comme l'on fait par toute l'Ethiopie; ils ont pourtãt aussi de petites placques de fer marquées, larges de deux doigts & longues de trois, qui ont cours comme de la monnoye. Ces peuples estoient autres-fois Gentils, mais ils receurent il y a environt 60. ans le Baptesme & la Foy des Abyssins avec leurs erreurs. Aucun de nos Peres n'a encore eu occasion d'aller à Narea pour y porter la Foy Catholique. Ils sont braves, defendent bien leur païs, & quoy que les Galles se soient emparez de la plus grande partie de l'Ethiopie, & qu'ils les attaquent continuellement, ils n'ont jamais rien pû gagner sur eux, & cela sans qu'ils ayent receu de secours de l'Empereur, auquel ils payent tribut, mais c'est de leur bon gré; car pour aller à eux, il faudroit de necessité que ses troupes passassent au milieu des païs habitez par les Galles ses ennemis, outre qu'il a assez à faire d'apaiser les revoltes continuelles qui se font dans les autres Royaumes plus voisins des lieux de sa residence.

De la montagne Ganca ou Gonca, le Pere & l'Ambassadeur marcherent vers la Cour du Benero (c'est à dire Gouverneur) de Nerea; ils y arriverent apres six jours de marche, les premieres journées par une contrée que les Galles avoient tout ravagée peu de jours auparavant, & les autres par un païs bien cultivé & peuplé. Le Gouverneur les receut assez froidement, à cause, à ce que l'on dit au Pere, d'un Moine Schismatique que le Benero avoit auprés de luy, & qui estoit Vicaire de l'Abuna ou Patriarche d'Ethiopie; ce Moine aprehendoit que le Pere ne fut venu pour luy oster avec cette Office un revenu assez considerable qu'il en tiroit: le Pere l'alla voir, & pour luy oster le soupçon, il luy demanda sa faveur auprés du Benero pour en obtenir une prompte expedition; il y ajoûta un present qui n'ayda pas peu à faire dissiper les mauvaises impressions qu'il auoit prises de l'arrivée du Pere & de l'Ambassadeur.

Le Benero ne fut pas si aisé à gouverner, comme il penetroit plus avant dans les choses; il eut de grands soupçons du sujet de cette Ambassade; il fit diverses questions au Pere & à l'Ambassadeur pour s'en éclaircir; & quoy que le secret ne fut qu'entre eux deux, comme il est fort difficile de cacher entierement à une personne une chose dont elle se doute déja; il connut d'abord que ce voyage tendoit à faire passer des Portugais des Indes dans son Royaume, qu'ils s'en rendroient les maistres, & le contraindroient à embrasser la Religion Catholique: il fit assembler là dessus les Grands de sa Cour, leur communiqua fort secrettement sa pensée; ils convinrent tous qu'il ne falloit pas souffrir que le Pere & l'Ambassadeur fissent le chemin qu'ils avoient resolu, qui estoit le plus droit, qu'il leur en falloit faire prendre un autre fort incommode & de grand détour par le païs de Baly. Il leur dit donc apres plusieurs discours de part & d'autre, qu'ils ne les laisseroit jamais passer par où ils avoient dessein, mais bien par le Baly, à quoy il falut se resoudre; car ils estoient resolus de pousser à bout ce dessein.

Baly est un Royaume qui dépendoit autres-fois de l'Empire de l'Ethiopie; mais les Galles & les Mahometans le possedent aujourd'huy; il confine avec le Royaume

d'Adel, & il est à l'Orient du Royaume de Narea. Le Pere connut bien par là qu'il ne pourroit pas achever ce voyage, & que puis qu'il avoit rencontré toutes ces difficultez sur les terres de l'Empereur, il en devoit attendre de bien plus grandes lors qu'il seroit dans les terres des Caffres, qui n'ont autre loy que leur interest; neanmoins considerant que c'estoit pour le service de Dieu, il prit le chemin de Baly se confiant en sa misericorde.

Ce Pere & l'Ambassadeur au sortir de la Cour de Narea, prirent leur chemin vers l'Orient, & arriverent le premier jour au lieu où estoit le Capitaine que le Benero leur avoit destiné pour escorte; d'abord il les receut bien, esperant quelque grand present d'eux, mais celuy qu'ils luy firent n'ayant point répondu à ses esperances, il les fit attendre huit jours apres luy, à la fin desquels il leur ordonna 80. hommes pour les conduire jusques aux confins du Royaume de Narea; ils marcherent avec cette escorte l'espace de quatre grandes journées par un païs desert, à cause des courses des Galles; leur escort s'en retourna apres, & comme le chemin qu'ils avoient encore à faire estoit fort dangereux, ils faisoient marcher devant eux de batteurs d'estrade pour leur faire signe lors qu'ils verroient les Galles de loin, afin qu'ils eussent le loisir de se cacher dans les bois. A midy ils commencerent à descendre une montagne fort haute & fort rude, & l'Ambassadeur du Gingiro leur dit qu'avant que d'achever de la descendre il falloit se cacher jusques au soir, afin de pouvoir passer de nuit ces campagnes où les Galles faisoient paistre leur bestiail. Sur les quatre heures apres midy ils commencerent à marcher à la faveur d'vne pluye qui fit retirer les Galles vers leurs cabanes, mais qui moüilla & fit souffrir beaucoup de froid à nos voyageurs fatiguez. Leur peine redoubla lors que la nuit fut venuë, parce que le bois qu'ils traversoient estoit fort fourré par en bas, difficile à percer de jour, & encore plus la nuit. Ils firent du feu dans les bois, ils marcheterent un peu d'orge rostie qui est la nourriture ordinaire des voyageurs de ce païs-là, & le lendemain au matin apres avoir descendu une montagne fort droite ils arriverent à la riviere Zebée.

Cette riviere court avec plus de rapidité que le Nil, & à l'endroit où ils la devoient passer, elle faisoit un bruit horrible en tombant d'une montagne entre des rochers escarpez, entre lesquels ses eaux se brisent; ce pont sur lequel il falloit qu'ils passassent des eaux si rapides & si affreuses estoit fait d'une seule piece de bois, elle traversoit la riviere quoy qu'elle fut considerablement large, & la hauteur de ce pont estoit si grande qu'en regardant du haut du pont l'on ne découvroit en bas qu'un abysme: la grande portée de la piece de bois la faisoit trembler sous les pieds de nos gens, & neanmoins c'estoit à qui la passeroit le premier; car aussi-tost que l'on est de l'autre costé de cette riviere l'on n'a plus à craindre les Galles, dont l'apprehension estoit si grande qu'elle étouffoit toutes les autres craintes: ils rendirent graces à Dieu, de l'autre costé du pont, de ce qu'il les avoit délivrez des mains des Galles; ils ne pûrent pas faire passer sur ce pont leurs mules, c'est pourquoy ils les laisserent cette nuit là au bord de la riviere avec deux hommes pour les garder, & ordre de passer le pont si les Galles venoient, & le rompre apres eux, mais le lendemain deux habitans du païs leur enseignerent un guay, où ils les firent passer avec beaucoup de peine.

Les Ambassadeurs gagnerent peu apres à une habitation d'où ils firent sçavoir leur arrivée au Roy de Gingiro, & luy demander permission du luy aller presenter les lettres qu'il avoit à luy donner de la part de l'Empereur d'Ethiopie; mais ce Roy pour lors fort occupé à sa magie, les fit attendre là huit jours, au bout desquels ils eurent permission d'aller à sa Cour, où ils arriverent en un jour de chemin; ils trouverent ce Prince preparé à les recevoir assis ou plûtost perché sur son trône; car c'estoit un espece de cage haute d'environ 25. palmes & 30. de diametre, elle finissoit par le haut, en un rond semblable à une roüe, le Roy, estoit assis sur un tapis étendu sur

cette toile; tous ses Courtisans debout au bas de ce trône où il donna ses audiances: il estoit vestu d'une thoile fort fine, dont la blancheur faisoit paroistre davantage la noirceur de son visage; où du reste l'on ne voyoit point de ces traits que l'on remarque dans les Caffres. Il demanda d'abord la lettre de l'Empereur; il descendit de son trône pour la venir prendre, demanda apres de ses nouvelles & remonta dessus son trône, apres quoy il leut la lettre, & parla quelque temps aux Ambassadeurs par Interprete, auquel toutes les fois que le Roy disoit quelque chose pour leur reporter, il baisoit les bouts de ses doigts, & apres s'estre incliné en terre, il alloit apres dire au Pere qui estoit à quelque distance du trône ce que le Roy disoit, & en luy retournant porter la réponse du Pere, il faisoit auparavant la mesme ceremonie; le dialogue dura long-temps: enfin le Roy fit dire au Pere & à l'Ambassadeur de s'aller reposer, & que l'Empereur luy mandoit en substance dans sa lettre qu'il luy avoit écrite de les bien traiter, & de les faire conduire avec bonne escorte jusques sur les frontieres de son Royaume, ce qu'il feroit (dit-il) fort volontiers.

Le lendemain le Pere fit present au Roy de quelques paques noirs des Indes, il en témoigna beaucoup d'agrément comme d'une chose rare en ces païs-là. Quand le Pere fut prest à partir Gingiro, en reconnoissance de son present, luy envoya une fille d'un des grands de son Royaume pour luy servir d'esclave; le Pere s'excusa de la recevoir, disant qu'il n'estoit pas accoustumé de mener des femmes avec luy; le Roy trouva bonne la difficulté qu'il en fit, & luy envoya un esclave que le Pere accepta, non pas dans la pensée d'en tirer aucun service, mais bien dans l'esperance de le baptiser; il luy donna encores une belle mule, qui vint fort à propos pour le voyage; comme aussi des gens pour leur ayder à repasser la riviere de Zebée, & aller de-là au Royaume de Cambate. Ils partirent pour cet effet de la Cour du Roy de Gingiro, & arriverent le mesme jour sur les bords de la riviere Zebée pour la passer; les gens que le Roy leur avoit donnez fort adroits à ces sortes de passages, firent une machine qui n'estoit guere plus seure que la piece de bois; ils tuerent une vache, mirent le bagage dans sa peau, ce qui servoit à deux usages, l'un à le passer, l'autre à servir de lest au batteau qu'ils firent de la peau de cette vache en la cousant bien, ils l'enflerent apres en soufflant dedans, & y attacherent apres deux bastons semblables à ceux d'une litiere, quatre hommes se mirent sur ces bastons, deux devant & deux derriere la machine; on leur defendoit de se remuer; & on les avoit pris de mesme pois, afin qu'ils tinssent la machine en equilibre: Devant cette machine nageoit un homme fort habile en cét art, qui avoit une corde attachée au corps & qui l'estoit aussi à la machine qu'il tiroit par ce moyen apres luy, deux autres nageurs la poussoient aussi par derriere; un jour entier fut employé à ce passage.

La riviere Zebée entourre presque tout à fait le Royaume de Gingiro & en fait comme une peninsule, comme on le voit dans la Carte d'Ethiopie cy jointe, & de là elle se va perdre dans la mer vers la coste de Melinde.

Ce Royaume est petit, ceux qui l'habitent sont noirs comme les Caffres, mais ils n'ont pas les traits du visage comme eux; ils sont tous Gentils, fort adonnez à la magie, & ils ont des coûtumes si extraordinaires que je seray sans doute excusable de les avoir décrites.

Gingiro signifie un Singe ou une Guenon; en effet la couleur noire de ce Prince, ses gestes, ses manieres, estoient toutes de cét animal; ces peuples tiennent encore cela des Singes qu'ils tuënt leurs Roys, & ceux de leurs gens qui reviennent blessez du combat; parce, disent-ils, qu'ils y devoient mourir plûtost que de se conserver avec de semblables marques de l'avantage de leurs ennemis.

Mais quoy que ces Roys ainsi branchez sur leur Iucquoir, ressemblent à des Singes, ils ne laissent pas d'avoir des pensées fort élevées; si le Roy doit sortir de son Palais,

c'est fort matin & avant soleil levé; & s'il arrive que le soleil ait paru avant qu'il soit sorty, il se tient tout ce jour-là enfermé dans son Palais, ne monte point sur son trône d'audiance, & ne donne point ny d'ordre, parce disent-ils, que deux soleils ne se peuvent pas souffrir dans le monde en mesme temps; & comme il ne luy veut pas ceder cette qualité, il s'en vange le lendemain & sort devant que le soleil soit levé.

Les ceremonies qu'ils font pour élire leurs Roys, sont de mesme tout-à-fait extraordinaires: ils enveloppent le corps de leur deffunt Roy dans de riches draps, & le mettent ainsi dans la peau d'une vache fraischement écorchée: Aussi-tost tous ceux qui peuvent pretendre à la Couronne, comme les enfans du deffunt, & les Princes du sang Royal, se vont cacher dans les bois, font semblant de fuir l'honneur qu'ils souhaitent; les Electeurs que l'on croit de grands sorciers, tiennent conseil ensemble, vont chercher dans les bois celuy qu'ils ont élû, & font descendre du Ciel par sorcellerie un espece d'oiseau de rapine gros comme un Aigle, qu'ils nomment Liber, cét oiseau vole avec de grands cris au lieu où est celuy qui est élû; les Electeurs vont aussi-tost vers ce costé-là, & le trouvent entouré de Lyons, de Tygres, de Couleuvres, de Pantheres, & semblables bestes, qu'ils font venir par magie autour du Prince nouvellement élû, qui se defend comme un Taureau contre ceux qui le veulent emmener, les blesse & les tuë mesme quelque-fois; car ceux qui le cherchent ne le quittent point qu'ils ne l'ayent pris & amené par force; en le conduisant ainsi, il en faut venir aux mains avec des gens d'une famille qui depuis long-temps pretend avoir droit de mettre le Prince élû sur le trône, les plus forts ont cét avantage qui leur donne une grande part aux bonnes graces du nouveau Gingiro.

La ceremonie du couronnement est de mener le Roy au Palais & de le mettre sous une tente: Le septiéme jour apres la mort du dernier Roy, les magiciens aportent un ver qu'ils disent estre sorty des narines du deffunt, lequel ver ils envelopent dans un morceau d'étoffe de soye, & le nouveau Roy luy arrache la teste avec ses dents, cela fait ils enterrent le Roy mort, apres l'avoir porté par les champs semez qu'ils le prient de le benir, arrivez qu'ils sont au lieu la sepulture des anciens Roys, qui est dans un petit bois, ils creusent la fosse en terre & le mettent dedans sans le couvrir, mais il demeure exposé à l'air, parce, disent-ils que la terre n'est pas digne de couvrir le corps de leur Roy, qui ne cede point au soleil en grandeur, & aussi afin que le ciel luy serve d'un mausolée plus magnifique. Le jour de l'enterrement ils tuënt plusieurs vaches proche de la sepulture, en sorte que le sang du Roy tombe sur le corps du Roy; ils y égorgent encore une vache tous les jours, tant que le nouveau Roy est en vie, ce qui va au profit de leurs Prestres, ou plûtost sorciers, qui font bien couler le sang de la vache dans le fosse, mais fournissent leur tables de ce qui en reste.

Pour revenir au nouveau Roy, pendant qu'il tuë le ver, le peuple fait des cris d'allegresse & d'applaudissemens à sa loüange, & luy souhaitent une longue vie la feste finit apres qu'ils l'ont installé sur cette maniere de trône dit cy-devant; car le nouveau Roy envoie querir aussi-tost ceux qui ont esté favoris de son predecesseur, leur dit que puisque ils estoient si fort ses amis durant sa vie, il estoit juste qu'ils l'accompagnassent aussi dans l'autre monde, afin de continuer leurs services, & les fait tous tuer sous ce pretexte; il en choisit d'autres, remplit les charges du Royaume qui sont vacantes, & cela n'empesche pas que ces premieres places ne soient fort briguées, & n'interesse fort les Courtisans à la conservation de leur Prince.

Au temps de l'élection, ils brûlent & reduisent en cendres toutes les maisons où a demeuré le deffunt Roy avec tous ses meubles, & enfin tout ce qu'il luy a appartenu sans en excepter aucune chose, pour precieuse qu'elle soit; la mesme

choses s'observe quand il meurt quelque particulier, dont ils ne brûlent pas seulement la maison & les arbres qui luy ont appartenu, mais mesme les plantes qui sont aux environs du lieu où il habitoit, de peur, disent-ils, que le deffunt estant accoûtumé à ces lieux n'y revienne. Le Palais du deffunt Roy estant brûlé, l'on en bâtit un autre, & au dessus un trône à la mode du païs; il y a une grosse piece de bois qui soûtient tout ce bâtiment & qui est au milieu; avant que de la couper dans le bois ils coupent la teste au pied à un homme le premier venu, d'une certaine famille de ce Royaume, qui à cause de cela est exempte de tous tributs; ils ne se contentent pas de ce cruel sacrifice, lors que le Palais est achevé le Roy y entre en grande pompe, mais avant qu'il mette le pied sur le suëil de la porte du Palais, ils tuënt un autre homme de la mesme famille, si le Palais n'en a qu'une, & deux s'il y a deux portes; rougissent de sang le suëil, la serrure, & les costez de la porte.

Quand le Roy veut acheter quelques marchandises des marchands qui viennent en son Royaume, il les prend à condition de leur donner vingt, trente, ou plus d'esclaves qu'il commande à ses gens d'aller choisir d'entre ses sujets; les officiers qui ont cét ordre, entrent dans les maisons hardiment, ils y prennent les garçons & filles qu'ils veulent & les livrent sur le champ aux marchands; le mesme s'observe quand le Roy veut faire present à une personne de quelque esclave; car en ce cas il leur fait choisir soigneusement les mieux faits, par la maxime que quand l'on donne il faut toûjours que ce soit le meilleur; il n'y a que la famille de ceux que l'on égorge pour frotter de leur sang les portes du Palais du Roy, qui soient exempts de cette vexation, mais cét ordre s'execute sur tous les autres sujets du Roy, lesquels luy portent tant de respect & de soûmission que cette coûtume s'observe sans aucune difficulté. La premiere chose que fait le Roy de Gingiro apres son avenement à la Couronne, est de faire chercher avec beaucoup d'exactitude par tous ses Estats tous ceux d'entre ses sujets de l'un & de l'autre sexe qui ont la teigne, & les fait jetter dans la riviere de Zebée, de peur, disent-ils, que ce mal en se cômuniquant de l'un à l'autre ne vienne jusqu'au Roy.

Pour revenir au Pere & à l'Ambassadeur; à la sortie du Royaume de Gingiro, ils prirent leur chemin vers l'Est, & arriverent à Sangara habitation du Royaume de Cambate sous l'obeyssance d'Amelmal qui reconnoissoit encore l'Empereur d'Ethiopie pour Souverain. A la gauche de ce pays habitent les Gura Gues, peuples qui reconnoissent aussi l'Empereur pour leur maistre. Le Pere & l'Ambassadeur resterent deux jours à Sangara, parce que l'on leur avoit fait esperer qu'ils y pourroient trouver quelque compagnie, mais ils ne leur avoient fait cette proposition qu'à dessein d'avoir le loisir d'avertir leurs voisins qu'ils pillassent les Ambassadeurs; ce qu'ils firent, car sur le chemin ils furent rencontrez par cinq Gura Gues à cheval, accompagnez de plusieurs autres à pied, tous armez, & qui marchoient en forme de bataillon; ils attaquerent nos gens avec assez de vigueur & furent receus de mesme, car quoy qu'ils ne fussent que dix-sept en tout, ils repousserent courageusement ces voleurs: mais ils perdirent dans le combat un jeune garçon parent de l'Ambassadeur, lequel pour secourir le Pere que quelques-uns des ennemis pressoient fort, ne sceut pas assez prendre garde au dãger qu'il couroit luy-mesme, & fut blessé d'une flesche empoisonnée, dont il mourut peu de jours apres, au grand regret de tous ses compagnons, qui l'aimoient beaucoup à cause de sa grande douceur; les gens de l'Ambassadeur vouloient vanger la mort du parent de leur maistre, mais le Pere les retint, de peur qu'ils ne les engageassent dans de nouveaux dangers.

Nos gens estant debarassez de cete canaille, arriverent enfin au lieu ou Amelmal fait sa residence, apres avoir essuyé encore plusieurs autres rencontres: Amelmal les receut bien d'abord à cause des lettres de recommandation qu'ils avoient de l'Empereur, mais il arriva là dans le mesme temps un Abyssin nommé Manquer qui estoit venu à la Cour de Amelmal sous pretexte de luy demander le tribut qu'il paie à l'Empereur, mais qui avoit esté envoyé là par plusieurs grands Seigneurs d'Ethiopie, ennemis de la Foy Catholique, pour persuader à ce Gouverneur de ne point laisser passer plus avant ces Portugais ny l'Ambassadeur, parce qu'ils alloient sans congé de l'Empereur querir des Portugais armez de mousquets & de canons qui tuoient de loing, pour se rendre maistres de l'Empire, & les contraindre à changer la religion de leurs peres, & ce méchant homme fit entendre la mesme chose à tous ceux du païs, & à leurs voisins les Galles & les Mores, à qui il mit aisément cette terreur en teste.

Amelmal sur cét avis fit examiner le Pere avec ceux de sa compagnie, & ne trouuant point de fondement aux accusations de Manquer, il leur vouloit donner congé de passer outre, mais Manquer fit tant qu'il l'obligea à envoyer auparavant un homme vers l'Empereur pour sçavoir s'il vouloit bien laisser passer ces hommes, & si leurs lettres estoient veritables: Manquer envoya un Exprés & le Pere un autre. Trois mois apres avoir attendu réponse, ces envoyez revinrent & dirent qu'on les avoit retenu jusques alors à un lieu distant de trois journées de chemin de Sangara; de sorte qu'il fut necessaire d'en envoyer d'autres, d'attendre leur retour, & s'armer de patience contre les persecutions qu'un si dangereux ennemy leur preparoit.

Ceux qui portoient nouvelle de la retention du Pere, arriverent enfin à la Cour de l'Empereur qui en fut extraordinairement fâché, il auroit fait chastier Manquer & Amelmal s'ils n'eussent

pas esté si éloignez de sa Cour, & dans un pays où il ne pouvoit pas envoyer des forces assez puissantes pour cét effet, ny luy faire la guerre en cas qu'ils se fussent revoltez, d'alieurs le Royaume de Cābate ne luy paye pas tribut, il est partagé entre divers Seigneurs Galles & Mores, neanmoins l'Empereur fit ce qu'il pût, il dépescha un Courier appellé Baharo homme fort connu dans ce pays, avec une lettre pour Amelmal, dans laquelle il luy mandoit qu'il donnât à son compte au Pere & à l'Ambassadeur tout ce qu'ils auroient besoin, luy enchargeoit aussi expressément de les recommander aux Roys & Princes ses voisins, il accompagna ses lettres de riches presens, pour un More nommé Alico, qui gouvernoit un pays proche de là nommé Alaba, parce que c'estoient les premieres Terres par où ils devoient passer en sortant de dessus celles de Amelmal.

Ces ordres de l'Empereur arriverent à Cambate en Juillet l'année 1614 Amelmal donna aux Ambassadeurs sept chevaux, comme le meilleur present qu'ils pussent faire aux Princes par les terres de qui ils devoient passer. Ils s'apresterent aussi-tost pour partir & continuer ce penible & fascheux voyage, il y avoit déja quatorze mois qu'ils estoient partis de la Cour d'Ethiopie, ils voyoient assez les fatigues & les perils qu'ils avoient à essuier, ce desespoir fut que quelques-uns des gens de l'Ambassadeur le quitterét, mais la passion de rendre un si grand service à la Religion donna un nouveau courage au Pere Fernandez & passa jusques dans l'esprit de l Ambassadeur.

Lors que le perfide Manquer sceut que Amelmal estoit resolu d'executer les ordres de l'Empereur, & qu'il falloit necessairement que le Pere & l'Ambassadeur passassent par les terres du More Alico, il luy écrivit une lettre, luy mit les mesmes soupçons dans l'esprit, & s'estant sauvé des mains d'Amelmal qui le retenoit à dessein, il vint luy-mesme trouver Alico à Alaba où les Ambassadeurs estoient arrivez.

Le premier effet de la venuë de ce méchant homme fut qu'il fit resoudre Alico à arrester le Courier Baharo; le second fut de faire mettre en prison le Pere & l'Ambassadeur dans des lieux separez & de leur faire confisquer leur bagage, & arrester les voitures qui leur devoient servir pour ce voyage, avec les chevaux que Amelmal leur avoit donnez; avec cela, les Ministres de cette méchanceté firent une tres-exacte visite de tout ce qu'ils portoient, mais ils ne trouverét point par bon heur les lettres que le Pere avoit attachées sous ses aisselles; car s'ils les eussent trouvées, comme l Empereur d'Ethiopie demandoit par ces lettres le secours des Portugais, & que cela eut confirmé en partie ce que luy avoit dit Manquer, Alico sans doute les auroit fait égorger; pendant les dix jours qu'ils furent en prison on tint plusieurs conseils, sçavoir si on les devoit faire mourir. Manquer opinoit toûjours selon sa pasion, mais plusieurs des grands Seigneurs du Royaume empescherent, luy representant qu'il avoit fait prendre un Courier, contre tout droit, & de plus un homme qui luy avoit apporte des lettres & des presens de l'Empereur: on le mit donc en liberté, & pour ce qui est des Ambassadeurs il suivit le conseil que luy donna un homme de grande autorité parmy eux, de ne les point faire mourir mais de les obliger à retourner, ce qu'il fit, mais il ne leur voulut pas permettre de repasser par les terres de Amelmal, craignant qu'il ne les fit passer par un autre chemin, ou que l'Ambassadeur luy ayant fait des plaintes, il ne luy vint faire la guerre. Manquer n'estoit point contant qu'on eut pris ce party, il conseilla à Alico de retenir trois des Portugais qui estoient avec le Pere, luy alleguant qu'ils le pourroient servir utilement dans ses troupes, ce qu'il fit au grand regret du Pere, qui estoit fasché non seulement de ce qu'il falloit qu'il laissât trois de ses compagnons avec les Mores, mais aussi de ce qu'ils luy empeschoient de continuer son voyage; neantmoins il fallut obeyr à ce Tyran, il prit congé des trois Portugais, les quittant avec beaucoup de larmes, & se remit en chemin avec l'Ambassadeur pour s'en retourner par où il estoit venu: ils trouverent de nouvelles difficultez dans le retour, & sans le secours d'un Galle de la connoissance de Baharo ils auroient couru grand risque de perdre la vie, ce Galle les mena à son habitation. Le plus grand danger qu'ils coururent fut la rencontre d'une autre troupe de Galles qui faisoient de grandes rejoüissances dans leurs pagodes, ils courutét vers eux à dessein d'accroistre la solemnité de leurs festes en offrant ces Chrestiens entre les victimes de leurs abominables sacrifices, ce qu'ils auroient executé, sans doute, tel estoit l'emportement avec lequel ils vinrent à eux, si le Galle Amuma ne les eut détourné d'une si barbare resolution, ils leur permirent en sa consideration de passer mais ce ne fut pas sans grande contestation; ils arriverent enfin à une montagne peuplée par des Chrestiens sujets de l'Empereur, d'où le Pere luy donna avis du succez de son voyage, & qu'il attendoit là ses ordres pour tenter le mesme voyage par quelque autre endroit s'il le vouloit permettre, mais l'Empereur voyant qu'il n'y avoit point de moyen d'executer ce dessein, leur envoya un ordre de retourner à la Cour, où ils arriverent au mois de Septembre de l'année 1614.

RELATION
DV
VOYAGE DV SAYD,
OV
DE LA THEBAYDE,

Fait en 1668. par les PP. Protais & Charles-François d'Orleans, Capucins Missionaires.

A PARIS,

Chez ANDRE' CRAMOISY, ruë de la vieille Bouclerie proche le Pont S. Michel, au Sacrifice d'Abraham.

MDCLXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR grace & Privilege du Roy donné à Paris le 1. jour de Juin 1662. il est permis à Girard Garnier de faire imprimer un Livre intitulé, *Les grands Voyages, ou Relations de plusieurs voyages, traduites de l'Anglois, Hollandois & autres langues, & enrichies de plusieurs cartes & figures*, en telle marge & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de vingt années, à compter du jour qu'il sera imprimé pour la premiere fois; avec defenses à tous autres d'en rien imprimer sous pretexte de changement, augmentation ou autrement, sans le consentement dudit Garnier, aux peines portées dans ledit Privilege.

Registré sur le livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette ville de Paris le 17. *Novembre* 1664. *Signé* E. MARTIN Syndic.

La Relation du Voyage du Sayd, ou de la Thebayde, fait en 1668. par les PP. Protais & Charles-François d'Orleans, Capucins Missionaires, a esté achevée d'estre imprimée pour la premiere fois le 15. Mars 1673.

RELATION DU VOYAGE DU SAYD, OU DE LA THEBAYDE,

Fait en 1668. par les PP. Protais & Charles-François d'Orleans, Capucins Missionaires.

LE lieu le plus éloigné du Caire, où il y a des Eglises, est Esné, situé au Ponant sur une colline proche du Nil. C'est une ville fort ancienne, ainsi qu'il paroist par un temple d'Idoles tout dans son entier au milieu de la ville, & par un autre distant d'une petite demie lieuë du costé du Nord, tous deux garnis d'Idoles dehors & dedans, dont on verra cy-aprés les figures & les mesures.

Dans Esné il y a deux Eglises, l'une dediée à la Vierge, l'autre à sainte Dilaye & à ses trois enfans martyrs. Il ne se peut rien voir de plus pauvre ny de plus nud, si ce n'est les deux Convens qui sont hors de cette ville, l'un à demie lieuë, dedié aux Martyrs d'Esné, que le Prefet Adrian fit mourir; il couvrit quatre-vingts arpens de terre de leurs corps, à ce que dit l'histoire Arabe, que nous avons lûë dans ce Convent. Cette mesme histoire ajoûte, que sainte Helene a fait bastir ce Monastere; ce qui n'est guere croyable, pour estre trop mal basti & trop peu de chose. Il reste encore autour du mesme Monastere de beaux & anciens sepulcres, qu'ils croyent comme article de foy avoir esté élevez par la mesme Sainte. L'apparence y est toute entiere, & je l'aurois crû moy-mesme sur leur parole & sur leur traditive, parce que ces sepulcres sont assez curieux & recherchez, bastis de belles briques, bien enduits de chaux, & ornez de quelques pierres de marbre & d'autres pierres polies ou gravées: mais ayant visité le second Convent à trois lieuës de la ville, dedié à S. Matthieu Confesseur, & ayant veu à l'entour quatre ou cinq mausolées semblables à ceux qu'ils disent estre des Martyrs, je me suis desabusé, & je leur ay fait avouër que les sepulcres de ce Convent-cy appartiennent aux Chrestiens d'un village voisin nommé Esfoun; ce qui me fait juger par une consequence assez probable, que les autres ne renferment que les corps des anciens Chrestiens de la ville, puisque mesme encore aujourd'huy ils n'ont point d'autres sepultures que dans ce lieu-là. Cependant les Cophtes ont une tres grande devotion à ce Monastere que je viens de dire, bien qu'ils soient persuadez que les Grecs l'ont tenu longtemps avant eux; ce qui paroist par les restes des anciennes peintures, ornemens & tableaux qui sont tous à la Grecque. Il y a une petite Chapelle dediée à S. Michel, dont la pierre qui sert d'Autel, est gravée de caracteres Grecs. Quant à l'autre Monastere plus éloigné, qu'ils appellent Bahary, il est bien plus grand que le premier, mais tout à fait abandonné à la mercy des Arabes, parce qu'il est au milieu d'un desert, où il ne seroit pas possible de le conserver, car les Arabes n'épargnent aucun lieu où ils soupçonnent trouver quelque chose; ils rompent, enfoncent, fouillent par tout, & n'ont laissé aucune image entiere dans l'Eglise. On m'a dit qu'ils y avoient trouvé quelques medailles & pieces antiques d'or & d'argent. Presque toutes les figures & ouvrages sont à la Grecque; ce qui n'est pas de cette maniere semble plus moderne. On compte encore douze cellules dans le dortoir; celle qu'ils appellent du Superieur, est assez jolie, peinte, garnie de figures de lions, de paons, & d'autres oiseaux & animaux. Dans le premier Convent il n'y a que huit cellules. La ville d'Esné contient environ quarante maisons de pauvres Chrestiens, presque tous tisserans, gouvernez par deux Curez.

A onze lieuës en deçà d'Esné, du costé du Levant, est un bourg appellé Tuot, assez éloigné de l'eau, où il y a un temple d'Idoles, mais ruiné. Nous ne vismes en passant que le clocher du païs.

A douze lieuës en deçà d'Esné est un gros bourg ancien nommé Armand, au Ponant, presque tout abandonné : les gens du païs ne m'en pûrent dire la raison ; ils l'appellent Balab Mousé : il y a encore un temple d'Idoles, où l'on va par un chemin couvert & souterrain.

En descendant deux ou trois lieuës au Levant sont deux villages fort memorables à demie lieuë l'un de l'autre. Le premier s'appelle Loxor, où sont cinq ou six maisons de pauvres Chrestiens, qui nous reçurent aussibien que leur pauvreté le pouvoit permettre. Ils nous firent voir les restes d'un fameux temple d'Idoles : il y a encore 78. colomnes sur pied, couvertes de pierres d'une prodigieuse grosseur : j'en mesuray une de quinze semelles de longueur, & de trois d'épaisseur. Parmy ces colomnes il y en a quatorze rangées deux à deux, qu'à peine six grands hommes peuvent embrasser ; veritablement elles n'ont que six à sept toises de hauteur. Le bas du temple est encore entier avec plusieurs autres appartemens, comme sales, chambres, &c. le tout tant haut que bas garni & plein de lettres hieroglyphiques & de divinitez avec leurs adorateurs de l'un & de l'autre sexe. Proche d'une des portes du temple il y a deux tres-beaux obelisques ou aiguilles fort hautes, ausquelles rien ne manque ; il semble qu'elles soient fraichement faites, tant la gravure en est belle : chaque face a huit pieds de Roy de largeur par le bas : au pied de chacune sont deux statues de pierre noire & dure, qui representent deux femmes ; il y a douze semelles d'une épaule à l'autre ; elles sont enterrées jusques à la ceinture, faites à peu prés comme le sphinx. Elles ont une espece de globe sur la teste, avec une coëffure fort extravagante ; leurs visages sont si ruinez & défigurez, qu'on n'y reconnoist plus que la place, le reste de ce qui sort de terre est entier.

Le deuxieme village est el Hamdie, ou Loxor el Cadim, ou Carnac. La tradition des gens du païs dit que c'estoit autrefois la demeure d'un Roy ; il y a bien de l'apparence, car on y voit de grands & beaux restes d'un Chasteau, aux avenues duquel il y a des sphinx de part & d'autre, la teste tournée vers l'allée, dans la posture à peu prés qu'on donne aux lions du throne de Salomon. Ils ont vingt-une semelle de longueur, distans de deux les uns des autres. J'en ay veu quatre allées toutes garnies, avant que d'arriver au Palais ; je ne sçay pas s'il y en a d'autres, parce que je ne vis que la moitié du contour : j'en comptay soixante de chaque costé dans la premiere allée, & cinquante-un dans la seconde, le tout fort bien ordonné. Les portes sont grandes & exhaussées au delà de toute mesure & de la croyance, couvertes des plus belles pierres qu'il est possible de voir ; j'en mesuray une de trente-cinq semelles. Je ne pus rien connoistre dans la cimetrie des bastimens, tant ils sont en desordre & ruinez, outre que le peu de temps que nous avions a y demeurer ne nous permit pas d'observer toutes ces choses ; pour les bien examiner piece à piece, il faudroit du moins un mois, & je n'y fus pas plus de trois heures & demie. Je croy qu'il y a plus de mille figures demy relief, & quelques-unes tout relief. Il y a un tres-grand nombre de colomnes, j'en comptay environ 120. dans une seule sale, qui estoient de cinq grandes brasses de grosseur. Je remarquay sept aiguilles, deux desquelles sont assez regulieres, excepté que l'une a demy pied de face plus que les deux de Loxor, & que l'autre est beaucoup plus petite. Il y en a trois par terre, brisées qui à moitié, qui tout à fait, & deux autres de jaspe rompues par le haut, sur lesquelles il y a de grands personnages gravez avec quantité d'ornemens fort particuliers. Il y a un grand bassin d'eau dans la cour du chasteau avec un tour de belles pierres : on me dit que cette eau seule blanchissoit fort bien le linge ; pour l'éprouver j'y trempay un mouchoir, qui conserva l'odeur du savon durant quatre ou cinq jours. A l'un des portaux du Palais il y a deux grandes statues d'une pierre blanche comme albastre, mais le visage en est tout ruiné ; elles ont l'épée à la ceinture. Une autre paroist encore vers le milieu du chasteau, de mesme taille, c'est à dire de la hauteur de trois hommes bien proportionnez ; mais ces statues m'ayant semblé hors d'ordre, elles sont inutiles & toutes mutilées.

Ce que je viens de dire n'est que bagatelle au regard de ce qui se trouve vis à vis à une lieuë de là du costé du Ponant, selon le rapport de plus de cinquante personnes de qui je m'en suis informé : c'est un lieu qui s'appelle l'ancienne ville de Habou, pleine d'antiques & de curiositez incomparablement plus belles que celles de Hamdie ; outre qu'il y a quantité de momies que les Arabes brulent tous les jours, aussibien que leurs divinitez de bois. Le lieu où sont les momies se nomme Biout el Melouc : on découvre de loin avec des lunettes d'approche deux épouvantables Idoles, masle & femelle, assises dans des chaises, tournées au Levant, lesquelles doivent avoir la teste à peu prés comme celle des pyramides du Caire appellé Aboul & Saoul. Elles sont bien proportionnées, on discerne aisément l'homme d'avec la femme, leurs noms sont Tama & Cama.

Tout proche de là est un lieu nommé Legourné, ou el Abouab, où les temples & les statues se sont conservées si fraisches, & les couleurs si vives, qu'il semble (disent les habitans) que le maistre n'a pas encore lavé ses mains depuis son travail, ce sont leurs propres termes. On en découvre quelque chose du bord du Nil. Les Chrestiens de Loxor voyant que j'avois grande envie d'aller sur les lieux pour en considerer les beautez, s'offrirent de me mener à Habou, mais pour plusieurs raisons je ne le jugeay pas à propos, dont je me suis repenti; mon dessein est d'y retourner non seulement par curiosité, mais à cause des Chrestiens qui sont comme de pauvres brebis sans pasteur, qui ont à mon avis grande disposition à recevoir la Grace & la Foy Catholique, la plupart m'ayant dit qu'ils me vouloient prendre pour leur pere spirituel, & se confesser à moy : il y en a qui ont passé cinquante années sans Confession & sans Communion, n'ayant ny Eglise ny Prestre.

A trois lieuës au deçà, du costé du Ponant, est un lieu assez connu, nommé Negadé, où se tient l'Evesque du lieu : son Eglise cathedrale aussibien que celle d'Esné ressemble à une étable couverte de paille, ou plutost de nattes; il y a bien 60. ou 70. maisons de Chrestiens. Une lieuë au dessous dans le desert sont cinq Convens : le premier s'appelle Deir el Salib, habité par un Religieux nommé Abd el Said : le deuxieme, el Mignir, où Abisentaous Evesque, qui est mort en reputation de sainteté, est enterré : le troisieme, Mary Buktor : les deux autres sont inhabitez.

A deux milles loin de Negadé est la ville de Goue, l'Eglie est dediée à S. Estienne, elle est fort grande, bienqu'elle ne renferme que peu de Chrestiens Cophtes au nombre de quarante ou cinquante, qui payent le Kararhe, ou tribut qui se leve par teste.

A sept lieuës au deçà, du costé du Levant, est la ville de Ghené, où est l'abord des Karavannes du Cocio à quatre journées de là : il n'y a point d'Eglise, mais seulement quelques pauvres Chrestiens.

A deux petites lieuës plus bas, au Ponant, est un lieu nommé Daudura, fort ancien, il y a un temple d'Idoles d'une démesurée grandeur & hauteur; on le voit de deux lieues de loin, un peu éloigné du village, où il y a environ trente Chrestiens qui payent le Iaoualy.

A dix lieues au deçà, au Levant, est un village nommé Kaso, où est un Convent ancien dedié au S. Abou Balamon. Presque vis à vis, une bonne demie lieue, au Ponant, est le Convent de Mari Mina, mais il n'y a point de Prestre, les habitans avoient chassé le leur depuis six mois pour les malversations & débauches qu'ils avoient reconnu tant en luy qu'en sa femme.

A deux lieues plus bas du mesme costé est Bahioura, un peu éloigné du Nil; le port est Sahel; ce sont deux Convens, le plus considerable se nomme Bidabé, l'autre Mary Gergez. Le Curé est un bon vieillard, qui se dit Superieur de Bidabé; il nous fit des caresses & bonne reception, autant que peut un païsan.

A douze lieues du mesme costé est un village nommé Belline, où il y a une Eglise dediée à la Vierge, sous terre, fort petite, le jour n'y entre que par la porte, & encore peu, dautant que la cour de l'Eglise est toute ombragée d'un arbre qui la couvre fort proprement.

La ville de Gergé est à sept lieues plus bas, distante du Caire d'environ 195. lieues; c'est la demeure ordinaire du Sangiak, qui commande la haute Egypte. Jusques-là il n'y a pas grande curiosité, sinon les ruines de Thebes assez proche du Nil : mais comme je n'y passay que de nuit en allant & venant, je n'ay pû découvrir à la lueur de la Lune que quelques belles colomnes de marbre. Ce lieu est à vingt-quatre lieues au dessous d'une ville assez grande, nommée Mansalout, assez peuplé de Chrestiens, qui ont leur Eglise à une lieuë de là, nommée Benikelbe.

A demie journée de là est un Monastere nommé Mèharrak, habité par des Abyssins : tous les Chrestiens du païs tiennent par tradition, que Jesus, Marie & Joseph ont demeuré dans ce lieu.

Itineraire de Mansalout au Caire.

Mansalout ville, au Ponant du Nil.	
Om Kessous, Ponant.	l. 10.
Beniavé, P.	1.
Kosée Sanabou, P.	2.
Bazara, P.	1. ½
Mizara, P.	1.
Baraout el Cherif, P.	1.
Beny el Amran à droit & à gauche, P.	3.
Mellaoüy ville, P.	
Chaik Ebadé, au Levant du Nil.	
Medmet Ensené, ou Thebes.	
Beny Emeranes, L.	25.
Menie ville, P.	1.
Dair Iabal el Tour, L.	6.
Serérié, L.	3.
Galosene, P.	1.
Beny Mahammad el Kafour, P.	4.
Beny Mizar, P.	5.

Abou Gerge, P.	2.	Nezle & Effié, L.	6.
Gondre, P.	3.	Haram el Iabal, ou Medon, P.	3.
Chorana, L.		Salahié, L.	3.
Bebe, P.	10.	Mahouedné, L.	4.
Benissouf ville, P.	8.	Kasr el Arab, L.	6.
Maimoun, P.	7.	Chebak, P.	8.
Boukh, P.	6.	Le Caire.	6.

Du Caire le 6. Ianvier 1670.

PAR la vostre du 20. Avril dernier je voy que vous me demandez des nouvelles de mon voyage en la haute Egypte, je suis tres aise de vous donner la satisfaction que vous me demandez, à condition pourtant que vous aurez la bonté d'en donner part aux amis, principalement à Mr de Valmont, autrement du Mont S. Jean, & à Mr Thevenot quand il sera de retour de Flandres. Je vous diray donc que j'ay employé trois mois de temps dans ce voyage, en compagnie de mon frere le P. Charles-François, toûjours montant sur le Nil, que j'ay penetré où jamais François n'avoit esté de memoire d'homme, jusques à 300. lieues au dessus de cette ville, à deux journées en deça des Cascades. J'y ay admiré quantité de temples de faux dieux, encore tous entiers, avec des palais fort antiques, tous remplis de statues & d'idoles. J'ay compté dans un seul endroit jusques à sept obelisques ou aiguilles, comme celles qui sont à Rome, & environ six-vingts colomnes dans une seule salle, de la grosseur de cinq grandes brasses, tout cela rempli dedans & dehors depuis le haut jusques en bas de lettres hieroglyphiques & de figures de fausses divinitez. J'ay trouvé des statues de marbre blanc, quelques autres de marbre noir, de la grandeur de trois personnes, portant l'épée au costé, & deux de pierre dure, sçavoir un homme & une femme, pour le moins de la hauteur de huit toises, quoiqu'elles fussent assises dans des chaises, mais bien proportionnées : deux autres de marbre noir, representant des femmes avec des globes sur leurs testes, & des coëffures extravagantes; les statues de ces femmes ont douze pieds d'une épaule à l'autre; celles-cy sont enterrées jusques à la ceinture. Si j'eusse pû donner plus de temps à ce voyage-là, ou si le sujet de la mission ne m'eust arresté long-temps dans des lieux où il n'y avoit rien à voir, j'aurois pû faire des remarques bien curieuses; car il y a tel lieu où je n'ay pû employer qu'une demie heure à le considerer, qui meritoit bien d'y demeurer huit bonnes journées : il est vray aussi que nous ne sommes descendus qu'en deux endroits seulement, où il y avoit des antiquitez à voir, l'un desquels s'appelle Loxor el Kadion, qui est un tres ancien chasteau, que la tradition du païs tient avoir esté autrefois la demeure d'un Roy : l'on n'aura pas de peine à le croire, mesme avant d'y entrer, puisque l'on voit d'abord une des avenues du chasteau bordée d'un grand nombre de sphinx rangez en haye, & la teste tournée vers l'allée. Vous sçavez que le sphinx est une Idole qui a la teste de femme & le corps de lion, qui estoit autrefois une fameuse divinité parmy les Egyptiens. Ces sphinx sont distans l'un de l'autre environ de deux pas, & ont 21. pieds de longueur. J'ay marché dans quatre de ces allées qui aboutissoient à autant de portes du chasteau, & je ne sçay pas s'il y en a davantage, parce que je ne fis que la moitié du tour de ce chasteau qui est fort spacieux. J'ay compté 60. sphinx dans une allée vis à vis d'un pareil nombre, & 51. dans une autre. Les allées sont de la largeur d'un jeu de mail. Les portes dudit chasteau sont d'une effroyable hauteur, coûvertes des plus belles pierres qui se puissent voir : j'en mesuray une qui fait tout le haut d'une porte, je la trouvay de 26. pieds & demy de longueur, & épaisse à proportion. Je croy qu'il y a plus d'un million de statues & de figures de bas relief. Dans les bas-relief des murailles & des pilliers toutes les figures sont de bas relief, & il n'y en a aucune qui soit veuë de front : il m'eust fallu un mois tout entier dans un semblable lieu pour en observer toutes les particularitez; je me contentay de tirer seulement les postures d'une douzaine de diables les plus extravagans avec leurs troupes d'hommes & de femmes qui les adorent, & quelques frontispices de temples, lesquels ne sont pas fort riches en architecture, mais ils sont bastis de tres belles pierres : ce qui me plaisoit le plus, c'estoit le plat-fond & l'azur, & les autres couleurs qui sont liées comme de l'émail, paroissant aussi fraiches que si elles avoient esté appliquées depuis un mois. Il y a tel temple si spacieux, que 3000. personnes s'y peuvent ranger sur le toit à leur aise. J'espere y retourner bientost, & n'en pas revenir avec tant de precipitation; mais il me faut faire un petit voyage sur la Mer rouge, où je vais tous les ans pour visiter de pauvres esclaves dans les galeres du Turc, & leur administrer les Sacremens. F. PROTAIS.